



**HAL**  
open science

# L'emploi des blindés français sur le front occidental d'août 1944 à mai 1945

Michel Pesqueur

► **To cite this version:**

Michel Pesqueur. L'emploi des blindés français sur le front occidental d'août 1944 à mai 1945. Histoire. Université de Lorraine, 2018. Français. NNT : 2018LORR0287 . tel-02139128

**HAL Id: tel-02139128**

**<https://hal.univ-lorraine.fr/tel-02139128>**

Submitted on 24 May 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



## AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : [ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr](mailto:ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr)

## LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10

[http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg\\_droi.php](http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php)

<http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm>

**ECOLE DOCTORALE FERNAND BRAUDEL**

**Centre de recherche Universitaire Lorrain d'histoire**

**THÈSE présentée pour l'obtention du doctorat d'histoire.**

par

**Michel PESQUEUR**

**« L'EMPLOI DES BLINDES FRANÇAIS SUR LE FRONT OCCIDENTAL D'AOÛT 1944  
À MAI 1945. »**

**Sous la direction professeur COCHET et du lieutenant-colonel Rémy PORTE :**

**Membres du jury :**

Pr Alya Aglan (Université de Paris I – Panthéon – Sorbonne) : rapporteur

Pr Julie d'Andurain (Université de Lorraine) : membre du jury

Pr Xavier Boniface (Université d'Amiens) : rapporteur

Pr François Cochet (Émérite Université de Lorraine) : co – directeur

Lcl Rémy Porte, docteur HDR en histoire (Delpat) : co – directeur

Pr Hubert Heyriès (Université de Montpellier III) : membre du jury

## SOMMAIRE

INTRODUCTION.....	5
Première partie : la préparation à l'engagement.....	23
Chapitre 1 : Des hommes et des unités aux origines différentes.....	26
I : des hommes aux origines et aux motivations diverses .....	28
1 : les différentes origines des équipages des blindés .....	28
2 : des chefs aux expériences antérieures différentes.....	44
3 : des sous-officiers et des militaires du rang aux parcours hétérogènes.....	59
II : Des unités aux structures identiques mais à l'histoire différente voire antagoniste.....	67
1 : Les études d'organisation et l'évolution des structures. ....	67
2 : la montée en puissance.....	99
3 : la création des unités, de la 1 <sup>ère</sup> armée aux régiments.....	113
III : la formation du combattant .....	131
1 : les moyens.....	131
2 : Les méthodes.....	141
3 L'instruction telle qu'elle fut vécue .....	159
Chapitre 2 : Une doctrine d'emploi américaine adaptée par les Français.....	162
I : La doctrine française.....	163
1 : La construction du modèle.....	164
2 : les leçons de 1940 et de la campagne de Tunisie.....	172
3 : la <i>note d'orientation sur l'emploi des armes</i> .....	176
II : La doctrine américaine .....	184
1 : l'évolution de la doctrine durant l'entre deux guerre.....	184
2 : la doctrine à l'entrée en guerre.....	187
3 : les évolutions et aménagements.....	237
III : l'application de la doctrine par les unités françaises et un éclairage sur la doctrine allemande .....	242
1 : des structures légèrement différentes .....	242
2 : un emploi de certaines unités s'écartant de la doctrine.....	246
3 : éclairage rapide sur la doctrine allemande.....	250
Chapitre 3 : Les équipements .....	258
I : les matériels utilisés par les Français.....	259
1 : les chars.....	259
2 : les engins de reconnaissance .....	270

3 : les chasseurs de chars et autres chars .....	274
II : les matériels allemands .....	278
21 : les chars .....	278
2 : les engins de reconnaissance .....	283
3 : les chasseurs de chars et canons d'assaut .....	283
III : comparaison blindés alliés <i>versus</i> blindés allemands .....	290
1 : la motricité .....	290
2 : le tir et la protection .....	292
3 : les conséquences tactiques .....	296
Deuxième partie : les opérations .....	299
Chapitre 1 : La deuxième division blindée : de la Normandie à Strasbourg .....	301
I : du débarquement à Paris .....	303
1 : du débarquement aux premiers engagements .....	304
2 : d'Alençon à Argentan .....	310
3 : la marche sur Paris .....	316
II : Paris .....	325
1 : la journée du 24 août .....	325
2 : Paris libéré .....	330
3 : le triomphe et la poursuite des combats .....	337
III : de Paris à Strasbourg .....	342
1 : Dompierre, la maîtrise de l'appui aérien .....	342
2 : le menuet de Baccarat .....	350
3 : tissu est dans iode .....	359
Chapitre 2 : les DB de la première armée : de la Provence au Vosges .....	371
I : la bataille de Provence (16 août - 28 août) .....	372
1 : le débarquement de Provence .....	372
2 : la prise de Toulon .....	382
3 : la libération de Marseille .....	388
II : la remontée vers les Vosges .....	397
1 ; dans la vallée du Rhône .....	397
2 : la couverture face à l'ouest .....	402
3 : l'arrivée sur les Vosges .....	411
III : la bataille des Vosges .....	413
1 : L'extension du front (25/09-13/11) .....	413

2 : la bataille de Belfort et de la Haute Alsace (14-28/11).....	423
3 : Devant Colmar (décembre).....	437
Chapitre 3 : Les opérations en 1945.....	447
I : la réduction de la poche de Colmar .....	448
1 : la défense de Strasbourg.....	448
2 : la rupture et la prise de la ville (20 janvier, 2 février).....	451
3 : l'exploitation vers le Rhin et le bouclage des Vosges (2-9 février).....	455
II : la poursuite de l'offensive et la fin de la campagne .....	458
1 : Du Rhin à la forêt noire.....	458
2 : la fin de la campagne.....	465
3 : Berchtesgaden .....	468
III : la réduction des poches de l'Atlantique .....	476
1 : les unités de la 1 <sup>ère</sup> armée .....	476
2 : les unités créées à la libération.....	485
3 : les unités FFI .....	487
Troisième partie : l'emploi des unités blindées.....	492
Chapitre 1 : l'emploi des unités blindés par les chefs .....	494
I : des DB employées différemment.....	495
1 : les 1 <sup>ère</sup> et 5 <sup>ème</sup> DB souvent employées en ordre dispersé .....	495
II : les raisons de la différence d'emploi .....	504
1 : le terrain .....	504
2 : l'organisation et la doctrine.....	505
3 : le style de commandement.....	508
III : le général de Lattre et les blindés.....	513
1 : la blindaille.....	513
2 : le pont d'Aspach .....	518
3 : De Lattre et Leclerc.....	526
Chapitre 2 : la DB outil politique .....	533
I : la politique intérieure .....	534
1 : l'amalgame.....	534
2 ; une DB pour le maintien de l'ordre.....	535
II : la 2 <sup>ème</sup> DB et la libération de Paris .....	536
1 : le choix de la 2 <sup>ème</sup> DB pour libérer Paris.....	536
2 : convaincre les Américains .....	537

3 : la stabilisation.....	538
III : les DB en Allemagne.....	539
Chapitre 3 : un emploi délicat .....	542
I : un emploi délicat au combat .....	543
II : le blindé et l'équipage.....	545
II : une logistique délicate .....	547
1 : les problèmes logistiques .....	548
2 : l'entretien un acte de combat .....	551
CONCLUSION : .....	553
Archives, sources et bibliographie .....	558
Index des noms cités .....	586
Annexes.....	591
Annexe 1 Comparaison modèle lourd/modèle léger .....	591
Annexe 2 Liste des unités blindées .....	594
Annexe 3 Programme d'instruction amphibie CC .....	596
Annexe 4 Programme d'instruction 5 <sup>ème</sup> DB .....	598
Annexe 5 Programme d'instruction du peloton de chars moyens.....	599

# INTRODUCTION

« *L'infanterie est chargée de la mission principale au combat. Protégée et accompagnée par ses propres feux et par les feux de l'artillerie, éventuellement précédée et appuyée par les chars de combat, l'aviation, etc., elle conquiert le terrain, l'occupe, l'organise et le conserve.* »<sup>1</sup>

« Les chars attaquent avant ou après l'infanterie, selon que le terrain est ou non miné. Ils peuvent avancer sous la protection de l'aviation. De toute façon, les blindés ne peuvent attaquer que puissamment soutenus par l'artillerie, et après une étude sérieuse du terrain par le commandement.

Lorsque les chars sont éclairés par l'aviation et par les éléments de reconnaissance, protégés par les tanks destroyers, les sapeurs (démineurs) et l'artillerie, ils peuvent faire des pointes profondes sur les arrières ennemis et y semer un désordre décisif...

L'arme blindée est donc une arme redoutable, tant par la puissance de feu de ses engins (canons et mitrailleuses) que par son extrême mobilité, due à sa vitesse de manœuvre et à son réseau puissant et complexe de radio. »<sup>2</sup>

Entre ces deux textes contradictoires quant à la façon d'utiliser les chars, neuf années se sont écoulées qui marquèrent terriblement le vingtième siècle mais furent aussi une période charnière pour le concept français d'emploi des blindés.

D'accompagnateurs de l'infanterie et donc progressant à son rythme, les chars sont devenus une arme de décision, capables d'arracher la victoire par leur vitesse et leur puissance de feu.

Entre le milieu des années vingt et la fin de la seconde guerre mondiale, le concept d'emploi des chars a connu une révolution au sens propre du terme puisqu'il est revenu à ses origines : un moyen de percer le front et d'exploiter cette percée, une arme de pointe.

Auparavant, il était resté longtemps tel que les difficultés techniques de ses débuts et paradoxalement les succès de la fin de la première guerre l'avaient formaté : un engin d'accompagnement de l'infanterie. *L'Instruction sur l'emploi tactique des grandes unités* (IGU) 24 avait fixé et figé cette doctrine, tout comme la décision de rattacher, par décret du 13 mai 1920, les chars de combat à l'infanterie<sup>3</sup>.

Son rôle n'était même pas évident et la question de son utilisation était un des éléments d'un plus vaste débat : celui de la motorisation de l'armée.

Ainsi le général Camon consacra-t-il une vaste étude à ce sujet. Après avoir conclu à l'obsolescence de la cavalerie à cheval, il se prononçait pour la motorisation de l'armée du moins de certaines de ses composantes et la création d'une division légère automobile. En revanche en ce qui concerne la constitution de grandes unités blindées il était moins allant et dans sa conclusion écrivait :

---

<sup>1</sup> Ministère de la guerre, *Instruction sur l'emploi tactique des grandes unités*, Paris, Imprimerie nationale, 1936 p 35.

<sup>2</sup> Anonyme, *Eléments pouvant servir à la préparation militaire des jeunes français*, S.I, Conseil National de la Résistance, 1945, 219 p, p 190.

<sup>3</sup> Décret du 13 mai 1920, SHD, Carton 9 N 147.



« Prévoir la guerre et s'y préparer est, hélas, une inévitable nécessité. Or nous avons vu que pour des raisons stratégiques, tactiques, financières et d'effectifs, la motorisation de l'armée s'impose, la question carburant, qui aurait pu être hier une objection, ne peut en être une aujourd'hui. Dans l'état actuel de nos finances, il faut poser en principe que le matériel nécessaire à l'armée mobilisée doit être demandé à la réquisition sauf celui d'unités à tenir prêtes en tous temps et celui nécessaire à l'instruction, sauf aussi quelques engins spéciaux comme chars d'assaut, canons de tir contre avions... ce serait une faute grave de consacrer des crédits importants à l'achat d'engins que les inventions incessantes démoderaient à bref délai. »<sup>4</sup>

D'autres allaient plus loin dans cette idée de motorisation et prônaient la constitution d'unités cuirassées capables d'emporter la décision. Le colonel de Gaulle dans *Vers l'armée de métier* recommandait la création de six divisions de ligne motorisées propres à créer l'événement par leur puissance et leur vitesse. Chaque division comprendrait une brigade blindée de cent cinquante chars avec un régiment de chars lourds et un de chars moyens.

La brigade d'infanterie serait chargée d'occuper le terrain conquis par les chars.

« Six divisions de ligne, motorisées et chenillées tout entière, blindées en partie, constitueront l'armée propre à créer « l'événement ». Organisme auquel son front, sa profondeur, ses moyens de se couvrir et de se ravitailler, permettront d'opérer par lui-même. L'une quelconque des six grandes unités sera, d'autre part, dotée de tout ce qu'il faut, en fait d'armes et de services, pour mener le combat de bout en bout, du moment que d'autres l'encadrent.

Une brigade fortement blindée, roulant à travers champs aussi vite qu'un cheval au galop, armée de cent cinquante canons de moyen calibre, de quatre cent pièces plus petites, de six centaines de mitrailleuses, franchissant les fossés de trois mètres de large, gravissant les talus de trente pieds de haut, culbutant les arbres de quarante ans, renversant les murs épais de douze briques, écrasant tous réseaux, grilles ou palissades, voilà de quoi l'industrie peut doter aujourd'hui chaque division professionnelle. Cette brigade de deux régiments, l'un de chars lourds, l'autre de chars moyens, éclairée par un bataillon d'engins légers très rapides, dotée d'un matériel perfectionné pour la liaison, l'observation, les travaux de campagne, constituera l'échelon capital de la grande unité.

Une brigade d'infanterie de deux régiments et un bataillon de chasseurs, armée de cinquante pièces d'accompagnement, d'autant de canons antichars, de six cents mitrailleuses lourdes et légères, pourvue d'un matériel spécial pour creuser vite tranchées et abris, équipée, en fait de vêtements, toiles peintes, treillages, artifices, de manières à n'offrir aux vues, et par conséquent aux coups, que d'insaisissables objets, devra consacrer à mesure, par occupation, nettoyage et organisation du terrain, ce que la terrible mais passagère puissance des chars aura virtuellement réalisé. »<sup>5</sup>

Au cours des années trente, les inspections de l'infanterie et de la cavalerie menèrent des études séparément et développèrent chacune de leur côté, à la fois des concepts d'emploi et des matériels différents.

Avec les Divisions Légères Mécaniques (DLM), les cavaliers ébauchèrent la mécanisation de leurs unités ; application *a minima* de réflexions sur la force blindée initiées pendant et à la fin de la Grande Guerre, même si persistaient des unités mixtes, les Divisions Légères de Cavalerie (DLC), autrement surnommées « les divisions essence-picotin », à côté de ces unités entièrement motorisées.

Même si le rôle à donner aux chars fit débat à la fin et au lendemain de la première guerre mondiale, les fantassins, à l'image du général Pétain, restèrent longtemps accrochés au dogme de l'accompagnement de comme le souligne IGU 36. Il fallut attendre la fin des années trente et l'approche de la guerre pour qu'ils se mettent à prendre en considération les idées novatrices de certains des leurs (un certain colonel de Gaulle) et créent les Division Cuirassées de Réserve (DCR) unités cohérentes, chargées de la rupture et de l'exploitation. Malheureusement, lorsque le

---

<sup>4</sup> Camon Hubert (général), *La motorisation de l'armée et la manœuvre stratégique*, Paris, Berger Levrault, 1926, p 131.

<sup>5</sup> De Gaulle Charles lieutenant-colonel, *Vers l'armée de métier*, Paris, Berger Levrault, 1934, réédition Paris, le livre de poche, 1973, p 88-89.

conflit éclata elles n'étaient ni en nombre suffisant, ni totalement équipées avec du matériel performant. Privés de radio, les B1 Bis souffrirent de problèmes mécaniques récurrents et leur faible autonomie les obligea fréquemment à stopper leur offensive (souvent victorieuse) pour faire demi-tour afin d'aller se reconstituer en carburant. Ses divisions furent également engagées alors qu'elles n'étaient pas encore au complet et n'avaient pu s'entraîner suffisamment<sup>6</sup>.

De plus elles ne formaient pas la majorité des unités de chars. Celles-ci étaient encore réparties au sein des grandes unités d'infanterie où elles étaient chargées d'appuyer la progression des fantassins.

Tant pour la cavalerie que pour l'infanterie, le réveil fut brutal en mai et juin 1940 ; le courage et la valeur des équipages des blindés ne purent rien contre une force mécanique supérieure. Car là où les allemands avaient une fois mille chars, les Français avaient mille fois un char...

Si l'armée d'armistice en métropole ne fut bien sûr pas autorisée à conserver de l'armement lourd donc des blindés<sup>7</sup>, l'état-major continua à travailler d'une part sur les causes de la défaite en se livrant à ce que nous appelons maintenant du « rétex » (pour « retour d'expérience ») d'autre part sur les concept d'emploi des blindés en élaborant la *Note d'Orientation sur l'Emploi des Armes* dont l'un des principaux rédacteurs fut le général Touzet du Vigier qui commandera la 1<sup>ère</sup> Division Blindée (DB) en 1944. Dans les quelques régiments restants, l'esprit de défense et la préparation de la revanche furent cultivés par les chefs de corps comme le lieutenant-colonel Schlessler au 2<sup>ème</sup> Régiment de Dragons (RD). Ils plantaient ainsi les germes de la future arme blindée dont le terreau allait être l'armée d'Afrique.

En effet, celle-ci put conserver une partie de ses engins blindés et les utilisa hélas contre les Forces Françaises Libres (FFL), en Syrie, mais surtout contre les forces de l'axe après le débarquement de novembre 1942 et le ralliement de l'Afrique du nord aux alliés.

Équipées, entraînées et menées selon la doctrine américaine, les armées françaises participèrent à la reconquête de l'Europe avec le plus souvent les DB en pointe du dispositif.

Ce qui fera écrire officiellement que :

« L'arme blindée est donc une arme redoutable, tant par la puissance de feu de ses engins (canons et mitrailleuses) que par son extrême mobilité, due à sa vitesse de manœuvre et à son réseau puissant et complexe de radio »<sup>8</sup>.

Pour bien comprendre comment, on en est arrivé là, il est nécessaire de savoir comment les engins blindés ont été utilisés par la France à la fin du conflit et d'étudier :

## « L'EMPLOI DES BLINDÉS FRANÇAIS SUR LE FRONT OCCIDENTAL D'AOUT 1944 À MAI 1945. »

Avant de commencer cette étude, il convient de définir clairement les termes du sujet : ce que l'on entend par engins blindés, pourquoi le front occidental et cette limite temporelle.

Un blindé est un « Véhicule de combat automoteur, plus ou moins armé et recouvert d'un blindage. (Il peut être à roues, à chenilles ou semi-chenillé.)<sup>9</sup> » ou un « véhicule militaire, protégé par un blindage et armé. Il peut être à

---

<sup>6</sup> Ce fut notamment le cas à Montcornet le 17 mai 1940, lorsque le colonel de Gaulle décida d'engager sa division alors que tous ses éléments (dont certains étaient transportés en car) n'avaient pas encore rejoint.

<sup>7</sup> Les Allemands récupérèrent certains chars qu'ils utilisèrent sur des fronts mineurs, ainsi retrouvera-t-on des SOMUA sur le front nord.

<sup>8</sup> Ibidem *Eléments pouvant servir à la préparation militaire des jeunes français*

<sup>9</sup> Définition du Larousse en ligne

roues ou à chenilles. Les véhicules militaires blindés sont classés en fonction de leur rôle prévu sur le champ de bataille et leurs caractéristiques »<sup>10</sup>.

Quelle que soit la définition, il est clair qu'un blindé est un véhicule de combat assurant une protection maximale à l'équipage par son blindage plus ou moins épais et offrant une mobilité plus ou moins grande en tout terrain en fonction de ses caractéristiques.

Il peut être à roues et dans ce cas relativement léger et destiné à la reconnaissance ou à chenilles (dans ce cas on parle de char) avec une meilleure protection et un armement plus performant. Son emploi est alors principalement la lutte contre les chars adverses et la percée et l'exploitation.

Il est possible de classer les blindés en fonction de leur mission :

- blindés (à roues ou sur chenilles) destinés à la reconnaissance comme le M 3 ou 5 Stuart, l'Automitrailleuse (AM) M 8 ou le scout car ;
- blindés sur chenilles destinés aux actions de force (percée, exploitation) et au combat anti-char comme principalement le M 4 Sherman ;
- blindés sur chenilles destinés au combat anti-char cas particulier du Tank Destroyer (TD).

Notre étude se concentrera sur les blindés utilisés par les unités de l'arme blindée cavalerie et de la marine dans le cas particulier du Régiment Blindé de Fusillés Marins (RBFM) et du Régiment de Fusillés Marins (RFM), dans leur mission spécifique de cavalerie.

En sont donc exclus les semi-chenillés (half-track) transport de troupes utilisés par les unités d'infanterie et les canons automoteurs M 8 même s'ils correspondent à la définition de l'engin blindé cité supra et qu'ils furent employés dans les DB.

Les blindés n'agissaient pas isolément. Ils étaient regroupés en unités organiques pour l'administration et tactiques pour l'entraînement et le combat. Les unités organiques (c'est-à-dire l'organisation du temps de paix ou de conflit mais avant l'engagement) comprenaient les pelotons ou sections qui étaient les pions de bases (parfois ces unités étaient découplées en patrouilles notamment dans les unités de reconnaissance). Plusieurs pelotons ou sections formaient un escadron ou une compagnie qui regroupées par quatre ou cinq donnaient naissance au régiment. Puis la division agrégeait plusieurs régiments issus d'armes différentes. La coordination entre plusieurs divisions se faisait au niveau corps d'armée puis armée. À noter que la spécificité blindée ne se retrouvait que jusqu'au niveau division puisque dans les armées occidentales il n'existait pas de corps d'armée ou d'armée blindées contrairement aux Allemands et aux Soviétiques.

Pour le combat l'organisation était autre. Les niveaux armée, Corps d'Armée (CA) et division demeuraient mais c'est à partir de la division que les structures étaient différentes. La DB était divisée en *Combat Command* (CC) (groupement tactique (GT) à la 2<sup>ème</sup> DB) et les Divisions d'Infanterie (DI) en *Combat Team* (CT).

Les CC étaient constitués de deux à trois sous groupements regroupant toutes les composantes de la division organique. Ce n'est que pour le pion de base que l'on retrouvait la structure organique avec le peloton ou la section.

L'étude s'intéressera donc aux structures tactiques et l'emploi des blindés sera étudié, au prisme de la doctrine, de la division au peloton en passant par les CC, sous groupements et pelotons/sections.

Pour les niveaux supérieurs, CA et armée, nous nous intéresserons à la façon dont les chefs ont utilisé leurs unités blindées mais sans s'appuyer sur une doctrine puisqu'il n'en existait pas à ces niveaux.

Le terme « blindé » étant défini, il est utile de le replacer dans le temps et dans l'espace.

---

<sup>10</sup> <http://fr.wikipedia.org/wiki/Blindé>

Les limites temporelles sont assez faciles à déterminer. En effet, c'est le 1<sup>er</sup> août 1944 que les premiers éléments de la 2<sup>ème</sup> DB atterrirent en Normandie venant de Grande-Bretagne. Ils furent suivis deux semaines plus tard par l'armée « B », élément essentiel de la force qui débarqua sur les côtes de Provence.

C'est donc à partir du mois d'août 1944 que les blindés français furent utilisés en opérations en unités constituées. Bien sûr au cours de cette étude, il faudra évoquer les périodes précédentes lorsqu'il s'agira d'aborder la doctrine et son évolution ainsi que la constitution et la préparation des forces.

L'étude s'achèvera le 8 mai 1945<sup>11</sup>, date de la capitulation allemande et de l'arrêt des combats. Après cette date, les unités blindées furent rapatriées en France pour y être dissoutes ou restèrent en Allemagne comme force d'occupation mais dans tous les cas elles ne furent plus employées comme grandes unités constituées.

Si les limites chronologiques tombent sous le sens, la limitation géographique résulte d'un choix. En effet, pourquoi exclure le Corps Expéditionnaire Français (CEF) qui s'illustra en Italie et ne considérer que le front occidental c'est-à-dire la France puis l'Allemagne, l'Autriche et la Tchécoslovaquie ?

C'est qu'en fait le CEF composé uniquement de divisions d'infanterie possédait peu de blindés et qu'il aurait été difficile de tirer de conclusions probantes de leur emploi durant cette période. Les seules unités blindées organiques rattachées au CEF étaient les régiments de reconnaissance des DI, à raison d'un par DI. Ces unités étaient équipées de matériels légers destinés à la reconnaissance. Il y avait aussi des régiments de TD non endivisionnés mais trop peu nombreux pour tirer des conclusions sur leur emploi.

Il faut cependant noter que le CEF fut parfois renforcé de chars américains autant que de besoins.

Les combats en France ne se déroulèrent pas uniquement à l'est et au sud du territoire. Jusqu'au mois de mai et même après la capitulation, des unités allemandes retranchées dans les zones portuaires de la façade ouest résistèrent avec acharnement aux forces qui leur étaient opposées. Les poches de Lorient, de la Rochelle et du sud-ouest furent des abcès de fixation qui mobilisèrent quelques milliers d'hommes essentiellement issus des Forces Françaises de l'Intérieur (FFI) renforcées parfois par des unités d'active comme nous le verrons avec la 2<sup>ème</sup> DB lors de la réduction de la poche de Royan.

Il sera nécessaire de prendre en considération ces combats, souvent ignorés lorsque l'emploi des blindés à la fin du conflit sera abordé, tant pour la diversité des matériels utilisés que pour le mode opératoire mis en œuvre.

Les termes du sujet étant définis et celui-ci cadré tant temporellement que géographiquement, il convient maintenant de le questionner. Pourquoi une telle étude et comment l'aborder ?

*« À la fin de la première guerre mondiale, la France possédait plus de 3 000 chars et ses penseurs (notamment le général Estienne) étaient reconnus comme parmi les meilleurs experts doctrinaux en matière d'emploi des chars.*

---

<sup>11</sup> Certaines unités des poches de l'Atlantique résistèrent quelques jours encore après le 8 mai mais ce fût sporadique et peu de blindés furent utilisés lors de ces derniers combats.

*Vingt-deux ans plus tard, celle qui était considérée comme l'armée la plus puissante au monde, s'écroulait en moins de six semaines malgré la résistance héroïque de certaines unités.*

*Il n'est pas question de rechercher ici les raisons de cette débâcle, mais de s'interroger sur la situation tant opérationnelle que doctrinale des unités blindées françaises reconstituées qui quatre ans après reprirent le combat pour libérer le pays.*

*La défaite était-elle oubliée ? La doctrine d'emploi des grandes unités blindées testée par les divisions cuirassées de réserve (DCR) et les Divisions Légères Mécaniques (DLM) en 1940 fut-elle reprise et réutilisée par les américains et nos troupes ? Quelle doctrine les unités blindées françaises mirent-elles en œuvre et à partir de quels manuels d'emploi ? Existait-il une « adaptation » française des règlements d'emploi américains ?*

*Pour répondre à ces questions et étudier « l'emploi des blindés français sur le front occidental d'août 1944 à mai 1945 », il conviendra de s'interroger sur différents points liés à la préparation et à l'utilisation des blindés par les Français à la fin du conflit. »<sup>12</sup>*

*Entrent dans l'étude de la préparation au combat l'organisation des unités, leur armement en personnel aussi bien quantitativement que qualitativement ainsi que la formation et l'entraînement des équipages et des cellules assurant leur soutien.*

*Quant à l'utilisation des unités blindées, elle est liée à la stratégie et à la tactique utilisées. Celles-ci sont la mise en application de la documentation tactique par des chefs avec leur état-major et des hommes au sein des équipages*

*« Une étude comparée des doctrines alliées (États-Unis), allemandes et française permettra de mettre en lumière l'orthodoxie ou l'hétérodoxie de l'emploi des blindés par les chefs français et d'évaluer les emprunts doctrinaux d'une armée à l'autre en quelques années.*

*Il sera également nécessaire de comparer l'utilisation des blindés grandes unités par grandes unités et notamment d'étudier très précisément comment la 2<sup>ème</sup> DB d'une part et les 1<sup>ère</sup> et 5<sup>ème</sup> DB de l'autre furent utilisées et comment leur chef réagirent. »<sup>13</sup>*

Même si le titre de cette étude est fait référence aux blindés, il est évident que ce sont, avant tout, des engins menés par des équipages<sup>14</sup> et que l'homme a un rôle central dans cette étude, ce à tous les niveaux de la hiérarchie. La vie quotidienne des équipages, l'action des chefs de section/peloton et des commandants de sous groupement et groupement devront donc être étudiées. Malgré des règlements d'emploi communs, leur action fut-elle la même, dépendait-elle de leur unité d'appartenance et par conséquence de leurs supérieurs hiérarchiques direct et indirect ?

Quelle fut la marge de manœuvre des commandants de division, la division étant le premier échelon de manœuvre interarmes, par rapport au corps d'armée ou à l'armée (en particulier pour la 1<sup>ère</sup> armée) ?

Quel fut l'impact de la personnalité des grands chefs sur leurs hommes et sur l'emploi même des blindés ?

---

<sup>12</sup> Pesqueur Michel, présentation de sujet de thèse.

<sup>13</sup> Idem

<sup>14</sup> « Au-delà de l'engin ce qui prime c'est l'homme, c'est la volonté de l'équipage qui lui donne une vie. » maréchal Joffre.

Enfin, il sera utile de s'interroger sur le rôle politique que jouèrent les blindés français notamment lors de la libération de Paris mais pas seulement. Comme toutes leurs consœurs, les unités blindées jouèrent un rôle dans l'amalgame et absorbèrent un grand nombre de volontaires même si ceux-ci servirent essentiellement dans l'infanterie des DB du fait de la technicité du service des engins blindés.

Il s'agira en fait lors de cette étude de montrer que :

L'utilisation des blindés français fut conforme à la doctrine américaine mais avec des aménagements et surtout une différence de conception et d'emploi en fonction des chefs.

Pour cela, dans un premier temps, il conviendra d'étudier la préparation à l'engagement c'est-à-dire ce qui conditionne et précède l'emploi des blindés au combat. Pour combattre il faut des hommes regroupés en unités qui mettent en application une doctrine sur des matériels conçus pour le combat.

À l'examen d'un Ordre de Bataille (ODB), un non initié pourrait croire que toutes les unités sont identiques puisque formées sur le même schéma organisationnel. Qu'est-ce qui différencie cette division par rapport à une autre ? Elle a les mêmes matériels, le même nombre de personnels et utilise des règlements d'emploi identiques ?

Se poser ce type de question c'est oublier que ces unités ne valent que par les hommes<sup>15</sup> qui la composent. Étudier les origines de ceux qui formèrent les équipages permet de comprendre ce qui fait la spécificité de chaque unité. La somme des histoires individuelles forme un tout souvent cohérent qui permet la cohésion à tous les échelons. Cette cohésion fait la force de l'unité dans les plus durs moments.

Cela commence par les chefs. Connaître leur parcours avant d'arriver à la tête de leur unité permet de comprendre leur manière de commander et d'employer leurs unités. Les généraux de Lattre et Leclerc étaient tous deux cavaliers d'origine mais leur parcours et leur personnalité firent qu'ils eurent un style de commandement différent et furent en désaccord sur l'emploi d'une DB au point d'en arriver presque à l'affrontement comme nous le verrons.

Pour les soldats aussi, l'histoire personnelle est importante. Le parcours qui les mena sur les plages de Normandie ou de Provence influença leur état d'esprit. Tous voulaient se battre pour libérer la patrie mais pas avec n'importe qui. S'ils avaient le même but, un membre de la première compagnie de chars du 501<sup>ème</sup> Régiment de Chars de Combat (RCC) n'avait pas le même passé dans la guerre que son homologue du 12<sup>ème</sup> Régiment Chasseurs d'Afrique (RCA). Savoir cela permet de comprendre les difficultés rencontrées pour constituer la 2<sup>ème</sup> DB et en faire un bloc soudé autour de son chef.

Il en est de même pour les unités, connaître leur origine permet de comprendre leur spécificité et donc leur façon de se comporter au combat.

L'histoire de leur création éclaire souvent leur emploi futur. L'antériorité de création de la 1<sup>ère</sup> DB par rapport à la 5<sup>ème</sup> DB peut expliquer pourquoi elle fut la première à débarquer en Provence avec l'un de ses CC dans la première vague d'assaut.

Ignorer les circonstances de la création de la 2<sup>ème</sup> DB expose à ne pas bien appréhender son importance dans la geste Gaullienne et pourquoi elle eut plus qu'un rôle militaire.

---

<sup>15</sup> Ici, comme dans tout le reste du document, le terme « homme » est utilisé de façon générique. Même si elles furent peu nombreuses, des femmes combattirent au sein des unités blindées. Elles ne seront pas oubliées et nous en reparlerons.

Une fois les hommes rassemblés en unité constituée, il faut les former les instruire et les entraîner. La formation comprend la formation de base de tout soldat : comment passer d'un civil à un militaire apte au combat de base<sup>16</sup>.

Les actes élémentaires communs à tout combattant acquis, vient l'instruction propre à l'arme d'appartenance et à la spécialité. Cette instruction est d'abord technique et individuelle puis se fait au niveau de la cellule de base (équipement, escouade) avant de passer au peloton/section.

Au niveau de l'unité élémentaire (escadron/compagnie) commence l'entraînement, il s'agit d'agrèger la somme des savoir-faire individuels et collectifs en un tout cohérent capable de manœuvrer à l'unisson. Cet entraînement se fait jusqu'au niveau division.

Les hommes et les unités ainsi formés agissent selon une doctrine d'emploi qu'il faut bien sûr étudier pour comprendre l'utilisation des blindés. Comme les Tableaux d'Effectifs et de Dotation (TED) et les matériels, les règlements d'emploi étaient américains. Leur analyse est donc essentielle à la bonne compréhension de l'emploi des unités du peloton à la division.<sup>17</sup>

Il sera aussi intéressant de faire un bref historique de la pensée tactique américaine en matière d'emploi des unités blindées avant la seconde guerre mondiale.

Mais en ce qui concerne notre étude, ces unités étaient françaises et menées par des Français dont beaucoup de chefs avaient combattus en 1940 selon la doctrine française qu'elle fût pour les cavaliers ou les fantassins.<sup>18</sup> La défaite de 1940 marqua l'échec de cette doctrine et les états-majors en firent le rétex et élaborèrent une note d'orientation sur l'emploi des armes datant de 1942. Il est donc essentiel de s'y intéresser car elles influencèrent les chefs dans leur utilisation des différents modes d'action et leurs choix tactiques.

Enfin, une étude comparative de ces doctrines permettra de comprendre comment et à partir de quoi les Français adoptèrent une doctrine qui, si elle s'inspirait grandement des règlements d'emplois officiels, in fine leur était propre.

Ces hommes formés, entraînés et agissant selon des règlements d'emploi bien assimilés, servaient des matériels dont il faut connaître les caractéristiques. Une description rapide des principaux matériels permettra de mieux comprendre les choix tactiques ou les différentes phases de combat. En effet les performances de ces matériels face aux engins allemands expliquent en partie les conditions d'emploi des unités blindées.

Cette description se cantonnera aux principaux matériels blindés sans rentrer dans trop de détails techniques même si parfois la technique ou une performance moindre explique la tactique.

Les unités françaises furent équipées selon le plan d'Anfa dont l'étude est obligatoire pour comprendre comment les divisions blindées françaises furent constituées et pourquoi leur nombre fut limité à trois. La signature de cet accord est aussi symptomatique de la situation politique en Afrique de nord à l'époque et permet d'éclairer sous un angle plus politique les différentes tensions qui émergent entre les unités à leur création.

---

<sup>16</sup> Dans toutes les armées la formation de base est assimilable à : utiliser ses armes, acquérir les actes réflexes et un comportement militaire (tenue, règlement).

<sup>17</sup> Il n'existe pas de règlement d'emploi pour les corps d'armée et armées blindées dans l'armée américaine.

<sup>18</sup> Rappelons qu'en 1940, les matériels et les doctrines d'emploi des blindés étaient différents entre la cavalerie et l'infanterie.

Enfin cette partie consacrée aux matériels se terminera par l'analyse de la montée en puissance du plan d'équipement qui conditionnera à la fois le choix des unités pour les différentes campagnes et leur emploi surtout en début de campagne.

Dans un deuxième temps nous passerons à l'étude et à la description des opérations.

Ceci se fera de façon chronologique et géographique afin de garder la logique stratégique de ces opérations. Le front ouest puis le front sud seront donc étudiés successivement.

Nous commencerons par suivre les opérations de la 2<sup>ème</sup> DB pour l'année 1944. Cela nous mènera des plages de Normandie à la cathédrale de Strasbourg en passant par Paris. Chaque phase sera étudiée en partant du contexte général pour aller jusqu'au niveau des combats des pelotons/sections.

Puis nous descendrons vers le sud, à la rencontre des éléments de l'armée B (future 1<sup>ère</sup> armée) que nous suivrons dans leur remontée vers le nord jusqu'au Vosges et Colmar.

La dernière sous-partie sera consacrée à 1945 avec là encore un découpage géographique.

Après la réduction de la poche de Colmar et la traversée du Rhin, nous suivrons la 1<sup>ère</sup> armée jusqu'au Danube.

Pendant que les combats principaux se déplaçaient vers l'est, des îlots de résistance perduraient à l'ouest qu'il sera utile d'étudier, d'une part parce que la 2<sup>ème</sup> DB y participa, d'autre part parce que des unités blindées issues de la résistance ou créées pour le besoin participèrent à ces combats souvent oubliés.

Enfin nous terminerons par la chevauchée de la 2<sup>ème</sup> DB vers le nid d'aigle.

Dans un troisième temps viendra l'analyse de l'emploi des blindés français. Il s'agira tout d'abord de comparer l'emploi des unités.

Cette comparaison mettra en évidence l'orthodoxie de l'emploi ou les différences et les distorsions par rapport à la doctrine. Leur description et leur analyse permettra de faire un état des lieux réaliste de l'emploi des blindés par les troupes françaises.

Enfin nous expliquerons ces différences. Nous verrons qu'elles furent la conséquence des choix et des décisions des hommes, des circonstances d'emploi et d'interaction de facteurs exogènes comme l'environnement et bien sûr l'intervention des politiques. Ces derniers intervinrent dans la conduite des opérations non seulement par souci stratégiques mais aussi pour appuyer ou conforter leur politique.



Exerçant une activité professionnelle, la principale difficulté rencontrée lors de mes recherches fut la conquête du temps. Il ne me fut pas facile de me libérer suffisamment longtemps pour aller écumer les archives.

Cette contrainte de temps fut en partie compensée par le fait que je travaille et réside en région parisienne. Ainsi le château de Vincennes<sup>19</sup> et la bibliothèque de l'École militaire me furent assez faciles d'accès.

Le début des recherches au SHD fut relativement difficile du fait de la mise en place assez chaotique du système électronique de réservation de places et de cartons. Heureusement au fil du temps, le système s'est perfectionné et il est maintenant efficient même si l'on peut regretter que certaines séries ne puissent être réservées par internet et doivent l'être sur place ce qui fait perdre un temps précieux.

Les bibliothèques de l'École militaires étaient faciles d'accès et furent une source importante d'ouvrage, notamment la bibliothèque patrimoniale.

J'ai également pu bénéficier de la collaboration de la bibliothèque de l'École de cavalerie qui détient de nombreux ouvrages (essentiellement des témoignages et des historiques de régiments) rares et difficiles à trouver ailleurs.

Pour les recherches sur les doctrines étrangères en particulier les règlements d'emploi américains, leur mise en ligne fut un avantage et la possibilité de les télécharger permit leur étude sans avoir à se déplacer.

Tout au long de mes recherches, j'ai également fait appel à mon expérience. Mon passé de tankiste sur AMX 30 B2 et sur Leclerc, de chef de peloton à commandant de groupement, me fut utile pour décrypter certaines situations, comprendre les ordres d'opérations et les règlements d'emploi dont nombre diffèrent peu de ceux actuellement en vigueur.

Ma connaissance des traditions des chars de combat acquise lors de mes passages au 503<sup>ème</sup> et 501<sup>ème</sup> RCC m'a permis de m'immerger rapidement dans l'ambiance et l'atmosphère décrites par les anciens lorsqu'ils évoquaient leur expérience de la guerre que ce fût lors des combats ou pendant la préparation à l'engagement et l'instruction.

L'escadron que j'ai commandé comme capitaine était l'héritier du 7<sup>ème</sup> Bataillon de Chars Légers (BCL), unité qui se trouvait dans la région de Chémery sur Bar le 10 mai 1940 et qui constata, dans sa chair, combien de concept d'emploi allemand était supérieur au français. J'avais donc déjà une bonne connaissance de la tactique blindée allemande.

Ce passé de tankiste me fut également utile pour recueillir des témoignages des anciens de la 2<sup>ème</sup> DB et pour avoir accès facilement à la salle d'honneur et aux documents qui s'y trouvent de mon ancien régiment, le 501<sup>ème</sup> RCC.

L'essentiel des sources provient, bien sûr, du SHD. C'est là que sont regroupées les archives des états-majors et des unités. Les séries les plus intéressantes sont les séries N et P. on y trouve les travaux d'état-major concernant la doctrine, les ordres et les comptes rendus et aussi les journaux de marche et des opérations (JMO). Si les ordres peuvent être analysés sans réserve, il n'en est pas de même des JMO. Leur étude requiert une certaine circonspection car, parfois rédigés dans des conditions difficiles ou postérieurement aux événements, ils peuvent être

---

<sup>19</sup> C'est au château de Vincennes que se trouvent les archives du SHD.

incomplets ou relater des faits enjolivés voire tronqués pour mettre en valeur l'unité ou taire des erreurs commises.

Le SHD recèle aussi une importante collection de fonds privés légués par les familles des militaires célèbres ou anonymes. Ces documents sont généralement des archives des travaux pour ceux-là ou des témoignages pour ceux-ci. Les témoignages, souvent sous forme de journal, sont particulièrement intéressants par l'éclairage qu'ils apportent sur la vie quotidienne des équipages notamment en dehors des phases de combat.

La littérature sur le sujet et la période est abondante et fut une source évidente de renseignements et d'information.

Il y a d'abord les récits auto biographiques des principaux acteurs. Les livres de souvenirs sont une mine d'informations donnés par ceux qui vécurent directement ces événements. Bien entendu, ils ne sont pas tous à prendre pour argent comptant et nécessitent des recoupements et des recherches d'informations complémentaires. À titre d'exemple, nous verrons que la version de la réduction de la résistance de la Croix de Berny donnée par le général Billote<sup>20</sup> diffère de celles des autres acteurs notamment le capitaine Drone. Cela peut amener à s'interroger sur la valeur et le statut de témoignage de guerre. Ce genre historique est apparu après la première guerre mondiale et fit l'objet de débats parmi les historiens.<sup>21</sup>

Les plus grands personnages de la seconde guerre mondiale ont inspiré bien des auteurs et les biographies sont nombreuses. C'est le cas pour les maréchaux Leclerc de Hautecloque et de Lattre de Tassigny<sup>22</sup>. Pour ces deux officiers hors norme, la littérature s'y rapportant est à l'image des passions et des controverses qu'ils susciterent. En fonction de l'auteur, on est plus proche de l'hagiographie que d'un véritable travail scientifique et là encore des recoupements et des vérifications sont nécessaires.

Les historiques des régiments ou les livres traitant d'une unité particulière amènent également des compléments à la recherche en archives. Parfois rédigés par ceux qui ont vécu les combats, ils sont une source de renseignements précieuse pour l'analyse des engagements aux plus bas niveaux. Ils donnent aussi des détails qui manquent dans les JMO à la rédaction froide et administrative. Mais bien sûr, ils ne sont pas à prendre à la lettre sans avoir été auparavant vérifiés.

Les revues et périodiques spécialisés sont également sources d'informations. Certes leur valeur scientifique est inégale mais si certaines font dans la vulgarisation voire dans le sensationnel la majorité se révèle une source sûre et digne de confiance. Parmi les revues spécialisées les plus dignes de confiance, il faut citer la *revue historique des armées* dont la valeur scientifique des articles n'est plus à démontrer.

Sans faire de publicité pour l'une ou l'autre des nombreuses revues conservées à la seconde guerre mondiale qui fleurissent dans les kiosques, on peut citer *Batailles et Blindés*

---

<sup>20</sup> Le colonel Billote commandait le GTV lors de la libération de Paris.

<sup>21</sup> Voir à ce sujet : Jean Norton Cru, *Témoins*, Paris, les Etincelles, 1929, 727 p.

<sup>22</sup> Pour le reste de l'étude, leur nom complet de sera plus utilisé et ils seront appelés Leclerc et de Lattre.

entièrement consacré aux blindés et qui offrent souvent des articles de qualité argumentés et référencés<sup>23</sup>.

Enfin, il ne faut pas oublier *Caravane*, la revue de l'amicale des anciens de la 2<sup>ème</sup> DB. Son intérêt réside dans le fait qu'elle existe depuis la fin de la seconde guerre mondiale et qu'on y trouve à la fois des témoignages des anciens mais aussi des études historiques consacrées bien sûr à l'histoire de la division.

Les règlements d'emploi américains ont l'avantage d'avoir été numérisés et sont accessibles en ligne<sup>24</sup>. Cela évite bien sûr des déplacements et même s'ils sont en américain, le fait de pouvoir les consulter en ligne est un précieux atout. Les passages les plus intéressants et marquants en matière de tactique ont été traduits par le rédacteur et seront cités dans cette thèse. L'analyse des règlements d'emploi étant essentielle en matière de d'étude comparative doctrinale, l'accès très facile à la documentation officielle américaine fut un gain de temps précieux lors des recherches.

Il n'est pas possible d'évoquer les sources sans citer la thèse du lieutenant-colonel Saint Martin<sup>25</sup>. Publiée en deux volumes, elle traite de l'arme blindée française de l'entre-deux guerres à 1945. Si le premier évoque l'évolution doctrinale après 1918 et la campagne de 1940, le second est au cœur de notre sujet puisqu'il aborde le renouveau de l'arme blindée puis les combats de 1944 et 1945. Cette thèse est donc une source évidente d'informations et de renseignements même si elle n'entre pas dans les détails des combats et de la tactique utilisée par les protagonistes. Ce qui est compréhensible étant donnée l'étendue de la recherche menée par le LCL Saint-Martin. C'est une excellente base de départ pour entamer les recherches sur le sujet de l'emploi des blindés français à la fin de la seconde guerre mondiale.

Claire Miot s'est intéressée à « *La Première armée française du débarquement de Provence au passage du Rhin, 1944-1945* », dans une thèse sous la direction du professeur Olivier Wieviorka.

Enfin mes précédentes recherches menées dans le cadre d'un DEA me furent utiles pour la connaissance de la genèse de la doctrine française en matière d'emploi des blindés. Je connaissais déjà l'IGU 24 et avais une bonne idée du concept français d'emploi des chars à la fin de la première guerre mondiale. La thèse citée supra faisant la jointure avec le sujet traité, j'ai rapidement eu une bonne idée de l'évolution des concepts français d'emploi des blindés des origines à la fin de la seconde guerre mondiale ce qui m'a évidemment guidé dans mes recherches et a facilité le premier travail d'analyse. Il restait cependant à faire le lien entre la doctrine française d'avant-guerre et les concepts d'emploi américains utilisés essentiellement après 1942 et leur adaptation post débarquement en Afrique du Nord.

Pour étudier « l'emploi des blindés français sur le front occidental d'août 1944 à mai 1945 » et montrer que leur utilisation fut conforme à la doctrine américaine mais avec des

---

<sup>23</sup> L'auteur a collaboré à cette revue avec des articles consacrés aux chars français (Berry-au-Bac, la campagne de 40 du 7<sup>ème</sup> BCL, le menuet de Baccarat).

<sup>24</sup> Sur le site : <https://www.ibiblio.org/hyperwar//USA/ref/FM/index.html>.

<sup>25</sup> Voir bibliographie.

aménagements et surtout une différence de conception et d'emploi en fonction des chefs, il est nécessaire dans une première partie de s'arrêter sur la préparation à l'engagement et au combat. L'étude de cette phase préparatoire amène, tout d'abord, à s'intéresser aux hommes et aux unités qu'ils formèrent. Ensuite, la doctrine et les tactiques qu'ils utilisèrent et mirent en œuvre seront présentées. Enfin le combat étant un triptyque hommes, doctrine, matériels, il sera montré comment et de quels matériels les unités blindées françaises furent équipées.

Les unités étant prêtes au combat, les opérations seront décrites dans une deuxième partie selon une logique à la fois géographique et chronologique. Dans un premier temps, nous nous intéresserons aux opérations de la 2<sup>ème</sup> DB en 1944. Nous la suivrons des plages de Normandie jusqu'à l'Alsace et Strasbourg. Puis nous descendrons vers le sud pour accompagner l'armée B<sup>26</sup> de la Provence à la poche de Colmar en passant par la vallée du Rhône et les Vosges. Enfin les derniers mois de guerre, à partir de janvier 1945, nous mènerons de la réduction de la poche de Colmar au Danube après avoir traversé le Rhin avec la 1<sup>ère</sup> armée, sur les plages des poches de l'atlantique avec la 2<sup>ème</sup> DB et les unités blindées de la résistance pour finir au nid d'aigle avec la 2<sup>ème</sup> DB.

Après avoir vu comment les unités avaient été préparées à l'engagement et engagées, il sera temps dans une troisième partie d'analyser cet engagement à l'aune de la doctrine. La comparaison entre la théorie et l'emploi réel devrait permettre de dégager des différences et des distorsions dont il conviendra ensuite de chercher les raisons ou d'en donner les explications.

Je remercie le professeur Cochet pour m'avoir accompagné et guidé durant ces années de recherche et de travaux. Merci également au lieutenant-colonel Porte et à Mme d'Andurain pour leurs précieux conseils prodigués au début de l'aventure lorsque nous étions ensemble au CDEF. Enfin je remercie le personnel du centre de documentation de l'École militaire, du SHD et de la bibliothèque de l'École d'application de l'arme blindée cavalerie de Saumur pour leur disponibilité et leur amabilité.

Les règles typographiques utilisées dans cette thèse sont celles définies par le Lexique des règles typographiques en usage à l'Imprimerie nationale. Les références bibliographiques sont indiquées dans leur intégralité une fois à la première citation.

Les citations extraites des sources sont reprises telles qu'écrites avec leur typographie et éventuellement leurs fautes. À titre d'exemple, certains ordres d'opérations, manifestement rédigés sur des machines à écrire anglo-saxonne ne comportent pas d'accentuation. Dans ce cas, ils ont été recopiés sans la moindre modification. Il en est de même pour l'usage des majuscules.

Les noms des personnages sont écrits avec la première lettre en majuscule et les militaires cités avec leur grade. Dans un souci de clarification les FFL sont nommés par le pseudonyme qu'ils ont adopté.

---

<sup>26</sup> Renommée 1<sup>ère</sup> armée à compter du 19 septembre 1944

Les noms des chars allemands sont écrits avec une majuscule comme le veut la grammaire allemande. Ceux des chars américains également quand ils font référence à un personnage historique.

## GLOSSAIRE

### A

AFHQ: *Allied Force Headquarters*  
AM : Auto Mitrailleuse  
AMC : Auto Mitrailleuse de Combat  
AMD : Auto Mitrailleuse de Découverte  
AMR : Auto Mitrailleuse de Reconnaissance  
AML : Auto Mitrailleuse Légère  
AMM 8 : Auto Mitrailleuse M 8  
AMX : Ateliers d'Issy les MOULINEAUX  
AOF : Afrique Occidental Française  
ARL : Ateliers de construction de Rueil

### B

BC : Bataillon de chasseurs ou bataillon de chars  
BCA : Bataillon de Chasseurs Alpains  
BCC : Bataillons de Chars de Combat  
BCL : Bataillon de Chars Légers  
BCP : Bataillon de Chasseurs à Pied  
BFM : Bataillon de Fusiliers Marins  
BG : Bataillon du Génie  
BLM : Brigade Légère Mécanique

### C

CA : Corps d'Armée  
CC : *Combat Command*  
CID : centre d'instruction divisionnaire  
CEF : Corps Expéditionnaire Français  
CFLN : Comité Français de Libération Nationale  
CHEM : Centre des Hautes Études Militaires  
CT : *Combat team*  
CSG : Conseil Supérieur de la Guerre

### D

DAC : Défense Anti Chars  
DB : Division Blindée  
DBLE : Demi-Brigade de la Légion Étrangère  
DC : Division de Cavalerie

DCR : Division Cuirassées de Réserve  
DAA : de l'armée de l'Atlantique  
DFL : Division Française Libre  
DI : Division d'Infanterie  
DIA : Division d'Infanterie Algérienne  
DIC : Division d'Infanterie Coloniale  
DIM : Division d'Infanterie Marocaine  
DLC : Division Légère de Cavalerie  
DLM : Division Légère Mécanique  
DMM : Division Marocaine de Montagne

## E

EBR : Engin Blindé de Reconnaissance  
EMGG : État-Major Général Guerre  
ERC : Engin Roues Canon  
ESG : École Supérieure de Guerre  
ESM : École Spéciale Militaire

## F

FAITC: *Fifth Army Invasion Training Center*  
FFI : Forces Françaises de l'Intérieur  
FFL : Forces Françaises Libres  
FFSO : Forces françaises du Sud-Ouest  
FM : *Field Manual*  
FTA : Forces Terrestres Anti-aériennes

## G

GA : Groupes d'Armée  
GACA : Groupe Autonome de Chasseurs d'Afrique  
GAM : Groupe d'Auto Mitrailleuses  
GEA : Groupe d'Escadrons Autonome  
GEI : Groupe d'Escadrons d'Intendance  
GER : Groupe d'Escadron de Réparation  
GERD : Groupe d'Escadrons de Réparation Divisionnaire  
GMR : Groupe Mobile de Reconnaissance  
GT : Groupement Tactique  
GTM : Groupement de Tabors Marocains  
GU : Grande Unité

## I

IGU 36 : Instruction sur l'emploi tactique des Grandes Unités  
IPS : Instruction Personnelle et Secrète  
ID : Infanterie Divisionnaire  
*ID : Infanterie Division*

## J

JMO : Journal de Marche et des Opérations  
JRC : *Joint Rearmament Committee*

## L

*LST : Landing Ship Tank*

## O

ODB : Ordre de Bataille  
OLFA : Officier de Liaison des Forces Aériennes  
OPO : Ordre d'Opération  
ORA : Organisation de Résistance de l'Armée

## P

PC : Poste de Commandement

## R

RA : Régiment d'Artillerie  
RAD : Régiment d'Artillerie Divisionnaire  
RBFM : Régiment Blindé de Fusiliers Marins  
RC : Régiment de Cuirassiers  
RCA : Régiment Chasseurs d'Afrique  
RCC : Régiment de Chars de Combat  
RCCC : Régiment Colonial de Chasseurs de Chars  
RCH : Régiment de Chasseurs  
RCT : *Regimental Combat Team*  
RD : Régiment de Dragons  
RDP : Régiment de Dragons Portés



REC : Régiment Étranger de Cavalerie  
RFM : Régiment de Fusiliers Marins  
RI : Régiment d'infanterie  
RIC : Régiment d'Infanterie Coloniale  
RICM : Régiment d'Infanterie du Maroc  
RH : Régiment de Hussards  
Rétex : retour d'expérience  
RLT : *Regimental Landing Team*  
RMLE : Régiment de Marche de la Légion Étrangère  
RMSM : Régiment de Marche de Spahis Marocains  
RMT : Régiment de Marche du Tchad  
RSA : Régiment de Spahis Algériens  
RSAR : Régiment de Spahis Algériens de Reconnaissance  
RSM : Régiment de Spahis Marocains  
RTA : Régiment de Tirailleurs Algériens  
RTM : Régiment de Tirailleurs Marocains  
RTS : Régiments de Tirailleurs Sénégalais

## S

*SAS : Special Air Service*  
SCAMA : Service Central des Approvisionnement et Matériels Américains  
*SHAEF : Supreme Headquarters Allied Expeditionary Force*  
SHD : Service Historique de la Défense  
*SOS : Service Of Supply*  
STO : Service du Travail Obligatoire

## T

TD : Tank Destroyer  
TED : Tableaux d'Effectifs et de Dotation  
TQM : *Transport Quarter Master*

## V

*VGD : Volksgrenadier Division*

# **Première partie : la préparation à**

## **l'engagement**

« CE N'EST PAS LE NOMBRE DES NAVIRES NI L'ÉPAISSEUR DE LA MURAILLE QUI FAIT LA FORCE DE LA CITÉ MAIS LA VOLONTÉ DE SES HABITANTS »

Thucydide

L'emploi d'unités blindées n'est pas seulement la mise en application des idées d'un chef, il est le résultat d'une conjonction de différents facteurs au premier rang desquels se trouve la préparation à l'engagement. C'est à dire tout ce qui s'est déroulé avant que le chef ne dise « en avant derrière moi ».

En effet, une unité qui combat c'est, avant tout, des hommes servant des matériels au sein d'unités constituées agissant selon des schémas tactiques et des doctrines bien définies.

Les hommes sont le pilier de toute unité. Même si chaque CC ou GT est organisé de la même façon, aucun ne se ressemble car leur personnel est différent. Ils n'ont pas la même origine, la même histoire. Les épreuves, les joies et les peines que ces hommes et ces femmes ont endurées ensemble les ont soudés dans ce que l'on appelle l'esprit de corps qui est propre à chaque unité.

Ces unités, au combat, exécutent les manœuvres que leurs chefs ont élaborées et ordonnées. Cette manœuvre n'a pas été conçue *ex nihilo*. Si elle porte la marque de la personnalité et de la « patte » du chef, elle a été pensée à partir des règlements d'emploi communs à toutes les unités qui forment le *corpus* de la doctrine. La connaissance de cette dernière est donc primordiale pour comprendre comment furent employés les unités blindées françaises et, en tout premier lieu pour savoir si cet emploi était conforme à la doctrine. Sachant qu'entre le rigorisme américain et le sens de l'improvisation français, le fossé pouvait être grand.

Dans le vif du combat, la tactique doit parfois s'adapter au terrain lui-même, à l'ennemi, et à ses manœuvres, aux performances ou plutôt au manque de performance des matériels. D'où la nécessité de présenter les principaux engins équipant les unités blindées françaises. Comme pour la doctrine ils étaient d'origine américaine<sup>27</sup> et souvent moins performants que ceux de leur ennemi. Les *Tigres* et *Panther* étaient des chars quasi indestructibles de face par les *Sherman* d'où l'obligation vitale de manœuvrer pour les engager de flanc.

Tout l'enjeu de la préparation est de réussir cette difficile alchimie regroupant des hommes et des matériels agissant selon une doctrine qu'un entraînement plus ou moins long leur a inculquée. Le résultat n'est pas prévisible, il ne se voit que lorsque retentissent le « en avant » ou le « feu ». Il est immédiat, sans appel parfois hélas fatal.

La préparation repose, répétons-le, sur les hommes. Leur qualité, leur moral et leur engagement sont essentiels pour la réussite de la mission future. Le meilleur char du monde ne vaut que par l'équipage qui le mène et cet équipage doit être homogène. À quoi bon avoir un tireur exceptionnel si le pilote est incapable de se mettre à défilement de tir<sup>28</sup> ou si le chargeur n'introduit pas le bon obus dans la chambre. Les hommes, de l'équipage au chef, sont donc le centres de toute réussite et leur préparation est un des points clefs du succès et de la force d'une unité.

---

<sup>27</sup> Des chars français et même allemands furent cependant utilisés lors des combats des poches de l'Atlantique par les unités FFI.

<sup>28</sup> Le défilement de tir est une position où seuls les organes de visée et de tir sont apparents. Cela permet de tirer tout en restant au maximum à l'abri des vues et tirs ennemis.

Cette préparation peut durer des années et parfois ne jamais être mise en application comme celle du lieutenant Drogo qui attendit vainement l'arrivée des Tartares. Mais quel qu'en soit l'issue, elle repose sur des invariants qui sont : les unités à préparer, les hommes qui les composent, les matériels qui les équipent et les règlements d'emploi utilisés pour les employer et les manœuvrer.

# **Chapitre 1 : Des hommes et des unités aux origines différentes**

« IL N'EST DE RICHESSE QUE D'HOMMES »

Jean Bodin

Créées à partir des documents d'organisation américains avec du matériel américains, les unités blindées françaises auraient dû être identiques et réagir toutes de la même manière.

Or contrairement à leurs homologues d'outre atlantique qui arrivèrent sur le continent africain puis européen sans réel histoire ni passé, elles avaient toutes une histoire parfois tragique souvent marquée par les événements qui frappèrent le pays à partir de mai 1940.

À leur création ou recréation en Afrique du nord à partir de 1943, elles accueillirent des hommes déjà sur place ou venant d'horizons différents.

Connaître l'histoire de ces hommes permet de comprendre et d'appréhender la singularité de chaque unité. Si les chefs impriment leur marque par leur personnalité et leur style de commandement, ils ne sont rien sans les équipages d'où l'intérêt de se pencher non seulement sur les histoires des chefs et des officiers mais aussi des militaires du rang et des sous-officiers.

Une unité est la somme des individus qui la composent augmentée de son histoire, de ses traditions<sup>29</sup> et de son esprit de corps. Il est donc important après avoir étudié l'origine et l'histoire des hommes des blindés de s'intéresser à l'histoire des unités en particulier à leur création en 1943. Car cela induit des spécificités qui peuvent avoir des conséquences sur leur emploi. Le choix de la division qui rejoindra l'Angleterre pour participer au débarquement de Normandie et être la première unité française constituée<sup>30</sup> à toucher le sol de la Patrie n'est pas fondé que sur des considérations de préparation opérationnelle. Il est aussi largement politique. Connaître les origines de la 2<sup>ème</sup> DB permet de comprendre ce choix.

Les instructeurs ont coutume de dire que la sueur épargne le sang<sup>31</sup>. Cet adage montre l'importance de la formation, de l'instruction et de l'entraînement dans la mise sur pied et la montée en puissance des unités. Une unité au combat est la somme des savoir-faire des équipages qui la composent, au sein d'unités de base habituées à manœuvrer ensemble. L'acquisition des savoir-faire se fait par la formation et l'instruction, la cohésion de la manœuvre s'obtient par l'entraînement.

Dans un premier temps nous montrerons que les équipages des unités blindés étaient composés d'hommes aux origines et aux motivations diverses. Puis nous nous intéresserons particulièrement à la création des divisions blindées et des régiments après en avoir décrit l'organisation théorique.

---

<sup>29</sup> Dans l'armée française, chaque arme voire subdivision d'arme a des traditions qui lui sont propres comme le saint patron ou la fête de l'arme, voir François Cochet, *Etre Soldat de la Révolution à nos jours*, Paris, Armand-Colin, 2012.

<sup>30</sup> Les parachutistes français du *Special Air Service* (SAS) et les hommes du commando Kieffer furent les premiers à combattre en France le 6 juin 1944 (même le 5 pour les paras) mais la 2<sup>ème</sup> DB fut la première grande unité française à débarquer.

<sup>31</sup> *Schweiß spart Blut* cette expression d'origine allemande fut importée en France après la seconde guerre mondiale en particulier dans les troupes parachutistes.

Enfin ce chapitre consacré aux hommes et aux unités se terminera par la présentation de ce qui transforme un rassemblement de personnes et de matériels en une unité apte au combat : la formation, l'instruction et l'entraînement.

## **I : des hommes aux origines et aux motivations diverses**

Les hommes des blindés ne formaient pas un bloc sociologique homogène, ils avaient tous un passé et une histoire différents. Ils étaient commandés par des chefs aux expériences variées et les sous-officiers comme les militaires du rang avaient connu des parcours parfois peu orthodoxes mais rarement identiques.

### **1 : les différentes origines des équipages des blindés**

Les équipages des blindés étaient constitués d'hommes venant d'horizons différents que l'on peut classer en trois grandes catégories : les « gaullistes historiques » ayant rejoint le général de Gaulle précocement à Londres où dans les colonies ralliées avant novembre 1942 ; les membres de l'armée d'Afrique ; les évadés et les engagés post débarquement.

Cette répartition correspond, en fait, à leur histoire personnelle et se traduit par l'apparence à des unités « idéologiquement » bien distinctes même si elles étaient équipées des mêmes matériels. Il faut cependant noter que cette relation histoire personnelle/unité n'est valable que pour les deux premières catégories. Les évadés qui rejoignirent l'Afrique du Nord et les engagés sur le théâtre se trouvèrent affectés dans les différentes unités en fonction des besoins et non pas en fonction de leurs desideratas même si les débauchages étaient fréquents comme nous le verrons lorsque nous aborderons la création des unités.

#### **Les Gaullistes historiques**

Évoquer, les Gaullistes historiques en matière d'équipage blindés, c'est faire référence aux tankistes<sup>32</sup> de la première compagnie de chars de la France libre et aux Spahis du chef d'escadrons Jourdié,<sup>33</sup> mais aussi à ceux qui rejoignirent directement Londres dès l'été 1940 ou quelques mois plus tard après avoir affronté les geôles soviétiques ou franquistes. Pour les définir, il est possible de leur appliquer la norme utilisée par Pierre Quillet pour classer les unités gaullistes :

« Les unités qualifiées de Gaullistes sont celles qui n'ont jamais été sous les ordres de Vichy depuis 1940. »<sup>34</sup>

---

<sup>32</sup> Le terme tankiste sera employé pour évoquer les équipages des chars, c'est-à-dire le personnel armant les *Sherman* et par extension les TD.

<sup>33</sup> Il y a aussi le 1<sup>er</sup> Bataillon de Fusiliers Marins (BFM), unité FFI historique mais il ne fut blindé qu'à partir du 24 septembre 1943. Cette transformation en unité blindée s'accompagna d'un changement de nom : le 1<sup>er</sup> BFM devint le 1<sup>er</sup> régiment de Fusiliers Marins (RFM).

<sup>34</sup> QUILLET Pierre (rédigé par), *Le chemin le plus long Chronique de la Compagnie de chars de combat du général de Gaulle (1940-1945)*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1997, p 494.

Ces hommes qui refusèrent très tôt la défaite et la résignation étaient d'origine sociale différente et venaient des quatre coins de France sinon du monde. Mais ils étaient animés de la même foi et développèrent rapidement un état d'esprit très particulier celui des *free french*.

Toutes les classes sociales étaient représentées chez les Gaullistes historiques avec cependant une dominante d'étudiants et de lycéens.

Ceux-ci lorsqu'ils arrivèrent à Londres, s'engagèrent dans les chars comme Berger, Galley, Cohen ou les frères Hébert. Herry a même fait un aller-retour entre l'Angleterre et la France<sup>35</sup>.

À côté de cette jeunesse lycéenne, on trouve des adultes déjà établis. Raymond Aron, alors professeur de philosophie fit un bref passage au 501<sup>e</sup> RCC avant de rejoindre l'état-major des FFL pour participer à la rédaction de la *Revue de la France Libre*.

Mais il n'y eut pas que des intellectuels. Les professions manuelles et tertiaires étaient également représentées. Des agriculteurs, des marins pêcheurs, des ouvriers des arsenaux comme Pierre Coatpéhen rejoignirent Londres où ils retrouvèrent des commerçants et des artisans comme Gaston Bignalet qui était employé de commerce.

Il ne faut pas non plus oublier les militaires d'active ou de réserve qui rejoignirent seuls ou avec leur unité la France combattante. Parmi ceux qui entraîèrent leurs hommes, ou du moins une partie, derrière eux, il faut citer deux tankistes et un cavalier : les lieutenants Divry et Volvey et le chef d'escadrons Jourdier tous trois compagnons de la libération.

Jean Volvey était ingénieur aux Forges et Ateliers de construction électrique de Jeumont.

« En 1939, il est mobilisé avec le grade de lieutenant au Dépôt de chars n° 509 ; Volontaire pour le corps expéditionnaire qui se constitue à l'origine pour la Finlande et finalement pour la Norvège, il combat dans une compagnie de chars et se distingue lors des débarquements qui aboutissent à la prise de Narvik (avril-mai 1940). De retour en France puis évacué sur l'Angleterre avec l'ensemble du corps expéditionnaire, il se rallie, avec une partie de son unité, à la France Libre dès juin 1940.

En Angleterre, à Delville Camp, près d'Aldershot, il met sur pied avec le lieutenant Divry, la 1<sup>ère</sup> Compagnie autonome de chars de combat des Forces françaises libres. »<sup>36</sup>

Daniel Divry était étudiant lorsque la guerre éclata.

« Encore étudiant, il est mobilisé comme lieutenant en septembre 1939 et affecté au 509<sup>e</sup> RCC puis au 38<sup>e</sup> RCC.

Il participe à la campagne de Norvège avec la 342<sup>e</sup> Compagnie autonome de chars de combat et obtient sa première citation, le 28 mai 1940, pour l'attaque sur Ankenes où il facilite l'avance de l'Infanterie par le feu de son char.

Revenu en France avec le corps expéditionnaire, il est évacué vers l'Angleterre où il s'engage dans les Forces françaises libres, le 1<sup>er</sup> juillet 1940, avant d'être affecté à la 1<sup>ère</sup> Compagnie de chars des FFL qui se constitue, à Delville Camp, sous les ordres du lieutenant Volvey. »<sup>37</sup>

Ces deux officiers étaient réservistes et décidèrent de poursuivre le combat au sein de leur unité ou de ce qu'il en restait. Des officiers d'active suivirent le même chemin, ainsi le chef d'escadrons Jourdier du 1<sup>er</sup> Régiment de Spahis Marocains (RSM) qui entraîna une grande partie de son escadron dans la dissidence.<sup>38</sup>

« Le 30 juin 1940, sans même avoir entendu l'appel du général de Gaulle, le chef d'escadron Paul Jourdier, qui commande le 1<sup>er</sup> Escadron du 1<sup>er</sup> Régiment de spahis marocains (1<sup>er</sup> RSM) stationné au Liban, décide à ne pas tenir compte de l'armistice entre la France et l'Allemagne.

---

<sup>35</sup> Étudiant à Londres, il avait quitté l'Angleterre en mai 1940 pour rejoindre l'île de Batz d'où il repartit pour rejoindre Londres et les FFL.

<sup>36</sup> <http://www.ordredelaliberation.fr>

<sup>37</sup> <http://www.ordredelaliberation.fr>

<sup>38</sup> Il faut cependant noter que ces trois officiers n'étaient plus au commandement de leur unité en 1944.



Il franchit avec son unité la frontière libano-palestinienne à cheval et rejoint les Anglais au Soudan anglo-égyptien. L'escadron Jourdier, composé finalement d'une quarantaine d'hommes (une vingtaine ayant choisi de rentrer au Liban), stationne tout l'été à Ismaïlia en Egypte. »<sup>39</sup>

D'autres officiers rejoignirent seuls la capitale anglaise et formèrent le vivier des futurs commandants de blindés à tous les niveaux. Parmi eux, on ne peut passer sous silence le plus célèbre : le capitaine de Hautecloque qui se présenta au général de Gaulle le 25 juillet 1940 venant directement de France via l'Espagne.

« Le 25 juillet il se présente au général de GAULLE après avoir traversé la France et s'être évadé par l'Espagne.... Il est nommé chef d'escadrons par le général de GAULLE. »<sup>40</sup>

Cette promotion rapide est due au manque de cadre dont souffre la France libre naissante.<sup>41</sup>

Alors que le périple du capitaine de Hautecloque, sans être aisé, fut assez simple, il en fut différemment pour le colonel Billote et les capitaines Branet et de Boissieu qui gagnèrent Londres via les geôles soviétiques<sup>42</sup> : à un moment où l'URSS était encore l'alliée du Reich nazi.

Ces officiers, parmi d'autres, allaient former l'encadrement des unités blindées de la France libre qui se constituèrent progressivement à partir de 1941.

Si les origines sociales des premiers volontaires étaient diverses et variées, ils étaient originaires de toutes les régions de France voire de l'étranger. D'où venaient-ils ces hommes qui ne se résignaient pas à la défaite ?

Les premiers équipages de blindé à rejoindre le général de Gaulle furent les dix-neuf membres de la 342<sup>ème</sup> compagnie autonome de chars qui rallièrent les FFL à leur retour de Narvik via Dunkerque.<sup>43</sup>

Après la Norvège, ce fut le Levant qui se distingua puisque les hommes des chars de combat furent suivis par les Spahis du chef d'escadrons Jourdier. Eux restèrent sur le continent Africains et combattirent aux côtés des troupes britanniques au sein de la colonne volante avant d'intégrer la force L puis la 2<sup>ème</sup> DB.

Parallèlement à ces ralliements d'unités constituées, d'autres hommes rejoignirent individuellement la Grande Bretagne. Ils venaient majoritairement de métropole et plutôt de la partie nord du territoire.

« La majorité de ces Français qui quittaient la métropole pour rejoindre les FFL étaient Bretons, Parisiens, du Nord ou de l'Est de la France. »<sup>44</sup>

Ils avaient réussi à traverser par de multiples moyens empruntant qui des bateaux de pêche qui des cargos parfois sous une fausse identité en se faisant passer pour des polonais ou des luxembourgeois.

« Car le consulat du Royaume-Uni a reçu pour ordre de ne plus délivrer de visas à compter du 22 juin 1940. De plus des cordons de gardes mobiles forment un barrage sur les quais des ports, interdisant à tout Français d'embarquer. Ceux qui n'arrivent pas à passer essayent par l'Espagne. »<sup>45</sup>

---

<sup>39</sup> <http://www.ordredelaliberation.fr>

<sup>40</sup> Dansette Adrien, LECLERC, Flammarion, Paris, 1952, 230 p, p 51.

<sup>41</sup> En termes de promotion, on peut dire que la progression du futur général Leclerc fut foudroyante puisqu'il passa du grade de capitaine à l'appellation et rang de général de corps d'armée en moins de cinq ans.

<sup>42</sup> Lorsqu'ils arrivèrent en URSS, le pacte germano soviétique n'était pas encore rompu.

<sup>43</sup> La 342<sup>ème</sup> compagnie autonome de chars participa à la campagne de Norvège. Elle était alors forte de cent vingt hommes dont seulement dix-neuf optèrent pour la dissidence.

<sup>44</sup> *Historique 501* p 43.

<sup>45</sup> *Idem* p 45.

Pour eux il s'agissait d'une sorte d'évasion puisqu'ils devaient quitter le sol de la patrie clandestinement.

D'autres s'évadèrent réellement pour continuer le combat. Ils quittèrent les OFLAG et autres camps d'internement allemands et se retrouvèrent pour beaucoup internés en URSS. Après quelques mois d'hospitalité stalinienne, l'entrée dans la « grande guerre patriotique » de leurs géôliers leur permis d'être considérés comme des alliés et de pouvoir être évacués sur Londres où ils rejoignirent les FFL.<sup>46</sup>

Les évasions ne se firent pas que vers l'Est, la filière espagnole fut la plus largement utilisée et nombreux, dès 1940, furent ceux qui goûtèrent de l'hospitalité du caudillo.

D'origine sociale ou géographique différentes, ces volontaires étaient tous animés d'un même état d'esprit FFL fait de refus de la résignation, de volonté farouche de poursuivre le combat avec comme but ultime la libération de la mère patrie mais aussi d'un certain sectarisme, réponse à l'impression d'être rejeté par la communauté nationale.

La cohésion était très forte chez les FFL, elle était le résultat d'un état d'esprit particulier : tous avaient le sentiment d'avoir franchi le pas et ce saut dans l'inconnu les liait très fortement.

« Dans cette première version des troupes de la France libre règne un état d'esprit un peu particulier, des relations d'homme de troupe/officier assez originales, construites certes sur la discipline militaire mais aussi sur le fort sentiment unitaire commun à tous ceux qui ont franchi le pas de la « dissidence ».<sup>47</sup>

Ils étaient conscients d'être des êtres à part ayant choisi une voie difficile et peu comprise à l'époque mais qui était celle de l'honneur et vers laquelle ils devaient attirer la nation toute entière.

« Les « compagnons » devaient en définitive entraîner toute la nation, y compris les lâches, les calculateurs, les attentistes... mais d'abord il y a eu les Français Libres et combattants sans qui rien ne serait arrivé. Il y a donc une hiérarchie naturelle, au sein des Anciens de la France Libre. Une hiérarchie indiscutable mais étrangère aux autres considérations de rang : il y a de simples soldats dans la classe la plus élevée – et combien de généraux dans la dernière ! »<sup>48</sup>

« Les Français Libres étaient conscients d'avoir été les seuls à maintenir, pendant trois années, l'honneur de la France. De leur exil ils conservaient, pour juger les choses et les Français, une volonté de simplification et une intransigeance qui n'étaient ni sans grandeur ni, non plus, sans injustices. »<sup>49</sup>

Cet état d'esprit particulier était renforcé par le sentiment d'être rejeté par la grande majorité des Français qui au mieux les ignorait, au pire les considérait comme des traîtres au pays et au maréchal...

« Cependant, quelques Français arrivent toujours pour se rallier à nous. Les nouvelles de France ne sont pas rassurantes. Depuis 1940, le niveau de vie se dégrade de plus en plus sous l'occupation à cause des privations de toutes sortes, des arrestations injustes, de la peur sous les bombardements, inévitables et fréquents puisque les Allemands veulent à tout prix envahir l'Angleterre. La France occupée souffre et il n'y a aucune entente entre les régiments d'Afrique française du Nord (AFN) et les Forces françaises libres. Nous sommes tous inquiets pour l'avenir. Notre état physique est précaire à cause de la dysenterie et de cette chaleur délirante. De plus, le moral n'y est plus. Et surtout, nous sentir rejetés par la communauté française nous indigne et nous rend tous amers. »<sup>50</sup>

---

<sup>46</sup> Voir à ce sujet les mémoires des généraux Billote et de Boissieu et Branet.

<sup>47</sup> Cochet François, *Comprendre la Seconde Guerre mondiale*, Levallois-Perret, Studyrama, 2005, 172 p, p 63.

<sup>48</sup> Quillet Pierre, *op. cit.* , p 9

<sup>49</sup> de Witasse Jacques général (C.R.), *Odyssée de la 2<sup>e</sup> compagnie de chars*, Lyon, Lyonnaises d'art et d'histoire, 1990, 445 pages, p 43-44

<sup>50</sup> Coatpéhen Pierre, *En mission avec la 2<sup>e</sup> D.B. De la libération au Nid d'aigle*, Locus Solus, 2014, 140 p, p 25.

Comme nous le voyons le moral n'était pas toujours au beau fixe chez les FFL à cause surtout de l'incertitude qui pesait sur les conditions de vie et l'état de santé des familles qu'ils avaient laissées au pays.

Ce particularisme issu de leurs histoire et situation particulières était reconnu par beaucoup y compris au sein de l'armée d'Afrique. Le colonel de Langlade écrit dans ses mémoires.

« Ces dernières<sup>51</sup>, très malmenées au cours des deux dernières années, vilipendées par la presse de Vichy, étaient composées de toutes sortes d'éléments. Tous avaient souffert, en exil tout d'abord, puis au combat au contact des troupes anglaises, où les « Free French », d'ailleurs admirés des Britanniques sentaient obscurément la tendance fâcheuse à les comparer à des aventuriers.

Enfin, ces hommes avaient l'orgueil légitime d'avoir eu raison, mais dédaignaient d'admettre que beaucoup d'entre eux, pour faire figure de héros, n'avaient eu qu'à suivre la décision prise en leur nom par leurs chefs responsables. Ils avaient tendance à mépriser ouvertement et violemment les malheureux Français dans l'Armée d'armistice ou dans l'armée d'Afrique.

Beaucoup de maladresse avaient été commises à leur égard ; ils avaient riposté par des procédés incroyablement vigoureux, en sorte qu'à vrai dire, chacun accusait l'autre d'être de mauvaise foi, et personne ne savait plus lequel avait commencé. La mesure la plus impolitique et la plus cruelle fut celle prise par le Général Giraud, et exécutée, du refoulement en Tripolitaine, de toutes les troupes françaises libres installées en Tunisie et en Algérie après la victoire de Tunis. Elle porta le comble à l'exaspération de ces troupes et de leurs chefs, qui après trois ans d'exil, retrouvaient dans cette Afrique française un peu d'air et de sol de la patrie perdue. »<sup>52</sup>

Le colonel de Langlade semble comprendre cette attitude particulière et même lui trouve des excuses. Il ne faut cependant pas oublier, qu'il appartenait à la 2<sup>ème</sup> DB et avait accepté que son régiment la rejoigne après un entretien (dîner) avec le général Leclerc. Tous les officiers de l'armée d'Afrique n'avaient pas la même mansuétude vis-à-vis des *Free French* loin de là.

N'oublions pas que ce particularisme était assumé voire encouragé au plus haut niveau et le général Leclerc lui-même mettait en exergue l'esprit FFL. En introduction de *la 2<sup>e</sup> DB Combattants et combats en France*, il écrit :

« Le récit des opérations de la 2<sup>e</sup> DB permettra au lecteur de comprendre l'esprit qui animait et anime les acteurs de Brazzaville à Strasbourg.

Sortis de France la rage au cœur mais non pas vaincus, nous y rentrons, il y a quelques mois, décidés à surmonter n'importe quel obstacle, fut-ce au mépris des principes raisonnables de l'art de la guerre.

Les mobiles qui nous poussaient furent l'amour propre et la fierté nationale.

Puissent ces sentiments subsister demain dans les combats pacifiques de la reconstruction française. »<sup>53</sup>

Il réaffirmait par-là, la place particulière de sa division et des hommes qui la formèrent, en insistant sur leur foi et leur volonté inébranlable.

Mais cet état d'esprit particulier n'était pas composé que de sentiments nobles, il était parfois aussi empreint de sectarisme vis-à-vis des « autres », les non FFL mais aussi au sein même des gaullistes, entre ceux de la première heure et ceux qui avaient rejoint un peu plus tard.

Fiers de leur passé et sûrs d'avoir fait le bon choix, ils rejetaient ceux qui avaient attendu avant de se rallier. Ceci s'exprimait au travers des propos de popotes où le 12<sup>ème</sup> RCA était surnommé le « 12<sup>ème</sup> nazi » mais aussi dans l'attitude générale puisque généralement ils

---

<sup>51</sup> Il s'agit des troupes FFL (NdR).

<sup>52</sup> de Langlade Paul, *En Suivant LECLERC*, Au fil d'Ariane, Paris, 1964, 428 p, p 16-17.

<sup>53</sup> Un groupe d'officiers et d'hommes de la division, *La 2<sup>e</sup> DB Général Leclerc, Combattants et combats en France*, Paris, Arts et Métiers Graphiques, 1945, 320 p, p 5.

refusaient de saluer les officiers « giraudistes » du moins au début, lors de la formation de la 2<sup>ème</sup> DB.

« Les giraudistes (appellation provisoire, qui n'a pas d'avenir, mais laissera des traces) sont humiliés d'être commandés par des officiers que les gaullistes ne daignent même pas saluer. Cette question du salut militaire est d'ailleurs l'occasion des premiers accrochages. »<sup>54</sup>

Essentiellement dirigé contre les non gaullistes, ce sectarisme existait aussi au sein des unités FFL. Les anciens rapprochaient aux plus jeunes leur ralliement jugé tardif. Pour eux, seuls méritaient le titre de FFL ceux qui avaient rejoint Londres à l'été 1940. Les autres n'étaient que des arrivistes ayant senti le vent tourner voire des collaborateurs<sup>55</sup>.

« Mais même parmi les tenants du titre, glorieux surtout après la libération, de Français Libres la « guerre de clochers » est âpre. En effet, certains ne reconnaissent comme FFL que les engagés d'Angleterre de la première heure. Les jeunes métropolitains s'étant échappés de France en passant par les geôles espagnoles ou les évadés de Russie ne seront pas toujours reconnus comme de vrais Français Libres par leurs camarades. Plus tard arrivèrent les coloniaux d'AEF et du Pacifique, les Français d'Afrique du Nord, puis les engagés de l'Armée d'Afrique refusant les consignes de collaboration. Ils garderont l'image des combattants de la dernière heure. »<sup>56</sup>

Si ces Gaullistes historiques sont restés très présents dans la mémoire collective et que leur rôle, essentiellement au travers de la geste de la 2<sup>ème</sup> DB, est souvent mis en exergue, ils n'étaient pas les plus nombreux et ne représentaient qu'une infime partie de cette nouvelle armée française qui participa à la reconquête du pays.

Le contingent le plus nombreux était issu de l'armée d'Afrique.

### **Les anciens de l'armée d'Afrique**

L'armée d'Afrique<sup>57</sup> regroupait les unités militaires françaises issues des territoires de l'Afrique française du Nord (Algérie, Maroc, Tunisie). Elle était constituée d'unités de traditions composée de soldats d'origine européenne ou locale. En ce qui concerne les unités blindées héritières des anciennes unités de cavaleries, il s'agissait des régiments de chasseurs d'Afrique pour le recrutement européens et des Régiments de Spahis (RS) pour le recrutement local. Les RCA n'étaient différenciés que par leur numéro alors que les RS l'étaient également par leur origine. Ainsi y avait-il des régiments de spahis algériens et des régiments de spahis marocains.

Après le débarquement allié de novembre 1942<sup>58</sup>, la nouvelle arme blindée se constitua autour du noyau formé par les anciens régiments de cavalerie de l'armée d'Afrique renforcés par la mobilisation. Tout comme leurs homologues des FFL, les hommes qui composaient ces unités avaient un état d'esprit particulier marqué par une fidélité affirmée aux institutions en place.

---

<sup>54</sup> Quillet Pierre, *op. cit.* p 451.

<sup>55</sup> L'auteur a pu constater ce fait lors de son commandement du 501. Au cours des repas ou des rassemblements d'ancien, la césure existait entre les anciens des différentes unités, les plus sectaires étant ceux de la 1<sup>ère</sup> compagnie. Plus de cinquante ans après, les querelles n'avaient pas disparu. Heureusement sous la présidence et l'impulsion de M. Boulanger (un ancien de la 1<sup>ère</sup> compagnie donc légitime), ces querelles cessèrent petit à petit. Elles s'estompèrent aussi hélas faute de combattant, le temps faisant des ravages parmi les anciens.

<sup>56</sup> *Historique 501 op. cit.* p 47

<sup>57</sup> Jusqu'à avant la seconde guerre mondiale, les forces françaises étaient divisées en trois grands corps répartis selon une logique géographique et d'emploi : l'armée métropolitaine, les troupes coloniales et l'armée d'Afrique.

<sup>58</sup> Ce débarquement avait pour nom de code « *Torch* ».

Avant novembre 1942, l'armée d'Afrique était forte de plus de 80 000 soldats<sup>59</sup> professionnels qui servaient dans ces unités de traditions remontant à la colonisation de l'Afrique du nord. L'encadrement était issu de métropole ou de la population européenne locale descendant des colons initiaux, des volontaires et déportés après la révolution de 1848, des Alsaciens Lorrains chassés de chez eux par les prussiens. À cette population d'origine française, s'ajouta une population issue d'immigration venue du nord de la Méditerranée (Italie, Espagne, Malte).

Malgré les efforts de la commission d'armistice, elle restait un outil de combat aux effectifs nombreux et déterminés mais au matériel obsolète surtout dans la cavalerie.

N'ayant pas participé au combat de métropole, les hommes qui la composaient n'avaient pas le sentiment d'avoir été vaincus. Au contraire, pour beaucoup, ils pensaient incarner la continuité de l'état. Militaires de carrières, issus de toutes les régions de France et de tous les milieux sociaux professionnels, ils étaient à l'image de la France de 1940. Mais, ils n'en demeuraient pas moins d'excellents soldats professionnels maîtrisant les savoirs faire propres à leur arme.

Certains parmi les officiers avaient toutefois combattu en 1940 et même servi dans les états-majors de l'armée d'armistice en métropole avant de rejoindre leur affectation en Afrique du nord. Il est à noter que ces mutations outre-méditerranée concernaient le plus souvent les meilleurs officiers.

Ainsi en est-il de général Touzet du Vigier. Après avoir combattu à la tête d'un régiment (2<sup>ème</sup> Régiment de Cuirassiers (RC)) puis sur la Loire à Saumur commandant une brigade (5<sup>ème</sup> Brigade Légère Mécanique (BLM)), il fut affecté à l'état-major de l'armée.

Début 1942, il rejoignit l'Afrique du nord à la demande du général Juin afin de prendre le commandement d'une BLM.

Cette 1<sup>ère</sup> BLM, il la mena au combat contre les forces de l'axe après le débarquement allié. Il s'illustra lors de cette campagne et, promu général, reçut le commandement de la future 1<sup>ère</sup> DB.

Lors des combats sur la Loire, il combattit aux côtés du lieutenant-colonel de Vernejoul qui commandait alors le 1<sup>er</sup> RC. Auparavant ce dernier s'était illustré à la tête de son régiment au sein de la 5<sup>ème</sup> brigade lors des combats de mai 1940. Ses chars ayant été détruits, il transforma son unité en régiment de marche à pied et interdit pendant trois jours (18, 19, 20 juin) le franchissement de la Loire à Port Boulet.

Affecté en Afrique du nord en 1941, il y commanda le 1<sup>er</sup> RCA, servit en état-major avant d'être nommé à la tête de la 2<sup>ème</sup> DB qui devint la 5<sup>ème</sup> DB un mois plus tard (01-06-1943)<sup>60</sup>.

D'autres, ne connurent pas la campagne de 1940 en métropole, ils furent des purs produits de l'armée d'Afrique.

Ainsi du colonel de Langlade, affecté au 1<sup>er</sup> RCA en Tunisie en 1940, il rejoignit le Sénégal en 1941 pour créer le 12<sup>ème</sup> Groupe Autonome de Chasseurs d'Afrique (GACA) ancêtre du 12<sup>ème</sup> RCA à la tête duquel il intégra la 2<sup>ème</sup> DB en même temps que le 12<sup>ème</sup> RC, régiment dérivé du 12<sup>ème</sup> RCA. C'est durant son séjour en Afrique de l'ouest qu'il eut sous ses ordres le

---

<sup>59</sup> Voir à ce sujet : Harymbat Frédéric, *Les Européens d'Afrique du Nord dans les armées de la libération française (1942-1945)*, Paris, l'Harmattan, 2015, 290 p

<sup>60</sup> État des services général de Vernejoul, SHD, carton 14 YD 378.

capitaine Gribois qu'il retrouva à la 2<sup>ème</sup> DB lorsque ce dernier en était le chef du bureau opérations<sup>61</sup>.

Au début 1943, l'armée d'Afrique constituait donc un réel outil de combat composé de professionnels aguerris et ayant l'expérience des premiers combats contre les forces de l'axe lors de la campagne de Tunisie<sup>62</sup>. Mais elle n'était pas assez nombreuse pour former une armée capable de participer à la conquête du pays et armer les divisions prévues par le plan d'Anfa. Il fallut donc faire appel à la mobilisation.

Cette mobilisation fut massive et concerna aussi bien les européens que les autochtones. Sur 259 000 mobilisables dans les territoires d'Afrique du nord 176 000 furent rappelés sous les drapeaux<sup>63</sup>. Toutes les catégories socio professionnelles furent concernées même si les classes moyennes et urbaines furent les plus touchées.

Les unités blindées, quant à elles, furent mises sur pied essentiellement à base de réservistes européens. En effet, à l'époque, il était préconisé que les armes techniques, dont les blindés, fussent majoritairement servies par des Européens. À titre d'exemple, pour montrer d'où venaient les hommes des équipages blindés, on peut citer le 2<sup>ème</sup> RC qui, lors de sa transformation sur *Sherman* en 1943, était composé à 50% de réservistes majoritairement d'origine européenne venant d'Afrique du Nord (Oran, Constantine, Tunis)<sup>64</sup>.

Au début de la mobilisation, du fait des classes d'âge appelées, la moyenne d'âge n'était pas élevée. À sa création, le 7<sup>ème</sup> RCA<sup>65</sup> était composé de jeunes natifs d'Alger qui avaient dix-neuf ans en moyenne. Il faut dire que ce régiment était particulier car formé à partir des chantiers de jeunesse d'Afrique du nord. Les membres d'équipage de cette unité de TD avaient tous séjourné dans ces chantiers et ses officiers provenaient de l'encadrement de ces structures. Il faut noter qu'aucun d'entre eux n'avait une expérience de la guerre mécanisée ou de la conduite d'unité blindée.

Une autre unité atypique témoigne de la diversité des origines des équipages des engins blindés. Il s'agit du bataillon de Bizerte, formé à partir des marins d'Afrique du Nord et des anciens prisonniers des Anglais à Madagascar qui étaient sur le *Bougainville*. Ce bataillon fut le noyau du RBFM.

Le caractère confessionnel est une dimension à prendre en compte dans l'analyse des origines des équipages blindés de l'armée d'Afrique. Bien sûr, la majorité des autochtones était musulmane mais ces derniers étaient peu présents dans les unités blindées. Et lorsque les juifs furent à nouveau autorisés à combattre dans les unités régulières ce fut avec une certaine réticence et des précautions.

« Si les volontaires sont acceptés dans les unités combattantes, ils ne peuvent en aucun cas dépasser un cinquième des effectifs. Pour le commandement, le prétexte invoqué est le risque de voir l'animosité des musulmans

---

<sup>61</sup> Dans la phraséologie militaire, le bureau opération d'un état-major est chargé de la conduite de la manœuvre et est appelé G, B ou J 3 en fonction de la taille de l'unité que dirige l'état-major.

<sup>62</sup> Au cours de cette campagne, quatre types d'unités françaises combattirent : les FFL, l'armée d'Afrique, les corps francs, côté alliés et la phalange côté ennemi.

<sup>63</sup> Harymbat Frédéric, *ibidem* p 68.

<sup>64</sup> *Idem*, p 135.

<sup>65</sup> Le 7<sup>ème</sup> RCA était le régiment de tradition des chantiers de jeunesse dont il gardait le béret et la cravate verte.

s'exprimer à l'égard des juifs et d'amener ainsi l'effondrement de la cohésion des unités. Aussi est-il prévu de répartir les recrues entre les divisions coloniales « où leur emploi n'a pas d'inconvénient, en particulier dans les unités blindées », les unités de guet rattachées aux FTA (Forces terrestres antiaériennes) et les unités de pionniers. »<sup>66</sup>

Cette absence d'inconvénient est certainement due au fait que, comme nous l'avons déjà dit, les autochtones sont très minoritaires dans les unités blindées y compris les régiments de spahis.

La diversité des origines et des nationalités est résumée dans la présentation que fait Théo Brugière de la 1<sup>ère</sup> DB naissante :

« Chacun se sent prêt cependant pour les rudes efforts qui l'attendent. La fusion est complète de tous les éléments qui sont venus pour participer en commun à la délivrance de la Patrie : Cadres d'active ou de réserve, colons, fonctionnaires, ouvriers, commerçants ou fellahs. Leurs origines sont les plus divers : Français d'Afrique, Evadés de France, Soldats de l'Armée de l'Armistice, Indigènes Algériens ou Marocains, Etrangers en instance de naturalisation. Tous ont acquis une connaissance profonde de leurs nouvelles armes, ont vu naître les « équipages » au sein desquels ils vont combattre et dans un cadre souvent rude et inhospitalier, ont senti se forger au souffle brûlant des coups de sirocco, dans le sable et la poussière, l'esprit de devoir et de sacrifice qui les animera constamment. »<sup>67</sup>

L'auteur fait référence à l'esprit de devoir qui anime les hommes de la division, cet esprit que l'on retrouve aussi à la 2<sup>ème</sup> DB. Mais là s'arrête la similitude car dans l'armée d'Afrique, du moins à la recréation des unités et à leur formation sur engins modernes, règne un état d'esprit différent de l'esprit rebelle des FFL.

L'armée d'Afrique qui dans sa grande majorité n'avait pas connu le désastre de mai juin 1940 et était, comme toute l'Afrique du nord, restée relativement peu touchée par les conséquences de la défaite, restait attachée à la légalité<sup>68</sup>.

Pour nombre d'officiers et de militaires du rang, l'autorité relevait du maréchal Pétain et tous lui devaient fidélité. Ils étaient certains d'être dans le vrai car ils obéissaient au chef de l'état français, seul pouvoir légitime. Ils s'opposaient donc aux FFL, qu'ils considéraient comme des rebelles stipendiés, de surcroît, par les Anglais.

À ce sujet, l'attaque de la flotte française à Mers el Kébir et les affaires de Dakar et du levant créèrent un fort sentiment anglophobe chez nombre de soldats si tant est qu'il n'existait pas déjà.

Les combats franco-français et franco-anglais ont laissé des traces (notamment chez les marins), et à leur affectation à la 2<sup>ème</sup> DB, les équipages du RBFM y pensèrent.

« Je ne peux m'empêcher de penser aux camarades morts à cause des Anglais et des Gaullistes d'hier. »<sup>69</sup>

Lors de la reconstitution des unités, le souvenir et l'ombre du maréchal restaient très présents. Cette fidélité à l'ordre établi et au pouvoir en place était cependant parfois difficile à maintenir surtout à partir du débarquement allié. En effet, après la victoire des alliés sur les troupes de l'axe, la situation politique incertaine qui régna à Alger laissa bon nombre de soldats dans le doute, qui plaçaient leurs espoirs dans l'amiral Darlan puis le général Giraud après l'assassinat de celui-ci.

---

<sup>66</sup> Harymbat Frédéric, *op. cit.* . p 93.

<sup>67</sup> Brugière Théo, *La première division blindée au combat 1944-1945*, Malakoff, 1947, 161 p, p 19.

<sup>68</sup> Nous prenons ici le terme légalité pour rappeler l'opposition gaullienne entre « le pays légal et le pays légitime ».

<sup>69</sup> Thomas Jean-Marie, *Un marin dans la 2<sup>e</sup> DB « Mémoires d'un Plouërais »*, préface de François Vilarem, Issy-les-Moulineaux, MULLER éditions, 2000, 149 p, 77.

Cette incertitude et cette fidélité à l'ordre établi avaient des conséquences sur la cohésion de l'armée française renaissante et compliquaient la création des grandes unités<sup>70</sup> notamment blindées.

Les contacts étaient difficiles entre Gaullistes et armée d'Afrique :

« Mal dirigés, mal conseillés par des éléments aux tempéraments excessifs, les soldats gaullistes et les soldats d'Afrique, loin de se jeter dans les bras des uns des autres, s'étaient abordés non en frères d'armes mais en étrangers. Faute d'avoir reçu un mot d'ordre général, des consignes dignes et d'esprit élevé sur la conduite à tenir, émanant de l'autorité supérieure de chacune des deux parties, prêchant l'union et la fraternité sans arrière-pensée, on s'était non embrassé mais toisé.<sup>71</sup> »

Malgré cela, l'entente était bonne entre les MDR au sein de la division quelques fussent leurs origines<sup>72</sup>.

Parmi les chefs, la fidélité au pouvoir en place du plus grand nombre n'était pas contrebalancée par le désir de résistance d'une minorité. Les principaux responsables militaires d'Afrique du nord furent farouchement pétainistes jusqu'en novembre 1942.

Ainsi le général Noguès, montra une fidélité sans faille au pouvoir en place. Résident général au Maroc depuis 1936 et commandant en chef du théâtre d'opération d'Afrique du nord depuis 1939, après quelques velléités de résistances, il décida de ne pas entrer en résistance lorsqu'il prit connaissance des conditions générales d'armistices qui préservaient l'Afrique du nord<sup>73</sup>.

Il confirma sa position légaliste lors du débarquement allié au Maroc en ordonnant de résister à l'avance alliées jusqu'à la signature du cessez-le-feu qui intervint trois jours plus tard. Par cette décision, il fit couler inutilement le sang des soldats français et alliés.

En Tunisie, le résident général était un marin ; l'amiral Esteva nommé par le régime de Vichy en 1940. Homme de confiance du maréchal Pétain, il se rangea sans hésitation sous la bannière des officiers loyalistes comme beaucoup de marins en 1940<sup>74</sup>.

Toujours en Tunisie lors du débarquement allié de novembre 1942, il décida de collaborer avec l'axe, après avoir hésité et subi les pressions du régime de Vichy, notamment de Laval.

Il laissa la *Luftwaffe* utiliser les bases Françaises de Tunisie. Non content de favoriser les mouvements stratégiques des Allemands et des Italiens, il mit hors d'état d'agir les officiers qui voulaient se ranger aux côtés des alliés.

D'autres officiers généraux eurent une attitude plus ambiguë, leurs sentiments balançant entre le refus de l'occupation du territoire nationale par la *Wehrmacht* et leur fidélité au régime. Le général Juin était de ceux-là.

---

<sup>70</sup> Par grande unité, on entend les unités du niveau division et plus.

<sup>71</sup> Chambe général, *Le maréchal Juin, Duc du Garigliano*, Paris, Presses de la cité, 1968, p 192.

<sup>72</sup> Thomas Jean-Marie *ibidem*, p 82.

<sup>73</sup> Il était, auparavant, resté sourd aux propositions du général de Gaulle de se placer sous ses ordres et de lui confier la présidence du Comité national français.

<sup>74</sup> Cette forte proportion de marins ayant choisi la légalité peut s'expliquer par une tradition loyaliste très forte dans la « royale » et aussi par le drame de Mers el Kébir le 3 juillet 1940 qui exacerba l'anglophobie de nombre de marins.



Libéré de son Oflag et ayant rejoint la France, il fut affecté en Afrique du nord comme, adjoint au général commandant supérieur des troupes du Maroc en juillet 1941. En novembre 1941, il succéda au général Weygand à la tête des forces d'Afrique du nord.

N'admettant pas l'occupation de la France, il refusa aussi toute politique risquant de mener à une collaboration militaire entre les forces de l'axe et l'armée d'Afrique.

Lors du déclenchement de l'opération *Torch*, tiraillé entre son sentiment antiallemand et son sens du devoir et de la discipline, il adopta une position oscillant entre fermeté et bienveillance. Fermeté lorsqu'il chassa les résistants d'Alger, bienveillance puisqu'il ne fit rien pour repousser les Américains.

En fin d'après-midi, ce 8 novembre, il signa un accord suspendant les hostilités sur la place d'Alger.

L'invasion de la zone libre, lui ôta toutes hésitations et il ordonna la reprise du combat aux côtés des forces alliées. Il reçut le commandement des forces françaises en Tunisie avant celui du corps expéditionnaire français qu'il mena jusqu'à Rome en 1944.

La majorité des officiers de l'armée d'Afrique fut donc loyaliste ou attentiste. Certains cependant choisirent la voie de la résistance.

Parmi ceux-ci, on peut citer le général Béthouart pour son rôle lors du débarquement allié en Afrique du nord mais aussi pour ce qu'il fit avant et après.

Il fut le seul général français vainqueur en 1940 puisqu'il commanda le corps expéditionnaire en Norvège. Malgré ses succès, le corps expéditionnaire dut rembarquer après le coup de faux allemand et l'écroulement du front français. Regroupé en Grande-Bretagne, le corps expéditionnaire eut le choix entre la poursuite du combat aux côtés du général de Gaulle ou le rapatriement en France. Comme la majorité de ses hommes, le général Béthouart choisit la voie de la légalité et de l'obéissance<sup>75</sup>.

Affecté au Maroc, il était commandant de la division de Casablanca en novembre 1942. Il organisa l'accueil des alliés et favorisa leur débarquement. Ceci lui valut d'être arrêté et traduit en cour martial par le général Noguès. Libéré quelques jours plus tard, il continua à servir et se distingua à la tête du 1<sup>er</sup> corps d'armée lors de la reconquête du pays après le débarquement de Provence.

Si le général Béthouart hésita longuement avant de s'engager *in fine* aux côtés des alliés, d'autres firent ce choix plus rapidement. Ainsi en est-il du colonel Van Heck.

Après avoir commandé un bataillon de tirailleurs sénégalais en 1940, il fut nommé à la tête des chantiers de jeunesse d'Afrique du nord. Tout en préparant ces jeunes à être les combattants de la future armée française en prenant bien soin de ne pas alerter la commission d'armistice par une instruction trop militaire, il s'engagea dans la résistance. Membre du groupe des cinq<sup>76</sup>, il participa à la préparation de l'opération *Torch* en liaison avec les Américains.

Il fournit une grande partie des effectifs des chantiers de jeunesse pour former les unités de l'armée française renaissante. Avec l'accord du général Giraud, il forma le 7<sup>ème</sup> RCA qu'il commanda en Italie et en France et qu'il mena jusqu'en Allemagne.

---

<sup>75</sup> Rappelons que c'est de ce corps expéditionnaire qu'est issu le noyau de la 1<sup>ère</sup> compagnie de la France Libre ainsi qu'une partie de la 13<sup>ème</sup> demi-brigade de la légion étrangère. (13<sup>ème</sup> DBLE).

<sup>76</sup> Les quatre autres étaient : Henri d'Astier de La Vigerie, Jean Rigault, Jacques Lemaigre-Dubreuil et Jacques Tarbé de Saint-Hardouin.

L'armée d'Afrique renforcée par la mobilisation forma donc le noyau dur des nouvelles divisions françaises. Celles-ci incorporèrent également des français évadés de métropole et passés par l'Espagne ou d'autres voies ainsi que des engagés après les débarquements de Normandie et de Provence.

### **Les évadés et les engagés post débarquement**

Les effectifs présents en Afrique du nord et les FFL<sup>77</sup> furent renforcés par ceux qui choisirent de s'évader qui de son *Oflag*, qui de France en franchissant la méditerranée ou en passant par l'Espagne. À l'issue des débarquements, les unités comblèrent les pertes dues aux premiers combats en incorporant des volontaires issus de métropole et grâce à l'amalgame.

Parmi les évadés, commençons par évoquer les filières les moins connues.<sup>78</sup> La première est celle qui permit aux soldats prisonniers en Allemagne de rejoindre l'Angleterre via l'URSS.

Si beaucoup de prisonniers se résignèrent et attendirent d'être libérés, d'autres tentèrent et réussirent à s'évader des camps de prisonniers allemands. Lorsque ceux-ci étaient à l'est, les évadés choisirent de gagner l'URSS plutôt que d'avoir à traverser toute l'Allemagne. Ce périple ne fut pas des plus simples et l'accueil des autorités soviétiques se révéla des plus glaciales au sens propre comme au sens figuré.

De leur camp de Poméranie, ils rejoignaient la Lituanie où les Soviétiques les internèrent d'abord dans la prison de Kaunas. Là, les conditions étaient rudes car les autorités soviétiques voyaient en eux des espions potentiels. Le général de Boissieu en fit une description précise dans ses mémoires :

« Le tableau qui s'offre à mes yeux est saisissant. Dans cette cellule, sont entassés une trentaine d'hommes, les uns sont couchés par terre avec une couverture sur la figure, comme des cadavres dans une morgue, les autres sont debout, adossés au mur, ils semblent somnoler dans cette position, avec leurs crânes rasés, leurs joues creuses et leurs mines blafardes, ils ont l'air de morts en sursis surveillant les autres avant de les rejoindre. Devant mon air stupéfait, Klein<sup>79</sup> a éclaté de rire. Le fait de le savoir là, dans la même cellule, me redonne confiance. Le gardien ne me laisse d'ailleurs plus le temps de la réflexion, il me pousse en avant, je bute dans un tonneau qui sent l'urine et qui est en effet réservé à ce besoin. »<sup>80</sup>

Les journées étaient monotones et routinières.

« Notre première journée en prison soviétique sera semblable à toutes les autres. A 6 heures une sonnerie réveille ceux qui sont étendus par terre et soulage ceux qui ont pris la relève debout le long du mur. Puisque tout le monde ne peut se coucher en même temps, les uns dorment allongés pendant la première partie de la nuit, puis somnolent ensuite adossés au mur, tandis que ceux qui étaient debout se couchent pour la deuxième partie de la nuit. Lorsque la sonnerie du matin retentit, les paillasses doivent être roulées contre les murs avec les couvertures et les draps gris à l'intérieur, puis les prisonniers s'assoient sur ce boudin improvisé. A 6 h 30 la porte s'ouvre, tout le monde sort, les hommes de corvée de jour emportent la tinette et le récipient à eau vers les W.C. là, les « chercheurs » examinent chaque centimètre carré de mur, dans l'espoir de découvrir un message, un signe, une bonne ou une mauvaise nouvelle d'un détenu d'une autre cellule.[...]le gardien assiste à toute notre toilette faite à l'eau froide avec des chiffons mouillés sans savon mais avec du sable fin. Seuls quelques Lituaniens ont un savon qu'ils nous prêtent clandestinement. Les fonctions naturelles se font en commun, mais cela ne nous offusque pas puisque c'était déjà comme ça dans le grand Reich. Au bout d'un quart d'heure, parfois une demi-heure, le gardien fait comprendre que le temps est dépassé. Il faut réintégrer nos cellules, dans 12 heures nous reviendrons. »<sup>81</sup>

---

<sup>77</sup> La grande majorité des FFL initiaux étaient des évadés de France ou d'ailleurs ainsi Georges Buis s'évada-t-il du Liban pour rejoindre Jérusalem et s'engager dans les FFL en avril 1941.

<sup>78</sup> Lorsque sont évoqués, les voies utilisées pour rejoindre l'Afrique de nord, les prisons espagnoles viennent tout de suite à l'esprit. Mais ce ne fut pas la seule filière.

<sup>79</sup> Le lieutenant Klein est le compagnon d'évasion des capitaines Branet et de Boissieu (NDR).

<sup>80</sup> de Boissieu, général, *Pour combattre avec de Gaulle*, Paris, Plon, 1981, 359 p, p 98.

<sup>81</sup> De Boissieu, général, *Idem*, p 100.

Ils furent transférés en avril 1941 au sud de Moscou dans un camp où étaient regroupés environ deux cents évadés français.

Après le déclenchement de l'opération Barbarossa<sup>82</sup>, leur statut changea et ils purent faire acte de volontariat pour rejoindre la France combattante.

Le 30 août 1941, 186 français évadés des *oflags*, embarquèrent sur le « *empress of Canada* » pour la Grande-Bretagne qu'ils atteignirent le 9 septembre après un voyage qui les avait menés à Arkhangelsk et au Spitzberg.

Parmi ces Français qui rejoignirent les FFL, des officiers optèrent pour les blindés : le capitaine Billote<sup>83</sup>, les capitaines Branet<sup>84</sup> et de Boissieu<sup>85</sup> et le lieutenant Klein qui servirent tous au 501<sup>ème</sup> RCC.

Si la filière soviétique ne fut pas une sinécure, pour quelques officiers très haut placés, l'arrivée en Afrique du nord fut plus aisée. Parmi ceux-ci on peut citer les généraux de Lattre et Giraud<sup>86</sup>.

Commandant de la 16<sup>ème</sup> division militaire à Montpellier, le général de Lattre refusa de rester l'arme au pied lors de l'invasion de la zone libre, le 11 novembre 1942.

Ayant ordonné à ses troupes de sortir des garnisons et de rejoindre un point de rendez-vous fixé au préalable, il n'y trouva que des fidèles de Vichy qui l'attendaient pour l'arrêter. Il fut condamné à dix ans de prison en janvier 1943. Transféré à Riom, il s'évada avec l'aide de la résistance française, dans la nuit du 2 au 3 septembre 1943. Le 17 octobre, un appareil britannique vint le chercher pour l'amener à Londres d'où il gagna l'Afrique du nord.

Alors que le général de Lattre quitta la France en avion, c'est en sous-marin que le général Giraud rejoignit l'Afrique du nord.

Évadé de la forteresse de Königstein en avril 1942, il gagna la France où son coup d'audace suscita bien des émois dans les milieux collaborationnistes. Sans affectation, il rejoignit la zone sud d'où il prit contact avec les mouvements de résistance afin de participer à la reprise des hostilités par l'armée française aux côtés des alliés. Les alliés (surtout les Américains) ayant décidé de jouer la carte Giraud pour le commandement des armées françaises, mirent à sa disposition un sous-marin qui l'exfiltra vers Gibraltar le 7 novembre. De là il rejoignit Alger deux jours plus tard.

Le sous-marin fut également le vecteur d'évasion non pas d'un homme mais d'un symbole : l'étendard du 2<sup>ème</sup> RD<sup>87</sup>. Sous l'impulsion de son chef de corps, le lieutenant-colonel Schlessler<sup>88</sup> et avec l'adhésion totale de la troupe, ce régiment n'accepta pas la défaite et dès 1940 prépara la reprise du combat.

Lors de l'invasion de la zone libre, le lieutenant-colonel Schlessler divisa les volontaires pour la poursuite du combat en deux groupes. Le premier le suivit en Afrique du nord via l'Espagne. Le second resta en France où il forma un noyau de résistance.

---

<sup>82</sup> Barbarossa est le nom de code de l'invasion de l'URSS par l'Allemagne déclenchée le 22 juin 1941.

<sup>83</sup> Billotte Pierre, *Le temps des armes*, Paris, Plon, 1972, 443 p.

<sup>84</sup> Branet Jacques, *L'escadron, carnets d'un cavalier*, Paris, Flammarion, 1968, 231 p.

<sup>85</sup> de Boissieu, général *ibidem*.

<sup>86</sup> Même s'ils ne furent pas directement dans les unités blindées, il est important de les citer du fait de leur rôle dans le rééquipement de l'armée (Giraud) et dans la conduite des opérations (de Lattre).

<sup>87</sup> Voir à ce sujet : Devilliers Daniel, *L'Étendard évadé*, Paris, Éditions Berger-Levrault, 1957, 148 p.

<sup>88</sup> Le lieutenant-colonel Schlessler est le futur chef du CC 4 de la 5<sup>ème</sup> DB dont il prendra le commandement en 1945.

L'étendard du régiment fut caché dans un premier temps puis amené à Alger par le capitaine de Neuchêze à bord du sous-marin Casablanca<sup>89</sup>.

Comme le lieutenant-colonel Schlessler, de nombreux évadés de France passèrent par les Pyrénées.

Parce qu'elle fut numériquement la plus importante et que le traitement infligé aux évadés dans les prisons ou les camps franquistes est resté dans la mémoire collective, la filière espagnole est la plus connue des différentes filières qui permirent à ceux qui ne voulaient pas abdiquer de quitter le pays pour poursuivre la lutte. Utilisée essentiellement par les futurs FFL au début, elle prit de l'importance à partir de 1942. Elle fut surtout synonyme de conditions de détentions particulièrement difficiles.

L'un des tous premiers à être passé par l'Espagne fut le capitaine de Hautecloque. Après s'être évadé deux fois lors de la campagne de France, il rejoignit sa famille en Gironde. Ayant obtenu des visas pour l'Espagne et le Portugal, il traversa, en train, les deux pays, muni de ces précieux sésames, et s'embarqua en juillet à Lisbonne pour rejoindre Londres.

Peu à peu des filières d'exfiltration, reprenant les itinéraires de contrebande, furent mises en place. Elles répondaient à un afflux croissant d'évadés. Composé de juifs persécutés en France dans un premier temps, ce flux augmenta à partir de 1942 grâce à la conjonction de deux événements. L'instauration de Service du Travail Obligatoire (STO) décida de nombreux réfractaires à franchir le pas et à s'engager dans la résistance ou à rejoindre l'Afrique du nord via l'Espagne. L'invasion de la zone libre, conséquence de l'opération *Torch*, amena quelques-uns à se décider pour la reprise de la lutte avec les alliés de l'autre côté de la Méditerranée.

Lorsqu'ils se lancèrent dans l'aventure,  
« Ils savent le danger des patrouilles allemandes mais ne s'attendent guère à la cruauté de l'accueil qui leur sera réservé en Espagne. Franco, bien qu'il ait refusé de laisser passer les divisions allemandes vers Gibraltar, n'ose prendre le risque de provoquer Hitler en laissant filer les volontaires. Il les garde en otage et ne les livre que « par petits lots » en échange de marchandises.

30 000 mille hommes parviendront à passer, dont 23 000 s'engageront sur le champ (40% de ces engagés mourront au combat)<sup>90</sup>. Nombreux sont ceux qui opteront pour la 2<sup>e</sup> DB... »<sup>91</sup>

Comme le souligne, Pierre Quillet les conditions de détentions de ces Français retenus dans les prisons ou les camps espagnols étaient très pénibles.

L'arrestation par la police espagnole suivait de peu le franchissement de la frontière. S'ils n'étaient renvoyés en France, ils partaient pour différentes prisons avant, généralement, de rejoindre le camp de Miranda. Là, il s'agissait de survivre en attendant la libération et le billet pour l'Afrique du nord.

« Après trois semaines de « prison modèle » à Saragosse, voyage interminable pour remonter la vallée de l'Èbre jusqu'à Miranda, entassé dans des wagons à bestiaux, par une chaleur suffocante, sous la surveillance de gardes civils puissamment armés, coiffés d'étranges bicornes noirs ;

Le *campo de concentration* de Miranda s'étale dans une plaine dénudée, en bordure de la voie ferrée. Avec ses baraques blanchies à la chaux, sa piscine (vide d'eau) près des casernements, il ne fait pas mauvaises impression. Mais il faut vite déchanter ! De vastes tentes, genre marabout, qui s'ajoutent aux baraquements, laissent à penser quant à la surpopulation du camp qui compte quelques 4 000 prisonniers : Français pour le plus grand nombre, Polonais réputés être durs, Hollandais, Belges, quelques Républicains espagnols et anciens des Brigades

---

<sup>89</sup> Le 2<sup>ème</sup> RD est le seul régiment de l'armée française titulaire de la médaille des évadés.

<sup>90</sup> Ces chiffres ne sont pas confirmés par d'autres sources. Dans l'histoire de la 1<sup>ère</sup> armée française, le Maréchal de Lattre de Tassigny fait état de 20 000 évadés. Le site de l'association Rhin et Danube (rhin et danube .fr/les évadés de France 1942-1944) parle de « 23 000 hommes et femmes qui parvinrent à s'évader par l'Espagne, 19 000 volontaires prirent les armes ; 9 000 évadés de France perdirent la vie en combattant. »

<sup>91</sup> Quillet Pierre, *op. cit.* p 395.

internationales faits prisonniers pendant la guerre civile, quelques déserteurs allemands - mais sont-ils vraiment déserteurs ? Quelle faune ! Si la garde est bien la seule chose qui soit contrôlée par l'autorité espagnole, à l'intérieur tout se vend, s'achète, se joue sous le contrôle de mafias.

Tripot ambulante tenu par un chinois avec ses gardes du corps français, supplantés par d'autres gangs des milieux corse, marseillais ou parisiens... Prostitution masculine : la « belle Hollandaise » est un Hollandais, et les déserteurs allemands apprécient le « turrón » ! Le marché noir règne au grand jour : on peut acheter une cigarette et vendre deux demi-cigarettes... les *estraperlos* (trafiquants du marché noir) sont souvent l'objet de règlement de compte dont le vol reste le mobile essentiel. [...] Tout le monde s'entasse dans les baraques, divisées en *calles* (loge de 2x2 m) alignées sur deux étages séparés par un couloir central. L'intérieur plongé dans une demi-obscurité, est lugubre et d'une rare saleté.

La nourriture ne varie guère. C'est le *rancho* avec son bouillon douteux où nagent quelques grains de riz, des déchets de viande, des pois chiches charançonnés, parfois des pommes de terre avec leur peau, le tout additionné d'une espèce d'huile rouge qui ressemble davantage à de l'huile de vidange qu'à une huile comestible. L'eau est rare, très rare et polluée. Les troubles digestifs – une espèce de dysenterie, la « mirandite » - frappent tous les prisonniers.

Les punaises, les poux pullulent dans ces locaux sordides. Nul n'est épargné. Des médecins coïnternés tentent d'endiguer les conséquences de cette situation malgré le manque de moyens. Une épidémie de typhoïde est stoppée de justesse.

Les appels se succèdent dans la journée avec deux temps forts, la *bandera*, le lever et la descente des couleurs au son de la musique d'une harmonie constituée de prisonniers. Les *recuentos* (appels) n'en finissent pas, car, là aussi, les gardes ne trouvent jamais le même nombre en comptant dans un sens puis dans l'autre, et il faut avouer que les détenus font tout pour qu'il en soit ainsi ! Misérable pouillierie, nourriture sans valeur alimentaire, saleté innommable, manque d'hygiène, brimades sont les caractéristiques de la vie concentrationnaire. »<sup>92</sup>

Ce séjour dans les geôles espagnoles fut long, entre huit à dix mois, pour un très grand nombre mais la libération arrivait toujours cependant. Les critères de libérations sont obscurs mais leurs raisons étaient d'ordre économique et diplomatique. En effet le général Franco pour soulager son peuple en butte à des difficultés de ravitaillement et voyant le cours des opérations tourné à l'avantage des alliés, troqua ses prisonniers contre des marchandises et la bienveillance des futurs vainqueurs.

« À quels critères obéissent ces élargissements ? Besoins économiques d'une Espagne ruinée par la guerre civile que seuls les Alliés peuvent satisfaire ? On dit que les prisonniers sont échangés contre du blé, de la viande, du pétrole, des phosphates. Un Américain serait hors de prix... mais il n'y en a guère, surtout des aviateurs abattus au-dessus de la France, de la Belgique... qui rejoignent leur base en Afrique du Nord ou en Angleterre. Un Français vaudrait un sac de blé, et un Anglais ne coûterait pas cher !... Pressions diplomatiques suivant les événements sur mes divers théâtres d'opérations ? »<sup>93</sup>

Les prisonniers libérés embarquaient à Malaga pour l'Afrique du nord et la poursuite de la lutte.

Ces témoignages montrent les conditions cruelles dans lesquelles les évadés vécurent et soulignent encore plus la volonté et la foi qui les animaient.

Ces flux d'évadés se tarirent naturellement lorsque les alliés débarquèrent en France et l'attrition due aux premiers combats fut compensée par des engagements pour la durée de la guerre au fur et à mesure que le territoire national était libéré et par l'amalgame.

L'avancée des armées alliées sur le sol national s'est accompagnée d'une vague de recrutements souvent directement auprès des unités de passage. Un exemple le plus souvent cité est celui de la 2<sup>ème</sup> DB lors de la libération de Paris. À ce sujet une anecdote très connue peut être rappelée. Peu de temps après la libération de la capitale, un des officiers qui y tenait un bureau de recrutement vit entrer deux jeunes garçons qui manifestement n'avaient pas l'âge de s'engager. Il

---

<sup>92</sup> Idem p 474 à 476.

<sup>93</sup> Quillet Pierre, *ibidem*, p 493.

les rabroua mais ils lui répondirent que c'était leur père qui leur avait dit de venir. À la question « qui est votre père ? » ils répondirent assez timidement : « c'est le général ». Il s'agissait des fils du général Leclerc...

Les engagements se faisaient pour la durée de la guerre ;

« Un décret, promulgué le 23 septembre 1944, impose aux volontaires de signer un engagement pour la durée de la guerre. »<sup>94</sup>

En cours de combat, les pertes étaient compensées presque immédiatement en faisant des rotations au sein de l'équipage, par l'apport externe des autres équipages ou l'arrivée de recrues fraîchement engagées et pas toujours formées<sup>95</sup>.

« Les chars sont arrêtés le long d'une petite route. À proximité est stationnée une charrette abandonnée par l'ennemi. Elle est chargée d'un matériel hétéroclite, dont des couvertures et de l'habillement. L'équipage du *Soissons* entreprend d'en faire l'inventaire. Sous le chargement, il y avait une mine piégée, la charrette saute... Dandieu, le pilote est mortellement blessé ; Caillou, Hergot et Fey sont blessés. Il faut sur le tas reconstituer un équipage pour le *Soissons* dont le chef de char, Tranchant est indemne. L'attaque doit partir d'un moment à l'autre. Vicensini, conducteur du *half track* de l'échelon de réparation, se porte volontaire, malgré son âge, trente ans environ, et son peu d'expérience en matière de conduite de chars. Un ordre à la radio, mon aide-pilote Chevreau est désigné et quitte le *Saint-Malo*. Nous allons effectuer l'attaque en équipage à quatre<sup>96</sup>. C'est alors qu'un grand gaillard plonge par l'écouille de droite et, d'une forte voix au solide accent bourguignon, se présente : « Salut les gars, je m'appelle Deschamps ! » C'est un engagé de la veille, monté en voltige sur un *half track* qui traversait son village de Fontaines. Il a juste eu le temps d'enfiler une tenue et n'a pas de casque. « Comment ça marche ton truc ? » me demande-t-il en faisant pivoter la mitrailleuse de capot sur sa rotule. « Touche à rien, on verra plus tard ! Pour le moment, occupe-toi du trou d'homme<sup>97</sup>, c'est le plus important quand on brûle ! » Et je lui montre le fonctionnement de la trappe de secours, sous mes pieds, à l'aide d'un marteau, pour plus de sûreté. Là-dessus nous démarrons. Je pense que le cas d'Élie Deschamps constitue un record de rapidité d'instruction militaire et mécanique. » [...] « Un jeune engagé d'Avignon, Roger Bouquet, avec qui je m'étais lié d'amitié à Saint-Genest-Malifaux, saute à bord pour combler le vide. Il prend la place du radio chargeur, Chanteloup passe à celle du tireur, Martinet chef de char. Roger nous explique qu'il a entendu le déroulement des opérations à bord du *half track* radio et, spontanément, a couru à travers champs sous les tirs pour solliciter du lieutenant Mauclert, chef du deuxième peloton, l'autorisation de monter sur le *Saint-Malo*. »<sup>98</sup>

Les engagés spontanés furent donc une source d'effectifs pour les unités blindées. Même si pour les anciens ils n'étaient pas assez nombreux, beaucoup reprochaient aux Français fraîchement libérés de se désintéresser de la poursuite des combats, ils apportèrent du sang neuf aux unités comme le firent les résistants intégrés grâce à l'amalgame.

C'est le général de Lattre qui lança cette idée d'intégrer les unités de résistants au sein de l'armée d'active tant pour des raisons tactiques que politiques.<sup>99</sup>

« De Lattre avait très bien senti, en Afrique d'abord, cette opposition entre l'ancienne Armée d'Afrique, l'armée classique, et puis ceux qui étaient venus de France qu'il appelait "les jeunes évadés de France".

« Il a senti très bien au débarquement ce qu'il y avait entre cette armée magnifiquement équipée par les Américains, solide dans ses structures, ayant pris les habitudes de cette vieille armée d'Afrique, et les (maquisards) FFI et FTP et

---

<sup>94</sup> Barre Jean-Luc, *De Lattre et la première armée*, Paris, Guides Historia Tallandier, Editions Tallandier, 1989, 110 p, p 40.

<sup>95</sup> La formation des équipages sera étudiée plus loin dans ce chapitre.

<sup>96</sup> Rappel, l'équipage normal d'un *Sherman* est de cinq hommes.

<sup>97</sup> La plaque trou d'homme est une ouverture située dans le plancher de caisse. Elle permet l'évacuation du char à l'abri des vues et des feux de l'ennemi en cas de besoin.

<sup>98</sup> Dufour Pierre, *La campagne d'Alsace automne 1944 hiver 1945*, Escalquens, Editions Grancher, 2014, 350 p, p 86-87.

<sup>99</sup> Pour l'amalgame voir : de Loisy Philibert, *1944, les FFI deviennent soldats - L'amalgame : de la Résistance à l'armée régulière*, Paris, Histoire et Collections, 2014, 294 p.

ceux que nous rencontrons qui étaient les malheureux avec l'armement qu'ils avaient pu récupérer, les uniformes qu'ils avaient pu planquer et l'organisation sommaire qu'ils avaient pu se donner.

De Lattre s'est très bien rendu compte qu'il y avait là un hiatus dramatique qui pouvait dans une certaine mesure couper la France en deux. Et systématiquement, brutalement, avec des scènes extraordinaires, parfois d'un romantisme étonnant, parfois d'une brutalité, d'une violence extraordinaire pour obtenir des chefs ce qu'il voulait, il a systématiquement cassé des unités qui étaient magnifiques pour leur insuffler des gens qui n'avaient aucune notion de la discipline militaire et alors qu'on était au combat. Il prenait les meilleurs parmi ses chefs d'unités complètement constituées pour les donner à des unités qu'il constituait avec des FFI et FTP qui n'avaient aucune notion de l'encadrement dans lequel on voulait les mettre. »<sup>100</sup>

C'est également pour des raisons tactiques qu'il chercha à amalgamer les unités issues de la résistance. Il intégra les FFI, entre autres, car il souhaitait renforcer l'infanterie des divisions blindées.<sup>101</sup>

Même si les unités FFI, pour des raisons de manque d'instruction sur les engins blindés, renforcèrent essentiellement les unités d'infanterie, il faut noter que la greffe FFI/armée régulière réussit mieux dans les unités blindées que dans l'infanterie.<sup>102</sup>

Pour conclure et résumer cette section, laissons la plume au général Duplay évoquant la création de la 2<sup>ème</sup> DB :

« Autour des vétérans d'origines déjà fort diverses – marsouins du Tchad, spahis d'Egypte, compagnies de chars reconstituées en Angleterre – se réunirent ainsi des régiments entiers d'Afrique du Nord demeurés jusque-là l'arme au pied, une unité de fusiliers-marins et une nuée de volontaires venus, seuls ou groupés, de tous les points du monde avec l'intense désir de se battre : jeunes gens et cadres de métropole, réchappés des prisons espagnoles ; corps francs d'Afrique ; jeunes femmes arrivant des Etats-Unis avec leurs ambulances ; anciens guerilleros républicains d'Espagne, etc. »<sup>103</sup>

Cette citation si elle concerne la 2<sup>ème</sup> DB pourrait parfaitement s'adapter à toutes les unités blindées françaises.

Les hommes des unités blindées venaient donc tous d'horizons différents, il en est de même pour leurs supérieurs, cadres de contact ou chefs de grandes unités dont l'expérience variait également beaucoup en fonction des individus et de leur ancienneté.

## **2 : des chefs aux expériences antérieures différentes**

Parmi les chefs des unités blindées, l'expérience est différente et est souvent liée à l'âge. Les chefs de corps et les commandants de grandes unités ont tous connus la Grande Guerre et ont occupé des postes à responsabilités pendant les années trente. Les commandants d'unités élémentaires et les chefs de pelotons, d'active ou de réserve, avaient peu d'expérience militaire mais certains avaient été les élèves des futurs commandants de division notamment à Saumur. Enfin, il faut noter que les principaux responsables de la 1<sup>ère</sup> armée n'étaient pas des spécialistes de l'emploi des blindés.

---

<sup>100</sup> rhin et danube.fr

<sup>101</sup> Dufour Pierre, *ibidem*, p 64.

<sup>102</sup> Barré Jean-Luc, *ibidem* p 40.

<sup>103</sup> Général Duplay, *2 DB avec Leclerc de Douala à Berchtesgaden*, SL, Eric BASCHET Editions, 1980, 142 p, p 13.

## Les plus anciens marqués par l'entre-deux guerres et la campagne de 1940

Les chefs les plus anciens dans les unités blindées avaient combattu pendant la première guerre mondiale le plus souvent comme chef de peloton. Durant les années trente, ils avaient poursuivi leur carrière dans les états-majors ou comme instructeurs dans les écoles de formation initiale ou les écoles d'armes. Enfin nombreux sont ceux qui commandèrent un régiment ou une plus grande unité en mai et juin 1940.

Tous les chefs de corps, commandants de brigade, de divisions et au-dessus avaient l'expérience du combat mais d'une autre guerre. En effet, la grande majorité avait combattu lors du premier conflit mondial, la plupart comme chef de section ou de peloton, quelques-uns comme commandant d'unité.

C'est le cas des deux commandants de divisions en 1944, les généraux Touzet du Vigier et de Vernejoul<sup>104</sup> et de leurs successeurs les colonels Schlessler et Sudre.

Saint-cyrien de la promotion « La Moskova » (1910-1913)<sup>105</sup>, Henri de Vernejoul choisit la cavalerie à sa sortie d'école et rejoignit Saumur pour y effectuer son année d'application. Affecté au 4<sup>ème</sup> régiment de Hussard (RH), c'est avec cette unité qu'il entra en guerre comme chef de peloton. Il ne tarda pas à se distinguer et obtint une première citation en octobre 1914 :

« A conduit une reconnaissance sur ESTAIRES avec énergie et sang-froid et a fait preuve en outre du meilleur esprit de solidarité et de sacrifice en se maintenant sous un feu violent d'artillerie à un emplacement repéré, où il perdait 2 chevaux sur 4, afin de ne pas attirer le feu sur des lignes de dragons français arrivant à sa hauteur. »<sup>106</sup>

Il continua la guerre au sein de son régiment et combattit notamment en Champagne (octobre 1915 et mai 1917) et sur la Somme (octobre 1916). Mais ces combats n'avaient plus rien à voir avec les chevauchées lors de profondes reconnaissances, il s'agissait de combattre à pied. En effet, comme la majorité des régiments de cavalerie, le 4<sup>ème</sup> RH fut « démonté » et fut engagé à pied à compter du 20 décembre 1914<sup>107</sup>, essentiellement dans des missions statiques où il s'agissait de tenir des lignes de tranchées, mode d'action très proches de ceux de l'infanterie.

De ce fait, en février 1918, le lieutenant de Vernejoul demanda à rejoindre l'infanterie. Il fut affecté au 1<sup>er</sup> puis au 6<sup>ème</sup> bataillon de chasseurs (BC). Il s'illustra à la tête d'une compagnie de combat et fut blessé à deux reprises. Sa conduite au feu lui valut l'éloge de ses chefs et deux citations dont une à l'ordre de l'armée :

« Lieutenant (active) au 6<sup>o</sup> Bataillon de chasseurs. Officier d'élite remarquable par son dévouement. Le 4 novembre 1918 au Canal de la Sambre a pris sous un intense bombardement et sous le feu violent de mitrailleuses le commandement du restant de deux compagnies qui venaient de perdre leur chef et s'est présenté pour entraîner ses chasseurs sur une passerelle violemment battue. Atteint une première fois a continué sa marche et a reçu une deuxième blessure. Une blessure antérieure. Trois citations. »<sup>108</sup>

---

<sup>104</sup> Le général Leclerc n'est pas dans ce cas car, rappelons-le, il a bénéficié d'un avancement foudroyant et en 1944, il n'a pas l'âge normal d'un divisionnaire.

<sup>105</sup> À cette époque, les Saint-Cyriens faisaient une année d'immersion en corps de troupe avant de rejoindre l'École Spéciale Militaire.

<sup>106</sup> Citation à l'ordre de la division N° 22 le 24 octobre 1914. Dossier personnel général de Vernejoul, SHD carton 14 YD 378.

<sup>107</sup> Anonyme, *Historique du 4<sup>ème</sup> Régiment de Hussards*, Rambouillet, Imprimerie de l'indépendant, 1919, 27 p.

<sup>108</sup> Citation à l'ordre de l'armée – J.O. du 7 juillet 1919 (page 4704). Dossier personnel général de Vernejoul, SHD carton 14 YD 378.



Blessé grièvement au cours de cette action, il termina la guerre à l'hôpital où il resta dix-huit mois. En janvier 1920, il retrouva la cavalerie et le 4<sup>ème</sup> RH.

Plusieurs fois cité et blessé, il montra toutes ses qualités de chef durant le conflit. Il allait les confirmer comme instructeur et entraîneur d'homme par la suite.

Issu, lui aussi, de la promotion « La Moskova », Jean Touzet du Vigier fut désigné pour rejoindre le 9<sup>ème</sup> RC à l'issue de sa scolarité. Engagé dès le début de la guerre avec son régiment, le sous-lieutenant du Vigier s'illustra très rapidement par un fait d'armes qui marqua les esprits et lui valut une citation à l'ordre de l'armée. Le 13 septembre, il reçut pour mission de mener une reconnaissance derrière les lignes ennemies pour déterminer leurs axes de progressions. Après cinq jours de patrouilles émaillés de nombreux contacts avec les troupes allemandes, dont plusieurs charges, il rejoignit les lignes françaises apportant de nombreux renseignements à l'état-major du 7<sup>ème</sup> CA.

Le 20 septembre, il fut cité à l'ordre de la 6<sup>ème</sup> armée :

« Le général Maunoury commandant la Vie armée cité à l'ordre de l'armée :

Monsieur Touzet du Vigier, Sous-Lieutenant au 9<sup>e</sup> Cuirassiers, a fait une reconnaissance de plusieurs jours au milieu des lignes ennemies et a fait preuve à cette occasion de beaucoup d'entrain d'endurance et de coup d'œil. N'a pas hésité à courir sus à des détachements ennemis, supérieur au sien, pour y prendre des chevaux destinés à remplacer les siens trop fatigués. »<sup>109</sup>

Comme les autres régiments de cavalerie, le 9<sup>ème</sup> RC fut démonté et transformé en régiment de cuirassiers à pied. Le lieutenant Touzet du Vigier continua donc la guerre à la tête d'une section de mitrailleuses. C'est à la tête de sa compagnie, dont il avait pris le commandement en avril 1918, qu'il fut blessé près de Noyon lors d'une des dernières offensives allemandes en juin 1918. La gravité de sa blessure ne lui permit pas de rejoindre son unité avant la fin du conflit.

Volontaire pour servir au Maroc, il y effectua un bref séjour avant de rejoindre Saumur comme instructeur.

La guerre du lieutenant Sudre fut quelque peu différente. Camarade de promotion d'Henri de Vernejoul et de Jean Touzet du Vigier, il choisit l'infanterie à sa sortie de Saint-Cyr. Rejoignant le 9<sup>ème</sup> RI après son année en école d'application, c'est au sein de cette unité qu'il commença la guerre comme chef de section.

Cependant, le conflit s'arrêta pour lui en mars 1915. Porté disparu à Perthes-les-Hurlus, le 3 mars 1915, il y fut, en fait, capturé et interné à Ellwangen (Wurtemberg). Rapatrié le 30 novembre 1918, il rejoignit le 9<sup>ème</sup> RI.

Après deux affectations dans des régiments d'infanterie de ligne, il rejoignit l'arme naissante des chars au sein du 502<sup>ème</sup> RCC en 1926.

Bien que relativement brève, sa présence au front lui valut une citation qui résumait son action avant sa capture :

« A participé avec entrain, courage et sang-froid à toutes les opérations du début de la campagne, blessé au sud de Sedan, a rejoint de bonne heure le front où il s'est signalé dans toutes les attaques de Champagne durant l'hiver 1914-1915 et particulièrement dans celle des tranchées Brunet et Hurlus et des Pertes. »<sup>110</sup>

---

<sup>109</sup> Citation à l'ordre de l'armée du 20 septembre 1914, Dossier personnel général Touzet du Vigier, SHD carton 14 YD 989.

<sup>110</sup> Cité à l'ordre de la 33<sup>e</sup> DI N°369 du 17 mai 1919. Dossier personnel général Sudre, SHD carton 14 YD 1006.

Guy Schlessier avait dix-huit ans lorsque la guerre éclata. Admis à Saint-Cyr, il fut affecté dans l'infanterie et servit successivement au 134<sup>ème</sup>, 238<sup>ème</sup> et 305<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie (RI). Promu sous-lieutenant en décembre 1915 et lieutenant en décembre 1916, il commanda une section puis une compagnie. C'est à la tête de sa compagnie qu'il fut blessé lors des combats du mort homme en août 1917. Sa brillante conduite au feu lui valut trois citations dont une alors qu'il était commandant d'unité :

« Jeune officier plein d'allant, commande une compagnie et donne à ses hommes l'exemple du courage et de l'entrain. Dirige lui-même les patrouilles dangereuses. Blessé le 18 août en surveillant les travaux d'attaque en avant de nos premières lignes. Déjà deux fois cité. »<sup>111</sup>

Attiré par les armes nouvelles, il demanda à rejoindre l'aviation comme observateur à l'escadrille 277. C'est dans cette unité qu'il termina la guerre et reçut sa dernière citation :

« Observateur à l'escadrille 277, officier d'élite ; après s'être signalé dans le commandement d'une compagnie d'infanterie, est devenu rapidement un observateur remarquable. S'est distingué au cours des attaques de WOEWRE en survolant les lignes ennemies à 50 mètres, malgré un feu nourri de mitrailleuses »<sup>112</sup>

Sous l'uniforme du jeune officier, pointait déjà le futur commandant de CC et de division, le colonel de l'occupation et de la 5<sup>ème</sup> DB.

À la fin de la guerre, comme tous les saint-cyriens survivants de sa promotion, il retourna terminer sa formation à Saint-Cyr. Il en sortit en février 1919 pour rejoindre Saumur car il avait choisi la cavalerie.

Ces jeunes officiers furent, bien sûr, profondément marqués par l'expérience des tranchées. Mais, contrairement à beaucoup de leurs camarades et de leurs chefs, ils n'en tirèrent pas des conclusions tactiques définitives et surent prendre le virage de la modernité comme le prouve leur foi dans la mécanisation de l'armée qu'ils professèrent entre les deux guerres.

Deux d'entre eux, Jean Touzet du Vigier et Henri de Vernejoul, au parcours pratiquement parallèle se montrèrent des fervents adeptes de la mécanisation et surent communiquer leur foi à leurs élèves.

Tous deux se portèrent volontaires pour servir au Maroc au lendemain de la guerre. Ils servirent plusieurs fois comme instructeurs à Saumur et commandèrent des unités mécanisées.

De leurs différents passages à l'école d'application de la cavalerie, il faut retenir celui où ils se croisèrent, de 1927 à 1934 pour le capitaine puis chef d'escadrons de Vernejoul, de 1931 à 1934 pour le capitaine puis chef d'escadrons Touzet du Vigier.

Si le premier se distingua par ses qualités de cavaliers en compétition, il fut aussi un excellent instructeur comme en témoigne cet extrait de ces notations en 1930 :

« excellent instructeur, clair et entraînant »<sup>113</sup>

Mais son appartenance au cadre noir<sup>114</sup> et ses qualités de cavalier ne l'empêchèrent pas de croire fermement en la motorisation et d'être un fervent partisan du général de Flavigny<sup>115</sup> à l'instar de son camarade de promotion Jean Touzet du Vigier.

---

<sup>111</sup> Ordre de la 63<sup>e</sup> division d'infanterie N° 195 du 20 septembre 1917. Dossier personnel général Schlessier, SHD carton 14 YD 399.

<sup>112</sup> Ordre N° 1370 du 13.10.18 de la 2<sup>e</sup>me armée. Dossier personnel général Schlessier, SHD carton 14 YD 399.

<sup>113</sup> De Lannoy François, *Henri de Vernejoul du cheval au char d'assaut*, batailles et blindés N° 57, p 6 à 15, p 8.

<sup>114</sup> À Saumur, les instructeurs étaient répartis en deux catégories : le cadre noir qui regroupait les instructeurs d'équitation et le cadre bleu qui regroupait les autres instructeurs.

Ce dernier, alors directeur du cours de cavalerie professait des idées novatrices sur l'utilisation des unités mécanisées comme le rappelle le général Compagnon :

« À Saumur, le protagoniste de la mécanisation, est le chef d'escadrons du Vigier, qui impressionne vivement, parmi beaucoup d'autres, le lieutenant de Hauteclouque.

En bref, les idées propagées sont les suivantes :

- la cavalerie mécanisée a trois missions pour lesquelles sont conçus des matériels appropriés à chacune d'elles ;
- la découverte : rechercher et atteindre à tout prix et par tout itinéraire, un objectif lointain ; matériel approprié : les AMD<sup>116</sup> ;
- la reconnaissance : rechercher l'ennemi à proximité ; matériel approprié : les AMR<sup>117</sup> ;
- le combat : engagement avec l'ennemi ; matériel approprié : les AMC<sup>118</sup> ;
- dans l'offensive, lorsqu'une formation blindée rencontre une résistance, plutôt que de la faire tomber en y consacrant du temps, il est préférable de la contourner, ou même de la déborder largement ;
- les grandes unités en cours d'organisation devront être articulées pour le combat en « groupement tactiques » interarmes, combinaison intimes de blindés, d'infanterie (les « dragons portés »), d'artillerie, plus le génie, les transmissions, etc. cette notion est codifiée pour les DLM dans le « règlement pour l'emploi tactique des grandes unités » de 1937 que de Hauteclouque trouve sur sa table à l'École de guerre en 1938. »<sup>119</sup>

Ces idées, novatrices voire iconoclastes pour l'époque à Saumur, préfiguraient les futurs GT et CC des DB de 1944. Elles influencèrent toute une génération d'officiers dont un allait devenir célèbre à la tête de sa DB :

« Toutefois ce cavalier sait qu'il<sup>120</sup> ne fera plus la guerre à cheval. A Saumur, au stage des lieutenants d'instruction, les chefs d'escadrons Touzet du Vigier et Vernejoul préparent les futurs capitaines à une guerre mécanique. »<sup>121</sup>

Après avoir inculqué leurs idées sur la guerre mécanisée, ils les mirent en pratique à la tête des différentes unités qu'ils commandèrent ou dans les états-majors ou bureaux d'études dans lesquels ils servirent jusqu'en 1939.

Désigné pour commander un groupe d'escadrons du 18<sup>ème</sup> RD, le chef d'escadrons Touzet du Vigier rejoignit Reims en septembre 1934. Pendant deux ans il put mettre en pratique ses idées à la tête de son unité composée d'un escadron de chars moyens et d'un escadron de chars légers. Le 18<sup>ème</sup> RD appartenant à la toute récente 1<sup>ère</sup> DLM, il était dans un environnement propice au développement de ses théories sur le combat motorisé. Après cette parenthèse pratique, il retourna à la théorie à l'état-major du centre d'études tactiques interarmes où il servit jusqu'à la veille de la seconde guerre mondiale.

Comme son camarade Touzet du Vigier, le CES de Vernejoul quitta Saumur pour prendre un commandement, celui d'un Groupe d'Auto Mitrailleuses (GAM), le 5<sup>ème</sup> rattaché à la 4<sup>ème</sup> Division de Cavalerie (DC). Mais contrairement à lui, il ne servit pas dans les chars mais dans les unités de reconnaissance puisqu'après le 5<sup>ème</sup> GAM, il participa à la création, comme second, du

---

<sup>115</sup> « Directeur de la Cavalerie de 1931 à 1936, le général de Flavigny est à l'origine des divisions légères mécaniques. Il sera aussi le rédacteur du nouveau règlement de Cavalerie très moderne pour l'époque. » De Lannoy François, *ibidem* p 8.

<sup>116</sup> AMD : Auto Mitrailleuse de Découverte.

<sup>117</sup> AMR : Auto Mitrailleuse de Reconnaissance.

<sup>118</sup> AMC : Auto Mitrailleuse de Combat.

<sup>119</sup> Compagnon, Jean (général), *logisticien et tacticien, Leclerc, chef de guerre* dans Levisse-Touzé, Christine (sous la direction de), *Du capitaine de Hauteclouque au général Leclerc*, Bruxelles, éditions complexe, 2000, 478 p, p 215.

<sup>120</sup> Il s'agit du lieutenant de Hauteclouque (NDR).

<sup>121</sup> Martel André, *Philippe Leclerc de Hauteclouque 1902-1947*. Revue historique des armées n° 227, juin 2002, *Les quatre maréchaux de la Seconde Guerre mondiale*, Paris, 2002, 144 p, p 49.

8<sup>ème</sup> RC, régiment de découverte de la 2<sup>ème</sup> DLM. Resté dans la troupe, c'est là qu'il commença la guerre en 1939.

À l'instar de nombreux futurs chefs de 1944, il allait faire la dure expérience du combat blindé face aux *Panzer Divisionen* allemandes.

Les commandeurs de 1944 avaient tous combattu en 1940 soit dans la cavalerie soit dans les chars de combat en fonction de leur armée d'origine. Ainsi ils se retrouvèrent lors de l'engagement du corps de cavalerie ou lors des combats des DCR à Stonne ou à Montcornet.

Parmi les fantassins<sup>122</sup>, commandants de compagnie ou de bataillon des DCR, quelques-uns se retrouvèrent quatre ans plus tard à la tête d'unités élémentaires, de GT, de CC ou de division.

La 3<sup>ème</sup> DCR avait dans ses rangs, des officiers qui servirent ensuite comme commandant de GT ou de compagnie au 501<sup>ème</sup> RCC. Cette division fut engagée à Stonne où elle s'illustra avec en particulier l'action du 41<sup>ème</sup> BCC commandé par le commandant Malagutti il avait comme commandant d'unité les capitaines Billote et Cantarel.

« Nous attaquerons le 16 mai à cinq heures trente du matin. A l'heure dite les chars sont en place en bordure du bois, face à l'objectif qui se trouve à quinze cents mètres de distance, une compagnie de chaque côté de la route : la mienne à gauche, celle de Cantarel à droite, Delpierre à la tête de la troisième en échelon refusé. Le char de Malagutti au centre du dispositif est sur la route même. Le terrain se présente comme un vaste plateau ascendant. A cinq heures trente nous débouchons, Malagutti et ses commandants de compagnie luttant de vitesse en tête pour entraîner les autres dans la bonne direction. »<sup>123</sup>

C'est lors de ces combats que le capitaine Billote réalisa l'un des plus beaux exploits de cette campagne de 1940.

« Un véritable coup de maître, du capitaine Billote, commandant la 1<sup>ère</sup> compagnie du 41<sup>e</sup> bataillon de chars B1 bis doit être spécialement exposé ici. Il est en effet digne des actions les plus surprenantes, les plus spectaculaires, les plus remarquables de la guerre. Il illustre parfaitement le sang-froid, le courage nos soldats qui, lorsqu'ils étaient convenablement équipés et armés se montraient de redoutables adversaires pour l'envahisseur.

Il est presque 6 heures du matin, ce 16 mai 1940. L'opération de contre-attaque se déroule pour reprendre le village de Stonne. Les fantassins du 3<sup>e</sup> bataillon du 51<sup>e</sup> régiment d'infanterie suivent les chars. La troupe progresse d'ouest en est. Billote dirige son char lourd B1 bis « l'Eure » (No 337, en tête de sa compagnie. À bord, quatre hommes forment l'équipage normal du char. Le conducteur René Durupt, tient les commandes. Comme il convient sur ce type de char, celui-ci est aussi pointeur et tireur du canon de 75 mm ainsi que tireur à la mitrailleuse basse. Pour sa part, la tourelle est armée d'un canon de 47 mm SA 35 et d'une seconde mitrailleuse (les 2 mitrailleuses sont des Châtelleraut M, 7,5 mm).

Cette opération offensive prend de court les hommes du régiment d'élite « Grossdeutschland » et de la 10<sup>e</sup> panzerdivision présents à Stonne. Le char surgit dans le village par son extrémité ouest, à travers les herbes. Crevant les grillages des jardins, il rattrape la route devant l'église. Il tourne sur sa gauche pour suivre la route principale lorsqu'il se trouve face à face avec une colonne de blindés ennemis à 50 mètres devant lui. La route légèrement descendante et la hauteur de son char lui donnent l'avantage d'une certaine élévation. Il peut voir l'ensemble des engins de la colonne répartie en deux rangs, car certains sont placés sur la partie droite de la route quand les autres utilisent dans le même sens sa partie gauche. L'ennemi se trouve de face, un Panzer IV en première ligne.

Cet ensemble de chars est immobilisé, la plupart des soldats allemands étant occupés au pillage des maisons du village ; ce point nous fut précisé par le pilote de char Guy Loizillon, (41<sup>e</sup> BCC, char « Villers-Marmery », No 374). Heureusement, le blindage du char B1 bis, en alliage spécial d'acier-chrome-molybdène-cadmium est très épais, supérieur à celui des chars ennemis. Son blindage atteint 60 mm Sous une pluie nourrie de projectiles (cent

---

<sup>122</sup> Rappelons qu'en 1940, il y avait des chars dans l'infanterie et dans la cavalerie. Leur concept d'emploi était différent comme leurs caractéristiques.

<sup>123</sup> Billote Pierre, *Op. Cit.* p 39.

quarante impacts) son épiscopo détruit, et utilisant les seules fentes de visées, le char B1 bis fonce droit devant. Billotte ordonne à Durupt, son pilote : « Tu prends les pairs, je prends les impairs ; ». Le pilote oriente correctement le char<sup>124</sup> et fait feu. Billotte utilise son canon et sa mitrailleuse sous tourelle : un obus perforant d'engagé dans le canon, il ouvre le feu. Tous deux tirent immédiatement à vue sans aucun réglage et neutralisent les uns après les autres les treize chars allemands. Billotte précise (« Le temps des armes », P. Billotte) : « En une dizaine de minutes, les chars de tête de la colonne ennemie se taisent à tour de rôle ; je vois fuir les chars de queue... » Au passage il détruit encore des pièces antichars des mitrailleuses et de nombreux fantassins ennemis. Poursuivant en avant, il traverse le village. Après deux cents mètres de ligne droite, il suit le virage à gauche et continue dans la pente donnant vers les Huttes d'Ogny au loin. Cent mètres à peine, puis les tankistes s'aperçoivent que d'importantes troupes ennemies sont massées dans la plaine en contrebas. Le char « l'Eure » fait alors demi-tour et remonte à Stonne qu'il retransverse totalement dans l'autre sens. Après tant d'émotions, son équipage, réalise à la vue des épaves l'ampleur de l'exploit qu'il vient d'accomplir. »<sup>125</sup>

Cette action d'éclat eut un grand retentissement au sein des armées et dans les chars en particulier. Elle montre que des officiers français savaient utiliser les blindés et que placés dans des conditions favorables ils pouvaient rivaliser avec leur ennemi.

La 4<sup>ème</sup> DCR commandée par le colonel puis général à titre temporaire de Gaulle, causa également bien des soucis aux Allemands à Montcornet, Crécy-sur-Serre et Abbeville. La 6<sup>ème</sup> demi-brigade de chars lourds de cette division était commandée par le colonel Sudre. Ces batailles et celle Stonne sont considérés par les spécialistes des blindés comme les prémices du renouveau du concept blindé français, comme le souligne Gérard Saint-Martin :

« Elles figurent [les batailles citées supra NDR] cependant pour l'Histoire – avec la prestation des DLM en Belgique – au nombre des indices significatifs de l'aurore du redressement du concept blindé français en 1940 et comme la preuve que les événements auraient pu être autrement si le pays l'avait voulu dès 1934. »<sup>126</sup>

Il est donc important de souligner que de nombreux chefs de 1944 participèrent à ces combats. Le Capitaine Billotte commanda le GTV, le capitaine Cantarel le 501<sup>ème</sup> RCC et un sous groupement du GTV, le commandant Malagutti fut l'adjoint du général Leclerc, commandant la brigade de chars avant d'être évincé. Le lieutenant de Witasse commanda la 2<sup>ème</sup> compagnie du 501<sup>ème</sup> RCC (Il servait aussi au 41<sup>ème</sup> BCC comme le montre une photo des officiers du 41)<sup>127</sup>. Le colonel Sudre fut commandant de CC avant de prendre la tête de la 1<sup>ère</sup> DB. Enfin un autre commandant du GTV fut à la tête d'un BBC, le commandant Warabiot commandant le 1<sup>er</sup> BCC (1<sup>ère</sup> DCR) en 1940.

Ils furent certes profondément marqués par la défaite et l'utilisation des blindés par les Allemands, mais ils montrèrent tous, à leur niveau, qu'eux aussi avaient compris l'importance de la manœuvre d'ensemble et en masse pour les blindés.

Les hommes des chars de combat ne furent pas les seuls à être confrontés aux *Panzerdivisionen*, les camarades de la cavalerie le furent aussi notamment les lieutenants colonels Touzet du Vigier et de Vernejoul qui combattirent côte à côte en mai et juin 1940.

En effet, les deux régiments qu'ils commandaient<sup>128</sup> formaient la 5<sup>ème</sup> BLM appartenant à la 3<sup>ème</sup> DLM rattachée au corps de cavalerie commandé par le général Prioux. Le déclenchement

---

<sup>124</sup> Le canon de 75 mm du B1 bis était disposé dans la caisse à côté du pilote. Le réglage en azimut pour le tir se faisait en orientant le châssis vers la direction de tir (NDR).

<sup>125</sup> Autant Jean-Paul, avec le témoignage et la contribution de Jean-Pierre Levieux, *La bataille de STONNE mai 1940, un choc frontal pendant la campagne de France*, Nice, Éditions Bénévent, 2009, 373 p, p 135 à 137.

<sup>126</sup> Saint-Martin Gérard, *L'arme blindée française, tome 1, mai-juin 1940 ! les blindés français dans la tourmente*, Paris, Economica, 1998, 365p, p 256.

<sup>127</sup> Autant Jean-Paul, *ibidem*, p 144.

<sup>128</sup> Le 1<sup>er</sup> Cuirassiers (RC) pour le lieutenant-colonel de Vernejoul, le 2<sup>ème</sup> RC pour le lieutenant-colonel Touzet du Vigier.

du plan Dyle consécutif à l'attaque allemande du 10 mai les fit entrer en Belgique. Les premiers contacts avec l'ennemi eurent lieu dans région d'Hannut et de Gembloux les 12 et 13 mai. Le choc fut brutal et malgré le courage des équipages ils ne purent rien contre l'avancée des blindés allemands.

Commença alors une série de combats retardateurs qui amena la 5<sup>ème</sup> BLM à Dunkerque le 30 mai où elle fut évacuée. Entre temps, le lieutenant-colonel du Vigier avait pris le commandement de la 5<sup>ème</sup> BLM le 26 mai.

Ayant perdu l'essentiel de son matériel lors des affrontements de mai, la 5<sup>ème</sup> BLM fut réorganisée et constituée de régiments de marche dont le 1<sup>er</sup> RC toujours sous le commandement du lieutenant-colonel de Vernejoul. Regroupée dans la région de Saumur, elle reçut comme mission de défendre la Loire de Tours à Candés c'est-à-dire à l'est du dispositif des cadets de Saumur. Du 18 au 20 juin, elle tint les ponts avant de décrocher et de commencer un mouvement de repli jusqu'à Ribérac atteint le 26 juin. La campagne de France s'achevait pour nos deux officiers. Ils étaient vaincus mais leur mérite fut reconnu par une citation collective à l'ordre de l'armée :

« Unité de nouvelle formation, instruite par des chefs éminents : le Général de la FONT, le colonel du VIGIER (2<sup>o</sup>.R.C.) Le Lieutenant-Colonel de VERNEJOU (1<sup>o</sup>.R.C.) qui sut leur communiquer leur esprit de devoir et de foi. « après une marche à l'ennemi longue et rapide mettant déjà à l'épreuve l'énergie des équipages de Chars, ses unités sont entrées d'emblée avec un allant magnifique dans la fournaise du combat, sous les ordres de ces mêmes Chefs qui les avaient instruites, luttant victorieusement contre les Unités mécaniques allemandes, arrêtant leur attaques et les contre-attaquant sans arrêt, permettant ainsi à la D.L.M. du 10 mai au 13 mai 1940 de remplir sa mission, soit dans le cadre de Grandes Unités attaquées par des engins blindés, soit dans le cadre de la D.L.M., ses régiments ont affirmé la même ardeur et le même mépris du danger.

La 5<sup>o</sup> Brigade (1<sup>o</sup> et 2<sup>o</sup> Cuirassiers) peut être citée en exemple de ce que peut faire une Troupe instruite, disciplinée, ayant l'esprit du devoir et de sacrifice. »<sup>129</sup>

Au cours de ces six semaines de durs combats, ils purent commander concrètement des chars sur le champ de bataille. Ils en tirèrent immédiatement des leçons comme le soulignent ces lignes :

« Les Chars Somua S 35 avaient montré au feu de bonnes qualités de robustesse et de mobilité, mais malheureusement ils étaient dotés d'un canon de quarante-sept, alors que la tourelle avait été conçue pour un canon de soixante-quinze qui aurait permis de surclasser leur homologue allemand PZ KW 4. Par ailleurs le commandement était rendu difficile par l'absence de radiophonie, l'appareil radio dont ils étaient dotés, de trop faible puissance, n'étant utilisable qu'en graphie, c'est-à-dire en Morse. Les Commandants d'Escadron, le plus souvent, descendaient de leur char et venaient en rampant donner de vive voix leurs ordres à leurs chefs de Peloton ; et ces derniers en faisaient autant vis-à-vis de leurs chefs de chars, en utilisant aussi, pour des manœuvres simples, des fanions.

Il apparaissait évident que les D.L.M. étaient vraiment trop légères face aux Panzers Divisions. Les choses auraient été déjà mieux si la totalité des chars avaient été des Somua S 35, comme cela avait été prévu à l'origine. Si le nombre total des chars dans les B.L.M. avait été doublé pour égaler celui des Panzers, cela aurait encore mieux valu, mais nos B.L.M. et D.L.M. auraient perdu leur qualificatif de « Légères » !<sup>130</sup>.

Ils apprirent également beaucoup des méthodes tactiques allemandes. Ils sauraient s'en souvenir le moment venu.

---

<sup>129</sup> Citation à l'ordre de l'armée (ordre N°15 C du 9 juin 1940). Dossier personnel général de Vernejoul, SHD carton 14 YD 378.

<sup>130</sup> du Vigier Alain, *Le général Touzet du Vigier*, Paris, Éditions Fernand Lanore François SORLOT, éditeur, 1990, 262 p, p 107-108.

C'est à la tête du 31<sup>ème</sup> RD que le lieutenant-colonel Schlessler affronta les blindés allemands. Il s'y illustra comme ses pairs.

« En juin 1940, à la tête du 31<sup>e</sup> Dragons, après avoir été blessé dans son char en flammes, il s'évade à deux reprises, rejoint la zone libre et reçoit mission de reformer le 2<sup>e</sup> Dragons à Auch. »<sup>131</sup>

Les futurs commandeurs confirmèrent donc leur aptitude au commandement lors de la campagne de 1940. De jeunes officiers s'y révélèrent.

### **De jeunes officiers d'active ou de réserve se révélant en mai et juin 1940**

Les pions de bases des unités (peloton/section, escadron/compagnies) étaient commandés majoritairement par de jeunes officiers issus du civil ou d'active appartenant à la cavalerie<sup>132</sup> ou à l'infanterie.

Les officiers issus du civil étaient soit des réservistes rappelés dans le cadre de la mobilisation, soit des appelés ou engagés sélectionnés pour suivre une formation d'officier.

Les exemples des lieutenants Volvey et Divry ont déjà été évoqués supra, et si ce sont des Gaullistes et des tankistes historiques ils ne furent pas à la tête d'unités blindées lors de la campagne de France contrairement à Robert Gallet.

« Le 21 juin 1940, refusant la défaite, déguisé en soldat polonais, Robert Galley quitte la France, à Saint-Jean-de-Luz à bord du Sobieski pour l'Angleterre.

Il s'engage dans les Forces Françaises Libres le 1er juillet 1940, comme chasseur de 2e classe, à la 1ère Compagnie autonome de chars de combat.

Après une période d'instruction au camp d'Aldershot, il quitte la Grande-Bretagne le 31 août 1940 pour l'expédition de Dakar.

Il participe aux opérations du Gabon en octobre et novembre 1940.

En juin 1941, il prend part à la campagne de Syrie, à l'issue de laquelle il est envoyé au peloton des Elèves officiers de Damas, d'où il sort aspirant de l'Arme blindée en novembre 1941.

Après un stage en avril 1942 à l'Ecole britannique des chars du Caire, sa compagnie est constituée en colonne volante et envoyée sur le front d'El Alamein en juillet 1942 ; il participe à l'attaque de l'Himeimat le 24 octobre 1942. »<sup>133</sup>

Ces officiers étaient certes jeunes mais avaient acquis une bonne expérience du combat blindé, au risque de se montrer trop confiants voire exclusifs vis-à-vis des autres troupes et de leurs supérieurs.

« Il est quand même un point sur lequel Volvey ne fait confiance qu'à lui-même : les chars. Les jeunes officiers de chars sont nés avec les chars, c'est leur savoir personnel, les autres n'y connaissent rien. »<sup>134</sup>

En cela, ils ressemblaient à leurs camarades d'active qui combattaient à leurs côtés.

Qu'ils fussent issus de l'infanterie ou de la cavalerie, les officiers d'actives se retrouvèrent unis dans la même armes en décembre 1942 et servant le même matériel.

Le lieutenant Jacques de Witasse combattit en 1940 dans les rangs du 41<sup>ème</sup> BCC. Capturé lors de la campagne de France, il fut envoyé dans un Oflag d'où il s'évada rapidement. Ayant rejoint la zone libre, il servit un temps au 27<sup>ème</sup> Bataillon de Chasseurs Alpains (BCA) avant de

---

<sup>131</sup> Saint-Martin Gérard, *L'arme blindée française, tome 2, 1940-1945 ! Dans le fracas des batailles*, Paris, Economica, 2000 réimpression 2007, 473 p, p 56.

<sup>132</sup> Jusqu'en décembre 1942, le terme cavalerie est employé, il sera remplacé par celui d'arme blindée à compter du 1<sup>er</sup> décembre 1942 date de la création de l'arme blindée cavalerie.

<sup>133</sup> <http://www.ordredelaliberation.fr>.

<sup>134</sup> Quillet Pierre, *Op.Cit*, p 159.

franchir les Pyrénées pour rejoindre l'Afrique du nord. C'est là qu'il reçut, après son engagement dans les FFL, le commandement de la 2<sup>ème</sup> compagnie du 501<sup>ème</sup> RCC le 1<sup>er</sup> juillet 1943.

Issu des chars de combat, il était animé de l'esprit « char » qui différait quelque peu de l'esprit « cavalier » mais *in fine*, au combat, les résultats étaient les mêmes.

Parmi les cavaliers qui furent marqués par l'expérience de 1940, citons deux camarades de promotion qui partis de postes identiques au début du conflit eurent un parcours différent avant de se retrouver.

Appartenant à la promotion Metz et Strasbourg, le capitaine de la Horie servit outre-mer et à l'étranger avant d'intégrer l'École Supérieure de Guerre (ESG) en 1937. Affecté à l'état-major de la 2<sup>ème</sup> DLM au début de la guerre, il rejoignit ensuite la Finlande. En février 1941, il gagna l'Afrique du nord où il servit sous les ordres du colonel de Langlade. Ses qualités d'instructeur furent remarquées et il retrouva en 1943 la division commandée par son camarade de promotion qu'il avait connu sous le nom de de Hautecloque.

Ce dernier était chef du bureau opérations de la 4<sup>ème</sup> DI en mai 1940. Il y démontra déjà ses qualités tactiques. Capturé à la fin du mois il parvint à s'échapper non sans avoir été profondément marqué par une réflexion d'un officier allemand sur la décadence de la France.

Ayant rejoint les lignes françaises, il demanda et obtint d'être affecté à une unité combattante. C'est au sein de cette unité qu'il fut blessé et capturé. Il s'évada à nouveau et rejoignit Londres.

Outre la remarque de l'officier allemand et la démonstration des talents tactiques du capitaine de Hautecloque, il faut retenir de cette période qu'il en tira des conclusions utiles pour la suite.

« En dernier lieu – et l'expérience est à la fois dure et riche – les combats et l'évasion ont permis à Hautecloque de toucher du doigt à la fois la faiblesse de l'armée française et la force de l'armée allemande. De cette dernière, quatre aspects parmi bien d'autres sont notables : la liaison des armes (notamment blindés, infanterie, artillerie) et des armées (notamment l'aviation) est étroite ; les transmissions fonctionnent vite et bien ; l'organisation logistique suit le rythme des combats ; l'esprit est offensif et les chefs commandent à l'avant. La leçon ne sera pas perdue. »<sup>135</sup>

Tous les officiers d'active n'étaient pas issus de Saint-Cyr, certains intégrés après leur service militaire s'illustrèrent aussi, parfois sous d'autres cieux que celui de la métropole. Le capitaine Gribius commença sa carrière comme appelé au 5<sup>ème</sup> RC en 1927. Il suivit le cours des élève officiers de réserve et termina son service militaire comme sous-lieutenant de réserve. Après son service, il effectua quelques périodes de réserve avant d'être autorisé à servir en situation d'activité en 1932. Il commença alors un parcours similaire à un officier d'active.

En 1940, il commandait le 4<sup>ème</sup> escadron du 29<sup>ème</sup> RD et s'illustra lors de la campagne de France comme le montre le texte de sa citation.

« Très brillant lieutenant qui, venant de prendre le commandement d'un escadron de combat, a su le conduire au feu avec une énergie et une ardeur exemplaire. Le 20 mai 1940, chargé d'une difficile mission à l'intérieur des lignes ennemies, s'en est acquitté avec audace et sang-froid, fournissant les renseignements demandés et mettant hors de combat plusieurs armes anti-chars. Contraint d'abandonner son char sur le terrain, a rejoint le Régiment avec son équipage malgré les difficultés et le danger d'un parcours dans une région occupée par l'ennemi. »<sup>136</sup>

---

<sup>135</sup> Compagnon Jean (général CR), *LECLERC Maréchal de France*, Paris, Flammarion, 1994, 630 p, p 131.

<sup>136</sup> Ordre de l'armée ordre 14/C du 09.06.1940. Dossier personnel général Gribius, SHD carton 14 YD 1180.



Affecté au Sénégal en février 1941, il prit le commandement d'un escadron de Somua au 12<sup>ème</sup> GACA (ex Groupe d'Escadrons Autonome (GEA) du 1<sup>er</sup> RCA). Son unité fut envoyée en Afrique du nord et devint le 12<sup>ème</sup> RCA en février 1943<sup>137</sup> et participa à la campagne de Tunisie et s'y illustra comme le prouve le résumé de ses notations.

« En 1941-1942 est affecté en AFRIQUE FRANCAISE (Groupe d'Escadron chars-auto de DAKAR) est promu capitaine au choix en décembre 1941, y est noté comme Officier de grande classe. Remarquable au point de vue technique professionnelle (motorisation et engin mécanique). Commande sans trace de faiblesse mais avec bonté, une troupe qui lui est totalement dévouée. Type même de l'Officier Instructeur chargé de la formation des jeunes Officiers dans une école. [...] En 1943, sur le front Sud-Algérien, commandant un Escadron hors de pair, a obtenu de ses hommes de véritables tours de force. A fait l'admiration des Officiers Américains combattant à ses côtés. Ne mérite que des éloges.

En TUNISIE : en tête d'un groupement, participe avec son escadron SOMUA à l'exploitation, après la prise du pont du FAS MOGLIANE, ZAGHOUAN, jusqu'à BOU FICHA. Manoeuvrier remarquable. Montre une fois de plus une générosité et une ardeur rarement égalées. Reçoit la Légion d'honneur. Sur le front Germano-Italien, avec une troupe fatiguée par deux années d'épreuves, a démontré la rare valeur de son unité en conduisant avec une maîtrise qui a provoqué l'admiration des Généraux HOELTZ et LE COUTEUX le dernier escadron de chars SOMUA de l'Armée Française jusqu'à la victoire de GAFSA à TUNIS. »<sup>138</sup>

Ayant montré ses qualités tactiques et sa maîtrise du combat blindé lors de deux campagnes à la tête d'unités élémentaires de chars. Le capitaine Gribius rejoignit l'état-major de la 2<sup>ème</sup> DB.

A la tête des divisions blindées et des unités élémentaires se trouvaient donc des officiers ayant acquis une solide expérience du combat blindé. Certes ils apprirent dans la défaite mais ils surent tirer les enseignements de ces combats et prendre ce qu'il y avait de novateur et d'efficace dans la tactique blindée ennemie. Ce ne fut pas toujours le cas des grands chefs au niveau de l'armée et des corps d'armée.

### **De grands chefs pas toujours à l'aise avec l'utilisation des blindés**

De par leurs origines et leurs expériences passées, les chefs français de niveau armée ou corps d'armée étaient peu familiarisés à l'emploi des unités blindées.

Même s'il était cavalier d'origine, le chef de la 1<sup>ère</sup> armée était fantassin dans l'âme ayant effectué la majorité de sa carrière dans l'infanterie.

S'il commença la première guerre mondiale dans la cavalerie au 12<sup>ème</sup> RD, chargeant même avec son peloton contre les Uhlans, il bascula, comme beaucoup de ses pairs, dans l'infanterie quand les unités de cavalerie furent démontées. Il poursuivit et termina la guerre à la tête d'unité d'infanterie et s'y illustra.

Auréolé de cinq blessures et de huit citations, il s'illustra à nouveau au Maroc entre 1921 et 1926. De retour en métropole, il eut une carrière classique mais brillante d'officier d'état-major entrecoupée d'affectation en corps de troupe et de stage de formation, notamment l'ESG de 1927 à 1929.

Son commandement du 151<sup>ème</sup> RI fut remarqué et lui permit de suivre les cours du Centre des Hautes Études Militaires (CHEM)<sup>139</sup>.

Ses postes en état-major aussi bien au conseil supérieur de la défense nationale qu'au 4<sup>ème</sup> bureau de l'état-major des armées, s'ils lui permirent d'être au fait des relations internationales et

---

<sup>137</sup> Rappelons que ce régiment était commandé par le colonel de Langlade.

<sup>138</sup> Dossier personnel général Gribius. *Op.cit.*

<sup>139</sup> Le CHEM est un organisme de formation dont le but est de préparer les officiers qui suivent cette scolarité à tenir des postes à haute responsabilité dans les armées.

du fonctionnement des états-majors<sup>140</sup>, le tinrent cependant éloignés des réflexions tactiques ayant cours durant l'entre-deux guerres.

Plus jeune général de France en 1939, il commanda avec brio la 14<sup>ème</sup> DI, notamment à Rethel ou il tint tête plusieurs jours aux divisions allemandes.

Resté dans l'armée d'armistice, il refusa l'inaction face à l'invasion de la zone libre, fut arrêté, condamné, s'évada et rejoignit l'Afrique du nord.

Appelé au commandement de l'armée B, il resta imprégné de la prépondérance de l'infanterie. Ce sentiment avait été renforcé par son succès lors de la campagne de France, où il n'avait pas été débordé par les *Panzerdivisionen* et donc n'avait pas eu conscience de l'efficacité des blindés dans la guerre moderne. Pour lui, les unités blindées étaient de la « blindaille ».

« N'appelle-t-il pas les chars la « blindaille », une sorte de ferraille caquetante qui fait plus de bruit que l'infanterie, la « piétaille », mais rend moins de services et coûte beaucoup plus cher ? ».<sup>141</sup>

Le cavalier démonté qu'était le général de Lattre avait peu d'expérience du combat blindé. Il en était de même de ses deux commandants de corps d'armée.

En effet les généraux Béthouart et de Monsabert étaient tous les deux de purs fantassins, chacun ayant une spécialité marquée dans l'infanterie. Le premier était un spécialiste des troupes de montagnes, le second fit une grande partie de sa carrière dans l'armée d'Afrique.

Camarade de promotion de Charles de Gaulle et d'Alphonse Juin, le général Béthouart commença sa carrière dans l'infanterie au 152<sup>ème</sup> RI. Trois fois blessé et cité, il s'illustra durant la première guerre mondiale qu'il termina capitaine après avoir commandé successivement une section, une compagnie et un bataillon.

À l'issue du conflit, il servit successivement à l'étranger (Finlande, Yougoslavie), en état-major et dans les troupes alpines. Professeur au centre d'étude de montagne, commandant le 24<sup>ème</sup> BCA, il avait toutes les compétences pour prendre le commandement de la 5<sup>ème</sup> demi-brigade de chasseurs alpins en 1938 puis pour être désigné comme commandant de l'expédition de Narvik.

Comme nous l'avons vu précédemment, il choisit de rejoindre l'Afrique du nord au retour de l'expédition scandinave. Après l'opération *Torch*, il fut entre autres le chef de la délégation française au États-Unis chargée de négocier le réarmement de l'armée française.

C'est donc un fantassin, spécialiste du combat en montagne, ayant vaincu les Allemands sur un terrain qu'il connaissait mais où les blindés n'avaient pas un rôle prépondérant<sup>142</sup> qui prit le commandement du 1<sup>er</sup> C A pour le débarquement de Provence.

Un peu plus âgé que son homologue du 1<sup>er</sup> CA, le général de Monsabert est un « Africain ». Affecté au Maroc à sa sortie de Saint-Cyr, il quitta les rives sud de la Méditerranée pour participer à la grande guerre dans les rangs du 1<sup>er</sup> Régiment Mixte de Zouaves et Tirailleurs puis du 9<sup>ème</sup> Régiment de Marche de Zouaves<sup>143</sup>.

Mise à part sa scolarité à l'ESG, il effectua la majorité de sa carrière, en dehors de la troupe, en Afrique du nord.

---

<sup>140</sup> Ce sont des postes à l'interface du militaire et du politique qui permettent de se constituer un solide carnet d'adresses.

<sup>141</sup> Lamarque Philippe, *Le débarquement de Provence, 15 août 1944*, Paris, le cherche midi, 2003, 220 p, p 175.

<sup>142</sup> Rappelons cependant que le corps expéditionnaire de Narvik comprenait une compagnie de chars. Mais ils furent employés en appui de l'infanterie comme le prévoyait la doctrine. De plus, face à eux, il n'y avait pas de blindés.

<sup>143</sup> Les régiments de zouaves et de tirailleurs étaient les régiments d'infanterie de l'armée d'Afrique.

Ayant pris fait et cause pour les alliés lors du débarquement, il se vit confier le commandement de la 3<sup>ème</sup> Division d'Infanterie Algérienne (DIA). Il créa et forma cette unité avant de la mener au combat lors de la campagne d'Italie où elle s'illustra notamment lors des combats du Belvédère.

Il était encore à la tête de sa division lors du débarquement de Provence et participa activement à la libération de Toulon et de Marseille. Lors de la création du 2<sup>ème</sup> CA, c'est naturellement qu'il en prit le commandement. Comme le général Béthouart, son parcours le tint relativement éloigné des unités blindées. L'armée d'Afrique en possédait peu et le CEF composé de DI n'avait pas de régiments de chars.<sup>144</sup> Certes les DI avaient un régiment de cavalerie mais leur équipement et leur rôle (Auto Mitrailleuse M 8 (AMM 8), *scout car* avec des missions de reconnaissance et d'appui) ne préparait pas leur commandeur à des manœuvres blindées d'envergure.

Les deux commandants de CA étaient donc peu familiarisés à la manœuvre d'unités blindées en tant que telle. Même s'il l'avait été, ils n'en auraient pas forcément eu le plein emploi tant ils étaient menés « rennes courtes » comme nous le verrons plus tard. Avant de commander le 2<sup>ème</sup> CA, le général de Monsabert commanda une DI et son profil est semblable aux autres commandants de DI. Dans leur grande majorité, ils étaient des officiers d'infanterie légère, des coloniaux ou des anciens de l'armée d'Afrique peu au fait de la tactique blindée.

En effet, tous les autres commandants de DI étaient fantassins avec souvent une spécialité qui ne les prédisposait pas à être des experts dans l'emploi des blindés.

Les général Brosset<sup>145</sup> et Garbay<sup>146</sup> successivement commandant de la 1<sup>ère</sup> Division Française Libre (DFL)<sup>147</sup> étaient fantassins. Le premier était fantassins de ligne à ses débuts avant de rejoindre les troupes coloniales et méharistes et de poursuivre sa carrière en Afrique du nord. Le second avait choisi l'infanterie coloniale et y resta avant de rejoindre la France Libre.

Le général Guillaume<sup>148</sup>, qui succéda au général de Monsabert à la tête de la 3<sup>ème</sup> DIA, était un « vieil africain ». Après avoir combattu dans l'infanterie pendant la première guerre mondiale, (fait prisonnier il la termina dans un *oflag*), il rejoignit le Maroc qu'il ne quitta guère que pour de brefs intermèdes à l'étranger (attaché militaire à Belgrade) ou en métropole (ESG entre autres). En Afrique du nord, sa carrière fut étroitement liée aux goums<sup>149</sup>. Et c'est à la tête des goums qu'il se trouvait lorsqu'il remplaça le général de Monsabert. Spécialiste de l'infanterie légère, il n'avait pas, lui non plus, une grande expérience de l'emploi d'unités blindées, fussent-elles organiques à sa division comme unité de reconnaissance.

---

<sup>144</sup> En fonction de la situation tactique, les unités françaises reçurent ponctuellement le renfort de bataillon de chars américains mais organiquement il n'y avait pas de chars moyens au CEF. Les divisions françaises ont souvent eu des unités de chars américaines (niveau bataillon pour une division) détachées au profit des divisions d'infanterie, par exemple l'ordre particulier n° 72, CORPS EXPEDITIONNAIRE FRANCAIS, Etat-Major 3° Bureau, N° 1230/CEF/3/S du 28 avril 1944, détache un bataillon de chars médium à la 1<sup>ère</sup> DMI et un à la 3<sup>ème</sup> DIA. SHD Carton 10 P 48.

<sup>145</sup> Commandant la division jusqu'au 19 novembre 1944.

<sup>146</sup> Commandant la division à partir du 20 novembre 1944.

<sup>147</sup> Qui fut rebaptisé 1<sup>ère</sup> DMI.

<sup>148</sup> Commandant la division à partir du 12 septembre 1944, l'intérim ayant été assuré par le général Duval entre le 2 et le 12 septembre.

<sup>149</sup> Les goums étaient des unités d'infanterie légère composées de troupes indigènes (Marocains) encadrées par des Européens. Un Goum était l'équivalent d'une compagnie. Trois goums formaient un Tabor (équivalent à un bataillon). Trois tabors formaient un groupement de tabor marocain (GTM). Il y avait quatre GTM, ils étaient aux ordres du général Guillaume lors du débarquement de Provence.

Les généraux qui se sont succédé à la tête de la 2<sup>ème</sup> Division d'Infanterie Marocaine (DIM) étaient des fantassins au fort tropisme « armée d'Afrique ». Le général Dody<sup>150</sup> était déjà un lieutenant expérimenté en 1914 et fut promu capitaine en 1915 ; il termina la guerre comme chef de bataillon avec de brillants états de service (légion d'honneur, sept citations et deux blessures. Durant l'entre-deux guerres, sa carrière se partagea entre le corps de troupe, la formation et les grands états-majors. Il fut instructeur à Saint-Cyr, professeur à l'École de guerre après y avoir été stagiaire. Il servit à l'état-major des armées et à celui du conseil supérieur de la guerre. Pendant la campagne de France, il commanda la 8<sup>ème</sup> DI avant de rejoindre l'Afrique du nord après l'armistice.

« [...] d'un calme imperturbable même dans les circonstances les plus dramatiques, remarquable organisateur et tacticien, ayant le goût de la méditation et de la réflexion, le sens de l'humain par l'intérêt porté à ses subordonnés dont il aime recueillir les avis, il reste cependant marqué par son passage de professeur à Saint-Cyr et à l'École de Guerre. Il a conservé un certain dogmatisme, assorti d'un humour froid et parfois caustique, mais donnant toujours la priorité à l'intérêt général. »<sup>151</sup>

Le dogmatisme souligné par Pierre Le Goyet, ne prédisposait pas le général Dody à employer des unités blindées qu'il aurait sous sa responsabilité de la meilleure des manières.

Le général Carpentier commença sa carrière comme sous-lieutenant d'infanterie lors de la première guerre mondiale. Pendant l'entre-deux guerre, il alterna des postes en métropole (instructeur à Saint-Cyr, stagiaire ESG) et en Afrique du nord où il servit en état-major et en corps de troupe, notamment à la tête du 4<sup>ème</sup> bataillon du 1<sup>er</sup> Régiment de Tirailleurs Marocains (RTM). Il était chef d'état-major de la 1<sup>ère</sup> armée lorsqu'il reçut le commandement de sa division. Ses antécédents et surtout son passage à la 1<sup>ère</sup> armée n'en faisait donc pas un spécialiste des blindés et de la façon la plus judicieuse de les employer.

Même s'il en prit tardivement le commandement et n'eut pas le temps d'imprimer sa marque avant la fin du conflit, le général Linares<sup>152</sup> avait un profil similaire à celui de ses prédécesseurs. Simple fantassin au début de la 1<sup>ère</sup> guerre mondiale, il termina la guerre comme sous-lieutenant d'infanterie après un rapide passage à Saint-Cyr. Servant en métropole et en Afrique du nord entre les deux conflits, il commanda le 15<sup>ème</sup> BCA pendant la drôle de guerre. Ayant rejoint l'Afrique du nord après l'invasion de la zone libre, il y reçut le commandement du 3<sup>ème</sup> Régiment de Tirailleurs Algériens (RTA) qu'il mena au feu lors de la campagne d'Italie et du débarquement de Provence. Il rejoignit ensuite l'état-major de la 1<sup>ère</sup> armée dont il fut le chef juste avant de recevoir le commandement de la 2<sup>ème</sup> DIM. Ancien alpin, commandant d'un régiment de tirailleurs durent la campagne d'Italie et chef d'état-major de la 1<sup>ère</sup> armée, rien ne le préparait donc à la parfaite maîtrise de l'emploi d'unités blindées fussent-elles de reconnaissance.

La 4<sup>ème</sup> Division Marocaine de Montagne (DMM) comme son nom l'indique était une unité spécialisée dans le combat en montagne. Ses commandeurs successifs avaient donc un passé « alpin ». Le général Sevez<sup>153</sup> fut mobilisé comme officier dans les troupes alpines au début du premier conflit mondial. Il termina la guerre comme capitaine en ayant toujours combattu dans

---

<sup>150</sup> Commandant la division jusqu'au 17 septembre 1944

<sup>151</sup> Le Goyet Pierre, *La campagne d'Italie, une victoire quasi inutile*, Paris, nouvelles éditions latines, 1986, 302 p, p 104-105.

<sup>152</sup> Commandant la division à partir du 14 avril 1945.

<sup>153</sup> Commandant la division jusqu'au 14 décembre 1944.

des régiments d'infanterie alpine. Durant l'entre-deux guerres, il servit en Afrique du nord à la légion étrangère et en état-major et en métropole. Fait prisonnier en 1940, il fut libéré en 1941 et rejoignit le général Juin en Afrique du nord. Après la campagne de Tunisie, il fut nommé à la tête de la 4<sup>ème</sup> DMM qu'il dirigea en Italie et durant la campagne de France. Pur fantassin, il avait peu d'expérience du combat blindé.

Son successeur, le général de Hesdin<sup>154</sup> était sous-lieutenant depuis un an lorsque la guerre éclata. Artilleur, il n'en fit pas moins une guerre remarquable. Il tint ensuite des postes opérationnels au levant dans les années vingt avant de servir à l'état-major des armées. Après avoir été chef de corps du 68<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie (RA) en 1941, il fut, entre-autre, commandant de l'artillerie divisionnaire de la 3<sup>ème</sup> DIA avant de prendre le poste de chef d'état-major du CEF durant la campagne d'Italie. Lorsqu'il fut nommé à la tête de la 4<sup>ème</sup> DMM son expérience du combat blindé était limitée comme beaucoup de ses homologues.

Les trois généraux qui se succédèrent à la tête de la 9<sup>ème</sup> Division d'Infanterie Coloniale (DIC) étaient, bien évidemment des coloniaux. Engagé dans l'infanterie pour la durée de la guerre qu'il termina comme lieutenant, le général Magnan<sup>155</sup> intégra Saint-Cyr en 1920 et choisit l'infanterie coloniale à l'issue de sa scolarité. Comme tout officier colonial, il alterna les postes outre-mer (Afrique du nord, Afrique Occidentale Française (AOF), extrême orient) en corps de troupe dans des Régiments de Tirailleurs Sénégalais (RTS) ou d'Infanterie Coloniale (RIC) ou en état-major, avec des affectations en métropole en état-major. Chef de corps du Régiment d'Infanterie du Maroc (RICM), il aida au débarquement allié en novembre 1942. Il succéda au général de Monsabert à la tête des corps-francs avant de prendre le commandement de la 9<sup>ème</sup> DIC dont des éléments participèrent à la libération de l'île d'Elbe. Ensuite il mena sa division lors de la campagne de France. Son expérience du combat blindé était également limitée.

Le général Morlière<sup>156</sup> rejoignit le front en 1916. Colonial, il fit des séjours en Indochine, entrecoupés de retours en métropole pour servir comme instructeur à Saint-Cyr, comme officier traitant au ministère de la guerre ou comme stagiaire à l'ESG. De 1942 à 1944 il commanda le 18<sup>ème</sup> RTS avant de rejoindre la 9<sup>ème</sup> DIC comme commandant l'infanterie divisionnaire puis comme commandeur. Fantassin colonial et ayant servi longtemps en extrême orient, il avait peu suivi les évolutions doctrinales en matière d'emploi des blindés d'une DI.

Le dernier commandeur de la division durant le conflit était lui aussi un colonial. Sortit de Saint-Cyr à l'été 1918, le général Valluy<sup>157</sup> participa aux derniers mois dans la guerre dans les rangs de RICM. Puis, comme ses pairs, il servit en Afrique du nord, en Chine et en métropole (ESG). Fait prisonnier en 1940, il fut affecté au Sénégal où il commanda le 18<sup>ème</sup> RTS. Ayant rejoint l'Afrique du Nord, il fut le chef d'état-major de la 1<sup>ère</sup> armée avant de prendre le commandement de la 9<sup>ème</sup> DIC à la fin du conflit. Lui aussi était peu familier des blindés de par sa carrière et son passage à l'état-major de la 1<sup>ère</sup> armée.

Les commandants de DI n'avaient donc pas beaucoup d'expérience de l'utilisation des blindés et étaient de surcroît sous les ordres de supérieurs, niveau corps d'armée ou armée qui n'avaient pas complètement intégré les nouveaux concepts d'emploi des unités blindées, notamment au niveau de la division qu'ils ne considéraient pas toujours comme un pion tactique

---

<sup>154</sup> Commandant la division à partir du 15 décembre 1944.

<sup>155</sup> Commandant la division jusqu'au 21 décembre 1944.

<sup>156</sup> Commandant la division du 22 décembre au 11 mars 1945.

<sup>157</sup> Commandant la division à partir du 12 mars 1944.

de base à employer groupée. Ceci ne se retrouvait ni chez les sous-officiers, ni chez les militaires du rang qui avaient tous eu des parcours différents mais suivi la même formation.

### **3 : des sous-officiers et des militaires du rang aux parcours hétérogènes**

Le personnel non officier maîtrisait les savoir-faire techniques et tactiques de l'emploi des blindés ou plutôt du blindé, et ce en dépit d'origine et de parcours différents selon les unités et les histoires personnelles. Comme expliqué supra, ceci était lié à leur origine : FFL, armée d'Afrique, engagés post libération mais aussi de leur statut, anciens militaires de carrières, engagés dès le début du conflit ou avant la création des unités, engagés post débarquement ou FFI intégrés.

#### **Les anciens militaires de carrière**

Les anciens militaires de carrières étaient les anciens de l'armée d'armistice stationnés en Afrique du nord ou ceux qui avaient rallié la France libre. Dans tous les cas, ils avaient une solide expérience militaire et, en grande majorité issus d'unités blindées, connaissaient les actes élémentaires du tankiste ou de l'éclaireur même s'il leur fallut s'adapter à un nouveau matériel et à de nouveaux concepts d'emploi.

Le plus souvent ils appartenaient aux unités qui entrèrent dans le combat soit en ralliant la France Libre soit parce qu'elles étaient stationnées en Afrique du Nord.

Parmi la première catégorie, il y avait des sous-officiers et des militaires du rang issus du 501<sup>ème</sup> RCC, du 1<sup>er</sup> RMSM et du 1<sup>er</sup> RFM. La grande majorité des militaires du rang engagés dès le début du conflit fut assez rapidement promue sous-officiers. Si l'on prend quelques exemples parmi les Compagnons de la Libération<sup>158</sup>, on peut citer.

« Rodolphe Jaeger, 1<sup>ère</sup> CACC, 501<sup>ème</sup> Régiment de Chars de Combat, Colonne Volante  
1<sup>er</sup> Bataillon d'Infanterie de Marine.

Rodolphe Jaeger est né le 22 avril 1920 à Strasbourg dans une famille alsacienne.

En mai 1938, il s'engage à Aix-en-Provence dans l'infanterie coloniale (RICM) comme simple soldat. Il se porte volontaire pour servir au Levant où il rejoint en juillet 1939 le Bataillon de Marche d'infanterie coloniale qui devient, en octobre 1939, le 1<sup>er</sup> Bataillon du 24<sup>e</sup> Régiment d'infanterie coloniale (24<sup>e</sup> RIC).

Stationné au Liban, il refuse l'armistice et passe la frontière de Palestine, le 27 juin, avec les hommes de la 3<sup>e</sup> Compagnie du capitaine Folliot, à l'aide de faux ordres de mission, pour rejoindre les Britanniques. Réunis au camp de Moascar en Egypte, les volontaires français décident de prendre le nom de 1<sup>er</sup> Bataillon d'infanterie de marine (1<sup>er</sup> BIM) et constituent, pour les Britanniques, le premier élément des Free French (Français libres).

Bien entraînés mais mal équipés, les soldats du BIM obtiennent des Anglais, non sans quelques difficultés, du matériel (radio, armement et équipement) permettant de faire face aux conditions particulières de la guerre dans le désert. Rodolphe Jaeger est affecté à la 1<sup>ère</sup> Compagnie comme chauffeur du capitaine Folliot et prend part à la première campagne de Libye contre les Italiens de septembre 1940 à avril 1941 (Sidi-Barani, Tobrouk).

Pour son action en Libye, il reçoit la Croix de la Libération des mains du général de Gaulle au camp de Qastina en Palestine le 26 mai 1941.

Il quitte le 1<sup>er</sup> BIM et est affecté, sous les ordres du lieutenant Volvey, à la 1<sup>ère</sup> Compagnie de chars des FFL avec laquelle il combat en Syrie en juin 1941.

Promu caporal, Rodolphe Jaeger, prend part ensuite, avec la Colonne volante, à la bataille d'El Alamein (Egypte) en novembre 1943 puis à la campagne de Tunisie au printemps 1943 comme tireur de char. Il détruit un char ennemi lors de la bataille de Médenine et reçoit une citation à l'ordre de la division.

---

<sup>158</sup> Le site de l'ordre de la libération met en ligne les biographies de tous les compagnons et est une source importante en matière de renseignements personnels. Voir aussi Muracciole Jean-François, *Les Français libres, l'autre Résistance*, Paris, Tallandier, 2009.

Son unité forme ensuite le 501e Régiment de chars de combat (501e RCC) au sein de la 2e Division blindée du général Leclerc qui se constitue au Maroc à l'été 1943.

Le caporal-chef Rodolphe Jaeger suit l'entraînement et le parcours de la 2e DB qui est rapatriée en Angleterre en avril 1944. Promu sergent, il débarque en Normandie le 3 août 1944. Il participe avec le 501e RCC aux opérations de Normandie au cours desquelles il est blessé le 15 août à Ecouché, refusant d'être évacué.

Il participe ensuite brillamment à la libération de Paris, notamment à Fresnes et à Longjumeau, en qualité de chef de char.

Le 13 septembre 1944, au cours d'une reconnaissance à Dombrot-le-Sec dans les Vosges, le sergent Jaeger est atteint par un tir d'artillerie. Très grièvement blessé, il décède en fin de journée à Vittel. »<sup>159</sup>

Le sergent Jaeger a connu de nombreuses affectations et n'était pas tankiste d'origine. Il s'est cependant remarquablement adapté à son nouveau matériel et à son nouveau poste. D'autres restèrent durant tout le conflit au sein du même régiment. Ainsi en est-il de l'adjudant-chef Guellec.

« YVES Guellec, GRCA, Colonne Volante, 1er Régiment de Marche de Spahis Marocains, 1er Escadron Spahis

Fils de cultivateur, Yves Guellec est né le 26 juin 1913 à Ploaré-Douarnenez dans le Finistère.

Engagé volontaire pour deux ans en 1932 à Quimper, il est affecté au 8e Régiment de dragons à Lunéville.

Promu brigadier en octobre 1932, il se réengage et est nommé maréchal des logis en 1935.

Yves Guellec est affecté au 1er Régiment de spahis marocains, à Beyrouth, en 1938 et sert au groupement d'escadrons légers de Djéziré, puis au groupement d'escadrons légers tcherkess en 1939.

Il est de nouveau affecté au 1er Régiment de spahis marocains en août 1940 et affecté au dépôt des troupes du Levant en février 1941.

Il rallie les Forces Françaises Libres le 31 mars 1941 et est affecté au 1er Escadron de Spahis Marocains sous les ordres du capitaine Jourdié. Il prend part à la campagne de Syrie et est blessé par balle le 15 juin 1941.

Il rejoint son unité après sa guérison et, promu maréchal des logis chef en septembre 1942, participe à la campagne de Libye et de Tripolitaine avec la Colonne volante des FFL.

Adjudant en janvier 1943, il est blessé de nouveau, le 13 avril 1943, par des éclats d'obus, au cours de la campagne de Tunisie, alors qu'il cherchait un observatoire sous un violent tir d'artillerie. Evacué, il rejoint son unité en juin 1943.

Avec le 1er Régiment de marche de spahis marocains (1er RMSM) reconstitué comme unité de reconnaissance de la 2e DB du général Leclerc, Yves Guellec, promu adjudant-chef en janvier 1944, fait mouvement sur l'Algérie est dirigé vers l'Angleterre en avril 1944.

Il débarque à Grandcamp le 4 août 1944 et prend part à la campagne de Normandie, à la libération de Paris et à la campagne des Vosges.

Au cours des combats pour dégager la route de Strasbourg, le 19 novembre 1944, alors qu'il entraîne son peloton à l'assaut des résistances ennemies qui occupent le col de Lafrimbolle en Moselle, Yves Guellec est tué à l'ennemi. »<sup>160</sup>

Les engagés du RFM changèrent non seulement de spécialité mais aussi de milieu. Marins à l'origine, ils combattirent à terre comme spécialistes anti aérien et anti chars lors de l'épopée du 1<sup>er</sup> BFM, puis comme éclaireurs avec le 1<sup>er</sup> RFM. Le premier maître Rubaud est un exemple de l'adaptabilité et de la constance professionnelle dont firent preuve les marins du RFM.

« LOUIS Rubaud, 1er Bataillon de Fusiliers Marins, 1er Régiment de Fusiliers Marins

Fils d'un employé des chemins de fer, Louis Rubaud est né le 9 octobre 1917 à Dol de Bretagne (Ille-et-Vilaine).

Après le certificat d'études primaires, il exerce la profession de menuisier avant de s'engager dans la marine à Brest en janvier 1937.

Matelot charpentier, il sert sur la Jeanne d'Arc jusqu'en juillet 1939.

Affecté sur le cuirassé Paris à la déclaration de guerre de septembre 1939, il est promu quartier-maître de 2e classe en janvier 1940.

En juin 1940, le Paris est évacué en Grande-Bretagne à Plymouth puis saisi par la marine britannique.

Louis Rubaud choisit de s'engager dans les Forces françaises libres le 1er juillet 1940.

---

<sup>159</sup> <http://www.ordredelaliberation.fr>.

<sup>160</sup> <http://www.ordredelaliberation.fr>.

Il est immédiatement affecté au 1er Bataillon de fusiliers marins (1er BFM) créé par décision du contre-amiral Muselier. Louis Rubaud prend part à tous les combats du 1er Bataillon puis 1er Régiment de fusiliers marins (1er RFM). Il participe à l'opération de Dakar en septembre 1940 puis au ralliement du Gabon en novembre et à la campagne de Syrie en juin 1941.

Chef de pièce de DCA, promu quartier-maître de 1ère classe, il se distingue tout particulièrement en Libye, le 5 avril 1942 à El Telim avec la 1ère Brigade du général Koenig lorsque sa pièce est mitraillée par 27 appareils ennemis, et à Bir-Hakeim du 27 mai au 11 juin 1942.

Nommé second maître en janvier 1944, il se distingue de nouveau en Italie en mai et juin 1944 avant de débarquer en Provence avec la 1ère Division française libre en août 1944.

Pendant la campagne de France il permet, dans les Vosges, le 27 septembre 1944, la capture de plusieurs prisonniers. En Alsace, il montre à nouveau les plus belles qualités de sang-froid au cours d'une patrouille, le 28 novembre 1944, dans les environs de Masevaux où, malgré le feu violent de l'ennemi, il a ouvert la voie de l'infanterie amie jusqu'au village de Sickert et réussi à ramener tous les blessés.

Dans le massif de l'Authion, du 10 au 13 avril 1945, malgré 50% de perte de son effectif, le second maître charpentier Rubaud ne cesse de montrer le même allant et la même audace, appuyant l'avance des chars sur Cabanes-Vieilles, Plan Caval, Giagiabella. A Ventabren, le 13 avril 1945, il ramène sous le feu d'armes automatiques un officier de char blessé et est lui-même blessé par balle.

Nommé maître à l'issue de la guerre, il poursuit sa carrière dans la marine servant sur de nombreux bâtiments jusqu'à sa retraite comme premier maître charpentier en septembre 1962. »<sup>161</sup>

Ces sous-officiers et militaires du rang étaient donc déjà « à poste » lorsqu'ils décidèrent de poursuivre la lutte. Ils furent rejoints par des volontaires qui s'engagèrent au début du conflit ou furent incorporés lors de la montée en puissance de la nouvelle armée française en Afrique du nord.

### **Les engagés du début du conflit et les rappelés (Afrique du nord)**

Les soldats d'active, militaire du rang ou sous-officiers, formèrent l'ossature des unités blindées FFL ou de l'armée d'Afrique. Leur expérience de la vie militaire et pour certains du combat leur permit d'accueillir, d'incorporer et d'encadrer les recrues qui rejoignirent leur unité dès 1940 ou en 1942.

Ces recrues venaient de tous les horizons et voulaient avant tout se battre.

Dès le 18 juin, Pierre Coatpéhen, aide artificier à l'arsenal de Brest, décida de rejoindre l'Angleterre. C'est ce qu'il fit le 19 juin.

« L'après-midi du 18 juin, on apprend que les troupes allemandes sont à Paris. Dans les ateliers, on travaille au ralenti ou on ne travaille plus du tout : à quoi bon, si c'est pour que l'envahisseur vienne tout saisir. On brûle les archives. Vers 17 heures, un avion chasseur allemand vient nous narguer en passant à quelques mètres au-dessus de la rivière de l'Élorn qui longe la Pyro, comme s'il effectuait un vol d'entraînement. Cela nous décourage, nous ainsi que tout le personnel.

Je rentre chez mes parents au Relecq-Kerhuon et enterre mon dossier d'artificier dans le jardin (quel acte de patriotisme !). Mes parents sont tristes et nous parlons de la situation. Papa, qui a fait la guerre de 1914-1918, me dit :

« Pierrot, ne reste pas avec les Boches.

- Fais ce que tu veux, ajoute Maman, car s'il t'arrivait malheur, je ne voudrais pas être responsable.

Ma décision est prise, il faut que je parte. Nous pleurons à chaudes larmes. Maman me prépare alors une valise de linge tandis que, naïvement, j'essaie de la rassurer :

« Ne t'en fais pas, je reviens dans quinze jours »

Je reviendrai cinq ans après. »<sup>162</sup>

Il signa son engagement dans les FFL le 1<sup>er</sup> juillet 1940 et fut affecté à la deuxième compagnie de chars des forces françaises libres après un bref passage au mess comme serveur. À

<sup>161</sup> <http://www.ordredelaliberation.fr>.

<sup>162</sup> Coatpéhen Pierre, *op. cit.* p 8-9.



partir de ce moment, il ne quitta plus la 2<sup>ème</sup> compagnie et suivit ses pérégrinations en Afrique. Après le Nigéria et l'Afrique centrale, il rejoignit la force L et suivit une formation sur chars assurée par les Américains.

Il fut affecté comme tireur sur le char « Romilly ». C'est à bord de ce *Sherman* qu'il débarqua en août 1944 et fut de tous les combats d'Écouché à Berchtesgaden. Mais son principal titre de gloire est d'être rentré le premier dans Paris le 24 août 1944 au sein du détachement du capitaine Dronne<sup>163</sup>.

À la fin de la guerre, Pierre Coatpéhen fut démobilisé et retrouva sa Bretagne natale et son emploi à l'arsenal.

Jean-Joseph Laborde partit lui aussi dès juin 1940 mais du sud-ouest.

« Jean-Joseph Laborde est né le 11 avril 1922. En juin 1940, il termine ses études au collège technique de Pau. Le 21 juin, il embarque à Bayonne sur un cargo belge, le « Léopold 2 » Il s'engage dans les Forces Françaises Libres, le 1<sup>er</sup> juillet 1940, à Londres. Il est affecté à la 1<sup>ère</sup> Compagnie de Chars et participe aux opérations de Dakar. Il débarque ensuite à Douala. En juin 1941, il est affecté à l'état-major de la 1<sup>ère</sup> Division Française Libre et participe aux campagnes de Syrie, d'Égypte et de Lybie. Il retrouve la Compagnie de Chars en février 1943 et combat dans le sud tunisien. En septembre, il est affecté à la section de chars légers de l'état-major du 501<sup>e</sup> RCC, qui vient d'être constituée à Sabratha, en juillet 1943. A Temara, il devient pilote de char. En août 1944, il prend part aux combats de Normandie et de Paris. En septembre, nommé chef de chars, il participe aux combats d'Andelot et de Rambervillers. En décembre, sa conduite à Herbsheim lui vaut d'être cité. Il combat jusqu'à Berchtesgaden et est démobilisé le 30 juin 1945. »<sup>164</sup>

D'autres rejoignirent les FFL un peu plus tard comme Antoine Chapuzy qui servit comme tireur sur AMM 8 au 1<sup>er</sup> RSM.

« Il y a 70 ans, au petit matin, un escadron de la 2<sup>e</sup> D.B., arrivant de BABO par ROMANSWILLER, entrain dans WASELONNE. Enfin la libération pour les Wasselonnais qui allaient accueillir avec ferveur et allégresse leurs libérateurs.

Parmi eux, Antoine CHAPUZY, jeune garçon de ferme, parti de Saint-Etienne en mars 1941 pour s'engager, descendu à Marseille à vélo pour s'embarquer à destination de l'Afrique du Nord où la France Libre continue le combat. Antoine va participer aux combats d'Afrique du Nord, puis fera partie de la grande épopée de la 2<sup>e</sup> D.B. du général LECLERC.

Antoine y intègre le Régiment de Marche des Spahis Marocains. Avec ses compagnons d'arme, il débarque en Normandie, à Utah Beach, le 1<sup>er</sup> août 1944 et participe à la libération de la France.

Dans un petit carnet, il note jour après jour la progression de la 2<sup>e</sup> D.B. Régulièrement il inscrit le nom des camarades morts au combat et, au bas de la page, il commente : « triste journée ». L'avancée se poursuit : la libération de Paris, les durs combats en Lorraine et dans les Vosges, et enfin la ruée vers l'Alsace. »<sup>165</sup>

Démobilisé à l'issue du conflit, Antoine Chapuzy s'installa dans les Vosges.

Ferdinand Arretche, basque d'origine, choisit la filière espagnole.

« Ferdinand ARRETCHÉ est né le 27 mai 1924. Ce solide Basque participe, avec ses parents, à un réseau d'évasion par les Pyrénées puis est contraint, à son tour, de franchir la frontière. Sa mère, emprisonnée à Biarritz, est relâchée par erreur. Son père sera déporté à Buchenwald dont il ne reviendra pas. Ferdinand ARRETCHÉ est interné au camp de Molinar de Caranza. Libéré, il rejoint le Maroc et s'engage le 23 octobre 1943 dans la 2<sup>e</sup> D.B. Il est affecté à la section de protection du GTV, Groupement Tactique Warabiot. Il exerce les fonctions de pilote sur le char « Tuileries » puis sur le « Buttes-Chaumont ». Avec ses camarades, il débarque en août 1944 à Utah Beach et participe aux combats de Normandie. Il entre dans Paris, le 25 août, aux commandes du « Buttes-Chaumont ». Son chef de Peloton s'appelle Jean Nohain. Il est cité à l'ordre de la brigade lors de ces combats. Il participe ensuite à la

---

<sup>163</sup> Le Romilly est l'un des trois chars de la section qui constituait la partie blindée du détachement du capitaine Dronne.

<sup>164</sup> *In memoriam*, hors-série de caravane, 13<sup>ème</sup> édition, 2015, p 13-14.

<sup>165</sup> *Il y a 70 ans, Caravane*, 4<sup>ème</sup> trimestre 2015, N° 469, janvier 2016, Galaxy imprimeurs, 54 p, p 25.

campagne des Vosges. En permission au pays basque en Novembre, il rejoint la Division quelques jours après la libération de Strasbourg et est engagé dans la fin des combats d'Alsace puis dans ceux de la campagne d'Allemagne. »<sup>166</sup>

De jeunes hommes désireux de lutter pour libérer le sol national s'engagèrent aussi dans l'armée d'Afrique. Parmi eux, un tout jeune homme au patronyme prestigieux : Bernard de Lattre de Tassigny.

Né le 11 février 1928 à Paris, il montra très tôt un vif intérêt pour la chose militaire suivant ainsi l'exemple de son père.

Lui aussi refusa la défaite et montra sa détermination en participant activement à l'évasion de son père. Avec sa mère, il suivit le futur chef de la 1<sup>ère</sup> armée outre méditerranée.

« Après avoir rejoint l'Afrique au début de 1944, Bernard est jugé trop jeune pour être incorporé dans l'armée de libération qui se prépare pour le débarquement. Cependant, devant sa volonté farouche de combattre, le Général de Gaulle lui-même accorde une dispense d'âge à Bernard de Lattre. Affecté au 2<sup>o</sup> Régiment de Dragon, le 8 août 1944, la guerre commence pour lui à 16 ans. Le 8 septembre, à Autun, il est sérieusement blessé et est décoré de la Médaille Militaire à titre exceptionnel. Il participe à la campagne d'Allemagne et est nommé Maréchal des Logis le 16 Juillet 1945. »<sup>167</sup>

Il resta dans l'armée et mourut, en mai 1951, en Indochine en défendant le poste qu'il occupait avec son peloton du 1<sup>er</sup> Régiment de Chasseurs (RCH).

Yves Brincourt devança l'appel pour rejoindre l'armée d'Afrique.

« Yves BRINCOURT devance l'appel et choisit les chars plutôt que les transmissions où il a été préalablement affecté. Il se présente à la caserne des chasseurs d'Afrique de Mascara, en Oranie, en novembre 1943. Il est affecté ensuite, au 4<sup>e</sup> Régiment de Cuirassiers à Anfa, près de Casablanca où il perçoit des uniformes américains, le fusil « springfield » a remplacé le vieux Lebel. Ce régiment est équipé de vingt chars légers. Sa formation au 4<sup>e</sup> Cuirassiers dure six mois, puis son peloton d'élèves brigadiers est désigné pour rejoindre la Division Leclerc qui a subi des pertes depuis le débarquement en Normandie. Ainsi, en août 1944, Yves Brincourt embarque sur un navire anglais pour rejoindre Marseille. A l'aide de GMC, il remonte la vallée du Rhône et intègre le 12<sup>e</sup> régiment de Cuirassiers à Saint-Clément en Lorraine. Cependant, ces renforts ne correspondent pas tout à fait aux besoins, pour deux raisons : la première est qu'ils ont été formés sur des chars légers de 15 tonnes équipés de canons de 37 et qu'ils trouvent des Shermans de 32 tonnes dotés de canons de 75. La deuxième raison est que les spécialisations acquises, tireur en l'occurrence ne correspondent pas toujours aux postes à pourvoir. Il occupe alors les fonctions de grenadier tankiste qui est chargé de protéger le char lorsque ce dernier arrive dans une agglomération, d'abord sur le « Gérardmer » puis sur le « Charleville ». Il participe alors, au sein du 4<sup>e</sup> Escadron, aux combats de Baccarat, à la campagne d'Alsace et donc à la libération de Strasbourg. Après la prise de Strasbourg, il occupe les fonctions de tireur sur le « Charleville » et est cité à l'ordre de la Brigade puis participe à la réduction de la poche de Royan. »<sup>168</sup>

Au fur et à mesure des engagements lors de la campagne de France, des pertes se firent hélas sentir et il fallut compléter les rangs par des engagés qui se manifestèrent après les débarquements et à mesure que les unités progressaient sur le sol français.

## **Les engagés post débarquements et les FFI (amalgame)**

---

<sup>166</sup> *In memoriam, Op. Cit.* p 13.

<sup>167</sup> Soldats de France. fr

<sup>168</sup> *In memoriam, Op. Cit.* p 19.

L'afflux de recrues à partir de juin 1944 était destiné à combler les pertes dues aux premiers combats<sup>169</sup>. Il ne fallait pas non plus décourager l'élan patriotique qui se manifestait par ses actes de volontariat. Enfin la manne que constituaient les FFI devait être encadrée et incorporée dans les unités d'active.

Les nouvelles recrues étaient parfois incorporées directement dans des unités de combat et recevaient une instruction sommaire « sur le tas » avant de se perfectionner directement lors des combats comme en témoigne Raymond Galbrun, engagé en août 1944.

« [...] Au Mans, il était fait appel aux volontaires ayant un permis de conduire ou ayant déjà fait du service militaire.

Et voilà comment le 21 août 1944 à 15 heures 20, je quittai LE MANS (avec peut-être une dizaine d'autres engagés) à bord d'un camion de la 2<sup>e</sup> D.B., direction MORTRÉE pays proche d'ARGENTAN où la guerre était loin d'être terminée.

21-22...23, un mercredi, nous apprîmes que nous partions pour libérer PARIS... les Américains avaient progressé dans la direction mais PARIS leur faisait peur. Après bien des difficultés, LECLERC décida avec les officiels américains dont nous dépendions, d'aller libérer PARIS. Le 23 au soir, nous étions près de VILLACOUBLAY, le 24, nous, enfin ma compagnie<sup>170</sup> dans laquelle j'étais en queue dans un dodge (camion 6x6, 6 roues motrices), arrivâmes à ANTONY vers vingt heures...]

#### **Premières nuit de militaire – l'affectation au 501<sup>e</sup> RCC – l'entrée dans Paris :**

[... au réveil, nous avons un copain et moi une visite ! Un capitaine paraît-il, car je n'y connaissais rien dans les galons, mais je voyais bien que c'était un grand chef et pourtant ce fut d'un air tout timide, tout embêté, qu'il nous dit : « J'aurai quelque chose à vous demander. Nous avons eu deux camarades tués sur un char. Est-ce que vous accepteriez de les remplacer ? je sais, vous arrivez, vous ne connaissez rien mais nous manquons d'effectifs (il nous rappelle le bataillon encore en ANGLETERRE. Si vous acceptez, le char sur lequel vous serez affecté restera le plus possible en fin de convoi d'attaque ». bien sûr, il fallait dire oui. Mais l'arrivée sur un char où il manquait deux copains sur cinq n'était pas des plus gaies. L'accueil parmi ces vieux soldats de vingt, vingt-deux ans, qui avaient connu l'AFRIQUE avec deux ou trois ans d'armée derrière eux, n'était pas très chaleureux.

Et me voilà dans cet engin de trente-deux tonnes comme radio chargeur. ChAR EK

La radio, je n'y connaissais rien. Chargeur, je n'avais jamais vu de canon. Je découvrais ce qu'était un obus. Le chef de char (un sergent, je l'ai su après) me dit : « - la radio, tu ne t'en occupes pas, je m'en occuperai ». Quant à charger le canon en deux ou trois minutes, le tireur m'expliqua comment faire. Voilà comment, je devins membre d'un équipage de char et comment le 25 août, je, (enfin nous) fis une entrée triomphale à Paris, accueilli comme un grand libérateur par tous les parisiens littéralement déchaînés (surtout lorsqu'ils découvrirent que nous étions des français alors qu'ils attendaient des américains).

Ils montaient sur les chars, nous abreuvaient de bouquets, de bouteilles de champagne, nous embrassaient, du véritable délire. Écrire cela m'amène aujourd'hui encore les larmes aux yeux, c'était fou, impossible de décrire, ce qui m'arrivait à moi, le soldat qui n'avait que cinq jours d'armée. Quelle ambiance ! ...]

#### **La formation initiale de pilote de char :**

[... Nous sommes restés quinze jours à PARIS. J'ai fait trois heures d'école de conduite de char. Un char, c'est trente-deux tonnes, des chenilles pour tourner, pas de frein pour s'arrêter, il faut rétrograder, double débrayage indispensable, visibilité très réduite surtout au combat, on roule au périscope<sup>171</sup> avec obéissance aveugle aux ordres du chef. Voilà, au bout de trois heures, on m'affecta comme chauffeur en second<sup>172</sup> (c'est-à-dire que je ne conduisais

---

<sup>169</sup> Contrairement à L'Afrique du nord, il n'y eut pas de mobilisation en métropole. Il fallut donc faire appel au volontariat pour renforcer les effectifs des unités.

<sup>170</sup> Raymond Galbrun était affecté à la 2<sup>ème</sup> compagnie du 501<sup>ème</sup> RCC (NDR).

<sup>171</sup> En dispositions de combat, le pilote pilote tête baissée volet fermé. Il ne voit qu'au travers des épiscopes (NDR).

<sup>172</sup> Ou aide pilote, il est situé en caisse à droite du pilote et arme la mitrailleuse de caisse (NDR)

jamais). En revanche, j'avais une mitrailleuse qu'il m'a fallu découvrir. Il paraît que je savais conduire un char ?...]. »<sup>173</sup>

Ce témoignage nous apprend beaucoup de chose sur les incorporations des volontaires à l'été 1944. Il s'agit tout d'abord de combler les vides souvent dans des conditions difficiles et la froideur de l'accueil de ces « bleus » est compréhensible quand on connaît les liens qui lient les membres des équipages blindés. Ensuite, l'instruction est somme toute très sommaire et ne permettrait pas de faire face à des situations de combat critiques. Cependant cet apprentissage en situation de combat porta ses fruits et Raymond Galbrun termina la guerre comme pilote de char bénéficiant de toute la confiance de son équipage.

Tous les engagés ne furent pas directement affectés dans un peloton de combat. La grande majorité dut d'abord suivre l'instruction de base avant de rejoindre le front. Guy Bourrée fut de ceux-là.

« Né en 1925 à Neuville dans le Calvados, Guy Bourrée travaille à la préfecture d'Alençon lorsque les alliés débarquent sur les côtes normandes à l'aube du 6 juin 1944. Quelques temps plus tard, Guy occupe un emploi à la sous-préfecture de Vire. Au mois de juillet, les combats se faisaient de plus en plus proches. Bernard Lelandais, coursier à la commune, et Guy Bourrée rejoignent Damigny dans l'Orne. Un matin d'août 1944, Lelandais explique, haletant, que l'on se bat à Alençon et qu'il y a croisé des soldats... français ! Guy Bourrée considère son camarade avec beaucoup de circonspection : « *T'es pas fou, non ? C'est des Américains* ». En Normandie, personne ou presque ne sait que la 2<sup>e</sup> Division Blindée de Leclerc a débarqué sur le sable d'Utah Beach dans la nuit du 31 juillet au 1<sup>er</sup> août. La curiosité étant la plus forte, les deux compères se rendent sur place pour en avoir le cœur net. Des Français ! Oui ce sont bien des Français ! Et il y en a toute une division !

Bourrée et Lelandais, tous deux désireux de participer de manière concrète à la libération de leur pays, décident de s'engager. Après avoir signé un contrat pour la durée de la guerre auprès du capitaine Roussel, officier recruteur du 12<sup>e</sup> régiment de cuirassier, les deux jeunes hommes sont embarqués dans un Dodge 6x6. « *Mais pas question de participer aux combats* », explique Guy Bourrée, « *nous étions encore en civil, ils n'allaient tout de même pas demander aux équipages de laisser leurs chars pour nous laisser la place ! finalement, nous avons été équipés à Sées avec du matériel américain. C'est pour cela que j'ai vu la libération de Paris d'assez loin. Nous n'étions pas encore affectés au sein d'unités de combat, ce qui ne nous a pas empêchés de nous mêler à la foule. Paris était en liesse. C'était extraordinaire, de toute ma vie je n'ai jamais vécu cela* ». Après avoir rendu les honneurs, place de la Concorde, au général de Gaulle, Guy Bourrée et ses camarades passent la nuit du 26 au 27 août à l'École Militaire. Débute alors pour eux un long chemin sur les talons de l'Armée allemande qui retraite vers la Moselle. »<sup>174</sup>

Les engagements individuels se firent sans difficultés mis à part parfois un manque de matériel et d'instruction. L'intégration des FFI dans la nouvelle armée fut plus problématique et les engagements des anciens maquisards ne furent pas toujours spontanés comme l'écrit Maurice Waisse.

« Même en faisant abstraction de ces problèmes d'ordre politique ou psychologique, l'intégration aux troupes débarquées des quelques 117 unités FFI, qui firent jonction avec elles, ne pouvait être aisée. Les FFI étaient le plus souvent des hommes jeunes, parfois trop jeunes, mais leur état physique n'était pas toujours satisfaisant en raison de l'absence d'un contrôle médical au moment de leur engagement. Ils avaient, au mieux, une formation à la guérilla qui ne les préparait pas au combat en ligne, le réflexe de conservation du terrain n'était pas une évidence pour eux. Leur encadrement était surabondant, mais le plus souvent sans grandes connaissances techniques. Certes, ils comprenaient des cadres d'active passés par la Résistance, mais ils avaient eux-mêmes deux ans de retard sur ceux qui avaient fait campagne. Tout était nouveau pour eux : procédés de combat, matériels, terminologie. Ils ne disposaient que d'un armement léger de provenances très diverses, ce qui rendait à peu près impossible l'approvisionnement en munitions. Ils n'avaient que peu ou pas de moyens de transports et même les uniformes et les chaussures leur faisaient souvent défaut. Une remise en route rapide des industries de guerre françaises s'avérait

---

<sup>173</sup> Galbrun Raymond, *Mes souvenirs poignants, Caravane*, 4<sup>e</sup>me trimestre 2013, N° 461, janvier 2014, Galaxy imprimeurs 79 p, p 39.

<sup>174</sup> Delogu Stéphane, *En guerre aux côtés de LECLERC*, batailles et blindés N°6, p 4 à 13, p 4.

impossible, seule une aide alliée aurait pu résoudre ces problèmes matériels. Mais le commandement allié avait des exigences pour équiper une armée française très nombreuse. »<sup>175</sup>

Malgré tout, le besoin en infanterie se faisant sentir cruellement, des unités constituées de FFI furent intégrées dans les divisions. Ainsi après la libération de Paris, quatre compagnies rejoignirent la 2<sup>ème</sup> DB, à raison d'une par GT.

« Leclerc utilise cette période<sup>176</sup> pour circuler, parler, tâter le pouls de sa division, écouter et observer. Il relance l'instruction, en particulier celle des jeunes engagés à Paris et en Normandie, ainsi que des quatre compagnies FFI intégrées à Paris, respectivement dans chacun des quatre groupements tactiques de la division. »<sup>177</sup>

Les hommes des unités blindées venaient donc d'horizons différents. Ils n'avaient pas tous la même expérience de la guerre en août 1944. Certains combattaient depuis quatre ans en étant considérés comme des rebelles quand d'autres venaient juste de s'engager, suivant les unités qui venaient de libérer leur village. Ils avaient eu des positions antagonistes et fait des choix qui, un temps, les opposèrent. Ces particularités furent résumées par le général de Gaulle dans ses *Mémoires*.

« Mais je constatais que l'amalgame des troupes venues d'Afrique et des forces de l'intérieur pourrait être mené à bien. Non point que les préventions réciproques eussent disparu entre éléments d'origines diverses. Les « Français Libres » conservaient vis-à-vis de quiconque, une fierté assez exclusive. Les hommes de la clandestinité, longtemps traqués, fiévreux, miséreux, auraient volontiers prétendu au monopole de la Résistance. Les régiments d'Algérie, du Maroc, de Tunisie, bien qu'ils aient été naguère partagés en tendances variées, se montraient unanimement ombrageux de leur esprit de corps. Mais quels que fussent les détours par où le destin avait mené les uns et les autres, la satisfaction de se trouver côte à côte, engagés dans le même combat, l'emportait sur tout le reste dans l'âme des soldats, des officiers, des généraux. »<sup>178</sup>

Mais ils étaient animés de la même foi, de la même volonté de libérer leur patrie occupée depuis quatre longues années. Ce combat, ils le menèrent au sein d'unités prêtes au combat après des parcours différents et parfois mouvementés.

---

<sup>175</sup> Waïsse Maurice, *La naissance de la nouvelle armée française*, [www.institut-strategie.fr](http://www.institut-strategie.fr).

<sup>176</sup> Il s'agit de la période pendant laquelle la division est à l'arrêt en Lorraine, juste avant la prise de Baccarat (31 octobre 1944).

<sup>177</sup> Compagnon Jean (général CR), *Op.Cit.*, p 435.

<sup>178</sup> De Gaulle Charles, *Mémoires*, Gallimard la Pléiade, Paris, 2000, 1<sup>ère</sup> édition 1954, 1505 p, p 621.

## **II : Des unités aux structures identiques mais à l'histoire différente voire antagoniste.**

Les hommes, dont le portrait vient d'être peint, combattaient au sein d'unités organisées de façon identique et homogène. Cette organisation fut le fruit d'études et évolua au cours du conflit pour arriver à un modèle quasi définitif début 1944.

Parallèlement à ces études, un plan d'équipement de la nouvelle armée française fut mis en œuvre qui aboutit à la création des unités blindées qui combattirent ensuite lors de la campagne de France<sup>179</sup>.

### **1 : Les études d'organisation et l'évolution des structures.**

Les unités blindées ne furent pas formées *ex nihilo*. Elles étaient le résultat d'études et de premières réalisations ante 1940. L'épreuve du feu fit l'objet d'un rétex et d'adaptations qui aboutirent, côté français, à une esquisse de DB fin 1943.

#### **L'état des lieux post 1940 en matière d'organisation des unités blindées**

##### *Les études et les règlements avant 1940*

Il n'est pas question de revenir en détail sur les discussions doctrinales qui jalonnèrent l'entre deux guerres en matière d'organisation et de concept d'emploi des unités blindées<sup>180</sup>. Cependant, il semble utile de faire un rapide rappel de la genèse de l'organisation des unités qui furent à l'œuvre à partir de la fin 1942.

« La nouvelle grande unité blindée qui va connaître la victoire est d'un modèle très différent de celui sur lequel furent bâties les grandes unités de 1940, qu'elles soient françaises ou allemandes.

C'est une unité de type ternaire formée sur le tableau d'effectif de la Division américaine, formation de combat tout à fait originale.

Cette grande unité doit pouvoir participer à la rupture par la puissance, et grâce à sa vitesse pouvoir être lancée en exploitation.

Ce qui la différencie de ses devancières, ce sont ses moyens de combat, et surtout leur dosage et leur organisation en groupement tactique. »<sup>181</sup>

Le lieutenant-colonel d'Ornano n'a pas tout à fait raison en affirmant que la DB américaine est très différente de celle de 1940. Certes des différences existent mais les germes de 1944 sont dans les structures de 1940, leur évolution et les études qui y ont mené.

Au début des années trente, le lieutenant-colonel de Gaulle esquaissa un premier type d'organisation de divisions blindée avec une brigade blindée faisant le pendant d'une brigade d'infanterie.

---

<sup>179</sup> Il ne faut, bien sûr, pas oublier le CEF en Italie, mais ce dernier ne comportait pas de DB et n'était pas organisé en CA.

<sup>180</sup> Voir à ce sujet la thèse du lieutenant-colonel Saint-Martin, thèse de doctorat d'histoire de l'Université Paul-Valéry de Montpellier sous la direction d'André Martel, *Le concept blindé français des années 30, de la doctrine à l'emploi*, soutenue le 30 juin 1994.

<sup>181</sup> d'Ornano (Lt-Colonel), *La 2<sup>e</sup> D.B. à Saverne et Strasbourg*, Enseignement Militaire Supérieur, École d'État-Major, année 1953-1954, cours d'histoire militaire, Paris 1953, 47 p, p 1.

« Six divisions de ligne, motorisées et chenillées tout entière, blindées en partie, constitueront l'armée propre à créer « l'événement ». [...] L'une quelconque des six grandes unités sera, d'autre part, dotée de tout ce qu'il faut, en fait d'armes et de services, pour mener le combat de bout en bout, du moment que d'autres l'encadrent.

Une brigade fortement blindée, roulant à travers champs aussi vite qu'un cheval au galop, armée de cent cinquante canons de moyen calibre, de quatre cent pièces plus petites, de six centaines de mitrailleuses, franchissant les fossés de trois mètres de large, gravissant les talus de trente pieds de haut, [...] Cette brigade de deux régiments, l'un de chars lourds, l'autre de chars moyens, éclairée par un bataillon d'engins légers très rapides, dotée d'un matériel perfectionné pour la liaison, l'observation, les travaux de campagne, constituera l'échelon capital de la grande unité.

Une brigade d'infanterie de deux régiments et un bataillon de chasseurs, armée de cinquante pièces d'accompagnement, d'autant de canons antichars, de six cents mitrailleuses lourdes et légères, [...] devra consacrer à mesure, par occupation, nettoyage et organisation du terrain, ce que la terrible mais passagère puissance des chars aura virtuellement réalisé. »<sup>182</sup>

La DB type 1944 était encore loin mais déjà l'organisation de ce type de division donnait un rôle prépondérant aux unités blindées et inversait le dogme tactique de l'époque qui voulait que les chars fussent au service de l'infanterie, au moins en ce qui concernait les RCC et Bataillons de Chars de Combat (BCC).

Le général Weygand, fut l'instigateur des DLM et mit toute son énergie à convaincre le conseil supérieur de la guerre de leur nécessité et à faire accepter leur organisation.

« L'intention du général Weygand était de créer non seulement des divisions d'infanterie motorisée mais encore de grandes unités mécanisées. Mais s'agirait-il de divisions blindées ou de divisions de cavalerie transformées en divisions légères mécaniques ? [...] »

Le général Weygand n'ignorait pas ces pesanteurs doctrinales, aussi avait-il estimé que les cadres de la cavalerie se convertiraient mieux plus aisément à la cause de la mécanisation. [...]

La preuve de cette adaptation fut apportée quand la 1<sup>re</sup> division légère mécanique, créée en 1933, acheva sa mise sur pied en 1935. »<sup>183</sup>

Il concrétisait là une inspiration qu'il avait eue dès la fin du premier conflit mondial. « Dans son article introductif au numéro de reprise de la *Revue de cavalerie*, il se faisait déjà le défenseur d'une armée mécanisée.

« Or, la guerre de demain sera plus encore que celle d'hier une guerre du machinisme. Le nier, se refuser à suivre le progrès de la machine et à en bénéficier, c'est se condamner, au jour de la guerre, à n'avoir que des engins surannés...

... il est nécessaire qu'elle dispose de moyens de lutte puissants : avions, qui étendent son champ d'investigation ; chars de combat légers et rapides, auto-mitrailleuses et auto-canons, artillerie à cheval et automotrice... qui lui permettent de briser plus facilement et plus rapidement les résistances qu'elle rencontre ; camions, qui lui donnent la possibilité d'être appuyée rapidement par de l'infanterie dont elle assurera l'entrée en ligne et qui lui procurera à son tour sa sécurité et sa liberté de manœuvre, en lui donnant la possibilité d'une nouvelle avance.

Il est indispensable, d'autre part, qu'elle soit puissante dans son organisation, ce qui implique son groupement en grandes unités seules capables de s'engager d'emblée sur un large front et de produire une action importante.

Il faut aussi qu'elle ait la possibilité de manœuvrer à travers tous les obstacles du terrain, dans des formations et à des allures appropriées, de manière à éviter ou à réduire les pertes dues au feu de l'ennemi ou à l'action délétère des gaz, et à être à même d'agir par surprise »<sup>184</sup>. »<sup>185</sup>

---

<sup>182</sup> De Gaulle Charles lieutenant-colonel, *Op.Cit*, p 88-89.

<sup>183</sup> Rocolle Pierre, *La guerre de 1940, les illusions novembre 1918 mai 1940*, Armand COLIN, Paris, 1990, 363 p, p 103.

<sup>184</sup> Weygand, Maxime, général, *La Cavalerie et la Revue de Cavalerie*, Revue de Cavalerie n°1 janvier-février 1921, p. 2 à 8, p 5.

<sup>185</sup> Pesqueur Michel, *l'évolution du concept français d'emploi des chars entre 1917 et 1924 De l'espoir d'une révolution stratégique à un immobilisme tactique*, institut de stratégie.fr.

En 1938, les réflexions au sujet de l'organisation des divisions cuirassées étaient bien avancées avec certes du retard par rapport à nos voisins et futurs adversaires.

La *notice provisoire à l'usage des unités de la division cuirassée*, signée du général Martin, inspecteur des chars de combat précisait que :

« Le "groupement tactique" qui réunit sous un même commandement :

Un ou plusieurs Bataillon de Chars

Un bataillon de Chasseurs

Eventuellement une artillerie d'accompagnement propre, des éléments de GR et du Génie, est l'Unité de manoeuvre de la Division Cuirassée.

La " Demi-Brigade" est le Groupement tactique le plus habituel. Il réunit organiquement :

2 Bataillons de Chars

1 bataillon de Chasseurs

Il constitue, à l'intérieur de la Division Cuirassée, un échelon hiérarchique commode pour l'exercice du Commandement, dans toutes les circonstances du combat ou du stationnement. »<sup>186</sup>

Cette structure préfigurait celle des CC avec l'unité de chars accompagnée par de l'infanterie, du soutien et des appuis.

Ancien commandant de l'ESG, le général Héring défendit cette organisation en groupement au Conseil Supérieur de la Guerre (CSG) lorsqu'il en était membre.

« Le Général HERING estime que les raisons tirées de l'encombrement routier et de la lourdeur ne constituent pas une objection majeure à une organisation différente de la Division Cuirassée. Les inconvénients signalés à cet égard pourraient être évités par une articulation plus souple de la Grande Unité en trois groupements comportant essentiellement, chacun 2 Bataillons de chars et constitués de manière à pouvoir vivre, se mouvoir et combattre séparément.

En définitive, l'organisation de la Division en groupements élémentaires de combat est, selon lui, à la base de la question et reste à traiter. »<sup>187</sup>

Une structure ternaire, des groupements capables de combattre séparément et autonomes : cela correspond aux caractéristiques des futurs CC.

Ces études consacrées à l'infanterie étaient complétées par d'autres concernant la cavalerie, chaque arme menant ses travaux séparément. L'IGU 36 prévoyait déjà que :

« La division de cavalerie comprend, en principe, des éléments motorisés ou à cheval, de l'artillerie légère et lourde, des sapeurs-mineurs, un équipage de pont, un commandement des forces aériennes et une escadrille des avions estafettes, des troupes de transmissions.

La totalité de ses trains est motorisée. Elle est dotée des services nécessaires à la satisfaction de ses besoins immédiats.

Certaines divisions reçoivent une composition spéciale : telles sont les divisions légères mécaniques. »<sup>188</sup>

Les divisions légères mécaniques étaient évoquées plus loin dans l'instruction qui précisait leur rôle et des aspects organisationnels.

« Les formations blindées constituent l'élément dynamique de la division légère mécanique. Leur mode d'action sont l'attaque et la contre-attaque mais celles-ci doivent être protégées contre les armes anti-chars de

---

<sup>186</sup> *Notice provisoire à l'usage des unités de la division cuirassée* N°257/ICC-S du 29 octobre 1938 signée général Martin inspecteur des chars de combat, 103 p, p 25, SHD carton 9 N 307.

<sup>187</sup> CSG Rapports de présentation du CSG et PV de séances 1938 et 1939.7/83 Séance tenue le 2 décembre 1938 par le conseil supérieur de la guerre sous la présidence de M. le général GAMELIN chef d'état-major général de l'armée, vice-président du conseil supérieur de la guerre, Secret, p 4 et 5, SHD carton 1 N 38.

<sup>188</sup> Ministère de la guerre, *Instruction sur l'emploi tactique des grandes unités*, Paris, Imprimerie nationale, 1936, p 46.



l'adversaire par le feu des armes automatiques et des engins anti-chars, par l'artillerie et par l'aviation ; leur succès n'est rendu définitif que par l'occupation du terrain conquis par les éléments portés seuls capables de l'assurer.

Plus que toute autre formation, la division légère mécanique, pour développer ses propriétés offensives ou défensives, doit être en état d'absorber et d'utiliser les moyens de renforcement appropriés à la mission particulière qui lui est impartie.

Ces éléments de renforcement comprendront notamment :

- dans la défensive, des formations antichars, des unités d'artillerie et d'infanterie, particulièrement des bataillons de mitrailleurs, etc. ;
- dans l'offensive, de l'aviation, des unités de chars, des unités d'artillerie, de préférence tractée, éventuellement de l'infanterie motorisée, etc.

La division légère mécanique doit disposer, pour la mise en œuvre de tels renforcements, de moyens de commandements et de transmissions particulièrement étoffés ; [...]

La division légère mécanique s'articule en groupements tactiques comme la division de cavalerie. La constitution de ces groupements exige souvent la réunion temporaire sous les ordres d'un même chef d'unités empruntées aux différents éléments de la division. »<sup>189</sup>

Dans cet extrait se trouve en germe, les concepts d'emploi et l'organisation des futures DB avec la coopération interarmes poussée jusqu'au niveau divisionnaire et la constitution de groupements autonomes au sein de la division.

Parallèlement aux études menées en France, d'autres théoriciens étrangers réfléchissaient à ce que devait être l'organisation des unités blindées après la première guerre mondiale. En Allemagne<sup>190</sup>, le plus connu et, *in fine*, le plus écouté était le général Heinz Guderian. Dans son célèbre ouvrage *Achtung Panzer*, dont malheureusement il n'existe pas de traduction française, il décrivait ce que devaient être les grandes unités blindées. Celles-ci étaient faites pour rompre le front et mener des raids sur les arrières ennemis. Le combat chars contre chars était pris en compte. Les chars devaient être employés en masse. La division blindée était formée et entraînée pour combattre en large formation et apte à remplir toute sorte de mission. Les blindés devaient être accompagnés par des unités motorisées.

« Quelles sont, par contre, les spécifications des chars destinés à pénétrer dans les positions ennemies au combat ou à réaliser des percées profondes visant à atteindre les réserves et les centres de commandement ennemis et à détruire son artillerie ? Ils ont besoin d'au moins une couverture partielle de blindage imperméable à la plupart des armes antichars. Ils requièrent une vitesse et une portée plus grandes que les chars d'escorte d'infanterie et un armement de mitrailleuses et d'armes de calibre jusqu'à 75 mm. Leurs capacités de franchissement et de broyage devraient être suffisantes pour leur permettre de faire face aux fortifications du terrain. Des porte-mitrailleuses légèrement blindés peuvent être attachés aux formations de chars afin de dégager la zone de combat de l'infanterie ; ils sont suffisants pour ce travail, car puisque la plupart de l'artillerie aura été mise hors de combat par nos chars lourds.

Ces forces de chars doivent être concentrées dans de grandes formations et dotées des armes complémentaires et auxiliaires nécessaires à leur indépendance d'action, tout comme les divisions d'infanterie. Leur commandeurs de proximité ont déjà été formés pour ce travail en temps de paix, et la responsabilité de les engager incombe au haut commandement. Ils sont déployés en masse à la fois en largeur et en profondeur. Ils s'efforcent d'exploiter le succès tactique dans la dimension opérationnelle. Les attaques blindées ennemies arriveront inévitablement à l'avenir, mais nous serons en mesure de les rencontrer dans des combats de chars contre chars par de grandes formations entraînées à ce type de combat. La concentration des forces blindées disponibles sera toujours plus efficace que de les disperser, qu'il s'agisse d'une posture défensive ou offensive, d'une percée ou d'un enveloppement, d'une poursuite ou d'une contre-attaque. »<sup>191</sup>

---

<sup>189</sup> *Instruction sur l'emploi tactique des grandes unités, ibidem* p 148.

<sup>190</sup> Dans cette étude, nous n'évoquons pas les études ni les règlements britanniques étant donné qu'ils eurent peu d'influence sur la doctrine d'emploi et l'organisation des unités blindées françaises.

<sup>191</sup> Guderian Heinz, *ACHTUNG PANZER The development of the Tank warfare*, Cassel, Londres, 1999, (traduction anglaise), 220 p, p 170.

Des différentes études menées en France, fut issue l'organisation des DCR et des DLM qui furent engagées en 1940.

La DCR était organisée de façon à remplir les missions qui lui étaient propres.

« Pour être en mesure de remplir ces missions, une Grande Unité Cuirassée doit avoir une constitution, qui se prête à la fois à une centralisation très poussée, nécessaire pour mener une action de force puissante, et une articulation très souple indispensable pour répondre aux exigences d'une manœuvre rapide.

Elle doit comprendre :

- un élément de choc composé de chars (1) en quantité suffisante pour permettre un front d'engagement assez large (4 à 6 kilomètres) mais limitée de façon à ne pas s'alourdir exagérément ;
  - un élément d'occupation du terrain (2) susceptible de venir relever rapidement les chars sur les positions conquises ;
  - des éléments de reconnaissance terrestre et aérien (3), lui permettant de s'éclairer et d'assurer sa sûreté ;
  - une dotation organique minimum d'artillerie, avec la possibilité d'absorber un renforcement important de cette arme (4) ;
  - un élément de Génie spécialisé dans l'emploi des mines anti-chars et des procédés rapides de franchissement des coupures ;
  - des services.
- (1) – En principe de type B, ou de type D<sup>2</sup> jusqu'à ce que nous puissions avoir des chars de type B en quantité suffisante.
- (2) – Bataillons d'infanterie de type spécial sur voitures blindées.
- (3) – A.M.R. et motocyclistes escadrille.
- (4) – Artillerie de 105 C. tractée avec voitures blindées, éléments de D.C.A. »<sup>192</sup>

À partir de ces impératifs, l'état-major élaborera un projet d'organisation de la DCR.

« COMPOSITION THEORIQUE D'UNE GRANDE UNITE CUIRASSEE (division Cuirassée)

Un Général de Division et un Quartier Général.

CHARS ET INFANTERIE.

Un Général de Brigade, adjoint.

(deux bataillons de Chars B.

Deux demi-brigades comprenant chacune (ou 1 bataillon de Chars B. et

(un bataillon de Chars D.2

Deux Bataillons de Chasseurs portés (dotés d'A.M.R.).

CAVALERIE.

Un escadron d'A.M.R.

ARTILLERIE.

Un colonel ou Lt-colonel Commandant l'A.D. assisté d'un état-major

Un groupe (ou deux groupes) de 105 C. Tracté.

Une batterie anti-chars tractée.

GENIE.

Une compagnie du Génie.

AVIATION.

Une escadrille.

SERVICES. »<sup>193</sup>

---

<sup>192</sup> CONSEIL SUPERIEUR de la GUERRE Le GENERAL VICE PRESIDENT N° 2833 \_ S NOTE PROVISOIRE SUR LES CONDITIONS ET LES MODALITÉS D'EMPLOI DES GRANDES UNITÉS CUIRASSEES SECRET du 28 juin 1938 EXEMPLAIRE N° 2 (chiffre barré), p 3 SHD carton 1 N 38.

<sup>193</sup> Annexe 1 à la Note provisoire sur les conditions et les modalités d'emploi des grandes unités cuirassées, *ibidem*.

Ce projet fut discuté lors de la réunion du CSG du 02 décembre 1938 et après consultation de ses membres, le général Gamelin<sup>194</sup> proposa que le conseil approuve le projet de l'état-major moyennant quelques aménagements.

« Pour résumer l'ensemble du débat, le Général GAMELIN souligne que la composition sommaire de la Division proposée par l'Etat-Major de l'Armée et dont le conseil vient d'examiner successivement les différents éléments, ne prétend pas à fixer dans tous les détails, d'une manière définitive, la physionomie de la Grande Unité Cuirassée, mais à en tracer les traits essentiels, en ce qui concerne notamment les Chars et l'Infanterie, de manière à ce que l'on puisse passer sans retard aux réalisations les plus importantes.

Il demande, en conséquence, au Conseil d'admettre cette composition générale provisoire et sous les réserves que la discussion a permis de formuler et qui se traduisent, pour l'essentiel, par :

- l'addition d'un Général (ou colonel) adjoint, au Quartier Général.
- la suppression de tout commandement intermédiaire entre l'échelon ½ Brigade Cuirassée et les deux Bataillons de Chars et Bataillon de Chasseurs qui doivent constituer cette ½ Brigade.
- l'adoption de la composition suivante pour l'artillerie de la Division :
  - 1 Commandement d'Artillerie Divisionnaire ;
  - 2 Groupes de 75 T.T.T.
  - 1 Groupe de canons automoteurs
  - 1 Batterie de 47 m/m. anti-chars à 12 pièces
  - 1 Elément de défense de petit calibre contre avion.
- la détermination ultérieure, en fonction d'études à poursuivre, de la composition détaillée de Génie et des Transmissions.

Le Conseil donne son accord à cette proposition. »<sup>195</sup>

À partir de cette décision, l'état-major poursuit ses études qui se concrétisèrent dans la DCR engagée en 1940. Pierre Favereau en a fait la description dans un article publié dans la revue *l'armée française*.

« L'élément essentiel de la division, le général et son état-major mis à part, était constitué par la brigade de chars. Elle se composait d'une demi-brigade de chars moyens et une demi-brigade de chars légers.

La première brigade de chars de chars moyens (2 bataillons de 33 chars) était armée de chars B 1 bis [...]

La demi-brigade de chars légers (2 bataillons de 45 chars) était équipée avec un matériel remarquable : le char Hotchkiss H 39 [...]

Les chars ne peuvent travailler seuls, ils sont aveugles et bruyants. Pour obtenir d'eux le rendement maximum, il faut que leur action soit préparée, appuyée et complétée. Les autres unités de la division sont les serviteurs actifs de la brigade blindée.

La préparation est confiée au *régiment d'artillerie tractée tous terrains* : 2 groupes (24 pièces). [...]

Quant à la l'unique batterie de 47 mm antichars de la division, malgré son efficacité, elle était manifestement insuffisante pour assurer la protection contre les chars sur tous ses fronts.

L'infanterie dont le rôle n'est pas diminué, mais a seulement évolué dans une attaque menée par de grandes unités blindées, était représentée par un *bataillon de chasseurs portés* : 1.000 hommes transportés par des véhicules tous terrains et légèrement blindés ; l'articulation de cette formation était tout à fait comparable à celle d'un bataillon ordinaire dont tous les éléments hippomobiles auraient été motorisés.

La division était complétée par une *compagnie du génie* motorisée, une *compagnie de transmissions* et par les services habituels : compagnie du train, Intendance, Service de Santé. »<sup>196</sup>

À Montcornet, la 4<sup>ème</sup> DCR du colonel de Gaulle avait un potentiel supérieur à celui d'une DCR normale car elle était renforcée de deux BCC, d'un Régiment de Dragons Portés (RDP) et de deux batteries de Défense Anti Chars (DAC). À sa création sa composition était la suivante :

« Cavalerie :  
3<sup>e</sup> régiment de cuirassiers  
EM et 1<sup>er</sup> groupe d'escadrons (chars Somua)

---

<sup>194</sup> Le général Gamelin était alors chef d'état-major général de l'armée et vice-président du CSG.

<sup>195</sup> CSG Rapports de présentation du CSG et PV de séances 1938 et 1939.7/83, *Op.Cit* p 24.

<sup>196</sup> Favereau André, *De la Division cuirassée de 1939 à la Division blindée de 1945*, Revue l'armée française d'octobre 1946, p 5 à 8, p 5, SHD carton 1 K 617-1.

	2 <sup>e</sup> groupe d'escadrons (chars H 39)
	10 <sup>e</sup> régiment de cuirassiers et 1 <sup>er</sup> escadron du 6 <sup>e</sup> cuirassiers
Chars :	6 <sup>e</sup> demi-brigade :
	46 <sup>e</sup> bataillon de chars de combat (chars B <sub>1</sub> bis)
	47 <sup>e</sup> bataillon de chars de combat (chars B <sub>1</sub> bis)
	19 <sup>e</sup> bataillon de chars de combat (chars D <sub>2</sub> )
	345 <sup>e</sup> compagnie autonome (chars D <sub>2</sub> )
	8 <sup>e</sup> demi-brigade :
	2 <sup>e</sup> bataillon de chars de combat (chars R 35)
	24 <sup>e</sup> bataillon de chars de combat (chars R 35)
	44 <sup>e</sup> bataillon de chars de combat (chars R 35)
	74 <sup>e</sup> compagnie de transport de chars
Infanterie :	7 <sup>e</sup> régiment de dragons portés
	EM et deux bataillons
	4 <sup>e</sup> bataillon de chasseurs portés
Artillerie	
Arme	322 <sup>e</sup> régiment d'artillerie à deux groupes de 175 T T T
	51 <sup>e</sup> batterie antichar du 11 <sup>e</sup> régiment d'artillerie (47 automoteurs)
	11 <sup>e</sup> batterie divisionnaire antichar du 80 <sup>e</sup> régiment d'artillerie (47 AC tracté)
	10 <sup>e</sup> batterie divisionnaire antichar du 86 <sup>e</sup> régiment d'artillerie (47 AC tracté)
	661 <sup>e</sup> batterie divisionnaire antichar (47 T T T)
	665 <sup>e</sup> batterie divisionnaire antichar (47 T T T)
	404 <sup>e</sup> batterie de 25 CA
Service	Parc d'artillerie divisionnaire :
	12 <sup>e</sup> escadron de réparation divisionnaire
Génie	134/1 compagnie de sapeurs mineurs
	134/84 compagnie mixte fil radio
Train	249/22 compagnie de Q.G
	349/22 compagnie de transport
	648/17 compagnie de camionnette
Intendance	134/22 groupe d'exploitation divisionnaire
Santé	134 <sup>e</sup> groupe sanitaire divisionnaire
Forces aériennes <sup>197</sup>	Force aérienne N° 41
	589 <sup>e</sup> groupe aérien d'observation. » <sup>198</sup>

Les cavaliers furent plus rapides que les fantassins à prendre en compte le potentiel des blindés et dès 1935, avec la création des premières DLM, ils purent expérimenter son organisation et son concept tactique.

Ceci était d'ailleurs enseigné aux colonels par le colonel Touzet du Vigier lors de conférences au centre technique d'armée.

Il y présente la composition de la DLM avant d'en préciser le concept d'emploi.

<sup>197</sup> N'ont jamais rejoint

<sup>198</sup> Buffetaut Yves, de Gaulle chef de guerre, Éditions Heimdal, Bayeux, 1990, 96 p, p 11.

« Ceci posé, examinons maintenant la composition d'une D.L.M. Comme toute grande unité, elle se compose :

- a) – d'un q.g.
- b) – de troupes combattantes
- c) – des services.

Comme toute Unité de Cavalerie, ces divers éléments ont été allégés au maximum. [...] »

C) L'étude des troupes combattantes nous retiendra un peu plus longtemps ;

De quoi se composent elles ? ..

Comme dans une D.C. normale :

1<sup>e</sup>) – en majorité, d'unité de Cavalerie

2<sup>e</sup>) – d'une Artillerie divisionnaire

3<sup>e</sup>) – d'un bataillon du Génie d'un type spécial

4<sup>e</sup>) – de forces aériennes dont l'élément essentiel est une Escadrille organique.

1<sup>e</sup>) – Les UNITES de Cavalerie sont dérivées directement de la Brigade motorisée de 1932 (voir tableau II).

Cette brigade, articulée, vous vous en souvenez, en 2 Régiments ; l'un A.M., l'autre D.P. avait donné de bons résultats au point de vue de la mobilité, mais avait été jugé trop faible au point de vue de la puissance.

La solution, très simple, qui fut expérimentée aux manœuvres de Mailly en 1933, consiste à dédoubler cette Brigade et à en constituer deux : l'une Blindée, l'autre portée. En outre, la D.L.M. reçut des éléments de renforcement sous la forme, d'une part, d'un Bat<sup>on</sup> de chars D et d'une compagnie de chars B, d'autre part, d'un Bat<sup>on</sup> de mitrailleuses sur autos. L'expérience consacre, une fois encore, la mobilité et la maniabilité d'une telle formation. Par contre, bien que l'effectif des engins blindés fût passé en un an de 56 à 140, il n'y avait toujours organiquement dans la Brigade blindée que 2 escadrons d'A.M.C. cette pénurie d'engins de combat interdirait au Général de Division, réduit à ses seuls moyens organiques, de donner à ses actions offensives une ampleur efficace. Il était nécessaire au minimum d'en doubler le nombre.

Aussi à la suite de nouvelles expérimentations, menées méthodiquement à Mourmelon en 1934, de nouvelles modifications furent elles apportées en juin 1935 à la composition de la D.L.M. actuellement (septembre 1936), les Unités de Cavalerie de cette grande Unité s'articulent en 3 groupements (tableau II) :

- Un Régiment de découverte. Organe de recherche rapide de renseignements, actionné en campagne directement par le Général de Division.

- Une Brigade de 2 Régiments de combat identiques, totalisant près de 200 engins blindés (y compris les voitures de commandement, à l'étude), organe dont le mode d'action est plus particulièrement offensif. Actuellement, le Régiment de combat comporte 2 ½ Rgt identiques de : 1 Escadron AMR et 1 Escadron et, à l'EHR, 2 Pelotons de 3 ACC. Dès la sortie d'usine du matériel en construction, le Régiment de combat doit être renforcé. Il ne comprendra plus qu'un Escadron AMR et, par contre, 3 Escadrons AMC (3 HOTCHKISS et 2 SOMUA par Peloton).

- Une Brigade de 2 Régiments de Dragons portés à 2 Bataillons :

Organe caractérisé par une remarquable capacité d'occupation du terrain – Actuellement, l'un des Régiments est sur voitures tous terrains, l'autre, de formation, sur camionnette de réquisition. Un allègement de cette brigade est actuellement en cours. Il conduira à une nouvelle articulation en 3 bataillons seulement dont deux seront sur voiture à chenilles ; et le dernier, de formation, sur camionnette de réquisition. [...]

b) Nous venons de voir que les Unités blindées cherchaient à accroître leur rendement par la spécialisation.

Observons maintenant que les Unités portées cherchent à augmenter le leur par la décentralisation.

La Brigade et le Régiment constituent des organes disposant de moyens de Commandement et de transmissions qui les rendent aptes à encadrer à tout moment des groupements tactiques inopinés, englobant même des éléments de renforcement importants (Bataillons sur camions, artillerie, détachement blindés, etc..) –

Le Bataillon de D.P., au contraire est une unité tactique disposant en propre de tous les moyens nécessaires pour pouvoir se déplacer en sûreté, se déployer rapidement et mettre en oeuvre dans les plus courts délais un plan de feu complet allant du F.M. et du V.B. au canon anti-chars et au mortier de 81, en passant par la mitrailleuse et le mortier de 60.

Il y a là, vous le voyez, une différence d'organisation qui correspond à une différence de conception dans l'emploi du Bataillon de D.P. et du Bataillon d'infanterie. Tout concourt pour que les interventions d'un B.D.P.

atteignent dès l'abord le maximum de rapidité et de brutalité, quitte à ne pas pouvoir soutenir longtemps la violence de cet effort. »<sup>199</sup>

Suit dans ce texte la description de l'organisation des appuis et des soutiens (artillerie, génie, transmissions, aviation) et des possibilités tactique de cette division. Il est à noter que cette organisation prenait déjà en compte la nécessité du nombre, synonyme de puissance. De plus apparaissait également le concept de groupement tactique et d'autonomie des bataillons, concept qui fut à la base de la création des CC.

Les expérimentations se poursuivirent pour arriver à la composition définitive de la DLM telle qu'elle fut engagée en mai 1940.

Ce n'est certes pas uniquement l'organisation des unités blindées qui amena au désastre de 1940 mais dès la fin du conflit, les états-majors tirèrent des enseignements de la défaite et proposèrent des aménagements dans l'organigramme des divisions blindées.

### *Les aménagements ultérieurs à la défaite de 1940*

Pour traumatisant qu'elle fût, la défaite n'anéantit pas complètement l'armée française et les états-majors de l'armée d'armistice continuèrent leur réflexion doctrinale. Ils analysèrent les raisons du désastre de mai juin 1940 et en tirèrent des enseignements notamment en matière d'organisation des grandes unités en général et blindées en particulier.

Dès juillet 1940, une réflexion fut menée sur l'armée future. Dans une note du 10 juillet 1940, le 3<sup>ème</sup> bureau de l'état-major des armées précisait que :

« Ces enseignements<sup>200</sup>, tels qu'on peut les discerner très sommairement dès maintenant, présentent deux aspects :

1°) prédominance de l'arme blindée sur le champ de bataille terrestre ; impossibilité de vie et de combat pour les éléments uniquement hippomobiles ; interpénétration de l'action des éléments blindés légers et des éléments blindés puissants ;

2°) importance capitale du facteur aérien ; interpénétration de l'action aérienne et de l'action terrestre.

En conséquence, l'armée de terre, tout en assurant le maintien de l'ordre qui constitue sa mission provisoire, doit être en mesure de se transformer dans le minimum de temps en une armée à base d'engins blindés et de troupes motorisées.

La notion d'arme doit être corrigée en conséquence :

- l'infanterie, bien que son rôle n'ait pas été capital dans la guerre qui vient de se terminer, constituera les troupes motorisées ;
- les éléments mécaniques de la Cavalerie et les chars constitueront les "Troupes Rapides", amorce future de l'Arme Cuirassée. [...]
- b) – Les "Troupes Rapides", formées des éléments ayant appartenu aux Chars de Combat, aux formations mécaniques de la Cavalerie, et au besoin aux éléments à cheval de la cavalerie, devront constituer l'arme d'élite, objet de tous les soins et de toutes les sollicitudes du Commandement.

Cette nouvelle arme pourra, par son recrutement, maintenir les traditions des combattants d'engins blindés, et en attendant d'en être à nouveau pourvu, sera munie d'engins tous terrains susceptibles de jouer le rôle des chars dans les manoeuvres et instructions. Elle sera composée de régiments de cuirassiers (chars), de dragons (éléments portés), de hussards (A.M.). »<sup>201</sup>

---

<sup>199</sup> Centre technique d'armée, cycle des colonels, 13 octobre 1936, *la division légère mécanique*, conférence du CES Touzet du Vigier, p 10 à 14, SHD Carton 1 K 314.

<sup>200</sup> Il s'agit des enseignements de la guerre.

<sup>201</sup> MINISTERE DE LA GUERRE ETAT-MAJOR DE L'ARMEE 3e BUREAU SECRET NOTE au sujet de l'organisation de l'armée de « l'armistice », ROYAT, le 10 juillet 1940, SHD Carton 1 K 314.

Ce texte officialisait la prééminence des blindés sur le champ de bataille et marquait la fin de la dichotomie conceptuelle et organisationnelle entre les chars de l'infanterie et ceux de la cavalerie.

Les études se poursuivirent et il apparut rapidement que les grandes unités blindées avaient souffert de leur manque d'unicité organisationnelle (plusieurs types de grandes unités) et de leur faible volume en blindés par rapport aux *Panzerdivisionen*. C'est ce que soulignait le chef de corps du 6<sup>ème</sup> RC dans une lettre adressée à la direction de la cavalerie.

« 1° L'unité de direction : En 1940, nous avons encore des Divisions Légères Mécaniques rattachées à la Cavalerie, des Divisions Cuirassées et des unités de chars d'accompagnement rattachées à l'infanterie. Au contraire, l'Allemagne avait dès 1935 groupé tous ses éléments dans une arme spéciale ; il en était de même dans la plupart des autres pays.

La question est résolue en France aujourd'hui puisque tous nos éléments mécaniques sont enfin rattachés à la Cavalerie. Et ce n'est que justice, car seule la cavalerie avait prévu la nouvelle forme de la guerre<sup>202</sup>.

Au reste, elle est préparée intellectuellement et, par tradition, apte à manier la nouvelle arme rapide. »<sup>203</sup>

En plus du manque de coordination et d'unicité du commandement, cette lettre insistait également sur le faible nombre de chars au sein des grandes unités blindées engagées en 1940.

« 3° - le nombre : Nous sommes aujourd'hui limités dans nos effectifs par les conventions d'armistice.

Il faut cependant penser à ce que nous pourrions faire si nous avions la faculté de réarmer librement.

Pour surclasser l'arme mécanique de l'adversaire, il faut d'abord avoir la supériorité du nombre. On peut admettre comme exceptionnel le fait qu'une supériorité d'ordre technique puisse donner la victoire au camp qui dispose du nombre d'engins le plus faible. Dans cette lutte comme dans les autres actions terrestres, la victoire ira aux gros bataillons.<sup>204</sup>

Avant-guerre, nous ne semblions pas avoir vu l'intérêt de ce problème, (à moins que des difficultés de construction du matériel nous aient empêché de réaliser cette supériorité de nombre) : en 1935, nous avions une seule D.L.M. de 250 chars tandis que les allemands avaient trois Panzerdivisionen de 550 chars. Nous étions à 8 contre 1. – En mai 1940, la proportion était semble-t-il aussi défavorable. – A l'avance, nous pouvions présumer que nous serions battus, puisque notre infériorité en aviation était encore plus nette.

Ne pouvant généralement connaître à l'avance la force mécanique qui doit nous être opposée, en raison des changements pouvant se produire dans l'équilibre des forces, nous devons donc prévoir à priori les effectifs à réaliser.

L'histoire nous apprend que la cavalerie d'Annibal à Cannes constituait le cinquième de ses effectifs, celle du d'Enghien et de Turenne, le quart, celle de Villers, quand l'arme à commencer à décliner, le sixième.

Avant-guerre, la nôtre ne représentait que le 1/25<sup>ème</sup> de nos effectifs terrestres, y compris les unités hippomobiles. Cette proportion était trop faible, les faits l'ont prouvé.

Actuellement dans l'armée de l'armistice, elle constitue le sixième de nos effectifs y compris les unités hippomobiles. Il semble que nous pourrions maintenir, pour nos forces mécaniques au minimum un pourcentage du sixième du total de nos forces terrestres. »<sup>205</sup>

La taille critique des unités blindées et leur place dans l'organisation générale des armées furent donc rapidement prises en compte. Cependant le pourcentage était encore sous-évalué puisque à terme le ratio fut de trois divisions blindées pour huit divisions d'infanterie.

### *La première DB française*

---

<sup>202</sup> Soulignement manuscrit dans le texte avec « n'est pas à publier » écrit à la main dans la marge.

<sup>203</sup> 12<sup>ème</sup> Division Militaire, 6<sup>ème</sup> Régiment de Cuirassiers, lettre du lieutenant colonel FRANCOIS Commandant le 6<sup>ème</sup> Régiment de Cuirassiers à Monsieur le Secrétaire d'Etat à la guerre Direction de la Cavalerie, Objet Etude sur l'arme aéro-mécanique, Août 1941, SHD carton 3 P 146.

<sup>204</sup> Ceci se vérifiera, quelques temps après, lorsque les unités blindées allemandes, supérieures tactiquement et techniquement, plieront sous le poids du nombre tant face aux troupes soviétiques que sur le front occidental (NDR).

<sup>205</sup> Lettre du lieutenant-colonel FRANCOIS, *ibidem*.

Dans une note du 02 décembre 1942, le commandement de la cavalerie créa, dans le cadre de la réorganisation de l'armée d'Afrique, la première DB française. S'appuyant sur les cadres et sur le chef de la 1<sup>ère</sup> BLM<sup>206</sup>, son organisation s'inspire très largement du modèle de DB américain de l'époque.

Cette organisation n'est pas définitive puisque la note évoque une « composition sommaire ».

« Dans la nouvelle organisation de l'Armée d'A.F.N. la Cavalerie d'Algérie doit mettre sur pied une Division blindée dont la composition sommaire est donnée en annexe de l'instruction citée en référence. »<sup>207</sup>

Outre l'état-major, cette note prévoyait :

- une brigade blindée composée de :
    - un état-major avec sa compagnie de commandement ;
    - deux régiments cuirassés à trois bataillons cuirassés à trois compagnies, plus une compagnie de reconnaissance, une de mitrailleuses et une de services ;
    - un régiment cuirassé à deux bataillons cuirassés à trois compagnies, un régiment plus un état-major et une compagnie de commandement ;
    - un régiment d'artillerie de campagne à quatre batteries de quatre pièces, plus un état-major, une compagnie de ravitaillement et une de services ;
    - un bataillon du génie à trois compagnies de génie, plus une de ponts et un état-major ;
  
  - un régiment d'infanterie cuirassé à un état-major, deux bataillons d'infanterie comprenant chacun un état-major, trois compagnies de fusilliers et une d'armes lourdes, une compagnie antichars et une de service ;
  - un bataillon de reconnaissance avec un état-major, deux compagnies de reconnaissance, une compagnie cuirassée légère et une cuirassée ;
  - un bataillon d'artillerie de campagne à un état-major, trois batteries de quatre pièces et une batterie antichars à quatre pièces ;
- À ces unités de mêlée et d'appui s'ajoutaient des éléments de soutien :
- du service de santé ;
  - une compagnie de transmissions ;
  - un élément de prévôté ;
  - un bataillon atelier.

La structure de la division était esquissée mais cette organisation restait malgré tout éloignée de ce qui deviendrait les DB type 44 qui intervinrent sur le théâtre européen.

En particulier la structure ternaire (celle qui permet la mise sur pied des CC) n'était pas complète. Un des trois régiments n'avait que deux bataillons. Cette structure bataillonnaire pour les régiments de chars était d'ailleurs particulière et héritière des structures ante 1940 lorsque les régiments, structure organique de temps de paix dérivait des bataillons structures tactiques de temps de guerre. Elle devait disparaître par la suite et laisser la place à des régiments composés de compagnies.

---

<sup>206</sup> La 1<sup>ère</sup> BLM, aux ordres du colonel Touzet du Vigier a combattu aux côtés des Américains lors de la campagne de Tunisie.

<sup>207</sup> COMMANDEMENT DE LA CAVALERIE ETAT-MAJOR N° 12/B NOTE DE SERVICE du 2 Décembre 1942  
OBJET Organisation de l'arme blindée, SHD carton 11 P 256.



Le régiment de reconnaissance ne comportait que deux compagnies de reconnaissance et avec cette structure la division ne pouvait pas détacher une unité de reconnaissance à chaque groupement tactique.

Enfin la brigade blindée avait un état-major et disposait d'appuis organique mais pas d'infanterie. Elle n'était donc pas un pion tactique indépendant pouvant agir seule comme le furent les CC.

Cette division n'était donc qu'une première copie destinée à mettre les armées françaises sur la voie de la modernité. C'était cependant un progrès pour l'époque d'autant plus que l'armée française n'en était qu'au début de sa reconstruction comme en témoigne la note du commandement de la cavalerie qui prévoyait encore de conserver des unités à cheval :

« Les Régiments de Chasseurs d'Afrique fourniront les unités mécaniques ; les Régiments de Spahis les unités portés. Il sera conservé en Algérie une Brigade de Spahis à cheval de 3 Régiments à 3 Escadrons à base de réservistes – les cadres et les troupes de l'Active étant affecté par priorité aux unités portées. »<sup>208</sup>

A la même époque, d'autres officiers réfléchissaient au modèle de la brigade et arrivaient à une conclusion semblable en termes d'emploi et d'organisation. Dans une fiche du 02 décembre 1942, le colonel Chauvie, commandant l'artillerie divisionnaire de Constantine, décrivait la brigade blindée, son but et son organisation.

« I. – Son objet – manœuvrer l'ennemi en des points faibles = flancs et arrières. Il ne s'agit pas ici d'une unité de rupture de front puissant.

II. – Les qualités qu'elle requiert –

La brigade blindée doit être :

- rapide
- mobile
- puissante
- manœuvrière.<sup>209</sup>

S'il existe encore quelques réminiscences de l'IGU 34 dans cette introduction, les qualités des futures unités blindées sont énoncées. La rupture n'est certes pas envisagée mais nous sommes là au niveau brigade et c'est effectivement un peu juste pour envisager des actions en force.

L'organisation envisagée rappelle celle des CC modulo la part de l'infanterie.

« d) manœuvrière – La brigade blindée devra comprendre 3 éléments semblables (groupements de combat) et un bataillon porté. Elle sera largement équipée en transmissions radiophoniques. [...]

III. – Le groupement de combat comprendra=

- 1 escadron de découverte (aide et A.M .)
- 1 bataillon de combat (3 compagnies de chars)
- 1 batterie de 75 chenillée
- 1 batterie de 47 anti-chars
- 1 compagnie de 25 D.C.A. [...]

IV. – Le bataillon porté sera sur camion blindé – avec armement demi-fixe A.C. et C.A.

Il comprendra =

- 1 E.M. de bataillon (40 camions blindés
- 4 Compagnies de même type ( 40 armes A.C. et C.A. »<sup>210</sup>

---

<sup>208</sup> COMMANDEMENT DE LA CAVALERIE ETAT-MAJOR N° 12/B NOTE DE SERVICE du 2 Décembre 1942  
OBJET Organisation de l'arme blindée, SHD carton 11 P 256. *Op.Cit*

<sup>209</sup> La brigade blindée: étude du colonel Chauvie commandant l'artillerie divisionnaire de Constantine du 05-12-1942, 4 p, p 1, SHD carton 7 P 12.

<sup>210</sup> *Idem* p 1 et 2.

L'infanterie était peu nombreuse dans ce modèle en indépendante des groupements mais la structure générale de cette brigade préfigurait les CC.

En fait, très rapidement, l'état-major arriva à la conclusion que la façon la plus efficace de reconstruire l'armée française était de s'aligner sur le modèle américain. Une note du 1<sup>er</sup> bureau de l'État-Major Général Guerre (EMGG) le précisait en termes clairs et précis ;

« - La future armée Française à constituer en A.F.N. devrait comprendre, en ce qui concerne les Forces Terrestre :

- Une armée moderne destinée à mener la lutte offensive contre les forces de l'Axe.
- Des éléments qu'on peut appeler "Armée du Territoire" destinée à assurer la protection en A.F.N. et éventuellement l'occupation des Territoire reconquis.

Le tout doit être constitué et prêt à entrer en action dès le printemps prochain. Le délai est très court.

Il y a donc intérêt d'une part à dissocier le moins possible nos unités élémentaires de l'armée de Transition dont la cohésion et la valeur combative sont indéniables, d'autre part à adopter pour l'Armée moderne une organisation en G.U. analogue à celle de l'armée américaine ; nous profiterons ainsi de l'expérience de la guerre et nous évaluerons et obtiendrons plus facilement le matériel nécessaire. »<sup>211</sup>

Les préconisations de cette note furent prises en compte et la reconstruction de l'armée se fit selon le modèle américain avec une doctrine, des matériels et une organisation provenant des États-Unis.

Il convient donc d'étudier plus précisément l'organisation d'une DB américaine.

## **L'organisation des premières DB américaines et les évolutions**

La DB type qui combattit sur le front occidental en 1944 était le fruit d'une réflexion menée dans l'urgence au début du conflit. Les expériences des combats parfois difficiles, surtout au début lors de la campagne d'Afrique du nord, en modifièrent la composition initiale.

*Les réflexions de l'entre-deux guerres amenant à un premier modèle d'organisation de la DB américaine.*

Pour comprendre les hésitations sur l'organisation de la DB et les aménagements qui eurent lieu au début de l'engagement des troupes américaines dans le conflit, il est nécessaire de remonter à l'immédiate après-guerre.

Les troupes du général Pershing, largement équipées par la France furent également fortement influencées par la doctrine d'emploi française lors de leur intervention en 1918. Et c'est presque naturellement que la doctrine américaine s'aligna sur celle de la France. Ainsi les États-Unis rattachèrent-ils les chars à l'infanterie à l'instar de la France.

« Les règlements initiaux d'après-guerre reflétaient si fidèlement la doctrine inter arme française qu'en 1923, le ministère de la guerre rédigea un manuel provisoire de tactiques pour les grandes unités qui ne mentionnait même pas le fait que c'était une traduction directe de l'instruction provisoire Français de 1921. »<sup>212</sup>

Cependant ce parfait alignement sur la doctrine française ne dura que jusqu'au début des années vingt car très rapidement les américains songèrent à adapter leurs structures et leur doctrine à leur besoins.

---

<sup>211</sup> EMGG 1<sup>er</sup> Bureau P.C. NOTE sur la FUTURE ARMEE d'A.F.N du 21.11.42, 5 p, p 1, SHD carton 7 P 12.

<sup>212</sup> House Jonathan M., CNE, *Toward Combined Arms Warfare, a Survey of 20th-Century Tactics, Doctrine and Organization*, Combat Studies Institute, Fort Leaven worth, 1984, 231 p, p 71, (traduction du rédacteur).

Mais ces réformes, qui penchaient vers une guerre de mouvement, furent contraintes par des contingences financières et le peu d'appétence du peuple américain pour son armée en ces temps de paix relative. Ce n'est qu'au milieu des années trente que l'armée put commencer la modernisation de ses équipements.

Les réflexions et les études concernaient essentiellement l'infanterie et la subordination des chars à cette arme empêchant toute tentative de développement des concepts d'emploi des blindés dans une autre direction que celle de l'accompagnement des fantassins.

La cavalerie comprit rapidement que sa survie était liée à sa modernisation au travers d'une mécanisation plus ou moins complète. Elle mena des expérimentations qui aboutirent à la création d'une brigade mécanisée équipée d'engins légers : la 7<sup>ème</sup> brigade de cavalerie. Cette unité était trop légèrement armée pour pouvoir espérer jouer un autre rôle que celui de l'exploitation, mission traditionnellement dévolue aux unités de cavalerie à cheval. De plus, elle ne disposait pas organiquement d'appui et de soutien. Elle ne bénéficiait de la coopération des autres armes que lors des périodes d'exercices.<sup>213</sup>

À la fin des années trente, l'armée américaine était donc une petite armée essentiellement composée de fantassins et ne possédant pas d'unités blindées capables d'emporter la décision par une action en force. Olivier Wievorka présente un tableau identique de la réflexion doctrinale américaine à la veille de son entrée dans le conflit mondial.

« L'outil militaire américain, par ailleurs, pêche en 1940 par son archaïsme. Il fallut attendre juillet 1940 pour que Marshall décide de créer une force blindée qu'il confia au général Adna Chaffee. La formation d'unités cuirassées se heurtait, il est vrai, à quelques résistances, dans une institution militaire fière de ses héritages. Durant l'entre-deux-guerres, le cheval conférait encore à l'officier son statut social et l'armée renonça difficilement à un animal symbolisant les temps héroïques des guerres menées contre les Indiens et les Mexicains. La stratégie, tributaire d'un double legs, était également problématique. La lutte contre les Indiens postulait la mobilité ; mais la guerre de Sécession avait montré les mérites de la force brute. L'idéal aurait été de concilier puissance et mouvement, une alliance tentante mais délicate à mettre en pratique. De fait, le général Mc Nair, chef des Army Ground Forces et, en tant que tel, chargé de la planification stratégique, choisit de privilégier le second terme sur le premier. »<sup>214</sup>

Le choc de la campagne de 1940 et la démonstration faite par les *Panzerdivisionen* allemandes incita l'armée américaine à poursuivre les expérimentations, déjà initiées lors de manœuvres, sur les DB. Le ministère de la guerre décida de la création d'une force blindée et en juillet 1940, les deux premières DB américaines furent créées à partir de la 7<sup>ème</sup> brigade mécanisée et de la brigade de chars provisoire. Elles avaient une structure très lourde et comprenaient six bataillons de chars légers, deux bataillons de chars moyens soit environ quatre cents chars au total. En revanche, elles étaient pauvres en infanterie et en artillerie avec seulement deux bataillons d'infanterie et trois d'artillerie. Ce type de division manquait d'infanterie et avait trop de chars légers pour combattre efficacement les chars allemands plus lourds.

#### *Les évolutions du modèle après les premiers engagements.*

Mais ce premier modèle de DB fut relativement éphémère et ne résista ni aux premiers engagements ni à l'évolution générale des organisations des unités blindées. Comme le souligne Jonathan House, la tendance était à l'inter armes et à l'allègement des structures.

---

<sup>213</sup> Voir à ce sujet House Jonathan, *op. cit.* p 76.

<sup>214</sup> Wievorka, Olivier, *Histoire du Débarquement en Normandie Des origines à la libération de Paris 1941-1944*, Paris, Seuil, 2014, 447 p, p 67.

« La Seconde Guerre Mondiale a fait plus que les forces armées pour intégrer toutes les armes utilisables à chaque niveau dans une unité mobile et flexible. Elle a également contraint ces armées à s'adapter à des menaces et des terrains variés.

Malgré une lutte au caractère multiformes, quelques grandes tendances sont évidentes. Tout d'abord, le concept de force mécanisée interarmes est arrivé à maturité lors de cette guerre.

En 1939, la plupart des armées pensaient encore la division blindée en termes de masse de chars avec un soutien relativement limité des autres armes.

En 1943, les mêmes armées avaient des divisions blindées qui avaient évolué et formaient un mélange équilibré des différents armes et services, qui devaient être aussi mobiles et presque aussi protégés que les chars qu'ils accompagnaient. »<sup>215</sup>

Les Américains firent aussi évoluer les structures de leurs DB. En fait entre 1940 et 1943, les DB connurent six modifications plus ou moins importantes. Elles étaient la conséquence de l'observation de l'évolution de l'organisation des unités blindées des principaux belligérants et du rétex des premiers engagements sur le sol africain.

De ces six modifications, deux doivent retenir l'attention : celle du 1<sup>er</sup> mars 1942 et celle du 15 septembre 1943<sup>216</sup>.

La division type 1940 pêchait par la lourdeur de sa structure et paradoxalement par la légèreté de ses équipements. Les chars légers étaient trop nombreux par rapport aux chars moyens ; l'infanterie et l'artillerie insuffisantes pour une telle unité aux missions résolument offensives. Au niveau du commandement, plusieurs états-majors étaient prévus, chacun étant désigné pour commander un seul type d'unité. Ainsi y avait-il des états-majors spécifiques pour les régiments de chars et les régiments d'infanterie.

Ces lourdeurs et déséquilibres n'échappèrent pas au général Devers lorsqu'il fut nommé à la tête des forces blindées américaines en août 1941. Il réfléchit donc à rendre les DB plus flexibles et manœuvrables. Le fruit de ces études fut une nouvelle organisation datant du 1<sup>er</sup> mars 1942. Les états-majors de brigade blindée étaient supprimés. À la place, étaient créés les états-majors pour deux CC nommés A et B. ils étaient en mesure de diriger toutes les unités qui leur seraient confiées en fonction de la mission assignées. Les Américains reprenaient ainsi le concept de *Kampfgruppe* utilisés avec le succès que l'on connaît par la *Wehrmacht*.

La proportion chars légers/chars moyens fut inversée. La division comportait deux régiments de chars à trois bataillons, deux de chars moyens, un de chars légers. Si cette nouvelle structure comportait six bataillons de chars, l'infanterie et l'artillerie n'avaient que trois bataillons chacune. Ce surnombre en unités blindées était destiné à permettre la création de corps blindés à deux divisions blindées et une d'infanterie motorisée.

Cependant, l'observation de l'évolution des structures des unités des autres belligérants et surtout l'expérience des premiers engagements montrèrent que cette première tentative d'allègement de la DB n'était pas suffisante. Les DB britanniques et les *Panzer Divisionen* avaient une structure qui respectaient l'équilibre entre les différentes armes ce qui plaidait pour une diminution du nombre de chars. Mais surtout la première confrontation avec les unités de l'axe montra les faiblesses des unités américaines.

En effet, lors de la campagne d'Afrique du nord, la DB engagée ne put jamais agir comme une unité constituée et cohérente. La situation tactique la contraignit à se diviser en trois voire quatre sous groupements qu'elle fut incapable de coordonner et de diriger en même temps. La démonstration était faite qu'elle telle structure était trop importante et qu'il fallait la réduire pour gagner en souplesse.

---

<sup>215</sup> House Jonathan M., CNE, *ibidem*, p 71, (traduction du rédacteur).

<sup>216</sup> *Table of Organisation and Equipements N°17*.

Parallèlement à ces premiers engagements, l'armée américaine abandonna le concept de corps blindé ce qui mit encore plus en évidence le déséquilibre entre les armes au sein des DB. Enfin techniquement, les premières confrontations avec les blindés allemands soulignèrent dans le sang le retard technologique et la faiblesse des chars légers, rendant leur emploi beaucoup moins utile.

Prenant en compte tous ces éléments, une nouvelle organisation des DB vit le jour le 15 septembre 1943<sup>217</sup>. La nouvelle division était plus petite. Les états-majors régimentaires étaient supprimés et le nombre de bataillons de chars réduits à trois, chacun possédant quatre compagnies. Cette structure était de type ternaire avec trois bataillons de chars, d'infanterie et d'artillerie. Pour commander les unités qui n'étaient pas subordonnées aux deux CC un troisième état-major de CC fut créé baptisé CC R (R pour réserve). Dans les faits, certains commandeurs de division utilisèrent ce CC R comme un CC normal reprenant ainsi la structure ternaire de la division avec trois CC.

En théorie le CC était divisé en deux *task forces* (une avec trois compagnies de chars et une compagnie d'infanterie, l'autre avec une compagnie de chars et deux compagnies d'infanterie). Ces *task forces* étaient, de plus, renforcées par des éléments du génie, une ou plusieurs sections de TD et des éléments d'artillerie sol-air (selon le besoin)<sup>218</sup>.

Toutes ces évolutions étaient suivies de près par les états-majors français, intéressés au plus haut point sachant, qu'à terme, la nouvelle armée française se reconstruirait sur cette organisation. C'était le cas notamment du général Béthouart alors en poste aux États-Unis<sup>219</sup>. Dans une lettre adressée au général Giraud, il présentait le projet de réorganisation de septembre 1943. Il commençait par insister sur la meilleure manœuvrabilité de la division obtenue par la création des CC/

« 1o. La nouvelle organisation, plus souple que l'ancienne, permet d'organiser des "Task Forces" adaptées aux conditions de combat qui sont envisagées. Ce résultat est obtenu grâce à la présence de 2 "Combat Commands" qui sont commandés chacun par un général de brigade (1) et au remplacement des régiments de chars et d'infanterie par des bataillons, unités organiques qui peuvent être regroupées entre elles et avec les bataillons d'Artillerie divisionnaire de la manière la plus judicieuse.

Selon le cas, l'action de la "Task Force" pourra être une action classique : Infanterie et Artillerie ou une action de rupture par les chars.

(1) Il est apparu au cours des manœuvres de Liban que le principe des 2 "Combat Commands" avait surtout pour effet pratique de diviser en deux tronçons la masse des engins blindés de la division. »<sup>220</sup>

Il poursuivait en détaillant les mesures prises pour alléger la division et en décrivant ses principaux soutiens organiques.

« 2o. La proportion d'Infanterie est augmentée<sup>221</sup> à la suite, sans doute, de l'expérience acquise au cours des combats de Tunisie.

3o. La division est allégée (diminution des services).

4o. La défense antichar est considérablement renforcée. Un "Tank Destroyer Bataillon" est affecté organiquement à la division.

5o. La défense antiaérienne est considérablement augmentée. 56 jumelage de mitrailleuses de 12,7 sur half track sont réparties dans les unités. »<sup>222</sup>

---

<sup>217</sup> À noter que deux DB, la 2<sup>ème</sup> et la 3<sup>ème</sup>, gardèrent cependant l'organisation lourde type 1942 durant tout le conflit.

<sup>218</sup> Voir House Jonathan M., CNE, *ibidem*, p 108 à 110.

<sup>219</sup> Le général Béthouart était le chef de la mission militaire française aux États-Unis.

<sup>220</sup> Commandement en chef état-major 3<sup>o</sup> BUREAU N<sup>o</sup> 469/3.S du 19 juin 1943. Transmission d'une lettre du général commandant la mission française aux États-Unis (BETHOUART) sur le nouveau modèle de DB américaine, p 1 et 2, SHD carton 7 P 180.

<sup>221</sup> Contrairement à la première page du document, sur la deuxième, certains accents ont été rajoutés manuellement. Le rédacteur a repris le texte tel qu'il est.

Il terminait sa lettre en décrivant l'organisation des bataillons de chars, soulignant l'augmentation du nombre de chars moyens par rapport aux chars légers, et en analysant rapidement la place et le rôle du bataillon de TD.

« Chaque bataillon de chars est constitué au moyen d'une compagnie de chars légers, de trois compagnies de chars moyens et de trois pelotons de 2 obusiers courts de 105mm automoteurs (2). Il est doté de moyens de ravitaillements et dispose habituellement de moyens d'entretien et de réparation détaché par le bataillon divisionnaire. Le nombre de chars est diminué mais la proportion des chars moyens par rapport aux chars légers est augmentée.

Un "Tank Destroyer Bataillon" est, comme il est dit ci-dessus, affecté organiquement à la division, alors que dans l'ancienne disposition cette unité était habituellement détachée auprès de la division. La mission essentielle de cette unité, qui est toujours groupée, est d'anéantir les unités blindées ennemies en mouvement en s'embusquant sur leur passage.

(2) Ces obusiers d'assaut sont qualifiés "Tank medium 105 Howitzer" dans le tableau 4. »<sup>223</sup>

En annexe de ce document, le général Bétouart précisait un certain nombre de données chiffrées dont une comparaison du nombre de véhicules majeurs entre la division « lourde » et la nouvelle division.<sup>224</sup>

Éclairés, entre autres, par les informations venues des États-Unis, les états-majors français travaillèrent eux aussi sur l'organisation optimale de la DB.

### *Les évolutions du modèle après les premiers engagements vues du côté français*

Même si elles ne furent pas couronnées de succès, loin s'en faut, les expériences de la campagne de France avaient donné un temps d'avance aux unités françaises sur leurs homologues américaines en matière d'organisation et de tactique. Les rétex de la campagne de Tunisie finirent de convaincre la grande majorité des responsables de l'armée française de l'importance des blindés dans le combat moderne. Cette évolution des mentalités s'accompagna de la confirmation de l'intérêt du combat interarmes et interarmées.<sup>225</sup> De même, la structure des grandes unités blindées fut étudiée avec soins.

Les réflexions sur l'organisation des unités de chars n'avaient pas cessé. Une note de l'état-major général prévoyait même la création d'une DB composée d'un corps de bataille de 350 chars autour desquels gravitaient une unité de reconnaissance, de l'infanterie et même de l'aviation. Les caractéristiques des chars et des engins de reconnaissance y étaient également décrites.<sup>226</sup>

Cependant, plan d'Anfa oblige, les français durent limiter leurs études à la structure de la DB américaine.

Fin 1942, ils optèrent donc pour l'organisation des DB telle que prévue par nos alliés. Le général Prioux entérina cette décision dans la *note relative à l'armée de demain*.

« II. – Grandes unités. – Il résulte de l'étude qui a pu être faite jusqu'à présent d'après les documents fournis que la composition des Grandes Unités Américaines est acceptable.

La Division blindée, sous réserve de quelques abattements en particulier en ce qui concerne les officiers et le personnel du train et des Services se présente comme un instrument puissant et bien articulé qu'il y a intérêt à

---

<sup>222</sup> Lettre du général commandant la mission française aux États-Unis (BETHOUART) sur le nouveau modèle de DB américaine, *ibidem*. p 2.

<sup>223</sup> *Idem*. p 2.

<sup>224</sup> Voir en annexe 1.

<sup>225</sup> Voir Saint-Martin Gérard T2, *Op. Cit.* p 196.

<sup>226</sup> Note non datée, ni référencée, ni signée « Projet de composition d'une division blindée », SHD carton 7 P 51.

conserver tel quel. La Division d'Infanterie Américaine si on consent à remplacer le Groupe de reconnaissance trop faible par un bataillon de reconnaissance type Division blindée. Donnera satisfaction [...]

En conséquence, il semble qu'il y a lieu d'admettre sous les réserves ci-dessus la constitution des Grandes Unités Américaines et leur dotation en matériel. »<sup>227</sup>

Il compléta cette note par une lettre répartissant les régiments au sein des divisions créées.<sup>228</sup>

Ils suivirent assidûment les évolutions de cette organisation.

Dès juin 1943, une note du 3<sup>ème</sup> bureau de l'état-major faisait état des études américaines sur la nouvelle organisation de leur DB. Elle en décrivait sommairement les principales évolutions.

« Les Américains envisagent un remaniement de leur division blindée.

La nouvelle formule envisagée et qui est actuellement en expérimentation comprend :

• 2 Commandements de Brigade, qui fournissent les organes de commandement pour les groupements tactiques à constituer suivant les besoins du combat.

• 3 Bataillons de chars indépendants (au lieu de 3 Régiments de 3 Btms chacun),

• 3 Bataillons d'Infanterie autonome (et non plus enrégimentés)

• 1 Bataillon de Reconnaissance,

• 3 groupes d'Artillerie, 1 Btn du Génie (comme précédemment).

• Un Bataillon de Tanks Destroyers (qui est d'ailleurs prévu pour notre division blindée mais qui ne faisait pas partie jusqu'à présent de la Division blindée U.S)

• Des Services un peu allégés.

Au total :

250 chars dont les 7/10<sup>o</sup> de chars moyens au lieu de 390 chars dont les 6/10<sup>o</sup> de chars moyens. »<sup>229</sup>

Cette note fut confirmée et complétée par la lettre du général Béthouart citée supra. Il est intéressant de noter qu'une composition de DB différente et indépendante des TED américains avait été envisagée puisqu'il est fait état d'un bataillon de TD « prévu pour notre division blindée ».

Les travaux se poursuivirent pendant l'été notamment au sein du 1<sup>er</sup> bureau et début août, une note reprenant les grands principes de la future organisation des DB américaine fut rédigée. Elle les détaillait et les transposait aux unités françaises en cours de formation et d'instruction avec le souci de ne pas perturber la montée en puissance des DB françaises bâties sur le modèle 1942.

« La transformation des Divisions Blindées actuellement étudiée par le Commandement américain a essentiellement pour objet – de diminuer les proportions des chars par rapport aux éléments de soutien (Infanterie et Artillerie),

– de préparer la constitution de groupements tactiques <sup>(1)</sup> comprenant des éléments de, d'Infanterie et d'Artillerie susceptibles de combattre et de vivre par leurs propres moyens.

Il ne peut être question de réaliser complètement le type étudié par le Commandement américain car les livraisons de matériels sont faites sur les bases de l'organisation type 1942. D'autre part, cette transformation amènerait des remaniements profonds dans la structure des unités élémentaires, ce qui aurait pour conséquence d'augmenter considérablement les délais nécessaires pour la réaliser.

(1) – La réorganisation prévue pour la D.B. américaine ne comporte pas la réunion organique des éléments destinés à former les groupements tactiques (chars, Infanterie, Artillerie). »<sup>230</sup>

---

<sup>227</sup> Commandement en Chef des Forces Terrestres et Aériennes Major General Secret N° 206 E.M.G. /I-0, Alger le 9 décembre 1942, *Note relative à l'armée de demain*, signée PRIOUX major général, 2 p, p 1 et 2, SHD carton 7 P 12.

<sup>228</sup> Commandement en Chef des Forces Terrestres et Aériennes Major General Secret N°622 E.M.G. /I-0 du 22 décembre 1942, Objet : *Réorganisation de l'armée*, 4 p, SHD carton 7 P 12.

<sup>229</sup> Commandement en chef État-Major 3<sup>o</sup> BUREAU 2706 note du 13 Juin 1943 -Division Blindée Américaine, SHD carton 5 P 38.

À partir de ces postulats, le rédacteur faisait des propositions de réorganisation prenant en compte le nécessaire allègement des divisions et l'importance de l'autonomie des unités tout en conservant les structures de base.

« On propose donc de s'en tenir aux transformations suivantes qui ne modifieront pas la structure des unités élémentaires (escadron, compagnie, batterie) :

a) – régiment de Reconnaissance : augmentation d'un escadron de reconnaissance à provenir d'un Régiment de Chars,

b) – Chars : à la place des deux Régiments actuels, trois Régiments réduits correspondant chacun à un groupe d'escadrons de chars moyens actuel auquel serait ajouté un escadron de chars légers (à provenir du groupe de chars légers) et des éléments hors rang prélevés sur les éléments H.R. des régiments actuels.

c) – Infanterie : les trois bataillons seraient rendus autonomes, ils recevraient chacun une partie des organes régimentaires. Ils formeraient corps dans les mêmes conditions que les groupes d'Artillerie actuels qui ne seraient pas modifiés. [...]

d) – Au point de vue organisation du commandement les organes actuels seraient maintenus (Commandements de Brigade et d'Artillerie divisionnaire), les chars dépendraient organiquement de la Brigade de chars, les bataillons portés de la Brigade de soutien. »<sup>231</sup>

La suite de la note évoquait le cas particulier de la montée en puissance de la « division Leclerc » et proposait un mode opératoire et une clef de répartition des matériels pour la création des régiments supplémentaires. Elle se terminait par une demande de décision au sujet des propositions qui furent acceptées par un « accord » manuscrit inscrit en première page.

Celles-ci, acceptées par la mention « accord » inscrite à la main en première page, se transformèrent en ordre dans une note émise par le 1<sup>er</sup> bureau.

Dans la note de service N° 1343 du 13 août 1943, le chef d'état-major général fixaient les modifications à apporter à l'organisation des DB ainsi que leurs modalités d'exécution.

« I. – En vue d'alléger les Divisions blindées et de faciliter à l'intérieur de ces Divisions, la constitution éventuelle de groupements tactiques de toutes armes, les modifications suivantes sont apportées à leur composition :

1o – Brigade de Chars

Au lieu de 2 régiments type, 3 régiments type léger comprenant essentiellement :

I Etat-major et des éléments hors rang

I escadron de chars légers type 1942

3 escadrons de chars moyens type 1942

2o – Infanterie portée

Au lieu d'un régiment formant corps à 3 Bataillons :

Des éléments régimentaires réduits et 3 Bataillons formant corps

3o – Régiment de reconnaissance

Comprendra un escadron de reconnaissance supplémentaire »<sup>232</sup>

La suite de la note fixait les modalités pratiques de cette transformation ainsi que la répartition du personnel et des matériels au sein des nouvelles unités créées. À noter que cette note ne reprenait pas les propositions concernant l'organisation du commandement avec le maintien des brigades.

---

<sup>230</sup> E.M General de l'armée de terre Ier Bureau (O) N° EMG/I NOTE au sujet de l'allègement des divisions blindées du 09 août 1943 Secret, p 1, SHD carton 7 P 51.

<sup>231</sup> NOTE au sujet de l'allègement des divisions blindées, *op. cit.* p 2.

<sup>232</sup> E.M General de l'armée de terre Ier BUREAU (O) N° 1343 EMG/I Note de service du 13 Août 1943 Très secret, p 1, SHD carton 7 P 51.



Ces dernières transformations clôturaient pratiquement le cycle de réflexion sur l'organisation des DB et fixaient presque définitivement le modèle de DB telles qu'elles allaient être engagées sur le sol européen.

## La DB type 44 et les adaptations

Si la DB française de 1944 était calquée sur le modèle américain, elle comprenait quelques différences par rapport à cette référence. De plus, au cours du conflit, elle connut des adaptations et des aménagements.

### *La division française type 44*

Avant de décrire la DB française et les éléments qui la composaient, il est utile de rappeler qu'elle agissait dans le cadre d'un ensemble plus vaste, armée et corps d'armée. Cependant ces unités n'avaient pas de structure normée et étaient composée en fonction des besoins opératifs ou stratégiques. La composition des CA obéissait aux ordres de l'armée. Ainsi l'ordre général d'opération N° 159 du 18 novembre 1944, ordonnant de poursuivre l'action vers Belfort, modifiait la composition des 1<sup>er</sup> et 2<sup>ème</sup> CA donnée par l'ordre général d'opération n° 148.

« VI – MOYENS –

A – 1er Corps d'Armée –

- a) – Outre la 1ère Division Blindée, le 1er Corps d'Armée disposera initialement de tous les moyens énumérés par le Tableau annexé à l'Ordre Général d'Opération n° 148, à l'exception du 2<sup>ème</sup> Dragons qui sera mis dès réception du présent Ordre à la disposition du II<sup>ème</sup> C.A.
- b) - Lorsque le 1er C.A. entreprendra l'exploitation au-delà du seuil de VALDIEU :

- Les formations suivantes passeront, sur place, en Réserve d'Armée :

- la Brigade de Choc GAMBIEZ ;
- le Groupe de Commandos d'Afrique (pour être mis à la disposition du II<sup>ème</sup> C.A.)
- le Bataillon d'Artillerie 697 US (240 H)
- la Batterie du Bataillon 575 US (203 Gun)

En outre, lorsque la 5<sup>ème</sup> D.B. repassera aux ordres directs de l'Armée, le 1er C.A. renforcera cette division avec :

- un Régiment d'Infanterie de la 2<sup>ème</sup> D.I.M.
- les Groupes II/R.A.C.L. (155 Gun) et III/66<sup>ème</sup> R.A.A. (1) [...]

C – Le 2<sup>ème</sup> Corps d'Armée disposera :

- initialement, des moyens définis par le Tableau annexé à l'Ordre Général d'Opération n° 148 et du 2<sup>ème</sup> Régiment de Dragons (T.D.)
- ultérieurement, du groupe de commando d'Afrique.

(1) actuellement adapté à la 2<sup>ème</sup> D.I.M. »<sup>233</sup>

Les DB n'étaient pas non plus « attribuées » à un CA particulier et ces derniers pouvaient en avoir deux sous leurs ordres pour une opérations donnée. Après la prise de Mulhouse, l'ordre général d'opération n° 163 fixait la composition des CA de la façon suivante :

« II. Le I° C.A. disposant :

- des I° et 5° D.B. (moins le C.C.6)
- de la 9° D.I.C.,
- de la 4° D.M.M. (moins un C.T.) à partir du 23 novembre matin)

---

<sup>233</sup> 1ère ARMÉE FRANÇAISE ETAT-MAJOR 3ème Bureau N° 73/Op 3 ORDRE GENERAL D'OPERATION N° 159 ULTRA SECRET du 18 novembre 1944, p 3 et 4, SHD Carton 10 P 190.

- du 9° Zouaves
  - des éléments F.F.I.
- a pour mission [...]
- III. Le 2° C.A. disposant :
- de la 3° D.I.A. avec ses G.T.M. de renforcement,
  - de la 1° D.M.I.,
  - de la 2° D.I.M. (y compris le C.C.6 et son G.T.M. de renforcement)
  - de la Brigade de Choc, des Commandos et des éléments F.F.I.
- a pour mission... »<sup>234</sup>

Cette organisation mettait donc les deux DB à la disposition d'un seul CA. Cependant, la structure des DB était plus normée même s'il faut distinguer la structure organique de celle d'emploi.

Au niveau organique, il y avait la division, le régiment et la compagnie.

Dans une de ces conférences d'histoire militaire, le lieutenant-colonel d'Ornano présente la DB de la façon suivante :

« La nouvelle grande unité blindée qui va connaître la victoire est d'un modèle très différent de celui sur lequel furent bâties les grandes unités de 1940, qu'elles soient françaises ou allemandes.

C'est une unité de type ternaire formée sur le tableau d'effectif de la Division américaine, formation de combat tout à fait originale.

Cette grande unité doit pouvoir participer à la rupture par la puissance, et grâce à sa vitesse pouvoir être lancée en exploitation.

Ce qui la différencie de ses devancières, ce sont ses moyens de combat, et surtout leur dosage et leur organisation en groupement tactique. »<sup>235</sup>

Cette unité était effectivement composée sur une structure ternaire de façon à pouvoir dériver trois CC.

« Elle était constituée de :

- un QG de DB ;
- trois états-majors de groupement tactique ;
- trois régiments de chars ;
- trois bataillons portés ;
- trois groupes automoteurs ;
- un régiment de reconnaissance ;
- un régiment de chasseurs de chars ;
- un bataillon du génie ;
- un groupe de Forces Terrestres Anti-aériennes (FTA) ;
- une compagnie de transmissions ;
- train de la division ;
- la base divisionnaire ;
- un groupe d'exploitation d'intendance ;
- un Groupe d'Escadron de Réparation Divisionnaire (GERD) ;
- un bataillon médical. »<sup>236</sup>

<sup>234</sup> 1ère ARMÉE FRANÇAISE ETAT-MAJOR 3ème Bureau N° 80/Op 3 ORDRE GENERAL D'OPERATION N° 163 ULTRA SECRET du 22 novembre 1944, p 1, SHD Carton 10 P 190.

<sup>235</sup> d'Ornano (Lt-Colonel), *La 2° D.B. à Saverne et Strasbourg, Op. Cit.* p 1.

<sup>236</sup> ÉCOLE D'ÉTAT-MAJOR, *Notice sur la composition des unités blindées, Tableaux récapitulatifs des effectifs et des véhicules de la division blindée 1943-1945*, 15 p, p 4-5 SHD carton 1 K 617-1.

Cet extrait d'un tableau d'organisation étant un peu froid, laissons la plume au général de Vernejoul pour décrire la division qu'il a commandée.

« La division blindée est une grande unité de toutes armes ; à côté des régiments cuirassés qui en forment l'élément essentiel, s'alignent toutes les formations voulues pour les appuyer, les soutenir, les protéger, ainsi que tous les services nécessaires pour animer l'ensemble.

La DB compte en gros 550 officiers et 15 000 hommes, 3 600 véhicules divers, dont près d'un millier de voitures de combat des différentes catégories. Elle représente en 1944/45 un capital d'environ 4 milliards de francs, soit l'équivalent d'un cuirassé de la marine.

Elle comprend :

- Un Quartier Général, subdivisé en deux éléments : l'échelon avant ou P.C. divisionnaire avec ses 3 Bureaux, les organes de commandement de certaines armes avec le personnel et le matériel nécessaires à leurs déplacements, leur installation sur le terrain, leurs transmissions et leur protection. La base, qui regroupe tous les services, et qui a son Etat-Major particulier, les directions des différents services et leurs moyens de commandement. L'ensemble de ce Q.G. est réuni autour du général de division, assisté en ce qui concerne la 5<sup>e</sup> D.B., d'un général adjoint.

- Trois régiments de chars dont chacun comprend essentiellement trois escadrons de chars moyens Médiuns (Shermans) et un escadron de chars légers, tous de trois pelotons de cinq chars. Compte tenu des chars de commandement et de volant, la D.B. possède ainsi 160 chars moyens. C'est l'élément de choc, instrument principal de la division, autour duquel gravitent les autres unités.

- Un régiment de reconnaissance, comprenant un escadron de chars légers et quatre escadrons d'auto-mitrailleuses, trois pelotons de combat. Chacun de ces pelotons est composé de quatre AM 8, voitures légèrement blindées à six roues, très rapides, armées d'un canon de 37 sous tourelle ; d'un canon d'assaut de 75 court monté sur châssis de char léger ; de jeeps, dont une transportant un mortier de 60, et une autre tractant un canon anti-chars. Ces 12 pelotons d'A.M. 8 constituent les antennes que la D.B. lance en avant-gardes.

- Un régiment de chasseurs de chars, comprenant trois escadrons de T.D. et un escadron de reconnaissance. Ces escadrons sont utilisés en protection des chars moyens et contre-attaquent les blindés adverses. Ils peuvent également renforcer l'artillerie grâce à la grande portée de leurs canons et à leur précision (12 500 m).

- Trois bataillons d'infanterie portée (le R.M.L.E. en ce qui concerne le 5<sup>e</sup> D.B.), formés chacun de trois compagnies et d'une compagnie d'appui. Les trois premières sont dotées de mitrailleuses, pistolets-mitrailleurs, grenades, rocket-guns, mortiers de 60, et canons de 57 anti-chars. La compagnie d'appui comporte des mitrailleuses lourdes de 12,7, des mortiers de 81 et des canons d'assaut de 75. Toutes ces unités sont transportées sur half-tracks et mettent pied à terre au moment du combat.

- Trois groupes d'artillerie automotrice, comprenant chacun trois batteries de six canons de 105 courts montés sur châssis de Sherman, et d'une portée de 10 500 m. les échelons de munitions des batteries, ainsi que la colonne de ravitaillement du groupe, sont sur half-tracks.

- Un groupe de FTA constitué de quatre batteries de huit pièces de 40 Bofors, dotés également d'affûts quadruples de mitrailleuses de 12,7.

- Un bataillon du Génie avec trois compagnies de sapeurs-mineurs, et une compagnie d'équipages de pont. Le Génie a pour mission principale de rétablir les communications (déminage, enlèvement d'abattis, comblement de fossés anti-chars, lancement de pont), ou d'opérer des destructions pour retarder l'ennemi. Les compagnies de sapeurs sont portées sur half-tracks et armées comme l'infanterie. La compagnie de pontonniers peut lancer 330 m de pont Bailey de 30 tonnes, à raison de 60 m à l'heure, ou des Treadways sur canots pneumatiques.

- Une compagnie de transmissions, assurant les liaisons radio-téléphone de l'Etat-Major et les organes de commandement subordonnés. Elle dispose de postes « 399 » portant à plusieurs centaines de km en moyenne. En dehors de cette compagnie, toutes les unités de la D.B. sont équipées de postes radio émetteurs récepteurs, y compris les chars.

- Un groupe de trois escadrons de réparation et un E.H.R. renforcé d'une compagnie de réparation de chars, et d'une compagnie de récupération avec porte-chars.

- Un bataillon médical de trois compagnies, comportant des éléments de ramassage (ambulance), de triage, et de premiers secours.

- Un groupe d'exploitation du service d'Intendance, chargé du ravitaillement en vivres.

- Deux compagnies de transport du Train, chargées du transport de ravitaillement.

- Deux pelotons de régularité routière, chargés de jalonner les itinéraires et d'orienter la marche des unités et des convois de la division.

- Des formations « hors rang », chargées du ravitaillement en pièces de rechange et en carburant, et dépendant de la Base divisionnaire, exécutant les ordres du 4<sup>e</sup> Bureau. »<sup>237</sup>

Cette description très précise montre bien le caractère ternaire de la division et sa forte connotation blindée, toutes les unités étant dévolues à l'appui ou au soutien des unités de chars. Elle mettait le régiment avec les unités de mêlées alors qu'à l'origine ils étaient dans le soutien mais le modèle théorique subit des modifications (suppression des brigades).

« DIVISION BLINDEE »

A/ ELEMENTS ORGANIQUES

E.M. et Q.G (échelon avant)  
Base  
2 E.M. de Brigade (soutien et char)

Infanterie

1 régiment d'Infanterie Portée  
1 C.I.D

Arme blindée

1 régiment de Reconnaissance  
3 régiments de Chars

Artillerie

Artillerie divisionnaire (1 B.H.R et 3 Groupes)

F.T.A

1 groupe de D.C.A de 40

Génie

1 Bataillon du génie

Transmissions

1 Compagnie mixte de Transmissions

Train

1 Cie de Q.G. (échelon avant )  
1 Cie des services (base)  
1 Cie de transport de matériel (70 camions)  
1 Cie de transport de personnel (100 camions)

Intendance

1 groupe d'exploitation

Santé

1 bataillon médical

Matériel

1 groupe d'Escadrons de réparation

B/ SOUTIEN

Arme blindée

1 Régiment de chasseurs de Chars

Matériel

1 Cie de Réparation d'Engins blindés  
1 Cie de Récupération. »<sup>238</sup>

La division était dirigée par un état-major dont la composition variait en fonction des unités. Les origines et les qualifications des hommes y étaient hétérogènes. Si logiquement, devaient y servir des officiers brevetés, ce n'était pas toujours le cas, notamment à la 2<sup>ème</sup> DB qui dans ce domaine aussi faisait preuve de particularisme.

<sup>237</sup> de Vernejoul Henri (général), *Autopsie d'une victoire morte*, Colmar, Colmar-Ingersheim, 1970, 197 p, p 189-190.

<sup>238</sup> Commissariat à la Guerre, Etat-Major-General Guerre, 1<sup>o</sup> bureau (O) N° 4306 EMGG 1 Alger le 29 Avril 1944, Secret, note de service, *Objet tableau type de composition sommaire des divisions*, SHD carton 7 P 20.

« Le monde d'un état-major est un univers particulier que l'on n'aborde pas sans être initié, tant il est, malgré sa structure, semblable à celle de n'importe quel autre, le reflet de son chef.

Celui de la 2<sup>e</sup> D.B. est, à ce titre, un état-major très particulier. Peut-être, en premier lieu, parce qu'il ne comporte aucun officier breveté de l'École de guerre, hormis le général lui-même. Egalement, parce qu'il se compose en quasi-totalité, d'officiers de réserve. Mais surtout, parce qu'aucun de ses cadres ne s'estime, de par ses fonctions ou responsabilités, supérieur aux autres. »<sup>239</sup>

Mais il n'y a pas que dans ce domaine que la 2<sup>ème</sup> DB se différenciait des autres, comme nous le verrons par la suite.

La division était donc composée de régiments dont la composition variait en fonction des spécialités.

Il y avait quatre types de régiments à dominante blindée : trois dans la DB et un dans la DI.

Dans une DB, il y avait le régiment de chars, le régiment de chasseurs de chars (TD) et le régiment de reconnaissance. Leur composition était quasi identique, la différence se faisant dans les missions et les équipements.

« Le régiment de chars. Il comprend essentiellement un escadron de chars légers et trois escadrons de chars moyens. »<sup>240</sup>

À côté de ces quatre escadrons de combat, il y avait un escadron hors rang chargé du soutien et un gros état-major (plus de cent personnels) regroupant les différents bureaux en charge de la conduite du régiment.<sup>241</sup>

La *Notice sur la composition des unités blindées* décrivait le régiment de chasseurs de chars de la façon suivante :

- un état-major ;
- un escadron hors rang ;
- un escadron de reconnaissance ;
- trois escadrons anti-chars.<sup>242</sup>

Ce que confirme l'amiral de Gaulle<sup>243</sup> en donnant plus de détails, notamment sur les équipements.

« Le régiment comprend cinq escadron : un hors rang, un de reconnaissance armé de douze automitrailleuses M 8 avec canon de 37 mm, et trois totalisant trente-six chars chasseurs de chars T.D. M 10. S'y ajoutent une soixantaine de véhicules divers d'accompagnement ou de servitudes ; voitures légères Jeep, véhicules de commandement et camionnettes Dodge, camion G.M.C. de dix tonnes, voitures blindées à roues (scout-car) ou chenillées (half-tracks), véhicules de transmissions, ambulances, camions-grues de dépannage, remorques, motos Harley-Davidson. »<sup>244</sup>

Cette même note<sup>245</sup> donnait également l'organisation du régiment de reconnaissance :

- un état-major ;
- un escadron hors rang ;

---

<sup>239</sup> Gribius André, *Une vie d'officier*, Paris, Éditions France Empire, 1971, 298 p, p 96.

<sup>240</sup> Anonyme, *Éléments pouvant servir à la préparation militaire des jeunes français*, Op.Cit, p 187.

<sup>241</sup> *Notice sur la composition des unités blindées, Tableaux récapitulatifs des effectifs et des véhicules de la division blindée 1943-1945*, Op.Cit, p 10-11.

<sup>242</sup> Idem, p 8-9.

<sup>243</sup> L'amiral de Gaulle était enseigne de vaisseau au RBFM.

<sup>244</sup> de Gaulle Philippe, *Mémoires accessoires 1921-1946*, Paris, Plon, 1997,415, p 302.

<sup>245</sup> Voir aussi *Le bulletin d'enseignements et d'informations n°I*, septembre 1943, 5<sup>ème</sup> Division blindée état-major 3<sup>e</sup> Bureau, SHD carton 11 P 247.

- un escadron de chars légers ;
- quatre escadrons de reconnaissance.<sup>246</sup>

Un régiment de reconnaissance était donc composé de cinq unités de combat ayant deux tâches distinctes.

« L'organisation prévoyait un escadron de chars, théoriquement destiné à reconnaître en force ou à servir de réserve, à trois pelotons de cinq chars, sans aucun soutien porté, et quatre escadrons d'automitrailleuses à trois pelotons adaptés à la manœuvre en souplesse, car ils disposaient de deux patrouilles de deux blindés, de deux patrouilles de jeeps, d'un obusier automoteur et d'un groupe porté sur half-track. »<sup>247</sup>

Enfin, il ne faut pas oublier que les DI possédaient une unité blindée : le régiment de reconnaissance de DI qui différait du régiment de reconnaissance de DB sur deux points : il avait un escadron de reconnaissance en moins et les matériels étaient différents. Sa composition était la suivante :

« Le Régiment de reconnaissance de Division d'Infanterie motorisée comprendra en principe :

- Un Etat-major ;
- Un Peloton de Commandement ;
- Un Escadron Hors Rang ;
- Un Escadron de Chars Légers ;
- Trois Escadrons de Reconnaissance, à base de voitures blindées. »<sup>248</sup>

Les régiments étaient composés d'unités élémentaires dont les escadrons de combat qui étaient tous sur la même structure quelle que fût la nature du régiment (chars, TD, reconnaissance). Les escadrons de reconnaissance étaient composés de trois pelotons de reconnaissance, d'un peloton de commandement et d'un peloton d'échelon ou hors rang.<sup>249</sup>

Pour les unités de chars, il en était de même.

« Quand tout le régiment se transforme en unité de type US, ces trois unités de chars s'alignent sur la même organisation à savoir trois sections<sup>250</sup> de combat, une section hors rang et une section de commandement. »<sup>251</sup>

Cette organisation de la division était celle organique de temps de paix. Au combat, la division était organisée en CC (ou groupement tactique) et en sous groupements.

« Le groupement blindé est une formation permanente, qui contient organiquement des unités d'armes différentes, il est à prédominance de chars. Toutefois, sa composition peut varier en fonction de sa mission.

C'est à l'intérieur du groupement blindé que s'opère la combinaison des différentes armes.

Amalgame permanent d'armes différentes, le groupement blindé de D.B. a une composition nettement déterminée. Toutefois, elle ne saurait être immuable. Ce sont ses missions successives qui détermineront le dosage de ses moyens.

Les moyens de commandement dont il dispose lui permettent d'absorber sans difficulté des moyens de renforcement variés pour des opérations données.

<sup>246</sup> Notice sur la composition des unités blindées, Tableaux récapitulatifs des effectifs et des véhicules de la division blindée 1943-1945, Op.Cit, p 8-9.

<sup>247</sup> Oddo Paul, Willing Paul, Calots rouges et croix de lorraine, les spahis de Leclerc de l'Érythrée au Tonkin 1940-1946, Carnet de la Sabretache hors-série, 4<sup>e</sup> trimestre 1988, 180 p, p 66.

<sup>248</sup> Commandement en chef des forces terrestres, aériennes et maritimes major-général N° 27 E.M.G./I-0 Note relative à la mise sur pied des régiments de reconnaissance de division d'infanterie motorisée du 9 janvier 1943 Secret, SHD carton 7 P 60.

<sup>249</sup> JMO 2<sup>ème</sup> escadron 2<sup>ème</sup> RSAR, SHD Fonds privé carton 1 KT 1395 : Fonds Coustillière.

<sup>250</sup> Le 501<sup>ème</sup> RCC étant un régiment de chars de combat appartenant à l'origine à l'infanterie, les unités qui le composent ont les appellations de l'infanterie (section, infanterie), à l'exception du 3<sup>ème</sup> escadron.

<sup>251</sup> Historique 501, Op.Cit p 29.

Ces moyens de commandement lui sont d'ailleurs nécessaires étant donné que les actions profondes à objectifs lointains de la D.B., caractérisées par l'amplitude, la portée, la rapidité, amèneront, nous l'avons vu le Commandant de la Grande Unité à décentraliser, et à découpler ses G.B. »<sup>252</sup>

Comme l'indique le lieutenant-colonel d'Ornano, le CC était une formation permanente prévue au tableau des effectifs de la DB. Sa composition était normée et regroupait des éléments de chaque composant de la DB.

« Le Combat-Command forme un ensemble tactique dont la composition permet un emploi extrêmement souple, varié et puissant, à la fois dans l'offensive, qu'il s'agisse de rupture ou d'exploitation, et dans la défensive.

Il comprend essentiellement ;

- a) – Commandement : Un Officier Général ou Supérieur, Commandant le Combat-Command, assisté d'un Etat-Major.
- b) – Unités Combattantes :
  - 1 Régiment de Chars
  - 1 Bataillon d'Infanterie Portée
  - 1 Groupe d'artillerie sur automoteurs
  - 1 Escadron de T.D.
  - 1 Escadron de reconnaissance
  - 1 Compagnie du génie, renforcée d'un élément de pont
  - 1 batterie de F.T.A.
- c) – Des services :
  - 1 Escadron de Réparation
  - 1 Compagnie Médicale »<sup>253</sup>

La structure ternaire permettait le découpage de la DB en trois CC homogènes et relativement autonomes<sup>254</sup>.

Le CC était lui-même composé de sous groupements dont la composition variait en fonction du besoin tactique. Cependant, il y avait des constantes dans leur composition, notamment la présence d'éléments de chaque unité combattante.

« Des chars, de l'Infanterie, du Génie, la disposition des feux de l'Artillerie par l'intermédiaire d'observateurs avancés : tels sont les éléments essentiels du sous-groupement.

Les effectifs dépendent de la situation, de la mission, de la nature du terrain.

Nous avons vu qu'il y a intérêt à ne pas dissocier les Escadrons de chars ; il en est de même pour la Compagnie d'Infanterie et la Section du Génie.

Le sous-groupement type sera donc composé de ces 3 éléments : Escadron, Compagnie portée, Section du Génie, et il sera appuyé par les feux, soit d'une batterie soit de plusieurs batteries. »<sup>255</sup>

S'il y avait un sous groupement type, son organisation pouvait donc varier en fonction des situations, du terrain et des choix tactique du commandant de CC, en outre le nombre de sous groupements pouvait varier en fonction des CC.

« En outre pour le combat, chaque groupement est lui-même scindé en un nombre variable de sous-groupements interarmées. Identifiés par les officiers qui les commandent, ils sont au nombre de trois au G.T (D) les sous-groupements Rouvillois, Didelot, Quilichini au nombre de deux au G.T (L), les sous-groupements Massu et Minjonnet, au nombre de trois au G.T (V), les sous-groupements La Horie, Putz, Cantarel. Ces sous-groupements pionniers de base de la manœuvre blindée comprennent généralement :

- 1 escadron de chars
- 1 compagnie d'infanterie portée
- 1 batterie d'artillerie

---

<sup>252</sup>d'Ornano (Lt-Colonel), *Le G.B dans l'exploitation la prise d'Altkirch par le C.C.1 Novembre 1944*, Enseignement militaire supérieur, École d'état-major, année 1955-1956, cours d'histoire militaire, Paris 1955, 31 p, p 2-3.

<sup>253</sup> 1ère Division Blindée, *le Combat Command*, CC 2, 18 p, p 9, SHD carton 11 P 194.

<sup>254</sup> Voir aussi pour l'organisation du CC : *Notice sur la composition des unités blindées, Tableaux récapitulatifs des effectifs et des véhicules de la division blindée 1943-1945*, Op.Cit p 4-5.

<sup>255</sup> 1ère Division Blindée, le sous-groupement mixte, CC 2, 12 p, p 1, SHD carton 11 P 194.

- 1 peloton de reconnaissance
- 1 peloton de chasseurs de chars
- 1 section du génie
- Des éléments de renforcement selon les circonstances du combat... »<sup>256</sup>

La DB et ses composantes étaient donc une unité normée et organisée selon le modèle américain. Cependant, il y avait quelques différences par rapport au modèle de base. De plus cette structure, certes cohérente et efficiente, souffrait de quelques manques.

### *Les différences avec le modèle et les manques*

La principale différence, commune aux trois divisions françaises, concerne l'emploi des chasseurs de chars.

Les règlements d'emploi américains prévoyaient l'emploi groupé des TD. C'était précisé dans le *Field Manual (FM) 18-5B* du 16 juin 1942.

« 27. Le Bataillon de chasseurs de chars. - Le bataillon de chasseurs de chars est l'unité tactique de base pour une opération contre des éléments blindés ennemis en conjonction avec, ou en appui des divisions d'infanterie, de cavalerie, motorisées et blindées. Le bataillon se compose d'un état-major et d'une compagnie de quartier général, de trois compagnies de chars et d'une compagnie de reconnaissance. »<sup>257</sup>

Sa structure aussi bien que son but montrent que ce bataillon devait agir groupé (unité de base) et indépendamment des unités qu'il soutenait.

Ceci fut confirmé par le *FM 18-5* qui était encore plus explicite.

« 9. EMPLOI TACTIQUE. a. Les bataillons de chasseurs de chars devraient être utilisés en tant qu'unités. L'emploi en compagnies séparées ou en unités plus petites donne rarement de bons résultats et échoue souvent. b. Les unités de chasseurs de chars groupées peuvent être déployées sur des positions de tir, prêtes à rapidement changer de positions ; ou elles peuvent se tenir prêtes à rejoindre des positions de tir en fonction de l'évolution de la situation. »<sup>258</sup>

Les règlements d'emploi américains prévoyaient donc l'emploi des unités de TD groupées et indépendamment des unités qu'elles soutenaient dans le combat anti-char. Or dans l'armée française renaissante, elles étaient endivisionnées<sup>259</sup> et, au combat, dispersées dans les CC à raison d'une compagnie de TD par CC. Il ne restait donc au commandant de régiment que son état-major avec sa compagnie de commandement et sa compagnie de reconnaissance, ce que déplorait d'ailleurs l'amiral Maggiar.

« Les T.D. ont donc commencé à faire parler d'eux, mais pas le régiment en tant qu'unité combattante.

Ce sera pour moi, comme commandant, une grande déception. Ce sera aussi une lacune dans l'emploi du R.B.F.M.

<sup>256</sup> Cousine André (Lieutenant-Colonel), *La manœuvre blindée Saverne – Strasbourg du général Leclerc (Novembre 1944)*, Direction de l'enseignement militaire supérieur de l'armée de terre et école supérieure de guerre, Cours d'Histoire, Paris, 1978, 29 p, p 5.

<sup>257</sup> *FM 18-5 Tank destroyer field manual organization and tactics of tank destroyer units, War Department, Washington, June 16, 1942*, 187 p, p 14-15 (traduction de l'auteur).

<sup>258</sup> *FM 18-5B Tactical employment tank destroyer unit, War Department Washington, 25, D. C., 18 July 1944*, 132 p, p 6.

<sup>259</sup> Le 2<sup>ème</sup> R D, le 7<sup>ème</sup> RCA, le 8<sup>ème</sup> RCA et le Régiment Colonial de Chasseurs de Chars (RCCC) (régiments de TD) étaient rattachés organiquement à la 1<sup>ère</sup> Armée et donc n'étaient pas endivisionnés mais leur emploi tactique était identique.



La force du R.B.F.F.M., ce n'était pas seulement la capacité de son personnel à utiliser ses armes, c'était plus encore sa cohésion, son unité, la connaissance que les officiers, officiers marinières et marins avaient les uns des autres, leur confiance réciproque, leurs expériences partagées.

Cette force n'a pas été utilisée.

Quand le général Juin m'avait proposé d'armer un régiment de tanks-destroyers, je m'étais précipité sur les manuels américains. Et j'avais lu qu'un régiment de T.D. devait être employé dans son ensemble, comme une masse de manœuvre, un outil de choc, pour attaquer des formations de chars ou opérer des percées.

Je m'en étais réjoui. Cette forme d'emploi et par conséquent de combat, correspondait à celle des flottilles de torpilleurs.

Qu'ils partent à l'attaque ou qu'ils engagent un duel d'artillerie à distance, les torpilleurs se présentent en formation dispersée, sur un large front. Décalés les uns par rapport aux autres, ils zigzaguent sans arrêt, exécutant aussi de brusques changements de route, jouant de leur vitesse, de la distance et du cap pour dérégler le tir ennemi. Ils évitent, autant qu'ils peuvent, de « présenter une cible ».

En effet, il n'y a pas de défilement de tourelle possible sur mer, comme sur un champ de bataille terrestre, pas d'abri, de repli de terrain, de massifs boisés pour dérober les mouvements, ou se replier en cas de danger.

Les bâtiments de guerre vont au combat, sans recul possible, comme les gladiateurs dans l'arène. Leur seule parade, leur seul recours sont la mobilité et la dispersion.

Il m'apparaissait ainsi que l'emploi des T.D. devait s'inspirer de certains de ces principes. Et c'est probablement une des raisons pour lesquelles les Américains les ont baptisés « destroyers » (ou torpilleur), du même nom que les destroyers des mers.

Mais le général Leclerc n'était pas un marin, ignorant la tactique d'emploi des torpilleurs. Et il ne se soucia pas davantage de la doctrine américaine.

Il ne lui déplaisait pas, en outre, de construire, l'unité de sa division en fusionnant les éléments disparates des régiments.

Le R.B.F.F.M. fut donc disloqué, comme tous les autres régiments de la 2<sup>e</sup> D.B., pour constituer des groupements tactiques où se mariaient des chars « Sherman », des fantassins, de l'artillerie, du génie... et des T.D. »<sup>260</sup>

À la fin de ce passage, l'amiral Maggiar est injuste avec le général Leclerc en lui imputant la responsabilité de l'éclatement de son régiment au sein des CC. Il ne faisait qu'appliquer les tableaux d'effectifs et d'organisation. En revanche, il avait pris d'autres libertés en matière d'organisation de sa division.

La 2<sup>ème</sup> DB était une division à part et se distinguait des deux autres divisions dans e nombreux domaines. Cela venait de son histoire particulière et de la personnalité de son chef<sup>261</sup> qui prit quelques libertés avec les documents d'organisation.

La première et la plus visible même si elle avait peu d'impact sur le plan de l'emploi est le nom donné aux groupements. Les 1<sup>ère</sup> et 5<sup>ème</sup> DB était divisées en CC, à l'instar de leurs homologues américaines, chacun étant identifié par un numéro<sup>262</sup> : CC 1, 2 et 3 à la 1<sup>ère</sup> DB ; CC 4, 5 et 6 à la 5<sup>ème</sup> DB. À la 2<sup>ème</sup> DB, il y avait des groupements tactiques (GT), identifiés par la première lettre du nom de leur premier chef<sup>263</sup>.

Cette personnalisation des GT leur donnait un supplément d'âme et les rendait moins anonymes. Une autre différence signalée dans cet extrait est la création d'un quatrième GT au

---

<sup>260</sup> Maggiar (amiral), *Les fusiliers marins de LECLERC, une route difficile vers de GAULLE*, Paris, Éditions France Empire, 1984, 354 p, p 193-194.

<sup>261</sup> Cela tient aussi au fait qu'elle ne fut jamais rattachée à la même grande unité. Contrairement aux 1<sup>ère</sup> et 5<sup>ème</sup> DB qui furent toujours sous commandement de la 1<sup>ère</sup> armée, la 2<sup>ème</sup> connut beaucoup de rattachements différents ce qui paradoxalement lui permit de garder une bonne cohésion et une certaine indépendance.

<sup>262</sup> Contrairement cependant aux CC américains qui étaient identifiés par des lettres.

<sup>263</sup> Les noms des GT ne changèrent pas même lorsque leur commandant fut remplacé.

sein de la 2<sup>ème</sup> DB, le GT R fut créé après la libération de Paris à partir des éléments du 1<sup>er</sup> RMSM qui n'étaient pas ventilés dans les trois autres GT.

Enfin dernière différence avec les autres DB et sur le plan de la conduite de la manœuvre cette fois, la création d'un PC léger destiné à conduire les opérations au plus près du front.

« Son P.C. l'a rejoint sur le pont même<sup>264</sup> ; cette installation, qui ne pouvait être en période d'opérations actives que provisoire, consistait uniquement à sortir de la voiture son porte-carte et sa serviette de cuir marron. Car il n'y a pas de vitesse possible sans mobilité. Il faut donc supprimer les bagages inutiles. Les organes de commandement eux-mêmes ont été réduits au strict minimum et le « P.C. Avant » ne constitue plus qu'une infime fraction de l'état-major. »<sup>265</sup>

Il y avait donc certaines différences entre les divisions blindées françaises et le modèle théorique américaine qui souffrait, de plus, de quelques lacunes dont la plus criante était le manque d'infanterie. Ce que déplorait le général Leclerc après la prise de Strasbourg.

« Le général Leclerc s'y plie à contre-cœur, navré de ne pouvoir rejeter au delà du Rhin l'ennemi qui s'accroche à cette terre d'Alsace, mais les moyens dont il dispose ne le lui permettent pas ; il lui faudrait beaucoup plus d'infanterie que n'en comprend une division blindée. »<sup>266</sup>

Ce manque d'infanterie pour accompagner ou parachever l'action de la division était aussi ressenti par le général de Lattre et de nombreux officiers généraux.

« D'autre part, il insiste<sup>267</sup> – et je suis complètement de son avis – sur la nécessité absolue de renforcer l'infanterie des divisions. Je vous répète à ce sujet la décision qui a été prise par le gouvernement et en vertu de laquelle chacune de vos divisions y compris les blindées doit comprendre organiquement un régiment de plus. »<sup>268</sup>

Des mesures furent donc prises pour compenser ce manque, elles entraient dans le cadre des adaptations que connut l'organisation des divisions blindées au cours du conflit.

### *Les adaptations décidées en fonctions de la situation tactiques et du rétex des premiers engagements*

Ce fut surtout au niveau des sous-groupements que les adaptations d'organisation furent les plus nombreuses. Les commandants de GT ou de CC, quand ce n'était pas les commandeurs des divisions voire plus à la première armée, constituaient leur sous-groupements en fonction de la situation et des disponibilités du moment. L'exemple le plus connu et le plus célèbre est le détachement qui entra le premier dans Paris le 24 août 1944 au soir. Lorsqu'il reçut l'ordre expresse du général Leclerc de partir « droit sur Paris », le capitaine Dronne prit ce qui était disponible immédiatement à la croix-de-Berny.

« J'ai sous le main les deux tiers de la « Nueve »<sup>269</sup> : les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> sections du sous-lieutenant Elias et de l'adjudant-chef Campos, le half-track de commandement et le half-track de dépannage. La 1<sup>re</sup> section est trop engagée à la Croix-de-Berny pour que je puisse la récupérer. Elle n'a pas encore liquidé le canon de 88.

---

<sup>264</sup> Ceci se passe lors de la prise d'Alençon et le pont est celui que le général Leclerc prit presque seul le 12 août 1944.

<sup>265</sup> Un groupe d'officiers, *Le général Leclerc maréchal de France vu par ses compagnons de combat*, Éditions Émile-Paul, Paris, 1967, 304 p, p 183-184.

<sup>266</sup> *Idem* p 218.

<sup>267</sup> Il s'agit du général Eisenhower.

<sup>268</sup> De Lattre Jean (maréchal), *Reconquerir 1944-1945*, Textes réunis par Jean-Luc BARRE, Paris, Plon, 1985, 380 p. *Lettre du général de Gaulle du 7 janvier 1945*, p 149.

J'annexe immédiatement ce qui est à portée : une section de chars moyenne Sherman et une section du génie sur Half-tracks.

La section de chars est la 1<sup>re</sup> de la 2<sup>e</sup> compagnie du 501 (capitaine de Witasse). Elle est commandée par le lieutenant Michard, jeune séminariste des Missions étrangères de Paris, ancien de la France Libre, un garçon ouvert et dynamique. Elle est réduite à trois chars qui portent des noms de batailles livrées par Napoléon lors de la campagne de France de 1814 : *Montmirail, Champaubert, Romilly*. Montmirail et Champaubert sont effectivement de batailles gagnées par Napoléon. Mais Romilly ? pourquoi Romilly ? Personne n'a pu me donner l'explication. Mais passons. La section Michard s'est appauvrie de deux chars au cours de la longue étape d'hier : l'un a déchenillé, l'autre est tombé en panne de moteur.

Le lieutenant Michard tombera en janvier 1945, en Alsace, mortellement frappé par une balle en pleine tête tirée par un sniper caché dans une maison derrière des volets fermés. Il était un des meilleurs parmi les meilleurs.

La section du génie est commandée par l'adjudant-chef Gérard Cancel. »<sup>270</sup>

Mais en fait chaque action, traduite par un Ordre d'Opération (OPO), demandait généralement une structure de sous-groupement différente.

Pour la libération de Paris, la composition du GTD était la suivante :

« VI.- DISPOSITIF DU GTD

a/- 5/RMSM% et P.C. avance G.T.D. pousseront dès 6 h. 00 ~~si possible~~ sur LONGJUMEAU pour prendre les ordres du General. (P.C. passage a niveau Nord de LONGJUMEAU).

b/- Avant-garde G.T.D. aux ordres Colonel NOIRET :

- 2 escadrons de Chars moyens – 1 esc de chars légers
- 1 escadron de T.D.
- 2 Compagnie d'infanterie 1/RMT
- 13/2 Genie

c/ - Gros du G.T.D. aux ordres du Commandant FARET

CCR du RMT

1/RMT moins 2 compagnie

12eme Cuirs moins 1 Escadron de Chars Moyens

2/13 Medical

E.R.3 »<sup>271</sup>

Étant données la date et l'heure de rédaction de cet ordre, il s'agit d'un ordre en cours d'action destiné à conduire l'entrée dans Paris. La constitution des différents détachements a été faite en fonction de la situation tactique et de la mission, il s'agissait d'aller vite.

« La marche du G.T.D. doit être très rapide : le but est d'atteindre LONGJUMEAU au plus tôt. »<sup>272</sup>

Cette organisation pouvait également être modifiée par la situation matérielle des unités. En effet après quelques mois de combats quasiment ininterrompus, le matériel avait souffert et le potentiel des CC n'était plus toujours à cent pour cent. C'est ce qu'indiquait clairement le CC1 dans son OPO N° 17 du 02 février 1945.

« IV ORGANISATION DU COMMANDEMENT et COMPOSITION DES GROUPEMENTS TACTIQUES<sup>273</sup>.

La situation matérielle actuelle du CC1 impose le remaniement de ses groupements tactiques. Ceux-ci seront organisés comme suit :

1\*/Aux ordres du Lt-Colonel DUROSOY

- Les 2\* et 4\* Escadrons du 2\* Cuirs

---

<sup>269</sup> La *nueve* est le nom de la compagnie du Régiment de Marche du Tchad (RMT) que commandait le capitaine Dronne. Elle était composée de républicains espagnols.

<sup>270</sup> Dronne Raymond, *Carnets de route d'un croisé de la France Libre*, Paris, Éditions France Empire, 1984, 354 p, p 330.

<sup>271</sup> A.C. Deuxième Division Blindée G.T.D. Ordre d'Opérations du 24 Aout 1944 2 h.00, SHD carton 11 P 226.

<sup>272</sup> *Idem*.

<sup>273</sup> Pour les 1<sup>ère</sup> et 5<sup>ème</sup> DB le terme « groupement tactiques » concernait en fait les sous-groupements c'est-à-dire les unités tactiques mises sur pied au sein des CC.

- La Compagnie de F.V. de l'actuel groupement DUROSOY (Cie TARDY)
- La section du génie de l'actuel groupement DUROSOY.
- 2\*/ Aux ordres du chef de Bataillon VALLIN.
- Le 3\* Escadron du 2\* Cuirs
- 1 Peloton du 1\* Escadron du 2\* Cuirs
- Les 2 Cies de F.V. de l'actuel Groupement DORE et de l'actuel Groupement VALLIN (rejoindra le CC a la cite KULLMANN)
- La C.A du 8\* B.E.P.
- La section du génie de l'actuel Groupement VALLIN.... »<sup>274</sup>

Cependant, le plus souvent, la distribution des unités et la formation des sous groupements étaient fonction de la mission. Par exemple, lors de la conquête de la Bourgogne, le CC 2 qui avait à la fois une mission de débordement, nécessitant de la vitesse, et de soutien au CC 1, demandant des possibilités de feu importantes, était articulé de la façon suivante :

« Le général commandant la 1ère Division Blindée a décidé de s'emparer de Mâcon. Le CC2 doit déborder Mâcon par l'ouest, par Cluny, appuyant l'action directe du CC1 sur Mâcon. L'ordre de marche est le suivant :

Groupement A : aux ordres du chef d'escadrons ROUVILLOIS, du 5ème RCA comprenant :

- 2 pelotons de reconnaissance du I/3ème RCA
- l'escadron de chars légers du 5ème RCA
- 1 escadron de chars moyen
- 1 section du Génie

Groupement B : aux ordres du chef de bataillon BARBIER, commandant le 1er Zouaves, et comprenant :

- le 1er Zouaves
- 1 batterie d'artillerie
- 1 section du Génie
- 1 peloton de TD

Groupement C : aux ordres du chef d'escadrons de BEAUFORT, commandant le 5ème RCA, et comprenant :

- 2 escadrons moyens
- III/68ème RAA moins une batterie »<sup>275</sup>

Si des adaptations de circonstances furent mise en œuvre au niveau des CC pour faire face aux différentes situations rencontrées, d'autres, organiques cette fois, le furent pour prendre en compte le rétex des premiers engagements.

À la 2<sup>ème</sup> DB, il apparut rapidement que la structure de commandement de la division ne convenait pas à la personnalité du chef ni à sa façon de commander au plus près et toujours vers l'avant. Il fallut donc créer une structure légère de PC comme indiqué supra et que le général Gribius décrit dans ses mémoires.

« C'est alors que je lui propose<sup>276</sup> de modifier l'organisation de notre P.C. tactique.

- Si du moins, lui fais-je observer, vous souhaitez que nous vous assistions dans votre commandement, voici ce que je suggère : un P.C. réduit à un half-track radio et deux jeeps, vous suivent au plus près, tandis que le P.C. principal reste en arrière.

Le général m'écoute attentivement.

<sup>274</sup> C.C.1 Etat Major 3\*Bureau N\* 189/3 CC 1 ORDRE D'OPERATIONS N\*17 du 2 Février 1945, SHD carton 11 P 209.

<sup>275</sup> Collectif, *Les blindés de la victoire*, UNABCC, point d'impression de l'EABC, 1995, 152 p, *Le CC 2 du colonel KLIENTZ de Toulon à Lure* p 52.

<sup>276</sup> C'est le capitaine Gribius qui s'adresse au général Leclerc (NDR).

- Je crois, ajoutai-je, que nous pourrons ainsi mieux remplir notre mission, tout en restant en liaison avec l'échelon supérieur. Ce qui évitera, comme aujourd'hui, ces décisions inopportunes ou susceptible de retarder la progression des uns ou des autres.

Sans difficulté, le général donne son accord. »<sup>277</sup>

La nécessité d'aller vite et de pouvoir suivre aisément le chef incita l'état-major de la 2<sup>ème</sup> DB à s'adapter et à modifier la structure de son PC.

Mais le défaut le plus criant de l'organisation de la DB type 44 était le manque d'infanterie. Ce que rappelait l'état-major de la 5<sup>ème</sup> DB dans une étude sur la division blindée.

« La D.B. est mal dosée puisque dans toutes les opérations, elle s'est trouvée à court d'infanterie. »<sup>278</sup>

Cette étude fut prise en compte par le 3<sup>ème</sup> bureau de l'armée qui dans une fiche concluait à la pertinence des remarques et propositions faites par la 5<sup>ème</sup> DB.

« CONCLUSIONS

Il ressort de ces études :

1°/- qu'il est nécessaire d'étoffer les éléments blindés en infanterie portée –

2°/- que tout groupement blindé doit comporter des éléments de chaque catégorie (Reconnaissance – chars moyens – T.D.) »<sup>279</sup>

La lettre du général de Gaulle au général de Lattre citée supra entérina le renforcement en infanterie des DB ce qui se traduit par la création d'unités élémentaires dans les régiments comme en témoignent les généraux Compagnon et Oddo.

« Leclerc utilise cette période pour circuler, parler, tâter le pouls de sa division, écouter et observer. Il relance l'instruction, en particulier celle des jeunes engagés à Paris et en Normandie, ainsi que des quatre compagnies FFI intégrées à Paris, respectivement dans chacun des quatre groupements tactiques de la division. »<sup>280</sup>

« Le séjour à Paris fut mis à profit pour renforcer le régiment et lui permettre d'affronter les combats à venir en corrigeant une partie des défauts apparus depuis le début de la campagne. [...]

A chaque engagement précédent, le manque de soutien de l'infanterie avait trop souvent imposé de rompre le combat avant d'avoir pu obtenir tous les renseignements sur l'ennemi. A Kochanowski, promu capitaine, incomba la mission de rassembler la plupart des gradés et spahis nord-africains du régiment renforcés par ceux des autres corps de la division, pour en former une nouvelle unité portée sur half-tracks, le 6<sup>e</sup> escadron du 1<sup>er</sup> R.M.S.M. entre ses mains et celles de cadres rompus au commandement des gradés et spahis « indigènes » et vieux routiers des campagnes de Libye et de Tunisie (tels que : Abalan, Willing et Guelléc) cette unité, forgée en un minimum de temps, allait s'avérer être d'une redoutable efficacité au cours des durs combats qui allaient suivre. »<sup>281</sup>

Les demandes d'évolution ne furent cependant pas toutes prises en compte. Ainsi le 1<sup>er</sup> R.F.M. se plaignant de la « légèreté » de ces engins et demandant un renforcement de ces matériels ne fut pas entendu.

« J'ai l'honneur de vous soumettre les remarques suivantes, que viennent confirmer à nouveau les derniers combats de la région de l'Aution (10-15 mars 1945). [...]

3. – Faute de chars d'accompagnement d'infanterie, (chars moyens), les chars légers ont été à nouveau chargés de cette mission, participant successivement aux attaques du BIMP, du BM XI, du 2<sup>ème</sup> BLE, et du 3<sup>ème</sup> BLE.

Il est absolument nécessaire, en attendant que la division ait enfin son régiment de chars, que le 1<sup>er</sup> R.F.M. reçoive les 17 chars moyens qui lui permettront de mettre sur pied un escadron d'accompagnement d'infanterie. Les

---

<sup>277</sup> Gribius André, *Op.cit.* p 120-121.

<sup>278</sup> 5<sup>ème</sup> Division Blindée Etat-Major 3<sup>ème</sup> Bureau N\* 354/3 Etude sur la division blindée, p 1, SHD carton 11 P 247.

<sup>279</sup> Notes du 3<sup>ème</sup> Bureau de l'armée, SHD carton 11 P 247.

<sup>280</sup> Compagnon Jean (général CR), *LECLERC Maréchal de France, Op. Cit.* p 435.

<sup>281</sup> Oddo Paul, Willing Paul, *Op.cit.*, p 85.

chars ~~moyens~~ légers qui ne sont en réalité que des auto-mitrailleuses chenillés de reconnaissance, pourront alors être réaffectés à la reconnaissance, leur mission normale. »<sup>282</sup>

Cette demande tardive, ne fut pas exaucée car le conflit touchait à sa fin et elle était de surcroît relativement maladroite en parlant de « chars d'accompagnement de l'infanterie ».

L'organisation de la DB fut donc largement calquée sur celle de la DB américaine même si elle connut des aménagements liés au rétex ou aux spécificités françaises. Il faut en retenir que c'était une organisation souple sur le plan tactique permettant aux chefs de s'adapter aux situations rencontrées et de bâtir un outil de combat correspondant à la demande tactique du moment.

« Tout ce monde d'apparence hétéroclite forme le « groupement tactique » homogène, aux ressources diverses, aux articulations souples, divisé, à son tour, en « Sous-Groupements », puis en « Détachements », unités mixtes composées de chars, d'infanterie et de mortiers ou d'artillerie chenillée, permettant une action indépendante, rapide, susceptible de se lancer en pointe, de combattre ou de se défendre par leurs propres moyens. »<sup>283</sup>

Les structures des unités étant définies, il revenait au commandement d'en assurer la montée en puissance pour les rendre apte à l'engagement.

## **2 : la montée en puissance**

Fondée sur les accords d'Anfa qui en définissait les modalités, la montée en puissance des unités concernait les équipements et le personnel.

### **Les accords d'Anfa**

Après un rappel du contexte dans lequel s'est déroulée la réunion qui se solda par la signature des accords, ceux-ci seront évoqués avec leurs adaptations.

#### *Rappel du contexte*

Les accords d'Anfa clôturèrent la conférence du même nom (aussi appelée conférence de Casablanca) qui se déroula du 14 au 24 janvier 1943 à l'hôtel Anfa de Casablanca.

Décidée conjointement par les États-Unis et le Grande Bretagne après l'opération *Torch*, cette conférence inter alliés<sup>284</sup>, Staline convié déclina l'invitation, avait pour objectif d'une part de définir la stratégie à adopter pour la fin du conflit et l'après-guerre, d'autre part de régler le cas de la gouvernance des territoires français libérés en réconciliant les généraux de Gaulle et Giraud.

En ce qui concerne le premier point, Roosevelt et Churchill décidèrent :

- d'exiger la reddition sans condition des puissances de l'Axe ;
- de prolonger l'aide apportée à l'Union soviétique ;
- de poursuivre, dès la fin de la campagne de Tunisie, les opérations en Méditerranée en attaquant la Sicile puis l'Italie.

---

<sup>282</sup> 1ère Division Française Libre 1er Régiment de Fusiliers Marins N° 572 du 16 avril 1945, OBJET : Matériel blindé du Régiment de Reconnaissance, SHD carton MV TTH 3.

<sup>283</sup> Un groupe d'officiers et d'hommes de la division, *Op. Cit.*, p 249, Henriot Jean-Claude « Cuirassiers... Chargez » *LE 12E REGIMENT DE CUIRASSIERS.*

<sup>284</sup> Elle précéda les conférences du Caire, de Téhéran, de Yalta et de Potsdam.

Ils optèrent pour une direction bicéphale des forces françaises mais ce ne fut pas sans mal tant l'animosité entre le poulain de Roosevelt et le chef de la France Libre était grande.

L'assassinat de l'amiral Darlan<sup>285</sup>, haut-commissaire pour la France en Afrique, créa un vide à la tête des territoires français d'Afrique du nord. Les alliés décidèrent de nommer le général Giraud à sa place, il prit ensuite le titre de commandant en chef français civil et militaire. Mais le général de Gaulle, représentant la France combattante ne l'entendait pas ainsi.

Aussi la présence du général de Gaulle à Casablanca fut difficile à obtenir. Alors qu'il avait proposé, sans obtenir de réponse, une rencontre franco française au général Giraud, il concevait mal de se rendre à une convocation des alliés en territoire français de surcroît.

Ce fut pratiquement sous la contrainte, Churchill l'ayant menacé une fois de plus de lui couper l'aide britannique, qu'il se rendit à Casablanca.

La rencontre entre les deux généraux fut tendue. Le général de Gaulle reprocha notamment au général Giraud d'avoir accepté que la sécurité de la conférence fût confiée à des troupes étrangères<sup>286</sup> alors qu'elle se déroulait « en terre de souveraineté française » selon son expression. Le point de vue gaulliste était très négatif vis-à-vis du général Giraud.

« - On a beaucoup ratiociné, selon l'expression de votre père sur sa première entrevue avec Giraud, le 22 janvier 1943, au Maroc, à Anfa, où devait se tenir la conférence du même nom. Comment s'est réellement passée cette rencontre ? Est-il vrai d'abord que Giraud l'appelait Gaulle ?

- Non, ça c'est une légende. Il appelait de Gaulle comme tout le monde [...] quand mon père débarque à Fedala, puis à Casablanca, en ce jour de 1943 où il a enfin accepté sous la pression de Churchill et de Roosevelt de rencontrer le général Giraud, il est stupéfait : il ne voit que des Américains. C'est un Américain, le général Wilbur qu'il avait connu autre fois à l'Ecole supérieure de guerre, qui l'accueille et c'est dans sa voiture, dont les vitres arrières ont été maculées de boue afin qu'on n'aperçoive pas de passager, qu'il prend place pour se rendre à Anfa où l'attend Giraud. Et ce sont des Américains qui encerclent la villa où doit avoir lieu la rencontre. Il prend alors un coup de sang. Il demande à Giraud : « Ne sommes-nous pas en terre de souveraineté française ? Alors que l'on remplace ces militaires étrangers par des soldats français ». Et il menace de reprendre le chemin de l'aérodrome s'il n'obtient pas satisfaction.

- Il l'aurait fait ?

- Il en a été à deux doigts. Au cours du déjeuner qui suit, Giraud joue de sa supériorité hiérarchique et se prend très au sérieux. [...] bref on ne peut pas en conclure que leurs premiers rapports aient commencé sous les meilleurs auspices ! Dans l'après-midi, son entrevue avec Churchill décidé à le faire remplacer par Giraud n'allait pas non plus, on le sait, être des plus cordiales. S'en souvenant après la guerre, alors qu'il venait d'accueillir son vieil adversaire britannique mais néanmoins ami à Paris, il m'a avoué : « J'ai bien cru que nos relations allaient se terminer dans cette villa transformée en forteresse et d'où l'on voyait la mer briller. Est-ce une vue maritime ? J'ai bien failli me lever, le laisser là avec son cigare et partir pour Brazzaville.

- C'est ensuite cette fameuse photo où l'on voit votre père et Giraud se serrer la main, debout devant Churchill et Roosevelt assis. Quel souvenir en gardait le général ?

- Il en avait horreur. C'est peut-être la photo de la guerre qu'il détestait le plus avec celles que l'on avait prises de lui avec ma mère dans le cottage de Berkhamsted sur l'insistance de Churchill. Il ne voulait même pas la regarder. [...] Il s'en voulait beaucoup de s'être prêté à Anfa à ce qu'il appelait une « mise en scène de la Metro Goldwyn Mayer » à laquelle avait été invitée une meute de photographes et de reporters d'agence américains et anglais. Mais aurait-il pu la refuser ? Il s'y sentait obligé. La conférence avec le général Giraud s'était soldée par un échec et il pensait qu'il ne fallait pas donner aux Français d'Afrique du Nord et surtout ceux qui se battaient dans nos rangs et dans la résistance l'image de la division. »<sup>287288</sup>

Vu du côté giraudiste, la version diffère quelque peu, le général Giraud se montrant relativement satisfait des résultats obtenus.

---

<sup>285</sup> Assassiné le 24 décembre 1942 par Fernand Bonnier de La Chapelle.

<sup>286</sup> La protection du site était assurée par les troupes du général Patton.

<sup>287</sup> De Gaulle Philippe, *De Gaulle mon père, entretiens avec Michel Tauriac*, Paris, Plon, 2003, 578 p, p 283 à 285.

<sup>288</sup> Voir aussi de Gaulle Charles, *Mémoires*, *Op.cit.* p 337 à 348.

« En somme, je n'ai pas à me plaindre du résultat.

Je rapporte à Alger, ferme, le taux du dollar fixé à 50 francs.<sup>289</sup>

J'ai la promesse de réarmement aussi accéléré que possible d'une armée française de 300.000 hommes, d'armée de terre, sans compter 100.000 aviateurs et marins, en chiffres ronds.

Enfin, la perspective de l'union de tous les Français luit à l'horizon. Elle ne sera sans doute pas facile. Il y faudra de l'adresse et des connaissances politiques qui ne sont pas particulièrement mon fort. Tant pis, nous verrons plus tard. Pour l'instant, il s'agit de libérer la Tunisie. Les troupes du général de Gaulle pourront y participer. Elles sont aux ordres des Anglais. Une fois que l'A.F.N. sera libérée, nous verrons s'il est opportun de nous réunir tous à Alger. Je veux bien du général de Gaulle. Je n'ai aucun enthousiasme à voir arriver les pontifes du Comité National. »<sup>290</sup>

Pour les français, cette conférence ne fut pas vraiment un succès et mit en exergue les désaccords existant au plus haut niveau des différentes instances dirigeantes françaises<sup>291</sup>. Ceci ne fut pas sans conséquence sur la construction de la nouvelle armée française. Les tensions entre les chefs se trouvèrent exacerbées au niveau des unités. Cependant, elle permit au moins la signature du texte qui officialisait l'équipement de l'armée française en matériel américain.

### *Les accords d'Anfa*

Les accords d'Anfa conclurent un cycle de plusieurs réunions de travail destinées à mettre les besoins en adéquation avec les ressources.

« Dès la fin du mois de Novembre 1942, le Commandement Français met à l'étude la question du réarmement des Forces Françaises d'AFRIQUE du NORD au moyen de matériel Américain.

La première étude faite par le "Bureau Organisation" du 1<sup>o</sup> Aide Major Général montre que les ressources en "Français" de l'AFRIQUE du NORD, permettent de mettre sur pied au maximum :

- 2 D.B. plus 6 D.I.

En outre les possibilités des Troupes Coloniales d'AFRIQUE du NORD et d'AFRIQUE OCCIDENTALE FRANCAISE sont évaluées à :

- 2 D.I.

Au total les possibilités sont de 2 D.B. plus 8 D.I.

Il semble admis à cette époque que les Américains se chargeraient d'équiper les Bases d'Opérations, et que par conséquent nous n'en aurions pas la charge.

Le Général Commandant en Chef insiste alors très vivement pour qu'une 3<sup>ème</sup> D.B. soit prévue. L'étude est reprise dans ce sens. Les Coloniaux laissant espérer que leurs ressources leur permettraient effectivement de mettre sur pied la quasi-totalité d'une D.B. le Bureau Organisation estime alors possible d'envisager la mise sur pied d'une troisième D.B. pour laquelle on ferait appel d'une part aux Coloniaux d'autre part à certains éléments de Tunisie (4<sup>o</sup> R.C.A en particulier.)

En définitive on s'arrête au chiffre

- 8 D.I. plus 3 D.B. »<sup>292293</sup>

Ce besoin fut modifié le 7 janvier 1943, le général Giraud souhaitant augmenter le nombre de DI de huit à dix et passer de trois bataillons de TD à quatre. Ce programme fut divisé en quatre tranches.

Cependant, le général Béthouart avait déjà exprimé les besoins français auprès des Américains et ne jugea pas pertinent de modifier la commande, sauf pour le nombre de bataillons

---

<sup>289</sup> La parité Franc/Dollar était également un des enjeux des pourparlers entre Français et Américains.

<sup>290</sup> Giraud Henri général, *Un seul but la victoire Alger 1942-1944*, Paris, René Julliard, 1949, 381 p, p 113.

<sup>291</sup> Voir aussi, Cointet Michèle, *De Gaulle et Giraud l'affrontement*, Paris, Perrin, 2005, 546 p, p 252 à 284.

<sup>292</sup> Etat-major Général Guerre, Section du Réarmement, E.M.G.G/RT, Alger le 24 avril 1944, *Historique sommaire du réarmement des forces françaises en AFN*, 22 p, p 2, SHD carton 7 P 235.

<sup>293</sup> Voir aussi *Le réarmement de l'armée française (janvier 1943 – février 1944)*, dossier thème ECPAD, 2013, 25 p, p 4.



de TD. Les états-majors s'accordèrent, *in fine*, sur la création de onze divisions (huit DI et trois DB).<sup>294</sup>

C'est ce qu'entérinèrent les accords d'Anfa qui furent résumés dans une note du commandement en chef en Afrique française.

« Sur le plan militaire : il a été convenu entre le Président des Etats-Unis et le général Giraud que les forces françaises recevraient par priorité l'armement que [SIC] est indispensable, et que celui-ci serait constitué par le matériel le plus moderne.

Dans les conversations ultérieures avec le Général Marshall et le Général Sonervell, il a été précisé que cette livraison porterait en total sur le matériel de 3 divisions blindées et 8 Divisions Motorisées, ainsi que sur une aviation de première ligne constituée de 500 chasseurs, 300 bombardiers et 200 avions de transport, et que sur ces quantités il serait livré au cours des prochaines semaines 400 camions et l'armement de 2 régiments blindés, de 3 bataillons de reconnaissance, de 3 bataillons de tanks destroyers et de trois divisions motorisées, et le matériel d'aviation susceptible de venir par la voie des airs. [...]

Sur le plan politique : Il a été convenu entre le Président des Etats-Unis, le Premier Ministre de Grande Bretagne et le Général Giraud qu'il était dans l'intérêt commun que tous les Français luttant contre l'Allemagne soient réunis sous une même autorité, et que toutes facilités soient données au Général Giraud pour réaliser cette union. »<sup>295296</sup>

Le nombre d'unités à créer ainsi qu'un début de cadencement des livraisons étaient donc arrêtés dans ces accords. Cependant des difficultés apparurent rapidement et ce plan connut des aménagements notamment quant au nombre d'unités à mettre sur pied.

### *Les aménagements du plan*

La première difficulté survint au sujet de la composition des unités et surtout du dimensionnement du soutien. Comme le souligne Robert Aron, les états-majors français et américains n'avaient pas du tout la même approche en matière de soutien ; ceux-là privilégiant les unités combattantes au dépend peut-être de la logistique, ceux-ci attachant une importance primordiale aux unités de soutien.

« Le commandement français, dans ses prévisions d'effectifs, se préoccupait surtout des unités combattantes. Son souci, étant donné le nombre relativement restreint d'hommes dont il disposait en Afrique du Nord, était d'en engager sur le champ de bataille la presque totalité, quitte à réduire les services annexes, ou à se décharger sur les Américains du soin de les assumer. Une part importante de Français évadés de la métropole, de vétérans des premières troupes gaullistes ou des cadres de carrière se seraient crus déshonorés de passer le temps de la campagne dans un atelier, un magasin ou un bureau.

Le point de vue du commandement américain était diamétralement opposé. Instruit par les nécessités techniques de la guerre moderne, il attachait une importance primordiale aux unités non endivisionnées, bases et services, nécessaires pour soutenir les troupes combattantes. Pour lui, une compagnie de réparation ou un magasin de pièces automobiles avait autant d'importance qu'un « combat-command » ou qu'une unité de parachutistes. Il se refusait à réarmer des divisions françaises tant que celles-ci ne disposeraient pas, fournis par leur propre recrutement, des services suffisants. »<sup>297</sup>

Au problème organique lié à la prise en compte ou non du soutien s'ajoutèrent des dissensions internes chez les Français et des objectifs différents entre Gaullistes et Giraudistes.

« Des problèmes naissent aussi des rivalités créées par les Forces françaises libres (sous l'autorité de leur chef d'état-major, le général de Larminat) qui demandent à être réarmées par les Etats-Unis en dehors du plan d'Anfa.

---

<sup>294</sup> Voir Vernet Jacques (chef de bataillon), *le réarmement et la réorganisation de l'armée de terre française (1943-1946)*, Service historique de l'armée de Terre, Vincennes, 1980, 241 p, p 16.

<sup>295</sup> Commandement en chef en Afrique française, Résumé des accords de principe résultant des conversations d'Anfa, Anfa le 24 janvier 1943, 2 p, p 1, SHD carton 5 P 1.

<sup>296</sup> Le président Roosevelt a annoté (oui) en marge de ce document.

<sup>297</sup> Aron Robert, *Histoire de la libération de la France tome 2*, Paris, le livre de poche, 1967, 512 p, p 122-123.

L'Allied Force Headquarter (A.F.H.Q.) ayant exprimé la volonté de n'avoir qu'un seul interlocuteur, la plupart des unités F.F.L. (dont la colonne Leclerc) sont intégrées au plan d'Anfa qui comprend alors sept divisions d'infanterie et quatre divisions blindées, la 1<sup>re</sup> D.F.L. restant hors-plan et conservant son équipement britannique (décision du 2 août 1943). La question des unités logistiques vient alors troubler cet accord [...]

Au début de l'année 1944, un accord se fait pour que, en définitive, cinq divisions d'infanterie motorisée et trois divisions blindées soient réellement mises sur pied, la 1<sup>re</sup> D.F.L. passant sur l'équipement américain. Si la 10<sup>e</sup> D.I.C. est totalement dissoute, deux autres grandes unités déjà partiellement équipées (la 3<sup>e</sup> D.B. et la 7<sup>e</sup> D.I.A.) sont ramenées à l'état d'unité cadres : leur réactivation totale devient quelques mois plus tard un des objectifs des premiers pourparlers franco-américains au sujet de la deuxième étape du réarmement français. Quant aux grandes unités définitivement retenues et mises sur pied, elles forment successivement l'essentiel du corps expéditionnaire français (ex-armée A) en Italie, puis de la 1<sup>re</sup> armée française (ex-armée B), en France puis en Allemagne Autriche. »<sup>298</sup>

Le projet final de composition des futures forces françaises destinées à participer aux opérations, soit trois DB et cinq DI fut validé le 23 janvier 1944 par le comité de la défense nationale. Le haut commandement américain l'approuva et l'homologa le 31 janvier.

Les souhaits du général Giraud n'étaient pas totalement exaucés<sup>299</sup>, mais ce qui avaient été arrêté fut exécuté notamment en ce qui concerne la montée en puissance des matériels.

### **La montée en puissance des matériels**

Pour planifier et coordonner la livraison des matériels, il fallut créer des structures inter alliés idoines, différents plans se succédèrent qui permirent la livraison, le montage et la perception des engins blindés<sup>300</sup>.

#### *L'organisation de la gouvernance*

Le réarmement de l'armée française avait été envisagé avant même le débarquement d'Afrique du nord lors des entretiens de Cherchell (octobre 1942) et il fallut mettre en place des structures dédiées à cette tâche.

En décembre 1942, le général Giraud envoya à Washington, la mission militaire française. Dirigée par le général Béthouart<sup>301</sup>, sa mission était de prioriser la production et l'acheminement des matériels de guerre pour obtenir un équipement rapide des forces françaises. Arrivée le 24 décembre, elle assura la liaison entre les autorités françaises et américaines.

En Afrique du nord, l'état-major créa, le 15 octobre, le Service Central des Approvisionnement et Matériels Américains (SCAMA) dont la mission était de suivre quantitativement et qualitativement la montée en puissance matérielle des unités<sup>302</sup>.

Rattaché au 4<sup>ème</sup> bureau, le SCAMA était composé de quatre bureaux et cinq sections (intendance, matériel, génie, santé, transmissions). En outre il disposait de deux détachements : un de liaison auprès le *Service Of Supply* (SOS) américain, l'autre chargé des liaisons avec les

---

<sup>298</sup> Vernet Jacques, *Op.cit.* p 16-17.

<sup>299</sup> Ni ceux du général de Gaulle qui souhaitait : « 1 commandement d'armée, 3 commandements de corps d'armée, 6 DI et 4 DB. » de Gaulle Charles, *op. cit. Mémoires*, p 510.

<sup>300</sup> Voir : Béthouart Antoine (général), *Cinq années d'espérance Mémoires de guerre 1939-1945*, Paris, Plon, 1968, 359 p, Annexe 1 p 335 à 342.

<sup>301</sup> Il resta à ce poste jusqu'en novembre 1943. Le général Beynet lui succéda jusqu'en février 1944, date à laquelle il fut remplacé par le général Broissia de Saint-Didier.

<sup>302</sup> Commissariat à La Guerre et à L'air, EMG GUERRE, 4<sup>e</sup> BUREAU, 3<sup>e</sup> SECTION, n° 3499-3-EMGG/4 Q.G., le 24 novembre 1943 *Instruction sur le Fonctionnement du Service Central des approvisionnements et matériels américains (annule et remplace l'instruction 3751-3-EMGG/4 du 15/10/43)*, SHD carton 7 P 202.

dépôts et magasins dont le contrôle relevait de ses compétences. Son organisation connut de nombreuses évolutions<sup>303</sup>.

La libération progressive du territoire national et l'avancée des armées entraînèrent son transfert à Marseille en novembre 1944. En mars 1945, il fut dissous et remplacé par la mission de réarmement rattachée à l'EMGG.<sup>304</sup>

Les désaccords récurrents et les difficultés de coordination incitèrent l'état-major américain à concevoir une structure de gouvernance. À cet effet, le *Joint Rearmament Committee*<sup>305</sup> (JRC) fut créé par le général Eisenhower le 16 décembre 1942.

Placé auprès de l'*Allied Force Headquarters* (AFHQ) et sous l'autorité du colonel Gariner, le JRC était « responsable de la centralisation des demandes d'équipement, de l'élaboration et du suivi de l'exécution des plans, et de toute la coordination entre les autorités françaises et les autorités alliées concernées par le réarmement ».<sup>306</sup>

Son rôle fut essentiel dans la montée en puissance des unités en général et blindées en particulier pendant les vingt-deux mois durant lesquels il planifia et coordonna le transport et la livraison des équipements destinés à la nouvelle armée française.

Après les débarquements, un état-major spécialisé compétent pour tous les sujets concernant les Français vit le jour : *SHAEF*<sup>307</sup> *Mission to France*. Au sein de celui-ci fut créée la *Rearmament Division SHAEF Mission to France* qui prenait le relais du JRC qu'elle remplaça à partir d'octobre 1944. Elle acheva la conduite du programme d'Afrique du nord du 22 janvier 1943 et conduisit les programmes suivants et ce jusqu'en juillet 1945<sup>308</sup>.

La mise en place de ces structures tant du côté français qu'américain permit de coordonner et de conduire l'exécution des plans et la livraison des matériels.

### *Les tranches et les premières livraisons*

Le plan d'équipement fut divisé en six tranches dont les livraisons s'échelonnèrent du 11 avril 1943 (date de l'arrivée du premier convoi en Afrique du nord) à août 1944 pour le matériel blindé.

Dès la signature des accords, la France envoya une demande de première priorité comprenant, entre autres, trois DI avec la composante de reconnaissance blindée, quatre bataillons de TD et deux régiments de chars.<sup>309</sup>

« L'ensemble des Unités annoncées pour la 1<sup>o</sup> priorité ANFA, et de ce lot d'Unités de Services mis en commande, est appelé 1<sup>o</sup> Tranche du programme d'ANFA. »<sup>310</sup>

Les livraisons de la première tranche s'achevèrent fin août. Trois DI plus un bataillon de reconnaissance, deux régiments de chars plus un bataillon de reconnaissance et quatre bataillons de TD furent livrés<sup>311</sup>.

---

<sup>303</sup> E.M.G GUERRE, 4<sup>o</sup> BUREAU, n<sup>o</sup> 340 EMGG/4 du 9 janvier 1944, *Instruction sur le Fonctionnement du Service Central des Approvisionnements et Matériels Américains (annule et remplace l'instruction 3499-3-EMGG/4 et N<sup>o</sup> 6014-EMGG/4 des 25 Novembre et 8 Décembre 1943)*, SHD carton 7 P 202.

<sup>304</sup> Voir Vernet Jacques, *ibidem*, p 46.

<sup>305</sup> Comité mixte de réarmement en Français.

<sup>306</sup> *Le réarmement de l'armée française (janvier 1943 – février 1944)*, *op. cit.* p 5.

<sup>307</sup> *SHAEF pour Supreme Headquarters Allied Expeditionary Force.*

<sup>308</sup> *Idem* p 50-51.

<sup>309</sup> Durant cette étude ne seront cités que les éléments ayant trait aux blindés. Le reste des matériels ne sera pas cités.

<sup>310</sup> *Historique sommaire du réarmement des forces françaises en AFN, Op.cit.* p 5.

La préparation de la commande pour la deuxième tranche débuta alors que les livraisons de la première tranche étaient en cours. Le point d'attention de cette préparation était les possibilités de transport transatlantique. De ce fait, la composition de cette deuxième tranche évolua au gré des différentes réunions interalliés qui se succédèrent. Finalement, il fut décidé qu'elle comprendrait deux DB moins les éléments blindés déjà reçus avec la première tranche. Les livraisons s'effectuèrent rapidement à compter du 10 août 1943.

Cependant en juillet, la fusion des forces gaullistes et giraudistes et la demande du général Béthouart d'inscrire dans le plan toutes les unités susceptibles d'être commandées au risque de ne plus pouvoir en faire la demande ultérieurement nécessitèrent de revoir le plan initial et d'en élaborer un nouveau, appelé plan du 15 août. Il fut divisé en six tranches dont les deux premières étaient celles du plan d'Anfa déjà livrée ou en cours de livraison.

L'AFHQ accepta ce plan, qui comprenait une DB de plus, mais contesta l'utilité de cette unité supplémentaire et exigea en contre partie de son accord que les DB fussent de type léger. Mais ce plan était biaisé dès sa conception.

« - les Américains estiment trop forte la proportion des D.B. – Ils ne changeront jamais d'avis à ce sujet.

- Les Américains estiment trop faibles encore la proportion de nos services, et pourtant nous savons dès maintenant que nous ne pourrons pas tous les mettre sur pied.

- le Plan dépasse nos possibilités en français et surtout en spécialistes, Et cependant il ne comprend aucune Unité de Base d'Opérations, le Commandement français croyant toujours avoir la certitude que les Bases américaines Outre-Mer serviront aux Forces Françaises.

En somme le déséquilibre entre nos désirs et nos moyens déjà atteint lors des accords d'ANFA se trouve extrêmement accentué, Et désormais tout le problème du réarmement français va s'en trouver marqué de plus en plus profondément. »<sup>312</sup>

Malgré cela, un plan de montée en puissance du corps expéditionnaire français fut établi de façon précise. Il prévoyait la mise sur pied :

- pour le 1<sup>er</sup> septembre de la 2<sup>ème</sup> division d'infanterie du Maroc, de la 3<sup>ème</sup> division d'infanterie algérienne, de la 4<sup>ème</sup> division de montagne du Maroc ;
- pour fin septembre de la 1<sup>ère</sup> DB ;
- pour fin octobre de la 5<sup>ème</sup> DB, de la 9<sup>ème</sup> division d'infanterie coloniale, de la 1<sup>ère</sup> division d'infanterie motorisée Brosset ;
- pour fin novembre de la 2<sup>ème</sup> DB, de la 7<sup>ème</sup> division d'infanterie algérienne ;
- pour fin janvier 1944 de la 8<sup>ème</sup> division d'infanterie algérienne ;
- pour fin février 1944 de la 10<sup>ème</sup> division d'infanterie coloniale, de la 3<sup>ème</sup> DB<sup>313</sup>.

Les livraisons de la deuxième tranche s'étant déroulées sans difficulté, la troisième enchaîna derrière à compter du mois de septembre. Elle comprenait une DB et une DI complètes. Cela était conforme au plan proposé par le général Leyer au président du comité mixte de réarmement.<sup>314</sup>

---

<sup>311</sup> EMGG, section réarmement, *plan établi en juillet*, SHD carton 7 P 235.

<sup>312</sup> *Historique sommaire du réarmement des forces françaises en AFN*, Op. Cit p 10.

<sup>313</sup> Commandant en Chef, Etat-Major Particulier, section études N° 613/S.E. 26 août, *fiche au sujet des grandes unités françaises réarmées*, SHD carton 7 P 235.

<sup>314</sup> Etat-major Général de Armées de Terre, Section du réarmement et des Etudes Techniques, N) 427/E.M.G/RT, Secret, Alger le 12 aout 1943, *Lettre du général Leyer, chef d'état-major général de l'armée de terre à monsieur le président du comité mixte de réarmement*, SHD carton 7 P 235.

Le matériel arrivait à un rythme soutenu et la quatrième tranche était prévue d'être lancée. Elle devait comprendre un DI, le début d'une DB et un bataillon de TD<sup>315</sup>. Mais de nouvelles difficultés apparurent. Si les unités de combat et de soutien qui existaient avant le réarmement absorbèrent sans difficulté l'arrivée des matériels, il n'en fut pas de même des unités de soutien nouvellement créées qui connurent des retards dans la réception de leurs matériels. Cet engorgement fut accentué par l'arrivée massive des pièces de rechange pour les unités déjà constituées.

Conscients de ces difficultés, les Américains demandèrent un aménagement des structures chargées de la réception et du montage des matériels et « vers le 10 décembre l'A.F.H.Q déclare tout net que le programme de réarmement qui a été stoppé au milieu de la 4<sup>e</sup> tranche ne sera pas poursuivi avant que la situation ait été tirée au clair, et nous suggère une étude en commun. »<sup>316</sup>

Pendant plus d'un mois les réunions et les échanges se succédèrent pour aboutir au projet final validé le 31 janvier. Durant ces discussions les Français durent renoncer à une DB et deux DI qui étaient prévues être livrées en tranches cinq et six. Ces dernières tranches ne comprirent donc pas de matériels blindés.

Début 1944 tout le matériel blindé avait été livré. Cette livraison n'était que la première étape du réarmement des unités. En effet, arrivant en pièces détachées, les engins blindés devaient être réceptionnés, montés puis livrés aux unités. Ces opérations s'effectuaient dans des centres spécialisés créés à cet effet.

### *Réception et montage du matériel puis perception par les unités*

Les convois arrivant des États-Unis livraient leurs matériels dans des bases de transit situées au Maroc et en Algérie. De là, ils étaient envoyés vers des centres de réception. Chacun de ces organismes avait un rôle bien précis à jouer.

« II. - La réception du matériel sera assurée par les bases de transit (1), le stockage provisoire, une première mise en état s'il y a lieu et la préparation de la répartition définitive par les centres de réception. [...]

Les bases de transit (2), tout en conservant leurs attributions normales auront missions :

- d'assurer en accord avec les autorités Alliées qualifiées, s'il y a lieu, le débarquement des matériels destinés à l'Armée Française.
- d'identifier ces matériels par service
- d'en assurer l'expédition sur les centres de réception en accord avec le commandement de ces centres.

Chaque base de transit sera en conséquence pour cette branche particulière de son activité renforcée en temps utile de personnel qualifié de chaque service intéressé.

III. - Les centres de réception qui seront créés à proximité aussi grande que possible des ports comporteront :

- un organe de direction pour l'ensemble du centre,
- des organes particuliers à chaque service (3),
- des moyens matériels (surface couverte, ateliers, moyens de levage, moyens de transport),
- du personnel technique et des manutentionnaires.

Il pourra leur être adjoint des techniciens (4) des forces Alliées pour faciliter l'identification, et, le cas échéant, la mise en état de fonctionnement de certains matériels. [...]

L'organe de direction de chaque centre :

- coordonnera l'activité des organes particuliers à chaque service et assurera au mieux l'utilisation de la totalité des moyens du centre au profit de l'ensemble.
- règlera toutes les questions de répartition et d'allotissement des matériels communs à plusieurs services.

---

<sup>315</sup> *Idem* annexe 4<sup>ème</sup> tranche.

<sup>316</sup> *Historique sommaire du réarmement des forces françaises en AFN, ibidem*, p 12.

- préparera et assurera les expéditions sur les formations ou sur tous autres parcs de stockage suivant les instructions du Commandant en chef.

Les organes particuliers de chaque service assureront :

- l'identification détaillée du matériel.
- la constitution des lots correspondant spécialement à leur service.
- la mise en état de fonctionnement des matériels.

- (1) – En principe Casablanca – Oran – Alger seulement.
- (2) - B.C.E.M. vol 100-6 sur les Transports Maritimes
- (3) - See des Matériels – See du Génie – See des Travaux – See Transmissions – See Santé – See Intendance.
- (4) – Ces techniciens seront mis en place par les services de l'Etat-Major du général Cdt en chef après entente avec le G.H.Q. Allié. »<sup>317</sup>

Cette note prévoyait la perception du matériel des grandes unités selon la répartition suivante : trois DI, deux DB et deux bataillons de TD en Algérie ; quatre DI, une DB et un bataillon de TD au Maroc.<sup>318</sup>

C'était dans ces centres de perception que les unités venaient prendre en compte leurs matériels.

« Afin d'accélérer les opérations de livraisons, les Unités prendront directement en charge le matériel qui leur sera affecté auprès des centres de Réception. Les écritures comptables seront réduites au minimum. »<sup>319</sup>

Les équipages y arrivaient pour percevoir et équiper leurs engins.

« À Casa, les chars sont rangés serrés sur les quais, ainsi que les camions, les halftracks (véhicules blindés semi-chenillés), les jeeps et le reste. Les armes et les autres pièces à monter sont dans des caisses, noyées dans du gras dans des sacs en tissu plastique soigneusement clos. Tout est sûrement à l'état neuf malgré la traversée de l'Atlantique. »<sup>320</sup>

Les perceptions se faisaient avec l'aide d'instructeurs chargés de former les futurs utilisateurs à l'emploi et à l'entretien des matériels. Dès les premières livraisons des équipes d'instructeurs américains furent envoyées pour former les équipages français pendant que des instructeurs français étaient formés dans les unités et centres d'instruction américains aux États-Unis et en Afrique du Nord.

« Les délais d'instruction sont estimés à deux mois pour les régiments d'infanterie, trois pour les régiments blindés et six pour les formations techniques. »<sup>321</sup>

La montée en puissance des matériels se déroula donc relativement bien malgré quelques attermoissements quant au nombre final d'unités à créer. Parmi les facteurs ayant fortement pesé sur les débats, il y avait les capacités des armées en effectifs. En effet il ne servait à rien d'avoir des matériels s'il n'y avait personne pour les servir.

## La montée en puissance des effectifs

<sup>317</sup> Commandement en Chef des Forces Françaises en Afrique, Major Général, D.G.C.R.A., 3<sup>e</sup> Section, N° 3/DGCCRA/3 du 2 janvier 1943, Note de service, Objet : *Bases de transit et centre de réception des matériels alliés Bases de transit et centres de perception des matériels alliés*, 5 p, p 1 et 2, SHD carton 7 P 202.

<sup>318</sup> À cette date, l'état-major français espérait encore pouvoir équiper dix grandes unités.

<sup>319</sup> Commandement en Chef Français Civil et Militaire, Major Général, A.M.G. Organisation et DGCRA, Section matériels, N° 2025/E.M.G.I ?M 7 ? *Instruction sur la perception et la répartition des matériels américains du 21 mars 1943*, 10 p, p 4, SHD carton 7 P 202.

<sup>320</sup> Quillet Pierre, *Op. Cit.* p 480.

<sup>321</sup> Gaujac Paul, *L'armée de la victoire, le réarmement 1942-43*, Paris, Charles-Lavauzelle, 1984, 187 p, p 125.

La question des effectifs fut dimensionnante dans la reconstitution de l'armée française. Ce furent, *in fine*, les capacités des Français à aligner des effectifs qui déterminèrent le nombre d'unités en ligne. La montée en puissance des effectifs se fit sur fond de compétition pour armer les différentes formations. Elle nécessita le blanchiment des unités blindées et ne fut pas suffisante d'où l'incorporation des FFI au fur et à mesure de la libération de territoire national.

### *Le bilan des effectifs et les conditions de montée en puissance*

Dans une lettre adressée au général Eisenhower fin novembre 1943<sup>322</sup>, le général Giraud faisait un bilan des possibilités françaises en matière de mobilisation d'effectifs. Au 15 novembre, les effectifs des forces françaises étaient de 102 600 hommes. Les capacités de mobilisation des différentes classes d'âge en Afrique du nord, en Corse et l'apport des évadés de France laissaient espérer une ressource supplémentaire de 45 000 hommes au 1<sup>er</sup> juin 1944.

Cela ne suffisant pas à couvrir les besoins en effectifs, une ponction de 8 000 hommes était prévue sur les forces de souveraineté. Fin novembre 1943, les effectifs mobilisés et mobilisables permettaient d'armer toutes les unités prévues dans le plan de montée en puissance.

Cependant comme indiqué précédemment, les exigences des Américains en matière de soutien des troupes combattantes contraignirent le commandement français à revoir à la baisse son plan d'équipement et à supprimer des grandes unités pour en gager les effectifs au profit de celles déjà existantes.

Début 1944, les effectifs des armées étaient estimés à 153 500.

« Pour appliquer le Plan du décret du 7 janvier<sup>323</sup>, le Comité de la Défense Nationale a décidé la dissolution de 2 Divisions d'Infanterie dont les effectifs sont nécessaires à la mise sur pied de la II<sup>ème</sup> Armée.

Les effectifs de cette ramée s'élèvent à 132.800 dont 74.700 français.

Dans ce total : le 1<sup>er</sup> lot exige 104.100 2<sup>o</sup> lot exige 28.700

Or la dissolution, décidée des 2 Divisions rendra disponible un total de 28.500 dont 11.550 français.

Par ailleurs, les Unités déjà constituées ou en cours de constitution, destiné à la II<sup>ème</sup> Armée, totalisent un effectif de 85.900 dont 44.700 Français.

Enfin les Centres d'Organisation et les incorporations nouvelles peuvent procurer un effectif de 38.800 dont 23.800 Français.

La totalité des ressources est donc de 153.550 dont 80.050 Français.

Ces ressources seront utilisées :

- d'abord pour compléter (I) ou constituer les unités du 1<sup>er</sup> lot du Plan, et la 2<sup>o</sup> D.B. – (à l'exception des Unités d'Armée qui ne pourraient être prêtes pour le 1<sup>o</sup> Avril)
- Ensuite pour compléter (I) la 3<sup>o</sup> D.B. et constituer le reliquat des Unités d'Armée.

La balance entre les besoins et les ressources permet donc de mettre sur pied :

- pour le 1<sup>o</sup> Avril, toutes les Unités du 1<sup>o</sup> lot sauf celles qui, faute de spécialistes, ne pourront être constituées pour cette date. [...]
- La 2<sup>o</sup> D.B. et ses Unités de soutien.

Quant à la 3<sup>o</sup> D.B. les ressources immédiatement disponibles ne permettent pas d'envisager sa mise sur pied complète, à la même date que les Unités précédentes. Mais postérieurement au 1<sup>er</sup> AVRIL, les disponibilités en personnel spécialiste en particulier, provenant des Ecoles ou Centres d'Instruction, auquel s'ajoutera un contingent de Marins (hommes et spécialistes de très grande qualité), fourniront des effectifs nécessaires pour terminer entièrement cette Grande Unité.

En outre le volant d'entretien (20% des effectifs) de la II<sup>o</sup> Armée pourra être constitué avec ses ressources.

(I) en particulier pour :

- porter les bataillons du Génie des 7<sup>o</sup> D.I.A. et 9<sup>o</sup> D.I.C. à 3 Compagnies au lieu de 2

---

<sup>322</sup> Particulier, 4<sup>o</sup> Bureau N°1964/EMP/4 Alger, le 29 Novembre 1943, le Général d'Armée Giraud Commandant en Chef à Monsieur le Général Eisenhower Commandant en Chef des Forces Alliées, SHD carton 7 P 235.

<sup>323</sup> Ce plan prévoyait six DI dont une de montagne, quatre DB et les unités de soutien correspondantes.

- porter le groupe de réparation des D.B. à 3 Escadrons au lieu de 2.
- porter les bataillons du Génie de D.B. à 4 Compagnies au lieu de 3. »<sup>324</sup>

En fait, cette fiche était trop optimiste car si les effectifs furent réunis et la grande majorité des unités prévues mises sur pied, la 3<sup>ème</sup> DB ne fut pas opérationnelle avant la fin du conflit et servit même de réservoir de forces lors de la fin de la montée en puissance.

Les effectifs étaient donc là sur le papier, cependant la lutte fut féroce entre les différentes unités pour se les accaparer et ce sur fond de rivalités entre Gaullistes et Giraudistes.

La force L, embryon de la future 2<sup>ème</sup> DB, était pauvre en effectifs et pour se constituer elle avait besoins de recruter, ce qu'elle fit entre autres, parmi les forces de l'armée d'Afrique. Bien sûr, ce procédé était vu différemment selon que l'on se plaçât d'un côté ou de l'autre.

Pour les Gaullistes, c'était le prestige de l'unité et rien d'autre qui attirait les volontaires. La force L recrutait parmi le personnel des unités de l'armée d'Afrique ce qui provoquait des dissensions.

« Car il y a de nouvelles recrues et leur venue soulève les passions politiques. Le prestige des F.F.L., tant de la force L que de la division Kœnig qui a pris part avec l'armée de Montgomery aux campagnes de Cyrénaïque et de Tripolitaine, peut-être aussi l'attraction de leur ordinaire et de leur habillement anglais, leur vaut de voir venir à elles des soldats de l'armée d'Afrique du Nord. Les gaullistes appellent ces engagements des "mutations spontanées". Les giraudistes les tiennent pour des désertions et ils accuseront les Forces françaises libres d'en faire une entreprise de débauchage systématique, d'autant plus condamnable que certaines des unités qui en sont l'objet ont pris part à la campagne de Tunisie. Il n'y a pas de débauchage systématique, répondent les gaullistes, seulement une propagande assurée par la seule présence des permissionnaires des Forces françaises libres et de leur prestige de combattants. Quoiqu'il en soit, en ce qui le concerne, le général Leclerc, s'il a accepté ces engagements, n'a rien fait pour les provoquer. »<sup>325</sup>

Les corps francs furent aussi un vivier de choix pour le recrutement de combattants pour la division Leclerc.

« L'autre source majeure de recrutement en 1943 et 1944 en AFN fut le vivier de l'armée d'Afrique qui s'était ralliée avec Giraud aux Alliés, mais était en conflit politique avec de Gaulle. De nombreux personnels des Corps Francs d'Afrique rallièrent les FFL malgré une opposition vive de leurs supérieurs. »<sup>326</sup>

Tous les cadres de l'armée d'Afrique n'étaient pas systématiquement opposés à ces ralliements/débauchages, le colonel Van Hecke les perçut avec un certain détachement.

« Cette campagne<sup>327</sup>, couronnée d'un si éclatant succès, avait eu un autre résultat. Partout où les soldats de la France Libre arrivèrent ils suscitèrent un enthousiasme délirant. Et lorsqu'ils prirent contact avec ceux de Giraud, ce fut la fraternisation la plus complète, alors que d'après certains grands chefs encore fidèles à Vichy, on aurait dû craindre le pire. Il arriva au contraire que plusieurs milliers de soldats de tous grades de l'armée Giraud quittèrent leur garnison d'Algérie et de Tunisie pour se faire incorporer dans les forces de la France Libre. »<sup>328</sup>

Ce témoignage est à prendre avec du recul cependant car le colonel Van Hecke, officier gaulliste, ne reflétait pas tout à fait l'état d'esprit des cadres de l'armée d'Afrique fermement opposé à ces actions de recrutement qu'ils qualifiaient de débauchage et de désertions.

Le général Giraud eut des mots très durs vis-à-vis de ces pratiques.

« Il fallait à tout prix - à n'importe quel prix - recruter là où l'on pouvait recruter, appliquer d'abord en Tunisie les méthodes qui avaient réussi en A.E.F., en Syrie et à Madagascar, en enrôlant des volontaires de tout âge, de 17 à 60 ans, mais surtout se procurer des recrues déjà exercées, en allant les prendre là où elles existaient, dans les

<sup>324</sup> EMGG, section réarmement, *fiche au sujet du réarmement des forces françaises*, 5 p, p 4 et 5, SHD carton 7 P 235.

<sup>325</sup> Dansette Adrien, *Op. Cit.* p 101.

<sup>326</sup> Historique 501, *Op. Cit.* p 49.

<sup>327</sup> Il s'agit de la campagne de Tunisie.

<sup>328</sup> Van Hecke A. S (général), *Les chantiers de jeunesse au secours de la France*, Paris, nouvelles éditions latines, 1970, 394 p, p 282.



rangs de l'Armée d'A.FN. Des gens qui savaient leur histoire ou d'autres qui avaient simplement souvenir du sergent Lescaut, reprirent les vieilles formules de recrutement d'antan. Et ce furent les promesses mirifiques, les primes d'engagement, les sourires – et le reste – des jolies femmes, les beuveries, la saoulographie, l'enlèvement enfin dans des camions « ad hoc » pour emmener le chasseur d'Afrique, le zouave, l'artilleur, l'aviateur dans les bivouacs à l'anglaise, où on l'affublait souvent d'un faux nom et où, presque toujours, on lui donnait un galon de plus, qu'il s'agisse d'officiers, de sous-officiers ou d'hommes de troupe. Les recruteurs se souciaient peu des indigènes. C'était des cadres français dont ils manquaient. C'était des Français qu'ils allaient voler (il n'y a pas d'autres termes) dans la maison d'en face. Oh, je sais, que tout cela s'enveloppait dans le voile du patriotisme le plus exalté. Ceux qui partaient, ceux qui désertaient le faisaient pour quitter des chefs qu'ils méprisaient, des « vichystes » inféodés aux Boches, qui ne voulaient pas se battre contre les Boches. Ils n'avaient en vue ni la solde supérieure, ni l'avancement sans justification, ni la vie libre d'une bande sans discipline. [...]

Officiellement, le général de Gaulle réprimait de pareilles pratiques. Pratiquement, ne fermait-il pas les yeux et ne les encourageait-il pas en sous main ?... »<sup>329</sup>

Teinté d'ironie, ce texte montrait l'état d'esprit des Giraudistes, les termes utilisés étaient forts et l'accusation contre le général de Gaulle à peine déguisée.

Les protestations du général Giraud et de son état-major furent entendues et petit à petit les débauchages disparurent mais cette querelle pour la conquête des effectifs avait laissé des traces qui mirent du temps à s'estomper et nuisirent à une refondation sereine des armées françaises.

« Les mesures prises par le général, mesures d'ordre strictement défensif, ont efficacement freiné le départ, et la courbe des désertions est maintenant en baisse très nette. Mais un grand malais subsiste dans l'armée et une grande inquiétude sur l'avenir, étant donné que la presse, qui dépend pratiquement de de Gaulle, célèbre quotidiennement le mouvement de la France Combattante, son chef, les exploits de ses troupes, et laisse maintenant dans l'ombre les faits d'armes de l'armée régulière en Tunisie. »<sup>330</sup>

Feinte ou réelle l'antipathie persistait au sein des troupes françaises et la conquête des effectifs l'exacerbait. Dans cette chasse aux soldats, la recherche des Européens était prépondérante et ce dans le cadre du blanchiment des unités blindées.

### *La question du blanchiment.*

Par blanchiment on entend le remplacement des troupes indigènes par des Européens. Cette opération eut lieu lors de la montée en puissance des effectifs pour les unités « techniques » (dont les équipages blindés) puis à la 1<sup>ère</sup> armée lors de la campagne d'hiver 1944/1945<sup>331</sup>.

Ce fut la pression anglo-saxonne qui amena les états-majors français à blanchir les unités blindées, notamment la 2<sup>ème</sup> DB.

Les Américains considéraient que seuls les hommes d'origine européenne avaient les compétences nécessaires pour servir dans les engins blindés. En la matière le général Patton était très clair :

« *Individually they were good soldiers, but I expressed my belief at that time, and I have never found the necessity of changing it, that a colored soldier cannot think fast enough to fight in armor.* »<sup>332333</sup>

Si le général Patton était clair et franc, conformément à sa réputation, les autres responsables américains étaient plus flous quant aux raisons de ce blanchiment. Le général Bedel

<sup>329</sup> Giraud Henri, *Op. Cit.* p 180-181.

<sup>330</sup> Mesures prises par le CFLN contre les mouvements de désertions, in Giraud Henri *Op. Cit.* p 369.

<sup>331</sup> En l'occurrence, seul le premier cas sera traité dans cette partie.

<sup>332</sup> « Individuellement, ils étaient de bons soldats, mais j'ai exprimé ma conviction à ce moment-là et je n'ai jamais trouvé la nécessité de changer, qu'un soldat de couleur ne peut pas penser assez vite pour combattre dans un engin blindé. » (traduction de l'auteur).

<sup>333</sup> Patton JR Georges S. *War as I knew it, the battle memories of « Blood'n guts »*, Bautam Books, New York, 1980, texte anglais, 400 p, p 153.

Smith<sup>334</sup> se réfugiait derrière les demandes des Britanniques de ne pas avoir de troupes non européennes sur leur sol<sup>335</sup> mais il insistait aussi sur l'impérieuse nécessité de blanchir les unités prévues pour le débarquement et fit de la facilité à blanchir un argument de poids dans le choix de la 2<sup>ème</sup> DB pour participer à *Overlord*.

« 3. Il est hautement souhaitable que la division mentionnée<sup>336</sup> ci-dessus soit composée d'hommes de couleur blanche. Ceci milite pour que ce soit la 2<sup>e</sup> Division Blindée dont le personnel autochtone est seulement d'un quart. Elle est la seule division française opérationnelle susceptible d'être mise rapidement à cent pour cent blanche. Si les besoins en transport rendent impossible le transport d'une division blindée, il sera alors nécessaire de constituer une force interarmes, faite de troupes blanches à laquelle sera donné le nom de division. »<sup>337</sup>

Le général Bedel Smith insistait donc sur le caractère purement blanc des unités sans réellement avancer de raisons. Celles-ci sont suggérées, entre autres, par Jean-François Muracciole.

« Cette histoire complexe fait de la 2<sup>e</sup> DB la seule unité « blanchie » en Afrique du Nord. Sur ce point, l'impératif racial américain est catégorique : une division blindée, arme technique par excellence, ne peut être formée de soldats de couleur. »<sup>338</sup>

La 2<sup>ème</sup> DB fut la première à être blanchie et ce fut l'une des raisons de sa désignation pour participer au débarquement de Normandie.<sup>339</sup> Le général Leclerc expliquait à ce sujet que cela était dû à la faible confiance qu'avaient les Américains dans les capacités techniques des troupes autochtones.

« Le général s'est enflammé. Il s'interrompt, reste silencieux quelques secondes puis reprend d'un ton naturel :

- Je repars tout à l'heure pour Alger. Dites à vos camarades d'être patients. Je travaille pour eux. Pour former cette division blindée, il faudra consentir des sacrifices, et, notamment, nous séparer des Africains. Les Américains, qui vont nous équiper redoutent en effet que ces braves tirailleurs n'aient pas les compétences requises pour utiliser et entretenir le matériel moderne qu'ils vont nous confier. »<sup>340</sup>

La mise en œuvre du blanchiment débuta dès la formation de la division et la création des régiments. Au 501<sup>ème</sup> RCC, les tirailleurs sénégalais furent renvoyés dans leur foyer au prétexte de leur incapacité à utiliser du matériel sophistiqué.

« Aujourd'hui, 1<sup>er</sup> juillet 1943, le 501<sup>e</sup> Régiment de Chars de Combat est officiellement constitué, sous le commandement du chef de bataillon Cantarel, que personne ne connaît, pour ainsi dire. Dans la troupe ce numéro ne dit rien à personne. Seuls les anciens comme Divry ou Perry savent que dans l'entre-deux guerres en France les régiments de chars portaient des numéros en « cinq cent ».

Le nouveau régiment n'a encore que trois compagnies d'un effectif de cent-vingt hommes environ. La 2<sup>e</sup> en a 130 mais, là-dessus, compte 40 tirailleurs « sénégalais » (ils viennent de Fort-Lamy et ignorent tout du Sénégal) qu'elle ne va pas garder. Pourquoi ? On ne sait pas. Il semble que les tirailleurs soient inaptes à la guerre hautement technicisée qui va être menée en Europe.

Il y en a un qui a la varicelle, maladie très contagieuse, mais ce n'est sûrement pas la raison de leur élimination. De toute façon, il y a tellement de nouvelles recrues que les problèmes d'effectifs ne se posent pas. »<sup>341</sup>

---

<sup>334</sup> Le général Bedel Smith était le chef d'état-major du général Eisenhower au SHAEF.

<sup>335</sup> Compagnon Jean, *Leclerc Maréchal de France, Op. Cit.* p 346.

<sup>336</sup> Il s'agit de la division prévue pour participer au débarquement de Normandie.

<sup>337</sup> SHO AEF (44) 12, 20 janvier 1944, Objet : Participation Française à l'opération « OVERLORD », in Compagnon Jean, *Ibidem* p 347.

<sup>338</sup> Muracciole Jean-François, *La libération de Paris 19-26 août 1944*, l'histoire en bataille Tallandier, Paris, 2013, 298 p, p 73.

<sup>339</sup> Wieworka Olivier, *Op. Cit.* p 364-365.

<sup>340</sup> Bergot Erwann, *La 2<sup>ème</sup> D.B.*, Préface du général Massu, Presses de la Cité, Paris, 1980, 290 p, p 22.

<sup>341</sup> Quillet Pierre, *Op. Cit.* p 459

Mais la 2<sup>ème</sup> DB ne fut pas la seule à se blanchir. Dans l'armée d'Afrique, la montée en puissance des unités blindés se fit selon le même procédé : priorité sinon exclusivité aux Européens dans les unités techniques dont les blindées.

« Si les indigènes constituent l'essentiel des hommes du rang dans l'infanterie (près de 77%)<sup>1</sup>, les Européens fournissent les gradés, les spécialistes (chef de pièce, tireur à la mitrailleuse, radio, infirmiers, etc.) et la majeure partie des officiers. Leur part devient croissante dans les services, les blindés et l'artillerie et ils sont appelés à jouer un rôle crucial en fournissant les techniciens dont ont besoin les unités organisées sur le modèle américain.

<sup>1</sup> Le nombre de spécialistes est infime chez les indigènes, la proportion de gradés également (3.4% de sergents, 5% de caporaux) SHD, 9P 185. »<sup>342</sup>

Cette prévenance des Américains concernait essentiellement les troupes noires et l'Armée d'Afrique, à travers ses tabors, goums et spahis fut moins concernée, les troupes nord africaines ne subissant pas le même ostracisme de la part de nos alliés.

Ce blanchiment eut quelques conséquences en matière de montée en puissance des effectifs car il réduisit le vivier de recrues potentielles. Cependant toutes les unités blindées partirent complètes en effectifs au combat mais rapidement il fallut les reconstituer avec les FFI.

### *L'incorporation des FFI*

Dès le mois d'août 1944, l'incorporation des FFI à l'armée régulière fut envisagée.

« La libération du territoire national aura pour conséquence au fur et à mesure de la progression des Armées Alliées, de faire passer de la Zone de l'Intérieur à la zone libérée, de nombreux éléments de Forces Françaises de l'Intérieur.

Ces éléments en raison de la magnifique ardeur patriotique dont ils ont fait preuve en des circonstances particulièrement difficiles, sont naturellement désignés pour constituer l'ossature de nos Armées futures.

Regroupés d'abord en unités de combat susceptibles de poursuivre la lutte aux côtés des Armées Alliées, ils entreront ultérieurement dans la composition des grandes unités dont la mise sur pied est envisagée. »<sup>343</sup>

Il s'agissait de garder sous les armes les hommes aptes au combat de façon à former des unités élémentaires, dans un premier temps, destinées à renforcer les unités combattantes une fois équipées en matériel américains ou de récupération.

« III. Ne seront affectés à des unités combattantes destinées à poursuivre la lutte aux côtés des Armées Alliées que les hommes susceptibles de servir dans ces unités en raison de leur âge, aux termes des instructions en vigueur. Les hommes plus âgés seront affectés à des unités des Forces Territoriales (Bataillons Régionaux – Unités de Pionniers – Groupes de Transport, etc...). [...]

Dès le début et utilisant l'encadrement existant, le Commandement Territorial, à qui incombe la mise sur pied des formations, devra s'attacher à organiser les unités élémentaires, sections, compagnies, bataillons et à leur donner une existence administrative à doter chaque homme d'un uniforme et d'une arme individuelle.

En attendant la livraison du matériel promis par les Alliés, le Commandement régional aura intérêt en relation avec le Commandement Allié local pour la satisfaction des besoins immédiats en équipement et armement.

L'instruction des formations constituées sera immédiatement entreprise. S'adressant à des gens qui viennent de se battre, cette instruction visera essentiellement à réaliser la cohésion et l'aptitude au combat des unités. »<sup>344</sup>

Au fur et à mesure de leur constitution, les unités FFI étaient affectées aux divisions et régiments de la 1<sup>ère</sup> armée.

Les deux DB rattachées à la 1<sup>ère</sup> armée reçurent chacune un RI à trois bataillons ; le 152<sup>ème</sup> RI pour la 1<sup>ère</sup> DB, le 81<sup>ème</sup> RI pour la 5<sup>ème</sup> DB. Les régiments de reconnaissance ou de

---

<sup>342</sup> Harymbat Frédéric, *Op. Cit.* p 143.

<sup>343</sup> Commandement Supérieur des Forces Françaises en Grande-Bretagne, Etat-Major Particulier N° 2051/E.M.P./D.M. Secret, Londres le 11 août 1944. Instruction Générale sur l'Organisation des Forces Françaises Provenant des Éléments de Résistance (Forces Françaises de L'intérieur), signée général de corps d'armée Koenig, SHD carton 7 P 48.

<sup>344</sup> *Idem.*

chasseurs de chars rattachés organiquement à la 1<sup>ère</sup> armée se virent renforcés d'un régiment à un bataillon. Le 8<sup>ème</sup> RD fut affecté au 2<sup>ème</sup> RD, le 19<sup>ème</sup> Bataillon de Chasseurs à Pied (BCP) au 1<sup>er</sup> Régiment de Spahis Algériens de Reconnaissance (RSAR), le 12<sup>ème</sup> RD<sup>345</sup> au 2<sup>ème</sup> RSAR.

Hors 1<sup>ère</sup> armée, la 2<sup>ème</sup> DB reçut le renfort du 131<sup>ème</sup> RI, lui aussi à trois bataillons.<sup>346</sup>

Équipées de matériels américains, quasiment complètes en effectifs, il ne restait plus aux nouvelles unités blindées qu'à être créées ou recrées officiellement, ce qui se fit au fil de l'eau au fur et à mesure de l'arrivée des matériels et du personnel.

### **3 : la création des unités, de la 1<sup>ère</sup> armée aux régiments**

À l'exception de la 1<sup>ère</sup> armée, les unités ne furent pas créées *ex nihilo*. Elles étaient toutes l'héritières d'une unité qui avait son propre passé. Cette histoire et parfois même cette saga marquèrent les unités dans leur identité et leur façon d'être allant parfois jusqu'à influencer sur le commandement dans les choix stratégiques et tactiques quant à leur emploi.

Ces créations se firent dans un nouveau périmètre celui de l'arme blindée cavalerie. Jusqu'au début de la guerre, les matériels et les concepts d'emploi des blindés avaient été développés selon deux directions opposées sinon antagonistes, celui de la cavalerie et celui de l'infanterie. L'inanité d'un tel système avait été révélée par le désastre de 1940. Aussi très rapidement, les états-majors<sup>347</sup> songèrent-ils à regrouper toutes les unités blindées sous une même direction celle de l'arme blindée cavalerie.

L'ordre N° 1 du commandant en chef des forces terrestres et aériennes, signé général Giraud, du 24 novembre 1942, créa l'armée blindée cavalerie à compter du 1<sup>er</sup> décembre 1942<sup>348</sup>. À partir de cette date toutes les unités blindées appartinrent à l'arme blindée ou du moins en appliquèrent-elles la doctrine et les concepts d'emploi<sup>349</sup>.

Avant d'étudier la création de certains régiments emblématiques ou caractéristiques, il est utile de connaître l'histoire des niveaux supérieurs que sont les divisions blindées, les corps d'armée et la 1<sup>ère</sup> armée.

#### **La 1<sup>ère</sup> armée et les corps d'armée**

Ces grandes unités ne combattaient pas seules, bien évidemment. Elles appartenaient à des ensembles plus vastes, les Groupes d'Armée (GA). Peu après le débarquement de Provence, la 1<sup>ère</sup> armée fut mise aux ordres du 6<sup>ème</sup> GA du général Devers. Outre la 1<sup>ère</sup> armée, ce GA comprenait la 7<sup>ème</sup> armée américaine aux ordres du général Patch et formée du 6<sup>ème</sup> CA américain (général Truscot) à trois divisions d'infanterie et d'une division Aéroportée.<sup>350</sup>

Au moment où la 2<sup>ème</sup> DB débarquait, l'organisation des forces terrestres sur le front de Normandie évoluait. L'arrivée de la 3<sup>ème</sup> armée américaine (général Patton) permettait la création du 12<sup>ème</sup> GA américain. Depuis le 6 juin, les forces combattant sur le front normand étaient sous

---

<sup>345</sup> Même s'ils avaient des noms de régiments de cavalerie, les deux RD n'étaient pas équipés d'engins blindés.

<sup>346</sup> 1<sup>ère</sup> Armée J, tableau de répartition des unités FFI de la 1<sup>ère</sup> armée française, 16 janvier 1945, SHD carton 7 P 48.

<sup>347</sup> Notamment à Royat, où servait entre autres, le colonel Touzet du Vigier.

<sup>348</sup> Saint-Martin Gérard, L'arme blindée française, tome 2, *Op. Cit.* p 155.

<sup>349</sup> Les unités de la coloniale ainsi que le 1<sup>er</sup> RFM et le 1<sup>er</sup> RBFM restèrent rattachés à leur armée mais agirent selon les concepts d'emploi de l'arme blindée cavalerie.

<sup>350</sup> Lamarque Philippe, *Op. Cit.* p 57.

les ordres du 21<sup>ème</sup> GA britannique (général Montgomery) comprenant trois armées ; la 1<sup>ère</sup> armée américaine (général Bradley)<sup>351</sup>, la 2<sup>ème</sup> armée britannique (général Dempsey) et la 1<sup>ère</sup> armée canadienne (général Crerar).

À compter du 1<sup>er</sup> août 1944, les vingt et une divisions de la 1<sup>ère</sup> armée américaine furent réparties au sein de deux armées la 1<sup>ère</sup> et la 3<sup>ème</sup> (général Patton) ce qui permit la création du 12<sup>ème</sup> GA.<sup>352</sup> Le général Bradley laissa son commandement au général Hodges pour prendre celui du 12<sup>ème</sup> GA.<sup>353</sup>

Le général Patton commandait la 3<sup>ème</sup> armée composée des 7<sup>ème</sup> CA (général Middleton), 15<sup>ème</sup> CA (général Haislip) et 20<sup>ème</sup> CA (général Walker). La 2<sup>ème</sup> DB était rattachée au CA du général Haislip.<sup>354</sup>

### *La 1<sup>ère</sup> armée*

La 1<sup>ère</sup> armée française était l'héritière de la 2<sup>ème</sup> armée (nom qui lui fut donné jusqu'au 26 décembre 1943 puis de l'armée B (à partir du 23 janvier 1944), nom sous lequel elle commença la campagne de France sous les ordres du général de Lattre.

Par décision du général de Gaulle elle devint première armée française à compter du 25 septembre 1944<sup>355</sup>.

Cette décision fut confirmée avec un léger décalage dans la date par le 1<sup>er</sup> bureau du ministère de la guerre.

« A la date du 1<sup>er</sup> Octobre 1944, l'armée B prendra l'appellation de : "1<sup>ère</sup> Armée Française". »<sup>356</sup>

À sa création, elle comprenait sept divisions<sup>357</sup> regroupées en deux CA dont la composition variait en fonction de la situation tactique et des décisions du général de Lattre.

En ce qui concerne les unités blindées, les deux DB disposaient organiquement de trois régiments de chars, d'un régiment de reconnaissance et d'un régiment de TD. Pour le reste :

« Les cinq divisions d'infanterie disposent chacune d'un régiment de reconnaissance (AM et chars légers) : 1<sup>ère</sup> DFL (1<sup>er</sup> RFM) ; 2<sup>e</sup> DIM (3<sup>e</sup> RSM) ; 3<sup>e</sup> DIA (3<sup>e</sup> RSA) ; 4<sup>e</sup> DMM (4<sup>e</sup> RSM) ; 9<sup>e</sup> DIC (RICM). Six régiments sont placés en « réserve générale », deux de reconnaissance : le 1<sup>er</sup> RSA et le 2<sup>e</sup> RSA ; quatre de *Tank Destroyer* : le 2<sup>e</sup> Dragons, le 7<sup>e</sup> RCA, le 8<sup>e</sup> RCA et le RCCC. »<sup>358</sup>

À sa création, le général de Lattre avait une idée très précise de ce qu'il voulait en faire et comment il y parviendrait.

« Mais un souci particulier me hante. Je veux que cette armée française qui renaît soit prête à devenir d'emblée l'Armée de la France. Il faut donc qu'elle soit par avance en accord, je dirai en phase avec la France nouvelle qu'enfante la Résistance. Cela suppose une formation psychologique et morale des cadres et de la troupe que, dès le début de mars 1944, je vais m'efforcer de développer au maximum dans les unités placées sous mon commandement, et en particulier chez les blindés, appelés à prendre les premiers contacts avec les maquis.

Dans ce dessein, j'établis une école de cadres aux environs d'Alger, à Douera, à proximité de l'endroit où je suis personnellement installé. Officiers, sous-officiers, hommes de troupe y viennent nombreux, en séries

---

<sup>351</sup> À noter que la 1<sup>ère</sup> armée américaine était forte de vingt et une divisions.

<sup>352</sup> Bradley Omar.N, *Histoire d'un soldat*, (traduit par Boris Vian), S.L., Gallimard, 1952, 525 p, p 344.

<sup>353</sup> Le général Patton qui fut son supérieur lors du débarquement de Sicile, en fut légèrement contrarié.

<sup>354</sup> Muelle Raymond (préface de), *Du débarquement à la libération*, Paris, Trésor du patrimoine, 2004, 230 p. p 70-71.

<sup>355</sup> Ordre général N° 8, Armée "B" État-Major I<sup>er</sup> Bureau No 23.768/I du 27 septembre 1944, SHD carton 10 P 154.

<sup>356</sup> Ministère de la Guerre État-Major général Guerre, N° 420 Paris, le 7 octobre 1944, décision signée Leyer, chef d'état-major général guerre, SHD carton 7 P 48.

<sup>357</sup> Voir Bauer Eddy Major, *La guerre des blindés (Tome 2)*, Paris, Payot, 1962, 813 p, p 571-572.

<sup>358</sup> Saint-Martin Gérard T2, *Op.cit.* p 221.

successives, s'initier à des méthodes et prendre des contacts qui cimentent la communauté de leur esprit – esprit qui sera bientôt celui de toute la 1<sup>re</sup> armée française. »<sup>359</sup>

La 1<sup>ère</sup> armée ne survécut pas au conflit car elle fut dissoute en août 1945 par décision du ministre de la guerre.

« J'ai décidé de dissoudre à la date du 1er Août 1945 la 1ère Armée. »<sup>360</sup>

Pour toutes ses actions, elle s'appuyait sur deux pions de manœuvre : les 1<sup>er</sup> et 2<sup>ème</sup> CA.

### *Le 1<sup>er</sup> CA*

Le 1<sup>er</sup> CA fut créé le 17 août 1943 à partir du 19<sup>ème</sup> CA.

« I. – Les 1<sup>o</sup> et 2<sup>o</sup> C.A. seront créés à la date du 16 août 1943.

Il sera progressivement mis sur pied, pour chacun d'eux, un Quartier Général (E.M. – Commandement des Troupes – et Troupes de QG.)(I)

II<sup>o</sup>. – 1<sup>o</sup> CORPS D'ARMÉE. – L'Etat-Major et le Quartier général du 1<sup>o</sup> Corps d'Armée seront mis sur pied en partant des éléments correspondants du 19<sup>o</sup> C.A. en campagne.

(I)T.E.G.2.005EMG/I-0 du 26 juin 1943. »<sup>361</sup>

Juste après la fin de la campagne de Tunisie, le général Giraud décida de former une unité composée de troupes et de matériels français afin de libérer la Corse. Il confia, à compter du 16 juin, la mise sur pied de cette formation au général Koeltz qui commandait le 19<sup>ème</sup> CA

Le 7 septembre 1943, le général Martin succéda au général Koeltz à la tête du 1<sup>er</sup> CA.

« TABLEAU DE COMPOSITION SOMMAIRE

E.M. ET Q.G. cie de quartier général n° 165.

INFANTERIE II/201e Rgt de pionniers.

F.T.A 33e Gr. de F.T.A.

1re bie de guet du 49e Gr.

Section de 20 Oerlikon.

GÉNIE Compagnie mixte du génie n° 180/2.

TRANSMISSIONS Compagnie de construction 66/82.

Compagnie d'exploitation 66/81.

TRAIN 502e Gr. de transport (29e et 39e cies).

Compagnie de circulation routière n° 521/1.

MATÉRIEL cie de munitions n° 631.

INTENDANCE Intendance d'étapes n° 303.

SANTÉ Hôpital d'évacuation n° 411.

Groupe chirurgical mobile n° 2.

Formation chirurgicale mobile n° 1.

Sont en outre mis à sa disposition :

- pour l'opération Corse (O.G. C/16 du 11 septembre 1943) :

INFANTERIE 4e Division marocaine de montagne (gal SEVEZ).

Bataillon de choc (chef de btn GAMBIEZ).

Grpt de Tabors marocains (gal GUILLAUME).

— pour l'opération Ile d'Elbe :

INFANTERIE 9e Div. d'infanterie coloniale (gal MAGNAN).

Bataillon de choc.

Groupe de commandos.

---

<sup>359</sup> de Lattre de Tassigny Jean, (maréchal), *Histoire de la première armée française*, Paris, Presses de la cité, 1971, 654 p, p 22.

<sup>360</sup> Ministère de la guerre, État-Major de l'Armée N° 2450, Paris, décision du 4 août 1945 signée Diethelm, SHD carton 7 P 48.

<sup>361</sup> État-Major General des Armées de Terre, 1<sup>o</sup> BUREAU (O), N° 1479/EMGGI, Très Secret, Alger, le 17 août 1943, Note de Service, Objet : Création des 1<sup>o</sup> et 2<sup>o</sup> Corps d'Armée, SHD carton 7 P 48.

2e Gr. de Tabors marocains (It-col. BOYER DE LATOUR). »<sup>362</sup>

Mais cette composition initiale évolua tout au long de la campagne d'Italie puis lors de la campagne de France. Ainsi, à titre d'exemple :

« Entre le 15 et le 20 septembre, toutes ces forces qui constituent la Première Armée française, vont être réorganisées en deux corps d'armée par l'état-major du général de Lattre installé à Dijon. Au sud, le 1<sup>er</sup> CA (2<sup>e</sup> DIM, 4<sup>e</sup> DMM, 9<sup>e</sup> DIC, 1<sup>re</sup> DB), aux ordres du général Béthouart<sup>363</sup> sera affecté au secteur situé entre Belfort et la Suisse. »<sup>364</sup>

Le 1<sup>er</sup> CA était un état-major auquel la 1<sup>ère</sup> armée affectait ou retirait des unités en fonction des missions. Il en était de même pour le 2<sup>ème</sup> CA.

### Le 2<sup>ème</sup> CA

Le 2<sup>ème</sup> CA fut créé le 17 août 1943 à partir de l'état-major du 1<sup>er</sup> corps blindé.

« I. – Les 1<sup>o</sup> et 2<sup>o</sup> C.A. seront créés à la date du 16 août 1943. [...]

III. – 2<sup>o</sup> CORPS D'ARMÉE

L'Etat-Major et le Quartier Général du 2<sup>o</sup> Corps d'Armée seront mis sur pied en partant des éléments correspondants du 1<sup>o</sup> Corps Blindé dissous.

La compagnie de Q.G. du 2<sup>o</sup> C.A. sera celle prévue initialement pour le 1<sup>o</sup> Corps Blindé (compagnie 166 du Dépôt du Train 28). »<sup>365</sup>

Après sa création, il fut « mis à la disposition du gal JUIN, commandant le Corps expéditionnaire français (1) le 25 septembre 1943 (N.D.S. n° 3297/EMGG/1 du 1<sup>er</sup> octobre 1943).

Le commandement en fut confié au gal de LARMINAT (20 août 1943).

La 9<sup>e</sup> D.I.C. lui fut rattachée d'octobre 1943 à mars 1944. A partir du 22 décembre 1943 il fit mouvement vers la Tunisie et la 1<sup>re</sup> D.M.I. lui fut attribuée à compter du 5 janvier 1944. Il eut son P.C. à Khanguet, puis à Bordj Cedria. D'abord affecté à la 1<sup>re</sup> Armée du gal JUIN, le 26 décembre 1943, il fut ensuite subordonné à la 2<sup>e</sup> Armée, devenue « Armée B » commandée par le gal de LATTRE DE TASSIGNY (O.P. n° 34 du cdt en chef en date du 23 janvier 1944).

Depuis sa création, le II<sup>e</sup> C.A. n'avait participé à aucune campagne. C'est pourquoi il fut dirigé sur l'Italie où — toujours sous les ordres du gal de LARMINAT — il assumait le rôle d'E.M. du « Corps de Poursuite » (2) sous l'autorité du gal JUIN, commandant le Corps expéditionnaire français d'Italie.

Après l'arrêt des opérations offensives en Italie, le II<sup>e</sup> C.A. fut remis aux ordres du gal commandant l'Armée B, à Naples.

(1) Appellation initiale de l'ensemble des Grandes Unités françaises en cours de mise sur pied en Afrique du Nord. A ne pas confondre avec le Corps expéditionnaire français d'Italie.

(2) Du 10 juin au 3 juillet 1944. »<sup>366</sup>

Les modalités pratiques d'organisation de son QG furent précisées par la note N° 2306 du 8 septembre 1943.<sup>367</sup>

Comme le 1<sup>er</sup> CA sa composition n'était pas fixe. En reprenant la période de septembre 1944 :

---

<sup>362</sup> Ministère D'état Chargé de la Défense Nationale État-Major de L'armée de Terre Service Historique, *Guerre 1939-1945, Les Grandes Unités Françaises, historiques succincts, campagnes de Tunisie et d'Italie opérations de Corse et de l'île d'Elbe (1942-1944)*, Paris, Imprimerie Nationale, 1970, 1009 p, p 421.

<sup>363</sup> Le général Béthouart prit le commandement du 1<sup>er</sup> CA le 08 août 1944.

<sup>364</sup> De Salins René, *Les combats de l'Armée Française pour la libération Provence Alsace Allemagne*, Bernard Giovanangeli Éditeur, SL, 2013, 191 p, p 29.

<sup>365</sup> Note de Service N° 1479/EMGGI, Op.cit.

<sup>366</sup> Ministère D'état Chargé de la Défense Nationale État-Major de L'armée de Terre Service Historique, *Guerre 1939-1945, Les Grandes Unités Françaises, historiques succincts, campagnes de France et d'Allemagne (1944-1945)*, Paris, Imprimerie Nationale, 1976, 805 p, p 17.

<sup>367</sup> Le Général Commandant en Chef, Etat-Major Général Guerre I° Bureau O, N° 2306/EMGGI, Secret, Alger le 8 septembre 1943, Note de Service Objet : Constitution du 2ème corps d'armée SHD carton 7 P 48.

« Au nord, le 2<sup>e</sup> CA (1<sup>re</sup> DFL, 3<sup>e</sup> DIA, 5<sup>e</sup> DB, les quatre GTM), aux ordres du général de Monsabert, sera affecté à la région ouest des Vosges, de Belfort au Thillot, appuyé à l'aile gauche du 6<sup>e</sup> CAUS. »<sup>368</sup>

En termes d'emploi, le 2<sup>ème</sup> CA fut réactivé à l'issue de la libération de Toulon.

« Dès la libération de Toulon et de Marseille, les forces françaises étant engagées de part et d'autre du 6<sup>e</sup> C.A.U.S., le gal de LATTRE reconstitue le II<sup>e</sup> C.A. (O.P. n° 28 du 1<sup>er</sup> septembre 1944) et en confie le commandement au gal de GOISLARD DE MONSABERT »<sup>369</sup>

Pour être complet, rappelons qu'il exista un 3<sup>ème</sup> CA à l'existence éphémère. Il fut créé le 26 décembre 1943 et placé sous les ordres du général Béthouart. Sa mission était de diriger et de contrôler l'instruction et l'entraînement des divisions au combat<sup>370</sup>.

Dissous le 30 avril 1944, il fut recréé sans jamais être activé en février 1945, commandé par le général Leclerc et dissous le 1<sup>er</sup> juin 1945.<sup>371</sup>

La 1<sup>ère</sup> armée s'appuyait donc sur ses deux CA pour ses manœuvres mais le pion tactique de base restait la division.

## Les divisions

Contrairement aux CA, les DB avait une composition organique stable et réglementée qui évolua peu durant la campagne. À la différence des CA, leur origine et les circonstances de leur création eurent un impact direct tant sur le plan de leur emploi tactique que sur les choix des hommes politiques pour de leur désignation en vue de missions particulières. Le choix de la 2<sup>ème</sup> DB pour la libération de Paris était directement lié à ses origines. L'emploi des 1<sup>ère</sup> et 5<sup>ème</sup> DB, dépendant nativement de l'armée B, fut marqué par les choix et les concepts tactiques du général de Lattre. Il est donc important de connaître les origines et la création des DB pour en comprendre l'emploi.

### *La 1<sup>ère</sup> DB*

Héritière de la 1<sup>ère</sup> BLM, la 1<sup>ère</sup> DB fut créée le 1<sup>er</sup> mai 1943 et confiée aux ordres du général Touzet du Vigier. Elle fut la première à être constituée et joua un rôle prépondérant dans la refondation de l'armée française et de l'arme blindée en particulier.

« D'abord par la personnalité de son chef, le général Touzet du Vigier dont l'action sera essentielle dans la constitution de l'Arme blindée en Afrique du Nord, ensuite par le fait qu'elle va servir de creuset aux autres grandes unités avant de s'illustrer sur les champs de bataille de France et d'Allemagne. »<sup>372</sup>

Initialement organisée selon le type de DB lourde à deux régiments de chars (2<sup>ème</sup> RCA et 5<sup>ème</sup> RCA)<sup>373</sup>, elle passa sur la structure légère en août 1943<sup>374</sup>. À cette date, les unités blindées qui la composaient étaient les suivantes :

- régiment de reconnaissance : 3<sup>ème</sup> RCA ;
- régiments de chars : 2<sup>ème</sup> RCA, 2<sup>ème</sup> RCA bis, 5<sup>ème</sup> RCA ;
- régiment de TD : 9<sup>ème</sup> RCA.<sup>375</sup>

<sup>368</sup> De Salins René, *Op.Cit.* p 29.

<sup>369</sup> *Guerre 1939-1945, Les Grandes Unités Françaises, historiques succincts, campagnes de France et d'Allemagne (1944-1945), Ibidem*, p 17.

<sup>370</sup> Béthouart Antoine, *Op.Cit.* p 225.

<sup>371</sup> SHD carton 10 P 455 dossier 1.

<sup>372</sup> Gaujac Paul (colonel), *Constitution de la 1<sup>ère</sup> division blindée en Afrique du Nord*, revue historique des armées n° 188, septembre 1992, Vincennes, service historique de la défense, p 20.

<sup>373</sup> Commandement en Chef des Forces Terrestres et Aériennes Major General Secret N°622 E.M.G. /I-0 du 22 décembre 1942, Objet : *Réorganisation de l'armée*, *Op.cit.* p 2.

<sup>374</sup> E.M General de l'armée de terre Ier BUREAU (O) N° 1343, *OpCit*, référence valable pour les trois DB.



En septembre, suite à une nouvelle réorganisation, le 2<sup>ème</sup> RCA bis prit le nom de 2<sup>ème</sup> RC.<sup>376</sup>

Un an après sa création, la DB fut organisée en CC.

« I.- La note de service N°112/3.S du 2 Mai 1944 a prévu le remaniement de la Division en 3 Combat Command dont elle a fixé la composition et le stationnement d'ensemble. [...]

III.- Les Commandants des C.C. auront autorité sur les Unités de leur groupement pour tout ce qui concerne l'Instruction Tactique et pour les questions de discipline (I), de mouvements, de ravitaillement et évacuations. [...]

IV.- Les Unités qui ne sont pas comprises dans les C.C. continueront à relever en tous points des autorités hiérarchiques organiques, le 3° R.C.A. continuant à dépendre directement du général Commandant la division...

(I) Toutefois pour les cas de discipline graves un compte rendu sera adressé aux autorités hiérarchiques dont dépend organiquement l'unité intéressée. »<sup>377</sup>

Le 15 août 1944, la 1<sup>ère</sup> DB se présenta face aux côtes françaises organisée, quasi définitivement et en CC, de la façon suivante :

« Les C.C. constitués chacun autour d'un Régiment de chars (2<sup>e</sup> Cuirassiers, 2<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> Chasseurs d'Afrique), disposaient chacun, d'un Bataillon d'Infanterie (Zouaves), d'un Groupe d'Artillerie de D.B. (68<sup>e</sup> R.A.), d'une Compagnie du Génie (88<sup>e</sup> R.G.), d'un Escadron de Tanks Destroyers (9<sup>e</sup> R.C.A.), d'un escadron de Reconnaissance (3<sup>e</sup> R.C.A.), d'un Escadron de Réparation Divisionnaire et d'une Compagnie du 15<sup>e</sup> Bataillon Médical. [...]

L'ordre de bataille succinct au 15 août 1944 était le suivant, en se limitant aux seuls officiers supérieurs :

*Commandement :*

- Général commandant la D.B. : du Vigier
- Chef d'État-Major : Colonel Lher
- Cdt l'Artillerie : Colonel Rousset
- Cdt du Génie : Lt-Colonel Duplessier
- Cdt des F.T.A. : Lt-Colonel Rivollet
- Cdt des Transmissions : Commandant Boucley
- Cdt du Train : Commandant Brunaud.

*Combat Command n°1*

Commandant du C.C.1 : Général Sudre

- Adjoint au Cdt du C.C.1 : Colonel Deshazars de Montgallard
- Cdt du 2<sup>e</sup> Cuirassiers : Lt-Colonel Durozoy
- Cdt du 3<sup>e</sup> Bataillon de Zouaves : Cdt Létang
- Cdt du 1<sup>er</sup> Groupe d'Artillerie : Cdt Augereau

*Combat Command n°2*

Commandant du C.C.2 : Colonel Kientz

- Cdt du 5<sup>e</sup> Chasseurs d'Afrique : Lt-Colonel de Beaufort
- Cdt du 1<sup>er</sup> Bataillon de Zouaves : Cdt Barbier
- Cdt du 3<sup>e</sup> Groupe d'Artillerie : Cdt Eliet

*Combat Command n°3*

Commandant du C.C.3 : Colonel Caldaïrou

- Cdt du 2<sup>e</sup> Chasseurs d'Afrique : Lt-Colonel de Lépinay
- Cdt du 2<sup>e</sup> Bataillon de Zouaves : Cdt Arfouilloux
- Cdt du 2<sup>e</sup> Groupe d'Artillerie : Lt-Colonel Houel

*Éléments hors C.C. (moins les unités détachées dans les C.C.)*

- 3<sup>e</sup> Chasseurs d'Afrique : Lt-Colonel Fouchet
- 9<sup>e</sup> Chasseurs d'Afrique : Lt-Colonel de Labarthe
- 88<sup>e</sup> Bataillon du Génie : Cdt Legoy

---

<sup>375</sup> Le General Commandant en Chef, E M G guerre I° Bureau N°1.668 EMGG/I-O Très Secret Alger le 23 août 1943, note de service : Composition sommaire de la 1<sup>ère</sup> DB. SHD carton 7 P 20.

<sup>376</sup> Note de service N°2125 E.M.G.G./I-O du 4-9-43 in Gaujac Paul (colonel), *Constitution de la 1<sup>ère</sup> division blindée en Afrique du Nord, ibidem*, p 29.

<sup>377</sup> 1<sup>ère</sup> Division Blindée Etat-Major 3<sup>e</sup> Bureau N° 125/3 S Note de Service du 17 mai 1944, Objet : Regroupement de la 1<sup>ère</sup> DB en "COMBAT COMMAND", SHD carton 11 P 207.

- 38<sup>e</sup> Groupe de Forces Terrestres Anti-Aériennes (FTA) : Cdt de Franclieu  
*Base divisionnaire et services*
- Commandant de la Base : Colonel Mazoyer
- Directeur du Matériel : Lt-Colonel Monceau
- Directeur du Service de Santé : Médecin en Chef Stibio
- Directeur de l'Intendance : Intendant Lumale
- 11<sup>e</sup> Groupe d'Escadrons de Réparations : Cdt Viotte
- 15<sup>e</sup> Bataillon Médical : Médecin CDT Coutié
- Groupe d'Escadrons de Renfort immédiat : Lt-Colonel Billon. »<sup>378</sup>

Première à être créée, elle fut aussi la première à débarquer en Provence, son CC1 faisant partie de la première vague. Par sa composition elle représentait une parfaite synthèse de ce qu'était l'armée d'Afrique. Son esprit de corps se forgea lors de la phase d'instruction et d'entraînement.

« Chacun se sent prêt cependant pour les rudes efforts qui l'attendent. La fusion est complète de tous les éléments qui sont venus pour participer en commun à la délivrance de la Patrie : Cadres d'active ou de réserve, colons, fonctionnaires, ouvriers, commerçants ou fellahs. Leurs origines sont les plus diverses : Français d'Afrique, Evadés de France, Soldats de l'Armée de l'Armistice, Indigènes Algériens ou Marocains, Etrangers en instance de naturalisation. Tous ont acquis une connaissance profonde de leurs nouvelles armes, ont vu naître les « équipages » au sein desquels ils vont combattre et dans un cadre souvent rude et inhospitalier, ont senti se forger au souffle brûlant des coups de sirocco, dans le sable et la poussière, l'esprit de devoir et de sacrifice qui les animera constamment. »<sup>379</sup>

La 1<sup>ère</sup> DB avait par sa composition et son histoire une identité fortement marquée 1<sup>ère</sup> armée, tout comme la 5<sup>ème</sup> DB.

### *La 5<sup>ème</sup> DB*

Créée comme la 1<sup>ère</sup> DB le 1<sup>er</sup> mai 1943, elle portait d'abord le numéro deux mais fut rebaptisée 5<sup>ème</sup> DB le 16 juillet 1943.<sup>380</sup>

Commandée par le général de Vernejoul, elle fut initialement organisée en DB lourde, ses deux régiments de chars étaient les 1<sup>er</sup> et 6<sup>ème</sup> RCA.<sup>381</sup>

En août 1943, à l'instar de la 1<sup>ère</sup> DB, elle fut transformée en DB légère avec la création d'un troisième régiment de chars. Ses éléments blindés étaient les suivants :

- régiment de reconnaissance : 1<sup>er</sup> Régiment Étranger de Cavalerie (REC) ;
- régiments de chars : 1<sup>er</sup> RCA, 1<sup>er</sup> RCA bis, 6<sup>ème</sup> RCA ;
- régiment de TD : 11<sup>ème</sup> RCA.<sup>382</sup>

En septembre le 1<sup>er</sup> RCA bis fut rebaptisé 1<sup>er</sup> RC.

La composante infanterie était fournie par le Régiment de Marche de la Légion Étrangère (RMLE), le génie par le 96<sup>ème</sup> Bataillon du Génie (BG), l'artillerie sol sol par le 62<sup>ème</sup> RA, l'artillerie sol air par le 31<sup>ème</sup> bataillon de FTA. Pour les soutiens, la maintenance était assurée par le 12<sup>ème</sup> Groupe d'Escadron de Réparation (GER), l'intendance par le 14<sup>ème</sup> Groupe d'Escadrons d'Intendance (GEI) et le soutien santé par le 14<sup>ème</sup> bataillon médical.

Débarquée après la 1<sup>ère</sup> DB elle fut articulée en trois CC : CC4, CC5, CC6. Lors de son premier engagement, en novembre 1944, son articulation était la suivante :

<sup>378</sup> du Vigier Alain, *Op.cit.* p 162 à 164.

<sup>379</sup> Brugière Théo, *Op.cit.* p 19.

<sup>380</sup> Le numéro deux fut donné à la force L pour former la 2<sup>ème</sup> DB.

<sup>381</sup> Commandement en Chef des Forces Terrestres et Aériennes Major General Secret N°622 E.M.G. /I-0 du 22 décembre 1942, Objet : *Réorganisation de l'armée*, *Op.cit.* p 3.

<sup>382</sup> Le General Commandant en Chef, E M G guerre I° Bureau N°1.702 EMGG/I-(O) Très Secret Alger le 24 août 1943, note de service : Composition sommaire de la 5<sup>ème</sup> DB. SHD carton 7 P 20.

### « I. Eléments de commandement :

- état-major et compagnie de quartier général n° 96 ;
- compagnie mixte de transmissions n° 98/64.

### II. Unités entrant dans la composition des « combat command » :

#### C.C. 4

- 1<sup>er</sup> régiment de cuirassiers (1<sup>er</sup> CUIR.)
- 2<sup>e</sup> bataillon du régiment de marche de la légion étrangère (R.M.L.E.) ;
- 2<sup>e</sup> groupe du 62<sup>e</sup> régiment d'artillerie d'Afrique (62<sup>e</sup> R.A.A.), plus la batterie hors-rang du régiment (++) ;
- 3<sup>e</sup> escadron du 1<sup>er</sup> régiment étranger de cavalerie (1<sup>er</sup> R.E.C.) ;
- 3<sup>e</sup> escadron du 11<sup>e</sup> régiment de chasseurs d'Afrique (11<sup>e</sup> R.C.A.) ;
- 2<sup>e</sup> compagnie du 96<sup>e</sup> bataillon du génie (96<sup>e</sup> B.G.) (+) ;
- 2 sections de mitrailleuses 12,7 du 31<sup>e</sup> groupe des forces anti-aériennes (31<sup>e</sup> F.T.A.) (+++) ;
- 2<sup>e</sup> escadron du 12<sup>e</sup> groupe d'escadron de réparation divisionnaire ;
- 2<sup>e</sup> compagnie du 14<sup>e</sup> bataillon médical (14<sup>e</sup> B.M.) (12<sup>e</sup> G.E.R.D.).

#### C.C. 5.

- 1<sup>er</sup> régiment de chasseurs d'Afrique (1<sup>er</sup> R.C.A.) ;
- 1<sup>er</sup> bataillon du R.M.L.E. ;
- 1<sup>er</sup> groupe du 62<sup>e</sup> R.A.A. (++) ;
- 2<sup>e</sup> escadron du R.E.C. ;
- 2<sup>e</sup> escadron du 11<sup>e</sup> R.C.A. ;
- 1<sup>re</sup> compagnie du 96<sup>e</sup> B.G. (++) ;
- 1 batterie du 31<sup>e</sup> F.T.A. (+++) ;
- 1<sup>er</sup> escadron du 12<sup>e</sup> G.E.R.D. ;
- 1<sup>er</sup> compagnie du 14<sup>e</sup> B.M.

#### C.C. 6.

- état-major du R.M.L.E. (++++), plus ses unités régimentaires ;
- 6<sup>e</sup> régiment de chasseurs d'Afrique (1<sup>er</sup> R.C.A.) ;
- 3<sup>e</sup> bataillon du R.M.L.E. ;
- 3<sup>e</sup> groupe du 62<sup>e</sup> R.A.A. (++) ;
- 4<sup>e</sup> escadron du R.E.C. ;
- 1<sup>er</sup> escadron du 11<sup>e</sup> R.C.A. ;
- 3<sup>e</sup> compagnie du 96<sup>e</sup> B.G. (++) ;
- Éléments du 31<sup>e</sup> F.T.A. (++) ;
- 3<sup>e</sup> escadron du 12<sup>e</sup> G.E.R.D. ;
- 3<sup>e</sup> compagnie du 14<sup>e</sup> B.M.

### III. Formations dépendant directement du commandant de la 5<sup>e</sup> D.B.

#### *Destinées au combat :*

*Très réduites, par suite du détachement de plusieurs unités dans les « C.C. »*

- 1<sup>er</sup> R.E.C.
- 6<sup>e</sup> R.A.A. (+++++)
- 11<sup>e</sup> R.C.A. (+++++)
- 31<sup>e</sup> F.T.A. (+++++)
- 96<sup>e</sup> B.G. (+++++)

*Au complet*

- Groupe d'escadrons de renforcement immédiat

#### *A vocation logistique*

*Très réduites par suite du détachement de plusieurs unités dans les « C.C. »*

- 12<sup>e</sup> G.E.R.D.
- 14<sup>e</sup> B.M.

*Au complet*

- Compagnie des services n° 496

- Compagnie de transport n° 196 et 296
  - 14<sup>e</sup> groupe d'exploitation de l'intendance
  - Compagnie de réparation d'engins blindés n° 663/2 (++++++)
  - Compagnie de récupération d'engins n° 673/2 (++++++)
- (++) Les groupes du 62<sup>e</sup> R.A.A. et les 96<sup>e</sup> B.G. ont été mis initialement à la disposition de la 2<sup>e</sup> D.I.M. pour les opérations de ruptures du front. Les « C.C. » ne récupéreront leur artillerie que le 19 novembre.
- (+++ Identification exacte de l'unité inconnue de l'auteur.
- (++++ Ce qui devient l'état-major du C.C. 6, les C.C. 4 et 5 étant respectivement dirigés par les états-majors des 1<sup>er</sup> C.U.I.R. et 1<sup>er</sup> R.C.A.
- (+++++) Les états-majors de ces corps ont constitué, au poste de commandement divisionnaire, les « commandements d'arme » : avec celui du 62<sup>e</sup> R.A.A., le commandement de l'artillerie ; avec celui du 96<sup>e</sup> B.G., le commandement du génie, avec celui du 31<sup>e</sup> F.T.A., le commandement des F.T.A.
- (++++++) Pour le 11<sup>e</sup> R.C.A. comme pour les compagnies 663/2 et 673/2, aucune appartenance organique à la 5<sup>e</sup> D.B., mais aux réserves générales. Néanmoins, du fait d'une présence constante dans les rangs de cette division, ces formations doivent être considérées comme membre de la « famille 5<sup>e</sup> D.B. ». »<sup>383</sup>

Moins médiatisée que ces deux homologues, elle était également fortement marquée par l'esprit de l'armée d'Afrique.

Si les 1<sup>ère</sup> et 5<sup>ème</sup> DB eurent une origine et une composition similaires, il en fut différemment pour la 2<sup>ème</sup> DB.

#### *La 2<sup>ème</sup> DB*

Contrairement aux DB de la 1<sup>ère</sup> armée, la 2<sup>ème</sup> DB n'était pas constituée d'unités venant du même creuset. Elle portait le sceau de la France libre mais les unités FFL n'étant pas assez nombreuses pour constituer une division, notamment pour les régiments de chars, elle dut être renforcée par des régiments de l'armée d'Afrique. Hétérogène et composée d'unités parfois antagonistes, la 2<sup>ème</sup> DB devint la division Leclerc grâce au savoir-faire et au charisme de son chef.

La note N° 1682/EMGG/1/O du 24 août 1943 transformait la 2<sup>ème</sup> DFL en 2<sup>ème</sup> DB. Ses origines remontaient aux maigres troupes qui accompagnèrent le colonel Leclerc vers Koufra en février 1941. Appelée force L au début de son épopée, elle fut transformée en 2<sup>ème</sup> DFL le 15 mai 1943. Exilée en Libye à Sabratha, elle fut rapatriée au Maroc en août 1943.

« La quarantaine de SABRATHA s'achève en août 1943 ; il est enfin décidé d'interrompre l'exil des Free-French, en les ramenant sur le territoire de notre EMPIRE.

Les gourbis, tranchées dans le sable recouvertes de tôles et de palmes, sont quittés sans regret. Cap ouest vers le MAROC. Deux mille cinq cent kilomètres d'étapes et la Division s'installe à TEMARA, au sud de RABAT, où elle doit terminer sa mise sur pied. »<sup>384</sup>

La 2<sup>ème</sup> DFL était issue des premières unités qui accompagnèrent le colonel Leclerc dans sa remontée vers la Méditerranée et des autres unités blindées qui ne cessèrent jamais la lutte et avaient rejoint le général de Gaulle dès 1940.

« La 2<sup>ème</sup> DFL c'était à l'origine, les compagnies de découverte et de combat, cette poignée d'hommes avec lesquels Leclerc a, en 1941, enlevé Koufra ; puis c'est la colonne Leclerc qui, l'année suivante a ravagé le Fezzan ; et enfin la Force L, à peu près 4000 hommes, victorieuse en Tunisie avec la VIII<sup>e</sup> armée britannique. »<sup>385</sup>

À l'origine les unités blindées prévues pour former la division étaient les suivantes<sup>386</sup> :

<sup>383</sup> Dutriez Robert, *La guerre des blindés en Franche-Comté*, Besançon, Éditions Cêtre, 1993, 150 p, p 83 à 85.

<sup>384</sup> Ingold François (général), *Témara – creuset de la 2<sup>ème</sup> DB*, Caravane N° 459, 2<sup>ème</sup> trimestre 2013, juillet, Paris, Galaxi imprimeurs, 2013, 38 p, p 6.

<sup>385</sup> Muelle Raymond, *La 2<sup>e</sup> DB Normandie-paris-Lorraine-Alsace-Allemagne*, Paris, Presse de la Cité, 1990, 176 p, p 10.

« REGIMENT DE RECONNAISSANCE  
 1er Régiment de marche de Spahis Marocains  
REGIMENT DE COMBAT  
 6° Régiment de Chasseurs d'Afrique bis  
 12° " " " "  
 501° " " Chars  
 REGIMENT DE CHASSEURS DE CHARS  
 7° Régiment de Chasseurs d'Afrique »<sup>387</sup>

Ce projet initial connut quelques modifications. Conformément à la politique de dérivation des RCA en RC, le 6<sup>ème</sup> RCA fut remplacé par le 12<sup>ème</sup> RC dérivé du 12<sup>ème</sup> RCA. Le 7<sup>ème</sup> RCA, symbole des chantiers de jeunesse, fut remplacé par un régiment non moins symbolique, le RBFM. Il fallait que la marine participât à la libération de la France de façon visible pour faire oublier en partie son rôle ou plutôt son inaction depuis le début du conflit.

« Avec Leclerc tout s'arrangera. Mais il lui manque un régiment de tanks destroyers. Quelques mois plus tard, devenu chef d'état-major de la Défense Nationale, je lui enverrai un régiment composé uniquement de marins d'Afrique du Nord. J'en avais parlé à de Gaulle. La division Leclerc devait aller en Angleterre et aborder la France par le nord.

Du fait de l'impopularité de la marine pendant l'occupation, il nous sembla nécessaire d'introduire le plus de marins possibles dans la composition des forces françaises appelées à libérer le territoire national. »<sup>388</sup>

Au final, la composition tactique (en GT et non pas en CC) de la 2<sup>ème</sup> DB lorsqu'elle débarqua en Normandie était la suivante :

« COMPOSITION DE LA 2eme. D.B. A SON DEPART D'ANGLETERRE

- E.M. et Commandement des troupes (Artillerie, Génie, Transmissions, train)
- Compagnie de Q.G.97 (Peloton de chars légers – Peloton de protection 6 obusiers)
- 2 Pelotons de Circulation routière (l'un rattaché au Q.G. – l'autre a la Base)  
 Ces 2 Pelotons seront augmentés pour former une Compagnie a 4 Pelotons a partir du 1er.Septembre (397eme.Cie. de C.R.)
- Régiment de reconnaissance – 1er .Régiment de Marche de Spahis Marocains
- Régiment de T.D.- 1er.Régiment Blindé de Fusilliers Marins
- G.T.D. (Groupement tactique DIO)
  - C.C.R. du R.M.T.
  - 1er. Bataillon du R.M.T.
  - 12eme.Régiment de Cuirassiers
  - 1er.Groupe du 3eme. Régiment d'Artillerie Coloniale
- G.T.L. (Groupement tactique LANGLADE)
  - 1 Escadron de Commandement
  - IIeme. Bataillon du R.M.T.
  - 12eme.Régiment de Chasseurs d'Afrique
  - 1er. Groupe du 40eme.R.A.M.A.
- G.T.V. (Groupement tactique WARABIOT, puis BILLOTTE le 6 Aout)
  - 1 Escadron de Commandement
  - IIIeme. Bataillon du R.M.T.
  - 501eme.Régiment de Chars de Combat
  - IIeme Groupe Blindé du 64eme R.A.A.
- Batterie hors-rang de l'Artillerie Divisionnaire
- 22eme.Groupe Colonial de F.T.A.
- 13eme Bataillon du Génie

<sup>386</sup> Le 1er août 1943, le Comité Français de Libération Nationale (CFLN) avait décidé du regroupement sous une même bannière des FFL, de l'armée d'Afrique et des troupes coloniales.

<sup>387</sup> Le General Commandant en Chef, E M G guerre I° Bureau N°1.794 EMGG/I-(O) Très Secret Alger le 27 août 1943, note de service : Composition sommaire de la 2<sup>ème</sup> DB. SHD carton 7 P 20.

<sup>388</sup> Béthouart Antoine, *Op.cit.* p 224.

- Compagnie mixte de Transmissions 97/84
- Base : 97eme. Cie. Des Services – 1 Peloton de protection de 6 obusiers
  - 13eme. Groupe d'exploitation (intendance)
  - 15eme. Groupe d'Escadrons de Réparation
  - 13eme. Bataillon Médical
  - 197eme et 297eme Compagnies de Transport
  - Prévoté – Trieur »<sup>389</sup>

Cette composition n'était pas tout à fait définitive puisque les compagnies de TD et de génie n'étaient pas encore réparties dans les GT.

La division était loin d'être homogène à sa création.

« Pour autant, la division Leclerc fut un modèle d'amalgame d'individus aussi opposés. Bien que sur les 16 régiments de la 2e DB, cinq seulement venaient des FFL, leur chef sut créer une grande famille qui regroupait des clans. »<sup>390</sup>

De cet ensemble d'unités que rien, a priori, ne rapprochait et au contraire empreintes d'un fort antagonisme les unes vis-à-vis des autres, le général Leclerc sut faire un ensemble cohérent soudé autour de son chef et tendu vers un objectif commun.

Il parvint par son intelligence de situation et son sens du contact à gommer le sectarisme des FFL dont il n'était d'ailleurs pas exempt comme le prouve le récit de la première rencontre entre lui le commandant Cantarel et le capitaine de Witasse.

« Il est toujours aussi aimable votre patron ? demande à Divry, le soir, au mess, le capitaine de Witasse.

- Il vous donne le commandement de la 2<sup>e</sup> Compagnie, à votre arrivée, ce n'est pas rien, répod Divry, réservé.

- Ce n'est pas rien et ce n'est pas commode. Ratard et ses hommes ne faisaient qu'un. Et ils supportent mal d'être enrégimentés. Et surtout, pourquoi confier cette Compagnie Free French à un ancien collaborateur ?

Et comme Divry le regarde d'un air incrédule, il précise que Leclerc lui a dit, à lui et à Cantarel : « Naturellement, vous collaboriez ! »<sup>391</sup>

Pour le général Leclerc, ces deux officiers qui n'avaient pas rejoint Londres dès 1940 n'étaient pas de purs gaullistes et donc étaient des collaborateurs. Cette façon très manichéenne de classer les hommes était typique des premiers français libres et il n'échappait pas à la règle. Cependant, son intelligence et l'intérêt de la nation prirent le dessus et il parvint à surmonter ses préjugés pour forger sa division et la préparer au combat.

L'entretien qu'il eut, en juillet 1943, avec le général du Vigier fut décisif en la matière. Il fut convaincu par son ancien instructeur qu'il avait aussi besoin de l'armée d'Afrique pour former sa division.

« Après ce silence prolongé que le général du Vigier prend comme une approbation tacite, ce dernier insiste sur l'importance de son rôle :

« J'ai en effet été contacté par les plus hauts échelons de la hiérarchie du moment pour travailler à la reconstruction de la cavalerie blindée.

Compte tenu de mes expériences personnelles, j'ai pensé qu'il était de mon devoir d'œuvrer dans ce sens, et aujourd'hui je suis absolument certain d'avoir plus fait pour la mise sur pied d'une arme blindée moderne capable de nous donner la Victoire qu'en prenant je ne sais quel poste à Londres. »

Et le général Leclerc lui répond alors :

« Oui mon général, votre devoir et l'intérêt supérieur de la cavalerie blindée étaient que vous agissiez comme vous l'avez fait. Et si j'ai tenu à venir vous saluer, sans que personne ne le sache, c'est pour vous manifester toute l'estime que je vous porte sans le moindre doute, vous présenter mes respects, écouter vos conseils et vous

<sup>389</sup> 2<sup>ème</sup> DB, 1<sup>er</sup> Bureau, Aout 44, Annexe 1, composition de la 2<sup>ème</sup> DB à son départ d'Angleterre, SHD carton 11 P 219.

<sup>390</sup> Historique 501, *Op.cit.* p 72.

<sup>391</sup> Quillet Pierre, *Op.cit.* p 460.

confirmer que mon plus grand désir et de servir sous vos ordres, ou pour le moins de travailler en intime liaison avec vous. »

« Nous avons encore une question très importante à voir, dit le général du Vigier. Bien que la bravoure, le dévouement, le patriotisme, la valeur de vos compagnons au cours de votre magnifique épopée soient dignes du plus grand éloge, vous ne pouvez pas, avec eux seuls, constituer une division blindée qui vous permette de tenir votre serment de Koufra.

Il vous faut deux régiments de chars, trois groupes d'artillerie, de génie, des transmissions.

Il n'y a que nous qui puissions vous fournir ces éléments de valeur qui vous sont indispensables, alors au lieu de faire des campagnes d'appel à la désertion, [...] travaillez en confiance avec nous, vous ne serez pas déçu et vous ne le regretterez pas.

Mais je vous annonce la couleur, vous aurez les plus grandes difficultés à créer une grande unité homogène car le mépris et la méfiance pour ne pas dire la haine qu'ont vos FFL vis-à-vis des « autres », sachez que ces derniers les leur rendent bien ! »

Se mettant alors au garde à vous, le général Leclerc dit simplement sans autre commentaires :

« Faites-moi confiance, mon Général. »

« Oui, Leclerc (c'est la première fois qu'il ne l'appelait pas Hauteclocque), je sais que je peux vous faire confiance. »

Ils se serrèrent enfin la main. [...]

Cette rencontre franche entre deux hommes de grande valeur, deux grands cavaliers, clarifie les incompréhensions. L'unité ne peut se réaliser que dans la clarté, et la 2<sup>e</sup> DB, si elle veut exister, ne peut se constituer que dans l'union. Du Vigier expose franchement et nettement, avec un patriotisme incontestable, les motivations des hommes que les circonstances ont amené à agir différemment, et que Leclerc devra accepter sous ses ordres pour constituer la 2<sup>e</sup> DB. Cette visite à du Vigier, voulue par Leclerc, le prépare à une rencontre prochaine, le 3 août 1943, avec le colonel de Langlade. »<sup>392</sup>

La rencontre avec le colonel de Langlade fut également déterminante car elle conforta le général Leclerc dans son idée d'accepter des éléments de l'armée d'Afrique et amena les deux régiments de chars manquants, le colonel de Langlade acceptant de rejoindre la division avec le 12<sup>ème</sup> RCA qu'il commandait et son régiment dérivé le 12<sup>ème</sup> RC. Au cours de cet entretien, le prochain chef du GTL avait su montrer à son futur chef que les cadres et les militaires du rang de l'armée d'Afrique n'étaient pas tous des traîtres, qu'ils avaient soif de revanche et étaient impatients d'en découdre.

« Invité à m'asseoir, je lui dis mon admiration pour son épopée, puis invité à parler, je lui racontai tout, notre fureur au moment de l'armistice, notre espoir acharné de voir l'Afrique du Nord continuer la lutte, le coup terrible porté à notre résolution de ne pas subir, par le massacre de l'Escadre de Mers El Kébir, notre ralliement au Maréchal Pétain en qui nous avons cru par nécessité de garder une foi, l'atroce déception du comportement de ce vieillard. Je lui dit quel avait été le nôtre en Afrique pendant ces deux terribles années, et comment, aussi bien en Afrique Française du Nord qu'en Afrique Occidentale Française nous avons caché des armes et tenu en haleine cette armée dont on avait vu la véritable attitude et la splendide qualité pendant toute la dure campagne de Tunisie.

Le général m'écoutait avec intérêt et bienveillance, c'était visible, et lorsque j'eus terminé de parler, il me regarda à nouveau et me dit brusquement :

« ... Mon cher ami, je vais former une Division Blindée, et puis je la conduirai se battre en France... venez avec moi... » [...]

Un rendez-vous avait été convenu au même endroit pour le lendemain. Au cours de cet entretien qui ne laissa rien dans l'ombre, je répondis à toutes les questions posées clairement et honnêtement par le général. Parmi celles-ci certaines étaient délicates et pourtant essentielles... ainsi tout ce qui avait trait au comportement mutuel du 12<sup>e</sup> Chasseurs d'Afrique et de son corps d'Officiers, dans les relations à nouer avec les unités de Forces Françaises libres. »<sup>393</sup>

Le général du Vigier avait souligné à juste titre les antagonismes qui existaient entre les différentes composantes de la division et la méfiance comme l'animosité n'étaient pas réservées aux seuls FFL même si cela restait encore très prégnant parmi eux.

---

<sup>392</sup> Compagnon Jean (général CR), *LECLERC Maréchal de France, Op. Cit.* p 324-325.

<sup>393</sup> de Langlade Paul, *Op.cit.* p 16.

« La répartition des transports entre LST et paquebots faisait occasionnellement de moi le commandant des éléments « gaullistes » sur chenilles. Le hasard voulait qu'à l'échelon supérieur le commandement fût exercé par un état-major d'origine vichyste. Tout ordre était en conséquence tenu par mes hommes pour une brimade et un affront. »<sup>394</sup>

Mais le ressentiment était également fort chez les non FFL. Nombreux étaient ceux qui avaient encore en mémoire les combats fratricides du moyen orient.

« Les chars, camions, half-tracks et tous les véhicules reçoivent leurs noms, des noms de bateaux naturellement, la marque du régiment et surtout celle de la 2<sup>e</sup> division blindée. (La France à l'ombre de la croix de Lorraine).

C'est celle-là qui m'impressionne. Je ne peux m'empêcher de penser aux camarades morts à cause des Anglais et des Gaullistes d'hier ! Sommes-nous devenus gaullistes sans nous en apercevoir ? »<sup>395</sup>

La tâche était donc rude pour le général Leclerc. Il devait rassembler sous sa bannière ces hommes au passé différent, marqués par leurs engagements antérieurs. Pour cela il fit preuve d'intelligence usant à la fois de souplesse et de fermeté en bon cavalier qu'il était.

Même si c'était parfois délicat, des officiers non FFL furent placés à la tête d'unités gaullistes historiques. Ainsi en fut-il du capitaine de Witasse et du commandant Cantarel au 501<sup>ème</sup> RCC, du chef d'escadrons de la Horie mais aussi à l'état-major même de la division avec le capitaine Gribius. Cette intelligence de situation se manifesta également par la création d'un insigne de division peint sur tous les engins et véhicules. Il fallait trouver une symbolique qui rassemblât toutes les sensibilités.

« Le déroulement de la guerre et les renseignements reçus de France ont convaincu les Officiers, sous-Officiers et soldats de la Division que la France ne sera restaurée demain qu'en nous serrant derrière un Chef, le Général de GAULLE, autour d'un emblème, la Croix de Lorraine, dont le sens n'a jamais varié et qui signifie le rétablissement de la grandeur nationale dans son intégrité.

La préparation de la guerre en commun fait disparaître chaque jour davantage les barrières qui nous divisaient en attendant que le combat côte à côte les supprime une fois pour toutes.

Dans ces conditions, les mesures suivantes seront prises :

I°/- Tous les véhicules de la Division porteront de ce fait, la Croix de Lorraine – les emplacements dimensions et couleur de cette marque distinctives seront précisées dans une note d'exécution. »<sup>396</sup>

Mais il savait aussi être dur et commander sans fioriture quand il s'agissait de l'avenir et de la cohésion de sa division. Ainsi s'adressait-il parfois durement aux anciens comme aux nouveaux.

« Vous, les anciens, vous êtes selon mon cœur, mais créez donc le nouvel homme et ne compliquez pas ma tâche. Vous, les nouveaux, vous êtes à part entière dans la Division mais jusqu'ici vous n'avez rien foutu. Vous allez me faire le plaisir de cesser d'être ce que vous êtes et de devenir ce que nous sommes. »<sup>397</sup>

Il parvint à ses fins et petit à petit, au fil des manœuvres puis des combats, la division se forgea un esprit Leclerc qui la porta jusqu'au « nid d'aigle »<sup>398</sup>.

Il était nécessaire de bien préciser les conditions de création de cette division car elles eurent une influence sur son emploi. De par la personnalité de son chef et son passé, l'emploi de

---

<sup>394</sup> Buis Georges, *Les fanfares perdues*, entretien avec Jean Lacouture, Paris, Seuil, 1975, 280 p, p 87.

<sup>395</sup> Thomas Jean-Marie, *Op.cit.* p 77.

<sup>396</sup> 2<sup>e</sup> DIVISION BLINDÉE E.M. 4<sup>e</sup> Bureau ORDRE GENERAL N° 15 du 19 mars 1944, SHD carton 11 P 219.

<sup>397</sup> Buis Georges, *Op. Cit.* p 83.

<sup>398</sup> La camaraderie, l'esprit de corps furent plus que partout ailleurs la marque de la 2<sup>ème</sup> DB. C'est ce qui ressort des témoignages d'anciens de la division recueillis et diffusés en mai 2014 sur France 5. *La 2ème DB de Paris au refuge d'Hitler*, documentaire diffusé le 25 mai 2014 sur France 5 à 22 h 25.



la 2<sup>ème</sup> DB ne se limita pas à l'application des règlements d'emploi et des *field manuals*, il fut aussi particulier par sa dimension politique.

L'histoire et l'origine des divisions eurent donc un impact non négligeable sur leur emploi. Il en est de même, dans une moindre mesure cependant, pour les régiments.

## Quelques régiments emblématiques

Il ne s'agit pas ici de présenter l'histoire de tous les régiments blindés ayant participé à la campagne de France<sup>399</sup> mais de présenter les plus emblématiques d'entre eux dans les trois subdivisions : reconnaissance, chars, TD.

### *Les régiments de reconnaissance*

Parmi tous les régiments de reconnaissance de DB et de DI, il en est un qui est emblématique des FFL, c'est le 1<sup>er</sup> Régiment de Marche de Spahis Marocains (RMSM). Il fut avec le 501<sup>ème</sup> RCC la seule unité blindée FFL de la 2<sup>ème</sup> DB. Dès juin 1940, une poignée de spahis aux ordres du chef d'escadrons Jourdier décida de rejoindre la France Libre. Ils formèrent le noyau de ce qui allait devenir le régiment de reconnaissance de la division Leclerc allant même jusqu'à former un quatrième GT après la libération de Paris.

« Le 30 juin 1940, sans même avoir entendu l'appel du général de Gaulle, le chef d'escadron Paul Jourdier, qui commande le 1<sup>er</sup> Escadron du 1<sup>er</sup> Régiment de spahis marocains (1er RSM) stationné au Liban, décide à ne pas tenir compte de l'armistice entre la France et l'Allemagne.

Il franchit avec son unité la frontière libano-palestinienne à cheval et rejoint les Anglais en Palestine. L'escadron Jourdier, composé finalement d'une quarantaine d'hommes (une vingtaine ayant choisi de rentrer au Liban), stationne tout l'été à Ismaïlia en Egypte.

Fin octobre 1940, ayant reçu en renfort de nouveaux engagés, il est envoyé par les Britanniques au Soudan où il parvient après une épopée de quelques milliers de kilomètres. L'escadron est affecté à la 5<sup>e</sup> Division indienne et s'installe en Erythrée où il prend part aux combats contre les Italiens, notamment à Umbrega, le 2 janvier 1941 où il mène une des dernières charges à cheval de l'histoire de l'armée française.

En mars 1941, l'escadron Jourdier devient le 1er Groupe d'escadrons de spahis et, le 20 mai, il retrouve la majeure partie des Forces terrestres de la France libre (FFL) rassemblées à Qastina, en Palestine, pour préparer la campagne de Syrie. Lors de cette dernière, les spahis du 1<sup>er</sup> Escadron sont notamment engagés dans de durs combats contre leurs homologues du 1<sup>er</sup> RSM resté fidèle à Vichy le 15 juin à Najah.

Après l'armistice de Saint Jean d'Acre signé le 14 juillet 1941 qui met fin aux hostilités au Levant, les spahis sont définitivement motorisés et constitués en Groupe de reconnaissance de corps d'armée (GRCA) toujours sous les ordres du chef d'escadrons Jourdier. Le renseignement et la couverture sont leurs principales fonctions. Le GRCA est affecté à la brigade du général Cazaud en avril 1942 et regroupé en Libye le mois suivant. Il reçoit alors des missions de défense vers Bardia et Sollum.

En août 1942, les spahis disposent de deux escadrons à cinq pelotons de trois automitrailleuses et d'un escadron de quatre pelotons de trois autocanons. Au même moment, alors que Jean Rémy succède à Paul Jourdier, les spahis sont organisés en Colonne volante avec la 1ère Compagnie de chars et rattachés à la 7<sup>e</sup> Division blindée britannique (les "Rats du Désert"). [...]

Par une décision du général Catroux en date du 24 septembre 1942, est constitué aux Forces françaises libres du Western Desert un régiment de cavalerie mécanisée prenant la dénomination de 1er Régiment de marche de spahis marocains (1<sup>er</sup> RMSM). [...]

A l'issue de la campagne de Tunisie et jusqu'à la fin du mois d'août 1943, les spahis sont, avec l'ensemble des troupes FFL, envoyés "en pénitence" en Tripolitaine, en attendant la conclusion des accords de Gaulle-Giraud. Au Maroc, en octobre 1943, le 1<sup>er</sup> RMSM, toujours sous les ordres du lieutenant-colonel Rémy, devient le régiment de reconnaissance de la 2<sup>e</sup> Division blindée du général Leclerc. »<sup>400</sup>

---

<sup>399</sup> Voir liste en annexe 2.

<sup>400</sup> <http://www.ordredelaliberation.fr>.

Réparti au sein des GT à raison d'un escadron par groupement, les unités élémentaires du 1<sup>er</sup> RMSM firent toute la campagne de France souvent en pointe du dispositif. Par son histoire, il était fortement imprégné de l'esprit gaulliste d'autant plus qu'il avait eu, lors de la campagne de Syrie, à affronter le régiment dont il était issu.

### *Les régiments de chars*

Le 1<sup>er</sup> RMSM avait son *alter ego* pour les chars, le 501<sup>ème</sup> RCC. Il avait pour noyau la vingtaine d'hommes issue de la 342<sup>ème</sup> compagnie de chars autonome qui refusa la défaite et resta en Grande-Bretagne au retour de Narvik.

Créé le 1<sup>er</sup> juillet 1943, il était composé d'unités toutes FFL mais à la trajectoire différente.

« A titre d'exemple, dans un régiment de chars où j'eus l'honneur de servir comme le 501<sup>e</sup> R.C.C., la première compagnie avait commencé sa carrière en Norvège, puis ralliée aux F.F.L., elle avait été commandée successivement par les capitaines Volvey, Divry, Buis, elle avait fait la campagne du Gabon, puis celle de Syrie et d'El Alamein. La 2<sup>e</sup> compagnie avait été formée au Nigéria à Kano, par le capitaine Ratard, pour être à la disposition du général Leclerc au Tchad en cas de besoin ; elle fut pendant la campagne de France commandée par le capitaine de Witasse, évadé d'Allemagne dans des circonstances exceptionnelles de courage. La 3<sup>e</sup> compagnie, formée en Angleterre par le capitaine Jacques Branet, en grande partie avec des évadés d'Allemagne par l'U.R.S.S., comprenait dans ses rangs des jeunes Chiliens, Mexicains, Argentins, Vénézuéliens, Américains, qui étaient venus volontairement se battre pour libérer notre Pays, « par amour pour la France, sans qu'aucune loi humaine ne les y contraignît ». La 4<sup>e</sup> compagnie, commandée successivement par le lieutenant de Gavardie, qui sera tué à sa tête, puis par le capitaine Nanterre, était composée en majorité de jeunes évadés de France par l'Espagne. Le premier chef de corps, le commandant Cantarel, eut probablement, au début, l'impression d'avoir sous ses ordres une « fédération de capitaines », mais rapidement, sous son autorité calme, tenace et réfléchie, ce très beau régiment devint l'un des meilleurs de la 2<sup>e</sup> DB. [...] il avait sur les autres l'avantage de comprendre dans ses rangs un très grand nombre de cadres qui avaient fait la campagne de France ou du désert dans les blindés. »<sup>401</sup>

Ces unités au passé différent, se retrouvaient cependant toutes pour revendiquer haut et fort l'esprit 2<sup>ème</sup> DB, au détriment des autres régiments de la division et l'esprit char qui leur était propre.

« ... d'être celui qui porte le combat dans les rangs de l'ennemi, d'être l'homme de l'attaque, l'homme de choc, celui qui dans le fond de son cœur ne formulait d'autre désir que de passer en force ou de mourir. »<sup>402</sup>

Mais au travers d'elles, le 501<sup>ème</sup> RCC était le régiment de chars FFL de la division et ce n'est pas un hasard si le GTV dont il était l'ossature fut désigné pour entrer le premier dans Paris.

De plus, ce furent des chars du 501 qui composèrent la partie blindée du détachement Dronne, entré en précurseur le 24 août au soir dans la capitale. Toujours dans le domaine du symbole, le régiment termina sa campagne « au nid d'aigle ».

Les autres régiments de chars, issus de la cavalerie avaient un passé plus classique, le 2<sup>ème</sup> RCA était de ceux-là. Il reste cependant un exemple à citer du fait de son histoire « classique » et parce qu'il fut le premier au Rhin en novembre 1944.

Créé en novembre 1831 pour participer à la conquête de l'Algérie, il débarqua à Mers el Kébir en mars 1832.

---

<sup>401</sup> De Boissieu, général, *Op. Cit.*, p 212.

<sup>402</sup> Buis (capitaine), *Le Royal-Cambouis sans tâche, le 501<sup>e</sup> Régiment de Chars de Combat*, p 224, in un groupe d'officiers et d'hommes de la division *Op. Cit.*

Après la conquête de l'Algérie, il participa aux campagnes de Crimée et d'Italie. Il fut engagé au Mexique, puis après un nouveau séjour en Algérie participa à la guerre de 1870.

Il regagna l'Afrique du nord avant d'être engagé à nouveau sur le territoire national durant la grande guerre.

Après un courte période d'occupation en Allemagne, il rejoignit l'Afrique du nord où il stationnait encore lorsqu'éclata la seconde guerre mondiale.

Resté en Algérie, il fut entièrement motorisé et intégré à la brigade légère mécanique. Après s'être opposé au débarquement allié, il participa à la campagne de Tunisie. Transformé en régiment de chars, il fut affecté à la 1<sup>ère</sup> DB et c'est en son sein qu'il participa à la campagne de France.

### *Les régiments de TD*

Au sein des régiments de TD, le RBFM est symbolique à deux titres. C'était un régiment formé à partir de marins, comme le 1<sup>er</sup> RFM, et les difficultés qu'il rencontra à son affectation à la 2<sup>ème</sup> DB comme sa façon de les surmonter sont la parfaite illustration de la mise sur pied de la division.

Créé le 19 septembre 1943, le RBFM avait pour origine le bataillon Bizerte, unité de la marine nationale qui avait combattu débarqué notamment à Madagascar contre les troupes britanniques.

« Il a été décidé que la Marine mettrait sur pied un régiment de chars destiné au Corps Expéditionnaire.

A l'exception d'une centaine d'hommes qui seront laissés à votre disposition, la totalité du Bataillon Bizerte, Officiers compris, sera versée au Régiment de Chars en formation. »<sup>403</sup>

Ce bataillon fut complété par des marins venant des unités de la marine d'Afrique du nord et de recrues évadés de France.

« C'est là, dans ce modeste décor, mais près de l'eau, comme s'il voulait prendre la mer à témoin de sa naissance, que le R.B.F.M. sortit de sa chrysalide du bataillon Bizerte. [...]

L'effectif est de 1000 hommes, 110 officiers mariniens, 26 officiers.

Le bataillon Bizerte n'avait que cinq cents hommes.

Il faut trouver le complément et... bien le choisir.

De nombreux éléments viendront de la 2<sup>e</sup> escadre légère détruite à Casablanca. Des évadés de France, des jeunes Corses, venus en A.F.N. après la libération de la Corse, 100 pieds-Noirs, 200 Algériens, compléteront les formations de l'ex-bataillons Bizerte. »<sup>404</sup>

Au grand dam du général Leclerc, il fut affecté à la 2<sup>ème</sup> DB sur décision du général de Gaulle.

« Le Régiment de Chasseurs de Chars mis sur pied par la marine est affecté à titre de soutien à la 2<sup>ème</sup> D.B. Il percevra son matériel lourd auprès du II<sup>ème</sup> R.C.A.

Sa mise sur pied complète et si possible son embarquement devront être terminés pour le 1<sup>er</sup> Mai. »<sup>405</sup>

Cette décision d'affectation était plus politique que tactique, il s'agissait de réconcilier la marine avec le pays en affectant une de ses unités à la division qui était programmée pour débarquer en Normandie.

« Comment expliquer la générosité du général de Gaulle ?

Les 6 régiments de T.D. en A.F.N., briguaient la 2<sup>e</sup> D.B. certains étaient composés d'une majorité d'évadés. Pourquoi avait-on privilégié des marins rescapés des prisons anglaises ? Comment le général Leclerc, un cavalier, qui avait déjà choisi un régiment de cavaliers, le 2<sup>e</sup> dragon, comme régiment de T.D. de sa division... accueillerait-il cette décision ?

---

<sup>403</sup> Marine Nationale État-Major Général N° 51 E.M.G./P.M.O Lettre du 3 septembre 1943, SHD carton TT H 5.

<sup>404</sup> Maggiar (amiral), *Op. Cit.* p 136.

<sup>405</sup> Présidence du comité de la libération nationale, comité de la défense nationale, secrétariat, 445 CDN/O, très secret, Alger, le 8 Avril 1944, Décision du comité, signé C. de GAULLE, SHD carton 11 P 219.

Le général de Gaulle, le colonel Billotte savaient combien le général Leclerc serait mécontent. Ils ont passé outre.

Inexplicable attitude que seule la grandeur de l'homme qui a pris la décision permet de comprendre.

Je suis convaincu, en effet, que la raison profonde de la décision du général de Gaulle, en dépit de la valeur technique du R.B.F.M. était de concilier les Français entre eux, et la France avec la marine. »<sup>406</sup>

Le général Leclerc dut accepter cet ordre, la 2<sup>ème</sup> DB accueillit officiellement le RBFM.

« Le Régiment Blindé de Fusilliers Marin Commandé par le Capitaine de Corvette MAGGIAR est affecté à la 2<sup>ème</sup> Division Blindée. »<sup>407</sup>

Mais l'accueil fut glacial en particulier de la part du chef. Il leur dit clairement qu'il ne les avait pas choisis, qu'ils devraient faire leurs preuves.

« Je ne vous ais pas demandés. Le général de Gaulle vous a imposés à moi. Je suis bien obligé de vous prendre. Mais je sais qui vous êtes et ce que vous avez fait. Vous avez toujours défendu les intérêts de la marine, mais pas de la France. Il faudra que vous changiez. Si vous ne le faites pas, si vous ne vous entendez pas avec les autres unités de la 2<sup>e</sup> D.B., je vous laisserai sur les quais dans les ports anglais. Vous ne débarquerez pas en France... »<sup>408</sup>

De plus, jusqu'à nouvel ordre il leur interdisait le port de la fourragère aux couleurs de la Légion d'Honneur.<sup>409</sup>

Emblématique des difficultés rencontrées lors de la création de la division, cette interdiction de port de la fourragère l'est aussi dans sa conclusion. À force d'assiduité et de volonté à l'entraînement, par sa pugnacité lors des premiers engagements, le RBFM reconquit sa distinction et fut à nouveau autorisé à la porter.

« Au cours des combats de Normandie et de Lorraine, le Regiment Blinde de Fusiliers a donne la preuve de sa valeur militaire et de la bravoure de ses equipages.

Le general est heureux de les autoriser desormais a porter la fourragere de la legion d'Honneur des Fusiliers Marins de Dixmude, fourragere qui leur avait ete attribuee au mois de Mai 1944 par le Ministre.

Les officiers, Officiers Mariniers, Matelots du Regiment Blinde de Fusiliers, seront fiers, aux cotes de leurs camarades actuellement embarques d'avoir contribue a retablir dans son prestige la Marine Francaise, apres tant de douloureux souvenirs. »<sup>410</sup>

Le RBFM est donc un exemple en taille réduite de la 2<sup>ème</sup> DB, difficulté à d'intégration mais réussite à force de volonté et de travail.

Le général Leclerc refusa de prime abord le RBFM car il avait jeté son dévolu sur le 2<sup>ème</sup> RD. Ce régiment était le symbole de la résistance et du refus de la défaite.

Plus ancien régiment de la cavalerie française (sa création remonte à 1556), il fut de presque toutes les campagnes de l'ancien régime, de l'empire et de la 3<sup>ème</sup> République.

Après sa participation, comme régiment de dragons portés, à la campagne de France, il fut recréé comme régiment de dragons en septembre 1940 à Auch. Son chef de corps de l'époque, le futur général Schlessler sut lui insuffler l'esprit de résistance et le goût de la lutte. Lors de sa prise de commandement, le 1<sup>er</sup> septembre, il déclara :

« Notre foi dans nos destinées commande notre avenir, dès demain, nous devons être prêts à reprendre la lutte. »<sup>411</sup>

---

<sup>406</sup> Maggiar (amiral), *Op. Cit.* p 149.

<sup>407</sup> 2<sup>ème</sup> Division Blindée Etat-Major Détachement de Liaison d'ORAN N°I/DLO NOTE DE SERVICE du 13 avril 1944 OBJET : Régiment de Chasseurs de Chars, SHD carton 11 P 219.

<sup>408</sup> Maggiar (amiral), *Op. Cit.* p 151.

<sup>409</sup> Les fusiliers marins avaient gagné cette distinction lors de la 1<sup>ère</sup> guerre mondiale lors de la bataille de Dixmude.

<sup>410</sup> 2<sup>ème</sup> Division Blindée E.M. 1er Bureau N ORDRE DU JOUR No 53 du 16 septembre 1944, SHD carton 11 P 219.

<sup>411</sup> Devilliers Daniel, *Op. Cit.* p 3.

Pendant plus de deux ans, le lieutenant-colonel Schlessler s'efforça à préparer ses hommes à la reprise du combat. L'instruction y était menée grand train, les défilés de la fanfare dans les rues d'Auch étaient autant d'actes de résistance. Parallèlement à ces actions au grand jour, des opérations clandestines étaient menées consistant à aménager des caches d'armes pour les actions futures et à établir des listes d'hommes prêts à reprendre la lutte.

Conséquence de l'invasion de la zone libre par la *Wehrmacht*, le régiment fut dissous le 29 novembre 1942. Cette nuit-là, devant l'étendard déployé pour la dernière fois devant eux, le lieutenant-colonel Schlessler fit prêter à ses hommes le serment de continuer la lutte.

« Officiers, Sous-Officiers et vous tous mes Amis, nous communions aujourd'hui dans la même indéniable souffrance. Notre Régiment, ce Régiment que j'ai eu l'honneur de reformer, ce Régiment que j'avais ressuscité, à qui j'avais donné la vie, notre Régiment vient d'être lâchement assassiné, et, vous tous qui m'entourez, vous, mes petits, dont j'étais si fier - je ne vivais que pour vous - vous qui étiez ma raison de vivre, vous n'avez plus d'uniforme, on vous l'a arraché ; vous n'avez plus d'armes, on vous les a brisées.

« Malgré ma volonté de résister, je suis à cette heure, contraint d'exécuter l'ordre qui m'est imposé et qui nous commande de nous séparer.

« Des larmes dans les yeux, le cœur rempli d'amertume, j'obéis ! Mais rien n'est fini, il reste, quoi qu'on fasse et quoi qu'on veuille, il restera toujours l'Étendard, notre Etendard, qui porte dans ses plis trois siècles de vaillance militaire. Je veux que tout à heure en baisant son étoffe sacrée, si lourde de gloire, vous juriez de vous grouper autour de lui, demain à l'appel de la Patrie qui ne peut pas mourir ! Je veux que vous répétiez notre serment de donner notre vie pour que vive la France ! »<sup>412</sup>

L'éventualité d'une invasion de la zone libre avait été prévue et le régiment avait planifié sa disparition et sa dispersion. Une partie suivit son chef de corps qui traversa les Pyrénées pour rejoindre l'Afrique du nord par l'Espagne. L'autre resta sur place aux ordres du capitaine de Neuchèze pour organiser et animer la résistance.

En septembre 1943, le capitaine de Neuchèze s'évada de France en sous-marin emportant avec lui l'étendard du régiment.<sup>413</sup>

Le 2<sup>ème</sup> RD fut reconstitué le 18 novembre 1943 en Afrique du nord. Il était composé des anciens d'Auch, évadés de France, et de trois escadrons du 2<sup>ème</sup> Régiment de Spahis Algériens (RSA) renforcés d'éléments du 6<sup>ème</sup> RSA. Le 7 décembre 1943, il fut organisé en régiment de TD et reçut son étendard le 21 décembre 1943 des mains du général Giraud<sup>414</sup>.

À l'issue de sa période de formation et d'entraînement, il débarqua en Provence le 30 août 1944 et fit toute la campagne de France et d'Allemagne<sup>415</sup>. Il s'illustra notamment lors de la prise d'Autun.

Les unités blindées françaises avaient donc une histoire et un passé différents les unes des autres. Ces différences parfois très marquées ne furent pas sans conséquence dans leur emploi et dans les désignations pour participer à telle ou telle opération.

Elles brûlaient, cependant, toutes de reprendre la lutte. Mais pour cela après avoir été équipées en homme et en matériels, elles devaient s'instruire et s'entraîner.

---

<sup>412</sup> <http://www.chars-francais.net>

<sup>413</sup> C'est à ce titre que le 2<sup>ème</sup> RD est décoré de la médaille des évadés et est la seule unité titulaire de cette distinction.

<sup>414</sup> de Gontant-Biron Ch.A, *Les Dragons au Combat*, Paris, imprimerie Henry Maillet, 1954, 323 p, p 244.

<sup>415</sup> Dans ses rangs servait Bernard de Lattre de Tassigny grâce à une dispense d'âge accordée par le général De Gaulle.

### **III : la formation du combattant**

La transformation d'un civil en combattant s'effectue en plusieurs étapes. Il y a tout d'abord la formation militaire initiale qui permet d'acquérir les actes élémentaires et le comportement de base de tout militaire. Ensuite, une fois les bases de l'état de militaire acquises, il faut instruire le personnel au service du matériel, chars ou engins blindés en ce qui concerne les unités blindées. Enfin grâce à l'entraînement, on transforme un ensemble d'individus en une unité homogène agissant comme un seul homme. C'est selon ces principes que furent formées et entraînées les unités blindées avant d'être engagées en 1944.

Pour tous les chefs, cette phase était primordiale. L'appétence du général de Lattre pour la formation des chefs, à travers ses écoles de cadres, est connue. Pour le général Leclerc, l'instruction était le fondement de toute action tactique et un facteur de cohésion comme le soulignait son aide de camp, le lieutenant Girard.

« ...et toujours l'instruction, l'instruction qui n'a cessé d'être poursuivie sans répit, pendant quatre années. On ne fait pas un soldat en huit jours. »<sup>416</sup>

Pour les chefs de corps, cette phase était également essentielle, outre la cohésion et l'apprentissage technique, elle leur permettait d'imprimer leur marque.

« *Le 31 Mai 1944*, le Lt-Colonel Demetz prend le commandement du Régiment. Le Colonel, spécialiste de l'Arme blindée, sait tous les soins et toutes les connaissances qu'exige de ses équipages, ce matériel. Aussi, de jour et de nuit pousse-t-il à fond l'instruction de son Régiment ; le 2<sup>e</sup> Dragons renait vraiment à la vie. Il inculque à ses hommes l'amour de leur matériel. De même que la qualité d'un cavalier se jugeait à la façon dont il soignait son cheval, on reconnaît la qualité d'un équipage à la façon dont il soigne son char. »<sup>417</sup>

Comme le montre cet extrait, pour les blindés la dimension matérielle était prépondérante, les équipages étant totalement dépendants de la qualité de leur matériel, d'où l'importance de l'instruction technique.

Cette formation nécessitait des moyens, demandait l'application de méthodes éprouvées. Ces conditions étant réunies, son déroulement était *optimum* et elle portait ses fruits.

#### **1 : les moyens**

En fonction du but recherché, il existait plusieurs sortes de centres d'instruction. La formation initiale du personnel se déroulait dans des centres de formation ou école. La formation technique était dispensée dans des centres d'instruction spécialisés. Enfin, la cohésion des unités et leur agrégation au niveau tactique étaient réalisées dans des camps de manœuvres dont l'étendue permettait aux unités de se déployer et de manœuvrer.

#### **Les centres de formation individuelle**

Les cadres (officiers, sous-officiers) représentant l'ossature de toute organisation militaire, les FFL naissantes ou l'armée d'Afrique avaient des centres de formation individuelle destinés à former leurs officiers. Cette formation était interarmes, les cadres, une fois formés à

---

<sup>416</sup> Un groupe d'officiers et d'hommes de la division, *Op. Cit.* p 10.

<sup>417</sup> de Gontant-Biron Ch.A, *Op. Cit.* p 245.

l'exercice du commandement allaient se spécialiser dans les différents centres d'instruction ou d'application. Le général de Lattre était, également, persuadé de l'importance de la formation des cadres comme en témoigne la création d'écoles de cadres à chaque fois qu'il fut en responsabilités.

### *Les centres de formations des FFL*

Le général de Gaulle, conscient de l'importance de la formation des cadres pour ses forces en construction, créa une école dès 1940.

« De temps en temps, je rends visite, à Malvern, puis à Ribbersford, aux « Cadets de la France Libre »<sup>418</sup>. En 1940, j'ai créé leur école, destinée aux étudiants et collégiens passés en Angleterre. Bientôt, nous en avons fait une pépinière d'aspirants. [...]

Il en sortira cinq promotions, soit, au total, deux cent onze chefs de section ou de peloton ; cinquante-deux seront tués à l'ennemi. »<sup>419</sup>

En décembre 1940, une école de formation et un centre d'instruction de sous-officiers furent créés au camp de *Old Dean*. D'une durée de quatre mois la formation était dispensée aux recrues réparties en deux sections, l'une regroupant les armes de mêlée, l'autres les armes d'appui et de soutien.

« I. Il est créé à la date du 15 décembre au camp de Old Dean :

1 Ecole d'élèves officiers

1 Centre d'Instruction de sous-officiers

1 Centre d'Instruction de spécialistes.

### II. – Ecole D'Officiers.

Cette école sera dirigée par un Officier Instructeur Commandant l'Ecole.

Le but poursuivi est la formation d'aspirants susceptibles de commander une Section ou un Peloton et ayant reçu les éléments d'Instruction générale indispensables à de futurs Officiers.

Cette Ecole comprendra deux Sections :

a) Infanterie Cavalerie Chars

b) Artillerie Génie Train

La durée du cours est de quatre mois [...]

### III. Centre d'Instruction d'Elèves Sous-Officiers.

Ce centre comprendra également deux Sections

a) Infanterie Cavalerie Chars

b) Artillerie Génie Train

Ce cours sera en principe également d'une durée de 4 mois... »<sup>420</sup>

La sémantique avait son importance car la note évoquait une école pour les officiers et un centre pour les sous-officiers.

Au fur et à mesure de la montée en puissance des FFL, le dispositif s'étoffait et la formation de base des recrues fut également prise en compte au centre d'instruction de Camberley.

« 1) Tous les incorporés passent d'abord au noyau d'instruction des recrues, et reçoivent une instruction militaire complète durant chaque matinée, l'après-midi étant consacrée à une heure de lecture au son ou à vue et à deux heures de conduite auto. »<sup>421</sup>

---

<sup>418</sup> La promotion 1985-1988 de l'École Spéciale Militaire (ESM) de Saint-Cyr porte le nom de « Cadets de la France Libre ».

<sup>419</sup> De Gaulle Charles, Mémoires, *Op. Cit.* p 242.

<sup>420</sup> Forces Françaises Libres Etat-Major 3ème Bureau A/110 NOTE DE SERVICE du 9 décembre 1940, SHD carton 4 P 25.

<sup>421</sup> Forces Françaises Libres Camp et C.I. d'Old Dean, N° 781/3 lettre du 18 octobre 1941 Objet : Centre d'Instruction de Camberley, p 1, SHD carton 4 P 25.

Les recrues suivaient un début de formation technique en même temps que la formation initiale. La durée de cette première phase était de deux mois.

« 4) le temps imparti à chaque branche d’instruction en partant de zéro est le suivant :  
a. – Instruction recrues : 2 mois »<sup>422</sup>

Si les FFL avaient dû créer leurs centres de toutes pièces en s’appuyant sur les infrastructures britanniques, l’armée d’Afrique bénéficia de centres existants avant-guerre.

### *Les centres de l’armée d’Afrique*

Sans se préoccuper des avis des commissions de contrôle, l’armée d’Afrique avait maintenu voire créer des écoles de formation d’officiers. Avant le débarquement allié, il y avait trois écoles de cadres, réparties entre la Tunisie, le Maroc et l’Algérie. À Meknès, se trouvait l’école militaire des officiers marocains de Dar el Bedia, les cavaliers étaient formés à l’école de cavalerie de Hussein Day à Alger. Enfin durant son séjour tunisien en 1941, le général de Lattre avait créé l’école de Salammbô.<sup>423</sup>

Tirant les leçons de la campagne de 1940, ces écoles insistaient sur le rôle des armes techniques dont les blindés et cultivaient l’esprit offensif.

Après l’opération *Torch*, l’Afrique du nord se trouva coupé de la métropole et, pour ce qui concerne la formation des cadres, des écoles de Saint-Cyr et de Saint-Maixent. L’école de Cherchell fut créée le 28 novembre 1942 dans le but de former des aspirants, futurs chefs de section ou de peloton.<sup>424</sup>

Elle s’appela d’abord « Cherchell-Médiouna » car le premier stage se déroula sur deux sites à Médiouna au Maroc et à Cherchell en Algérie. Cette école aspirait à dispenser une véritable formation interarmes afin de préparer au mieux les futurs chefs de section ou de peloton qui allaient être engagés sous peu dans les combats.

L’école de Salammbô fut créée par le général de Lattre mais ce ne fut pas la seule qu’il créa durant le conflit.

### *Les écoles de cadres*

La formation des cadres était une des principales préoccupations du général de Lattre. Pour lui c’est par là que l’on pouvait forger l’esprit de cohésion nécessaire au bon fonctionnement de toute unité militaire.

« Mais un souci particulier me hante. Je veux que cette armée française qui renaît soit prête à devenir d’emblée l’Armée de la France. Il faut donc qu’elle soit par avance en accord, je dirai en phase avec la France nouvelle qu’enfante la Résistance. Cela suppose une formation psychologique et morale des cadres et de la troupe que, dès le début de mars 1944, je vais m’efforcer de développer au maximum dans les unités placées sous mon commandement, et en particulier chez les blindés, appelés à prendre les premiers contacts avec les maquis.

Dans ce dessein, j’établis une école de cadres aux environs d’Alger, à Douera, à proximité de l’endroit où je suis personnellement installé. »<sup>425</sup>

Cette école n’était pas la première qu’il créait. En fait durant la période de la seconde guerre mondiale, il en créa cinq au gré de ses affectations et des circonstances.

---

<sup>422</sup> N° 781/3 lettre du 18 octobre 1941 Objet : Centre d’Instruction de Camberley, *Op. Cit.* p 2.

<sup>423</sup> Voir Saint-Martin Gérard, *L’arme blindée française, tome 2, Op. Cit.* p 140.

<sup>424</sup> Voir Harymbat Frédéric, *Op. Cit.* p 103.

<sup>425</sup> de Lattre de Tassigny Jean, (maréchal), *Histoire de la première armée française, Op. Cit.* p 22.



Dès l'automne 1940, à Opme, près de Clermont-Ferrand il mit sur pied une école de formation où les stagiaires de tout grade, suivaient une formation physique et militaire.

Affecté en septembre 1941, en Tunisie, il y fonda l'école de Salammbô destinée à la formation des officiers.

En janvier 1942, nommé au commandement de la division militaire de Montpellier, il s'empessa d'y implanter une école sur la plage de Carnon.

Commandant de l'armée B, il installa une nouvelle école à Douéra pour assurer une formation militaire de haut niveau, forger l'esprit de corps de la future 1<sup>ère</sup> armée, sensibiliser l'encadrement à la situation en métropole et le préparer à ses futures relations avec la résistance intérieure.

Enfin, début 1945, il créa l'école de Rouffach<sup>426</sup> destinée à intégrer les FFI et parfaire leur instruction militaire au moyen de nombreux exercices physique et de manœuvres avec des tirs à balles réelles.<sup>427</sup>

L'armée française renaissante disposait donc de centres et d'écoles pour la formation individuelle du personnel. La formation technique se faisait, elle, dans des centres d'instruction spécialisés.

### **Les centres d'instruction spécialisés**

Les centres d'instruction spécialisés répondaient à des besoins précis. Les centres d'instruction techniques formaient les futurs équipages chacun dans son domaine. Les divisions possédaient chacune un centre d'instruction. Enfin d'autres centres étaient spécialisés dans la formation de techniques particulières, notamment celles concernant l'amphibie.

#### *Les centres d'instruction techniques*

Les centres d'instruction techniques étaient destinés à former les tireurs, pilotes, radio chargeurs et chefs de chars à l'emploi de leur blindé.

Avant l'équipement de l'armée en matériel américains, il existait déjà des centres créés par l'armée de Vichy. Un fut créé en Tunisie, un autre en Algérie. Ils étaient destinés à former les équipages de chars D1<sup>428</sup>.

« Sans attendre l'accord complet des Commissions d'Armistice relatif à la création des 3 Escadrons de chars D I supplémentaires prévus [...] »

Il sera créé 2 Centres d'Instruction provisoires de Chars, l'un accolé au 4<sup>ème</sup> R.C.A., l'autre accolé au 5<sup>ème</sup> R.C.A.

Ces Centres seront ouverts, à la date du 1<sup>er</sup> Septembre. »<sup>429</sup>

L'embryon des centres d'instruction existait donc en 1942 mais ce ne fut pas suffisant et il fallut en créer d'autres pour former rapidement les équipages sur *Sherman*, M 5 et AMM 8.

---

<sup>426</sup> Voir à ce sujet : Souprayen Gérard, *De l'école des cadres de Rouffach à l'école militaire de Strasbourg (1945-1986)*, Thèse de doctorat en Histoire, sous la direction de Vincent Joly et de Patrick Harismendy, soutenue en 2010 à Rennes 2.

<sup>427</sup> <http://www.fondationmarechaldelattre.fr>

<sup>428</sup> Le char D1 était un char d'accompagnement d'infanterie. Bien que déjà obsolète à la fin des années trente, il fut engagé en 1940 puis lors de la campagne de Tunisie en 1942-1943 au sein de la 1<sup>ère</sup> BLM.

<sup>429</sup> Délégation générale du Gouvernement en Afrique Française, Etat-Major, N° 6452/EM-I Note de service du 15 aout 1941, Objet : création d'un centre d'instruction de chars D I, SHD carton 1 P 143.

C'était le cas entre autre à la 2<sup>ème</sup> DB.

« Toutefois les équipages chars purent accéder à des centres spécialisés pour les pilotes et les tireurs »<sup>430</sup>

« Les unités se mirent d'arrache-pied au travail pour s'adapter aux nouveaux matériels et aux tactiques qu'ils impliquaient. Un centre d'instruction fut créé et tourné à plein régime pour la formation des spécialistes. »<sup>431</sup>

Ces centres d'instruction spécialisés étaient soit centralisés au niveau de la grande unité, soit décentralisés au niveau des régiments.

« Ce chiffre de près de 5 000 véhicules neufs montre le travail d'adaptation considérable des cadres et des hommes de la division, dans les unités de combat comme dans les services techniques.

Pour connaître les matériels et apprendre à les utiliser au fur et à mesure de leur arrivée, le général crée à Casablanca un Centre d'instruction divisionnaire (CID) aux ordres du chef d'escadron Weil<sup>1</sup>, assisté de plusieurs officiers et sous-officiers moniteurs américains. Par ailleurs, nombre de cadres de la division sont envoyés en stage dans des centres spécialisés américains : transmissions, instruction à l'embarquement, mines, appui aérien, etc. dans les unités, au fur et à mesure de l'arrivée des matériels, l'instruction technique de base est poussée : connaissance des véhicules et des armes, manipulation des postes radio, instruction Z (gaz) et tirs. La division est une véritable ruche où l'instruction technique atteint son plein développement fin 1943 début 1944. »<sup>432</sup>

Rappelons également que l'instruction technique était en partie faite lors de la perception des matériels dans les centres dédiés. Comme évoqué par le général Compagnon les grandes unités avaient également des centres d'instruction.

#### *Les centres d'instruction divisionnaire(CID) et les escadrons d'instruction*

Les centres d'instruction divisionnaires n'étaient pas l'apanage des DB d'ailleurs les premiers créés le furent pour les DI et la 1<sup>ère</sup> DB.

« I. - Il sera créé à la date du 1er septembre 1943, 1 centre d'instruction divisionnaire pour chacune des G.U. suivantes :

- 1<sup>ère</sup> D.B.
- 2<sup>ème</sup> D.I.M.
- 3<sup>ème</sup> D.I.A.
- 4<sup>ème</sup> D.M.M.

2. – Ces C.I.D. ont pour but de :

- fournir aux R.I des renforts immédiatement disponibles,
- administrer les réserves de cadres déjà existant,
- recevoir les isolés qui quittent ou rejoignent leurs unités,
- servir de centre d'instruction au profit de la Division.

3. – [...] Le CID de division Blindée comprend une compagnie<sup>433</sup> s'administrant isolément. Son chef de corps le colonel du régiment dont elle porte le numéro. »<sup>434</sup>

---

<sup>430</sup> Historique 501, *Op. Cit.* p 66.

<sup>431</sup> Repiton-Preneuf Paul, 2<sup>e</sup> DB. *La campagne de France*, présenté par Georges BUIS, Paris, Imprimerie Nationale, 1994, 140 p, p XXVIII

<sup>432</sup> Compagnon Jean (général CR), *LECLERC Maréchal de France*, *Op. Cit.* p 340.

<sup>433</sup> Les CID de DI comprenaient quatre compagnies dont trois dédiées à l'instruction.

<sup>434</sup> Le Général Commandant en Chef Etat-Major General – Guerre, 1er Bureau, N° 1568 EMGG/I (0), Secret, Note de Service du 20 août 1943, SHD carton 11 P 78.

Ces centres avaient une fonction de dépôt pour la division et bien sûr étaient dédiés à l'instruction du personnel. Les CID des 2<sup>ème</sup> et 5<sup>ème</sup> DB furent créés quelques mois plus tard le 1<sup>er</sup> janvier 1944. Leurs missions étaient identiques à celles du CID de la 1<sup>ère</sup> DB.<sup>435</sup> Ils étaient chargés de l'instruction technique. Des instructeurs américains, assistés de cadres français et d'interprètes y dispensaient aux équipages les instructions techniques complexes et importantes comme le précise le lieutenant-colonel d'Ornano<sup>436</sup>.

Au fur et à mesure de la libération du territoire, des centres d'instruction furent créés en France (notamment dans les écoles d'armes comme à Saumur). Ils étaient chargés d'instruire et d'équiper les nouvelles unités. Mais les centres d'instruction divisionnaires de la 1<sup>ère</sup> armée et de la 2<sup>ème</sup> DB furent maintenus pour la formation et la préparation des compléments des divisions engagées.<sup>437</sup>

Après le débarquement, les combats entraînèrent des pertes qu'il fallût compenser en recrutant des volontaires parmi la population. Pour former ses nouvelles recrues les CID ne suffisaient plus et d'autres unités d'instruction furent créées dans les régiments, au RBFM notamment.

« Un escadron de renfort pour le RBFM sera constitué... »<sup>438</sup>

Cet escadron supplémentaire était destiné à l'instruction des recrues qui devait être faite rapidement afin de compenser les pertes.

« Cet escadron est destiné à instruire du personnel destiné au R.B.F.M. pour lui permettre de remplacer ses pertes ou d'utiliser du matériel supplémentaires livré par les Alliés. [...]

#### INSTRUCTION MILITAIRE :

L'instruction militaire du personnel de l'Escadron de renfort devra être poussée aussi rapidement que possible suivant les moyens possédés par le B.R.I. »<sup>439</sup>

Ces centres et escadrons d'instruction étaient essentiellement dédiés à la formation individuelle. D'autres l'étaient pour les formations collectives techniques particulières.

#### *Les centres d'entraînement*

Ces centres étaient destinés à former les unités ou les individus à des techniques particulières, c'était le cas du camp d'Arzew.

« Les unités françaises passent à tour de rôle au centre d'entraînement de la 5<sup>e</sup> armée américaine (*Fifth Army Invasion Training Center – FAITC*) installé dans la région d'Arzew – Port aux Poules, pour y recevoir une instruction tactique et technique collective : débarquement de vive force, combat de rues, embarquement sur les différents types de chalands et navires d'assaut. C'est également au FAITC que les futurs officiers d'embarquement (*Transport Quartermaster – TQM*) viennent s'initier aux règles de transport par mer à bord des *LST* ou *Liberty Ship* alliés. »<sup>440</sup>

---

<sup>435</sup> Commissariat à la Guerre et à l'Air, Etat-Major Général Guerre, 1<sup>o</sup> Bureau (0), N<sup>o</sup> 6492 E.M.G.G./1, Note de Service du 18 Décembre 1943, Objet : Création de C.I.D, SHD carton 7 P 177.

<sup>436</sup> d'Ornano (Lt-Colonel), *La 2<sup>e</sup> D.B. à Saverne et Strasbourg, OP. Cit.* p 4.

<sup>437</sup> SHD carton 7 P 254 : Etat-Major Général guerre Groupe français de la division réarmement du SHAEF Moyens d'instruction et assistance alliée pour instruction 1944-1945.

<sup>438</sup> Régiment Blindé de Fusilliers Marins, Ordre N<sup>o</sup> 163 du 21 Aout 1944, Escadron de Renfort du R.B.F.M, SHD carton TT H 5.

<sup>439</sup> *Idem.*

<sup>440</sup> Deloupy Henry, *Les blindés de la libération*, Paris, Service Historique de l'Armée de Terre, 1992, 271 p, p 27.

C'est ainsi que la 1<sup>ère</sup> DB passa, organisée en trois CC, au centre d'Arzew du 1<sup>er</sup> au 14 novembre 1943.<sup>441</sup>

Avant le passage des grandes unités, un stage de cadres était organisé pour le préparer. C'est du 10 au 14 novembre 1943 que les cadres de la 5<sup>ème</sup> DB effectuèrent ce stage préparatoire au passage de leur division, elle aussi organisée en CC.<sup>442</sup>

Le programme de cette formation était essentiellement axé sur les exercices amphibies et était volontairement poussé de façon à obtenir rapidement les résultats escomptés.

« 1. On trouvera ci-joint le programme d'entraînement pour le Combat Command ainsi qu'un calque indiquant les installations nécessaires à l'instruction et les notices expliquant certaines méthodes d'instruction.

2. Le programme s'étend [sic] sur une période de 14 jours d'instruction au combat dans le cadre des opérations amphibies. [...]

4. Le centre est décidé à assurer une instruction poussée des unités en cours d'entraînement. On ne ménagera pas les efforts pour obtenir des résultats satisfaisants. »<sup>443</sup>

Les premiers jours du stage étaient consacrés à l'instruction au niveau unités élémentaires avec un programme adapté aux différentes armes.

Ainsi, le deuxième jour un escadron faisait du parcours d'obstacle, pendant qu'un autre s'entraînait au chargement des *Landing Ship Tank (LST)*<sup>444</sup>. Les fantassins, quant à eux, s'entraînaient aux destructions par l'infanterie ou au combat en localité.<sup>445</sup>

La seconde moitié du stage était consacrée à l'instruction au niveau du CC. Les onzièmes et douzièmes jours étaient, par exemple, consacrés à des exercices de débarquement de jour et de nuit ainsi qu'au chargement de *LST*.<sup>446</sup>

Après ce stage<sup>447</sup>, les CC étaient en mesure de débarquer sur toutes plages aménagées ou non.

Ce type de centre permettait l'instruction collective au niveau des CC, mais pour l'entraînement collectif il était nécessaire de disposer de camps de manœuvre.

## Les camps de manœuvre

Ces camps de manœuvre se trouvaient en Afrique du nord pour les trois DB, en Grande-Bretagne pour la 2<sup>ème</sup> DB et parfois là où la division stationnait, les équipages et instructeurs faisant appel au « système D ».

### *Les camps en Afrique du nord*

La préparation au combat est une suite logique de formation et d'instruction partant du combattant individuel et se terminant par des exercices au niveau de la grand unité. Pour ce type

---

<sup>441</sup> Commandement du Corps Expéditionnaire Français, 3<sup>o</sup> Bureau N°1247/CEF/3/TS du 5 oct 1943, Très Secret, Note de Service, Objet : Entraînement 1ère D.B. aux opérations amphibies, SHD carton 7 P 182.

<sup>442</sup> Commandement du Corps Expéditionnaire Français, 3ème Bureau N°1463/CEF/3-S du 30 oct 1943 Secret, Note de Service, Objet : Stage préparatoire de cadres de la 5e D.B. au F.A. I.T.C., SHD carton 7 P 182.

<sup>443</sup> *Headquarters Fifth Army Invasion Training Center A.P.O 772, U.S.ARMY* Note No 21 du 24 octobre 1943, Instruction des Combat Command, p 1, SHD carton 7 P 182.

<sup>444</sup> Les *LST* étaient des bâtiments amphibies destinés à débarquer des véhicules lourds sur les plages.

<sup>445</sup> *Idem* p 2.

<sup>446</sup> *Idem* p 4.

<sup>447</sup> Voir programme en annexe 3.

de manœuvre où la cohésion de la DB ou au moins du CC était recherchée, il fallait disposer de grands espaces permettant le déploiement de toutes les composantes interarmes.

En Afrique du nord, il existait de nombreux camps permettant la manœuvre au niveau CC.

« « Depuis la création de la Division jusqu'en juin 1944 se déroule un période d'instruction intensive au cours de laquelle toutes les unités apprennent à travailler en étroite coopération. Elle est jalonnée : par des exercices de Cadres, des manœuvres de Transmissions et de P.C., des manœuvres Inter-Armes, comme celles de BEDEAU, de PERREGAUX et MASCARA, de BOUGUIRAT, de CASSAIGNE et RENAULT, de RELIZANE, l'entraînement à l'invasion sur les plages à l'Ouest de MOSTAGANEM, SAINT-LEU, PORT-AUX-POULES, la MACTA, OUREAH, les exercices d'embarquement à ARZEW et sur les « AREAS » de la VIIe Armée Américaines. »<sup>448</sup>

Le camp de Bedeau était le lieu de nombreux exercices au niveau DB, car il permettait le déploiement des grandes unités. Les situations tactiques des dossiers d'exercice le montrent.

« I. – SITUATION GENERALE. –

- I. Le Corps Blindé d'un Parti Rouge, débarqué dans la région NEMOURS-ORAN, exploite en direction de l'Est et du Sud.
2. – A J 3, 0 h.,
  - La 2° D.B., en premier échelon à droite, n'a pas encore pu franchir l'oued ISSER sur lequel l'ennemi se renforce ;
  - plus favorisée, la 1° D.B., en premier échelon à gauche chargée de l'effort principal, a dépassé BEL-ABBES et atteint, en gardant le contact, la région de BEDEAU où l'ennemi s'accroche sur les hauteurs au Sud-Ouest.
3. – A J 3, 3 h., la 1° D.B. reçoit du C.B.I. le message suivant :  
" 2° D.B. va reprendre au jour ses efforts sur l'axe LAMORICIERE-SEBDOU : Intervenez à son profit par le Sud du Djebel CUARGLA dans la région EL GOR-SEBDOU ; Maintenez "simultanément possession du seuil de BEDEAU."
4. – A 6h. 45, le Général Cdt la 1° D.B. ayant confirmation, par les patrouilles, de n'avoir affaire sur les hauteurs S.O. de BEDEAU qu'à des résistances fragmentaires en cours d'installation, décide de réduire ces résistances avant qu'elles aient été renforcées et de les bousculer pour forcer le passage en direction d'EL COR. »<sup>449</sup>

Début 1944, les unités utilisèrent ces infrastructures de manière intensive, le 6<sup>ème</sup> RCA par exemple pour lequel :

« Manœuvres de peloton, d'escadrons, tirs en mer, permissions, préparation du matériel pour présentation à la Commission d'Inspection Franco-Américaine, occupent les mois de Janvier, Février et Mars. »<sup>450</sup>

Le régiment séjourna également au camp de Bedeau où il put parfaire sa préparation tactique jusqu'au niveau division.

« Le 21 avril au soir tout le régiment est bivouqué dans la forêt à une quinzaine de kilomètres au nord de Bedeau.

Pendant le mois d'Avril et le mois de Mai, l'instruction du 6<sup>ème</sup> R.C.A. est particulièrement fructueuse et permet de réaliser successivement :

- des manœuvres et des tirs de combats d'escadron réalisés par unité,
- des manœuvres de régiment, avec appui d'un groupe d'artillerie automoteur, tirent en tir réel,
- une manœuvre de groupement tactique,
- une manœuvre de division. »<sup>451</sup>

---

<sup>448</sup> Brugière Théo, *Op. Cit.* p 18.

<sup>449</sup> Commandement du Corps Expéditionnaire Français, 3<sup>o</sup> Bureau N°845/CEF/3/S Secret Note de Service du 25 Août 1943, Objet : Manœuvre effectuée par la 1<sup>o</sup> D.B. le 19 Août au camp de BEDEAU, SHD carton 10 P 58.

<sup>450</sup> Anonyme, *Journal de Marche et d'Opérations 1944-1945 Sixième Régiment de Chasseurs d'Afrique*, Haubi-Imprimerie Biberach an des Riss, sd, 147 p, p 9.

<sup>451</sup> *Idem* p 9.

Parfois, la distinction entre camps de manœuvre et terrain civil était ténue et les unités s'entraînaient dans le djébel.

« En outre, chaque semaine un Groupe d'Artillerie allait exécuter des tirs dans un immense pays chaotique et heurté servant de champ de tir et de manœuvre dans les célèbres allées du Korifla à 30 km de Rabat.

Ce Korifla est un pays des plus étranges et des plus curieux qu'il soit donné de voir. Quittant Rabat le plateau des Zaers déroule sa terre fertile et plate de couleur verte ou café au lait suivant la saison, quand tout à coup il se termine en falaise où, comme d'un balcon, le voyageur contemple avec étonnement un panorama de montagnes en réduction, chaotiques, menaçantes, série de bosses et de dépressions dont les sommets innombrables sont au-dessous du niveau du plateau ! La route court et serpente dans ces « canons » tanagréens et rejaille sur l'autre bordure du plateau quelque 15 à 20 kilomètres plus au sud.

C'était un camp de manœuvre idéal. »<sup>452</sup>

Les équipages de la 2<sup>ème</sup> DB appréciaient les camps de manœuvre d'Afrique du nord comme l'écrit le colonel de Langlade mais ils eurent encore de meilleures conditions d'entraînement en Grande-Bretagne.

### *Les camps en Grande-Bretagne*

La grande majorité des camps en Angleterre offraient de vastes espaces permettant réellement la manœuvre au niveau de la division et même des exercices où deux divisions jouaient l'une contre l'autre en grandeur réelle, ainsi en était-il du camp du district d'East Riding près de York.

« Ce territoire comprenait environ 40 000 hectares du district d'East Riding, province Est du Comté d'York. C'était un champ de manœuvre idéal en ce sens que le terrain sur lequel la division allait travailler avait la profondeur et la largeur permettant marche d'approche, combat et exploitation. C'était aussi un paysage exactement semblable à ceux que nous allions rencontrer en France avec routes, chemins encaissés, haies, bois, cultures et villages. Nous étions autorisés à utiliser tout le terrain et même, pour des manœuvres à échelon du sous-groupe, à traverser les récoltes. Seuls les villages étaient hors de jeu, encore bien entendu, pouvions-nous les traverser en toute liberté.

Les paysans étaient tenus de continuer à cultiver et étaient indemnisés des dégâts par le Ministre de l'Agriculture.

Ainsi, une division blindée pouvait-elle travailler dans un panorama exactement conforme à la réalité conditions si rarement remplies en France où les manœuvres se déroulent sur des territoires démunis de routes et de villages, aux horizons nus, rendant très difficile toute manœuvre fructueuse.

Les camps, eux-mêmes, bénéficiaient de toutes les commodités que le génie organisateur anglais conçoit et réalise tout naturellement lorsqu'il s'agit de son armée. »<sup>453</sup>

Les nombreuses possibilités d'entraînement au tir canon étaient un autre avantage apporté par les camps anglais dont la profondeur et les infrastructures permettaient des tirs à distance réelle sur cible mobile. De telles possibilités n'existaient pas en Afrique du nord.

« La vie normale, façon Témara, reprit. Le travail aussi. Avec la mer en fond de tableau de l'éternelle butte de tir, les tirs à distance réelle sur des cibles mobiles purent enfin être exécutés. Les tireurs se sentirent sûrs d'eux, les radios et les chefs de chars ou de véhicules aussi. »<sup>454</sup>

Cet entraînement sur cibles mobiles permit ainsi de compléter la formation des tireurs et des équipages aussi bien des chars que des engins des régiments de reconnaissance.

---

<sup>452</sup> de Langlade Paul, *Op. Cit.* p 61.

<sup>453</sup> *Idem* p 102.

<sup>454</sup> Repiton-Preneuf Paul, *Op. Cit.* p XXXIV et XXXV.

« L'instruction était portée sur le tir en priorité, car elle avait été insuffisante au Maroc, faute de champs de tir. Les Anglais avaient fait de gros efforts pour permettre la préparation au combat, et une installation située à proximité de Hornsea permit des tirs à toutes les armées du régiment. »<sup>455</sup>

Aussi bien en Grande-Bretagne qu'en Afrique du nord, les unités bénéficièrent de camps de manœuvres pour s'entraîner mais elles durent également parfois utiliser des installations de circonstance.

### *Les installations de circonstance*

En fonction de leur lieu de bivouac lors de la préparation puis après les débarquements, les unités utilisèrent parfois « les moyens du bord » pour l'instruction des équipages.

« L'arrière pays de Témara et la forêt des Zaërs offraient de nombreuses possibilités. Le sergent-chef Caron forma les pilotes avec une grande ingéniosité. Pour leur enseigner à maîtriser le gabarit de leur engin, il créa « dans la forêt un circuit complexe avec des passages obligés de plus en plus étroits entre les arbres. Certains passages ont, à peine, deux millimètres de plus que la largeur du char. Le problème se complique à l'infini : à vitesse plus rapide, volets fermés, à la nuit tombante, ... »<sup>1</sup>. Il dut parfois modifier son parcours, le liège des chênes résistant mal au frottement abrasif du blindage. L'objectif de chaque unité était de faire acquérir des réflexes à leurs hommes. Ils apprirent donc à démonter, remonter les engins et à les dépanner et les utiliser dans un maximum de configuration. 1 Général Jacques de Witasse (C.R.), op. cit., p 65. »<sup>456</sup>

L'ingéniosité des instructeurs pouvait pallier le manque de moyens et parer au plus pressé. Mais une fois la campagne commencée, il fallut trouver des moyens pour continuer l'instruction entre deux phases de combat. Cette instruction était destinée à former les nouvelles recrues qui affluaient notamment après la prise de la capitale.

« L'instruction des équipages de chars et notamment les exercices « d'école de tourelle » se poursuivirent dans l'enceinte vénérable de Longchamp en utilisant le panorama qui s'offrait en avant des tribunes du champ de course et pour les opérations de « simblotage » (opération de mise en parallèle de la lunette et du canon) on utilisa comme point de repère le sommet de la tour Eiffel. »<sup>457</sup>

« L'incorporation incessante au cours de la campagne de France nécessitait un apprentissage constant à délivrer aux nouveaux-venus. Une partie de l'apprentissage ne pouvait avoir lieu qu'au combat et se faisait sur le tas. Seuls le campement au Bois de Boulogne et la phase de repos de la 2 DB, avant d'entamer la campagne d'Allemagne, permirent de réaliser l'instruction et l'entraînement complets des jeunes recrues. Constituer initialement un équipage dont les membres répondent à certains critères est relativement aisé. Instruire chacun dans sa spécialité est une affaire longue, méthodique, minutieuse, qui relève de la technique strictement militaire. »<sup>458</sup>

Les unités disposèrent donc de moyens variés et conséquents pour se former et s'entraîner. Mais les moyens n'étaient que l'un des supports qui permettaient la bonne marche de l'instruction. Pour que l'instruction soit efficace, il fallait des méthodes adaptées, évolutives et efficaces.

---

<sup>455</sup> Oddo Paul, Willing Paul, *Op.cit.*, p 69.

<sup>456</sup> *Historique 501, Op. Cit.* p 68.

<sup>457</sup> Oddo Paul, Willing Paul, *Op.cit.*, p 85.

<sup>458</sup> *Historique 501, ibidem.* p 68.

## 2 : Les méthodes

L'instruction et l'entraînement suivaient un processus normé. Ils s'appuyaient sur des principes, déclinés en programmes que les unités suivaient avant d'être, *in fine*, contrôlées.

### **Les principes, concepts et méthodes**

Avant de rédiger des programmes d'instruction, il fallait définir les grands principes, rédiger les concepts et arrêter les méthodes.

#### *Les principes*

Le but de l'instruction était la préparation au combat qui demandait une culture technique et tactique.

#### « INSTRUCTION BLINDEE EN GENERAL

Le but de l'instruction blindée est de préparer les cadres et la troupe à bien se battre. Or, en raccourci, les caractéristiques essentielles de la guerre blindée résident dans :

- le maniement de masse matérielles et qui se veulent décisive,
  - l'offensive aux péripéties soudaines, au découlement rapide, aux interventions brutales, d'autant plus mobile par ailleurs qu'il s'agit de combat de chars (attaque et défense).
  - la forme particulière de l'"acte blindé" proprement dit :
    - le char y est la pièce maîtresse,
    - le groupement blindé cherche à jouer de l'ascendant de son matériel et de la puissance de sa masse au mieux en manoeuvrant,
    - dans le premier cas, il agit vite et par surprise, avec des moyens relativement importants.
    - Dans le deuxième, il écrase, abrutit et errasse au plus vite.
- Ceci exige essentiellement :
- Des chefs et des cadres :
    - Une culture technique et tactique qui leur permettent d'utiliser leur matériel au mieux, de s'adapter à celui de l'adversaire, au besoin de créer les conditions nouvelles du succès, au minimum d'être rompus au maniement des groupements blindés de toutes armes.
    - Une disposition d'esprit qui leur permette de juger et décider vite, viser loin, d'embrasser les ensembles, au besoin de risquer.
  - De la troupe :
    - La connaissance technique de son ARME et le drill dans le cadre du groupement blindé de toutes armes.
    - Un dynamisme fait de forces morales, de coup d'oeil, de détente rapide, du goût de l'action et du risque. »<sup>459</sup>

Pour les unités blindées, l'instruction était étroitement liée à la nature et à la spécificité du matériel servi. Il fallait d'abord maîtriser la technique avant d'aborder la tactique. C'est ce que précisait une note du commandement en chef des forces terrestres en A.F.N.

« A- Les 2 problèmes essentiels qui se posent pour réaliser l'Armée moderne sont :

- l'instruction
- le matériel

L'instruction demande :

- du matériel
- des délais.

---

<sup>459</sup> 1<sup>ère</sup> ARMÉE FRANÇAISE, 3<sup>e</sup> Bureau, *Enseignements tirés des opérations. Études et travaux 1943-1945, Observations sur l'infanterie blindée*, 75 p, p 148, SHD carton 10 P 194.



Il est indispensable que dès maintenant du matériel d'instruction américain soit mis à la disposition de l'Armée Française.

Sur ce matériel se formeront d'abord les futurs instructeurs qui ensuite généraliseront l'instruction dans les corps. L'instruction technique achevée, une instruction tactique de détail sera donnée dans les corps. Enfin, l'instruction tactique des Grandes Unités se fera dans les camps. Il faut compter qu'un délai de 5 mois est nécessaire après l'arrivée dans les Corps du matériel américain. »<sup>460</sup>

Quelques principes étaient ainsi posés. La priorité était donnée à l'instruction technique centralisée pour former les instructeurs puis elle était décentralisée au niveau des régiments qui avaient la charge de la formation de leurs équipages. Pour la tactique le processus était inverse, la formation de base s'effectuait de manière décentralisée dans les unités puis l'apprentissage de la manœuvre interarmes se faisait de façon centralisée dans des camps sous la responsabilité de la division.

Les principaux chefs avaient aussi de grands principes en matière d'instruction en particulier le général Leclerc qui conservait de son passé d'instructeur à Saint-Cyr des idées fortes en matière de préparation au combat.

« Instruire est pour Leclerc une obsession inspirée par sa conscience. Le soldat est fait, non pour être tué, mais pour vaincre en utilisant au mieux les moyens à sa disposition.<sup>461</sup> Seule la bonne connaissance individuelle et collective des armes le lui permet. [...] Mais, avant tout, et au-delà de lui-même, il veut que ses subordonnés de tous les échelons soient les meilleurs dans les combats où il les engage.

À la guerre, les instants intenses de combat sont séparés par de longues périodes d'attente. Leclerc prescrit que tous ces moments de creux soient utilisés à des reprises d'instruction. »<sup>462</sup>

Cette primauté de l'instruction se traduisait par une intense activité de préparation au niveau des régiments.

« Depuis cette date jusqu'à notre départ d'Angleterre, la division s'acharna à réaliser le programme d'instruction fixé par son chef. Exercices de combat des petites unités, manœuvres de sous-groupement, manœuvres de groupement tactique, manœuvres de division, exercices de postes de commandement, exercices de transmissions, fonctionnement des compagnies médicales au combat, tirs de toutes sortes, de jour et de nuit, tout fut mis en œuvre pour familiariser les régiments avec l'emploi de leurs matériels de combat et pour souder les cadres dans une doctrine et dans une unité d'action commune. »<sup>463</sup>

Pour le général Leclerc, l'instruction devait être permanente et concernait tous les échelons et toutes les unités. Le rythme était soutenu car sans le dire il appliquait le principe allemand qui voulait que « la sueur épargne le sang ».

Les principes définis, ils étaient traduits en concepts.

### *Les concepts*

L'instruction sur le matériel américain devait être coordonnée entre les différentes divisions territoriales d'Afrique du nord et surtout se faire en étroite collaboration avec les Américains qui fournissaient des instructeurs et les moyens pédagogiques qui nécessitaient d'être

---

<sup>460</sup> Note sur la Future Armée d'A.F.N du 21.11.42, *Op. Cit.* p 4.

<sup>461</sup> Il en est de même du général du général Patton qui exprimait la même idée à ses soldats mais de façon plus imagée « votre but n'est pas de mourir pour votre Patrie mais de faire en sorte que le salopard d'en face meurt pour la sienne ».

<sup>462</sup> Compagnon, Jean (général), *Instructeur et formateur, Leclerc « meneur d'hommes »* dans Levisse-Touzé, Christine (sous la direction de), *Op. Cit.* p 166.

<sup>463</sup> de LANGLADE Paul, *Op. Cit.* p 106.

traduits. C'est ce que précisait une note de la section franco-américaine de l'état-major de la 19<sup>ème</sup> région.

« Le but de cette présente note est de donner les lignes générales des cours pour l'instruction de l'Armée Française dans les matériels américains.

Les idées directrices en sont : en utilisant les résultats obtenus par les premiers stages de la fin décembre 1942, faire instruire l'Armée Française par des Français avec la participation d'instructeurs Américains, de manière à

- immobiliser aussi peu d'Américains que possible
- laisser les Français agir suivant leur propre tempérament
- assurer un emploi et un entretien correct du matériel de façon à en tirer le meilleur rendement
- instruire le plus grand nombre de Français possible.

Ces résultats seront recherchés par l'utilisation :

- d'un personnel fixe de direction franco-américain
- d'instructeurs français recrutés parmi les élèves déjà instruits
- d'une troupe d'école Américaine fournissant à la fois des guides pour les instructeurs Français, une troupe de démonstration parfaitement entraînée et le matériel nécessaire à l'instruction. [...]

Le rôle de la Section Franco-Américaine sera avant tout de coordination de façon à :

- permettre une décentralisation entre les cours déjà commencés ainsi que l'action des Commandements particuliers des différentes armes

- mesurer le développement des cours
- permettre de créer ceux qui manqueraient
- éviter les doubles emplois ou les manques.

En particulier la direction - fixe les dates des cours

- dirige la convocation des élèves
- coordonne la désignation des instructeurs
- coordonne les horaires et les programmes
- assure les moyens. »<sup>464</sup>

Après avoir défini les concepts, la note définissait le ratio instructeurs/instruits par spécialités et fixait les modalités de traduction des documents américains et la répartition des interprètes.

Le concept de formation d'instructeurs chargé ensuite d'aller dans les unités instruire les équipages fonctionna bien. Par exemple le chef d'escadrons de la Horie, dont les qualités d'instructeur étaient connues de tous, fut l'instructeur du RBFM après avoir été formé sur TD.

« Dix jours de mer jusqu'à l'arrivée à Liverpool. Dix jours, avec les exercices quotidiens de sauvetage, et, pour les officiers du R.B.F.M., des séances d'instruction sur l'artillerie et les chars. Le commandant de la Horie, qui a succédé au lieutenant-colonel de Beaufort comme instructeur du R.B.F.M., achève notre formation en T.D. »<sup>465</sup>

À noter que le chef d'escadrons de la Horie ne fut pas qu'un excellent instructeur, il s'illustra également à la tête de son sous-groupement.

De son côté le général Leclerc fixait ses idées sur l'instruction et la formation en distinguant l'instruction tactique de base de l'instruction opérationnelle au niveau division.

« Côté tactique, Leclerc distingue l'instruction de base et l'articulation opérationnelle divisionnaire. L'instruction de base est progressive et menée sur le terrain dans les unités élémentaires en utilisant les enseignements des combats de 1940 et des années suivantes en ce qui concerne l'emploi des blindés. La division compte heureusement des officiers et des sous-officiers, ayant, comme lui-même, vécu les combats de 1940 et ayant admiré l'étroite liaison des chars allemands avec leur infanterie portée, doublée d'un appui immédiat de l'artillerie et de l'aviation. L'instruction menée est basée sur ces données expérimentales. À partir de janvier 1944, Leclerc fait diffuser des notes d'instruction à la rédaction desquelles il apporte une contribution personnelle importante avec deux officiers ayant l'expérience des combats des campagnes de France (mai-juin 1940) et de Tunisie (novembre

---

<sup>464</sup> 19<sup>o</sup> Région, Etat-Major, Section Franco-Américaine, Note du 28 Décembre 1942 signée du général de Boisboissel, SHD carton 7 P 181.

<sup>465</sup> Maggiar (amiral), *Op. Cit.* p 155.

1942-mai 1943) contre les « Panzer allemands ». La plus importante concerne la « liaison chars-infanterie » à pousser de façon intime jusqu'aux plus petits échelons. En janvier et mars 1944, il contrôle lui-même sur le terrain une unité élémentaire, compagnie, escadron, batterie, de chacun des corps de la division.

Il corrige, rectifie, félicite ou sanctionne, n'hésitant pas à éliminer sur le champ le capitaine qu'il estime incapable. De cette façon, en complément de ses notes écrites qu'il sait souvent peu ou mal lues, le Général fait passer dans la troupe ses conceptions personnelles sur la manière rapide et souple de combattre.

Au plan divisionnaire s'ébauche, comme dans les autres DB françaises et américaines, le concept d'emploi basé sur la constitution de « groupements tactiques » opérationnels interarmes. Cette conception élaborée par le « Guderian américain », le général Chaffee, répond parfaitement aux idées tactiques de Leclerc, fruits de son expérience de mai-juin 1940. Dès le 27 novembre 1943, alors que la division est encore en pleine constitution et perception de son matériel, le général Leclerc organise un exercice de cadres de plusieurs jours dont le thème est un débarquement de la division articulée en trois « groupements tactiques », composé chacun d'un régiment de chars, d'un bataillon d'infanterie et d'un groupement d'artillerie. Cette articulation opérationnelle rompt les liens organiques de la brigade de chars, du régiment d'infanterie (le RMT) et de l'artillerie divisionnaire. L'exercice met en jeu tous les hauts cadres de la division, auxquels Leclerc impose son unité d'esprit. »<sup>466</sup>

Ces concepts étaient théoriques, pour que la formation fût efficiente, il fallait les transformer en méthodes.

### *Les méthodes*

Les méthodes variaient en fonction des buts recherchés et de la population à instruire.

Pour tous, les méthodes les plus couramment utilisées étaient le *drill* et le *training* à l'anglo-saxonne. Le *drill*<sup>467</sup> consistait à répéter inlassablement les mêmes gestes jusqu'à ce qu'ils deviennent des réflexes. Il était particulièrement adapté à la formation technique des équipages (pilote, tireur, chargeur) qui à force d'entraînement exécutaient leurs tâches d'instinct gagnant ainsi en rapidité. Or au combat une à deux secondes pouvaient faire la différence entre la victoire et la mort.

Le *training* était une méthode qui :

« vise à restituer au maximum l'ambiance du combat. Il n'y a donc ni champ de manœuvre, ni stand de tir, mais la campagne d'alentour, qui ressemble beaucoup à la campagne normande où nous aurons à nous battre. »<sup>468</sup>

Ces méthodes efficaces et amenant rapidement les équipages aux standards techniques et tactiques souhaités pouvaient cependant entraîner un sentiment de lassitude dans la troupe.

« Au quotidien, c'est toujours la même rengaine : instruction sur les chars, apprentissage de la mécanique sur tous les véhicules. On se rend au nord pour s'entraîner au champ de tir... »<sup>469</sup>

Pour éviter ce travers, les méthodes d'instruction se devaient d'être variées. L'instruction était donc divisée en plusieurs matières : école des cadres, de conduite, radio, de tir, de mitrailleuses, d'artillerie.

« Dès ce jour, l'instruction battait son plein : école des cadres, école radio, école de conduite, école d'artillerie, école de mitrailleurs, école de tir, tout fonctionnait à la fois. »<sup>470</sup>

En trois semaines, les équipages étaient prêts et interchangeables.

« Trois semaines plus tard tous les européens connaissaient à fond leur matériel qui était très complexe. Ils étaient tous interchangeables et ils pouvaient indifféremment occuper l'un ou l'autre poste dans un char dont

---

<sup>466</sup> Compagnon, Jean (général), *Instructeur et formateur, Leclerc « meneur d'hommes »* dans Levisse-Touzé, Christine (sous la direction de), *Op. Cit.* p 168-169.

<sup>467</sup> Le *drill* a pour origine, la Prusse de Frédéric le grand dont la valeur de l'armée reposait entre autre sur cette méthode d'entraînement.

<sup>468</sup> Gribius André, *Op. Cit.* p 108 :

<sup>469</sup> Coatpéhen Pierre, *Op. Cit.* p 28.

<sup>470</sup> Van Hecke A. S (général), *Op. Cit.* p 298.

l'équipage était composé d'un conducteur, d'un manipulateur radio, d'un tireur pointeur de canon, d'un chargeur et d'un brigadier chef de char. »<sup>471</sup>

Les centres spécialisés dispensaient leur formation au cours de stage de cadres ou de grandes unités. A Arzew, le programme d'entraînement amphibie pour les grandes unités, dont les DB, prévoyait différents type de stage :

- entraînement au *Fifth Army Invasion Training Center (FAITC)* ;
- stages préparatoires de cadres instructeurs ;
- stages d'informations pour les GU ;
- stages *Transport Quarter Master (TQM)*<sup>472</sup>, officier d'embarquement.<sup>473</sup>

Ces stages balayaient tout le spectre de l'instruction amphibie dont la formation des instructeurs. Ceux-ci pouvaient être formés par échange où stage au sein des grands unités déjà engagées. Cette formation sur le tas fut effective lors de la campagne d'Italie pendant laquelle des officiers de la 2<sup>ème</sup> DB furent envoyés comme observateurs dans les divisions françaises et américaines pour le domaine blindé.

« Le Général d'Armée de LATTRE de TASSIGNY, Commandant l'armée B, m'a demandé l'autorisation d'envoyer en ITALIE un officier de la 2<sup>o</sup> D.B. pour y effectuer un voyage d'études comportant une visite dans une des Grandes Unités française et une visite dans une Division Blindée américaine.

Ce voyage a pour but principal l'étude des procédés actuels de combat et e tir, ainsi que des ravitaillements de toute nature. [...]

De plus, comme les Forces françaises actuellement engagées en ITALIE ne comprennent pas de Division blindée, je vous prie de bien vouloir prendre les accords nécessaires auprès des Autorités alliées d'Italie, en vue d'obtenir pour l'officier désigné, la visite d'une Unité Blindée américaine. »<sup>474</sup>

Pour l'entraînement des unités de niveau sous-groupe et plus, parfois à des fins d'économies des moyens, les exercices de Poste de Commandement (PC) et de cadres étaient la règle.

Les premiers consistaient à activer les PC et les faire travailler sur un thème tactique sans qu'il y ait de troupes sur le terrain. La réflexion tactique et la rédaction des ordres étaient faites normalement mais ces OPO étaient exécutés sur carte. Ce type d'exercices précédait souvent un exercice avec troupes et matériels comme le montre ce dossier d'exercice de la 1<sup>ère</sup> DB.

« MANOEUVRE DES 22 – 24 MARS 1944

PROGRAMME GENERAL

I. – La 1<sup>ère</sup> D.B. effectuera du 22 au 24 Mars une manœuvre en présence du Général Cdt l'Armée B.

II. – BUT : Etudier l'action rapide d'une Division Blindée, débarquée par Combat Command successifs à l'abri d'une tête de pont, en vue de saisir une occasion favorable.

---

<sup>471</sup> *Idem.*

<sup>472</sup> Stage destiné aux officiers d'embarquement chargés de préparer les plans d'embarquement et le chargement de leur unité sur les bâtiments spéciaux.

<sup>473</sup> Commandement du corps expéditionnaire français, état-major 3<sup>ème</sup> bureau, Lettre N° 1489 CEF/3-S du 14 octobre 1943, lettre du général Juin au Général d'Armée Commandant en chef, SHD carton 10 P 57.

<sup>474</sup> Commandement en Chef des Forces Françaises, Etat-Major Particulier, 3e Bureau, Lettre du général GIRAUD au général JUIN du 25 janvier 1945, SHD carton 10 P 58.

<sup>475</sup> L'autorisation de visite d'une DB américaine fut demandée par une lettre du général Juin au général commandant la Vème armée américaine : Corps expéditionnaire français, état-major, 3<sup>o</sup> Bureau, N° 499/CEF/3/S, PC, le 2 Fev 1944, lettre du général Juin commandant le corps expéditionnaire français à monsieur le général cdt la V<sup>o</sup> Armée, SHD carton 10 P 58.

III. – Pour tenir compte de l'usure du Matériel chenillé et de la dispersion actuelle de la division, la totalité des Unités ne sera pas mise sur pied d'un bout à l'autre de la manœuvre. Celle-ci se déroulera en deux phases :

La première phase, comportant la poussée en avant de 2 C.C. initialement débarqués ne mettra pas en œuvre la troupe, mais prendra la forme d'une manœuvre de P.C. et de transmissions. »<sup>476</sup>

Les seconds, réclamant encore moins de moyens, avaient pour objectif de faire réfléchir les cadres à une situation tactique puis à rédiger les ordres en fonction de l'option tactique choisie. Ces exercices se déroulaient généralement en salle et sur carte. Le JMO de la 1<sup>ère</sup> DB montre que ce type d'exercice était fréquent.

« - 18 et 26 mai 1943 : exercice de cadres de la 1<sup>ère</sup> DB ;

- 13 et 14 août : exercice cadres action de force et exploitation, arrivée sur objectif et exploitation immédiate ;
- 16 août : exercice cadres pénétration brutale et profonde d'un groupement dans un dispositif ennemi en cours de renforcement ;
- 18 au 19 octobre : trois officiers de la DB assistent à un exercice cadres de la 3<sup>ème</sup> DIA ;
- 17 au 19 décembre : exercice cadres de la 1<sup>ère</sup> DB dans le cadre du 2<sup>ème</sup> CA action en force de deux groupements ;
- 29 et 30 décembre : exercice cadres 1<sup>ère</sup> DB en présence général de LATTRE même thème que 17 au 19 ;
- 17 au 19 janvier 1944 exercice cadres brigade chars ;
- 14 et 15 mars : exercice PC et transmissions ;
- 20 avril : exercice cadres 1<sup>ère</sup> DB débouché par surprise à travers zone montagneuse sur arrières ennemies ;
- 26 mai : exercice cadres CC 1 étude débarquement ;
- 3 juin exercice en salle sur manœuvre CC 1 ;
- 5 juin exercice cadres. »<sup>477</sup>

Il y avait un à deux exercices cadres par mois. Cela permettait de maintenir l'agilité intellectuelle des cadres et de progressivement monter en puissance leur capacités d'analyse des situations tactiques et leur aptitude à la rédaction rapide des ordres.

Des moyens modernes furent également utilisés comme la projection de films d'instruction.

« Le Commandement allié vient de décider que les 1<sup>ère</sup> et 5<sup>ème</sup> D.B., seraient désormais traitées comme les unités américaines en ce qui concerne l'instruction par le cinéma.

En conséquence ces Grandes Unités recevront prochainement des appareils de projection, des catalogues de films et des films<sup>(1)</sup> ; de plus les opérateurs américains seront mis à leur disposition pour donner au personnel français toutes indications nécessaires sur le fonctionnement des appareils.

(1) – par l'intermédiaire de S.O.S. Natousa, qui se mettra directement en rapport avec les divisions. »<sup>478</sup>

Au cours de la campagne, le besoin d'instruction se maintint en particulier pour la formation des nouvelles recrues qui venaient compenser les pertes dues aux combats. Les méthodes et les besoins variaient en fonction de la localisation de l'unité mais en général, le commandement recherchait des installations relativement stables pour mener l'instruction soit sur le tas soit de façon plus académique.

---

<sup>476</sup> I<sup>o</sup> Division Blindée Etat-Major 3<sup>o</sup> Bureau N<sup>o</sup> /3 Manœuvre des 22 – 24 MARS 1944 PROGRAMME GENERAL, SHD carton 11 P 71.

<sup>477</sup> J.M.O de la brigade de chars de la 1<sup>ère</sup> DB du 7 mai 1943 au 27 juin 1944, SHD carton 11 P 207.

<sup>478</sup> Armée "B", Etat-Major, 3<sup>o</sup> Bureau 650/3 Note de Service du 24 May 1944 *Objet Instruction par le cinéma*, SHD carton 10 P 145.

« 2 – De nombreux marins sont donc nouvellement arrivés et il en résulte une baisse considérable dans le niveau technique du personnel.

L'insuffisance de l'instruction du personnel apparaît chaque jour au combat.

3 – J'ai l'honneur de demander qu'une période d'instruction de 2 mois puisse être prévue pour le Régiment aussitôt que la chose sera matériellement possible.

L'installation du Régiment dans une caserne est très souhaitable, afin de permettre une instruction rationnelle et une bonne surveillance du personnel et du matériel. »<sup>479</sup>

**Les volontaires apprenaient sur le tas parfois en plein milieu du combat.**

« Le 25 septembre, l'escadron Seguin-Pazzis, venant de Frottey-les-Lure, se prépare à attaquer Palante avec la compagnie Puigt du 1<sup>er</sup> Zouaves. Les chars sont dépassés par les fantassins qui se mettent en place pour l'attaque imminente. Stationnés dans un champ non loin village, les Sherman subissent un violent tir d'artillerie. Un explosif explose tout près du *Saint-Malo* et tue André Pylat, le chef de char. Le coup est rude pour Alain de Boisboissel. Pylat est le premier tué de son équipage.

« Un jeune engagé d'Avignon, Roger Bouquet, avec qui je m'étais lié d'amitié à Saint-Genest-Malifaux, saute à bord pour combler le vide. Il prend la place du radio chargeur, Chanteloup passe à celle du tireur, Martinet chef de char. Roger nous explique qu'il a entendu le déroulement des opérations à bord du *half track* radio et, spontanément, a couru à travers champs sous les tirs pour solliciter du lieutenant Mauclert, chef du deuxième peloton, l'autorisation de monter sur le *Saint-Malo*. »<sup>480</sup>

Les méthodes étaient diverses mais toujours pragmatiques et destinées à former au mieux et au plus vite les combattants. Elles furent traduites en instruction et en programmes.

## **La documentation et les programmes**

En fonction du niveau du signataire et du degré de précision du sujet traité, la documentation allait de la directive à la note ou notice en passant par le programme d'instruction détaillé.

### *Les directives*

Les directives étaient des documents à caractère général qui donnaient les grands objectifs et les buts à atteindre en matière d'instruction. Généralement, elles n'entraient pas dans le détail laissant cela aux programmes.

Après son arrivée sur le sol britannique, la 2<sup>ème</sup> DB diffusa une directive générale ordonnant les mesures à rendre afin de réorganiser l'unité après son transfert depuis l'Afrique du nord et avant son engagement sur le sol Français. Après avoir donné des consignes générale notamment la nécessité de maintenir l'instruction sur le tir, elle donnait, entre autres des directives d'instruction.

Elles abordaient trois points ; l'instruction tactique, l'instruction physique et l'instruction technique.

Pour l'instruction tactique l'effort était fait sur les exercices de cadres avec des thèmes précis et sur les exercices de PC.

« D'une façon générale, il importe que dans toutes les armes le principal effort soit fait sur le travail des cadres.

Dans cet esprit il sera organisé dans chaque Corps un exercice de cadres hebdomadaire.

---

<sup>479</sup> 1ère Division Française Libre 1er Régiment de Fusiliers Marins N° 316 du 5 février 1945, lettre du capitaine de corvette DE MORSIER commandant le 1er Régiment de Fusiliers-Marins à Monsieur le Général de Brigade Commandant la 1ère Division Française libre, SHD carton MV TTH 3.

<sup>480</sup> Dufour Pierre, *Op. Cit.* p 87.

Contrairement à ceux faits précédemment qui par le fait qu'ils nécessitaient la mise au point d'une doctrine commune demandaient une longue préparation, ces exercices devront chercher à mettre les Officiers et gradés devant une situation précise et particulière et provoquer des ordres immédiats écrits et verbaux.

Ils seront donc courts, et faits sur le terrain.

Dans ces exercices trois points seront poussés et rappelés en permanence :

- le réflexe de la manœuvre à tous les échelons.
- la coopération des différentes armes.
- Le réflexe de renseignement à demander ou à envoyer et la réaction de ces renseignements.

Les thèmes à étudier porteront sur :

- le stationnement articulé et camouflé à proximité d'un front où se livre une bataille de rupture.
- le franchissement d'une zone ; où vient de se livrer une bataille, bouleversée, encombrée et partiellement déminée.
- la progression en terrain non reconnu avec rencontre :
  - d'éléments de résistance isolée,
  - de passage d'obstacles (rivières, routes impraticables, etc...)
- la progression en zone ennemie en débordant les résistances ennemies, avec le souci constant de l'insécurité des arrières. [...]

Si les circonstances le permettaient une manœuvre par Groupement tactique serait exécutée sur alerte de préférence.

En tous cas, il y aura lieu de faire au minimum un exercice mettant en œuvre les moyens de transmissions et les P.C. de groupement Tactique et un exercice de transmission de division. »<sup>481</sup>

Après avoir abordé l'instruction physique, la directive donnait, par armes, des consignes précises en matière d'instruction technique.

Pour le régiment de reconnaissance les objectifs étaient les suivants :

- « a) – Perfectionner la technique de la reconnaissance des détachements mixtes.
- b) – Donner à tous l'obsession du renseignement, même négatif.
- c) – Sortir les équipages de leur voiture, en insistant sur les reconnaissances à pied – En tous cas les éloigner de leurs écouteurs et de leur micro qui les empêchent, de penser, de réfléchir, de voir et d'agir.
- d) – Perfectionner le tir, dresser le maximum de tireur.
- e) – Apprendre à tous à rédiger un renseignement. »<sup>482</sup>

Pour les régiments de char, il s'agissait de :

- « a) – Donner à l'équipage le sens du bond de position de tir en position de tir et du défilement de tourelle.
- b) – Dresser le personnel conducteur et aide-conducteur à décharger au maximum le chef de char et le tireur de certaines préoccupations :

Direction, choix de l'objectif, utilisation du terrain, choix de l'itinéraire, etc.....

- c) – Obtenir au maximum l'interchangeabilité à l'intérieur de l'équipage.
- d) – Faire des exercices de détail de peloton en liaison avec l'Infanterie en suivant les différentes phases du combat :

Approche, installation sur la base de départ, déclenchement de l'attaque, attaque, poursuite, exploitation, combat dans les localités.

- e) – Placer le Peloton devant des cas concrets simples, par exemple :

Destruction par un peloton de chars d'un ouvrage, avec armes anti-chars et champ de mines nécessitant l'utilisation du terrain, la combinaison du feu et du mouvement, etc.....

- f) - Assouplir les équipages en vue de changements rapides de direction, d'objectifs, de mission.

Pour cela utilisation rationnelle mais modérée des moyens rapides, par contre utilisation à plein des fanions – Obliger les équipages à l'usage de fanions en provoquant en cours d'exercice le silence radio.

- g) – Perfectionner les tireurs, en particulier pousser le tir sur but mobile – Ne pas négliger le tir sur armes d'infanterie. »<sup>483</sup>

---

<sup>481</sup> 3ème Armée U.S.A. XIIème Corps d'Armée U.S.A. 2ème DB Française E.M. – 3ème Bureau N° : 36/3 Directives Générales (mois de Juin) du 25 mai 1944, p 1-2, SHD carton 11 P 219.

<sup>482</sup> *Idem* p 2-3.

<sup>483</sup> *Idem* p 3.

D'autres documents donnaient des directives plus précises en fonction du niveau de l'unité. La *notice sur l'instruction et l'emploi des unités de chars moyens* précisait les objectifs en matière d'instruction de l'équipage. Après avoir décrit les qualités morales et physiques nécessaires aux équipages, précisant que « l'équipage devait donner une âme de feu à l'engin d'acier ». Elle abordait les connaissances techniques et tactiques que devaient maîtriser les tankistes avant de les décliner en objectifs d'instruction.

« Article 2. – Connaissances techniques et tactiques.

Si les valeurs morales, étayées par un physique éprouvé, sont les facteurs prédominants du succès, l'emploi judicieux de matériel moderne a une importance capitale au combat.

La valeur et la complexité du M4 A4<sup>484</sup> exigent que le personnel appelé à la servir se conforme strictement aux règles établies par les notices techniques : le bricolage n'est plus de mode, il doit être énergiquement combattu, un nouvel aspect de la discipline est à cultiver : la discipline technique.

L'équipage devra connaître à fond et appliquer strictement les diverses opérations prescrites pour l'entretien et le graissage (voir à ce sujet les planches et notices qui accompagnent le char).

Il sera fait appel pour le dépannage et les réparations (à l'exception de ce qui est autorisé pour l'équipage) au peloton d'échelon, qui lui-même devra le plus souvent provoquer l'intervention de l'échelon supérieur. Il importe davantage d'exécuter à la lettre les prescriptions du constructeur que d'en comprendre les raisons et de s'efforcer d'en appliquer approximativement l'esprit.

Il ne servirait à rien cependant qu'un équipage connaisse à fond son char, s'il doit l'employer dans de mauvaises conditions au combat.

L'orientation, l'utilisation du terrain, la sûreté, la constance de l'observation, le camouflage, la connaissance de l'ennemi sont au moins aussi nécessaires à l'équipage du M4 A4 qu'à tout autre combattant :

L'instruction de l'équipage pour le combat ne doit pas se limiter d'ailleurs à l'emploi tactique du char lui-même : chaque membre de l'équipage doit pouvoir être un combattant à pied de jour comme de nuit.

Article 3. – Instruction des membres de l'équipage.

L'instruction doit viser :

1° - à spécialiser d'abord chaque membre de l'équipage selon ses aptitudes et ses connaissances antérieures,

2° - à obtenir l'interchangeabilité des membres de l'équipage,

3° - à perfectionner sans limite la valeur de chacun dans la fonction qui lui est finalement dévolue.

Solidaires dans l'emploi de leur char, les cinq membres de l'équipage réagissent les uns sur les autres ; ils doivent se compléter étroitement en toutes circonstances sous la direction de leur chef.

- Avant le combat : l'équipage doit avoir pour souci constant d'amener son char en parfait état de fonctionnement sur le champ de bataille : la conservation du matériel prime, compte tenu des besoins de l'instruction.

- Au combat c'est par la volonté de chacun de remplir parfaitement sa fonction spéciale dans le cadre collectif de l'équipage que celui-ci remplira son rôle.

Tout étant affaire d'exécution et de précision dans l'exécution chacun doit connaître à fond son emploi et y être constamment entraîné. »<sup>485</sup>

L'annexe blindée à la *note d'orientation sur l'emploi des armes*, dans sa seconde partie, donnait aussi des directives en matière d'instruction. Les quatre premiers titres étaient consacrés à des généralités abordant le but de l'instruction, la formation morale et physique et les méthodes d'instruction. Un grand principe résumait la philosophie de l'instruction :

« Les Grandes Unités ne peuvent manoeuvrer que lorsque les petites unités savent évoluer. »<sup>486</sup>

---

<sup>484</sup> Dans la nomenclature américaine, le *Sherman* est référencé sous le code M4, la lettre A suivie d'un chiffre fait référence à la version.

<sup>485</sup> 1<sup>ère</sup> Armée française, 3<sup>ème</sup> Bureau, *Notice sur l'instruction et l'emploi des unités de chars moyens*, p 5-6, SHD carton 10 P 194.

<sup>486</sup> Etat-Major Général Guerre, 3<sup>o</sup> Bureau, annexe blindée à la *note d'orientation sur l'emploi des armes* (avril 1943), 76 p, p 14, SHD carton 7 P 167.



L'instruction commençait donc au niveau individuel et s'agrégeait au fur et à mesure pour arriver au niveau de la DB. Elle donnait également des objectifs en matière d'instruction des cadres.

« Le rôle des cadres est encore compliqué par le fait que les unités blindées travaillent toujours en liaison avec d'autres éléments qu'ils n'aideront ou dont ils ne recevront l'aide que par une connaissance réciproque très poussée des besoins et des procédés de combat et une habitude bien avisée du travail en commun.

Le coup d'oeil, la rapidité de la décision, l'allant, l'initiative, doivent être développés chez les cadres qui seront engagés dans des combats dont le rythme rapide ne souffre aucune perte de temps et exige de tous la prise d'initiative hardies.

Ce développement de l'initiative des chefs les plus modestes ne nuira pas à la convergence nécessaire des effets si l'unité de doctrine, solidement établie, dirige le réflexe de chaque exécutant dans le sens de l'effort commun.

Les officiers subalternes doivent être capables de prendre à l'improviste le commandement de l'unité d'un échelon supérieur à celui de leur commandement normal.

Les officiers supérieurs doivent être tous capables d'assurer à l'improviste le commandement d'un groupement tactique de toutes armes. »<sup>487</sup>

À cette documentation s'ajoutaient également les paragraphes des *Fields manuels* consacrés à l'instruction.

Ces directives étaient précises mais pour être mise en application, elles devaient être traduites en programmes.

### *Les programmes*

Les programmes d'instruction étaient spécifiques à chaque niveau : individuel, peloton escadron...et à chaque matière. Ils pouvaient être assez général comme très détaillés. Dans la grande majorité des cas, ils fixaient des cadres temporels à l'instruction avec des objectifs à atteindre dans un laps de temps donné.

Le centre d'Arzew disposait, pour l'instruction aux techniques de débarquement, d'un programme proposant différents types de stage comme évoqué précédemment.

Pour l'instruction tactique, individuelle et collective, les grandes unités élaborèrent leurs programmes en fonction de la disponibilité des matériels et des infrastructures mises à leur disposition. Pour la 5<sup>ème</sup> DB, le programme d'instruction sur matériel américains parut dès septembre 1943.

« Le rythme de perception du matériel américain va permettre aux unités qui n'en étaient pas encore dotées d'entreprendre leur instruction sur le matériel qu'elles auront à utiliser au combat.

Cette instruction, en raison des circonstances, devra être effectuée à une cadence rapide exigeant un effort soutenu, la recherche du rendement et la hantise du temps perdu.

Dès qu'elles auront perçu leur matériel et acquis la formation technique indispensable, les unités seront regroupées dans la zone de stationnement de la Division où des facilités plus grandes d'instruction seront à leur disposition.

Cette instruction se fera en CINQ phases... »<sup>488</sup>

Ces cinq phases, dont la durée variait d'une à trois semaines reprenaient les grandes étapes de la formation d'une grande unité. Cela commençait par la formation individuelle, puis passait par l'instruction au niveau char avec la mise en œuvre du matériel et le tir. La troisième phase était consacrée au niveau escadron/compagnie avec toujours une grande attention portée au tir de combat. Les deux dernières concernaient le niveau régiment/bataillon et l'entraînement interarmes au niveau CC<sup>489</sup>. À ce programme s'ajoutait un exercice de cadres divisionnaire.

---

<sup>487</sup> *Idem* p 74.

<sup>488</sup> Troupe du Maroc, 5<sup>o</sup> Division Blindée, E.M. 3<sup>o</sup> Bureau, N<sup>o</sup> 775/3. C Secret, Note de Service du 16 septembre 1943, p 1, SHD carton 11 P 247.

<sup>489</sup> Voir programme détaillé en annexe 4.

« Un exercice de cadres pour officiers supérieurs aura lieu à l'échelon de la division au plus tard dans la première semaine d'octobre. »<sup>490</sup>.

Les Américains dispensèrent également une instruction essentiellement d'ordre technique dès la fin de 1942, le programme de la première série de stage était le suivant :<sup>491</sup>

COURS ORGANISES PAR L'ARMEE AMERICAINNE (1)				
Armes	Lieu	Dates	Matériels étudiés	Nombre et Origine des stagiaires
<u>INFANTERIE</u>	PORT LYAUTEY	(1ère série du 14 au 30/12/42) (2° série prévue du 4 au 23/1)	Matériel auto des régiments d'Infanterie	20 Officiers - 50 Sous-Officiers - Div. de FES et MEKNES - Garnison de PORT LYAUTEY
	RABAT ( MONOD )	(1ère série du 14 au 31/12/42) (2° série prévue du 11 au 30/1)	Radio Toutes les armes d'infanterie y compris 75 et 105 automoteurs	20 Officiers - 50 S/Officiers - Div. MARRAKECH et CASAB - Div. CASABLANCA moins Garnison de PORT LYAUTEY
<u>CAVALERIE</u>	RABAT ( MAMORA )	Cours de 8 jours portant chacun sur une des branches suivantes : - reconnaissances - Chars légers - Chars moyens - Transmissions La 3° Série commencera le 4 Janvier .	Tout matériel auto, armement, équipement, radio des régiments blindés et des groupes de reconnaissance .	Chaque cours environ 3 Officiers, 5 S/Officiers. Toutes formations de Cavalerie ( motorisées et à cheval ) .-
<u>ARTILLERIE</u>	CAS-BLANCA	(1ère série: 14 au 30/12/42)	Tout matériel auto, canons et transmissions de l'artillerie blindée et tractée	10 Officiers - 30 S/Officiers : de tous les corps d'Artillerie du Maroc
	PORT LYAUTEY	(2° Série prévue du 4 au 16/1) 1° Série prévue le 4 Janvier	Artillerie blindée	8 Offic. - 16 S/Officiers 18 Officiers 32 Sous-Officiers
<u>F. T. A.</u>	CASABLANCA	Séries de cours portant chacune sur une des branches suivantes : - 90 m/m - 40 m/m - Projecteurs	Tout matériel canons : conduite du tir, auto : des formations de D. C. A	(1) Complète par un exemplaire du programme du stage organisé à <i>Agadir</i> , d'après l'information.

Ils poursuivirent l'instruction par des stages organisés dans les unités. Ces stages avaient pour objet la présentation des matériels en particulier des *Sherman*.

« Le programme d'instruction du stage effectué au 755 Tank Batn de l'Armée Américaine du 17 MARS au 1° AVRIL 1943 comprenait :

- Présentation et caractéristiques des chars moyens M 3 et M 4 -
- préparatifs de mise en marche -
- Ecole de conduite -
- Entretien courant de ces chars -
- Entretien toutes les 25 heures ou 250 Miles -
- Mécanisme de tourelle - Stabilisateur -
- Le moteur auxiliaire -
- Appareils de visée du 37 et 75 (entretien - réglage)
- Présentation- entretien du Half Track -
- Présentation- entretien - Démontage et remontage des mitrailleuses de 30 et 50 et de la mitrailleuse de 45 -
- ..... de canons de 37 et 75 -
- Une séance pratique de tir à la mitrailleuse de 30 et 50 -
- Présentation d'une manoeuvre montée par un Bataillon de Chars. »<sup>492</sup>

<sup>490</sup> *Idem* p 2.

<sup>491</sup> Commandement Supérieur des Troupes au Maroc, État-Major, 3e Bureau, N° 118 i/3 lettre du 30 décembre 1942  
Objet : Cours Américains, SHD carton 7 P 181.

<sup>492</sup> Corps Blindé, 12° Régiment de Chasseurs d'Afrique, Rapport du Capitaine LETELLIER sur le stage effectué au 755 tank batn du 17 mars au 1er avril 1943, 8 P, p 8, SHD carton 7 P 181.

Au niveau peloton et chef de char, le programme était précisé dans la *Notice sur l'instruction et l'emploi des unités de chars moyens*. Le programme d'instruction d'un peloton de char durait six semaines<sup>493</sup>. La première semaine était consacrée à une instruction commune à tout le peloton dont le but était : « familiarisation avec le char M4 A4 et son équipement »<sup>494</sup>.

L'instruction individuelle occupait les deux semaines suivantes. Essentiellement technique, elle était dispensée par spécialité (pilote, tireur chargeur) et avait pour objectif de : « rendre chacun des membres de l'équipage capable de tenir son emploi. »<sup>495</sup>

Les savoir-faire individuel acquis, il fallait les coordonner au niveau de l'équipage, c'était le but de la quatrième semaine. L'instruction de l'équipage tendait à la « coordination des fonctions des membres de l'équipage »<sup>496</sup>

Les deux dernières semaines voyaient les équipages passer au niveau école de groupe et de peloton pour : « A l'occasion d'exercices sur le terrain, réaliser la cohésion à l'intérieur des groupes et entre les groupes dans le cadre du peloton. »<sup>497</sup> Puis : « achever la cohésion dans le cadre du peloton. Rendre les chasseurs capables de tenir n'importe quel emploi dans le char. »<sup>498</sup>

La formation du chef de char suivait un programme particulier dont les matières et la progression dans l'instruction étaient définies précisément.

« PROGRAMME D'UN COURS DE CHEF DE CHAR M.4.

Le chef de char étant un sous-officier devra posséder les connaissances de son grade, en particulier pour l'orientation, la lecture de la carte, la rédaction des ordres et compte-rendus et la vie d'un groupe en campagne. Ceci, étant acquis, l'instruction elle-même portera sur les chapitres suivants :

1°. – Connaissance du matériel, Complète pour l'entretien et les possibilités, sommaire pour la conduite.

2°. – Connaissance approfondie de la tourelle et de son armement, sommaire de la radio.

3°. – Tous les problèmes de tir posés par cet armement.

4°. – Emploi tactique du char et du groupe dans le cadre du peloton.

5°. – Règles de marche, déplacements et stationnement. »<sup>499</sup>

La mise en œuvre de ces programmes nécessitait une organisation minutieuse qui était précisée sous forme de notes et de notices.

#### *Les notes et les notices.*

Les notes et notices rythmaient la vie des unités car elles étaient le moyen de diffuser les ordres quant à, notamment, l'organisation de l'instruction. Les exercices étaient décidés et décrits par note de service.

« I. – Un exercice de Combat-Command, dirigé par le Général Cdt. La I<sup>e</sup> DB aura lieu les 31 Mai, 1er et 2 Juin. Il aura pour but d'étudier la composition et l'emploi d'un C.C. ayant la mission de libérer un axe routier. (Opération en "doigt de gant"). »<sup>500</sup>

La suite de la note précisait les modalités d'organisation et de contrôle.

Les notes pouvaient également servir à désigner des unités pour des passages en centre d'entraînement (Note N<sup>o</sup> 1236 CEF/3/TS du 30 octobre 1943 commandement du corps expéditionnaire français, 3<sup>e</sup> bureau, Entraînement de 5 Divisions Françaises Aux Operations

---

<sup>493</sup> Voir programme détaillé en annexe 5.

<sup>494</sup> *Notice sur l'instruction et l'emploi des unités de chars moyens, Op. Cit* ; p 62.

<sup>495</sup> *Idem.*

<sup>496</sup> *Idem.*

<sup>497</sup> *Idem* p 63.

<sup>498</sup> *Idem.*

<sup>499</sup> *Idem* p 65.

<sup>500</sup> I<sup>e</sup> Division Blindée, État-Major, 3<sup>e</sup> Bureau N<sup>o</sup> 122/3 S Note de Service, Très Secret du 18 Mai 1944, SHD carton 11 P 71.

Amphibies, SHD carton 10 P 57) ou pour prendre en compte l'instruction et la formation d'autres unités.

« Certains personnels appelés à entrer dans la composition de nouvelles Unités de Chasseurs de Chars suivront l'instruction nécessaire, à partir du 1er octobre, dans des Corps de la 1ère D.B. »<sup>501</sup>

Les notices étaient essentiellement dédiées à fournir un support pédagogique pour l'instruction et l'entraînement comme la *Notice sur l'instruction et l'emploi des unités de chars moyens* déjà citée ou la notice plus technique comme la *Notice sur le tir des canons de 76,2 (3 inches) des chars M 10* (SHD carton 10 P 145).

Enfin c'autres notes étaient destinées à rendre compte des observations effectuées au cours d'exercices de grandes unités. Elles servaient de base au retex.

« Le général d'Armée Cdt le C.E.F., a assisté le 19 AOÛT à une démonstration de l'attaque d'un groupement blindé de la 1<sup>o</sup> D.B. contre un ennemi non encore installé (I).

Cette démonstration, bien montée, bien présentée, bien exécutée, a été profitable à tous ceux qui ont pu y assister. Elle a donné notamment une notion exacte de la puissance de feu qu'un groupement blindé de cette sorte peut mettre en oeuvre.

La présente note a pour objet de diffuser les enseignements qui en découlent et qui ont été, pour la plupart, dégagés sur le terrain même de la manœuvre.

(I) Voir en annexe un résumé du Thème et de l'exécution. »<sup>502</sup>

Le reste de la note reprenait les observations tactiques effectuées lors de l'exercice et en tirait des enseignements pour les opérations futures.

L'annexe blindée à la *note d'orientation sur l'emploi des armes* reprenait aussi des programmes d'instruction individuelle et collective et précisait même ce que l'on attendait pour les petites unités.

Cette documentation organisait et soutenait l'instruction qui se déroulait le plus souvent sur le terrain.

## **L'instruction et le contrôle**

L'instruction partait souvent d'un état des lieux (constat) et se terminait toujours par un contrôle qui en sanctionnait la qualité.

### *L'état des lieux*

Un programme d'instruction rationnel devait s'appuyer sur un état des lieux précis du niveau de l'unité. Il fallait savoir d'où l'on partait pour, connaissant les objectifs à atteindre, bâtir un programme en conséquence.

Parallèlement à la montée en puissance des unités, des missions d'inspections furent ordonnées pour mesurer leur degré de préparation. En mars 1943, le commandement du corps blindé n° 1 alertait sur la faiblesse du niveau de préparation tactique des équipages.

« Par note de Service N°I.500/EM du 24 Mars 1943, transmettant l'ordre Général N° 8 du Général Commandant en Chef, vous m'avez prescrit de vous envoyer certains renseignements concernant les formations de mon commandement.

Sans attendre le délai nécessaire pour réunir les éléments d'un compte-rendu complet, j'ai l'honneur de vous adresser ci-dessous l'exposé de la situation d'ensemble du 1<sup>o</sup> Corps Blindé, et des mesures qui me paraissent immédiatement indispensable pour assurer sa mise sur pied et sa préparation. [...]

---

<sup>501</sup> Général Commandant en Chef, État-Major Général Guerre 3ème Bureau N° 1040 E.M.G.G./3/S Note de Service du 22 Septembre 1943, Objet : Instruction sur le matériel de Chasseurs de Chars, SHD carton 7 P 179

<sup>502</sup> Manœuvre effectuée par la 1<sup>o</sup> D.B. le 19 Août au camp de BEDEAU *Op. Cit.* p 1.

2°/- L'instruction de conduite, automobile a été donnée à un assez grand nombre d'hommes pour qu'on puisse considérer qu'aucune difficulté importante ne se manifesterait dans cette matière. Les stages effectués dans les Unités Américaines ont permis la formation de moniteurs susceptibles de dresser dans un délai très bref, les conducteurs du matériel américains qui nous sera livré.

L'instruction de l'armement est également satisfaisante.

Par contre, le personnel à tous les échelons, est bien éloigné d'être instruit au point de vue : entretien et réparation des matériels automobiles et radio.

Quant à l'instruction tactique, elle est entièrement à faire, à l'échelon chef de char ou de voiture et au-dessus.

Même le personnel qui a combattu en TUNISIE n'a pu percevoir une véritable formation tactique, car il y a un matériel peu nombreux et désuet. Les actions alliées dont il a pu être témoin ont souvent été fractionnées et ne constituent pas toujours des exemples dont il faille s'inspirer.

Les Etats-Majors ne sont pas assoupli au maniement d'Unités modernes. »<sup>503</sup>

Il proposait ensuite des solutions, notamment la délégation des crédits d'instruction à son niveau pour pouvoir organiser des exercices et manœuvres à sa guise.

Les unités furent ainsi régulièrement inspectées pour évaluer leur niveau de préparation. Ce fut le cas des DB fin 1943.

Début octobre 1943, la 2<sup>ème</sup> DB, alors encore en cours de formation précisait en matière d'instruction :

« En conclusion l'instruction de la Division doit porter désormais sur la formation de quelques centaines de nouveaux spécialistes, sur l'amélioration des autres, puis sur l'emploi tactiques des unités, ce qui sera le travail du mois de novembre. »<sup>504</sup>

Un mois plus tard, le 3<sup>ème</sup> bureau précisait, en ce qui concerne les chars, dans son compte-rendu :

« CHARS : Tout en poursuivant l'instruction des Pelotons, les 3 régiments de chars de la Division en sont au stade de la manœuvre d'Escadron hebdomadaire. Une manœuvre de Régiment a déjà été réalisée dans l'une des unités de la Division.

La préparation de manœuvre similaire pour le mois de septembre est en cours. Les tirs sous tourelle sont réalisés dans d'excellentes conditions sur le champ de tir de circonstance d'artillerie de SIDI YAHIA. »<sup>505</sup>

La progression était donc respectée et l'instruction adaptée après chaque bilan pour prendre en compte le niveau atteint.

La 5<sup>ème</sup> DB était un peu plus en avance en matière d'instruction tactique puisque, dès le mois d'octobre 1943, elle avait commencé la formation au niveau des unités élémentaires.

« Des exercices d'Escadrons ont lieu chaque semaine.

Une manœuvre inter-armes a été organisée au cours de ce mois. Des tirs de combat ont été exécutés. »<sup>506</sup>

Mais il restait encore du travail à accomplir puisqu'en mars 1944, une fiche de l'état-major du 3<sup>ème</sup> CA précisait :

« I. – VUE D'ENSEMBLE

- L'instruction individuelle ; celle des équipages et des petites unités est terminée, elle continue à être améliorée
- L'instruction des régiments est en principe achevée, sauf pour le 6<sup>o</sup> R.C.A.

---

<sup>503</sup> Commandement des Forces Terrestres en Afrique du Nord, Corps Blindé N°1, Etat-Major, 1<sup>o</sup>&3<sup>o</sup> Bureaux, Note N° 29/1-3.s du 29 mars 1943, Secret, Objet : Organisation et préparation du C.B.I., SHD carton 11 P 182.

<sup>504</sup> 2ème Division Blindée, Etat-Major, 3ème Bureau, Compte-rendu sur le niveau de l'instruction de la 2ème DB au 4 novembre 1943, SHD carton 7 P 179.

<sup>505</sup> 2ème Division Blindée, Etat-Major, 3ème Bureau, Compte-rendu sur le niveau de l'instruction de la 2ème DB au 1<sup>er</sup> décembre 1943, SHD carton 7 P 179.

<sup>506</sup> Troupes de Maroc, 5ème Division Blindée, Etat-Major, 3ème Bureau, Compte-rendu sur le niveau de l'instruction de la 5ème DB au 5 octobre 1943, SHD carton 7 P 179.

- L'instruction de Groupements tactiques est commencée, mais se trouve actuellement paralysée par le manque de zones de manœuvres Elle nécessitera 3 SEMAINES de travail intensif pour souder ensemble Chars – Infanterie – Artillerie.  
Elle sera entreprise et poussée dès que la D.B. aura pu être regroupée dans une zone favorable.
- L'instruction dans le cadre de la Division a été commencée au cours d'un exercice effectué lors du déplacement ORAN – OUJDA  
Bien que très fructueux il n'a pu que jeter les premières bases pour l'instruction à venir. »<sup>507</sup>

Après avoir passé en revue le niveau des différentes composantes de la division, elle concluait que la division n'était pas encore prête à être engagée et proposait des pistes pour atteindre le niveau requis pour un engagement opérationnel.

« III. – CONCLUSION

En résumé la Division n'est pas prête au combat

Il lui faut encore coordonner et souder ses différents éléments.

Un délai de 6 SEMAINES lui est nécessaire dans une zone de terrain favorable. »<sup>508</sup>

Les comptes rendus de fin de stage pouvaient également être compris comme des bilans permettant d'améliorer ou de poursuivre l'instruction. Ainsi en est-il du compte-rendu de fin du premier stage sur matériel américain.

« I/ - Au moment où se termine la 1ère série de stages organisés par l'Armée Américaine pour instruire les cadres français sur le matériel moderne, j'ai l'honneur de vous rendre compte du fonctionnement de ces cours.

La première série s'est déroulée dans d'excellentes conditions et à la satisfaction complète des stagiaires et des instructeurs : le nombre des matériels mis en œuvre, la qualité des instructeurs et des interprètes désignés ont permis d'organiser des cours très intéressants et d'un grand rendement ; l'enseignement a été essentiellement pratique, les manipulations nombreuses et l'instruction à toujours été consacrée par des tirs.

En raison des très bons résultats obtenus et de l'intérêt que présente la formation du plus grand nombre d'instructeurs français possible, le renouvellement des cours a été demandé à l'Etat-Major de la Western Task Force ;... »<sup>509</sup>

Ces bilans et état des lieux permettaient de construire des programmes personnalisés en vue d'une instruction de qualité.

### *L'instruction*

Le rythme de l'instruction et de l'entraînement était très soutenu et augmenta à l'approche du débarquement. Le général de Langlade évoque des manœuvres où la division fut opposée à une autre division alliée et ce en grandeur réelle.

« Des manœuvres importantes eurent lieu les 23 et 24 juin, le thème prévoyait que la 2<sup>e</sup> Division Blindée était attaquée par la Division Polonaise stationnée sur la côte, dans la région de Scarborough. »<sup>510</sup>

Il précise également que, de juin à août, les manœuvres et les exercices se succédèrent sans discontinuer.<sup>511</sup>

Cependant, l'instruction avait un caractère répétitif et quelque peu routinier. En Angleterre le programme d'une journée était identique chaque jour de la semaine.

<sup>507</sup> 3<sup>e</sup> Corps d'Armée, Etat-Major, 3<sup>e</sup> Bureau, N<sup>o</sup> 15/3 Fiche pour le Général, Situation de l'instruction de la 5<sup>e</sup> D.B. à la date du 10 mars. 11 mars 1944, p 1, SHD carton 11 P 247.

<sup>508</sup> *Idem* p 4.

<sup>509</sup> Commandement Supérieur des Troupes au Maroc, État-Major, 3e Bureau, N<sup>o</sup>118 i/3 lettre du 30 décembre 1942  
*Objet : Cours Américains, Op. Cit.*

<sup>510</sup> De Langlade Paul, *Op. Cit.* p 111.

<sup>511</sup> *Idem* p 112.

« Tous les soirs, un cinéma projetait des films mais le rythme journalier éreintant n'incitait pas les personnels à s'y rendre. Lever à 5H30 suivi immédiatement de la gymnastique jusqu'à 7H30. A l'issue petit-déjeuner rapide. Puis le reste de la matinée était consacré à l'instruction de base du soldat. Le lunch de midi venait interrompre ces séances qui reprenaient à 13H30 avec l'instruction spécifique sur les chars et à la conduite. A 16H30, un cross country clôturé par un bain bien mérité venait clore la journée. Le quartier libre (ou temps libre accordé au militaire) jusqu'à 21H était donc fort peu usité. Les QL étaient bien plus usités lorsqu'ils avaient lieu dans la journée, peut-être parce que rares. Ils furent plus souvent appréciés en 1944, durant la phase de transit qui précéda le débarquement en France. »<sup>512</sup>

La qualité de l'instruction dépendait également de l'ambiance et de la qualité de l'environnement. À ce sujet les stages effectués chez les Américains furent très bien perçus par les Français, ils découvraient un autre monde.

« Dès notre arrivée, les Américains firent tout leur possible non seulement pour nous recevoir avec cordialité, mais pour nous aider dans notre installation, nous donner le maximum de confort, prévenant nos désirs et s'ingéniant à rechercher ce qui pourrait nous faire plaisir afin de ne pas varier nos coutumes. (vin pendant les repas – lits pour Officiers, paille de couchage pour la troupe, etc...) ceci malgré les difficultés qu'ils pouvaient avoir à se les procurer dans leur camp.

Ils organisaient le cours en recherchant dans leurs compagnies les gradés et hommes parlant français ou espagnol afin qu'il puisse être répondu facilement à toutes les demandes de renseignements. Ils n'essayèrent jamais de nous cacher quelque chose, nous montrant au contraire des documents " secrets" - "confidentiels" qu'ils pouvaient détenir aussi bien au point de vue technique (armement, matériel) qu'au point de vue tactique.

En résumé, les différents stagiaires revinrent à leur corps avec l'impression de ne pas avoir perdu leur temps. D'avoir montré que le Français était susceptible de s'adapter avec une rapidité ayant surpris les instructeurs eux-mêmes, aux différents matériels et enchantés du séjour passé dans une collaboration franche et amicale autant que productive. »<sup>513</sup>

L'instruction n'était pas figée et s'adaptait aux circonstances. Elle dépendait aussi, bien sûr, des hommes qui la dispensaient et se faisait parfois au combat.

« L'instruction n'a en fait commencé sérieusement qu'en janvier 1944 au camp de Bou-Ficha. Elle a été coordonnée par l'Officier en Second (Lieutenant de Vaisseau de MORSIER) et a été donnée surtout par le Lieutenant de Cavalerie MAITRE embarqué au 1er R.F.M. le 26 janvier. Plusieurs officiers venus du 3ème Régiment de Chasseurs d'Afrique (Régiment de Reconnaissance de la 1ère Division Blindée) : le Chef d'Escadrons FOUCHET, le Capitaine de SINETY, les Lieutenants PICHON, BLASSELIN et LEDUC ont dirigé plusieurs séances d'instruction pour Officiers et salle et sur le terrain.<sup>514</sup>

Le Lieutenant MAITRE a fait dans son instruction une adaptation au matériel américain de la doctrine qu'il avait reçue avant la guerre et de son expérience de la campagne de FRANCE. C'est ainsi qu'il a constitué des patrouilles de jeeps soutenues par des scout-cars, la jeep recevant une mission comparable à celle du side-car ou même du cheval, devant pousser des pointes très fluides vers l'avant ou de part et d'autre des axes, ou festonner des deux côtés de la route.

Cette organisation est certainement efficace en découverte sur de grandes distances, mais le 1er R.F.M. n'a eu que très rarement l'occasion de rechercher le contact à proprement parler (en Italie, une fois, avant MONTEFIASCONE ; en FRANCE, une fois, Région d'Autun).

Ce qui a été montré par le combat, c'est qu'au contact ou en reconnaissance sur de petites distances semées d'embûches et minées, la jeep est beaucoup trop vulnérable, et que le scout-car, légèrement protégé, ayant une puissance de feu considérable avec ses 3 mitrailleuses et offrant une certaine protection contre les mines, doit être mis en tête.

C'est donc surtout au combat que le 1er R.F.M. a fait son instruction.

---

<sup>512</sup> *Historique 501, Op. Cit.* p 62.

<sup>513</sup> Corps Blindé, 12<sup>o</sup> Régiment de Chasseurs d'Afrique, *Rapport du Capitaine LETELLIER sur le stage effectué au 755 tank batn du 17 mars au 1er avril 1943, Op. Cit.*

<sup>514</sup> Rappelons que le 1<sup>er</sup> RFM se transforma en régiment de reconnaissance de DI à partir du 24 septembre 1943. L avait donc besoin du renfort de cadres connaissant la tactique blindée, d'où la présence de cavaliers en son sein.

Je me suis efforcé au cours des opérations d'atteindre le personnel par des notes fréquentes aux Officiers, attirant leur attention sur les enseignements du combat, procédés nouveaux de l'ennemi et fautes commises... »<sup>515</sup>

L'instruction était une préoccupation constante de l'encadrement et n'était pas cantonnée à la période précédant l'engagement. En fait elle était continue et se poursuivait après les débarquements. Lors de la halte forcée qui précéda l'attaque sur Baccarat, le général Leclerc insista pour que les unités fissent de l'instruction. Il évitait ainsi l'oisiveté des équipages et rappelait que les fondamentaux doivent sans cesse être répétés.

Mais l'instruction des unités blindées était soumise à des contraintes matérielles importantes et son rythme devait être parfois revu à la baisse de façon à ménager le matériel. Un char mal entretenu était, en fait, le futur tombeau de son équipage.

« Il faut noter d'ailleurs que les crédits en essence et munitions ainsi que le souci de l'entretien du matériel blindé, rendent très difficile l'exécution d'une manoeuvre avec Troupes par quinzaine. La solution d'un exercice de Cadres (avec transmissions), et d'un exercice avec Troupes alternant chaque quinzaine, paraît, pour des motifs d'ordre matériel, le rythme le plus accéléré qu'il soit possible de soutenir sans risque pour les Unités blindées ; encore faudrait-il être assuré de disposer immédiatement des rechanges (chenilles, moteurs, etc.) indispensables pour une participation à des Opérations actives. A défaut de cette assurance, il est de mon devoir d'attirer dès maintenant l'attention du Commandement sur l'obligation très prochaine d'arrêter tout déplacement de chars. »<sup>516</sup>

Toute instruction se terminait par une évaluation ou un contrôle.

### *Le contrôle*

C'est un principe de base commun à toutes les armées : l'instruction est validée par un contrôle. Il permet soit de valider une phase d'instruction et autorise le passage à la suivante, soit de déclarer la grande unité opérationnelle et apte à être engagée.

L'annexe blindée à la *note d'orientation sur l'emploi des armes* précisait le but et les modalités du contrôle.

« 51 – Le contrôle exacte de l'instruction permet d'adapter les progressions aux progrès réalisés par les élèves, et ainsi d'éviter soit des pertes de temps en s'arrêtant sur des sujets déjà bien assimilés, soit de faire exécuter des exercices qui ne seront pas compris.

Le contrôle est basé :

a) sur la notation régulières des exercices journaliers, par exemple :

- temps mis pour démonter correctement une mitrailleuse,  
- nombre de balles au but et temps mis pour un tir sous tourelle avec armes auxiliaires ou résultats de tir réel,  
- note de conduite auto, moto ou char, basée sur l'exécution ou la non-exécution de manoeuvre ou de parcours déterminés, de difficultés calculées, et le nombre de fautes commises, etc...

L'instructeur a, ainsi, à chaque séance d'instruction, les éléments nécessaires pour déterminer les élèves aptes à passer à l'exercice plus difficile et ceux qui doivent recommencer le précédent ;

b) sur l'organisation de concours fréquents à l'intérieur des unités et entre les unités, et portant sur toutes les branches de l'activité.

Ces concours développent l'émulation et permettent de mettre en valeur les sujets d'élite.

c) Sur l'organisation périodique de "concours du nombre", permettant de vérifier les moyens d'instruction des unités et de les comparer entre elles.

52 – Enfin, les chefs à tous les échelons doivent inspecter fréquemment les unités sous leurs ordres, assister à leurs exercices, rectifier les erreurs, donner les directives nécessaires, obtenir pour leurs subordonnés les moyens qui leur font défaut.

---

<sup>515</sup> 1er Régiment de Fusiliers Marins, N° 944 du 18 juillet 1945, Objet : Rapport d'activité et remarques diverses, p 3 et 4, SHD carton MV TTH 3.

<sup>516</sup> 1<sup>o</sup> Division Blindée Etat-Major, 3<sup>o</sup> Bureau N° 278/3, Lettre du général du VIGIER en date du 26 mars adressée au général commandant l'armée B, SHD, carton 11 P 194.



Ils ordonnent et organisent les exercices ou manoeuvres d'ensemble lorsque l'instruction de détail et des petites unités est suffisamment avancée. »<sup>517</sup>

Dans le cadre de la montée en puissance de la nouvelle armée française, les Américains se réservèrent le droit de vérifier la capacité opérationnelle des grandes unités françaises avant de les déclarer aptes aux opérations sur le front occidental.

« La force « L » était un ensemble disparate, constitué par des moyens de fortune. Il fallait la transformer en division blindée, apte à se mesurer à la Wehrmacht sur le théâtre européen. Les Américains avaient accepté de fournir l'équipement à condition de se réserver le contrôle de l'aptitude opérationnelle, à la charge des Français de trouver les personnels.

En matière d'organisation les Américains ne sont pas des « romantiques » comme les Français... Tout était donc prévu et vérifié, jusqu'à la montre du chef de char. »<sup>518</sup>

Ces inspections se firent à tous les niveaux mais parfois avec moins de rigueur que ne laissaient penser les déclarations préalables des Américains. Surtout, pour les anciens des FFL, elles dénotaient avec la confiance accordée d'emblée par les Britanniques ;

« En février 1944, le Régiment dut subir une inspection technique américaine en profondeur, pour vérifier son aptitude au combat. Ce ne fut en définitive qu'une visite des matériels et des lots de bords ; les inspecteurs furent enchantés de ce qu'ils avaient vu. Mais si les spahis trouvaient normal que les Américains vérifient l'état du matériel qu'ils avaient fourni, ils ne pouvaient s'empêcher de comparer leur attitude avec la confiance de la VIII<sup>e</sup> Armée britannique qui avait toujours été accordée sans restriction. »<sup>519</sup>

Cependant, dans leur grande majorité, elles furent menées avec soins et donnèrent lieu à des compte-rendus précis, se prononçant clairement sur la capacité opérationnelle des unités inspectées. En mars 1944, la 5<sup>ème</sup> DB fut soumise à un tel contrôle. Le rapport qui s'en suivit précisait que l'indisponibilité des engins chenillés était faible : dix-sept véhicules (dont six auto moteur d'artillerie) sur trois cent quatre-vingt-trois. Mais il y avait un souci de pièces détachées notamment les chenilles auquel il était urgent de remédier. En conclusion le rapport soulignait :

- « Préparation impeccable de l'Inspection à tous les échelons ;
- Excellent état des matériels, dans la plupart des Unités et Services ;
- Instruction des Cadres et du personnel, très avancée ; susceptible d'être complète rapidement, peu après la perception des matériels attendus ;
- Grande facilité d'adaptation aux matériels américains ;
- Chez tous :  
Officiers, sous-officiers, chasseurs, cuirassiers, légionnaires, sapeurs et soldats,  
Fierté d'appartenir à une Division dont le chef a choisi pour devise "France D'ABORD".  
moral très élevé, volonté farouche de se battre bientôt, afin de libérer le sol de la Patrie ;
- telle est l'excellente impression d'ensemble qui se dégage de l'inspection de la 5<sup>o</sup> DIVISION BLINDEE, une des plus belle Grande Unité de l'Armée Impériale.
- sous réserve de lui fournir les -
- déficits que ce rapport mentionne -
- la 5<sup>o</sup> DIVISION BLINDEE est apte -
- à être employée sur un théâtre -
- d'opérations. »<sup>520</sup>

---

<sup>517</sup> Annexe blindée à la *note d'orientation sur l'emploi des armes* (avril 1943), *Op. Cit.* p 17 et 18,

<sup>518</sup> Foray Gilbert (général), *La stratégie de l'audace, quatorze cas concrets*, Paris, Economica, 2013, 276 p, p 147.

<sup>519</sup> Oddo Paul, Willing Paul, *Op. Cit.* p 68.

<sup>520</sup> Comité Mixte de Réarmement, Section Française de Liaison auprès de la French Training Section, A.P.O.600, le 28 Mars 1944, Secret, Inspection de La 5<sup>o</sup> Division Blindée, SHD carton 11 P 243.

Tous ces mécanismes bien rodés, de l'élaboration du programme, à son contrôle en passant par son exécution étaient le gage d'une instruction de qualité dont il est intéressant d'avoir des témoignages vécus.

### **3 L'instruction telle qu'elle fut vécue**

Après avoir vu comment l'instruction était préparée et menée de façon théorique, il convient de s'intéresser à l'instruction telle qu'elle fut vécue par les acteurs et ce au travers de témoignage d'un théoricien de la guerre blindée, d'officiers ainsi que des sous-officiers et militaires du rang.

#### **L'instruction vue par un théoricien du combat blindé**

Très tôt, le général Guderian s'intéressa à l'instruction des troupes blindées qu'il décrit dans *Achtung Panzer*. Il y précisa les conditions de l'entraînement des équipages blindés : formation individuelle, formation équipage, et entraînement peloton avec priorité à la cohésion pour former un tout.

« La caserne comprend deux types de bâtiment. Le bloc de logement ensemble avec les pièces pour les bureaux et autres pièces à caractère administratif, les cuisines et les réfectoires. En second lieu, la zone technique avec les garages, les ateliers, le parc à char, les gammes d'armes de petit calibre et le réglage de la ligne de mire. Tous les bâtiments étaient construits aux mêmes normes d'hébergement et d'hygiène que ceux du reste de l'armée.

Tel est l'environnement dans lequel sont formées les recrues des forces blindées. Comme ailleurs dans l'armée, ils commencent avec l'instruction de base sur le maintien, le salut, le drill et l'armement. Les nouvelles recrues sont incorporées au mois d'octobre et avant longtemps, ils sont regroupés selon leur progrès et leur aptitude comme pilotes, tireurs ou transmetteurs et reçoivent une formation de spécialiste et une formation de base. Seulement quelques mois plus tard les hommes poursuivent par l'école d'équipage, ici une grande attention est accordée à perfectionner la coopération entre le tireur et le pilote, dont beaucoup dépend lors de l'action, et enfin l'équipage fusionne en une seule unité où l'individu s'identifie à l'ensemble. Pendant ce temps les éclaireurs, les techniciens et les armuriers poursuivent leur enseignement spécialisé. Inutile de dire que la formation n'est pas strictement compartimentée. Les pilotes et les tireurs doivent apprendre suffisamment des savoir-faire de l'autre pour être en mesure de s'aider mutuellement et de comprendre ce que font leurs camarades. En outre, bon nombre de tireurs sont formés également comme transmetteurs. »<sup>521</sup>

Cependant cet extrait reste théorique, les acteurs eurent des témoignages bien concrets.

#### **Témoignages d'officiers**

Les officiers témoignèrent tout d'abord par leur rapport et compte-rendus de fin de stage. Ces documents étaient souvent assez techniques et n'entraient que très rarement dans le détail de la vie quotidienne des hommes à l'instruction.

Le rapport que le capitaine Letellier (12<sup>ème</sup> RCA, 5<sup>ème</sup> escadron) rédigea à l'issue de son stage au 755<sup>ème</sup> bataillon de chars américain était de cette veine. Après avoir rapidement présenté le programme du stage, il entra dans une description technique des matériels présentés avant de conclure sur les capacités du *Sherman*.

« En résumé le char américain sans nous faire oublier un matériel comme celui que nous aurions pu avoir (Somua 1940 – Biter) donne pleine confiance à ceux qui ont eu l'occasion de les voir, de les détailler de les conduire.

---

<sup>521</sup> Guderian Heinz, *Op. Cit.* p 175-176.

Leurs indéniables qualités à certains points de vue font passer sur les quelques imperfections qu'ils peuvent présenter et qui peu à peu pourront d'ailleurs être réduites si elles ne le sont déjà en partie. »<sup>522</sup>

Il continuait avec des réflexions peu amènes sur les capacités tactiques et l'esprit de discipline des Américains.

« Aucune conception au point de vue manœuvre. L'idée maîtresse bien connue de toutes les armes "Feu et mouvement" est mis en application à tous les échelons dans les manœuvres de pelotons à groupe d'escadrons qui nous a été possible de voir. [...]

La discipline générale de l'armée Américaine laisse à désirer, à beaucoup de point de vue. »<sup>523</sup>

Le général de Boissieu eut aussi l'occasion de participer à un stage de tir chez les Américains. Il en fit un récit détaillé en insistant sur la genèse de ce stage. La 2<sup>ème</sup> DB n'avait pas été à la hauteur lors d'une visite du général Patton. Peu satisfait, et c'est un euphémisme, le général Leclerc convoqua « tous les chefs de corps des régiments de chars pour leur rappeler l'importance qu'il attachait au tir canon sur but mobile et à l'école de tourelle qu'il faudrait pratiquer tous les jours, pendant plusieurs heures, avec tout l'équipage. Il me faisait part aussi de son intention d'envoyer quelques capitaines commandant les escadrons, en stage dans des unités de chars américaines afin de voir comment nos alliés pratiquaient cette forme d'instruction et comment ils obtenaient de bien meilleurs résultats que les nôtres. Il ne me cacha pas que je serais parmi les capitaines désignés.

Le lendemain, je partis en effet en direction des cantonnements de la 5<sup>e</sup> D.B. américaine avec le capitaine Roger de Tarragon du 12<sup>e</sup> Cuirassiers. Là nous fûmes pris en main aussitôt par l'officier supérieur chargé de l'instruction du tir d'un régiment de chars. Cet officier nous fit visiter plusieurs champs de tir où les équipages tiraient littéralement du lever du jour au coucher du soleil. Des concours étaient organisés dans chaque peloton, dans chaque escadron, dans chaque régiment avec des prix et des récompenses. Tous les officiers étaient présents sur les pas de tir, depuis le colonel jusqu'à l'aumônier en passant par les médecins, et chacun tirait au canon à son tour. Incontestablement, les officiers avaient subi un entraînement tel qu'ils faisaient, colonel en tête (le plus souvent), les meilleurs résultats, ce qui renforçait leur prestige sur leurs équipages. Toute l'instruction était orientée vers la précision et la vitesse d'exécution. La conclusion de notre stage, au bout de cinq jours, était qu'il fallait tout d'abord accorder une très grande importance à cette activité en mobilisant tous les cadres sur les champs de tir, quitte à mettre en sommeil d'autres activités, ensuite qu'il fallait demander une dotation d'obus supplémentaires puisque le général Patton nous l'avait proposé. »<sup>524</sup>

L'exemplarité était un des principes d'instruction des Américains comme le souligne le général de Boissieu. S'il décrit les séances de tir, ce n'était pas vraiment du vécu contrairement aux témoignages des sous-officiers et les militaires du rang.

### **Témoignages des sous-officiers et des militaires du rang**

Les récits des cadres subalternes et des militaires du rang sont plus précis car ils décrivent ce qu'ils vécurent sur le terrain.

Ils évoquent l'instruction individuelle et technique ainsi que les manœuvres et la formation militaire générale avec précisions.

« Sur ces entrefaites, je suis nommé brigadier, bien qu'encore bien tendre pour cet honneur... dans la cavalerie, les gradés sont systématiquement affectés en tourelle, le canon étant l'arme noble par excellence, et c'est donc en qualité de tireur que je me trouve désigné sur le Soissons... je suis terriblement déçu. J'ai l'impression d'avoir reçu un coup de bâton sur la tête. Enfin, contre mauvaise fortune bon cœur, je m'investis totalement dans mes récentes fonctions et j'apprends à utiliser le canon et les mitrailleuses. Notre formation bat son plein et nous nous exerçons sur le maniement et le démontage des armes de bord, en temps libre d'abord, puis avec

---

<sup>522</sup> Corps Blindé, 12<sup>e</sup> Régiment de Chasseurs d'Afrique, Rapport du Capitaine LETELLIER sur le stage effectué au 755 tank batn du 17 mars au 1er avril 1943, p 6, SHD carton 7 P 181.

<sup>523</sup> *Idem* p 7.

<sup>524</sup> De Boissieu, général, *Op. Cit.*, p 231.

chronométrage, enfin les yeux bandés. La culasse du canon de 75, les mitrailleuses de 30 et de 50, la *Thomson* et le *Colt* n'ont bientôt plus de secret pour nous. [...]

Commencent alors les manœuvres réelles, en char cette fois. Attaques simulées, tirs sur cible, à l'arrêt et en marche ; l'entraînement est intensif. Parallèlement, nous sommes soumis à une discipline de fer. Il n'y a pas de place pour le laisser-aller ou la négligence. Nous sommes dressés d'une main ferme dans le plus pur esprit de la cavalerie. Le sport a aussi sa place dans nos emplois du temps : le décaissage matinal est quotidien. Bref, notre formation bat son plein, et nous présentons une allure assez martiale. »<sup>525</sup>

En ce qui concerne les pilotes, rappelons le récit de Raymond Galbrun :

« **La formation initiale de pilote de char :**

[... Nous sommes restés quinze jours à PARIS. J'ai fait trois heures d'école de conduite de char. Un char, c'est trente-deux tonnes, des chenilles pour tourner, pas de frein pour s'arrêter, il faut rétrograder, double débrayage indispensable, visibilité très réduite surtout au combat, on roule au périscope avec obéissance aveugle aux ordres du chef. Voilà, au bout de trois heures, on m'affecta comme chauffeur en second (c'est-à-dire que je ne conduisais jamais). En revanche, j'avais une mitrailleuse qu'il m'a fallu découvrir. Il paraît que je savais conduire un char ?...]

»<sup>526</sup>

Pour l'équipage, c'était le drill qui primait avec notamment l'école d'équipage.

« Des civils anglais se chargent de l'assainissement du camp. J'admire cette organisation qui nous laisse le temps de nous entraîner, de perfectionner notre apprentissage de la guerre des blindés. Auparavant, je n'avais jamais fait attention à un arbre en boule, ni à situer un véhicule ou un groupe d'hommes ou un monument, à un ou deux doigts, à droite ou à gauche de l'arbre en boule<sup>527</sup>. Nous apprenons aussi à nous placer en défilement de tourelles, de façon à voir sans être vus.

Tous ces exercices remplissent notre semaine. »<sup>528</sup>

Durant les pauses tactiques, les équipages continuaient à s'entraîner et c'était surtout un entraînement technique. Ainsi en était-il pour les TD qui devaient s'accoutumer au tir indirect. C'est à cette fin que le 28 septembre, le 2<sup>ème</sup> RD fit un exercice de tir indirect.<sup>529</sup>

Le rythme étant élevé, certains ne retinrent, et n'en firent état, que des grandes manœuvres et exercices.

« « Depuis la création de la Division jusqu'en juin 1944 se déroule un période d'instruction intensive au cours de laquelle toutes les unités apprennent à travailler en étroite coopération. Elle est jalonnée : par des exercices de Cadres, des manœuvres de Transmissions et de P.C., des manœuvres Inter-Armes, comme celles de BEDEAU, de PERREGAUX et MASCARA, de BOUGUIRAT, de CASSAIGNE et RENAULT, de RELIZANE, l'entraînement à l'invasion sur les plages à l'Ouest de MOSTAGANEM, SAINT-LEU, PORT-AUX-POULES, la MACTA, OUREAH, les exercices d'embarquement à ARZEW et sur les « AREAS » de la VII<sup>e</sup> Armée Américaines. »<sup>530</sup>

Les unités blindées françaises engagées en 1944 sur le front occidental étaient composées d'hommes aux origines et au passé divers. Elles avaient toutes une histoire propre qui en faisait la singularité et permettait la cohésion des équipages autour de leur étendards et drapeaux.

Elles avaient suivi la même formation à l'issue de leur équipement par le gouvernement américain. Cette unicité de la formation était-elle également de mise dans le domaine de l'emploi ? D'où venait le corpus doctrinal qui régissait la tactique des grandes unités ? Pour répondre à ces questions, il convient de s'intéresser à la doctrine régissant l'emploi des blindés.

---

<sup>525</sup> de Boisboissel Alain, *Chars souvenirs*, Economica, Paris, 2010, 107 p, p 13 et 14..

<sup>526</sup> Raymond Galbrun, *Op. Cit.*

<sup>527</sup> Il s'agit là d'une technique de désignation d'objectif.

<sup>528</sup> Thomas Jean-Marie, *Op. Cit.* p 83 et 84.

<sup>529</sup> Perol Jean-Pierre, *Carnet de guerre 2ème RD 2ème Escadron 2ème Peloton 25608-1944/09-06-1945 Crillon II*, (décembre 1988), SHD carton 1 KT 638.

<sup>530</sup> Brugière Théo, *Op.cit.* p 18.

## **Chapitre 2 : Une doctrine d'emploi américaine adaptée par les Français**

« TOUTES LES DOCTRINES, TOUTES LES ÉCOLES,  
TOUTES LES RÉVOLTES, N'ONT QU'UN TEMPS. »

Charles de Gaulle

Les Américains conditionnèrent leur aide à l'utilisation de leurs matériels, à l'adoption de leur modèle de grande unité et de leur doctrine d'emploi des unités blindées.

Les blindés français furent donc engagés selon la doctrine américaine lors de la campagne de France.

Selon le dictionnaire Larousse, la doctrine est un « Ensemble de croyances ou de principes traduisant une conception de l'univers, de la société, etc., constituant un système d'enseignement religieux, philosophique, politique, etc., et s'accompagnant souvent de la formulation de règles de pensée ou de conduite : Une doctrine morale, économique. Une doctrine idéaliste, matérialiste »<sup>531</sup>.

Transposée dans le vocabulaire militaire, « la doctrine sert à organiser la conduite de la guerre. Traduisant la complexité des opérations militaires en principes d'action simples et opératoires, sous-tendue par le principe d'efficacité, elle capitalise les acquis de l'expérience et de l'histoire, tout en se tournant vers l'avenir. En permanente évolution, elle couvre un champ très vaste, allant de l'emploi des forces interarmées jusqu'aux modalités et procédures particulières de mise en œuvre des unités et de certains systèmes d'armes.

Son but est de donner à la réflexion un cadre analytique et rigoureux. Elle définit les principes de l'action commune des forces. Il en résulte un ensemble de préceptes, de règles et de méthode approuvés et prescrits par le commandement, qui fournit aux forces un référentiel commun de la pensée qu'elle formalise, et de l'action dont elle fixe les principes de mise en œuvre des modalités d'exécution. »<sup>532</sup>

Mais la doctrine américaine était-elle mise en œuvre à la lettre par les unités françaises ? Les commandeurs prirent-ils du recul vis-à-vis des manuels d'emploi ?

Pour répondre à ces questions, il faut, dans un premier temps, revenir sur l'évolution de la doctrine française dans l'entre-deux guerres, puis étudier les principaux documents de doctrine américains ayant traités à l'emploi des blindés avant d'en voir quel emploi les français en firent et de la comparer rapidement à la doctrine allemande.

## **I : La doctrine française**

Malgré les tentatives et les efforts de quelques chefs et penseurs militaires, la doctrine française d'emploi des blindés évolua peu durant l'entre-deux guerres. Elle resta relativement figée et empreinte des enseignements de la première guerre mondiale. Le char était un engin d'accompagnement de l'infanterie et ne devait pas être un moyen de rupture tel que l'avait envisagé le général Estienne. Cette conception, trop offensive, allait à l'encontre du pacifisme régnant à l'issue du conflit mondial. Comme l'écrivait le général Weygand :

« La France ne songe pas à l'offensive et n'en prépare pas les moyens. »<sup>533</sup>

Cependant, la débâcle de 1940 contraignit les états-majors à revoir l'emploi des unités blindées à la lumière des différents rétex de la campagne de mai et juin. Ces réflexions aboutirent à l'ébauche d'une nouvelle doctrine d'emploi, plus proche de celle qui allait être mise en œuvre par les alliés.

---

<sup>531</sup> <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/doctrine>

<sup>532</sup> <http://www.cdec.terre.defense.gouv.fr/doctrine/doctrine-et-armee/definition-de-la-doctrine>.

<sup>533</sup> Note sans date, Fonds Weygand, SHD carton 1 K 130/1.

Avant de décrire cette nouvelle doctrine, il convient de s'arrêter sur la construction du modèle d'emploi des blindés de l'entre-deux guerres avant d'examiner quels rétex furent tirés des combats de 1940.

### **1 : La construction du modèle**

Le modèle qui prévalait en 1940 avait pour origines les enseignements tirés de la première guerre mondiale. Son fondement était l'IGU 36 même si deux concepts d'emploi évoluèrent en parallèle au cours des années 30.

#### **Les origines : les réflexions d'après-guerre**

À la fin de la Grande Guerre, les états-majors se posèrent la question du devenir de cette arme nouvelle qu'étaient les chars d'assaut. Devaient-ils rattacher l'Artillerie Spéciale (AS) à l'infanterie, à la cavalerie ou en faire une arme indépendante comme le préconisait son fondateur ?

« Restait la solution de créer une nouvelle Arme et cette solution fut envisagée par le grand quartier général dans une étude rédigée en février 1919. Le général Estienne fit la même proposition dans un rapport que lui demanda le maréchal Pétain et qu'il remit au mois de mai 1919. Ce dernier document offrait d'ailleurs l'intérêt d'énoncer un ensemble de notions que le lieutenant-colonel de Gaulle reprendrait en mai 1934 dans son livre *Vers l'armée de métier*. Estienne n'avait-il pas écrit : « L'apparition sur le champ de bataille de véhicules mécaniques à chenilles est un événement dont l'importance égale celle de l'invention de la poudre à canon. A mon avis, cette apparition bouleversera bientôt, dans leurs fondements séculaires, non seulement la tactique mais encore la stratégie et, par suite, l'organisation des armées, chose d'une extrême importance à la veille de la refonte de nos institutions militaires... »

Dans une conférence fait en février 1920, le général Estienne fut encore plus net : « Il faut, disait-il, que l'infanterie laisse au char la mission de conquérir [...]. Le char est une arme indépendante sans analogie avec l'infanterie... », et il avait ajouté : « Les chars et l'aviation se complètent admirablement... ». »<sup>534</sup>

L'indépendance des chars ne fut, hélas, pas reconnue et l'option choisie fut le rattachement à l'infanterie et l'enfermement dans le dogme de l'accompagnement de la « reine des batailles ». Un décret du 13 mai 1920 officialisait cette décision. Son article premier disposait :

« Il est créé au Ministère de la Guerre (direction de l'infanterie) une section des Chars de Combat.

Ses attributions sont :

- 1<sup>o</sup> Instruction du personnel (officiers et hommes de troupes)
- 2<sup>o</sup> Organisation, administration, entretien et mobilisation des unités. »<sup>535</sup>

La mise en œuvre de ce décret fut assurée par une instruction. Elle renommait l'AS en chars de combat. Les noms des unités et les appellations du personnel étaient modifiés pour s'aligner sur ceux de l'infanterie : les groupements et groupes devenaient bataillons et compagnies, les maréchaux des logis étaient appelés sergents, les brigadiers, caporaux et les canonniers, chasseurs. Enfin les chars de combat formaient une subdivision d'armes de l'infanterie.<sup>536</sup>

Ce rattachement à l'infanterie était l'illustration de la pensée stratégique dominante du moment qui était la prédominance du feu et de la défensive sur le mouvement et l'offensive. Ce

---

<sup>534</sup> Rocolle Pierre, *La guerre de 1940, les illusions novembre 1918 mai 1940*, Armand COLIN, Paris, 1990, 363 p, p 18.

<sup>535</sup> Décret du 13 mai 1920 portant création d'une section des chars de combat à la direction de l'infanterie, SHD carton 9 N 147.

<sup>536</sup> Ministère de la guerre, Etat-Major de l'armée, Bureau de l'organisation et de la mobilisation de l'Armée, N° 9633 1/11 du 12 juillet 1920, *Instruction portant application du décret du 13 mai 1920 portant création d'une section de chars de combat à la direction de l'infanterie*, SHD carton 9 N 147.

dogme fut inscrit dans me marbre par *l'Instruction provisoire sur l'emploi tactique des grandes unités 1921* (IGU 21).

Le but de la commission de rédaction de cette instruction, présidée par le maréchal Pétain était de mettre noir sur blanc les enseignements de la première guerre mondiale. Cet objectif fut atteint au-delà de toute espérance et l'IGU 21 érigea en dogme intangible la prédominance du feu. Les armes devenant de plus en plus puissantes, le feu serait de plus en plus fort et seule la défense serait la bonne stratégie : il s'agissait d'user l'ennemi.

Rédigée sous le magistère du maréchal Pétain chantre du front continu, l'IGU 21 figea la pensée stratégique officielle pendant une quinzaine d'années. Ceci n'empêcha pas certains esprits novateurs, voire rebelle, d'envisager l'emploi des unités blindées d'une autre façon prenant ainsi le relais du général Estienne. Le plus célèbre fut, bien sûr, Charles de Gaulle, mais son grade ne lui permettait pas d'influer réellement sur la rédaction des doctrines d'emploi. Même le général Weygand, malgré ses tentatives, notamment la création des DLM dont il fut à l'origine, ne put rien contre les tenants du front continu.

Au sein des inspections d'armes, quelques officiers tentèrent d'offrir une place plus importante et une certaine liberté d'action aux unités blindées naissantes. Ce fut le cas des cavaliers avec la *Notice provisoire sur l'emploi des unités motorisées et mécaniques de la cavalerie* de 1935. Y préfiguraient l'organisation des futures grandes unités blindées ainsi que des concepts d'emploi plus offensifs.<sup>537</sup>

Au milieu des années trente, il fut nécessaire de prendre en compte les évolutions techniques, et notamment la motorisation croissante de la société et par ricochet des unités que l'IGU 21 n'avait pas anticipé.

« Prévoir la guerre et s'y préparer est, hélas, une inévitable nécessité. Or nous avons vu que pour des raisons stratégiques, tactiques, financières et d'effectifs, la motorisation de l'armée s'impose, la question carburant, qui aurait pu être hier une objection, ne peut en être une aujourd'hui. »<sup>538</sup>

Une nouvelle instruction fut donc mise en chantier. Très proche de l'IGU 21, l'IGU 36 n'en présentait pas moins quelques innovations en matière d'actons offensives dans l'emploi des blindés.

## **L'IGU 36 base de la doctrine avant 1940**

Tout comme l'IGU 21, l'IGU 36 mettait en évidence le rôle de l'infanterie dans le combat. Elle était chargée de l'effort principal.

### **« 34. L'infanterie est chargée de la mission principale au combat**

Protégée et accompagnée par ses propres feux et par les feux de l'artillerie, éventuellement précédée et appuyée par les chars de combat, l'aviation, etc., elle conquiert le terrain, l'occupe, l'organise et le conserve. »<sup>539</sup>

Les chars n'étaient envisagés que comme appui. Leur définition et leur mission étaient précisées dans une formulation qui restreignait leur rôle et minorait leur importance.

« 37. Les chars de combat sont des engins blindés susceptibles de se mouvoir plus ou moins rapidement suivant leurs qualités techniques.

Leur vitesse et leur mobilité peuvent être notablement réduites par les difficultés du terrain, naturelles ou artificielles.

Ils sont en mesure de pratiquer des passages dans certains obstacles passifs et de neutraliser ou de détruire, de près, les résistances actives.

---

<sup>537</sup> Voir Saint-Martin Gérard, *L'arme blindée française, tome 1, Op. Cit.* p 44.

<sup>538</sup> Camon Hubert (général), *Op. Cit.* p 131.

<sup>539</sup> Ministère de la guerre, *Instruction sur l'emploi tactique des grandes unités, Op. Cit.* p 35.



Ils peuvent, à eux seuls, dans certaines circonstances favorables, interdire momentanément le terrain.  *Ils ne peuvent jamais l'occuper définitivement.*

En général, leur action, même massive, ne peut suffire, sans la coopération des autres armées, à rompre des positions *très solidement* organisées. »<sup>540</sup>

Les missions qui leur étaient confiées étaient relativement limitées au regard de leur potentiel et centrées sur l'accompagnement de l'infanterie.

« Les chars de combat peuvent recevoir pour mission :

- soit d'accompagner l'infanterie au combat et d'agir en liaison intime avec elle en s'attaquant aux armes automatiques qui arrêtent la progression ;
- soit précéder largement l'infanterie et les chars d'accompagnement sur leurs objectifs successifs ;
- soit s'attaquer aux formations blindées ennemies ;
- soit pénétrer profondément dans le dispositif adverse dès qu'il paraît suffisamment ébranlé et d'atteindre ainsi les armes les plus lointaines et les organes de commandement. »<sup>541</sup>

Les chars pouvaient former l'ossature de détachement mécanique pour exploiter « *lorsqu'il n'existe plus de résistances très sérieuses* et que l'exploitation du succès semble possible ». <sup>542</sup>

Les chars équipés de radio pouvaient manœuvrer d'emblée.

Après l'infanterie, l'IGU 36 abordait la cavalerie et ses spécificités. C'était l'arme du mouvement qui renseignait, couvrait et combattait. Elle était composée de différentes subdivisions dont des unités motorisées et mécanisées

« 44. La cavalerie comprend des unités à cheval, des unités motorisées (dragons portés, motocyclistes), des unités mécaniques (auto-mitrailleuses et chars). [...]

Les unités mécaniques sont armées de mitrailleuses et de canon sous blindage. Elles sont dotées de moyens de transmissions radio-électriques. »<sup>543</sup>

Les divisions de cavalerie étaient dotées de moyens rapides et puissants, même si le cheval était encore souvent cité. La DLM était rapidement évoquée mais son caractère particulier était reconnu.

« Certaines divisions reçoivent une composition spéciale : telles sont les *divisions légères mécaniques*. »<sup>544</sup>

Au niveau du corps d'armée, un commandant des chars de corps d'armée répartissait les unités de chars entre les différentes divisions en fonction de leur mission. Aucune action d'ensemble n'était envisagée.

Dans le cadre d'une offensive, les grandes unités, ne pouvant agir seule, recevaient des renforcements notamment de chars mais essentiellement au profit de l'infanterie.

« Les chars sont particulièrement aptes à aider l'infanterie à surmonter les difficultés qu'elle rencontre au cours de la progression. »<sup>545</sup>

Dans l'attaque, les chars étaient employés en nombre sur un large front et dans la profondeur afin de favoriser la progression de l'infanterie.<sup>546</sup>

---

<sup>540</sup> *Idem* p 36.

<sup>541</sup> *Idem* p 36.

<sup>542</sup> *Idem*.

<sup>543</sup> *Idem* p 38.

<sup>544</sup> *Idem* p 46.

<sup>545</sup> *Idem* p 81.

<sup>546</sup> Ceci était en contradiction avec le principe de concentration des efforts.

Les unités de chars étaient soit subordonnées à l'infanterie pour l'accompagner soit gardées aux ordres pour la manœuvre d'ensemble (unités de chars de manœuvre d'ensemble).

Les unités de chars de manœuvre d'ensemble avaient une certaine autonomie et recevaient des missions indépendamment de l'infanterie mais les unités de chars reçoivent des missions autonomes de l'infanterie mais c'était « des missions successives, précises et limitées dans l'espace »<sup>547</sup>. La liberté d'action était donc très étroite.

Dans les actions défensives, les chars pouvaient être utilisés contre les chars ennemis.

« Des unités de chars tenues en réserve se tiennent prêtes à effectuer des actions offensives contre les engins blindés dissociés par les actions précédentes.

*La protection des flancs et des arrières est prévue avec soin en raison de l'étendue du rayon d'action des engins actuels. »*<sup>548</sup>

Après un chapitre consacré à la division de cavalerie<sup>549</sup> qui disposait que cette unité puissante et mobile, devait sa valeur offensive à sa dotation en engins blindés et qu'elle constituait une masse de manœuvre puissante, un chapitre particulier était consacré à la DLM.

Les DLM étaient mobiles et bien protégées grâce aux engins blindés. Les blindés fournissaient des opportunités d'actions brutales en offensive et de bonnes possibilités d'interdiction en défensive.

Les blindés étaient les éléments dynamiques des DLM dont les modes d'action étaient l'attaque et la contre-attaque.

Leurs principales missions étaient :

« - *une mission d'exploration* au profite des grandes unités ; la division légère mécanique est susceptible de lancer ses détachements de découverte sur un front de 40 à 60 kilomètres à une distance qui peut atteindre 100 à 150 kilomètres à une vitesse de 15 à 20 kilomètres à l'heure ;

- *une mission de sûreté* : au début des opérations, en couverture ou en réserve de couverture, au cours des opérations, qu'il s'agisse de couvrir l'entrée en action de forces motorisées ou de protéger au loin le front ou le flanc de forces opérant une manœuvre offensive ou défensive ;

- *une mission d'intervention dans la bataille* :

Dans la bataille *offensive*, elle peut, après une rupture du front de l'ennemi, faire irruption à travers le système de communications, ou déborder rapidement une des ailes adverses en liant son action dans le temps avec les attaques d'autres Grandes Unités. Après un succès, ses qualités de vitesse trouvent leur emploi le plus complet dans la poursuite.

Dans la bataille *défensive*, elle peut manœuvrer en retraite ou, maintenue en réserve, intervenir pour aveugler une brèche ou contre-attaquer un ennemi victorieux.

La combinaison de l'action de force aériennes et de la division légère mécanique est particulièrement fructueuse. »<sup>550</sup>

Le couple avion char était ainsi envisagé ainsi que l'exploitation.

L'IGU 36 même si elle reprenait en grande partie les dogmes énoncés dans l'IGU 21 laissait envisager quelques pistes nouvelles d'emploi des blindés, notamment avec les DLM. Elle fut déclinée en règlement d'emploi, entre autres, par chacune des inspections qui possédaient des engins blindés. Ces règlements d'emploi reflétaient des doctrines d'emploi différentes.

---

<sup>547</sup> *Idem* p 82.

<sup>548</sup> *Idem* p 91.

<sup>549</sup> *Idem* p 146 et 147.

<sup>550</sup> *Idem* p 148.

## Deux doctrines d'emploi différentes

Dans la France de l'entre-deux guerres coexistaient deux doctrines d'emploi des blindés différentes. Ceci s'exprimait non seulement dans la doctrine mais aussi dans l'organisation et l'équipement des grandes unités puisque l'infanterie et la cavalerie développèrent des systèmes d'armes différents.

*Les chars de combat et l'avènement de la division cuirassée.*

L'infanterie mit plus de temps que la cavalerie à concevoir sa grande unité blindée. La décision de création de ce type d'unité datait de la fin 1937.

« M. le Général GAMELIN, chef d'Etat-Major Général de l'Armée, Vice- président du conseil Supérieur de la Guerre ouvre la séance à 9 heures 45.

Il rappelle que le Conseil Supérieur de la Guerre s'est, au cours de sa réunion du 15 décembre 1937, prononcé sur le principe de la constitution de Divisions Cuirassées et a émis l'avis de procéder, dans le courant de 1938, à des études et expériences en vue de définir la composition et les possibilités d'emploi d'une Grande Unité de ce type. »<sup>551</sup>

Lors de cette séance du 2 décembre, les capacités offensives de la division cuirassée furent mises en évidence par le général Gamelin.

« Le général Gamelin expose que la Division Cuirassée, instrument "rare et précieux" [...] doit être considérée, avant tout, comme un organe de bataille, et qu'il faut réserver cet outil puissant, dont l'emploi ne se conçoit que dans le cadre du Corps d'Armée ou du Corps de Cavalerie, pour une action en force sur un point décisif dans la bataille, et en vue des coups de force rapide dans l'exploitation. Elle peut cependant être appelée à jouer un rôle considérable, en contre-attaque dans la période initiale des opérations. »<sup>552</sup>

Au cours des débats, il fut questions de l'équipement et de l'organisation de ces grandes unités, le général Héring suggérant, rappelons-le, « une articulation plus souple de la Grande Unité en trois groupements comportant, essentiellement, chacun 2 bataillons de chars et constitués de manière à pouvoir vivre, se mouvoir et combattre séparément. »<sup>553</sup>

In fine, la création de deux divisions fut entérinée.

« Le débat sur ces différentes questions étant épuisé, le Général GAMELIN demande au Conseil qu'il se range aux propositions présentées par l'Etat-Major de l'Armée concernant les conditions de création et d'installation des deux divisions cuirassées. »<sup>554</sup>

Ces propositions s'appuyaient sur la notice provisoire sur les conditions et les modalités d'emploi des grandes unités cuirassées qui en précisait la nature.

« 2 – Les Grandes unités cuirassées ont comme caractéristiques principales la puissance, la protection et la mobilité.

De ce fait, leur manoeuvre, plus rapide que celle des Grandes Unités normales, doit permettre d'imprimer à l'offensive un rythme plus accéléré que par le passé.

Constituées en chars plus puissants et plus protégés, elles sont moins mobiles que les Divisions légères mécaniques ; elles s'apparentent néanmoins à ces dernières et sont, en particulier, très aptes à manoeuvrer en liaison avec elles. »<sup>555</sup>

Les capacités offensives des chars étaient reconnues et apparaissait un semblant d'unicité de doctrine avec la cavalerie en même temps que tendait à disparaître le « dictat » de l'accompagnement de l'infanterie. En ce sens elle complétait et allait plus loin que la *Notice*

---

<sup>551</sup> CSG Rapports de présentation du CSG et PV de séances 1938 et 1939.7/83, séance tenue le 2 décembre 1938, *Op. Cit.* p 1, SHD carton 1 N 38.

<sup>552</sup> *Idem* p 1 et 2.

<sup>553</sup> *Idem* p 4.

<sup>554</sup> *Idem* p 29.

<sup>555</sup> Conseil Supérieur de la Guerre, Le Général Vice Président N° 2833 \_ *S Note Provisoire sur les Conditions et les Modalités d'emploi des Grandes Unités Cuirassées*, Secret du 28 Juin 1938 Exemplaire N° 2, 18 p, p 2, SHD carton 1 N 38.

*provisoire sur l'emploi des chars modernes* du 15 décembre 1937<sup>556</sup> qui restait sur les travers des textes précédents en insistant sur la nécessité de travailler « *en collaboration intime avec les autres armes, l'infanterie en particulier* ».

La note soulignait l'importance du mouvement et de la puissance : « de l'examen de ces propriétés, il résulte que les Grandes Unités Cuirassées trouveront leur emploi dans les opérations où le mouvement joue un rôle prépondérant et, de préférence, dans des actions de force exigeant à la fois, soudaineté et puissance. Ces conditions d'emploi se trouveront réunies, à des degrés divers, dans toutes les opérations offensives, mais en particulier dans celles qui sont menées contre un ennemi imparfaitement installé sur le terrain ou disposant de moyens réduits. Pour ces dernières opérations, la soudaineté de l'action peut avoir des conséquences importantes. L'emploi des Grandes Unités Cuirassées se présentera notamment :

- 1°/-dans la bataille offensive, au cours du développement des attaques, en vue de prolonger l'action normale des Divisions engagées, et de pénétrer rapidement et profondément dans le dispositif ennemi,
- 2°/-dans la contre-attaque,
- 3°/-dans l'exploitation,
- 4°/-dans l'action contre un ennemi cherchant à se rétablir après avoir subi un échec ou même manœuvrant en retraite,
- 5°/-dans la manœuvre d'aile, »<sup>557</sup>

Elle fut remplacée par la *Note provisoire sur les conditions et les modalités d'emploi des grandes unités cuirassées* N° 4617/EMA/3 du 16-12-1938.

Les principales différences par rapport à la note annulée résultaient dans les conditions d'engagement :

- «1- dans la bataille offensive, au cours du développement des attaques, en vue de prolonger l'action normale des Divisions engagées, et de pénétrer rapidement et profondément dans le dispositif ennemi ;
- 2- dans l'exploitation ; comme appui rapide et particulièrement efficace des forces mobiles (en particulier DLM et DC) qui en sont, en premier chef, chargées ;
- 3- dans la manœuvre d'aile ;
- 4- dans la contre attaque. »<sup>558</sup>

Ces notices furent déclinées en règlement d'emploi et complétées par une *Notice provisoire à l'usage des unités de la division cuirassée*.

Le *Règlement des unités de chars de combat 2 partie combat\_de* 1939, était une révision du *règlement d'emploi des unités de chars de combat* rendue nécessaire par la refonte de l'*instruction sur l'emploi tactique des grandes unités* et l'évolution technique et organisationnelle des chars. Il décrivait les modes d'action jusqu'au niveau compagnie. D'emblée la distinction entre chars d'accompagnement et chars de manœuvre d'ensemble était soulignée (p 31).

Les chars de manœuvre d'ensemble avaient un rôle offensif.

« 41. – Les unités de chars de manœuvre d'ensemble reçoivent du commandement de la Grande Unité des missions successives précises et limitées dans l'espace et dans le temps, ayant pour but :

- soit de précéder largement les groupements mixtes pour leur ouvrir la voie en détruisant ou neutralisant les armes agissant à vue directe aux moyennes et dans certaines conditions aux grandes distances (mitrailleuses et anti-chars) ; l'action qu'elles mènent s'exerce alors au profit de l'ensemble des groupements mixtes dans le compartiment de terrain attaqué, elle est réglée directement par le commandant de la Grande Unité ou par l'officier auquel il a délégué la direction de la lutte dans ce compartiment ;

---

<sup>556</sup> EMA, bureau des opérations militaires et instruction générale des Armées et direction de l'infanterie, bureau technique N° 03.484-3/EMA-M, *Notice provisoire sur l'emploi des chars modernes* du 15 décembre 1937, signée Gamelin, SHD carton 7 N 3455.

<sup>557</sup> *Note Provisoire sur les Conditions et les Modalités d'emploi des Grandes Unités Cuirassées*, Op. Cit p 2.

<sup>558</sup> BE N° 1750/EMA/3 du 28 décembre 1938 : *Note provisoire sur les conditions et les modalités d'emploi des grandes unités cuirassées* N° 4617/EMA/3 du 16-12-1938. *Annule et remplace la Note provisoire sur les conditions et les modalités d'emploi des grandes unités cuirassées* N°2833-5 du 28 juin 1938, SHD carton 7 N 3455.

- soit de pénétrer profondément dans le dispositif adverse dès qu'il est suffisamment ébranlé et d'atteindre les armes les plus éloignées (en particulier l'artillerie) et les organes de commandement.
- soit de s'attaquer aux formations blindées ennemies. »<sup>559</sup>

Mais le poids de l'infanterie restait prégnant et dans l'exploitation, les chars servaient à protéger ou à accélérer l'infiltration de l'infanterie (p 95).

L'appui feu aviation était envisagé et l'action pour détruire les armes constituant le plus grand danger pour les chars (chars, armes anti chars, etc...) y était décrite p 130.

*La notice provisoire à l'usage des unités de la division cuirassée* précisait et règlementait, pour les exécutants, les procédures de mise en œuvre des unités. Elle venait en complément de la note définissant les modalités d'emploi des grandes unités cuirassées. Elle décrivait les modes d'action des différentes unités : bataillon de chars, compagnies de chars, chasseurs portés en reprenant la *Note Provisoire sur les Conditions et les Modalités d'emploi des Grandes Unités Cuirassées* :

- « 1°/-dans la bataille offensive, au cours du développement des attaques, en vue de prolonger l'action normale des Divisions engagées, et de pénétrer rapidement et profondément dans le dispositif ennemi,
- 2°/-dans la contre-attaque,
- 3°/-dans l'exploitation,
- 4°/-dans l'action contre un ennemi cherchant à se rétablir après avoir subi un échec ou même manœuvrant en retraite,
- 5°/-dans la manœuvre d'aile. »<sup>560</sup>

Le dispositif d'attaque comportait habituellement deux à trois bataillons de chars en premier échelon (p 9).

Le Groupement Tactique (GT) était l'unité de manœuvre de la division cuirassée. Il comprenait : un ou plusieurs bataillons de chars, un bataillon de chasseurs, éventuellement de l'artillerie, du génie et de la reconnaissance (p 26).

L'attaque devait être montée en force, ce qui soulignait le rôle de char dans l'offensive.

« Le Commandant de Demi-Brigade<sup>561</sup> monte son attaque, dans le cadre de l'ordre du Général Commandant la Division Cuirassée, de manière à assurer une irruption puissante des chars dans la zone où il doit appliquer son effort principal. »<sup>562</sup>

L'exploitation était envisagée en liaison avec un groupement de reconnaissance. Dans l'offensive, le mouvement était important et les chars ne devaient pas se laisser ralentir par des résistances dont la réduction était laissée à l'infanterie appuyée par le deuxième échelon des blindés (p 28). La réduction de résistance ne devait pas ralentir le rythme de la progression, elle était confiée à l'infanterie appuyée par des chars du 2<sup>ème</sup> échelon.

Le pion de base était le BC qui était normalement indissociable.

« Le BC est l'unité de combat. Il ne doit pas être factionné. Exceptionnellement de petites unités de chars peuvent être détachées pour certaines missions particulière telles que :

- Flanc garde
- Soutien d'infanterie ou d'artillerie.

Son rôle est essentiellement de conquérir du terrain, parfois de l'interdire. »<sup>563</sup>

<sup>559</sup> *Règlement des unités de chars de combat 2 partie combat* (1939), p 32, SHD carton 7 N 3455.

<sup>560</sup> *Notice provisoire à l'usage des unités de la division cuirassée Op. Cit.*, p 2.

<sup>561</sup> Ou de groupement tactique, la demi-brigade étant une forma particulière et prévue pour être la plus courante d'un GT.

<sup>562</sup> *ibidem* p 26.

Le BC était un élément essentiel dans l'offensive et en particulier dans l'exploitation où vitesse et initiatives étaient de mise.

« Dans l'exploitation, il importe avant tout d'empêcher l'ennemi de se ressaisir. La vitesse de la manoeuvre est une condition principale de la réussite. Le Bataillon prend un dispositif de marche d'approche (éléments de sûreté, gros), il emploie le plus grand nombre d'itinéraires possibles – Les résistances ennemies sont prises à partie sans retard – Le plus large esprit d'initiative doit animer les exécutants dans cette phase. Sont seules arrêtées les fractions employées à la destruction des résistances accidentelles. »<sup>564</sup>

Le terrain conquis était occupé provisoirement par les chasseurs portés en attendant l'arrivée de l'infanterie (p 49). Enfin les grandes généralités et principes du combat chars contre chars étaient développés à la fin du document (p 70-71).

Cette notice laissait entrevoir des possibilités nouvelles pour les chars mais elle était en retard par rapport au développement de la DLM.

### *La cavalerie et l'avènement de la DLM*

Contrairement à l'infanterie, la cavalerie n'était pas restée prisonnière du dogme du char d'accompagnement. Après avoir hésité à l'idée d'abandonner la plus belle conquête de l'homme<sup>565</sup>, elle se lança résolument dans une réflexion sans *a priori* sur le rôle des chars et élaborait le concept d'emploi et d'organisation de la DLM. La doctrine était offensive et la DLM devait être utilisée dans l'exploitation.

« La D.L.M élargit sans désemparer la brèche, notamment par des actions de revers sur les points d'appui importants subsistant encore dans la profondeur de la zone d'attaque. Les réserves acheminées par le commandant de la D.L.M dans le sillage de la brigade de combat constituent des détachements légers d'exploitation (groupes de reconnaissance, éléments de découverte, dragons portés) chargés de s'insinuer sans délai dans toutes les fissures du dispositif adverse. Cette exploitation tactique procure le temps nécessaire à une nouvelle articulation de la D.L.M. en vue d'une exploitation stratégique. »<sup>566</sup>

Le concept de DLM était porteur d'espérance, le général Gamelin le préférant même à celui des *Panzerdivisionen*.

« Pour la cavalerie, question de principe. Je suis effrayé par accumulation chevaux vis-à-vis aviation. Je pense qu'il faut terrain ouvert et un peu d'espace.

Nous avons 3 divisions mécaniques qui a capacité mouvement que n'a pas cuirassée puis largement doté de moyens de défense.

Solution heureuse, plus heureuse que Panzer division. »<sup>567</sup>

Il prévoyait une articulation des troupes de mêlée en trois groupements.

« Aussi à la suite de nouvelles expériences, menées méthodiquement à Mourmelon en 1934, de nouvelles modifications furent elles apportées en juin 1935 à la composition de la D.L.M. Actuellement (septembre 1936), les Unités de Cavalerie de cette grande Unité s'articulent en 3 groupements :

- Un Régiment de découverte, organæ de recherches rapides de renseignements, actionné en campagne directement par le général de Division.

- Une Brigade de 2 Régiments de combat identiques, totalisant près de 200 engins blindés (y compris les voitures de Commandement à l'étude) organæ dont le mode d'action est plus particulièrement offensif.

---

<sup>563</sup> *Idem* p 29.

<sup>564</sup> *Idem* p 34.

<sup>565</sup> Les articles de la revue de la cavalerie d'après-guerre sont peu favorables à la mécanisation.

<sup>566</sup> Boucher J. Général (R), *L'arme blindée dans la guerre*, Paris, Payot, 1953, 268 p, p 36.

<sup>567</sup> Résumé de la séance d'étude du C.S.G. du 10 juillet 1939 (Notes prises par le Rapporteur du Conseil) (ajout manuscrit), SHD carton 1 N 38.

- Une Brigade de 2 Régiments de Dragons portés à 2 Bataillons, organisme caractérisé par une remarquable capacité d'occupation du terrain – Actuellement, l'un des Régiment est en voiture tous terrains, l'autre, de formation, sur camionnette de réquisition. Un allègement de cette brigade est actuellement en cours. »<sup>568</sup>

Le concept étant séduisant, la création de quatre divisions, avec des structures allégées par rapport au modèle initial, fut actée en juillet 1939.

« Le Conseil a estimé qu'il serait avantageux dans ces conditions, d'alléger la composition actuelle des D.C. qui pourraient être réduite à :

- 1 brigade de Cavalerie à 2 Régiments
- des unités mécaniques (B.D.P. et R.A.M.)
- de l'artillerie (2 Groupes de 105 C.)
- 1 Escadron anti-char.

d'obtenir ainsi par dédoublement des deux D.C. existantes 4 Divisions de type nouveau ("Divisions Légères") (1) et de renforcer avec les éléments à cheval restant disponibles, la composition des Groupes de reconnaissance.

(1) – Nouvelle dénomination des D.C. allégées, la dénomination des "Divisions Mécaniques" étant à substituer à d'autre part celle de D.L.M. employée jusqu'ici en raison du nombre de plus en plus grand d'engins puissants entrant dans la constitution des Unités. »<sup>569</sup>

Pour la grande majorité des états-majors, la doctrine d'emploi et le modèle d'organisation des unités blindées étaient les plus performants.

« Notre système de chars, basé sur la puissance, s'est révélé le seul susceptible de donner des résultats dans une bataille rangée et il maintient dans ce domaine une avance certaine sur les matériels allemands et italiens qu'on a vu mis en œuvre au bénéfice des nationalistes espagnols. »<sup>570</sup>

La suite infirma ses déclarations et après le désastre de 1940, les états-majors de l'armée d'armistice en tirèrent des enseignements.

## **2 : les leçons de 1940 et de la campagne de Tunisie**

Les états-majors avaient négligé les enseignements de la campagne de Pologne comme le souligne Pierre Roccolle.

« Sur le plan de la manœuvre terrestre, les foudroyants succès remportés par les Panzers n'avaient pourtant pas conduit à modifier nos conceptions sur l'emploi des chars. Quoi de plus significatif que le rapport rédigé le 1<sup>er</sup> décembre 1939 par le général Keller, inspecteur général des chars de combat. Son passage essentiel était ainsi rédigé : « Il m'apparaît hasardeux de considérer comme caducs les enseignements de la dernière guerre, qu'en dernière analyse aucun ensemble de faits suffisamment probants n'est venu infirmer... »

« Cette conception du char, auxiliaire de l'infanterie, qui seule en occupant le terrain sanctionne le succès, est à la base de l'emploi des chars : elle entraîne la subordination des chars d'accompagnement à l'infanterie... »

Nombreux furent d'ailleurs ceux qui furent tentés de minimiser les enseignements de la campagne de Pologne, en observant tout d'abord que les Panzers avaient pu réaliser des percées profondes parce qu'elles ne s'étaient pas heurtées à des fortifications et même à des organisations de campagne. »<sup>571</sup>

Cette erreur ne fut pas réitérée après le désastre de mai-juin 1940, et les états-majors se mirent rapidement au travail pour analyser les raisons de la déroute et en tirer les conséquences. Ils firent de même après la campagne de Tunisie.

---

<sup>568</sup> Centre technique d'armée, cycle des colonels, 13 octobre 1936, *la division légère mécanique*, conférence du CES Touzet du Vigier, *Op. Cit.* p 12-13.

<sup>569</sup> Rapport de la réunion du CSG du 10 juillet en date du 18 juillet 1939, SHD carton 1 N 38.

<sup>570</sup> EMA/2 SAE relations et crises internationales 1939, *Le problème militaire français*, note sans référence ni auteur, SHD carton 7 N 2524.

<sup>571</sup> Roccolle Pierre, *Op. Cit.* p 234-235.

## Le constat de 1940

La plus importante des conséquences de la campagne de France en matière d'emploi des blindés fut l'abandon du dogme de l'accompagnement de l'infanterie par les chars et la fin de la dichotomie chars d'infanterie vs chars de cavalerie.

Dès 1941, une étude de l'état-major du rapport du général Keller sur les chars de combat pendant la campagne 1939-40 de mars 1941 le précisait.

« « Toutes nos disponibilités en chars devront être consacrées à la création de Divisions blindées spécifiquement offensives. A côté d'elles, des G.U. non blindées organisées pour l'occupation et la défensive. Proscription des bataillons de chars indépendants tant que nous ne disposerons pas d'un certain luxe de matériel. »<sup>572</sup>

Les chars ne devaient plus être au service de l'infanterie mais au contraire, les autres armes devaient coordonner leurs actions sur celles des blindés, comme le soulignait le colonel de Vernejoul évoquant les GT et insistant également sur l'importance du lien organique au combat.

« - Une des qualités primordiales d'une Troupe est la cohésion.

- Le meilleur emploi au combat d'une Unité a lieu dans le cadre de ses liens organiques. Soutenir le contraire serait nié l'influence du Chef, le rôle de l'instruction etc... la dernière guerre l'a prouvé une fois de plus. [...]

Le char est le vainqueur de la Dernière guerre. Livré à lui-même, il est voué à l'insuccès. Les autres armes doivent régler leur action sur la sienne : aviation, arme de DCA, de DCB, artillerie, dragons portés.

Pour intervenir rapidement et efficacement, les groupements tactiques, qui réalisent les appuis réciproques indispensables de ces différents éléments, ne doivent pas être temporaires, mais autant que possible organiques.

Une décentralisation de ces moyens est donc nécessaire. Il faut les grouper autant que possible dans la même petite Unité, dès le temps de paix. Il en résultera au combat un emploi en combinaison intime. »<sup>573</sup>

Même s'il faisait encore la distinction entre chars lourds et chars moyens, il donnait la priorité à l'action des blindés aussi bien dans la prise de contact que dans les actions de rupture. La coopération avec l'armée de l'air était ardemment souhaitée.

« III - TACTIQUE D'EMPLOI

Les chars sont employés en liaison intime avec l'aviation (Reconnaissance, - Bombardement en piqué etc...)

- Prise de contact par les chars moyens sous la protection de l'appui des feux des chars lourds des pelotons.

- Engagement avec les chars lourds des pelotons et des Escadrons qui étendent la ligne de feu, par l'arrivée successive de nouvelles Unités, et recherchent le débordement.

- Action de rupture avec les chars lourds du Colonel, utilisés dans la phase précédente comme Artillerie d'appui directe. »<sup>574</sup>

De même, la nécessité d'employer les chars en masse et non en ordre dispersé était reconnue comme l'a écrit le général Keller.

« La première défense pour des chars consiste à être suffisamment nombreux sur le terrain pour que si un appareil ou deux sont surpris, un troisième ait le temps de découvrir l'adversaire et de le détruire avant d'être lui-même immobilisé. »<sup>575</sup>

À partir de ces constats, les états-majors élaborèrent des projets d'évolution de la doctrine et de l'organisation.

## Les projets d'aménagement

---

<sup>572</sup> Bureau : Etat-Major Officier Cdt RENAUDEAU d'ARC 22 mars 1941, SHD carton 3 P 112.

<sup>573</sup> 12<sup>e</sup> Régiment de Cuirassiers, Secret, le 12 février 1941 *Projet de composition d'un Régiment de Chars de Combat de Cavalerie d'un Division Légère Mécanique* par le Lieutenant-Colonel de Vernejoul, 7 p, p 4, SHD carton 3 P 112.

<sup>574</sup> *Idem* p 6.

<sup>575</sup> Cité par Schiavon Max, *Les chars français en 1939/40, Batailles et Blindés* N° 59, février-mars 2014, éditions karaktere, Aix en Provence, p 26 à 41, p 38.



En vue d'aménager la doctrine d'emploi certains principes furent proposés. Le premier était l'unicité de direction, ce qui fut réalisé avec le rattachement de tous les éléments mécaniques à la cavalerie.

La question du nombre se posa mais vue les conditions imposées à l'armée d'armistice, il était difficile d'y répondre de façon efficiente.

En termes d'emploi, le combat chars contre chars était préconisé en insistant sur la mobilité et la puissance de feu.

« Comment mener la lutte contre les chars adverses ?

Le général Heintz Guderian nous l'a soufflé :

par la manœuvre et par le feu

La vitesse, la mobilité à travers tous terrains et un armement puissant, tels sont les moyens nécessaires au char pour détruire son adversaire. »<sup>576</sup>

Ces études et ces réflexions menèrent à l'élaboration de différents projets dont, entre autres, la création d'une arme mécanique dont l'ossature doctrinale reposait sur les principes suivants :

« I – POSSIBILITE DE CONSTITUER, organiquement ou non,  
- des GROUPEMENTS MIXTES, avec des éléments pour :

- reconnaître,

- fixer,

- déborder, ou, si impossible, rompre ;

- des GROUPEMENTS COMPLETS, avec :

- leurs chars et leur Infanterie spécialisée (le minimum nécessaire).

- leurs engins anti-chars et leurs mortiers ;

- leur Artillerie d'accompagnement ;

- leur D.C.A.

- leur aviation.

II – PROCURER DES FACILITES DE MANOEUVRE

- pour prendre contact (avant-garde et éclaireurs de terrain).

- pour disposer de réserves aux différents échelons, en vue de l'attaque ou la manœuvre.

D'où l'adoption de l'ordre ternaire, permettant d'avoir toujours une ligne de combat nourrie et une réserve (sinon les réserves sont constituées au détriment de la ligne de combat : Belgique, Merdorp).

III – FACILITER LE COMMANDEMENT

Chaque chef : - dispose d'une Unité peu lourde, facilement maniable dans la vitesse ;

- commande à ses subordonnés dont le nombre réduit permet l'emploi de la radio.

IV – ASSURER LA DEFENSE DES P.C. ET DES ARRIERES

Avec les moyens anti-chars et contre avions. »<sup>577</sup>

Ces projets furent amendés en fonction du rétex de la campagne de Tunisie.

## **Le rétex des campagnes suivantes**

Même s'ils intervinrent avec du matériel obsolète, les enseignements de la campagne de Tunisie tirés par les Français confirmèrent généralement ceux de 1940.

L'emploi des blindés devait rompre avec les doctrines issues de la première guerre mondiale.

« ...les facteurs du succès résident pleinement dans la coopération des calibres et des armes entre les mains d'un même Chef ; ainsi que de leur emploi dans un sens tactique nouveau dégagé des routines des guerres de position ou de conceptions timides dues à nos revers de 40. »<sup>578</sup>

<sup>576</sup> *Étude sur l'arme aéro-mécanique, Op. Cit.* p 16.

<sup>577</sup> *Projet d'organisation de l'arme mécanique*, général de La Font, sans date ni enregistrement, SHD carton 3 P 146.

L'emploi des chars en masse et toujours dans l'action était retenu. Il s'agissait de faire du volume pour paralyser l'adversaire.

« ... si les Allemands avaient eu l'intention de se dégager, c'est sur nous qu'ils l'auraient certainement fait.

Comment leur ôter l'intention : en faisant du volume en montrant tous nos moyens, plutôt que tous nos moyens, en nous activant en toutes occasions, en tirant etc... »<sup>579</sup>

La vitesse d'exécution était aussi un facteur de succès avec le harcèlement de l'adversaire. Il ne fallait pas lui laisser de répit afin qu'il ne pût pas se réorganiser.

« Préparation dans le détail sur la carte, répartition a priori des missions, tir a priori, le tout pour éviter toute perte de temps, et conserver le plus complètement possible l'avantage du succès.

C'est ainsi qu'en une heure à peine nous parcourons 20 Kms. [...]

Aucun répit ne doit être laissé à l'ennemi, dont il se servirait pour poursuivre ses destructions et s'organiser. Aucun répit ne doit être laissé aux éléments d'exploitation pour que l'extraordinaire facteur moral, qui est pour eux, cette marche en avant ininterrompue ne réalise d'affaiblissement. »<sup>580</sup>

Les blindés avaient un rôle prépondérant dans l'exploitation. Ils devaient éviter l'attaque frontale et se réserver pour la suite de l'action. La manœuvre était à privilégier au dépend de l'action de choc.

« Une exploitation doit être telle que l'ennemi en retraite ait toujours l'impression de ne pas disposer du temps nouveau pour s'installer et que par ce fait sa retraite se transforme en déroute. [...]

L'attaque frontale de chars en masse n'est plus à envisager normalement. [...]

Les chars par contre ont et conservent leur prérogative dans l'issue de la bataille. [...]

S'ils n'interviennent qu'en second plan dans l'attaque même ou comme élément de manœuvre. Ils restent cependant le facteur décisif de la réussite, de l'exploitation, où le problème sera simplifié au maximum et consistera à pousser sur l'adversaire, sur les axes, une masse de chars marchant au maximum de leur vitesse, qui devra être grande, susceptibles de faire face rapidement à toutes les réactions ennemies, par conséquent fortement blindé, et susceptibles d'en avoir la supériorité immédiate et par conséquent puissamment armé. [...]

Les chars ne jouant leur rôle que comme éléments de soutien, et surtout comme élément de manœuvre, non dans le cadre d'un compartiment de terrain mais dans le cadre d'une carte au 1/500.000 sinon au 1/200.000. »<sup>581</sup>

La réflexion se nourrit également des enseignements tirés par les Américains de leurs premiers contacts avec la Wehrmacht qui furent une très mauvaise surprise.

Le premier constat était plutôt positif puisqu'il ne remettait pas en cause le concept d'emploi de la DB.

« D'une manière générale, les doctrines d'emploi de la Division Blindée enseignée par l'arme blindée se sont révélées parfaitement saines. »<sup>582</sup>

Les déboires connus lors des premiers engagements étaient plus dus à une mauvaise assimilation et restitution de l'instruction qu'à un défaut doctrinal. Comme le soulignait les documents tactiques, la manœuvre était l'élément clef du succès. Les unités qui chargèrent aveuglément furent sévèrement sanctionnées par l'ennemi.

« 4) – Un tableau erroné a été fait aux Etats-Unis sur la vitesse et l'agressivité de la Division Blindée, qui a causé des pertes inutiles en hommes et en matériels dans les unités qui ont chargé aveuglément au combat, au lieu de

---

<sup>578</sup> 12° Régiment de Chasseurs d'Afrique, 7° Escadron, Campagne de Tunisie, 7 p, p 2, SHD fonds privés carton 1 K 412-1.

<sup>579</sup> *Idem* p 4.

<sup>580</sup> *Idem* p 6.

<sup>581</sup> *Idem* p 7 et 8.

<sup>582</sup> Division Blindée, Etat Major, 3°-Bureau, Etat Major de la I° D.B. (U.S.A.) Objet : *Compte rendu sur les leçons de la campagne et leur application dans l'instruction* du 13 juin 1943, 6 p, p 1, SHD carton 11 P 194.

progresser régulièrement, adroitement, en employant les moyens de reconnaissance et de feu à leur disposition pour couvrir leur avance. Il faut apprendre aux unités que c'est en avançant que l'on va au succès, et que le terrain conquis ne doit en aucun cas être perdu, qu'il faut pour conserver les objectifs enlevés employer avec adresse et énergie toutes les armes disponibles. Ces très simples règles fondamentales ont été négligées très souvent. Il en est résulté chaque fois des pertes et des revers désastreux. »<sup>583</sup>

Les chars étaient des armes précieuses et devaient être conservés pour les actions décisives. Leur emploi en appui de l'infanterie faisait l'objet de consignes précises pour éviter une dispersion de cette ressource rare.

« 8) – Les chars doivent être considérés comme des armes des grandes occasions ; lorsqu'ils sont envoyés en renfort aux Divisions d'infanterie ils doivent être placés directement sous les ordres du Général Commandant la Division à laquelle ils sont envoyés. Le Commandant des chars doit être consulté sur les possibilités de son matériel, et une attaque coordonnée avec tous les moyens de la Division doit être montée pour atteindre les objectifs. La position clef ennemie dans le secteur américain de Tunisie pendant la dernière phase, a été enlevée en appliquant ce principe. D'un autre côté un groupe de chars a été taillé en pièces sans résultats, parce que aucune considération de ses moyens, ni aucun plan coordonné n'avaient été respectés dans la circonstance. »<sup>584</sup>

Dans la manœuvre défensive, les blindés devaient être conservés aux ordres et constitués en réserve afin d'être en mesure de contre-attaquer plutôt qu'être dispersés le long de la ligne de défense.

« 6) – Nous devons apprendre à être forts au bon endroit au lieu d'essayer de tenir partout à la fois. Mieux vaut abandonner du terrain en vue d'attaquer et de battre l'ennemi que d'essayer de tenir partout où l'ennemi pourrait se glisser, et de dissiper ainsi nos forces. La Division Blindée possède d'importants moyens et doit être employée comme réserve mobile pour être portée rapidement sur un point menacé, et jeter la confusion dans l'attaque ennemie en contre-attaquant vigoureusement. »<sup>585</sup>

Ces enseignements associés aux études menées par les états-majors servirent à l'élaboration de la *note d'orientation sur l'emploi des armes*.

### **3 : la note d'orientation sur l'emploi des armes**

Cette note ne remettait pas en cause les textes d'avant-guerre mais elle les revisitait à la lumière des enseignements des campagnes de 1940 et de Tunisie. Elle prenait en compte l'esprit combatif animant les troupes françaises et intégrait les grandes orientations des *FM*. Elle promouvait le retour à la manœuvre. Elle était divisée en trois parties : la note en elle-même, des annexes particulières à chaque arme et un aide-mémoire.

#### **La note**

Elle était divisée en trois parties : le but, les moyens, l'adaptation des moyens au but.

La première partie était consacrée à des principes généraux. L'offensive y était présentée comme le mode d'action principal mais en privilégiant la manœuvre par rapport à l'attaque frontale.

---

<sup>583</sup> *Idem* p 2.

<sup>584</sup> *Idem*.

<sup>585</sup> *Idem* p 5.

« L'attaque se présente donc, non pas comme une ruée aveugle et brutale mais comme l'aboutissement d'une manoeuvre mûrement préparée et rapidement exécutée. »<sup>586</sup>

L'initiative était présentée comme une force qu'il ne fallait pas bridée.

« Dans le cadre de sa mission, le subordonné conserve l'entière initiative de l'emploi de ses moyens. [...] L'initiative bien comprise ne se trouve d'ailleurs pas en opposition avec les règles de la subordination et de la discipline. »<sup>587</sup>

La coopération inter armes, autour du char, était soulignée et présentée comme le meilleur outil pour emporter la décision.

« L'action combinée de l'avion, du char et du canon, surtout lorsqu'elle bénéficie de l'effet de surprise, est capable de vaincre les résistances les plus solides en détruisant simultanément dans toute la profondeur du dispositif ennemi les organes essentiels de la défense. [...]

Le char, l'avion et le canon allient à la fois rapidité et puissance. Ils sont dès lors capables d'effets de surprise terrifiants en raison des pertes qu'en peu d'instant ils sont à même d'infliger à l'adversaire.

Il est maintenant possible de donner, d'emblée et par surprise, à une action de force un maximum d'intensité au lieu d'en être réduit, comme dans le passé, à ne développer que progressivement, par apport de moyens de plus en plus puissants mais lents, des efforts successifs que l'ennemi avait le temps de se préparer à contenir. »<sup>588</sup>

La deuxième partie, consacrée aux moyens faisait un état des possibilités et des caractéristiques des différents armes et services.

Les unités blindées y étaient présentées comme un des éléments essentiels de la décision. Grâce à leur mobilité et leur puissance, elles étaient capables de manoeuvrer pour frapper et emporter la décision.

« ... ont fait des unités blindées un des éléments essentiels de la décision.

Leur mobilité et leur puissance de feu leur permettent de profiter au maximum de l'effet de surprise dans des actions brutales et imprévues. Elles peuvent "agir vite et frapper fort".

Leur protection et leur facilité d'évolution en tout terrain leur confèrent des possibilités de manoeuvre considérables<sup>589</sup>... »<sup>590</sup>

Les rapports avec l'infanterie étaient inversés par rapport à l'IGU 36. Le rôle des fantassins était de compléter l'action des blindés.

« L'action des unités blindées doit être complétée et exploitée par les autres armes et, en particulier, par l'infanterie.

Les chars ne sont pas aptes à assurer le nettoyage complet d'une position ni la conservation prolongée du terrain.

Seules l'arrivée de l'infanterie et l'occupation du terrain par ses unités marquent le succès définitif. »<sup>591</sup>

Les quatre subdivisions blindées, reconnaissance, chars légers, chars moyens et chasseurs de chars, étaient décrites avec leurs équipement et leur rôle. Les chars moyens avaient le rôle principal, employés en masse, ils étaient capables, grâce à leurs qualités de puissance et de mobilité, d'emporter la décision. Leurs capacités techniques leur permettaient également de combattre et de détruire les chars ennemis.

---

<sup>586</sup> Etat-Major Général Guerre, 3<sup>e</sup> Bureau *Note d'orientation sur l'emploi des armes* (avril 1943), 102 p, p 7, SHD carton 7 P 167.

<sup>587</sup> *Idem* p 10.

<sup>588</sup> *Idem* p 10 et 11.

<sup>589</sup> Le but de la manoeuvre est donné de façon manuscrite en bas de la page 18 : « *la manoeuvre ayant pour but de placer les feux au point et au moment convenables.* ».

<sup>590</sup> *Idem* p 18.

<sup>591</sup> *Idem* p 19.

« Les unités de chars moyens sont armées en principe de chars M.4 Les caractéristiques de ces chars, vitesse et blindage importants, grande puissance de feu, leur permettent de jouer le rôle principal dans le combat de la division blindée. C'est pour préparer, appuyer ou exploiter leur engagement que travaillent tous les autres éléments de la division. [...]

Elles sont à même de lutter, à armes égales, contre les chars ennemis et même de les attaquer si elles ont sur eux un avantage technique et tactique.

Dans toutes leurs missions, elles s'efforcent de réaliser, par la manoeuvre, des actions d'écrasement. Leur emploi en masse est la règle. »<sup>592</sup>

L'avant dernier chapitre de cette partie était consacré au groupement tactique. De composition interarmes, il était destiné à alléger la manoeuvre de la division qui en comportait normalement trois, proches des CC des DB américaines.

La dernière partie décrivait l'action des différents armes et services dans le combat et après. Elle avait la même structure que la deuxième. L'article II ayant trait aux unités blindées était proche d'un règlement d'emploi. Il insistait sur les caractéristiques du char qui lui donnaient puissance et mobilité.

« Le char est caractérisé par la puissance de son armement, sa mobilité et sa protection.

Il combat par le feu. Sa mobilité et sa protection lui permettent d'occuper au moment voulu et, dans une certaine mesure malgré l'ennemi, les positions de tir successives les plus favorables à l'emploi efficace de ses armes. »<sup>593</sup>

Les règles d'emploi pour l'offensive représentaient plus de cinquante pour cent de cet article.

Le groupement tactique était abordé en fin de partie. Le commandeur disposait d'une large initiative dans l'utilisation de ses moyens mais en se gardant de les disperser, cherchant toujours à agir brutalement avec tous ses moyens. La place du chef était précisée avec une préférence à l'avant au plus près du contact.

« Les différentes armes agissent toujours en combinant leurs efforts à l'intérieur de groupements tactiques. [...]

Ayant reçu sa mission et disposant de moyens et d'appui bien définis pour la remplir, le Commandant du Groupement tactique a toute initiative pour régler au mieux l'emploi des différentes armes. [...]

Se gardant de prélever sur le gros de ses forces de nombreux détachements de sûreté ou des réserves considérables, il agira brutalement, tous moyens réunis, et, si possible, par surprise en vue de donner d'emblée au combat le maximum de puissance.

Disperser ses efforts, dans le temps comme dans l'espace, porte la marque d'un caractère irrésolu. [...]

Par ailleurs, la place du chef a une grande importance. Tantôt très à l'avant pour recueillir plus tôt un renseignement important ou pour stimuler par sa présence une unité hésitante, tantôt, au contraire, plus à l'arrière pour être sûrement et rapidement en liaison par exemple avec une autorité d'ordre élevé ou l'aviation, ou pour mieux actionner ses réserves, le chef du groupement tactique se porte là où il estime son action nécessaire. »<sup>594</sup>

Cette note, à caractère relativement généraliste, était complétée par une série d'annexes, une par arme.

## **L'annexe blindée**

---

<sup>592</sup> *Idem* p 21.

<sup>593</sup> *Idem* p 58.

<sup>594</sup> *Idem* p 99 et 100.

L'avant-propos de cette annexe reprenait les grandes lignes de la note en insistant sur l'instruction. Le rôle du groupement tactique était mis en valeur, car il était précisé que c'était le pion de base de la manœuvre.

« L'unité d'action est, avant tout, obtenue par une exacte discipline, aussi nécessaire de la part du chef qui donne l'ordre que de la part du subordonné qui l'exécute.

Elle se réalise pratiquement à l'intérieur des groupements tactiques où se fondent les éléments des différentes armes. Un tel groupement susceptible d'être commandé à vue sur le terrain de l'action par un même chef constitue l'unité de combat. »<sup>595</sup>

La première partie était consacrée à des généralités et à la description de l'organisation des unités blindées. Son titre 1 rappelait leurs missions avec en préambule le rappel de leur prééminence dans la guerre moderne.

« I – Les grandes Unités Blindées constituent, grâce à leur puissance de feu, à leur mobilité et à leur protection, un des facteurs essentiels de la guerre moderne. »<sup>596</sup>

Même si elle évoquait encore la possibilité d'emploi de chars lourds, elle décrivait les missions, sommes toutes classiques, des grandes unités blindées en insistant sur la coopération interarmes et les principales caractéristiques de ces missions.

« Eclairées et couvertes par l'aviation, les engins de reconnaissance et les chasseurs de chars, elles agissent par le feu de leurs chars légers, moyens, éventuellement lourds, appuyées au plus près par les feux de l'aviation et de l'artillerie automotrice. Des éléments portés d'infanterie et du Génie accompagnent et précèdent même parfois l'action des chars, l'exploitent et la complètent. Ainsi constituées, les divisions blindées sont aptes à remplir toutes les missions d'éclairage, de couverture, de combat et d'exploitation. [...]

2 – Les éléments de reconnaissance des Grandes Unités blindées et motorisées sont susceptibles d'aller chercher le renseignement loin et vite et de le transmettre sans retard, grâce à leur forte dotation en poste-radio. »<sup>597</sup>

Les relations blindées / infanterie étaient abordées sous l'angle de la coopération et non plus sous celui de la subordination.

« 3 – L'attaque d'un ennemi qui a déployé ses moyens de feu s'effectue, et en principe, au profit de l'infanterie et en liaison avec elle.

Suivant la situation, la nature du terrain et ses obstacles, les chars agissent en avant de l'infanterie ou attendent qu'elle leur ait ouvert la voie. »<sup>598</sup>

Les principales missions étaient résolument offensives (même les modes d'action défensifs étaient fondés sur la mobilité) et la destruction des blindés ennemis était l'un des rôles principaux dévolus aux chars. Ceci représentait une inflexion considérable par rapport à l'IGU 36 et marquait une fois encore la fin des dogmes hérités de la Grande Guerre.

« 4 – C'est dans l'exploitation, par la rapidité et la puissance de leurs interventions, par la souplesse et l'audace de leurs manœuvres sur les arrières ennemies, que les unités blindées trouvent leur meilleur rendement. Mais c'est dans cette mission que la question du ravitaillement pose les problèmes les plus difficiles.

5 – Dans le combat contre les unités blindées adverses, qui est l'un de leurs rôles essentiels, les chars reçoivent l'appui des feux de l'aviation et de l'artillerie automotrice. Ils couvrent leurs flancs et, le cas échéant, fixent l'ennemi par le feu des chasseurs de chars, combinant leur action avec celle des unités de sapeur et de pionniers chargées de réaliser les obstructions sur les cheminements favorables à l'ennemi.

6 – L'intervention des unités blindées dans le combat défensif se présente normalement sous la forme de contre-attaque ou d'action retardatrice. »<sup>599</sup>

---

<sup>595</sup> Annexe blindée à la *note d'orientation sur l'emploi des armes* (avril 1943), *Op. Cit.* p 1.

<sup>596</sup> *Idem* p 3.

<sup>597</sup> *Idem.*

<sup>598</sup> *Idem.*

<sup>599</sup> *Idem* p 4.

Dans le titre II relatif aux caractéristiques et à la composition sommaire des unités blindées, deux points importants étaient rappelés à titre de « marteau thérapeutique » : l'indépendance des chars vis-à-vis de l'infanterie et l'importance des unités blindées qu'il fallait réserver aux principales opérations.

« Jamais, en aucun cas, les chars ne sont astreints à progresser à l'allure de l'infanterie. Ils marchent par bond à leur allure d'objectif en objectif.<sup>600</sup> [...] »

L'arme blindée est une arme coûteuse, très longue à former, qu'il importe de ménager et de réserver pour les missions les plus "payantes".<sup>601</sup>

La seconde partie avait traité de l'instruction et après des généralités détaillait les modes opératoires et les programmes comme vu précédemment. Cependant des rappels de doctrine ou de tactique étaient faits régulièrement pour donner sens à l'instruction et l'entraînement dispensés.

Une bonne instruction collective était essentielle pour former des unités aptes à agir rapidement sous le commandement de chefs sachant prendre des initiatives.

« Le rythme très rapide du combat des engins blindés, l'isolement des équipages sous leur cuirasse et les difficultés de commandement qui en résultent, rendent nécessaire dans les unités mécaniques l'usage généralisé de la radio pour assurer la transmission des ordres. [...] »

La capacité de manoeuvrer des unités blindées restera toujours fonction de l'initiative des cadres instruits et entraînés et de leur aptitude à réagir rapidement et dans le même sens en face d'une situation donnée.<sup>602</sup>

La vitesse d'exécution et la brutalité de l'action, permises par les capacités techniques du matériel et l'état d'esprit combatif des équipages étaient les garants de la réussite des opérations. Dans le cas de la contre-attaque, on pouvait lire :

« Les gages du succès d'une telle opération sont la rapidité et la vigueur de l'exécution qui doivent permettre de saisir l'ennemi et de le bousculer avant qu'il ait eu le temps de s'accrocher au terrain. »<sup>603</sup>

Des consignes sur la tactique de base étaient également distillées dans cette annexe. Elles étaient résolument tournées vers l'offensive et la guerre de mouvement. Il ne s'agissait pas de se laisser fixer par l'ennemi mais au contraire de déborder toute résistance afin de la réduire par un mouvement tournant. La nécessité de la coopération interarmes était également rappelée.

« Dans le combat entre forces blindées, l'avantage est, à qualité technique égale, à celui qui peut saisir l'ennemi en mouvement sous le feu de ses chars postés convenablement. Cet avantage est encore augmenté sous un éclairage favorable.

A qualité technique différente, le combat doit être recherché en se procurant, par la manoeuvre et l'utilisation du terrain, le bénéfice de l'ouverture du feu par surprise et à distance de perforation.

Devant un ennemi très mobile, la protection des flancs doit être particulièrement bien assurée ; d'autre part, quelle que soit la position de tir choisie, le stationnement prolongé sur cette position est à proscrire pour éviter tout repérage dangereux.

214 – Dans le combat offensif, la manoeuvre consiste à essayer de fixer l'ennemi de front avec le minimum de moyens et de manoeuvrer par les flancs. Les chars qui effectuent cette manoeuvre sont normalement appuyés par des unités de chasseurs de chars.<sup>604</sup>

---

<sup>600</sup> Le concept du FT 17 progressant au rythme des fantassins qu'il accompagnait à l'assaut des tranchées était enfin révolu.

<sup>601</sup> *ibidem* p 6.

<sup>602</sup> *Idem* p 23.

<sup>603</sup> *Idem* p 60.

<sup>604</sup> *Idem* p 61.

Outre les chars, la suite de l'annexe insistait sur les caractéristiques des autres unités blindées : la relative vulnérabilité des TD en combat rapproché nécessitant la coopération des autres armes et les faibles capacités de manœuvre des unités de reconnaissance, handicapées par la faiblesse de leur armement.

« Cependant, il ne faut pas perdre de vue que le chasseur de chars conçu pour porter des coups violents à l'ennemi grâce à un armement très puissant, n'est pas fait pour en recevoir.

Pour agir efficacement et pour durer, le chasseur de chars a besoin d'être éclairé et protégé.

Le commandement et les exécutants doivent tenir compte de ces possibilités et de ces servitudes. [...]

Composées d'éléments de natures très diverses (autos-mitrailleuses, canons d'assaut, canon anti-chars et mortiers) leurs possibilités de manœuvre sont réduites par suite de l'incapacité de leur divers éléments à progresser ou à manœuvrer sous le feu.

Appuyées le plus souvent par des fractions de chars légers et parfois de chasseurs de chars, les unités de reconnaissance sont susceptibles de délimiter le contour apparent de l'ennemi et de définir ainsi la limite du terrain libre.

Réduites à leurs seuls moyens, elles n'ont pas la possibilité d'agir offensivement pour reconnaître les gros ennemis non plus que d'occuper un point important de terrain, et encore moins un front. Capables de renseigner, elles sont incapables de couvrir. Leur capacité de résistance leur permet seulement d'arrêter les éléments légers ennemis pendant un temps limité. »<sup>605</sup>

La partie sur l'instruction des cadres en insistant sur la nécessaire rapidité de décision, l'initiative et l'unicité de la doctrine privilégiait la vitesse et le mouvement. En ce sens elle rompait avec le dogme de l'accompagnement et avec le développement de doctrines différentes en fonction des armes.

« Le coup d'oeil, la rapidité de la décision, l'allant, l'initiative, doivent être développés chez les cadres qui seront engagés dans des combats dont le rythme rapide ne souffre aucune perte de temps et exige de tous la prise d'initiative hardies.

Ce développement de l'initiative des chefs les plus modestes ne nuira pas à la convergence nécessaire des effets si l'unité de doctrine, solidement établie, dirige le réflexe de chaque exécutant dans le sens de l'effort commun. »<sup>606</sup>

Très axée sur l'instruction et la formation, l'annexe blindée n'en apportait pas moins un éclairage tactique blindée à la note qui s'achevait par un *appendice sur les déplacements des grandes unités modernes*.

## L'appendice

Cet appendice comprenait deux parties. La première était dévolue aux généralités sur les transports par voie de terre, de mer et ferrés ainsi que sur le stationnement.

La seconde comportait un volet spécifique sur le transport des grandes unités blindées. L'organisation générale d'un mouvement avec les critères qui en définissaient les spécificités était tout d'abord détaillée.

« Les facteurs qui déterminent l'organisation des marches sont : la mission, la situation, l'importance et la composition de la colonne, les réseaux routiers, l'état d'entraînement du personnel, l'état mécaniques des véhicules, le terrain, la distance. »<sup>607</sup>

La longueur d'une étape était peut-être évaluée de façon trop optimiste mais n'en demeurait pas moins en rupture avec les abaques d'avant-guerre puisque « la longueur normale d'une

---

<sup>605</sup> *Idem* p 65 et 69.

<sup>606</sup> Annexe blindée à la *note d'orientation sur l'emploi des armes* (avril 1943), *Op. Cit.* p 74.

<sup>607</sup> Etat-Major Général Guerre, 3<sup>o</sup> Bureau, appendice à la *note d'orientation sur l'emploi des armes* (avril 1943), 15 p, p 7, SHD carton 7 P 167.



étape journalière est de 250 kilomètres s'il n'y a pas de chars moyens dans la colonne, et de 180 kms s'il y a des chars moyens. »<sup>608</sup>

Cependant, l'entretien étant un acte de combat, des phases d'entretien régulières étaient prévues avec notamment un jour sur cinq consacré à l'entretien du matériel et à la remise en condition du personnel. La vitesse moyenne d'un convoi comportant des chars moyens était estimée à trente kilomètres/heure, c'est-à-dire la vitesse moyenne des véhicules les plus lents.

Les considérations tactiques étaient, bien entendues prioritaires et pouvaient venir modifier l'agencement prévu.

« Lorsque des engagements sont possibles, les nécessités tactiques passent en priorité et l'ordre de marche, ainsi que la distance entre les unités, sont fixés seulement en fonction de leur emploi possible. »<sup>609</sup>

Pour des colonnes blindées en mouvement, la principale menace venait du ciel ; pour s'en prévenir plusieurs mesures étaient préconisées dont la réalisation de la majorité des mouvements de nuit lorsque cela était faisable.

« - exécution des marches de nuit toutes les fois que la situation le permet, »<sup>610</sup>

La fin du document abordait la sûreté terrestre de la colonne et le stationnement. Le renseignement sur l'ennemi, la protection mutuelle des unités permises par une articulation tactique de la colonne et un système de guet alerte quelles que fussent les situations permettaient d'assurer une bonne sécurité de la colonne en mouvement.

Entre les déplacements, il fallait assurer des conditions de stationnement correctes qui assuraient :

- « - la sûreté contre les attaques aériennes et terrestres,
- la facilité d'entretien et de révision du matériel,
- le repos du personnel,
- la possibilité, si le stationnement doit se prolonger plusieurs jours à l'arrière, de perfectionner l'instruction du personnel et de compléter son entraînement. »<sup>611</sup>

La dispersion était le moyen le plus sûr pour assurer la sûreté des éléments constitutifs du détachement. Face à une menace terrestre, la sécurité du stationnement reposait sur :

- « - sur un système de surveillance permanente organisé autour de la zone de stationnement,
- l'organisation de liaisons permettant la réception rapide des renseignements et la diffusion des ordres,
- la mise en place d'unités postées à l'avance et susceptibles de barrer les principales voies d'accès pendant le temps nécessaire à l'intervention du gros des forces,
- une articulation des unités sur le terrain en vue de leur intervention rapide dans toutes les directions. »<sup>612</sup>

Pour les haltes de longue durée et particulièrement la nuit, l'infanterie venait en renfort des unités blindées et assurait leur protection rapprochée. Là encore, les rôles étaient inversés par rapport à la doctrine ante, l'infanterie venant en soutien des blindés.

« Toutes les fois que c'est possible, des unités d'infanterie sont appelées à participer à la sûreté des Unités Blindées, surtout pendant le stationnement de nuit. Les équipages doivent, en effet, disposer de temps voulu pour

---

<sup>608</sup> *Idem.*

<sup>609</sup> *Idem* p 8.

<sup>610</sup> *Idem* p 10.

<sup>611</sup> *Idem* p 11.

<sup>612</sup> *Idem* p 13.

procéder à la remise en état du matériel et à son ravitaillement. Ils doivent également pouvoir prendre le repos nécessaire. »<sup>613</sup>

Le souci de l'entretien était très pregnant, le blindé ne valant que par sa fiabilité technique et c'était un leitmotiv dans cet appendice.

« Le stationnement des Unités Blindées est toujours organisé en vue de permettre le meilleur entretien possible du matériel. »<sup>614</sup>

L'appendice clôturait une note qui marquait une rupture doctrinale par rapport à l'IGU 36. Fruit des enseignements des différentes campagnes et de la réflexion des états-majors depuis l'automne 1940, elle entérinait la primauté des unités blindées dans la manœuvre, en particulier offensive, et mettait fin au rôle du char comme accompagnateur de l'infanterie.

Ce changement de paradigme s'alignait, en fait, sur les documents d'emploi américains, la doctrine américaine restant la référence en matière d'utilisation des unités blindées.

---

<sup>613</sup> *Idem.*

<sup>614</sup> *Idem.*

## **II : La doctrine américaine**

La doctrine d'emploi des unités blindées américaine mise en application lors des premiers engagements fin 1942 fut élaborée à partir d'une réflexion menée rapidement face à la montée des périls à la fin des années trente et héritière des concepts de la fin de la grande guerre. Avant d'en étudier les grands principes et les ajustements qu'elle subit suite aux premiers engagements, il convient de s'arrêter sur son évolution, sachant que celle-ci fut menée en parallèle avec l'évolution de l'organisation des grandes unités blindées évoquée dans le premier chapitre.

### **1 : l'évolution de la doctrine durant l'entre deux guerre**

Directement inspirée de la doctrine française<sup>615</sup> de la fin de la première guerre mondiale, la doctrine américaine passa par un quasi vide doctrinal dans les années vingt avant de se constituer dans l'urgence mais avec pragmatisme à l'approche de l'entrée des États-Unis dans le second conflit mondial.

#### **L'emprise de la doctrine française au sortir de la première guerre mondiale**

À l'entrée en guerre des États-Unis, les responsables militaires avaient peu ou pas entendu parler des chars et de leur rôle nouveau sur le champ de bataille. Le général Pershing diligenta une étude pour apprécier le potentiel de cette arme nouvelle. Peu convaincu par les résultats des analyses, pourtant enthousiastes, qui lui furent remises, il n'en décida pas moins de former et d'entraîner deux bataillons de chars en septembre 1917.

Le futur général Patton se vit confier la mission d'observer et d'étudier les méthodes d'entraînement des équipages français. Parallèlement, une doctrine d'emploi relativement simple fut élaborée, les chars avaient pour mission d'ouvrir la voie à l'infanterie.

Le délai entre l'entrée des États-Unis dans le conflit et l'engagement des troupes étant trop court pour créer et fabriquer des engins nationaux, les Américains durent faire appel à la générosité des alliés. Les anglais acceptèrent du bout des lèvres de livrer une cinquantaine de Mark V à la seule condition qu'ils fussent engagés dans leur secteur. Les français furent plus généreux mettant à la disposition de leurs alliés cent cinquante FT 17 et ce, sans restriction d'emploi<sup>616</sup>.

Comme pour le matériel, la doctrine d'emploi fut empruntée aux alliés, le temps n'étant plus à la réflexion doctrinale pour inventer des concepts innovants.

Les chars américains furent donc engagés selon les principes d'emploi anglais et surtout français étant donnée le nombre supérieur de chars légers par rapport aux chars lourds. Le bilan mitigé des interventions américaines, beaucoup de pertes dues aux problèmes techniques, n'incitèrent pas les responsables américains à croire à l'impact de cette nouvelle arme sur le champ de bataille. Ils restèrent sur leur première impression et se fièrent à l'expérience des états-majors français qui leur fournirent les matériels mais aussi la doctrine d'emploi qui s'aligna naturellement sur celle de la France. Ainsi les États-Unis rattachèrent-ils les chars à l'infanterie à l'instar de la France.

---

<sup>615</sup> L'organisation des unités et leur emploi sont intimement liés. Ce qui a été dit de l'évolution de l'organisation est également valable pour la doctrine d'emploi des blindés.

<sup>616</sup> Voir à ce sujet Wenkin Hugues, *Treat'n rough ! les débuts des « Tanks » américains, batailles et blindés N° 30*, avril-mai 2009, éditions caractère, Aix en Provence, 98 p, p 4 à 25.

Le *National defense act*, promulgué par le congrès le 4 juin 1920 définissait la politique militaire américaine pour les années suivantes et, en dissolvant le *Tanks Corps* et en rattachant ses unités à l'infanterie, marquait la fin des velléités d'indépendance des unités blindées et leur entrée dans le giron de l'infanterie comme unités d'accompagnement.

Cette tendance fut encore plus marquée par la parution des premiers règlements d'emploi qui étaient la traduction de l'IGU 21.

« Les règlements initiaux d'après-guerre reflétaient si fidèlement la doctrine inter arme française qu'en 1923, le ministère de la guerre rédigea un manuel provisoire de tactiques pour les grandes unités qui ne mentionnait même pas le fait que c'était une traduction directe de l'instruction provisoire Française de 1921. »<sup>617</sup>

Cette décision de rattachement à l'infanterie marqua un coût d'arrêt en matière de réflexion doctrinale qui perdura jusqu'aux années trente.

### **Le quasi vide doctrinal pendant les années vingt**

Rapidement gagné par un retour à l'isolationnisme, les politiciens et le peuple américain n'acceptèrent pas le prix qu'il eut fallu payer pour créer une arme blindée digne de ce nom.

Les réflexions et les études concernant l'avenir des chars étaient systématiquement rejetées si elles s'écartaient du dogme de l'accompagnement des fantassins. Le capitaine Eisenhower connut quelques déboires quand il voulut défendre l'idée d'une force mécanisée indépendante. Il dut passer sous les fourches caudines de sa hiérarchie et faire amende honorable.

« Bien sûr, quelques voix s'élèvent pour défendre l'indépendance d'une force mécanisée mais elles seront systématiquement muselées, à l'exemple de Dwight Eisenhower qui, alors capitaine, publie plusieurs études dans *l'Infantry Journal* en s'attachant à démontrer le réel potentiel du char. Une « liberté d'esprit » qui lui vaudra d'être convoqué par ses chefs qui ne lui laisseront guère le choix : soit il cesse de publier ses idées, soit il se retrouve face à une cour martiale. Eisenhower se pliera alors aux instructions de ses supérieurs. « Converti » à la toute puissance de l'infanterie pour sauver sa carrière, il écrira en 1925, « qu'il est évident que le char ne pourra jamais prendre le pas sur les missions de l'infanterie » et que « les tanks donneront tout leur potentiel en appui de l'infanterie ». Macarthur, futur héros de la guerre du Pacifique et qui se fait lui aussi l'avocat des chars, ainsi que Patton rentreront, à leur tour dans le rang. »<sup>618</sup>

L'infanterie régnait donc sur la pensée doctrinale américaine en ce début des années vingt et imposait ses idées et le *statu quo*. Le 22 avril 1922, l'état-major général, encore très inspiré par la doctrine française réaffirmait son dogme.

« La mission primordiale du char est d'assurer l'avance ininterrompue des fantassins pendant l'attaque. Sa taille, son armement, sa vitesse et tout son environnement doivent conduire à cet objectif final. »<sup>619</sup>

Cependant, à la fin des années vingt, les Américains s'intéressèrent aux expérimentations menées en Grande-Bretagne, notamment celle liées à la manœuvre de forces mécanisées. Parallèlement, la cavalerie commença timidement à se mécaniser, abandonnant petit à petit le cheval, certains de ses chefs comprenant qu'elle jouait là sa survie. Un frémissement d'évolution doctrinale vit donc le jour. Il fut hélas vite freiné par des contingences purement matérielles et financières. La mécanisation totale de l'armée aurait coûté cher et les capacités techniques de l'époque ne permettaient pas la réalisation d'engins capables d'aller vite en proposant une bonne protection pour les équipages. À cela s'ajouta, la crise économique de 1929 qui annihila pour

---

<sup>617</sup> House Jonathan M., CNE, *Op. Cit.* p 71.

<sup>618</sup> Wenkin Hugues, *Op. Cit.* p 16-17.

<sup>619</sup> *Idem* p 17.

quelques années tout espoir d'augmentation des budgets militaires. Ce fut, en fait, la montée des périls à la fin des années trente qui incita les états-majors à élaborer une doctrine quelque peu à la hâte.

### **Une doctrine élaborée à la hâte face aux dangers imminents**

La disette budgétaire permettait aussi de servir d'alibi à une forte résistance au changement. L'infanterie campait sur un *statu quo* qui l'avantageait et éloignait toute concurrence. La cavalerie, très conservatrice, restait très attachée au cheval. En 1930, le chef d'état-major de l'armée de terre estimait encore que la principale mission de la cavalerie était la surveillance de la frontière mexicaine et que les chevaux étaient adaptés à cette tâche.

Malgré l'inertie générale, quelques officiers, plus visionnaires, réfléchirent à une autre doctrine d'emploi s'inspirant des travaux des théoriciens britanniques Fuller et Liddle Hart. En 1932 le lieutenant-colonel Chaffee écrivit :

« Si des chars rapides peuvent frapper d'une manière agressive, ils nous aideront grandement à restaurer la mobilité dans les opérations. En continuant d'opérer en accord avec la doctrine visant les flancs et l'arrière, tout en exploitant les failles des positions adverses, nous contraindrons l'ennemi à séparer ses forces pour assurer la sécurité de ses lignes de communication et de ses bases. Nous devrions ainsi l'affaiblir considérablement et obtenir une décision plus rapide. »<sup>620</sup>

Ces idées rompant avec la doctrine traditionnelle mais résolument offensives et s'appuyant sur la rapidité d'action ne furent pas reprises par les principaux responsables de l'armée.

Cependant le général Mac Arthur, chef d'état-major, y adhéra et, certain du potentiel offert par des unités blindées tournées vers l'offensive, adressa un rapport au secrétaire d'état à la défense dans lequel il mettait, fort diplomatiquement, en avant ses idées. En substance, la rapidité devait primer sur la protection, la vitesse permettant les manœuvres d'envergure. Ceci offrait également la possibilité d'englober dans la doctrine blindée les missions traditionnellement dévolues à la cavalerie : reconnaissance, couverture, exploitation...

Cette théorie, lui permit de confier à la cavalerie l'expérimentation de la force mécanique. Et ainsi les premières unités mécanisées apparurent au sein de la cavalerie pour donner naissance à la 7<sup>ème</sup> brigade de cavalerie en janvier 1933.

Mais, alors que d'un côté la cavalerie et l'infanterie s'accordaient sur la nécessité de posséder un char léger pour les opérations de reconnaissance, marquant ainsi un début de convergence doctrinale, le général commandant le corps de cavalerie défendit encore en 1939 devant le congrès l'avantage du cheval sur les engins blindés. Malgré le résultat des premières expérimentations qui démontraient l'avantage des engins blindés en termes de rapidité et de protection, il s'appuyait sur l'exemple polonais pour affirmer la nécessité de conserver le cheval. La campagne de 1939 lui donna dramatiquement tort.

Les résultats des *Panzer Divisionen* face aux unités de cavalerie polonaises mirent fin au débat et permirent au général Chaffee de plaider une nouvelle fois en faveur des unités blindées. Il mit en avant les résultats des expérimentations et profita des grands exercices annuels de mai 1940 en Louisiane, durant lesquels un prototype de DB montra tout son potentiel tactique, pour convaincre les décideurs des performances des unités blindées. Ce fut d'autant plus facile qu'au

---

<sup>620</sup> Wenkin Hugues, *Treat'n rough ! les débuts des « Tanks » américains (suite), batailles et blindés N° 31*, juin-juillet 2009, éditions caractère, Aix en Provence, 98 p, p 5.

même moment les blindés du général Guderian perçaient à Sedan. Le sénateur Cabot Lodge déclarait à ce sujet devant ses pairs.

« J'ai vu récemment tous les chars des États-Unis, environ 400 au total, soit à peine l'équivalent d'une partie du dispositif que les Allemands viennent de déployer. Ce nombre correspond aussi à la quantité d'engins détruits en deux jours de bataille dans l'actuelle guerre en Europe. Les allemands en possèdent au moins 3000. »<sup>621</sup>

Le fossé entre l'*Army* et la *Wehrmacht* n'était pas seulement quantitatif, il était aussi doctrinal. Pour combler ce retard, les Américains s'attelèrent à la conception d'une doctrine fondée sur la vitesse et s'inspirant du retour d'expériences des combats menés en Europe. La création du *first army corps* le 15 juillet 1940 concrétisa cette prise de conscience.

Au début de la seconde guerre mondiale, les Américains observèrent donc les conflits et en tirèrent des conclusions en matière d'organisation, de tactique et de nature des armes qui influencèrent l'élaboration de la doctrine blindée qui fut mise en œuvre à compter de la fin de l'année 1942.<sup>622</sup>

## **2 : la doctrine à l'entrée en guerre**

Les américains entrèrent en guerre avec une doctrine blindée nouvelle pour eux et qu'ils n'avaient pas eu l'occasion de tester autrement que lors des grands exercices menés chez eux. Cette doctrine s'appuyait sur de grands principes que les principaux chefs américains énoncèrent tout au long du conflit. Le pivot de cette doctrine était la division blindée mais il convient aussi de s'attarder sur les plus petites unités et sur quelques emplois particuliers des blindés.

### **Les grands principes**

Les grands principes sous-tendant la doctrine d'emploi blindée étaient résolument tournés vers l'offensive. La division blindée était l'instrument de l'exploitation avec une grande marge d'initiative laissée à son commandeur.

« Grande unité puissante et rapide, la D.B. est avec les renforcements nécessaires, dosés par le Commandement en fonction de la situation du moment, l'instrument de l'exploitation.

Le moment où l'exploitation peut être entamée doit être saisi sans perdre un instant lorsque le Commandement juge le dispositif ennemi suffisamment désorganisé pour y glisser des éléments susceptibles d'atteindre les arrières et capables de provoquer l'effondrement définitif de l'adversaire.

Cette exploitation s'exercera sur une direction dont le point final sera l'un des objectifs stratégiques du Commandement. »<sup>623</sup>

Ces grands principes étaient fondés sur la vitesse et l'initiative. Les DB devaient être tournées vers l'offensive et utilisées en pointe en pesant sur les points clef permettant la réussite de la manœuvre.

---

<sup>621</sup> Wenkin Hugues, *Op. Cit.* p 14.

<sup>622</sup> Voir à ce sujet HOUSE Jonathan M., CNE, *Op. Cit.* p 105.

<sup>623</sup> d'ORNANO (Lt-Colonel), *Le G.B dans l'exploitation la prise d'Altkirch par le C.C.I Novembre 1944*, *Op. Cit.* p 1.

« La doctrine d'emploi de la division est américaine. Elle est destinée à la rupture et à l'exploitation. Elle est en fait semble-t-il, marquée par les instructions très lapidaires du général Patton sur le combat blindé : en voici trois, peut-être peu orthodoxes mais très significatives :

1<sup>ère</sup> instruction. Fixez l'ennemi par votre feu et bottez-lui les fesses par votre manœuvre.

2<sup>ème</sup> instruction. Employez tous les moyens pour atteindre les arrières de l'ennemi, le terrain de chasse rêvé par excellence.

3<sup>ème</sup> instruction. Faites vite. Un quart de litre de votre sueur économisera cinq litres de votre sang. »<sup>624</sup>

Dans son style très imagé, le général Patton résumait assez bien la doctrine d'emploi des blindés et les principes à mettre en œuvre. D'autres grands chefs militaires en firent autant en prenant, parfois, les exemples des grands mouvements opératifs effectués pendant le conflit.

Le général Eisenhower décrit la manœuvre à l'ouest après l'opération Cobra comme un vaste mouvement de débordement s'appuyant sur les unités blindées, des DB étant placées en pointe de CA.

« Tandis que le VIII<sup>e</sup> corps était engagé en Bretagne, le XV<sup>e</sup> corps de la 3<sup>e</sup> armée poussait vers l'est et le nord en direction d'Argentan dans l'opération d'encerclement des forces allemandes en Normandie. L'ennemi était encore en train de s'échapper par la trouée Falaise-Argentan que le général Patton commençait au nord de la Loire, avec les XII<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> corps, sa ruée impétueuse vers l'est pour réaliser un mouvement d'enveloppement de proportions, encore plus vastes que le précédent. Lorsque la bataille de la poche fut près de la fin, le XV<sup>e</sup> corps se mit également à avancer, et laissa au V<sup>e</sup> corps de la 1<sup>re</sup> armée la tâche de clore la trouée au nord d'Argentan. Ses forces principales encerclées et détruites en Normandie, l'ennemi n'avait aucun moyen d'arrêter la 3<sup>e</sup> armée dans son avance irrésistible. Cette avance s'effectua brillamment avec une rapidité spectaculaire encore jamais vue dans une guerre mobile moderne. Les trois corps, avec chacun une division blindée en pointe avancée, donnèrent tête baissée vers Paris et la Seine, avec l'élan et la fougue qui caractérisaient leur chef, protégeant en même temps le flanc des armées au nord et cherchant de nouveaux objectifs pour eux-mêmes. »<sup>625</sup>

Parmi les grands principes mis en œuvre la coopération interarmes était également très importante, les tâches entre les différentes composantes étant bien définies. L'infanterie devait nettoyer le terrain après le passage des chars.

« À l'intérieur de la Bretagne ne demeuraient que quelques petites poches de résistance que les colonnes blindées avaient débordées, laissant à l'infanterie et aux Forces françaises de l'intérieur de la région le soin d'en disposer. [...]

Durant l'avance de colonnes blindées alliées, ces forces françaises tendaient des embuscades à l'ennemi battant en retraite, attaquaient les groupes isolés et les emplacements fortifiés, et protégeaient les ponts. Leur tâche était, une fois que nos blindés les avaient dépassées, de nettoyer les localités où demeuraient des poches de résistance, et de défendre les lignes de communication alliées. »<sup>626</sup>

Le général Bradley descendait, lui, d'un cran dans la doctrine et avait des considérations plus tactiques quant au rôle des blindés. Il insistait en fait sur le caractère résolument offensif de leur emploi. Même lors d'une manœuvre défensive, les chars devaient aller de l'avant et être réservés pour les contre-attaques.

« Un tank est brutalement efficace dans la guerre offensive. Dans la défense, il ne le devient que si on le tient en réserve derrière le front pour l'utiliser à contre-attaquer une percée de l'infanterie ou des blindés ennemis. Mais si le tank est employé à la place de l'infanterie pour tenir simplement une position défensive, c'est une arme gaspillée et pas économique. »<sup>627</sup>

---

<sup>624</sup> Cousine André (Lieutenant-Colonel), *Op. Cit.* p 6.

<sup>625</sup> Eisenhower Dwight (général), *Opérations en Europe 6 juin 1944-8 mai 1945*, Lavauzelle, Paris, 2004, 285 p, p 125-126.

<sup>626</sup> *Idem* p 113.

<sup>627</sup> Bradley Omar. N, *Op. Cit.* p 281.

Les Américains, montrant tout leur pragmatisme, déclinaient ces principes sous formes de manuels d'emploi, les *field manuals*.

## L'emploi des grandes unités

Tous les manuels d'emploi étaient regroupés sous le titre générique de FM accompagné d'une série de chiffres caractéristiques des différentes armes. La série 17 concernait les unités blindées.

Les grandes unités blindées relevaient des FM 17 et 17-10 qui se référaient au FM 100-5

### *Le FM 100-5*

Le FM 100-5, *règlement de service en campagne pour les opérations*, était un document traitant dans opérations en général. Relativement court (deux cent quatre-vingts pages), il ne rentrait pas dans les détails mais évoquaient les grands principes opérationnels. Le détail des différents modes opératoires étaient repris par les FM spécifiques à chaque arme et unités.

Les buts de ce manuel étaient précisés en introduction. Il s'agissait de fournir à tous les bases de la doctrine tactique et de l'instruction en vue du combat. Une bonne connaissance de la doctrine devait permettre aux commandeurs de s'organiser et de monter la meilleure manœuvre pour remplir leur mission.

« Le règlement de service en campagne opérations, est publiée pour l'information et l'orientation de toutes les parties concernées. Il contient les doctrines de commandement des troupes au combat et la tactique de l'interarmes et constitue la base de l'instruction de toutes les armes et services pour le service en campagne. [...] Alors que les doctrines fondamentales de combat ne sont ni nombreuses ni complexes, leur application est parfois difficile. La connaissance de ces doctrines et l'expérience acquise dans leur application donnent à tous les commandants une base solide pour l'action dans une situation particulière. Ces connaissances et cette expérience permettent au commandeur d'utiliser l'organisation flexible dont il dispose pour regrouper ses forces en groupements d'unités plus appropriées pour l'accomplissement de sa mission. »<sup>628629</sup>

Il était toutefois précisé que les règles édictées ne devaient pas être appliquées aveuglément car l'application de ces schémas, connus de l'ennemi, rendait prévisible toute manœuvre et bridait l'initiative et l'imagination. Le commandeur se devait également de développer l'esprit de corps dans son unité.

« Les méthodes et règles définies doivent être évitées. Elles limitent l'imagination et l'initiative qui sont si importantes dans la poursuite de la guerre. Elles fournissent à l'ennemi un modèle fixe des opérations qu'il peut plus facilement contrer. [...] »

C'est une fonction de commandement de coordonner la tactique et la technique des différentes armes et services afin de développer au sein des forces employée sur une mission donnée, le travail d'équipe essentiel au succès. »<sup>630</sup>

Le FM 100-5 était un document généraliste qui abordait tous les domaines des opérations. Des chapitres étaient consacrés à l'organisation des forces et à leurs caractéristiques, au style de commandement, aux différents procédés tactiques (reconnaissance, sûreté, mouvement des troupes, actions offensives et défensives, aux opérations spéciales et aéroportées). La quatrième section du quinzième chapitre traitait de la DB.

La DB était présentée comme une grande unité autonome du fait de sa composition interarmes. Ses caractéristiques lui octroyaient puissance et mobilité.

---

<sup>628</sup> FM 100-5 *Field Service Regulations Operations, Prepared under direction of the Chief of Staff, United States Government Printing Office, Washington, May 22 1941, 280 p, p ii.*

<sup>629</sup> Toutes les citations extraites des FM sont des traductions de l'auteur.

<sup>630</sup> *Idem.*



« La division blindée est la grande unité blindée de base de l'interarmes. Elle comprend des unités des principales armes et services organisées et équipées de manière à former une unité autonome sur le plan tactique et sur le plan administratif, capable dans une large mesure d'une action indépendante. [...] »

La division blindée est une force puissamment armée et blindée, très mobile. Ses caractéristiques remarquables sont la mobilité sur le champ de bataille et sa puissance de feu sous blindage. Les autres caractéristiques importantes sont : l'étendue de son rayon d'action ; sa puissance de choc ; son autonomie logistique ; et sa grande insensibilité aux obstacles, au terrain défavorable, à l'obscurité et à la météo. »<sup>631</sup>

Elle était organisée et prévue pour exploiter ses qualités de puissance de feu et de mobilité. De par ses caractéristiques, elle recevait généralement la mission principale, le plus souvent dans un cadre offensif.

« La division blindée est organisée principalement pour effectuer des missions nécessitant une puissance de feu et de grande mobilité. Elle reçoit des missions décisives. Elle est capable de se livrer à toutes les formes de combat, mais son rôle principal est dans des opérations offensives contre les zones arrière ennemies. »<sup>632</sup>

Organiquement, la DB était structurée en cinq composantes et pouvait être renforcée lorsqu'elle agissait seule.

« La division blindée se compose essentiellement de cinq échelons : commandement, reconnaissance, combat, support et service. Les armes et les services sont organisés, équipés et entraînés pour fonctionner dans le cadre de la division conformément à leur rôle tactique. Opérant séparément ou comme partie d'un corps blindé, la division est renforcée par ces armes supplémentaires et des services et du soutien de l'aviation alors en fonction de la mission et de la situation. »<sup>633</sup>

Le PC était organisé pour commander à l'avant et transmettre rapidement les ordres. Ces derniers devaient être simples et facilement modifiables en fonction de la situation.

« L'échelon de commandement est organisé et équipé pour aller vite dans la conduite des opérations. Les plans doivent être simples et adaptables. Les situations, évoluant rapidement, nécessitent une planification amont, la préparation d'études de terrain et un contact étroit avec l'avant afin d'apporter des modifications dans le plan initial et d'accélérer l'annonce des ordres et décisions ultérieurs. »<sup>634</sup>

La mission de l'unité de reconnaissance divisionnaire était de fournir le plus rapidement possibles les renseignements nécessaires à l'engagement de la DB. Ceux-ci étaient cruciaux pour la réussite de l'opération. Le combat était envisagé ainsi que des missions de jalonnement.

« L'échelon de reconnaissance exécute la reconnaissance au sol pour la division blindée. Si nécessaire, il se bat pour plus d'informations. Il travaille en étroite collaboration avec l'aviation d'observation, les troupes aéroportées et les unités de soutien. La reconnaissance est caractérisée par une action rapide, audacieuse, agressive et par la transmission rapide de l'information obtenue. Le succès des opérations des blindés dépend en grande partie de l'exploitation des résultats d'une reconnaissance rapide et agressive. Dans de nombreuses situations, l'échelon de la reconnaissance s'empare des objectifs terrain avant la division en attendant l'arrivée d'autres éléments. Sous certaines conditions, il exécute des missions retardatrices. Pendant le combat, il peut être affecté à des missions de reconnaissance ou de sécurité ». <sup>635</sup>

La mission principale revenait à l'échelon d'attaque qui était le cœur de la DB. Les régiments de chars, renforcés éventuellement d'éléments extérieurs en fonction de la mission et du terrain en étaient le noyau dur.

---

<sup>631</sup> FM 100-5, *Op. Cit.* p 263.

<sup>632</sup> *Idem.*

<sup>633</sup> *Idem.*

<sup>634</sup> *Idem* p 264.

<sup>635</sup> *Idem* p 264.

« L'échelon de d'attaque est la force d'attaque principale de la division blindée. Il se compose des régiments de chars renforcés lorsque la situation l'exige par d'autres éléments organiques de la division. Des unités de reconnaissance et d'armes lourdes sont incluses dans les unités de chars. »<sup>636</sup>

L'infanterie composait l'échelon de soutien. Comme son nom l'indique, sa mission était de soutenir les blindés tant dans l'offensive que dans la défensive. Des unités d'artillerie et d'autres unités venant d'éléments organiques de la DB renforçaient les unités d'infanterie.

« L'échelon de soutien se compose d'infanterie transportée dans des véhicules blindés. Il est renforcé par l'artillerie et d'autres éléments organiques de la division en fonction de la mission et de la situation tactique. Son rôle fondamental est de soutenir étroitement l'échelon de d'attaque en action offensive ou défensive. »<sup>637</sup>

La coopération interarmes était omniprésente dans les documents de doctrine, en particulier les relations blindés aviation. Le rôle des deux composantes de l'aviation (combat et observation) était décrit de façon précise ce qui montrait l'importance qu'avait la troisième dimension dans la conduite des opérations blindées.

« L'aviation de combat est employée contre l'aviation ennemie afin d'éviter l'observation aérienne et l'attaque de la division. Au cours de la bataille, elle est utilisée pour le soutien direct des opérations. Ses missions incluent des attaques sur les PC et dépôts ennemis ; attaques sur les réserves particulièrement les blindées ; attaques sur armes antichars, artillerie et autres armes au sol ennemies ; attaques sur des cibles d'opportunité et des points clefs des positions ennemies et le maintien de la supériorité aérienne.

L'aviation d'observation effectue des missions de commandement, de reconnaissance, d'observation, de liaison et coopère étroitement avec l'échelon de reconnaissance de la division. L'observation aérienne des tirs d'artillerie est nécessaire si les tirs doivent être délivrés sur des cibles qui ne peuvent pas être observées depuis le sol. L'aviation d'observation maintient une liaison efficace et la coordination entre les chars, l'artillerie et l'aviation de combat. »<sup>638</sup>

La mission principale de la DB était l'offensive et ce mode d'action était abordé en détails dans le FM 100-5. La vitesse alliée à la surprise était le principal atout de la DB pour acquérir la supériorité à un endroit donné. Si la manœuvre était planifiée avec soins, l'initiative était laissée aux échelons subordonnés dès le début de l'action. L'action portait la marque du chef qui se devait de commander à l'avant au plus près de la ligne de contact.

« Les opérations tactiques de la division blindée sont caractérisées par des manœuvres hardies exécutées à grande vitesse pour créer une supériorité dans la zone décisive. Les actions de combat sont caractérisées davantage par une coordination maximale possible au départ, suivie par la décentralisation des moyens et de la confiance accordée à l'initiative des subordonnés.

Les opérations reposent sur une planification volontariste et détaillée et une exécution rapide et agressive. L'intégralité des plans est limitée uniquement par le temps disponible.

L'influence personnelle du commandant doit être exercée dans toutes les opérations. Il doit avoir à sa disposition divers moyens de transport rapide et des communications pour lui permettre d'exercer cette influence. »<sup>639</sup>

L'attaque devait être menée avec rapidité et puissance pour empêcher l'adversaire de se réorganiser.

« L'attaque est lancée en masse dans une direction décisive avec une telle vitesse et une telle violence que l'ennemi n'a pas le temps ou l'opportunité d'organiser et de coordonner sa réaction avant que la mission d'attaque

---

<sup>636</sup> FM 100-5, *Op. Cit.* p 264.

<sup>637</sup> *Idem* p 264

<sup>638</sup> *Idem* p 265.

<sup>639</sup> *Idem* p 269.

blindée soit accomplie. Ces attaques produisent rapidement la démoralisation de l'ennemi et des résultats décisifs. »<sup>640</sup>

Les caractéristiques de la DB permettaient une grande variété de choix dans le mode d'action privilégié. Le terrain, le dispositif ennemi entraient également en ligne de compte.

« La mobilité de la division blindée permet une grande latitude dans le choix de la direction et de la méthode d'attaque. Le choix du mode d'action : mouvement tournant, enveloppement ou pénétration, sera en grande partie déterminée par le dispositif ennemi et l'organisation du terrain, le relief, le facteur temps et les lignes de communication au sein de la zone ennemie. »<sup>641</sup>

La réussite de la mission dépendait de quatre conditions liées au terrain aussi bien qu'au dispositif ennemi.

« Quatre conditions doivent être présentes ou créées pour une action offensive réussie : supériorité aérienne, surprise, terrain favorable et l'absence ou la neutralisation des moyens défensifs ennemis. »<sup>642</sup>

Les caractéristiques de l'attaque étaient sans cesse rappelées. La vitesse, la surprise et la concentration des moyens blindés étaient à privilégier.

« L'attaque est rapide, profonde et soutenue jusqu'à ce que la décision soit gagnée. Elle se caractérise par l'emploi de l'échelon d'attaque en masse dans une série de vagues, par des concentrations rapides d'artillerie, de tirs de mitrailleuse et d'aviation de combat sur des objectifs importants, et le bon timing dans la mobilisation des réserves. »<sup>643</sup>

L'infanterie de la DB était dévolue au soutien des unités blindées. Mécanisée, elle était capable de suivre les chars sur tous les terrains. Elle ne débarquait que lorsque c'était nécessaire, pour occuper le terrain conquis par exemple.

« L'élément d'infanterie de l'échelon de soutien est transporté dans les blindés. Il reste mobile tant que la situation le permet. Quand il doit suivre l'échelon d'attaque, il suit de près ; prêt à vaincre les résistances ennemies restantes après le passage des chars, à occuper et tenir le terrain gagné, ou à couvrir la réorganisation des unités de chars en cours d'attaque. Avant l'attaque par l'échelon d'attaque, il peut servir à dérouter l'ennemi avec une attaque secondaire soutenue par l'aviation de combat, l'artillerie, le génie et, lorsque cela est nécessaire, par certains des chars. »<sup>644</sup>

La vitesse et la puissance étaient exploitées au maximum notamment dans le combat de rencontre. Il fallait bousculer l'ennemi en le contournant s'il était faible, en le fixant avec les reconnaissances avant de lancer un mouvement d'enveloppement avec les chars si c'était une force blindée. Dans les deux cas, l'assaut frontal n'était envisagé qu'en dernière extrémité.

« Dans un combat de rencontre avec des troupes motorisées, l'attaque est poussée pour conclure sans délai. L'attaque est déclenchée rapidement et de manière agressive afin de ne pas laisser à l'ennemi, le temps de développer et de concentrer ses moyens de défense. Les attaques de chars sur un large front contre les flancs engageront un plus grand nombre de troupes ennemies en même temps et permettront une utilisation maximale de la puissance de choc et de feu. Si les attaques de flanc ne sont pas praticables, une attaque frontale avec un déploiement sur un front étroit en grande profondeur est faite à partir des colonnes en marche.

Dans un combat de rencontre avec des unités blindées ennemies, l'avant-garde, appuyée par l'artillerie et l'aviation de combat, attaque pour limiter la manœuvre ennemie et pour tromper l'ennemi au sujet de la direction, le temps et la force de l'action principale. La situation peut favoriser l'action principale comme l'action de l'avant-garde. Dans le cas contraire, la division vise à lancer sa force d'attaque contre les flancs et l'arrière de la force

---

<sup>640</sup> FM 100-5, *Op. Cit.* p 269.

<sup>641</sup> *Idem.*

<sup>642</sup> *Idem.*

<sup>643</sup> *Idem* p 271.

<sup>644</sup> *Idem* p 272.

ennemie pour l'encercler et la détruire. L'aviation de combat, en soutien, attaque les chars, l'artillerie, les armes antichars, les réserves et les troupes de renfort ennemis. »<sup>645</sup>

Lors d'une attaque frontale, la DB était concentrée sur un front étroit de façon à concentrer les moyens. Le but de la percée était de s'attaquer aux arrières ennemis afin de disloquer son dispositif défensif. Lorsqu'elle agissait dans le cadre d'une plus grande unité, la DB était réservée pour exploiter la percée réalisée par d'autres troupes.

« La division blindée pénètre une position ennemie sur un front étroit et s'étend ensuite pour attaquer l'arrière ennemi afin de détruire sa défense et exploiter le succès.

Lors d'une attaque frontale organisée en coopération avec d'autres grandes unités de l'interarmes, la zone de la percée initiale peut être neutralisée ou attaquée par les autres troupes. La division blindée est employée ensuite à poursuivre l'attaque, à compléter et à exploiter la faille dans le dispositif ennemi. Elle est immédiatement suivie par d'autres unités très mobiles pour étendre, élargir ou maintenir la percée. Les divisions motorisées sont particulièrement adaptées à cet effet. »<sup>646</sup>

Lors de la percée, les flancs de la DB étant vulnérables, ils devaient être protégés par l'échelon de soutien. Durant la manœuvre d'élargissement de la percée, la coopération interarmes jouait à plein, notamment avec l'aviation chargée de briser les contre-attaques ennemies aidée de l'artillerie et des unités anti-char.

« Les flancs de la percée doivent être sécurisés, soit par les troupes de l'échelon de soutien, soit par d'autres troupes. Le passage de la division blindée par la brèche doit être efficacement protégé contre les feux antichar et aériens et les troupes ennemies au sol. Une fois la percée effectuée, l'ennemi ne doit pas être en mesure de l'arrêter. Les attaques de flanc continuent d'élargir la brèche. Les contre-attaques ennemies contre les flancs de la pénétration sont stoppées par l'aviation de combat, les réserves et par les feux de l'artillerie, de l'artillerie antiaérienne et des armes antichars. »<sup>647</sup>

Une fois l'objectif atteint, la DB cherchait à poursuivre vers l'objectif suivant en limitant les mesures de réorganisation. La vitesse primait et les troupes accompagnant la DB devaient être motorisées et mobiles.

« La réorganisation et la consolidation de l'objectif se limitent à l'essentiel. Une poursuite vers un deuxième objectif ou l'exploitation de la réussite est entreprise sans délai. Souvent l'exploitation sera exécutée en étroite collaboration avec d'autres troupes très mobiles qui ont été déplacés derrière la division blindée lors de son attaque. »<sup>648</sup>

Dans la poursuite, toutes les qualités de la DB étaient sollicitées, elle devait frapper vite et fort soit par le choc soit par le mouvement (contournement). Lorsqu'elle agissait dans le cadre d'une grande unité, elle recevait généralement la mission d'encercler mettant à profit sa vitesse et sa mobilité.

« Une fois engagée, la poursuite doit être audacieusement poussée avec la plus grande vigueur et de la rudesse. Agissant seule, la division organise tous les éléments de combat pour poursuivre par pression directe et par l'encerclerment.

Dans une poursuite, lorsqu'elle opère au sein d'une force plus grande, la division blindée renforcée avec des unités très mobiles est normalement employée comme une force d'encerclerment. »<sup>649</sup>

---

<sup>645</sup> FM 100-5, *Op. Cit.* p 273.

<sup>646</sup> *Idem.*

<sup>647</sup> *Idem* p 274.

<sup>648</sup> *Idem* p 275.

<sup>649</sup> FM 100-5, *Op. Cit.* p 276.

Les opérations défensives de la DB étaient évoquées mais succinctement. Le FM 100-5 leur consacrait trois pages contre quinze pour l'offensive. D'emblée, il était indiqué que la défensive n'était pas la mission principale d'un DB car elle ne pouvait pas y développer ses qualités.

« L'emploi de la division blindée sur une position défensive restreint sérieusement l'utilisation de sa mobilité et doit être appliquée uniquement en cas d'urgence. »<sup>650</sup>

Face à une force blindée supérieure, la DB devait éviter le choc frontal. Elle cherchait à gagner du temps soit par des coups d'arrêts soit en freinant l'avance ennemie.

« Opposée à des forces blindées grandement supérieures, la division évite le combat décisif si sa mission permet cette action. Si elle doit gagner du temps, soit elle s'installe sur un terrain défavorable pour les attaques de chars ennemis ou emploie des tactiques de retardement. »<sup>651</sup>

La position choisie pour la défense devait s'appuyer sur un terrain favorable permettant la manœuvre et à l'abri des vues ennemies afin de faciliter une exfiltration en toute sécurité. La défense de la position était confiée au soutien, les unités de chars étant réservées pour les contre-attaques.

« La position choisie devrait permettre la manœuvre, fournir un terrain approprié pour les contre-attaques et dissimuler des itinéraires de retrait. Les unités de l'échelon de soutien organisent des zones de défense en profondeur afin de tirer pleinement parti des obstacles. Les unités blindées préparent des plans pour les contre-attaques et embuscades contre les unités blindées ennemis. »<sup>652</sup>

Le mode d'action privilégié de la DB en défensive était la contre-attaque, le plus généralement menée par un mouvement d'encerclement pour frapper les flancs et les arrières ennemis. La défense frontale étant laissée au soutien.

« Lorsque le terrain est favorable, la division blindée seule ou en coopération avec d'autres forces peut-être être employée pour la contre-attaque. Les caractéristiques de la division blindée peuvent justifier de lui confier des objectifs beaucoup plus en profondeur, ou sur les flancs dont la prise serait nécessaire pour rétablir la position défensive.

Quand une force importante, renforcée par des divisions blindées passe de la défensive à l'offensive, les divisions blindées peuvent être utilisées rapidement pour envelopper un flanc ennemi ou pour former le fer de lance d'une pénétration d'une faible portion du front ennemi.

Lors d'action retardatrices contre des forces moins mobiles, l'échelon de soutien opère contre les avant-gardes des unités ennemies, tandis que les chars menacent ou attaquent les flancs et l'arrière ennemis. Contre les troupes blindées ennemies tout est fait pour placer chaque position d'arrêt derrière un formidable obstacle naturel. Les unités de chars protègent les flancs et exécutent des contre-attaques locales. »<sup>653</sup>

Le FM 100-5 était consacré aux opérations en général avec une incise sur la DB. Il n'insistait pas moins sur le rôle essentiellement offensif de la DB et rappelait avec insistance ses caractéristiques. Les FM de la série 17 concernaient, eux, les unités blindées.

### *Le FM 17-10*

Le FM 17-10 était un document très complet de plus de quatre cent soixante-dix pages traitant de l'emploi et de la tactique des unités blindées.

Le premier chapitre traitait de la doctrine et de l'organisation et commençait par les grands principes régissant la doctrine blindée.

---

<sup>650</sup> *Idem.*

<sup>651</sup> *Idem.*

<sup>652</sup> *Idem* p 277.

<sup>653</sup> *Idem.*

Le rôle offensif des unités et leur mobilité étaient soulignés et la définition sommaire du corps blindé et de la division donnée.

« Le rôle de l'arme blindée et de ses composantes est de mener une guerre terrestre très mobile, à caractère essentiellement offensif avec des unités auto-soutenues très puissantes et très mobiles composées de troupes équipées spécialement issues des armes et services idoines. Les unités de combats de l'arme blindée agissent en étroite collaboration avec l'aviation de combat et avec les grandes unités terrestres pour l'accomplissement de la mission.

Elle est composée de troupes issues de plus d'une arme ou service de l'armée de terre transportées en véhicules blindés ou motorisés.

Le « corps blindé » est constitué d'un état-major et d'une compagnie d'état-major, de deux divisions blindées ou plus et de certaines unités auxiliaires ou organiques de corps d'armée.

La division blindée est une unité autonome composée de plusieurs armes et services organisée administrativement et tactiquement pour agir seule. Elle peut être rattachée à un corps d'infanterie ou de cavalerie pour les opérations. »<sup>654</sup>

Grâce à leurs caractéristiques de puissances et de mobilités, les unités blindées devaient être utilisées pour des missions précises au caractère très souvent décisif.

« Les caractéristiques des unités blindées sont :

- la mobilité ;
- la puissance de feu ;
- la protection ;
- les actions de choc.

La division blindée ou le corps peuvent être employés :

- pour des missions indépendantes ou semi indépendantes ;
- dans des opérations comme *task force* (peut concerner le bataillon de réserve de QG) où ils font équipe avec des divisions motorisées, des bataillons antichar, des bataillons anti aériens, des bataillons de mitrailleuses, les unités de quartier général, les unités de maintenance et de soutien, appuyés au plus près par l'aviation, les troupes parachutistes ou toute autre troupe transportée par air.

Des unités plus grandes des forces blindées bien utilisées soit séparément soit en collaboration avec d'autres moyens peuvent permettre l'atteinte rapide de résultats décisifs dans leur zone d'action. Ils doivent être employés pour les missions décisives. »<sup>655</sup>

La coopération interarmées, l'utilisation à bon escient du terrain étaient des conditions impératives de succès. Un début de méthode de raisonnement tactique était suggéré avec l'étude du terrain, de l'ennemi, le cadre espace-temps et les modes d'action possibles. L'emploi en masse des blindés et la grande marge d'initiatives laissée à tous les échelons étaient synonymes de manœuvre réussie.

« Les conditions du succès sont : la supériorité aérienne, dans la zone d'action, la surprise, un terrain favorable et l'absence ou la neutralisation des moyens lourds de défense.

La mobilité des unités blindées permet une grande latitude dans le choix de la direction et des méthodes de l'attaque. La décision de la méthode d'attaque : contournement ou directe, sera déterminée par le temps imparti, le terrain et par le dispositif ennemi y compris ses arrières. Les zones les plus favorables à l'emploi des unités blindées sont les flancs ou les trous créés par la pénétration des positions ennemies.

---

<sup>654</sup> FM 17-10, *Armored Force field manual tactics and technique*, War Department, march 1942, United States Government, Printing Office, Washington, 1942, 474 p, p 1.

<sup>655</sup> FM 17-10, *Op. Cit.* p 2.

L'assignation des missions ou objectifs aux unités blindées doit être précédée par une étude approfondie des facteurs les plus importants qui sont : le temps, le terrain, la nature de l'ennemi et ses méthodes de combat, la disponibilité du soutien et spécialement l'existence d'espace et de routes utilisables par les unités.

Les résultats les plus déterminants seront atteints par le regroupement de masses d'unités blindées lancées en profondeur contre des objectifs vitaux situés sur les arrières de l'ennemi.

Pour obtenir la plus grande efficacité des grandes combinaisons d'unités blindées et motorisées, il sera nécessaire de déléguer le commandement au niveau approprié qui sera guidé par l'idée de manœuvre du niveau supérieur. »<sup>656</sup>

La doctrine prévoyait des modes d'action résolument offensifs alliant force et vitesse. Les éléments motorisés étaient utilisés pour combler certains vides du dispositif et nettoyer le terrain des résistances résiduelles après le passage des chars.

« Méthodes d'opérations : Les opérations offensives des unités blindées agissant seules ou au sein d'une force interarmes sont caractérisées par des poussées rapides dans les endroits vitaux des arrières ennemies suivies par une exploitation immédiate pour parachever la démoralisation de l'ennemi.

Initialement l'attaque est massive mais elle s'étend rapidement sur le front et dans la profondeur par les reconnaissances blindées et les éléments de combat après la percée des positions ennemies. Pour que l'opération gagne en temps, les reconnaissances précéderont les éléments de combat le plus tôt possible pour rechercher et exploiter les points faibles dans lesquels les éléments de combat pourront passer rapidement.

La vitesse et l'utilisation des barrières du terrain doivent être utilisées au maximum pour prévenir et neutraliser les contre-mesures ennemies.

Les unités motorisées étroitement en soutien protègent les arrières et les lignes de communications des éléments blindés.

Suivant les éléments avancés des unités blindées, les autres éléments de la task force<sup>657</sup> réduisent les résistances isolées. »<sup>658</sup>

L'exploitation et la poursuite étaient au cœur du dispositif offensif des unités blindées. La manœuvre était continue de jour comme de nuit.

« Les grandes formations blindées agissant seules ou au sein d'une task force sont spécialement adaptées à l'exploitation et la poursuite.

L'exploitation et la poursuite doivent être anticipées pour être sûr que les plans appropriés sont faits et que les ordres sont diffusés à temps à tous les échelons.

La poursuite pour de grandes unités blindées, opérant seules ou comme éléments majeurs de task forces, est rapide et continue même la nuit. »<sup>659</sup>

Dans la défensive, les unités blindées n'étaient pas positionnées sur la ligne de défense mais étaient gardées en réserve pour contre-attaquer afin de rétablir le dispositif ou, mieux, de morceler le front adverse.

« Les grandes unités blindées, lorsqu'elles appartiennent aux forces participant à la manœuvre défensive, sont tenues prêtes pour une contre-offensive ou une contre-attaque.

La supériorité aérienne locale pendant la contre-offensive ou une contre-attaque majeure est un pré requis au succès des opérations. Habituellement la contre-attaque blindée est utilisée pour rompre la continuité de l'offensive ennemie et pas seulement pour rétablir la position défensive. »<sup>660</sup>

---

<sup>656</sup> *Idem* p 3.

<sup>657</sup> La définition de la task force était donnée p 4 : « Task force. Une task force est un regroupement tactique temporaire composé d'une ou plusieurs armes et services pour une mission ou une opération spécifique. Les opérations de grandes unités blindées influenceront fréquemment la composition de la task force. »

<sup>658</sup> FM 17-10, *Op. Cit.* p 5.

<sup>659</sup> *Idem* p 6-7.

Par souci d'efficacité et de rapidité, les opérations étaient menées « à la voix ». Les ordres écrits formels n'étant envoyés qu'au début de l'action.

« Sauf au début d'une opération, l'utilisation d'ordres écrits formalisés sera exceptionnelle. Les ordres seront normalement dictés ou oraux. »<sup>661</sup>

La fin du chapitre était consacrée aux relations avec les autres armes. Tous les armes et services étaient abordés avec, à chaque fois, décrites les actions et missions qu'ils pouvaient mener au profit des forces blindées.

Parmi les plus significatives, le rôle de l'aviation et de l'infanterie est à souligner. Le rôle de l'aviation était d'intervenir en complément de l'action des blindés dans des missions d'interdiction et de destruction de l'aviation ennemie (rôle traditionnel de la chasse) et d'appui au sol (ce que faisaient la *Luftwaffe* avec les *Stukas*).

« L'aviation de combat est mise à disposition par le GHQ. Elle est employée contre des cibles qui ne peuvent pas être engagées par les armes disponibles au sol dans les délais impartis.

Ses missions principales en soutien des grandes unités blindées sont :

- la neutralisation de l'aviation ennemie ;
- la neutralisation de l'artillerie ennemie ;
- la neutralisation des installations défensives ennemies y compris les installations antichars ;
- le soutien direct de l'attaque ;
- la neutralisation des contre-attaques en particuliers celles des unités blindées ;
- la destruction, le harcèlement et le retardement des concentrations ennemies, des forces de poursuites, de renforcement ou retraitant et les installations sur les arrières ennemies ainsi que les centres de communication. »<sup>662</sup>

L'infanterie, intégrée organiquement à la DB, n'avait pas, bien entendu, le rôle principal dans la manœuvre. Elle était utilisée pour des missions complémentaires à celles des chars (couverture, réductions de résistance isolée, occupation du terrain conquis par les blindés...).

« Un régiment d'infanterie appartient organiquement à chaque division blindée. Le régiment d'infanterie peut attaquer pour pénétrer les forces de couverture ennemies, pour « développer » une situation et pour s'emparer d'un terrain d'où lancer une attaque de chars. Il peut suivre de près l'attaque de chars pour réduire les résistances restant, couvrir les flancs de la division contre une menace ennemie, occuper et tenir les terrain conquis et couvrir la réorganisation des unités de chars. Il est utilisé pour établir des têtes de pont et des postes. »<sup>663</sup>

Le deuxième chapitre était consacré à l'emploi tactique des unités. Après des généralités, il recensait les principaux types de missions pouvant être menés par les unités blindées en précisant leurs principales caractéristiques.

Les généralités sur la tactique commençaient par un rappel de la documentation tactique générale concernant les opérations et faisait référence au FM 100-5 avant de préciser les caractéristiques des unités blindées.

---

<sup>660</sup> *Idem* p 7.

<sup>661</sup> *Idem* p 8.

<sup>662</sup> *Idem* p 12.

<sup>663</sup> FM 17-10, *Op. Cit.* p 13.



« L'emploi tactique des forces blindées est fondé sur la doctrine mise en avant dans le FM 100-5 et dans le chapitre 1 de ce manuel. »<sup>664</sup>

Grâce à ces dernières, les chars pouvaient frapper l'adversaire durement mais devaient être réservés aux missions, qu'eux seuls pouvaient remplir. Lors de la conception de la manœuvre, il fallait garder à l'esprit que leur emploi connaissait, malgré tout, quelques limites, notamment en termes de combat en zones boisées et en localité.

Ses caractéristiques favorisent la frappe de coups rapides et durs.

Les unités blindées ne doivent pas se voir confier des missions que les autres troupes disponibles peuvent remplir avec succès.

Comme les chars fournissent la force de frappe des unités blindées il est nécessaire de connaître et d'avoir constamment à l'esprit leurs capacités et leurs limites dans l'assignation des missions.

Leurs capacités sont :

- une grande vitesse 35 à 40 miles/heure ;
- la capacité à se déplacer à travers champs à une vitesse jusqu'à 25 M/H en terrain favorable ;
- la capacité à franchir les petits obstacles, les fossés et les cours d'eau peu profonds ;
- la capacité à passer à travers les bois et les broussailles ;
- la grande puissance de feu.

Leurs limites sont :

- impossibilité de franchir les cours d'eau profonds, les sols marécageux ou les marécages ;
- impossibilité de franchir les fossés larges ou les gros obstacles ;
- l'impossibilité de franchir les forêts denses ;
- limitation en général des manœuvres aux routes pour les opérations en montagne ;
- le feu à partir d'un véhicule en roulant est limité dans ses effets létaux ;
- les difficultés d'approvisionnement en carburant et en munitions ;
- la nécessité d'avoir des périodes d'entretien. [...]

Les unités blindées doivent éviter les villes et les cités sauf quand elles peuvent être surprises. Ces localités sont attaquées par l'infanterie motorisée ou toute autre unité qui suivrait de près. »<sup>665</sup>

Après un long paragraphe, plus proche du *vade mecum* de l'équipage que d'un manuel d'emploi, consacré au camouflage, le chapitre reprenait les principales missions des unités blindées en précisant leurs principaux modes d'action et caractéristiques. Cela commençait par la reconnaissance, mission traditionnellement dévolue aux unités de cavalerie et parfaitement adaptées pour des unités blindées qui pouvaient y faire preuve de leur hardiesse et de leurs capacités.

La mission des unités de reconnaissance était claire, il s'agissait d'obtenir du renseignement sur l'ennemi et le terrain pour permettre l'élaboration de la manœuvre à partir de données les plus récentes possibles.

« Le but de la reconnaissance est d'acquérir des informations sur lesquelles fonder la manœuvre stratégique ou les opérations tactiques.

Les renseignements souhaités peuvent être sur l'ennemi ou sur le terrain. Les renseignements sur l'ennemi peuvent comporter sa position, son dispositif, ses forces, son organisation, ses capacités, ses mouvements, son attitude, ses équipements et son moral. Ceux sur le terrain peuvent porter sur les caractéristiques des routes, les cours d'eau, les couverts et possibilités de camouflage, les positions, les aires de bivouac et les aires utilisables pour la mise en œuvre d'obstacles.

---

<sup>664</sup> *Idem* p 15.

<sup>665</sup> *Idem* p 15 à 17.

Les éléments de renseignement essentiels sont ceux que le commandeur estime essentiels pour :

- prendre une bonne décision ;
- conduire la manœuvre ;
- éviter les surprises ;
- éditer les détails du plan d'opération ;
- lui permettre de revoir ou de prendre une nouvelle décision ;
- accomplir sa mission. »<sup>666</sup>

Il existait des unités de reconnaissance dans chaque type d'unité (division, bataillon, compagnie) mais chacune d'elle avait un champ d'action bien défini en fonction de la distance de l'unité par rapport au front. En fait la reconnaissance, comme le renseignement d'ailleurs, était l'affaire de tous.

« La reconnaissance dans la profondeur est du ressort de l'aviation et du bataillon de reconnaissance de la division.

La reconnaissance rapprochée est du ressort des compagnies du régiment de reconnaissance.

La reconnaissance de contact est l'affaire de tous et doit être continue.

Les plans d'emploi des unités blindées demande, en plus des habituelles reconnaissances, un type de reconnaissance spéciale pour déterminer quand, où et comment les chars peuvent être employés.

Reconnaissance en force : lorsqu'une résistance hostile est rencontrée qui ne peut pas être débordée, flanc gardée par les unités reco, une reconnaissance de la profondeur et en force peut constituer une méthode pour clarifier la situation. Son action consistera généralement en une attaque locale limitée. »<sup>667</sup>

Si le mode opératoire principale de la reconnaissance était la discrétion, il ne demeurait pas moins que les unités de reconnaissance devaient savoir se montrer déterminées en toutes circonstances et même agressives parfois en engageant éventuellement le combat lorsque la situation ou l'attitude de l'ennemi l'imposaient.

« Les unités de reconnaissance doivent être actives et agressives. De telles missions demandent généralement la discrétion des mouvements. En règle générale, le combat est à éviter pour obtenir le renseignement. Des renseignements essentiels ne peuvent fréquemment être obtenus qu'en engageant le combat. Les unités de reconnaissance n'hésitent pas à attaquer quand leur mission le demande. »<sup>668</sup>

Les unités de reconnaissance divisionnaire étaient engagées environ quarante-huit heures avant les CC. Elles pouvaient ainsi prendre contact avec l'ennemi suffisamment tôt pour envoyer au commandeur les renseignements lui permettant d'élaborer sa manœuvre en ayant connaissance des intentions de l'ennemi et de son dispositif.

« Comme une reconnaissance efficace ne peut se faire au rythme de progression de la division, les éléments de reconnaissance doivent être poussés suffisamment loin en avant de la division pour assurer la réception des informations par le commandeur à temps. La reconnaissance divisionnaire doit précéder la division d'au moins 100 miles et est généralement envoyée deux jours avant le gros de la division. »<sup>669</sup>

Les véhicules de reconnaissance étant légers et peu armés, ils pouvaient être renforcés par des chars. Ils leur apportaient la puissance de feu nécessaire pour réduire des résistances trop fortes pour leur armement et la mobilité en tout terrain que n'avaient pas les véhicules à roues.

« (j) De façon à donner de la puissance et de l'initiative au bataillon de reconnaissance et suffisamment de capacité de combat pour surpasser des oppositions mineures, une compagnie de chars est fournie.

---

<sup>666</sup> *Idem* p 20-21.

<sup>667</sup> *Idem* p 23-24.

<sup>668</sup> FM 17-10, *Op. Cit.* p 25.

<sup>669</sup> *Idem* p 27.

Elle pourrait être séparée en détachements ou utilisée entière pour soutenir les compagnies de reconnaissance si besoin. Lorsque le front à couvrir est trop large pour une assistance rapide, lorsque des points sensibles doivent être atteints et tenus temporairement, ou lorsqu'une forte résistance est pressentie, des détachements de la compagnie de chars pourraient être détachées d'emblée aux éléments de la compagnie de reconnaissance. Quand la subordination n'est plus nécessaire, les chars retournent aux ordres du bataillon.

(k) Les pelotons et les sections des compagnies de chars reconnaissent le terrain qui n'est pas accessible aux véhicules à roues. Ils peuvent aussi être utilisés pour réduire les résistances qui ralentissent la progression des unités les plus légères du bataillon. »<sup>670</sup>

Il existait plusieurs types de reconnaissance en fonction de la proximité de l'ennemi et de sa dangerosité : la reconnaissance rapprochée, la reconnaissance de combat et la reconnaissance de char. Cette dernière était effectuée par les équipages avant l'engagement et tenait compte des spécificités des blindés

« Les reconnaissances de chars : Ce type de reconnaissance est conduit avant une opération lorsque l'utilisation de chars est envisagée. C'est fait pour déterminer : la localisation, les capacités, le camouflage et la pertinence des positions ; les accès aux positions sélectionnées ; le terrain sur lequel les chars pourraient intervenir ; et la répartition des chars.

Les sujets à considérer en ce qui concerne les positions sont en général :

- (a) les routes vers ou dans les positions de départ ou intermédiaires.
- (b) la praticabilité des routes vers les points de probables fortes activités.
- (c) la praticabilité des routes vers les positions de rechange.
- (e) le camouflage et les couverts.
- (f) la capacité et la pertinence.
- (i) les abris pour les activités de maintenance. »<sup>671</sup>

Le résumé de cette partie rappelait l'importance du renseignement pour l'élaboration et la conduite de la manœuvre. La rapidité de transmission des informations était une des clefs du succès. Enfin, le renseignement ne devait pas être uniquement recherché avant l'action mais tout au long de la manœuvre.

« En résumé. a- l'emploi rapide de forces blindées demande d'avoir rapidement des informations sur l'ennemi et le terrain pour permettre au commandeur d'élaborer des plans valables et de décider rapidement.

b- Toutes les unités de reconnaissance disponibles doivent être utilisées audacieusement pour obtenir et maintenir le contact et obtenir des informations.

c- Les unités de reconnaissance doivent être déployées à temps et devant la force principale pour permettre la bonne reconnaissance de la zone prévue, des routes ou des localités et pour obtenir des informations à temps pour être exploitables.

d- Les renseignements doivent être transmis par le plus rapide moyens disponible.

e- Avant le combat, une reconnaissance personnelle par le commandeur, l'état-major et des commandeurs subordonnés doit vérifier et compléter les rapports des unités de reconnaissance.

f- Tout le personnel des unités de reconnaissance doit être entraîné à noter et à rendre-compte sur les terrains possibles pour l'emploi des chars, les aéroports de secours, les sources d'approvisionnement en eau et en carburant et les sujets identiques d'une importance vitale pour les forces blindées.

g- Le succès d'une opération d'une force blindée est dépendant du flux continu d'informations envoyées au commandeur. »<sup>672</sup>

Après la description de modes opératoires généralement confiés aux unités de reconnaissance (avant-garde, arrière-garde, flanc-garde, couverture, opérations de sûreté), la section IV du chapitre abordait la mission principale des unités blindées : l'attaque.

---

<sup>670</sup> *Idem* p 30.

<sup>671</sup> *Idem* p 35.

<sup>672</sup> FM 17-10, *Op. Cit.* p 38.

La définition donnée du combat offensif en rappelait le but et insistait sur le fait que les unités blindées étaient organisées et équipées pour l'offensive. Audace, vitesse et rudesse devaient être les mots clefs de toute action blindée.

« Le combat offensif a pour objet l'atteinte d'un objectif par le biais de l'attaque. L'organisation et l'équipement des unités blindées sont conçus principalement pour le combat offensif. Les unités doivent être imprégnées de l'esprit de l'offensive et doivent être toujours prêtes à saisir l'occasion d'une action offensive. L'attaque des unités blindées devrait se caractériser par l'audace et la vitesse en frappant des coups soudains dans la direction la plus favorable. »<sup>673</sup>

Les grands principes régissant l'attaque des unités blindées, au nombre de trois, étaient décrits de façon précise. Ils étaient en rupture avec la doctrine initiale puisqu'ils insistaient sur le choc, la surprise et la manœuvre, loin du concept réducteur de l'accompagnement de l'infanterie.

« Les unités blindées sont employées conformément aux principes du grand nombre, de la surprise et de la manœuvre.

(1) *Grand nombre.* - Ils sont utilisés en grand nombre dans des zones décisives qui offrent un terrain approprié et suffisamment d'espace pour utiliser pleinement leur action de choc et leur mobilité. La protection contre l'attaque aérienne et les armes antichars est une condition sine qua non de la réussite.

(2) *La surprise.* - La surprise est obtenue par la déception, le secret et la manœuvre rapide. Par la livraison prompt du coup initial le commandant met son adversaire dans une position désavantageuse et le contraint à la défensive, ou l'empêche d'organiser sa défense. Une attaque rapide et audacieuse par une petite force peut accomplir souvent plus qu'une attaque plus lente et soigneusement coordonné d'une force plus importante. Par une telle attaque l'initiative est prise sur l'ennemi et ses plans d'attaque ou de défense perturbés.

(3) *La manœuvre.* - La manœuvre des unités pour projeter rapidement des actions de choc tout en étant protégées de la puissance de feu, dans la partie vitale des arrières ennemies, à partir d'une direction inattendue doit être recherchée dans toutes les attaques. »<sup>674</sup>

Autre rupture avec l'ancienne doctrine, mais découlant des principes de rapidité et de surprise, l'initiative était prônée à tous les échelons. Les subordonnés étaient libres de leurs choix tactiques pourvu qu'ils fussent en accord avec les buts de l'échelon supérieur et permissent la réussite de la mission.

« L'initiative des subordonnés joue une grande part dans le succès de toute action. Les commandeurs seront souvent confrontés, surtout quand la situation est obscure, au problème de la prise de décision immédiate et de l'engagement d'une action rapide. Le temps peut, mais généralement pas, permettre une reconnaissance détaillée. Des ordres de mission type peuvent être donnés et les chefs des petites unités doivent être incités à réaliser une estimation rapide de la situation, parvenir rapidement à une décision et mettre en œuvre rapidement et énergiquement cette décision. Les décisions prises doivent être conformes aux missions et aux intentions du commandant. Il est donc essentiel que tous les commandants soient informés de ces missions et des intentions. Une réflexion calme et claire, mais rapide, doit être combinée avec un haut degré d'initiative. Un jugement précipité doit être évité. »<sup>675</sup>

Le feu et le mouvement étaient, pour les unités blindées, les actes élémentaires privilégiés lors d'une action offensive. Les différents éléments, constitutifs de la force, s'appuyaient mutuellement par le feu et le mouvement. Pour ce faire, le tir en roulant était même envisagé sous certaines conditions.

« Le principal moyen d'attaque pour les unités blindées est une combinaison de feu et de mouvement pour réduire l'opposition ennemie. Par le feu et le mouvement on entend l'avance de certains éléments ou unités (élément de manœuvre) protégé par le feu d'autres éléments ou unités (base de feu).

---

<sup>673</sup> *Idem* p 85.

<sup>674</sup> *Idem* p 85-86.

<sup>675</sup> FM 17-10, *Op. Cit.* p 86.

(b) Le feu et le mouvement sont généralement employés par les composantes de la force de manœuvre au contact de l'ennemi. Par exemple, un peloton dans la force de manœuvre, lorsqu'il est soutenu par le feu, fournit sa propre base de feu consistant en une de ses sections. Cette section, de préférence depuis une position partiellement défilée, tire alors que l'autre section manœuvre vers une position avancée, d'où elle établit à son tour une base temporaire du feu pour couvrir l'avance de la précédente section. [...]

Le tir en roulant ne devrait être tenté lorsqu'un assaut rapide sur un terrain ouvert et sur une courte distance (pas plus de 200 yards) est souhaité. »<sup>676</sup>

Dans le choix des modes d'action, le contournement et le mouvement tournant étaient à privilégier par rapport à l'attaque frontale qui ne devait être choisie que lorsque la situation était particulièrement favorable.

« La mobilité des unités blindées permet la grande latitude dans le choix de l'orientation et de la méthode d'attaque. Contre des forces de même valeur et contre des positions fortement organisées, le mouvement tournant est la forme préférée. Contre des groupes ou des postes hautement vulnérables à une attaque blindée, l'attaque peut être un enveloppement d'un ou des deux flancs ennemis, de préférence le dernier. Lorsque la mission, les délais, le terrain et d'autres facteurs ne favorisent pas mouvement tournant, une attaque peut être faite par une pénétration. Une attaque directe rapide peut être faite pour profiter pleinement de surprise ou d'une situation favorable temporairement. »<sup>677</sup>

Le paragraphe sur l'emploi des chars dans l'attaque insistait sur les caractéristiques des chars (vitesse, puissance) qui devaient être exploitées au maximum. La nécessité de l'emploi en masse était une nouvelle fois rappelée.

« Dans l'attaque, la mobilité, la puissance de feu et les actions de choc des chars sont exploitées au maximum. Les attaques de chars seront coûteuses ou n'atteindront pas leur objectif, s'ils ne sont pas employés en masse. »<sup>678</sup>

La mission des différentes sortes de chars était fonction de leurs capacités techniques et tactiques. Aux chars légers revenaient les missions de reconnaissance, les chars moyens étaient destinés à la mission principale de rupture et au combat antichar.

« La mission principale des unités de chars légers est d'être en contact étroit avec l'ennemi et de perturber l'organisation ennemie dans des domaines vitaux à l'arrière par une action rapide et audacieuse. Ceci est accompli en détruisant des armes automatiques hostiles et les personnels, en perturbant les communications et en investissant les postes de commandement, les positions d'artillerie, les réserves et les autres installations essentielles à l'ennemi.

(3) *Les chars moyens.*-(a) La mission principale des unités de chars moyens est d'appuyer l'attaque les unités de chars légers, surtout en neutralisant ou détruisant les armes antichars ennemies.

(b) Les chars moyens protègent également les chars légers contre l'attaque des chars ennemis. »<sup>679</sup>

Mais dans l'attaque les blindés ne pouvaient agir seuls, ils devaient être soutenus et appuyés par les autres armes. Au premier rang desquelles se trouvait l'aviation qu'elle fût d'observation ou de combat. Son rôle était essentiel dans le développement de l'attaque par les renseignements qu'elle apportait avant et pendant l'action et par l'appui qu'elle fournissait aux troupes au sol.

« Les opérations de la force blindée sont facilitées par le contrôle de l'air. Ce contrôle permet la libre circulation des unités dans l'approche et rend possible le soutien d'une attaque par l'aviation de bombardement. L'absence de supériorité aérienne, bien que n'interdisent pas le mouvement, rend les opérations beaucoup plus difficiles. L'aviation de poursuite est employée pour interdire les airs à l'observation ennemie et à l'aviation de bombardement.

---

<sup>676</sup> *Idem* p 86 à 88.

<sup>677</sup> *Idem* p 88.

<sup>678</sup> *Idem* p 90.

<sup>679</sup> FM 17-10, *Op. Cit.* p 90-91.

(2) L'aviation de combat supporte les unités blindées par des attaques sur les installations logistiques et de commandement, les réserves, l'artillerie, les armes antichars et les autres résistances. Dans l'offensive, l'aviation de combat, en appui rapproché, est utilisée pour attaquer et retarder les colonnes ennemies. Lors de l'attaque, elle complète le feu de l'artillerie contre des cibles majeures, les cibles au-delà de la portée de l'artillerie, appuie fortement pour attaquer les unités qui ont progressé au-delà de la portée de leur artillerie d'appui et attaque les contre-attaques ennemies. Dans la poursuite, elle fournit un appui rapproché aux forces de poursuite en attaquant les résistances ennemies faisant face à la progression, en attaquant et en retardant les forces ennemies en retraite et en détruisant les ponts et les routes de retrait. En défense, elle attaque les forces assaillantes ennemies, les réserves, les installations de commandement et de logistique.

(3) L'aviation d'observation effectue la reconnaissance de combat telle que décrite précédemment dans ce chapitre. Elle est aussi utilisée en période de crise dans le combat pour maintenir la liaison et la coordination entre les chars, l'artillerie et l'aviation de combat. »<sup>680</sup>

L'infanterie bien sûr avait son rôle à jouer, en particulier l'infanterie mécanisée, entraînée et organisée pour combattre avec les chars. Son rôle était essentiellement statique et en appui des unités blindées. Le concept était inversé par rapport à la doctrine post première guerre mondiale. Ce n'était plus les chars qui progressaient au rythme de l'infanterie, mais l'infanterie qui accompagnait les chars et appuyait leur avance ou couvrait leur progression.

« L'action de l'infanterie mécanisée dans l'attaque varie. Elle peut être utilisée toute ou partie dans l'attaque secondaire. Une partie peut être attachée à l'élément de manœuvre ou gardée en réserve. Elle reste mobile tant que la situation le permet et peut ensuite être utilisée comme suit :

- (a) pour préciser ou développer une situation, comme attaquer les forces de couverture ennemies ou attaquer une zone antichar ennemie.
- (b) de s'emparer du terrain permettant de lancer une attaque de chars.
- (c) pour fixer tandis que des unités de chars débordent.
- (d) pour suivre de près l'attaque principale pour réduire la résistance résiduelle ennemie, occuper et tenir le terrain gagné.
- (e) pour couvrir les flancs contre une menace ennemie.
- (f) pour constituer une nouvelle réserve.
- (g) pour protéger les unités blindées pendant leur réorganisation après l'attaque.
- (h) pour protéger les unités blindées de nuit en mouvement ou en bivouac. »<sup>681</sup>

Une des caractéristiques des unités blindées était la nécessaire décentralisation du commandement. L'initiative était laissée aux plus petits échelons ce qui impliquait que ceux-ci connussent parfaitement l'idée de manœuvre et les objectifs à atteindre. Cela n'empêchait pas le chef d'être prioritairement en avant au plus près des contacts lors du début de l'action ou pour accompagner l'unité qui avait la mission principale de la manœuvre.

« Lorsque les conditions l'exigent, la décentralisation du commandement est encouragée. On fait confiance à l'initiative des subordonnés.

Dans les unités blindées, il est particulièrement nécessaire que les plus petites unités soient familières avec des plans plus élevés afin qu'elles puissent agir rapidement et correctement dans toutes les situations ne relevant pas des ordres. Les chefs doivent être entreprenants et toujours prêt à saisir les opportunités dans la poursuite du plan du commandement supérieur.

Le commandant de toute la force est à l'avant jusqu'à ce que ses troupes aient commencé l'action. Il peut rester avec la force dont la mission est d'une importance décisive ou aller sur une position d'où il peut observer l'action des forces en action et des forces secondaires.

Comme la mobilité de tous les éléments peut entraîner une dispersion considérable, la plus grande latitude possible est donnée aux subordonnés pour accomplir leurs missions selon leur propre manière en conformité avec le plan général, plutôt qu'avec des instructions précises. »<sup>682</sup>

---

<sup>680</sup> *Idem* p 95.

<sup>681</sup> FM 17-10, *Op. Cit.* p 96.

<sup>682</sup> *Idem* p 100.

Les différentes situations offensives pouvant impliquer une force blindée était au nombre de cinq :

- le combat de rencontre ;
- l'attaque contre les positions ennemies ;
- l'exploitation d'un succès ;
- la poursuite ;
- les opérations spéciales.<sup>683</sup>

L'attaque comportait plusieurs phases.

« Normalement l'attaque comporte plusieurs étapes. Ces étapes sont : la marche d'approche, le déploiement pour attaque, le combat des feux, l'assaut, la réorganisation et la poursuite. Certaines de ces phases peuvent être omises. »<sup>684</sup>

Dans la description du plan de manœuvre général il était encore stipulé que l'attaque frontale était à éviter. Le schéma général était de fixer l'ennemi avec les avant-gardes pendant que les gros contournaient le dispositif ennemi pour l'attaquer par derrière. Dans cette action l'infanterie servait à fixer l'ennemi.

« L'attaque frontale est évitée lorsque cela sera possible et est faite uniquement lorsque les flancs ennemis sont inattaquables. L'enveloppement ou double enveloppement est la méthode habituelle d'attaque. Les unités de chars cherchent à encercler l'ennemi et à l'attaquer par l'arrière. L'avant-garde ou gardes sont utilisées pour saisir le terrain indispensable pour limiter l'avance ennemie à l'avant, tandis que les unités blindées se déplacent sur les flancs. L'infanterie peut servir à renforcer l'avant-garde ou tout ou partie de celle-ci est utilisée pour donner suite à l'attaque de chars. [...]

L'infanterie peut servir à appuyer les avant-gardes, à saisir et tenir le terrain pour former un pivot pour la manœuvre. [...] L'infanterie facilite l'attaque en formant une base de feu à partir de laquelle les unités blindées manœuvrent. L'infanterie suit l'échelon de chars et consolide les gains réalisés. »<sup>685</sup>

Le combat char contre char était envisagé dans le cadre du combat de rencontre. Il s'agissait d'utiliser au maximum le terrain et comme pour l'attaque, la manœuvre et le débordement pour attaquer l'ennemi par les flancs ou l'arrière était préconisé.

« Dans un combat de rencontre avec des unités blindées ennemies, il est fait usage maximal du terrain pour canaliser et limiter leur manœuvre. Si l'avant-garde s'oppose à des forces faibles, la réserve de l'avant-garde peut être utilisée à la fois pour transformer cette attaque en attaque principale. La force d'attaque principale se compose d'unités de chars. Elle manœuvre pour attaquer l'ennemi par le flanc ou l'arrière.

Des feintes sont faites pour pousser l'ennemi à disloquer son corps principal ou les réserves et ainsi se placer dans une position vulnérable. Les unités de chars moyens peuvent être utilisées dans les échelons leader d'attaque contre les forces blindées. »<sup>686</sup>

La section consacrée à la manœuvre défensive était beaucoup plus courte (treize page au lieu de trente-cinq pour l'attaque) et évoquait d'emblée le rôle offensif des blindés dans la défensive. Les DB pouvaient cependant tenir, brièvement, une position alors que les réserves étaient gardées pour les contre-attaques.

« Le rôle principal des forces blindées en défensive est la tactique offensive. Leur emploi habituel sera dans la contre-attaque. Cependant, les divisions blindées peuvent pendant de courtes périodes organiser et occuper une position défensive. [...]

---

<sup>683</sup> Voir FM 17-10 p 100.

<sup>684</sup> *Idem* p 103.

<sup>685</sup> *Idem* p 109-110.

<sup>686</sup> *Idem* p 111.

En défensive, les unités de chars de réserve du GHQ sont employées principalement en contre-attaques »<sup>687</sup>

Les modes d'action défensifs des unités blindées étaient des trois types : la défense ferme, le repli et le freinage.

« Les types habituels d'opérations défensives dans lesquelles les unités blindées peuvent être employées soit seules soit en collaboration avec d'autres troupes sont:

- (1) défense de position.
- (2) repli.
- (3) freinage. »<sup>688</sup>

Deux cas se présentaient dans le cadre d'une défense ferme : l'unité agissait seule ou appartenait à un ensemble d'unités. Lorsqu'elle agissait seule, l'unité blindée devait garder l'esprit offensif cherchant à agir par surprise et le gros des troupes était réservé pour la contre-attaque sachant que la défense devait être mobile.

« Une force blindée agissant seule peut être contrainte de prendre une position défensive temporairement à cause de la supériorité ennemie ou elle peut avoir reçu une mission de s'emparer et de tenir un point critique, comme une tête de pont ou une zone vitale, en attendant l'arrivée d'autres troupes.

L'échelon de soutien occupe la position défensive alors que la force d'assaut est utilisée principalement pour les contre-attaques. Les éléments de reconnaissance effectuent leur mission habituelle de reconnaissance et de plus peuvent être utilisés pour des missions de contre reconnaissance<sup>689</sup> et de sécurité.

La défense cherche à agir par surprise. Tout est fait pour dissimuler la nature de la défense et l'emplacement de la ligne principale de résistance.

La défense doit être mobile. »<sup>690</sup>

La contre-attaque devait être systématiquement planifiée et toutes les situations envisagées.

« Des plans sont faits pour contre-attaquer l'ennemi de toutes les directions. Là où les flancs sont sécurisés la contre-attaque se fera pour rétablir la position.

L'ennemi peut tenter de contourner loin des flancs et attaquer par l'arrière. Des plans doivent être faits pour retarder la tête de ses troupes, tandis que la majeure partie de la force de contre-attaque le frappe dans le flanc. »<sup>691</sup>

Lorsqu'elle agissait dans le cadre d'une unité plus grande en coopération avec d'autres unités, l'unité blindée gardait des missions offensives et n'était pas intégrée dans le dispositif défensif statique.

« Lorsqu'elles sont employées dans la défense avec les autres grands corps de troupes, les unités blindées peuvent être utilisées à :

- (a) contre-attaquer un ennemi qui a réussi à pénétrer dans la position et perturber son attaque.
- (b) attaquer une force en enveloppement ou contournement.
- (c) attaquer une force ennemie qui s'est engagée dans une attaque, mais n'a pas encore pénétré les positions.

Une division blindée sera rarement, en cas d'utilisation d'autres forces, assignée à tenir un secteur de la ligne défensive. »<sup>692</sup>

Les procédés tactiques défensifs étaient identiques à ceux de l'attaque. Il s'agissait dans un premier temps de bloquer l'ennemi puis dans un second temps de le détruire après l'avoir contourné.

« L'attaque d'une force ennemie contournant ou encerclant est similaire à une attaque dans un combat de rencontre. Contre les troupes non blindées, l'échelon soutien sert à bloquer l'avance ennemie alors que la force

---

<sup>687</sup> *Idem* p 120.

<sup>688</sup> *Idem*.

<sup>689</sup> Par contre reconnaissance, i faut entendre la destruction des reconnaissances adverses.

<sup>690</sup> *Idem* p 120-121.

<sup>691</sup> FM 17-10, *Op. Cit.* p 124-125.

<sup>692</sup> *Idem* p 127.



d'assaut manœuvre pour frapper l'ennemi dans les flancs ou l'arrière. Contre les troupes blindées, l'échelon de soutien, soutenue par une partie de la force d'assaut, bloque l'avance tandis que le reste de la force d'assaut manœuvre pour attaquer l'ennemi de flanc. »<sup>693</sup>

Comme pour le reste, l'action d'une force blindée dans le retrait était essentiellement offensif avec comme procédé principal la contre-attaque.

« Une unité blindée peut participer au retrait dans le cadre d'une force plus importante ou lorsqu'elle agit seule. En retrait, son utilisation est principalement offensive pour retarder ou briser les attaques ennemies et soulager ce faisant la pression pour que le retrait puisse s'effectuer sans faire de victimes indues. Des forces blindées, sauf l'infanterie blindée, sont rarement utilisés durant le retrait de nuit. Les unités de chars sont utilisées pendant la journée pour la contre-attaque afin d'aider les autres troupes à tenir jusqu'au soir afin que retrait puisse être effectué sous le couvert de l'obscurité. »<sup>694</sup>

L'idée de manœuvre était de faire décrocher les unités (notamment l'infanterie) sous la protection des unités blindées souvent placées en couverture. Elles menaient des actions retardatrices pour permettre au reste de la force de se replier sous la protection de leurs tubes.

« Une position vers l'arrière est désignée sur laquelle les troupes se prépareront pour une nouvelle action de résistance ou sous la protection de laquelle ils peuvent être rassemblés pour un mouvement rétrograde ultérieur. Une force de couverture comprenant une partie de la force d'assaut est utilisée pour aider dans le désengagement de l'infanterie. L'infanterie est désengagée et se déplace vers l'arrière. Les unités de reconnaissance aident dans la protection de flanc. [...] »

Des unités de chars, soutenues par des unités de TD, mènent des actions de retardement pour protéger le retrait du reste de la force. Les unités de reconnaissance protègent les flancs et, si et quand l'action est interrompue par la force principale, restent en contact avec l'ennemi. On recourt au maximum à la tactique d'embuscade et au freinage dans des positions intermédiaires. »<sup>695</sup>

Le freinage était une manœuvre retardatrice consistant à échanger du terrain contre du temps. Les unités blindées y jouaient un rôle prépondérant par leur puissance de feu et leur mobilité.

« Le but du freinage consiste à laisser le temps à la force principale de se replier, de consolider les positions, ou d'avoir du temps et de l'espace pour se déployer pour des actions offensives. »

Une partie ou la totalité d'une division blindée, renforcée par des unités de TD, peut être utilisée sur des missions de freinage. Quand les colonnes ennemies contiennent des unités blindées, des unités blindées devraient être utilisées contre elles.

En freinage par des unités blindées, un seul CC est utilisé pour occuper des positions de freinage de façon à contrôler l'avance des colonnes ennemies tandis que l'autre échelon avec le génie menace ou attaque les flancs ou les arrières ennemis. »<sup>696</sup>

L'attaque de chars, comme lors du retrait, se caractérisait par des coups rapides et puissants pour désorganiser l'ennemi.<sup>697</sup>

Après la défensive, le chapitre abordait les opérations spéciales (combat de nuit, défense d'une coupure, attaque d'une coupure, combat en localité, combat en zone boisée, combat en zone montagnaise) dans lesquelles se trouvait le combat chars contre chars. Il est surprenant de trouver là cette utilisation du char tant elle devint évidente au cours du conflit mais la doctrine américaine était encore relativement balbutiante à la parution du FM 17-10 et n'avait pas connu l'épreuve du feu.

---

<sup>693</sup> *Idem* p 128.

<sup>694</sup> *Idem* p 128-129.

<sup>695</sup> *Idem* p 129-130.

<sup>696</sup> FM 17-10, *Op. Cit.* p 131-132.

<sup>697</sup> Voir p 132.

Il était cependant reconnu que les DB avaient de fortes capacités de lutte contre les blindés ennemis à condition d'être employées dans un combat interarmes dynamiques.

« Les grandes unités de chars et les divisions blindées sont un moyen très efficace pour contrer les forces mécanisées ennemies.

Elles sont utilisées de manière offensive, en grand nombre, dans l'exécution de missions précises.

L'emploi de ces unités sur ces missions doit être étroitement coordonné avec, et appuyé par, tous les autres moyens antichars mécanisés disponibles, y compris les unités de TD et l'aviation de combat. Les chars ne doivent pas être utilisés en statique. »<sup>698</sup>

En cas d'infériorité technique, il fallait éviter le combat et, par la manœuvre, amener l'ennemi à s'engager dans les champs de mines ou dans des secteurs couverts par les TD.

« Lorsque les chars ennemis sont mieux armés et plus blindés, le combat est évité, si cela est possible. Lorsque ces conditions sont réunies, les efforts sont faits pour attirer l'ennemi dans nos propres champs de mines ou dans les aires couvertes par les TD. »<sup>699</sup>

Comme toujours, il fallait éviter les attaques frontales et manœuvrer en profitant de la vitesse des blindés pour atteindre une position de tir favorable. Les chars moyens appuyés par les TD étaient privilégiés pour ce genre de combat.

« Les attaques de flanc en formation de masse pour apporter un grand volume de feu sur des vagues successives, appuyées par des éléments de TD sont les plus efficaces. La vitesse sert à manœuvrer vers une position à défilement ou couverte d'où un tir précis d'un char à l'arrêt peut-être être exercée sur les chars ennemis.

Une attaque en vue d'une collision est à éviter sauf si on est à court de munition et de carburant. Les chars ainsi utilisés seront probablement sacrifiés.

Les unités de chars moyens, en raison de leur blindage supérieur et de leur armement, sont utilisées pour mener des attaques contre des unités mécanisées ennemies. Ils sont appuyés par des unités de TD. »<sup>700</sup>

Dans ce type de combat, il y avait une coopération étroite entre les chars et les TD.

« Les unités de chars moyens et de TD, lorsque disponibles, sont utilisées non seulement pour mener l'attaque, mais aussi certaines unités sont détachées afin de protéger les flancs et l'arrière. Les unités de TD protègent aussi les flancs et l'arrière. Quand une attaque mécanisée ennemie est prévue, une grande réserve, comprenant principalement des unités de chars et de TD devrait être envisagée. »<sup>701</sup>

Après ce chapitre consacré à des considérations tactiques générales, les chapitres suivants traitaient des procédés tactiques au niveau des petites unités.

### *Le FM 17*

Le FM 17, document relativement court de cinquante pages, ne traitait que de la DB. Il reprenait, en les détaillant, les préconisations du FM 17-10 adaptées à la DB.

Le premier chapitre traitait des grands principes. Le premier postulat rappelait que ce manuel d'emploi n'était pas un cadre rigide et que l'initiative et l'imagination étaient une prérogative du commandeur.

---

<sup>698</sup> *Idem* p 144.

<sup>699</sup> *Idem* p 145.

<sup>700</sup> *Idem*.

<sup>701</sup> FM 17-10, *Op. Cit.* p 146.

« Les procédures et les procédés tactiques décrits dans ce manuel ne sont pas à suivre à la lettre. S'en écarter est un privilège du commandement mais cela doit être suivi d'effets et de succès. »<sup>702</sup>

Le rôle offensif de la DB et son emploi dans un cadre interarmes étaient rappelés une nouvelle fois. Ces rappels réguliers dans tous les documents de doctrine montraient que l'offensive et la coopération interarmes étaient les piliers de la doctrine américaine d'emploi des blindés.

« La division blindée doit être entraînée et utilisée pour les opérations offensives.

La division blindée peut être employée seule ou en coopération avec l'infanterie motorisée, la cavalerie ou une autre division blindée. Elle doit être préparée à un emploi avec toutes ces composantes. »<sup>703</sup>

En fonction de la mission et de l'objectif, il y avait trois dispositifs d'attaque. Ils se différenciaient par la place donnée aux unités blindées dans l'agencement de la force.

« Il y a trois méthodes d'attaque :

- les blindés en premier échelon suivis par les autres unités dont la mission est de consolider les gains de terrains ou de tenir les axes de percée pour permettre le passage d'autres unités blindées ou éléments motorisés ;
- les troupes à pied mènent l'assaut initial, elles sont suivies par les blindés qui exploitent ;
- assaut conjoint des blindés et de l'infanterie pour réduire une position. »<sup>704</sup>

Le rôle du commandeur était détaillé tant dans le style de commandement qu'il devait avoir que dans la façon de rédiger les ordres et d'informer ses subordonnés. Il devait se placer au plus près de la ligne de contact. Libre de sa manœuvre, ses ordres devaient être simples et concis. Informés des buts et de l'idée de manœuvre du chef, les subordonnés étaient en mesure de prendre toute initiative nécessaire à l'accomplissement de la mission et ce à tous les échelons de la hiérarchie.

« Dans une division blindée, le commandeur doit commander à la voix.

Les missions reçues par une division blindée doivent être claires. Le commandeur doit avoir la liberté d'attaquer l'ennemi ou qu'il soit de la direction la plus favorable et d'exploiter immédiatement tout succès local.

Les ordres doivent être courts et simples et le temps consacré à leur élaboration réduit au minimum. [...]

Le commandeur doit informer, le plus tôt possible, ses subordonnés sur la situation, le terrain et ses intentions afin qu'ils puissent agir en accord avec ses intentions en cas de situation d'urgence. Ces principes doivent être appliqués à tous les échelons de la hiérarchie. »<sup>705</sup>

Des actions rapides tous moyens réunis, comme la surprise, étaient un gage de succès. Tout ceci était permis par un commandement exemplaire alliant audace et souplesse.

« La division doit être engagée tous moyens réunis. La dispersion des forces doit être évitée.

Une attaque puissante, la rapidité de mouvement et un camouflage constant et adapté doivent permettre la surprise de l'ennemi. Une unité ne doit pas elle-même être surprise.

L'audace, la flexibilité et l'exemplarité sont essentielles pour le commandement. »<sup>706</sup>

Pour élaborer une manœuvre cohérente, le commandeur avait besoin de renseignements tant sur le terrain que sur l'ennemi. L'acquisition de ces renseignements incombait aux unités de reconnaissance qui se trouvaient à tous les échelons de la division.

---

<sup>702</sup> FM 17, *Armored Force Field Manuel, (The Armored Division), War Department, United States Government, Printing Office, Washington, 1942, Signé général MARSHALL, chief of staff. 50 p, p 1.*

<sup>703</sup> *Idem.*

<sup>704</sup> *Idem* p 1-2.

<sup>705</sup> FM 17, *Op. Cit.* p 2-5.

<sup>706</sup> *Idem* p 5.

« Généralement il est établi que les reconnaissances et la sécurité de la division blindée sont fournies par le bataillon de reconnaissance divisionnaire, par les unités de reconnaissance des régiments blindés et d'infanterie, par l'aviation rattachée à la division et par les détachements de sécurité des *Combat Command* ou d'autres unités. »<sup>707</sup>

Les procédés tactiques de la reconnaissance étaient classiques et conformes à la doctrine générale. Recherche du contact avec l'ennemi, délimitation de son dispositif, recherche de ses points faibles, contournement systématique des points durs ou des résistances étaient les savoir-faire mis en œuvre par les unités de reconnaissance.

« Les unités de reconnaissance et de sécurité peuvent agir directement sous le contrôle de la division ou les CC peuvent être chargés de les manœuvrer.

Les patrouilles de reconnaissance sont soutenues au plus près. En combattant les unités de reconnaissance découvrent les points faibles du front ennemi que les colonnes de combat doivent exploiter immédiatement.

Lorsque la résistance ennemie est trop forte et ne peut être réduite, un itinéraire de contournement doit être recherché et signalé. Un compte-rendu sera fait sur les obstacles du terrain à l'intérieur de la zone de reconnaissance. »<sup>708</sup>

Précédant la division, le bataillon de reconnaissance de la DB agissait selon les procédés tactiques de cavalerie.

« Le bataillon de reconnaissance reconnaît sur une zone n'excédant pas 40 miles de large et sur une profondeur de 60 miles (3 heures) devant la division.

Les missions données au bataillon de reconnaissance sont les suivantes :

- trouver l'ennemi ;
- délimiter ses flancs ;
- tester son dispositif pour trouver des trous ou des points faibles ;
- déterminer la direction de mouvement de l'ennemi ;
- confirmer les renseignements obtenus de l'aviation ;
- couvrir le déploiement des CC ;
- neutraliser les reconnaissances ennemies (contre reconnaissance) ;
- saisir et tenir temporairement un objectif terrain ;
- fournir des renseignements sur le terrain ;
- valider certains renseignements. »<sup>709</sup>

Chaque unité de la DB possédait une unité de reconnaissance qui menait des missions identiques à celles du bataillon mais au niveau local. Leur but était de marquer l'ennemi une fois le contact établi afin de rendre-compte précisément de sa progression, de son volume et de son attitude. Il fallait laisser suffisamment de distance entre les reconnaissances et l'échelon principal pour laisser à ce dernier le temps et l'espace pour manœuvrer en fonction des renseignements reçus.

« Chaque régiment de chars a une compagnie de reconnaissance, le régiment d'infanterie et le bataillon blindé ont une section de reconnaissance. Ces unités sont utilisées pour des reconnaissances locales. Elles prennent contact le plus tôt possible avec l'ennemi au moyen de patrouilles. Lorsque le contact est pris, il ne doit pas être perdu. Les patrouilles doivent sans cesse rendre compte de leur progression et de leur position.

Les CC doivent maintenir un dispositif dans la profondeur derrière les unités de reconnaissance. Cela garantit la liberté de manœuvre et des attaques concentrées sur les flancs de l'ennemi ou contre les points faibles découverts par les reconnaissances sur un large front. »<sup>710</sup>

---

<sup>707</sup> *Idem* p 7.

<sup>708</sup> *Idem* p 9-10.

<sup>709</sup> *Idem*.

<sup>710</sup> FM 17, *Op. Cit.* p 10.

Le combat et la reconnaissance ne devaient pas être dissociés. L'action des unités de combat dépendait des renseignements fournis par la reconnaissance.

« Les phases de reconnaissances et de combat ne doivent pas être séparées, tout doit se dérouler « dans la foulée ». Les unités de reconnaissance doivent transmettre leurs informations aux unités de combat qui sont proches d'elles. »<sup>711</sup>

Avant le contact, la division se déplaçait en adoptant une formation variable selon la proximité de l'ennemi. Lorsqu'il était proche, la DB progressait en colonnes de préférence de nuit. Pendant cette marche à l'ennemi, il s'agissait d'aller vite mais discrètement en étant toujours prêt à se déployer.

« Lorsque c'est possible la marche à l'ennemi devrait être menée en plusieurs colonnes. Les approches de nuit sont préférables mais il faut rappeler que la division est vulnérable aux attaques de nuit. [...]

La division doit :

- se déplacer le plus rapidement possible ;
- être cachée des vues de l'ennemi ;
- être concentrée en terme de délais ;
- être prête à se déployer immédiatement pour le combat. »<sup>712</sup>

Le rythme de progression de la DB était contrôlé au moyen de lignes de conte-rendu définies par le PC.

« La progression est contrôlée au moyen de lignes de compte-rendu et d'objectif de marche. Les lignes de compte-rendu sont définies par la division et par les commandants de colonne. »<sup>713</sup>

Mobile et disposant de moyens radios puissants, la DB était capable de couvrir un front de plus de trente kilomètres en marche à l'ennemi.

« Sa mobilité et ses moyens radio permettent à la division de progresser et d'agir en toute sécurité sur une large zone. La division peut généralement marcher à l'ennemi sur un front de 20 miles. »<sup>714</sup>

La finalité de la division était le combat offensif mené pour détruire l'ennemi. Comme écrit dans les autres manuels, la place du chef était à l'avant de façon à pouvoir commander à la voix. La DB pouvait attaquer dans la foulée de sa marche à l'ennemi dans un dispositif qui dépendait des circonstances ; les chars pouvant être en tête accompagnés ou non de l'infanterie. Les schémas tactiques présentés n'étaient pas intangibles et devaient être adaptés en fonction de la situation tactique du moment.

« Le but d'une attaque blindée est la destruction de l'ennemi. Ceci se fait par la percée de son dispositif et la réduction de tout ou partie de son système de commandement. Les commandants d'unité doivent être à la tête de leur unité. Ils doivent se tenir informés de la situation et des intentions du commandeur. Après le déclenchement de l'attaque, leurs commandeurs commandent à la radio suppléée par d'autres moyens.

La division blindée peut attaquer directement en marche à l'ennemi ou à partir d'une position de départ :

- les chars en tête ;
- l'infanterie en tête ;
- combinaison char infanterie.

Les formations d'attaque montrées dans ce manuel ne doivent pas être regardées comme intangibles. »<sup>715</sup>

---

<sup>711</sup> *Idem* p 12.

<sup>712</sup> *Idem* p 13.

<sup>713</sup> *Idem*.

<sup>714</sup> *Idem* p 16.

<sup>715</sup> FM 17, *Op. Cit.* p 23.

L'attaque pouvait se faire à partir d'une base de départ ou dans la continuité du mouvement d'approche. Dans ce cas, elle se faisait rapidement sans soutien planifié de l'artillerie. Il fallait profiter de la vitesse tout en restant groupé de façon à ne pas perdre l'avantage de la concentration des moyens. Là encore, les unités de reconnaissance jouaient un rôle primordial dans l'élaboration de la manœuvre du commandeur

« L'attaque à partir du dispositif de marche à l'ennemi est caractérisée par des reconnaissances rapides, des ordres d'attaque immédiats, un appui d'artillerie ou de bombardement peu planifié, et des attaques successives. Il est essentiel que l'attaque soit immédiate et que les forces attaquantes ne soient pas dispersées.

Des reconnaissances rapprochées des sections de reconnaissance régimentaire doivent donner au commandant de CC les renseignements nécessaires à l'établissement du mode d'action et des formations de combat. Plus précisément la reconnaissance doit déterminer la praticabilité du sol pour une attaque de char ou s'il est nécessaire d'utiliser l'infanterie ou les troupes d'assaut pour préparer le chemin à une attaque de chars. »<sup>716</sup>

Profitant de l'élan de la progression, l'attaque dans la foulée était généralement frontale et effectuée en plusieurs vagues. Chacune avait une mission particulière : destruction du dispositif anti-char ennemi pour la première, exploitation pour la deuxième, sécurisation du dispositif pour la troisième.

« L'attaque dans la foulée se fait généralement en plusieurs échelons. Le premier échelon pénètre profondément dans la position ennemie. Sa mission principale est la destruction des canons antichars ennemis, sa mission secondaire est la destruction de l'artillerie. Il engage l'infanterie ennemie si elle le gêne dans l'accomplissement de sa mission.

Le deuxième échelon de l'attaque, en soutien du premier échelon, doit se porter à l'avant de façon à pouvoir attaquer en profondeur dans toutes les directions. L'objectif de cet échelon ne sera connu que lors du déroulement de l'attaque du premier échelon. La mission du deuxième échelon est de neutraliser l'infanterie spécialement les armes lourdes et les nids de mitrailleuses. Cet échelon protège aussi l'avance du troisième échelon en détruisant les canons antichars laissés par le premier échelon.

Le troisième échelon est généralement composé à la fois d'infanterie et de chars. Sa mission est de détruire les mitrailleuses et l'infanterie lassées par les deux premiers échelons. Cet échelon doit progresser rapidement dans le dispositif ennemi et détruire le personnel et les canons ennemis. »<sup>717</sup>

Alors que le FM 17-10 classait le combat contre les chars ennemis dans les opérations spéciales, le FM 17 le considérait comme une éventualité plus que plausible et en détaillait les modalités. La destruction des blindés adverses était la mission prioritaire des chars, appuyés par les TD. En cas de menace blindée ennemie, ils devaient, dans délai, se porter à sa rencontre abandonnant même la mission initialement reçue.

« Lorsque l'on rencontre des unités blindées ennemies en marche à l'ennemi, l'attaque se fera dans la foulée, les chars menant l'attaque les unités de TD placées en tête de colonne peuvent être utilisées pour attaquer et ralentir l'ennemi.

Lorsqu'une force blindée ennemie est en position d'intervenir dans la bataille, sa destruction est la tâche principale de nos unités blindées. Les unités blindées ennemies doivent être attaquées et détruites par toutes les armes antichars disponibles et par le bataillon de TD, même si cela entraîne l'abandon d'une mission déjà donnée. »<sup>718</sup>

Là encore, la reconnaissance jouait un grand rôle en localisant précisément l'ennemi et en donnant les renseignements sur le terrain et sur le dispositif ennemi ; éléments, indispensables au succès d'une telle opération avec une bonne connaissance des capacités ennemies et une coopération interarmes maîtrisée.

« Des reconnaissances agressives et au contact doivent localiser les flancs ennemis le plus tôt possible.

---

<sup>716</sup> *Idem* p 30.

<sup>717</sup> *Idem* p 31.

<sup>718</sup> FM 17, *Op. Cit.* p 31-32.

Les éléments suivants sont décisifs dans une attaque de chars contre des chars ennemis :

- estimation immédiate et correcte de la situation et du terrain ;
- action et ordres immédiats des commandeurs à tous les niveaux ;
- estimation juste des forces de l'ennemi et de la direction de son attaque ;
- connaissance des capacités et des limites des chars ennemis ;
- soutien artillerie rapide et puissant. »<sup>719</sup>

La coopération interarmes était indispensable, notamment pour fixer l'ennemi. C'était le rôle des TD et de l'artillerie. Fixant l'ennemi par leurs feux, ils permettaient aux chars de déborder et d'attaquer l'ennemi de flanc.

« Si l'ennemi attaque en premier, de puissants feux d'artillerie doivent immédiatement être délivrés pour l'arrêter. Les unités de TD peuvent être utilisées pour arrêter l'attaque pendant que les unités de chars manœuvrent pour attaquer l'ennemi de flanc ou sur ses arrières. La fumée est utilisée pour aveugler l'observation ennemie et masquer les mouvements des unités aériennes.

Si les unités ennemies se replient, elles doivent être poursuivies vigoureusement. Cependant il faut prendre garde à ne pas se laisser entraîner dans une embuscade antichar. »<sup>720</sup>

Le mode d'action privilégié était généralement le classique « fixation débordement ». La réduction des résistances isolées était laissée aux soins de l'infanterie.

« L'attaque de la force ennemie est habituellement faite par le premier échelon qui attaque de front et par le dernier échelon qui déborde pour attaquer l'ennemi de flanc et sur ses arrières.

Après l'affrontement entre blindés, des îlots de résistances peuvent subsister. Ils doivent être immédiatement réduits. La réduction est prioritairement la mission du régiment d'infanterie soutenu par l'artillerie et si nécessaire par l'aviation. »<sup>721</sup>

Contre de l'infanterie, le dispositif d'attaque dépendait de la nature du terrain. S'il leur était favorable, les chars attaquaient en premier échelon. Sinon, l'infanterie intervenait pour livrer une base de départ aux blindés. Dans les deux cas, l'objectif était la destruction du dispositif anti-char ennemi.

« Lors d'une attaque dans la foulée contre l'infanterie, les chars mènent l'attaque si le terrain est favorable. S'il ne l'est pas, l'infanterie attaque soutenue par l'artillerie pour sécuriser le terrain d'où sera lancée l'attaque des chars.

Les canons antichars sont les principales cibles de l'artillerie et de l'unité de chars de premier échelon. Le premier échelon progresse rapidement à travers les positions d'infanterie et attaque l'artillerie. Le dernier échelon attaque et détruit les soldats et les canons antichars dépassés par le premier échelon. »<sup>722</sup>

Contrairement aux attaques dans le mouvement, l'attaque à partir d'une base d'assaut était planifiée, préparée et bénéficiait d'un maximum d'appui d'artillerie et d'aviation. La préparation était minutieuse et de nombreuses mesures préparatoires devaient être prises avant le déclenchement de l'assaut.

« L'attaque à partir d'une zone de regroupement est caractérisée par un soutien massif d'artillerie et d'aviation, par des reconnaissances, par une attaque puissante et coordonnée avec l'effort principal concentré sur un objectif préalablement choisi.

Sur la position de rassemblement, la division et les CC organise la formation d'attaque. Toutes les mesures préparatoires nécessaires à l'attaque doivent être prises. Entre autres :

- reconnaissance du terrain de l'attaque ;
- enlèvement des obstacles et des mines devant les positions ennemies ;

---

<sup>719</sup> *Idem* p 32.

<sup>720</sup> *Idem*.

<sup>721</sup> *Idem* p 33.

<sup>722</sup> FM 17, *Op. Cit.* p 33.

- acquisitions de renseignements sur l'ennemi par des reconnaissances rapprochées ;
- établissement de liaison avec les unités de soutien ;
- établissement de liaison avec les unités déjà au contact dans la zone de l'attaque ;
- si une attaque de chars doit suivre ou dépasser une attaque d'infanterie, des liaisons doivent être établies entre les unités d'infanterie et les unités de chars ;
- silence radio sur la zone de rassemblement avant l'attaque. »<sup>723</sup>

Pour ce type d'attaque, l'artillerie était utilisée massivement pour détruire les objectifs hors d'atteinte des blindés. Les chars agissaient en coopération avec les autres armes. L'infanterie livrant une zone de débouchée propice aux blindés si le terrain initial ne leur était pas favorable. Les TD restaient en soutien prêts à briser toute contre-attaque.

« On utilisera la plus forte concentration d'artillerie possible. Ces concentrations sont utilisées contre des cibles qui ne peuvent pas être attaquées par des chars et pour détruire les défenses antichars.

Si le sol est adapté [*sic*] pour une attaque de chars ou s'il y a des obstacles devant les positions ennemies, l'infanterie mène l'attaque, les unités de chars étant maintenues en retrait jusqu'à ce qu'un terrain propice soit gagné ou que les obstacles aient été réduits. Les véhicules blindés de l'infanterie sont placés de façon à ne pas gêner l'avance des chars. ;

- l'objectif initial de l'attaque sont les positions d'artillerie ennemies ;
- les unités de TD rattachées suivent par vagues immédiatement derrière le premier échelon afin d'être en mesure de le soutenir dans la réduction d'une contre-attaque ennemie. Après la percée, les unités de TD sont amenées devant les flancs exposés du premier échelon de façon à être en mesure de le soutenir contre des contre-attaques ennemies et de couvrir les flancs et les arrières du CC. »<sup>724</sup>

L'assaut contre une position fortement tenue devait rester exceptionnel. Dans ce cas, l'attaque devait être préparée et l'utilisation de fumigènes était préconisée pour aveugler l'ennemi et masquer les mouvements jusqu'au dernier moment. Les chars étant vulnérables dans les bois et dans les villes, l'assaut de ce type d'objectif était confié à l'infanterie.

« Une attaque de blindés contre une position fortifiée sera exceptionnelle.

Les unités blindées ne sont pas adaptées pour le combat en zones urbaines ou boisée. Dans le cas d'une attaque contre de tels objectifs, l'infanterie mènera l'assaut.

L'aveuglement des flancs par de la fumée pourrait être nécessaire. L'artillerie ennemie doit être neutralisée par des tirs de contre-batterie.

L'artillerie ennemie est l'objective de l'attaque des chars.

L'attaque d'un ennemi sur une position défensive préparée ou derrière un obstacle doit se faire à partir d'une base de départ<sup>725</sup>. »<sup>726</sup>

La suite logique d'une attaque était l'exploitation souvent sous forme de poursuite. Celle-ci s'effectuait le plus rapidement et le plus longtemps possible. Des relèves par dépassement pouvaient être effectuées pour entamer la poursuite. Comme pour les autres modes d'action, l'infanterie se chargeait des résistances isolées laissées derrière les blindés. Si les unités de tête rencontraient une forte résistance lors de la poursuite, elles attaquaient immédiatement, tous moyens réunis.

« La poursuite doit s'effectuer jusqu'aux limites d'endurance du commandement y compris la nuit. Seul le manque de carburant ou de munitions pourrait interrompre la poursuite même temporairement.

Lorsqu'une division blindée poursuit un ennemi battu par une autre unité, elle peut si le terrain le permet, passer directement à travers les positions amies. Dans ce cas, les bataillons de chars sont en tête et suivis de près par l'artillerie et soutenus par l'aviation de bombardement. Les CC sont formés pour effectuer la poursuite sur un large

<sup>723</sup> *Idem* p 33-34.

<sup>724</sup> *Idem* p 35.

<sup>725</sup> Donc pas dans la foulée.

<sup>726</sup> FM 17, *Op. Cit.* p 36.



front. L'infanterie suit derrière les chars pour réduire les résistances isolées. Les chars évitent, si possible, les zones fortement défendues.

Si de telles zones ne peuvent être évitées, elles sont immédiatement attaquées par les chars, l'infanterie et l'artillerie et rapidement réduites. »<sup>727</sup>

Alors que quinze pages étaient dédiées à l'offensive, les considérations sur la défensive tenaient en deux pages, preuve du caractère essentiellement offensif des DB.

Après avoir rappelé le rôle éminemment offensif de la DB, les circonstances qui pouvaient l'amener à se mettre sur la défensive étaient énumérées : atteinte de l'objectif, situation indécise ou ennemi en position de force. Mais même dans ce cas, les unités blindées devaient se préparer à des actions offensives limitées dans une manœuvre défensive générale.

« Alors que le rôle d'une division blindée est essentiellement offensif, les circonstances peuvent, parfois, obliger la division à défendre. Lorsque les objectifs de l'attaque ont été atteints, après un engagement indécis ou face à un ennemi grandement supérieur, la division peut être obligée de prendre une attitude défensive. Lors de telles opérations qui peuvent aussi comprendre des actions de freinage ou de repli, les commandants de tout grade doivent constamment prévenir des opportunités d'actions offensives. Lorsque de telles occasions se présentent, les unités blindées doivent agir avec la plus grande énergie et audace. »<sup>728</sup>

Dans le dispositif défensif, l'infanterie et les unités d'appui étaient placées en premier échelon. Les chars étaient placés en réserves de contre-attaque généralement de flanc, le front ennemi étant arrêté par l'action combinée de l'artillerie, des TD et des autres unités antichars.

« Lorsque la division doit se mettre sur la défensive, l'infanterie soutenue par l'artillerie et le génie sera généralement déployée derrière les obstacles. Le bataillon de reconnaissance maintient le contact avec l'ennemi de façon à rendre compte de sa progression et de la direction de son attaque. L'artillerie ouvre le feu au maximum de sa portée.

Les chars de la division seront employés pour soutenir la défense par des contre-attaques.

Les attaques ennemies sont contrées par des tirs massifs d'artillerie, les armes antichars et les unités de TD. Les unités de chars contre-attaquent de préférences de flanc. »<sup>729</sup>

Dans le cadre d'un repli, l'action des blindés était fonction de la situation et de l'ennemi. Face à un ennemi motorisé, les chars protégeaient le repli de la division avant d'entamer, à leur tour, un retrait de position de tir à positions de tir. Face à un ennemi blindé, les chars seraient utilisés pour contre-attaquer ou pour engager l'ennemi de flanc à partir de positions de tir protégées. L'usage de fumigènes était préconisé pour masquer les mouvements et les itinéraires de repli.

« Si la division doit replier ses unités de chars face à une action d'unités non blindées, elle se repliera appuyée par les unités de chars moyens soutenus par l'artillerie de la division. Dès que les unités en repli sont hors de portée des armes antichars ennemies, les unités de chars se replieront par bonds successifs.

Le génie et l'infanterie empêchent la poursuite par les unités motorisées en utilisant des destructions, en installant des obstacles et des mines.

Si la division doit replier ses unités d'infanterie face à un ennemi non blindé, les unités de chars seront utilisées en contre-attaques répétées et dans toutes les directions jusqu'au repli et au désengagement de nos troupes. Dans ce cas, les attaques sur un large front sont la règle.

Si la division doit se replier face à un ennemi blindé, une aire à l'abri des chars sera choisie pour les tirs de couverture. Des reconnaissances sur les flancs et en flanc-garde, utilisant du génie, de l'infanterie et les unités de TD dédiées sont nécessaires pour empêcher l'ennemi de poursuivre par les flancs. S'il n'est pas possible de rompre le contact, les unités de chars, en utilisant le terrain, doivent attaquer les éléments avancés de poursuite ennemis.

---

<sup>727</sup> *Idem* p 36 à 38.

<sup>728</sup> *Idem* p 39.

<sup>729</sup> *Idem*.

L'usage de fumigènes facilite le désengagement et masque la direction du repli. »<sup>730</sup>

Ces trois documents de doctrines, abordant de façon plus ou moins spécifique l'emploi de la DB, relevaient tous les mêmes caractéristiques de cette unité. La DB était une unité puissante et mobile, structurée et équipée pour des missions résolument offensives. Elle agissait rarement seule mais en étroite coopération avec les autres armes. Dans ce cadre, l'infanterie agissait le plus souvent en soutien et « au service » des unités blindées. Ces caractéristiques se retrouvaient dans les manuels d'emploi des unités plus petites.

### **Les petites unités et les emplois particuliers**

Sans descendre au niveau de l'unité élémentaire, il est important de s'arrêter sur l'emploi des unités de niveau régiment/bataillon pour la reconnaissance, les chars et les TD. Une petite incise sur l'emploi particulier de certaines unités est également nécessaire pour montrer l'adaptabilité des unités blindées.

#### *Le FM 17-22*

Ce manuel décrivait l'emploi du bataillon de reconnaissance de. Relativement court (cinquante-deux pages), il reprenait la structure et les grands axes des documents de niveau supérieur traitant de la reconnaissance (voir supra).

En préambule, le but du manuel était rappelé ainsi que les autres documents abordant l'emploi des unités de reconnaissance. Comme pour les FM 100-5 et 17-10, il était précisé qu'il n'était qu'un guide dont il ne fallait pas suivre aveuglément les préconisations. L'initiative devait rester la règle.

« Ce manuel vise à décrire les méthodes générales de formation et d'emploi du bataillon de reconnaissance de la division blindée. L'emploi tactique de la compagnie de reconnaissance est abordé dans le FM 17-20 et celui de la compagnie de chars dans le FM 17-32. La reconnaissance en général est abordée dans les FM 100-5 et FM 17-10. Ce manuel se veut seulement un guide. Il n'est pas attendu qu'il sera aveuglément suivi. L'application rigide d'un ensemble fixe de règles est hautement indésirable. Chaque situation doit être résolue selon ses propres paramètres. Les initiatives individuelles doivent être encouragées. »<sup>731</sup>

La principale mission de bataillon de reconnaissance était la recherche du renseignement utile à la conception et la conduite de la manœuvre. L'assignation de toute autre mission faisait l'objet d'une analyse de son impact sur la mission de renseignement. D'autres missions pouvaient cependant être confiées à la reconnaissance divisionnaire : combat, sécurisation, contre reconnaissance. Trop consommatrice de moyens pour une unité de la taille d'un bataillon, la couverture n'était pas une mission du bataillon de reconnaissance divisionnaire.

« La mission première du bataillon de reconnaissance est, en conjonction avec l'aviation d'observation, de fournir au commandant de la division les informations permettant une décision pour l'emploi de la division.

---

<sup>730</sup> FM 17, *Op. Cit.* p 41.

<sup>731</sup> FM 17-22, *Armored Force Field Manual, Reconnaissance Battalion, War Department, United States Government, Printing Office, Washington, August 18 1942, 50 p, p 1*

Avant que toute autre mission ne soit assignée, une estimation prudente convient quant à l'effet probable sur la mission première.

Des missions supplémentaires qui peuvent être assignées sont la contre reconnaissance, la sécurité et le combat. Le bataillon de reconnaissance ne reçoit pas de mission de couverture. Cette mission gênerait sérieusement la mission initiale de reconnaissance. Cette tâche est accessoire par rapport à la reconnaissance et le contre reconnaissance. »<sup>732</sup>

La coopération interarmes était préconisée en fonction de la mission et de la nature du terrain.

« Selon sa mission, le terrain, la largeur de zone et la situation ennemie, le bataillon de reconnaissance peut être renforcé par du génie, de l'infanterie, de l'artillerie, des chars et de l'aviation de bombardement. L'aviation d'observation attachée habituellement à une division blindée coopère avec le bataillon de reconnaissance. »<sup>733</sup>

Agissant directement aux ordres du commandeur, la bataillon recevait des mission claires et priorisées pour agir dans un secteur déterminé.

« Le bataillon de reconnaissance opère sous les ordres directs du commandant de la division. Il sera rarement, comme l'un de ses éléments, attaché à d'autres unités de la division, car cela diminuerait sa force.

Des missions clairement définies doivent être attribuées. Si deux ou plusieurs missions sont attribuées, la mission principale doit être indiquée.

Une zone de reconnaissance est attribuée. »<sup>734</sup>

Les modes d'action du bataillon étaient offensifs ou défensifs avec une nette prédominance pour ceux-là.

Le renseignement s'obtenait par une attitude agressive et même en engageant le combat si nécessaire. La tactique était toujours la même ; éviter le choc frontal et privilégier le contournement pour préciser le dispositif ennemi. Le souci du compte-rendu était permanent car la division devait être constamment renseignée. La recherche des points faibles du dispositif ennemi était continue.

« Pour obtenir de l'information, le bataillon de reconnaissance doit agir rapidement et de manière agressive. Il doit être prêt à se battre pour plus d'informations. En plus des voitures blindées, il possède une compagnie de chars qu'il peut utiliser pour vaincre les contre reconnaissances ennemies ou pour repousser une attaque ennemie.

Lorsque le bataillon progresse dans sa zone, il rencontre une résistance ennemie qui habituellement va croissante. La compagnie de reconnaissance se déploie et cherche les flancs et l'arrière ennemis, en signalant constamment la situation au quartier général du bataillon.

Lorsque la force de couverture ennemie peut être pénétrée, les éléments de reconnaissance se déploient et déterminent les dispositions ennemies. Ils cherchent des points faibles dans les défenses ennemies. La compagnie de reconnaissance de réserve peut-être être engagée pour sonder les flancs ennemis et ses zones arrière. »<sup>735</sup>

Face à un dispositif ennemi quasiment étanche, les reconnaissances se déployaient pour trouver néanmoins une faille dans laquelle pourrait s'engager la compagnie de chars pour détruire les éléments de couverture et permettre la reprise de la progression.

---

<sup>732</sup> *Idem* p 1-2.

<sup>733</sup> *Idem* p 2.

<sup>734</sup> *Idem*.

<sup>735</sup> FM 17-22, *Op. Cit.* p 33.

« Lorsque les flancs ennemis sont inattaquables et que ses forces de couverture ne peuvent pas être pénétrées par des éléments de reconnaissance, un endroit plus faible dans la couverture est recherché. Le commandant du bataillon de reconnaissance attaque ensuite à travers ce point faible avec sa compagnie de chars, appuyée par des bombardements aériens et d'artillerie, si disponibles. [...] La compagnie de chars cherche à détruire les forces de couverture, ce qui permet aux autres éléments de reconnaissance d'avancer. »<sup>736</sup>

Généralement en deuxième échelon ou juste derrière la première vague lors de phase d'assaut, les unités de reconnaissance passaient en tête à la reprise de la progression pour l'exploitation de la percée.

« Lorsqu'il est dépassé par les troupes d'assaut, le bataillon est réorganisé et suit le dernier échelon d'attaque, prêt à prendre des missions de reconnaissance lorsque la percée a réussi.

Lorsque la division passe par une brèche dans la ligne ennemie pour exploiter une percée faite par d'autres troupes, le bataillon de reconnaissance passe en tête. »<sup>737</sup>

Lors d'un mouvement enveloppant de la division, le bataillon opérait sur un ou deux flancs en fonction de la manœuvre divisionnaire.

« Lorsque la division attaque par enveloppement d'un flanc, le gros du bataillon de reconnaissance reconnaît le flanc exposé et cherche les installations ennemies vitales.

Lorsque la division attaque par double enveloppement, le bataillon s'opère sur les deux flancs. »<sup>738</sup>

Lors d'une action offensive, la reconnaissance pouvait recevoir la mission de s'emparer d'un point, déjà tenu ou non par une unité aéroportée. Dans ce cas, la vitesse et la pugnacité primaient. Cependant, trop faible pour tenir une position pendant longtemps, elle devait être rapidement relevée.

« En offensive, le bataillon de reconnaissance peut recevoir la mission de s'emparer et de tenir une zone critique jusqu'à l'arrivée d'autres troupes. Il peut recevoir la mission de progresser rapidement afin d'aider les parachutistes à tenir de telles zones. Le bataillon se déplace rapidement vers ces zones en combattant éventuellement pour s'en emparer. Il doit être relevé dès que possible. »<sup>739</sup>

Dans la phase ultime de l'action offensive, la poursuite, la reconnaissance reprenait son rôle traditionnel au profit de la force d'encercllement. Elle cherchait les itinéraires et les points clefs susceptibles de permettre à la force d'attaque de neutraliser l'ennemi dont elle avait, auparavant, localisé les éléments de tête. Ces actions s'effectuaient en alliant vitesse, force et allant comme il seyait à toute unité de reconnaissance.

« Quand la division s'engage dans une poursuite, le bataillon de reconnaissance agit avec la force d'encercllement. Il prend contact avec les colonnes en retraite ; opère sur leurs flancs ; localise les voies qui permettront d'atteindre les têtes de ces colonnes ennemies ; recherche et rend-compte des routes qui permettront à l'élément de contournement d'éviter les obstacles et les éléments de sécurité ennemis ; et localise les points-clés d'où la force d'encercllement peut agir contre les têtes des colonnes ennemies qui se replient et faciliter ainsi la destruction

---

<sup>736</sup> *Idem* p 37.

<sup>737</sup> *Idem* p 39.

<sup>738</sup> *Idem*.

<sup>739</sup> FM 17-22, *Op. Cit.* p 39.

de l'ennemi par les forces d'attaque. Cette reconnaissance lors d'une poursuite doit être menée avec beaucoup de vigueur. »<sup>740</sup>

Le bataillon de reconnaissance était une unité à vocation essentiellement offensive, la preuve en est le peu de lignes consacrées à la défensive dans le FM 17-22 (moins de deux pages).

Quelle que fût la posture défensive, la mission de la reconnaissance était identique : prendre contact avec l'ennemi et déterminer sa nature, son volume et son attitude. Le cas échéant, elle pouvait chercher à détruire les reconnaissances ennemies.

« En défense, la mission première du bataillon est de détecter la force et la direction du mouvement de l'ennemi. Lorsque l'ennemi approche, le bataillon peut être affecté à une mission de contre reconnaissance. »<sup>741</sup>

Pour les missions de contre reconnaissance, la zone du bataillon était limitée et il agissait rarement seul. Pour contrer, les reconnaissances ennemies, il était renforcé d'autres unités de reconnaissance et de chars légers.

« La largeur de la zone de contre reconnaissance variera avec le terrain et le réseau routier. Normalement pas plus de neuf routes peuvent être couvertes. Pour les missions de contre reconnaissance les compagnies de reconnaissance régimentaire et une ou plusieurs compagnies de chars légers peuvent renforcer le bataillon de reconnaissance. »<sup>742</sup>

L'action de la reconnaissance était toujours dynamique même quand la DB était en défense ferme. Dans ce cas, le bataillon de reconnaissance prenait contact avec l'ennemi en avant de la zone de contact de façon à renseigner la DB sur les intentions adverse. Après contact, il pouvait soit mener des actions de freinage, de contre reconnaissance ou de déception. Pour toutes ces actions il était renforcé par des éléments d'appui.

« Lorsque la division est engagée pour défendre une position, le bataillon de reconnaissance, renforcé si nécessaire, entre en contact avec l'ennemi, rapporte sa force et ses mouvements et effectue des missions de contre reconnaissance. Il peut mener une action de retardement pour donner le temps aux défenseurs d'organiser les positions. Il se replie le long d'itinéraires reconnu auparavant. Il cherche à entraîner l'ennemi dans une fausse conception de la position défensive et l'induit en erreur quant à son étendue et sa force. Pour cette mission, le bataillon peut être renforcé avec de l'artillerie. Il est renforcé avec le génie pour effectuer des travaux de démolition. Ensuite, le bataillon reconnaît les flancs et se prépare à reprendre l'offensive ou à protéger un repli. »<sup>743</sup>

Lorsque la division se repliait, la reconnaissance agissait sur les flancs ennemis pour mener des actions de harcèlement et de freinage tout en renseignant sur la progression de l'échelon de flanc garde. Mêlant harcèlement et renseignement en continu, le bataillon coopérait étroitement avec l'aviation soit pour garantir un bon jalonnement de l'avance ennemie, soit pour détruire ses avant-gardes.

« Dans un mouvement rétrograde, le bataillon de reconnaissance opère sur les flancs ennemis pour établir des barrages routiers et localiser, harceler et retarder l'avance des forces ennemies. Le retrait doit être effectué avant de s'engager trop étroitement. La force de freinage doit rester constamment informée de la progression des troupes

---

<sup>740</sup> *Idem.*

<sup>741</sup> *Idem* p 41.

<sup>742</sup> *Idem.*

<sup>743</sup> FM 17-22, *Op. Cit.* p 41.

ennemies. Le contact est maintenu et la progression ennemie signalée par des éléments des compagnies de reconnaissance observant la progression ennemie à partir de positions le long des flancs. Ces détachements harcèlent l'ennemi en tirant sur ses flancs et en se retirant rapidement vers d'autres points d'observation.

Lors d'un mouvement rétrograde, il y aura de nombreuses occasions pour les éléments du bataillon de reconnaissance de préparer des embuscades planifiées dans lesquelles les troupes ennemies, en particulier les groupes de sécurité, peuvent être tirées et ensuite anéanties. La compagnie de chars peut être utilisée avec la force retardatrice, ou peut se déplacer sur des routes parallèles à la route ennemie, prête à écraser les forces de sécurité ennemies ou autres petits groupes. [...] Tous les moyens de communication serviront à assurer la coordination et le contrôle. La coopération air est inestimable dans le maintien du contact avec l'ennemi et les amis et dans le signalement des cibles d'opportunité. Cette coopération ne se limite pas à l'aviation d'observation mais envisage l'utilisation plus grande de l'aviation de combat contre les têtes de colonnes ennemies et les éléments de reconnaissance. »<sup>744</sup>

Le FM 17-22 était un document relativement succinct qui abordait de façon précise les missions de la reconnaissance divisionnaire essentiellement dans l'offensive. Il insistait sur le nécessaire esprit offensif et pugnace des unités de reconnaissance.

### *Le FM 17-33*

Édité en septembre 1942, le FM 17-33 était encore fondé sur l'emploi des DB type lourde avec des régiments de chars moyens conséquents et envisageait aussi l'emploi des chars légers enrégimentés d'où son titre *the armored battalion light and medium*. Si les grandes constantes du document concernaient les deux types de matériel, certaines incises étaient spécifiques aux chars légers. Elles ne seront pas prises en compte car dans les faits, les régiments de chars légers ne furent pas employés durant la période et sur le théâtre qui nous intéresse

À l'instar de tous les FM, il commençait par des généralités présentant son but et sa nature. L'aspect non rigide de la doctrine et l'importance de l'initiative y étaient rappelés comme dans toutes les introductions des FM. Il abordait également le cas des bataillons de chars autonomes qui existaient dans l'armée américaine mais n'étaient pas endivisionnés.

« Ce manuel couvre l'emploi tactique des bataillons de chars légers et moyens tant dans le cadre d'une force plus importante que lorsqu'il agit de façon indépendante. Il est conçu comme un guide seulement et ne prévoit pas un ensemble de règles rigides. Chaque situation tactique doit être résolue selon ses propres paramètres et l'initiative des commandants doit être encouragée.

Même s'il n'est pas spécialement écrit pour les bataillons de chars autonomes, les principes fondamentaux visés ci-après, et les formations montrées sont généralement applicables à ces unités. »<sup>745</sup>

Les fondamentaux tactiques étaient toujours les mêmes : surprise, feu et mouvement, concentration des efforts mais étaient cette fois développés pour le bataillon.

« Le bataillon de chars opère par surprise, le feu et la manœuvre et la concentration de l'effort (masse). »<sup>746</sup>

---

<sup>744</sup> *Idem* p 41-42.

<sup>745</sup> FM 17-33, *Armored Force Field Manual, the Armored Battalion light and medium, War Department, United States Government, Printing Office, Washington, September 18 1942*, 137 p, p 1.

<sup>746</sup> *Idem*.

La surprise et la vitesse étaient liées. L'ennemi serait surpris si le bataillon débouchait, après avoir utilisé un cheminement camouflé, à un moment inattendu venant d'une direction qu'il n'attendait pas car ayant été victime d'une opération de déception.

« La surprise est obtenue par la vitesse de manœuvre, l'utilisation de la couverture et du camouflage, l'attaque à un moment inattendu dans une direction inattendue et par la déception de l'ennemi quant au vrai point de l'attaque principale. »<sup>747</sup>

Le feu et la manœuvre étaient les bases de toute action tactique. Les unités progressaient en s'appuyant l'une, l'autre. Ce type de manœuvre était pratiquée jusqu'au plus petits échelons.

« Le feu et la manœuvre sont un des fondements de tout emploi tactique. Une partie du bataillon appuie par le feu la manœuvre du reste. Ceci s'applique jusqu'au niveau de la section de chars. »<sup>748</sup>

Le troisième principe était l'attaque en masse et concentrée sur un point. L'unicité de lieu et d'objectif était la règle et le garant du succès.

« La concentration des efforts s'impose sur les zones critiques. Ne dispersez pas le commandement en faisant des attaques simultanées sur des objectifs très dispersés. Cette action est inefficace, gâche les efforts et conduit généralement à l'échec. »<sup>749</sup>

L'emploi des chars moyens était fonction de leurs caractéristiques. Leur puissance de feu leur permettait des actions en premiers échelon. La mission d'appui aux chars légers ou à l'infanterie était en contradiction avec l'emploi des unités blindées prescrit dans les FM de niveau supérieur. Cependant ce n'était envisagé qu'en mission secondaire.

Les caractéristiques des différents types de chars dictent leur emploi. [...]

« Les chars moyens sont utilisés

(a) comme premier échelon d'attaque contre une résistance ennemie connue lorsque la défense antichar est forte.

(b) pour appuyer par le feu l'avance des chars légers, d'autres chars moyens ou de l'infanterie dans l'action chars contre chars. »<sup>750</sup>

Après une section consacrée à l'entraînement, le manuel abordait le sujet des ordres et de la coordination. Les ordres devaient être clairs et concis et surtout le chef devait laisser à ses subordonnés le temps de les assimiler et de les transmettre. Une manœuvre ne pouvait réussir que si les ordres étaient connus et assimilés à tous les échelons. Généralement le chef donnait ses ordres par oral. Au niveau du bataillon, la zone d'action étant relativement étroite, il était conseillé de transmettre les ordres à partir d'un point d'où il était possible de voir le terrain. A défaut l'utilisation des cartes et des calques était préconisée.

« Donner des ordres clairs précis quant aux formations, aux zones, aux lignes de départ, aux axes de progression, aux lignes de comptes rendus, aux positions d'attaque, aux objectifs et points de ralliement. [...] Il ne suffit pas simplement de donner ces ordres ; le commandant de bataillon doit laisser du temps aux chefs subalternes

---

<sup>747</sup> *Idem.*

<sup>748</sup> *Idem* p 4.

<sup>749</sup> *Idem.*

<sup>750</sup> FM 17-33, *Op. Cit.* p 4.

pour transmettre ces ordres à tout le personnel et doit s'assurer que cela est fait. Le plan le plus brillamment conçu est vouée à l'échec s'il n'est pas correctement transmis aux troupes et si son exécution n'est pas surveillée. [...]

Les ordres sont transmis par voie orale ou sous forme de message écrit et souvent fragmentaires. Ils doivent être brefs, clairs et lorsque cela est possible, donnés d'un point d'où le plus de terrain possible sur lequel l'opération doit avoir lieu, peut être vu. Une grande utilisation de cartes marquées, des photographies aériennes et de calques doit être faite. »<sup>751</sup>

Avant d'aborder les savoir-faire offensifs, d'autres sujets étaient rapidement évoqués, la reconnaissance, la sûreté, le bivouac et la marche à l'ennemi. Mais le cœur du sujet était les actions offensives que pouvait mener le bataillon.

À l'origine, il était prévu que le bataillon attaquât en trois échelons, chacun avec une mission précise. Ces missions sont citées ici à titre indicatif car ce procédé fut très rarement utilisé dans le cadre des CC et des sous-groupements.

« Le combat command ou régiment blindé attaquera généralement en trois échelons. Le bataillon blindé (léger ou moyen) peut être dans l'un de ces échelons. Chaque échelon attaque en une série de vagues par le feu et la manœuvre.

*Premier échelon.* - La mission du premier échelon d'attaque est de détruire les défenses antichars ennemies, l'artillerie, les postes de commandement et les autres installations de l'arrière. Il accorde peu d'attention au personnel autre que ceux des armes antichars et de l'artillerie, des postes de commandement, ni aux réserves dans les zones de regroupement.

*Deuxième échelon.* - La mission du deuxième échelon d'attaque est de détruire l'infanterie avec ses armes, notamment les mitrailleuses. Il détruit les canons antichars, dépassés par le premier échelon et aussi les postes de commandement, les centres de communication, les réserves et les installations de l'arrière.

*Troisième échelon.* - Le troisième échelon d'attaque avance avec l'infanterie et détruit le personnel ennemi, les mitrailleuses et installations fixant l'infanterie.

Il ne faut pas penser que les chars attaqueront toujours en premier. Maintes fois l'infanterie attaquera pour sécuriser la zone d'où une attaque de chars peut être lancée ou en conjonction avec le génie, pour supprimer ou effacer les obstacles à travers les chemins. »<sup>752</sup>

La coordination, gage d'une attaque réussie, était l'affaire du commandant de bataillon qui, en plus de ses unités, devait coordonner l'action de ses renforcements et rester en contact avec les unités voisines par l'intermédiaire des officiers de liaison. Très importante dans le cadre d'une attaque préparée, moins dans un combat de rencontre, elle était matérialisée par la détermination de lignes sur le terrain ou de tranches horaires à respecter.

« Une planification minutieuse, une coordination et un minutage parfaits et une exécution vigoureuse sont des éléments essentiels d'une attaque réussie. L'effet de tous les éléments de chars, d'infanterie, d'artillerie et aériens doit être coordonné.

Dans un combat de rencontre la coordination est difficile. [...] Toutefois, lors d'une attaque à partir d'une position de départ sur un ennemi dont l'emplacement a été déterminé, le maximum de coordination doit être atteint. La coordination est obtenue par des ordres explicites, la détermination de l'heure ou du signal de l'attaque, la désignation d'une ligne ou de lignes de départ. Les commandants concernés ou leur état-major doivent se concerter et s'assurer que chacun sait quoi, quand, où et comment il doit agir.

---

<sup>751</sup> *Idem* p 12-15.

<sup>752</sup> FM 17-33, *Op. Cit.* p 57 à 66.



Le commandant régimentaire ou de combat command est responsable de la coordination de l'attaque dans son ensemble. Cependant, le commandant de bataillon doit se concerter avec le commandant de l'infanterie, le commandant de l'artillerie ou son agent de liaison et le commandant des chars de soutien. Il prend toutes les dispositions nécessaires pour s'assurer que chacun sait ce que l'autre a à faire. »<sup>753</sup>

Les différents types d'actions offensives étaient ensuite décrits, cela commençait par le combat de rencontre. Sa définition était assez vague mais il s'agissait d'un combat d'opportunité, non planifié dans lequel la vitesse de réaction pouvait procurer un avantage tactique sur l'adversaire.

« Un combat de rencontre peut se produire lorsque la situation est incertaine, par exemple la rencontre de petites unités ennemies lorsque la reconnaissance n'est pas efficace. Il peut aussi se produire quand les adversaires sont conscients de la présence des uns et des autres mais attaquent immédiatement pour obtenir un avantage tactique. L'action de l'avant-garde est un exemple de combat de rencontre. »<sup>754</sup>

Dans ce type d'engagement la vitesse était la clef du succès, vitesse de réaction et de diffusion des ordres. Consommatrice de temps, la coordination des feux n'était pas prioritaire. L'attaque se faisait dans la foulée aux ordres directs du commandant de formation qui, pour ce faire, se devait d'être au plus près des contacts.

« Pour bénéficier d'un avantage tactique dans un combat de rencontre, il est essentiel que les ordres soient diffusés immédiatement et que l'action commence aussitôt. Les commandants doivent être très à l'avant. Peu de temps est consacré à la coordination des feux. L'attaque est généralement lancée depuis la colonne en marche. La mission du commandement déterminera les mesures prises. »<sup>755</sup>

Après ces généralités, un cas concret était développé. Il détaillait tous les actes élémentaires qui devaient être développés dans le cadre de ce type d'engagement.

Contrairement au combat de rencontre, une attaque de front devait être planifiée et coordonnée. Exécutée lorsque les autres manœuvres n'étaient pas possibles, elle consistait à concentrer les unités blindées sur les points les plus faibles de l'ennemi en évitant autant que faire ce pouvait les positions bien défendues.

« Les unités blindées cherchent à attaquer les points faibles de la position ennemie, percer et détruire les installations de l'arrière. L'attaque contre une position bien organisée est lancée uniquement lorsque l'attaque sur d'autres points n'est pas réalisable. »<sup>756</sup>

Dans ce type d'attaque, la coopération interarmes était primordiale. L'infanterie et les armes d'appui préparaient la voie aux blindés qui concentraient leur action sur un front étroit appuyés par les feux de l'artillerie. Comme indiqué précédemment, l'assaut était mené en trois échelons avec les chars moyens en tête si la position attaquée était fortement tenue par des armes antichars.

« Une attaque de pénétration se caractérise par une attaque sur un front étroit, la concentration de tous les feux disponibles ainsi que la coordination maximale de tous les moyens d'attaque. Le génie et souvent infanterie attaquent tout d'abord pour créer des itinéraires à travers les obstacles par où les unités de chars peuvent passer.

---

<sup>753</sup> *Idem* p 76.

<sup>754</sup> *Idem* p 81.

<sup>755</sup> *Idem*.

<sup>756</sup> FM 17-33, *Op. Cit.* p 86.

L'attaque se fait en trois échelons. Contre une position forte en canons antichars, les chars moyens mènent l'attaque. »<sup>757</sup>

Les actions à mener par les trois échelons pour ce type d'attaque étaient ensuite décrites de façon détaillée.

Mais le procédé offensif le plus utilisé était le débordement ou enveloppement. Le bataillon pouvait y participer au sein d'une unité plus grande ou l'utiliser au niveau de sa propre manœuvre. Dans le premier cas, il était généralement renforcé et agissait sur les flancs et les arrières ennemis pendant que d'autres unités fixaient ce dernier. Le bataillon n'avait pas le choix de ses objectifs

« Le bataillon peut être utilisé comme une force enveloppante et peut lui-même utiliser l'action enveloppante en attaque.

Comme une force enveloppante le bataillon sera généralement renforcé. Il se déplace rapidement autour des flancs ennemis et les attaque de flanc ou de l'arrière. L'attaque est programmée avec une attaque frontale par l'infanterie ou d'autres chars et des tirs d'artillerie. L'objectif et le moment de l'attaque sont définis par le commandant supérieur. »<sup>758</sup>

Un certain nombre de consignes tactiques étaient ensuite dispensées aux commandants de bataillon. Cela concernait l'emploi des appuis, de la couverture, de l'infanterie et de la reconnaissance.

« Lors d'un débordement, placer les mortiers, les canons d'assaut et une compagnie de chars moyens pour soutenir l'attaque par le feu. Utiliser le reste du bataillon comme une force de manœuvre.

En avançant pour attaquer les positions, utiliser une force de couverture composée du peloton de reconnaissance, d'un ou plusieurs pelotons de chars et d'infanterie.

Utilisez le peloton de reconnaissance pour reconnaître le flanc exposé et protéger ce flanc exposé par un peloton de chars. La compagnie d'infanterie suit autant que possible l'attaque à environ 450 mètres, en véhicules tant que c'est possible et nettoie la position ennemie. »<sup>759</sup>

Lorsqu'il débordait seul, le bataillon utilisait les mêmes procédés. Une partie de ses troupes fixait pendant que l'autre débordait les positions ennemies.

« Lorsqu'il agit seul le bataillon peut utiliser une manœuvre d'enveloppement simple ou double. L'infanterie, le cas échéant, avec une compagnie de chars moyens et les pelotons de canons d'assaut et de mortier, moins les détachements, forme la base de feu. Le reste du bataillon enveloppe un ou les deux flancs. Utiliser le peloton de reconnaissance pour la reconnaissance sur les deux flancs. Coordonner les feux de l'artillerie avec l'attaque. »<sup>760</sup>

Les consignes pour le combat contre les chars étaient précises. Elles allaient des connaissances techniques à avoir sur le matériel ennemi aux différentes tactiques pour aborder les

---

<sup>757</sup> *Idem.*

<sup>758</sup> *Idem* p 103.

<sup>759</sup> FM 17-33, *Op. Cit.* p 104.

<sup>760</sup> *Idem* p 105.

blindés adverses dans les meilleures conditions afin de les détruire sans s'exposer à leur riposte. L'emploi des appuis, des positions de tir défilées et camouflées et des fumigènes étaient préconisés.

« Les chars à l'attaque rencontrent fréquemment des unités blindées ennemies inopinément. À d'autres moments ils peuvent devoir attaquer des chars ennemis délibérément afin de briser une attaque ou une contre-attaque. Il est donc nécessaire que tout le personnel soient soigneusement formés à l'identification des chars amis et ennemis ; aux caractéristiques et capacités des chars ennemis quant au blindage, à l'armement et la vitesse ; les parties vulnérables des chars ennemis sur lesquelles le tir sera efficace ; la portée à laquelle chacune de nos armes est efficace contre les véhicules ennemis ; méthodes ennemies d'emploi des chars ; et les méthodes de lutte contre les tanks ennemis, comme l'utilisation de la vitesse, le défilement et la couverture et l'embuscade.

Dans le combat chars contre chars

Utiliser des concentrations d'artillerie sur les chars ennemis. Elles seront particulièrement efficaces dans les défilés.

Placer quelques chars (préférence chars moyens) accompagné de canons d'assaut dans des positions camouflées ou dissimulées pour engager et ralentir l'attaque ennemie lorsque les chars ennemis sont à portée effective

Utiliser les mortiers pour envoyer des fumigènes sur l'ennemi et désorganiser son attaque. Les fumigènes peuvent également être utilisés pour masquer la manœuvre de vos propres tanks.

Employer une partie du bataillon sur un ou les deux flancs ennemis où ils peuvent engager à faible distance, de préférence à partir de position défilées ou dissimulées.

Si les positions défilées ou dissimulées ne sont pas disponibles utiliser des fumigènes de mortiers et d'artillerie pour désorganiser l'ennemi et masquer l'avance vers la portée efficace.

Lors de l'attaque d'un ennemi inférieur en armement, avancer rapidement vers des positions au-delà de la portée effective de ses armes, s'arrêter et faire feu. Si l'ennemi avance, reculer et rester au-delà de la portée de ses canons, tout restant à la portée effective de vos propres armes.

Pris à partie par un ennemi dont l'armement est supérieur au vôtre, reculer et amener le dans vos propres défenses antichars. S'il n'y a aucune défense antichar derrière vous, envoyer des fumigènes sur l'ennemi et manœuvrer rapidement pour atteindre la portée effective.

Utiliser le terrain pour aider à la manœuvre, au défilement et au camouflage. »<sup>761</sup>

Le dernier procédé offensif était la poursuite qui devait se faire sans tarder et sans discontinuité. Il fallait interdire à l'ennemi de se réorganiser.

« Lorsqu'il est certain que l'ennemi se retire, la poursuite doit être lancée immédiatement et poussée à la limite de l'endurance du commandement, même de nuit. Seul le manque de carburant ou de munitions pourra stopper l'action même temporairement. L'ennemi ne doit pas avoir de repos et ne doit pas avoir le temps de regrouper ses forces et de réorganiser sa défense. »<sup>762</sup>

Comme dans les autres documents de doctrine, les actions défensives étaient peu développées, treize pages dans ce FM contre cinquante-six pour les actions offensives. Ceci renforce l'idée de l'importance offensive des blindés dans la doctrine d'emploi américaine.

À l'instar de la division, le bataillon blindé devait être conservé en réserve de contre-attaque. Les missions statiques étaient proscrites et laissées aux TD.

« En défense, le bataillon blindé est gardé en réserve pour être utilisé sur des missions de contre-attaque vers l'avant, les flancs ou l'arrière. Comme le char est principalement une arme offensive, il ne devrait pas être placé

---

<sup>761</sup> FM 17-33, *Op. Cit.* p 107.

<sup>762</sup> *Idem* p 112.

en statique et utilisé dans un dispositif anti-char, sauf dans le cas d'une embuscade. Cette dernière mission est plus adaptée aux unités de TD et les chars ne devraient pas servir à cet effet lorsque les TD sont présents.

Le bataillon agissant seul prendra rarement la défensive sauf s'il est forcé de le faire par manque de carburant. »<sup>763</sup>

Trois procédés défensifs étaient utilisés : la défense ferme, le repli et le freinage.

En défense ferme, le bataillon était placé en arrière prêt à contre attaquer. L'infanterie occupait la ligne de contact.

« Dans la défense d'une position, l'infanterie occupe la ligne principale de résistance tandis que les unités de chars sont gardées en réserve. [...]. Le bataillon peut faire partie d'un CC comme réserve générale ou peut-être en réserve locale pour une section donnée de la ligne de défense.

En tant que réserve locale, le bataillon de chars peut-être être appelé pour contre-attaquer l'ennemi soit à l'avant ou aux flancs avant qu'il n'ait atteint les défenses principales, ou pour contre-attaquer un ennemi qui a réussi à pénétrer dans la position et le détruire ou le chasser. »<sup>764</sup>

Les chars étaient utiles surtout de jour lors des manœuvres de repli. Par des attaques concentrées et limitées, appuyés par l'artillerie, ils permettaient aux autres unités de se replier.

« Dans le cadre d'une force de couverture générale, les chars seront très utiles en repli de jour mais le seront peu de nuit sauf si la lune brille. Dans le cadre de la force de couverture, le bataillon de chars, par des poussées rapides sur un large front, attaque et désorganise l'ennemi et donne ainsi la possibilité aux autres troupes de se désengager et de se replier. Ce sont des attaques sur des objectifs limités. Ces attaques sont appuyées par l'artillerie disponible. Ayant atteint son objectif, le bataillon se retire, emportant avec lui, en remorque si nécessaire, tous les chars endommagés. Le point de ralliement est habituellement la position d'attaque. »<sup>765</sup>

S'il Agissait seul, le bataillon utilisait une de ses unités pour contre-attaquer et permettre au reste de l'unité de se replier. Les actions de repli étaient masquées par des fumigènes.

« Quand il agit seul le bataillon de chars utilise des fumigènes pour masquer son repli. Une compagnie soutenue par les mortiers et les canons d'assaut peut être utilisée pour attaquer comme indiqué ci-dessus, et couvrir le retrait du reste du bataillon. »<sup>766</sup>

Le dernier procédé était le freinage dans lequel le bataillon blindé était utilisé comme force de contre-attaque s'il agissait dans le cadre d'une force plus grande.

« Dans le cadre d'une force plus importante en freinage, le bataillon de chars est utilisé comme réserve pour protéger les flancs et faire des attaques limitées. »<sup>767</sup>

S'il était renforcé lorsqu'il agissait seul, le bataillon devait utiliser judicieusement les appuis et l'infanterie. Sans renforcement, il devait compter sur ses propres ressources. Dans les deux cas, la tactique était la même : contre-attaque de chars pour permettre aux autres unités de se replier. Le freinage se faisait généralement de positions camouflées en positions camouflées.

---

<sup>763</sup> *Idem* p 113.

<sup>764</sup> *Idem*.

<sup>765</sup> *Idem* p 118-119.

<sup>766</sup> FM 17-33, *Op. Cit.* p 119.

<sup>767</sup> *Idem*

« Lorsqu'il agit seul en freinage, son action sera généralement renforcée avec du génie, de l'artillerie et de l'infanterie. L'artillerie par des feux à longue distance retarde l'ennemi et le force à se déployer. Les sapeurs détruisent des ponts et font sauter des gués. L'infanterie occupe des positions d'où elle peut forcer le déploiement ennemi tandis que les chars font des attaques limitées sur les flancs et le front de l'ennemi. L'infanterie se retire alors sous la protection des chars vers la prochaine position de coup d'arrêt.

Si le bataillon de chars n'est pas renforcé, les compagnies ou les pelotons avec des canons d'assaut et des mortiers occupent des positions défilées ou camouflées pour engager l'ennemi et le forcer à se déployer tandis que les autres chars attaquent de flanc. Ces chars se replient ensuite vers la prochaine position de coup d'arrêt.

Le freinage peut être à partir d'une position ou de positions successives. S'il se fait sur une seule position, sélectionnez une position aussi forte que possible, c'est-à-dire un terrain élevé avec un cours d'eau à l'avant et les flancs protégé par terrain infranchissable. S'il se fait sur des positions successives, sélectionnez ces positions pour que l'artillerie ennemie doive se déplacer.

Sélectionnez des positions intermédiaires pour couvrir le retrait et se retirer par échelons. »<sup>768</sup>

Toutes les caractéristiques des unités blindées et les missions qui leur étaient confiées se retrouvaient donc dans le FM 17-33. Pour les TD, la nomenclature différait car les FM relatif aux TD avaient une cotation commençant par 18. Ainsi en était-il du FM 18-5 relatif aux unités de TD.

### *Le FM 18-5*

À la parution du FM 18-5<sup>769</sup>, en juin 1942, l'organisation et l'équipement des unités de TD n'étaient pas encore stabilisés, d'où un avertissement en préambule précisant que :

« Elle est conçue comme un guide à l'usage des unités qui seront équipées avec le matériel qu'on produit en ce moment ; les unités équipées avec un matériel de transition doivent interpréter et modifier les termes de cette notice, pour l'adapter à leur besoins particuliers. »<sup>770</sup>

Le but des unités de TD était clairement défini : détruire les chars adverses. Pour cela, un certain nombre de conditions étaient nécessaires, au premier rang desquelles une sélection sévère des équipages à la condition physique irréprochable, formés à toutes les fonctions de l'équipage et animés d'un esprit combatif teinté d'initiatives.

« Au combat, les unités de Chasseurs de chars, n'ont qu'un but, qu'implique clairement leur appellation : c'est la destruction des chars ennemis. Ce but ne doit pas être perdu de vue, à aucun échelon, pendant les diverses phases de l'instruction et de la préparation au combat. Pour atteindre ce but, il faut :

1° - sélectionner des individus d'une classe intellectuelle et physique élevée afin de les affecter aux unités de Chasseurs de chars ;

2° - obtenir et conserver, chez ces individus, une condition physique optimum ;

3° - pousser la perfection de toutes les phases de l'instruction technique à un degré tel, que les fonctions, dans une équipe de Chasseurs de chars, puissent être interchangeables, sans amoindrir l'efficacité de cette équipe ;

4° - inculquer une agressivité courageuse mais intelligente, de l'empressement à prendre des responsabilités en l'absence d'ordres, l'usage enfin de l'esprit d'initiative et de l'esprit de prévoyance par l'application à une situation modifiée, de décisions immédiates. »<sup>771</sup>

---

<sup>768</sup> *Idem* p 119-122.

<sup>769</sup> FM 18-5, *Tank Destroyer Field Manual, Organization and Tactics of Tank Destroyer Units, War Department, United States Government, Printing Office, Washington, June 16 1942, 192 p.*

<sup>770</sup> C.O.U.B. ,4° Bureau, Maroc, *Manuel de Campagne du Chasseurs de Chars, Organisation et Tactique des Unités de Chasseurs de Chars* (Traduction de la notice américaine F.M.18-5), 130 p, p 1, SHD carton 10 P 58.

Le premier chapitre traitait du combat blindé et en rappelait en premier lieu les caractéristiques. Le caractère prioritairement offensif des actions blindées était souligné comme la mobilité et la puissance de feu que le matériel qui les équipait leur conférait. Tout ceci s'exécutait dans le cadre d'une coopération interarmes très poussée.

« Le combat blindé est caractérisé par une grande mobilité, par une grande puissance de feu, par la protection du blindage et par l'action de choc. D'un caractère essentiellement offensif, cette guerre, extrêmement mobile, est conduite par des unités puissantes, se soutenant elles-mêmes, composée de troupe spécialement pourvues d'armes ainsi que des services nécessaires, et agissant enfin en étroite collaboration avec l'aviation de combat et les autres troupes de terre. »<sup>772</sup>

Les forces blindées répondaient aux caractéristiques du combat blindé. Elles étaient organisées et entraînées en vue d'un combat offensif destiné par contournement ou en force à pénétrer les dispositifs ennemis en vue d'en détruire les réserves et les installations situées à l'arrière du front. Leurs caractéristiques les prédestinaient également à la poursuite.

« Les forces blindées sont organisées, instruites et équipées en vue, principalement, de porter l'offensive contre des objectifs essentiels, situés profondément dans les arrières ennemis. Leurs buts sont la prise rapide de zones critiques, la destruction d'installations-arrière, et l'empêchement de déplacer les réserves. Leurs objectifs peuvent être atteints par des mouvements enveloppants, par des mouvements tournants, ou par des pénétrations.

Les forces blindées sont particulièrement bien adaptées à la conduite d'une poursuite. »<sup>773</sup>

Après avoir décrit les conditions du succès d'une action : supériorité aérienne, surprise, terrain favorable et absence d'unités antichars, le manuel détaillait les missions de chaque composante de la force blindée. La reconnaissance recherchait le renseignement en étroite collaboration avec l'aviation d'observation. Les chars représentaient la force de frappe étant l'unité alliant puissance et mobilité. L'infanterie, après avoir appuyé les chars dans la conquête de l'objectif, le tenait. L'aviation de combat appuyait l'action des chars en neutralisant les défenses antichars. Ces missions étaient classiques et identiques à celles décrites dans les autres manuels.

« Les conditions qui devraient exister ou être créées, pour que leur action réussisse, sont la supériorité aérienne dans la zone d'emploi décisive, la surprise, le terrain favorable et l'absence ou la neutralisation des moyens défensifs que l'ennemi aurait pu masser.

Les éléments de reconnaissance d'une force blindée procurent au Chef qui la commande les renseignements nécessaires à l'établissement de son plan d'action. [...]

L'aviation d'observation collabore étroitement avec l'échelon de reconnaissance. [...]

L'échelon de chars d'une force blindée est son unité la plus puissante ; elle est son principal élément de choc. Le succès d'une attaque de chars, une fois qu'elle est lancée, dépend de la neutralisation des défenses anti-chars ennemies. C'est dans ce but que toutes les armes appuient l'attaque.

L'échelon d'infanterie d'une force blindée aide directement les unités de chars à s'emparer du terrain, interdit initialement aux opérations de chars, détruit les installations anti-chars ennemies. Elle attaque les canons anti-chars. Elle chasse les forces ennemies défendant les obstacles anti-chars, permettant ainsi leur déplacement ou

---

<sup>771</sup> *Idem.*

<sup>772</sup> *Idem* p 2.

<sup>773</sup> *Idem.*

leur destruction. Elle aide à exploiter la pénétration. L'infanterie prend possession du terrain conquis par les opérations de chars, elle s'y installe et le tient. Elle protège la réorganisation des unités de chars. [...]

L'aviation de combat prépare et appuie l'attaque des chars en démoralisant les forces terrestres, neutralisant les canons anti-chars et en empêchant le mouvement des unités de réserve. »<sup>774</sup>

Après ces principes sur les forces blindées, des éléments de tactique de base étaient évoqués. Cela commençait par des généralités rappelant que les chars devaient être employés en masse et qu'en offensive, tous les éléments de la force devaient soutenir son élément principal : les chars.

« C'est employés en masse que les chars atteignent leur plus grande puissance. Dans une force blindée, tous les échelons soutiennent du mieux qu'ils peuvent l'attaque du principal élément de choc : l'échelon char. »<sup>775</sup>

La surprise était le facteur de réussite essentielle dans une action offensive.

« Dans une attaque de chars, le plus important des facteurs de succès est la surprise : elle s'obtient par le secret, la manœuvre rapide, ou la ruse. »<sup>776</sup>

Les différents procédés offensifs étaient, ensuite, abordés, au premier rang desquels l'attaque. Celle-ci avait comme objectif la destruction des installations ennemies de l'arrière. Dans ce but, le combat frontal était à éviter. Quand cela n'était pas possible, une attaque frontale s'effectuait en masse sur des points faibles, auparavant repérés par la reconnaissance, du dispositif ennemi. La percée effectuée, les éléments se dispersaient dans les lignes ennemies dans le cadre de l'exploitation. Afin de ne pas se faire retarder, ils laissaient à l'échelon de soutien la réduction des résistances dépassées.

« Les objectifs des attaques de chars sont généralement situées loin dans les arrières ennemis ; quand ils se dirigent sur de tels objectifs, les chars cherchent à éviter un engagement contre de fortes organisations de défense. Quand il leur fait rompre un dispositif ennemi, leur attaque est initialement massée sur un front étroit ; puis elle se développe rapidement en largeur et en profondeur, lorsqu'après la pénétration dans la position ennemie, commence la phase d'exploitation. La tactique des "points faibles" caractérise l'action de chars durant l'attaque ; les éléments de tête dépassent souvent des emplacements défendus laissant le soin de les réduire à d'autres troupes qui attaquent par le flanc et par l'arrière.

Avant le déclenchement d'une attaque, de forts éléments de reconnaissance tâtent le dispositif ennemi afin de localiser les points faibles ; et c'est sur l'un de ceux-ci qu'habituellement l'attaque principale est concentrée. »<sup>777</sup>

Les chars ne pouvaient agir seuls et étaient systématiquement soutenus par les appuis et l'infanterie dans le cadre d'un combat interarmes systématisé.

« Les attaques de chars sont soutenues par l'action de l'aviation ainsi que le tir de l'infanterie et de l'artillerie. On accorde généralement une attention spéciale aux flancs de l'attaque, que l'on protège par de puissantes concentrations. »<sup>778</sup>

---

<sup>774</sup> *Manuel de Campagne du Chasseurs de Chars, Organisation et Tactique des Unités de Chasseurs de Chars, Op. Cit.* p 2-3.

<sup>775</sup> *Idem* p 5.

<sup>776</sup> *Idem*.

<sup>777</sup> *Manuel de Campagne du Chasseurs de Chars, Organisation et Tactique des Unités de Chasseurs de Chars, Op. Cit.* p 5.

<sup>778</sup> *Idem* p 6.

L'attaque s'effectuait en combinant le feu et le mouvement. Quand des chars progressaient, ils étaient soutenus par d'autres qui, à l'arrêt, appuyaient leur avance de leurs feux. La neutralisation des armes antichars se faisait au moyen des armes coaxiales en prenant pour cibles les servants des pièces.

« Les chars, dans l'attaque, avancent en combinant le feu et le mouvement. Les premières vagues sont chargées de la destruction des armes anti-chars repérées. A tous les échelons, les chars arrêtés protègent, par leur feu, l'avance des chars qui manoeuvrent. Les armes anti-chars repérées sont soumises au feu des chars de la première vague au feu des chars de protection, et au tir de l'artillerie d'assaut qui suit l'attaque de très près. Le feu des chars contre les canons anti-chars se fera plus souvent par mitrailleuse que par canon ; il est habituellement plus facile de détruire le personnel que le canon. Les chars, arrivant sous le feu d'armes anti-chars, peuvent soit gagner des emplacements "à défilement de caisson" et ouvrir fixement le feu, soit, dans le cas où il n'y a pas d'abri possible, marcher vers le canon avec l'intention de le dépasser ou de l'écraser. On peut se servir de la fumée pour aveugler le canon anti-chars. »<sup>779</sup>

Lors de l'exploitation, les blindés se déployaient de façon à détruire le maximum d'objectifs dans le dispositif arrière ennemi.

« Quand les chars ont gagné les arrières de la position ennemie, les formations d'attaque s'ouvrent en éventail et se se [*Sic*] mettent à couper les lignes de communication et de ravitaillement, à détruire les positions d'artillerie, les postes de commandement, les centres de communications, et à semer la perturbation dans les réserves. »<sup>780</sup>

À l'arrêt les chars étaient très vulnérables, c'est pourquoi les TD et l'infanterie étaient chargés d'assurer leur protection durant ces phases statiques au cours desquelles les blindés se regroupaient ou se recomplétaient.

« Le contrôle d'importantes masses de chars, une fois l'attaque lancée, est extrêmement difficile. Ces éléments peuvent être condamnés à de courtes haltes soit pour se regrouper, soit pour faire le plein ; les chars sont alors extrêmement vulnérables. Les unités d'infanterie et de chasseurs de chars qui suivent l'attaque, protègent les unités de chars pendant ces instants. »<sup>781</sup>

Cette partie de tactique générale se terminait sur une mise en garde contre tout dogmatisme en matière d'application de la doctrine et sur une exploitation du rétex des campagnes précédentes. Il en tirait, notamment, comme conclusion qu'une coupure naturelle (humide ou non) n'était pas un obstacle suffisant face aux troupes blindées.

« Tandis que les paragraphes ci-dessus indiquent ce qu'est généralement le bataillon de chars, l'expérience de la guerre actuelle a clairement montré combien sont fallacieuses les idées préconçues sur l'emploi des chars. Des méthodes nouvelles et imprévues ont parfaitement réussi en de nombreuses circonstances. Par contre les chefs qui ont fondé leurs actions sur la croyance que les chars ennemis attaqueraient d'une façon ordinaire et orthodoxe, sont souvent allés au désastre. [...]

En Belgique comme en France, pendant les campagnes de 1940, les chars allemands ont percé à travers de très sérieux obstacles artificiels et ont forcé rapidement les passages des rivières. Dans les Balkans, en 1941, de

---

<sup>779</sup> *Idem.*

<sup>780</sup> *Idem.*

<sup>781</sup> *Manuel de Campagne du Chasseurs de Chars, Organisation et Tactique des Unités de Chasseurs de Chars, Op. Cit. p 6.*



difficiles passages de montagnes furent franchis par les chars allemands en dépit d'une vigoureuse résistance. En Malaisie, en 1942, les chenillettes Japonaises obtinrent un effet de surprise, en traversant des rizières inondées que l'on croyait impraticables. Placer une confiance imméritée dans la protection passive qu'offrent les grands cours d'eau, les bois épais et d'autres obstacles naturels ou artificiels, c'est souvent révélé une erreur fatale. »<sup>782</sup>

Après ces considérations générales sur l'emploi des blindés, le manuel entrait dans le vif du sujet avec le chapitre deux consacré aux caractéristiques et à l'organisation des chasseurs de chars. Le rôle principal des unités de chasseurs de chars était la lutte contre les blindés ennemis. Elles n'agissaient pas seules mais généralement au profit des autres unités de mêlée. Dans les actions offensives, elles s'opposaient aux contre-attaques blindées ennemies. Dans les actions défensives, elles constituaient les réserves de contre-attaque.

« A) Les unités de chasseurs de chars sont spécialement conçues pour l'action offensive contre les forces blindées ennemies. Elles sont capables d'actions semi-autonomes ; mais elles opèrent de préférence en étroite collaboration avec les unités amies de toutes armes. Elles sont mises à la disposition de grandes unités. [...]

B) Quand les unités appuyées sont engagées dans une action offensive, les chasseurs de chars les protègent des contre-attaques blindées et permettent ainsi une pleine exploitation du succès.

C) Quand une unité appuyée est engagée dans une action défensive on établit en profondeur, un premier échelon de défense contre les chars et l'on s'assure de la protection des obstacles avec un minimum d'armes anti-chars tandis qu'un maximum d'armes anti-chars mobile est tenu en réserve, prêtes à une action offensive immédiate. La première ligne de défense est alors constituée par les armes anti-chars organiques des unités de la ligne de front ; et ce sont les unités de chasseurs de chars qui forment la réserve mobile. »<sup>783</sup>

Très mobiles, dotées d'une grande puissance de feu mais faiblement blindées, les unités de chasseurs de chars étaient dotées de différentes armes qui leur permettaient de lutter efficacement contre les chars. Leurs moyens radio leur octroyaient une grande souplesse d'action.

« A) Les caractéristiques des unités de Chasseurs de chars sont ; la mobilité, une grande puissance de feu perforant, une protection blindée légère, la faculté d'opposer une défense vigoureuse aux attaques de l'aviation de combat, enfin une souplesse d'action due à une généreuse dotation en moyens de communication.

Des armes de combat rapproché rendent les unités de chasseurs de chars capables d'autres actions efficaces contre les chars. »<sup>784</sup>

Comme les combats des chasseurs de chars étaient rapides, brefs mais violents et se déroulaient dans des conditions très variables, leurs équipages devaient se montrer agressifs et savoir prendre des initiatives. Efficaces contre les chars, les chasseurs de chars étaient relativement démunis face à l'infanterie.

« B) Les actions auxquelles des unités de Chasseurs de chars participent sont caractérisées par la rapidité des mouvements, par de brusques changements de situation, et après une succession de combats aussi brefs que violents, entrecoupés d'accalmies. Les traits marquants sont :  
-un esprit agressif dans le combat et l'initiative personnelle.

C) Extrêmement efficaces contre les chars, les Chasseurs de chars sont mal adaptés à lutter de près contre de puissants éléments d'infanterie ennemie. »<sup>785</sup>

---

<sup>782</sup> *Idem* p 6-7.

<sup>783</sup> *Idem* p 7.

<sup>784</sup> *Manuel de Campagne du Chasseurs de Chars, Organisation et Tactique des Unités de Chasseurs de Chars, Op. Cit.* p 7-8.

La mission des chasseurs de chars était dans leur dénomination : détruire les chars ennemis. D'autres missions annexes pouvaient cependant leur être confiées.

« A) Comme leur nom l'indique, la mission essentielle des unités de Chasseurs de chars est la destruction des chars ennemis.

B) Quand les unités de chasseurs de chars peuvent être détournées de cette mission principale, rien n'empêche de les employer à une mission secondaire, telle la défense des côtes, l'action contre les troupes parachutées et aéro-portées ou la destruction de blockhaus, de fortins et d'autres emplacements d'armes. La décision d'employer les unités de chasseurs de chars à d'autres missions que la mission principale est une responsabilité qui incombe au Commandement Supérieur. »<sup>786</sup>

Le bataillon de chasseurs de chars était présenté comme une unité semi-autonome et était le pion de base de la manœuvre. Il n'était donc normalement pas dissociable.

« A) La nature semi-autonome des opérations des Chasseurs de chars exige que les unités de Chasseurs de chars se suffisent à elles-mêmes. Le personnel, le matériel et l'instruction des unités de Chasseurs de chars répondent à cette nécessité. [...]

« Le Bataillon de Chasseurs de chars est l'unité tactique de base, dans une opération contre des éléments blindés ennemis combinée avec des divisions d'infanterie, de cavalerie motorisées et blindées, ou en soutien de ces mêmes unités. »<sup>787</sup>

L'offensive, la rapidité, l'emploi en masse et la surprise étaient les composantes de l'emploi des unités de chasseurs de chars.

« Les unités de Chasseurs de chars sont employées dans l'offensive en grandes masses, en manoeuvres rapides et en surprise. »<sup>788</sup>

Le bataillon de chasseurs de chars était censé intervenir groupé dans l'offensive et effectuée des missions de reconnaissance. Son emploi en masse était préconisé et la répartition de ses unités au profit de différentes grandes unités était déconseillée. Cette pratique diluait, en fait, ses effets

« L'action offensive permet d'engager contre l'ennemi la totalité des forces d'une unité de Chasseurs de chars. La mission individuelle d'un Chasseur de chars dans l'offensive, consiste en une vigoureuse reconnaissance afin de situer les chars ennemis [...]

L'emploi d'unités de Chasseurs de chars se fera par masse. Le Bataillon est la plus petite unité à engager séparément. Se servir de petites unités de Chasseurs de chars comme éléments défensifs indépendants et les répartir dans le but d'interdire aux chars toutes les voies d'approche possible ou d'offrir une protection immédiate à tous les échelons des forces est un mode d'emploi qui conduit à une action sans coordination et à une dispersion qui entraîne une perte d'efficacité. »<sup>789</sup>

---

<sup>785</sup> *Idem* p 8.

<sup>786</sup> *Idem*.

<sup>787</sup> *Idem* p 14.

<sup>788</sup> *Idem* p 19.

<sup>789</sup> *Manuel de Campagne du Chasseurs de Chars, Organisation et Tactique des Unités de Chasseurs de Chars, Op. Cit.* p 19.

La rapidité était une qualité essentielle des TD. Elle leur permettait d'obtenir un avantage tactique sur l'ennemi. Le mouvement était préférable aux actions statiques. Faiblement blindés, les TD ne devaient leur protection qu'à leur vitesse d'exécution et de déplacement.

« A) La rapidité de manoeuvre des unités de Chasseurs de chars leur permet de frapper des objectifs essentiels, de combattre sur un terrain choisi, et de diriger une concentration de feux sur des zones où leur effet sera décisif. Les unités de Chasseurs de chars obtiennent des résultats par la rapidité et la souplesse de leur action, plutôt que par l'action et l'installation de positions fortement organisées. La protection des Chasseurs de chars n'est pas dans leur blindage mais dans leur vitesse et dans l'usage qu'ils ont à faire des abris et du terrain. Quand ils manoeuvrent, en présence de l'ennemi, ils se déplacent habituellement à la plus grande vitesse que leur permet le terrain. »<sup>790</sup>

Comme les autres blindés, les chasseurs de chars combinaient feu et mouvement dans leur manoeuvre. La progression se faisait par appui mutuel de position de tir en position de tir.

« A) Les Chasseurs de chars pour réduire les oppositions ennemies, agissent en combinant le feu et le mouvement. Le mouvement des éléments de manoeuvre est protégé par le tir des autres éléments en position fixe. Le but de la manoeuvre est d'atteindre des positions qui permettent d'augmenter l'efficacité du tir sur l'ennemi. Leur déplacement du reste aide les Chasseurs de chars à se protéger du feu ennemi. Cette méthode d'attaque est utilisable par tous les éléments des forces de Chasseurs de chars. »<sup>791</sup>

L'initiative à tous les échelons était la règle. Pour que les initiatives des subordonnés fussent en cohérence avec la manoeuvre, il fallait que les intentions du chef fussent connues de tous.

« La rapide évolution du combat des forces motorisées exige de la part de tout le personnel des Chasseurs de chars, le plus vif esprit d'initiative. Les chefs se trouvent devant des problèmes réclamant une décision immédiate et une action rapide. Les décisions prises devraient, dans leur ensemble, être conformes aux intentions du commandement ; il est donc essentiel que tout le monde soit informé de ces intentions. »<sup>792</sup>

Ceci clôturait le chapitre sur les généralités d'emploi des chasseurs de chars. La suite concernait les différents types d'unités de la compagnie et à la reconnaissance. Le bataillon de TD était en fin de document. Les généralités sur les opérations du bataillon reprenaient les grands thèmes déjà évoqués sur la tactique. Le chef devait disposer de temps et de renseignements ciblés pour engager son bataillon dans les meilleures conditions. Agissant par surprise et tous azimut, les TD devaient être employés en masse et non dispersés dans les unités. Enfin, ils étaient très vulnérables face à l'infanterie ennemie.

« a) – Les conditions les meilleures pour engager un combat, sont celles qui ont permis aux chefs de disposer du temps nécessaire et de renseignements suffisants tant sur l'ennemi que sur le terrain, pour pouvoir accomplir des reconnaissances détaillées de la zone des opérations prévues. [...]

b) – Quand le bataillon engage le combat contre les chars ennemis ; il essaiera de les envelopper dans un tir de surprise. La manoeuvre doit être telle qu'elle lui assure à la fois à l'avant, sur les flancs et à l'arrière la supériorité du feu. Quand il opère contre des forces massives de chars, il doit éviter une dispersion excessive et de perdre ainsi le contrôle des diverses compagnies. [...]

---

<sup>790</sup> *Idem.*

<sup>791</sup> *Idem* p 20.

<sup>792</sup> *Idem.*

Il ne faut manquer aucune occasion de profiter des avantages que confère aux chasseurs de chars leur mobilité supérieure pour nuire autant qu'ils peuvent aux chars ennemis, sans essuyer eux-mêmes des pertes excessives. [...]

c) – Le Bataillon de chasseurs de chars étant très vulnérable aux actions de l'infanterie adverse, il est très recommandable qu'il soit soutenu, par des éléments d'infanterie amie. »<sup>793</sup>

Les modes d'action du bataillon étaient classiques : fixation débordement en ambiance vitesse et embuscade.

« a) – Lorsqu'il attaque une force blindée se déplaçant en colonne ou en formation déployée, le bataillon peut employer un élément, prendre à partie la tête du dispositif ennemi, tandis que d'autres éléments attaquent les arrières l'un de ses flancs ou les deux. Le bataillon part souvent pour ces opérations de ce genre d'une position d'attente ; ces opérations sont, en général, caractérisées par la rapidité ; elles peuvent aussi prendre l'aspect d'engagement de rencontre. [...]

b) – Avant de prendre le contact, le bataillon peut tendre des embuscades. »<sup>794</sup>

Comme ses pairs des régiments blindés, le chef se devait de commander à l'avant pour pouvoir estimer la situation *in situ*, commander en connaissance de cause et avoir de bonnes communications radio.

« Pendant la marche d'approche, le Commandant du bataillon, accompagné d'un petit détachement de sûreté, peut être très près derrière la compagnie de reconnaissance ou peut accompagner l'avant-garde. Pendant le combat il est souvent situé près de la compagnie de chars qui est la plus engagée, soit aux endroits où il a de bonnes communications avec tous les éléments du bataillon et d'où il peut observer les phases principales de l'action. »<sup>795</sup>

La fin de la partie consacrée au bataillon abordait son rôle dans le soutien apporté aux divisions dont la DB.

Curieusement, le premier rôle cité pour les TD était une mission de protection (bivouac, position de départ). Les destructions des chars ennemis, sous la forme de contre-attaque n'était évoquée qu'après. En fait, le manuel prenait en compte la présence de chars dans la DB, ce qui minimisait le rôle anti-char des TD. Cependant, dans la bataille, leurs capacités antichars était reconnue tant pour les contre-attaques que pour la protection du dispositif une fois l'objectif atteint ou au cours de la réorganisation de la DB. Dans tous les cas, l'emploi du bataillon était envisagé groupé en tant qu'unité constituée.

« Les bataillons de chasseurs de chars attachés à une division blindée sont souvent employés à la protection du bivouac, des positions de départ ou de ralliement ou encore à la surveillance d'un flanc exposé ou de l'arrière de la division.

On peut les employer au combat pour repousser les attaques de chars ennemis, ce qui permet à la Division blindée de concentrer ses efforts sur sa mission principale. [...]

Les bataillons de chasseurs de chars en soutien de divisions blindées ne sont pas les seules unités de la division qui soient adaptées au combat offensif contre les chars ennemis, comme c'est le cas lorsqu'elles accompagnent des divisions d'un autre type ; leur utilisation est soumise à cette considération. Elle est caractérisée

---

<sup>793</sup> *Manuel de Campagne du Chasseurs de Chars, Organisation et Tactique des Unités de Chasseurs de Chars, Op. Cit.* p 86.

<sup>794</sup> *Idem* p 92.

<sup>795</sup> *Idem* p 94.

par une fréquente alternance de déploiements et de regroupements au cours de l'exécution de missions nécessaires de couverture et de protection. [...]

- Les unités de chasseurs de chars peuvent avancer derrière le 2<sup>o</sup> échelon d'attaque qui est généralement, en profondeur, le 2<sup>o</sup> bataillon blindé. Ils sont préparés pour repousser les contre-attaques sur le flanc et sur l'arrière. Si un flanc est exposé, on place le bataillon de façon à le protéger.

- Au fur et à mesure des progrès de l'attaque, les unités arrière de chars, passent à travers les chasseurs de chars pour gagner le combat. Une fois l'objectif atteint, les chasseurs de chars, se portent en avant et protègent la réorganisation.

- Au début de la défensive, le bataillon de chasseurs de chars en tant qu'unité, est généralement conservé en réserve mobile. »<sup>796</sup>

Dans le manuel, il était précisé et développé l'organisation et l'emploi du groupe de chasseurs de chars, réunissant plusieurs bataillons et « capable d'une action indépendante contre une grosse unité blindée »<sup>797</sup>. Ce type d'unité ne sera pas présenté car il ne fut jamais employé par l'armée française.

Le premier manuel d'emploi des TD insistait donc sur l'emploi en masse du bataillon, sur les qualités de vitesse et de puissance de feu antichars des TD. Il prévenait cependant de leur vulnérabilité face à l'infanterie ennemie. Le bataillon de TD était le troisième type d'unités blindées. Il était parfois utilisé de façon particulière.

Si la mission principale des unités blindées était la lutte antichar, elles pouvaient être aussi employées comme artillerie et lors d'opérations amphibies.

Les chars, comme les TD étaient avant tout utilisés en tir direct, ils pouvaient cependant, sous certaines conditions, effectuer des tirs indirects.<sup>798</sup>

« Le Tank Destroyer (Char M10) est une arme d'un canon de 76,2.  
Le Char Moyen (Char M4 A4) est une arme d'un canon de 75.

Ces bouches à feu ayant des caractéristiques voisines de celles de l'artillerie, l'Armée américaine les utilise dans certains cas en renforcement de l'Artillerie. [...]

En conclusion, les canons des chars M10 et des chars M4 A4 pouvant apporter à l'Artillerie un appoint de feux intéressant dans des situations particulières et telles que :

- Ces Chars soient entièrement disponibles pour remplir cette mission exceptionnelle-
- Des munitions aient pu leur être apportées à pied d'œuvre en temps utile.

Ces deux conditions étant satisfaites, il restera encore, en ce qui concerne les canons de 76,2, à prendre sérieusement en considération l'usure des tubes que la vitesse initiale élevée des projectiles parait devoir rendre extrêmement rapide. »<sup>799</sup>

---

<sup>796</sup> *Manuel de Campagne du Chasseurs de Chars, Organisation et Tactique des Unités de Chasseurs de Chars, Op. Cit.* p 102-103.

<sup>797</sup> *Idem* p 104.

<sup>798</sup> Un tir direct est un tir sur un objectif visible avec une trajectoire tendue, un tir indirect est un tir sur un objectif hors de portée de vue avec une trajectoire courbe. Le premier est l'apanage des blindés, le second de l'artillerie.

<sup>799</sup> Commandement du corps expéditionnaire français, état-major 3 bureau, N°1178 CEF/3-S du 19 octobre 1943, *Instruction sur l'emploi des unités de tanks destroyers et de chars moyens en renforcement de l'artillerie*, SHD carton 10 P 58.

Cette note était précisée et complétée par la *training circular N° 125* qui, après avoir rappelé que la mission première des chars et des TD était la destruction de l'ennemi par tir direct, précisait qu'ils pouvaient être appelés à renforcer l'artillerie. Elle donnait également des consignes techniques en matière de technique de tir et de conduite des feux.

« En attendant que paraissent les Règlements réguliers, la doctrine suivante pour l'emploi des chars et des T.D. comme Artillerie est publiée pour l'information et l'orientation de tous les intéressés.

I. – MISSION. –

a) La mission principale des Unités de Chars est d'approcher l'ennemi et de le détruire (voir le Manuel de Campagne 17-100 essai).

b) La mission principale des unités de T.D est de détruire les chars ennemis par le feu direct de leur canon (conf. Circulaire d'instruction no 88, Ministère de la guerre, 1943).

c) Les chars et les T.D. peuvent avoir une mission secondaire de renfort d'Artillerie quand on peut compter qu'ils ne seront pas utiles pour leur mission principale. Le commandement doit décider dans chaque cas quand les Chars ou T.D. doivent être employés en renfort d'Artillerie. »<sup>800</sup>

L'expérience des premiers combats permit aux grandes unités d'affiner l'emploi des TD comme artillerie. La 1<sup>ère</sup> DB fixa ainsi les types de tirs, le cadre d'emploi et les missions des unités de TD employées comme artillerie. La performance des tubes de 76,2 étant inférieures à celle des tubes de 105 de l'artillerie organique, les missions des TD étaient, *de facto*, limitées à des tirs de neutralisation et de harcèlement.

« Les unités de T.D. ont été spécialement conçues, organisées et équipées pour la lutte contre les blindés ennemis ; leur mission fondamentale est celle de chasseurs de chars. –

Toutefois, on peut envisager d'employer ces unités à d'autres missions secondaires, auxquelles les caractéristiques de leur tube les rendent particulièrement aptes. –

C'est essentiellement un canon long (plus de 50 calibres) à grande vitesse initiale de l'ordre 850 mètres – seconde, donc à :

- trajectoire tendue (grande précision aux petites distances)

- grande portée (14.500 yards environ).

Il est donc logique de prévoir pour ce matériel l'exécution des tirs suivants :

A. – Tirs de précision, de but en blanc, à courte distance, exécuté par une pièce (I), un char ou un demi-peloton étant prêt à l'unité de tête du "détachement d'assaut" qui doit réduire des défenses telles que :

- abri bétonné )

- canon sous casemate ) coup d'embrasure

- nid de mitrailleuse

(I) au même titre que tous les tubes effectuant les tirs semblables : 57 – 75 de char – 105 M.7 [...]

B. – Tirs indirects d'Artillerie, exécutés par escadron, venant renforcer l'Artillerie organique de 105 et prolonger son action. –

Lorsqu'ils sont ainsi employés, les escadrons de T.D. viennent s'intégrer dans le système général qui appuie la troupe d'attaque ; le même chef d'Artillerie traite avec tous les canons mis à sa disposition (105 – 76,2 – 90) les résistances proches ou lointaines, qui s'opposent à la progression. [...]

I. – EMPLOI

Ces unités sont mises aux ordres du Commandant de l'Artillerie pour un temps ou une phase du combat déterminé par le Général Commandant la Division (I). –

---

<sup>800</sup> Commandement du corps expéditionnaire français, état-major, 3 bureau, Note de service N° 84 CEF/3-S du 22 décembre 1943, Traduction du « *training circular N° 125* » du war department sur l'emploi éventuel des unités de *Tanks Destroyers et de Chars Moyens en renforcement de l'artillerie de campagne*, SHD carton 10 P 58.

Le Commandant de l'Artillerie fixe les zônes de déploiement et donc les missions, le Général de Division ayant attribué, et si nécessaire fait acheminer, une allocation spéciale de munitions. -

## II. – MISSIONS

Seules sont à prévoir celles de :

a) – Neutralisation (rassemblements divers, batteries, etc...) appliquée sous forme d'une "massue" en tir brutal et de courte durée de toutes les pièces visant à la mise hors de combat par surprise du personnel et du matériel. –

b) - Harcèlement (points de passage obligé, points sensibles, etc...) tirs de rafales courtes, violentes, déclenchés à intervalles irréguliers pouvant s'appliquer pendant de longue durée sur des zones et points à paralyser partiellement. -

Ils peuvent faire suite à des tirs de neutralisation afin d'en entretenir les effets. - »<sup>801</sup>

Bien évidemment, pour les opérations amphibies, la priorité était donnée à l'infanterie qui formait les premières vagues d'assaut. Les blindés arrivaient ensuite pour exploiter (chars) ou protéger le dispositif des contre-attaques blindées ennemies.

L'unité tactique d'invasion était le *Regimental Combat Team* (RCT), infanterie qui s'engageait en premier et était chargé de prendre une tête de pont relativement limitée. Pour exploiter, la division dont les trois RCT étaient engagés dans la conquête de la tête de pont devait être renforcée.

« d) Il faut noter, en effet, que cette tête de pont acquise, la Division aura pratiquement dépensé tous ses moyens.

Pour exploiter, il lui faut des renforts : ce sera le Combat Command de Division Blindée ou de Division de Montagne (ou même d'un Groupement Tactique de D.I avec chars) qui entrera alors en ligne en direction d'un objectif essentiel (nœud de communication en particulier).

e) S'ajoutant à ces renforts, il est essentiel de prévoir au moins un Btn (Régiment français) de Tanks Destroyers qui, dès que l'état de la plage le permettra, seront débarqués pour assurer le plus tôt possible une parade mobile aux contre-attaques de blindés. »<sup>802</sup>

Les unités ayant suivi une instruction particulière pour l'assaut amphibie étaient nommées *Regimental Landing Team* (RLT). Un RLT était composé de trois *Battalion Landing Team* (BLT), il pouvait être renforcé le cas échéant d'une unité de chars et d'une unité de reconnaissance. L'instruction des unités blindées était prise en compte et le rôle des DB clairement défini : elles étaient destinées à l'exploitation.

« L'instruction des unités blindées devra être menée de manière à étudier la technique des embarquements et débarquements en liaison étroite avec les opérations menées par les R.L.T. [...] »

Les Divisions Blindées ne doivent pas être morcelées pour être utilisées à l'appui des opérations initiales de débarquement, (ce sera là le rôle d'unités de réserve d'Armée). Les D.B. seront mises à terre après la conquête de la tête de pont, pour exploiter une brèche. »<sup>803</sup>

Ce corpus doctrinal, élaboré de façon théorique sans grande expérience des conflits, dut être adapté après les premiers engagements en Afrique du nord.

---

<sup>801</sup> 1<sup>o</sup> Division Blindée, État-Major, 3<sup>o</sup> Bureau, N<sup>o</sup> 562/3 du 3 juillet 1944, "Tirs centralisés d'artillerie" exécuté par les unités armées du canon de 76,2 sur "Tank 6 Destroyer M. 10" dans le cadre de la division blindée, 9 P, P 1 à 3, SHD Carton 10 P 194.

<sup>802</sup> Commandement du corps expéditionnaire français, état-major, 3eme bureau, Note de service N<sup>o</sup> 1314 CEF/3-S du 14 octobre 1943, Objet : Opérations Amphibies, SHD carton 10 P 57

<sup>803</sup> *Memento relatif aux opérations de débarquement par mer*, sans référence, SHD carton 10 P 57.

### **3 : les évolutions et aménagements**

Les premiers contacts avec la *Wehrmacht* furent rudes, ce qui amena les Américains à en tirer rapidement des leçons qui se traduisirent par de nouvelles versions des manuels d'emploi des chars et des TD.

#### **Les leçons des premiers engagements**

Si le débarquement d'Afrique du nord se passa relativement bien, la suite de la campagne fut plus difficile. Les jeunes recrues américaines furent malmenées par les troupes aguerries de l'*Afrika Korps*.

« Le contact initial des forces américaines avec les troupes d'axe n'a pas rempli la promesse des développements américains précédents dans la doctrine et l'organisation. Au cours de l'invasion en 1942-1943 de l'Afrique du Nord, divers facteurs, dont l'inexpérience, ont incité les commandants américains à disperser leurs forces dans des unités régimentaires ou de plus petite taille, les privant ainsi des avantages du système de contrôle des tirs centralisé américain. Les divisions blindées américaines avaient insisté sur la décentralisation, le combat mobile par le feu direct si souvent dans la formation que leurs bataillons d'artillerie autpropulsés avaient négligé l'étude des techniques de tir indirect. Une logistique inadéquate força les américains à laisser leur artillerie de corps loin derrière le front en Tunisie, réduisant encore le soutien des incendies disponibles lorsque les allemands contre-attaquent en février 1943. »<sup>804</sup>

Les combats face aux *Panzers* allemands montrèrent la fragilité des chars légers et incitèrent les Américains à abandonner le modèle de régiments léger pour les DB.

« L'armée américaine en 1943 fonctionne sur des schémas qui ont gardé bien des similitudes avec ceux que l'armée française peut connaître aujourd'hui. Ils ont été tirés entre autre de l'expérience des années 1941 et 1942. Notamment de la bataille de Kasserine qui avait mis en évidence que l'emploi de chars légers devait se faire en les mixant avec les chars moyens, plus aptes à livrer combat face aux blindés ennemis. »<sup>805</sup>

En revanche, l'emploi des chars en masse fut confirmé lors de la campagne d'Italie, en prenant en compte le fait qu'il fallait des DB relativement légères pour être facilement manœuvrées.

« 2°) – La doctrine d'emploi des engins blindés en masse reste toujours valable. Seul cet emploi permet l'obtention de succès décisifs.

L'emploi de chars isolés ou en petit nombre pour la protection immédiate de l'infanterie, s'il est justifié dans certaines situations bien particulières, ne permet pas d'obtenir de ces engins tout le rendement que l'on est en droit d'escompter et entraîne des pertes de matériel relativement importantes eu égard aux résultats obtenus. »<sup>806</sup>

Ces leçons furent rapidement exploitées, notamment par l'édition de nouvelles versions des FM 17-33 et FM 18-5.

---

<sup>804</sup> House Jonathan M., CNE, *Op. Cit.* p 128.

<sup>805</sup> *Historique 501, Op. Cit.* p 25.

<sup>806</sup> Corps expéditionnaire français, Etat-Major, 3<sup>e</sup> Bureau, 919/CEF/3/TS, Mission Française auprès de la V<sup>e</sup> Armée U.S., *Note sur l'emploi des chars par les troupes alliées dans la tête de pont d'ANZIO* du 20 mars 1944, 4 p, p 3, SHD carton 10 P 48.



## Le FM 17-33

Les modifications se firent sentir dès le titre puisque de *the armored battalion, light and medium*, il devint *tank battalion* et que sur la première page il était précisé que cette version remplaçait la précédente.

« Ce manuel remplace le 17-33 FM, *le bataillon blindé, léger et moyen*, du 18 septembre 1942. »<sup>807</sup>

La rubrique généralités était plus étoffée. Après avoir rappelé, comme dans la précédente version, que ce manuel n'était qu'un guide, l'importance de la coopération interarmes était soulignée et la place du bataillon dans les différents types d'organisation rappelée.

« b. Le succès dans la bataille peut être assuré seulement par une coopération totale de toutes les armes. Aucune arme seule ne gagne les batailles. Le succès est atteint lorsque chaque subdivision, arme et individu sont employés à fournir le maximum d'appui mutuel.

c. Bien que ce manuel ne traite que des unités blindées, les chars fonctionnent habituellement en étroite coordination avec les autres armes, en particulier l'infanterie et l'artillerie. Le bataillon de chars peut faire partie d'un *combat command* ; Il peut renforcer un *combat team* d'infanterie. Lorsqu'il agit seul, il est normalement renforcé par de l'infanterie, du génie et d'autres unités. »<sup>808</sup>

Les fondamentaux étaient placés avant l'organisation et on y trouvait les mêmes rubriques avec des précisions sous forme de conseils quant à l'action de l'ennemi concernant la surprise. Il fallait éviter le sentiment de supériorité.

« Chercher à surprendre votre ennemi, mais ne vous laissez pas être surpris. Pensez que votre ennemi a plus de connaissances tactiques que vous. Ne le sous-estimez pas. Attendez-vous et préparez-vous à l'inattendu. Dans la bataille l'anormal est normal. »<sup>809</sup>

Deux fondamentaux étaient ajoutés : la coopération et l'initiative. Il était rappelé que le bataillon ne pouvait agir seul. La coopération avec les autres armes était vitale et s'obtenait lors de l'entraînement. Elle était indispensable car les chars ne pouvaient tenir le terrain. Quant à l'initiative, elle ne devait pas être perdue, car très difficile à reprendre. Pour ce faire, des plans de manœuvre de remplacement étaient prévus.

« d. COOPÉRATION. La coopération de tous les éléments doit être assurée. Chaque commandant doit comprendre que son unité est seulement une partie d'une équipe et qu'il doit travailler en étroite collaboration avec toutes les autres unités. Le travail d'équipe est obtenu par l'entraînement en commun. Les chars peuvent prendre le terrain, mais ne peuvent pas tenir. On ne doit pas s'attendre à ce que les chars neutralisent un objectif pendant une longue période de temps.

e. RÉTENTION DE L'INITIATIVE. L'initiative doit être maintenue, car, une fois perdu, c'est difficile et coûteux de la reprendre. Il est essentiel d'avoir des plans alternatifs préparés pour une exécution immédiate si le plan initial échoue. »<sup>810</sup>

---

<sup>807</sup> *War Department Field Manual FM 17-33, Tank Battalion; War Department, United States Government Printing Office, Washington, December 1944, 284 p, p i.*

<sup>808</sup> *Idem* p 1.

<sup>809</sup> *Idem* p 2.

<sup>810</sup> *War Department Field Manual FM 17-33, Tank Battalion, Op. Cit. p 2.*

Les caractéristiques générales d'emploi des chars étaient identiques, en revanche les missions des chars moyens étaient beaucoup plus développées et ils retrouvaient un rôle central. Les chars légers se trouvaient cantonnés à des missions de reconnaissance ou de flanc-garde.

« b. Le Char moyen. Le char moyen est un véhicule lourdement armé et blindé. Ses armes conviennent pour le soutien étroit d'autres chars et troupes au sol. Il est plus lent que le char léger et plus sensible au terrain défavorable. Sa mission principale est de s'approcher et de détruire l'ennemi. Il peut être utilisé-

- (1) pour mener l'attaque.
- (2) soutenir par le feu l'avance des chars légers, d'autres chars moyens et des troupes au sol. Ce soutien est généralement par le feu direct.
- (3) pour tester le dispositif ennemi et rechercher des points faibles. Cette utilisation est exceptionnelle.
- (4) comme une réserve pour exploiter un succès ou rompre une contre-attaque contre l'unité soutenue.
- (5) pour accompagner l'infanterie et aider à la progression en détruisant ou neutralisant les armes automatiques ennemies en casemates empêchant la progression.
- (6) si nécessaire, contre les chars ennemis.
- (7) si nécessaire, comme casemates (exceptionnel).
- (8) pour renforcer les tirs d'artillerie.

C. Chars moyens (76-mm) Le char moyen armé avec le canon de 76 mm peut être utilisé-

- (1) dans les principaux éléments de l'échelon d'assaut, soit dans la force de manœuvre, soit dans une attaque directe, contre les positions ennemies fortifiées.
- (2) dans les éléments de soutien de l'échelon d'assaut, ou dans l'échelon de soutien, en l'absence de fortifications ennemies connues. Dans de telles situations, les chars de 75 mm sont utilisés dans les éléments principaux de l'échelon d'assaut, tandis que le char de 76 mm, tirant pleinement parti de la plus grande portée et de la puissance pénétrante de son tube, fournit le soutien à partir de positions défilées.
- (3) renforcer la défense antichar d'une unité d'infanterie soutenue. »<sup>811</sup>

Les généralités sur les actions offensives commençaient par un paragraphe consacré à la coopération interarmes et à la nécessaire connaissance mutuelle des armes composant la force acquise grâce à un entraînement en commun.

« L'efficacité de l'action offensive dépend du travail d'équipe coordonné de tous les éléments de la force attaquante. Ce travail d'équipe est assuré lorsque chaque arme comprend les capacités, les limitations et les techniques de toutes les armes. Les doctrines d'emploi mutuellement comprises utilisent les capacités de l'un pour compenser les limitations des autres. La technique de l'application de ces doctrines n'est apprise que dans la formation interarmes intensive. »<sup>812</sup>

Le reste était identique au manuel précédent mais en plus développé. Cependant sur le plan des généralités tactiques il n'y avait pas de changement. En fait, ce qui avait évolué était essentiellement la place du combat interarmes et l'importance donnée aux chars moyens.

Les procédés d'attaque étaient les mêmes mais ils étaient beaucoup plus détaillés avec quatre sections consacrées respectivement à la préparation de l'attaque, à sa conduite, à la réorganisation du bataillon après l'attaque puis à l'exploitation et la poursuite.

---

<sup>811</sup> *Idem* p 9.

<sup>812</sup> *War Department Field Manual FM 17-33, Tank Battalion, Op. Cit.* p 95.

Le chapitre sur la défensive commençait par le but du combat défensif et non pas par le rôle du bataillon dans ce type de combat (contre-attaque).

« Le combat défensif est employé pour gagner du temps, interdire des points vitaux à l'ennemi et économiser des forces à un moment donné, afin que les forces supérieures puissent être concentrées pour une offensive décisive ailleurs. »<sup>813</sup>

Le procédé de contre-attaque était évoqué dans la description des différentes missions défensives notamment la défense ferme, le repli.

« Le bataillon de chars dans la défense a pour mission principale de contre-attaque pour rétablir la position ou pour briser les attaques ennemies depuis toutes les directions. [...] »

La mission principale des chars lors du repli est la contre-attaque pour désorganiser l'attaque ennemie, donnant ainsi aux forces se repliant le temps de se retirer. »<sup>814</sup>

Pour les différents modes d'action défensive, il n'y avait pas de différence dans leur définition tactique mais ils étaient décrits avec beaucoup plus de détails.

Cette nouvelle version du FM, reprenait donc en grande partie les schémas tactiques de l'édition de 1942, mais il différait essentiellement dans la place prépondérante accordée aux chars moyens et au combat interarmes. Les procédés étaient également décrits avec plus de détails, les leçons des premiers combats ayant été analysées et prises en compte.

## **Le FM 18-05**

Parue en juillet 1944, une nouvelle version du FM 18-05 remplaça celle de 1942.

« Ce manuel remplace le FM 18-5, du 16 juin 1942 et la directive d'entraînement N°. 88, ministère de la guerre, 1943. »<sup>815</sup>

Il était plus court et certaines parties du précédent avaient été supprimées, notamment celle consacrée au combat blindé. Il entrait directement dans le vif du sujet en reprenant les caractéristiques des chasseurs de chars puis en abordant les missions dont la principale était toujours la destruction des chars ennemis mais les missions secondaires étaient plus nombreuses avec l'appui indirect en premier.

« Mission. a. mission principale. La mission principale des unités de chasseurs de chars est la destruction des chars ennemis par des tirs directs.

b. missions secondaires. (1) les missions secondaires appropriées sont-

(a) le feu direct ou indirect pour renforcer ou compléter celui des unités d'artillerie.

(b) la destruction des nids de mitrailleuses et des ouvrages défensifs permanents.

(c) le soutien des opérations de débarquement.

(d) la défense des plages contre les attaques venant de la mer.

(e) mission de char et de batterie itinérante (plus applicable aux unités automotrices). »<sup>816</sup>

---

<sup>813</sup> *Idem* p 165.

<sup>814</sup> *Idem* p 165, 182

<sup>815</sup> *War Department Field Manual FM 18-05, Tactical Employment Tank Destroyer Unit, United States Government Printing Office, Washington, July 1944, 132 p.*

Les principes fondamentaux d'emploi ne différaient guère si ce n'est dans la relation avec les chars et l'itération des actions dans le combat antichar.

« L'action du chasseur de chars consiste en l'application répétée des principes fondamentaux suivants :

- (1) La recherche d'informations sur les chars ennemis par une reconnaissance vigoureuse et soutenue.
- (2) Le mouvement vers les positions de tir de manière à intercepter les chars ennemis en arrivant suffisamment à l'avance pour permettre la mise en place et le camouflage approprié des chasseurs de chars. Les chasseurs de chars attaquent les chars ennemis, mais ne les chargent et pourchassent pas.
- (3) Quand les chars avancent, les chasseurs de chars tiennent le terrain, jusqu'à ce que la destruction puisse être mieux accomplie à courte portée.
- (4) Lorsque les chars se retirent, les chasseurs de chars occupent des positions avancées pour poursuivre par le feu. »<sup>817</sup>

Si l'emploi en masse du bataillon était toujours préconisé, il était admis que des compagnies fussent détachées du bataillon au profit d'autres unités. De plus, un bataillon n'était pas toujours rattaché à la même unité.

« b. Le rattachement d'un bataillon est susceptible d'être modifié fréquemment d'un quartier général à un autre. Lorsqu'un nouveau rattachement est ordonné, le commandant du bataillon, son second, ou le S-3 doit faire rapport au quartier général de l'unité qui s'y rattache afin d'apprendre la situation, la mission et où et quand le bataillon doit se déplacer. De même, l'agent d'approvisionnement doit communiquer avec le G-4 ou le S-4 pour prendre des dispositions pour l'approvisionnement, et le chirurgien du bataillon doit faire les arrangements nécessaires pour l'approvisionnement médical et l'évacuation avec le chirurgien de l'unité à laquelle il est rattaché. [...]

c. Les compagnies peuvent être détachées du bataillon à tout moment. Bien que le quartier général auquel la compagnie est rattachée doive approvisionner la compagnie, le commandant du bataillon devrait vérifier si son propre QG peut être d'une quelconque aide. Parfois, l'attachement de certains véhicules du peloton de transport à la compagnie sera nécessaire. Lorsque les distances le permettent, le contact radio doit être entretenu avec les compagnies détachées. Ainsi, leurs besoins peuvent être rapidement connus ; les compagnies détachées servent également de sources supplémentaires d'information sur les amis et l'ennemi. »<sup>818</sup>

Le reste du document, notamment les missions du bataillon au profit d'une division blindée, était inchangé mais davantage détaillé.

Il y avait peu de différence avec l'ancienne version et surtout l'emploi en masse du bataillon était encore préconisé alors que dans les faits les Français rattachèrent une unité élémentaire par CC. C'était l'une des différences en matière de doctrine entre l'emploi préconisé par les règlements américains l'interprétation et la mise en œuvre qu'en firent les Français

---

<sup>816</sup> *Idem* p 3

<sup>817</sup> *Idem* p 5.

<sup>818</sup> *War Department Field Manual FM 18-05, Tactical Employment Tank Destroyer Unit, Op. Cit.* p 66.

### **III : l'application de la doctrine par les unités françaises et un éclairage sur la doctrine allemande**

Est-ce l'esprit de contradiction gaulois ou le poids des circonstances ? La doctrine américaine d'emploi des blindés ne fut pas appliquée à la lettre par les Français tant sur le plan de l'organisation des unités que de leur emploi. Mais pour en mesurer la pertinence, il est nécessaire d'avoir un éclairage sur la doctrine d'emploi allemande en 1944.

#### **1 : des structures légèrement différentes**

Les structures et l'organisation de certaines unités diffèrent du modèle pour des raisons tactiques, politiques ou économiques. Les régiments de TD furent dédiés à une DB particulière, il n'y avait pas d'unités de chars autonomes et enfin la 2<sup>ème</sup> DB prit quelques largesses quant à ses structures.

#### **Le cas des unités de TD**

« AFFECTATION. a. le bataillon peut mener des opérations dans le cadre d'un groupe ou peut-être attacher à une division ou corps et parfois à une armée.

b. Le rattachement d'un bataillon est susceptible d'être modifié fréquemment d'un quartier général à un autre. Lorsqu'un nouveau rattachement est ordonné, le commandant du bataillon, son second, ou le S-3 doit faire rapport au quartier général de l'unité qui s'y rattache afin d'apprendre la situation, la mission et où et quand le bataillon doit se déplacer. »<sup>819</sup>

Le FM 18-05 prévoyait que les TD pussent agir dans le cadre d'unité plus grande qu'une DB. Si ce fut le cas pour les CA et la 1<sup>ère</sup> armée, ce ne le fut pas pour les groupes. En effet ce type d'unités n'existait pas dans l'organigramme des armées françaises. De même, contrairement à ce que préconisait le manuel, les DB se virent affectées chacune un régiment de TD et le gardèrent tout au long de la campagne. Seuls les régiments de TD de réserve générale virent leur affectation varier au cours de la campagne. Sur les sept régiments de TD, trois furent endivisionnés (9<sup>ème</sup> RCA, 11<sup>ème</sup> RCA, RBFM) et quatre furent placés en réserve générale (7<sup>ème</sup> RCA, 8<sup>ème</sup> RCA, 2<sup>ème</sup> RD, RCCC). À titre d'exemple le RCCC fut successivement affecté à la 3<sup>ème</sup> DIA puis à la 9<sup>ème</sup> DIC au cours du mois de septembre.

« 8 septembre 1944

A 21 heures le régiment est alerté pour faire mouvement à compter du 9 septembre 1944 midi (ordre de mouvement en date du 9 septembre).

Le régiment doit faire mouvement sur Morteau pour être mis à la disposition de la 3e D.I.A.

9 septembre 1944

Le colonel Rousseau commandant le R.C.C.C. est remis à la disposition du commissaire à la guerre.

Le lieutenant colonel Charles prend le commandement du régiment colonial de chasseurs de chars.

---

<sup>819</sup> *War Department Field Manual FM 18-05, Tactical Employment Tank Destroyer Unit, Op. Cit. p 66.*

Le premier escadron fait mouvement sur Hurtaud (région de Pontarlier).

A 19 h un ordre de la 9e D.I.C fait savoir que le régiment sera maintenu sur place. L'ordre de mouvement du 9 est annulé sauf en ce qui concerne le premier escadron.

Par ordre numéro 36/3/O.P.S. du 9/9/1944 du général commandant le premier corps d'armée, le R.C.C.C. est remis à la disposition de la 9e D.I.C.

10 septembre 1944

A 20 heures le régiment reçoit l'ordre d'exécuter le mouvement prévu par l'ordre du 08/09/1944.

(Ordre de mouvement n° 6)

A 18 heures l'armée B télégraphie à la 9e D.I.C. pour que le régiment soit mis en route sur la 3e D.I.A. le 11 septembre 1944.

11 septembre 1944

Le régiment fait mouvement sur la région nord de Morteau. Première étape : St-Albin (Isère) - Mirebel (Jura) 170 km.

12 septembre 1944

Ordre d'opération n° 7

A 3h30 le deuxième escadron reçoit l'ordre de se porter à Tournedoze (Doubs) en soutien du R.I.C.M., qui est à la disposition de la 3e D.I.N.A.

Le deuxième escadron effectue le mouvement dans la matinée et sa mise en place est terminée dans l'après-midi. Il détache un peloton en soutien au 4e R.T.T. (3e D.I.N.A.) devant Pont-de-Roide en fin de journée avec la 10e compagnie du 4e R.T.T. (voir ordre d'opération n° 38/3 D du général commandant la 3e D.I.N.A.).

Le premier escadron fait mouvement sur Provenchère.

Le reste du régiment de ces mouvements de Mirebel sur Sancey-le-Long 130 km. À la suite de ces mouvements le stationnement du régiment est le suivant :

PC : mairie de Sancey-le-Long

1er escadron : Provenchère

2e escadron : engagé avec le premier peloton à Goux,

un demi-peloton à Glainans,

un 1 demi-peloton à Neuchatel-Hurtière,

un demi-peloton à Pont-de-Roide

3e escadron : Sancey-le-Long

4e escadron : Sancey-le-Long

E.H.R. : Sancey-l'Eglise

13 septembre 1944

De 8 h à 14 heures, tir de harcèlement sur le peloton Ricour à Goux (pas de perte).

Ordre d'opération n° 8 du 13 septembre 1944 18 heures.

Le régiment a pour mission de couvrir le flanc ouest du R.I.C.M. et de la 9e D.I.C. En cours de rassemblement.

Le 1er escadron effectue une reconnaissance dans la région sud des montagnes du Lomont ainsi que dans les régions de Villers Saint-Martin, de Crosey-le-Petit et de Roche-les-Clerval.

Le 3e escadron se porte dans la région de Chazot.

Le 4e escadron se porte dans la région de Vellerot-les-Belvoir (avec un peloton détaché à Rahon).

14 septembre 1944

Sur ordre verbal de la division (9e D.I.C.) le premier escadron fait mouvement sur Crosey-le-Grand (voir ordre d'opération n° 9).

Mission : surveiller les passages du Doubs et prendre liaison avec les unités américaines dans le secteur.

Le mouvement du premier escadron est terminé à 14 heures.

L'aspirant Jérôme et un sergent chef du premier escadron sont blessés par l'explosion accidentelle d'une grenade et évacués.

Le quatrième escadron fait 2 prisonniers (un sous-officier et un soldat du 1022e bataillon de sécurité).

Le personnel des transmissions fait 2 prisonniers (deux soldats du 251<sup>e</sup> régiment de grenadiers).  
Le régiment est remis à la disposition de la 9<sup>e</sup> D.I.C. (instruction n° 79/3-OP-AV du 1<sup>er</sup> C.A.). »<sup>820</sup>

L'affectation des unités de TD n'était donc pas toujours conforme à la doctrine. Une autre différence tenait dans l'absence de bataillons de chars indépendants au sein des armées françaises.

### **L'absence de bataillon de chars indépendants**

Le FM 17-33 prévoyait l'emploi de bataillons de chars indépendants dont l'emploi était similaire au bataillon de chars endivisionné et la composition légèrement différente.

« Même s'ils n'ont pas été écrits spécialement pour les bataillons de chars indépendants, les principes fondamentaux visés ci-après, et les formations montrées sont généralement applicables à ces unités. [...] »

Le bataillon de chars indépendants est semblable dans l'organisation au bataillon blindé mais une compagnie de service est ajoutée à des fins administratives et pour l'entretien. »<sup>821</sup>

Ce type d'unité ne fut pas créé au sein de l'armée française. S'il exista des unités indépendantes de réserve générale comme les unités de TD citées supra et des unités de reconnaissance (1<sup>er</sup> RSA, 2<sup>ème</sup> RSA), aucun régiment de chars ne fut mis en réserve.

Cela tient à deux raisons. La première est que le plan d'Anfa ne prévoyait que la création de neuf régiments de chars, soit trois par DB, et qu'il n'y avait donc pas d'autre unité disponible pour jouer le rôle de bataillon de char indépendants. De plus, la doctrine d'emploi de ces unités relativement floue n'incita pas les états-majors à chercher à les créer et les utiliser.

Ces différences de structures étaient communes à toutes les unités françaises, d'autres furent spécifiques à la 2<sup>ème</sup> DB.

### **Les spécificités de la 2<sup>ème</sup> DB**

Si l'état-major français prit quelques libertés avec l'organisation des unités par rapport à la doctrine, ce fut encore plus le cas à la division Leclerc.

Comme précédemment évoqué, les CC furent baptisés « groupement tactique » et identifiés non pas par un numéro mais par une lettre. Celle-ci était, en fait, la première du nom du premier commandant du groupement, et ne changea pas durant toute la campagne malgré les changements de chefs.<sup>822</sup> Les trois groupements s'appelaient donc GTV (V pour Warabiot), GTD (D pour Dio) et GTL (L pour de Langlade).

Cette distinction dans la dénomination des unités était un moyen de se démarquer de l'emprise américaine mais aussi un vecteur d'indentification forte. Les équipages ayant le sentiment d'appartenir à une unité particulière plutôt qu'à un simple numéro anonyme et

---

<sup>820</sup> *Journal de Marche et Opérations du Régiment Colonial de Chasseurs de Chars* 15 août 1944 - 13 mai 1945, site chars Français.net.

<sup>821</sup> FM 17-33, *Armored Force Field Manual, the Armored Battalion light and medium*, OP. Cit. p 1 et 6.

<sup>822</sup> Il n'y a qu'au GTV qu'il y eut des changements de chefs.

identique d'une division ou d'une grande unité à l'autre. De plus ce système évitait toute notion d'ordre ou de priorité, alors que l'appellation CC 1, CC 2, CC 3... CC 6 pouvait laisser penser à une certaine priorisation dans l'emploi et l'importance des unités.

« Le 17 juin, Leclerc organise un briefing général, réunissant les commandants des grandes unités, colonels et commandants :

- A partir d'aujourd'hui, les « combat-command » que nous avons ébauchés au Maroc vont être définitivement constitués. Nous utiliserons désormais ces formations au cours des mois à venir. J'ai également décidé de leur donner une appellation française ; ce seront de « groupements tactiques ».

« A tout seigneur, tout honneur, le colonel DIO prend le commandement du groupement tactique qui portera son nom : ce sera le G.T. « D ».

« Le colonel Langlade commande le G.T. « L ».

« Le colonel Warabiot, le G.T. « W »<sup>1</sup>.

Ce 17 juin constitue pour la D.B. une date importante. Elle a enfin trouvé son visage définitif. Les trois groupements tactiques conserveront jusqu'au bout leurs initiales, même si, comme ce sera le cas pour le G.T. « V », les chefs changent.

<sup>1</sup> On dira bientôt G.T. « V » par simplification. »<sup>823</sup>

Après les premiers engagements, il fut rapidement clair que la structure du PC d'une DB était trop lourde pour le style de commandement du général Leclerc. Voulant commander de l'avant, être au plus près des combats pour se faire une idée la plus exacte possible de la situation, il ne pouvait se satisfaire d'un PC divisionnaire classique qui, par son encombrement ne pouvait aller à son rythme. L'état-major de la 2<sup>ème</sup> DB se scinda donc en deux : un PC principal regroupement tous les bureaux d'un PC classique et un PC léger composés de quelques véhicules avec des officiers du B3 pour la conduite de la manœuvre.

« Son P.C. l'a rejoint sur le pont même<sup>824</sup> ; cette installation, qui ne pouvait être en période d'opérations actives que provisoire, consistait uniquement à sortir de la voiture son porte-carte et sa serviette de cuir marron. Car il n'y a pas de vitesse possible sans mobilité. Il faut donc supprimer les bagages inutiles. Les organes de commandement eux-mêmes ont été réduits au strict minimum et le « P.C. Avant » ne constitue plus qu'une infime fraction de l'état-major. »<sup>825</sup>

Enfin dernière « entorse » à la doctrine au sein de la 2<sup>ème</sup> DB, un quatrième CC fut constitué après la libération de Paris à partir des éléments du 1<sup>er</sup> RMSM. À partir de cette date la DB disposa de quatre CC, le quatrième servant essentiellement à la couverture de la division et ne fut pas activé en permanence mais en fonction des besoins et de la situation tactique.

« La 2 DB regroupe donc quatre groupements dénommés par la première lettre du nom de leur commandant. D pour le colonel Dio, L pour le colonel de Langlade, V pour le colonel Warabiot (V est plus facile à énoncer que W, cette option fut donc retenue), R pour le colonel Rémy. Ce dernier n'est pas un groupement tactique complet comme les trois précédents mais un groupement léger de reconnaissance de format plus réduit. Il ne fut pas toujours constitué mais formé pour la circonstance lorsque la situation l'exigeait. »<sup>826</sup>

Les structures des unités françaises engagées sur le continent européen ne furent donc pas parfaitement orthodoxes par rapport aux manuels américains ; Il en fut de même pour l'emploi.

---

<sup>823</sup> Bergot Erwann, *La 2<sup>ème</sup> D.B., Op. Cit.* p 39.

<sup>824</sup> Ceci se passe lors de la prise d'Alençon et le pont est celui que le général Leclerc prit presque seul le 12 août 1944.

<sup>825</sup> Un groupe d'officiers, *Op. Cit.* p 183-184.

<sup>826</sup> *Historique 501, Op.cit.*, p 26.



## **2 : un emploi de certaines unités s'écartant de la doctrine**

Sous certains aspects, les Français s'écartèrent de la doctrine dans l'emploi des TD, ils avaient, de plus, une conception quelque peu différente du combat chars contre chars et enfin ils ne purent, faute de moyens, mettre en œuvre des chars lourds.

### **L'emploi des TD**

Dans la doctrine américaine, le bataillon de TD était le pion de base de la manœuvre des unités antichars. Il était, normalement, indissociable.

« A) La nature semi-autonome des opérations des Chasseurs de chars exige que les unités de Chasseurs de chars se suffisent à elles-mêmes. Le personnel, le matériel et l'instruction des unités de Chasseurs de chars répondent à cette nécessité. [...] »

« Le Bataillon de Chasseurs de chars est l'unité tactique de base, dans une opération contre des éléments blindés ennemis combinée avec des divisions d'infanterie, de cavalerie motorisées et blindées, ou en soutien de ces mêmes unités. »<sup>827</sup>

L'emploi en masse des TD était l'un des principes d'emploi des unités de chasseurs de chars car il renforçait la puissance et l'action des TD dans l'offensive.

« Les unités de Chasseurs de chars sont employées dans l'offensive en grandes masses, en manoeuvres rapides et en surprise. »<sup>828</sup>

Afin de ne pas disperser sa puissance de feu, il était déconseillé de répartir les unités élémentaires de TD dans les autres unités de la division.

« L'action offensive permet d'engager contre l'ennemi la totalité des forces d'une unité de Chasseurs de chars. La mission individuelle d'un Chasseur de chars dans l'offensive, consiste en une vigoureuse reconnaissance afin de situer les chars ennemis [...] »

L'emploi d'unités de Chasseurs de chars se fera par masse. Le Bataillon est la plus petite unité à engager séparément. Se servir de petites unités de Chasseurs de chars comme éléments défensifs indépendant et les répartir dans le but d'interdire aux chars toutes les voies d'approche possible ou d'offrir une protection immédiate à tous les échelons des forces est un mode d'emploi qui conduit à une action sans coordination et à une dispersion qui entraîne une perte d'efficacité. »<sup>829</sup>

La façon dont les états-majors français utilisèrent les TD allait à l'encontre de ces préconisations puisque les escadrons de TD des régiments endivisionnés furent répartis au sein des CC et de GT.

L'ordre de bataille des CC et GT et les TED en témoignent (voir supra) tout comme les OPO.

« VII. – DISPOSITIF DU G.T.D.

a/ - 5/RMSM et P.C. avance G.T.D. pousseront des 6 h 00 si possible sur LONGJUMEAU pour prendre les ordres du General. (P passage a niveau Nord de LONGJUMEAU).

b/ - Avant-garde G.T.D. aux ordres Colonel NOIRET :

- 1 Escadron de chars moyens – 1 esc de chars légers

- reste de l'escadron de T.D.

---

<sup>827</sup> *Manuel de Campagne du Chasseurs de Chars, Organisation et Tactique des Unités de Chasseurs de Chars, Op. Cit.*, p 14.

<sup>828</sup> *Idem* p 19.

<sup>829</sup> *Manuel de Campagne du Chasseurs de Chars, Organisation et Tactique des Unités de Chasseurs de Chars, Op. Cit.* p 19.

- reste de la 4 Compagnie d'Infanterie I/RMT. »<sup>830</sup>

Le CC 2 disposa même de deux escadrons de TD lors de la prise d'Ulm en avril 1945.

#### « ORDRE D'OPERATIONS

I. – La mission de la 1ère DB est de s'emparer d'ULM dans les moindres délais. L'ennemi semble désorganisé.

Le CC 1 progressera sur ULM par la vallée du DANUBE.

Le CC 2 le couvrira au Sud en progressant sur la direction PFULENDORF SAULDGAU – KAPPEL – LAUPHEIM – ULM. [...]

#### III DISPOSITIF ET MISSIONS. –

1./ - Groupement BEAUFORT. – Chargé de l'effort principal et disposant du 5ème RCA moins le 3ème escadron (réserve de CC) – du 1er BZP renforcé des mitrailleuses FTA – du III/68ème RAA~~m~~, moins une batterie – d'une section du génie :

- Se porter, d'abord sur PFULENDORF, par le Nord de la route STOCKACH - PFULENDORF, puis sur SAULGAU (1er objectif).

- Si la situation se présente favorablement, gagner KAPPEL, déborder le marécage par el Nord et atteindre LAUPHEIM à ne pas dépasser sans ordre.

- Le groupement BEAUFORT sera éclairé sur son axe de marche par les Piper-Cub du III/68ème RAA. Il s'efforcera de prendre liaison avec la droite du CC 1 qui progresse selon l'axe MESSKIRCH et la rive droite du Danube. –

2./ - Groupement LABARTHE. – Couvrir, face au Sud, le Groupement BEAUFORT en tenant, au fur et à mesure de l'avance de ce dernier, les neuds de communication de PFULENDORF, ALTSHAUSEN, SCHUSSENRIED, BIBERACH, SULMIGEN, MIETINGEN.

- Prolonger sa mission de couverture en poussant des coups de sonde en direction du Sud, Sud-Ouest, et Sud-Est.

- Rechercher la liaison avec le Groupement BEAUFORT.

Disposera :

- E.M 9ème RCA

- 1er et, 3ème Escadron 9ème RCA<sup>831</sup>

- 1 Batterie du III/68ème RAA

- 1 Section du Génie. »<sup>832</sup>

De même, le futur amiral Maggiar déplora-t-il l'emploi non conforme à la doctrine de son unité.

« Les T.D. ont donc commencé à faire parler d'eux, mais pas le régiment en tant qu'unité combattante.

Ce sera pour moi, comme commandant, une grande déception. Ce sera aussi une lacune dans l'emploi du R.B.F.M.

La force du R.B.F.M., ce n'était pas seulement la capacité de son personnel à utiliser ses armes, c'était plus encore sa cohésion, son unité, la connaissance que les officiers, officiers mariniens et marins avaient les uns des autres, leur confiance réciproque, leurs expériences partagées.

Cette force n'a pas été utilisée.

Quand le général Juin m'avait proposé d'armer un régiment de tanks-destroyers, je m'étais précipité sur les manuels américains. Et j'avais lu qu'un régiment de T.D. devait être employé dans son ensemble, comme une masse de manœuvre, un outil de choc, pour attaquer des formations de chars ou opérer des percées.

Je m'en étais réjoui. Cette forme d'emploi et par conséquent de combat, correspondait à celle des flottilles de torpilleurs.

Qu'ils partent à l'attaque ou qu'ils engagent un duel d'artillerie à distance, les torpilleurs se présentent en formation dispersée, sur un large front. Décalés les uns par rapport aux autres, ils zigzaguent sans arrêt, exécutant aussi de brusques changements de route, jouant de leur vitesse, de la distance et du cap pour dérégler le tir ennemi. Ils évitent, autant qu'ils peuvent, de « présenter une cible ».

<sup>830</sup> A.C. Deuxième Division Blindée, G.T.D. Ordre d'Opérations du 24 Aout 1944 *Op. Cit.*

<sup>831</sup> Le 9ème RCA était le régiment de chasseurs de chars de la 1ère DB.

<sup>832</sup> C.C. 2, État-Major-3ème Bureau, Ordre d'Opérations N° 20 du 22 avril 1945, SHD carton 11 P 212.

En effet, il n'y a pas de défilement de tourelle possible sur mer, comme sur un champ de bataille terrestre, pas d'abri, de repli de terrain, de massifs boisés pour dérober les mouvements, ou se replier en cas de danger.

Les bâtiments de guerre vont au combat, sans recul possible, comme les gladiateurs dans l'arène. Leur seule parade, leur seul recours sont la mobilité et la dispersion.

Il m'apparaissait ainsi que l'emploi des T.D. devait s'inspirer de certains de ces principes. Et c'est probablement une des raisons pour lesquelles les Américains les ont baptisés « destroyers » (ou torpilleur), du même nom que les destroyers des mers.

Mais le général Leclerc n'était pas un marin, ignorant la tactique d'emploi des torpilleurs. Et il ne se soucia pas davantage de la doctrine américaine.

Il ne lui déplaisait pas, en outre, de construire, l'unité de sa division en fusionnant les éléments disparates des régiments.

Le R.B.F.M. fut donc disloqué, comme tous les autres régiments de la 2<sup>e</sup> D.B., pour constituer des groupements tactiques où se mariaient des chars « Sherman », des fantassins, de l'artillerie, du génie... et des T.D. »<sup>833</sup>

Outre cette différence dans la façon d'employer les TD en unités constituée (niveau bataillon ou pas), les Français en firent une utilisation peu orthodoxe en soutien de l'infanterie même s'il était précisé que les TD ne pouvaient pas servir d'engins d'accompagnement de l'infanterie.

« La présente note a pour but de rappeler certains principes d'emploi des Tank-Destroyer en appui de l'infanterie, principes qui ; découlant des possibilités du matériel et de l'organisation des Unités, paraissent parfois perdus de vue. [...]

I. - Les Tank-Destroyers ne sont pas des chars : la Tourelle est demunie de toit ; pour voir et pour servir la mitrailleuse de 5, seule arme utilisable en combat rapproché, le personnel doit émerger de la tourelle. Il est donc particulièrement vulnérable en présence d'une infanterie ennemie aguerrie. Les T.D. sont, en conséquence, inaptes au rôle d'engin d'accompagnement de l'infanterie. »<sup>834</sup>

De même, l'emploi au sein de formations interarmes était conseillé ainsi que le détachement, certes exceptionnel, d'unités élémentaires dans des groupements tactiques. Les régiments de TD devaient agir seuls le moins souvent possible.

« Il convient donc, en principe, de ne pas employer cette Unité isolément et de la faire agir, au contraire, en liaison avec les autres armes, blindées ou non.

C'est ainsi que toutes les fois que la situation est incertaine ou lorsqu'il s'agit de combattre à l'extérieur du dispositif ami, la mission de lutte anti-chars ne doit pas être confiée aux seuls Chasseurs de Chars, mais à des détachements mixtes constitués en fonction de la situation et des moyens disponibles.

De même, toute Unité, exceptionnellement détachée de Régiment, doit toujours être placée dans le cadre d'un Groupement Tactique constitué et son action combinée avec celle des éléments de ce Groupement. »<sup>835</sup>

C'est dans l'emploi des TD que les entorses au règlement furent les plus importantes. Il y avait en plus quelques discordances quant au rôle des chars.

### **Le combat chars contre chars**

La note d'orientation sur l'emploi des armes était claire quant au rôle premier des chars. Ils étaient destinés à détruire les chars ennemis.

« 4 – C'est dans l'exploitation, par la rapidité et la puissance de leurs interventions, par la souplesse et l'audace de leurs manoeuvres sur les arrières ennemies, que les unités blindées trouvent leur meilleur rendement. Mais c'est dans cette mission que la question du ravitaillement pose les problèmes les plus difficiles.

---

<sup>833</sup> Maggiar (amiral), *Op. Cit*, p 193-194.

<sup>834</sup> I ère Armée Française, État-Major, 3<sup>me</sup> Bureau N° I.582/3-S Secret du 10 novembre 1944, *NOTE sur l'emploi des Tank-Destroyers en appui de l'infanterie*, SHD carton 10 P 203.

<sup>835</sup> Armée 'B', État-Major, 3\* Bureau, Alger, *Note sur l'Emploi des Unités de Chasseurs de Chars* du 30 avril 1944, 9 p, p 4, SHD carton 10 P 203.

5 – Dans le combat contre les unités blindées adverses, qui est l'un de leurs rôles essentiels, les chars reçoivent l'appui des feux de l'aviation et de l'artillerie automotrice. Ils couvrent leurs flancs et, le cas échéant, fixent l'ennemi par le feu des chasseurs de chars, combinant leur action avec celle des unités de sapeur et de pionniers chargées de réaliser les obstructions sur les cheminements favorables à l'ennemi.

6 – L'intervention des unités blindées dans le combat défensif se présente normalement sous la forme de contre-attaque ou d'action retardatrice. »<sup>836</sup>

Pour les Français, un des rôles essentiels du char était bien le combat contre les chars adverses. Ceci était moins évident pour la doctrine américaine au début du conflit puisque ce type de combat apparaissait dans le chapitre sur les opérations spéciales dans le FM 17-10.

« Les grandes unités de chars et les divisions blindées sont un moyen très efficace pour contrer les forces mécanisées ennemies.

Elles sont utilisées de manière offensive, en grand nombre, dans l'exécution de missions précises. »<sup>837</sup>

La doctrine française fut même affinée et renforça le rôle anti-char du char au cours du conflit tirant les enseignements des premiers combats.

« 2- LUTTE CHAR CONTRE CHAR –

Dans la lutte contre chars, on devra plus que jamais rechercher l'engagement de nos chars et tank destroyers en force et sur un terrain bien choisi.

a) – Leur emploi par petites fractions sur des terrains plus ou moins dégagés ou ouverts ne peut aboutir qu'à des pertes ; il est à proscrire en tous cas devant des chars ou chasseurs de chars lourds capables de les détruire au plus loin, successivement, d'emplacements spécialement reconnus.

b) – Utilisés comme "engins statiques" des points d'appuis défensifs, les chars – comme les tank destroyers – attirent les concentrations de feux de l'ennemi, et, généralement en petit nombre, s'exposent à ne pouvoir contre-attaquer en force les chars lourds adverses.

c) – En offensive comme en défensive, c'est par l'effet de masse sur un terrain se prêtent aux évolutions de blindés que l'on obtiendra le succès sur des chars techniquement supérieurs mais exposés dès lors aux concentrations de feux puissants, et conduits, devant le nombre, à un éparpillement de leur propre action. »<sup>838</sup>

Ceci dit, la doctrine américaine évolua dans ce domaine et, en fait, s'aligna par la force des choses et l'apprentissage du combat sur les idées françaises.

## **L'emploi des chars lourds**

L'*Annexe blindée à la note d'orientation sur l'emploi des armes* évoquait l'emploi de chars lourds au sein des DB.

« Eclairées et couvertes par l'aviation, les engins de reconnaissance et les chasseurs de chars, elles agissent par le feu de leurs chars légers, moyens, éventuellement lourds, appuyées au plus près par les feux de l'aviation et de l'artillerie automotrice. Des éléments portés d'infanterie et du Génie accompagnent et précèdent même parfois l'action des chars, l'exploitent et la complètent. Ainsi constituées, les divisions blindées sont aptes à remplir toutes les missions d'éclairage, de couverture, de combat et d'exploitation. [...]

2 – Les éléments de reconnaissance des Grandes Unités blindées et motorisées sont susceptibles d'aller chercher le renseignement loin et vite et de le transmettre sans retard, grâce à leur forte dotation en poste-radio. »<sup>839</sup>

---

<sup>836</sup> *Annexe blindée à la note d'orientation sur l'emploi des armes (avril 1943), Op. Cit. p 4.*

<sup>837</sup> *FM 17-10, Op. Cit. p 144.*

<sup>838</sup> Première Armée Française État-Major 3<sup>ème</sup> Bureau N° 275/3-S du 21 janvier 1945, *Note sur l'emploi des Chars et le Combat Anti-Char*, 3 p, p 1, SHD carton 10 P 203.

<sup>839</sup> *Annexe blindée à la note d'orientation sur l'emploi des armes (avril 1943), ibidem. p 3.*

En fait, les unités blindées françaises ne furent jamais équipées de ce type d'engins durant le conflit car l'armée américaine n'en possédait pas ou peu.

Contrairement aux Allemands (*Tiger I* et *II*) et aux Soviétiques (Joseph Staline 2), les Américains firent le choix de ne pas s'équiper de chars lourds, du moins au début du conflit. Ils optèrent pour un char polyvalent et standardisé tant pour des raisons tactiques que logistiques. Même s'il y en eut plusieurs versions (dont une équipée d'un canon de 76 mm), le *Sherman* resta un char moyen, capable de rivaliser avec une grande partie des chars allemands.

Cependant la confrontation avec les *Panther* et les *Tiger* allemands incitèrent les Américains à produire un char lourd. Ce fut le M 26 Pershing, produit à deux cents exemplaires à la fin de la guerre. Il n'équipa que deux DB américaines : la 3<sup>ème</sup> et la 9<sup>ème</sup>. Un autre char lourd connut un début de développement, le *Super Heavy Tank T-28* mais il ne fut produit qu'à cinq exemplaires et bien évidemment jamais engagé sur le théâtre européen.

C'est donc faute de moyens que les unités françaises ne furent pas équipées de chars lourds.

Moins par esprit de contradiction ou par volonté d'indépendance que par la force des choses et le manque d'équipement, les états-majors français firent quelques entorses à la doctrine d'emploi américaine dans l'utilisation qu'ils firent de leurs unités blindées. Mais quelle était la doctrine qui leur était opposée ?

### **3 : éclairage rapide sur la doctrine allemande**

Du point de vue doctrinal, la seconde guerre mondiale vit apparaître un concept nouveau mis en œuvre par la Wehrmacht ; la guerre éclair (*Blitzkrieg*). Même si à l'été 1944, les ruées des *Panzers* n'étaient plus d'actualité, il convient de présenter cette doctrine avant d'étudier la doctrine mise en œuvre par les Allemands face aux armées alliées.

#### **La fin de la *Blitzkrieg***

Ce fut pendant la campagne de France que la *Blitzkrieg* atteignit son apogée avec un impact stratégique fort. Ensuite, les succès dus à l'emploi de cette doctrine n'eurent que des impacts tactiques notamment pendant et après Barbarossa. Ses principes et ses schémas d'emploi étaient relativement simples mais cette doctrine, résolument offensive, connut un déclin relatif lorsque l'armée allemande fut contrainte à la défensive.

#### *Les principes*

La *blitzkrieg* reposait sur l'utilisation des moyens modernes permettant d'axer la tactique sur la vitesse et la puissance de feu. Outre le général Guderian, l'un des premiers à la théoriser fut le général Hans Von Seeckt<sup>840</sup> au lendemain de la première guerre mondiale.

---

<sup>840</sup> Le général Von Seeckt fut chef d'état-major de la *Reichwehr* de 1920 à 1926.

« L'entière des futures guerres m'apparaît s'inscrire dans l'emploi d'une armée mobile, relativement petite mais de grande qualité, rendue éminemment plus efficace par l'utilisation de l'avion. [...]

La guerre de mouvement repose sur la vitesse car c'est la vitesse qui offre l'effet de surprise et l'effet de surprise permet d'exploiter une percée sans que l'ennemi n'ait les moyens de se reprendre pour s'opposer à la volonté de l'assaillant. Les nouveaux matériels, à l'instar des chars et des avions, combinent la puissance de feu, la vitesse et la mobilité. Ils permettent des attaques brusquées, tout en offrant flexibilité et souplesse tactique au commandant. »<sup>841</sup>

Les principes de la guerre éclair pouvaient se résumer en quatre mots : *Schwerpunkt*, *Kessel*, coopérations interarmes notamment avec l'aviation et style de commandement.

Le *Schwerpunkt* (littéralement point dur) était l'endroit du front où devaient se concentrer les efforts en vue de la rupture. Tous les moyens feux et les blindés se focalisaient sur ce point afin d'emporter la décision rapidement et de façon définitive. Il pouvait y avoir plusieurs *Schwerpunkt* lors d'une offensive. Le but était de percer le dispositif ennemi puis de l'encercler dans un chaudron (*Kessel* en allemand). Une fois le *Kessel* fermé, il revenait à l'infanterie et au second échelon de réduire les troupes prises au piège et de les amener à résipiscence pendant que les blindés reprenaient leur progression vers de nouveaux objectifs.

La clef du succès était une bonne coopération interarmes et une excellente coordination entre l'aviation et les troupes au sol comme l'écrivit le général Guderain.

« Le succès est atteignable quand la totalité du dispositif défensif est attaqué en même temps. Quand l'attaque débute, l'arrière de l'ennemi doit être soumis à une surveillance aérienne constante afin de déterminer les mouvements de ses réserves et de diriger l'aviation contre elles. La force aérienne doit focaliser ses efforts pour prévenir ou au moins retarder l'afflux de ces réserves au point de percée. »<sup>842</sup>

Tous ces principes seraient vains s'ils n'étaient mis en œuvre par ces chefs compétents au style de commandement porté vers l'avant. En effet, dans la guerre éclair, le chef devait commander de l'avant. Pour pouvoir réagir rapidement, il devait avoir une idée précise de la situation et pour ce faire être au plus près de la ligne de front. Corolaire de la rapidité de réaction, l'initiative était laissée à tous les chefs jusqu'au plus bas niveau. Ils recevaient une mission et un objectif, ils étaient libres de choisir la meilleure la façon de la remplir et de l'atteindre.

Ces principes étaient traduits en schéma d'emploi pour leur application.

### *Des schémas d'emploi simples*

La Blitzkrieg se déroulait en quatre phases. La première était une phase préparatoire menée par l'aviation d'assaut et l'artillerie. Il s'agissait de pilonner l'ennemi d'une part pour le forcer à dévoiler les positions de ses pièces d'artillerie, aussitôt assaillies par les *Stuka*, d'autre part pour désorganiser son dispositif. Dans ce but, les PC, les installations logistiques et le deuxième échelon ennemis étaient les cibles privilégiées.

---

<sup>841</sup> Cité par Kadari Yannis, *La doctrine, le « BLITZKRIEG », Batailles et Blindés* N° 28, décembre 2008 - janvier 2009, éditions caractère, Aix en Provence, p 33 à 41, p 34.

<sup>842</sup> *Idem* p 35.

La préparation d'artillerie achevée, les blindés prenaient le relai pour l'assaut. Chaque chef, connaissant son objectif, montait sa manœuvre à son initiative et choisissait le mode d'action le plus approprié à la situation sur le terrain. Situation qu'il pouvait d'autant mieux appréhender qu'il était au plus près des combats. L'infanterie suivait les chars et occupait le terrain conquis.

Une fois les lignes ennemies percées, le premier échelon se mettait en défensive pour entraver toute tentative de contre-attaque ennemie. Il livrait ainsi une ligne de débouchée au second échelon.

Celui-ci prenait alors le relai de l'offensive et se ruait dans les espaces libres afin de refermer le Kessel.

Cette tactique impliquait une excellente coopération interarmes, des liaisons radio robustes et également une logistique capable de suivre le rythme des blindés.

### *Une doctrine rapidement obsolète*

Cette doctrine ne fut efficace sur le plan stratégique que pendant la campagne de France, elle ne résista pas à l'immensité des plaines russes. Rapidement, après des succès initiaux indéniables, les armées allemandes se trouvèrent sur la défensive sur tous les fronts. Il fallut s'adapter et abandonner la *Blitzkrieg* pour une doctrine beaucoup plus défensive même si localement elle fut encore mise en œuvre. À l'échelle de la seconde guerre mondiale, elle fut dominante que pour moins de vingt pour cent des opérations menées. À tel point que certains auteurs n'hésitent pas à parler de mythe de la guerre éclair<sup>843</sup>.

En fait, les blindés français n'eurent pas à affronter la *Blitzkrieg*, sauf peut-être localement dans la cadre de contre-attaques<sup>844</sup>. La doctrine allemande qui leur était opposée était à dominante défensive.

### **Une doctrine essentiellement défensive**

Lorsque les unités françaises débarquèrent, la dynamique offensive de l'armée allemande n'était plus qu'un lointain souvenir. Partout les unités de la *Wehrmacht* étaient sur le reculoir. D'une part le terrain ne se prêtait pas aux grandes ruées des chars, surtout en Normandie, d'autre part la supériorité alliée était incontestable dans les airs et numériquement. S'appuyant sur les enseignements des combats du printemps 1944, les Allemands élaborèrent une doctrine pragmatique faite de défense ferme appuyée par des contre-attaques locales.

### *Le rétex des combats de Normandie*

Quelques jours après le débarquement, le général Guderian rédigea un rapport diffusé le 25 juin et tirant les premiers enseignements des combats menés contre les troupes alliées.

---

<sup>843</sup> Voir à ce sujet : Frieser Karl-Heinz (traduction Nicole Thiers), *Le mythe de la guerre éclair : ma campagne de l'Ouest de 194*, Paris, Belin, 2003, 479 p.

<sup>844</sup> À Dompierre notamment.

« Les retours d'expérience qui suivent portent sur les combats de blindés lors des engagements contre l'armée d'invasion anglo-américaine pendant la période allant du 6 au 25 juin 1944. Ces événements ont principalement eu lieu dans le bocage normand typique, fait de haies et de replis de terrain. Ils traitent de la "guerre des buissons", de l'utilisation des chars ennemis et de l'impact de nos propres armes antichars. Les résultats obtenus sont transposables sur les autres théâtres d'opérations. »<sup>845</sup>

Les principaux enseignements étaient qu'il fallait attaquer par surprise, avoir un dispositif défensif étalé dans la profondeur et bien savoir utiliser le camouflage et les canons de 88.

Les équipages alliés craignant les pièces antichars et prompts à faire demi-tour en cas d'engagement, il était conseillé de les engager par surprise.

« Dans tous les autres cas, si l'avance ennemie se poursuit quand même, l'adversaire sera non seulement moralement effrayé, mais également détruit. Cela signifie qu'on le laissera s'approcher jusqu'à proximité et à portée efficace afin de l'attaquer par surprise. »<sup>846</sup>

Face à la tactique alliée, utilisant de petits groupes de blindés étalés sur plusieurs kilomètres, la défense devait se faire dans la profondeur.

« Sur le front d'invasion, les terrain ouverts, favorables aux blindés, se trouvent seulement dans la région de Caen. À cet endroit, la méthode de combat de l'adversaire ne diffère pas des expériences précédentes. L'ennemi utilise ses blindés en petites formations allant jusqu'à cinquante unités. L'utilisation limitée des chars ne se fait pas seulement avec l'appui immédiat de l'infanterie mais aussi sans, et ce jusqu'à plusieurs kilomètres.

**Conclusions** : pour l'interdiction de la ligne principale de résistance et pour la protection, la défense antichar ne doit pas utiliser exclusivement des troupes groupées en masse, mais doit les échelonner en profondeur d'une manière favorable. »<sup>847</sup>

Les autres moyens efficaces pour lutter contre les blindés ennemis étaient l'utilisation du terrain et du camouflage alliée à un emploi efficient des canons de 88.

« Un bon camouflage et une utilisation adaptée du terrain sont nécessaires. Les armes antichars installées sur les parties avancées du champ de bataille doivent rester silencieuses pour éviter leur destruction prématurée par l'artillerie et l'aviation tactique. [...]

Les 8,8cm sont positionnés de manière isolée et largement séparée les uns des autres afin qu'ils puissent s'appuyer et se couvrir mutuellement par la mise à profit de leurs grandes portées. Il ne s'agit pas seulement d'un dispositif inhabituellement étendu et approfondi mais une disposition qui a aussi l'avantage d'épargner largement des pertes aux pièces. »<sup>848</sup>

D'autres enseignements furent tirés des combats de Normandie à des niveaux subalternes, ainsi le commandeur du régiment de char de la *SS Panzer Division das Reich* rédigea-t-il une note à destination de ses subordonnés. S'il reconnaissait la supériorité matérielle alliée, il entendait exploiter la supposée faiblesse du moral des troupes alliées.

« Maintenant sur le front d'invasion, nous avons à faire face à un adversaire supérieur à nous, en équipements, mais non en esprit combattif. [...]

---

<sup>845</sup> Cité par Wenkin Hugues, *Guderian et la bataille de Normandie, Batailles et Blindés* N° 73, juin-juillet 2016, éditions caractère, Aix en Provence, p 44 à 53, p 45.

<sup>846</sup> *Idem* p 48-49.

<sup>847</sup> *Idem* p 49.

<sup>848</sup> *Idem* p 51.



Nous devons exploiter la qualité inférieure du soldat ennemi en tant que combattant, les chars ennemis sont timides, si nous les empoignons énergiquement nous les ferons courir et nous les détruirons rapidement. »<sup>849</sup>

Il envisageait encore d'attaquer avec comme objectif l'artillerie. Il préconisait l'utilisation du terrain et était encore dans un schéma type « *blitzkrieg* ». Le discours était très volontariste et il ne faut pas oublier qu'il était écrit par un officier d'une unité dont le fanatisme était encore très grand en juin 1944.

« Toutes les unités ont le plus à craindre de l'artillerie ennemie. Elle doit être le 1<sup>er</sup> objectif et détruite à n'importe quel prix. Chaque chef doit avoir cela à l'esprit s'il se trouve sans ordre.

Une fois l'attaque partie il ne doit y avoir aucun arrêt, ce qui veut dire que seule la mort ou la destruction peuvent nous arrêter.

Une fois que les positions d'artillerie ennemie seront occupées, il commencera à faiblir, nous devons alors exploiter cela pour foncer sans nous soucier de garder le contact avec les voisins ou les unités suivantes.

Pendant l'attaque nous ne devons pas strictement coller aux limites et objectifs fixés, mais nous devons utiliser le terrain et profiter des points faibles de l'ennemi pour pénétrer profondément dans sa position.

L'attaque étant échelonnée sur une grande profondeur, les points de résistance pourront être facilement tournés et les flancs aisément protégés. »<sup>850</sup>

Mais ce discours était, en fait, décalé par rapport à la réalité du terrain et les troupes allemandes durent adopter une tactique défensive.

### *La défensive*

Acculée, la Wehrmacht dut adopter, sur tous les fronts une doctrine défensive. Cela se traduisit d'abord en organisation avec la création de la division type 44 qui avait un caractère plus défensif que celle de 1939.

« La comparaison des Pz. D. 1939 et 1944 [...] fait tout d'abord ressortir une différence dans la composition même des bataillons de panzer : alors qu'en 1939 ceux-ci étaient mixtes (3 C<sup>ies</sup> de chars légers, 1 C<sup>ie</sup> de chars moyens ou lourds), en 1944 la Pz. D. a en tout deux bat<sup>ns</sup> homogènes chacun mais armés d'un modèle différent (un de Tigre, l'autre de Panther), ce qui évidemment simplifie l'entretien et les réparations du matériel. Dans le type 1944, l'infanterie comporte deux R.I. portés à deux bat<sup>ns</sup> chacun (un sur voiture blindés chenillées, l'autre sur camions) au lieu précédemment d'un rég<sup>t</sup> porté (camions) à deux bat<sup>ns</sup> et d'un bat<sup>n</sup> motocyclistes : cette modification résulte des conditions déplorables de la viabilité en Russie particulièrement à l'automne et au printemps, conditions qui ont considérablement gêné les manœuvres des Pz. D. La nouvelle organisation permet aux bat<sup>ns</sup> de panzer de pouvoir compter dans la généralité des engagements sur un appui immédiat de leur infanterie, ce qui n'était pas le cas précédemment. Enfin, la division type 1944 est sérieusement renforcée en artillerie, (un groupe mixte d'obusiers de 105 et 150 automoteurs, un groupe d'obusiers de 105 tracté, un groupe d'obusiers de 150 tracté) et en D.C.A. (à l'échelon division deux batteries à 6 canons de 88 mm., et 3 de 20 mm., une batterie de 12 canons de 37 mm. au lieu précédemment de 36 canons de 37 mm.).

La Pz. D. type 1944 a une capacité défensive supérieure à celle de 1940 mais malgré le renforcement de son artillerie ses possibilités de manœuvre offensive sont moindres en raison du nombre réduit de ses chars et ce malgré leur puissance relative, celle-ci étant compensée par l'augmentation de cette même qualité dans le parti adverse. Cette organisation reflète d'ailleurs le caractère général des opérations stratégiques (défense élastique) dans lesquelles la Wehrmacht s'est trouvée engagée depuis l'été 1943. »<sup>851</sup>

---

<sup>849</sup> Traduction d'un article américain : *Suggestion sur le combat de char en terrain coupé, note du commandant d'un Regt de char allemand "Panzer Division SS Das Reich"*, SHD carton 7 P 167.

<sup>850</sup> *Idem.*

<sup>851</sup> Boucher J. Général (R), *Op. Cit.* p 246-247.

Sur le plan tactique cela se traduisait par la priorité donnée au combat antichar. Utilisant des chars ou des chasseurs de chars, spécialement conçus pour ce type de combat, en petites unités, elle essayait de briser la progression de l'ennemi par des embuscades. La notion de défensive ne voulait pas dire actions statiques ; la manœuvre et l'habileté tactique étaient encore un dénominateur fort des *Panzertruppen*.

« L'ennemi a engagé récemment des chars lourds et chasseurs de chars d'un nouveau modèle (1) qui, par leur armement et leur blindage, surclassent nettement les chars et tank-destroyers actuellement en service dans nos Unités.

Les employant généralement par petites fractions de composition mixte (chars, chasseurs de chars et même automoteurs), manoeuvrant avec habileté, soutenus par une infanterie ardente et spécialement entraînée à l'embuscade anti-chars, nos adversaires ont obtenu des succès indiscutables.

Si la supériorité technique a été l'un des facteurs déterminants de ces succès, l'effet de surprise a joué un rôle non moins grand sur nos troupes auxquelles les opérations antérieures semblent avoir fait perdre de vue les procédés de lutte char contre char et la nécessité d'une défense anti-char organisée.

(1) – "PANTHER", "TIGRE", "FERDINAND", "JAGDPANTHER", etc... ».<sup>852</sup>

Cependant, le poids et le volume des plus gros chars (tigre II et Ferdinand) ne leur permettaient pas des déplacements rapides et en fonction du terrain, ils pouvaient se transformer en forteresses quasi indestructibles. Bien camouflés, ils étaient redoutables et redoutés en raison de la portée et de la précision de leur tube.

« Les Tigres, les Ferdinands et les Jumbo doivent être considérés comme des forteresses mobiles, en défense stationnaire. Dans ce rôle, ils sont formidables. Le blindage des tanks alliés n'est pas efficace aux portées de combat. La tactique défensive russe, décrite plus haut, n'est pas applicable à l'offensive. Des concentrations de fumée pour faciliter l'avance de l'infanterie et des tirs de gros calibres sont les moyens que doit employer l'artillerie pour nettoyer une zone où les engins lourds allemands sont embusqués, bien dissimulés, attendant l'attaque ou la contre attaque. »<sup>853</sup>

Dans le dispositif défensif, les chars n'étaient pas en premier échelon. Ils étaient placés à l'arrière de la ligne de résistance, à un endroit d'où ils pouvaient engager, en nombre, l'intervention de char isolé étant proscrite, le point probable d'apparition des chars ennemis.

Dans la manœuvre retardatrice, ils n'étaient pas les derniers à décrocher. Contrairement à la doctrine alliée, il n'était pas prévu qu'ils couvrirent le retrait de l'ensemble des troupes. Au contraire, les chefs de chars devaient être prévenus suffisamment tôt du repli pour pouvoir préparer leur décrochage. Ceci était fait pour préserver au maximum les chars qui commençaient à devenir une denrée rare.

« La semaine dernière un char TIGRE et trois Pz. Kw III ont été perdus en cours de repli parce qu'il n'a pas été possible à leur équipage de les dépanner. L'infanterie s'est repliée sans assurer leur protection. Les sapeurs ont effectué des destructions et posé des mines derrière eux, ce qui a rendu leur repli impossible. C'est

---

<sup>852</sup> Première Armée Française État-Major 3<sup>ème</sup> Bureau N° 275/3-S du 21 janvier 1945, *Note sur l'emploi des Chars et le Combat Anti-Char, Op. Cit.* p 1.

<sup>853</sup> Armée "B" État-Major 3<sup>ème</sup> Bureau, Note de Service N° 178/3/s du 8 mars 1944 Alger, 9 p, p 7, SHD carton 10 P 203.

pourquoi en fonction des conditions tactiques [...], des difficultés de remplacement du matériel ; il est ordonné ce qui suit :

1<sup>o</sup>/ - En principe rassemble les chars dans la partie arrière de la position de résistance face à un point où une irruption ou une percée de chars ennemis peut être envisagée.

L'engagement de char isolé est interdit. Ce n'est que dans le cas où la nature du terrain interdit de manoeuvrer les chars en un seul bloc à l'intérieur d'un secteur de Division que les chars pourraient être dissociés en autant de groupes qu'il y a de compartiments favorables à leur action.

2<sup>o</sup>/ - Leur position d'attente doit être choisie et aménagée de telle façon qu'ils puissent se flanquer mutuellement et agir par le feu contre les chars assaillants sans avoir à se déplacer. [...]

b) – En cas de décrochage, le Chef de l'unité de chars doit être prévenu et libéré à temps de sa mission. Les chars ont besoin de délai pour sortir de leur emplacement de tir et pouvoir en cas d'incident mécanique procéder au dépannage ;

c) – En aucun cas les chars ne doivent être utilisés pour couvrir la retraite ou combattre avec l'arrière-garde, car dans ce cas, une panne équivaut à la perte du char.

Seul le Général Commandant la Division est habilité pour déroger à cette dernière prescription. »<sup>854</sup>

Cette tactique défensive est confirmée par René de Salin qui souligne le sacrifice de l'infanterie et l'ouverture du feu par les chars embossés à l'arrière du dispositif. Les obstacles naturels et l'emploi massif de l'artillerie étaient également très prisés par les Allemands dans leur dispositif défensif.

« Pour économiser ses chars, très performants mais peu nombreux, la *Wehrmacht* ne défendait ses points d'appui qu'avec de l'infanterie dotée de nombreux tireurs d'élite et de tireurs de *Panzerfaust*. Comme évoqué sur la bataille d'Urschenheim, les chars restaient embossés à une lisière distante de 1 500 à 2 000 mètres pour détruire les chars adverses quand ils attaquaient ce point d'appui. Les chefs de détachement blindés français mirent un certain temps à découvrir cette tactique, surveiller les lisières dangereuses et utiliser les parades possibles : écrans fumigènes ou manœuvre de débordement. Il aurait fallu également envoyer des reconnaissances légères au-delà de ces zones dangereuses pour être informé des manœuvres ennemies. Manquant cruellement de ponts mobiles pour remplacer les ponts sautés, les chars et unités motorisées français étaient constamment stoppés par les ponts détruits dans la plaine couverte de rivières et de canaux. Au contraire des Allemands, les Alliés n'avaient pas de véhicules entièrement blindés pour les troupes d'attaque qui étaient durement atteintes par les tirs massifs de mortiers. »<sup>855</sup>

Mais la meilleure défense étant l'attaque, les chars étaient normalement réservés pour les contre-attaques.

### *La contre-attaque*

Au niveau stratégique, les *Panzer Divisionen* servaient de « pompier du front ». Elles étaient généralement tenues en réserve de contre-attaque, prêtes à intervenir pour colmater les brèches du dispositif.

---

<sup>854</sup> État-Major du I<sup>o</sup> *Fallschirm JG A.K Führungsgruppe IA* (3<sup>o</sup> Bureau) 26.6.44, *Note sur l'emploi des chars dans la défensive* (traduction d'un document capturé par la 4<sup>o</sup> DMM le 7.7.1944), SHD Fonds privé carton 1 K 617-1, Fonds Général Bonichon.

<sup>855</sup> De Salin René, *Op. Cit*, p 169.

Ce schéma se retrouvait au niveau tactique. Les contre-attaques étaient menées par des détachements légers à base de chars et d'infanterie qui s'infiltraient dans le dispositif ennemi pour y chercher les points faibles et s'y engouffrer.

« Il paraît ressortir de compte-rendus récents que dans ses dernières opérations, la Wehrmacht a utilisé de petits groupements tactiques composés de quelques chars soutenus par quelques centaines de fantassins. C'est avec des détachements analogues qu'ont été menées la majorité des contre-attaques dans le Secteur de la 1ère Armée Française.

En tenant compte de l'esprit systématique dans lequel travaille généralement l'E.M. allemand, on peut être amené à se demander si la doctrine actuelle, en particulier pour l'attaque d'un front faiblement tenu par l'adversaire, ne serait pas la suivante :

1°/ rechercher les points faibles et si possibles les fissures de l'adversaire par une série d'attaques locales menées par des petits groupements tactiques tels que ceux décrits plus haut.

2°/ s'efforcer d'obtenir la rupture du dispositif ennemi par l'action convergente de quelques détachements plus ou moins contigus.

3°/ cette rupture obtenue ou tout au moins escomptable amener à l'endroit voulu une grande unité blindée qui s'engage immédiatement en vue d'obtenir une pénétration profonde.

C'est en somme l'application du procédé de l'infiltration qui a toujours été familier à l'Armée allemande. Nous avons connu successivement l'infiltration individuelle comme procédé de combat des petites unités, nous avons vu apparaître ensuite le "Strosstrup", l'évolution semble continuer de façon progressive avec les groupements tactiques actuellement utilisés sur presque tous les fronts – (effectifs maximum = un bataillon et un ou deux pelotons de chars. »<sup>856</sup>

Les équipages des blindés français appliquaient donc la doctrine américaine avec quelques aménagements. Cette doctrine, modifiée à la marge suite aux enseignements des premiers engagements, était résolument tournée vers l'offensive et donnait un rôle central aux chars. Le concept d'accompagnement de l'infanterie était définitivement abandonné. C'était les fantassins qui devaient s'adapter au rythme des blindés et non l'inverse.

L'application de cette doctrine nécessitait des équipages entraînés mais aussi des équipements performants. Mais l'étaient-ils vraiment face aux *Panzers* ?

---

<sup>856</sup> Mission Militaire Française auprès du 6° Groupe d'armées US, N° 160/DMF du 4 janvier 1945, *Note pour le Chef du 3ème Bureau de la Première Armée Française*, SHD Carton 10 P 190.

## **Chapitre 3 : Les équipements**

« DEPUIS 1939, LE MATÉRIEL (VÉHICULE) EST DEVENU UN OUTIL DU COMBAT : « C'EST EN LUI (LE VÉHICULE) QUE RÉSIDE AUSSI L'ÂME DE LA DIVISION. CAR DANS LA NOUVELLE ARMÉE, SI DIFFÉRENTE DE CELLE DE 1939, LE VÉHICULE N'EST PLUS UN ACCESSOIRE, MAIS L'OUTIL MÊME DU COMBAT. »

Chef d'Escadron Giraud

Les débuts de la première guerre mondiale furent un choc entre des armées où le nombre de soldats était synonyme de puissance. À part pour l'artillerie, les avancées technologiques et le poids du matériel n'étaient pas prépondérants. L'apparition des chars et de l'avion sur le champ de bataille modifia les équilibres et à la fin du conflit, l'armée la plus puissante n'était pas la plus nombreuse mais la mieux équipée.

La mécanisation des armées au cours des années trente et lors du second conflit mondial accentua encore ce phénomène.

Le niveau de technicité des forces est donc un élément à prendre en compte car les caractéristiques des engins peuvent avoir un impact sur la tactique et vice versa, des engins peuvent être conçus en fonction de la doctrine d'emploi.

De plus, une unité est constituée d'engins conçus pour être servis par des hommes entraînés et appliquant une doctrine. Il est donc important de connaître les caractéristiques des engins servis par les troupes blindées eu cours du conflit.

Les blindés utilisés par les Français seront donc présentés avant les chars allemands puis une comparaison de leurs performances sera faite.

## **I : les matériels utilisés par les Français**

Les matériels blindés utilisés par les Français peuvent être classés en trois catégories selon leur utilisation. A tout seigneur tout honneur il y a d'abord les chars, char moyen en l'occurrence, puis seront présentés les engins servant à la reconnaissance. Enfin, il ne faut pas oublier les chasseurs de chars.

### **1 : les chars**

L'armée française rénovée fut équipée d'un seul type de char moyen : le *Sherman*. Ce char qui équipait l'ensemble des unités américaines est le symbole des DB de la seconde guerre mondiale et perdura plus de cinquante ans dans différentes armées. Après une présentation, ses différentes versions seront présentées avant de laisser la parole à ses utilisateurs.

#### **Le *Sherman* : généralités**

Avant d'en présenter les principales caractéristiques, il est nécessaire de connaître la genèse du *Sherman* et comment il s'insère dans la nomenclature des matériels américains.

##### *Le char M4 ou Sherman*

Le système de suivi des matériels américains était très organisé et performant. Chaque matériel se voyait attribuer un code composé du M (pour *model*) suivi d'un chiffre. Les différentes versions de chaque modèle étaient marquées d'un A suivi d'un chiffre. Le code générique du char moyen de l'armée américaine était M4, il fut décliné en plusieurs versions M4 A1... Ce furent en fait les Britanniques qui prirent l'habitude de donner un nom à leur modèle de chars. Pour les chars américains ils leur donnèrent le nom de généraux de la guerre de Sécession.

Pour le M4, ils choisirent le général Sherman. Le M4 devint donc connu sous l'appellation de *Sherman*.<sup>857</sup>

### *La genèse*

Comme pour la doctrine, les états-majors américains se trouvèrent dépourvus en matériels aptes à intervenir dans le conflit mondial après la déroute de l'armée française du printemps 1940. La *blitzkrieg* fut le révélateur de l'inadéquation des structures et équipements de l'armée de terre à un conflit en Europe.

À la fin des années trente, l'Army était très faiblement mécanisée et encore tournée vers la frontière mexicaine. Les Américains furent prompts à réagir et dès juillet 1940, ils créèrent l'*Armored Force* avec deux DB. Mais celles-ci n'avaient ni doctrine d'emploi ni matériel.

Dans la hâte, ils conçurent un char moyen selon l'architecture du B1 Bis. Le M3 était un char dual avec un canon de 75 en casemate et un de 37 en tourelle. Il servit en fait de « brouillon » pour le *Sherman*. Livré aux Britanniques, il fut engagé dès 1941 sur le théâtre nord-africain. Parallèlement, il servit d'engin d'entraînement pour la formation des équipages blindés américains.

Les concepteurs du M4 intégrèrent les enseignements tirés des engagements des M3 qui servirent de test grandeur nature pour le train de roulement et l'ergonomie générale de la tourelle. L'amélioration des optiques de tir fut aussi la conséquence du rétex des combats d'Afrique du nord.

À sa conception, le M4 était d'emblée un char mature, sans défaut majeur et conçu pour une production en série. Utilisant majoritairement des éléments déjà existant dans l'industrie automobile ou aéronautique, ses concepteurs ne mirent que huit mois pour sortir un produit performant et surtout évolutif.

Sa conception, reposait, *in fine*, sur trois critères.

Le premier était la masse. Pour couvrir tous les besoins (front occidental, Pacifique, livraisons aux alliés britanniques et soviétiques, châssis pour les TD), les planificateurs avaient prévu la fabrication de quarante-cinq mille chars en 1942 et soixante-quinze mille en 1943. Pour réussir le défi technologique et logistique d'une production en masse, il fallait un char standardisé et relativement léger. D'où le choix d'un char moyen, aux équipements standardisés, qui reprenait une grande partie des éléments du M3 et empruntait des éléments à l'industrie automobile ou aéronautique, notamment pour les moteurs.

Ces chars, produits en masse, étaient destinés à être employés outre-mer. De ce fait, son transport devait être le plus facile possible. C'est pourquoi ces concepteurs s'attachèrent à créer un char à l'encombrement limité et aisément projetable à partir des navires de la *Navy* et de la marine marchande. Ce critère d'encombrement fut l'une des raisons du maintien du *Sherman* dans les forces jusqu'à la fin de la guerre. Même s'il était techniquement dépassé par les chars allemands plus lourds, il fut conservé au détriment du Pershing, plus performant mais une demie fois plus lourd. Sachant que l'on pouvait embarquer trois *Sherman* au lieu de deux Pershing, le critère d'encombrement prit le pas sur celui de la protection.

---

<sup>857</sup> Pour les généralités concernant le *Sherman*, voir Bihan Benoist, M4 SHERMAN une approche industrielle des opérations mécanisées, *Batailles et Blindés* N° 47, février-mars 2012, éditions karaktere, Aix en Provence, p 58 à 73, p 34

Le troisième critère était celui de l'intégration parfaite du char dans les unités interarmes. Les Américains, contrairement aux Allemands, firent le choix de la cohérence d'ensemble de leurs forces par rapport aux performances individuelles des matériels. Plus légers que ces adversaires, mais beaucoup plus fiable, le Sherman s'intégrait parfaitement dans les CC où il n'était qu'un élément, certes primordial, parmi tant d'autres.

### *La présentation sommaire*

Fiable et équilibré, le Sherman avait les caractéristiques d'un char moyen classique comme le décrit le capitaine Letellier de retour d'un stage effectué au 755 *tank batn* au printemps 1943.

« Par son blindage, son poids, son armement et sa puissance le char moyen américain M 3 ou M 4 doit rivaliser avec d'autres types de chars moyens européens déjà éprouvés au combat (B 1bis – SOMUA – Pz. KW ' allemand) –

Venu après les autres il semble quelque peu inspiré de leurs conceptions. [...]

Enfin la raison d'être de ce 75 a changé. Une des principales armes anti-char étant le char lui-même plus blindé et plus puissant que son adversaire, on fut amené à augmenter le calibre des canons et bien que le 47 fut une arme anti-char merveilleuse, à le remplacer par le 75. On en arrive ainsi à la conception du SOMUA.

Une évolution analogue se révèle dans le matériel américain. Le M 3 a cédé la place au M 4 armé d'un seul canon de 75 long sous tourelle, de 3 mitrailleuses de 30 (dont 2 sous capot) et d'une mitrailleuse de 50 en D.C.A. les américains profitant de l'expérience des combattants ont amené également des perfectionnements très appréciables, tant au point de vue mécanique, qu'aménagement intérieur, disposition des armes et appareils de vision, communication inter-équipage, appareillage, etc.... Malheureusement, des perfectionnements sont contrebalancés par des défauts, conséquence quelques fois d'un excès d'amélioration. Tout laisse à penser cependant que les Américains s'en sont rendu compte et cherchent à parfaire leur matériel étant donné les différents modèles qui se succèdent et semblent améliorés les uns par rapport aux autres : M 3 et M 4 – A 1, A 2, A 3, ...

2°) Caractéristiques mécaniques : D'une façon générale aucune innovation au point de vue mécanique/ - Le char est de modèle courant à différentiel asservi et se manie sur levier.

Au point de vue moteur il a été pris un moteur d'avion "WRIGHT" à 9 cylindres en étoile (450 CV.) et il a été posé tel quel sans modification sur l'engin. Solution pratique au point de vue industriel, moins bonne au point de vue technique qui réclamerait plutôt pour un engin lourd un moteur lent (genre DIESEL) qu'un moteur poussé ayant sa puissance normale à grand régime de rotation du moteur (2 300 Tours-minute).

Régulateur fonctionnant à 2300 tours-minutes. Robuste cependant il semble jusqu'alors donner entière satisfaction mais présente l'inconvénient d'être par sa complexité peu dépannable par les moyens de l'équipage ce qui peut être grave dans les moments de crise.

Avantage de ce moteur : Pas très lourd, peu d'encombrement, d'où facilité d'être sorti et changé rapidement.

Le refroidissement par air, peut-être moins rationnel que le refroidissement par eau, présente l'énorme avantage de ne pas être assujéti à la recherche de points d'eau quelques fois difficiles à trouver dans certaines régions désertiques, supprime les risques de gel du moteur et du radiateur dans d'autres régions et beaucoup de pannes dues à la mauvaise circulation, aux fuites et à la négligence des conducteurs.

En principe le moteur doit être révisé entièrement toutes les 150 à 200 Heures. Cette opération qui avec un ravitaillement d'approvisionnement normal en pièces de rechange ou ensembles, un personnel spécialisé nombreux et compétent serait excellent, prolongerait la vie du matériel, ne peut être faite dans les circonstances actuelles. (Personnel et pièces pas assez nombreux pour les chars engagés de continuer le combat quand ils arrivent au terme de leurs heures de marche). Des renseignements obtenus, ils peuvent sans tomber en panne pousser jusqu'à 500 heures ce qui ne veut pas dire que ce soit une solution à préconiser et une économie pour le matériel. [...]

### 3° Train de roulement :

Rien de nouveau de ce côté. Système classique et simple des chars modernes rapides (galets de roulement – barbotin – patins – balanciers – ressorts à boudin verticaux.) –



La chenille du type CARDEN LLOYD avec patins recouverts de caoutchouc présente les avantages suivants :

- a) de pouvoir être retournée en cas d'usure : soit entièrement, soit par patins séparés en cas de dégradation pour une raison ou pour une autre d'un ou de plusieurs patins.
- b) d'être plus silencieuse.
- c) de moins dégrader les routes et chemins où circulent les chars.

En revanche, elles sont moins résistantes, s'usent plus vite que les chenilles métalliques. (leur durée est d'environ 2500 kilomètres contre 5000 pour les métalliques.)

L'inconvénient le plus grave est que le char par temps humide, sur terrain boueux et glissant perd facilement les 2/3 de ses capacités de franchissement. Malgré le poids du char, les patins présentant peu d'adhérence ne cramponnent pas au sol. Si par temps sec les capacités de franchissement du SOMUA et du char américain se valent à peu de chose près, le SOMUA gravira facilement par temps humide une rampe sur laquelle le char américain restera.

Ces inconvénients ont je crois été reconnus par les Américains. Des renseignements obtenus, il ressortirait que les nouveaux chars seraient maintenant équipés en chenilles métalliques. »<sup>858</sup>

La description du capitaine Letellier soulignait bien les qualités et les défauts du *Sherman*. Sa simplicité et sa robustesse étaient mise en avant. Les difficultés logistiques apparaissaient déjà en 1943. Il comparait le char américain à ce qu'il connaissait, le Somua. Cette comparaison serait encore plus délicate avec les chars allemands notamment en ce qui concerne les chenilles. Il évoquait rapidement l'ergonomie de la tourelle dans son préambule. Il y revint plus en détails ensuite s'arrêtant également sur les capacités de protection de l'A 4 et soulignant l'existence d'un système permettant théoriquement le tir en roulant.

#### « 4° Blindage –

Le blindage du devant et de la tourelle a l'air de valoir celui de nos chars.

Répond-il aux armes anti-chars actuelles ? l'expérience le montrera.

Par contre le blindage des autres parties du char semble insuffisant : Coté-Dessus et principalement dessus (12 à 15 M/M) alors que la guerre des mines prend de plus en plus d'ampleur.

Un défaut saute immédiatement aux yeux lorsqu'on regarde un char américain : le manque de profilage, trop d'angles vifs, de surfaces planes et verticales.

Ces défauts, leurs inconvénients ont sûrement été remarqués par les Américains d'où les modifications apportées successivement aux différents matériels sortis, le dernier M4 avec sa carcasse coulée et profilée se rapprochant de notre SOMUA.

Néanmoins la tourelle n'est pas encore parfaite et offre aux coups une incidence encore trop forte. Elle ne vaut pas à mon avis l'A.P.X dont la résistance aux coups de plein fouet jusqu'au calibre 77 a fait merveille.

A noter également la protection du moteur très incomplète par suite de l'obligation d'avoir à sa partie supérieure une fenêtre grillagée nécessaire à la ventilation. Une bombe du plus petit calibre, une grande incendiaire peuvent mettre le moteur immédiatement hors service.

#### 5° Armement.

J'en ai déjà dit quelques mots au début. Ce sont des tubes de modèle semi-automatique semblables à peu de chose près aux nôtres. Les Américains ont essayé d'accroître la puissance en augmentant la longueur du tube et la vitesse initiale.

Possibilité de réaliser avec leurs 75 des tirs indirects jusqu'à 14000 yards<sup>859</sup> ; des tirs directs jusqu'à 3000<sup>860</sup>. [...]

---

<sup>858</sup> Corps Blindé, 12<sup>e</sup> Régiment de Chasseurs d'Afrique, *Rapport du capitaine Letellier sur le stage effectué au 755 tank batn du 17 mars au 1er avril 1943, Op. Cit.*, p 1-2.

Les mitrailleuses de 30 et de 50 plus compliquées que les armes françaises (entretien-démontage) et avec lesquelles nous avons exécuté un tir au cours du stage, sont très précises.

Elles paraissent robustes et leurs incidents de tir rares. [...]

#### 6° Stabilisateur gyroscopique

Il convient de noter au point de vue armement la présence d'une nouveauté : le stabilisateur gyroscopique ayant pour but de tenir le canon horizontal pendant la marche du char, ceci afin de permettre le tir en marchant.

Mais si l'idée comme le principe en sont excellents, l'appareil s'est montré à l'utilisation à peu près inopérant.

D'une fragilité extrême, d'un rendement pratique à peu près nul, les américains avouent eux-mêmes ne pas s'en servir et déconseillent de le faire.

Le moyen le plus sûr d'atteindre son objectif restant la vieille méthode qui consiste à s'arrêter pour tirer.

Le stabilisateur ne marcherait bien selon eux que sur terrain plat. Et le char restant à la même vitesse.

#### 7° Habitat –

Les Américains ont essayé à ce point de vue d'augmenter au maximum le confort de l'équipage. (revêtement de caoutchouc mousse aux endroits où tête – épaules peuvent entrer durement en contact avec le char).

Le chef de char n'a plus d'autre souci que de voir, diriger et commander son tank. Les armes de tourelle sont servies par un pointeur et un chargeur faisant éventuellement office de radio dans le M4.

Grâce au moteur de tourelle il peut pointer ou faire pointer le tube approximativement et très rapidement dans la direction de l'objectif, laissant le reste des opérations de tir à son équipe.

Au cas où 2 objectifs apparaîtraient simultanément et en même temps au chef de char et au tireur et où tous les deux agiraient en même temps sur la commande électrique de tourelle en vue de dégrossir le pointage du 75 chacun d'eux ayant en vue l'objectif différent de l'autre, c'est la commande manipulée par le chef de char qui prédomine, donnera le mouvement et entraînera tourelle et canon dans la direction voulue par lui. A lui de choisir l'objectif le plus important.

Il y a dans ce domaine un réel progrès réalisé par rapport à notre matériel où le Chef de char, de Peloton, le Commandant d'Escadrons s'épuisaient à la conduite de leur engin, de leur peloton, de leur Escadron et devaient par surcroît assurer le service de leurs armes.

Autre progrès : la séparation totale de la tourelle qui pivote à l'intérieur du char. Toute l'équipe de tourelle à son poste, assise sur des sièges tourne avec elle et est en quelque sorte indépendante du reste de l'équipage.

Mais cette sorte de cage si elle présente des avantages offre aussi des inconvénients : le manque de sorties (3 pour le M4) toutes orientées vers le haut ce qui rend l'évacuation du char en zone de combat assez critique pour ne pas dire impossible.

Si pour une raison quelconque le char se retourne et prend feu, les occupants de la tourelle ne pourront l'évacuer car la paroi ouverte donnant accès au poste de conduite ne se trouvera pas forcément dirigée du bon côté.

Certains chars en très petit nombre possèdent un trou d'homme comme il en existe sur presque tous les chars français, mais toujours rien de prévu pour les occupants de la tourelle, le trou d'homme se trouvant derrière le conducteur.

Enfin les portes d'accès (ouvertures) sur le M4 (conducteur et aide conducteur) sont très lourdes et difficiles à manoeuvrer. Pas de verrou qui bloque les portes et les empêche de se rabattre (mode de conduite ou conduite du char en marche d'approche loin de l'ennemi) comme il en existe un à la porte de tourelle. D'où : risque d'accident grave ; la porte en se rabattant écrasant la tête du conducteur.

De même aucun système à contrepoids ou à ressort en vue de faciliter la manoeuvre d'ouverture ou de fermeture des ouvertures. C'est une véritable manoeuvre de force. »<sup>861</sup>

---

<sup>859</sup> 12800 mètres.

<sup>860</sup> 2740 mètres.

<sup>861</sup> *Rapport du capitaine Letellier, Op. Cit.* p 3 à 5.

Dans son rapport, le capitaine Letellier faisait une présentation exhaustive du *Sherman* avec ses qualités et ses défauts. Ce rapport fut écrit au printemps 1943 et son auteur connut en fait les premiers modèles du M 4. En effet, les Américains corrigèrent au fur et à mesure qu'ils apparaissaient les principaux défauts de leur char, donnant ainsi naissance à de nombreuses versions.

## Un char aux multiples versions

De par sa longévité et la capacité d'adaptation de l'industrie américaine, le *Sherman* connut de nombreuses versions, des utilisations multiples. Cependant toutes ne furent pas utilisées par les unités françaises.

### *De nombreuses versions*

Souvent en réaction par rapport aux réalités du champ de bataille, les Américains améliorèrent sans cesse leur principal char de bataille.

« Six versions de base peuvent être recensées. Il s'agit des M4, M4A1, M4A2, M4A3, M4A4 et M4A6 ; à noter qu'il existe un M4A5 – mais ce n'est là qu'une désignation purement administrative d'un dérivé canadien du Sherman, en l'occurrence le RAM II. »<sup>862</sup>

Le M4 A 6 fut produit en peu d'exemplaire et ne fut pas exporté, le M4 A 4 fut transformé par les britanniques pour devenir le redoutable *firefly*. Pour caractériser ces différentes versions, il est possible de les différencier en prenant en compte le mode de fabrication de leur caisse.

Il existait trois types de caisse : moulées, soudées, mixtes. L'avantage des caisses moulées était qu'elles permettaient d'obtenir un châssis d'un seul tenant. Ceci lui procurait une très bonne homogénéité et offrait peu de prise aux obus du fait de l'absence d'angles. Seul le M 4 A 1 était fabriqué selon cette méthode.

Même si elle était plus facile à fabriquer que la caisse moulée, la caisse soudée présentait l'inconvénient d'avoir une structure moins résistante du fait des nombreux points de soudure. Autre risque, l'assemblage des plaques présentait des angles sur lesquels les obus ne ricochaient pas. Les M4, M4 A2 M4 A3 de début de production et le M4 A4 étaient de ce type.

Enfin le M4 de fin de production et le M4 A6 étaient de type mixte : l'avant de la caisse était moulé alors que l'arrière était soudé.

Les caractéristiques générales du *Sherman* étaient les suivantes (exemple du M4 A3) :

- Poids total 33,8 t.
- Longueur 5,86 m.
- Largeur 2,94 m.
- Hauteur 2,96 m.
- Vitesse 50 Km/h.
- Rayon d'action 195 km.
- Équipage 5 hommes.<sup>863</sup>

---

<sup>862</sup> Colin Bruno, *Le M4 SHERMAN, Trucks & tanks*, 2006, éditions karakere, Aix en Provence, 80 p, p 17.

L'armement et la motorisation variaient en fonction des versions. Si les versions du *Sherman* étaient nombreuses, il fut également destiné à plusieurs utilisations.

### *Les différentes utilisations*

Par pragmatisme et par souci d'efficacité, les Américains se servirent du Sherman pour le décliner en plusieurs modèles aux buts différents.

« Enfin, le M4 a d'emblée été conçu comme une plate-forme pouvant être dérivée en un grand nombre de blindés spécialisés différents : dépanneur M32 et M74, tracteurs d'artillerie M34 et M35, automoteurs d'artillerie M7B1 à canon de 105 mm, M12, M40 et M43 tous de 155 mm, et bien sûr Tank Destroyer M10 à canon de 3-*inch* et M à canon de 90 mm. »<sup>864</sup>

D'autres chars étaient spécialement équipés pour répondre à des besoins précis. Ainsi en était-il des chars des Officiers de Liaison des Forces Aériennes (OLFA).

« On peut donc penser qu'en possession de tous ces renseignements, le général Leclerc, qui, selon son habitude, serre de très près les unités de tête, va vite mesurer l'ampleur de la contre-attaque surprise préparée par l'ennemi. Son appréciation judicieuse et prémonitrice des engagements à venir entre deux forces d'inégale puissance, le conduit rapidement à demander l'aide aérienne indispensable pour que la balance penche de notre côté. C'est ainsi que le XV<sup>e</sup> C.A. U.S. mettra à la disposition de la 2<sup>e</sup> D.B. le colonel Tower de l'*U.S Air Force*, pour assurer la liaison avec le 406<sup>e</sup> Groupe de la XIX<sup>e</sup> *Tactical Air Force* à Rennes, et diriger les attaques au sol avec les moyens exceptionnels dont il dispose. En effet, son char Sherman est spécialement équipé pour pouvoir entrer en contact et converser aussi bien avec l'aéroport qu'avec les pilotes des *Thunderbolts*. »<sup>865</sup>

Puisque Jacques Salbaing évoque le général Leclerc, en matière de char particulier, il faut citer son char de commandement. Le Tailly<sup>866</sup> était un *Sherman* de commandement dans lequel le canon avait été remplacé par des équipements radio. Pour tromper l'ennemi, un tube sortait de la tourelle comme tout autre *Sherman* normal, mais celui-ci était en bois.

Le Sherman fut donc très utilisé sous différentes formes et versions, mais quels types équipèrent les unités françaises ?

### *Les Sherman français*

Les DB françaises ne furent pas équipées de façon homogène. Du fait de l'étalement du plan d'Anfa, elles reçurent les versions qui sortaient des chaînes au moment de leur montée en puissance. De ce fait les dernières équipées eurent des versions plus récentes. De plus, cette hétérogénéité des versions fut accentuée après les premiers combats par le remplacement des chars détruits ou trop endommagés. Ces reempléments se faisaient au fil de l'eau sans souci d'adéquation avec les versions équipant déjà les unités.

En fait, pratiquement toutes les versions équipèrent à un moment donné une ou plusieurs unités françaises.

---

<sup>863</sup> Halle Armin, dessins de Demand Carlo, *Histoire illustrée des blindés*, Lausanne, EDITA, 1971, 175 p. p 122-123.

<sup>864</sup> Bihan Benoist, *Op. Cit.* p 70.

<sup>865</sup> Salbaing Jacques, *La victoire de LECLERC à Dompierre*, Issy-les-Moulineaux, MULLER éditions, 1998, 171 p, p 21.

<sup>866</sup> Tailly était le nom de la résidence du général Leclerc.

La version originale du M4<sup>867</sup> (canon de 75 mm) ne fut perçue qu'à un exemplaire par le 12<sup>ème</sup> RC en novembre 1944. La version avec le canon de 105 mm fut livrée aux unités de la 2<sup>ème</sup> DB.

Absent des TED des DB françaises à leur création, le M 4 A1 remplaça souvent le M 4 (dont les chaînes de production étaient fermées) au cours de la campagne. La version fournie (canon de 76 mm ou de 75 mm (premiers modèles sortis) dépendait des disponibilités.

Cinq régiments (501<sup>ème</sup> RCC, 5<sup>ème</sup>, 6<sup>ème</sup> et 12<sup>ème</sup> RCA, le 12<sup>ème</sup> RC) furent équipés du M 4 A2.

Le M 4 A 3 (canon de 75 mm puis de 76 mm à compter d'août 1944) remplaça les M 4 A 2 réformés ou détruits lors des combats<sup>868</sup>.

Enfin quatre régiments (1<sup>er</sup> et 2<sup>ème</sup> RC, 1<sup>er</sup> et 2<sup>ème</sup> RCA) furent équipés du M 4 A 4.

Quelle que fût la version, le *Sherman* était le char de toutes les unités de chars françaises. S'il souffrait difficilement la comparaison, au point de vue technique, avec les chars allemands de sa génération, il n'en donna pas moins satisfaction à ses équipages.

### **Le *Sherman* vu par les utilisateurs**

Les notices techniques étant toujours un peu sèches, rien ne vaut les témoignages des utilisateurs pour comprendre ce qu'étaient les *Sherman*, que ce soit au niveau technique, pour les améliorations apportées par les équipages ou pour les descriptions de la vie dans et avec le char.

#### *Les détails techniques*

Lorsqu'ils perçurent leur char, les équipages furent agréablement surpris. Le *Sherman* était un char simple, robuste et fonctionnel. Oubliée la majorité des chars français de 1940 où le chef de char était aussi tireur et donnait ses ordres au fanion.

« Les chars « Sherman » sont robustes et plutôt rustiques. On n'en revient pas de penser que les Américains ont réussi à élaborer en deux ans ce type d'engins de combat. Le M.4.A.2. a deux moteurs couplés, des moteurs diesels de camion. Le démarrage est instantané. Mais il a été bien précisé que les deux moteurs doivent être rigoureusement synchronisés ; sinon, tout est fichu, même les embrayages.

La tourelle a deux systèmes de rotation, l'un électrique, l'autre manuel. Les chenilles ont des patins de caoutchouc, c'est aussi une nouveauté. Les postes radio sont préréglés avec des quartz, ils fonctionnent en phonie ; grâce aux laryngophones, les membres de l'équipage peuvent parler au chef de char.

Pourquoi le Sherman n'a-t-il qu'un canon de 75 mm ? Quand les ingénieurs comprendront-ils qu'un char, c'est d'abord un canon ! »<sup>869</sup>

La sempiternelle remarque sur le décalage entre les besoins des équipages et les conceptions des ingénieurs soulignait cependant une des faiblesses de la tourelle du char : la faiblesse de son canon. Cependant, c'était surtout la caisse et le train de roulement qui étaient l'objet des critiques les plus nombreuses.

---

<sup>867</sup> Source pour cette nomenclature : [www.chars-français.net](http://www.chars-français.net).

<sup>868</sup> À noter que la version E 2 du M 4 A 3, appelée Jumbo ne fut fournie qu'à un exemplaire au 2<sup>ème</sup> RC.

<sup>869</sup> Quillet Pierre, *Op. Cit.* p 480.

« Au rassemblement, le capitaine a bien des remarques à faire qui n'ont rien à voir avec le gruyère. Sept chars sont tombés en panne de terrain lors de l'attaque malgré l'expérience des mécanos. Méconnaissance du terrain ? Non, pas seulement. Surtout méconnaissance de l'équilibre et de la dynamique du char moyen. Le Sherman a des défauts dont il faut tenir compte. Ses chenilles ont étroites et son centre de gravité élevé. Jusqu'en 1942, sa caisse était faite pour contenir un moteur d'avion en étoile. En 1943, le nouveau modèle a reçu deux moteurs Diesel mais la « carrosserie » n'a pas été modifiée. Elle offre une belle cible et à flanc de colline la masse peut capoter. En terrain meuble, le Sherman se retrouvera facilement sur le ventre ses chenilles tournant à vide. »<sup>870</sup>

L'étroitesse des chenilles n'était pas la seule cause de mécontentement, les semelles ne résistaient pas à de trop grandes vitesses.

« La route est large et libre. L'avant-garde roule bientôt à 18 miles (soit 30 KM) à l'heure. Ce n'est pas mal, pour une colonne chenillée complexe. Plus vite, le caoutchouc synthétique des chenilles se désagrège. »<sup>871</sup>

Les chenilles résistaient mal à l'utilisation intensive lors des séquences de combat. À peine trois semaines après le débarquement, les équipages de la 2<sup>ème</sup> DB furent confrontés à des bris de chenilles très fréquents.

« Dans l'après-midi, nous arrivons à une centaine de kilomètres de Paris. Nous pouvons contempler cette merveille légendaire qu'est la cathédrale de Chartres, avec ses colonnes en ferraille majestueuse. Parmi les moissons en gerbes, le monument dresse ses flèches vers le ciel et le soleil radieux. C'est très beau.

Nous contourrons la ville. Sur le parcours, beaucoup de camarades ont de gros problèmes avec les chenilles de leurs chars qui sont usées et même cassées pour certaines. »<sup>872</sup>

Les batteries également supportaient mal les conditions extrêmes. Lors des combats de Grussenheim (février 1945), certains chars connurent des inquiétudes du fait de la faiblesse des batteries qui tenaient mal la charge à cause du froid.

« Quelques minutes plus tard, ils aperçoivent deux chars allemands au loin qui disparaissent sans qu'ils aient pu les toucher. Cela les encourage. Cela fait bien trois heures qu'ils se trouvent là ; les batteries commencent à faiblir et la tourelle des chars tourne de plus en plus lentement. »<sup>873</sup>

Le froid était néfaste pour les batteries mais aussi pour les moteurs et les ingrédients. De ce fait, en période hivernale, il fallait, régulièrement, faire tourner les moteurs.

#### « 24 décembre

Dehors, un froid très vif... la fête de Noël se prépare... comment rassembler le régiment dont les unités se trouvent se trouvent dispersées dans plusieurs villages, les cuirassiers hébergés un peu partout chez l'habitant ? C'est impossible, d'autant plus qu'il faut veiller aux moteurs : ils doivent tourner toutes les heures pour éviter le gel. De plus, notre position en "en réserve d'armée" à 16 kilomètres des lignes, nous impose d'être prêts à la moindre alerte. Noël se fêtera donc dans le cadre du régiment. »<sup>874</sup>

Les quelques défauts du *Sherman* étaient connus des équipages et comme souvent le système D français y pallia parfois, chacun apportant des améliorations à son char.

---

<sup>870</sup> Quillet Pierre, *Op. Cit.* p 593.

<sup>871</sup> *Idem* p 562.

<sup>872</sup> Coatpehen Pierre, *Op. Cit.* p 61.

<sup>873</sup> *Idem* p 112.

<sup>874</sup> Deloupy Henry, *Op. Cit.* p 149.

### *Les améliorations apportées*

Les améliorations apportées concernaient la protection et le camouflage.

Avant le débarquement, les enseignements des premiers affrontements face aux chars allemands avaient montré la relative faiblesse du blindage du *Sherman* face à la puissance de feu des *Panzers* les plus récents. Des plaques de blindage additionnelles furent donc soudées sur les flancs des chars.

« A peine arrivée au camp Huggate, la CHR ne se fit pas attendre pour débiter les « combats ». En effet, l'atelier du régiment effectua un travail harassant : révision des moteurs de tous les engins, soudure de plaques de blindage sur les parois latérales des Shermans, peinture des insignes. Bref une préparation au combat au profit de tout le 501. »<sup>875</sup>

Mais rapidement, une fois les premiers combats engagés, les équipages se rendirent compte que le principal danger venait plutôt du fantassin débarqué et embusqué avec son *Panzerfaust*.<sup>876</sup> Ils cherchèrent donc des moyens de s'en protéger. La principale parade consistait à rajouter des troncs d'arbres sur les chars.

« C'est à Brebotte, où nous sommes au repos depuis la fin des combats dans la Hardt, que nous passons notre premier Noël de guerre. Pour nous échauffer, nous nous amusons à faire des glissades sur les chemins gelés des fermes où nous sommes logés. Les chars sont à l'abri sous les larges toits des granges contiguës. Ils ont une curieuse allure, grossis des rondins anti-*panzerfaust* que nous avons fixés sur leurs flancs. »<sup>877</sup>

Une fois la frontière atteinte, la matière première était le sapin.

#### **« 8 janvier**

Il neige encore... on essaie des peintures blanches sur les chars ; on garnit leurs flancs de troncs de sapin pour les protéger des *panzerfaust*. »<sup>878</sup>

Un autre moyen de protection était le camouflage. Verts à l'origine, les chars se voyaient comme le nez au milieu du visage dans les paysages enneigés des Vosges et d'Alsace. Les peindre en blanc permettait d'augmenter leur discrétion.

« Sous chaque hangar, dans les rues de la ville, on aperçoit la masse de fer imposante des gros « Sherman » qui assurent la protection de la ville. Ils ont été peints en blanc, à cause de la neige, et de cette façon passeront inaperçus dans la grande plaine blanche. »<sup>879</sup>

La protection du char était extrêmement importante car les équipages y passaient une grande partie de leur temps. Leur vie était à côté, dans et pour le char. (chars-français.net)

### *La vie à bord et avec le char*

---

<sup>875</sup> Historique 501, *Op. Cit.* p 22.

<sup>876</sup> Littéralement poing blindé.

<sup>877</sup> de Boisboissel Alain, *Op. Cit* p 72.

<sup>878</sup> Deloupy Henry, *Op. Cit.* p 157.

<sup>879</sup> Guille Georges, *Victoire de blindés*, Rabat, Imprimerie de Maroc Matin, 1946, 211 p, p 104.

Les équipages vivaient dans leur char même en dehors des périodes de combat. Les opérations d'entretien étaient pénibles. Elles nécessitaient une grande dépense d'énergie, notamment le travail sur les chenilles.

« Sur le parcours, beaucoup de camarades ont de gros problèmes avec les chenilles de leurs chars qui sont usées et même cassées pour certaines. À tour de rôle, il faut alors réparer, sur la route, sous la grosse chaleur, en soirée et même dans la nuit noire à la lueur de lampes électriques. Burins et marteaux en main, plusieurs s'efforcent de déboulonner les longues tiges de soutien de la poulie, ce qui n'est pas toujours facile. »<sup>880</sup>

Mais c'était pendant les combats que l'équipage faisait corps avec son char.

« Un carrefour. Route blanche, route noire, une ferme aux murs giflés d'éclats et, tapis, deux chars qui gardent le village. Cela fume un peu partout sous le ciel bleu.

Brusquement on tire du Béarn.

Le temps de crier « à vos postes ! » et en voila un tout seul, un Panther, canon gueule en l'air, qui file le long de la voie ferrée, tout près.

Les images se succèdent, comme en un rêve. Départ sourd. La terre qui vole en longue déchirure, et puis les gifles des coups au but. Un arbre perforé en plein travers, à mi-hauteur, s'abat mollement. La tourelle du boche fume. Il roule toujours et encaisse dur... Et sans cesse le petit bruit énervant de la douille éjectée qui tombe, à intervalles réguliers, dans le fond de la tourelle.

Un fumigène : flocons blancs sur le blindage couleur de rouille.

La grosse bête, aveuglée dégringole le talus de la voie et veut se redresser ; impression du dernier coup de reins d'un animal blessé à mort. Il reste là, dans la fumée qui monte.

Deux silhouettes noires qui sautent du poste avant - le silence - c'est fini.

Le sang qui tape dans les artères, très fort. Mon tireur, une tête, visage luisant de sueur, et des mains qui tremblent.

Ce fut long : en tout quelques secondes.

Dans mon sac B, soigneusement plié, il y a un drapeau rouge à croix gammée, un peu roussi : la première victoire. Et sur mon canon, un cercle blanc. »<sup>881</sup>

La tension était extrême lors de la progression en tête dans un secteur dangereux.

« Les chars défilent maintenant à travers la forêt. De chaque côté de la route, les bois touffus, menaçant exigent une attention de chaque seconde. Les tourelles, manœuvrées électriquement, tournent à droite et à gauche... derrière chaque périscope un homme scrute le taillis, chaque buisson fait l'objet d'un examen minutieux, derrière lequel peut être camouflée l'arme qui "mouchera" le char. »<sup>882</sup>

Le chef de char pouvait même être désorienté mais la cohésion de l'équipage et son professionnalisme permettaient de faire face à pratiquement toutes les situations.

« Tout est calme, trop calme même. Méfions-nous d'une embuscade possible. J'observe soigneusement. J'ai sur l'arrière du char 2 légionnaires : le caporal Damoiseau et le petit Diaz avec sa mitrailleuse : ils ouvrent l'œil et arrosent copieusement les couverts suspects à droite pendant que j'arrose à gauche, avec la mitrailleuse de tourelle.

On repart ; encore 400 mètres. Les half-tracks et l'autre char sont assez loin derrière ; qu'importe, puisqu'ils peuvent tirer où je suis.

La route tourne et il y a une petite côte à monter. J'évalue mon défilement de tourelle, commande "A gauche et stop". Et ... Pan ! Ça y est ... une secousse terrible accompagne une explosion abrutissante, la tourelle est pleine de fumée.

Pas de doute, même sort que le 73, je me vois déjà en flammes comme lui ; j'empoigne ma mitrailleuse et hurle "A terre vite", en bondissant de la tourelle ; les légionnaires sont déjà allongés dans le fossé. C'est une mine, crie Damoiseau ; le char n'est donc qu'immobilisé. Aussitôt on s'organise. Damoiseau et Diaz, avec un superbe mépris des mines, vont mettre leur mitrailleuse en batterie dans un buisson, à 50 mètres à gauche, en direction d'un bois suspect. Roman et Cano, occupent la tourelle et continuent le feu au canon sur un bois, à 300 mètres devant, où sont encore les Boches. Mollard, debout sur les moteurs, dirige leur feu, ne s'arrêtant d'observer que pour descendre, d'une seule cartouche, un Boche à plus de 200 mètres, car ce garçon si calme et si modeste est le "snipper" du 4<sup>ème</sup>

---

<sup>880</sup> Coatpehen Pierre, *Op. Cit.* p 61-62.

<sup>881</sup> Un groupe d'officiers et d'hommes de la division, *Op. Cit.* p 238-239, Souvenirs du Chef d'Escadrons Gribius recueilli par René de Berval *Le 12<sup>e</sup> Régiment de Chasseurs d'Afrique.*

<sup>882</sup> Idem p 253.



Escadron. Pendant ce temps, j'avance de quelque 50 mètres, pour voir ce qu'il en est ; il pleut, ce qui diminue ma visibilité.

On nous tire dessus aux fusants, beaucoup trop haut heureusement, je ne vois rien de suspect ; »<sup>883</sup>

Vivant et combattant dans leur char, les équipages y étaient viscéralement attachés allant parfois jusqu'à avoir un attachement charnel avec leur engin.

« Car l'équipage vivait en permanence avec et pour son char. « En campagne, un équipage fait corps avec son char, et ne le quitte pas de jour comme de nuit. Et lorsqu'il doit débarquer, il reste « à proximité de « SON » char. ». Cette appropriation passait aussi par le baptême de l'engin qui était ainsi personnifié. Baptême qui eut lieu dans bon nombre d'unités françaises mais dont la signification est sublimée par l'amour du char. Bossut avait donné l'exemple avec son Trompe-la-Mort. [...]

Cet amour du char est si poussé que les équipages ne font qu'un avec leur engin. Celui-ci devient un membre de l'équipage ; le plus important. Gaston Eve le rappelle tout au long de son journal. « Chaque équipage était fier de son propre char. ». Et face à la possibilité de rattacher les chars à l'arme de la cavalerie, les tankistes s'insurgèrent : « Nous ne voulions pas être cavalerie. Nous étions des chars. ». L'arme blindée fut heureusement pour eux créée le 1 décembre 1942. Si bien qu'à la démobilisation son dernier acte de soldat va vers son premier char pour lui faire ses adieux. « Le Montmirail n'avait jamais été un simple engin de fer, et bien que j'aie fini la guerre avec de très bons camarades sur Iéna II, mon cœur était resté avec lui. » [...]

Enfin Marcel Degorre demanda et obtint d'avoir ses cendres déposées dans son char, le Chemin des Dames, à Grüssenheim. »<sup>884</sup>

C'était un déchirement quand il fallait abandonner un char réduit à l'état de carcasse.

« Une fois qu'on a combattu dans un char, on y est attaché viscéralement. L'idée de l'abandonner comme une épave est déchirante. »<sup>885</sup>

Les *Sherman* étaient la colonne vertébrale des DB mais il y avait d'autres engins blindés, notamment pour la reconnaissance.

## **2 : les engins de reconnaissance**

Contrairement aux chars moyens qui n'équipaient que les DB, les engins de reconnaissance étaient au TED des DB et des DI. Ils étaient à roues ou à chenilles (chars légers) et firent l'objet de commentaires parfois acerbes de leurs utilisateurs.

### **Les engins à roues**

Il y avait deux types d'engins à roues destinés à la reconnaissance : l'AMM 8 et le *scout car*.

#### *L'AMM 8*

Cet engin équipait les régiments de reconnaissance des DB et des DI.

« Le châssis était usiné par soudure et propulsé par un seul moteur Hercules JXD monté à l'arrière. La transmission était de type classique, 6 x 6, avec une boîte de vitesse offrant 8 rapports AV et 2 AR. Pilote et copilote étaient assis à l'avant dans un compartiment légèrement surélevé. Lors des déplacements en sûreté, ils pouvaient rabattre vers l'extérieur et vers l'avant les quatre plaques de blindage formant le toit du compartiment. Dans l'action, la visibilité leur était assurée à travers des fentes protégées. À l'arrière, le châssis comportait un crochet de remorquage. La protection latérale des roues était assurée par des garde-boues démontables. La caisse était surmontée d'une tourelle tronconique, à ciel ouvert, qui abritait un canon léger de 37 mm jumelé à une mitrailleuse

---

<sup>883</sup> *Journal de Marche et d'Opérations 1944-1945 Sixième Régiment de Chasseurs d'Afrique, Op. Cit.* p 114-115.

<sup>884</sup> *Historique 501, Op. Cit.* p 80-81.

<sup>885</sup> Quillet Pierre, *Op. Cit.* p 39.

de 7,62 mm sur affût. Tireur et chef de bord s'asseyaient sur des coussins de cuir à l'intérieur de la tourelle dont la rotation s'effectuait par un système manuel. Le pointage en site était lui aussi manuel, avec un dispositif de blocage dans la position choisie. À l'arrière de la tourelle, un emplacement était prévu pour le montage d'une Browning M 2 HB de 12,7 mm. Les modèles les plus récents bénéficièrent d'une circulaire M 49 montée sur la tourelle qui améliorait les possibilités de tir antiaérien. [...]

Caractéristiques techniques :

Poids : 7,5 t

Vitesse maximum : 90 km/h Rayon d'action : 400 km

Armement

1 canon de 37 mm,

1 mitrailleuse de 7,62 mm coaxiale,

1 mitrailleuse de 12,7 mm montée sur circulaire de tourelle. »<sup>886</sup>

Faiblement blindé et armé, cet engin ne pouvait faire que de la reconnaissance et devait éviter le combat comme d'ailleurs le *scout car*.

### *Le scout car*

« Le scout-car est un engin volumineux, très faiblement blindé, donc très vulnérable.  
- sans puissance de pénétration contre les blindages adverses, puisqu'il ne dispose que d'une mitrailleuse de 12,7 (50 calibres), laquelle n'est plus du tout une arme anti-chars, eu égard à l'évolution progressive de la cuirasse –  
- inapte à évoluer ailleurs qu'en terrain sec et faiblement accidenté (il est lourd et n'a que quatre roues) et, par conséquent, peu approprié à la plupart des sols européens sur lesquels il aura à s'employer.  
- alourdi dans ses mouvements par un manque de braquage de direction et surtout par l'absence de tout inverseur de marche, inapte par conséquent à esquiver rapidement le feu ennemi. »<sup>887</sup>

Cet engin n'équipait que les régiments de reconnaissance de DI. Peu manœuvrable et très faiblement armé, il était peu adapté à sa mission et les utilisateurs, peu satisfaits, étaient enclins à en demander le remplacement.

« 4. – En outre, le remplacement de 20 Scout-cars par des auto-mitrailleuses permettrait d'affecter à d'autres usages les Scout-cars les plus fatigués et de réaliser un panacahge de moyens très souhaitables à l'intérieur des escadrons de reconnaissance. »<sup>888</sup>

Les engins à roues formaient l'essentiel des véhicules utilisés pour la reconnaissance. Cependant dans les DB, on trouvait des chars légers destinés à cette mission.

### **Les chars légers**

Le M5 était un char (puisqu'équipé de chenilles) destiné à la reconnaissance. Il fut conçu à partir des enseignements tirés des engagements de son prédécesseur (le M 3) en Afrique du Nord. Il y en eut deux versions le M5 et le M5 A1.

« - Le Char Léger M. 5, par sa vitesse et sa maniabilité sur la plupart des terrains moyennement accidentés, constitue un excellent engin de reconnaissance.

La faiblesse de son blindage (38 mm maximum) et le manque de puissance de son canon de 37 le condamnent à une destruction inévitable lors de toute évolution dans la zone des feux anti-chars ennemis, même de petit calibre.

---

<sup>886</sup> [www.Chars-français.net](http://www.Chars-français.net)

<sup>887</sup> Commandement du Corps Expéditionnaire Français, État-Major, 3<sup>o</sup> Bureau, *Notice Provisoire sur l'emploi des Régiments de Reconnaissance de Division d'infanterie*, N<sup>o</sup> 1175 CEF/3-S du 27 septembre 1943, 15 p, p 3, SHD carton 10 P 48.

<sup>888</sup> 1<sup>ère</sup> Division Française Libre, 1<sup>er</sup> Régiment de Fusiliers Marins, N<sup>o</sup> 572 du 16 avril 1945, OBJET : *Matériel blindé du Régiment de Reconnaissance*, *Op. Cit.*

C'est une A.M.R. (auto-mitrailleuse de reconnaissance) et non un engin de combat.

Les Chars M.5 sont propres toutefois à participer avec l'infanterie à des missions de nettoyage derrière des vagues de Chars moyens.

Le Char M.5 est un fort consommateur d'essence (200 litres aux 100 kms – 50 litres à l'heure). Son autonomie n'excède pas 150 kms. »<sup>889</sup>

Le M5 équipait tous les régiments de chars des DB à raison d'un escadron par unité, en général le 1<sup>er</sup> escadron. Il était dévolu à la reconnaissance et, contrairement à ce qu'envisageait la *Notice Provisoire sur l'emploi des Régiments de Reconnaissance de Division d'infanterie*, n'était pas destiné à l'appui de l'infanterie.

Les véhicules de reconnaissance, qu'ils fussent à chenilles ou à roues, étaient tous relativement légers pour affronter les blindés ou les armes anti-chars ennemis. Ce que ne manquèrent pas de souligner les utilisateurs.

## L'avis des utilisateurs

D'une manière générale les avis sur les engins de reconnaissance n'étaient pas favorables. Les utilisateurs leur reprochaient essentiellement la faiblesse de leur armement et de leur blindage.

Pour les tankistes de la 2<sup>ème</sup> DB, le char léger M5 n'avait de char que le nom et était et son emploi relevait de l'héroïsme.

« En gros, les effectifs de la 2<sup>e</sup> DB ont varié de douze à quinze mille hommes. Trois groupement tactiques (GT) au départ, quatre à l'arrivée, lorsqu'il fut établi que, dans l'échange-feu tel qu'il s'avéra dans la campagne de France 1944-1945, les chars légers n'avaient pas leur place, sinon pour se sacrifier héroïquement. »<sup>890</sup>

Les avis n'étaient pas tous aussi durs car la maniabilité et la vitesse du M 5 en faisaient un bon engin de reconnaissance mais en aucun cas il ne devait être employé comme un char.

« Mon impression sur les différents matériels est la suivante :

La vitesse, la maniabilité, l'armement, la bonne visibilité assurée à l'équipe chef de char-tireur, font du CHAR LEGER M5 un excellent engin de reconnaissance et de découverte, apte à soutenir les éléments à pied de nettoyage d'une position conquise par les Chars.

Son blindage et son armement interdisent de l'employer comme un char.

Le Char Léger M5 est une excellente AUTOMITRAILLEUSE. C'est le nom qu'il faut lui donner pour inculquer à chacun ses principes d'emploi et pour rester fidèle à nos traditions. »<sup>891</sup>

Si le M5 trouvait grâce auprès de quelques utilisateurs, il n'en était pas de même pour l'AMM 8.

Sa faible motricité et manœuvrabilité lui étaient reprochées. Un engin de reconnaissance devait pallier la faiblesse de son armement par sa furtivité et son agilité. Ce n'était pas le cas de l'AMM 8.

« Cet engin à six roues est une mauvaise automitrailleuse faite pour les grands espaces du Texas ou de Libye. Elle est trop lourde en terrain humide et son rayon de giration, trop considérable, empêche de faire demi-tour sur la largeur d'une de nos routes françaises. Elle ne dispose pas du renversement de marche avant-arrière des anciens blindés français qui permet de se dégager rapidement si un antichar adverse se dévoile. »<sup>892</sup>

Mais bien utilisée, elle pouvait s'affranchir de certains obstacles.

---

<sup>889</sup> *Idem* p 4.

<sup>890</sup> Repiton-Preneuf, *Op. Cit.* p XIV-XV.

<sup>891</sup> *Compte-Rendu du chef d'escadron Rouvillois sur le stage effectué du 25 mars au 9 avril 1943*, 4 p, p 3, SHD carton 7 P 181.

<sup>892</sup> de Gaulle Philippe, *Op. Cit.* p 340.

« Bien des guetteurs ennemis doivent avoir les yeux sur la corne du bois où nous sommes embossés. Tentons plutôt de contourner les vergers. Les automitrailleuses ne sont pas des engins tous-terrains, cependant les moteurs sont en bon état, les conducteurs excellents et le terrain ne semble pas présenter de gros obstacles. Allons-y ! Dès le départ, les canons recommencent leur tir, mais quelques accidents de terrain nous fournissent rapidement des masques efficaces. Nous traversons rapidement champs de céréales, vergers, vignobles et rejoignons notre route après une série de terrasses dont la descente s'avère mouvementée. »<sup>893</sup>

La faiblesse de son armement était un facteur supplémentaire de déception.

« L'automitrailleuse M 8 déçoit les cavaliers. Robuste, fiable et silencieuse, la voiture est armée d'un canon de 37 mm pas plus puissant que le 37 mm SA 38 des chars légers de 1940. Sa tourelle ouverte est un piège à grenades et le manque d'inverseur oblige à virer sous le feu ennemi. Dès 1942, les cavaliers réclament l'AM 178 Panhard mais, pour la récupérer, il faut attendre la libération du territoire. »<sup>894</sup>

Cependant, malgré tous ces défauts, les équipages, à l'instar des tankistes, restaient très attachés à leur engin. Il était le ciment de la cohésion de l'équipage, ferment de cette camaraderie de combat qui a marqué tous les anciens. Pour certains, le lien qui les reliaient à leur engin était presque charnel et ils allaient jusqu'à lui parler comme à un animal, en particulier au moment de le quitter.

« Quant à moi, le jour où je vous ai quitté nous étions à Montsoult, près de Paris. Tout ce que vous avez dû ressentir en partant, je l'ai ressenti aussi et ce que je vais vous raconter ne vous fera pas sourire, j'en suis sûr.

Je vous ai fait de rapides adieux. Nous n'avions pas l'habitude des grandes et vaines protestations d'amitié. Au matin, il faisait encore nuit quand je sortais de ma chambre, pour prendre le camion du Régiment qui devait m'emmener. Contrairement à mes habitudes, j'étais en avance... Je me revois, encore, comme si c'était hier, avec tout mon « barda » empilé dans le sac marin. Il avait plu toute la nuit, le ciel était noir et triste. Et moi aussi je me sentais triste, comme peut-être je ne l'avais jamais été de ma vie de militaire. Alors, tout à coup, une idée m'est venue à la tête et j'ai plaqué là mon sac contre le mur. Je me suis dirigé vers le parc où étaient rangés les véhicules. Au fond, si vous vous souvenez, on avait aligné de front les auto-mitrailleuses du peloton. Je suis allé droit vers l'une d'elles. Sur son avant, brillant de pluie, malgré l'obscurité, je pouvais lire, écrit en lettres blanches « Pourchasseuse ». Oui, c'était bien elle avec sa silhouette puissante et majestueuse qui semblait me regarder mélancoliquement par l'œil noir de son canon. Lentement je passai ma main sur son blindage froid et humide et peut-être lui ai-je parlé comme on doit parler sans doute, à son chien fidèle ou à son vieux cheval. Puis, je me suis hissé jusque dans la tourelle ; devant moi, je devinais la mitrailleuse et mon épaule appuyait contre la culasse du canon. Je passai la main gauche derrière moi, là où étaient plaqués dans la tourelle les obus de premier feu. Machinalement, j'en tirai un à moi et du geste automatique et habituel, le poussai dans le canon. Un claquement familier m'apprit que la culasse s'était refermée. Alors j'ai pensé que si, pris par une hallucination subite, j'avais appuyé sur la pédale j'aurais bien pu envoyer un perforant atterrir en face, dans la « carrée » où vous dormiez du sommeil des justes. (C'eût été une mauvaise plaisanterie !) Je réintérais l'obus à sa place primitive... et restais là, immobile et songeur. Oui ma vieille « Pourchasseuse », nous en avons fait des kilomètres ensemble sur de beaux et plus souvent encore sur de mauvais chemins. « Moteur en route ! En avant. » Combien de fois sommes-nous partis sur ces paroles rituelles ? Maintenant, je vais partir encore une fois mais ce ne sera plus avec toi. On n'a certes pas toujours rigolé dans ta vieille carcasse. On s'y est mouillé, on s'y est gelé, on y a même eu peur parfois et pourtant nous t'aimions bien. Que deviendras-tu lorsque le dernier de ton équipage sera parti ? Qui prendra soin de toi comme nous l'avons fait ? Nous, nous emporterons avec nous nos souvenirs communs, mais toi ? Tu les garderas sans doute cachés dans tous les recoins de ta ferraille. Jamais tu ne les rediras aux étrangers qui viendront ici après nous, qui viendront s'asseoir sur ces sièges sans savoir ce que nous avons été et ce que nous avons fait ensemble, sans savoir qu'ici étaient les places de trois de nous qui reposent maintenant sous une croix blanche, quelque part dans les Vosges et en Allemagne. A présent la guerre est finie, finies aussi nos grandes aventures. On t'a repeinte de neuf, on a bouché les trous glorieux dont tu étais parée et c'est très bien ainsi puisque nous nous sommes battus ensemble pour que la guerre finisse. Notre tâche est terminée, nous nous quittons mais nous ne t'oublierons pas, toi chose que l'on dit sans

---

<sup>893</sup> Anonyme, *Burnous rouges, tombeaux blancs*, ministère de la défense (Atelier d'Impression des Armées) S.l.n.d, (circa 1953-1954), 291p, p 214.

<sup>894</sup> Ferrard Stéphane, *Engins blindés français cent ans d'histoire*, Paris, Éditions EPA, 1996, 144 p, p 98.

âme, mais qui a peut-être à nos yeux plus qu'une âme, puisque tu représenteras toujours pour nous le symbole de ce qui ne fut jamais un vain mot : l'Equipage.

Adieu, « Pourchasseuse » !... Jean LAUGIER. »<sup>895</sup>

### **3 : les chasseurs de chars et autres chars**

La doctrine américaine confiait, à l'origine, la lutte antichar aux unités de chasseurs de chars équipées de TD M 10 dont les utilisateurs se montrèrent satisfaits. D'autres engins blindés furent utilisés par les unités françaises créées après août 1944.

#### **Le M 10**

Spécialement conçu pour la lutte antichar, le M 10 avait une silhouette caractéristique du fait de sa tourelle ouverte. Ses principales qualités tenaient en la portée et la précision de son tube.

« « L'arme essentielle de notre régiment est le T.D. armé par cinq hommes, c'est-à-dire un canon antichar de 76,2 mm dans une tourelle découverte relativement vaste, à l'entraînement électrique ou manuel de secours, elle-même montée sur un châssis de char Sherman M4. Ce canon est très précis jusqu'à deux mille mètres. A quoi s'ajoutent une mitrailleuse lourde de 12,7 mm antiaérienne, une mitrailleuse de 7,62 mm tirant sur l'avant et qu'on peut débarquer avec un trépied, un pistolet à fusée éclairante et l'armement individuel des cinq hommes d'équipage (mitraillettes, carabines, revolvers, grenades).

Sauf en bouclier de tourelle, le T.D, qui pèse vingt-huit tonnes, n'est protégé que par un blindage qui ne résiste pas aux obus de plus de 20 mm. Ce n'est pas un char. Outre son canon, ses atouts sont la mobilité et la vitesse. Sa propulsion est assurée par deux moteurs Diesel Marine de 250 ch chacun, fournissant quarante kilomètres à l'heure sur route et vingt kilomètres à l'heure sur tout terrain. »<sup>896</sup>

Le bon rapport poids puissance (12.7 cv/tonne) lui permettait des pointes élevées, 60 kilomètres à l'heure pour un engin de sa catégorie.

« Protégés jusqu'au dernier moment par deux chars qui gardent la direction de Mamers, c'est alors une course éperdue du sous-groupement sur le ruban lisse de la route nationale, où les destroyers font des pointes à 60 kilomètres-heure, tandis que mon auto-mitrailleuse, partie la dernière rattrape le gros à l'entrée d'Alençon à cent à l'heure. »<sup>897</sup>

Outre le fait d'être au TED d'une unité de la marine, les TD du RBFM avaient une autre particularité : ils étaient équipés de lunettes de tir marine. Cette modification leur donnait une meilleure précision de tir et donc une meilleure efficacité.

« 11 avril 1944. Les premiers éléments de la DB quitte le Maroc pour l'Angleterre mais elle ne sera au complet que le 12 juin 1944, ayant reçu les renforts entre le 12 février et le 11 avril, d'un troisième escadron de réparation, d'une quatrième compagnie du génie et surtout du Régiment Blindé de Fusiliers Marins équipé de tank-destroyers TDM 10, qui aux mains des canonnières de la « Royale » vont être d'une terrible efficacité. Ces derniers seront équipés d'un viseur de marine encore plus efficace que celui d'origine. »<sup>898</sup>

#### **Les chars français**

---

<sup>895</sup> Anonyme, *Burnous rouges, tombeaux blancs, ibidem* p 274-275.

<sup>896</sup> de Gaulle Philippe, *Op. Cit.* p 302-303.

<sup>897</sup> Guillon Jacques (Amiral), *De Carthage à Berchtesgaden Souvenirs d'un Marin (1930-1945)*, S L, Plon, 1974, 368 p, p 300.

<sup>898</sup> Fournier Laurent, Eymard Alain, *La 2e DB dans la libération de Paris et de sa région, Tome 1, De Trappes à l'Hôtel de Ville*, Paris, Histoire et collections, 2009, 208 p, p 12.

Pour permettre l'engagement blindé d'unités issues de la résistance, des chars français de la campagne de 1940 furent remis en service. Le 13<sup>ème</sup> RD, engagé dans les combats du front de l'ouest, fut équipé de B1 Bis et de Somua.

« Le 15 janvier 1945, le 1<sup>er</sup> escadron du 13<sup>e</sup> Dragons est appelé sur le front de la poche de La Rochelle. Il comporte seize chars *Somua* de 1940, quatre camions disparates, un tracteur *Somua* et deux ou trois véhicules civils de réquisition. [...]

Le 2 avril, le 1<sup>er</sup> escadron du 13<sup>e</sup> RD est rejoint par le 2<sup>e</sup> escadron équipé de chars B1 Bis. Ensemble, ils forment le groupement blindé de la division Gironde. »<sup>899</sup>

Le Somua équipait les unités de cavalerie, il était considéré comme l'un des meilleurs chars au début du conflit.

« Le SOMUA S 35 est généralement considéré comme le meilleur char français en 1940. Son appellation officielle est A.M.C., automitrailleuse de Cavalerie ; cette subtilité de langage permettait à la cavalerie de tourner l'exclusivité de l'infanterie en matière de fournitures de chars. Le S 35 disposait d'une tourelle similaire à celle du B 1 bis montée sur une caisse moulée. En juin 1934, l'armée française avait publié le cahier descriptif d'une "automitrailleuse de combat" destinée à la cavalerie. Elle voulait un engin de 13 tonnes, équipé de deux hommes et armé de la tourelle déjà définie pour le char B. La Société d'Outillage Mécanique et d'Usinage d'Artillerie (SOMUA.) filiale de Schneider, présenta en 1935 un prototype répondant aux normes, qui fut apprécié pour la puissance de son armement (un canon de 47 jumelé à une mitrailleuse), son blindage épais de 40 à 55 mm, sa vitesse élevée et la maniabilité dont il se montra capable malgré ses 19 tonnes. Il fut mis aussitôt en production sous le nom de " char 1935 S ". La production totale était d'environ 430 exemplaires à fin mai 1940. [...]

L'accès au compartiment de pilotage et de combat se faisait par une porte latérale située sur le côté gauche ; le chef de char disposait également de la trappe d'accès à l'arrière de la tourelle. Un trou d'homme au fond de la caisse pouvait servir d'issue de secours. Le poste du pilote était placé à l'avant gauche et disposé de manière classique avec les commandes de frein, d'accélérateur et d'embrayage. Les leviers de changement de vitesse et du frein à main étaient situés à droite. La vision du pilote était assurée par un volet blindé rabattable et par deux fentes latérales. En position fermée le pilote utilisait une fente d'observation et un épiscopes. L'opérateur radio, assis à droite, disposait également d'une fente d'observation. Le S 35 était équipé d'une radio de type ER 29. On se rendit compte tardivement, lors de tirs à munitions réelles, que le poste radio se trouvait dans l'axe d'éjection des douilles de 47 mm et que le premier coup tiré avait pour conséquence la mise hors service des moyens radios...Le chef de char servait l'ensemble de l'armement. Assis sur une selle pivotante, il avait à sa portée une partie des munitions, stockées dans des alvéoles fixées aux parois de la caisse. Les accumulateurs électriques, la réserve des munitions et les accessoires se trouvaient dans l'espace compris entre le plancher et le fond de la caisse. La tourelle APX 1 CE du S 35 était armée d'un canon de 47 SA 35 semi-automatique et d'une mitrailleuse Châtellerault calibre 7,5 modèle 31 jumelées. La dénomination CE signifie "chemin élargi" car cette tourelle possédait un chemin de roulement plus large que les APX standard. Offrant un espace un peu plus important, elle permettait à un membre d'équipage d'assister le chef de char dans l'approvisionnement des armes. La mitrailleuse pouvait être désolidarisée du canon pour de faibles débattements latéraux (+/- 10°). Pour le pointage des armes, le tireur avait une lunette panoramique d'agrandissement x4, placée dans un berceau au-dessus de la mitrailleuse. Le canon avait une réserve de 85 obus. La mitrailleuse, avait 2 550 cartouches, réparties en 15 chargeurs. L'aération du compartiment de combat était assurée par deux ouvertures placées dans la partie supérieure du blindage. Toutefois, au-delà d'une centaine de coups de mitrailleuse tirés à volets fermés, il fallait impérativement ouvrir les écoutilles et les fentes de visée afin de créer le courant d'air nécessaire à l'expulsion des gaz produits. Le canon était pointé en hauteur au moyen d'un volant ; pour le pointage en direction, le mécanisme de rotation de la tourelle était électrique, mais le pointage final se faisait manuellement. Le tourelleau du chef de char comportait quatre appareils optiques : deux lunettes périscopiques placées derrière une ouverture protégée par une plaque pivotant vers le haut ; sur la paroi opposée, une fente munie d'un épiscopes du même type que celui de la caisse, plus un autre épiscopes. Sur les côtés de la tourelle, le chef de char disposait de deux épiscopos PPL pour l'observation. Chaque ouverture était garnie d'un joint assurant l'étanchéité contre les gaz de combat. Un support pour la mitrailleuse D.C.A. était souvent fixé au-dessus de la trappe de tourelle mais son installation n'était pas

---

<sup>899</sup> Dufour Pierre, *Op. Cit.* p 242-244.

systématique. Un repère de visée était aussi en place sur certains engins et positionné sur le toit de tourelle, dans l'axe du tourelleau. Le compartiment de combat et le compartiment moteur étaient séparés par une cloison pare-feu. Derrière celle-ci, à droite, le réservoir d'essence, auto-obturant selon les normes françaises de l'époque. Sur le côté droit le moteur, un Somua 8 cylindres en V de 190 CV, et la transmission qui comprenait le système de direction à double différentiel. »<sup>900</sup>

Le B1 Bis était un char d'infanterie de type dual avec un canon de 75 mm en casemate et un de 47 mm en tourelle. Son blindage et son artillerie en faisaient un char redoutable et redouté en 1940. Il pouvait rivaliser avec le *Panzer IV*. Malheureusement, sa consommation excessive en carburant en limitait la durée d'emploi.<sup>901</sup>

« Simultanément à l'étude du char B1 trois avant-projets de chars plus puissants sont présentés dès octobre 1931 mais aucune suite concrète ne fut donnée.

En janvier 1932, trois autres avant-projets désignés char B2 (35,5 t), char B3 (45 t) et BB (50 t) sont présentés et retenus pour étude.

La réalisation de la maquette du BB est confiée aux F.C.M. et achevée en février 1934. Entretemps, la conférence du désarmement de 1932 laissait planer la menace de l'interdiction des chars de plus de 25 tonnes et les études des chars B2, B3 et BB s'achevèrent en 1935.

La solution retenue fut alors d'améliorer le char B1 et les essais démarrèrent en 1935 en expérimentant un sur blindage sur le prototype n° 101.

Les résultats s'avérant satisfaisants, le nouvel engin baptisé B1 bis fut commandé dès 1936. Le nouveau char B, dispose d'un blindage renforcé et les capacités antichars ont été améliorées. Le moteur Renault développe maintenant 300 chevaux, le blindage passe à 60 mm à l'avant et à 55 mm sur les flancs, comme préconisé par le général Velpry, alors inspecteur des chars, qui craint les nouvelles armes antichars, qui ont commencé à apparaître en particulier lors de la guerre d'Espagne. On monte la nouvelle tourelle APX 4, qui armée d'un canon de 47 mm SA 35, ajoute enfin au char une réelle capacité antichar. La masse du véhicule passe de 28 à 31 tonnes, l'autonomie en souffre, bien qu'elle puisse atteindre 180 kilomètres à basse vitesse avec les 400 litres des trois réservoirs, mais à 20 km/h, elle n'est plus que de six heures soit 120 kilomètres. En cours de production, le B1 bis bénéficiera d'améliorations progressives, du n° 201 au 340, l'emport d'obus de 47 mm était de 62, celle de cartouches de 7,5 mm était lui de 4800 ; ils passèrent respectivement sur les suivants à 72 et 5250.

Enfin en juin 1940, les derniers exemplaires produits, reçurent un réservoir supplémentaire de 170 litres (il pourrait s'agir du n° 505 et suivants comportant un arrière modifié). »<sup>902</sup>

Les chars français remis en service furent peu utilisés et sur un front annexe. Les TD ne représentaient pas le plus gros volume de blindés engagés mais leur efficacité fut louée par leurs utilisateurs.

## L'avis des utilisateurs

De l'avis général, le TD était un bon char, bien adapté sur le plan technique à ses missions. Le seul reproche récurrent qui lui était fait était l'ergonomie de sa tourelle ouverte peu propice à la vie en char et offrant une protection moindre.

« En revanche, les Français appréciaient pleinement le tank destroyer, chasseur de char faiblement blindé, mais rapide et surtout armé de l'excellente pièce de 3 inches (3 pouces ou 76 mm). Un vieux canon de DCA reconverti en antichar. Le seul défaut est sa tourelle ouverte dans laquelle l'équipage se sent plus exposé que protégé. »<sup>903</sup>

---

<sup>900</sup> <sup>900</sup> [www.Chars-français.net](http://www.Chars-français.net)

<sup>901</sup> Voir les combats de Montcornet où ils durent faire demi-tour en pleine attaque pour se ravitailler en carburant.

<sup>902</sup> [www.Chars-français.net](http://www.Chars-français.net)

<sup>903</sup> Ferrard Stéphane, *Op. Cit.* p 99.

Mais les équipages trouvaient des parades à cet inconvénient, notamment en roulant tourelle six heures.

« Pour éviter que la poussière ne s'accumule dans les tubes, les tank-destroyers roulent tourelle inversée, le canon tourné vers l'arrière. »<sup>904</sup>

Les chars et engins blindés utilisés par les unités françaises étaient de bonnes qualités avec un bémol toutefois pour les engins à roues de la reconnaissance. Les chars avaient été conçus avec pragmatisme, de façon standardisée et connurent de nombreuses versions intégrant les leçons tirées des premiers engagements.

Mais étaient-ils compétitifs face aux chars et blindés allemands ?

---

<sup>904</sup> Bergot Erwann, *Op. Cit.* p 50.



## II : les matériels allemands

Contrairement aux Américains qui conçurent leur matériel en cherchant au maximum la standardisation et la polyvalence et donc construisirent peu de modèles différents, les Allemands conçurent leur chars en fonction du besoin du moment et des évolutions du conflit. Aussi existait-il de nombreux modèles eux-mêmes déclinés en plusieurs versions. Mais d'une manière générale, la supériorité des blindés allemands était reconnue aussi bien pour les chars que pour les engins de reconnaissance et les chasseurs de chars.

« Le tankiste allemand sait parfaitement que ses engins surclassent ceux de l'ennemi, aussi bien par le blindage que par l'armement. L'interminable bouche à feu, munie d'un frein, des Tiger, Panther ou Ferdinand, est capable de percer un blindage de 165 mm à une portée de mille mètres, grâce à son célèbre canon de 88 de 71 calibres à 1 000 m de vitesse initiale... ou à son 75 de 70 calibres, expédiant ses obus à une vitesse initiale de 935 m/s. »<sup>905</sup>

### 21 : les chars

La *Whermacht* utilisa six modèles de chars différents au cours du conflit<sup>906</sup>. Ils étaient référencés sous l'appellation de *Panzerkampfwagen*<sup>907</sup> (PZKW) assorti d'un numéro allant de I à VI. Les anglo-saxons et les français les dénommaient MARK.

Les *Panzer* I à III engagés dès le début du conflit étant dépassés et plus ou peu utilisés en 1944, seuls les *Panzer* IV à VI seront évoqués.

#### **Le *Panzer* IV**

Char de combat moyen, le *Panzer* IV fut le char allemand le plus produit au cours de la seconde guerre mondiale. Il connut de nombreuses évolutions et plus de dix versions (de A à J, certaines étant elles-mêmes divisées en sous catégories). La différence la plus notable entre les séries se situait au niveau du tube. Les *Panzer* IV de A à F étaient équipés d'un canon de 75 mm court alors que les séries suivantes avaient un canon de 75 mm long ce qui améliorait notablement leur performance de tir.

« Le projet du Pz.IV est lancé en 1930, lorsque l'OKH demande de produire un panzer de 18 tonnes maximum et pouvant rouler à 35 km/h, plusieurs prototypes voient le jour sous l'appellation VK 2001. Le développement réel commence en 1935 chez Krupp, le premier modèle (appelé Kfz 618) sort des chaînes de construction. Il est armé du Kwk 7,5 cm 37/L24. La production est lancée en 1937 sous l'appellation Panzerkampfwagen.IV Ausf.A. »<sup>908</sup>

Les unités françaises n'eurent vraiment à combattre que les trois dernières versions.

« Le Pz.IV Ausf.G : produit à 1687 exemplaires de mai 1942 à juin 1943. A partir de ce modèle la production de Pz.IV devient réellement conséquente. La principale modification se trouve au niveau du canon qui passe du L 43 au L 48, donnant encore plus de force de frappe à ce Panzer. Cette modification est faite à partir de mars 43, 1275 Ausf.G seront armés du Kwk 7,5 40/L43. De même, la tourelle voit disparaître les blocs de vision situés jusqu'alors sur les côtés devant les trappes de sorties. L'écouille du tourelleau du chef de char (Bordführer) est, elle, d'une seule pièce. Des lances pots fumigènes sont installés sur le haut de la tourelle. Des plaques de blindage additionnelles de 30 mm sont soit soudées ou boulonnées. Les tous derniers Ausf.G reçoivent les fameuses Schürzen de tourelle, l'antenne radio est montée à l'arrière gauche de la caisse.

---

<sup>905</sup> de Vernejoul Henri (général), *Op. Cit.* p 85.

<sup>906</sup> A ces six modèles, il faut ajouter les chars de fabrication tchèque intégrés en 39-40 dans les *Panzerdivisionen* et les chars de prise, notamment français.

<sup>907</sup> Littéralement véhicule de combat blindé.

<sup>908</sup> achtungpanzer : did.panzer.pagesperso-orange.fr.

Le Pz.IV Ausf.H (Sd kfz 161/2): produit à 3774 exemplaires d'avril 44 à juillet 1944. Les principales modifications concernent la transmission (invisible de l'extérieur) la boîte ZZG 76 est remplacée par la boîte de vitesses ZZG 77. Le blindage est désormais de 80 mm, le tourelleau du chef de char peut être équipé d'un MG monté sur un système démontable pour assurer la lutte antiaérienne. Les Schurzen sont désormais montées en standard y compris celles protégeant les côtés de la caisse. Les blocs de vision du conducteur et tireur MG /radio disparaissent. Les galets de retour sont désormais en acier, les barbotins sont modifiés et ont leurs rayons évidés. La Zimmerit (pâte anti-magnétique) est désormais appliquée systématiquement en usine.

Le Pz.IV Ausf J : produit à 1758 exemplaires de juin 1944 à mars 1945. Les principales modifications concernant ce Panzer sont minimales. La plus visible étant la suppression du bloc moteur électrique (placé juste à côté de l'échappement), en effet la tourelle est désormais à rotation manuel à 2 vitesses. La place gagnée, par cette suppression, permet d'installer un réservoir supplémentaire portant la capacité totale de 470 litres à 680 litres. Les galets de soutien passent à trois au lieu de quatre. Le pot d'échappement unique est modifié, les 2 sorties sont séparées et presque verticales. Les Schurzen en acier doux sont désormais grillagées (système "Toma"), les systèmes d'attaches sont également modifiés.

Le Pz.IV sera le seul Panzer allemand à être construit du début du conflit jusqu'à la fin. C'est le cheval de bataille des Panzertruppen. »<sup>909</sup>

Les Panzer IV pesaient de vingt et une à vingt-cinq tonnes pour les dernières versions. L'équipage était de cinq hommes pour tous les modèles, ses performances étaient les suivantes :

« Vitesse tous terrains tous modèles : 16 à 20 Km/h

Tous modèles : vitesse sur route 30 à 32 km/h.

Ausf.A à F1 autonomie route/ tous terrains : 200/130 kms ;

Ausf.F2 à Ausf.H autonomie route/tous terrains : 210/130 Kms ;

Ausf.J autonomie route/tous terrains : 300/180 Kms »<sup>910</sup>

Si le Panzer IV fut le plus employé, il n'était pas le plus redouté et est moins célèbre que le *Panzer V Panther*.

### **Le Panzer V Panther**

Construit en réaction à l'apparition du T 34 soviétique sur le champ de bataille, le *Panther* est considéré comme le meilleur char allemand, voire meilleur char, de la seconde guerre mondiale. Il était redouté des armées alliées.

« Un nouveau tank, le Mark V, vient de faire son apparition sous le nom de "Panthère". Mêmes poids, puissance et vitesse que le Mark III, blindage analogue à celui du Mark VI, et canon 75 mm à grande rapidité de tir. Le "Panthère" est destiné à devenir l'engin de base des Divisions blindées. Lorsque la production sera suffisante, il remplacera les Mark III, et IV. Son blindage frontal est le plus épais que l'on connaisse actuellement : épaisseur utile, 136 mm Ses côtés, par contre, sont relativement vulnérables. Les canon de 75 mm Pak 43 dont il est armé est considéré comme le canon le plus efficace en pouvoir perforant – supérieur au canon de 88 mm du Mark VI (Tigre). »<sup>911</sup>

Comme pour le *Panzer IV*, il y eut différentes versions du Panther, les modèles s'améliorant au fur et à mesure de la prise en compte des enseignements des combats.

« L'origine du Panther est l'apparition sur le front est du T.34 en 1941. Guderian et ses officiers demandent la création d'urgence d'un Panzer pouvant lutter à armes égales contre ce blindé. Certains vont même jusqu'à penser faire une copie pure et simple du T.34.

Le Wa.Pruf.6 lance l'élaboration du Panther très rapidement auprès de deux firmes : DAIMLER-BENZ et MAN, avec comme objectif un Panzer de 30 tonnes armé du canon 7.5 Cm L/48 et blindé au minimum à 60 mm Grâce à un effort colossal, des plans sont rapidement tirés, le projet prend le nom de VK. 3002.

---

<sup>909</sup> *Idem.*

<sup>910</sup> *Idem.*

<sup>911</sup> Armée 'B' État-Major 3ème Bureau, Note de Service N° 178/3/s, *Op. Cit.* p 3.

Le Panther de la firme DAIMLER-BENZ ressemble quasiment au T.34, il est même motorisé avec un moteur Diesel. Toutefois, c'est le projet des usines MAN qui est retenu. Hitler demande à ce que le canon soit remplacé par le 7.5 Cm KwK 42 L/70 plus puissant mais aussi plus lourd, ainsi qu'un accroissement du blindage qui doit être de 80 mm en tourelle. En conséquence, le moteur est également changé pour pouvoir faire avancer le Panther, du modèle MAYBACH HL 210 on passe au MAYBACH HL 230. Devant l'urgence de la situation sur le terrain, deux nouvelles firmes sont lancées sur le projet (MNH et HENSCHEL).

Le premier modèle de Panther sorti des chaînes est nommé Panzerkampfwagen V Ausf.D, les premiers exemplaires sortent en novembre 1942 mais dès leurs sorties de nombreux défauts apparaissent. Ils sont tous rappelés pour effectuer des modifications à savoir : les bandages caoutchouc des galets ne tiennent pas, il faut y remédier en doublant le nombre de boulons de 16 à 32 (juin 1943). Le moteur chauffe, on y remédie en modifiant les sorties d'échappement. [...]

En mars 1944, un nouveau et dernier modèle de Panther voit le jour, appelé Panzerkampfwagen V Ausf.G. Ce sera le modèle le plus construit. Là encore quelques modifications extérieures sont bien visibles. Sur le dessus de la tourelle, montage d'un lance grenade (Nahverteidigungswaffe) pour la défense rapprochée. Sur les modèles tardifs, le masque du canon est modifié afin d'empêcher les obus ricochant sur ce masque de pénétrer par le dessus de la caisse, les flancs de la tourelle sont d'une seule pièce ce qui la rend plus lisse. Sur la caisse plus de bloc de vision pour le pilote, il a désormais pour lui seulement un épiscopes rotatif, les trappes des pilotes et radio/tireur s'ouvrent désormais sur un plan vertical et latéralement sur un axe fixe. Les flancs de caisse sont désormais d'une seule pièce et plus grands (plus de décroché sur l'arrière). On trouve sur les modèles tardifs plusieurs modifications : une rehausse sur un des deux ventilateurs arrière, déplacement de l'écouvillon de nettoyage du canon sur le dessus des sorties d'échappement. Ces mêmes échappements sont modifiés et possèdent d'imposants cache-flammes cylindriques (septembre 1944), des jantes acier sont montées (septembre 1944). »<sup>912</sup>

Le *Panther* était manœuvré par cinq hommes d'équipage et ses principales caractéristiques techniques étaient les suivantes :

« **Armement** : un canon de 7.5 Cm KwK 42 L/70 approvisionné à 82 coups (64 pour les Befehl) - 3 MG 34 (un coaxial, un en caisse et un antiaérien pour les Ausf.A et G) - 2 MG 34 pour le Panther Ausf.D (un coaxial et un embarqué). [...]

**Blindage** : minimum 40 mm ; maximum 110 mm

**Poids** : 44,8 tonnes [...]

**Moteur** : MAYBACH HL 230 P30 à 12 cylindres en V, refroidi par eau, développant 700 chevaux à 3000 tr/mn.

**Performances** : Vitesse sur route 55 km/h, tous terrains : 30 km/h ; autonomie (route) 250 km, (tous terrains) 100 km ; obstacle vertical : 0,90 m ; coupure franche 2 m 45 ; pente 30 %. »<sup>913</sup>

Avec ses quarante-quatre tonnes, c'était un char lourd mais il était dépassé dans ce domaine par les tigres.

## Les Panzer VI Tiger et Königstiger

Souvent confondu avec le *Panzer IV* dont la silhouette était proche, le *Tiger I* était à l'origine un char de rupture mais les performances de son canon de 88 en firent rapidement la terreur des tankistes alliés et en premier lieu des Soviétiques.

« Dès 1937, le Waffenamt est chargé de se pencher sur un programme de char dit de rupture. Il doit être supérieur au Panzer IV qui sera à moyen terme le Panzer des Panzertruppen. La firme Henschel est chargée de concevoir un Panzer de plus de 30 t et armé du canon de 7,5 cm. Deux prototypes sont alors assemblés : le DW 1 et DW 2 (Durchbruchwagen). Le projet reste en attente et est repris en 1938, il est prévu de sortir des chaînes de production huit exemplaires basés sur le DW 2. Ce nouvel engin prend la dénomination VK 3001 (H) (Volkkettenkraftfahrzeug le H pour Henschel).

Les premiers mois de la guerre font comprendre à OKW que le Pz. III et le Pz.IV sont "un peu" démunis face à certains blindés adverses (tels les B1.Bis français ou les fameux T.34). Le programme est donc relancé et Henschel

---

<sup>912</sup> achtungpanzer: did.panzer.pagesperso-orange.fr.

<sup>913</sup> *Idem.*

sort le VK 3601 (H), le 7,5 cm est écarté au profit du fameux 8,8 Cm qui a déjà largement marqué la conscience des Alliés ayant croisé les trajectoires de ses obus. [...]

Le canon est désormais le 8,8 cm 36/L 56 et l'épaisseur du blindage sera nettement améliorée faisant grimper de 10 tonnes le poids limite fixé par le cahier des charges. La suspension et le train de roulement sont totalement novateurs, les grands galets (8 paires) étaient disposés en quinconce afin de diminuer la pression exercée au sol par les larges chenilles. Ces mêmes chenilles devront être retirées des engins en cas de transport ferroviaire pour être remplacées par un jeu de chenilles plus étroites.

Le Bordführer possède une coupole comportant 5 fentes, une trappe est présente sur le toit de la coupole ainsi qu'un extracteur de fumée. La tourelle est spacieuse et protégée par un épais mantelet à l'avant. Une grosse trappe circulaire est positionnée à l'arrière, elle est utilisée pour évacuer les douilles mais aussi le personnel. Une autre trappe située à l'arrière gauche sert aux tirs au pistolet. Un point noir et de taille, si le moteur du Tiger ne fonctionne pas, la tourelle est pivotée à la manivelle, soit 720 tours exactement. On imagine sans mal le stress en cas d'avarie moteur en plein combat. Trois lances-pots fumigènes sont également installés de part et d'autre de la tourelle.

La caisse est également spacieuse et munies de deux trappes sur l'avant (destinées au conducteur et au radio). Une cloison sépare le compartiment de combat du compartiment moteur. Ce Panzer prend alors l'appellation définitive de PzKpfw.VI Tiger, la production démarre doucement en août 1942, à raison de 20 exemplaires par mois. [...]

En janvier 1944, les galets de roulement sont changés et deviennent pratiquement tout acier, seul un anneau de caoutchouc est insérer dans chaque galet afin de donner un minimum de confort et de limiter l'usure prématurée des galets. Cette modification entrainera la suppression des 4 galets externes. Un lance-grenade (Nahverteidigungswaffe) est installé sur le toit de la tourelle, il prend la place de l'évacuateur de fumée.

Entretemps, le Tiger s'est imposé en Russie comme un véritable prédateur à blindés. L'immensité des paysages russes favorise nettement l'incroyable allonge du 8,8 cm. Que ce soit à Koursk, à Tarnopol, en Ukraine dans les courtes offensives mais surtout dans la défensive, le Tiger se taille une part de lion. Son efficacité sera moindre toutefois durant la campagne à l'ouest (Normandie) et au sud (Italie), le terrain se prêtant nettement moins bien à l'allonge du tube de 8,8 cm. A l'ouest, la chevauchée de Wittmann<sup>914</sup> sera quasiment le seul grand fait d'armes des Tiger, y ajouter toutefois les terribles combats menés sur la cote 112. Son blindage sauvera plus d'une fois la vie des membres de l'équipage !

Nombre de Panzer IV détruits seront rapidement comptabilisés comme des Tiger, son nom sera souvent synonyme d'épouvante chez les Alliés. Dès qu'un Tiger est repéré, un intense bombardement d'artillerie a lieu, suivi la plupart du temps par des attaques aériennes. Mais c'est sur l'Ost front qu'il comptabilisera le plus de victimes, étant en plus grand nombre que sur les autres fronts ! »<sup>915</sup>

Le Tiger I était donc redoutable et redouté même si sa principale qualité qui était l'allonge et la précision de son tube le servait moins sur le théâtre ouest européen et en particulier dans le bocage normand. Il était toutefois vulnérable sur certains points.

« Le Tigre, super-tank de 60 tonnes, puissamment blindé et armé, fut construit pour écraser les dispositifs de défense alliés et pour frayer un passage à des tanks plus légers et plus mobiles. C'était un vrai tank ; à tourelle tournante. Le premier tank détruit (Tigre) l'a été par eux tirailleurs français en Tunisie, avec un canon de 37. D'une distance de 200 mètres, ils firent sauter une chenille, les Russes signalent qu'en de rares occasions, leurs tanks légers, armés de canon de 45 mm. ont endommagé des Tigres et que leurs fantassins en ont incendié avec des grenades et des cocktails Molotov. Ce sont là des cas d'exception. Ce qui est intéressant, c'est la vulnérabilité des Tigres, pesants et peu maniables, au tir d'enfilade venant de batteries d'artillerie légère et moyenne. Leurs chenilles sont vulnérables aux mines. En somme, le Tigre n'est pas devenu, comme l'espéraient les Allemands, un grand engin de combat. »<sup>916</sup>

Ces commentaires sont très partiels car même si le Tiger I avait quelques défauts, il n'en demeurait pas moins un char très efficace lorsqu'il était utilisé par des équipages aguerris (ce qui était de moins en moins le cas à la fin du conflit) du fait de ces caractéristiques hors normes pour l'époque :

---

<sup>914</sup> Il s'agit du combat de Villers-Bocage, le 13 juin 1944, au cours duquel le *Hauptsturmführer* (capitaine) Mikael Wittmann détruisit à lui seul quatorze chars et une quinzaine de transport de troupe et deux canons anti-chars britanniques, il est vrai très mal postés.

<sup>915</sup> Achtungpanzer : did.panzer.pagesperso-orange.fr.

<sup>916</sup> Armée "B" État-Major 3ème Bureau, Note de Service N° 178/3/s, *Op. Cit.* p 6.

« Equipage : 5 hommes

Armement : un canon de 8.8 Cm KwK 36L/56 approvisionné à 92 coups ( 66 pour les Befehl.Pz. ) - 2 MG.34 (un coaxial et un en caisse - 3920 coups embarqués) pour le Tiger Ausf.H - 3 MG.34 (un coaxial, un en caisse et un antiaérien - 4500 coups embarqués) pour le Tiger Ausf.E . Optique de visée : Tzf9b (Ausf.H) puis Tzf9c (Ausf.E)

Blindage : minimum 26 mm ; maximum 110 mm

Poids : 55 tonnes [...]

Moteur : MAYBACH HL 210 P45 puis HL 230 P45 à 12 cylindres en V, refroidi par eau, développant 700 chevaux à 3000 tr/mn.

Performances : Vitesse sur route 38 km/h, tous terrains : 20 km/h ; autonomie (route) 110 km, (tous terrains) 60 k ; obstacle vertical : 0,80 m ; coupure franche 1m 80 ; pente 35 %. »<sup>917</sup>

Le *Tiger I* était un char lourd de plus de cinquante tonnes, la version suivante l'était encore plus. En effet le *Tiger II* ou *Königstiger* pesait plus de soixante tonnes.

« On pensait que le rythme d'avancement technologique rendrait n'importe quelle conception de char obsolète d'ici un an. Donc un remplacement a été ordonné en mai 1941, avant même l'arrivée du Tigre I et du Panther et avant l'opération Barbarossa. Un an plus tard, les deux concurrents du programme tigre furent invités à voir plus grand. Leurs nouveaux projets évolua à partir du tigre, mais en adoptant le blindage incliné du Panther, porté à 150 mm (5,9 po) et équipé d'une nouvelle tourelle avec un masque étroit, inspiré de l'expérience du champ de bataille, équipé, sans doute, le meilleur canon de la guerre. Les ingénieurs allemands savaient qu'ils avaient construit le champion absolu et incontesté du champ de bataille. Les propagandistes du troisième Reich ont été ravis, le nommant « Königstiger », du Bengale ou tigre Royal. Conception de prototype VK 45.02 Porsche Tiger utilisant Porsche VK 45.02, plan original, modèle de tourelle arrière.

Les origines de Panzerkampfwagen Tiger Ausf.B, nom de code Sd.Kfz.182, remontent au lancement de programme de char lourd en 1937. Deux constructeurs participèrent à l'appel d'offre pour le Tiger, Porsche et Henschel. Le projet Henschel aboutit au Tiger Ausf.E, mais Porsche obtint également un contrat dans un premier temps. Ce dernier construisit le Tiger(P) et le chasseur de char Ferdinand. Les deux prototypes tigre étaient équipés d'une tourelle (et Canon) de Krupp. 1482 tigres ont été produits jusqu'en 1944. [...] Le tigre fut engagé en Tunisie, en Italie, en France, au Pays-Bas, en Allemagne, en Russie et en Europe de l'est et s'est révélé être un adversaire redoutable et inébranlable pour membres l'équipage alliés.

Mais, après la bataille de Koursk, à l'été 1943, les Russes ont dévoilé le SU-152, chasseur de chars comme le SU-85, le T-34/85 et l'IS-2, qui étaient tous capables de détruire le tigre. L'ordre est venu en janvier 1943 pour une version du tigre capable de transporter le nouveau L/71 de Rheinmetall KwK 43 88 mm (3,46 po) Canon, trop long pour la tourelle Krupp initial. Les spécifications ont également demandé 150 mm (5,9 po) de blindage à l'avant et de 80 mm (3,15 po) sur les côtés. Porsche et Henschel ont été contractés. [...]

Henschel obtint le contrat pour le successeur du tigre, officiellement appelé le Panzerkampfwagen Tiger Ausf.B. Trois prototypes de pré-série (V1, V2, V3) furent construits en novembre 1943. La production en série commença en décembre 1943, à l'usine de Kassel, pour une commande de 1 500 tigres II. »<sup>918</sup>

Les dimensions du *Königstiger* étaient peu communes pour l'époque comme les caractéristiques techniques ci-dessous le montrent.

« Dimensions (L-l-h) : 6.40 x 3.75 x 3.09 m

Poids total en ordre de bataille : 69.8 t

Équipage : 5

Armement : 88 mm KwK43 L/71, 86 obus

2 ou 3x 7.9 mm MG 34, 5800 cartouches

Propulsion : V12 Maybach HL230 P30, gazoline, 690 hp (515 kW)

Vitesse (sur route – tous terrains) : 41.5 km/h – 20 km/h

Autonomie: (sur route – tous terrains) : 170 km – 120 km

Production totale : 492. »<sup>919</sup>

---

<sup>917</sup> [achtungpanzer: did.panzer.pagesperso-orange.fr](http://achtungpanzer.did.panzer.pagesperso-orange.fr).

<sup>918</sup> <http://www.tanks-encyclopedia.com>

<sup>919</sup> *Idem*.

Son poids important et sa faible autonomie faisaient du *Königstiger* un char essentiellement défensif car, lent, il ne pouvait pas se lancer dans de grandes offensives devant se reconstituer en carburant très fréquemment (consommation : 600 L/100 km en route et 900 L/100 km en tout terrain).

Les modèles de chars étaient nombreux et leurs performances avérées même si la situation tactique ne leur permettait pas toujours d'exploiter complètement leur potentiel. Le temps des grandes offensives était révolu sur le front de l'ouest et les chars voyaient leur rôle réduit tout comme les engins de reconnaissance d'ailleurs.

## **2 : les engins de reconnaissance**

Durant les premières années du conflit, la reconnaissance était à la pointe des *Panzerdivisionen*. L'ambiance étant à l'offensive, il leur fallait aller vite et loin en contournant l'ennemi le plus souvent possible. Les engins de reconnaissance étaient donc légers et peu armés. Mais à partir de 1943 la situation changea et les engagements se durcirent pour les unités de reconnaissance.

« Les missions incombant aux unités de reconnaissance (Aufklärungs-Abt.) sont de plus en plus dures, et le temps des grandes avancées étant terminées, les Pz Aufklärung Abteilungen voient leur rôle modifié. Elles étaient déjà largement utilisées comme unités combattantes, elles le seront dorénavant beaucoup plus. Les motocyclistes disparaissent quasiment des Kien et sont remplacées par des Kubelwagen et des Sd.Kfz.250. Une nouvelle série de véhicules de reconnaissance est lancée, c'est la version Sd.Kfz. 234. Ces engins sont construits sur châssis 4 essieux (8 roues) mais avec une caisse monocoque. Ils sont plus bas que les anciens Sd.Kfz. 231, c'est la firme Bussing Nag qui se charge du développement. Un nouveau moteur est monté, un V12 diesel, une nouvelle caisse est conçue par Daimler Benz (caisse appelée Ark). La firme Schichau s'occupe quant à elle de l'élaboration des tourelles. Les conditions qui doivent être réunies pour ce véhicule sont : un blindage de 30 mm, un poids total de maximum 10,5 tonnes, une meilleure autonomie, celle-ci passe à pratiquement 1000 kms ! et une vitesse maximale de 85 km/h. La première de ces nouvelles versions est le Sd.Kfz. 234/2 (le fameux "Puma"). Il est équipé d'une tourelle bien profilée armée d'un canon de 5 Cm KwK 39/1 muni d'un "saukopf" (55 coups) et d'un MG.42 (2850 coups). Son équipage est de 4 hommes, les premiers essais débutent en juillet 1942. La production commence en septembre 1943, 101 exemplaires sortiront des chaînes (7 en 43 et 94 en 44). Ce magnifique véhicule démontrera ses excellentes performances jusqu'à la fin de la guerre. [...]

Une autre version est produite à compter du mois de juin 1944 à hauteur de 200 exemplaires (163 en 44 et 37 en 45). Le Sd.Kfz.234/1 est armé d'un canon de 2 cm (250 coups) installé dans une tourelle grillagée à ciel ouvert armée également d'un MG.42 coaxial. La tourelle est équipée sur le dessus d'un châssis métallique grillagé afin de protéger l'équipage des grenades. Afin d'avoir un soutien feu plus conséquent, une version armée du 7,5 KwK 51/L24 et d'un MG.42 coaxial est produite à 88 exemplaires (1944 uniquement). Il s'agit tout simplement de la version améliorée de l'ancien Sd.Kfz. 233, elle est appelée Sd.Kfz. 234/3. »<sup>920</sup>

Les unités blindées françaises eurent peu souvent maille à partir avec les reconnaissances allemandes qui faisaient de la couverture ou de la flanc-garde. Lors de leur progression, outre les chars, elles se heurtèrent plus souvent aux chasseurs de chars et aux canons d'assaut.

## **3 : les chasseurs de chars et canons d'assaut**

Comme leurs adversaires, les allemands développèrent, au cours du conflit, des engins aux missions particulières comme la lutte anti-chars et l'accompagnement de l'infanterie. Les canons d'assaut et les chasseurs de chars répondaient à ces missions.

---

<sup>920</sup> achtungpanzer: did.panzer.pagesperso-orange.fr.

## Les canons d'assaut

Conçus à l'origine comme engin de soutien de l'infanterie les canons d'assaut se transformèrent en armes anti-chars sous le poids des circonstances. Ils ne pouvaient pas tirer en roulant mais étaient appréciés des fantassins confrontés au *Sherman*.

« Les canons d'assaut tirent seulement sur des objectifs visibles. Postée la plus efficace : 8.900 yards. Les canons ne tirent jamais en marche, pour diminuer le risque majeur de manquer l'objectif et finalement perdre le canon.

Les prisonniers de guerre affirment que, bien que les tanks Sherman soient la terreur des fantassins, les canons d'assaut employés contre eux sont efficaces, lorsque la portée est satisfaisante. »<sup>921</sup>

C'était particulièrement vrai pour deux d'entre eux : les *Sturmgeschütz (StuG) III* et *IV*.

### *Le StuG III.*

Avec plus de 10 500 exemplaires construits à la fin de la guerre, le StuG III est le blindé allemand le plus produit durant la seconde guerre mondiale. Simple de conception et facile construire, il présentait un excellent rapport qualité/prix. Comme le Panzer IV, il eut de nombreuses versions (de A à G) tout au long du conflit, chaque nouvelle version étant une amélioration de la précédente tenant compte des leçons des engagements passés. La version la plus nombreuse et la plus récente fut le StuG III Ausf.G dont 7893 (7720 modèles d'origine et 173 conversions) exemplaires sortirent des usines allemandes.

« Suite aux expériences de la 1<sup>o</sup> G.M, de nombreux officiers du Heer et notamment ceux de l'infanterie désirent avoir un appui feu permanent lors de la progression de leurs troupes. Cet appui feu est nécessaire lors des rencontres ; en cours de progression ; d'obstacles fortifiés nécessitant un appui feu immédiat. En 1936, l'O.K. W ordonne le développement d'un engin blindé d'appui armé du canon Stuk 7.5 37L/24, canon qui arme à cette époque le Pz. IV, c'est Daimler Benz qui se lance dans l'étude de cet engin. En 1937, les 5 premiers prototypes sortent des chaînes, basés sur le châssis du Pz. III Ausf.B. [...] Ces engins sont très caractéristiques du fait de la suspension particulière et complexe et des deux trappes de visite circulaires situées sur la face avant du blindé. Ces prototypes donnent satisfaction lors des essais, il est décidé de lancer la production en janvier 1940, en modifiant quelque peu le blindé. Ce nouvel engin est baptisé StuG. III Ausf.A, rapport au châssis employé du Pz. III, plus simple. Il n'existe pas de StuG.I ou II ! [...]

Le StuG.40 Ausf.G : le Sturmgeschütz le plus construit : 7720 exemplaires ! La pierre angulaire défensive des unités allemandes.

Ce StuG a été produit de décembre 1942 à mars 1945, il reçoit de nombreuses modifications durant cette longue période. Les principales modifications sont faites sur la casemate. Les flancs du compartiment de combat sont désormais rectilignes, celui-ci gagne en espace intérieur, l'imposante "cheminée" du ventilateur disparaît totalement (à noter qu'un modèle intermédiaire a existé, un ventilateur est présent sur le toit mais il est beaucoup moins proéminent que celui de l'Ausf.F8.). Le ventilateur est installé sur la face arrière de la casemate (désormais plate), le chef de char bénéficie d'un tourelleau circulaire pouvant pivoter sur lui-même à 360° (au début). Un MG est monté (décembre 1942) sur le toit de la casemate, avec un bouclier de protection rabattable. En février 1943 les plaques de blindage additionnel n'existent plus, ce n'est plus qu'une seule et unique plaque de blindage de 80 mm. Après mars 1943 les deux orifices de l'épiscopes du conducteur sont obturés, les Schürzen sont montées en usine à partir de juin 1943. En février 1944 nouveau masque de canon appelé "saukopfblende", ce masque de canon plus fluide dévie mieux les obus que le gros masque trapézoïdal des précédents modèles. En juin 1944 installation d'un MG coaxial dans ce même masque de canon. Apparition des galets de retour métallique en novembre 1944. Il faut ajouter également et c'est valable depuis les modèles Ausf.C/D (certains) que les équipages ajoutent sur la face avant du StuG. (au-dessus du poste de pilotage et du tireur) des compléments de blindage à base de béton grillagé, de plaques d'acier ajoutées ... Le tourelleau du chef de char sera par la suite fixe et celui-ci présentant une face trop verticale se verra muni d'un déflecteur.

---

<sup>921</sup> Armée 'B' État-Major 3ème Bureau, Note de Service N° 178/3/s, *Op. Cit.* p 4-5.

La Zimmerit est présente sur les StuGe., appliquée de type gaufrée sur les StuGe des usines Alkett et de type damiers pour ceux des usines Miag. Le MG de toit sera par la suite autocontrôlé de l'intérieur (comme les Hetzer) et muni d'un petit bouclier en V, le chargeur ne contient par contre que 50 cartouches. »<sup>922</sup>

Ses principales caractéristiques étaient les suivantes

« Equipage : 4 hommes

Armement :

Ausf.F8 à Ausf.G : un canon de 7,5 cm 40 L/48 (44 coups pour l'Ausf.G : 54 coups), une MG. de 7.92 mm sur le toit (600 coups). Modèles tardifs : une MG coaxial 7.92 mm installée dans le Saukopf en plus de la MG embarquée.

Blindage :

Ausf.F8 à G : minimum 30 mm maximum 80 mm.

Poids :

Ausf.G : 23,9 Tonnes.

Pression au sol :

Ausf.F à Ausf.G : 0,96 Kg/cm<sup>2</sup>.

Puissance massique :

Ausf.G : 12,6 ch/tonne.

Moteur :

Ausf.B à Ausf.G: Maybach HL 120 TRM - 12 cylindres en V à essence, refroidi par eau, développant 300 ch a 3000 tr/mn

Performances :

Vitesse tous terrains tous modèles : 24 Km/h

Tous modèles : vitesse sur route 40 km/h.

Ausf.A à F1 autonomies route/ tous terrains : 155/95 kms.

Obstacle vertical (Tous modèles) : 0.60 mètres ; pente (tous modèles) 30 % ; coupure franche 2.30 m »<sup>923</sup>

La mission du *Stug III* étaient à l'origine l'accompagnement de l'infanterie, celle du *Stug IV* fut dès sa conception la lutte anti-chars.

### *Le Stug IV*

Conçu à la fin de la guerre, le *Stug IV* n'eut qu'une seule version même si celle-ci connut des modifications en cours de production.

« Devant la recrudescence des bombardements alliés sur les usines de production allemandes et le sort des armes qui commencent sérieusement à basculer du mauvais côté, Hitler lors d'une première conférence datée du 19/22 août, veut que l'on adapte la superstructure du StuG. III sur le châssis du Panzer IV. Lors d'une nouvelle réunion le 7 décembre 1943, le projet est adopté définitivement (après modification des premiers prototypes).

En effet, ces deux éléments combinés donnent un canon d'assaut un châssis largement éprouvé par les campagnes et le canon de 7,5 cm embarqué à bord des Pz IV et StuG 40 a fait depuis un moment ses preuves.

Il est donc décidé très rapidement de mettre en chantier ce nouvel automoteur, trente et un châssis de Pz IV des usines Daimler-Benz sont détournés à ces fins à la fin du mois d'août 1943.

La superstructure toutefois n'est pas absolument identique à celle du StuG. III existante (celle des Ausf.F et F8 pour être plus précis), cette dernière est aménagée sur ces exemplaires. Le châssis du Pz IV étant nettement plus long que celui du Panzer III, rappelons qu'il possède huit galets de roulement. Le Pz III n'en possède que six. Un grand panneau incliné en acier est monté sur l'avant du canon d'assaut, le pilote n'a à sa disposition qu'un bloc de vision dans ce panneau. Son poste est d'ailleurs beaucoup plus en avant que son homologue sur StuG III. L'avant des deux côtés du compartiment de combat est rallongé vers l'avant afin de combler le nouvel espace créé. Seules les chenilles ne sont pas standard à celles du Pz IV, puisqu'elles ont 56 cm de large, ce qui est exceptionnel.

Ces premiers prototypes ne conviennent pas et surtout nécessite trop de travail pour adapter les deux ensembles. Il est donc décidé de ne pas toucher au compartiment de combat du StuG III existant et de seulement rajouter un gros bloc carré blindé à l'avant gauche du StuG. Cet ajout est le poste de pilotage qui est muni sur son sommet de deux évêques. Les trappes d'accès à la transmission à l'avant sont donc de nouveau accessibles. Le canon d'assaut est désormais assemblés dans les usines de Krupp-Gruson.

---

<sup>922</sup> achtungpanzer: did.panzer.pagesperso-orange.fr.

<sup>923</sup> *Idem.*



Comme le StuG III, le StuG IV bénéficiera des améliorations ou simplifications amenées au châssis du Panzer IV. On peut citer la suppression d'un galet de retour sur les quatre existants. Ces galets sont désormais tout acier. La modification du pot d'échappement qui est remplacé par deux tubes verticaux. La superstructure est également améliorée, avec l'ajout d'un MG télécommandé de l'intérieur sur le toit (Rundumfeuer MG), ajout également du Nahverteidigungswaffe (permettant de tirer des grenades de nombreux types avec un lance-fusées). Cinq points d'ancrage pour une chèvre (petite grue) sont également ajoutés sur le toit du compartiment de combat. [...]

Il est également recouvert de pate Zimmerit. [...]

Équipage : 4 hommes

Armement : un canon de 7,5 cm 40 L/48 (63 coups). Une MG de 7.92 mm sur le toit (600 coups).

Blindage : minimum 30 mm maximum 80 mm

Poids : 23 Tonnes

Pression au sol : 0,8 Kg/cm<sup>2</sup>

Puissance massique : 13,2 ch/tonne

Moteur : Maybach HL 120 TRM - 12 cylindres en V à essence, refroidi par eau, développant 300 ch à 3000 tr/mn

Performances : Vitesses (route) 38 Km/h (tous terrains) 24 Km/h. - Autonomies route/ tous terrains : 210/130 kms.

Obstacle vertical : 0.60 mètres ; pente : 30 % ; coupure franche 2.30 m. »<sup>924</sup>

Les Stug III et IV étaient des canons d'assaut que les circonstances transformèrent en chasseur de chars. D'autres blindés furent conçus, dès l'origine pour le combat anti-char.

## Les chasseurs de chars

Les chasseurs de chars allemands étaient construits à partir de châssis de chars. Comme c'était des chasseurs, leur nom commençait par *Jagd*<sup>925</sup> suivi dont nom du char duquel ils étaient dérivés. Les équipages de blindés français furent confrontés aux *Jagdpanzer IV*, au *Jagdpanther* et au *Jagdtiger*.

### *Le Jagdpanzer IV*

« Au cours des premiers combats, sur le front est, face aux T.34 et KV.1, l'armée allemande se rend vite compte qu'il faut trouver un Panzer supérieur au StuG.III pour contre-balancer la puissance des chars Russes. Les Pz III et Pz IV s'avérant un peu juste. Dès la fin 1942, un projet de construction est mis en route concernant un chasseur de char automoteur bien armé et blindé ne devant pas dépasser les 24 tonnes sur la base de l'excellent châssis du Pz IV et armé du canon de 7,5 Cm Kwk/L70, ce canon malheureusement sera destiné en priorité au Panther qui commence à entrer en production. Trois prototypes voient le jour en janvier 1944, ils sont armés du 7,5 Cm Kwk 39L/48 et sont appelés Jägdpanzer.E39, répondant aux exigences demandées, c'est la société VOMAG qui construit ce Jägdpanzer qui prend la dénomination de Jägdpanzer.IV, la production est alors lancée.

Ce Jägdpanzer.IV est particulièrement bas et blindé correctement, son canon est équipé d'un frein de bouche et de deux orifices en facade avant (fermés par des volets blindés) permettant de tirer avec les 2 MG l'équipant. Il emporte 79 coups pour le canon et 600 pour les MG. Une des principales caractéristiques des premiers modèles est que les bords formant la façade avant et les côtés de la casemate sont arrondis, ces bords deviendront très rapidement droits par la suite pour faciliter la fabrication de ces Panzer. À partir de mars 1944, le frein de bouche disparaît ainsi que les trappes de tir à l'avant, le blindage passe de 60 mm à 80 mm, des Schürzen (jupes) sont montées sur les côtés et la Zimmerit est régulièrement appliquée sur toutes les faces verticales. Un poste radio de type FuG.5 est embarqué dans chaque Jägdpanzer.

Le Jägdpanzer.IV sera un blindé très fiable. Son canon est changé en aout 1944 et est remplacé par le 7,5 cm Kwk 42L/70 qui a le désavantage d'être très long mais d'être très efficace au combat. Le nombre de coups emportés passe alors à 55, et un seul MG est embarqué, approvisionné à 600 coups. Ce changement d'armement ainsi que le renforcement du blindage amènent toutefois un surplus de poids que le Jägdpanzer "encaisse" mal. En septembre 1944, 1 galet de retour est supprimé sur les 4 existants jusqu'alors. Un nouveau modèle de Jägdpanzer.IV voit le jour, celui-ci est construit par la société Alkett. Ce modèle est construit en même temps que celui de Vomag, les modèles

---

<sup>924</sup> achtungpanzer: did.panzer.pagesperso-orange.fr.

<sup>925</sup> Chasse se dit JAGD en Allemand.

prennent alors la dénomination suivante : pour celui de Alkett : Pz IV/70 (A) ou également sous le nom de Zwischenlösung (solution intermédiaire), et pour le modèle de Vomag : Pz IV/70 (V).

Le Zwischenlösung est très caractéristique car sa casemate est nettement plus haute de 50 cms par rapport au Pz IV/70 (V). Il est également fréquemment équipé du système de protection de type Thoma (jupes en treillis métallique ayant le même but que les Schürzen). Il emporte 60 coups. Ce rehaussement de casemate n'améliore pas le poids du Jagdpanzer ! L'ensemble casemate/canon étant placé vers l'avant, le Panzer se déplace en se dandinant d'avant en arrière ce qui le fera surnommer "le canard de Guderian". Pour pallier ce handicap, le Pz IV/70 (V) se voit monter des roues en acier sur les 2 premiers trains de roulement et 4 sur le Jagdpanzer.IV/70 (A) les galets acier supportant mieux le surplus de poids. Le handicap sera toujours présent toutefois. La longueur du canon sera un autre handicap, surtout dans les endroits étroits, il faut bannir absolument son intervention en zone urbaine par exemple. »<sup>926</sup>

Ces caractéristiques techniques étaient les suivantes :

« Équipage : 4 hommes - 1 homme en plus sur ceux de Commandement (Befehlpanzer).

Armement :

Jagdpanzer.IV : canon de 7,5 Cm KwK 39L/48 - 2 MG puis 1 MG. 7,92 Cm

Jagdpanzer.IV (V) et (A) : canon de 7,5 Cm KwK 42L/70 - 1 MG 7,92 Cm

Blindage :

Jagdpanzer.IV minimum 10 mm ; maximum 60 mm.

Jagdpanzer.IV (V) et (A) : minimum 10 mm ; maximum 80 mm

Poids :

Jagdpanzer.IV : 24 tonnes - Jagdpanzer.IV (V) : 25 tonnes 800 - Jagdpanzer.IV (A) : 28 tonnes

Pression au sol : 0,85 kg/cm<sup>2</sup>

Puissance massique :

Jagdpanzer.IV : 12,5 ch/tonne - Jagdpanzer.IV (V) : 11,62 ch/tonne - Jagdpanzer.IV (A) : 10,71 ch/tonne

Moteur : Maybach HL 120 TRM 12 cylindres en V essence, refroidi par eau, développant 300 ch à 3000 tr/mn

Performances : vitesse sur route 40 km/h ; autonomie route : 210 kms, tous terrains : 130 kms ; obstacle vertical : 0.60 mètres ; coupure franche 2.2 m ; pente 30°. »<sup>927</sup>

### *Le Jagdpanther*

Plus lourd et construit en peu d'exemplaires (trois cent quatre-vingt-douze), le Jagdpanther fut un excellent chasseur de chars.

« Le 02 octobre 1942, ordre est donné de concevoir un chasseur de char lourd armé du puissant Pak 43 sur le châssis du panther. Un premier exemplaire en bois est construit et présenté en Octobre 1943, le prototype est présenté à Hitler le 16/12/1943, qui l'adopte immédiatement !

La production commence dans les usines de Miag en janvier 44.

L'équipage de ce Panzer est particulièrement bien loti, la caisse est très spacieuse et permet de manipuler les encombrantes munitions sans se gêner. L'armement de défense rapprochée est à la hauteur de ce qu'un équipage puisse espérer, un MG le défend contre les attaques d'infanterie ainsi qu'un lance grenades placé sur le toit de l'engin (nom officiel de l'engin : Nahverteidigungsgerät). Le blindage du Jagdpanther est également bien présent et sa forte inclinaison offre moins de "prise" aux obus de ses adversaires. Toutefois, son compartiment arrière moteur est lui vulnérable (comme quasiment tous les blindés).

Les différences entre les modèles sont peu importantes : La place de conducteur dans les premiers modèles étaient équipés de deux épiscopes puis restriction aidant il n'en possède plus qu'un seul, de même le Pak 43 initialement en une seule pièce est par la suite monté en deux pièces, celui-ci s'usant rapidement il est plus facile de changer qu'une partie du canon. Le mantelet du canon se voit lui aussi modifier, tout d'abord souder il est ensuite épaissi et fixé par de solides boulons. Enfin les changements les plus visibles sont ceux concernant la plage arrière (adjonction du rehausseur de ventilateur) et les pots d'échappement, qui comme sur le Panther évolueront. »<sup>928</sup>

Évidemment ces caractéristiques techniques étaient différentes de celles de son prédécesseur.

« Équipage : 5 hommes

---

<sup>926</sup> achtungpanzer: did.panzer.pagesperso-orange.fr.

<sup>927</sup> *Idem.*

<sup>928</sup> *Idem.*

Armement : 8,8 Cm Pak 43/1 L71 à 57 coups – MG 42 à 600 coups  
Blindage :80 mm avant du châssis - Mantelet du canon 100 mm - 40 à 50 mm superstructures  
Poids : 46 Tonnes  
Pression au sol : 0,9 kg/cm<sup>2</sup>  
Puissance massique : 15,4 ch/tonne  
Moteur : MAYBACH HL 230 TRM P 30 V12 - 700 Ch à 3000 tr/mn

Performances : Vitesses (route) 46 Km/h (tous terrains) 24 Km/h. Autonomie : (route) 150 kms (tous terrains) 100 kms. Obstacle vertical : 0,90 Cm – Franchissement : 2m 45 – Pente : 30°. »<sup>929</sup>

Dans leur malheur, les tankistes français croisèrent aussi un chasseur de chars encore plus lourd et plus puissant : le *Jagdtiger*.

### *Le Jagdtiger*

Construit à soixante-dix-sept exemplaires et n'équipant que deux unités, le *Jagdtiger* ne fut engagé que sur le front de l'ouest.

« Suite aux succès croissant des Panzer automoteurs antichars (StuG. III notamment), le Heereswaffenprufamt décide de lancer une étude sur un chasseur de char mieux armé et mieux blindé (donc plus lourd).

Le lancement est ordonné par Hitler le 18 mai 1942, ce chasseur de chars devra être armé d'un canon d'un calibre de 12,8 Cm ! Les bureaux d'étude se lancent immédiatement sur le projet en partant ; pour le train de roulement ; sur deux châssis existants : celui du Panther et celui du Königstiger, le projet sur base de châssis Panther est rapidement abandonné, pas assez robuste pour accepter un surcout de poids considérable ! Il faut donc se rabattre sur le châssis du Tigre II, ce châssis existe toutefois en deux versions, une version Henschel et une version Porsche.

La différence est visible pour la première citée, le train de roulement est la copie conforme de celui équipant le Königstiger tandis que la deuxième version reprend le système de suspension qui équipe les Ferdinand/Elephant en gardant toutefois une spécificité celle des galets légèrement imbriqués, cette dernière version sera très peu produite (5 à 10 exemplaires, les chiffres varient), Porsche n'ayant plus les faveurs d'Hitler...

Le canon est développé par Krupp, des essais sont effectués à partir du canon de 152 mm M 37 russe puis avec le canon de 155 mm GBT-T 419 français, sans résultats probants, Krupp se tourne alors vers le Flak 40 12,8 Cm qui modifié devient le 12,8 Cm Pak 44 L/55, il sera construit par les usines Krupp à Breslau, il est usiné d'une seule pièce et a une longueur de 7.02 mètres ! Les munitions tirées par ce mastodonte sont divisées en deux parties, la douille contenant les charges propulsives et l'obus par lui-même, ce qui nécessite à juste titre la présence de deux personnels chargeurs afin de préparer rapidement les coups..., le système de visée est basé sur la lunette WZF 2/1 qui permet de tirer les munitions antichars (Pzgranate 43) de 0 à 4000 mètres et la munition explosive (Spgranate L/50) de 0 à 8000 mètres !

Le compartiment de combat ; une véritable casemate sur chenilles ; est vaste et puissamment blindé (250 mm à l'avant et 80 mm sur les côtés), celle-ci est construite par les usines Oberdonau à Linz, si les pans blindés sont relativement horizontaux la face avant est muni d'un énorme Saufkopf destiné à dévier les éventuels obus.

Le premier prototype en bois de Jagdtiger est terminé le 20 Octobre 1943 et appelé Panzerjäger Tiger Ausf.B, après aval de Hitler, la construction réelle est lancée et le premier vrai prototype sort des chaînes de production le 06 avril 1944, une commande de 150 exemplaires est effectuée, en fait ne seront fabriqués que 77 exemplaires suite aux bombardements intenses et rupture de pièces. La production du canon de 12,8 Cm diminuant, il est ordonné de concevoir le Jagdtiger armé du canon 8,8 cm Pak 43/3, ce sont les usines Hallesche Maschinenfabrik à Lippstadt qui fabrique ce canon et le fournissent aux usines Nibelungen qui fabriquent désormais le Jagdtiger. Cette version armée du 8,8 Cm ne verra pas le combat et on ignore combien de Jagtiger sont sortis des chaînes avec ce canon. [...]

Le Jagtiger a démontré rapidement ses faiblesses (trop lent, trop lourd, surconsommation de carburant), et comme tous les chasseurs de chars à casemates il doit impérativement se déplacer en même temps que sa future victime, si pour un Stug la masse à déplacer est peu élevée, il en est tout autre pour le Jagtiger. Les blindés alliés ne chercheront jamais la confrontation directe avec ce mastodonte, ils préféreront contourner l'obstacle et le neutraliser par les flancs ou l'arrière. De plus nombreux sont ceux abandonnés et sabordés suite à des ennuis mécaniques... »<sup>930</sup>

<sup>929</sup> achtungpanzer: did.panzer.pagesperso-orange.fr.

<sup>930</sup> *Idem*.

Les caractéristiques techniques de ce mastodonte étaient hors norme pour l'époque.

« Équipage : 6 hommes

Armement : un canon de 12,8 Cm Pak 44/L55 approvisionné à 38 obus. 1 MG de 7,92 Cm en casemate, 1 MG antiaérien totalisant 1500 coups

Blindage : minimum 40 mm (dessus superstructures) ; maximum 250 mm (avant superstructure)

Poids : 75 tonnes

Pression au sol : 1.07 kg/cm<sup>2</sup>

Puissance massique : 9,8 ch/tonne

Moteur :MAYBACH HL30P30 V12 de 23,9 litres de cylindrée, refroidi par eau, développant 700 chevaux à 3000 tr/mn.

Performances : Vitesse sur route 38 km/h, tous terrains : 15 km/h ; autonomie (route) 170 kms, (tous terrains) 121 kms ; obstacle vertical : 0,85 m ; coupure franche 2m 49 ; pente 35 %. »<sup>931</sup>

Les alliés et les allemands avaient des conceptions différentes de leurs besoins en blindés. Les uns construisirent peu de modèles et recherchèrent la standardisation. Les autres construisirent de nombreuses versions adaptées aux circonstances rencontrées sur le terrain. Qui eut raison ? La comparaison de ces blindés peut donner une réponse.

---

<sup>931</sup> achtungpanzer: did.panzer.pagesperso-orange.fr.

### **III : comparaison blindés alliés versus blindés allemands**

Les avis étaient unanimes pour dire que les blindés allemands surpassaient techniquement les engins alliés. Les grands chefs étaient conscients de cette supériorité des chars allemands.

« Malheureusement, telle n'est pas la réalité. L'O.K.W. n'a nulle intention d'abandonner ses positions et l'on saura bientôt que Himmler en personne a été désigné par Hitler pour galvaniser la résistance et lui fournir tous les moyens nécessaires. Des troupes fraîches affluent de l'intérieur du Reich et viennent rapidement garnir sur tout son pourtour le grand arc de cercle que tiennent en définitive, neuf divisions d'infanterie et deux brigades de chars. Le rapport des forces ne nous est donc favorable qu'en ce qui concerne le nombre des blindés ; mais cette supériorité numérique est réduite par le fait que les *Panther* et *Jagdpanther* surclassent techniquement nos Sherman et nos T.D. [...]

Mais nos engins sont nettement surclassés par les *Jagdpanther* et les *Tigres*. »<sup>932</sup>

Cette supériorité concernait essentiellement les chars lourds sortis en cours de conflit comme les *Panther* et les *Tiger*.

« - quant au M 4 A 3 ou Sherman américain, il a troqué son canon de 75 mm/40 calibres, soit contre la pièce britannique de 76,2 mm, soit contre l'obusier de 105 mm. [...]

Ces améliorations, dont l'intérêt tactique se passe de commentaires, n'empêchent pas que les chars allemands des types Tiger ou Panther l'emportaient généralement sur les meilleurs matériels alliés. »<sup>933</sup>

L'avance technique allemande se faisait sentir aussi bien pour la motricité que pour la protection et le tir. Elle avait des conséquences en matière de tactique.

#### **1 : la motricité**

En matière de caisse<sup>934</sup>, l'avantage des blindés allemand n'était cependant pas si net. Si leur mobilité était généralement meilleure, certains souffraient de problèmes de fiabilité.

Les chenilles des *Sherman* étaient équipées de patins en caoutchouc, ce qui réduisait la pression au sol. Cela leur permettait d'aller plus vite sur route et surtout d'être plus discrets lors de la progression notamment la nuit contrairement aux chars allemands dont les cliquetis des chenilles entièrement en acier s'entendaient de loin.

« Malgré l'obscurité, il est impossible dans ces conditions de penser à dormir, tout au plus à s'assoupir de temps à autre, sachant maintenant que nous nous trouvons "devant un gros morceau" qu'il faudra affronter le lendemain et la journée promet d'être dure. Malgré le calme et la détermination de chacun, quels que soient son grade et sa fonction, toujours sur le qui-vive pour éviter des surprises désagréables, le sentiment d'insécurité que nous éprouvons est d'autant plus grand que, dans le silence de la nuit, déchiré à intervalles réguliers par les tirs de notre artillerie, nous entendons le cliquetis des chars ennemis. Car il faut savoir, que si les chenilles de nos blindés sont équipées de patins en caoutchouc qui rendent le déplacement plus silencieux et permettent des vitesses sur route plus élevées, les chenilles allemandes n'en ont pas et sont donc plus bruyantes et moins rapides. »<sup>935</sup>

L'avantage fourni par les patins était annulé par la moindre largeur des chenilles qui réduisait fortement leur adhérence en tout terrain. Grâce à leurs larges chenilles les chars allemands pouvaient progresser rapidement en tout terrain, ce qui était évidemment un avantage lors des manœuvres de débordement ou d'infiltration.

---

<sup>932</sup> de Lattre de Tassigny Jean, (maréchal), *Histoire de la première armée française*, Op. Cit. p 327-366.

<sup>933</sup> Bauer Eddy Major, *Op. Cit.* p 482.

<sup>934</sup> La caisse est la partie inférieure du char, elle contient le groupe motopropulseur et le train de roulement et supporte la tourelle.

<sup>935</sup> Salbaing Jacques, *Op. Cit.* p 70.

« Bientôt l'attaque allemande se dessine ; elle est menée par des éléments d'infanterie et des chars de la 2<sup>e</sup> Panzerdivision qui progressent prudemment, au ralenti, sans bruit, à l'abri des couverts. Leurs larges chenilles leur confèrent de bien meilleures possibilités de manœuvre en tous terrains qu'aux Shermans. L'attaque menée mollement par des effectifs faibles et peu déterminés est contenue et repoussée rapidement. Nous avons détruit un char Mark IV. »<sup>936</sup>

Ce manque d'adhérence empira encore avec l'arrivée de l'hiver. La neige et le verglas accentuèrent ce phénomène. Les chars allemands étaient plus mobiles sur la glace grâce à leurs chenilles plus larges rendant plus ardue la tâche des alliés notamment lors des combats de la poche de Colmar<sup>937</sup>. Les *Shermans* ne manœuvraient que difficilement face aux blindés allemands, notamment les chasseurs de chars. Or face à des engins quasiment indestructibles de face, la manœuvre était la seule planche de salut.

« Le 26 janvier, de Lattre demande à Béthouart de forcer la cadence et de pousser plus vigoureusement au-devant du 2<sup>e</sup> corps, mais les combats sont de plus en plus durs ; chars Jagd-Panzer à blindage épais presque invulnérables contre les Sherman surclassés et que des chenilles plus étroites rendent peu maniables sur la neige et le verglas. »<sup>938</sup>

Ce désavantage de motricité dans des conditions hivernales fut l'un des enseignements des combats de la poche de Colmar que tira le général de Lattre dans une lettre adressée au général de Gaulle.

« Mais l'enseignement à tirer des combats de ces premières heures est que :

1<sup>o</sup> Nos chars, sur ces terrains de neige et de verglas, ne passent pas là où passent les chars allemands. Question surtout de largeur de chenille.

2<sup>o</sup> Ces combats, par ce temps, sont de très gros mangeur d'infanterie, d'autant plus que la difficulté des chars à progresser ne lui permet pas leur appui en temps voulu, donc retarde son action et l'abandonne parfois à elle-même. »<sup>939</sup>

Si l'avantage procuré par la largeur des chenilles était indéniable, les blindés allemands souffraient cependant d'un manque de fiabilité, surtout pour les derniers modèles. Très consommateurs en carburant, denrée rare dans la Wehrmacht fin 1944 début 1945, ils étaient parfois sabordés par leur équipage. Les images sont légions, de carcasses de chars allemands gisant dans les fossés, non pas parce qu'ils avaient été détruits par les chars alliés mais parce que, en panne ou à court de carburant, ils avaient été abandonnés par leur équipage. C'était particulièrement le cas du *Panther*.

« Mais les Allemands lui préférèrent l'autre candidat ; plus grand, plus lourd (43 tonnes), plus complexe aussi, celui qui deviendra le Panther est sans aucune contestation possible un réel bijou technique. Très en avance sur son temps, il s'agit du premier véritable « char universel », ou *Main Battle Tank*, un concept qui s'imposera après la Seconde Guerre Mondiale. En combat singulier, aucun char de son gabarit, jusqu'à l'apparition du Cornet et surtout du Centurion (autre très grande réussite, comparable au Sherman sur plusieurs points) britanniques dans les derniers instants de la guerre ne lui sera nettement supérieur.

Mais le Panther a les défauts de ses qualités. Complexe, il souffre de multiples maladies de jeunesse et pâtira jusqu'en 1945 d'une piètre fiabilité mécanique. »<sup>940</sup>

*A contrario*, les *Sherman* étaient réputés pour leur fiabilité et leur robustesse comme le souligna le général Bradley.

---

<sup>936</sup> Dronne Raymond, *Op. Cit.* p 292-293.

<sup>937</sup> Voir Simiot Bernard, *De Lattre*, Flammarion Éditeur, Paris, 1953, 290 p, p 218.

<sup>938</sup> Pellissier Jean, *De Lattre*, Perrin, Paris, 1998, 604 p, p 381.

<sup>939</sup> De Lattre Jean (maréchal), *Reconquérir 1944-1945*, Textes réunis par Jean-Luc Barre, Paris, Plon, 1985.

<sup>940</sup> Bihan Benoist, *Op. Cit.* p 66.

« Dès leur premier engagement, les tankistes américains avaient appris que leurs Général Grant et leurs Sherman ne pouvaient se mesurer individuellement aux Panzer allemands mieux armés et plus lourdement blindés. Deux ans plus tard, lors de la bataille de la poche, cette inégalité n'était pas encore compensée. Bien qu'on ait monté des canons plus puissants sur les Sherman, à aucun moment ils ne purent aborder de front les Panthères et les Tigres de l'ennemi. C'est en robustesse que les chars américains surclassaient visiblement les Allemands ; leurs puissants moteurs étaient toujours prêts à tourner sans anicroche. »<sup>941</sup>

Les blindés alliés étaient plus fiables que les chars allemands ce qui compensait un peu leur désavantage en termes de motricité. En revanche, en matière de protection et de puissance de feu le déséquilibre était patent.

## **2 : le tir et la protection**

Comme l'a écrit le général Bradley, « leurs Sherman ne pouvaient se mesurer individuellement aux Panzer allemands mieux armés et plus lourdement blindés »<sup>942</sup>, le blindage et la puissance de feu des chars allemands étaient supérieurs à pratiquement tous les chars alliés et notamment le *Sherman*.

Les Allemands avaient fait de la protection un des points clef de la conception de leurs chars. L'épaisseur de leur blindage frontal rendait les *Panther*, *Tiger* et *Jagdpanther* quasiment indestructibles de face. Le *Tiger* en particulier était redouté.

« Un bruit circule dans les pelotons : le *Lyautey*, du 4<sup>e</sup> escadron a aperçu un *Tigre* non loin de la maison derrière laquelle il se tenait tapi. Se démasquant quelque peu, il a réussi à lui assener 11 perforants à quelque quarante mètres. Sans réussir à le percer ! Par contre lorsque, enfin, la tourelle du *Tigre* est parvenue en position de tir, le *Lyautey* n'a eu que le temps de reprendre sa partie de cache-cache... Un 88 ne pardonne pas à quelque distance que ce soit, alors à quarante mètres... c'est dire l'incroyable supériorité des chars allemands sur les Sherman, tant en blindage qu'en puissance de feu.

Les *Tigres* et *Panthers* étaient proprement invulnérables pour nos pétoires. »<sup>943</sup>

Les *Panther* et les *Jagdpanther* n'étaient pas en reste.

« Dans la même direction où étaient apparus les deux premiers *Panther*, il en voit 3 nouveaux qui s'avancent. Le "Sirocco" tire aussitôt, sans interruption, d'abord des perforants, puis des explosifs. Les 2 premiers sont mortellement touchés, le troisième manœuvre. Je vois arriver nos coups au but, mais nos obus ne parviennent pas à le perforer. »<sup>944</sup>

Les *Jagdpanther* étaient redoutés pour leur blindage et pour leur silhouette furtive difficile à atteindre.

« Prenant à ses ordres le peloton Latour et le peloton de T.D. Feller, le Capitaine de Boisredon manœuvre : affronter de face les *Jagdpanther* serait un véritable suicide, telle est la disproportion d'épaisseur de blindage et de puissance de canon de nos Sherman et des engins ennemis »<sup>945</sup>

« De Lattre me télégraphie le 26 pour me demander de pousser plus vigoureusement au-devant du 2<sup>e</sup> corps, mais les combats sont de plus en plus durs ; les Allemands disposent de chars *Jagd-Panther* que leur blindage, très épais, rendent presque invulnérables de face, alors que nos chars Sherman, surclassés par eux, subissent des pertes. »<sup>946</sup>

Face à cette puissance, les TD opposaient leur légèreté et leur rapidité.

« Les jours suivants, les T.D. recommencent. *Panther* : ce terrible tank fait frémir tout le monde, char lourd, puissant, tirant loin, énormément blindé. Les T.D. au contraire sont légers, rapides et surtout, ils ont à leurs bords des

---

<sup>941</sup> Bradley Omar.N, *Op. Cit.* p 52-53

<sup>942</sup> *Idem.*

<sup>943</sup> de Boisboissel Alain, *Op. Cit* p 77.

<sup>944</sup> Salbaing Jacques, *Op. Cit.* p 83.

<sup>945</sup> Kaminski Alexandre, *Les Batailles de La Liberation avec le 2me Cuirassiers 1944-1945*, Les Éditions BRAUN & CIE, Mulhouse-Paris, 1948, 210 p, p 127

<sup>946</sup> Béthouart Antoine, *Op.cit.* p 314.

marins, (des professionnels, des spécialistes), des tourelles électriques, et sur leurs canons des lunettes de visée de torpilleurs. »<sup>947</sup>

Très vite, les équipages français se rendirent compte qu'il fallait redoubler voire quintupler les tirs pour avoir une chance de neutraliser un *Panther* ou un *Tiger*.

« Embossés aux entrées de la ville, les Shermans sont à rude affaire. Venant de Moriville, deux Panthers se présentent essayant de forcer le passage. L'*Yser* touche le premier qui flambe. Le *Grand-couronné* touche le second, mais ses obus ricochent sur l'épais blindage du bouclier. Cinq coups au but sont nécessaires pour le museler définitivement. »<sup>948</sup>

Face à cette supériorité, les Français appliquèrent un des principes de la guerre du maréchal Foch et concentrèrent les moyens, n'hésitant pas à mettre plusieurs chars pour neutraliser un seul char ennemi.

« Presque immédiatement amorcé de contre-attaque : un char Panther, progressant parallèlement à la route, fonce vers les éléments de Massu, qui se déploient sur les pentes du plateau au sud de la route de Vittel. Une concentration de deux pelotons de chars arrive non sans mal, à l'immobiliser puis à l'incendier. »<sup>949</sup>

La quasi invulnérabilité des chars allemands était telle que les planificateurs américains avaient intégré un taux de perte de quatre pour un dans leur calcul de rapport de force.

« - Oui, répond Massu, préoccupé : attendons demain avant de pavoiser.

La journée a été bien remplie et son sous-groupement s'est honorablement comporté face à des Panthers dont la supériorité fait si peu de doute que même les Américains estiment qu'il faut consentir la perte de quatre Shermans pour détruire l'un de ces chars. »

Le combat de chars est la lutte entre le boulet et la cuirasse. Les chars allemands avaient l'avantage de la cuirasse mais aussi du boulet tant leur puissance de feu était supérieure.

Le canon de 88 du Tiger était dévastateur et les Shermans ne pouvaient résister à cette puissance de feu lors d'un combat de rencontre. Ils ne pouvaient se permettre d'attaquer de face car la portée pratique<sup>950</sup> de leur tube était largement inférieure à celle de leurs ennemis.

« Le Sherman, char américain moyen de 30 tonnes, était l'armement principal des DB américaines. C'est un véhicule blindé de combat d'une vitesse maximum de 50 km/h, armé d'un canon de 75 mm de faible longueur, d'une mitrailleuse jumelée au canon dans la tourelle, d'une autre servie par l'aide-conducteur dans l'habitacle avant et d'une mitrailleuse anti-aérienne de 12,7 mm sur la tourelle. Il a une puissance de feu correcte et une grande mobilité qui le rendent très efficace dans le nettoyage des agglomérations.

Mais il était opposé à des chars allemands très supérieurs, le *Tigre* et le *Panther*, qu'il ne pouvait neutraliser qu'à des distances inférieures à 600 mètres en raison de la qualité de leur blindage. En revanche, ces chars allemands pouvaient perforer avec leurs canons longs, le blindage du *Sherman* jusqu'à 2000 mètres. Ils étaient très dangereux en rase campagne. »<sup>951</sup>

Même le TD, pourtant le plus performant des chars alliés en termes de puissance de feu, ne pouvait rivaliser.

« Les possibilités de perforation des canons des chars Allemands d'une part et du canon du Chasseur de Chars M.10 d'autre part, sont indiquées dans les tableaux Annexes 1 et 2 ci-joints.

De l'étude comparée de ces Tableaux, il ressort ;

---

<sup>947</sup> Thomas Jean-Marie, *Op. Cit.* p 92.

<sup>948</sup> Bergot Erwann, *Op. Cit.* p 201.

<sup>949</sup> De Langlade Paul, *Op. Cit.* p 237.

<sup>950</sup> La portée pratique d'un tube est la distance au-delà de laquelle la probabilité d'atteinte de la cible est inférieure à cinquante pour cent.

<sup>951</sup> De Salin René, *Op. Cit.* p 15.



1. que le M. 10 peut être perforé jusqu'à une distance de 3.500 mètres par tous les chars allemands actuellement en service sauf un :

- le P.Z. kw III -

2 - que, par contre, son canon de 76,2 n'est susceptible de perforer ces Chars qu'à partir de 2,500 mètres environ et que contre les deux plus puissants d'entre eux - P Z kw V et le P Z kw VI (tigre) - la distance de perforation est réduite à quelques centaines de mètres. »<sup>952</sup>

Les tableaux ci-dessous donnent les possibilités du TD face aux principaux blindés allemands et la comparaison n'est pas en sa faveur face aux chars les plus récents et les plus lourds.

Types des CHARS :	Epaisseur du blindage en m/m :	Distance maxima de perforation des blindages allemands par le canon du M10 :	Distances maxima de perforation de la cuirasse du M10 par les canons des chars allemands :	Distance favorable de combat pour le M 10 :
<u>Pz Kw III :</u>				
Arme d'1 canon de 50 m/m :	50 m/m :	2,000 metres :	Av. 1,200 m. Cot. 2,000 m. :	1,600-1,800m. :
<u>Pz Kw IV :</u>				
Arme d'1 canon de 75 m/m Guerlich. :	Av. 60 m/m Cot. 40 m/m :	1,700 metres 2,000 metres :	3,000 metres :	1,200-1500m. :
<u>Pz Kw V :</u>	Tour. 100 m/m :	500 metres :		
Arme d'1 canon de 75 m/m Kwk 43 :	Av. 136 m/m Ar. 75 m/m Cot. 45 m/m :	Non perfore 1,300 metres 2,000 metres :	3,500 m. :	300 m. :
<u>Pz Kw VI (Tigre) :</u>				
Arme d'1 canon de 88 m/m :	Av. 102 m/m Cot. 82 m/m Masque canon 200 m/m :	200 metres 900 metres :	3,500 m. a 4,000 m. :	200 - 300m. :
<u>" FERDINAND "</u>				
Arme d'1 canon de 88 m/m :	Av. 200 m/m Cot. 160 m/m :	Seuls les trains de roulement et les canons sont pratiquement vulnérables :	3,500 m. a 4.000 m. :	Tir sur les trains de roulement à partir de 1,500 metres. :

L'étude qui précède montre la marge profonde de vulnérabilité du chasseur M.10 et la marge étroite de ses propres possibilités de destruction de l'adversaire - facteurs qui influent directement sur ses conditions d'emploi et ses procédés de combat.

<sup>952</sup> Armée "B", État-Major, 3<sup>e</sup> Bureau, Alger, Note sur l'Emploi des Unités de Chasseurs de Chars, Op. Cit. p 2.

POSSIBILITES DE PERFORATION DU CANON 76,2 DU M.10

(Incidence 30° - Chars allemands supposes de face)

DISTANCES (en metres)	Epaiss.de blindage perforees par le ca- non du M10 (en m/m)	Distance de perforation des blindages allemands				
		Canon d'assaut No 39 Blindage 40 m/m	PzKw III Blindage Av:50 m/m Cot:30 m/m	PzKw IV Blindage Av:60m/m Cot:40m/m	PzKwV Blind. Av.85 Blindage Cot.45 m/m	PzKw VI (Tigre) Blindage Av.82 a Cot.62 a a 82 m/m
100	:	:	:	:	:	:
200	110	:	:	:	:	:
400	100	:	:	:	:	:
900	90	:	:	:	:	:
1.300	80	:	:	:	:	:
1.700	60	:	:	:	:	:
2.100	50	:	:	:	:	:
2.500	:	:	:	:	:	:

953

La seule faiblesse des chars allemands résidait, selon de nombreuses sources, dans le manque de motorisation de la tourelle qui devait être manœuvrée à la main du fait de l'absence d'assistance hydraulique.

« Pour la première fois, nous pouvons admirer de près deux véhicules Panther Mark V qui viennent d'être mis hors de combat par les Américains. Nous constatons la robustesse de ces chars bien profilés et surtout l'immense volée de leur canon qui ridiculise notre petit 75. Cependant, l'absence de système automatique de rotation de la tourelle, qui ne peut tourner qu'à la manivelle, et donc assez lentement, compense légèrement la terrible infériorité de nos Sherman. Il n'empêche que les duels vont se révéler rudes. »<sup>954</sup>

« Enfin, n'oublions pas une différence importante dans la fabrication des chars, qui joue cette fois en faveur du matériel allié : les tourelles des chars allemands se manœuvrent à la main, le pointage des canons en est

<sup>953</sup> Armée "B", État-Major, 3\* Bureau, Alger, *Note sur l'Emploi des Unités de Chasseurs de Chars*, Op. Cit. p 3 et 9.

<sup>954</sup> Coatpehen Pierre, *Op. Cit.* p 46.

considérablement ralenti. Au contraire, celle des chars alliés sont motorisées, ce qui constitue un avantage certain. »<sup>955</sup>

En fait, la tourelle ne pouvait tourner automatiquement que moteur en marche.

Pour contrer cette supériorité technique, les alliés pouvaient compter sur le nombre, l'appui aérien et surtout une adaptation tactique privilégiant la manœuvre.

### **3 : les conséquences tactiques**

Les états-majors, la surprise passée, réagirent rapidement et préparèrent leur riposte en s'adaptant sur le plan tactique.

« L'ennemi a engagé récemment des chars lourds et chasseurs de chars d'un nouveau modèle (1) qui, par leur armement et leur blindage, surclassent nettement les chars et tank-destroyers actuellement en service dans nos Unités.

Les employant généralement par petites fractions de composition mixte (chars, chasseurs de chars et même automoteurs), manoeuvrant avec habileté, soutenus par une infanterie ardente et spécialement entraînée à l'embuscade anti-chars, nos adversaires ont obtenu des succès indiscutables.

Si la supériorité technique a été l'un des facteurs déterminants de ces succès, l'effet de surprise a joué un rôle non moins grand sur nos troupes auxquelles les opérations antérieures semblent avoir fait perdre de vue les procédés de lutte char contre char et la nécessité d'une défense anti-char organisée.

Il importe de redresser les errements constatés et de répondre à cette supériorité technique de l'adversaire par une supériorité tactique appuyée sur la richesse de nos moyens en engins blindés et un emploi bien compris et convaincu de notre armement anti-char.

(1) – "PANTHER", "TIGRE", "FERDINAND", "JAGDPANTHER", etc... »<sup>956</sup>

Une première réponse était donc de compenser la qualité par la quantité mais de toute manière il faudrait « jouer serré ».

« Le but de la présente note est de rappeler et de préciser ces conditions d'emploi en fonction des caractéristiques techniques du chasseur de Chars M.10 et de ses adversaires, les Chars allemands, dans l'état actuel de leur évolution (début 1944)

L'étude comparée de ces caractéristiques – épaisseur de blindage et de puissance de perforation – montre que pour venir à bout de ses adversaires, presque tous plus puissants que lui, notre chasseur de Chars doit "jouer serré" et compenser son infériorité par un emploi tactique approprié. »<sup>957</sup>

Après ces recommandations de portée générale, les notes et les pratiques se faisaient plus précises quant à la tactique à adopter. Avant tout, il fallait engager l'ennemi à courte distance.

« Il faut que nos chars et nos antichars sachent que les conditions techniques actuelles de la guerre des chars, nous obligeront à combattre à courte distance et qu'ils s'habituent à rechercher les champs de tir proportionnés aux possibilités de nos canons vis-à-vis des blindages adverses, possibilités qui sont faibles. »<sup>958</sup>

Mais, même à courte distance, un tir frontal avait peu de chance d'être efficace. La solution consistait à chercher les failles de l'armure qui se trouvaient sur les flancs et à l'arrière des blindés allemands. Les équipages devaient donc manoeuvrer pour se trouver en position de tir idéale et à une portée efficace.

---

<sup>955</sup> Salbaing Jacques, *Op. Cit.* p 127.

<sup>956</sup> Première Armée Française État-Major 3<sup>ème</sup> Bureau N° 275/3-S du 21 janvier 1945, *Note sur l'emploi des Chars et le Combat Anti-Char*, *Op. Cit.* p 1.

<sup>957</sup> Armée 'B', État-Major, 3<sup>e</sup> Bureau, Alger, *Note sur l'Emploi des Unités de Chasseurs de Chars*, *Op. Cit.* p 1.

<sup>958</sup> Armée 'B' État-Major 3<sup>e</sup> Bureau, Note de Service N° 178/3/s, *Op. Cit.* p 1.

« L'attaque aérienne des avions britanniques armés de rockets est extrêmement meurtrière, de nombreux chars allemands sont touchés, fument et flambent, les autres cherchent à se dissimuler sous les couverts. Les chars des escadrons COUPE, BAILLOU, DESROUSSEAU de VANDIERES et de BOT du 12ème Chasseurs, les TD de RICHARD, de DURVILLE, du RBFM, en profitent pour se placer en position et tirer les Panther de flanc, là où ils sont vulnérables aux perforants de nos canons. »<sup>959</sup>

Ils pouvaient aussi, en engageant l'ennemi, l'obliger à manœuvrer et ainsi se dévoiler et présenter ses flancs vulnérables aux tirs des équipages français.

« Les TD font feu sur les « Panther » qui apparaissent alors aux lisières des bois. Mais tirés de face par nos 76,2, ceux-ci n'ont aucune efficacité apparente. Cependant, l'ouverture du feu a obligé l'ennemi à se déployer. De ce fait, au nord de notre position le long des bois, les chars ennemis se présentent maintenant e flanc. Un nouveau tir est déclenché ; un char « Panther » est en flammes, un second est immobilisé ; des véhicules d'infanterie sont détruits. »<sup>960</sup>

Une fois les chars adverses repérés et leur itinéraire de progression bien déterminé, l'embuscade était le procédé tactique idoine pour les engager à bonne distance et selon un angle idéal.

« Prenant à ses ordres le peloton Latour et le peloton de T.D. Feller, le Capitaine de Boisredon manœuvre : affronter de face les Jagdpanther serait un véritable suicide, telle est la disproportion d'épaisseur de blindage et de puissance de canon de nos Sherman et des engins ennemis : il faut s'embusquer, attendre patiemment, puis tirer à bout portant. »<sup>961</sup>

Parfois, heureusement, il n'était pas nécessaire de manœuvrer car les objectifs se présentaient de flanc en combat de rencontre.

« Le réseau radio du capitaine avec les pelotons transmet les ordres à l'infanterie. Les premiers contacts ont lieu avec les fantassins ennemis tenant le terrain. Le lieutenant de Salins entend soudain au-dessus de sa tête, comme le bourdonnement d'un essaim d'abeilles en transhumance. Puis il aperçoit une multitude de petites étincelles sur le bord de sa tourelle. Il plonge dans sa tourelle et saisit son périscope pour repérer la mitrailleuse qui tire sur lui. À deux heures, mitrailleuse à 50 mètres ». Le tireur tire un explosif et anéantit le poste de tir. Puis, les blindés apparaissent. Gouraud annonce « Char à 300 mètre devant *Grénédan* » et envoie un perforant dans le flanc d'un *Jagdpanther* qui prend feu. Un peu plus tard, *Grénédan* annonce « Char à 500 mètres dans la clairière à gauche ». Il perce le flanc d'un second *Jagdpanther* qui s'enflamme. En arrivant en lisière de forêt, il est lui-même atteint sur sa tourelle par plusieurs obus de *Pak (Panzerabwehrkanone)*, canons antichar allemands, qui blessent le chef de char. Au nord de la route, le 3<sup>e</sup> peloton a également atteint un *Jagdpanther* ce qui permet au capitaine de rendre compte que trois *Jagdpanther* ont été détruits. »<sup>962</sup>

L'infériorité technique de leurs chars obligea donc les équipages de blindés français à privilégier la manœuvre et le mouvement sur le feu. Ils durent adapter et affiner leur tactique afin de limiter les risques de destruction causés par une rencontre frontale à grande distance avec un *Tiger* ou un *Panther*. L'utilisation du terrain, la manœuvre, l'exploitation du renseignement leur permirent d'affronter les *Panzers* sans trop de perte et de sortir victorieux de ces confrontations. Leur supériorité numérique et surtout la maîtrise totale du ciel par les alliés leur furent également d'un grand secours.

Les unités blindées françaises qui débarquèrent pour libérer la patrie à l'été 1944 étaient composées d'hommes au passé et à l'histoire différents. Elles-mêmes avaient des origines

---

<sup>959</sup> Collectif, *Les blindés de la victoire, Op. Cit.* p 33.

<sup>960</sup> *Idem* p 76.

<sup>961</sup> Kaminski Alexandre, *Op. Cit.* p 167.

<sup>962</sup> De Salins René, *Op. Cit.* p 15.

diverses. Les unités de l'armée d'Afrique étaient restées l'arme au pied pendant plus de deux ans quand les FFL reprenaient la lutte dès l'été 1940. Mais malgré ces différences elles étaient animées du désir identique de libérer la patrie.

Elles étaient également équipées du même matériel américain qui leur avait été livré selon un plan de montée en puissance qui ignorait leur origine diverse.

Enfin face à un adversaire supérieur techniquement, elles adaptèrent la tactique qu'elles avaient apprise durant leur entraînement en Afrique du nord ou en Grande-Bretagne. Elles appliquèrent « à la Française » les *FM* américains, qui étaient leur bible en matière d'emploi et qui s'inspiraient quelque peu des règlements d'emploi français en cours en 1940 et de leurs évolutions.

Comment appliquèrent-elles ces règlements, comment réagirent-elles face aux *Panzerdivisionen* menant leur manœuvre défensive ? Les combats furent-ils plus difficiles lors de la remontée de vallée du Rhône que lors de la chevauchée vers l'est ? Comment les blindés furent employés sur le front des poches de l'Atlantique ?

L'étude des opérations sur les différents fronts permettra de répondre à ces interrogations ?

## **Deuxième partie : les opérations**

« COMME ELLE EST COURTE L'ÉPÉE DE LA FRANCE, AU MOMENT OÙ LES ALLIÉS SE LANCENT À L'ASSAUT DE L'EUROPE ! »

Charles de Gaulle  
Première phrase de *Combat*

Lorsque la 2<sup>ème</sup> DB débarqua en Normandie le 1<sup>er</sup> août 1944, la Wehrmacht reculait sur tous les fronts. La bataille de Normandie n'était certes pas encore terminée mais elle était gagnée. Après de rudes combats et la quasi destruction de la ville, le général Montgomery était enfin parvenu à prendre Caen le 20 juillet.

L'opération Cobra et la percée d'Avranches, fin juillet, avaient ouvert la voie à la 3<sup>ème</sup> armée de général Patton. La route vers la Bretagne était libre et les divisions américaines commencèrent un mouvement de contournement digne d'un *Kessel*, enfermant les unités allemandes dans la poche de Falaise.

Sur le front de l'Est, l'opération Bagration avait permis aux forces soviétiques de reprendre la Biélorussie et avait initié une série d'offensives qui se traduisirent par un recul général de la Wehrmacht sur tous les fronts.

En Italie, après la chute de Rome, le 4 juin, les unités allemandes refluaient vers le nord, de ligne de défense en ligne de défense. La pression alliée était moindre car des unités, notamment le corps expéditionnaire français, avaient été retirées du front en vue du débarquement de Provence. Débarquement auquel se préparait activement l'armée B.

C'est dans ce contexte tactique relativement favorable que débutèrent les opérations des unités blindées françaises.

Des trois DB, une agit dans le cadre du 12<sup>ème</sup> GA américain à partir de la Normandie tandis que les deux autres combattirent au sein de l'armée B, puis première armée française après avoir débarqué en Provence. Elles menèrent donc des opérations séparément jusqu'à se rejoindre pour la bataille des Vosges fin 1944. Les premiers mois de 1945 les virent combattre sur le même front aussi bien à l'est qu'à l'ouest.

Les opérations de la 2<sup>ème</sup> DB de la Normandie à Strasbourg seront présentées dans un premier temps. Nous suivrons ensuite les DB de la première armée de la Provence au Vosges avant de finir par une présentation des opérations en 1945.

# **Chapitre 1 : La deuxième division blindée : de la Normandie à Strasbourg**

« JUREZ DE NE DÉPOSER LES ARMES QUE  
LORSQUE NOS COULEURS, NOS BELLES  
COULEURS, FLOTTERONT À NOUVEAU SUR LA  
CATHÉDRALE DE STRASBOURG. »

Serment de Koufra



Plus que tout autre unité, la 2<sup>ème</sup> DB, entre août 1944 et mai 1945, est indissociable de son chef. Il l'a formée, la conduite au combat et surtout lui a imposé sa marque. Les équipages de la 2<sup>ème</sup> DB étaient les gars de Leclerc. Avant d'évoquer les opérations conduites du débarquement jusqu'à Strasbourg, un rappel des opérations antérieures menées par le général Leclerc est nécessaire.

« 12 juillet 1940. Le Capitaine de cavalerie Philippe de HAUTECLOCQUE, 38 ans, déjà deux fois évadé des mains allemandes, portant encore les traces d'une blessure à la tête reçue au combat, passe en Espagne. Son patriotisme, son honneur, la conception qu'il a de son métier font devoir à ce père de six jeunes enfants de rejoindre celui qui, de Londres, a lancé l'appel à poursuivre la lutte. Devant lui, c'est l'inconnu, l'aventure : il n'a jamais rencontré de GAULLE ; il n'a jamais enfreint les ordres ; la France n'a jamais été si près de sombrer. Les mains vides, seul, il n'a pour lui que sa volonté, son courage et sa valeur professionnelle, éclairée par une foi intense, foi en Dieu, foi en son pays, foi dans les hommes, foi en lui-même.

Un mois plus tard, le 25 août, par une nuit d'encre, sous des trombes d'eau, devenu le Colonel LECLERC, il arrive en pirogue, avec une poignée d'homme, à Douala, au Cameroun, en Afrique. Trempé, mais vibrant de volonté, parlant au nom du Général de GAULLE, il subjugué les Français qu'il rencontre, au premier rang desquels le Capitaine DIO qui l'appuie de sa troupe et ne le quittera plus. En quelques journées la Colonie est retournée : un territoire français redresse la tête, refuse la défaite et se met au travail... pour vaincre cette fois.

Après quelques semaines au cours desquelles l'Afrique Française Libre s'organise, réunissant le Gabon au Togo, à l'Oubangui, au Tchad et au Cameroun, LECLERC reçoit du général de GAULLE une nouvelle mission : prendre la tête des moyens militaires disponibles au Tchad et faire rentrer, avec eux, l'Armée Française dans la guerre.

Alors commence l'épopée. Arrivé à Fort-Lamy le 2 décembre 1940 LECLERC parle dès le 3 d'aller attaquer Koufra, redoutable forteresse italienne, perdue dans les sables, à quelque 2 000 kilomètres ! Et pour commencer, pour bien montrer que l'heure est au combat, il saisit l'occasion qui s'offre de joindre quelques français à un raid que les britanniques organisent, au nord du Tibesti, contre des postes du Fezzan. Un accrochage se produit à Mourzouk, le 11 janvier 1941 : le Lieutenant-Colonel COLONNA d'ORNANO, qui avait joué un rôle important dans le ralliement du Tchad à la France Libre, est frappé à mort. Cette affaire, ce premier sacrifice prennent figure de symbole : par la radio de Londres les Français découvrent avec joie que leur armée d'Afrique a repris le combat.

Au Tchad aussi les visages s'éclairent, mais les spécialistes hochent quand même la tête lorsque, le 25 janvier, les premiers éléments d'une colonne s'éloignent vers le Nord-Est, vers Koufra qui hante LECLERC. En tout le Colonel n'emmène que deux cinquante hommes, sur cent mauvais camions et il ne dispose que d'un canon !

Les débuts sont de fait fort difficiles : le climat, le terrain, l'absence de pistes, l'ennemi bien équipé offrent de gros obstacles. Malgré l'échec sanglant, le 30 janvier, de la patrouille britannique qui précédait la colonne, LECLERC maintient ses ordres : le 7 février, avec un élément léger, il va lui-même « tâter » la forteresse ; les 18 et 19, il livre à la Compagnie Saharienne mobile italienne qui bat l'estrade sous les remparts un combat décisif et, aussitôt, il met le siège devant la citadelle. Dix jours plus tard, le 1<sup>er</sup> mars 1941, contre toute attente et contre toute logique, grâce à la fougue, à l'imagination et au talent des hommes et du chef, la garnison ennemie capitule.

C'est le premier succès des armes de la France depuis l'été 1940. Sans attendre le colonel LECLERC engage l'avenir : « Jurez de ne déposer les armes que lorsque nos couleurs, nos belles couleurs, flotteront à nouveau sur la Cathédrale de Strasbourg. »

C'est le serment de Koufra, serment que tous ceux qui désormais se joindront à LECLERC se sentiront tenus d'accomplir.

Un an s'écoule ensuite, consacré à préparer l'opération qui permettra d'aller rejoindre les Britanniques au bord de la Méditerranée, au bout de 2200 kilomètres de désert, vers le nord cette fois. Ces mois, bien que fort occupés à ouvrir des pistes, à implanter des dépôts avancés, à recueillir des renseignements paraissent soudain bien longs lorsque, au début de 1942, l'offensive britannique s'arrête et que les forces allemandes de ROMMEL, l'Afrika Korps, contre-attaquent en direction du Caire. Le coup est rude : autant pour sauver le moral de ses hommes que pour apporter aux Alliés le maximum possible de secours, LECLERC change ses plans en quelques jours. Au lieu de tenter d'aller jusqu'à Tripoli, il va se borner à attaquer les postes italiens du Fezzan par une sorte d'opération commando.

Avant de donner le départ, il se décide à porter les étoiles de Général que de GAULLE lui a données six mois plus tôt et, en quelques jours, ses unités, pourtant toujours maigrement équipées de camions, - les « caisses à savon », ainsi que les surnomment les combattants eux-mêmes -, s'emparent de trois drapeaux, ravagent quatre

garnisons ennemies, détruisent trois avions, incendient plusieurs dépôts et ramènent de nombreux prisonniers. Le succès de ces raids, annoncé par la radio de Londres, soutient le moral des Français de métropole à l'heure où, partout, les Alliés connaissent de dures épreuves.

Puis, du côté britannique, la situation s'améliore et, dès l'automne 1942, il apparaît que la grande opération vers la mer va devenir possible. Entre-temps, les moyens se sont un peu étoffés : des hommes sont arrivés, venus du monde entier, anxieux de se joindre à ce jeune Chef qui sait se battre et gagner ; des armements aussi fournis par la France Libre. Et c'est avec trois mille hommes cette fois, montés sur trois cent cinquante véhicules, non blindés certes mais corrects, appuyés de seize avions, que la colonne LECLERC s'élance vers le nord, peu avant Noël au départ du Tibesti. Tous les postes italiens du Fezzan tombent les uns après les autres, Umm et Araneb le 4 janvier 1943, Gatroun et Brack le 6, Mourzouk le 8, Sebha, le chef-lieu, le 12, Mizda le 22 et le 24 janvier nos avant-gardes rencontrent, dans Tripoli, celles de la 8<sup>e</sup> Armée de MONTGOMERY : la mer est atteinte, cette Méditerranée qui borde aussi la France !

Commence alors la poursuite de l'ennemi, l'Allemand cette fois, qui reflue vers la Tunisie. Rapidement reconstituée en hommes, véhicules et équipements de toutes sortes, - MONTGOMERY donnera même à LECLERC un *battle-dress* dont il avait le plus urgent besoin - renforcée de quelques-unes des unités françaises qui, depuis l'Égypte, avaient, de leur côté, combattu avec les Britanniques, la Colonne LECLERC devient la FORCE L Elle flanc-garde à l'ouest les gros de la 8<sup>e</sup> Armée, s'illustre en arrêtant le 10 mars, à Ksar Rhilane, une contre-attaque de Panzers, elle entre la première à Gabès le 29 mars et, le 20 mai, elle participe au défilé de la victoire dans Tunis libérée. Dans cette campagne, son rôle ne fut pas mince. Le Général MONTGOMERY présentant LECLERC au Roi George VI put lui dire : « Sire, voici le Général LECLERC ; sans lui, je n'aurais pas pris la ligne Mareth ».

Dès lors, il apparaît que la prochaine étape sera le Continent, peut-être la France, ce que tout le monde espère. Mais, pour atteindre ce rêve, il va falloir que la maigre Colonne sortie du désert se multiplie, s'équipe, s'instruise en vue des combats de toute autre dimension qu'elle espère. Et c'est, de l'été 43 à l'été 44, une nouvelle bataille que va livrer le Général LECLERC : « La constitution de la 2<sup>e</sup> D.B. fut ma plus belle victoire », dira-t-il plus tard. De fait, dans l'ambiance de l'Afrique du Nord de l'époque, il n'était pas facile de rassembler, dans une même unité, des hommes que beaucoup d'événements des mois passés avaient profondément divisés. Il n'était pas facile non plus de transformer l'équipement et l'instruction des petites cohortes armées à la diable de pièces et de morceaux pour en constituer des régiments soudés, richement outillés du puissant matériel blindé que les Américains mettaient alors à la disposition de la France.

Cet amalgame, cette transformation, c'est au Maroc d'abord, près de Rabat, dans la Forêt de Temara puis, à partir de Pâques 1944, en Angleterre, dans de nombreux villages du Yorkshire, qu'ils s'accomplirent, vite, efficacement, au prix d'un travail acharné sans pour autant que ni l'âme ni la foi qui avaient permis les succès antérieurs soient le moins du monde altérées. »<sup>963</sup>

En Angleterre, la division Leclerc était donc prête au combat avec un chef qui la menait « reines courtes » et qui avait une grande expérience opérationnelle même s'il n'avait pas encore commandé, au feu, une unité de cette importance. Ce qu'il avait déjà testé en Afrique du nord, il le mit en pratique avec encore plus de moyens durant la campagne, notamment l'appui aérien testé à Ksar Rhilane qu'il maîtrisa parfaitement à Dompierre et surtout la place du chef toujours à l'avant. Il mettait en pratique l'un des principes prônés par le théoricien de l'arme blindée qu'il affrontait.

« Tous les commandants de restent bien en avant lors de l'assaut, ainsi ils peuvent garder leurs unités constamment à vue et exercer leur influence personnelle sans délai. »<sup>964</sup>

Les opérations de la 2<sup>ème</sup> DB lors des cinq derniers mois de 1944 peuvent être divisées en trois phases : du débarquement à la marche sur Paris, la libération de Paris, de Paris à Strasbourg.

## **I : du débarquement à Paris**

---

<sup>963</sup> Général Duplay, *Op. Cit.* p 11 à 13.

<sup>964</sup> Guderian Heinz, *Op. Cit.* p 183.

## **1 : du débarquement aux premiers engagements**

Lorsque que la 2<sup>ème</sup> DB débarqua en Normandie, les alliés avaient commencé leurs opérations pour fermer la poche de Falaise. Elles se terminèrent mi-août et la 2 y participa.

« Dans ces conditions les ordres donnés par le Führer en vue d'une reprise de l'attaque sur Avranches, ne tiennent plus, et le maréchal Von Kluge fait faire demi-tour à ses 2<sup>e</sup> P.D.S.S. *Das reich* et 116<sup>e</sup> P.D., dans l'espoir que leur intervention au Nord d'Alençon permettra au reste de la 7<sup>e</sup> Armée de s'écouler par Argentan, en direction de l'Est, pour se reformer sur la Dives. Mais il est déjà bien tard...

Ce mouvement qui commence le 13 août va tourner au désastre. La 2<sup>e</sup> Armée britannique et la 1<sup>re</sup> Armée américaine exercent une pression de plus en plus énergique sur le fond de la poche et le même jour, déjà, la 3<sup>e</sup> D.B. du lieutenant-général Hodges entre en contact avec l'aile gauche du 15<sup>e</sup> C.A. qui était demeurée en l'air jusqu'à cette date. Il s'agit, en l'espèce, de la division Leclerc qui, par le combat et par le mouvement, a porté un Combat Command sur Sées et un autre sur Carrouges, passant sur le ventre de la 116<sup>e</sup> Panzer et en accrochant au passage les premiers éléments de la 2<sup>e</sup> P.D.S.S.. Elle a même atteint l'Orne à Ecouché, quand un ordre du major-général Haislip l'arrête à 5 km. d'Argentan, qui deviendra la proie de la 5<sup>e</sup> D.B. et de la 90<sup>e</sup> division d'infanterie américaines. Le 15, les Canadiens parviennent devant Falaise, cependant que sir Mike Dempsey enlève Condé-sur-Noireau et Tinchebray et que la 1<sup>re</sup> Armée des Etats-Unis atteint Domfront. Il n'y a que 23 km. Entre Argentan et Falaise, tandis que les éléments attardés de la 7<sup>e</sup> Armée allemande en ont encore 55 à franchir pour parvenir à l'issue de ce défilé. Circonstances aggravantes, les meilleures routes sont, d'ores et déjà, en possession des Alliés.

Si les tenailles alliées ne se refermèrent pas à Falaise, par une attaque du 15<sup>e</sup> C.A. américain débouchant d'Argentan, c'est que, semble-t-il, le lieutenant-général Bradley ne voulut pas exposer ses troupes aux bombardements de la R.A.F. tant était grande la confusion qui régnait sur le champ de bataille. Falaise tomba le 17 août sous les coups de la 2<sup>e</sup> D.I. canadienne, mais le 1<sup>er</sup> C.A. blindé S.S. ou ce qu'il en restait réussit à se sortir de la nasse pour se rassembler à Vimoutiers. Le surlendemain, un peu après 19 heures, la 1<sup>re</sup> D.B. polonaise réussit à opérer sa jonction dans la région de Chamois sur la Dives, avec la 90<sup>e</sup> D.I. américaine passée à la 1<sup>re</sup> Armée (5<sup>e</sup> C.A.)... »<sup>965</sup>

Mais avant d'en arriver là, la division avait débarqué, s'était emparé d'Alençon et avait tiré rapidement des enseignements des premiers engagements.

### **Le débarquement et les premiers contacts**

Depuis le 7 avril 1944, la 2<sup>ème</sup> DB savait qu'elle serait l'unité française qui débarquerait en Normandie. Le général de Gaulle l'avait annoncé. À compter d'avril 1944, elle fit mouvement d'Afrique du Nord vers la Grande – Bretagne où elle se regroupa dans la région de Hull, le PC étant installé à Dalton Hall.

Là, l'entraînement et la formation de la cohésion de la division se poursuivirent. À partir de juin, les équipages rongèrent leur frein, impatients de participer au combat mais les alliés jugeait que l'unité n'était pas encore assez rodée pour participer aux premiers combats<sup>966</sup>.

« Le 18 juillet, le général Leclerc donne à ses commandants d'unité enthousiastes, rassemblés à Dalton Hall, l'ordre préparatoire d'embarquement. Le 20 juillet, les éléments constituant la 2<sup>e</sup> DB se mettent en route vers les ports d'embarquement du sud de l'Angleterre. Le 29, chaque unité prend place sur le navire de transport qui lui est assigné. Ce jour-là, par note n° 102 du Haut Commandement allié, la Division blindée du général Leclerc est affectée à la III<sup>ème</sup> armée américaine du général Patton. La grande aventure de 2<sup>e</sup> DB commence. »<sup>967</sup>

Ce fut au sein du XV<sup>ème</sup> CA américain que la DB débarqua à compter du 1<sup>er</sup> août. Le XV<sup>ème</sup> CA était sous les ordres du général Haislip qui avait rapidement cerné la personnalité et le

<sup>965</sup> Bauer Eddy Major, Op. Cit. p

<sup>966</sup> SHO, AEE (44) 12, Objet : Participation française à l'opération « OVERLORD », 28 janvier 1944, in Compagnon Jean (général CR), Op.Cit, p 347.

<sup>967</sup> Muelle Raymond, *La 2<sup>e</sup> DB Normandie-paris-Lorraine-Alsace-Allemagne*, Op. Cit. p 26.

potentiel du général Leclerc et qui s'entendit très bien avec lui. Cette entente était primordiale pour permettre au commandeur de la 2<sup>ème</sup> DB de lancer les hostilités avec sérénité et indépendance.

« Le 6 août, au moment d'être engagée, la 2<sup>e</sup> DB est versée au 15<sup>e</sup> corps. Avec Haislip, grand propriétaire foncier et ancien de 18-18, le courant passe. Le général américain comprend la dimension politique de la mission de Leclerc. « Quel ordre dois-je aujourd'hui donner à votre général ? » demande un jour avec humour le commandant du 15<sup>e</sup> corps à l'officier de liaison de la 2<sup>e</sup> DB. »<sup>968</sup>

La division mit huit jours à se regrouper et se reconditionner en vue du combat.

« AVEC LA IIIème ARMÉE – XV ème CORPS

Débarquée sur les Plages du Cotentin aux premiers jours du mois d'Août 1944, la 2<sup>ème</sup> Division Blindée Française concentrée dans la région de SAINT – JAMES, entame le 8 Août au soir le mouvement qui en quelques jours l'amènera sur le flanc gauche de l'Armée Allemande en Normandie. »<sup>969</sup>

Mais dès le 3, des éléments de la division prirent contact avec l'ennemi et c'est dans la nuit du 8 que furent déplorées les premières pertes consécutives à un bombardement aérien.

« Le 3 août, quelques éléments de la 2<sup>e</sup> D.B. prennent, les premiers, contact avec les blindés allemands. »<sup>970</sup>

« Une partie de la Division qui n'a pas encore quitté son cantonnement est victime d'un violent bombardement aérien nocturne qui cause à la 2<sup>e</sup> DB Leclerc ses premières pertes. Le GTD à lui seul compte 5 tués et 124 blessés sur les 20 tués et 200 blessés de la Division. »<sup>971</sup>

En même temps que les équipages prenaient contact avec l'ennemi, ils découvraient la spécificité de la guerre dans le bocage qui n'était pas propice au combat des blindés. Cette constatation était partagée du commandant suprême à l'équipage.

« L'abondance des haies épaisses dans la région du bocage vint compliquer encore davantage le problème de la percée sur le front américain. Dans cette région, les champs sont divisés depuis des siècles en superficies très petites (quelques fois à peine plus étendues qu'un lotissement en construction) et entourées d'une haie touffue, qui pousse généralement sur un talus de 1 mètre à 1,20 mètres de haut. Quelques fois ces haies et ces talus sont doubles, et forment entre eux une tranchée toute faite, c'est-à-dire, à peu près ce qu'il y a de mieux comme dispositif de protection pour le combat et comme camouflage naturel. Dans presque toutes les haies étaient cachés des mitrailleurs ou de petits groupes de combat qui se trouvaient en excellente position pour décimer notre infanterie lorsqu'elle rampait et se glissait opiniâtrement pour donner l'assaut le long de chaque voie d'approche.

Nos chars ne pouvaient être que d'un faible secours. Tout char qui tentait de pénétrer dans une haie était obligé de grimper presque verticalement, exposant ainsi sa partie inférieure non protégée ; il devenait alors une cible facile pour tous les projectiles perforant les blindages. Autre chose exaspérante : l'avant du char étant en l'air, il devenait impossible de pointer les canons en direction de l'ennemi ; les équipages ne pouvaient donc ni se défendre, ni anéantir l'adversaire. »<sup>972</sup>

« La mission n'enchant pas notre capitaine. A priori, le terrain est particulièrement défavorable à la progression des chars. Dans un milieu boisé interdisant tout déploiement et toute manœuvre, les chars seront liés au seul axe routier et seront incapables de s'appuyer mutuellement par le feu, ainsi qu'ils l'avaient appris à l'instruction. Ils seront, de plus, affreusement vulnérables car obligés de passer à des endroits où ils seront évidemment attendus. »<sup>973</sup>

---

<sup>968</sup> Muracciole Jean-François, *Op. Cit.* p 197.

<sup>969</sup> 2<sup>ème</sup> Division Blindée E.- 3<sup>ème</sup> Bureau, PC avant, le 13 janvier 1945, signé LECLERC, *Operations de la 2<sup>ème</sup> D.B. Depuis le Jour « J » jusqu'à la Prise de Strasbourg*, SHD carton TT H 5, 27 p, p 1.

<sup>970</sup> Gribius André, *Op.cit.* p 113.

<sup>971</sup> Muelle Raymond, *La 2<sup>e</sup> DB Normandie-paris-Lorraine-Alsace-Allemagne*, *Op. Cit.* p 32.

<sup>972</sup> Dwight Eisenhower, *Croisade en Europe*, Édition présentée par Paul Villatoux, nouveau monde éditions, Paris, 2013, 623 p, p 360.

<sup>973</sup> Coatpehen Pierre, *Op. Cit.* p 47.

Face à ces conditions très particulières qui changeaient de celles connues lors de l'entraînement, les chefs et les troupes s'adaptèrent et gardèrent leur esprit offensif.

« Dans ce bocage vallonné, sillonné de chemins creux, coupé de haies multiples et de bois, les embuscades sont commodes à monter. Mais ce terrain permet aussi les infiltrations discrètes et les surprises.

Le bon sens, le simple instinct commandent d'éviter les grands axes et les grandes lignes droites, faciles à battre, où l'on risque de se faire démolir à tout coup par un canon antichar ou un Panther bien posté. Il faut emprunter les itinéraires détournés, les petits chemins camouflés, se glisser à l'abri des haies, éviter de se laisser fixer par une résistance, au contraire, la manœuvrer, la tourner, la déborder. Un adversaire débordé perd 90% de son moral et de sa valeur combative. Ce sont là les règles élémentaires et fondamentales de la guerre, surtout pour des unités blindées, dont l'efficacité réside dans leur mobilité et leur vitesse alliées à une formidable puissance de feu. »<sup>974</sup>

Au niveau de l'équipage, cette sorte de combat n'était pas appréciée car en plus d'être inhabituelle, elle les exposait à des risques accrus.

« La 2<sup>e</sup> section (Touny) progresse en colonne par un chemin creux lorsqu'elle se fait attaquer par un ou deux antichars cachés dans un bosquet. La réaction de Touny est de faire ranger ses cinq chars en bataille. Entre le point où a été repéré le canon (qui n'est sans doute pas seul) et la 2<sup>e</sup> section s'étend un vaste champ de blé qui vient d'être moissonné. La vue est donc bien dégagée, sauf les meules de quinze à vingt gerbes qui sont régulièrement réparties sur sa surface.

Les artilleurs ennemis, s'il en reste de vivants (il faudrait le savoir) vont attendre que la colonne reprenne sa progression, formant ainsi une cible idéale. Par radio, Touny donne l'ordre d'envoyer son aide-pilote en reconnaissance.

- Comment ? moi tout seul, là-bas... ? demande Claustre  
- C'est à 300 mètres... arrivé aux arbres, si tu vois rien, tu nous fait signe avec les bras et le char vient te prendre. Prend quand même ta mitrailleuse, on ne sait jamais, avec deux chargeurs, ajoute Berru tranquille... vois aussi s'il n'y a pas d'Allemands cachés derrière les meules.

Claustre ouvre le volet de son poste, sort, et se retrouve dans une solitude de cauchemar, encombré de sa mitrailleuse dont il sait se servir en principe (il n'a jamais tiré, ou si peu...). Sans mitrailleuse, il serait tout de même plus alerte pour courir ou ramper... il se rappelle une maxime, lue dans un livre qu'il a oublié, disant que le courage ne consiste pas à ne pas avoir peur... et il se met à courir dans la direction du petit bois. »<sup>975</sup>

Lorsque la division se mit en marche, sa première mission était d'attaquer vers le Nord en direction d'Alençon dont la prise des ponts est symptomatique de ce qu'était le style de commandement du général Leclerc.

## **Alençon la marque du chef**

Après avoir reçu ses ordres du 15<sup>ème</sup> CA le 9 août, la division s'ébranla le 10 en direction d'Alençon.

« Le 9 Août, la Division en position d'attente dans la région Sud-Ouest du MANS, reçoit la mission d'attaquer à partir 10 Août au matin, face au Nord, en direction d'Alençon et d'occuper ultérieurement les hauteurs de CARROUGES, sa gauche découverte longeant la Sarthe, en liaison à sa droite avec la 5<sup>ème</sup> D.B. U.S.A. suivant le méridien passant approximativement par SAVIGNE et suivie par un Combat Team Motorisé de la 90<sup>ème</sup> D.I. U.S.A.

L'intention du Général Commandant la Division est de pousser le plus rapidement possible avec deux Groupements en tête sur quatre axes, Groupement D à gauche, Groupement L à droite. [...]

### LA PREMIERE JOURNEE DE BATAILLE

Franchissant la Sarthe immédiatement au Nord du MANS sur deux ponts construits par le Génie du Corps D'armée, la Division s'élance le 10 Août. Cette première journée de combat conduit la Division sur la ligne VIVOIN

---

<sup>974</sup> Dronne Raymond, *Op. Cit.* p 280-281.

<sup>975</sup> Quillet Pierre, *Op. Cit.* p 539.

– LE COUDRAY – DOUCELLES – NOUANS – BANGEUL et DISSAY exclus. Bien que les résultats acquis aient été très satisfaisants, malgré les fatigues imposées au personnel et matériel depuis 4 jours et la nature du terrain extrêmement coupé qui interdit aux chars toute manoeuvre de quelque amplitude ; dans son ordre pour la journée du 11 Août, le Général rappelle que vitesse et manoeuvre doivent être les caractéristiques des opérations en cours. »<sup>976</sup>

Pour son chef la division n'allait pas assez vite. Pour lui, la rapidité de la manoeuvre était primordiale. De plus, d'après son analyse de la situation pour mener à bien sa mission, il devait devancer la 5<sup>ème</sup> DB américaine à Alençon pour franchir les ponts avant elle. La prise des ponts d'Alençon donna un nouvel aperçu de la méthode Leclerc : rapidité de l'action et place du chef à l'avant.

« Ses ordres donnés, après un dîner rapide, il se roule dans ses couvertures et s'endort. Au milieu de la nuit, un obus allemand tomba dans le pré et mit le feu à un half-track. Dans le bruit des moteurs immédiatement mis en marche, le général, brusquement réveillé, reprit d'un seul coup le fil de son idée : Alençon ?

« Quelle heure est-il ?

- Deux heures et demie, mon général. »

Il appela un officier de liaison.

« Allez voir ce qu'ils font du côté d'Alençon. »

Une heure après l'officier revient. Le général ne s'était pas trompé en craignant que les exécutants n'aient pas compris l'importance capitale de leur mission/

« Ils attendent le lever du jour pour marcher sur Alençon. »

Il n'a pas fini sa phrase que le général est debout et enfile fébrilement sa canadienne :

« Vous avez une jeep ? Bon, allez, conduisez-moi là-bas. »

Il fait nuit noire, sa propre voiture, son aide de camp, ses chauffeurs sont à quelques mètres ; mais plus rien ne compte pour lui que d'essayer, s'il en est encore temps, d'arriver jusqu'aux ponts avant les boches.

Le capitaine a pris le volant et démarré sans mot dire : le ton du général lui a suffi et ce silence de la silhouette maintenant immobile dans la jeep, rares sont les officiers de liaison qui osent le rompre.

Parvenu auprès des éléments de tête, le général ne se perd pas en explications inutiles ; en quelques instants, la patrouille de chars légers et d'infanterie qu'il réclame est prête : il l'emmène avec lui et, guidé dans l'obscurité par un habitant, se dirige vers Alençon.

Ils arrivent bientôt en vue des premières maisons de la ville ; aucun bruit ne trouble la nuit que le ronronnement des moteurs tournant au ralenti ; au pied des murs, la Sarthe coule tranquillement, et là, dans l'ombre fraîche, l'arche du pont est intacte. Le général est descendu de voiture, son visage tendu s'éclaire d'un sourire et il s'assied sur le parapet avec un soupir de soulagement.

Il était juste temps : une demi-heure après, le command-car qui ramenait le général à son P.C. se trompe de route et rencontre une voiture ennemie ; quelques coups de feu, un Allemand s'écroule et les autres se rendent. Ce sont des officiers d'état-major dont les papiers révèlent qu'une division allemande marche sur Alençon, elle aussi pour s'emparer des ponts : gagnée de vitesse, elle n'aura plus qu'à faire demi-tour. »<sup>977</sup>

Le capitaine Gaudet, qui commandait le détachement fut surpris au lit alors qu'il se levait. Après trois jours harassant, il avait prévu de reprendre la progression à trois heures trente et fixé le réveil à trois heures mais fut réveillé par son chef car

« Leclerc m'a devancé d'une demi-heure. »<sup>978</sup>

Lors de la prise des ponts d'Alençon, le général Leclerc montra son audace et sa détermination, il fit preuve aussi de cette dureté qui surprenait parfois, le colonel de Langlade en fit les frais.

« C'est là que se produisit une scène extraordinaire par sa violence, que je ne saurai oublier, grâce à laquelle je touchai du doigt la nature de cet homme prodigieux que je ne connaissais pas encore. A peine m'eut-il aperçu qu'il

---

<sup>976</sup> 2<sup>ème</sup> Division Blindée E.- 3<sup>ème</sup> Bureau, PC avant, le 13 janvier 1945, signé LECLERC, *Operations de la 2<sup>ème</sup> D.B. Depuis le Jour « J » jusqu'à la Prise de Strasbourg*, Op. Cit. p 1.

<sup>977</sup> Un groupe d'officiers, Op. Cit. p 182-183.

<sup>978</sup> Gaudet E, *Carnet de route d'un officier de char de Témara à Berchtesgaden 1943-1945*.

se précipita sur moi et je vois qu'il était en proie à une fureur intérieure qu'il ne dominait plus. Alors que je m'attendais à le trouver souriant et heureux de sa première victoire et que j'escomptais encore plus naïvement recevoir l'expression de sa satisfaction pour le peu qui pouvait m'en revenir, je fus accueilli par un « Vous voilà ! ... enfin ! » qui n'était pas crié mais rugit. Ses yeux bleus lançaient des éclairs et sa moustache se hérissait littéralement.

Il était évident qu'il estimait ma progression trop lente et d'ailleurs il me la précisa de telle façon, que revenu de mes illusions, je demeurai d'abord pantois, puis devins à mon tour furieux. Je me rappelle avoir crié :

« - Mon général, vous me dites « enfin » et moi je vous réponds « déjà » car il est admirable, à mon avis, que je sois ici maintenant plutôt que d'y parvenir ce soir. »<sup>979</sup>

La marche vers Alençon fut aussi marquée par les premiers accrochages sérieux avec les blindés ennemis qui se soldèrent par des pertes et firent découvrir aux équipages les affres du combat de chars et les dégâts causés par les obus de soixante-quinze ou de quatre-vingt-huit des *Panzers*.

« Le capitaine Hargous se précipite à hauteur du *Navarre* et donne l'ordre au lieutenant d'Arcangues de déboîter sur la gauche et de passer à travers les haies pour prendre à revers les Allemands, afin de les obliger à décrocher.

Les cinq chars du 2<sup>e</sup> peloton foncent à travers le bocage normand, mais bientôt nous perdons de vue les quatre autres. Nous continuons seuls. A part quelques tirs à la mitrailleuse, R.A.S. après quelques temps, mon copilote, Bernard Ponteau se met soudain à jurer. Je lui demande ce qu'il a. Il me répond que sa mitrailleuse s'est enrayée. Avec tout le terrain qu'on se paye, pas question de la démonter dans le noir de l'habitacle, malgré l'entraînement que nous avons eu.

Subitement, en contrebas du pré où nous sommes, nous débouchons sur une route goudronnée. Personne aux alentours. Nous poussons un soupir de soulagement. Le lieutenant fait tourner la tourelle du 75 vers l'arrière, persuadé que l'ennemi est par là. J'aborde un virage au carrefour des Sablons, près de Mézières. Soudain un très gros choc ébranle mon char, une grande flamme jaillit à l'intérieur, mon copilote est décapité. Nous sommes touchés. J'essaye de passer une vitesse pour me mettre à couvert dans la forêt toute proche à ma gauche... impossible ! ma boîte de vitesses a sauté sous l'impact. J'ouvre le portillon au-dessus de moi... ouf ! le canon est perpendiculaire à la marche.

Dès le premier coup, le lieutenant a fait tourner la tourelle, mais le Panther a une précision et une rapidité diaboliques. Le temps que je me hisse hors de mon poste, trois perforants sont arrivés au poste de pilotage et le quatrième pénètre au même instant dans la tourelle à cinquante centimètres de moi. J'entends comme du métal en fusion et je vois un trou fais à l'emporte-pièce. Je saute dans le fossé à gauche du char, je m'aplatis car la mitrailleuse est virulente.

Soudain, je vois le lieutenant d'Arcangues qui se hisse à la force des bras de la tourelle (quel courage !) pour laisser passer le tireur de Vaumas. Il se laisse tomber sur la route de mon côté. Il a la jambe droite sectionnée au-dessus du genou et la gauche ne tient que par des lambeaux de chair. »<sup>980</sup>

La victoire fut certes rapide mais les pertes importantes dues à l'inexpérience des équipages et l'état-major tira rapidement les enseignements de ces premiers engagements et adapta sa tactique et son organisation.

### **Les premiers rétex et adaptations**

Réactifs comme toujours, les états-majors de la division et des GT analysèrent rapidement les premiers engagements et ne furent pas longs à modifier leur modes d'action et leur structures.

La première constatation fut que le manque d'expérience allié à la fougue et à l'envie d'en découdre fut la cause des premières pertes.

« Les premiers combats de chars se livrent dans l'enthousiasme sous un ciel éclatant. Malgré de fortes pertes dues à la témérité des nôtres littéralement enivrés de frapper l'ennemi sur le sol national, la ville est atteinte le 12 août avant l'aurore... »<sup>981</sup>

---

<sup>979</sup> De Langlade Paul, *Op. Cit.* p 152.

<sup>980</sup> Castalon Jean, 1944, *Sur le chemin d'Alençon*, Fondation Général Leclerc de Hauteclouque Maréchal de France, *Soldats de Leclerc Récits et anecdotes 1940-1946*, Paris, Lavauzelle, 1997, 303 p, p 103-104.

Dès le début, des problèmes de carburant se firent sentir qui ralentirent la progression des colonnes. L'approvisionnement en carburant fut l'un des soucis majeurs du B 4 pendant toute la campagne.

« Pour l'état-major, il faut dire que cette opération n'est guère concluante : les ravitaillements en carburant en particulier ne sont pas au rendez-vous. Bien sûr, sur le papier, chacun avait, suivant le schéma classique, « une mission, des objectifs, et des moyens » mais chacun réagit suivant son tempérament particulier et nous sentons qu'il manque à certain l'ultime conseil ou le rajustement de dernière heure qui tient compte des éléments nouveaux. »<sup>982</sup>

Au niveau de la tactique, les premières interventions du RBFM montrèrent que l'emploi des TD n'était pas encore tout à fait maîtrisé.

« Bientôt, de hautes flammes montent à l'horizon. On dirait des meules de foin qui flambent.

Tout le monde a compris : le contact est pris !

Les éléments de reconnaissance, dont le rôle consiste à déceler la présence de l'ennemi, ont rempli leur mission ! Ils sont « pris » les premiers coups et ont été « allumés ».

Les premiers « Sherman » qui suivent, subissent le même sort. Ce serait alors le moment d'employer les tank-destroyers, dont le tir précis préparé par une reconnaissance, viendrait vite à bout des antichars ou chars les mieux camouflés.

C'est ainsi qu'ils seront utilisés plus tard. Mais leur doctrine d'emploi n'est pas encore au point. »<sup>983</sup>

Le plus remarqué fut l'importance de la coopération interarmes avec l'artillerie mais surtout avec l'infanterie. Ceci confirmait la pertinence de l'organisation tactique en GT et en sous-groupement.

« Ce premier engagement de la division est riche en enseignements pour Leclerc et tous les exécutants. La coopération chars-infanterie est dans l'ensemble valable. Cependant la liaison doit être plus intime et descendre jusqu'aux échelons les plus bas, section d'infanterie-peloton de chars et même groupe sur half-track équipage de char. La journée du 11 confirmera ce constat. La liaison avec l'artillerie s'est révélée trop lente. Il convient – et ce sera fait dès le 11 août – de pousser les batteries au plus près derrière les avant-gardes de façon à écraser les résistances dès qu'elles se révèlent. »<sup>984</sup>

La présence de toutes les composantes dans les sous-groupements se révéla indispensable pour assurer une couverture complète du spectre tactique.

« La 2eme D.B. a eu a mener la plupart des phases de combat. Or nous avons vu qu'il a toujours fallu :

a/.- des fantassins autour ou tout pres des chars

b/.- des chars tout pres des fantassins.

La necessite d'adapter sans cesse des combattants a pied avec les chars et inversement, n'est sans doute pas absolue ni meme souhaitable mais il est un fait c'est qu'elle a toujours été realisee.

c/.- Des T.D. dans tous les détachements.

d/.- Des elements de reconnaissance ou de recherche du renseignement dans tous les detachements. »<sup>985</sup>

Des améliorations techniques furent aussi demandées : augmenter les moyens radios notamment.

« d'augmenter les moyens de transmissions auto dans les unités de chars.

Deux jeeps pour un Escadron de chars est une dotation ridicule, c'est une dotation de chars d'infanterie prévue pour l'attaque en masse ou tout le monde est sous blindage et travaille dans un rayon d'action faible. Pour une

---

<sup>981</sup> Général Duplay, *Op. Cit.* p 19.

<sup>982</sup> Gribius André, *Op.cit.* p 117.

<sup>983</sup> Maggiar (amiral), *Op. Cit.* p 171-172.

<sup>984</sup> Compagnon Jean (général CR), *LECLERC Maréchal de France, Op. Cit.* p 374-375.

<sup>985</sup> 2<sup>ème</sup> DB, note du 28 janvier 1945 du capitaine d'Alençon officier renseignements du 12.RCA, *Enseignements Tires de la Campagne*, 6 p, p 3, SHD carton 11 P 226.



unité de chars de cavalerie il faudrait au moins 5 jeeps par Escadron. On ne sait pas pourquoi les Escadrons de T.D. disposent d'au moins 15 jeeps, alors qu'ils ne manoeuvrent jamais seuls contrairement à ce qui arrive parfois aux Pelotons de Chars. »<sup>986</sup>

Mais la principale adaptation fut la réorganisation du PC de la division dont la structure initiale ne correspondait en rien à la façon de commander du général Leclerc. Toujours à l'avant, voulant sans cesse aller plus vite, il lui fallait un PC adapté à sa manière de mener le combat. Un PC léger fut donc extrait du PC divisionnaire afin de pouvoir suivre le général et transmettre ses ordres.

« C'est alors que je lui propose<sup>987</sup> de modifier l'organisation de notre P.C. tactique.  
- Si du moins, lui fais-je observer, vous souhaitez que nous vous assistions dans votre commandement, voici ce que je suggère : un P.C. réduit à un half-track radio et deux jeeps, vous suivent au plus près, tandis que le P.C. principal reste en arrière.

Le général m'écoute attentivement.  
- Je crois, ajoutai-je, que nous pourrions ainsi mieux remplir notre mission, tout en restant en liaison avec l'échelon supérieur. Ce qui évitera, comme aujourd'hui, ces décisions inopportunes ou susceptible de retarder la progression des uns ou des autres.

Sans difficulté, le général donne son accord. »<sup>988</sup>

Tout en tirant les leçons des premiers engagements, la division continuait sa progression car après Alençon il fallait atteindre Argentan via la forêt d'Écouves.

## **2 : d'Alençon à Argentan**

La progression vers le nord après la prise d'Alençon passait par la forêt d'Écouves, les villes qui la bordaient au nord avant d'atteindre Argentan.

### **La manœuvre de la forêt d'Écouves**

Le fuseau de la division était coupé d'ouest en est par un massif boisé dans lequel se trouvaient ou étaient sur le point de l'être les 9<sup>ème</sup> et 116<sup>ème</sup> *Panzerdivisionnen*.

La forêt d'Écouves représentait un obstacle quasi infranchissable par une division blindée. Aussi, le général Leclerc choisit-il d'appliquer un schéma tactique classique face à cette situation. Un GT fut chargé de fixer l'ennemi pendant que les deux autres débordaient par l'ouest et par l'est. Les axes à l'ouest étant plus fortement tenus, la solution était de s'emparer de SÉES en ambiance vitesse mais cela impliquait de mordre dans le secteur de la 5<sup>ème</sup> DB américaine.

« Sans lui laisser le temps de se ressaisir au Nord de la Sarthe, confiant au G.T."D" la défense de la tête de pont face au Nord à un Groupement léger "R" le soin de nettoyer les blindés susceptibles encore de refluer de la forêt de PERSEIGNE vers ALENCON, le général sans renoncer à l'attaque frontale sur la forêt d'Écouves, donne l'ordre de déborder à toute vitesse l'obstacle vers l'est.

A 1000 heures, le 12 Août ; tout le Groupement Blindé "V" tenu en réserve depuis le début de l'opération, débouche sur la grande route d'Alençon à SEES, d'une façon si opinée que les blindés ennemis de la forêt d'ÉCOUVES arriveront trop tard pour leur couper la route. »<sup>989</sup>

---

<sup>986</sup> *Idem* p 5.

<sup>987</sup> C'est le capitaine Gribius qui s'adresse au général Leclerc (NDR).

<sup>988</sup> Gribius André, *Op.cit.* p 120-121.

<sup>989</sup> 2<sup>ème</sup> Division Blindée E.- 3<sup>ème</sup> Bureau, PC avant, le 13 janvier 1945, signé LECLERC, *Operations de la 2<sup>ème</sup> D.B. Depuis le Jour « J » jusqu'à la Prise de Strasbourg, Op. Cit.* p 2.

Une fois encore, la vitesse était le facteur clef de la réussite de la manœuvre. Il fallait aller vite pour devancer l'ennemi mais aussi les alliés. Cette manœuvre confirma également les difficultés du combat blindé en zone boisée et l'importance du combat interarmes.

« Ordre est donné de traverser la forêt d'Ecouves pour rejoindre le 1er RMSM qui effectue la traversée en sens inverse et éprouve beaucoup de difficultés. Cette forêt abrite de forts éléments ennemis dont des blindés. La 3e section passe en tête et peu après l'*Elchingen* est atteint par l'obus d'un *Panther* embossé. La 1ère section passe alors en premier échelon et c'est au tour du *Montereau* d'être touché. Les chars dans la forêt ne peuvent manoeuvrer et risquent de se faire toucher l'un après l'autre. Pour palier à ce manque de visibilité, le P.C. (poste de commandement) de la 2/501 passe en tête à pied avec les fantassins du 3e R.M.T. (régiment de marche du Tchad). Cela permet d'éclairer la progression des chars et de déceler l'ennemi. Le *Panther* est ainsi mis hors de combat. La bataille se poursuit avec la prise du carrefour de la croix de Médavi et le lendemain la jonction peut être faite avec le 1er RMSM. De cet engagement, les tankistes vont tirer la leçon qu'il ne faut plus engager de chars sans qu'ils aient la possibilité de manoeuvrer ou au moins de s'appuyer mutuellement. C'est aussi le début d'une étroite coordination et collaboration avec l'infanterie. »<sup>990</sup>

Le débordement par l'est impliquait de passer dans le secteur de la 5<sup>ème</sup> DB américaine, ce qui normalement n'est pas autorisé<sup>991</sup>, chaque unité devant rester dans son fuseau sous peine de perte de cohérence de la manœuvre et de risque d'imbrication. Le GT V arriva en fait à SÉES en même temps que les Américains, dut ralentir sa progression et repartir dans son fuseau vers Écouché à la fureur du commandeur de la 2<sup>ème</sup> DB. Cette manœuvre montra que le général Leclerc n'hésitait pas à s'affranchir des ordres ce qui n'était pas toujours très apprécié de certains de ses supérieurs américains.

« Encore faut-il aux chars de Billotte le temps d'arriver. Et, tandis que Leclerc, toujours au point important, entre à Sées, les chars américains surgissent de leur côté. Colloque sur la place de Sées entre Leclerc et le chef d'état-major de la 5<sup>e</sup> D.B. : il faut laisser leur axe aux Américains. La manœuvre de Billotte en sera restreinte ; un des sous-groupements file vers Ecouché, sur l'Orne, l'autre se rabat derrière la forêt d'Ecouves pour encercler la 9<sup>e</sup> *Panzer* et les éléments de la 116<sup>e</sup> qui y seront parvenus. »<sup>992</sup>

L'objectif suivant était la prise de Carrouges et d'Écouché.

### **La prise de Carrouges et d'Écouché**

Le 12 août au soir, Écouché était en vue. Dès les premières lueurs de l'aube, les chars du GT V pénétrèrent dans Écouché prenant à partie, au passage une colonne de la 116<sup>ème</sup> *Panzerdivision*. Les ponts furent pris intacts et la tête de pont solidement organisée.

« Enfin, voici la tête du Groupement WARABIOT qui débouche sur la route de ST. CHRISTOPHE à ECOUCHE.

L'ordre est réitéré de marcher le plus rapidement possible sur ECOUCHE pour dégager, enfin, la queue de colonne de la zone boisée d'où des isolés ennemis font, par moment des cartons sur nos hommes. Vers 21 heures 30, l'avant-garde atteint la route d'ARGENTAN. Elle bouscule les éléments avancés ennemis qui couvrent les passages de l'Orne.

Les chars se déploient alors, alors, et foncent au milieu des camions et "half-tracks" ennemis rassemblés sur la route et les détruisent, tandis qu'ils traitent au canon et à la mitrailleuse les équipages de ces camions, déployés dans les champs et à la lisière des bois, en particulier dans les bois, qui, aux abords de FLEURE, longent au sud la route d'ECOUCHE.

Il commence à faire nuit. Dans la pénombre un gros camion allemand tractant un jumelage quadruple de D.C.A. débouche de FLEURE, se dirigeant vers la route d'ECOUCHE. Au moment où il va atteindre la route, les

---

<sup>990</sup> *Historique 501, Op. Cit.* p 13.

<sup>991</sup> Un débordement dans le fuseau d'une autre unité est soumis à l'autorisation de la grande unité immédiatement supérieure, en l'occurrence pour une DB, le CA.

<sup>992</sup> Dansette Adrien, *Op. Cit.* p 139.

notres de décèlent. Des "half-tracks" voisins, des mitrailleuses crachent le feu. Le faisceau des balles traçantes transperce le camion, qui s'arrête : des morts, des blessés en tombent. D'autres hommes fuient dans l'obscurité...

Il est plus de 22 heures. L'avant-garde est à moins de 3 Kms. d'ECOUCHE. Va-t-on continuer ?

Au Sud, on sait que les bois de FLEURE sont fortement occupés par l'artillerie anti-aérienne ennemie et des canons automoteurs.

Au Nord, on ne sait rien des Américains qui devaient marcher sur ARGENTAN.

En avant, ECOUCHE semble très fortement tenu...

Et surtout, on a perdu tout contact avec le Groupement PUTZ qui devait couvrir la gauche de WARABIOT. Le dernier message du Colonel PUTZ, qui date de 17 heures, annonçait qu'après avoir atteint le carrefour de CERCUEIL le S/Groupement s'orientait vers le Sud. Sa mission initiale était, au contraire, on s'en souvient, de remonter sur FRANCHEVILLE, donc au Nord. Plus de liaison radio avec la division...

Dans cette incertitude, on décide de s'arrêter sur le plateau là où on est, à 3 Kms. d'ECOUCHE, et de "former le hérisson" jusqu'au lendemain matin. On verra alors ce que l'on décidera de faire. En tout état de cause, on prend toutes mesures pour être prêt à bondir sur ECOUCHE dès l'aube.

Vers 5 heures, les dormeurs s'étaient. On scrute les environs et l'on prépare la marche sur ECOUCHE. Une patrouille d'Autos-mitrailleuses envoyée vers ARGENTAN nous annonce la présence des Américains à notre droite...- Ouf ! ...

Vers 7 heures, les Chars dévalent la côte vers le village précédés par les autos-mitrailleuses. Le Colonel WARABIOT, accompagné du Lieutenant DENORMANDIE, est en tête. Les engins blindés déployés attaquent les lisières du village et entrent dans ECOUCHE d'où s'enfuient les Boches affolés qui repassent l'Orne en désordre, talonnés par nos chars. Une colonne de camions et de chars allemands, surprise, est aussitôt anéantie, mise en flammes ou abandonnée par ses occupants. Mais un dur combat s'engage aux lisières Nord et Ouest du Village, où les "S.S." contre-attaquent pour s'ouvrir un passage dans nos lignes, et poursuivre leur retraite brusquement coupée. Ils sont repoussés avec de lourdes pertes. Des prisonniers tombent entre nos mains. Mais, au cours de ce combat, le Lieutenant DENORMANDIE est mortellement blessé, alors qu'il marche aux côtés du Colonel WARABIOT. Il expirera, quelques heures plus tard, avec un courage magnifique. Pendant ce temps, le Capitaine DRONNE aidé par les chars de BUYS établit une solide tête de pont au Nord de l'Orne, anéantissant tous les chars et véhicules ennemis qui s'opposent à la progression.

Puis, tout se tasse, peu à peu. Les Boches ont été sérieusement secoués. On met ECOUCHE en état de défense. Les canons de 57 barrent la route de BRIOUZE et le pont de l'Orne. Les chars patrouillent au Nord de l'Orne et sur la route d'ARGENTAN jusqu'au carrefour à 1.500 m. ouest de cette ville.

L'Artillerie se déploie sur le plateau à l'Est d'ECOUCHE entre LOUCE et FORTENAY.

On est anxieux, tout de même, de savoir ce qui se passe du côté d'ARGENTAN ?...

Il ne semble pas que la ville soit très fortement tenue, mais on ignore encore si les Américains sont passés à l'attaque.

Toujours pas de nouvelles du S/Groupement PUTZ ni du Général commandant la Division.

Cependant vers 17 heures, le Général LECLERC arrive à ECOUCHE nous apprenons, alors, que le Groupement PUTZ nous a été ôté la veille en vue d'une mission spéciale, mais qu'il nous sera rendu incessamment.

Au cours de jours qui suivront, c'est-à-dire, entre le 13 et le 20, le Groupement "V" tiendra l'importante tête de pont qui vient d'être créée et dont l'établissement a eu pour effet de couper la voie de retraite des "Panzer Divisionen" qui refluent de BRIOUZE sur ARGENTAN.

Pendant 7 jours, avec des moyens d'occupation réduits, (Cies du III/R.M.T. plus la C.A.) seulement le G.T. "V" restera "en l'air" dans ce village.

Sa gauche, en direction de BRIOUZE, est découverte ; elle ne s'en oppose pas moins au passage des fuyards allemands venant de l'Ouest qui essaient de franchir l'Orne à ECOUCHE pour rejoindre et les Divisions qui résistent au Nord à la pression des Canadiens dans la région de FALAISE.

Sa droite est également découverte, car, finalement, les Américains n'ont pas pris ARGENTAN, et, petit à petit, la 5ème D.B./U.S. disparaît de la scène, appelée à une autre mission.

Des unités légères de la 2ème D.B. (détachement ROUMIANTZOFF) étayent cependant cette droite menacée Elles pénètrent même provisoirement dans ARGENTAN. Mais, faute d'être renforcées, sont obligées de se retirer.

Finalement, pendant 8 jours, les patrouilles du G.T. "V" voisinent avec un Char "TIGRE" placé au carrefour de la ville, avec lequel de temps en temps, elles échangent quelques coups de canon sans résultat.

Peu à peu, cependant, la garnison d'ECOUCHE se renforcera.

C'est BRANET, puis PUTZ qui arriveront dans la soirée du 13.

Ce dernier n'amène pas grand-chose d'ailleurs : au total, sa C.A. et 1 Escadron de chars moyens. Le reste (1 Cie d'Infanterie, 1 Cie de Chars L. Bis) lui a été emprunté en cours de route, au bénéfice d'autres groupements.

Alors, commence une semaine de "défensive" à ECOUCHE. Jour et nuit, des petits groupes de Boches en retraite, traînant derrière eux quelques chars, viennent butter contre notre point d'appui. On les reçoit comme il se doit.

La Cie DRONNE se couvre de gloire chaque jour, tue du Boche, et ramène des prisonniers nombreux, appartenant soit à la 116<sup>e</sup> Division, soit à la 9<sup>e</sup> Panzer Division, soit aux 1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> S.S., soit à la Panzer Division Adolf Hitler. C'est toute l'Armée allemande de Normandie qui défile devant notre verrou.

Au surplus, la situation continue à s'améliorer. Nous voyons rallier successivement la 3<sup>ème</sup> Cie du III/R.M.T. puis le 3<sup>ème</sup> Escadron de Chars M., puis notre 3<sup>ème</sup> Batterie. Finalement, vers le 20, le GT "V" est à peu près au complet.

D'ailleurs, à partir du 18 la 3<sup>ème</sup> D.B. américaine, venant de RANES, arrive à hauteur de la route BRIOUZE-ECOUCHE, couvrant ainsi notre gauche.

Enfin, arrive dans la matinée du 20, à ECOUCHE, venant de BRIOUZE, la 11<sup>ème</sup> D.B. Britannique.

A 13 heures, celle-ci attaque en direction ECOUCHE-OCAGNE et atteint la route ARGENTAN-FALAISE. »<sup>993</sup>

Plus au sud, sur la branche ouest de la tenaille, le GT D, après avoir été relevé par les Américains, reprit sa progression vers le nord avec pour mission de s'emparer de Carouges en liaison avec le GT L plus à l'est. L'affaire fut rondement menée. En un peu plus de cinq heures, le GT D s'empara de Carouges et la tint pendant le reste de la journée face aux éléments de la 2<sup>ème</sup> *Panzerdivision* qui avait pour mission de défendre la trouée au nord de la forêt d'Écouves. Au bilan, cette journée se solda par la destruction de nombreux véhicules allemands et plus de mille prisonniers issus des rangs de la 2<sup>ème</sup> *Panzer*.

Cette progression rapide masquait en fait l'âpreté des combats. Pour un de leur premier engagement, les chars se trouvaient dans un véritable guêpier où la manœuvre était difficile et, sans réel appui d'infanterie, ils devaient progresser à l'aveugle mais les équipages faisaient confiance à leur chef.

« À mesure que se présente la colonne, les chars et l'infanterie s'imbriquent. En tête, se trouvent deux chars de la 3<sup>e</sup> section, suivis de deux half-track de la Nueve, puis le capitaine sur le char *Austerlitz* et le reste de la 3<sup>e</sup> section. Vient ensuite le reste de la 2<sup>e</sup> compagnie mélangé à la Nueve. Les autres demeurent au carrefour, sur la D 908.

À la radio, on entend la voix du lieutenant, grave, posée, calme en dépit de toute l'appréhension que chacun ressent :

« Char *Elchingen*, quand vous serez prêt en avant ! »

L'ensemble démarre en colonne. Sur un seul itinéraire, bien sûr, comment faire autrement ?

Nous progressons sur la D 26. Quelques rafales proviennent de tireurs isolés, cachés dans les arbres et que le feuillage rend invisibles.

Le lieutenant, placé derrière le char *Austerlitz*, racontera qu'il a vu le capitaine disparaître dans sa tourelle, vraisemblablement pour ramasser quelque chose, et qu'aussitôt une giclée de balles a atterri sur cette dernière. Dans la seconde qui a suivi, comme au théâtre de Guignol, est réapparu le buste du capitaine qui manifestement ne s'était rendu compte de rien. Le lieutenant a alors songé que cela devait être ça, la baraka.

Tout à coup, l'*Elchingen*, en tête, est atteint par plusieurs obus antichars qui le mettent hors de combat sans qu'il ait eu le temps d'apercevoir le moindre ennemi. Le char qui le suit se trouve dans l'incapacité de tirer. Deux hommes sont tués, dont le Breton Louis Tilly, de Plouigneau ; deux autres sont sérieusement brûlés. Derrière, en queue de colonne, se trouve la 3<sup>e</sup> section. Le pilote du char *Eylau* accompagne le chef de l'*Elchingen*, sorti indemne de ce brasier, jusqu'au poste de secours. Alors qu'il revient à pied pour reprendre sa place, le voilà capturé par un groupe ennemi. Heureusement, quelques instants plus tard, un half-track du régiment de marche du Tchad surgit et tire, permettant ainsi au pilote de regagner son char à proximité. Quelle chance !

---

<sup>993</sup> 2<sup>ème</sup> Division Blindée, *Opérations de Normandie, Compte-rendu du commandant de la HORIE sur les opérations de Normandie*, 7 p, p 4 et 5, SHD Carton 11 P 226.

Le char *Essling* dépasse ensuite l'*Elchingen* et ouvre la voie, mais presque aussitôt, il aperçoit un char ennemi, un Mak V, qui fait demi-tour à environ 200 m au milieu de la route.

« Perforant.

- Feu ! »

Rien ne se passe ! Aucun coup ne part, la poussière a bloqué la détente. Le char allemand termine tranquillement sa manœuvre et, avant de disparaître, son chef adresse un salut de remerciement à l'*Essling*.

René Perrot dira que ce fut la minute la plus longue de sa vie. On le croit aisément...

... toujours à l'arrière de l'*Essling*, dans nos chars en colonne, beaucoup d'entre nous ont pu constater la manœuvre du char allemand sur la hauteur. Ce combat en forêt ressemble décidément plus à un guet-apens qu'à un honnête duel. Tout aurait pu tourner au massacre. Mais l'infanterie, armée de bazookas, a désormais dépassé les half-tracks et les chars de tête. »<sup>994</sup>

Après le combat en zones boisées, les blindés eurent leurs premières expériences du combat en localité à l'approche d'Écouché.

« Branlebas de combat à 4 heures du matin. La colonne d'attaque se forme aussi discrètement que possible dans le vallon où, semble-t-il, sa présence n'a pas été repérée par l'ennemi. En tête, le *El Outid*, de la 2<sup>e</sup> section, Berrué n'est pas peu fier de l'annoncer à son équipage (trop fier, car Pierrot Quentel ne va pas réussir à démarrer) ; puis le *Libye* (« emprunté par Touny à la section commandement) ; puis les cinq chars de la 1<sup>re</sup> section : *Harstad* (de Schamphelare), *Kila* (Hamelin), *Narvik* (Galley), *Bjervik* (Deschamps), *Ankenès* (Gambert).

La colonne est divisée en deux groupes qui se sépareront à l'entrée du bourg : trois chars fonceront tout droit jusqu'au pont de la rue principale, tandis que trois autres resteront en bouchon à l'entrée d'Écouché.

L'agglomération se situe au-delà de la ligne de chemin de fer Argentan-Flers ; la gare est justement à l'entrée est de la petite ville, flanquée de l'un des trois passages à niveau. Pour entrer en ville, il faut traverser les voies, et d'abord s'engager sur la grand-route qui vient d'Argentan, en sortant du bocage par la petite route qui rejoint la grande au hameau de Méheudin, sous le tir direct de canons allemands.

– Nous partons sans vous, annonce Touny à Berrué, dont le mécano cafouille son allumage.

De fait, l'équipage du *El Outid* voit le *Libye* s'éloigner tandis que Quentel s'obstine. Vainement. Non : au bout d'une vingtaine de minutes, les deux moteurs diesel se mettent à ronronner. Ils se lancent à la poursuite des chars de Galley et de Touny.

Jusqu'au passage à niveau, la route est en pente, et même au-delà, dans le bourg. En plein passage à niveau, sur les rails, une halftrack du R.M.T. est en feu. Avertissements des fantassins : ne vous en approchez pas, elle est chargée de mines...

Le *El Outid* a bien fini par rattraper la colonne mais il est maintenant bon dernier – ce qui ne l'empêche pas de prendre un 88 dans sa boîte de vitesse : l'obus dérape, fait une belle encoche, mais la surprise est que le char continue sa progression sans difficulté de ce côté-là.

Berrué voit un char de la Compagnie (c'est sûrement le *Harstad*) qui s'approche prudemment (comme font les chars, normalement) du passage à niveau. A sa grande surprise, il aperçoit un homme en civil (il pense reconnaître le capitaine Denormandie) qui court vers le char en hurlant quelque chose... comment parvient-il à se faire entendre ? Le char bondit, à la limite de sa puissance d'accélération, franchit les rails... À l'instant même, une impressionnante boule de feu (un perforant tiré de la droite passe derrière la tourelle au ras des moteurs et fait sa tranchée dans les paquets).

La leçon est comprise : un canon est embusqué vers la droite avec un tir pré-réglé sur le passage des rails. Le *Harstad* n'a dû son salut qu'à son brutal coup d'accélérateur. Aux autres d'en faire autant. Mais l'antichar lui aussi a compris la tactique.

A bord du *Harstad*, l'ambiance est survoltée, avec la conviction de l'avoir échappé belle. Toupet, en frôlant la maisonnette du garde-barrière, en flamme, se faufile, avec toute la légèreté que lui permettent ses trente tonnes, entre les rames de wagons sur une voie de garage. Chou a la pipe au bec comme dans tous les grands moments. Crosnier arrose à la mitrailleuse de tourelle tous les refuges possibles de l'ennemi et tire au 75 explosif sur tous les véhicules qui bougent.

Le canon de la mitrailleuse est devenu rouge, il éclaire en rouge l'intérieur de la tourelle ; puis il vire au blanc incandescent... Dès lors, il est inutile d'appuyer sur le solénoïde de gâchette car la température se charge de dévider les bandes... Elle les dévide tellement qu'ils craignent de bientôt manquer de munitions. Les douilles s'accumulent.

---

<sup>994</sup> Coatpehen Pierre, *Op. Cit.* p 48-49.

Le bourg est en contrebas, bien visible. Aucun canon ennemi ne tire dans l'axe de la rue principale comme on pourrait s'y attendre. Mais ils n'ont pas localisé l'antichar ou le char qui tient sous son feu le passage à niveau.

Le *Narvik* est maintenant en tête. C'est un simple camion allemand roulant à leur rencontre qui, dès qu'il les aperçoit, se met en travers de la rue pour leur barrer le passage. Le tireur, Juge, d'un coup d'explosif, met le feu au camion qui, naturellement, fait encore plus gravement obstacle.

– Fonce, Pierrot ! ordonne Galley à Tromeur qui hésite devant les gerbes d'étincelles.

Ils franchissent le barrage de flammes, suivi par une halftrack du Tchad.

Après avoir rejoint le *Libye* à l'entrée de l'agglomération, le *El Outid* se range à ses côtés contre les premières maisons pour faire « bouchon », surveillant donc particulièrement la route d'Argentan et la ligne de chemin de fer. Touny se concerta avec Berruét et lui fait envoyer son 2<sup>e</sup> mécano (toujours Claustre) au dernier étage de la plus haute des maisons pour surveiller les alentours. Bien qu'il n'aime pas la solitude, l'observateur est surtout saisi par la beauté de cette matinée d'été : la guerre est brusquement très loin. Seuls les bruits d'avions perturbent la paix céleste, ponctuée de détonations lointaines. »<sup>995</sup>

Le 13 au soir la division était au nord de l'Orne, proche d'Argentan.

## Face à ARGENTAN

La division avait atteint et même dépassé ses objectifs. Elle consacra les jours suivants à consolider son dispositif aux lisières d'Argentan.

« Le 13 au soir, l'objectif fixé par le Corps est non seulement atteint, mais dépassé. Tout le trafic ennemi a été surpris et bloqué sur la route FLERS à PARIS, dernier grand axe du saillant allemand. L'ennemi se voit forcé de refluer vers PUTANGES et COURTELLES et, par l'entonnoir de PIERRE-FITTE qui sera constamment sous les coups de l'aviation, de regagner TRUN où il retrouvera seulement une grande route vers la Seine.

### FACE A ARGENTAN

La position de CARROUGES est trop importante pour être lâchée. Le Groupement Blindé "D" y restera au milieu d'un "grouillement" d'unités allemandes qui le prennent assez violemment à partie, jusqu'à sa relève par des éléments américains, le 15.

Le Groupement "V" qui tient ECOUCHE fait front aux éléments les plus divers qui essayent encore de refluer de l'Ouest ou de se dégager vers le Sud.

Le Groupement "L" ramené du Sud-Est de CARROUGES est regroupé dans la région de MORTREE.

Le Groupement léger "R" tient les débouchés Sud d'ARGENTAN.

La division est en place le 14 Août au matin formant un bouchon solide dans le flot d'éléments ennemis qui se replie d'Est en Ouest. Des groupes de chars ennemis surgissent dans notre dos, attaquent nos axes de ravitaillement (à partir du 16 Août, la 3<sup>ème</sup> D.B. USA montant de RANES vers FROMENTEL diminuera la pression sur notre flanc Ouest.) »<sup>996</sup>

Cette phase initiale de la campagne fut marquée par la « première désobéissance tactique »<sup>997</sup> du général Leclerc, à savoir le débordement du GT V dans le secteur de la 5<sup>ème</sup> DB américaine et l'embouteillage qui suivit à SÉES. Cette indiscipline ne fut pas du tout appréciée des généraux américains en particulier du général Gerow commandant le 5<sup>ème</sup> CA. Certains ont vu dans l'imbroglio de SÉES la cause du retard pris dans la fermeture de la poche de Falaise. Ces allégations semblent dénuées de fondement et exagèrent l'importance de la faute tactique de la 2<sup>ème</sup> DB sur la conduite générale de la manœuvre. Ce fut plus une décision prise en haut lieu de ne pas donner l'ordre de poursuivre immédiatement que l'action de la division qui retarda cette fermeture. C'est ce qu'affirma le général Leclerc dans une lettre adressée au général de Gaulle. Il y faisait le bilan des débuts de la campagne avec peut-être aussi le désir de se justifier.

---

<sup>995</sup> Quillet Pierre, *Op. Cit.* p 544-545.

<sup>996</sup> 2<sup>ème</sup> Division Blindée E.- 3<sup>ème</sup> Bureau, PC avant, le 13 janvier 1945, signé LECLERC, *Operations de la 2<sup>ème</sup> D.B. Depuis le Jour « J » jusqu'à la Prise de Strasbourg*, *Op. Cit.* p 4.

<sup>997</sup> De Langlade Paul, *Op. Cit.* p 156.

« J'ai appris hier que vous étiez débarqué à Cherbourg. Je lance donc un officier à votre recherche. Voici la situation de la division à bâtons rompus, car je désire que Trévoux parte sans tarder : après une marche assez acrobatique d'Avranches au Mans, nous avons attaqué droit au nord et, en quatre jours, atteint l'Orne entre Ecouché et Argentan.

Notre attaque, prenant de flanc et successivement plusieurs divisions boches, a amené d'excellents résultats. J'ai eu réellement l'impression pendant plusieurs jours de revivre la situation de 1940 retournée, désarroi complet chez l'ennemi, colonnes surprises, etc. nos voisins américains, surtout de gauche, étaient naturellement un peu en retard.

Le tableau de cette attaque aurait pu être splendide si on s'était décidé à fermer la boucle Argentan-Falaise. Le haut-commandement s'y est formellement opposé. L'histoire jugera.

Résultats en ce qui nous concerne, pertes : 60 tués, 550 blessés environ. C'est peu étant donné le grand nombre de combats. Le recombplètement est déjà fait.

Au tableau, un minimum de 60 chars homologués ; véhicules, prisonniers et tués boches très difficile à estimer.

Le moral de mes gens est des plus élevé et ils se sont bien comportés... »<sup>998</sup>.

Les 18 et 19 août, le GT L participa à l'ultime attaque destinée à fermer la poche de Falaise. Il assurait la couverture du flanc droit de la 90<sup>ème</sup> DI américaine. Mais les ordres étaient de le faire en se tenant prêt à rejoindre la division sur ordre car les esprits étaient déjà tournés vers Paris. Le 20 août les alliés avaient opéré leur jonction et le 21, la division était, toujours dans la région d'Argentan, disponible pour une nouvelle mission que tous espéraient être la marche sur Paris.

### **3 : la marche sur Paris**

Pour les combattants français, la libération de la capitale était une évidence. Tous bouillaient d'impatience de se ruer vers Paris qui s'était soulevée le 19 août à l'initiative des communistes et ce, contre l'avis des Gaullistes. Mais pour les Américains, la ville n'avait pas la même portée symbolique, ils hésitaient à lancer des divisions à l'assaut de la capitale. Les discussions furent âpres entre Français et Américains à ce sujet, mais l'ordre arriva et la 2<sup>ème</sup> DB fit mouvement vers Rambouillet où se prépara la prise de la capitale.

#### **La libération de Paris en question**

La prise de Paris n'était pas inscrite dans les plans originaux et ce pour des raisons tactiques et logistiques.

Le général Eisenhower se posa la question de Paris au mois d'août et d'emblée, il souhaita éviter les destructions qu'auraient causées des combats trop violents dans la cité. À ces raisons humanitaires s'ajoutaient un souci logistique ; des vivres pour la population libérée c'était autant moins d'essence et de munitions pour les combattants.

« Un problème particulier se posa, qui devint fort critique vers la fin d'août : « Que décider au sujet de Paris ? » Pendant toutes les opérations préliminaires, nous avons eu beaucoup de mal à éviter le bombardement direct de cette capitale. Même dans la destruction des communications françaises, nous avons, dans la région parisienne, préféré attaquer les nœuds de communications plutôt que les têtes de lignes à l'intérieur même de la ville. Dans le même esprit, nous voulions éviter de faire de Paris un champ de bataille, et nous projetions des opérations destinées à couper et à encercler la banlieue pour forcer la garnison à capituler. Naturellement, nous n'étions pas au courant de la situation exacte de la population de Paris. À<sup>999</sup> ce moment-là, nous économisions au

---

<sup>998</sup> Dansette Adrien, *Op. Cit.* p 141-142.

<sup>999</sup> Dwight Eisenhower, *Croisade en Europe, Op. Cit.* p 391.

maximum chaque goutte d'essence, chaque gramme de munitions pour les combats à venir afin de pousser nos lignes le plus loin possible, et j'espérais pouvoir différer la prise de la capitale à moins de recevoir la preuve certaine que la population souffrait de la disette. »

Pour le général Bradley, au niveau opératif, c'étaient surtout les considérations logistiques qui l'empêtaient. Paris n'avait pas de valeur tactique en elle-même.

« De sa table dans le bureau du général de division Robert Mac G. Littlejohn à Londres, Cohen avait prévu la fièvre qui s'empara de l'armée américaine à son approche de Paris. Pour une génération nourrie des histoires fantaisistes de leurs pères concernant le Corps expéditionnaire de 1917, Paris prenait une autre allure que tout autre objectif européen. Cependant, tactiquement, la ville n'avait plus de signification. Malgré toute sa gloire passée, Paris ne représentait qu'une tache d'encre sur nos cartes, qu'il fallait éviter dans notre marche sur le Rhin. Du point de vue transport, Paris serait une source immense d'ennuis, car derrière ses belles façades vivaient quatre millions de Français affamés. Le détournement d'un tonnage aussi considérable sur Paris ne ferait que surcharger un peu plus nos lignes de ravitaillement déjà accablées. De la nourriture pour le peuple de Paris, cela signifiait moins d'essence pour le front. »<sup>1000</sup>

Les Américains étaient de grands planificateurs mais cette qualité avait pour corolaire une certaine rigidité dans l'exécution des plans et ils rechignaient généralement à modifier ce qu'ils avaient planifié. Le refus de changer de plan était également un autre motif de rejet de la demande française de libérer Paris au plus vite.

« Paris n'est pas notre objectif immédiat. Nous voulons éviter une bataille de rues dans votre capitale, au ravitaillement de laquelle nous ne pourrions d'ailleurs pas consacrer les moyens de transport nécessaires. Nous l'occuperons dans les conditions prévues par notre plan. Notre action est prématurée. S'il faut attendre quinze jours, nous le regrettons, mais nous ne pouvons rien faire pour vous. »<sup>1001</sup>

Ils avaient, de plus, d'autres arguments de poids pour appuyer leur décision. Ils tenaient le ravitaillement en carburant et donc les capacités de mouvement de la 2<sup>ème</sup> DB ce qui ne plaisait pas du tout au général Leclerc.

« C'est peu dire que Leclerc rongé son frein et se cabre durant ces exaspérantes journées où l'objectif de Paris semble s'éloigner sans cesse. Dès lors, il multiplie les actes de désobéissance. Le 17, il prévient Langlade, l'un de ses subordonnés. « Il faut que d'ici 48 heures, nous soyons à Paris. ». Il se berce d'illusion. Ses supérieurs, Gerow, Hodges et Bradley, lui refusent toute liberté de mouvement et disposent, pour ce faire, d'un argument absolu : le ravitaillement. Une division en campagne dévore 200 000 litres de carburant par jour et un Sherman avale 400 litres aux 100 kilomètres. »<sup>1002</sup>

Pour lui l'immobilisme des alliés était insupportable et une nouvelle fois, il fit preuve de son indépendance et s'affranchissant des ordres, il trouva un moyen de se procurer du carburant et surtout il envoya un élément de reconnaissance en précurseur. Le 21 août, le détachement, commandé par le lieutenant-colonel de Guillebon, quitta le PC de la division installé à Fleuré pour se diriger vers Versailles.

S'il faisait acte d'insubordination envers ses supérieurs alliés, il restait en revanche fidèle au général de Gaulle et tint à l'informer de sa décision d'anticiper le feu vert des Américains.

« Leclerc justifie son indiscipline dans une lettre au général de Gaulle qui vient d'arriver en France et qu'il n'a pas revu depuis le mois de juin : « Depuis huit jours, le commandement nous fait marquer le pas. On m'a donné l'assurance que l'objectif de ma division était Paris, mais, devant pareille paralysie, j'ai pris la décision suivante : Guillebon est envoyé avec un détachement léger, chars, automitrailleuses, infanterie, direction Versailles avec l'ordre de prendre contact, de me renseigner et d'entrer dans Paris si l'ennemi se replie. Il part à midi et sera à Versailles ce

---

<sup>1000</sup> Bradley Omar.N, *Op. Cit.* p 365.

<sup>1001</sup> Dansette Adrien, de l'Institut, *Histoire de la libération de Paris*, Paris, Perrin, 1994, 483 p, p 264.

<sup>1002</sup> Muracciole Jean-François, *Op. Cit.* p 200.



soir ou demain matin. Je ne peux malheureusement en faire de même pour le gros de ma division pour des questions de ravitaillement en carburant et afin de ne pas violer ouvertement les règles de la subordination militaire. »<sup>1003</sup>

Il reçut l'approbation du chef de la France Libre.

« J'ai vu Trégoux et lu votre lettre. J'approuve votre intention. Il faut avoir un élément au moins au contact de Paris sans délais. »<sup>1004</sup>

En revanche cette initiative ne fut pas du goût du général Gerow qui lui intima l'ordre de rappeler le détachement de Guillebon.

« 1°) A 9 h. le Major (commandant) P.H.Repiton, A C de S,G-2, la 2ème Division Blindée Française, me rend compte que vous avez envoyé le 21 août une partie de votre détachement comportant 10 chars légers, 10 blindés, 10 véhicules d'Infanterie et approximativement 150 hommes vers la région de Paris dans un but de reconnaissance. Ceci était fait sans l'autorisation de l'Etat-Major du 5ème Corps et en violation des ordres que j'ai décrétés au sujet de l'utilisation de votre détachement.

2°) Je désire vous rendre clair que la 2ème D.B. française est sous mon commandement à tout propos et aucune partie n'en sera utilisée par vous, sauf pour l'accomplissement de missions désignées par cet Etat-Major.

3°) Il vous est ordonné de retirer immédiatement le détachement ci-dessus mentionné § 1°), vers l'implantation de votre division dans le voisinage de FLEURE. Rendez compte par lettre à cet Etat-Major lorsque le détachement sera regroupé dans la région de FLEURE. Rendez compte de la réception de cet ordre. »<sup>1005</sup>

Bien évidemment, le général Leclerc s'empessa de ne pas obéir à ces ordres. Il en attendait un autre avec impatience : celui de marcher sur Paris.

Celui-ci arriva enfin le vingt-deux au soir. Le général Eisenhower avait changé d'avis. Son entrevue avec le général de Gaulle qui lui avait rappelé sa promesse de faire libérer Paris par une unité française et la situation critiques dans la capitale insurgée pesèrent lourd dans sa décision.

« Le moment d'agir se présenta le 20 août : Patton avait franchi la Seine près de Mantes, et son aile droite venait d'atteindre Fontainebleau. A Paris, les Français du mouvement de résistance clandestin s'étaient révoltés, la police était en grève, et la préfecture de police aux mains des patriotes. Un officier de la Résistance parvint au quartier général de Patton avec des renseignements d'une importance capitale, qui furent remis à Eisenhower au Mans le 23 août.

Dans l'armée de Patton se trouvait la 2<sup>e</sup> division blindée française commandée par le général Leclerc, qui avait débarqué en Normandie le 1<sup>er</sup> aout et joué un rôle honorable durant la progression. De Gaulle arriva ce même jour, et le commandant suprême lui renouvela l'assurance – donnée depuis longtemps - que les troupes de Leclerc seraient les premières à entrer dans Paris le moment venu. Ce même soir, la nouvelle que des combats de livraient dans la capitale décida Eisenhower à agir, et Leclerc reçut l'ordre de se mettre en route. Le général Bradley remit à ce dernier des instructions dans ce sens à 19 h 15. »<sup>1006</sup>

Ce fut surtout la situation des insurgés dans Paris qui incita le général Eisenhower à autoriser la marche de la 2<sup>ème</sup> DB sur la capitale.

« Les Forces françaises libres, à l'intérieur de la ville, me forcèrent la main. »<sup>1007</sup>

Et donc le 22 août<sup>1008</sup>, le général Leclerc, qui piaffait d'impatience au PC du général Bradley, reçut l'ordre de partir pour Paris.

---

<sup>1003</sup> Muelle Raymond, *La 2<sup>e</sup> DB Normandie-paris-Lorraine-Alsace-Allemagne*, Op. Cit. p 50.

<sup>1004</sup> Lettre de général de Gaulle au général Leclerc, Laval le 22 août 1944.

<sup>1005</sup> S-E-C-R-E-T HEADQUARTERS V CORPS APO 305 SUBJECT : Directive au général commandant la 2ème DB (française), 22 August 1944, SHD carton 11 P 226.

<sup>1006</sup> Churchill Winston, *Mémoires de guerre 1941-1945*, Paris, Tallandier, 2010, 636 p, p 450.

<sup>1007</sup> Dwight Eisenhower, *Croisade en Europe*, Op. Cit. p 391.

« Le 22 Août, vers 1930 heures, sur le terrain d'aviation du PC avancé du Groupe d'Armée, le Général reçoit du Général BRADLEY l'ordre d'attaquer Paris. »<sup>1009</sup>

Cet ordre prescrivait de partir le plus rapidement et de progresser sur deux colonnes vers Paris.

« 1°) Le Général commandant le 5e Corps vous ordonne que vous soyez prêt à vous déplacer dans un délai d'une heure après réception de l'ordre, en deux colonnes vers Paris. [...]

2°) Le Général ordonne en outre que ce mouvement ne peut être retardé jusqu'au lever du jour, 23 août mais doit être exécuté promptement une heure après réception de ces instructions.

3°) Une troupe du 102e Groupe de Cavalerie sera rattachée à votre division pour accompagner le nord de la colonne gauche. Il est demandé de vous en référer. »<sup>1010</sup>

Dès la réception de l'ordre le 3<sup>ème</sup> bureau prépara les ordres de mouvement. La première étape était Rambouillet où il était prévu de regrouper la division et de faire un point de situation afin de définir les modes d'action pour l'assaut de la capitale.

### **Le mouvement vers Rambouillet**

La division se mit en branle le 23 août à six heures trente et mit environ quinze heures pour rallier la ville soit deux-cent cinquante kilomètres. Cette vitesse de progression représentait le double de ce qu'une division faisait en moyenne. Le général Leclerc arriva lui à midi.

« Le 23 août, les deux tiers de la Division, alertés le 22 à 0 heure, y parviennent le 23 à 15 heures ayant parcouru près de deux cents kilomètres en 15 heures.

Ce raid étonnant effectué en un temps record par une division qui vient de livrer quatorze jours de combats ininterrompus, et qui la place, moins de vingt-quatre heures après l'ordre reçu, aux portes de Paris, doit anéantir à jamais l'insidieux, malveillant et inexact récit que le General Omar Bradley a commis la pénible faute de relater. »<sup>1011</sup>

Cette progression très rapide fut, en fait, jugée trop lente par le général Bradley qui en fit état dans ses mémoires.

« Leclerc reçut l'ordre de démarrer immédiatement le 22 août, mais il ne partit pas avant le lendemain matin. Pendant les vingt-quatre heures qui suivirent, la 2<sup>e</sup> D.B. se traîna à regret entre deux murs gaulois tandis que leurs compatriotes ralentissaient l'avance des Français à grand renfort de vin et de liesse. Bien que je ne pusse les blâmer de répondre à l'hospitalité de leurs gens, je ne pouvais pas non plus attendre que cette unité dansât sur son chemin jusqu'à Paris. Si von Choltitz devait rendre la ville, il fallait respecter notre contrat.

« Zut pour le prestige, dis-je à Allen, dites à la 4<sup>e</sup> de la doubler et de se charger de la libération. » apprenant cet ordre et craignant un affront fait à la France, les hommes de Leclerc montèrent dans leurs tanks et brûlèrent la route. »<sup>1012</sup>

Ces considérations aussi peu flatteuses que fantaisistes firent réagir, non seulement le général de Langlade mais aussi Adrien Dansette qui écrivit une note dans le Figaro pour rétablir la vérité ou du moins sa vérité.

« Des anciens de la 2<sup>e</sup> D.B., et bien d'autres Français, ont lu avec stupéfaction, dans un récent numéro du grand magazine américain Life, un passage des Mémoires du général Bradley où l'ancien commandant du 12<sup>e</sup> Groupe d'Armées américain relate la libération de Paris par le général Leclerc et son unité. [...]

---

<sup>1008</sup> Et non pas le 23 comme l'écrit W Churchill.

<sup>1009</sup> 2<sup>ème</sup> Division Blindée E.- 3<sup>ème</sup> Bureau, PC avant, le 13 janvier 1945, signé LECLERC, *Operations de la 2<sup>ème</sup> D.B. Depuis le Jour « J » jusqu'à la Prise de Strasbourg*, Op. Cit. p 5.

<sup>1010</sup> SECRET HEADQUARTERS, V CORPS APO 305, *Office of the chief of Staff SUBJECT: letter of instructions* 22 August 1944, SHD carton 11 P 219.

<sup>1011</sup> De Langlade Paul, *Op. Cit.* p 193.

<sup>1012</sup> Bradley Omar.N, *Op. Cit.* p 372.

Leclerc regagna aussitôt son P.C. et donna l'ordre de démarrer le lendemain matin mercredi 23, à 6 h. 30. Au soir du même jour, les groupements tactiques de la 2<sup>e</sup> D.B. atteignaient Rambouillet et Arpajon, tandis que leurs éléments avancés se heurtaient à une forte résistance allemande. Ils avaient parcouru 180 kilomètres en quinze heures, performance peu commune. Quand ses héros auraient-ils pu s'enivrer et courtiser les filles ? [...]

Voilà comment les événements se sont déroulés, et pas autrement. Ils ont eu pour témoin quelques dizaines de milliers de Français.

S'il y eut lenteur, elle ne fut en aucun moment le fait de la 2<sup>e</sup> D.B. ses officiers d'état-major n'ignoraient pas, au contraire, combien certaines lenteurs américaines, et les occasions manquées qui en résultaient, irritaient Leclerc. [...]

La cause est entendue. Mais comment le général Bradley a-t-il pu prendre la responsabilité de tant... d'inexactitudes ? nous pouvons l'imaginer. Leclerc et le général Gerow ne s'entendaient pas. Il n'y eut pas moins de trois heurts entre eux en l'espace de quatre jours. Gerow, irrité de l'envoi du détachement Guillebon, avait adressé une lettre très sèche à Leclerc. Dans la nuit du 22 au 23, après que l'ordre de marche sur Paris eut enfin été donné au commandant de la 2<sup>e</sup> D.B., Gerow lui téléphona pour lui demander de partir immédiatement, comme s'il suffisait de crier « en avant » pour mettre en branle une division blindée ! Et, le lendemain après-midi, le général Eisenhower, mal renseigné, recevant le général Juin, lui exprima son mécontentement du retard apporté par le général Leclerc à remplir sa mission ! c'est ainsi que Leclerc se vit reprocher, tour à tour, en l'espace de douze heures, d'aller trop vite et d'aller trop lentement. Or, chaque fois, c'était lui qui avait raison.

On peut supposer que le général Bradley a été trompé par les comptes rendus de personnalités malveillantes ? toujours est-il que l'incomparable 2<sup>e</sup> D.B. et les Français font, aux yeux des Américains, les frais des erreurs de son information.

N'est-il pas déplorable de créer de semblables malentendus entre la France et les Etats-Unis dont nul ici – ne parlons pas des communistes ne songe à contester la gloire militaire. »<sup>1013</sup>

Le général Bradley répondit à ce document en faisant l'éloge, un rien démagogique du peuple français, en adoucissant certes ses propos et mais en les maintenant.

« Tout en mettant en doute la précision des souvenirs de M. Dansette de la même façon qu'il fait celle des miens, je regrette que ce passage de mon livre ait pu être interprété comme une atteinte à l'honneur de la France ou comme une tache sur la magnifique carrière du général Leclerc. [...]

En narrant la libération de Paris, j'ai raconté cet événement tel que l'on en eut connaissance au Q.G. de mon Groupe d'Armées. Que ce compte rendu puisse être contesté n'est pas en soi surprenant. Le même événement est rarement relaté de façon identique par des opérateurs se plaçant à des points de vue différents. En qualité de commandant de division, on ne pouvait s'attendre que Leclerc eût exactement les mêmes conceptions qu'un commandant d'Armée ou de Groupe d'Armées. Il y a là une divergence que seul le lecteur peut résoudre pour son propre compte en se rangeant à ce que la raison l'incitera à penser. Mais que cette divergence d'opinions ne soit pas attribuée à des motifs malveillants. Bien que je conteste sa version, je n'accuse pas M. Dansette de nourrir d'injustes préjugés à l'égard de l'armée américaine. Je suis persuadé que ses lecteurs m'accorderont la même bienveillance. »<sup>1014</sup>

Que les Américains, si bons planificateurs, aient reproché à une division d'aller trop lentement après avoir parcouru deux cents kilomètres en quinze heures est étrange mais peut s'expliquer par l'éloignement d'un PC de GA par rapport au terrain qui fait oublier les réalités du combat. Les équipages blindés, eux, n'eurent pas l'impression d'avoir lambiné. Au contraire, ils étaient convaincus d'avoir battu des records de vitesse.

« Nous sommes relevé par les Britanniques et nous nous installons dans un verger. Qu'on est bien dans cette campagne, dans la douceur et la tiédeur de la nuit. Nous sommes le 23 août.

Tout à coup, un grand brouhaha nous réveille. Aussitôt nous sommes debout, car nous dormons tout habillés. Il est cinq heures et demie, j'entends les ordres transmis par l'homme de garde, puis par notre lieutenant et notre chef de char : « mise en place des chars au point initial pour 7 heures. »

La division fait mouvement. Serait-ce enfin la décision que tout le monde attend depuis si longtemps ? les équipages s'affairent, méthodiques. Puis vient le désordre des départs.

---

<sup>1013</sup> Bradley Omar. N, *Op. Cit.* p 521 à 524.

<sup>1014</sup> *Idem* p 524-525.

### **Destination Villacoublay**

À 6h45, la mise en place est terminée. Il fait grand jour. Notre destination est Villacoublay. Nous avons 250 km à parcourir dans la journée, avec un ravitaillement prévu à côté de Chartres. Heureux et souriants, nous nous tapons dans le dos. La joie gagne tous les équipages, qui se trouvent plongés dans un paroxysme d'impatience et d'enthousiasme. Nous sommes invisibles, nous allons à Paris.

Puis c'est le départ. La colonne roule à toute vitesse, sans effort, sans tension. [...]

Nous rôtiissons dans nos chars, traversant les villages sous les acclamations de la foule. [...]

Nous roulons toujours le plus vite possible. Dans la nuit noire, nous sommes constamment sur le qui-vive. Nous avons maintenant dépassé Chartres, sans même connaître le nom des endroits que nous avons traversés. Si je me souviens bien, on s'arrête enfin aux alentours de Limours, fatigués. »<sup>1015</sup>

La perception du terrain semble différente de celle des grands états-majors, mais rapide ou pas, son déplacement du 23 amena la division à Rambouillet où se prépara la manœuvre pour la libération de Paris.

### **Rambouillet la veillée d'armes**

Dès son arrivée à Rambouillet, le général Leclerc demanda au lieutenant-colonel de Guillebon de lui faire un compte-rendu précis de la situation. Les reconnaissances montraient que l'ennemi n'était pas disposé à capituler et avait installé une forte ligne de résistance à l'ouest de Paris avec des points forts sur les principaux carrefours routiers.

« D'après quelques renseignements rassemblés à la hâte, il apparaît que l'ennemi n'est pas seulement disposé à résister sur les axes, mais qu'il s'appuie sur une défense continue : positions de campagne hâtivement établies, renforcées par quelques points forts comme ceux de TRAPPES, du CHRIST, de SACLAY, du système MASSY – WISSOUS, et présentant une certaine profondeur. La défense anti-char est complétée par les nombreuses unités de D.C.A. qui entourent la Capitale. Mais l'organisation ennemie semble moins robuste et plus diluée à l'est. »<sup>1016</sup>

Fort de ses quelques renseignements, il élaborait rapidement sa manœuvre et convoqua son chef du B 3 pour la rédaction des ordres. L'axe principal de progression était donné au GT V. Le commandeur de la 2<sup>ème</sup> DB confiant ainsi au GT dont le régiment blindé était dans la lutte depuis le début, la possibilité d'être les premiers à entrer dans la capitale.

« A Rambouillet, nous retrouvons Guillebon, qui nous apprend que, si la résistance ennemie est sérieuse du côté de Trappes, elle semble être moins âpre en direction de l'Est, vers Arpajon, en particulier. Il n'en faut pas plus au général Leclerc pour décider de sa Manoeuvre. Il me convoque aussitôt. Hâtivement installé dans l'allée conduisant au château, sous des arbres séculaires, je rédige l'ordre, fort court du reste - il comporte trois pages – dont la phrase essentielle tient en quatre mots : « S'emparer de Paris. »

L'axe d'effort principal est jalonné par Arpajon et Antony. L'autre, à trente kilomètres à l'ouest, part de Rambouillet, mais évite Trappes et Versailles.

C'est évidemment sur le premier axe que Leclerc compte le plus. Il le donne à Billotte, que suit le groupement Dio, tandis que Langlade cherchera sa voie sur le second itinéraire.

Nous l'avons déjà dit, lorsque l'objectif est d'une portée historique, il est normal qu'il revienne aux compagnons de la première heure l'honneur de s'en emparer. Détaché par le général de Gaulle pour cette mission, Billotte a l'axe de marche qui lui donne le plus de chances d'arriver le premier à l'hôtel Meurice et d'y recueillir la capitulation du gouverneur allemand. »<sup>1017</sup>

---

<sup>1015</sup> Coatpehen Pierre, *Op. Cit.* p 60 à 62.

<sup>1016</sup> 2<sup>ème</sup> Division Blindée E.- 3<sup>ème</sup> Bureau, PC avant, le 13 janvier 1945, signé LECLERC, *Operations de la 2<sup>ème</sup> D.B. Depuis le Jour « J » jusqu'à la Prise de Strasbourg*, *Op. Cit.* p 5-6.

<sup>1017</sup> Gribius André, *Op.cit.* p 127-128.

« S'emparer de Paris », la mission était simple mais la manœuvre montée relativement complexe même si l'OPO tenait en trois pages.

« ORDRE D'OPERATIONS POUR LA JOURNÉE  
DU 24 AOÛT 1944

#### I. MISSION

1° S'emparer de Paris.

2° Tenir Paris en occupant les routes entre Ivry-sur-Seine et Neuilly-sur-Marne.

- en poussant des éléments dans la région nord est de Paris
- en maintenant un élément réservé sur Paris.

#### II. RENSEIGNEMENTS

L'ennemi dispose d'un certain nombre de points d'appui sans liaison les uns avec les autres. Ces points d'appui sont plus denses dans la région sud-ouest de Paris.

#### III. DISPOSITIF

Mission principale

Groupement tactique « V »

- a) Pousser sur l'axe Arpajon-Sceaux, Paris où se fera l'effort principal en utilisant les petites routes et évitant les grands axes.
- b) Pénétrer dans Paris en direction du Panthéon, puis franchir la Seine et sortir par la Région Vincennes, Charenton et tenir les ponts de la Marne entre Ivry-sur-Seine (inclus) et Neuilly sur Marne (inclus).
- c) S'éclairer ensuite à distance utile.

PC en fin de mission : porte de Vincennes.

Mission secondaire de diversion.

Groupement tactique « L »

- a) Pousser sur l'axe Dampierre-Chevreuse-Châteaufort- Toussus-le-Noble-Les Loges-Jouy-en-Josas-Villacoublay-bois de Meudon-pont de Sèvres.
- b) Tenir Sèvres et pousser deux sous-groupements sur Versailles et en direction de Paris.
- c) En fin d'opérations et après relève par éléments réservés à Versailles, pousser l'ensemble de son groupement au centre de Paris (place de la Concorde) en réserve mobile.

PC : initialement, pont de Sèvres ; ultérieurement hôtel Crillon à Paris.

Groupement tactique « D »

- a) Mettre le 3° RAC à disposition du GT « V », prêt :  
soit à appuyer ce groupement de tous ses moyens ;  
soit à appuyer le GT « L » en poussant un sous-groupe ment en direction du pont de Sèvres.
- b) Nettoyer le centre de Paris.
- c) En cas de réussite immédiate des différentes opérations des groupements tactiques « V » et « L », pousser des éléments vers Pantin, au nord de Paris.

PC : mairie de Pantin.

Éléments Morel-Deville : se maintenir à leurs emplacements actuels et faire le maximum de volume pour simuler une attaque directe en direction de Saint-Cyr. En fin de journée, en réserve aux ordres du colonel Remy.

FTA : les batteries suivront initialement la progression des groupements auxquelles elles sont affectées, prêtes à s'organiser en DCA au centre de Paris, dès la chute de Paris.

Génie : les éléments réservés du génie, sous les ordres du chef de bataillon, commandant le génie divisionnaire, resteront initialement à Rambouillet et se tiendront prêts à déminer l'axe Rambouillet-Versailles-Paris en fin de journée, sur nouvel ordre.

Groupement Rémy et éléments réservés : sous les ordres du colonel Rémy, pousseront sur Versailles dès sa libération et déminage des axes, prêts à recevoir toute mission de contre-attaque. Pousseront ultérieurement sur Paris (Longchamp).

#### IV. DIFFÉRENTS PC

- PC avancé : derrière GT « V » puis hôtel Crillon, Paris.
- PC principal : Rambouillet, Versailles (lycée Hoche), Longchamp.
- Base : Rambouillet.

#### V. CIRCULATION

- 1 DCR à disposition du GT « V ».
  - 1 DCR à disposition du GT « L ».
- En fin d'opération, 2 DCR à disposition du Général, place de la Concorde.

#### VI. AIR SUPPORT

- Détachement principal avec GT « V ».
- Détachement secondaire avec GT « L ».

#### VII. HEURE DU DÉBUT DES OPÉRATIONS : 7 heures. »<sup>1018</sup>

La brièveté de cet ordre peut étonner un lecteur actuel lorsque l'on sait qu'actuellement, les ordres émanant d'un PC de division font plusieurs centaines de pages. Mais tout le style du général Leclerc était condensé dans cet OPO : rapidité, précision, concision.

Pendant le bref séjour à Rambouillet, la division reçut la visite du général de Gaulle qui se fit expliquer la manœuvre prévue pour la conquête de Paris.

« Dans l'après-midi, doublant les colonnes de la 2<sup>e</sup> division blindée, je m'établis au château de Rambouillet. Sur la route, Leclerc m'avait écrit qu'il se trouverait dans la ville. Je le convoquais aussitôt.

Son plan d'attaque était prêt. Si le gros de sa division qui accourait d'Argentan, ne devait être en place que dans la nuit, des éléments avancés tenaient, sur la ligne : Athis-Mons, Palaiseau, Toussus-le-Noble, Trappes, le contact d'un ennemi retranché et résolu. Il fallait percer cette position. L'effort principal serait mené par le groupement Billote, prenant comme axe la route d'Orléans à Paris par Antony. Le groupement de Langlade agirait par Toussus-le-Noble et Clamart, tandis qu'un détachement commandé par Morel-Deville le couvrirait vers Versailles. Quant au groupement Dio, provisoirement en réserve, il suivrait celui de Billote. L'action commencerait le lendemain au point du jour. J'approuvai ces dispositions et prescrivis à Leclerc de fixer à la gare Montparnasse son poste de commandement quand il serait entré dans Paris. C'est là que je le retrouverais afin de régler la suite. Alors, regardant ce jeune chef en proie déjà à la bataille et qui voyait offrir à sa valeur un concours extraordinaire de circonstances bien agencées, je lui dis : « Vous avez de la chance ! » Je pensais, aussi, qu'à la guerre, la chance des généraux c'est l'honneur des gouvernements. »<sup>1019</sup>

Le général Leclerc avait peut-être de la chance, mais la chance se méritant il en aurait besoin lors des deux prochaines journées tandis que ses groupements se lançaient à l'assaut de Paris.

Avant de se ruer vers Paris, il pouvait se retourner sur ce premier mois de guerre où il avait accompli avec brio ses missions non sans faire preuve parfois d'indépendance pour les uns, d'indiscipline pour les autres, et surtout avait imposé sa marque.

« Leclerc a participé à la manœuvre d'exploitation confiée à Patton, toujours à la limite du supportable pour ses supérieurs américains qui tantôt le considèrent comme « un enfant terrible » dont ils admettent la mission (Haislip), tantôt comme un arrogant indiscipliné (Bradley, Gerow). Dans la forêt d'Ecouves, après avoir enlevé Alençon, la 2<sup>e</sup> DB trouve son rythme, non sans, confusion. Elle piétine et enrage devant Argentan. Leclerc confirme

<sup>1018</sup> Muracciole Jean-François, *Op. Cit.* p 287 à 289.

<sup>1019</sup> De Gaulle Charles, *Mémoires, Op. Cit.* p 564.

son style : préparation minutieuse, suivi de la logistique, constitution d'un PC avant, qu'il précède souvent, ordres brefs impliquant liberté de manœuvre élimination des insuffisants. »<sup>1020</sup>

---

<sup>1020</sup> *Revue historique des armées* n° 227, juin 2002, *Les quatre maréchaux de la Seconde Guerre mondiale*, Paris, 2002, 144 p, p 52.

## **II : Paris**

« Paris, Paris outragé, Paris brisé, Paris martyrisé, mais Paris libéré ! Libéré par lui-même, libéré par son peuple avec le concours des armées de la France, avec l'appui et le concours de la France tout entière : c'est-à-dire de la France qui se bat. C'est-à-dire de la seule France, de la vraie France, de la France éternelle. »<sup>1021</sup>

Ces phrases, prononcées par le général de Gaulle à l'hôtel de ville le 25 août après-midi, marquaient la libération officielle de la capitale. Mais avant d'en arriver là, la 2<sup>ème</sup> DB avait combattu la veille et le jour même. Et si le 25, le centre de la ville était vide d'Allemand les combats continuèrent les jours suivants à l'est de la cité.

### **1 : la journée du 24 août**

Dès le matin du 24, les Allemands disputèrent âprement le terrain aux colonnes des GT qui progressaient vers Paris. Bloqué à la croix de Berny, le GT V subit les foudres du général Leclerc qui envoya un détachement vers l'hôtel de ville dans la soirée.

### **Un début de progression difficile**

Dès le départ au petit matin, les équipages savaient que la journée serait difficile car une ceinture défensive les attendait à l'ouest de Paris.

« Il y a 15 chars dans la région de Trappes, appuyant une défense qui semble cohérente ».<sup>1022</sup>

Les renseignements sur l'ennemi étaient cependant relativement vagues et les GT étaient peu diserts à ce sujet dans leurs OPO.

#### « I. – RENSEIGNEMENTS SUR L'ENNEMI

L'ennemi dispose d'un certain nombre de P.A. sqns liaison les uns avec les autres.

Mines anti-chars et chars régions TRAPPES, GUYANCOURT, ST-CYR, PALAISEAU, MASSY, VERRIERE. »<sup>1023</sup>

Cet OPO encore plus court que celui de la division (une page) reprenait la mission du GT.

#### « III. – MISSION DU G.T.D.

a/ - Le 3/RAC sera immédiatement mis a la disposition du Colonel Commandant le G.T.V. qu'il rejoindra au plus tot a LONGJUMEAU.

b/ - Progresser sur l'axe CERNAY-LA-VILLE, LIMOURS, FONTENAY LES BOIS, BEAUVERT, VILLEJUST, LONGJUMEAU (itinerare fleche). Prêt, soit a appuyer G.T.V. qui progresse sur l'axe ARPAJON, SCEAUX, PARIS ;

- Soit a appuyer G.T.L. en poussant un sous-groupement en direction du pont de Sevres.

c/ - Nettoyer centre de PARIS.

d/ - En cas de reussite immediate, pousser des elements dans region de PANTIN, au Nord de PARIS. P.C., Mairie de PANTIN. »<sup>1024</sup>

Au GTL, les premiers kilomètres furent avalés facilement mais l'ennemi ne tarda pas à se manifester, offrant une forte résistance à l'ouest de Versailles.

« A 7 heures, tout le Groupement roulait allègrement sur l'axe défini la veille.

En dépit du relief très pittoresque et très vigoureux qui caractérise cette région, il n'y eut, au début, aucun accroc. L'ennemi ne se manifesta pas avant Château-Fort. C'est entre Saint-Remy et cette dernière localité que nous

---

<sup>1021</sup> <http://www.gouvernement.fr/partage/9406-discours-du-general-de-gaulle-place-de-l-hotel-de-ville>.

<sup>1022</sup> Un groupe d'officiers et d'hommes de la division, *La 2<sup>e</sup> DB Général Leclerc, Combattants et combats en France, Op. Cit.*, Repiton Preneuf, *la campagne de France*, p 45.

<sup>1023</sup> A.C. Deuxième Division Blindée, G.T.D. *Ordre d'Operations* du 24 Aout 1944, SHD carton 11 P 226.

<sup>1024</sup> *Idem.*



reçûmes les premiers coups de semonce ; du 88... a ce qu'il nous parut...pas très denses mais gênants... un tir de harcèlement.

Ce passage fut traversé sans encombre et vers 11 heures le G.T. « L » débouchait des fonds de la Vallée sur le plateau à l'est de Château-Fort.

A ce moment éclatait une vigoureuse canonnade et un feu violent de mitrailleuses. Aussitôt, le canon des Shermans se mit de la partie et ce fut à Toussus-le-Noble, le premier combat.

Courant en avant il me fut possible de traverser Toussus. Les obus allemands tombaient drus et je trouvai le Sous-Groupement Massu en voie de déploiement face à une lisière de bois situé au sud de Buc et vers les Loges-en-Josas. Mirambeau était déjà arrivé. Il nous fut relativement aisé de repérer l'emplacement des canons de 88 adverses et des quelques éléments d'infanterie.

Cependant qu'appuyé par le Groupe du 40<sup>e</sup> R.A.N.A., Massu attaqua de front, couvert à l'Ouest par l'Escadron Bond du 12<sup>e</sup> R.C.A. tenant sous les canons le hameau de Villeroy, je donnai ordre à Minjonnet de déboîter de l'axe jusqu'alors suivi par toute la colonne et de s'emparer de Jouy-en-Josas et des passages de la Bièvre en coupant à travers le pays entre les Loges-en-Josas et les côtes de Montbron. Il avait ordre aussitôt Jouy-en-Josas pris, de déboucher sur le plateau de Villacoublay et de tenir solidement le nœud des routes Versailles-Viroflay-Chaville-Villacoublay en se gardant partout.

Massu devait le rejoindre par les Loges-en-Josas aussitôt la résistance adverse brisée.

Pendant sa marche d'approche, il serait couvert à l'Est par un Escadron de Reconnaissance du 1<sup>er</sup> Spahis, en direction du Christ de Saclay et de Saclay occupé par des éléments d'infanterie ennemie. Cet Escadron qui remplira parfaitement sa mission sera obligé de se livrer à une suite de démonstrations offensives très manœuvrières qui se traduisirent par plusieurs engagements très vifs avec un adversaire qui, de ce fait, n'eut jamais la possibilité de tenter une diversion sur notre flanc droit.

Il fallut deux heures trente pour liquider la question et vers 15 heures, après avoir réduit l'ennemi au silence et avoir détruit quatre canons de 88, un char, et mis hors de combat une centaine de fantassins, Massu débouchait de Jouy-en-Josas et, doublant le Sous-Groupement Minjonnet tenait solidement le nœud de routes Villacoublay-Versailles-Chaville-Jouy en Josas, reprenait sa marche vers le Petit- Clamart.

Minjonnet, pour en arriver là, avait dû lui aussi, casser la résistance ennemie et passer la Bièvre de force. Il avait perdu des plumes dans la bagarre et notamment les Aspirants Lesieur et Zagrodski, ce dernier frère du Lieutenant Zagrodski tué quinze jours plus tôt aux Sablons. Les chars de ces deux Aspirants ont été détruits à coups de 88 à la sortie des bois de Jouy-en-Josas en arrivant sur le plateau.

Il est vrai que l'ennemi est partout. A l'Ouest il est dans les faubourgs de Versailles et dans cette ville, il y en a plein les bois de Meudon. Il y en a à Bièvres et à Palaiseau !

En croisant Minjonnet, je lui donne ordre d'assurer la possession du fameux nœud de routes en se gardant vers Versailles et Viroflay, puis d'assurer la même mission au rond point du Petit-Clamart jusqu'à ce que je lui fiasse dire de me rejoindre dans Sèvres ou dans Boulogne.

Je rejoins Massu au Petit-Clamart. Tout le Sous-Groupement (et plus tard celui de Minjonnet) a défilé à quarante kilomètres à l'heure devant toute la Flack allemande dans les lisières de bois de Vélizy et placée en anti-chars qui n'a pas osé tirer sur cette marée de chars et de canons ! Tout d'un coup, elle se déclenche et se met à tirer en fusant haut sur Meudon et en direction de Billancourt.

Au rond point du Petit-Clamart que Massu et une partie de son Sous-Groupement ont déjà passé, filant sur Clamart et Meudon, je trouve un peloton de chars et une section du Tchad laissés sur place pour boucher les routes qui, de l'Est et du Sud, y aboutissent, venant de la Croix de Berny et de Sèvres. »<sup>1025</sup>

De son côté, le GTV avait aussi commencé à progresser facilement avant de rencontrer de fortes résistances.

« Le Groupement "V", après de brèves rencontres à ARPAJON et MONTLHERY, se heurte vers 0830 heures aux premières armes anti-chars devant LONGJUMEAU. Un combat très dur s'engage ; vers 0930 heures le pont est pris intact, la route est ouverte. Manœuvrant par l'Est la position fortement garnie en armes anti-chars qui, par MASSY et WISSOUS raccorde PALAISEAU à ORLY, une colonne blindée du Groupement "V" s'empare de WISSOUS et, se rabattant en partie sur la route LONGJUMEAU-PORTE D'ORLEANS, prend à revers la défense ennemie, cependant que l'infanterie tente de se frayer un passage à l'Est de la voie ferrée PALAISEAU-ANTONY.

Poursuivant lentement sa progression, sous ces tirs d'artillerie et de mortiers parfois violents, le Groupement se heurte à la CROIX DE BERNY et FRESNES à une résistance. »<sup>1026</sup>

---

<sup>1025</sup> De Langlade Paul, *Op. Cit.* p 207 à 209.

Dans cette attaque, le principal danger venait des 88 embusqués qu'il fallait parfois réduire par un assaut frontal ou grâce à l'habileté et la dextérité des équipages et des tireurs en particulier.

« La colonne s'arrête une fois de plus. Il faut utiliser des moyens lourds, pour neutraliser ces 88. Le capitaine de Witasse charge de la Bourdonnaye de détruire les antichars. De la Bourdonnaye choisit le Eylau. Le chef de char, le sergent-chef Parmentier, le tireur le caporal-chef Prévaudeau, le radio-chargeur le 2<sup>o</sup> classe Garreau, le pilote, le 1<sup>re</sup> classe Calleja et l'aide-pilote, le 2<sup>o</sup> classe Sardo, en forment l'équipage. C'est A. Parmentier qui nous explique les raisons de ce choix :

« S'agissant du choix de l'Eylau dont le règlement d'opération délicates, c'était, je crois avant tout, un témoignage de confiance envers l'un des meilleurs tireurs de sa section, le caporal-chef Prévaudeau, pour sa dextérité, mettant à profit la bonne coordination de tout l'équipage ». »<sup>1027</sup>

Les TD du RBFM furent, bien évidemment de la partie et réduisirent les 88 avec une technique particulière puisque, en bon marins, ils allèrent parfois jusqu'à l'abordage.

« A Arpajon et Longjumeau, le premier peloton du 3<sup>e</sup> escadron du R.B.F.M. détruit d'abord quatre mitrailleuses avec une cinquantaine d'adversaires sur le côté 136, puis il arrive en renfort du sous-groupement qui est bloqué par les tirs de plusieurs 88 mm à Fresnes. Nous y parvenons au moment où un des chars légers de spahis et deux half-tracks du Tchad finissent de brûler dans une épaisse fumée, tandis que les mines antichars que les derniers transportaient explosent par intermittence.

Les canons allemands sont réduits au silence les uns après les autres. Quelques-uns tirent jusqu'à moment où ils sont littéralement « accostés » par les nôtres. »<sup>1028</sup>

En début de soirée, le GT V piétinait devant la croix de Berny et Fresnes où il fut rejoint par le général Leclerc.

## **La croix de Berny**

À 17 heures, le général Leclerc avait fait envoyer par avion de reconnaissance un message à la préfecture de police : « Tenez bon, nous arrivons. » mais son optimisme et sa fougue furent échaudées lorsqu'il rejoignit les éléments de pointe du GT V.

La résistance du 88 embusqué à la croix de Berny, appuyé par ceux de Fresnes avait provoqué un encombrement sur l'axe principal et les unités étaient à l'arrêt sans pouvoir manœuvrer contrairement aux ordres de la division qui étaient de ne pas se laisser fixer et de déborder systématiquement.

« Le général Leclerc a le génie de toujours se trouver au point névralgique, là où il peut juger la situation, prendre des décisions et donner des ordres. En allant à pied le long de la route nationale vers le Croix-de-Berny, il est furieux de constater qu'il y a trop d'encombrement sur l'axe principal ; et pourtant, il a donné l'ordre de ne pas se laisser accrocher et de manœuvrer. »<sup>1029</sup>

De plus, connaissant la situation critique des insurgés, il voulait agir rapidement même de nuit. Il savait que les chars pouvaient aussi manœuvrer de nuit.

« Il sent bien qu'il faut faire quelque chose cette nuit même, car il pressent la menace qui pèse sur nos compatriotes, et ne veut pas que se ralentisse la cadence de la marche en avant.

---

<sup>1026</sup> 2<sup>ème</sup> Division Blindée E.- 3<sup>ème</sup> Bureau, PC avant, le 13 janvier 1945, signé LECLERC, *Operations de la 2<sup>ème</sup> D.B. Depuis le Jour « J » jusqu'à la Prise de Strasbourg*, Op. Cit. p 7.

<sup>1027</sup> Fournier Laurent, Eymard Alain, *Op. Cit.* p 74.

<sup>1028</sup> de Gaulle Philippe, *Op. Cit.* p 318.

<sup>1029</sup> Coatpehen Pierre, *Op. Cit.* p 67.

Se refusant à admettre que les chars, bien qu'aveugles, n'aient aucun rôle à jouer de nuit - et ce longtemps avant les phares à infra-rouge<sup>1030</sup> - il mise, comme les Allemands du reste (et sans utiliser comme ils le firent les moyens d'éclairage du champ de bataille) sur l'effet psychologique que produiront les chars de nuit.

Pour cette mission, c'est Dronne qu'il cherche et qu'il trouve. »<sup>1031</sup>

Maîtrisant sa colère, il expliqua au capitaine Dronne ce qu'il attendait de lui et l'envoya sur Paris.

« Je tombe pile sur le général Leclerc. Il est arrêté sur le bord du trottoir, seul, appuyé sur sa canne. Il est manifestement impatient et mécontent.

- Dronne, qu'est-ce que vous f... là ? me lance-t-il.

- Mon général, j'exécute l'ordre que j'ai reçu : me rabattre sur l'axe, au point où nous sommes.

En quelques mots rapides, je lui rends compte d'où nous venons, l'impression que nous avons qu'il n'y avait rien devant nous, du moins pas de résistances sérieuses.

- Il ne faut jamais exécuter les ordres idiots.

La phrase a été dite d'un ton incisif. Quelques secondes après, le général me saisit par le bras : « Dronne, filez droit sur Paris, entrez dans Paris. » Il pointe sa canne dans la direction de la capitale. :

- Tout de suite, mon général, répondis-je. Mais je n'ai que deux sections d'infanterie. Il me faudrait d'autres moyens.

- Prenez ce que vous trouverez. Faites vite.

J'insiste :

- Si je comprends bien, mon général, j'évite les résistances, je ne m'occupe pas de ce que je laisse derrière moi.

- C'est cela, droit sur Paris, confirme le général, dont le visage s'éclaire. Passez par où vous voudrez. Il faut entrer. Vous leur direz que la division toute entière sera demain dans Paris.

Inutile de faire préciser l'objectif. L'objectif n'est pas militaire. Dans l'esprit du général, c'est clair, c'est évident, l'objectif est de remonter le moral de la résistance et de la population soulevée ; elles attendent impatiemment l'entrée des troupes alliées ; chaque heure qui passe attise leur inquiétude et leur angoisse ; si nous tardons, elles risqueraient des représailles terribles. Il s'agit de leur donner courage par une présence, fut-elle symbolique. Il s'agit de leur montrer, de leur prouver que la division arrive, qu'elle sera demain matin dans Paris.

Il est exactement 19 h 30. »<sup>1032</sup>

Tous les témoins s'accordent sur cette version des faits, tous sauf un : le général Billotte. Selon lui, il aurait proposé au général Leclerc d'envoyer le capitaine Dronne en précurseur.

« Il est dix-neuf heures, tous sont exténués, nous sommes presque à bout d'essence et de munitions. Nous n'avons plus qu'une heure trente de jour devant nous. Désolé, je dois donner l'ordre de nous arrêter alors que la trouée est faite. Je propose à Leclerc venu à ma hauteur de donner l'ordre à Dronne, le capitaine le plus proche de nous à ce moment, de foncer sur la préfecture de police en s'infiltrant : il a sa chance. Leclerc acquiesce d'autant plus volontiers qu'il avait eu la même intention. Il ne reste plus qu'à prendre les dispositions pour la nuit et, surtout, repartir à toute vitesse dès le petit jour. »<sup>1033</sup>

Ce témoignage est à prendre avec circonspection car il est permis de penser que si le colonel Billotte avait rencontré son chef à ce moment-là, il n'aurait pas eu le temps de proposer quoi que ce fût avant de se voir vertement reprocher son attentisme à la croix de Berny.

Venant de son chef ou de son commandeur, le capitaine Dronne s'empressa d'exécuter l'ordre.

## **Dronne s'infiltré dans Paris**

---

<sup>1030</sup> Les Allemands développèrent des systèmes infra rouge sur leurs chars et même sur les *Sturmgewehr* au début de 1945.

<sup>1031</sup> Gribius André, *Op.cit.* p 121.

<sup>1032</sup> Dronne Raymond, *Op. Cit.* p 329-330.

<sup>1033</sup> Billotte Pierre, *Op. Cit.* p 316.

Dès la réception de l'ordre, le capitaine Dronne prépara sa mission. La première chose à faire était de rassembler un détachement cohérent et suffisamment armé, notamment avec des chars dont sa compagnie ne disposait pas.

« J'ai sous la main les deux tiers de la « Nueve » : les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> sections du sous-lieutenant Elias et de l'adjudant-chef Campos, le half-track de commandement et le half-track de dépannage. La 1<sup>er</sup> section est trop engagée à la Croix-de-Berny pour que je puisse la récupérer. Elle n'a pas encore liquidé le canon de 88.

J'annexe immédiatement ce qui est à portée : une section de chars moyenne Sherman et une section du génie sur half-track. La section de chars est la 1<sup>er</sup> de la 2<sup>e</sup> compagnie du 501 (capitaine de Witasse). Elle est commandée par le lieutenant Michard, jeune séminariste des Missions étrangères de Paris, ancien de la France Libre, un garçon ouvert et dynamique. Elle est réduite à trois chars qui portent des noms de batailles livrées par Napoléon lors de la campagne de France de 1814 : Montmirail, Champaubert, Romilly. Montmirail et Champaubert sont effectivement des batailles gagnées par Napoléon. Mais Romilly ? Pourquoi quoi Romilly ? Personne n'a pu me donner l'explication. Mais passons. La section Michard s'est appauvrie de deux chars au cours de la longue étape d'hier : l'un a déchenillé, l'autre est tombé en panne de moteur. »<sup>1034</sup>

Son détachement constitué, il partit pour Paris en cherchant un itinéraire le plus rapide et discret possible.

« La petite colonne démarre à 20 heures. Un habitant d'Antony qui connaît bien la région et ses réseaux complexes de rues M. Georges Chevallier, s'est proposé pour nous servir de guide.

Il monte dans le half-track de commandement. [...]

Après Fresnes, nous nous faufile à travers l'Hay-les-Roses, Cachan, Arcueil, Kremlin-Bicêtre, par de petites rues, là où nous sentons et où on nous dit que la voie est libre. [...]

Nous n'avons pas rencontré de résistances. A vrai dire, nous nous sommes appliqués à les éviter et à les contourner. Il paraît que nous avons essuyé quelques coups de feu. Nous n'y avons pas prêté attention, nous ne les avons même pas entendus dans le vacarme des moteurs déchaînés.

Nous avons défilé à toute vitesse au large du fort de Bicêtre, d'où nous pouvions craindre d'être canonnés. Il ne s'est rien passé. [...]

Nous vivons des minutes enivrantes, extraordinaires. Mais nous ne devons pas nous attarder. Notre mission est de filer le plus vite possible au cœur de Paris. Notre modeste colonne ne pèse pas lourd sur le plan militaire. Mais elle pèse bien lourd sur le plan moral. Il s'agit de pénétrer jusqu'au centre, de prendre contact avec l'état-major de Paris insurgé ; il s'agit de « regonfler » la population et la résistance, qui lancent des appels répétés et d'angoisses.

Ma mission : je ne pense pas à autre chose. Ma volonté est totalement, uniquement tendue vers ce but. Je fais abstraction de tout le reste.

Où aller ? Tout de suite, je choisis l'objectif : ce sera l'Hôtel de Ville, parce que, depuis un lointain passé, l'Hôtel de Ville est le symbole des libertés parisiennes, le cœur palpitant de toutes les insurrections.

Par où aller ? Il s'agit d'éviter les résistances, de choisir un itinéraire libre, un itinéraire qui ne soit pas seulement vide d'Allemands, mais qui soit aussi vide de barricades, que les insurgés ont élevées, ça et là dans Paris pour empêcher camions et chars ennemis de circuler. [...]

La petite colonne s'engage dans l'avenue d'Italie, bifurque par la rue de la Vistule, se lance dans la rue Baudricourt, tourne la rue Nationale, continue par la rue Esquirol et rejoint le boulevard de l'Hôpital. Pour la plupart, les rues sont vides. Là où il y a des gens, ils détalent à toute vitesse quand ils nous entendent, arriver : ils nous prennent pour des Allemands. Parfois, ils entendent le guide qui nous précède crier : « Les Français, ce sont les Français. » Alors, ils se précipitent et hurlent de joie. J'ai à peine le temps de les entrevoir : la jeep suit le motocycliste et précède un char et un half-track. Je ne vois que le guide et le trou de la rue. Je n'entends que le bruit des moteurs. Nous filons à toute vitesse.

Avons-nous essuyé des coups de feu ? Je n'en sais rien. S'il y en a eu, nous ne les avons pas entendus.

Nous franchissons la Seine au pont d'Austerlitz et glissons le long des quais de la rive droite : quai de la Râpée, quai Henri IV, quai des Célestins, quai de l'Hôtel de Ville.

*Sur la place de l'Hôtel de Ville.*

Nous nous arrêtons devant l'Hôtel de Ville. Je regarde la grande horloge : il est exactement 21 h 22. »<sup>1035</sup>

---

<sup>1034</sup> Dronne Raymond, *Op. Cit.* p 330.

<sup>1035</sup> Dronne Raymond, *Op. Cit.* p 331-333.

Les équipages désignés ressentirent un sentiment de joie immense mêlé de crainte. Ils devaient s'enfoncer dans les lignes ennemies (même s'ils pensaient l'itinéraire dégagé) avec un détachement très léger. Ils avaient l'impression d'être des kamikazes. Mais l'excitation l'emportait sur la crainte.

« Nous ne sommes pas nombreux, au maximum un peu plus d'une centaine de combattants, ce n'est pas une longue colonne. Notre lieutenant nous dit :

« Vous avez entendu les ordres ? Atteindre Paris, s'enfoncer le plus loin possible, par tous les moyens, et faire savoir à la Résistance que le reste de la division arrivera demain. Exécution ! Bonne chance à tous ! »

Un serrement de mains ponctue ces paroles. Nous sommes dans la crainte.

Le lieutenant Michard nous demande :

« Vous avez entendu ? Le survivant fonce le plus loin possible dans Paris. Que Dieu vous garde ! En route ! »

La peur domine, nous n'avons pas honte de le dire, car rien ne nous empêchera de faire partie de ce raid kamikaze.

Le *Romilly* fait donc partie des trois chars désignés par le capitaine Dronne. Et c'est à son tour de prendre la tête à la suite de la jeep de Dronne. Quelques half-tracks nous suivent, puis vient le *Montmirail* avec, à son bord, notre lieutenant Michard, qui trouve normal de passer en second. Arrivent ensuite les derniers half-tracks, le *Champaubert* ayant pour chef Triolet, et le reste de la colonne.

Pour la première fois nous allons affronter les combats de rue et les tireurs juchés sur les toits, de nuit par-dessus le marché ! C'est très angoissant, mais quelle ivresse pour celui qui arrivera à Paris ce soir ! L'orgueil et le plaisir constituent un aiguillon terriblement puissant. Nous rejoignons nos véhicules. Avec l'action, la peur a désormais fait place à une froide détermination.

C'est à vive allure que nous partons du sud. Notre chef de char est heureux. Tout est en ordre dans le *Romilly* et l'équipage est très attentif. Pour ma part, je me pose des tas de question, les yeux rivés sur mon évêque. [...]

Nous restons tous dans une attention très vive car, malgré le tintamarre que font les chenilles des véhicules sur les pavés, étonnamment, les Allemands semblent nous ignorer. Ou est-ce pour mieux nous surprendre dès que nous nous arrêterons plus loin dans Paris ?

La colonne avance rapidement dans l'avenue d'Italie, puis dans des voies plus modestes : rue de la Vistule, rue Baudricourt, rue Nationale, place Pinel, rue Esquirol. Elle emprunte le boulevard de l'Hôpital, traverse la Seine sur le pont Austerlitz, se glisse le long des quais, quai de la Râpée, quai Henri-IV, quai des Célestins, quai de l'Hôtel-de-Ville. Les rues sont désertes. Le bruit des roues et des chenilles couvre celui des quelques coups de feu.

24-25 août 1944 : mission accomplie.

Il est exactement 21h22 au cadran de la grande horloge, quand la colonne s'arrête place de l'Hôtel-de-Ville. La nuit n'est pas encore complètement tombée. La France vit à l'heure de l'occupant, à l'heure de l'Europe centrale.

Dronne dispose son détachement autour de l'hôtel de ville après avoir donné ses ordres aux chefs de sections pour faire face à une réaction éventuelle des Allemands. »<sup>1036</sup>

Les premiers éléments de la division avaient atteint le centre de Paris. Mais la capitale n'en était pas libérée pour autant. Les GT étaient prêts à repartir à l'assaut à l'aube du 25 août.

## **2 : Paris libéré**

Le 25 août au matin, les GT étaient prêts pour l'attaque à partir des positions où ils s'étaient arrêtés la veille.

« A 2000 heures, le 24 Août, la Division est dans la situation suivante :

- Le Groupement "V" est arrêté à la hauteur de BOURG LA REINE et au Nord de FRESNES, toujours tenu par l'ennemi.

- Le Groupement "L" qui de son côté a trouvé sa principale difficulté à la traversée boisée de la BIEVRE, dépasse VILLACOUBLAY, aborde le bois de Meudon et atteint le pont de SEVRES à la nuit.

---

<sup>1036</sup> Coatpéhen Pierre, *Op. Cit.* p 69 à 75.

- Le groupement "R" achève de réduire les résistances de VOISIN LE BRETONNEUX et TRAPPES.

- Le groupement "D" est en réserve dans la région de LONGJUMEAU, ayant poussé une pointe en direction de PALAISEAU.

La liaison n'existe pratiquement plus entre les diverses colonnes. De fortes garnisons ennemies tiennent encore à JOUY EN JOSAS, VENIERES et dans les forts de la ceinture sud-ouest de PARIS. »<sup>1037</sup>

À 7 h 15, les GT s'ébranlèrent ayant chacun leurs objectifs.

« A 7 h 15, la 2<sup>e</sup> D.B. démarre en direction de Paris.

Chacun des trois groupements qui la composent : le groupement Billote, entrant par la porte de Gentilly, se dirige vers la préfecture de police où il doit rejoindre le capitaine Dronne, tandis que le groupement de Langlade débouche par la porte de Saint-Cloud et gagne l'Étoile. Tous deux marcheront ensuite à la rencontre l'un de l'autre, en prenant comme axe la rue de Rivoli, la Concorde et les Champs-Élysées. Ce sont eux qui nettoieront au passage les deux P.C. allemands, le Majestic et le Meurice où se trouve von Choltitz. [...]

Le groupement Dio entre par la porte d'Orléans. Il se divise en deux sous-groupements. Rouvillois passe par la gare Montparnasse, se porte sur les Invalides et s'empare de la caserne Latour-Maubourg, puis il attaque le palais Bourbon et le quai d'Orsay. Noiret gagne le pont de Grenelle par les boulevards extérieurs, remonte la Seine et s'assure de tous les ponts jusqu'à celui des Invalides. Puis, il fonce vers l'École Militaire. »<sup>1038</sup>

La résistance ennemie fut assez faible sauf à certains endroits où les soldats allemands résistèrent souvent galvanisés ou menacés par des SS. Les principaux points de résistance se trouvaient place de la Concorde, à l'École militaire et à l'hôtel Meurice siège de la *Kommandantur*.

## Les combats des champs Élysées et de la place de la Concorde

Lorsque les TD arrivèrent place de l'Étoile, ils durent se mettre en position pour appuyer les autres unités qui tentaient d'atteindre la place de la Concorde puis l'hôtel Meurice.

« La colonne se met en route. C'est bien un défilé. Sur des kilomètres d'un parcours inoffensif, une foule compacte et vibrante leur fait ce merveilleux accueil, qu'on n'oublie pas. Et les marins s'aperçoivent que quoiqu'étant les derniers, leur popularité dépasse les prévisions les plus optimistes.

Par l'avenue Henri-Martin, l'avenue Victor-Hugo, les quartiers élégants déversent dans les chars et les véhicules un authentique champagne... Des joues parfumées par Guerlain se tendent vers eux.

« Ça donne dans le beau monde !... »

Place Victor-Hugo, alerte ! La foule s'évanouit. Chacun reprend son poste de combat. L'avenue bien dégagée maintenant découvre, dans le fond, la masse sombre de l'Arc de Triomphe... le cœur de Paris.

Et soudain voici la moto du colonel qui remonte la colonne et s'arrête devant Durville. « Les destroyers en tête. Tenez solidement l'Étoile ! »

Les destroyers en tête : le défilé est terminé. Durville hurle ses ordres. « A toute vitesse derrière moi ! »

En même temps sa jeep démarre. Debout, il fait signe de la main.

Les destroyers ont compris, et le suivent dans l'ordre: *Siroco, Cyclone, Simoun, Mistral*. Durville remonte la colonne des Shermans. Il n'ose pas les regarder. Quelle tête ils doivent faire.

« Ah ! les salauds ! Ils se mettent en marche, eux aussi... »

Ils ne veulent pas céder le pas. C'est une course... vers l'Arc de Triomphe. Mais Durville a pris de l'avance. Les T.D. sont bien lancés. Et il augmente de vitesse. Il débouche place de l'Étoile.

« *Siroco, Cyclone, à gauche, Simoun, Mistral, à droite !*

« Tenez le avenues, chars ennemis signalés. Les détruire. Se rejoindre derrière l'Arc. Attendre ensuite les ordres.

---

<sup>1037</sup> 2<sup>ème</sup> Division Blindée E.- 3<sup>ème</sup> Bureau, PC avant, le 13 janvier 1945, signé LECLERC, *Operations de la 2<sup>ème</sup> D.B. Depuis le Jour « J » jusqu'à la Prise de Strasbourg, Op. Cit.* p 7-8.

<sup>1038</sup> Aron Robert, *Op. Cit.* p 70-71.

« *Siroco, Cyclone*, attention à l'avenue de la Grand-Armée, le *Cyclone* s'y embusquera ! »

Durville est arrivé le premier, ses T.D. se déploient vers les grandes avenues. La place est vide. Les avenues sont vides. On dirait une ville morte. Tout de même le *Siroco* trouve un camion à incendier. Mais subitement des coups de feu éclatent dans l'avenue Kléber. L'attaque contre le Majestic est déclenchée. L'infanterie du Tchad installe ses mitrailleuses. Les Allemands résistent. Durville ne s'en soucie pas et cherche du gibier digne de ses T.D.

Ah ! Voilà des camions : trois, quatre, cinq qui débouchent dans l'avenue Kléber. Le *Mistral* les a vus. Lyons, le chef de char, donne ses ordres. Lyons est méridional. Il a de « l'accent ». Il est vif, calme et précis.

En quelques coups, les camions flambent. Il n'y a pas de quoi en être fier ! Mais voici trois chars légers qui sortent d'une rue transversale et s'engouffrent avenue Kléber. Ça c'est mieux !

En deux coups, Lyons abat le premier. Les deux autres se réfugient derrière les arbres de l'avenue. Mais on ne roule pas facilement Lyons ! Les deux chars ont bientôt leur compte...

Trois chars en quelques minutes ! Lyons daigne sourire. Durville trouve que ça commence à rendre. Il abandonne l'avenue Kléber et fait le tour de la place, pour voir le travail de ses autres poulains.

Il trouve le *Simoun* devant l'avenue des Champs-Élysées. Quiniou, le chef de char, se plaint à la radio de n'avoir rien vu jusqu'ici. Il demande à descendre l'avenue des Champs-Élysées. Durville le connaît et trouve qu'il exagère.

Se croit-il le général Leclerc,

On ne descend pas par les Champs-Élysées, comme le boulevard du Temple. Quiniou est un malin qui trouve l'occasion belle, et veut en profiter tout seul !

Durville lui répond : « Attendez-moi ! »

Le *Siroco* vient de rallier. Avec le *Simoun*, cela fait deux chars disponibles. Durville regarde l'avenue des Champs-Élysées.

Déserte, totalement déserte, pas un civil sur les trottoirs, pas un aux fenêtres. Elle semble évacuée pour le recevoir. Comme c'est tentant de la descendre, même quand on n'est pas le général Leclerc !...

« Ah ! On y va ! » De la main, il fait signe à ses deux chars. Le *Simoun*, sur le trottoir de gauche s'apprête à descendre dans l'avenue.

A cet instant, deux obus sifflent, passent juste au-dessus de lui et le manquent de très près. Des branches d'arbres tombent sur l'équipage. Un troisième obus décapite un lampadaire, à toucher le *Simoun*. Les vitres brisées obligent Quiniou à baisser la tête. Durville, voyant arriver l'éclair rougeoyant, a une seconde d'émotion. Mais il ne sait pas que, cinq minutes avant, quelques obus tirés sur ses chars par une « Panther » ont fauché la foule sur l'avenue.

Le *Simoun* est intact. Les trois obus l'ont manqué. Se jetant aussitôt derrière les arbres du trottoir qui le masquent, le *Simoun* se remet prudemment en marche. C'est l'avance souple d'une panthère qui rampe derrière une haie et guette le chasseur qui l'a manquée.

Le *Siroco*, ayant à ses côtés la jeep de Durville, descend parallèlement sur le trottoir de droite. A la jumelle, Durville, Quiniou et Krokenberger découvrent leur adversaire. C'est une « Panther » qui est sur la place de la Concorde à gauche de l'Obélisque. Au *Simoun* l'honneur d'engager le combat ! Quiniou attend que Mady, son pointeur, l'ait bien dans sa lunette. Subitement, à hauteur du Lido, il déboîte brutalement vers l'avenue.

« Hausse 1 500. Feu aussitôt paré ! »

Mady qui est Parisien, porte sans rien dire la hausse à 1 800 mètres et lâche deux coups. Aussitôt après, Quiniou met son char à l'abri des arbres. C'était inutile. Le premier coup a fait but, au défaut de la tourelle. La tourelle est bloquée. Une fumée noire se dégage. La « Panther » est morte !...

A ce moment, Durville qui n'est pas fou, se retourne et s'aperçoit que personne ne l'a suivi. Il est seul avec ses deux T.D. il les laisse alors sur place et remonte vers l'Étoile chercher des ordres. »<sup>1039</sup>

Les TD engagèrent leurs objectifs de loin et cette approche de la place de la Concorde via les Champs Élysées fut un véritable duel entre chars. Il en fut autrement pour les équipages du 501 qui en vinrent au corps à corps ou plutôt au « char à char ».

« Le capitaine Sanmarcelli progresse avec un peloton de chars et deux sections d'infanterie par la rue Saint-Honoré, couvrant l'opération en direction de la rue Royale et de l'Opéra.

Les hommes de Branet se heurtent très vite à des tirs de mitrailleuses et de fusils, ainsi qu'à des lancers de grenades. L'une d'elles blesse le capitaine, plusieurs hommes sont touchés, les chars foncent, bousculent l'obstacle antichar. Deux des blindés reçoivent des grenades dans leurs tourelles ouvertes. L'un d'eux, le Douaumont, éperonne

---

<sup>1039</sup> Maggiar (amiral), *Op. Cit*, p 212 à 215.

un Panther qui sortait des Tuileries, l'achève d'un coup de canon à bout portant, mais Bizien, le chef de char, est tué presque aussitôt d'une balle dans la tête.  
Les Sherman de Brant atteignent la place de la Concorde où la liaison est prise avec des éléments du GTL, un autre Panther est détruit. »<sup>1040</sup>

Par les distances d'engagement, les combats sur les Champs Élysées furent similaires à des affrontements en rase campagne. La prise de l'École Militaire, par la topographie des lieux ressembla davantage à du combat en localité.

## La prise de l'école militaire

Le sous-groupe Noiret du GT D mena l'assaut sur l'École Militaire après être passé sous la tour Eiffel. Parti de la croix de Berny vers 11 h 00, il parvint sans trop de difficulté à vue de la tour Eiffel une heure plus tard.

« Une auto-mitrailleuse prend la tête suivie de la Jeep de Commandement, la colonne blindée se dégage avec peine d'une foule enthousiaste, arrive à la Porte d'ORLEANS, oblique à gauche par le Boulevard Brune et prend toute sa vitesse.

Elle se heurte en arrivant sur les quais à quelques barricades qui, écrasées par les chars, ralentissent à peine leur marche et stoppent à 100 mètres de la Tour.

Un civil dépoitrillé, la mitrailleuse au poing, vient vers le Capitaine, il se présente ; M. PAHLEN et donne des renseignements précis sur l'ennemi :

- Les piliers de la Tour Eiffel sont occupés par un simple poste de garde. Le Champ de Mars est libre. Le Centre de Résistance est constitué par l'École Militaire, dont la garnison s'élève à 4 ou 500 hommes, les accès sont interdits par blockhaus armés de mitrailleuses. Des Armes lourdes défendent les cours intérieures.

Le Commandant du Detachement donne les ordres suivants

- |   |  |
|---|--|
| 1) Attaque et nettoyage de la Tour Eiffel             | Peloton  |
| et du Champ de Mars, puis attaque frontale de l'école | HANNEZO  |
| 2) Protection des flancs                              | Peloton MOORE  |
| 3) Appui de l'opération                               | (cote rue : Peloton Pity<br>(cote rue : Peloton Michielli. |

Vers 12 h 30, les premiers chars pénètrent sous la tour, mettent en fuite quelques Allemands qui se réfugient dans la Loge du Gardien, puis se rendent sans difficulté.

Les Chars progressent dans les bosquets. Dès qu'ils arrivent en vue des bâtiments de l'École militaire, ils sont salués par des feux nourris provenant des blockhaus et des fenêtres.

Le capitaine, qui n'a pas d'Infanterie à sa disposition, tente une manœuvre d'intimidation ; commandant à la radio, il déploie son Escadron face aux bâtiments et déclenche un feu de salve sur toutes les meurtrières. Puis donnant l'ordre de cesser le feu, il pousse quelques équipages à pied en reconnaissance. Le feu ennemi reprend aussi violent, les équipages se replient vers leurs chars. Le Brigadier-Chef ADORI reçoit une balle explosive qui lui déchire la jambe.

Le combat de rue ne peut être mené à son terme sans Infanterie ; demande en est faite au Commandant du Sous-groupe.

Reconnaissance

En attendant l'arrivée de ce renfort, les reconnaissances du terrain d'engagement sont poussées à fond.

Malheureusement, l'Avenue de SUFFREN et l'Avenue de la BOURDONNAIS sont interdites par les tirs ; la Place de FONTENOY, trop découverte, est intenable.

M. PAHLEN connaît bien le Quartier ; il signale qu'une progression dans les caves permettrait de gagner un excellent point d'observation constitué par l'immeuble dominant l'École, à l'angle de l'Avenue de la MOTTE-PICQUET et de l'Avenue de la BOURDONNAIS. Le passage de cave en cave est en effet possible puisque pour des fins d'évacuation éventuelle, la Défense Passive a fait remplacer certains murs normaux par des cloisons légères, faciles à défoncer. M. PAHLEN se met immédiatement à l'œuvre avec une lourde pioche. Il est guidé par M. SUTTER, concierge de l'immeuble N° 1, Avenue Frédéric LE PLAYE.

---

<sup>1040</sup> Muelle Raymond, *La 2<sup>e</sup> DB Normandie-paris-Lorraine-Alsace-Allemagne, Op. Cit.* p 70.



Mais nos mouvements ont sans doute empiete sur l'Avenue de la Bourdonnais ; brusquement, une rafale balaye la chaussee. La lueur est vite reperee ; la mitrailleuse lourde qui tire se trouve dans un blockhaus bien detache, a l'aile droite des batiments devant le poste de police ; il faut supprimer cette menace. Le Char 105 du 4me Escadron, en est charge.

Le Lieutenant ROGEZ qui le commande, s'avance posement debouche de la rue SAVORGNAN de BRAZZA, situe l'objectif et declenche le feu. Six coups de 105, a 150 metres, font voler aciers et ciment, une forte poussiere s'eleve devant la grille.

ROGEZ, meticuleux, va au resultat, le buste hors de la tourelle, il pousse son char a distance d'observation et fouille la fumee de ses jumelles.

Un tireur d'elite, niche dans le Corps de Garde, lui fracasse la machoire d'une balle bien ajustee. ROGEZ, sans perdre son calme, sort du char et revient la machoire pendante et ensanglantee. Il indique la fenetre d'ou il a ete tire. Une voiture de spahis regle la question le feu cesse.

Le travail souterrain est termine. Le capitaine accompagne du Lieutenant HANNEZO. des Marechaux des Logis Chefs LESEIGNEUR et BOUTET du Brigadier DE ROMANET, debouche d'un labyrinthe dans l'immeuble n° 9 de l'Avenue Frederic LEPLAYE. Un locataire vient d'etre blesse. Les fenetres sont tres surveillees.

Avec beaucoup de precautions, les volets de l'appartement de M. JERANEC-TCHERNIA sont entrouverts, les vues sur tout le batiment occupe par l'ennemi sont magnifiques ; a voix basse, les ordres sont donnes aux executants du haut du 5me etage - Imprudence, un volet pousse un peu loin vaut une chaude alerte ; les rafales brisent les vitres sans autre dommage.

Les Chefs de chars ont recu leur mission : ils examinent avec soin l'objectif et repartent vivement vers leurs appareils.

ATTAQUE [...]

Les dispositions suivantes sont communiquees aux Commandants de Compagnie et Chefs de Pelotons, reunis rue Savorgnan de Brazza.

1/ Demonstration vigoureuse des feux reunis des Pelons PITY et MICHIELLI sur toutes les meurtrieres de la facade des batiments.

2/ Incursion brutale et rapide du Peloton HANNEZO par la grille du Poste de Gard (aile droite de l'Ecole)

3/ Irruption de l'Infanterie a la suite du Peloton HANNEZO et attaque et nettoyage des locaux en penetrant immediatement a l'interieur.

Vers 15 h. 30, les chars demarrent ; le char NANCY III, en tete, tire sur la Grille 3 coups de 75 et fonce sur l'obstacle ; sa tourelle est immobilisee par la grille qui s'abat. Le NANCY, prie au piege, recule et cede la place au MONCORNET II.

A ce moment, surgissent du Cafe de Flore des F.F.I. du quartier pleins d'impetuosite mais qui risquent de faire manquer l'attaque ; ils se ruent en effet derriere le Montcornet, genant le tir des chars suivants.

Heureusement, les Allemands reagissent faiblement ; le leger temps d'arret n'est pas exploite et collant aux chars, Sapeurs et F.F.I. bondissent comme des demons a toutes les fenetres.

Le Marechal des Logis BRU, chauffeur du Capitaine, se distingue particulierement ; il tue a bout portant au pistolet, plusieurs Allemands dissimules dans les couloirs.

Cinq Chars, MONCORNET, NANCY, AMIENS, DUNKERQUE et BACCARAT sont maintenant dans la cour interieure et declenchent une canonade invraisemblable ; la discipline de feu n'existe plus, les mitraillettes crepitent, les grenades explosent sourdement dans les caves... c'est un vacarme inouï qui retentit sous les voutes du vieil edifice.

REDDITION

Profitant d'une courte treve, deux Officiers Allemands apparaissent, porteurs d'un drapeau blanc.

Le Cuirassiers AGOSTINI, bondit hors du NANCY et se porte a l'interieur du batiment. Il revient aussitot rendre compte a son Officier :

"Les Allemands offrent la reddition du Commandant Militaire de l'Ecole" Celle-ci est acceptee par le Lieutenant HANNEZO.

Le Commandant de l'Ecole, Major NEUMANN, son Etat-Major et 200 Hommes sont conduits dans le kiosque a Musique du Champ de Mars ou le Capitaine GAUDET recoit la reddition et rassure le major NEUMANN sur son sort et celui de sa Troupe.

La foule cependant, a grossi ; elle entoure le kiosque et pousse des cris hostiles ; il faut utiliser les chars et faire monter les Allemands sur le toit pour les evacuer.

Les lourds mastodontes avec leur chargement oscillant de tenues felfgrau traversent une dernière fois le champ de Mars conduisant les arrogants seigneurs de la veille vers la captivité. »<sup>1041</sup>

Les combats furent violents autour de l'École militaire qui en garde encore les stigmates<sup>1042</sup> mais la prise de l'édifice eut une importance stratégique moindre par rapport à celle de l'hôtel Meurice.

## La prise de l'hôtel Meurice

Pour le général Leclerc, le principal objectif dans Paris était l'hôtel Meurice, siège de la *Kommandantur* et PC du général Von Choltitz commandeur du *Groß Paris*.

« Par ces itinéraires, choisis comme pour des princes, le Général évitait dans un premier temps les bastions ennemis les plus durs pour converger vers un seul - le plus important : l'hôtel Meurice. Il allait droit à von Choltitz pour obtenir sa capitulation. »<sup>1043</sup>

"Le GT V et en particulier le sous-groupement Warabiot, avait reçu la mission de s'emparer de cet objectif stratégique et d'obtenir la reddition allemande. A cette fin, le colonel Billote avait adressé, dès le milieu de la matinée un ultimatum au général Von Choltitz.

« Paris, le 25 août 1944, 10 heures.

Le Général commandant la 1ère Brigade Blindée à Monsieur le Général von Choltitz.

Pendant toute la journée d'hier, ma brigade a écrasé tous les points d'appui allemands qui lui étaient opposés. Elle leur a causé des pertes sévères et a fait de nombreux prisonniers.

Ce matin, je suis entré dans Paris et mes chars occupent la Cité. De grandes unités blindées, française et alliées, m'auront rejoint incessamment.

J'estime qu'au point de vue strictement militaire, la résistance des troupes allemandes n'est pas susceptible d'être efficace.

Afin d'éviter toute effusion de sang inutile, il vous appartient de mettre fin immédiatement à la résistance.

Au cas où vous jugeriez bon de poursuivre une lutte qu'aucune considération d'ordre militaire ne saurait justifier, je suis décidé à la mener jusqu'à l'extermination totale.

J'attends votre réponse une demi-heure après la remise de cet ultimatum.

Billote »<sup>1044</sup>

Sans réponse des Allemands, les colonnes s'ébranlèrent vers l'hôtel Meurice.

« Passé notre Dame, il est prêt de onze heures, l'on se bat à l'intérieur de la préfecture de police, le Colonel y pénètre il est onze heures, pendant ce laps de temps des Mitrailleuses allemandes installées dans la soupente de l'École de Chartres nous mitraille, mais nos tirailleurs prenant la rue S<sup>t</sup> Jacques en enfilade réduise très vite cet îlot, maintenant c'est le départ vers le Châtelet, chambre des notaires, coin rue S<sup>t</sup> Denis Rivoli il est 12 heures, la foule envahie les chars, mais pas pour longtemps car un tireur allemand installé au 5<sup>ème</sup> étage d'une maison, blesse 3 C<sup>+</sup> de chars, moi je suis dans la voiture radio avec Bernard Boulanger {adj<sup>t</sup>} ensuite à 13 heures c'est la rue de Rivoli direction Concorde, le Capitaine Branet est blessé, je vais le voir dans un magasin installé sur une civière. il faut continuer vite voici ses paroles, il est évacué vers Neuilly. On repart vers le ministère des finances {prisonniers 1200 environ} ensuite c'est l'hôtel Meurice {Etat-Major allemand Von Choltitz le colonel Warabiot s'y rend, je continue vers la place de la Concorde, j'aperçois un char Tigre<sup>1045</sup> allemand, le Montfaucon tire, il est détruit. »<sup>1046</sup>

---

<sup>1041</sup> 2<sup>ème</sup> DB État-Major, *Combats pour la Libération de Paris, Prise de l'École Militaire*, 7 p, SHD carton 11 P 226.

<sup>1042</sup> Notamment à la bibliothèque patrimoniale.

<sup>1043</sup> Repiton-Preneuf, *Op. Cit.* p 38.

<sup>1044</sup> Aron Robert, *Op. Cit.* p 73.

<sup>1045</sup> En fait il s'agit du Panther abordé par le SCH Bizien.

<sup>1046</sup> Récit manuscrit de M. CLAES envoyé comme officier de liaison des FFI auprès de la 2<sup>ème</sup> DB, il a servi au 3<sup>ème</sup> escadron du 501<sup>ème</sup> RCC lors de la libération de Paris, 17 p, p 5, SHD, Fonds privé, carton 1 KT 254 : fonds CLAES.

Les chars ayant ouverts la route et atteint la place de la Concorde, le reste du détachement se rua à l'assaut de l'hôtel Meurice.

« En arrière, Karcher et Franjoux sont arrivés à portée du Meurice. Branet s'avance. Une grenade roule sous ses pieds, explose et le crible d'éclats. Boyard, son chauffeur, l'évacue aussitôt.

- Vous n'êtes pas chic, mon capitaine : c'est moi qui avais eu cette idée le premier ! lui jette Franjoux au passage.

Les deux lieutenants sont maintenant seuls.

- En avant, hurle Karcher, qui traverse la rue malgré les rafales de mitrailleuse claquant tout autour.

Leurs hommes sur les talons, Karcher et Franjoux se ruent à travers le porche d'entrée, déboulent dans le grand hall. Rafales, grenades. Hurlements sauvages des assaillants, cris de peur ou d'agonie des blessés. Le hall était bonde d'Allemands. Un grand portrait de Hitler explose et dégringole dans un fracas de verre brisé. Des mains se lèvent, très haut au-dessus des têtes.

- Rendez-vous !

La Horie vient d'arriver, pistolet au poing.

- Ou est le général ? demande-t-il.

- Au premier étage.

Karcher bondit dans l'escalier, suivi de La Horie. D'un coup de pied, il fait sauter la porte de la pièce qui fait face. Devant lui, debout, un peu pâle, entouré de son état-major, le général Von Choltitz attend, bras croisés.

- Vous avez repoussé l'ultimatum qui vous a été adressé ce matin. Vous vous êtes battu. Vous êtes battu. J'exige que vous donniez immédiatement l'ordre à tous les officiers commandant les centres de résistance de cesser le feu.

Von Choltitz acquiesce. Son monocle tremble un peu

- Je désire que nous soyons traités en soldats.

- Suivez-moi, réplique La Horie.

Von Choltitz lui emboîte le pas, suivi de son officier d'ordonnance. Les trois officiers grimpent dans la jeep. Des véhicules allemands achèvent de brûler dans la rue de Castiglione. Sur la rue de Rivoli, les rafales continuent à percuter les pavés. La Horie vire à gauche, vers la place Vendôme. Au carrefour de la rue Saint-Honoré, il est stoppé par le scout-car du colonel Billotte, arrivé à point nommé.

- Je prends les prisonniers en charge, dit-il.

Le transbordement s'opère, sous les huées des spectateurs qui ont envahi les rues.

Le combat pour le Majestic est terminé. »<sup>1047</sup>

Sous bonne escorte, autant pour éviter les évasions que pour protéger les prisonniers d'une foule avide de revanche, le général Von Choltitz fut amené à la gare Montparnasse où l'attendait le général Leclerc.

« Nous nous étions mis à la Gare Montparnasse parce qu'il fallait monter des escaliers pour nous atteindre, et qu'étant encore au cœur des combats (on se battait Rue de Rennes pendant que nous nous installions) nous disposions tout de même d'une relative sécurité.

C'est là que le 25 (vers 16 heures) arriva le Général Von Choltitz que je fis prendre immédiatement en charge par le Capitaine Batz du 2<sup>e</sup> bureau. C'est ce dernier qui lui fit signer l'ordre de cessez-le-feu que j'avais rédigé selon les instructions du Général. En même temps furent rassemblés autant d'Officiers supérieurs Allemands prisonniers que d'Officiers Français. Le but de ces équipes mixtes était de remettre l'ordre de cessez-le-feu du Général Von Choltitz aux différents points d'appui du "Gross Paris". La plupart de ces équipes purent remplir leur mission avec plus ou moins de difficultés. L'un d'entre elles (la plus éloignée) devait être désarmée (l'officier allemand tué et l'officier français prisonnier). Celui-ci (dont je ne me souviens plus du nom) fut rendu alors que nous nous trouvions vers Chatel s/ Moselle. »<sup>1048</sup>

Les différents îlots de résistance ayant déposé les armes à la réception de l'ordre de cesser le feu, il n'y avait plus de résistance organisée dans le centre de la capitale le 25 août soir. En une

---

<sup>1047</sup> Bergot Erwann, *Op. Cit.* p 159.

<sup>1048</sup> Réponse du général GRIBIUS au questionnaire envoyé par Lapierre et Collins pour préparer leur livre (21 novembre 1963), SHD Fonds privé, carton 1 K 412-1 : Fonds Gribius.

journée, la 2<sup>ème</sup> DB avait mis fin à quatre ans d'occupation allemande. De cette journée mémorable, le capitaine Gribius nota simplement sur son agenda :

« Entré dans Paris à 9<sup>h</sup> 30 – par porte d'Orléans. »<sup>1049</sup>

Très laconique, cette phrase masquait à la fois la dureté des combats et la liesse de la population. Liesse qui se poursuivit le lendemain tout comme les combats au nord de Paris.

### **3 : le triomphe et la poursuite des combats**

Après la libération du centre de Paris, la DB resta quelques jours à Paris. Elle assura la sécurité de la descente des champs Élysées et, regroupée, poursuivit la chasse aux unités allemandes dans la banlieue puis au Nord de Paris afin de parachever la libération de la capitale.

#### **La protection de la descente des Champs Élysées**

Le 26 août, le GT R poussa des reconnaissances vers la plaine Saint-Denis tandis que la division se regroupait et assurait la protection des Champs Élysées descendus par le général de Gaulle à la tête de centaines de milliers de parisiens qui célébraient la libération tant attendue de leur ville.

« Le matin du 26, la presse annonce le défilé aux Pari-siens, nouvelle relayée d'heure en heure par la radio. À 15 heures, de Gaulle arrive à l'Arc de triomphe où il dépose une gerbe sur la tombe du Soldat inconnu. Leclerc a fait disposer les chars de la 2<sup>e</sup> DB tout au long du parcours : sur la place de l'Étoile, au Rond-Point des Champs-Élysées, à la Concorde et jusqu'à Notre-Dame, autant pour souligner le rôle essentiel de la DB dans la libération de Paris que pour assurer la sécurité du Général. Il se tient en liaison radio permanente avec ses éléments avancés au nord de Paris pour parer à toute éventualité. À 15 h 18, le cortège, qui mêle dans un désordre assez indescriptible tout ce que la Résistance et l'État renaissant comptent de responsables, civils et militaires, s'ébranle et amorce la descente des Champs-Élysées, de Gaulle marchant un pas devant. Accompagnant le Général dont la haute taille émerge telle une vigie, une foule bigarrée de soldats, de pompiers de Paris, de secouristes, de motocyclistes et même un huissier avec chaîne et plastron forment le plus singulier cortège qu'on ait vu sur cette avenue. Tout autour, une foule énorme, un million de personnes, certains diront deux millions, s'amasse le long de l'avenue dans une ambiance extraordinaire. »<sup>1050</sup>

Les équipages qui vécurent ces moments en garde un souvenir extraordinaire.

« Les Parisiens sortent de leurs appartements. Ils sont maintenant de plus en plus nombreux. Une foule immense grossit. Cela fera dire au général de Gaulle « Une marée humaine ».

A bord du T.D., radio d'un jour, je descends les Champs Élysées. Descente triomphale, au milieu d'une foule en délire qui crie, qui applaudit. Plusieurs T.D. prennent position sur la place de la Concorde, devant le ministère de la Marine. Quoi de plus normal pour des marins ? La foule grossit.

Un parisien nous photographie. Il nous envoie une photo. Cette photo-souvenir est restée dans mon portefeuille pendant toute la campagne, pour finir bien abimée.

Pendant ce temps-là, le général de Gaulle, parti de l'Arc de Triomphe, descend à pied les Champs-Élysées, accompagné de son gouvernement, et des États-Majors de l'armée et de la résistance. Le général Leclerc est avec eux. La foule, de plus en plus nombreuse, de plus en plus joyeuse les acclame.

De Gaulle à Paris avec son gouvernement ! Paris redevient la capitale de la France ! C'est la promesse de jours meilleurs. Les Parisiens sont joyeux, ils nous fêtent et nous sommes aussi heureux qu'eux. Il se passe quelque chose d'inoubliable, d'impossible à traduire, de grandiose, connu sous le nom de Libération. On nous embrasse, on monte sur nos chars, nous devenons rouges à force d'être embrassés. Et les rafales de mitrailleuse se font entendre après le passage des autorités.

---

<sup>1049</sup> Agenda capitaine Gribius, SHD Fonds privé, carton 1 K 412-1 : Fonds Gribius.

<sup>1050</sup> Muracciole Jean-François, *Op. Cit.* p 241.

« De Gaulle, entouré de combattants et de libérateurs, à Notre Dame-De-Paris, chante le Te-Deum de la Victoire, comme l'ont fait avant lui, rois et empereurs » (dit l'Amiral Maggiar). »<sup>1051</sup>

Malgré quelques tirs sporadiques sur les Champs et à Notre-Dame qui montrèrent toute l'impassibilité du général de Gaulle et l'habileté des tireurs de la DB ayant fait mouche sur la 5<sup>ème</sup> colonne, ce défilé se passa sans incidents mis à part celui qui opposa une fois de plus le général Leclerc à son chef du moment, le général Gerow.

Celui-ci, loin des considérations politiques entourant les manifestations du 26, se cantonnait à son rôle de commandant de corps d'armée et restait préoccupé par la situation tactique de ses unités. Avec la 4<sup>ème</sup> DI américaine qui, après avoir couvert le flanc droit de la 2<sup>ème</sup> DB, était entrée dans Paris le 25 août par la porte d'Italie, il n'y avait pas de problèmes. Mais la 2<sup>ème</sup> DB était moins docile. Soucieux des menaces qui planaient au nord de la capitale où les allemands semblaient se rassembler en vue de contre-attaquer, il voulait que la DB continuât sa mission. En apprenant que la sécurisation de la descente des Champs Élysées serait assurée par une de ses unités, il adressa, furieux, un télégramme comminatoire à son subordonné lui interdisant de défilé, lui enjoignant de continuer sa mission de libération de la ville et de n'obéir qu'à ses ordres.

« DIRECT GEN LECLERC THAT HIS COMMAND WILL NOT RPT NOR PARTICIPATE IN PARADE THIS AFTERNOON BUT WILL CONTINUE ON PRESENT MISSION OR CLEARING PARIS AND ENVIRONS OF ENEMY PD HE ACCEPTS ORDERS ONLY FROM ME PD ACK AND RESPONSE WHEN DIRECTIVE DELIVERED TO LECLERC SIGNED GEROW<sup>1052</sup> »<sup>1053</sup>

La réponse qu'il reçut, le mit hors de lui. Le général Leclerc répondit qu'il n'y avait pas de défilé et que ses GT étaient toujours sur leurs positions de combat ; le GT L à l'Étoile, le GT V à la Concorde et le GT D à Notre-Dame.

Devant ce qu'il considérait comme de l'insolence caractérisée et un refus d'obéissance manifeste, il voulut traduire son subordonné en conseil de guerre mais se ravisa. Il ne voulait pas se ridiculiser mais surtout les combats se poursuivaient et il avait besoin de la DB.

## **La libération de la banlieue nord**

Le 27 août, les combats se concentrèrent dans la banlieue nord de la capitale.

« Le 27, les Groupements "D" et "L" poussent sur la banlieue Nord de Paris. Le Groupement "D" en direction de Pantin, le Groupement "L" en direction de CLICHY, SAINT OUEN. La 4<sup>ème</sup> D. I. U.S.A. les couvre à l'Est en progressant dans le bois de Vincennes. Le Groupement "V" en réserve dans le quartier TUILERIES-LOUVRES ultérieurement région du Bois de Boulogne est chargée de la protection du flanc gauche, du nettoyage de la région comprise dans le quadrilatère PONT-DE-SEVRES - VERSAILLES - PORT MARLY - GENNEVILLIERS, de la reconnaissance des ponts sur la Seine entre PORT MARLY et EPINAY. Les opérations sont rapidement menées à 1800 heures le nettoyage de PARIS et de sa banlieue Nord peut être considéré comme terminé. Le G.T.V. garde les ponts de CHATOU et de PORT MARLY intacts, les autres ayant été détruits.

La Division s'appuie sur une ligne englobant SAINT DENIS et LE BOURGET. Des patrouilles blindées du Groupement "L" pénètrent dans EPINAY et ENGHEN. »<sup>1054</sup>

---

<sup>1051</sup> Thomas Jean-Marie, Op. Cit. p 100-101.

<sup>1052</sup> Pour le général Leclerc, votre division ne sera pas représentée ni ne participera au défilé cet après-midi mais continuera sa mission actuelle de libérer Paris et ses environ de l'ennemi Vous n'accepterez des ordres que de moi accusez de réception et compte-rendu dès que directive envoyée à Leclerc signé Gerow.

<sup>1053</sup> Télégramme CMC – O – 261255 B du général GEROW commandant le V<sup>ème</sup> CA US, SHD Carton 11 P 219.

<sup>1054</sup> 2<sup>ème</sup> Division Blindée E.- 3<sup>ème</sup> Bureau, PC avant, le 13 janvier 1945, signé LECLERC, *Operations de la 2<sup>ème</sup> D.B. Depuis le Jour « J » jusqu'à la Prise de Strasbourg, Op. Cit.* p 8.

Ce jour-là, Paris reçut la visite des généraux Eisenhower et Bradley qui vinrent se rendre compte de la situation. Bien sûr, c'était davantage la situation politique que celles des unités engagées qui les intéressait et c'est avec le général de Gaulle qu'ils s'entretenaient. Ils purent de plus constater l'enthousiasme de la foule lors de son passage place de l'Étoile.

« Le samedi qui suivit la prise de la ville, j'allai visiter le quartier général du général Bradley, et j'y appris que de Gaulle avait déjà installé son quartier général dans l'un des bâtiments officiels de Paris. Je décidai immédiatement de continuer ma route pour lui faire une visite officielle. Afin que le front allié fût représenté, j'informai Montgomery de mon intention et lui demandai de m'accompagner. Il ne put le faire, car la situation se modifiait rapidement sur son front, et je dus me contenter de faire cette visite avec son adjoint britannique, le colonel Gault.

Au cours de notre déplacement, Bradley et moi, nous fîmes un léger crochet autour d'une zone dans laquelle on se battait encore et nous entrâmes à Paris tranquillement et secrètement, du moins croyions-nous, le dimanche 27 août, avant midi. Nous allâmes tout de suite voir de Gaulle qui était déjà entouré des gardes républicains traditionnels, dans leurs resplendissants uniformes. Nous allâmes également voir le général Gerow à l'état-major du V<sup>e</sup> corps américain : nous nous arrê tâmes pour voir le général Koenig qui commandait les Forces françaises de l'intérieur et dépendait du SHAEF. La nouvelle de notre présence se répandit promptement, et lorsque nous passâmes près de l'arc de triomphe de l'Étoile, nous fûmes entourés par une foule enthousiaste. Les acclamations de la population libérée nous embarrassaient un peu, et nous nous frayâmes un chemin aussi vite que possible vers l'une des portes de Paris pour retourner au quartier général de Bradley, près de Chartres. »<sup>1055</sup>

Avec la prise du Bourget, la banlieue nord était libérée. Mais l'ennemi était encore menaçant au nord de Paris. Pour couvrir le repli des unités refluant encore par les boucles de la Seine, l'OKW avait envoyé la 48<sup>ème</sup> DI au nord de la capitale. Venant du pas de Calais, cette unité était encore fraîche et voulait en découdre.

## **Les derniers combats au nord de Paris**

Le contact avec les premiers éléments ennemis au nord de la capitale fut pris en fin de journée du 27.

« Le passage livré aux alliés par les ponts de la Seine a obligé les Allemands à couvrir plus au Nord leur retraite ; en grande hâte ils ont ramené une Division fraîche du Pas-de-Calais, la 48<sup>ème</sup> D.I. appuyée sur la forêt de MONTMORENCY et sur le BOURGET, elle doit recueillir les éléments ennemis qui refluent encore par la boucle de CONFLANS, et barrer le temps nécessaire les routes de SENLIS et de SOISSONS.

En fin de journée du 27, les reconnaissances des Groupements "L" et "D" prennent contact avec les éléments ennemis dans la région de MONTMORENCY et zone nord du Bourget. Renforcés par des chars et de l'artillerie, ces unités font peser une nouvelle menace sur la banlieue Nord.

Le Général décide de parer à cette menace en passant sans délai à l'attaque, fixant comme objectif la ligne GONESSE-ARNOUVILLE.

Le 28 Août vers 1000 heures, le Groupement "D" ayant pour objectif GONESSE livre sur le terrain d'Aviation du Bourget une dure bataille contre un ennemi fanatique. Après trois heures de combats acharnés, le terrain d'aviation du Bourget est pris. GONESSE fortement défendu est abordé en fin de Journée ; cette localité ne tombera que le 29 au matin. Le Groupement "L" attaquant vers 1000 heures se heurte lui aussi à une farouche résistance et parvient vers 18 Heures aux lisières sud d'Arnouville qui sera occupé de bonne heure le 29 Août.

Le 29 Août, la Division est relevée dans la zone LE BOURGET-GONESSE par la 28<sup>ème</sup> D.I. U.S.A.

Par contre les opérations de nettoyage menées par le Groupement "L" continuent au Nord-Ouest de PARIS en direction de PONTOISE et MERY-SOISSY-SAINT GRATIEN-EAUBONNE – ANDILLY –PISCOP sont occupés.

---

<sup>1055</sup> Dwight Eisenhower, *Croisade en Europe*, Op. Cit. p 392-393.

Le 30 Août la Division dépassée par la 5<sup>ème</sup> D.B. et la 28<sup>ème</sup> D.I., se regroupe dans PARIS et sa Banlieue.  
»<sup>1056</sup>

L'un des principaux objectifs de la journée avait été l'aéroport du Bourget encore tenu par les Allemands des 103<sup>ème</sup> et 105<sup>ème</sup> régiments de grenadiers. L'ennemi n'était plus le blindé mais les fantassins tenant fermement leurs positions. Les chars se battirent à bout portant contre les fantassins tapés dans les tranchées et les équipages utilisèrent leurs armes légères pour liquider les résistances adverses.

« A la droite du sous-groupe Farret, le sous-groupe du lieutenant-colonel Noiret devait lui aussi connaître un dur après-midi face à l'aile gauche du 105<sup>ème</sup> grenadiers et à l'aile droite du 103<sup>ème</sup> grenadiers. Sa mission est de s'emparer de l'aérodrome du Bourget et de s'établir à ses lisières Nord. L'essentiel de ses moyens consiste en un escadron de chars Sherman, le 4/12<sup>ème</sup> cuirassiers, et une compagnie d'infanterie, 1<sup>ère</sup> compagnie du I/RMT, éclairés par des moyens du 5<sup>ème</sup> escadron du 1<sup>er</sup> RMSM. Vers treize heures un élément mixte chars-infanterie s'engage d'abord à l'Est de la nationale 2 en direction de la rivière Morée : la section d'infanterie de tête bien qu'appuyée par nos chars subit des pertes, rend compte qu'elle se heurte sur la coupure à une forte résistance et que la rivière paraît infranchissable aux blindés. Le capitaine Gaudet commandant le 4/12<sup>ème</sup> cuirassiers monte alors une manœuvre par l'Ouest avec ses moyens restant et tente à nouveau de forcer la rivière. Tandis que l'attaque de front échoue, en raison notamment de violents tirs de mortiers qui déciment nos fantassins, le commandant du 4/12<sup>ème</sup> cuirassiers se rend compte qu'un de ses pelotons, débordant beaucoup plus à l'Ouest que prévu, a bénéficié de l'action du sous-groupe Farret à Dugny et peut déboucher de cette agglomération

Vers l'EST sur la rive Nord de la Morée. L'occasion est saisie et le sous-lieutenant Pitty chef de ce peloton, entraîne alors ses Shermans vers la nationale 2 prenant les Allemands à revers. « Ce mouvement est exécuté de façon parfaite par le peloton Pitty, qui tombe sur le gros des organisations ennemies ». Une lutte terrible s'engage au cours de laquelle un très grand nombre d'Allemands sont tués ou blessés. Ils résistent d'ailleurs farouchement : l'un d'entre eux saute sur le char de Pitty, lance une grenade, manque son but et tente d'arracher l'antenne. Il est abattu au pistolet. D'autres se terrent dans leurs trous, ressurgissant après le passage des chars pour tirer sur les têtes des chefs de chars. Le nettoyage n'est pas complet, faute d'infanterie.

De fait, lorsque les automitrailleuses de RMSM tentent de reprendre le mouvement vers le Nord de la nationale 2 elles sont immédiatement prise à partie par un tir antichar. Sur l'aérodrome, des fantassins allemands merveilleusement bien camouflés et très bien enterrés sont toujours en position et demeurent très combattifs. Il faut donc remonter une attaque. Toutefois, les chars étant vides de munitions, on commence par ravitailler, mais avant même la fin de cette opération les Allemands très agressifs se manifestent. Pitty et Mucchielli doivent s'engager sans délai : « Mucchielli signale aussitôt une grosse résistance. La gauche de la route est encore très solidement tenue, mais ses chars font un travail merveilleux et une dizaine d'Allemands se présentent avec le drapeau blanc. Comme il n'y a pas d'infanterie amie, Mucchielli descend de son char avec son équipage : il est tiré à bout portant, grièvement blessé. Male est tué. Le maréchal des logis Lannes, chef du char Besançon est tué aussi par un tireur d'élite bien embusqué. Le même sort est réservé aux cuirassiers Debals et Lesbarrières, qui sortis de leur char, venaient prendre les prisonniers.

Le peloton Pitty est envoyé à la rescousse. Il livre encore un furieux assaut et une des dernières balles des Allemands qui luttent désespérément atteint Pitty à la nuque, le blessant mortellement, alors que descendu à terre, il tentait de sauver son camarade Mucchielli.

A ce moment, surprise ! Des civils français surgissent d'on ne sait d'où. Otages des Allemands, ceux-ci les avaient traînés jusqu'à leurs emplacements de combat pour les protéger...

La rage au cœur le 4/12<sup>ème</sup> cuirassiers, renforcé de ce qui reste de fantassins du Tchad, regroupés sous les ordres du capitaine Gaudet, se lance alors dans une ultime action particulièrement sanglante. Peu à peu l'aérodrome tombe entre nos mains, souvent après un corps à corps, non sans nouvelles pertes de notre côté. A dix-neuf heures trente, après six heures trente de combats ininterrompus le feu cesse : le sous-groupe Noiret meurtri peut s'installer, mission remplie, sur la rive de la Morée. »<sup>1057</sup>

---

<sup>1056</sup> 2<sup>ème</sup> Division Blindée E.- 3<sup>ème</sup> Bureau, PC avant, le 13 janvier 1945, signé LECLERC, *Operations de la 2<sup>ème</sup> D.B. Depuis le Jour « J » jusqu'à la Prise de Strasbourg*, Op. Cit. p 8-9.

<sup>1057</sup> Duplay, Philippe, *combat au Nord de Paris* paru dans la *Revue Historique de l'Armée*, 3e trim. 1994, Fondation Général Leclerc de Hautecloque Maréchal de France, *Soldats de Leclerc Récits et anecdotes 1940-1946*, Paris, Lavauzelle, 1997, 303 p, p 156-157.

La libération de Paris eut beaucoup plus un impact politique que stratégique car la prise de la ville n'était pas initialement planifiée à ce stade de la campagne par les alliés. Cependant sur le plan tactique, les combats, même brefs furent violents et renforcèrent les savoirs faire des équipages qui mirent en œuvre tous les modes d'action qui leur avaient été enseignés. Le bilan de la 2<sup>ème</sup> DB était d'ailleurs plutôt flatteur.

« Quittant la région d'Argentan le 23 Août, la Division le 24 au matin abordait déjà les défenses extérieures de PARIS. Après une dure journée de bataille menée avec le maximum de rapidité, s'engouffrait dans la capitale de la France le 25 Août et s'assurait des ponts sur la Seine; par son action énergique, forçait le Général allemand Commandant la place de PARIS à capituler, conquérait entre la boucle d'ENGHIEN et le Canal de l'Ourcq une base de départ pour la 28ème D.I. et la 5ème D.B. en direction de l'Oise; faisait au cours de cette opération 12.800 prisonniers, tuait 3.200 ennemis, détruisait ou capturait 19 chars Tigre ou Panthers, 55 Mark 3 ou IV, 6 canons automoteurs, 450 véhicules de combat chenillés ou à roues, 23 canons de 105 ou 155, 35 canons anti-chars de 88 ou 75 mm. »<sup>1058</sup>

Elle valut à la 2<sup>ème</sup> DB une citation à l'ordre de l'armée et les régiments qui y participèrent purent inscrire « Paris » sur leur emblème<sup>1059</sup>.

« DÉCISION N° 259

Le général de Gaulle, président du gouvernement provisoire de la République française, chef des armées, cite :

À l'ordre de l'Armée

La 2<sup>o</sup> Division Blindée

« Magnifique grande unité sous les ordres du général Leclerc qui l'a formée avec les Forces Françaises Libres venues du Tchad à travers le Fezzan et la Tripolitaine au cours d'un raid désormais historique et avec des unités constituées au lendemain de la libération de l'Afrique du Nord. Animée d'un esprit ardent de patriotisme et de sacrifice et portée par son chef à un haut degré de valeur technique et de combativité, a pris, dès son débarquement dans les rangs des armées alliées, une part glorieuse à la bataille de Normandie, libérant Alençon le 12 août et participant à un encerclement des forces ennemies près d'Argentan. Portée ensuite rapidement à l'aide de Paris dressé contre l'ennemi, a livré le 24 août de brillants combats sur les lignes de défenses extérieures de la ville et audacieusement poussé dans la nuit quelques éléments jusqu'à la Cité. A achevé, le 25 août, la libération de la capitale, recevant la reddition du général allemand commandant la défense et faisant prisonniers plus de douze mille ennemis.

« La présente citation comporte l'attribution de la Croix de guerre avec palme. »

Paris, le 28 décembre 1944.

Signé : DE GAULLE »<sup>1060</sup>

Après une courte pause, utilisée pour une remise en condition bien mérité, pour des recompléments en personnel et une réorganisation, la DB, placée sous les ordres du XV<sup>ème</sup> CA reprit sa marche vers l'est.

---

<sup>1058</sup> 2<sup>ème</sup> Division Blindée E.- 3<sup>ème</sup> Bureau, PC avant, le 13 janvier 1945, signé LECLERC, *Operations de la 2<sup>ème</sup> D.B. Depuis le Jour « J » jusqu'à la Prise de Strasbourg, Op. Cit.* p 9.

<sup>1059</sup> C'est le cas du 501<sup>ème</sup> RCC.

<sup>1060</sup> Muelle Raymond, *La 2<sup>e</sup> DB Normandie-paris-Lorraine-Alsace-Allemagne, Op. Cit.* p 74.



### **III : de Paris à Strasbourg**

Autant pour des raisons tactiques que politiques, les rapports entre le général Leclerc et le général Gerow étaient très tendus, celui-ci ne comprenant pas l'attitude de son subordonné et sa « dimension politique ». Heureusement pour son chef, la division passa sous le commandement du XV<sup>ème</sup> CA américain le 8 septembre 1944.

L'ordre n° 13 du XV<sup>ème</sup> CA lui confiait la mission de couverture du flanc sud de la 3<sup>ème</sup> armée américaine. La marche vers l'est commençait.

Elle fut émaillée de nombreux combats dont trois en particuliers symbolisent la 2<sup>ème</sup> DB. Il y eut d'abord les combats de Dompierre durant lesquels le général Leclerc montra sa grande maîtrise du combat interarmes, en particulier de l'utilisation de l'aviation. La prise de Baccarat fut un exemple parfait de maîtrise tactique. Enfin avec la libération de Strasbourg, le serment de Koufra était tenu.

#### **1 : Dompierre, la maîtrise de l'appui aérien**

Lors des combats de Dompierre, la DB démontra, une nouvelle fois, son aptitude tactique et son chef fit preuve d'une parfaite maîtrise de l'appui aérien. Cet appui était rendu possible par la présence de détachements de liaisons aériens au sein des DB.

« Il est à noter que, pendant les combats menés sur la tête de pont, nous réalîsâmes des progrès continuels dans l'utilisation des forces aériennes pour le soutien direct de la bataille terrestre. La perfection est difficile, sinon impossible à atteindre, dans le domaine de la coordination des forces terrestres et aériennes. [...]

Une de nos méthodes consistait à placer un détachement de liaison aérienne dans un des chars appartenant à l'unité engagée dans l'attaque: Chacun de ces détachements avait un appareil de radio pouvant communiquer avec les avions en vol. Par ce moyen, des accidents furent évités, et nous pûmes même diriger l'avion sur des objectifs importants spécialement désignés. Il s'établit entre les forces terrestres et aériennes un échange de techniques et de dispositifs très étudiés, pour améliorer leur coordination. Cette mesure donna un résultat appréciable. »<sup>1061</sup>

Ces combats intervinrent après une première marche vers l'est, ils furent difficiles face à un ennemi décidé et bien équipé, ce que confirmèrent les témoignages des équipages qui les vécurent.

#### **La marche vers l'est**

Ayant quitté Paris le 8 septembre, la division progressa sans problème pendant deux jours pour atteindre ses positions entre Montargis et l'Aube le 9. Elle reçut le 10 la mission suivante :

« A partir du 11 Septembre attaquer en direction d'EPINAL pour s'emparer dans cette région de la rive ouest de la Moselle ; assurer la protection du flanc Sud du Corps et de l'Armée, d'AUXERRE à CHAUMONT, puis au-delà de CHAUMONT. »<sup>1062</sup>

Face à elle, elle allait rencontrer des unités qui refluaient vers l'est mais semblaient vouloir se rétablir sur les Vosges.

« « La 1<sup>ère</sup> armée allemande, bousculée par les FFI, retraitant depuis le centre de la France, semble s'orienter vers les trouées de Belfort ou de Saverne ; quant à la 19<sup>ème</sup> armée allemande venant de la Méditerranée, elle aurait

---

<sup>1061</sup> Dwight Eisenhower, *Croisade en Europe*, Op. Cit. p 632.

<sup>1062</sup> 2<sup>ème</sup> Division Blindée E.- 3<sup>ème</sup> Bureau, PC avant, le 13 janvier 1945, signé LECLERC, *Operations de la 2<sup>ème</sup> D.B. Depuis le Jour « J » jusqu'à la Prise de Strasbourg*, Op. Cit. p 10.

pour mission de s'accrocher sur le plateau de Langres, en profitant des positions de Neufchâteau, de Chaumont, de Langres, qui seraient solidement tenues, afin de faciliter la manœuvre de repli de cette 1<sup>ère</sup> armée. »<sup>1063</sup>

Ce furent des unités de la 19<sup>ème</sup> armée allemande que la DB rencontra. Elles s'étaient installées à Charmes, Mirecourt, Neufchâteau, Andelot et Chaumont, menaçant le flanc sud de l'armée du général Patton. Elles se concentraient dans cette région en vue de mener des contre-attaques vers le nord-ouest. En couverture sud du dispositif de la 3<sup>ème</sup> armée, la 2<sup>ème</sup> DB devait heurter ce dispositif de plein fouet.

Ayant étudié la situation ennemie et deviné ses intentions, le général Leclerc décida de :

« Laisser le Groupement "D" en couverture face au Sud d'AUXERRE à BRION ; franchir la Marne au Nord de CHAUMONT fortement défendu. Après l'avoir tâchée, percer la ligne de défense ennemie dans la région ANDELLOT-PREZ S/LAFAUCHE ; déborder tout centre de résistance ennemie, se couvrir sur les flancs, glisser le rapidement possible le long du dispositif ennemi en l'attaquant sur ses arrières, s'interposer dans le plus bref délai entre la concentration de blindés ennemis d'EPINAL et la 79<sup>ème</sup> D.I. U.S.A. »<sup>1064</sup>

Le GT R s'étant installé en couverture face au sud sur la Marne dans la soirée du 10 septembre et des ponts ayant été remis en état dans la nuit, la division reprit sa progression le 11 matin. En tête de la DB, le GT R franchit la Marne en direction d'Anselot dont il s'aperçut rapidement qu'il était fortement tenu. Fidèle à sa tactique, le général Leclerc décida de fixer cette résistance et de la déborder.

« Le General décide de passer plus au Nord.

Le Groupement "L" s'engage à fond sur l'axe BETTAINCOURT-BUSSON-LAFAUCHE, écrase à PREZ S/LAFAUCHE les défenses ennemies, élargit la brèche par la prise de SAINT BLIN. Le dispositif allemand est rompu. Le Groupement "L" s'engouffre entre le Groupement OTTENBACHER qui tient ANDELLOT-CHAUMONT-LANGRES et la 16<sup>ème</sup> D.I. allemande région de VITTEL-NEUFCHATEAU-MIRECOURT. BOURMONT tombe vers 1500 heures. La grande route NEUFCHATEAU-LANGRES est coupée, VRECOURT est dépassé vers 1800 heures, CONTREXEVILLE occupé peu après. A la nuit tombante, le Groupement "L" aborde les défenses de VITTEL ou la 16<sup>ème</sup> D.I. allemande tente de faire face à l'Ouest.

Le Groupement "V" relevé de sa mission de couverture au Sud de VILLENEUVE L'ARCHEVEQUE, en un premier temps se porte à l'Est de la Marne région de BOULAINCOURT-BUSSON-VIGNES, une partie de ses moyens face à ANDELLOT.

Le Groupement "D" maintient par ses patrouilles une pression constante contre le dispositif allemand au Sud de CHAUMONT. Il occupe CHATILLON S/SEINE et CHATEAUVILLAIN.

Le 12 Septembre, couvert en direction du Sud par le Groupement "R" qui tient BOURMONT, VRECOURT et opère en direction de LAMARCHE, Le Groupement "L" lance son attaque sur VITTEL ; débordé par LISNEVILLE la défense de VITTEL est réduite après une attaque de notre infanterie venant du Sud. Le nettoyage est achevé vers 1430 heures. Le 12 Septembre au soir, le Groupement "L" se présente devant DOMPAIRE que l'ennemi vient de renforcer par un Kampfgruppe de la 21<sup>ème</sup> Pz.

Ce même jour à 50 kilomètres en arrière, le Groupement "V" envoie un ultimatum à la garnison allemande d'ANDELLOT. Ne recevant aucune réponse, à 1000 heures le Groupement "V" part à l'attaque. L'action est puissante ; l'ennemi est anéanti ; 1000 prisonniers, 500 tués, un matériel important détruit. Pertes du Groupement "V" : 4 tués et 6 blessés. En fin de journée il se déplace dans la région VITTEL-BOLOGNEVILLE-CONTREXEVILLE, relevé à ANDELLOT par des éléments du Groupement "D". »<sup>1065</sup>

Lors de ces journées, la division fit sa jonction avec l'armée B.

« Journée du 12 septembre 1944

---

<sup>1063</sup> De Boissieu, GA, *La 2<sup>ème</sup> DB de Paris à Baccarat par Dompierre*, Collectif, *Les blindés de la victoire*, UNABCC, point d'impression de l'EABC, 1995, 152 p, p 33.

<sup>1064</sup> 2<sup>ème</sup> Division Blindée E.- 3<sup>ème</sup> Bureau, PC avant, le 13 janvier 1945, signé LECLERC, *Operations de la 2<sup>ème</sup> D.B. Depuis le Jour « J » jusqu'à la Prise de Strasbourg*, Op. Cit. p 10.

<sup>1065</sup> *Idem* p 11.

Mission du II<sup>e</sup> C.A. : outre sa mission sur l'axe Lyon-Dijon-Langres, le II<sup>e</sup> C.A. doit détruire les colonnes ennemies retenant sur l'axe général Nevers-Dijon.

Intention du gal commandant le II<sup>e</sup> C.A. :

- poursuivre la mission sur l'axe Dijon-Langres ;
- maîtrisant la région de Moulins, harceler les colonnes ennemies à l'est de la Loire et achever leur destruction à hauteur de la rocade ;
- Château-Chinon - Saulieu – Vitteaux ;
- tenant solidement la région Sombernon-Dijon, rechercher la liaison avec les unités alliées du Nord.

42 II<sup>e</sup> CORPS D'ARMÉE

Unités subordonnées (composition, zones d'action, missions) : [...].

1<sup>er</sup> D.M.I. :

Composition

Zone d'action : entre la route Saulieu-Autun (exclue) et la route Châtillon-sur-Seine - Sainte-Seine-l' Abbaye (comprise).

Mission :

- avec un fort groupement sur l'Ouche, poursuivre l'exécution de la mission déjà fixée (cf. journée du 11) ;
- avec le groupement blindé basé à Sombernon, éclairer en direction de Montbard et rechercher la liaison avec les unités alliées venant de la région de Châtillon-sur-Seine ;
- regrouper le reste de la division en réserve de C.A. entre Dijon et Beaune. [...]

Déroulement : [...]

1<sup>er</sup> D.M.I. : le 2/1<sup>er</sup> R.F.M. poursuivant ses reconnaissances atteint Montbard, sur le R.N. 5. et effectue la liaison avec le 1<sup>er</sup> Rgt de marche de Spahis marocains de la 2<sup>e</sup> D.B. (division LECLERC) à Nod-sur-Seine [sud de Châtillon-sur-Seine] (2). Le reste du 1<sup>er</sup> R.F.M. se porte à Baigneux-Les-Juifs. »<sup>1066</sup>

En arrivant devant Dompierre, le GT L ne savait pas qu'il avait face à lui une brigade blindée composée, entre autres, de deux bataillons de chars. Face à cette force la rapport de force était au désavantage des Français.

« Côté français

Ss/Gpmt Massu :

- 14 Sherman avec canon de 75 mm,
- 1 Sherman avec canon de 76 mm,
- 3 Tank-Destroyers avec canon de 76,2 mm,
- 1 compagnie d'accompagnement, avec 3 obusiers de 75 mm, 3 mortiers de 81 mm, 3 HT à mitrailleuses lourdes,
- 2 compagnies d'Infanterie (300 hommes +/-),
- 6 canons anti-chars de 57 mm,
- 6 automoteurs à canon de 105 mm.

Ss/Gpmt Minjonnet :

- 15 Sherman à canon de 75 mm,
- 1 Sherman à canon de 76 mm,
- 4 Tank-Destroyers avec canon de 76,2 mm,
- 1 automitrailleuse avec canon de 37 mm,
- 1 compagnie d'Infanterie (150 hommes +/-),
- 4 canons anti-chars de 57 mm.

PC du GTL:

- 15 Sherman à canon de 75 mm,
- 1 Sherman à canon de 76 mm,
- 5 chars légers à canon de 37 mm,
- 4 Tank-Destroyers avec canon de 76,2 mm,
- 1 automitrailleuse à canon de 37 mm,

---

<sup>1066</sup> *Guerre 1939-1945, Les Grandes Unités Françaises, historiques succincts, campagnes de France et d'Allemagne (1944-1945.), Op. Cit. p 42.*

- 1 compagnie d'Infanterie (150 hommes +/-),
- 1 compagnie du génie,
- 2 canons anti-chars de 57 mm.

Artillerie du GT L :

- 6 automoteurs à canon de 105 mm,
- 4 Sherman à canon de 105 mm,
- 8 canons de 105 mm tractés (Groupe U.S.).

Côté allemand

Demi-brigade lourde :

- 45 Panther avec canons de 75 mm long,
- 15 à 20 canons d'assaut/obusiers (cal. moyen 75 mm),
- 6 canons anti-chars dont 3 (?) de 88 mm,
- 3 canons tractés de 105 mm,
- 2 obusiers de 150 mm,
- 1 Bataillon de *Pzgrenadier* (300/400 hommes +/-).

Demi-brigade Mark IV :

- 45 Mark IV avec canon de 75 mm,
- quelques canons d'assaut/anti-chars,
- 1 Bataillon de *Pzgrenadier* (300/400 hommes +/-),
- des éléments de reconnaissance (1 Compagnie ?). »<sup>1067</sup>

La bataille qui se profilait semblait déséquilibrée mais les alliés avaient un avantage conséquent, ils disposaient d'une supériorité aérienne quasi-totale. Et le général Leclerc avait déjà démontré, auparavant, sa maîtrise de l'appui aérien, à Ksar Rhilane notamment.

« Intégrée à la 8<sup>e</sup> Armée de Montgomery, renforcée par les Français libres de la Colonne volante venue du Levant, les Grecs de l'Escadron sacré et des sapeurs anglais, la Force L ouvre la route de Gabès après avoir arrêté une contre-offensive allemande à Ksar Rhilane. A cette occasion, Leclerc utilise pleinement le soutien aérien britannique : leçon de la campagne de 1940 et rapide assimilation de la guerre aéro-blindée conduite désormais au sein d'une grande formation alliée. Montgomery, qui l'a cru perdu, lui envoie un télégramme laconique « *Well done* » et présente au roi George VI ce galant aristocrate en guenilles, escadronnant en flanc-garde à la tête d'une bande de gueux. »<sup>1068</sup>

Les acteurs étaient prêts pour l'une des plus grande bataille de chars du front ouest.

## La bataille

Au nord des positions de la division, la 79<sup>ème</sup> DI américaine avait atteint la Moselle et risquait d'être la cible de la contre-attaque allemande. Afin de remplir sa mission de couverture, le général Leclerc décida de s'intercaler entre les Américains et les Allemands. Pour cela, il ordonna au GT L de prendre Dompaigne et Damas afin de couper l'axe privilégié de contre-attaque allemand : la route Épinal Mirecourt. Couvert vers le sud par le GT R, le GT L devait mener cette attaque avec tous ses moyens et le plus vigoureusement possible en débordant Dompaigne par le sud.

Fort des renseignements qu'il avait collectés, il connaissait la force de l'adversaire et mesurant le déséquilibre des forces, il demanda et obtint un appui aérien pour cette phase de la manœuvre.

<sup>1067</sup> Salbaing Jacques, *Op. Cit.* p 46-47.

<sup>1068</sup> *Revue historique des armées* n° 227, *Op. Cit.* p 51.

« On peut donc penser qu'en possession de tous ces renseignements, le général Leclerc, qui, selon son habitude, serre de très près les unités de tête, va vite mesurer l'ampleur de la contre-attaque surprise préparée par l'ennemi. Son appréciation judicieuse et prémonitoire des engagements à venir entre deux forces d'inégale puissance, le conduit rapidement à demander l'aide aérienne indispensable pour que la balance penche de notre côté. C'est ainsi que le XV<sup>e</sup> C.A. U.S. mettra à la disposition de la 2<sup>e</sup> D.B. le colonel Tower de l'U.S. Air Force, pour assurer la liaison avec le 406<sup>e</sup> Groupe de la XIX<sup>e</sup> *Tactical Air Force* à Rennes, et diriger les attaques au sol avec les moyens exceptionnels dont il dispose. En effet, son char Sherman est spécialement équipé pour pouvoir entrer en contact et converser aussi bien avec l'aéroport qu'avec es pilotes des *Thunderbolts*. »<sup>1069</sup>

Au GTL l'attaque fut menée par les sous-groupements Massu et Minjonnet. Chargé de l'action principale, le commandant Massu élaborait sa manœuvre en fonction de la topographie des lieux, il s'appuya sur le terrain pour contraindre tout mouvement ennemi.

« Dès les premières lueurs du jour, le commandant Massu installe son PC opérationnel sur "Les Hauts de Bexey" vers la cote 380. C'est un petit plateau qui constitue un remarquable observatoire, bien dégagé sur les côtés, bordé au Nord-Est par des vergers et une végétation plus ou moins dense suivant les endroits, et descendant en pente rapide vers Dompierre. La vue de ce paysage au relief fortement accusé et qu'il découvre à mesure que les brumes matinales se dissipent, s'ajoutant aux informations sur l'ennemi qu'il a reçues tout au long de la nuit, lui confirme tout de suite le bien-fondé des éléments à partir desquels il conçoit sa manœuvre. Elle est simple et sera efficace : prendre l'ennemi dans une nasse et enfermer les blindés dans le couloir de la Gitte. Pour cela, il lui faut bloquer toute échappée en direction de Mirecourt : ce sera l'affaire de son sous-groupement. Et toute échappée en direction d'Épinal : ce sera l'affaire du Ss/Gpmt Minjonnet. Pendant ce temps, l'aviation qui lui a été promise se chargera de la mise à mort des chars ennemis pris au piège dans ce filet. »<sup>1070</sup>

Pris dans la nasse avant de pouvoir faire mouvement, les blindés allemands n'eurent d'autres ressources que d'essayer de franchir les crêtes à leur est. Là ils tombèrent sur les sous-groupements du GT L. Les combats furent violents et les blindés français eurent le dessus grâce aux interventions de l'aviation.

« En fait, les actions offensives de Massu et Minjonnet, respectivement au nord sur Dompierre et au sud sur Damas, tombent sur la concentration des Marks V Panthers de la 112<sup>e</sup> Panzer Brigade. Les Panthers sont enfermés dans les fonds de la Gitte. Ils ne peuvent s'en échapper qu'en remontant vers l'est les crêtes qui séparent la Gitte de la Moselle. Ils tombent alors sous la vue et le tir des chars embossés par Massu et Minjonnet sur la crête ouest de la Gitte. Bien sûr ils peuvent aussi chercher à attaquer face au GT L mais celui-ci dispose de l'appui aérien dirigé par le colonel Tower placé près de Massu, avec son char spécial dont la tourelle est remplie d'équipement radio sophistiqué, Tower communique directement avec le SHAEF (Commandement suprême - état-major de Eisenhower), avec les bases aériennes en Bretagne et avec les avions en vol. Il demande l'envoi d'escadrilles de Thunderbolts et les guide ensuite sur leurs objectifs. Ainsi peut-il obtenir une première intervention rapide vers 8 h 30. Elle est réalisée par le détournement en l'air d'une flottille volant vers un objectif en Allemagne. Il dirige ensuite quatre autres interventions vers 11 h 30, 15 h 30-16 heures puis 17 h 30-18 heures. La conjugaison d'une part des actions terrestres de blocage, et d'autre part de l'« Air Support », provoque des hécatombes de Panthers dans la vallée de la Gitte. S'y ajoute une bataille de proximité de fantassins et de chars aux abords de Damas et Dompierre, coûteuse pour Allemands mais aussi pour les Français, notamment au nord, près du cimetière de Dompierre. »<sup>1071</sup>

S'ils durent renoncer à leur offensive du fait des importantes destructions qu'ils subirent, les allemands se montrèrent néanmoins très pugnaces et furent à quelques mètres de prendre d'assaut le PC du GT L qui résista et put repousser l'attaque grâce à l'intervention des *Shermans* et des TD de réserve.

« Tandis que cette tentative allemande échoue vers le Sud-Est, le Sous-Groupement Massu, n'ayant pu pénétrer plus avant dans Dompierre, contourne le village et atteint le cimetière. Des tanks-destroyers y sont poussés.

---

<sup>1069</sup> Salbaing Jacques, *Op. Cit.* p 21.

<sup>1070</sup> *Idem* p 73.

<sup>1071</sup> Compagnon Jean (général CR), *LECLERC Maréchal de France, Op. Cit.* p 427-428.

De là, ils tiennent sous leur feu les sorties nord de Dompaire et Lamerey, d'où les maîtres pointeurs de la marine firent un massacre de Panthers pris en écharpe par leurs tirs remarquablement précis.

L'encercllement est terminé.

Il ne reste maintenant qu'à tronçonner méthodiquement la résistance.

Une troisième intervention aérienne, au début de l'après-midi permet à des éléments du Sous-Groupement Massu venus du cimetière de couper le village en deux. Des combats d'une extrême violence y seront livrés par son Infanterie en étroit contact avec les chars ennemis. Peu à peu, la partie nord de Dompaire est enfin nettoyée, mais aucune attaque de l'aviation ne peut être réalisée en direction de Lamerey.

Si la situation évolue lentement, ce n'en est pas moins très favorablement pour nous.

C'est à ce moment-là - il est 14 heures, environ - que par un coup de téléphone, la postière de Pierrefitte avertit le Poste de Commandement du Groupement que des chars allemands se dirigent vers Ville-sur-Illon.

Les éléments disparates qui composent la garde du Poste de Commandement (Shermans, quelques chars légers M-57) une compagnie de F.F.I. peu aguerrie ne peuvent espérer tenir longtemps, aussi un peloton est-il prélevé sur les forces occupant le plateau.

La progression allemande traîne, heureusement un peu, et si les éléments appartenant en propre au Poste de Commandement repoussent les premières voitures de reconnaissance qui se présentent, l'Escadron de Bort du 12<sup>e</sup> R.C.A. en réserve, arrive à temps pour prendre sous son feu dans de bonnes conditions les chars allemands, des M. IV qui, déployés au nord de la route, progressent sur Ville-sur-Illon.

La soudaine apparition des Shermans et quelques coups au but incitent les M. IV à stopper en utilisant les couverts et le terrain de leur mieux.

Quoiqu'il en soit, cette soudaine irruption allemande venant du Sud-Ouest sur les arrières du Groupement Tactique, retourne singulièrement la situation. Le Groupement à son tour, ne va-t-il pas être encerclé ?

Un nouveau prélèvement sur les forces occupant le plateau est effectué, un peloton de chars moyens et un demi-peloton de tanks-destroyers viennent renforcer la défense de Ville-sur-Illon sous les ordres du Capitaine de Bort.

Un groupe d'Artillerie fait face au Sud, tandis que l'autre tire face au Nord-Est. »<sup>1072</sup>

Le bataillon de *Panzer* IV qui avait mené l'attaque dut se replier harcelé par le GT R. Ces actions furent les dernières velléités offensive de la 112<sup>ème</sup> *Panzerbrigade* qui, tactiquement détruite, se replia vers Épinal.

« Le 13 dans l'après-midi, le bataillon de Mark IV soutenu par l'infanterie de la brigade, attaque sur l'axe DARNEY-VILLE SUR ILLON et prend revers le P.C. du Groupement "L".

Harcelé sur son flanc par le Groupement léger "R" il est repoussé après avoir perdu 7 chars. (Encore indécis dans la journée du 14, ce bataillon se repliera en direction d'EPINAL le 15).

Ainsi en une journée de bataille, la 112<sup>ème</sup> Pz Brigade a perdu 59 chars sur 90 et ne pourra être employée que pour une molle contre-attaque contre la 79<sup>ème</sup> D.I. U.S.A. à LUNEVILLE le 19 Septembre. »<sup>1073</sup>

Ces combats furent âpres car les tankistes français durent affronter des *Panthers* avec leurs *Shermans* et la difficulté de ces affrontements se reflètent à travers les différents témoignages des équipages.

## Quelques témoignages

À bord de char ou de TD, les équipages gardèrent un souvenir mémorable de cette journée. Les premiers à entrer en action furent les TD du RBFM.

« Les 4 TD d'Allongue viennent à peine de s'installer en attente, que la jeep d'observation repère un Panther, avançant à l'attaque, sur la pente, à environ 1 000 m. s'agit-il de l'officier allemand commandant l'unité qui lance lui-même le mouvement vers la crête ? Toujours est-il que le « tempête » et l'« orage » alertés se positionnent à

---

<sup>1072</sup> De Langlade Paul, *Op. Cit.* p 244-245.

<sup>1073</sup> 2<sup>ème</sup> Division Blindée E.- 3<sup>ème</sup> Bureau, PC avant, le 13 janvier 1945, signé LECLERC, *Operations de la 2<sup>ème</sup> D.B. Depuis le Jour « J » jusqu'à la Prise de Strasbourg, Op. Cit.* p 12.

défilé de tourelle. Le « tempête » déclenche son tir : le premier obus fait mouche et stoppe le Panther ; le deuxième, qui suit dans la foulée, l'atteint aussi et le troisième obus l'incendie. Mais à la grande surprise de nos marins, une vague de chars et d'infanterie surgit des vergers et commence à gravir les pentes en faisant feu de toutes ses armes.

Comme le « Tempête » semble visé, l'« orage » prend le relais, riposte et incendie un deuxième Panther. Au vu de cette situation, l'artillerie se porte immédiatement à l'aide des TD en déclenchant son tir réglé par le capitaine depuis son observatoire. Les salves des 5 pièces de 105 mm se succèdent à la cadence maximum sur les assaillants. 250 obus au moins sont ainsi tirés, de sorte que devant une telle résistance qui le surprend et qui risque d'être très meurtrière, le commandement allemand arrête sa progression et ordonne le recul jusqu'au couvert des vergers et des replis de terrain. Peut-être vit-on là une première manifestation du manque de mordant des assaillants, quoique sur le moment personne ne s'interroge sur leurs états d'âme ou leur comportement. On met à juste titre cette victoire au compte de la valeur des équipages de nos TD et sur l'efficacité de nos artilleurs. »<sup>1074</sup>

Ils firent du bilan et furent décisifs en intervenant pour bloquer la contre-attaque de *Panzer IV* qui menaçait le PC du GT L à Ville sur Illon.

« Les deux premiers chars sont mortellement touchés, le troisième manœuvre. Je vois arriver nos coups au but, mais nos obus ne parviennent pas à le perforer.

Bientôt cependant, son immobilité totale nous prouvera qu'il a été mis hors de combat. Un autre Panther, que l'on a vu passer rapidement au cours de l'action s'est mis en batterie... et ne tarde pas à nous arroser. Deux obus sifflent à nos oreilles et vont s'écraser sur le mur du cimetière, un troisième ricoche sur le contrepoids de la tourelle du « Sirocco »... il riposte et tire sur le char ennemi ses dernières munitions. Le Panther décroche derrière trois ou quatre obus fumigènes. L'engagement a duré plus d'un quart d'heure et le « Simoun » vient remplacer le « Sirocco » qui a épuisé toutes ses munitions. Mais quelle joie et quelle satisfaction pour son équipage ! Il vient d'inscrire à son palmarès 3 Panther supplémentaires, portant à 9 le nombre de ses victoires. »<sup>1075</sup>

Au cours de cet engagement, les TD détruisirent des chars à 3000 mètres.

« Il n'y a pas un instant à perdre. Pan ! pan ! pan ! un char à 800 mètres, la *Tempête* lui apprend qu'il est dangereux de s'approcher.

Pan ! pan ! pan ! un autre à 3000 mètres, le coup le plus heureux de la journée ; coup décisif entre tous. Il cloue un Mark IV sur le passage à niveau, empêchant ainsi les Panzer de sortir du bois... »<sup>1076</sup>

Pour les équipages de chars qui se savaient en infériorité technique par rapport aux chars allemands, la tension était extrême lors de la progression en tête dans un secteur dangereux.

« Les chars défilent maintenant à travers la forêt. De chaque côté de la route, les bois touffus, menaçant exigent une attention de chaque seconde. Les tourelles, manœuvrées électriquement, tournent à droite et à gauche... derrière chaque périscope un homme scrute le taillis, chaque buisson fait l'objet d'un examen minutieux, derrière lequel peut être camouflée l'arme qui "mouchera" le char. »<sup>1077</sup>

Ce fut également le cas lorsqu'ils abordèrent la vallée dans Damas.

« Un bond nous porte au fond de la vallée, dans Damas, où nous nous embossons aux sorties du village ; c'est nous maintenant qui prenons à revers les Panzer aventurés au flanc de la crête que nous venons de quitter. Alors, c'est un véritable tir au pigeon ; tout char qui se démasque est aussitôt mis en flammes par nos 76,2 ou par les 75 des Sherman qui maintenant nous épaulent.

En voilà un qui tout à coup débouche à 600 mètres devant nous : pas de surprise, pas d'émotion, l'Orage a déjà craché son venin, l'Allemand le reçoit en plein milieu, mais, miracle ! il réussit à disparaître dans un petit bois. Nous enrageons. Pas longtemps, un Thunderbolt l'a vu, un piqué à mort une terrible rafale, une gerbe d'étincelles. C'est fini. »<sup>1078</sup>

---

<sup>1074</sup> Salbaing Jacques, *Op. Cit.* p 86.

<sup>1075</sup> *Idem* p 83.

<sup>1076</sup> Un groupe d'officiers et d'hommes de la division, *Op. Cit.* p 274.

<sup>1077</sup> Un groupe d'officiers et d'hommes de la division, *Op. Cit.* p 238-239, Souvenirs du Chef d'Escadrons Gribius recueilli par René de Berval *Le 12<sup>e</sup> Régiment de Chasseurs d'Afrique, Op. Cit.* p 253.

<sup>1078</sup> *Idem* p 271.

Cette tension n'empêchait la décontraction lors des pauses, mais les tankistes étaient toujours aux aguets, prêts à, en mesure de...

« ...en fin de matinée, alors qu'une partie de l'équipage se réconforte avec une omelette que vient si charitablement de préparer la propriétaire de la ferme voisine, l'homme de garde hurle "il y a un char !" Car, en effet, il s'agit encore une fois d'un Panther qui avance, par le travers du champ de tir, à environ 1 500 m dans les vergers, puisque dès que les vrombissements venus du ciel ont cessé, les blindés ennemis se ruent hors de leur cachette pour tenter de percer les mailles d'un filet qu'ils sentent se resserrer autour d'eux. La fuite plein Sud, vers la côte 380, paraît une échappée possible, les issues routières étant maintenant bloquées. Voilà l'occasion inespérée pour l'équipage de l'« Armagnac II » de s'en donner à cœur joie : le 76 mm du char tire au moins 70 obus de rupture, qui, bien qu'arrivant au but, ricochent pour les trois quarts d'entre eux en fusée rouge, après impact sur un blindage terriblement efficace. Mais, au moment même où le char ennemi cherche son adversaire en orientant « son interminable canon », il prend feu et s'arrête. Quelques minutes s'écoulent et l'équipage, tout heureux et fier de son coup, revient à l'omelette qui se refroidit. Cependant pas pour très longtemps et nouvelle ruée à bord car un 2<sup>e</sup> Panther apparaît, qui, grâce à l'expérience des coups précédents sera incendié en trois obus. Tout va bien à nouveau, le calme revient, et le premier Panther, qui a réussi à éteindre son incendie, se remet en mouvement. Cette fois mal lui ne prend car trois obus le font exploser.

Ainsi, en moins d'un quart d'heure, l'équipage de l'« Armagnac II » : chef de char aspirant Dufour, conducteur brigadier Lion, aide-conducteur Ruggiéri, tireur Verbruggen et radio brigadier Vélut, ont détruit 2 Panther, pourtant nettement plus puissamment armés et mieux protégés, avec le calme et la maîtrise de soi si caractéristiques des équipages remarquablement bien entraînés et rôdés. Et si nous nous sommes attardés à décrire un tout petit épisode de ces combats, qui pourrait apparaître anodin, c'est bien parce qu'il nous révèle un des aspects que les historiens ont souvent ignoré, du succès qu'enregistre la 2<sup>e</sup> DB depuis son débarquement : celui du comportement de ses soldats, qui, dans des conditions difficiles, quelques fois tragiques, et dans des situations qui génèrent angoisses et peurs, mettant les nerfs à fleur de peau, nous montrent qu'ils sont parfaitement détendus et sans conteste équilibrés. »<sup>1079</sup>

La bataille de Dompierre se solda par la destruction tactique de la 112<sup>ème</sup> *Panzerbrigade* dont les restes furent intégrés à la 21<sup>ème</sup> *Panzerdivision*. Ce succès fut celui du général Leclerc qui n'hésita à utiliser l'aviation (les renseignements qu'il avait et son sens tactiques l'amènèrent à demander un appui aérien) et démontra sur le terrain et par les armes qu'il était possible de fusionner aviation et armes à terre pour atteindre un objectif précis, pendant une durée de temps déterminée.

« La victoire de Dompierre était importante. Elle montrait, si besoin était, la maîtrise de Leclerc dans le maniement de sa division blindée. Elle prouvait aux Américains que, malgré son action dans la situation très particulière de la libération de Paris qui ne les avait pas convaincus et que Gerow n'avait pas comprise, la 2<sup>e</sup> D.B. constituait un outil de combat exceptionnel. »<sup>1080</sup>

L'un des principaux acteurs de la bataille, le général de Langlade tira des enseignements positifs de et engagement.

« Appelé à l'époque à porter un jugement sur la conclusion de cette bataille acharnée, je notais les réflexions suivantes que je juge utile d'écrire à nouveau aujourd'hui.

Il y a lieu, je crois, de remarquer que l'issue heureuse de ces combats a été facilitée par : l'absence d'aviation adverse et l'étrangeté des réactions de la 112<sup>e</sup> Panzerbrigade.

En effet, si l'on s'explique la passivité de l'attitude allemande le 12 au soir par la vue que notre adversaire avait de la situation (on sut par la suite, d'après les déclarations d'habitants de Dompierre, que les Allemands croyant toujours Vittel entre leurs mains, ne voyaient dans le Sous-Groupement Massu que des éléments de reconnaissance), par contre, l'attitude de cette Panzerbrigade le 13, s'explique moins facilement.

Pourquoi être resté dans Dompierre au lieu de rompre ce combat mal engagé, en retraitant en temps utile vers l'Est ? Peut-être est-ce dans l'espoir de combiner une action avec les éléments venant de Darney ? Pourquoi, dans ce

---

<sup>1079</sup> Salbaing Jacques, *Op. Cit.* p 88-89.

<sup>1080</sup> Foray Gilbert (général), *Op. Cit.* p 194.



cas ; ces derniers ont-ils progressé si lentement ? Autant de questions auxquelles il est difficile de donner une réponse. Peut-être est-ce simplement parce que les équipages n'étaient pas plus « rodés » que leurs chars ?

Quelles que soient les fautes adverses dont il fut, du reste, tiré parti, les avions restent l'ennemi n°1 des chars et le resteront tant que ceux-ci ne disposeront pas d'une D.C.A. digne de ce nom. Aussi les chars désarmés contre une attaque aérienne cherchent-ils à se camoufler pour échapper aux vues des avions en vol.

Cette parade est sans effet si les chars, travaillant en coopération avec l'aviation et jouant le rôle d'observatoires avancés blindés, lui permettent de préciser son attaque en lui désignant les chars camouflés sous les couverts. Réciproquement, l'intervention des chars appuyés par l'aviation est facilitée par l'action de celle-ci dans ce sens que, après une attaque aérienne les chars qui viennent d'en être les victimes, se déplacent pour chercher un couvert plus favorable. Du fait qu'ils se déplacent, ils se trouvent être, à priori, en situation d'infériorité par rapport aux chars appuyés qui, eux, embossés, se trouvent dans les meilleures conditions de tir.

Ainsi l'appui aérien et les chars dont l'action se combine et se complète l'un l'autre, constituent-ils un ensemble redoutable dont les combats de Dompaire ont illustré définitivement l'efficacité. »<sup>1081</sup>

Après la victoire de Dompaire, la division reprit sa progression vers l'est. Elle devait faire preuve, une nouvelle fois, de sa maîtrise tactique à Baccarat.

## **2 : le menuet de Baccarat**

La prise de Baccarat fut l'exemple même de la maîtrise tactique de la division et de son chef. Six sous – groupements agirent dans un synchronisme parfait pour surprendre l'ennemi, à tel point de cette manœuvre fut surnommé le menuet de Baccarat. Avant d'atteindre la ville la 2<sup>ème</sup> DB poursuivit sa mission en flanc-garde de la 3<sup>ème</sup> armée américaine, la bataille fut un modèle du genre dont les états-majors tirèrent rapidement les enseignements.

### **La marche vers Baccarat**

Après avoir franchi la Moselle de vive force le 15 septembre, la DB reçut pour mission de pousser jusqu'à la Meurthe tout en assurant la couverture du flanc sud de la 3<sup>ème</sup> armée américaine.

A l'issue de la prise d'Épinal par la 45<sup>ème</sup> DI américaine (24 septembre), la division passa en défensive. Dès le 25, un nouveau dispositif fut mis en place.

« - Le Groupement "D", appuyé à la VEZOUSE borde à l'Est la forêt de MONDON et bloque à MENIL FLIN le passage entre la forêt et la Meurthe. Il assure la liaison avec la 79<sup>ème</sup> D.I.

- Le Groupement "R" face à BACCARAT entre la Meurthe et la Mortagne, s'enferme dans GLONVILLE, FONTENOY LA JOUTE, tient les crêtes à l'Ouest de ces localités et surveille la Meurthe au Sud d'AZERAILLES.

- Le Groupement "L" au contact à SAINT PIERREMONT et DOMPTAIL tient la Mortagne, prêt à contre-attaquer au profit du Groupement "R"

- Le Groupement "V", en liaison avec le VI<sup>ème</sup> Corps à droite, assure face à RAMBERVILLERS, la protection du flanc Sud et des arrières de la Division entre la Mortagne et la Moselle. »<sup>1082</sup>

*« Elle resta sur ses positions plusieurs jours car le front occidental s'était stabilisé. En octobre 1944, les alliés avaient atteint une ligne passant par l'estuaire du Rhin, les frontières de la Hollande, de la Belgique, du Luxembourg, la Moselle pour atteindre la frontière suisse dans la région de Belfort.*

---

<sup>1081</sup> De Langlade Paul, *Op. Cit.* p 250-251.

<sup>1082</sup> 2<sup>ème</sup> Division Blindée E.- 3<sup>ème</sup> Bureau, PC avant, le 13 janvier 1945, signé LECLERC, *Operations de la 2<sup>ème</sup> D.B. Depuis le Jour « J » jusqu'à la Prise de Strasbourg, Op. Cit.* p 16.

*Le 20 octobre, le général Eisenhower décida d'atteindre le Rhin en lançant ses trois G A (21<sup>ème</sup> aux ordres du maréchal Montgomery, 12<sup>ème</sup> aux ordres du général Bradley et 6<sup>ème</sup> aux ordres du général Devers) à l'offensive. Le 6<sup>ème</sup> G A était composé de la 1<sup>ère</sup> armée française du général de Lattre de Tassigny et la 7<sup>ème</sup> armée américaine du général Patch.*

*C'est à cette armée qu'était rattaché le XV<sup>ème</sup> C A américain depuis le 25 septembre. Outre la 2<sup>ème</sup> DB, le XV<sup>ème</sup> C A comprenait les 44 et 79<sup>ème</sup> DI américaines.*

*De leur côté, les Allemands commandés par le général Von Manteuffel profitèrent de cet arrêt pour renforcer leur position. Ils s'appuyaient sur les Vosges avec deux positions défensives, la Vor Vogesen Stellung et la Vogesen Stellung. Baccarat ne faisait pas partie de ces positions mais étant un nœud routier qui barrait l'accès au Vosges et la route de Strasbourg, la ville était fortement tenue notamment par des 88 postés face à l'ouest aux sorties ouest de la ville.*

*Souhaitant reprendre une activité offensive après un stationnement d'un mois, le général Leclerc, tout auréolé de sa victoire à Dompierre, proposa au général Haislip de monter une opération locale au niveau de la division visant à éliminer le saillant de Baccarat. Les Américains acceptèrent et prescrivirent le déclenchement de l'opération dans l'après-midi du 29 octobre pour le 30. Pour le commandant de la 2<sup>ème</sup> DB ce délai était trop court pour déboucher suffisamment tôt le 30 et coiffer tous les objectifs dans la journée. Il obtint le report de l'attaque d'un jour afin de pouvoir la mener sur une seule journée et empêcher ainsi l'ennemi de se ressaisir.*

*Fidèle à son habitude, il monta minutieusement sa manœuvre. Les jours d'immobilité n'avaient pas seulement été consacrés à la remise en condition de la division. Tout en la maintenant malgré tout en haleine notamment aux avant postes, il profita de cette halte pour étudier le terrain et faire des reconnaissances<sup>1083</sup>. Il connaissait donc remarquablement le secteur. Aidé par la résistance, il détermina exactement le dispositif ennemi : les accès, les abords, les zones de contact, tout était parfaitement connu.*

*Les Allemands savaient qu'ils allaient avoir à affronter une division blindée qui logiquement devrait utiliser prioritairement les routes. Ils aménagèrent donc trois points forts à base de 88 au nord-ouest de Baccarat : deux sur les nationales sortant de Lunéville vers l'est à Ogéviller et Azerailles, le troisième entre les deux premiers à Hablainville carrefour de routes secondaires. De plus, la pénétrante principale pour Baccarat venant du sud, ils organisèrent fermement la défense de la ville face à cette direction.*

*Forts de ces renseignements, plus ceux glanés grâce aux prisonniers et aux déserteurs, les deuxièmes et troisièmes bureaux travaillèrent sans relâche et déterminèrent avec minutie les objectifs (en liaison avec l'artillerie de la division) ainsi que les cheminements permettant de contourner les défenses ennemies.*

*Le 13<sup>ème</sup> Génie, quant à lui, fit, en toute discrétion, un travail remarquable dans la forêt de Mondon. Il livra ainsi aux sous-groupements des itinéraires permettant de traverser cette forêt jugée impraticable.*

*Car l'intention du général Leclerc était de déboucher là où l'ennemi ne l'attendait pas et de déborder largement l'objectif tout en occupant l'adversaire par une attaque de diversion au sud de la Meurthe en direction de Baccarat.*

---

<sup>1083</sup> Pendant toute la période, des patrouilles sont effectuées par les unités et l'artillerie harcèle les positions ennemies. Le 21 octobre le sous groupement ROUVILLOIS s'empare de la ferme du Haut de la garde à l'ouest d'Hablainville.

« L'intention du Général est :

1) de glisser entre les centres de résistance anti-chars d'HABLAINVILLE et AZERAILLES, En manoeuvrant par les hauts de terrain ; déborder GLACOURT au Nord, en évitant BROUVILLE, puis se rabattre sur BACCARAT.

2) Garder le flanc Nord de l'attaque en s'appuyant sur la Verdurette entre OGEVILLER et VACQUEVILLE.

3) Mener l'opération avec le Groupement "D" au Sud, le Groupement "V" au Nord. Engager une partie du Groupement "L", Task Force M, derrière le Groupement "V" de façon à prolonger l'action de couverture de ce Groupement, face à OGEVILLER.

4) Avec le Groupement "L", simuler au sud de la Meurthe une activité offensive en direction de BACCARAT. »<sup>1084</sup>

*Cette intention fut traduite par l'OPO N° 150/3 du 29 octobre 1944.*

« La situation générale est la suivante : le 6<sup>e</sup> C.A. U.S. a pour mission de s'emparer des hauteurs sud-ouest de la Meurthe entre Saint-Dié et Raon-l'Étape puis des hauteurs nord-est de Saint-Dié. Le 15<sup>e</sup> C.A. U.S. doit l'aider dans sa progression en coupant les routes Baccarat Raon-l'Étape et Baccarat Blamont.

Pour couvrir le nœud routier de Baccarat et l'axe Baccarat-Montigny-Domèvre, contre une attaque de blindés, l'ennemi a organisé deux lignes de défense antichars : une première barre les routes R N 4 et R N 59 à Ogéviller et Azerailles, complétée par un solide point d'appui à Hablainville ; la seconde s'appuie sur Gélacourt et Blouville. Les champs de mines et les fossés antichars, défendus par des armes AC complètent l'organisation défensive. Enfin, la pluie a rendu le terrain impraticable, seules les routes peuvent être empruntées par les blindés.

La 2<sup>e</sup> DB doit porter de forts éléments dans la région de Vacqueville, Merviller en vue :

1° D'inquiéter et de menacer les éléments ennemis dans la région de Baccarat, Raon-l'Étape, Badonviller amenant ainsi la chute de Baccarat et facilitant la progression du 6<sup>e</sup> C.A. U.S. ;

2° De s'installer et de tenir sur les positions acquises jusqu'à la relève par la 79<sup>e</sup> D.I. U.S.

L'intention du général est de :

1° Pousser le G.T.V. au-delà de Verdurette susceptible :

a. De tenir le triangle Reherry-Vacqueville-ferme du pont (1 km N E de Merviller), éclairé sur Mignéville, Montigny, Badonviller ;

b. De reconnaître les organisations ennemies en direction du nord et de l'est ;

c. De menacer Baccarat en poussant de forts détachements offensifs vers Bertrichamps et éventuellement Neufmaisons.

2° Pousser le G.T.D. initialement dans le triangle Brouville-Gélacourt-Merviller, dans le but de saisir les hauteurs nord et NE de Baccarat en vue de s'en emparer.

3° Masquer le flanc nord de l'attaque par le S/Grpt Massu, susceptible en fin de mission de pousser jusqu'à la Verdurette entre Ogéviller et Vaxainville.

4° Simuler au sud de la Meurthe une activité offensive.

Exécution et déroulement de l'opération :

Jour D - 1.

Mise en place sur les positions d'attente, reconnaissance et ordres.

Jour D.

1° G.T.V. :

a. Progresser par l'axe A (1 sous-groupement ayant franchi entièrement la ligne et ayant dégagé à H plus 1) et par l'axe B dont il dispose intégralement ;

b. Se déploie à la lisière de la forêt de Mondon, franchit la ligne de départ à l'heure H et se porte dans la région de Brouville en débordant Hablainville ;

c. S'éclaire sans délai sur Reherry-Vaxainville-Merviller, occupe Reherry et Merviller et les hauteurs dominant immédiatement ;

d. Après occupation de Reherry et Merviller, passe tout entier au NE de la Verdurette, pousse sur Vacqueville et occupe le triangle Vacqueville-ferme du pont-Reherry, en sûreté face au nord, à l'est et au sud ;

e. Pousse dès que possible, un fort détachement couvert en profondeur en direction de Veney, Bertrichamps, éventuellement de Neufmaisons, Raon-l'Étape, avec mission de couper la route Neufmaisons - Raon-l'Étape, et des reconnaissances vers Ancerviller, Badonviller, Pexonne avec mission de renseigner sur la ligne tenue par l'ennemi éventuellement de surprendre et désorganiser l'ennemi sur cette ligne.

---

<sup>1084</sup> 2ème Division Blindée E.- 3ème Bureau, PC avant, le 13 janvier 1945, signé LECLERC, *Operations de la 2ème D.B. Depuis le Jour « J » jusqu'à la Prise de Strasbourg, Op. Cit.* p 18.

2° G.T.D. :

- a. Pousse un sous-groupement par l'itinéraire C jusqu'aux lisières est de la forêt de Mondon, les éléments à pied (infanterie, génie) d'un autre sous-groupement jusqu'aux lisières sud des Hauts-Bois, le reste de ce sous-groupement aux lisières de Ménil-Flin ;
- b. Se déploie avec ces éléments sur la ligne de départ, en débouche simultanément à l'heure H.
- c. Nettoie et démine en premier lieu Azerailles, l'axe Ménil-Flin, Azerailles, les hauteurs de Gélacourt et Gélacourt, dans un second temps les axes Azerailles-Hablainville et Azerailles-Brouville, et les hauteurs nord-est d'Azerailles ;
- d. Prend à sa charge Brouville et Merville dès que le GTV a franchi la Verdurette avec ses derniers éléments ;
- e. Cède à l'escadron de protection renforcée du peloton de garde l'occupation d'Azerailles et s'installe dans le triangle Brouville-Gélacourt-Merviller en nettoyant les organisations ennemies ;
- f. Pousse des reconnaissances offensives à partir de Merviller et Gélacourt en direction de Baccarat et du bois de Grammont (en particulier de la ferme de Grammont, 2 km sud de Merviller) ;
- g. Menace Baccarat par ses feux et, devant une résistance faible, en occupe la rive nord.

3° G.T.L. :

Disposant du G.T.L. (moins le S/GrPT Massu et une partie du I/40ème RANA) et du G.T.R. :

- a. Manifeste, au nord de la Meurthe et à partir de l'heure H, et pendant toute l'opération, une activité de patrouilles, mouvements de chars visibles dans la zone considérée actuellement comme « No man's land », et surtout une activité de feu en direction des organisations ennemies reconnues, en évitant toute perte inutile. Utilise à plein ses chars Sherman 105 ;
- b. En cas de repli de l'ennemi ou de résistance faible, progresse en conservant le contact en direction de Baccarat et en occupe la rive sud ; se tient prêt, sur un nouvel ordre et d'après les résultats acquis en fin de journée D, à passer la Meurthe avec le reste du G.T.L., relevé pour l'ensemble de la mission par le GTR.

4° S/GrPT Massu :

Disposant d'une Cie d'accompagnement, d'une Cie de F.V., d'un esc de chars moyens, d'une section du génie, de 2 pelotons de chars légers :

- a. Se porte par l'itinéraire A jusqu'à Buriville, occupe les sorties N E de ce village. Débouche de la ligne de départ derrière le G.T.V. Pousse jusqu'à Hablainville, en assure le nettoyage et s'installe face à Gettonville, Vaxainville sur les crêtes NE d'Hablainville ;
- b. Se tient prêt sur nouvel ordre à assurer le nettoyage de toute la zone comprise entre la forêt de Mondon, la Verdurette, la Vezouse et le parallèle d'Hablainville ;
- c. En fin de mission s'installe sur la Verdurette éclairé sur la Blette.

5° Réserves.

Un esc de T.D. maintenu sur sa position d'attente à Moyen.

6° Artillerie.

Constitution d'un groupement d'action d'ensemble comprenant le 250<sup>e</sup> F.A.B. aux ordres du lieutenant-colonel commandant l'A.D. En mission secondaire, le I/40<sup>e</sup> R.A.N.A. doit participer à ce groupement.

Sont rattachés à l'A.D. :

- le 194<sup>e</sup> Grpt d'artillerie : 989<sup>e</sup> F.A.B. (155 I) et 999<sup>e</sup> F.A.B. (203). Ce dernier disposant en outre de la D 214<sup>e</sup> Bie de 90 A. A ;
- le 208<sup>e</sup> Grpt d'artillerie US : 202<sup>e</sup> F.A.B. (155 H) et 772<sup>e</sup> F.A.B. (4'',5) qui restent cependant sous la direction du général commandant l'artillerie du 15<sup>e</sup> C.A. U.S.

7° Génie.

Doit prévoir l'intervention rapide du personnel de déminage.

Itinéraires.

Itinéraire A : Chenevières, route de Chenevières à Bénaménil jusqu'à la cote 285, route d'Hablainville jusqu'au carrefour à 300 m S.E. de la cote 307, route de Ménil-Flin à Buriville vers les lisières ouest d'Hablainville, itinéraire à travers champs N.O. S.E. passant aux lisières ouest d'Hablainville.

Itinéraire B : cote 257 (1750 m E. S.E. de Chenevières), route de Ménil-Flin à Buriville jusqu'au carrefour à 300 m S.E. de la cote 307, route d'Hablainville, itinéraire à travers champs : cote 347 (le Haut de la Garde) cote 325, Brouville.

Itinéraire C : Ménil-Flin, route d'Hablainville jusqu'à la cote 380 (point de dislocation entre blindés et fantassins), cote 338, itinéraire à travers champs vers Gélacourt par les cotes 343, le Haut de la Mine, cote 328.

Itinéraire D : route Ménil-Flin, Azerailles.

*Ligne de départ : lisières est de la forêt de Mondon depuis la hauteur de Buriville jusqu'à la cote 298 (2 km N. N.E. d'Azerailles) et lisières sud jusqu'à Ménéil-Flin.*

*Positions d'attente :*

*G.T.D. : Flin et Ménéil-FLIN et éléments réservés dans la région de Saint-Clément, Laronxe.*

*S/Grpt Massu : région ouest de Chenevières.*

*G.T.V. : région N.O. de Chenevières, Vathiménil.*

*G.T.L. et G.T.R. : triangle Moyen-Glouville-Saint-Pierremont. »<sup>1085</sup>*

*Cet ordre décrivait très précisément les missions des unités mais surtout les itinéraires qu'elles devaient empruntés. Il y avait peu d'axes et il fallait éviter que les unités se ralentissent en se trouvant sur un même itinéraire. De plus les traversées des champs, déjà risquées du fait des pluies tombées les jours précédents, ne devaient pas entraîner des embouteillages néfastes à la vitesse et à la surprise. D'où ce réglage du mouvement des unités dans l'ordre d'opération. Bien conçu, il fut exécuté à la perfection.*

### **La prise de Baccarat**

*L'attaque débuta le 31 octobre à l'aube.*

*« A 8 h 30 l'attaque est lancée sans préparation d'artillerie<sup>1086</sup>, mais avec de gros appuis de feu.*

*G.T.V. : le S/Grpt de LA HORIE débouche vers Buriville ; un élément s'empare d'Hablainville par erreur ; il traverse Pettonville et par Reherrey atteint les carrières de Vacqueville qui sont solidement tenues. Le sol détrempe retarde considérablement la progression.*

*Le S/Grpt CANTAREL s'empare de Brouville à 10 h 30 et atteint Merville à 14 h 15. Après relève par le G.T.D., il s'empare de Montigny en fin de journée.*

*S/Grpt Mass : couvre face au nord la progression du G.T.V. en occupant Buriville et Hablainville ; il relève ensuite le S/Grpt de LA HORIE à Pettonville et Vaxainville.*

*G.T.D. : Le S/Grpt QUILICHINI s'empare d'Azerailles par une manœuvre de flanc. La garnison allemande est faite presque entièrement prisonnière. Il passe ensuite à Gélacourt et relève le S/Grpt CANTAREL à Merviller. Il pousse un détachement sur Baccarat qui s'empare du pont central intact mais piégé.*

*Le S/Grpt ROUVILLOIS débouche de Ménéil-Flin par la RN 59 après déminage ; il se dirige sur Gélacourt, puis se rabat sur Baccarat où il pénètre en évitant les obstacles placés par les Allemands.*

*G.T.L. : pousse des reconnaissances offensives en direction de Baccarat, au sud de la Meurthe et atteint l'ouest de Badménéil.*

*G.T.R. : reconnaît Bazien et Nossoncourt ; Bazien est occupé, Nossoncourt est évacué, mais restent de nombreuses mines. Des reconnaissances signalent que Menarmont et les lisières ouest des grands bois de Glonville ont été abandonnées par l'ennemi.*

*A 24 h le stationnement des unités est le suivant :*

*G.T.V. : P.C. à Vaxainville :*

*S/Grpt PUTZ: Vaxainville, Reherrey;*

*S/Grpt CANTAREL : hauteurs à 1,5 km sud de Montigny face au nord ;*

*S/Grpt de LA HORIE : la ferme du Pont, Vacqueville.*

*G.T.D. : P.C. à Gélacourt :*

*S/Grpt ROUVILLOIS à Baccarat ;*

*S/Grpt QUILICHINI : Merviller, ferme de Grammont ;*

*S/Grpt NOIRET : Gélacourt, cote 269 (1500 m S.O. de Gélacourt).*

*S/Grpt Massu : Buriville, Hablainville, Pettonville.*

*Détachement Perceval : Bénaménéil.*

*G.T.L. et G.T.R. : P.C. du G.T.L. Moyen, P.C. du G.T.R. : Magnières.*

*Les unités sont réparties dans la zone de Moyen, Glonville, Fontenoy-la-Joûte, Domptail, Ménarmont, Xaffevillers, Doncières, Roville-aux-Chênes, Magnières. »<sup>1087</sup>*

<sup>1085</sup> SHAT, *Guerre 1939-1945, Les grandes unités françaises, historique succinct, tome V 2<sup>ème</sup> partie* p 1029 à 1037.

<sup>1086</sup> Pour ménager l'effet de surprise.

*La manœuvre avait parfaitement réussi et le 31 au soir, l'ennemi était pratiquement vaincu. Il restait à nettoyer les environs de la ville de toute présence ennemie le lendemain.*

*Le 1<sup>er</sup> novembre l'attaque se poursuivit.*

*« G.T.D. Le S/Grpt ROUVILLOIS franchit la Meurthe et attaque, dès 8 h, les résistances ennemies tenant la partie sud de Baccarat. La ville est entièrement nettoyée à 10 h. des reconnaissances se portent aussitôt sur Bertrichamps, où elles se heurtent à des chars allemands Marck V ; le bouchon est détruit par les T.D. et le village occupé à 17 h.*

*Un élément de reconnaissance est envoyé vers Ménil-sur-Belvitte où le contact est pris avec le 117<sup>e</sup> Cavalry Squadron (6<sup>e</sup> C.A. U.S.). Le S/Grpt QUILICHINI envoie une autre reconnaissance qui pénètre profondément dans le bois de la Voivre (1,5 km est de Veney). Le nettoyage du bois de la grande Voivre est terminé et la crête 324 est fortement tenue (1500 m nord de Baccarat).*

*G.T.V. : envoi de fortes reconnaissances vers le nord et vers l'est et s'empare de Mignéville à 12 h. le S/Grpt de LA HORIE s'empare de Vacqueville qui est entièrement nettoyé à 17 h 30.*

*G.T.L. Dans le courant de la matinée, il est relevé par le G.T.R. de sa mission au sud de la Meurthe. Il se concentre dans la région de Buriville, Hablainville en vue de l'attaque d'Ogéville.*

*En début d'après-midi, l'attaque est lancée avec un gros appui d'artillerie.*

*Le S/Grpt MINJONNET passe la Verdurette à Pettonville, parvient rapidement à la RN 392 et attaque Herbéville qui est solidement tenu.*

*Le S/Grpt de FURST démarre de Buriville et attaque Ogéville qui tombe à 15 h 15 mais le pont sur la Verdurette est détruit. Réclonville est nettoyé à 16 h.*

*Le détachement PERCEVAL s'empare à 16 h de Fréménil. »<sup>1088</sup>*

*La ville avait été prise et nettoyée en deux jours grâce à une manœuvre parfaitement montée, organisée et exécutée. Les sous-groupements avaient manœuvré avec une grande coordination et l'ennemi avait été surpris. Cependant, si tout avait si bien fonctionné c'était aussi grâce à l'esprit d'initiative de chacun. Notamment lors de l'erreur « topo » d'Hablainville comme le décrit le capitaine Branet qui commandait la 3<sup>ème</sup> compagnie du 501<sup>ème</sup> RCC :*

*« 31 octobre, 5 heures réveil, 6 heures départ. A travers la forêt de Mondon, nous marchons à petite allure dans l'ordre du débouché : la section des chars légers de Rodel, les camions 6 x 6 du groupe franc de la compagnie, et mon « jumelage » chars-infanterie. Dronne vient derrière.*

*8 h 25. Plus que quelques minutes. Je suis à quelques dizaines de mètres de la lisière. On aperçoit une immense étendue qui me paraît toute nue, puis des crêtes, loin en face de nous... un horizon de quelques kilomètres... bref un désastre pur une attaque en rase campagne. Buriville devant nous est bien vide. Allons, c'est le moment. On regarde nos montres, la radio crie : « En avant », je démarre en jeep, conduit par Boyard, à toute allure, devant les chars légers de Rodel. L'attaque est partie !*

*Au bout de quelques minutes dans mon dos, un immense tonnerre s'élève à l'horizon : c'est le barrage d'artillerie lancé par le XV<sup>e</sup> corps. Nous dévalons la pente à toute allure, personne ne tire encore en face ; derrière moi, chars et voitures dévalent à toute allure aussi. A Buriville, je ramasse le groupe franc et donne à Rodel l'ordre de repartir aussitôt sur Pettonville. Le détachement s'engage dans les prairies vallonnées et serpente derrière moi.*

*Miracle ! J'ai devant moi les chars légers de Rodel : Je vois son buste émerger de sa tourelle. Ma carte sur les genoux, la radio à l'oreille, je scrute anxieusement l'horizon pour y découvrir ce fameux Pettonville. Soudain, le char de tête s'arrête à défilement de tourelle, et Rodel me passe par radio un message : « Suis devant Pettonville, on me tire dessus. » Ses chars ripostent à la mitrailleuse. Je lui réponds : « Attaquons. » « Je viens d'être blessé par une balle au bras, suis obligé d'abandonner, dit Rodel dans la radio, je passe le commandement à mon sous-officier. » Son détachement est arrêté dans une sorte de vallonement de prairies, à l'abri des vues directes du village. Je vois distinctement à cent mètres devant moi Rodel sortir de sa tourelle sous les balles qui commencent à siffler, sauter de son char, et partir à l'arrière en se tenant le bras.*

---

<sup>1087</sup> SHAT, *Guerre 1939-1945, Les grandes unités françaises, historique succinct, tome V 2<sup>ème</sup> partie, Ibidem.* p 1037 à 1039

<sup>1088</sup> SHAT, *Guerre 1939-1945, Les grandes unités françaises, historique succinct, tome V 2<sup>ème</sup> partie ; Op. Cit.* p 1041.

*Je me porte en avant, le village se défend et crache de partout. Nous commençons à recevoir quelques obus qui ont tout l'air d'un réglage d'artillerie ennemie.*

*J'appelle à moi le groupe franc et l'infanterie qui m'accompagne, et mets pied à terre. Nous attaquons le village tous ensemble avec les chars. C'est la première attaque que je mène dans ces conditions depuis que j'ai un commandement. Nous sommes tous, en effet, à découvert dans des prairies... Le feu de l'ennemi se fait plus violent. Il a ajusté son tir, une rafale d'obus tombe au moment où nous franchissons la crête qui nous sépare du village, lequel a tout l'air d'un guêpier. Nous courons comme des fous dans cette prairie, jusqu'à la première maison, en vidant nos chargeurs de mitrailleuse sur des abris en terre que l'on devine à quelques mètres de nous seulement. Meyer court à côté de moi.*

*Les premières maisons sont atteintes, les chars mitraillent le village au jugé – nous empruntons une sorte de chemin qui mène vers l'église – ma jeep me rejoint : l'homme que j'ai envoyé la chercher (il me faut ma radio) est touché au ventre alors qu'il est assis dans la jeep, quand elle arrive à quelques mètres de nous. On me dit que Pesche (le chauffeur de mon half-track de commandement) vient d'être tué aussi derrière nous.*

*J'appelle La Fouchardière, et suivant les instructions que j'ai reçues, lui commande de s'emparer immédiatement, avec quelques hommes, du pont sur la rivière. Il disparaît entre les maisons, et reparait aussitôt, en me disant : « Il n'y a pas de pont dans ce village. » Comme je me mets à hurler, il ajoute : « D'ailleurs, il n'y a pas de rivière. » Et avec une certaine ironie, il termine : « Ça n'a rien d'étonnant, ce village est sur une crête. »*

*Je viens d'annoncer par radio à Staline (c'est l'indicatif de La Horie) que nous sommes entrés dans Pettonville. Brusquement, j'ai un scrupule, j'appelle mon fidèle Boyard, et lui dit de retourner en courant à l'entrée du village et d'y chercher une pancarte quelconque. Il revient à toutes jambes en me disant avec son gros accent lorrain : « Nous ne sommes pas à Pettonville, mon capitaine, nous sommes à Hablainville ! » patatras. Je suis allé m'attaquer au point le plus dur de toute la défense ennemie, qu'il m'était interdit d'aborder ! Les chars de tête ont fait une boulette d'orientation, et, voyant un clocher, se sont crus devant leur objectif.*

*Il est trop tard pour reculer : Continuons. L'église flambe, des prisonniers viennent se rendre, le petit Palfrey est blessé, on l'emmène, la canon gronde sur tout l'horizon, le village est finalement pris, nous avons barboté une quarantaine d'Allemands. Je porte mon détachement à la sortie d'Hablainville, en direction de Pettonville. Cette sortie est fermée par une barricade, nous perdons du temps à l'enlever – enfin, c'est chose faite. J'ai signalé à La Horie notre boulette, il m'a répondu : « Tant pis, continuez », et il vient me rejoindre au milieu du village.*

*On voit très bien Pettonville, maintenant, à un kilomètre environ, sur notre gauche. Sortant de la route, les half-tracks de notre infanterie s'enlisent, les homes mettent pied à terre et accompagnent les chars de Christen ; nous atteignons le cimetière qui précède le village de quelques deux ou trois cents mètres. Les chars avancent doucement sur la route, les fantassins à droite et à gauche dans les prés. Je suis moi-même à pied, à côté de mes chars, accompagné de Meyer ; ma jeep me suit à distance.*

*Soudain, un sifflement brutal, une explosion devant le mur du cimetière près duquel nous passons – un obus de 88 a éclaté presque à mes pieds – Meyer hurle qu'il est touché, je suis touché également, nous nous laissons rouler dans le fossé de la route. Nous sommes visés, et donc tirés à vue – plusieurs autres obus éclatent – je prends mon élan et vais me réfugier derrière le mur du cimetière. Tranquille comme à la manœuvre, Boyard arrive avec ma jeep, charge Meyer sur le capot, étendu, couvert de sang – j'ai du sang qui me coule dans le cou, j'ai été touché à la base du crâne. Je grimpe dans la jeep à côté de Boyard, et nous remontons jusqu'à Hablainville, poursuivis par les obus. Un poste de secours est déjà installé. Krementchousky panse immédiatement Meyer, mais on ne peut l'évacuer tout de suite car les ordres donnés interdisent la descente de véhicules vers l'arrière tant que l'attaque n'aura pas abouti.*

*Je me suis fait panser sommairement, et me remets du choc. Lucien et Vézy sont arrivés dans le village avec leurs spahis, nous bavardons. Je ressors sur la place. La Horie vient envoyer Julien me remplacer à Pettonville pour que l'attaque continue. À ce moment, je vois le général déboucher sur la place, casqué, suivi de Girard. Le patelin flambe de partout, car l'ennemi, s'étant rendu compte que nous l'avions conquis, le bombarde soigneusement. Leclerc se promène. Il m'apostrophe très calmement, et, rappelant notre conversation de la veille : « Vous voyez bien, ce n'était pas plus difficile que ça... Vous êtes blessé ? (Et d'un ton vengeur) : je parie que vous n'aviez pas votre casque : » Je néglige de répondre sur ce point, et d'insister sur la prise intempestive d'Hablainville, car ladite prise vaut un bombardement soigné au groupement Massu, qui, débouchant derrière nous dans les prairies, a trouvé le village embouteillé, et s'est arrêté net.*

*Il est midi. Un peu secoué, je décide de descendre jusqu'à l'ambulance, grâce à un obligeant camarade des services du matériel, qui, obsédé par l'idée de bagarre, est venu roder par-là, et m'emmène. Mais les routes sont tellement embouteillées, et j'y perds tant de temps, que finalement je renonce, et demande à rejoindre au plus vite mon groupement.*

*Je le rejoins vers 5 heures, au moment où ; après plusieurs avatars successifs, il se présente devant Vacqueville, pour y échouer d'ailleurs. (Dehollain, aussi fou que d'habitude engage son « jumelage » dans un combat qu'il pousse lui-même au corps à corps !) Mais La Horie nous replie tous sur les « carrières » de Vacqueville, où nous passons la nuit dans une maison désertée. »<sup>1089</sup>*

*Ce témoignage souligne comment une erreur topographique, qui aurait pu avoir de graves conséquences, se transforma en opportunité grâce à l'esprit d'initiative et à l'allant qui régnaient au sein de la 2<sup>ème</sup> DB. Il montre aussi une des caractéristiques du style de commandement du général Leclerc : être au plus près des combats pour voir et sentir la situation.*

*Si l'ensemble de la manœuvre ressemble à une mécanique bien huilée, aux plus bas échelons cela se résume par des duels chars contre chars ou chars contre antichars comme le décrit l'amiral Maggiar.*

*« Au cours de l'attaque, une aventure étonnante est arrivée au Fantasque.*

*Le Fantasque est commandé par le premier maître torpilleur Denniel, un volontaire de 43 ans, le plus vieux des chefs de char. Il a pour conducteur Fleith, un Alsacien à figure poupine, toujours souriant, qui a conduit un char allemand jusqu'à Stalingrad. De là-bas, les Russes l'ont envoyé en Afrique du Nord.*

*Maintenant il espère bien conduire le Fantasque jusqu'à Berlin ! ... en passant par chez lui.*

*Enfin le tireur est François Guénégan.*

*Guénégan est quartier-maître chef pointeur. Il a une bonne figure ronde, des yeux tranquilles qui regardent avec confiance, un peu de timidité dans son sourire, et une immense bonne volonté.*

*Ils sont nombreux comme lui au régiment, les Philippe, les Queinec, Poulat, Basccou, etc., modestes, silencieux, disciplinés, qui passent inaperçus, jusqu'au jour où ils font une action d'éclat... sans le vouloir !*

*L'avant-garde de Bonnet arrive sur une crête, d'où l'on domine Baccarat. Le premier char léger qui dépasse la crête est traversé par un coup de 88.*

*L'avance s'arrête.*

*Bonnet part avec le Fantasque reconnaître la position du 88. Le Fantasque avance doucement et parvient à peu près à la hauteur du char léger. Il ne voit rien et va continuer...*

*... à ce moment il reçoit un choc terrible : le 88 a tiré !*

*L'obus a frappé le renfort avant qui est la partie la plus épaisse de l'avant, sans le traverser !... c'est une chance ! Tout l'intérieur du char est bouleversé... et le char immobilisé !*

*Le Fantasque reste à vue du 88, exposé à ses nouveaux coups. Il n'est plus qu'une victime désignée. Le deuxième obus ou le troisième vont le mettre en flammes ! Ça ne va pas tarder ! Le 88 est bien pointé. Il n'a pas à changer son pointage.*

*Dans un duel entre deux chars, ou un char et un canon antichar, le premier touché est en général condamné. Tout le monde le sait !*

*Mais Denniel n'a pas bougé, pas plus que son équipage. Et derrière la lunette de pointage, il y a François Guénégan. Sa lunette lui est un peu rentrée dans l'œil !... mais il ne s'en soucie pas !*

*Il a vu la flamme de départ du 88... il amène son canon dans cette direction... et il fait feu !*

*Et maintenant, au bout de sa lunette, il voit dans un éclair, un camouflage de branches qui tombe, un canon qui apparaît... et les Allemands qui s'enfuient dans toutes les directions !*

*Alors il leur envoie quelques explosifs, histoire de les faire courir plus vite !...*

*Le 88 était bien détruit.*

*... la lunette de pointage du 88 était arrachée, et le tireur allemand, la tête enlevée, gisait à côté de sa pièce*

*!*

*Du premier coup, à 1 500 mètres, sur un canon camouflé sous des branches après un choc qui aurait dû lui faire « perdre ses esprits », et en moins de secondes qu'il n'en a fallu au chargeur allemand pour recharger son canon... Guénégan a mis au but !*

*Quand on demande à Guénégan comment il a fait, embarrassé, il sourit et répond... qu'il « sait pas » !*

---

<sup>1089</sup> Branet Jacques, *Op. Cit.* p 201 à 207.



*Il a fait comme d'habitude !... comme il fait toujours, quoi !... ce coup-ci, il a eu de la chance ! voilà tout. »<sup>1090</sup>*

*Dans la défaite comme dans la victoire, il est primordial de tirer des enseignements d'une action pour la suite. C'est ce que firent les états-majors.*

### **Les enseignements**

*Les enseignements tirés de cette manœuvre furent nombreux. Ils concernaient à la fois le fonctionnement de la division et de son chef et également des considérations tactiques.*

*La manœuvre de Baccarat portait la marque du chef. C'était un condensé de ce qu'était le général Leclerc.*

*Tout d'abord, la minutie dans la préparation ; tout était pris en compte, l'ennemi et le terrain étaient connus. Toutes les sources de renseignements étaient analysées et exploitées : partisans mais aussi déserteurs. L'état-major savait exactement ce que voulait le chef.*

*Ensuite, les grands principes tactiques du général Leclerc furent appliqués : surprise, vitesse, contournement des résistances pour aller au but, décentralisation du commandement, chaque chef de groupement ayant sa mission et étant libre de sa manœuvre pour atteindre l'objectif assigné. Tous connaissaient parfaitement ces principes et les mettaient en œuvre dans la conception et la conduite de leur propre manœuvre.*

*Enfin, le général Leclerc fut fidèle à lui-même dans son style de commandement. Il se trouvait au plus près des combats, au contact, pour se faire une idée précise de la situation et, au besoin, stimuler les troupes.*

*Baccarat fut aussi le symbole de la cohésion de la division, rodée et unie autour de son chef. Cela allait de l'état-major, qui connaissait parfaitement la pensée du chef et ses principes et savait les « mettre en musique », aux groupements tactiques habitués à travailler ensemble et fortement marqués du style Leclerc.*

*Sur le plan tactique, le 1<sup>er</sup> C A français tira rapidement les enseignements de cette opération. Il diffusa une note de service introduisant la note de son 3<sup>ème</sup> bureau analysant la manœuvre de Baccarat. À la fin de cette note le général Béthouart « insiste notamment l'intérêt de courir à l'objectif final en submergeant les résistances intermédiaires, à réduire sur plus tard. »<sup>1091</sup>*

*La note en elle-même était plus complète et après avoir décrit succinctement la manœuvre en tira les premiers enseignements.*

*« L'opération semble avoir réussi :*

- par la qualité de sa préparation,*
- par son déclenchement par surprise et sa rapidité d'exécution.*
- par ce qu'elle a été favorisée par le temps*

*A. - LA PREPARATION.-*

*A été soignée. Des reconnaissances de terrain ont été faites en piper-club par des Officiers.*

*Le catalogue des Batteries ennemies avait été adressé.*

*L'emplacement des champs de mines ennemis avait pu être connu par des prisonniers.*

*Le tracé de la ligne arrière avait pu être jalonné.*

*B. - LA SURPRISE ET LA VITESSE.-*

*Ont été obtenues par une mise en place discrète sur les positions d'attente éloignées de la ligne de départ par un franchissement de cette ligne sans arrêt notable par la submersion générale du dispositif adverse en courant*

---

<sup>1090</sup> Maggiar (amiral), *Op. Cit.* p 258 à 260.

<sup>1091</sup> 1<sup>er</sup> Corps d'Armée, État-major, 3<sup>o</sup> Bureau, N° 569/3-OP-US Note de Service Ultra Secret du 9 novembre 1944, Objet : Engagement de la 2<sup>e</sup> D.B. le 31 octobre 1944 dans la Région de BACCARAT, SHD, carton 10 P 292.

à l'objectif final pour empêcher l'ennemi de s'y rétablir. L'infanterie portée des Combat-Command suivait sur half-track les engins blindés.

C. - L'opération a été déclenchée après 2 ou 3 jours de beau temps. Malgré cela, les chars n'ont pu dans tous les cas manœuvrer en dehors des routes et des chemins, certains se sont embourbés. Les half-tracks n'ont pu sortir des itinéraires empierrés.

Si l'on remarque que les engins chenillés avaient été munis de crampons et de chaînes, on peut conclure que par mauvais temps l'opération aurait été gravement compromise.

L'ennemi avait organisé sa défense à base de mines, de canons anti-chars et de P.A. Il disposait de canons automoteurs et de quelques chars (Marks IV et Marks V).

Il avait mis en place des canons de 88, avec servants et munitions, mais sans tracteurs permettant le décrochage. Il ne disposait que d'une infanterie réduite, engagée sur les avancées. Il n'a pas effectué de contre-attaque contre la 2<sup>ème</sup> D.B. et a dû prélever sur son front au nord un Bataillon du génie pour meubler sa ligne arrière. Cette absence de réserves (il n'y eut que des réactions d'artillerie), l'utilisation aux avancées et la presque totalité de l'Infanterie sont symptomatiques.

- CONCLUSIONS -

Il semble que deux conclusions essentielles peuvent être tirées pour le 1<sup>er</sup> Corps d'Armée, de l'engagement de la 2<sup>ème</sup> D.B. :

1°) Dans la situation actuelle de l'ennemi une action de rupture doit être exploitée aussi vite et aussi profondément que possible par des moyens blindés et portés pour empêcher l'ennemi d'occuper et de se rétablir sur des organisations préparées. Il faut courir à l'objectif final en submergeant les résistances intermédiaires à réduire plus tard.

2°) L'engagement d'une D.B. doit, dans la période actuelle, être précédé de plusieurs jours de beau temps. Sans eux les chars, même munis de chaînes et de crampons seront rivés aux itinéraires, s'embourberont et ne pourront manœuvrer. »<sup>1092</sup>

Même si elle semble vouloir parfois minorer le succès de la 2<sup>ème</sup> DB en lui opposant un adversaire peu mordant, cette note reprenait bien les constantes de cette manœuvre : préparation surprise, rapidité et nécessité de l'exploitation.

La manœuvre de Baccarat fut l'une des plus brillantes exécutées par la 2<sup>ème</sup> DB. Tout ce qui caractérisait cette division et son chef se retrouvaient dans la prise de la cité du cristal (une des prises de guerre de la 2 fut un service en cristal destiné au maréchal Goering). Elle mettait fin à une phase pendant laquelle la DB eut un bilan éloquent. »<sup>1093</sup>

« Au cours de cette période, la Division a tué 2400 ennemis, fait prisonniers 7400, détruit ou capturé 59 Mark V ou VI, 43 Mark IV, 19 auto-moteurs, 200 half tracks ou camions, 22 canons de 105 ou 150, 51 canons anti-chars de 88 ou 75. »<sup>1094</sup>

Elle permit aussi d'ouvrir la route vers Strasbourg et la réalisation du serment de Koufra.

### **3 : tissu est dans iode**

Dans le cadre des offensives alternées décidées fin octobre par le général Eisenhower et lancées par ses trois GA, le 15<sup>ème</sup> CA américain, déployé sur la Vezouse, affluent de la Meurthe, reçut, le 5 novembre, la mission suivante :

« Attaquer au jour J, s'assurer de Sarrebourg, forcer le col de Saverne et être prêt à exploiter à l'est des Vosges en vue de libérer la plaine d'Alsace du nord. »<sup>1095</sup>

---

<sup>1092</sup> 1<sup>er</sup> Corps d'Armée, État-major, 3<sup>o</sup> Bureau, FICHE sur les enseignements à tirer de l'engagement de la 2<sup>ème</sup> D.B. le 31 octobre 1944 dans la région de BACCARAT, du 7 novembre 1944, SHD carton 10 P 292.

<sup>1093</sup> Pesqueur Michel (colonel), La 2<sup>ème</sup> DB à Baccarat.

<sup>1094</sup> 2<sup>ème</sup> Division Blindée E.- 3<sup>ème</sup> Bureau, PC avant, le 13 janvier 1945, signé LECLERC, Operations de la 2<sup>ème</sup> D.B. Depuis le Jour « J » jusqu'à la Prise de Strasbourg, Op. Cit. p 21.

Le jour J fut fixé au 13 novembre. Cette attaque devait être menée en coordination avec le 6<sup>ème</sup> CA américain, qui débouchant du massif vosgien avait comme mission de libérer la plaine d'Alsace centrale sur l'axe Saint-Dié, Strasbourg. Elle accompagnait au sud l'offensive de la 3<sup>ème</sup> armée américaine, en direction de la Sarre.

Face à eux, les Allemands avaient organisé leur défense en deux échelons s'appuyant sur les Vosges. La ligne de défense principale, *Vogesen Stellung*, suivait la crête militaire des Vosges. À l'ouest de cette ligne de défense, une position avancée, la *Vor Vogesen Stellung* s'adossait aux contreforts occidentaux des Vosges.

Au nord, la *Vogesen Stellung* jouxtait la ligne *Siegfried*, mais contrairement à cette dernière, plusieurs de ses ouvrages et obstacles antichars n'étaient pas encore achevés en octobre 1944. Faute d'effectifs suffisants, tous les ouvrages n'étaient pas occupés et certains devaient recueillir les troupes retenant de la *Vor Vogesen Stellung* dont le tracé initial avait évolué depuis la prise de Baccarat. Malgré cela la position se présentait comme un ensemble cohérent et fermement tenu.

« L'ennemi a en effet mis en place, du sud au nord, la 708<sup>e</sup> Division d'Infanterie, bordant la Vesouze et en défendant les abords, la 553<sup>e</sup> Division d'Infanterie bouchant la trouée de Saverne, la 361<sup>e</sup> Division d'Infanterie à laquelle sont venus s'agglomérer des éléments de la 11<sup>e</sup> Division Blindée qui avaient déjà subi le choc d'une attaque antérieure du 12<sup>e</sup> Corps Américain.

Dans la plaine d'Alsace, il n'existe pas de réserves ennemies importantes mais les forts de Strasbourg sont tenus et couverts par des obstacles antichars sérieux. A l'est de la ville enfin, sur la rive gauche du Rhin, les Allemands ont construits un ensemble de blockhaus très solides et bien armés, destinés à défendre l'entrée des ponts de Kehl. »<sup>1096</sup>

Ces DI étaient composées de territoriaux à la valeur combative moindre par rapport aux DI de première ligne de la *Whermacht*.

L'offensive vers Strasbourg se déroula en trois temps : la rupture et la conquête d'un espace de manœuvre (13 au 18 novembre), la prise de Saverne (19 au 22 novembre), la conquête de Strasbourg (23 novembre).

### **La conquête de l'espace de manœuvre (13 au 18 novembre)**

Pour cette phase, le 15<sup>ème</sup> CA américain avait opté pour un dispositif et une manœuvre classiques. Les DI, intervenant en premier, avaient une mission de rupture pour permettre à la DB d'exploiter la percée après avoir couvert le flanc sud du CA pendant leur action.

La mission que la DB reçut du CA était la suivante :

« 1) Appuyer avec tous ses moyens l'attaque du XV<sup>ème</sup> Corps menée par le 44<sup>ème</sup> D.I. U.S.A. et la 79<sup>ème</sup> D.I. U.S.A. en direction de SAVERNE. Protéger le flanc droit et les arrières du Corps.

2) Dès la percée réalisée, dépasser les deux divisions d'infanterie et s'emparer des sorties et de la trouée de SAVERNE.

3) Avec un Groupement, être prêt à parer toute menace ennemie venant du Nord. »<sup>1097</sup>

À la réception de l'ordre, le général Leclerc comprit qu'il devrait mener une action offensive, dans le cadre d'une mission défensive, pour sécuriser les axes indispensables au second temps de la manœuvre. Pour ce faire, son intention était « d'éclairer au sud du dispositif du Corps d'Armée et d'exploiter les résultats de l'attaque de celui-ci par deux axes au sud (Dabo et Lutzelbourg) et, si

---

<sup>1095</sup> Cousine André (Lieutenant-Colonel), *Op. Cit.* p 3.

<sup>1096</sup> Cours de Cavalerie Annexe IV *Manœuvre de la 2<sup>e</sup> DB du 15 au 23 novembre 1944*, p 2, SHD carton 11 P 226.

<sup>1097</sup> 2<sup>ème</sup> Division Blindée E.- 3<sup>ème</sup> Bureau, PC avant, le 13 janvier 1945, signé LECLERC, Operations de la 2<sup>ème</sup> D.B. Depuis le Jour « J » jusqu'à la Prise de Strasbourg, *Op. Cit.* p 21-22.

l'occasion s'en présente, deux au nord (Phalsbourg et Eschbourg) (1). Pour ce faire, il lui faudra s'assurer des passages de la Vezouze au sud de canal de la Marne au Rhin et de la Sarre au nord.

(1) dès ce moment, les groupements Dio et Langlade sont orientés sur leur mission probable qui sera d'exploiter le premier par les passages du nord, le deuxième par le sud. »<sup>1098</sup>

L'offensive débuta le 15 novembre, après une relève par dépassement de la 2<sup>ème</sup> DB par la 79<sup>ème</sup> DI américaine, celle-ci progressa vers l'est. Après des succès initiaux elle fut arrêtée devant Barbas. Après une pause le 16, elle reprit sa progression le 17 s'emparant de Barbas et atteignant la Vezouze en fin de journée sans pouvoir cependant la franchir.

La 44<sup>ème</sup> DI, quant à elle, prit contact avec l'ennemi et augmenta progressivement sa pression sur les éléments de pointe.

Couvrant l'action des DI américaines, la division avait envoyé un sous-groupe du GT V reconnaître en direction de Badonviller. Son chef, le lieutenant-colonel de la Horie, saisit l'occasion d'un flottement chez l'ennemi lors d'une relève pour s'emparer de la ville après un assaut blindé opportuniste et plein de fougue. Cette charge blindée permit une fois encore aux tankistes de s'illustrer.

« *Uskub*, le char de tête, est tiré et manqué par un canon antichar ; il le voit, riposte et fait mouche du premier coup. Et puis plus rien ne se passe. Est-il possible que ce 88 représente la seule défense de Badonviller ? Une seule façon de le savoir, y aller. Dubouch, le chef de *Uskub*, sait que ce n'est pas dans les ordres, mais que personne ne lui en voudra de cette action puisqu'elle est offensive. Il n'engage en fait que son char et son équipage et la seule chose qu'il risque est de se faire détruire. En avant donc ; il gagne, à trois cents mètres de là, le passage à niveau, le dépasse et s'installe à la lisière des maisons. Le reste du détachement l'y rejoint. Alors ils préviennent de La Horie : « Nous sommes entrés dans Badonviller. »

De La Horie est un cavalier, au vrai sens du terme, et il fut avant-guerre un international militaire bien connu sur les hippodromes européens. Mais c'est aussi un cavalier de l'arme blindée et à ce titre il a été l'instructeur de mon régiment pendant la période d'entraînement en Angleterre. Haut-le-pied à la division, c'est-à-dire sans responsabilité dans un régiment ou un état-major, il ne fait qu'une chose : la guerre ; et je pense qu'il doit cette situation privilégiée à la grande estime que lui porte le général Leclerc, qui est son camarade de promotion. De La Horie est le chef du sous-groupe H, l'un des trois du G.T.V. C'est lui qui mena le 25 août l'attaque contre l'hôtel Meurice, rue de Rivoli, et fit prisonnier le général Von Scholtitz.

Il est de très petite taille, il en plaisante lui-même, mais c'est pour décourager ceux qui oseraient le faire. Tout en lui, le port de la tête, le regard, la voix, dénote l'homme de caractère et le chef. Il est toujours lucide, tendu, présent ; toujours intellectuellement et physiquement prêt ; et il sait être d'une folle audace.

L'annonce que son détachement est dans Badonviller le surprend à peine ; mais il comprend immédiatement qu'il est entré, peut-être par hasard, mais du premier coup, chez l'ennemi, et dans un point fort. Pas une seconde, il n'hésite. Il répond : « J'arrive », et donne deux ordres :

A Branet : « Ralliez-moi à Badonviller avec tout le sous-groupe. »

Et à moi : « Envoyez-moi tout de suite un peloton de tanks-destroyers. »

C'est grâce à un concours de circonstances inouï que le détachement a pu entrer dans le village, au moment où se faisait, et très mal, une relève qui devait préluder à une contre-attaque. Heureusement les chars allemands étaient en retard, et de nombreux points de résistance n'étaient pas tenus. Mais le moment de surprise passé, les Allemands se battent partout avec acharnement, aux lisières, pour chaque maison, pour chaque ruelle. Et c'est seulement vers midi, quand il apprend que le colonel qui a la charge de la place vient de se suicider, que de La Horie se considère comme maître de la situation. Déjà il veut exploiter le succès et donne à Branet l'ordre de continuer vers Bréménil.

Le calme n'est pas encore revenu, des obus tombant aux alentours de la grand-place de Badonviller quand arrive le général Leclerc. Comme à son habitude il est venu dans sa jeep avec son aide de camp et son chauffeur pour toute escorte. Sa satisfaction est visible tandis qu'il s'entretient, tout seul, avec de La Horie. Et puis il fait un geste vers les officiers qui sont là et nous approchons. En deux mots il explique toute la portée du succès de la matinée : la prise de Badonviller ouvre la route qui mène aux cols des Vosges. C'est un très grave revers pour les Allemands et il est certain qu'ils feront tout pour pallier ce mauvais coup.

---

<sup>1098</sup> École Supérieure De Guerre 1<sup>ère</sup> Promotion 1947-1948, *Manœuvre de la 2<sup>e</sup> DB du 15 au 23 Novembre 1944*, SHD, carton I K 617-1 : Fonds Général Bonichon.

- Attendez-vous à être contre-attaqués, dit-il pour finir.  
Et il nous salue, remonte dans sa jeep... »<sup>1099</sup>

Hélas le lieutenant-colonel de la Horie fut tué le lendemain alors qu'il continuait son offensive au-delà de Badonviller. Sa disparition affecta le général Leclerc qui était son camarade de promotion de Saint-Cyr.

« C'est le lendemain matin, en poursuivant l'attaque au nord de Badonviller, qu'il trouva la mort.

Je garderai toujours le souvenir de cet aristocrate authentique cavalier de grand style, étendu, mort, sur la table de délibération du Conseil Municipal de Badonviller, enveloppé du drapeau tricolore de la ville qui le couvrait en entier. Petit de taille, la Horie était un grand soldat dont la perte fut ressentie par tous et surtout par le Général Leclerc. Il avait su aller jusqu'au bout et son dernier fait d'armes, joint à l'action de Morel-Deville [...] ouvrait à Leclerc la porte des Vosges. »<sup>1100</sup>

Agissant en coordination avec le GT V, le détachement Morel-Deville du GT R avait reconnu les axes sur le flanc droit de la 79<sup>ème</sup> DI américaine et s'était emparé des ponts intacts à Cirey sur Vezouze.

Malgré sa mission de couverture, la division avait mené des actions offensives et le 18 au soir la situation était la suivante après trois jours d'engagements.

« 1) La Division s'est emparée des ponts sur la VEZOUSE à CIREY.

2) La ligne de défense avancée allemande a été défoncée (prise de BADONVILLERS) et la Division menace les arrières de la VOR VOGESSEN LINIE.

3) La 708<sup>ème</sup> D.I. allemande qui tenait le secteur est coupée en deux.

4) L'ennemi voyant sa position défensive avancée menacée à revers va commencer sur tout le front du XV<sup>ème</sup> Corps un décrochage pour aller occuper sa seconde ligne, la VOGESSEN STELLUNG. »<sup>1101</sup>

La division était prête pour franchir les Vosges et exploiter en direction de Saverne.

### **La prise de Saverne (19 au 22 novembre)**

Fidèle à lui-même, le général Leclerc élaborait une manœuvre mêlant vitesse, audace et surprise. L'ennemi s'attendant à une attaque déboulant des Vosges et ayant de ce fait orienté toute sa défense face à l'ouest, il décida de franchir les Vosges par des cols difficilement accessibles et de surprendre l'ennemi et le prenant à revers.

« Le 19 novembre, à 11 heures, le Général Leclerc envisage le groupement Langlade sur les deux routes que la prise de Cirey a libérées. Sur la route de Lutzelbourg, l'un des sous-groupements est stoppé en fin d'après-midi devant Niderhoff. L'autre est également arrêté sur la route de Dabo par un obstacle antichars situé au nord de Lafrimbolle. Constitué par des troncs d'arbre cimentés, judicieusement situé à un étranglement de la route, cet obstacle est d'autant plus efficace que l'état du terrain détrempe par la pluie lie les chars à la route.

Le lendemain, 20 novembre, sous une pluie battante, tout le groupement Langlade reprend l'attaque, avec l'appui de la totalité de l'artillerie de la Division et d'une partie de celle du Corps d'Armée. Le sous-groupement de gauche s'empare de Niderhoff et poursuit sa route devant une résistance sporadique mais malgré tout assez solide pour l'arrêter en fin de journée devant Voyer. A droite, l'autre sous-groupement déborde l'obstacle antichars avec son infanterie, qui sans appui de chars et après des combats extrêmement durs, s'empare du pont de la Sarre Blanche. Un passage pour les chars est aménagé et à 11 heures la progression reprend assez lentement, vers Saint-Quirin qui est atteint vers 14 heures.

---

<sup>1099</sup> Guillon Jacques (Amiral), *Op. Cit.* p 342-343

<sup>1100</sup> Gribius André, *Récit de la libération de Strasbourg*, 14 p, p 5, SHD carton 1 K 412-2 : Fonds Gribius.

<sup>1101</sup> 2<sup>ème</sup> Division Blindée E.- 3<sup>ème</sup> Bureau, PC avant, le 13 janvier 1945, signé LECLERC, Operations de la 2<sup>ème</sup> D.B. Depuis le Jour « J » jusqu'à la Prise de Strasbourg, *Op. Cit.* p 23.

Au-delà de Saint-Quirin, toute résistance allemande cesse et l'exploitation proprement dite commence au milieu de colonnes ennemies en déroute. Le carrefour de Renthel est atteint à 16 heures par le sous-groupe, qui a fait plus de 1.000 prisonniers et tué plusieurs centaines d'Allemands.

Entrevoyant les possibilités offertes par et important succès, le Général Leclerc engage immédiatement sur le même axe le groupement Guillebon qui part à 11 heures du soir, tous feux allumés sous une pluie battante.

Pendant ce temps, la seconde moitié du groupement Langlade a forcé la résistance de Voyer et se présente au carrefour de Renthel. La route de Lutzelbourg, qui a été sondée par la reconnaissance ne semble pas offrir les mêmes facilités que celles du Dabo. Le Colonel de Langlade reçoit en conséquence l'ordre de pousser derrière le groupement Guillebon son second sous-groupe.

Au matin du 21, le groupement Langlade se trouvera donc tout entier sur la route de Dabo, ses deux sous-groupements séparés par la totalité du groupement Guillebon.

Plus au nord, la 44<sup>e</sup> Division d'Infanterie avait, le 19 novembre réussi à surmonter une très sérieuse résistance qui lui était opposée devant Saint-Georges et à percer la aussi la « Ligne de Défense Pré-Vosgienne ». Ce succès permet au Général Leclerc d'élargir sa manœuvre pour la Trouée de Saverne qu'il va pouvoir prendre à revers, comme il l'espérait, par des éléments venus simultanément du nord et du sud. C'est pourquoi le 20 novembre, le groupement Dio, qui avait été concentré le 19 au soir entre Blamont et Saint-Georges, prolonge l'action des Américains en s'emparant par surprise à Xouaxange du pont sur le canal de la Marne au Rhin. Il se lance ensuite en direction de Sarrebourg qu'il déborde largement par l'ouest, et parvient en fin d'après-midi devant la Sarre à Sarraltroff, dont le pont est sauté, et à Oberstilzel, dont le pont intact permet à un des sous-groupements de passer la nuit à Rauwiller.

Le 21 novembre, le Colonel Massu, qui commande le sous-groupe de tête du Colonel de Langlade, traverse Dabo après un bref combat et, après s'être heurté çà et là à quelques abattis rapidement enlevés, arrive à 11 heures au col du Wolsberg, d'où il aperçoit des colonnes allemandes qui se replient de Saverne vers Strasbourg.

Malgré les difficultés d'une route extrêmement étroite, sinueuse et glissante le sous-groupe débouche à 13 heures dans la plaine d'Alsace et, longeant les Vosges en direction de Saverne, s'arrête en fin de journée à Reinhardsmunster.

Le groupement Guillebon, après être descendu du Wolsberg dans son sillage et avoir obliqué vers l'est, le flanque à Birkenwald, en direction de Marmoutier. Une solide tête de pont est ainsi établie dans la plaine d'Alsace.

Au nord de la trouée de Saverne, le groupement Dio a éclaté en deux colonnes. La colonne sud, formée par le sous-groupe Quilichini marche directement sur Phalsbourg. Elle se heurte à Mittelbronn à une très forte résistance, couverte par des fossés antichars et qu'elle ne peut déborder avant la nuit. Au nord, le sous-groupe Rouvillois a reçu comme axe la route Rauwiller-Eschbourg, mais la route de la Petite-Pierre paraissant plus favorable, il abandonne celle d'Eschbourg sur l'ordre de son commandant de groupe. Il surprend la 361<sup>e</sup> Division qui, après avoir été bousculée par le 12 C.A. bat en retraite pour aller occuper les organisations défensives du défilé de la Petite-Pierre. Des centaines d'Allemands sont tués ou faits prisonniers, un important matériel détruit et le sous-groupe occupe à 16 heures la Petite-Pierre, sans que les très importantes installations défensives que les Allemands y avaient organisées aient pu servir à quoi que ce soit.

Pendant ce temps, la 44<sup>e</sup> DI. a relevé nos éléments qui tenaient à Oberstilzel et Sarraltroff la tête de pont créée sur la Sarre dans la nuit 20 au 21. Elle occupe Sarrebourg, Imling, Hesse Niderviller assurant ainsi les arrières de la 2<sup>e</sup> D. B. Par ailleurs, deux Bataillons d'Infanterie Motorisée de division ont été mis à la disposition du Général Leclerc qui les utilisera pour la garde de ses flancs sud et nord.

Le 22 novembre, sous la protection du groupement Guillebon, qui élargit sa tête de pont vers l'est en s'emparant de Marmoutier, Allenviller et Reutenbourg le groupement Langlade attaque Saverne par le sud et le sud-est. Le Lieutenant-Colonel Rouvillois en fait autant par le nord après avoir livré un bref combat à Neuwiller et s'être emparé de Dettwiller.

A 14 heures 15, les sous-groupements Rouvillois et Massu, venant tous deux de l'est, se rencontrent aux lisières de Saverne dont la garnison, un Général et 800 hommes, capitule. Le sous-groupe Minjonnet, qui avec le sous-groupe Massu forme le groupement Langlade, pénètre en même temps à Saverne par le sud et sans s'y arrêter se dirige immédiatement sur Phalsbourg, remontant les pentes est des Vosges pour prendre à revers les défenses de la trouée. Un dur combat lui livre le carrefour des quatre vents où plusieurs canons antichars allemands, tournés vers l'ouest, sont anéantis avant d'avoir pu entrer en action.

Au soir du 22 novembre, 5 kilomètres séparent seulement les sous-groupements Minjonnet et Quilichini, qui se font face de chaque côté de Phalsbourg dont la chute est virtuellement acquise. La mission de la 2<sup>e</sup> D.B. est

remplie. Après avoir couvert le flanc sud du 15<sup>e</sup> C.A., elle tient maintenant les débouchés est de la trouée de Saverne. Elle va pouvoir se tourner vers Strasbourg qui devient le prochain objectif. »<sup>1102</sup>

La clef de la manœuvre fut le franchissement des Vosges par le col du Dabo. Face à cette option, plus qu'audacieuse, les principaux subordonnés du général cachèrent mal leur scepticisme initial mais surent rapidement se rallier à l'idée de leur commandeur.

« Le Général me dit alors :

« ...C'est vous que je charge de crever, les derniers écrans de résistance quand je lâcherai la Division. Il vous faut dégringoler en Alsace au galop... et la surprise des Boches sera telle qu'ils ne s'en remettront jamais... Pour cela il ne faut pas passer par Sarrebourg et Saverne, ce sera le rôle de Dio de le tenter... Toutes ces routes importantes seront bourrées d'obstacles... on n'en sortira pas... C'est pourquoi vous vous arrangerez pour passer par là... ».

Ce disant, du bout d'une longue perche, il me montra le lacs de petites routes secondaires qui, débouchant de Cirey, parvenaient après des contorsions multiples et après avoir traversé la Sarre Blanche et la Sarre Rouge, au carrefour de Rethal à 10 kilomètres au sud-est de Sarrebourg en plein contrefort des Vosges. Ces routes pour ne pas dire ces chemins vicinaux passaient par :

Bertrambois – Niederhoff – Lafrimbolle - Saint-Quirin, puis Voyer – Trois-Fontaines.

Le Général, cependant, achevait de me dévoiler son plan :

« Arrivé à Rethal, nous aviserons, mais vous devez tout faire pour utiliser la route du Dabo ; c'est la plus courte pour tomber sur Wasselonne ou à Marmoutier dans la plaine d'Alsace. L'ennemi vous attend par les routes de Saverne, il ne vous attend pas par le Dabo car nul ne pourra jamais supposer qu'une Division Blindée s'engage dans cet itinéraire de montagne... M'avez-vous bien compris ?... »

Je dois dire franchement et humblement que je demeurai sans voix ! J'étais, je l'avoue, consterné ! Je ne pouvais imaginer un Groupement Blindé et à plus forte raison une Division s'engageant par la route du Dabo, serpentant et se tortillant en virages effarants, grim pant et descendant des pentes redoutables et encaissées, longeant des gouffres et des précipices, véritable coupe-gorge enfin que quelques poignées d'hommes résolus armés de bazookas pouvaient défendre avec succès.

Le Général ne se fit aucune illusion sur mes réactions...

Il devait les avoir prévues car il enchaîna tout de suite fermement mais avec beaucoup de calme, ce qui me surprit, la contradiction n'étant pas chose qu'il acceptait volontiers :

« ...Oui, je sais, cet itinéraire vous paraît être une folie. Eh bien, c'est celui qui vous donnera le succès. D'ailleurs, je ne vous demande pas de comprendre dans le détail le sens de ma manœuvre et je vous prie de ne pas la discuter. Si je vous ai chargé de cette mission de cavalerie qui vous paraît hasardeuse, c'est parce que jusqu'à présent vous avez toujours su exécuter rapidement et bien mes ordres. Je vous demande simplement de persévérer et de vous surpasser cette fois-ci... »

Il n'y avait plus rien à ajouter en effet, aussi je pris congé ayant convenu que je demeurerais en liaison étroite avec lui, même plusieurs fois par jour si c'était nécessaire. »<sup>1103</sup>

La conquête du Dabo fut l'œuvre du commandant Massu qui sur emporter la décision en faisant débarquer son sous-groupement et après une manœuvre à pied hardie et pleine de fougue, bouscula les défenses ennemies et les repoussa dans la vallée. La surprise initiale de l'ennemi se transforma en déroute.

« Le 19 au soir Minjonnet est stoppé aux lisières de Niedershoff.

De son côté Massu est arrêté près du hameau de St Michel entre Lafrimbolle et St Quirin devant la Sarre blanche, par un formidable barrage en dents de dragon qui barre la route. Protégé par des feux de tireurs d'élite du Corps des Jäger, il s'étend d'une pente inaccessible, à droite, à un marécage qui relie ensuite un fond également garni de snipers.

Le 20 novembre, celui sur lequel compte le Général Leclerc, Massu, après avoir, pesté contre cette idée baroque de pousser une unité blindée par ces chemins de chèvres, monte une manœuvre magnifique.

"Tout le monde à terre" commande-t-il.

Des blindés serviront d'artillerie tandis que le bataillon à pied tourne l'obstacle par les crêtes et passe la Sarre Blanche pendant que les sapeurs commencent à détruire l'obstacle.

<sup>1102</sup> Cours de Cavalerie Annexe IV, *Op. Cit.* p 4 à 6.

<sup>1103</sup> De Langlade Paul, *Op. Cit.* p 293-294.

Les allemands désorientés se replient.

Langlade avait reçu, à Cirey sur Vezouze, de la bouche du Général Leclerc le 19 au soir l'ordre suivant : "Poussez comme une brute..." Il s'en acquittait magnifiquement.

J'étais à côté de Massu, alors que débutait sa manœuvre. Convaincu qu'elle allait aboutir, je retourne à Cirey en vue de renseigner le Général impatient.

"Je prévoyais les difficultés que rencontre Massu, me dit-il, mais dites-lui qu'il doit continuer : sans lui, rien n'est joué... Il faut qu'il passe, coûte que coûte..."

A 13 heures environ, je me retrouve à nouveau à l'endroit de la fameuse barricade. Plus rien, sinon quelques sapeurs qui dégagent les derniers rondins.

"Où est le sous-groupement Massu ?"

"Parti" me répond-on, le bras tendu vers la forêt.

Il ne me reste qu'à foncer avec ma jeep. Deux, trois kilomètres sont franchis. Personne. Pas plus de chasseurs d'Afrique que de marsouins. Je me demande, inquiet, si je n'ai pas été mal aiguillé quand, à un détour, un spectacle inouï s'offre à moi.

L'image d'une déroute, comme jamais ne la réalisera un metteur en scène. Des pièces d'artillerie culbutées, des voitures éventrées, bousculées, des chevaux morts au milieu d'arbres tordus, cassés. On dirait qu'un ouragan a dispersé la colonne allemande. Partout des morts, des blessés, au milieu desquels, hagards, errent des soldats désarmés qui cherchent à se rendre.

Je sursaut. Devant mes roues, un cadavre allemand, laminé, écrasé par la colonne de 40 chars qui l'a réduit à une pauvre dépouille aplatie, dont on reconnaît cependant le visage. C'est le spectacle atroce et toujours attristant de la défaite...

Avec une fougue irrésistible Massu a manœuvré, a attaqué et gagné.

Je poursuis ma route. J'entends maintenant le cliquetis des mitrailleuses de 30, les départs des coups des Sherman. Des allemands me demandent de les rassembler et de les guider hors de cet enfer. J'aperçois trois blessés allemands assis au bord de la route. Le moins atteint reconforte ses deux camarades. Le second a le bras emporté. Le troisième, le plus jeune, est touché au ventre et tient dans ses mains ses intestins qui se dessèchent à l'air. Son visage est figé et semble infantin. Son regard est à la fois désespéré et suppliant. Ils me font signe. Je vais vers eux.

"Infirmerie ! Infirmerie !"

Je leur promets de faire au plus tôt le nécessaire.

Je repars et plusieurs kilomètres plus loin, je rejoins la queue de la colonne Massu, la double et me trouve à Trois Fontaines aux côtés de Massu.

"Je suis sans liaison avec le P.C., me dit-il. Je crois "que vous allez devoir à nouveau rebrousser chemin pour rendre compte au Général."

Ce que je fais, non sans m'arrêter au poste de secours où je signale les 3 blessés.

Revenant vers Cirey sur Vezouze, je retrouve le même hallucinant spectacle. Des chars achèvent de dégager la route, jetant au ravin d'un coup de queue les pièces ou les caissons abandonnés. Mes trois blessés sont toujours là. Je m'arrête et leur fais un pieux mensonge : "L'ambulance va venir bientôt". Je leur abandonne des couvertures. C'est tout ce que je pouvais faire pour eux. Je les retrouverai le lendemain. Deux sont morts, les yeux tournés vers le côté d'où devait venir l'ambulance...

Au P.C. les nouvelles que j'apporte du succès de Massu font sensation. Le Général exulte. Il sait que la partie est désormais gagnée. »<sup>1104</sup>

La partie était doublement gagnée car la prise de Saverne ouvrait la porte de Strasbourg.

## **Tissu est dans iode**

En fin d'après-midi du 22 novembre, le XV<sup>ème</sup> CA américain ordonna à la division d'aider le VI<sup>ème</sup> CA américain à prendre Strasbourg ou de le faire elle-même si elle était en avance. Bien évidemment le général Leclerc opta pour la seconde solution et l'OPO fut conçu et rédigé rapidement. Tous les ingrédients de la manœuvre offensive s'y trouvaient : audace, surprise, vitesse, passage rapide de l'action décentralisée à la concentration des moyens, la souplesse combinée à la puissance et la coordination entre les différents sous-groupements.

---

<sup>1104</sup> Gribius André, *Récit de la libération de Strasbourg*, Op. Cit. p 6 à 8.



« I - SITUATION GENERALE -

SAVERNE est occupé par le G.T. "L" et une partie du G.T. "D".

Un Sous-Groupement du G.T. "L" poussait cet après-midi en direction de PHALSBOURG pour dégager le Sous-Groupement QUILICHINI qui se battait aux lisières Ouest de PHALSBOURG.

Le G.T. "V" et le G.T. "R" assuraient la tête de pont du DABO à hauteur de MARMOUTIER-SINGRIST.

II - INTENTION DU GENERAL pour la journée du 23 et suivantes :

- a) Prendre STRASBOURG et si possible KEHL.
- b) Continuer à surveiller et tenir la trouée de SAVERNE entre DOSENHEIM et WASSELONNE.
- c) Se garder face au Sud empêchant toute réaction ennemie venant en particulier de MOLSHEIM.

III - ORDRES PARTICULIERS -

G.T.R. -

- a) S'empare au minimum de WASSELONNE et si possible des crêtes Sud-Est de WASSELONNE (voir calque), interdisant tout débouché ennemi venant du Sud et Sud-Est. S'éclaire dans ces directions par des reconnaissances.
- b) Maintient un solide bouchon à WANGENBOURG.
- c) Dispose de ses moyens renforcés d'une batterie du 250°.

G.T.V. -

- a) Pousse sur STRASBOURG, sur les axes C et D et attaque STRASBOURG par les portes G et H, s'empare et nettoie la partie de la ville Sud du parallèle 96.
- b) Pousse une forte flanc-garde en direction du Sud, sur le canal de la BRUCHE entre ERNOLSHEIM et ECKBOLSHEIM.
- c) Dès qu'un détachement de son Groupement aura pris pied dans la ville, se fixer comme objectif immédiat le pont de KEHL et KEHL. Se tient prêt éventuellement à passer avec tout son Groupement à KEHL, laissant au G.T.L. l'occupation de STRASBOURG.
- d) Se tient prêt en fin d'opération à repousser toute contre-attaque ennemie venant de l'Est et du Sud.
- e) Dispose de ses moyens moins 2 pelotons de chars laissés à la disposition du Général à BIRKENWALD, et renforcé du Bataillon U.S.A.

G.T.L. -

- a) Pousse sur STRASBOURG par les axes A et B et attaque STRASBOURG par les portes E et F (axe A : S/Groupement ROUVILLOIS – Axe B : S/Groupement MASSU et réserves), s'empare et nettoie la partie de la ville Nord du parallèle 98.
- b) Mêmes prescription qu'au paragraphe C du G.T.V.
- c) Se tient prêt en fin d'opération à repousser toute contre-attaque ennemie venant du Nord et de l'Est.
- d) Dispose du S/Groupement MASSU, du S/Groupement ROUVILLOIS et des réserves du G.T.L.

G.T.D. -

- a) Termine le nettoyage de la trouée de SAVERNE, sur l'axe de PHALSBOURG.
- b) Assure le flanc-garde Nord de la Division en maintenant en particulier des éléments à la tête de pont de la PETITE-PIERRE (région de NEUVILLER-DOSENHEIM).
- c) Se tient prêt dès relève par des éléments des Division d'Infanterie du Corps à se porter sur ordre du Général à STRASBOURG.
- d) Dispose du S/Groupement MINJONNET, du S/Groupement QUILICHINI et des éléments réservés du G.T.D..

A.D. -

Groupes organiques aux ordres des Commandants de Groupement.

Artillerie de renforcement à répartir suivant ordres du Colonel Commandant l'A.D..

GENIE -

Se tient prêt à exécuter rapidement le déminage ou au minimum la neutralisation des charges du pont de KEHL.

F.T.A. -

1°) Pousse en queue des Groupements L et V, les deux batteries organiques de ces Groupements et dès prise de STRASBOURG, assure la défense anti-aérienne de la ville, et si le pont est pris intact, en première urgence du pont.

2°) Pousse la 4° Batterie et la Batterie Etat-Major actuellement à CIREY sur VEZOUSE, à BIRKENWALD où elles recevront de nouveaux ordres. Mouvement à exécuter matinée du 23 et à régler par l'officier Circulation.

HEURE H –

Les éléments de tête du G.T.L., G.T.D. et G.T.R.; franchirent la ligne de départ indiquée sur le calque à 07.15 (heure impérative).

#### IV – CONSIGNES PARTICULIERES IMPORTANTES –

1°) Ne pas s'attarder, mais charger au maximum.

2°) Contourner les résistances et éventuellement ne pas hésiter à modifier légèrement les axes prescrits sous réserve de ne pas emprunter les axes voisins.

3°) Ne pas assurer la garde des prisonniers, mais les désarmer et détruire leurs armes.

4°) Aussitôt qu'un élément aura franchi le pont de KEHL, détruire les défenses et assurer la neutralisation des destructions préparées.

5°) Arrêter les personnalités importantes (bourgmestre, etc...) sans s'attarder.

6°) Considérer tout civil adulte comme suspect.

7°) Prescrire à tout le personnel une tenue et une attitude parfaites, éviter désordre et pillage.

8°) Prescrire port obligatoire du casque pour tous.

#### TRANSMISSIONS -

P.C. Principal et Base : CIREY SUR VEZOUSE.

P.C. Avancé BIRKENWALD - Observatoire du Général sur axe C, puis transport de tout le P.C. Avancé à STRASBOURG.

P.C. G.T.V. : sur axe C.

P.C. G.T.L. : sur axe B.

P.C. G.T.D. : SAVERNE.

P.C. G.T.R. : HENGVILLER puis WASSELONNE

QG le 22 novembre 1944 1830A

Le Général LECLERC Cdt la 2ème DIVISION BLINDEE

Signé: LECLERC »<sup>1105</sup>

À l'heure prévue par l'OPO, les colonnes blindées s'élancèrent chacune sur son itinéraire. Une véritable charge commençait qui fut, hélas rapidement stoppé pour trois colonnes sur quatre. À neuf heures, la colonne sud du GT L buta sur la ceinture de forts entourant Strasbourg, une heure plus tard c'était au tour des deux colonnes du GT V de s'arrêter face aux défenses anti-chars fermement tenues. La faille dans le dispositif fut trouvée par le régional de l'étape, le colonel Rouvillois.

« A 10 H 30 la colonne du Colonel ROUVILLOIS entrait dans STRASBOURG et arretait jusqu'à la "Kommandantur" ou l'État-Major Boche stupéfait voit entrer les fantassins du Tchad... tandis que le 2ème escadron du 12ème cuirassiers pousse à travers la ville jusqu'au RHIN. L'existence normale de la ville s'arrête alors, les gens s'enfuient apeures des tramways... Les Boches esquissent à peine une résistance... pensez que le matin meme, ces dames de KEHL venaient encore faire des courses dans la ville...

La ville est conquise, mais pourtant ses forts contre lesquels les colonnes sont passees tiennent encore... Il faudra quelques heures pour pacifier complètement STRASBOURG. »<sup>1106</sup>

Lorsque le colonel Rouvillois annonça sur le réseau radio divisionnaire : « Tissus est dans iode », le colonel Langlade ordonna au sous groupement Massu de s'engager sur l'itinéraire emprunté par le colonel Rouvillois et ainsi de pénétrer à son tour dans Strasbourg. À quatorze

<sup>1105</sup> 2ème Division Blindé, État-Major, 3ème Bureau, N° 223/3, OPO du 22 novembre 1944 1830A.

<sup>1106</sup> Branet Jacques, *Description de la prise de Strasbourg*, SHD carton 1 K 759 : Fonds BRANET.

heures trente, tout le GT L était dans la ville, il fut suivi par le GTV. Le 23 novembre au soir, une grande partie de la ville était libérée mais certains forts résistaient encore.

« La nuit du 23 au 24 Novembre se passe bien. Petit à petit l'ordre est rétabli par des noyaux de résistants qui agissent dans l'ombre depuis plusieurs mois et nous secondent.

Reste cependant un objectif coriace : le Fort Ney où le Général Vaterrodt s'est enfermé, avec son Etat Major et deux Bataillon. C'est peut être une forteresse à la Vauban, mais récemment restaurée et fort solide encore. L'attaque a lieu le 25 au matin précédée d'un matraquage de semonce de 155 et de 105. Deux Compagnies du Tchad et un escadron de chars aux ordres du Colonel Langlade donnent l'assaut tandis que Braun, - toujours lui -, au téléphone prédit aux assiégés les pires bombardements par l'aviation U.S.

De fait, après un simulacre de combat, le Général Vaterrodt accepte de se rendre.

Le lendemain 26 Novembre la ville reprend lentement vie.

L'après-midi, le Général Leclerc au cours d'une grandiose prise d'armes remet le commandement de la ville au Général Schwartz premier Gouverneur de Strasbourg libéré.

Face aux troupes, flotte l'Etendard du 12° Cuirassiers qui a eu l'honneur d'entrer le premier derrière son Chef, la Colonel Marc Rouvillois, dans la capitale de l'Alsace.

La Marseillaise jaillit spontanément, reprise par la foule. Les drapeaux sortent aux balcons, et bientôt toute la population est dans la rue suivant nos chars et nos détachements qui défilent à travers la ville.

Strasbourg a repris son visage.

Comme ils en avaient fait le serment à Koufra, trois ans avant que cette 2° Division Blindée n'ait vu le jour, les premiers français libres ont enfin hissé le drapeau tricolore au sommet de la cathédrale de Strasbourg. »<sup>1107</sup>

Cette prise d'armes signifiait non seulement que le serment de Koufra était tenu, elle mettait fin à une série d'action de plus d'une semaine au bilan élogieux.

« Attaquant le 17 Novembre à BADONVILLERS, la division par séries d'actions menées avec le maximum de vitesse et de hardiesse, traverse les VOSGES dans la journée du 21, surprenant complètement et mettant en déroute un ennemi battu les 17 et 18 Novembre sur sa position organisée des pré-VOSGES. Débouchant dans la plaine d'ALSACE le 21 au soir, par une habile manœuvre, la Division enlève SAVERNE et sa trouée le 22 Novembre.

Sans s'accorder un jour de repos, profitant du désarroi complet chez l'adversaire, elle s'élance vers le Rhin le 23 au matin et s'engouffre dans STRASBOURG quatre heures après, ayant couvert à coup de canon une distance de plus de 100 Kilomètres en 6 jours. Par sa charge intrépide, dissocie tout le système défensif ennemi dans le secteur des VOSGES, faisant plus de 12500 prisonniers, tuant plus de 200 ennemis, détruisant ou capturant 16 Mark V ou VI, 23 Mark IV, 8 canons auto-moteurs, 800 half-tracks ou blindés, 38 canons de 105 ou 150, 120 canons anti-chars de 88 ou 75 mm (chiffres en dessous de la vérité étant donnée la vitesse de l'attaque qui n'a pu permettre un recensement complet des pertes infligées à l'ennemi). »<sup>1108</sup>

Ce bilan fut sanctionné par une nouvelle citation à l'ordre de l'armée, une citation décernée par le président des États-Unis et un ordre du jour élogieux du général Patch commandant la 7<sup>ème</sup> armée américaine<sup>1109</sup>.

« SOLDATS DE LA 2eme DIVISION BLINDEE FRANCAISE

Faisant suite à vous brillantes operations pendant la rapide avance des Armees Alliees a travers le Nord de la France, la liberation de PARIS et votre rattachement a la 7eme Armee, vous vous etes empare d'une position au Sud-Est de LUNEVILLE et a l'Ouest de BACCARAT, protegeant le flanc droit du XVe Corps Americain.

Dans le but d'obtenir une ligne de depart pour l'attaque de la trouee de SAVERNE, vous avez recu pour mission e vous emparer de la ligne MONTIGNY – HERBEVILLER. Le 31 octobre vous atteigniez, et par une serie de brillantes actions, reussissiez a enlever d'assaut la ville de BACCARAT, avec son pont intact, accomplissant ainsi des les premiers jours de votre attaque, beaucoup plus que ne l'exigeait votre mission. Pendant les trois journees suivantes, votre poursuite acharnee de l'ennemi a continue sans arret et vous avez libere neuf localites à l'Est et a l'Ouest de BACCARAT.

---

<sup>1107</sup> Gribius André, *Récit de la libération de Strasbourg*, Op. Cit. p 12-13.

<sup>1108</sup> 2ème Division Blindée E.- 3ème Bureau, PC avant, le 13 janvier 1945, signé LECLERC, *Operations de la 2ème D.B. Depuis le Jour « J » jusqu'à la Prise de Strasbourg*, Op. Cit. p 26-27.

<sup>1109</sup> Cet ordre du jour a été rédigé avant la prise de Strasbourg.

Cette operation aussi rapide qu'audacieuse surprit l'adversaire et eut pour resultat la capture et la destruction de centaines d'ennemis, tout en brisant completement ses organisations defensives dans ce secteur.

Pendant l'attaque du XV<sup>e</sup> Corps Americain pour percer les defenses du Col de SAVERNE vous avez tenu la position de depart du Corps, appuyant de tous les feux de votre Artillerie et de vos blindes l'avance centrale des elements d'Infanterie.

Avec un seul S/Groupement, vous avez occupe de nombreuses localites, entre autres MONTREUX et MONTIGNY, protegeant ainsi le flanc droit du corps, tout en conservant le gros de votre Division pret a exploiter immediatement les succes de l'Infanterie.

Depassant ensuite les deux D.I. Americaines, vous avez inaugure une serie d'avances etincelantes qui vous ont menees en 2 jours a plus de 50 kilometres a travers des positions ennemies fortement defendues.

Une de vos colonnes blindees, par une brillante manoeuvre et d'une audace remarquable, a aneanti les principales organisations defensives ennemies a l'Ouest de PHALSBOURG, deroutant completement les forces adverses qui protegeaient le col de SAVERNE au Nord.

Au Sud, vous plongiez avec une force irrisistible a travers les positions defensives vitales de l'ennemi, protegeant les abords Sud du Col SAVERNE, vous perciez les VOSGES pres du Doubs, et debouchiez dans la plaine d'Alsace au Sud de SAVERNE.

Les consequences de toutes ces operations furent la complete demoralisation des forces ennemies qui protegeaient la Trouee de SAVERNE. Les magnifiques resultats de cette attaque prouvent une mise sur pied remarquable et une connaissance parfaite de la tactique blindee.

Ceci n'aurait jamais été possible sans l'art consommé de votre chef et l'entrainement et la discipline de la Division tout entiere.

C'est un honneur d'avoir sous mon commandement une Division alliee composee de tels soldats. Je suis fier de vous avoir avec moi dans la lutte pour la liberation de la France et la poursuite de l'ennemi. J'ai pleine confiance que votre belle Division continuera a obtenir de nouveaux succes signales jusqu'à la defaite finale de l'adversaire. »<sup>1110</sup>

Au-delà des bilans, cette manœuvre de Saverne à Strasbourg, sans oublier Baccarat peut être caractérisée par six savoir-faire et trois considérations tactiques :

- « - le souci de la sureté : la sureté est du ressort des éléments de deuxième échelon mais reste un constamment à l'esprit des acteurs y compris dans la ruée ;
- le souci logistique : un « en cas mobile » de 80 GMC est incorporé aux échelons de tête pour palier une éventuelle rupture de la chaîne logistique. De plus, la priorité est donnée aux ravitaillements sur les axes montants ;
- la coopération interarmes : même si les actions principales sont menées par les blindées et l'infanterie, elles ne se font pas sans l'appui des autres armes (génie, artillerie, train).<sup>1111</sup>
- le souci du renseignement : il est permanent et fait partie intégrante de la conception de la manœuvre ;
- la souplesse dans l'articulation des forces : la structure des groupements varie au cours de la manœuvre en fonction des impératifs Cette pratique est courante à la 2<sup>ème</sup> division blindée et les unités y sont habituées. Cela demande cependant une instruction très poussée du personnel et des transmissions fiables ;
- l'initiative accordée aux grands subordonnés : les subordonnés ont un but à atteindre mais le moyen d'y parvenir est laissé à leur initiative. Cette façon de faire est propice à la réussite de la manœuvre.

Les considérations tactiques concernaient trois domaines :

- la préparation : la manœuvre est le fruit d'une longue réflexion avec comme idée maîtresse : qu'est-ce que l'ennemi attende que je fasse ? pour faire le contraire (exemple du passage du Dabo plutôt que l'attaque de la trouée de Saverne).
- L'obtention de la surprise : la surprise est obtenue grâce à un effet terrain (passer par où l'ennemi ne s'attend pas) et par la vitesse qui permet de le devancer (destructions programmées ainsi empêchées) et de le surprendre (irruption des chars français dans Strasbourg alors que certains officiers allemands font leurs courses ou sont en balade à cheval). La surprise est aussi favorisée par la fougue et l'allant du personnel. La vitesse et l'agressivité se mêlent pour mener les hommes dans une « véritable ruée blindée ». La « Baraka » du chef favorise aussi l'obtention de la surprise (effort de la division à la jonction des deux divisions ennemies) ;

---

<sup>1110</sup> VII<sup>ème</sup> U.S. ARMY, Etat-Major, traduction de l'ordre du jour n° 113 du 23 novembre 1944, SHD carton 11 P 219.

<sup>1111</sup> « Pas un pas sans appui » était déjà d'actualité.

- l'exploitation : la percée des divisions d'infanterie est exploitée au plus près par la prise de Saverne dont les défenses sont contournées et au plus loin par la prise de Strasbourg avec un arrière-plan stratégique : Kehl et le passage du Rhin. »<sup>1112</sup>

Moins de quatre mois après avoir débarqué sur les plages normandes, la 2<sup>ème</sup> DB avait atteint le Rhin. Au passage elle avait libéré Paris et établi le contact avec les unités françaises qui étaient remontées du sud. Son chef l'avait menée à sa main en lui insufflant sa marque. Sa renommée était telle qu'elle en éclipsa les faits d'armes des autres unités blindées qui au sein de l'armée de Lattre avaient entrepris la libération du pays en partant de Provence.

---

<sup>1112</sup> Cousine André, *Op. Cit.* p 12 à 16.

## **Chapitre 2 : les DB de la première armée : de la Provence au Vosges**

« NE PAS SUBIR »  
Maréchal de Lattre de Tassigny

Alors qu'il est relativement facile de décrire les actions de la 2<sup>ème</sup> DB qui agit majoritairement groupée et eut des missions homogènes, il est moins aisé de la faire pour les deux autres DB. Elles ne furent pas engagées simultanément. La 5<sup>ème</sup> DB débarqua plus tardivement et n'entra en action qu'en septembre 1944. Mais surtout, elles furent rarement engagées en unités constituées, du moins pendant la première partie de la campagne. Mises à la disposition d'une des deux CA au gré des ordres de l'armée, elles furent souvent découplées et leurs CC utilisés au profit d'une DI ou d'une autre.

Cependant leur emploi était lié aux missions de l'armée B puis de la première armée française. Pour les suivre, il convient donc d'accompagner l'armée de Lattre dans sa reconquête du territoire national.

« Le 16 Aout 1944, le premier échelon des forces de la Ière Armée Française prend pied sur le sol de France dans les baies de SAINT TROPEZ et de CAVALAIRE.

Le 9 février 1945, les derniers Allemands qui occupent le territoire national sont chassés d'Alsace, anéantis ou capturés.<sup>1113</sup>

Le 31 mars, l'Armée Française franchit le RHIN et envahit l'Allemagne du Sud ; le 21 avril la voit à STUTTGART et sur le DANUBE. Le 29 avril, sa course victorieuse la porte en Autriche et, le 9 mai, quand se produit la capitulation allemande, ses forces sont au cœur de l'ARLBERG et des ALPES BAVAROISES.

Les opérations menées entre ces dates historiques se classent en cinq périodes :

- la bataille de PROVENCE, du 16 au 28 aout,
- la poursuite à travers la France, de la Provence aux VOSGES, du 30 aout au 25 septembre,
- la bataille de BELFORT et la victoire de Haute Alsace,
- la victoire de COLMAR,
- la victoire de "RHIN et DANUBE". »<sup>1114</sup>

Les campagnes des unités blindées de l'armée B puis de la 1<sup>ère</sup> armée lors des cinq derniers mois de 1944 peuvent être divisées en trois périodes correspondant aux trois premiers temps des cinq phases des opérations de l'armée de Lattre : la bataille de Provence, la remontée jusqu'aux Vosges et la conquête de la Haute-Alsace.

## **I : la bataille de Provence (16 août - 28 août)**

Commencée avec le débarquement sur les plages du midi, la bataille de Provence s'acheva avec la libération de Marseille et l'exploitation qui suivit. Entre temps les unités françaises avaient libéré Toulon.

### **1 : le débarquement de Provence**

Beaucoup moins médiatisé que le débarquement de Normandie, le débarquement de Provence fut important sur le plan stratégique car il ouvrait un nouveau front à l'ouest et permettait de fixer une partie des troupes allemandes stationnées sur le sol Français. Si la 2<sup>ème</sup> DB, débarquant presque deux mois après le jour J, ne participa pas directement aux opérations de vives forces sur les plages normandes, il n'en fut pas ainsi pour les unités françaises du corps expéditionnaire qui jouèrent un rôle actif dans cette opération. En ce qui concerne les unités blindées, seul le CC 1 faisait partie du premier échelon.

---

<sup>1113</sup> C'est oublier les garnisons des poches de l'Atlantique qui résistèrent jusqu'à la fin de la guerre.

<sup>1114</sup> 1<sup>ère</sup> Armée Française, État-Major, 3<sup>ème</sup> Bureau, DC/8, *La 1<sup>ère</sup> Armée Française de la Provence au Rhin, au Danube et à l'Autriche*, 14 p, p 1, SHD carton 10 P 194.

« Pour assurer la défaite rapide des Allemands, les Alliés ont prévu une manœuvre en tenaille sur le front de l'ouest. Succédant au débarquement en Normandie, une deuxième opération, complémentaire et de moindre envergure, doit permettre de prendre pied sur la côte méridionale de la France, de s'emparer de Toulon et de Marseille, de pousser en direction du nord pour opérer la jonction avec les troupes débarquées en Normandie. Il s'agit de l'opération *Anvil*, rebaptisée *Dragoon* en juillet 1944. Compte tenu de la faiblesse relative du dispositif adverse, elle met en jeu des moyens considérables. La Western Task Force commandée par l'amiral Hewitt comprend 2 000 navires dont les cuirassés *Texas*, *Nevada*, *Arkansas*, *Ramillies* et *Lorraine*, 9 porte-avions d'escorte, 25 croiseurs et 45 destroyers. Près de 2 000 avions sont engagés. La VIIe année US du général Patch constitue le corps expéditionnaire. Elle comprend le VI<sup>e</sup> CA US avec 3 DI (3<sup>e</sup>, 36<sup>e</sup>, 45<sup>e</sup> DI US), la 1<sup>re</sup> division aéroportée anglo-américaine et l'armée B française (général de Lattre de Tassigny) prévue en second échelon. »<sup>1115</sup>

Ce débarquement fut l'objet d'une préparation et d'une planification précises, il se déroula relativement facilement et son exploitation fut rapide.

## La préparation du débarquement

Fidèles à leurs habitudes, les Américains planifièrent le débarquement de Provence avec minutie. Échaudés par l'expérience normande qui avait vu leur planification initiale largement contrariée par la pugnacité allemande et la prudence excessive du général Montgomery, ils élaborèrent un plan très prudent prévoyant une progression lente des troupes après le débarquement avec la prise des principales villes du littoral à J + 40.

L'opération « *Anvill* » était de moindre ampleur qu'*Overlord* puisqu'elle ne prévoyait que trois DI renforcées en premier échelon. Dans le projet de plan de l'opération, la mission de la force d'assaut était claire : débarquer pour s'emparer, dans un premier temps, de Toulon.

« I – MISSION.

a) Etablir à l'Est de TOULON une tête de pont un devant servir de base à l'assaut et à la conquête de la ville.

b) s'emparer ensuite de MARSEILLE et exploiter en direction de LYON et VICHY. »<sup>1116</sup>

L'idée de manœuvre était assez classique. Il s'agissait de débarquer trois DI renforcées d'un CC le jour J après avoir neutralisé, la nuit précédente, les principales défenses par les forces spéciales et larguée des troupes au nord des plages de débarquement pour bloquer l'arrivée des réserves ennemies. Les objectifs ultérieurs étaient Toulon puis Marseille. Deux DI françaises devaient débarquer à J + 1, une à J + 9 et le reste de l'armée B à J + 40.

La force d'assaut, nommée force « *Kodak* » et commandée par le général Truscott avait pour mission de s'assurer d'une tête de pont sur les hauteurs de Fréjus puis de couvrir la progression du reste de la force vers Toulon. Elle était composée de trois DI américaine et d'un CC français.

« c) Force KODAK.

1. Commandant : Major General L.K. TRUSCOTT.

2. Troupes: VI<sup>e</sup> C.A. US.

3e, 36e et 45e D.I. US

1 Combat Command de la 1<sup>re</sup> D.B. française

Groupe de Commandos français.

3. Missions

(a) Couvrir le flanc gauche de l'assaut par le débarquement d'un commando français à proximité du CAP NEGRE.

---

<sup>1115</sup> Masson Philippe, *La seconde guerre mondiale*, Paris, Tallandier, 2003, 796 p, p 683.

<sup>1116</sup> HEADQUARTERS FORCE 163 APO 512 ULTRA SECRET T du 5 juillet 1944 *Projet du Plan "ANVILL"* (EXTRAITS), 4 p, p 1, SHD carton 10 P 186.



- (b) Debarquer a l'heure H :
- la Force CAMEL (1 D.I. US renforcee) dans le Golfe de FREJUS.  
la Force DELTA (1 D.I. US renforcee) dans la zone ST TROPEZ - ST MAXIME.  
la Force ALPHA (1 D.I. US renforcee) dans la baie de CAVALAIRE.
- (c) S'emparer du MUY le jour D avec la force mobile de choc.  
(d) Avancer rapidement vers l'intérieur, prendre la contact avec la force RUBY<sup>1117</sup> dans la zone du MUY – LE LUC – CARNOULES.  
(e) Debarquer, des que les plages auront été nettoyees, le Combat Command blindé de la 1re D.B. dans la region de FREJUS.  
(d) Etendre le tete de pont a la ligne "bleue" et placer sur les hauteurs nord de ST RAPHAEL et FREJUS des avant postes suffisants pour assurer la securite des terrains d'aviation de la VALLEE DE L'ARGENS entre FREJUS et LE MUY, et couvrir le flanc droit de l'assaut.  
(g) Progresser ensuite vers le Nord Ouest en contact , a gauche, avec le 1er C.A. francais apres son débarquement et pendant son attaque ulterieure de TOULON. »<sup>1118</sup>

L'exploitation du débarquement revenait à la force « GARBO », composée du II<sup>e</sup> CA français à trois DI et une DB (moins un CC). Après avoir débarqué de J + 1 à J + 9 (J + 25 pour les derniers éléments de la 1<sup>ère</sup> DB), elle devait s'emparer de Toulon puis de Marseille.

Le reste de l'armée B était programmé pour débarquer entre J + 20 et J + 40.

« e) 1er C.A. Francais:

- (1) Commandant : General X...
- (2) Troupes : 1er C.A.
  - 2me D.I.M.
  - 4me D.M.M.
  - 5me D.B.

Doit etre pret a arriver dans la zone d'operations suivant la plan general ci-apres :

- 2me D.I.M. pour D + 20
- 4me D.M.M. pour D + 30
- 5me D.B. pour D + 40. »<sup>1119</sup>

À partir de ce projet, le 3<sup>ème</sup> bureau de l'état-major de l'armée B élaborera, dans un premier temps, un plan schématique général pour l'opération qui fut soumis au général Patch. Après avoir rappelé le but de l'opération et la mission de la force 163 qui étaient conformes au projet de plan de l'opération, le document décrivait l'idée de manœuvre générale de l'armée B.

« I. BUT DE L'OPERATION -

L' operation "ANVIL" a pour but :

- d'etablir une tete de pont a l'Est de TOULON et de s'en servir comme base -pour conquerir TOULON.
- de prendre MARSEILLE et d'exploiter en direction de LYON et VICHY.

Cette operation est confiee a la "Force 163" aux ordres du General Commandant la VIIe Arme U.S. comprenant :

- le VIe C.A., U.S., a 3 D.I., renforce par des troupes speciales et aeroportes,
- l'Armee francaise, a 5 D.I. et 2 D.B., renforcee d'elements non endivisionnes.

Elle beneficiera d'appuis de la Flotte et de l'Aviation. [...]

IV. – IDEE DE MANOEUVRE GENERALE

- Agissant sur la direction generale CAVALAIRE – LA BEAUSSET – AVIGNON, s'emparer successivement de TOULON et de MARSEILLE, puis marcher sur le RHONE d'AVIGNON et les debouchees Nord de la DURANCE, en vue de partir de ces regions vers des exploitations sur les directions de LYON et de VICHY.
- Au cours des actions sur TOULON et sur MARSEILLE, chercher constamment a s'elever vers le Nord :
  - a) – pour se couvrir aussi loin que possible, en liaison d'ailleurs avec le VIe C.A. Americain ;

<sup>1117</sup> La force RUBY est la force aéroportée.

<sup>1118</sup> *Projet du Plan "ANVILL", Op. Cit. p 2-3.*

<sup>1119</sup> *Idem p 4.*

b) – avec le souci constant de déborder par les hautes de terrain les résistances côtières, cherchant sans cesse par la manœuvre à alléger au maximum l'effort des attaques frontales au profit desquelles l'Aviation et surtout la puissante Artillerie des Flottes en mer devront donner tout leur appui.

- L'amplitude de ces manœuvres de débordement devra toujours tendre à être telle qu'elle puisse aboutir à l'encercllement chaque fois que possible.

En ce qui concerne particulièrement l'action sur TOULON, l'emploi de parachutistes sur les grands carrefours à l'Ouest, tout en jetant des éléments de couverture sur cette direction, permettra d'accrocher la manœuvre pour la prise à revers de la place. »<sup>1120</sup>

Ce projet, amendé de la main du général de Lattre qui ajouta à la fin : « prêtes à entamer la manœuvre pour Marseille par la chaîne de l'Etoile »<sup>1121</sup>, prouve qu'il avait déjà en tête la suite des opérations, s'achevait par la description du dispositif initial et les missions aux différents éléments. Il fut envoyé à l'état-major de la VII<sup>ème</sup> armée américaine qui l'approuva, ce qui permit la rédaction de l'*Instruction Personnelle et Secrète (IPS) sur l'opération "DRAGOON"* du 6 août 1944.

Cette instruction reprenait dans un premier temps les buts de l'opération et confirmait la présence d'un élément blindé français au sein de l'élément d'assaut et la mission d'exploitation vers Toulon confiée à l'armée française.

« L'assaut (débarquement de vive force) est exécuté par le VI<sup>ème</sup> CA américain, renforcé par un C.C. de la 1<sup>ère</sup> D.B. française, le gros des Troupes Françaises débarquent derrière les unités d'assaut, une fois les plages nettoyées. »<sup>1122</sup>

L'objectif de l'armée B était Toulon après avoir débarquée entre J + 1 et J + 9, Marseille étant le bond suivant.

« III – MISSION DONNÉE À L'ARMÉE FRANÇAISE – (Extrait du Plan "Dragoon" N° 1065, en date du 13 juillet 1944)

a) Débarquer sur les plages de la zone ST TROPEZ, CAVALAIRE, les Grandes Unités suivantes à leur arrivée des zones de transport, le Jour D + 1 :

- 1<sup>ère</sup> D.M.I.

- 3<sup>ème</sup> D.I.A. (moins un R.C.T.)

- 1<sup>ère</sup> D.B. (moins deux C.C. dont un débarquant avec le VI<sup>ème</sup> C.A.US)

b) Faire passer ces Divisions à travers la gauche du VI<sup>ème</sup> C.A.US dans la zone LA LONDE, COLLOBRIÈRES.

c) Prendre TOULON.

d) Au jour D + 9, avoir débarqué dans la zone LE LAVANDOU, HYÈRES la 9<sup>ème</sup> D.I.C. et deux Groupes de Tabors qui lui sont rattachés (2), - une moitié le jour D + 5, une moitié le jour D + 9 – suivant les engins de débarquement disponibles après l'assaut. Le choix exact des plages de débarquement dépendra de la progression des forces d'assaut en direction de l'ouest et de l'ouverture de nouvelles plages.

e) Avoir débarqué au jour D + 25, le reste de la 1<sup>ère</sup> D.B..

f) Après la prise de TOULON être prêt à continuer l'attaque en direction de MARSEILLE et du nord-ouest, en maintenant le contact avec le VI<sup>ème</sup> C.A.US sur la droite.

(2) pour le transport par mer. »<sup>1123</sup>

---

<sup>1120</sup> ARMÉE, "B" ETAT – MAJOR, 3<sup>ème</sup> BUREAU No /3. OPAN (pas enregistré ni daté car projet initial corrigé par le général), 6 p, p 2-4, SHD carton 10 P 187.

<sup>1121</sup> *Idem* p 6.

<sup>1122</sup> ARMÉE "B", ETAT – MAJOR, 3<sup>ème</sup> BUREAU No 76/3. OPAN, *Instruction Personnelle et Secrète sur l'Opération "Dragoon"*, ULTRA SECRET du 6 août 1944, 8 p, p 2, SHD carton 10 P 187.

<sup>1123</sup> *Instruction Personnelle et Secrète sur l'Opération "Dragoon"*, *Op. Cit.* p 2.

L'ennemi opposé initialement au débarquement ne semblait pas en mesure de s'y opposer, mais, renforcé, il pourrait être en mesure de repousser le premier échelon une fois débarqué. Il disposait de réserves stratégiques dont une *Panzer Division*.

« IV – ENNEMI – (situation connue le 1er août 1944)

Dans la situation présente, la défense dont les points forts sont MARSEILLE et surtout TOULON, est caractérisée par :

- un système côtier solide, à base d'organisations permanentes renforcées d'organisations de campagnes dotées d'obstacles anti personnel et anti-chars continus et battus par le feu, défendu par une artillerie nombreuse et puissante, et sur les arrières duquel les vallées de pénétration sont barrees par des organisations formant "bouchons" mais non reliées entre elles.

- des réserves tactiques immédiatement disponibles,
- des réserves stratégiques à possibilités limitées.

Outre les formations statiques de la défense du littoral, les secteurs côtiers sont tenus par :

- des éléments de la 148<sup>ème</sup> DI grossis de contingents italiens de MENTON à SAINT RAPHAEL,
- la 242<sup>ème</sup> DI, de SAINT RAPHAEL à BANDOL,
- la 244<sup>ème</sup> DI, de BANDOL à PORT DE BOUC,

ces deux dernières Divisions étant renforcées en infanterie (fusilliers marins et OstLegion) et en artillerie (de campagne, côtière et de DCA).

En raison de ces renforcements et malgré l'étendue des fronts maritimes, les réserves tactiques de chaque Grande Unité s'élevaient à plus de la moitié des moyens.

Les possibilités initiales d'intervention des réserves stratégiques au nord et à l'ouest de TOULON, sont les suivantes :

- une Panzerdivision (9<sup>ème</sup>) à partir de D + 1,
- la valeur d'une Division à partir de D + 3,
- la valeur d'une autre Division à partir de D + 5, D + 6.
- la valeur d'un Panzerkampfgrupp de la II<sup>ème</sup> Panzerdivision à partir de D + 6.

Il ne semble pas que l'ennemi puisse empêcher le débarquement initial étant donné l'importance des moyens navals et aériens mis en œuvre.

Mais il peut tenter de colmater les brèches réalisées dans sa défense et, s'il y réussit, il peut essayer de rejeter à la mer tout ou partie des éléments débarqués.

Par ailleurs, la possibilité d'un repli profond, entrant dans le cadre de la situation générale de la Wehrmacht, ne doit pas être écartée. »<sup>1124</sup>

L'idée de manœuvre, plus détaillée que dans le projet, prévoyait, entre autres, une couverture à l'ouest par des unités blindées et motorisées destinées à préparer l'assaut sur Toulon et ultérieurement sur Marseille. Celles-ci étaient décrites dans la répartition des forces et les missions initiales. Outre la 1<sup>ère</sup> DB, les éléments blindés étaient constitués d'éléments non endivisionnés : les régiments de TD et de reconnaissances et des régiments blindés des DI.

« 3/ Se couvrir :

- au nord : en liaison avec le VI<sup>ème</sup> C.A.US, sur l'axe CARNOULES, AIX ;
- à l'ouest : par une des unités blindées et motorisées, agissant sur les itinéraires conduisant vers les débouchés ouest de la SAINTE BAUME et dont l'action sera, autant que possible, précédée par un débarquement de forces parachutées.

Cette couverture permettra d'accrocher la manœuvre pour la prise à revers de TOULON, et préparera la progression ultérieure vers MARSEILLE. [...]

#### VII – REPARTITION DES FORCES & MISSIONS INITIALES

1/ - Un Groupement Sud – sur la direction LA MOLE, LA LONDE, HYERES, TOULON.

Composition : - 1<sup>ère</sup> D.M.I.

- 8<sup>ème</sup> R.C.A.
- I/101<sup>e</sup> Genie.

Mission : - Déboucher des MAURES dans la région Nord d'HYERES

---

<sup>1124</sup> *Idem* p 3.

- Manoeuvrer pour la conquete de l'ensemble HYERES, GIENS
- Se porter sur la direction LA GRAU – LA GARDE, en vue de participer a l'attaque de TOULON par l'Est.

Ce Groupement beneficiera en particulier de tout l'appui des feux puissants de l'Artillerie Navale dont l'efficacite peut s'entendre jusqu'au parallele de LA FARLEDE et du BEAUSSET.

2/ - Un Groupement Nord – sur la direction COLLOBRIERES, CUERS, SIGNES.

Composition : - 3eme D.I.A.

- Groupement de Tabors GUILLAUME
- 7e R.C.A.
- II/101e Genie.

Mission : - Deboucher des MAURES dans la region Nord de PIERREFEU sur la direction de CUERS et SOLLIES

- Penetrer dans le Massif Nord de TOULON en vue de :

a) deborder la place par les hauts du terrain et se mettre en mesure de s'emparer des que possible des ouvrages du front Nord

b) elargir sans cesse cette manoeuvre de debordement jusqu'à la route SIGNES – CHIBRON – LE BEAUSSET pour aboutir a l'encercllement par les hauteurs du Mont CAUMES et du GROUPATIER et les faubourgs Ouest de la ville.

Si le Groupement Nord etait appele a agir au profit du Groupement Sud avec une partie de ses forces, il devrait tout mettre en oeuvre pour amorcer neanmoins le debordement de TOULON par le Nord.

3/ - Les elements débarques de la 9e D.I.C. et du R.C.C.C. renforceront le Groupement Sud ou le Groupement Nord, suivant que l'effort se fera le long du littoral ou, plus avantageusement, par les hauts du terrain.

Le general de C.A de LARMINAT sera charge de coordonner l'action des forces constituant le Groupement principal.

4/ - Un element de reconnaissance : le 2e R.S.A., eventuellement renforce d'elements blindes et motorises :

Mission : eclaire et reconnaitre vers AIX et AUBAGNE, dans la zone limitee :

- au Sud : par l'itineraire inclus SOLLIES, SIGNES, CUGES, AUBAGNE
- au Nord : par l'itineraire PUGET VILLE, FORCALQUEIRET, LA ROQUEBRUSSANE, SAINT-MAXIME.

5/ - 1ere D.B. –

a) Combat Command No 2 – être en mesure :

- soit de s'opposer sur l'axe CARNOULES – AIX a toute action ennemie venant du Nord et du Nord-Ouest vers la trouee CUERS, PIERREFEU,

- soit d'intervenir :

au profit du groupement Nord :

- dans la region CUERS, SOLLIES
- ou sur la direction MEOUNES, SIGNES, CHIBRON

au profit du groupement Sud, dans la region Nord-Ouest d'HYERES.

b) Combat Command No 1 – quand il sera remis a la disposition de l'Armee Francaise, se tenir pret :

- soit a prendre a son compte la couverture Nord en liaison avec le VIe C.A., U.S., en interdisant les itineraires menant a la route nationale No 7 vers le Sud,

- soit a renforcer la possibilite d'extension de la manoeuvre de debordement de TOULON, sur les directions successives :

- MECUNES, Camp de CHIBRON
- Camp de CHIBRON, LE BEAUSSET. »<sup>1125</sup>

Il est à noter que dans cette répartition des missions, l'armée donnait directement des ordres aux CC s'affranchissant ainsi de l'échelon divisionnaire. Certes la 1<sup>ère</sup> DB n'était pas encore complète et un de ces CC avait été détaché au profit de la vague d'assaut mais cette manière de faire devait être répétée au cours de la campagne.

<sup>1125</sup> *Instruction Personnelle et Secrete sur l'Operation "Dragoon", Op. Cit. p 4, 7 et 8.*

L'IPS se terminait par des consignes générales insistant sur la nécessaire coordination des différentes forces et surtout sur la vitesse d'exécution tant dans les actions de débordement que dans l'exploitation.

« En présence d'un ennemi organisé de longue date sur un terrain propice à la défense, une coordination parfaite des actions terrestres, navales et aériennes sera nécessaire pour concentrer le maximum de feux sur les organisations côtières, et alléger ainsi les efforts des attaques frontales.

Mais la vitesse sera, avant tout, le facteur essentiel du succès, vitesse dans la recherche constante du débordement par les hauts du terrain, vitesse dans l'exploitation hardie de toute occasion favorable à l'évolution rapide de la manœuvre. »<sup>1126</sup>

La rédaction de cette IPS marquait la fin de la phase de planification. La réflexion laissait la place à l'action avec le débarquement.

## **Le débarquement**

Le débarquement s'effectua comme prévu le 15 août avec peu de blindés en appui des DI et ce pour des raisons logistiques (manque de chalands capables de transporter des blindés) et géographiques (les plages de débarquement étaient peu propices au débarquement d'un trop grand nombre de blindés).

« En appui de ces trois grandes unités est prévu le Combat Command blindé n° 1 du général Sudre, un subordonné du général Touzet du Vigier qui commande la 1<sup>re</sup> division blindée française. Il peut paraître hasardeux de lancer sur des plages une telle masse de fantassins avec si peu de blindés, mais le commandement n'a guère le choix. Parmi les barges spécialisées dans le transport lourd, il y en a juste assez pour une première rotation des troupes de Sudre, mais la principale raison vient des contraintes géographiques. En effet, à quoi servirait d'encombrer un littoral rocheux et des routes sinueuses avec une foule d'engins chenillés ? »<sup>1127</sup>

L'ennemi ayant été surpris, la vague d'assaut rencontra peu de résistance, et le CC 1 débarqua dans la soirée du 15 août prêt à appuyer les DI américaines. Le reste de la force, partie d'Italie et d'Afrique du Nord débarqua à partir du lendemain.

« La première fraction de l'Armée "B" destinée à débarquer sur le littoral méditerranéen de la France quitte les ports d'Italie et d'Afrique du Nord à partir du 12 Août 1944.

Elle comprend un échelon avancé de l'Etat-Major, la 1<sup>o</sup> D.M.I. (moins un Bataillon), la 3<sup>o</sup> D.I.A. (réduite à deux Regimental Combat Team), un Combat Command de la 1<sup>o</sup> D.B. (1) et divers éléments de réserve générale.

Le jour J étant le 15 Août, le débarquement de vive force s'opère normalement sans résistance sérieuse et les premiers éléments de l'Armée "B" mettent pied à terre dès la soirée du 16 août, sur les plages de CAVALLAIRE et de SAINT-TROPEZ.

En effet, le 16 Août au soir, le 6<sup>o</sup> Corps d'Armée américain avait déjà pris possession de la côte française entre le Cap NEGRE et SAINT-RAPHAEL, tandis qu'une division aéroportée s'était emparée de la région du MUY. [...]

De son côté, le Combat command du Général SUDRE, débarqué à SAINT-RAPHAEL, dans la nuit du 15 au 16, soutenait un vif et victorieux engagement dans la journée du 17, aux abords du LUC.

Dans l'ensemble, l'ennemi a paru surpris par le lieu de débarquement, qu'il semblait attendre entre MARSEILLE et TOULON ; il n'a opposé de résistance que dans la région SAINT-RAPHAEL – FREJUS.

(1) Un autre Combat Command de la 1<sup>o</sup> D.B. était, sous les ordres du Général SUDRE, mis à la disposition du VI<sup>o</sup> Corps d'Armée américain chargé de l'assaut initial. »<sup>1128</sup>

---

<sup>1126</sup> *Instruction Personnelle et Secrète sur l'Operation "Dragoon", Op. Cit. p 9.*

<sup>1127</sup> Lamarque Philippe, *Op. Cit.*, p 83.

<sup>1128</sup> Armée "B", Cabinet du Général, *Rapport Succinct sur ses Opérations de L'armée "B"*, du 28 Août 1944, 6 p, p 1, SHD carton 10 P 187.

La résistance allemande à Saint-Raphaël, obligea cependant les alliés à modifier leur plan et à dérouter le CC 1 vers un autre site de débarquement moins facile d'accès mais libre d'ennemis.

« L'élan américain est irrésistible. Dès les premières heures, la progression est partout satisfaisante. Seule, la plage de Saint- Raphaël reste inabordable. Bien que martelée par l'artillerie navale et abrutie par 350 tonnes de bombes aériennes, la défense allemande y réagit avec une telle violence qu'aucun bâtiment ne peut amener au rivage le 142<sup>e</sup> Régiment qui devait y prendre pied. Dans l'après-midi, le commandement doit se résoudre à le mettre à terre sur la petite plage du Dramont, conquise et utilisée par la 36<sup>e</sup> D. I. U. S. et qui devait rester - un monument en témoigne aujourd'hui - le lieu symbolique des débarquements d'août 1944. Quant à notre C. C. 1 (2) qui devait suivre le 142<sup>e</sup> à Saint-Raphaël, il faut aussi le « varier » et lui faire réaliser un débarquement de fortune à La Nartelle, au nord de Sainte-Maxime.

(2) Combat Command n° 1 (général Sudre) de la 1<sup>re</sup> Division blindée française. »<sup>1129</sup>

Pour les équipages blindés, le débarquement se solda par une suite de gestes techniques spécifiques à ce genre d'opération ; avant et après, pour les pilotes et tout l'équipage.

« Le grand jour approche. Le personnel va effectuer, en mer, des exercices d'embarquement sur un *Liberty-ship* avec des échelles de corde. Puis nous procédons au *waterproofing* des chars, en dehors de l'*Area*, afin de leur donner une étanchéité propre à leur permettre de se mouvoir dans l'eau si le besoin s'en fait sentir. Nous fixons les curieuses cheminées d'admission et d'échappement sur la plage arrière des moteurs et graissons et mastiquons toutes issues et orifices susceptibles de laisser passer l'eau. Et cela jusqu'à la tourelle y comprise. Enfin nous changeons nos chenilles aux patins de caoutchouc pour d'autres en acier, plus appropriés au combat. Nous sommes fin prêts. [...]

Quelques instants plus tard, le sable de la plage de la Nartelle crisse sous les chenilles du Saint-Malo et de ses frères. Il est dix-huit heures, nous foulons le sol de France.

Rapidement, nous traversons la route de Saint-Raphaël et disposons les chars le long d'un petit chemin de terre. Nous procédons tout de suite aux opérations de *dewaterproofing*. Les curieuses cheminées d'admission et d'échappement tombent à terre. Il nous faut ensuite gratter, nettoyer, tout remettre en état. Il fait maintenant nuit noire. Fernand s'éloigne pour satisfaire quelque besoin pressant et revient bientôt en nous disant qu'il a opéré sur un bizarre cordon de couleur rouge : c'était le marquage des mines repérées par les commandos de débarquement. »<sup>1130</sup>

« La scène m'intéresserait, si l'on y voyait. Las ! L'obscurité noie tout. Mais l'affaire ne va point sans mal à en juger par les interjections et les cris. Trois pontons, liés les uns aux autres, forment un pont entre le rivage et l'avant de notre LST. Nos véhicules s'engagent à leur tour.

La nuit ajoute aux difficultés. Qu'il est difficile d'avancer ! En effet, quand un 37 tonnes se trouve au milieu du premier ponton, celui-ci s'enfonce uniformément, mais il pique de l'avant lorsque le char arrive à son extrémité, et il faut qu'un autre véhicule ait déjà abordé l'arrière du ponton pour que le char puisse passer sur le suivant. D'où nécessité d'une synchronisation parfaite. On s'explique les lenteurs contre lesquelles je pestais. Mais, pour les comprendre, il me fallait en faire l'expérience.

2 heures 30. Les ventilateurs du navire placés en bout du tunnel tournent à plein pour évacuer l'oxyde de carbone engendré par nos moteurs qui tournent au ralenti.

Assis à côté de Bonnet, notre conducteur, je n'en mène pas large : le GMC, suivi de sa remorque de matériel, se guide à la seule lumière des brefs éclats d'une lampe électrique. Vraiment il est inconfortable de rester les roues avant sur un ponton, tandis que l'arrière porte sur un autre. Et, si nous avons calé notre moteur !... Non, je ne suis pas près d'oublier le passage de ces quelques dizaines de mètres. On s'explique sans peine l'embouteillage à terre, d'où partent cris et invectives.

Ouf ! Nous foulons enfin le sable. De courts éclats de lampe signalent, à droite et à gauche, des bandes blanches posées par le génie, limites à ne pas franchir, sous peine de mordre sur un terrain miné. Avec prudence, nous roulons, tous feux éteints. Et crac ! Nous voici enlisés. Le moteur cale. Il faut "craboter". Houspillé ici, insulté là, mon pauvre chauffeur se débat, cinq minutes durant, pour sortir des ornières que les chenilles des chars ont creusées profondément dans le sable. Nos roues retrouvent enfin un sol meuble. Mais où aller ? Quelle direction prendre ? Point d'autre consigne que de suivre, et le plus rapidement possible. »<sup>1131</sup>

---

<sup>1129</sup> de Lattre de Tassigny Jean, (maréchal), *Histoire de la première armée française, Op. Cit.* p 73.

<sup>1130</sup> de Boisboissel Alain, *Op. Cit* p 26-37.

<sup>1131</sup> Deloupy Henry, *Op. Cit.* p 45.

Pour le CC 1, le débarquement fut une répétition des gestes appris auparavant et attendus avec impatience.

« En Mer (10-15 Août 1944)

Le 2<sup>ème</sup> Cuirassiers est en mer...

Les étraves des lourds L.S.T. fendent sans hâte les flots paisibles et bleus de la Méditerranée. Les Capitaines Commandants ont lu à leurs Escadrons rassemblés, l'Ordre N° 32 du Colonel. Les mêmes mots ont retenti sur chaque bâtiment, accueillis, sur chaque bâtiment, avec la même " Mission sacrée... " "Aidez tout ce qui vous aide et vient à vous...

"Détruisez tout ce qui vous résiste..."

"N'oubliez jamais que vous vous battez sur le sol français"

Les côtes africaines défilent au loin, le long des L.S.T.... Impression étrange que celle de ne plus être qu'un tout petit rouage d'une prodigieuse machine enfin mise en branle, que rien ne peut plus arrêter dans sa marche lente, mais inexorable...

Quel symbole aussi, que cette marche de tous ces innombrables convois qui ont quitté les ports d'Afrique, ceux de Corse, ceux d'Italie, convergeant tous vers un même point ! Des plis secrets viennent d'être ouverts ; ils leur ont indiqué leur objectif...

La baie de St-Tropez... Souvenirs lointains de beaux jours de vacances... Vision de petites plages ensoleillées... St-Raphaël...St-Aygulf... Fréjus Plage... Ste-Maxime... Beauvallon... Quel décor imprévu pour une action de force !

N'oubliez jamais que vous vous battez sur le sol français..."

Sera-t-il possible de ne pas meurtrir ces sites riants, respirant si intensément la joie de vivre ?...

Quelle lourde responsabilité !...

Quel honneur, pourtant, que de faire partie de ce "Combat Command N° 1" qui, aux ordres du Général Sudre, sera le premier de l'Armée Française à fouler notre sol national, côte à côte avec ses frères d'armes du VI<sup>e</sup> Corps d'Armée Américain !

Honneur unique, dont il importe de se montrer digne...

"La France entière a les yeux fixés sur vous..."

Avoir la France pour juge... Quel magnifique stimulant ! Le 2<sup>ème</sup> Cuirassiers frémit de fierté... Il est prêt... Il est sûr de lui...

Il ne décevra pas... La nuit s'étend sur les flots, s'intégrant de plus en plus dans leur surface immobile et silencieuse.

Premiers Pas sur le Chemin de la Revanche (16 Août 1944)

Le rêve a pris corps. Le 2<sup>ème</sup> Cuirassiers a débarqué...

Les Escadrons s'échelonnent dans les bois, en bordure de la route qui monte de Ste-Maxime, vers Plan de la Tour.

Comment s'est effectué ce débarquement ? Très simplement, très prosaïquement...

L'ennemi, complètement surpris par les vagues d'assaut d'Infanterie et de Génie de plage du VI<sup>e</sup> Corps d'Armée Américain auquel le C.C.1 est rattaché, n'a réagi que très faiblement. Les L.S.T., portant les chars du 2<sup>ème</sup> Cuirassiers, ont pu déverser tranquillement leur chargement sur la plage de La Nartelle. Seuls, les canons de l'armada rassemblée dans la baie de St-Tropez, ceux du "Lorraine", du "Georges Leygues", de l'"Émile Bertin" et de tant d'autres navires battant notre Pavillon, fraternellement unis aux puissants bâtiments alliés, ont rompu le calme de cette magnifique nuit d'Août, annihilant les dernières batteries boches.

Ce fut même trop simple, à tel point que la réalité semble n'être qu'un rêve. Il y a pourtant ce site merveilleux de notre côte d'Azur, ces premières acclamations des populations libérées.

"Si vous saviez comme nous vous attendions !"

Ces mots retentissent dix, cent, mille fois. Ils frappent cependant, et émeuvent sans lasser. À 15 heures, le 2<sup>ème</sup> Cuirassiers est prêt. Ses chars, leurs pleins d'essence terminés, poussent aussitôt de l'avant.

Ils gravissent allègrement la pente des routes en lacets des Maures. Le col de Vignon est franchi, la Garde Frenet, les Maillons, sont rapidement traversés, et, à 16 heures 30 un Peloton du 4<sup>ème</sup> Escadron, Escadron Ardisson, fait son entrée dans Gonfaron au milieu d'une population délirante d'enthousiasme. Des coups de feu éclatent cependant quelque part, déjà loin derrière lui. Ce n'est rien ! c'est tout simplement une petite résistance boche, située

dans un bois, au Nord de la route, à 3 km de là. Elle se manifeste après avoir laissé passer les premiers éléments du Régiment. »<sup>1132</sup>

À peine débarquer, le CC 1 avait entamé sa progression, il s'agissait de commencer l'exploitation en participant à l'élargissement de la tête de pont.

## L'exploitation

Peu après leur débarquement, les chars du CC 1 prirent toute leur part dans l'exploitation et l'extension de la tête de pont. Alliant hardiesse et vitesse, ils prirent le Luc bousculant l'ennemi sans lui laisser le temps de se ressaisir et d'établir de nouvelles lignes de défense.

La prise du Luc permit à la 36<sup>ème</sup> DI américaine d'élargir la tête de pont et d'atteindre ses objectifs. Elle fut la première vraie opération du CC 1 et son véritable baptême du feu.

« A 15 heures, le 2<sup>me</sup> Cuirassiers est prêt. Ses chars, leurs pleins d'essence terminés, poussent aussitôt de l'avant.

Ils gravissent allègrement la pente des routes en lacets des Maures.

Le Col de Vignon est franchi, la Garde Frenet, les Maillons, sont rapidement traversés, et, à 16 heures 30, un peloton du 4<sup>me</sup> Escadron, Escadron Ardisson, fait son entrée dans Gonfaron, au milieu d'une population délirante d'enthousiasme.

Des coups de feu éclatent cependant quelque part, déjà loin derrière lui.

Ce n'est rien ! C'est tout simplement une petite résistance boche, située dans un bois, au Nord de la route, à 3 km de là. Elle se manifeste après avoir laissé passer les premiers éléments du Régiment.

Elle est rapidement cernée. L'ennemi se rend. Le 2<sup>me</sup> Cuirassiers a ses premiers prisonniers : un Officier, dix-sept hommes.

Demain, 17 Août, le 4<sup>me</sup> Escadron aura son premier combat ; demain, le 2<sup>me</sup> Cuirassiers teintera pour la première fois, de son sang, la route glorieuse qui le conduira de la Méditerranée au Rhin.

Ce sera l'opération du Luc.

Le Luc  
(17 Août 1944)

« S'emparer du Luc et le tenir. »

Tel est, dans sa brutale simplicité, l'ordre reçu par le 2<sup>me</sup> Cuirassiers.

L'opération sera conduite par un Escadron de Chars moyens (ce sera le 4<sup>me</sup>), la Compagnie Guinard, du 3<sup>me</sup> Zouaves, une section du 88/2 Génie, une batterie du 1<sup>er</sup> Groupe du 68<sup>me</sup> R.A.A. Elle sera commandée par le Chef d'Escadrons de Laprade, Commandant en Second du 2<sup>me</sup> Cuirassiers.

Il est sept heures.

Le peloton Giraud part en tête, suivi par une section de Zouaves. La route Gonfaron-Le Luc se déroule rapidement devant lui. Tout semble indiquer en effet que rien ne viendra entraver sa marche jusqu'au village, objectif de l'opération, Là, il faudra par contre en découdre, des renseignements d'habitants signalant une forte résistance ennemie dans la région du cimetière, situé à l'entrée Sud du village.

Les chars de tête ralentissent, s'arrêtent, repartent prudemment.

Les premières maisons du Luc sont atteintes... Puis soudain, à la radio :

« Attention ! arme anti-char au coin du cimetière ! »

Instantanément les cinq tourelles de Sherman pivotent. En même temps, deux éclairs successifs, deux détonations...

Aucun mal heureusement ! le « Valenciennes » et le « Vaucouleurs » n'ont été qu'effleurés.

La riposte est immédiate, inexorable. Le 88 allemand ne tirera plus. Ses servants gisent foudroyés.

Deux mitrailleuses de 20 sont, à leur tour, réduites au silence. Un dépôt de munitions saute...les prisonniers commencent à affluer.

Le nettoyage se poursuit en vue d'éliminer des tireurs isolés, dispersés sur les crêtes dominant route. Le village et ses abords sont progressivement occupés.

L'ennemi tient cependant encore la région s'étendant à l'Est du Luc, où opère le VI<sup>me</sup> Corps d'Armée Américain. Il s'agit de briser cette ultime résistance. Les pelotons d'Annam et Giraud lui font face.

---

<sup>1132</sup> JMO 2<sup>ème</sup> RC, site chars français.net.



Vers 14 heures, un éclair, une explosion, un nuage de fumée. Hélas ! Le Char « Tonnerre » est touché.

Débouchant du village au milieu des vignes et des bosquets, il a été atteint par un obus de 88 ; il brûle. Les Cuirassiers Millerand, Baclet et Bisbal, sont tués, le Maréchal-des-Logis Bernin, chef de Char, mortellement blessé. Seul le Cuirassier Ferrand, conducteur est indemne. Il sort du char, monte sur la tourelle, sous le feu de l'ennemi, réussit à dégager le Maréchal-des-Logis Bernin, le transporte à quelques mètres.

Mais le canon boche est repéré. Le Char « Tours » est chargé de venger nos morts. Au premier coup de 75, l'arme s'est tue. Encore quelques obus et ses munitions sautent.

A 18 h. 30, toute résistance a cessé.

Le soir même, le communiqué de la B.B.C. annonce la prise du Luc. »<sup>1133</sup>

Le lendemain, la 3<sup>ème</sup> DI américaine fixée devant Brignoles, demanda au CC 1 de déborder la résistance par le nord, utilisant ainsi comme il se devait une unité blindée.

Pendant que le CC 1 déplorait ses premières pertes, le reste de l'armée se regroupait dans la région de Cogolin.

« Dans la journée du 17 Août, les Unités Françaises continuent à débarquer ; elles se regroupent autour de COGOLIN et prennent toutes dispositions pour intervenir rapidement dans la bataille malgré les lenteurs résultant d'un transport maritime commercial où les liens organiques sont brisés et où le personnel est séparé de son matériel.

Le 18 Août au soir, la tête de pont s'étend sur 80 kilomètres de front et 25 kilomètres de profondeur. [...]

L'ennemi n'oppose toujours qu'une résistance mal soudée. Il paraît avoir ramené quelques éléments d'Ouest en Est. Toutefois dans TOULON il dispose d'une garnison résolue, mais les défenses extérieures de la ville sont en voie de réorganisation. »<sup>1134</sup>

Tout en se regroupant, l'armée B avait détaché deux pelotons de TD pour participer à la réduction de l'île de Porquerolles. La force était divisée en deux détachement comprenant chacun un peloton. Débarquant à deux points différents de l'île, ils devaient y réduire les résistances.<sup>1135</sup>

Les opérations s'étaient déroulées plus vite que prévu et devant la faible résistance ennemie, la route de Toulon était ouverte.

## **2 : la prise de Toulon**

La planification initiale prévoyait la prise de Toulon à D + 20 soit le 4 septembre, mais l'évolution favorable de la situation permit au général de Lattre d'envisager une accélération de la manœuvre. La libération de la ville intervint plus tôt que prévu mais au prix de durs combats.

### **La révision des plans**

L'IPS sur l'opération *Dragoon* prévoyait la prise de Toulon selon un calendrier fonction des réactions de l'ennemi.

« 1/ - La manœuvre et le rythme de l'opération contre Toulon seront fonction des réactions de l'ennemi au contact, des renseignements sur les mouvements de ses réserves et de la situation du VI<sup>e</sup> C.A., U.S. »<sup>1136</sup>

---

<sup>1133</sup> Kaminski Alexandre, *Op. Cit.* p 16-17.

<sup>1134</sup> *Rapport Succinct sur ses Opérations de L'armée "B", Op. Cit.* p 2.

<sup>1135</sup> *Headquarters Force 163 Office of the A.C.of S, G-3, Ultra Secret du 5 juillet 1944, Plan pour la Réduction de l'île de Porquerolles, SHD carton 10 P 186.*

<sup>1136</sup> *Instruction Personnelle et Secrete sur l'Operation "Dragoon", Op. Cit.* p 5.

L'attaque serait menée par deux actions combinées : un assaut frontal et un mouvement de débordement.

« L'attaque de TOULON pourra comprendre deux actions combinées :

- l'une frontale sur la direction LA CRAU – LA GARDE
- l'autre constituée par le débordement issus des premières actions dans la région de SOLLIES, et s'élargissant jusqu'à la route SIGNES – CHIBRON – LA BEAUSSET pour aboutir à l'encerclement de TOULON par les hauteurs dominant à l'ouest le ravin de DARDENNES. »<sup>1137</sup>

La situation risquant de devenir moins favorable dans Toulon du fait du renforcement en cours de l'ennemi, le général de Lattre obtint du général Patch l'autorisation d'accélérer la manœuvre.

« Les rapports rendus par les patrouilles, confirmés par l'enseigne de vaisseau Sanguinetti qui a franchi les lignes allemandes, laissent augurer d'un durcissement des capacités de riposte de l'ennemi, qui se livre fébrilement à des travaux de terrassement et de piégeage. Si l'attaque n'a pas lieu brusquement, le front risque de se figer pour de longs mois autour de la Festung. Après une longue et âpre discussion, le général de Lattre de Tassigny parvient à convaincre le général Patch, commandant la 7<sup>e</sup> armée, de donner l'assaut très vite. Les plans américains avaient prévu un investissement plus mesuré, comme au temps de la stratégie de grand style du Siècle des lumières. L'autorisation de Patch s'accompagne d'un crédit de munition d'artillerie indispensable et de la remise à la disposition de l'armée B du CC I du général Sudre. »<sup>1138</sup>

L'autorisation de son supérieur obtenue, il décida de mettre immédiatement en œuvre son plan pour la conquête de Toulon.

« Dans ces conditions le Général Commandant l'Armée "B" décide d'abrégé les délais d'entrée en action des unités de façon à profiter au maximum de la désorganisation momentanée de l'adversaire et à prévenir l'arrivée de renforts ennemis. Tout en montant une action de surprise sur TOULON avec les éléments déjà débarqués des 1<sup>o</sup> D.M.I., 3<sup>o</sup> D.I.A. et 9<sup>o</sup> D.I.C., il pousse rapidement la 1<sup>o</sup> D.B. sur la direction ROQUEBRUSSANNE, SAINT-ZACHARIE aux débouchées de la SAINTE-BEAUNE en mesure d'intervenir soit en direction de MARSEILLE, soit en direction d'AIX. »<sup>1139</sup>

La planification modifiée, l'assaut sur Toulon put commencer.

## La conquête de la ville

L'intention du général de Lattre pour l'attaque sur Toulon était la suivante :

« Relever au plus tôt les éléments de la 3<sup>e</sup> D.I., U.S., sur la ligne atteinte en entreprendre la manœuvre pour TOULON dans les conditions générales prévues par l'I.P.S. No 76/3. OPAN du 6 Aout 1944. »<sup>1140</sup>

L'armée était divisée en trois groupements : un groupement nord (3<sup>ème</sup> DIA, 7<sup>ème</sup> RCA et éléments d'appui et de soutien), un groupement sud (1<sup>ère</sup> DMI, 8<sup>ème</sup> RCA et éléments d'appui et de soutien) et le groupement du Vigier (CC 2, 2<sup>ème</sup> RSA). La mission principale était confiée au groupement sud qui devait, après avoir relevé la 3<sup>ème</sup> DI américaine :

« 2/ - Prendre le contact de l'ennemi et profiter de toute occasion favorable pour mettre la main sur les hauteurs Nord d'HYERES (Mt REDON et MAURETTE),

3/ - Se tenir prêt à s'engager avec tous ses moyens à partir du 20 matin. »<sup>1141</sup>

---

<sup>1137</sup> *Instruction Personnelle et Secrete sur l'Operation "Dragoon", Op. Cit. p 6.*

<sup>1138</sup> Lamarque Philippe, *Op. Cit.*, p 113.

<sup>1139</sup> *Rapport Succinct sur ses Opérations de L'armée "B", Op. Cit. p 2.*

<sup>1140</sup> Armée "B", Etat – Major 3<sup>e</sup> Bureau No 130/3. OPAN, *Ordre General d'operations No 1*, Ultra Secret du 18 Aout 1944, 5 p, p 2, SHD carton 10 P 187.

<sup>1141</sup> *Ordre General d'operations No 1, OP. Cit. p 2.*

Le groupement du Vigier, après regroupement de ses moyens recevait une mission d'éclairage, d'appui et de couverture qui correspondait aux possibilités de ses unités en particulier du 2<sup>ème</sup> RSA, régiment de reconnaissance.

« 2/ - En liaison au Nord avec le VI<sup>e</sup> C.A., U.S. (si possible avec le C.C.1) éclairer et reconnaître sur la direction FORCALQUEIRET, St-ZACHARIE.

3/ Se tenir prêt, éventuellement, à appuyer l'action du Groupement Nord sur la direction MEOUNES, SIGNES, Camp de CHIBRON.

4/ - Être constamment en mesure de couvrir le flanc Nord de l'Armée contre toute action ennemie dirigée de la route nationale No 7 vers le couloir CUERS, SOLLIES. »<sup>1142</sup>

L'action dura sept jours entre son déclenchement, le 19 août, et la libération complète de la ville le 26.

« Dès les premières heures du 19 Août, les mouvements prévus s'exécutent. La 1<sup>o</sup> D.M.I. et un Combat Team de la 9<sup>o</sup> D.I.C. s'orientent sur les lisières est et Nord de TOULON, la 3<sup>o</sup> D.I.A. s'axe sur CUERS – SIGNES dans la massif montagneux Nord de TOULON, la 1<sup>o</sup> D.B. reconnaît et couvre sur la direction de Ste-ZACHARIE. [...]

Le 20 Août, la 1<sup>o</sup> D.M.I. s'empare de MONT RODON dans la matinée puis enlève de haute lutte, avec l'appui de l'artillerie navale, l'Hôtel du GOLF d'HYERES fortement organisé et farouchement défendu.

En dépit des tirs d'artillerie puissants et précis des batteries de SAINT-MANDRIER non neutralisées par l'aviation, la 9<sup>o</sup> D.I.C. progresse au Sud-Ouest de CUERS.

Cependant après une manœuvre rapide et hardie de débordement par SIGNES et CHIBRON, les éléments de la 3<sup>o</sup> D.I.A. s'infiltrèrent dans le terrain difficile des hauteurs de TOULON et atteignent par le ravin de DARDENNES, les lisières Nord de la ville.

Le 21 Août, la 1<sup>o</sup> D.M.I., la 9<sup>o</sup> D.I.C. et le Groupement de LINARES de la 3<sup>o</sup> D.I.A. complètent l'investissement de TOULON, en coupant les itinéraires faisant communiquer la ville avec l'ouest par l'occupation de LE BEAUSSET et de SANARY. [...]

Le 22 Août, la progression des Forces Françaises se poursuit dans tous les secteurs. Elle consolide son dispositif d'encerclement de TOULON et accentue sa progression dans la partie Nord-Ouest de la ville. En même temps, elle s'est emparée des défenses éloignées de MARSEILLE et complète le dispositif d'attaque de la ville.

1<sup>o</sup>. – Autour de TOULON. –

a) – la 1<sup>o</sup> D.M.I. s'est emparé de LA CRAU et du MONT des OISEAUX atteignant en fin de journée LE PRADET et LA GARDE après avoir infligé des pertes sévères à l'ennemi.

b) – la 9<sup>o</sup> D.I.C. nettoyant les hauteurs comprises entre LA PARLEDE et LE COUDON atteint les abords Est de LA VALETTE où elle se heurte à de fortes résistances.

c) – la Groupement de LINARES accentue sa pénétration dans TOULON occupant, outre le FARON, les quartiers St-ROCH et progresse vers la GARE et l'ARSENAL. [...]

Le 23 Août, les opérations d'investissement de TOULON et de MARSEILLE se poursuivent au même rythme accéléré.

a) – la 1<sup>o</sup> D.M.I. a atteint les avancées Est de TOULON après s'être emparé de LA GARDE.

b) – La 9<sup>o</sup> D.I.C. dépasse LA VALETTE et progresse vers TOULON tandis que les Commandos s'emparent brillamment du FARON.

c) – Le Groupement de LINARES accentue sa pénétration dans TOULON et atteint la Préfecture maritime et la Place d'Armes.

d) – La CIOTAT est occupée. [...]

Le 24 Août, les opérations se poursuivent activement à TOULON pour réduire les îlots de résistances [...]

Ces opérations se soldent de la façon suivante :

a) – la 1<sup>o</sup> D.M.I. achevant le nettoyage de la zone côtière au Sud-Ouest d'HYERES s'empare du CAP BRUN et de Ste-MARGUERITE, de Ste-MUSE et du fort de la COLIE NOIRE.

---

<sup>1142</sup> *Idem* p 3.

b) – la 9° D.I.C. enlève l'arsenal maritime et le fort de LAMALGUE et assure définitivement la liaison avec la 1° D.M.I. et le bataillon de choc. [...]

Le 25 Août, toute résistance organisée a cessé dans TOULON où il reste des îlots épars qui sans liaison les uns avec les autres doivent être réduits isolément.

a) – la 1° D.M.I. achève le nettoyage de ses arrières dans les régions du MONT PARADIS et de CARGUEIRANNE.

b) – la 9° D.I.C. s'empare du MOURILLON tandis que dans l'ouest de la ville des opérations sont montées contre les forts MALBOUSQUET et SIX FOURS.

Le 26 Août, la ville est entièrement libérée (sauf la partie Sud des presqu'îles de SICIE et St-MANDRIER). L'occupation de la ville et les opérations ultimes de nettoyage sont confiées à la 9° D.I.C.

La 1° D.M.I. rendue disponible est regroupée dans la région de MEOUNES, NEOULES, BRIGNOLES. [...]

Le 27 Août, la 9° D.I.C. fait son entrée solennelle à TOULON en présence de M. DIETHELM et du Général Commandant l'Armée "B". »<sup>1143</sup>

La prise de Toulon fut rapide et relativement aisée à en croire la lecture du compte-rendu de l'armée. Cependant, les équipages, dont, pour beaucoup, c'était le baptême du feu, durent affronter localement un ennemi déterminé.

### Témoignages de combats

La prise de la Valette par exemple fut âpre et le 5<sup>ème</sup> RCA (CC 2), aussi bien les chars légers que les *Shermans*, eut maille à partir avec un ennemi solidement retranché.

« Comment l'équipage du "Bretagne" (char léger) effectua la reconnaissance de LA VALETTE

Le 22 août 1944, le lieutenant ROULAND, commandant un peloton de chars légers du 5° R.C.A., reçoit l'ordre de reconnaître l'axe LA VALETTE – LA FARLEDE, l'objectif final du groupement auquel il appartenait étant TOULON.

Abondamment fortifié, bien pourvu en canons anti-chars de tous calibre sous abris bétonnés, ce secteur dans lequel plusieurs routes étaient minées, était encore défendu par les batteries côtières de TOULON que l'ennemi avait retournées vers l'intérieur.

Le peloton de chars arrive sans incident à la dernière crête dominant son objectif. Un bon observatoire à 1500 mètres des premières maisons permet d'effectuer le tour d'horizon indispensable, mais chaque tentative du chef de peloton de mettre pied à terre est accueillie par des tirs nourris de mitraillettes servies par des Allemands disséminés dans les vignes. Pour obtenir les renseignements nécessaires, le lieutenant ROULAND décide donc de tenter une première incursion dans le village. Sur son char, le "BEARN", appuyé par le char "BRETAGNE", il se porte en avant jusqu'à 500 mètre de la petite ville. Là, il repère 2 canons anti-chars de 88 dont les servants ne donnent aucun signe de vie, mais la carcasse de l'"AQUITAINE", un des chars qui avaient tenté la veille de forcer le passage témoigne de l'excellence du tir de ceux qui, pour l'instant se montrent si prudents.

Leur observation terminée, les deux véhicules regagnent en hâte le défilement de la dernière crête. Après avoir renseigné les différents équipages, le chef de peloton décide de tenter une descente en force sur le village, préparée par une canonnade violente des canons ennemis repérés et les points suspects.

Le "BRETAGNE" en tête, le peloton de chars débouche du défilement et fonce vers l'objectif. Au même moment, la défense allemande se met en action et, de toutes parts, jaillit un feu nourri de mitrailleuses lourdes et de canons légers. Une batterie allemande de gros calibre entre également en jeu et par un tir ajusté encadre la route et isole le "BRETAGNE" du reste de la patrouille. Quelques instants après, le lieutenant ROULAND, voit le "BRETAGNE" effectuer un fantastique virage et culbuter sur sa droite tandis qu'une de ses chenilles volait en éclats.

Le lendemain, LA VALETTE ayant été définitivement conquise, les équipages du peloton ROULAND ne peuvent que constater les blessures du "BRETAGNE". Criblé d'impacts, un train de roulement fracassé, il gisait complètement retourné dans le fossé de la route.

---

<sup>1143</sup> *Rapport Succinct sur les Opérations de l'armée "B", Op. Cit. p 2 à 5.*

À l'intérieur, rien ne permet, parmi le désordre inextricable des obus et les casiers arrachés, de fixer le sort des membres de l'équipage, disparu ou prisonnier. Cependant, de retour au bivouac, une nouvelle incroyable les accueille : le Chef RAYMOND et les gars du "BRETAGNE" sont de retour avec 150 prisonniers boches.

Que s'était-t-il donc passé ?

Le char renversé, les occupants s'étaient trouvés dans l'obscurité la plus complète, et tous, RAYMOND, le Chef de bord, NANTA, le pilote, DEPERNE, le tireur, AUSINA, l'aide pilote, pensèrent, comme ils l'avouèrent par la suite, que leur dernière heure était arrivée. Le sable des sacs de protection emplissait la bouche des pilotes ; d'une boîte de transfert s'écoulait de l'huile brûlante. Quant à ceux de la tourelle, coincée entre la culasse du canon, à demi assommés par les obus éjectés de leurs alvéoles, ils étaient incapables de se mouvoir.

Ce fut AUSINA qui, le premier, retrouva ses esprits. Tâtonnant à la recherche d'une lampe électrique, il était parvenu à se redresser un peu lorsque son crane heurta le verrou de la trappe d'évacuation située sur le fond du char. Saisir ce verrou, l'ouvrir, ne fut l'affaire que d'une seconde. La trappe était coincée. S'arc-boutant de la tête et des pieds, AUSINA parvint à la faire sauter, puis, se glissant par le trou d'homme, se retrouva à l'extérieur au milieu d'un cercle attentif d'Allemands armés de mitraillettes. Sans se préoccuper d'eux, AUSINA fit aussitôt sortir NANTA, gravement brûlé par les projections d'huile.

Pendant ce temps, RAYMOND et son tireur avaient pu aussi se reprendre. À la lueur du trou d'homme maintenant ouvert, leur situation leur apparut avec toute sa gravité, DEPERNE, la tête en bas, avait les doigts d'une main coincés dans la porte de tourelle. Ne pouvant se dégager, il empêchait le Chef, tassé en boule à côté de lui, de sortir. Tous les deux, très calmes, envisagèrent toutes les solutions possibles. Ce fut DEPERNE qui, le premier, pensa avoir trouvé et qui déclara : "Prenez votre couteau, Chef, et coupez-moi les doigts".

Cela était dit d'une façon si simple que, RAYMOND, Chef de char depuis 1939, deux fois cité pour faits de guerre, et qui, depuis la campagne de TUNISIE s'était lié d'une grande amitié pour son tireur, faillit en connaître sa première défaillance. Il refusa. Cependant DEPERNE avait fouillé dans ses poches, y avait trouvé son couteau et, l'ayant ouvert, entamait froidement la besogne que son co-équipier refusait de faire. Les seuls commentaires qu'il fit, par la suite, au médecin qui soignait ses graves entailles, furent pour regretter d'avoir un couteau si mauvais qu'en arrivant à l'os, la lame ne pouvait mordre.

AUSINA, à l'extérieur, s'était d'abord évanoui ; pour très peu de temps d'ailleurs, car, rassemblant ses forces, et, toujours sous l'oeil attentif des Allemands impassibles, il s'était muni de la barre à mine fixée sur le "Bretagne" et s'attaquait résolument aux ferrailles tordues qui bloquaient le Chef dans sa tourelle. Malgré de nombreuses défaillances physiques, il parvint enfin à le dégager et RAYMOND, émergeant à son tour du char, se trouva entouré d'ennemis. Par gestes, il leur fit comprendre la situation du dernier membre de l'équipage. Un sous-officier allemand, sans se départir de sa surveillance, donna l'ordre à l'un de ses hommes d'aller chercher un cric.

Lorsque DEPERNE sentit le char se soulever, il eut la conviction que cela signifiait la mise en place de la mine traditionnelle par laquelle la route allait se trouver déblayée de la carcasse du char. Il avait mis sa tête entre ses genoux, et se résignait à mourir lorsque qu'un dernier désir de vivre le fit appeler son Chef. RAYMOND entendit ce dernier appel où perçait, pour la première fois, un intense désespoir : "Chef, ne me laisse pas !".

Et la réponse vint, apaisante, magnifique de simplicité : "T'a pas besoin de gueuler. Je suis là."

Les tirs d'artillerie s'étant calmés, les hommes du "BRETAGNE", encadrés par une douzaine d'Allemands, furent conduits dans des grottes souterraines qui dominent LA VALETTE. Près de 150 Allemands s'y trouvaient, beaucoup étaient blessés, tous paraissaient avoir fourni de gros efforts. Le Chef RAYMOND et ses hommes allaient passer 36 heures dans ce refuge. Au matin du 24 Août, un officier allemand vint à lui exposa la situation générale. Les Français victorieux arrivaient de toutes parts. Était-il possible pour éviter un massacre, que RAYMOND et ses hommes assurent la reddition de toute la garnison souterraine ?

Une heure après, les premiers tirailleurs qui pénétrèrent dans LA VALETTE s'entendirent interpeler par un sous-officier français qui leur livrait, sans coup férir, les 150 gardiens de la ville. »<sup>1144</sup>

Pour les unités de chars du 5<sup>ème</sup> RCA, la lutte fut encore plus dure notamment face aux pièces antichars de 88 dont certaines furent prises à l'abordage. Le terrain vallonné ne se prêtait guère aux combats blindés mais les équipages s'adaptèrent et montrèrent une détermination sans faille.

---

<sup>1144</sup> 1<sup>o</sup> Division Blindée, État-Major 5<sup>o</sup> Bureau N°36/5 Bordereau d'Envoi à Monsieur le Général d'Armée Commandant la 1<sup>o</sup> Armée française (E.M. (° Bureau) en date du 25 Octobre 1944, *Récit de guerre par les exécutants : reconnaissance de LA VALETTE (Var) par le char "BRETAGNE"*, 3 p, SHD carton 11 P 197.

« Après une halte à Collobrières, dans le massif des Maures, nous avons gagné la région montagneuse de Solliès-Pont, au nord-est de Toulon. Soutenus sur notre gauche par la Première Division d'Infanterie gaulliste, nous avons commencé à percer les défenses allemandes qui résistaient très honorablement. Le 20 août, nous avons encore avancé de quelque cinquante kilomètres pour rejoindre Toulon. Robert Sauvegrain, premier lieutenant de l'escadron, a alors demandé au capitaine de Pazzis l'honneur d'ouvrir cette première attaque en prenant le peloton de tête. En qualité de militaire de carrière, le privilège lui revenait de droit. Les chars sont partis en file indienne : Sauvegrain d'abord, accompagné de ses quatre blindés, moi et un troisième officier à la suite. Notre plan consistait à nous aligner sur les voies ferrées.

Des coups de feu d'artillerie nous ont accueillis au premier passage à niveau. Situé dans l'axe exact de notre route, un canon antichar a visé le premier d'entre nous. Enfermés dans nos machines, nous suivions la manœuvre sans pouvoir identifier de façon précise ceux qui nous précédaient immédiatement. J'ai juste vu l'un des nôtres qui flambait, sans savoir qu'il s'agissait de Sauvegrain, un deuxième qui tentait de se retrancher en faisant demi-tour (le fameux sous-officier paniqué) et les suivants qui s'arrêtaient. Pazzis donnait l'ordre de continuer quand son char a sauté sur une mine au beau milieu du passage à niveau. Un autre lieutenant du nom de Croise-Pourcelet a basculé dans le fossé et s'est rompu la colonne vertébrale. Ne restait plus en avant que l'officier Schreiber ! Alors que j'avais repéré l'antichar allemand posté à proximité de la petite gare de La Valette-du-Var, un faubourg de Toulon, j'ai demandé à mon pilote de se rapprocher au maximum. Nous avançons, mais pas assez vite, et le canon a eu le temps d'abattre le char qui était dans mon sillon. Le blindé était celui du maréchal des logis Berton, mon sous-officier dont le pilote, Francis Gilet, avait seulement dix-huit ans. J'ai vu rouge. J'ai ordonné à mon tireur de mettre l'antichar dans sa ligne de mire. Impossible. Curieusement bloqué, le circuit de la tourelle refusait de fonctionner.

- On le fait à la main ? a proposé mon gars.

Nous n'avions pas le choix et nous avons donc grimpé avec notre char sur ce fichu canon de 88. Prendre un tel mastodonte à l'abordage, ça n'est pas courant, d'autant qu'il a d'abord fallu éliminer à la mitrailleuse ceux qui l'escortaient. Ensuite, nous avons dû abattre le mur d'une ferme qui faisait barrage. Alors que nous faisons marche arrière pour nous dégager, je me suis aperçu que nous avons perdu la chenille gauche. Il ne restait plus qu'à abandonner le char. Mes quatre hommes et moi nous sommes extraits par la tourelle, mitrailleuse au poing. Son propre char détruit, Pazzis avait réussi à prendre le commandement de celui d'un des sous-officiers. Je marchais derrière lui depuis environ cinq cents mètres, quand il m'apostropha :

- Schreiber, ça suffit comme ça ! À pied, vous prenez trop de risques. Rentrez en arrière et mettez-moi un peu d'ordre dans le peu qu'il reste de l'escadron. Moi, je poursuis la mission.

Pazzis s'est exécuté avec les blindés encore en état de marche, sept chars seulement sur dix-sept.

Nous avons dû marcher longtemps. L'infanterie ne se déployait absolument pas dans ce secteur. Cela signifie que les troupes qui se déplaçaient à pied étaient forcément confondues avec les Allemands.

Nous étions plutôt soulagés d'avoir réussi à atteindre nos lignes sans encombre quand, m'approchant du char de mon sous-officier adjudant-chef Florent, je suis atteint d'une balle dans la main. Une blessure de plus, due à une simple méprise entre hommes d'un même camp, et qui m'a valu de poursuivre un temps cette guerre le poignet bandé. »<sup>1145</sup>

L'action continua pour les chars survivants et la tension était forte au sein des équipages qui, de plus, devaient supporter la chaleur estivale du midi, ne pouvant ouvrir les volets pilotes et chargeur étant en dispositions de combat.

« *Le Rochefort* et le *Rocroi* ont sauté sur des mines et déchenillé. Telle une fourmière désemparée, le reste de l'escadron navigue entre les oliviers. Le *Paris*, char de commandement, est immobilisé et le capitaine doit emprunter le char le plus proche équipé d'un ensemble radio émetteur-récepteur, c'est le *Vesoul*. Schreiber veut monter sur le *Rouen* pour reprendre le commandement de son peloton : il pose les mains sur, le plat-bord quand Florent, le chef de char, se retournant, le prend pour un Panzer-Grenadier et lui colle à bout portant une balle de Colt dans la main... Exit un deuxième chef de peloton. *Le Poitiers* s'est renversé en enfilant la voie ferrée : le lieutenant Croizé est gravement atteint aux cervicales...

Le capitaine regroupe son monde. Tout cela a duré combien de temps ? Impossible de le dire. Il fait une chaleur épouvantable à l'intérieur des chars. Nous sommes en eau. Voilà maintenant plusieurs heures que nous sommes volets fermés : il doit faire aux environs de 60° sous l'acier, et l'émotion ressentie n'est certes pas de nature à assécher les transpirations ni rafraîchir les gosiers... Nos tenues sont trempées et alourdies. Mais les consignes sont formelles : pas question de se mettre torse ou jambes nues, gare aux brûlures !

---

<sup>1145</sup> Servan-Schreiber Jean-Claude, *Tête haute Souvenirs*, Pygmalion, Paris, 2010, 175 p, p 108 à 111.

L'artillerie adverse nous matraque sans interruption. Nous sommes facilement repérables sous les frères oliviers dont nous recherchons candidement l'abri ! La vision du *Strasbourg* en feu et les nouvelles perçues à la radio nous ont fortement ébranlés et personne ne dit mot dans l'équipage. Ce que j'aperçois alors sur ma droite me saisit de stupeur : un char voisin tire avec sa mitrailleuse de capot sur un groupe de soldats allemands accourant pour se rendre, les mains en l'air. Je les vois tomber l'un après l'autre et je peux distinguer dans le regard de l'un d'eux l'étonnement et l'effroi. C'étaient des Polonais, nous l'apprendrons par la suite, qui sachant se trouver en face de Français, venaient mettre un terme à leur douloureuse et tragique situation...

Ça tombe toujours dru autour de nous, et je distingue dans mon périscope les collines derrière lesquelles les batteries ennemies s'en donnent à cœur joie. Elles disposent d'observatoires magnifiques et notre propre artillerie ne peut intervenir. Enfin le regroupement est effectué. Le sous-lieutenant Destremau revient d'une reconnaissance sur La Valette avec ses légers et propose au capitaine d'y retourner devant nous. L'ordre de marche est le suivant : derrière les légers, Florent, sur le *Rouen*, partira en tête de l'escadron, suivi du peloton Le Corre. Le reste du deuxième peloton, *Saumur*, *Saint-Malo*, *Soissons*, fermera la marche. Le mouvement nous remet en selle. Enfin l'action !

Comme nous rejoignons la route, le *Soissons* me passe devant, contrairement aux ordres. Je suis furieux. Nous voici en queue de colonne, cible privilégiée pour les P.A.K. Je roule donc derrière lui et bientôt nous sommes en pleine vitesse quand, brusquement, je le vois littéralement décoller de terre sous l'effet d'un coup qui lui arrache une chenille. Je passe à sa hauteur trop vite pour voir sortir l'équipage. S'il n'avait pas pris ma place... Je suis maintenant le *Saumur* et vois son câble de remorque coupé par un perforant. Ouf ! il est passé près...

Le fracas est à son comble : les obus adverses, nos propres départs, les moteurs lancés à plein régime, le martèlement des chenilles, tout cela est assourdissant. Il y a encore vingt-quatre heures, nous n'avions pas vu le feu : nous sommes servis ! Nous tirons dès que nous pouvons distinguer un objectif. Fernand détruit en pleine course une batterie tractée par de malheureux chevaux affolés. La poussière dégagée par la course l'a rendue facilement repérable : Nous retrouvons nos mécanismes tant de fois exercés en Afrique du Nord. On arrête, on tire, on repart, la synchronisation marche à plein entre les membres d'équipage.

Et les légers, devant, qui en sont à leur troisième parcours ! Quel cran, eux qui n'ont qu'un faible blindage et un armement dérisoire... Ce sont vraiment eux les héros de cette journée, mais ils ont eu de la casse ! Peu avant La Valette, un engin chenillé ennemi est en feu et barre la route. Victime des légers, probablement. Nous passons à côté et nous nous engageons dans la ligne droite bordée de platanes, qui mène à La Valette.

Les volets de la ville sont clos. Nous pénétrons dans les petites ruelles dans une atmosphère de mort. Le *Saumur*, transmission hors d'usage, ne peut négocier un virage à angle droit et s'enfonce dans une boulangerie... Robuchon recule et Lebouvier ouvre son écoutille et sort le buste pour dégager les gravats du périscope de son pilote, quand le tireur Larroze, alerté par des tirs d'armes automatiques, tourne brusquement sa tourelle dans leur direction. Le canon coince Lebouvier et lui casse trois côtes... Lebouvier continuera le combat. Nous traversons La Valette et en ressortons par la route de Toulon, puis nous nous engageons sans coup férir sur la corniche du Faron. Les ordres sont de contourner Toulon par le nord et rejoindre la 3e D.I.A. qui attaque la ville par le nord-est. »<sup>1146</sup>

Les combats pour Toulon furent malgré tout durs en dépit d'une impression générale de facilité pour la prise de la ville due à la rapidité de la manœuvre. Rapidité augmenté par la simultanéité car alors que s'amorçaient la manœuvre pour l'assaut sur Toulon, le général de Lattre lançaient déjà des éléments vers Marseille.

### **3 : la libération de Marseille**

Menée presque en parallèle avec la conquête de Toulon, la libération de Marseille nécessita une modification des plans initiaux du fait d'une évolution particulièrement favorable de la situation. Elle se déroula relativement rapidement grâce à l'action énergique de la 3<sup>ème</sup> DIA, et les unités blindées s'illustrèrent par leur courage et leurs savoir-faire.

### **La modification des plans initiaux**

---

<sup>1146</sup> de Boisboissel Alain, *Op. Cit* p 42 à 45.

L'Instruction Personnelle et Secrète sur l'Opération "Dragoon" prévoyait la conquête successive des deux grands ports sur la côte méditerranéenne française.

« V – IDEE DE MANOEUVRE GENERALE –

1/ Agissant sur la direction generale CAVALAIRE, LE BEAUSSET, AVIGNON et partant de la tete de pont creee par le VIeme C.A.US, s'emparer de TOULON.

Conquerir ensuite MARSEILLE.

Puis, marcher sur le RHONE d'AVIGNON et les debouches nord de ma DURANCE, en vue d'exploiter sur les directions de LYON et de VICHY. »<sup>1147</sup>

Le débarquement et son exploitation s'étant déroulé plus facilement que prévu, le général de Lattre profita de la situation particulièrement favorable pour lancer des unités à la conquête simultanée de TOULON et de Marseille.

« Le 18, le premier échelon de l'Armée Française est à peine aux deux tiers débarqué ; il manque encore plus d'une Division, beaucoup de canons, beaucoup de véhicules et de matériel. Cependant que le Corps d'Armée américain conquiert facilement sa tête de pont, le Général de LATTRE décide de brusquer la bataille et de s'élancer sans attendre sur TOULON. L'ennemi est en effet surpris en flagrant délit de manœuvre : il ne faut pas lui laisser le temps de se ressaisir ni d'amener des réserves stratégiques.

Sans attendre le reste de ses forces, il engage celles qui sont débarquées vers le but assigné par la mission TOULON puis MARSEILLE. [..]

Cependant, malgré la faiblesse des effectifs engagés, le Général de LATTRE engage la bataille de MARSEILLE sans attendre l'achèvement de celle de TOULON. Le 21, nos blindés et nos tirailleurs marocains atteignent déjà AUBAGNE et entreprennent le débordement de MARSEILLE par le Nord ; une poussée en flèche les amène, deux jours après, au cœur même de la ville. Là aussi une lutte opiniâtre s'engage qui durera plusieurs jours. »<sup>1148</sup>

Cette décision ne fut cependant pas si facile à prendre. Le général de Lattre mesura bien les risques encourus avant de lancer ses troupes dans ces assauts simultanés. Mais les avantages l'emportèrent sur les inconvénients et la conquête de Marseille fut lancée selon une manœuvre au tempo identique à l'assaut sur Toulon : une manœuvre en trois temps.

« « Toulon, puis Marseille... » Les plans initiaux n'avaient jamais envisagé que la conquête successive des deux grands ports. La faiblesse relative des effectifs débarqués ainsi que la nécessité de s'assurer à coup sûr, dans le minimum de temps et de toute façon avant l'automne, la possession d'une première grande base d'opérations avaient imposé cette succession dans l'effort. Elles m'avaient conduit, on l'a vu, à concentrer au départ tous mes moyens disponibles - d'ailleurs numériquement restreints - contre Toulon, en prévoyant toutefois un éclairage et une couverture en direction de Marseille.

Mais, dès la soirée du 19 août, cette mission se trouve amorcée avec un tel succès qu'il faut bien se demander si nous ne sommes pas en face d'une de ces « occasions favorables » dont j'ai prôné l'« exploitation hardie ». Les Spahis de Bonjour sont aux approches du carrefour du Camp sur la grand-route entre Toulon et Marseille, sensiblement à mi-chemin entre les deux villes... C'est plus qu'une occasion : une tentation.

Monsabert brûle d'y succomber et me presse de le laisser marcher immédiatement sur l'objectif n° 2. Mais l'objectif n° 1 garde sa priorité absolue et il ne saurait être question de distraire aucune des unités qui lui sont consacrées. Le commandant de la 3<sup>e</sup> D. I. A. ne peut donc disposer que du premier échelon de sa division, amputé du sous-groupe Linarès, et des trois groupements de Tabors Marocains qui commencent à débarquer. Même en le renforçant, ainsi que je le fais après ma conférence de Saint-Tropez avec le général Patch, du *Combat Command* Sudre, c'est peu pour affronter Marseille.

Car Marseille n'est pas qu'une immense ville aux longs faubourgs. Elle est devenue un véritable camp, inséré, comme Toulon, dans un double système défensif. Sur chacune des quatre grandes routes qui y entrent, des positions de verrous ont été établies par les Allemands qui ont su donner le maximum de valeur à leurs fortifications de campagne et à leurs ouvrages bétonnés en tirant le meilleur parti des moindres obstacles tels que carrières, mines, usines, clôtures, etc. Ces puissants barrages bloquent la route d'Aix à sa jonction avec celle de Salon (éperon du Fouresta), celle de Saint-Raphaël à La Pomme, Cadolive et Peypin, celle de Toulon à Aubagne, celle enfin du littoral

<sup>1147</sup> *Instruction Personnelle et Secrète sur l'Opération "Dragoon", Op. Cit. p 4.*

<sup>1148</sup> *La Ière Armée Française de la Provence au Rhin, au Danube et à l'Autriche, Op. Cit. p 2.*



à Carpiagne et au col de Gineste. Derrière ces « bouchons », dans la ville même, de part et d'autre de l'axe Canebière-Vieux Port que commande le fort Saint-Nicolas, ce ne sont que blocs et casemates, articulés autour de deux réduits principaux les installations du port au nord, la colline de Notre-Dame de la Garde au sud.

L'ensemble de ces positions, que soutiennent 150 à 200 canons allant du 75 au 220, est occupé par une garnison renforcée, puisqu'aux effectifs permanents, fournis en majeure partie par la *Kriegsmarine*, sont venues se rallier la presque totalité de la 244<sup>e</sup> Infanterie Division ainsi que des unités isolées de quatre autres I. D. mises à mal lors du débarquement.

Vraiment on n'a pas le droit de se lancer à l'aventure contre un pareil obstacle... Mais on n'a pas le droit non plus de stopper net un élan prometteur. Par-dessus tout, il importe de ne laisser à l'ennemi aucun répit, aucune possibilité d'initiative qui lui permettraient de se ressaisir et, notamment, d'envoyer vers Toulon des renforts provenant de la région de Marseille.

C'est pourquoi, tout bien pesé, je prescris à Monsabert dans la nuit du 19 août de pousser avec la dernière vigueur sa manœuvre enveloppante contre Toulon mais aussi de marcher dès le 20 sur Aubagne, clef de voûte de la défense extérieure de Marseille.

S'adressant à un chef de cette trempe et à des troupes enivrées par l'émoi du débarquement, cet ordre équivalait à l'ouverture d'une écluse. L'action qui va allumer une seconde bataille à l'autre bout de la Provence se trouve automatiquement déclenchée. A partir du 21 août, les premiers éléments débarqués de l'Armée française livreront donc dans le même moment, sur un front de 80 kilomètres, les deux batailles pour les deux grands ports.

Ici comme là, l'opération se déroulera en trois temps : celui de l'investissement, celui du resserrement et celui de l'assaut. Toutefois, le fait que les défenses extérieures de la ville forment non point une ligne continue mais une série de « môles », barrant les axes routiers principaux et laissant place à de profondes infiltrations, imprimera à la lutte un caractère moins méthodique qu'à Toulon, et les diverses phases de la progression, tout en restant fort visibles, n'auront pas la même vigueur systématique. »<sup>1149</sup>

Les ordres ayant été modifiés, l'action fut lancée en conséquence.

## **Le déroulement des opérations**

Dès le 19 août, la 3<sup>ème</sup> DIA commença son mouvement en direction de Marseille via Aubagne.

Après la relève des escadrons du 7<sup>ème</sup> RCA et du 3<sup>ème</sup> spahis qui achevaient l'investissement de Toulon, le CC 1 fonça sur Marseille dès le 20 août. Il dépassa la cuvette de Cuges-les-Pins et força le col de l'Ange.

Le 21 août, pour faire sauter le bouchon d'Aubagne, une charge du CC 1 et du 3<sup>ème</sup> zouave ouvrit une brèche au nord-ouest du dispositif. Les forces d'Aubagne bloquèrent l'avancée mais l'ennemi était fixé et ne pouvait s'opposer au débordement par le nord du 2<sup>ème</sup> GTM.

Le 22 août, le CC 1 reçut l'ordre de foncer sur Marseille. La route étant minée il emprunta des chemins parallèles plus étroits. Cela ralentit la progression mais moins que s'il avait fallu déminer.

Ce jour même, la 1<sup>ère</sup> DB, en partie reconstituée reçut l'ordre d'appuyer la 3<sup>ème</sup> DIA dans sa conquête de Marseille.

« I – EMPLOI DE LA 1<sup>o</sup> D.B.

A. – Le général du VIGIER prendra à partir du 23 Août 0 heure, le commandement direct de tous les éléments de la 1<sup>ère</sup> D.B. et du 2<sup>ème</sup> R.S.A. à l'exception de ceux qui sont engagés devant TOULON (1)

Ces derniers seront remis à sa disposition aussitôt que possible, sur ordre de l'Armée.

B. – articulé dans la zone AUBAGNE, MARSEILLE, LA POMME, SAINT ZACHARIE, le groupement du VIGIER a pour mission :

1/ - d'appuyer l'action en cours de la 3<sup>ème</sup> D.I.A. sur MARSEILLE en n'engageant dans la ville elle-même que les moyens strictement nécessaires (ordre de détail ont été donné directement par le général Commandant l'Armée)

---

<sup>1149</sup> de Lattre de Tassigny Jean, (maréchal), *Histoire de la première armée française, Op. Cit. p 107 à 109.*

2/ - de couvrir au plus tôt, l'Armée sur le RHONE d'ARLES, de TARASCON, et d'AVIGNON en agissant sur les deux directions :

- AIX – ORGON – AVIGNON

- MARSEILLE - SALON – ARLES – TARASCON

en liaison à droite avec le VIème C.A.U.S. (3ème D.I.U.S)

(1) – Détachement BEAUFORT – I escadron du 2ème R.S.A. »<sup>1150</sup>

Le 23 août, les chars de la 1<sup>ère</sup> DB étaient postés au nord-est de Marseille en mesure d'agir soit vers le nord pour faire face à la 11<sup>ème</sup> Pz Div, soit vers Marseille. Le général du Vigier ayant compris l'intention du général de Lattre avait devancé les ordres. Les opérations d'investissement des deux villes se poursuivaient.

« e) dans la région de MARSEILLE, la 3<sup>o</sup> D.I.A. dépassant AUBAGNE atteint les environs de LA VALENTINE tandis que le Combat Command N° 1 éclaire<sup>1151</sup> en direction de LA POMME et les CAILLOLS. [...]

Le 24 août, les opérations se poursuivent activement à TOULON pour réduire les îlots de résistances et à MARSEILLE pour investir complètement la ville, malgré la défense acharnée allemande.

Ces opérations se soldent de la façon suivante : [...]

c) – la 3<sup>o</sup> D.I.A. avec l'aide des Goums et du C.C. entre dans MARSEILLE, occupe la SEIGNEURIE, LE ROUET, LA MOUTTE et enlève dans les faubourgs Nord, SEPTÈME, les VALLONS et les CAILLOLS.

d) – la 1<sup>o</sup> D.B. achève la relève de la 3<sup>o</sup> D.I.U.S. dans la région de SALON, MIRAMAS et occupe ARLES, TARASCON et pousse en directions d'AVIGNON. »<sup>1152</sup>

Les 25 et 26 août, tandis que la garnison de Toulon offrait quelques résistances sporadiques avant de se rendre, la 3<sup>ème</sup> DIA, aidée du CC 1 poursuivait l'investissement méthodique de Marseille. Parallèlement la 1<sup>ère</sup> DB marchait toujours vers le nord atteignant Avignon.

Le 27 août, l'armée allemande tenait toujours des forts sur la côte. La réduction de ces différents bastions incombait aux fantassins, renforcés d'éléments du CC 1 saupoudrés pour protéger la progression des fantassins.

« Le 28 août, la garnison allemande de MARSEILLE se rend dans la matinée, le Général commandant la défense de MARSEILLE se constitue prisonnier avec la totalité des défenseurs qui s'élevait à plus de 10.000 hommes et de nombreux officiers.

Au même moment, l'Amiral Commandant la Place de TOULON et du Front de mer, de la RIVIERA, réfugié dans la défense de St-MANDRIER, avec 2.000 hommes d'élite et tout son ETAT-MAJOR, se rend au Général MAGNAN.

Ainsi, à D + 13, après sept jours d'opérations, il ne reste plus dans le secteur de l'Armée "B" un Allemand qui ne soit mort ou captif.

L'audace et la vitesse de la manœuvre ont surpris l'adversaire. L'ardeur et l'habileté des troupes ont surmonté les résistances les plus farouches. »<sup>1153</sup>

Face à ces résistances les équipages se montrèrent héroïques, allant jusqu'au sacrifice suprême. Cependant les pertes furent minorées grâce à leur savoir-faire tactiques et techniques. Ils restituèrent les gestes appris lors de l'entraînement en Afrique du nord.

## Récits de combats

---

<sup>1150</sup> Armée Française du Sud, État-Major, 3<sup>ème</sup> Bureau, n° 180/3 - OPAN., ultra secret du 22 août 1944, *Directive d'Orientation N° 1 pour le Développement Ulérieur des Opérations*, SHD carton 10 P 154.

<sup>1151</sup> Éclairer n'est pas une mission de CC mais une mission pour les unités de reconnaissance.

<sup>1152</sup> *Rapport Succinct sur les Opérations de l'armée "B"*, Op. Cit. p 4.

<sup>1153</sup> *Idem* p 6.

Comme toujours, ce furent les unités de reconnaissance qui entrèrent les premières au contact de l'ennemi, en l'occurrence le 3<sup>ème</sup> escadron du 5<sup>ème</sup> RCA qui était l'unité de reconnaissance du CC 1.

« Puis le peloton BELLEFON, doublant les spahis à *Cuges-les-Pins*, file sur *Aubagne*. Le col de *l'Ange* tombe, mais dans la descente sur la plaine, deux blockaus barrent la route. Le M.-d.-L. chef PICARD, avisé et prudent, parvient à proximité de ces blockaus sans être vu de l'ennemi. Le capitaine monte rapidement une action de force, car il n'y a pas de débordement possible, un tir de mortier fait réfléchir l'ennemi, et qui ne se souvient du sous-lieutenant SCHMITT, partant avec LESCORNET et un « bazooka » pour attaquer le blockaus. L'effet est immédiat, deux coups suffisent et l'ennemi s'enfuit, la route est libre, et nous fonçons sur *Aubagne*. Pas longtemps d'ailleurs, car après avoir dépassé le terrain d'aviation, le peloton BELLEFON tombe sur une résistance importante et est obligé de se replier. Il cède la main au groupement LÉTANG qui attaquera le lendemain sur *Aubagne*.

Dans le même temps, le peloton BREMON remontant par la route Sud, est arrêté à quelques kilomètres d'*Aubagne* par un tir d'artillerie très violent. Le M.-d.-L. PLANZOL est très grièvement blessé par éclats d'obus. Il mourra quelques heures plus tard à l'hôpital de *Gemenos* où le « Capitaine » a établi son P. C. PLANZOL est le premier mort de l'escadron, et le capitaine nous réunit tous ce soir-là pour marquer d'une minute de silence, la mort de notre premier camarade.

Les issues d'*Aubagne* sont donc solidement tenues. Il va falloir rompre les défenses ennemies avant de reprendre notre course.

Tandis que le peloton BELLEFON entre dans la composition du groupement LAPRADE qui part en direction du Nord-Ouest vers *La Pomme*, le peloton SCHMITT reconnaît le lendemain *Aubagne*. Ce fut l'une des bagarres les plus dures de l'escadron.

Prenant la route *Gemenos-Aubagne*, le peloton SCHMITT force l'entrée Est de la ville et engage un dur combat contre un ennemi décidé à résister ferme. Les brigadiers-chefs LARHANTEC et VILATTE attaquent à la grenade une arme anti-char, VIALE et RODRIGUEZ Aurélio sont blessés ; plus de cinquante prisonniers sont faits à la kommandantur par le P.C. du Capitaine. Puis le peloton SCHMITT, déchaîné, part en direction de *Marseille* ; mais il est rapidement arrêté à la sortie Ouest d'*Aubagne*. Les boches son partout, dans les arbres, les fossés ; MANSOUR et MARTINEZ Diego sont tués, le sous-lieutenant SCHMITT lui-même est grièvement blessé par un « sniper ». Le capitaine prend lui-même le commandement du peloton qui est fortement secoué. On arrête l'opération et l'escadron rejoint *Gemenos* pour la nuit.

Pas plus de succès le lendemain l'artillerie boche tire juste ; le Half-Track de commandement du capitaine, et l'AM *Wagram* du chef MEUNIER sont endommagés. MAAMAR BEN CHEIK, la célèbre ordonnance indigène du capitaine, est blessé.

Une manœuvre hardie est alors décidée par le capitaine ANDRÉ. Le peloton BREMON prend une petite route non gardée, passe par les *Camoins*, prend la *Valentine* sans coup férir, et parvient en vue de *Marseille*. Il est alors arrêté par ordre. Le 24, le peloton BREMON et le peloton SCHMITT, commandé maintenant par le sous-lieutenant MAURICE revenu à l'escadron, pénètrent dans *Marseille*, précédant le P. C. de l'escadron.

Le combat de rues fait rage, le cavalier BENIELLI est grièvement blessé, il sera amputé le lendemain.

Le lendemain 25, *Marseille* tient toujours, la manœuvre pour *Notre-Dame de la Garde* commence. Le capitaine et le père DE FENOYL, aumônier du CCI, passant par de petites rues non défendues, parviennent les premiers au sommet de la colline sans rencontrer un seul allemand, alors que tous les itinéraires importants sont solidement tenus. *Marseille* est tombé et l'escadron a pris une part importante à la conquête de cet objectif si important.

Pendant 3 jours, jusqu'au 27, l'escadron se repose à *Marseille* et s'y livre aux joies de la victoire et des marseillaises. »<sup>1154</sup>

Pour les chars, les combats furent également violents aussi bien pour prendre *Aubagne* que pour l'investissement de *Marseille* où l'étroitesse des rues ne permettait pas la manœuvre.

« Cinq jours pour atteindre les portes de *Marseille* dont la libération était prévue, d'après les plans du Haut-Commandement, pour le quarante-cinquième jour après le débarquement... Le 2<sup>me</sup> Cuirassiers qui s'attendait à une résistance acharnée, semblable à celle rencontrée par nos alliés, les premières semaines de la bataille de Normandie, a été le premier surpris de l'allure rapide des opérations. Mais on s'habitue très vite au succès : parvenu à quelques 23 km de la grande cité phocéenne, sûr de sa force, toujours frais et dispos en dépit des longues étapes auxquelles il a fait face depuis la nuit du 15 Août, le Régiment considère d'ores et déjà que la ville lui appartient.

---

<sup>1154</sup> Anonyme, *Servir d'amictié*, Imprimerie ROLAND, Saumur, 1946, 102 p, p 42 à 44.

23 kilomètres... Un tramway relie Marseille à Gemenos, où le P.C. du Colonel et les 3<sup>me</sup> et 4<sup>me</sup> Escadrons ont passé la nuit...

« Vous verriez Notre-Dame de la Garde sans cette « montagne », disent aux Cuirassiers les habitants...

23 kilomètres, c'est si peu à côté des centaines déjà parcourus !...

La situation a pourtant manifestement évolué. Le 2<sup>me</sup> Escadron est toujours stoppé devant Aubagne, sur la Nationale 8 : c'est la première fois que les Sherman se heurtent à une résistance qu'ils ne parviennent pas à surmonter... N'est-il pas normal d'ailleurs que l'ennemi défende avec acharnement un objectif de cette importance ?

Parvenus au P.C. du Régiment le 21 Août à 7 heures, les ordres pour la journée prévoient le débordement d'Aubagne par le Nord-Est et le Nord par un groupement aux ordres du Colonel comprenant les 3<sup>me</sup> et 4<sup>me</sup> Escadrons, la compagnie Tardy du 3<sup>me</sup> Zouaves et une batterie d'artillerie, tandis que le Groupement Letang dont fait partie le 2<sup>me</sup> Escadron, continuera à pousser vers la ville le long de la Nationale 8.

Gardant en réserve le 4<sup>me</sup> Escadron et une section de Zouaves, le Colonel lance aussitôt le Capitaine de Boisredon avec les pelotons Avenati et Mousnier et deux sections de Zouaves, par le petit chemin qui, partant de la Nationale 96 au Nord de Gemenos, se dirige vers la partie Nord de l'objectif. Le peloton Mouty, du 3<sup>me</sup> Escadron, a l'ordre de suivre la Nationale 96 jusqu'au carrefour du Pont de l'Etoile, puis de se rabattre sur Aubagne par les Boyers.

L'opération se révèle aussitôt ardue. C'est tout d'abord le silence complet de la part du peloton Monty que l'on sait seulement avoir dépassé le Pont de l'Etoile. Quant au détachement de Boisredon, il essuie des feux anti-chars violents dès son débouché de Gemenos. Sherman et Zouaves n'en progressent pas moins, manœuvrant avec méthode et précision.

Installé à proximité du carrefour de la Nationale 96 et du chemin Marchal-Aubagne, son axe d'attaque, le Capitaine de Boisredon suit pas à pas ses unités, les poussant alternativement en avant comme les pièces d'un jeu d'échecs. La radio retentit d'ordres brefs :

« Avenati, halte ! Feu sur le boqueteau à droite ! »

« Mousnier, en avant ! Feu sur la croupe boisée à droite des églises ! »

Des éclairs... de la fumée... la terre vole dans le lointain... Une arme anti-char a été repéré sur la colline des églises : un énorme nuage de fumée se répand tout autour de sa position. On voit parfaitement à la lunette des Sherman le mouvement des boches... Puis, faisant un large bond les obus éclatent le long d'une lisière de bois...

« Mousnier, en avant ! »

Quelques centaines de mètres sont de nouveau franchis.

Désormais un mouvement délicat pour les chars : une voie ferrée barre tout le terrain de combat, voie ferrée en remblai impossible à franchir en dehors du passage en-dessous dans lequel s'engage la route. Quel magnifique point de réglage pour les armes anti-chars ennemies et en particulier pour le canon de 88 déjà contrebattu à la lisière du bois qui fait face au défilé ! C'est le moment de demander aux Zouaves de précéder les Sherman qui les couvriront de toute la puissance de leurs canons...

Les Sections Lorient et Bisbal se déploient, avancent... Les silhouettes dispersées dans les champs s'amenuisent, se transforment en de tout petits points, disparaissent...

Recrudescence des tirs ennemis... Riposte brutale des Sherman, puis, progressivement calme relatif, certes, que ponctuent toujours des coups de canon...

Depuis combien de temps ont débouché les Zouaves ? Où en sont-ils ? On consulte le cadran de sa montre, s'étonnant du court trajet des aiguilles alors qu'on attend depuis toute une éternité... L'infanterie est certainement sur l'objectif... D'ailleurs, il est désormais impossible de tirer sans courir le risque de l'atteindre... Allons ! C'est notre tour... Le casque du chef de char disparaît dans la tourelle. Son doigt se tend vers le poussoir du poste de T.S.F. Puis c'est le micro que sa main approche de la bouche. Un dernier coup d'œil à la lunette vers le point lointain d'où tirait le « 88 » puis l'ordre au conducteur :

« En avant ! A droite tout de suite après le pont ! Fonce ! ... » Les dés sont jetés...

Secondes interminables... Le moteur tourne à plein régime... Une petite montée... instant critique... On passe !... On est passé ! ....

Le deuxième char démarre à son tour... Il passe lui aussi... L'ennemi n'a pas tiré... et pour cause... Nos braves Zouaves ont trouvé à la lisière du bois la pièce intacte mais ses servants déjà foudroyés par le tir des Sherman....

L'opération se poursuit à un rythme accéléré... Une portion de route toute droite... beaucoup trop droite... La manœuvre est heureusement possible grâce au remblai de son côté gauche et quelques maisons... Tout à coup des fantassins ennemis à droite, dans les broussailles ... A la mitrailleuse ! ... Courtes rafales... des corps étendus...

Désormais les maisons se resserrent, se transforment en rue... une plaque mutilée... Aubagne... c'est Aubagne !... Un petit pont... à peine le temps de songer aux mines qu'il est déjà traversé... Les Sherman se répandent deux par deux dans la petite ville dont les cloches sonnent à toute volée ...

Tandis que la radio annonce les succès du détachement de Boisredon, des nouvelles beaucoup moins favorables hélas ! parviennent au P.C. du Colonel, du peloton Mouty : un char détruit, le « Paris », des blessés et des tués dont l'Adjudant-Chef Mouty lui-même, disent les premiers renseignements. Puis viennent quelques précisions : on apprend comment le peloton parvenu aux Boyer a été accueilli par des tirs d'armes anti-chars dès le débouché de ce village. Rallié par l'Adjudant Bourguignon à la mort de son chef, il en tient les sorties Sud face à Aubagne et à des éléments ennemis fortement organisés au lieu-dit l'Evêché. »<sup>1155</sup>

À Marseille, la prise de notre Dame de la garde ne put se faire qu'au prix de nombreux sacrifices, les chars ne pouvant déborder du fait de l'étroitesse des rues et devant mener un assaut frontal.

« Il est 8 heures<sup>1156</sup>.

Le 2<sup>ème</sup> Escadron, Escadron Fougère, est rassemblé cours Pierre-Puget ! Que de sensations fortes depuis hier ! Cette atmosphère de guêpier du boulevard Longchamp... ce départ nocturne de Marseille à travers des rues pleines de menace... ce retour, ce matin, salué par les folles acclamations des populations de la banlieue Est...

Et maintenant il s'agit d'appuyer le Bataillon Martel du 7<sup>ème</sup> R.T.A., chargé de l'enlèvement de la colline de Notre-Dame-de-la-Garde. Un coup d'œil sur le décor de l'acte qui va se jouer. Il est affreux... rues étroites, pentes impressionnantes, tournants en épingle à cheveux... En un mot, terrain d'embuscades, terrain de corps à corps, opposant à nos Sherman des difficultés qui semblent insurmontables. Bien des atouts par contre entre les mains de l'ennemi...

Mais y a-t-il un avantage matériel qui puisse contrebalancer l'énorme supériorité de moral d'une Armée déjà victorieuse ?

Et puis, dans tout l'azur du ciel d'Août, la "Bonne Mère" attend. La liaison est prise avec le 7<sup>ème</sup> Tirailleurs. Le peloton Moine appuiera la progression de l'Infanterie, à gauche, par la rue Breteuil. Le peloton Laporte agira à droite, en essayant de déborder l'objectif par l'Ouest. Les moteurs sont en marche, les équipages, à leurs postes.

Il est 9 heures ; on part.

Les Sherman de Laporte s'engouffrent dans le boulevard de la Corderie. Fracas de chenilles sur le macadam, puis grondement des 75 ; c'est une arme anti-char boche qui vient d'être réduite. Mais comme c'est commode de faire la guerre au milieu de toute une population qui veut suivre le déroulement du combat !

Voilà le boulevard Tellene ! C'est le moment d'obliquer à gauche pour monter vers Notre-Dame.

Malheur ! Impossible de passer ! La pente est trop forte, les tournants, trop serrés dans une rue étroite.

Que faire ? Il faut se résoudre à une attaque frontale par le boulevard Gazzino, puisque tout débordement est impossible.

La radio transmet : "Demi-tour !"

C'est de nouveau le cours Pierre-Puget !

"En avant, à droite !"

Le "Jeanne d'Arc" est en tête, suivi du "Jourdan" : c'est le groupe commandé par le Maréchal-des-Logis-Chef Loiliot.

Puis viennent le "Joffre", char du Lieutenant Laporte, le "Jean Bart", le "Joubert".

Monteront ils ? Cette pente est si raide ! Le "Joubert" peine, s'arrête, recule... le conducteur n'est plus maître de son engin... fracas de vitres brisées... le char vient d'enfoncer la devanture d'un magasin. Il est immobilisé, une poulie folle rompue... Ses camarades continuent à travers un déluge de feu. Le crépitement des rafales d'armes automatiques, entremêlé de sifflements d'obus anti-chars, se répand dans les rues ; son écho retentit, se perd au loin.

Les chars avancent cependant, implacables ; leur feu puissant et précis domine celui de l'ennemi.

Le "Jeanne d'Arc" est déjà tout près de la basilique, à côté des ascenseurs ; il est soutenu.

Les lance-flammes, les bazookas, les grenades incendiaires, viennent d'entrer en jeu.

Le Lieutenant Laporte s'est arrêté sur la petite place, au bout du boulevard Gazzino. Avec le "Joffre" et le "Jean Bart", il doit faire face, aussi bien en avant, vers Notre-Dame-de-la-Garde pour aider, par son feu, le groupe Loiliot, que vers l'arrière, en direction du boulevard Tellène ; le boche est partout.

---

<sup>1155</sup> Kaminski Alexandre, *Op. Cit.* p 19-20.

<sup>1156</sup> Le 25 août.

C'est le corps à corps et nous n'avons pas d'Infanterie... les tirailleurs n'ont pas pu suivre... Comment exploiter ce magnifique succès, si près de l'objectif ?

Bruit de chenilles... c'est le "Duguesclin", c'est le capitaine Fougère... il rejoint le Lieutenant Laporte.

Un coup d'œil sur la situation... les tirs ennemis qui viennent de l'Ouest sont bien gênants, d'autant plus que la visibilité est très mauvaise de ce côté... Le "Duguesclin" et le "Joffre" écrasent le mur du jardin de l'évêché, se portent à droite, ils sont désormais mieux placés.

Un véritable bolide enflammé dévale soudain la colline. Il enfonce l'enceinte du jardin, déjà ouverte d'ailleurs et explose à moins de cinq mètres du "Joffre".

C'est le "Jeanne d'Arc".

Lance-flammes ? Grenades incendiaires ? Les deux à la fois sans doute... Peut-être aussi une arme anti-chars...

Le "Jeanne d'Arc" n'est plus qu'une épave fumante. Le Maréchal-des-Logis Keck, Chef de Char, le Cuirassier Guillot, tireur et le Cuirassier Clément, chargeur, viennent de tomber glorieusement au Champ d'Honneur.

Le "Jourdan" monte aussitôt prendre la place du "Jeanne d'Arc", près de la basilique.

Brusquement, explosion... Le char saute sur une mine. Il est immobilisé ? Qu'importe...

Les armes sont intactes : il peut continuer le combat. Il a fort à faire, car le boche s'acharne sur lui, veut l'achever.

Voici que le char semble en flammes... Début d'incendie seulement : la bâche et les paquetages de l'équipage, fixés par des courroies, à l'arrière de l'engin, ont pris feu ; le Maréchal-des-Logis-Chef Loiliot bondit hors de la tourelle, se dresse sur le char, une hache à la main, tranche les attaches qui le lient au brûlot.

Le "Jourdan" est sauvé.

Les mortiers ennemis dressent maintenant un véritable barrage. La riposte des chars devient moins dense... Ils commencent à manquer de munitions.

Le Capitaine Fougère a déjà prévenu le peloton Moine ; il lui a donné l'ordre de venir le rejoindre ; il l'attend.

Que faire cependant sans Infanterie ? Comment nettoyer, comment occuper le terrain conquis ?

Les soutes du "Jourdan" sont vides... Son canon s'est tu...

Le Maréchal-des-Logis Chef Loiliot bout d'impatience : être si près de l'objectif et rester inactif.

Il a renvoyé successivement tous ses hommes à son Capitaine. L'Infanterie arrive-t-elle ? Il veut le savoir. Il est seul à son char ; il observe ; il écoute. Le feu ennemi n'a-t-il pas l'air de se ralentir ?

Soudain, impulsion, décision héroïque... Il jaillit de sa tourelle, arrache le drapeau tricolore arboré sur le "Jourdan", bondit vers la Basilique... Un F.F.I. le suit.

Le voilà sur le terre-plein... Des boches... Ils tirent... Il est blessé, mais qu'importe !

Les couleurs de France flottent sur Notre-Dame-de-la-Garde.

L'ennemi stupéfait se rend à cet homme, à ces deux hommes.

Le jour même, le père de Fenoyl, aumônier du "Combat Command N° 1", disait une messe d'action de grâces dans la Basilique libérée. »<sup>1157</sup>

En moins de deux semaines, l'armée B avait libéré Toulon et Marseille, pulvérisant les prévisions des planificateurs américains. La vitesse et la hardiesse avaient été les maîtres mots de cette manœuvre. Le général de Lattre avait su tirer parti de la situation en engageant simultanément ses unités sur les différents objectifs qui lui avaient été assignés. Le bilan était donc globalement positif même si les pertes furent assez élevées.

« Tandis que la VI<sup>e</sup> Corps Américain s'élevait vers le nord sans rencontrer d'opposition sérieuse, l'Armée "B" avait à faire à des troupes de haute qualité tenant des organisations fortifiées et puissamment armées, dans un terrain propice à la défense. Elle en a triomphé au prix de sacrifice généreusement offerts. Ses pertes, où la proportion des Français est faible, sont de 2.430 dont 28 officiers et 464 hommes tués. Par contre, les pertes imposées à l'ennemi sont sévères : de très nombreux cadavres ; plus de 33.000 prisonniers dont plus d'un millier d'officiers actuellement dénombrés ; un butin considérable, particulièrement en matériel d'artillerie.

Le rythme rapide des opérations a épargné au Pays de trop grandes destructions. Seuls certains quartiers de TOULON et de MARSEILLE ont souffert, surtout du fait des bombardements aériens alliés.

Partout, les populations libérées ont réservé à nos soldats vainqueurs l'accueil le plus enthousiaste et le plus émouvant. »<sup>1158</sup>

---

<sup>1157</sup> JMO 2<sup>ème</sup> RC Op. Cit.

La libération des deux grands ports du sud n'était que la première étape. Celle du pays devait continuer par la remontée de la vallée du Rhône déjà commencée par la 1<sup>ère</sup> DB.

---

<sup>1158</sup> *Rapport Succinct sur les Opérations de l'armée "B", Op. Cit. p 6.*

## **II : la remontée vers les Vosges**

La remontée vers les Vosges s'effectua en trois temps. D'abord, la 1<sup>ère</sup> armée poursuivit les allemands dans la vallée du Rhône. Elle dut cependant se couvrir face à la menace allemande venant de l'ouest avant d'aborder les Vosges.

### **1 ; dans la vallée du Rhône**

Le général de Lattre avait anticipé la suite de sa manœuvre et tout en conduisant les assauts sur Toulon et Marseille, il avait pré positionné le groupement du Vigier en vue d'une exploitation vers le nord par la vallée du Rhône. Le 30 août, le groupement du Vigier recevait ses ordres et la remontée de la vallée du Rhône commençait.

« ORDRE PARTICULIER N° 27

I. - La mission essentielle du Groupement du VIGIER consiste à s'élever le plus rapidement possible vers le Nord par la rive droite du RHONE, sur la direction générale REMOULINS-LYON, en vue :

1°- de faciliter au maximum par son canon et, si nécessaire, par des actions d'Infanterie, la progression du VI<sup>ème</sup> C.A. Américain vers LYON sur la rive Est du RHONE

2°- d'atteindre sans retard la région de LYON.

La manœuvre devra tendre constamment à déborder largement par l'Ouest (hauts du terrain) et à encercler par le Nord les résistances rencontrées.

La ville de LYON sera abordée par les hauteurs de FOURVIÈRE et de SAINT CYR au MONT D'OR.

II.- En conséquence :

1°- Le Groupement du VIGIER poursuivra sans retard son mouvement vers LYON avec tous ses éléments blindés et motorisés disponibles, rejoints dès que possible par les reconnaissances envoyées en direction de MONTPELLIER et de NARBONNE.

2°- Les éléments d'Infanterie non portés suivront au plus près.

3°- Le Groupement du VIGIER sera renforcé d'urgence par un deuxième Groupe de 155 L. »<sup>1159</sup>

L'idée de manœuvre était simple, l'exécution en fut rapide mais parfois violente.

### **Une idée de manœuvre simple**

Poursuite, couverture, relève, la première armée avait reçu une mission multiple qui nécessitait un emploi rationnel et réfléchi des unités blindées.

« La mission est triple :

- Poursuivre l'ennemi en remontant par l'Ouest la vallée du RHONE et couper la retraite aux forces adverses qui refluent du Sud-Ouest.

- Monter sur GRENOBLE par la route des Alpes et s'assurer les passages du RHONE entre LYON et GENEVE.

- Relever les Américains dans les hautes vallées des Alpes. »<sup>1160</sup>

Le mouvement vers les Alpes fut confié à la 3<sup>ème</sup> DIA éclairée par un groupement à base du 3<sup>ème</sup> RSAR qui se mit en marche le 30 août.

« La prise de TOULON et de MARSEILLE n'est qu'une étape vers le but assigné à l'Armée Française ; la libération de toute la France... pour nous, l'écho des vivats n'est pas encore éteint qu'il faut songer à repartir ... [...] »

---

<sup>1159</sup> Armée "B", État – Major, 3<sup>ème</sup> Bureau, N° 326/3 S, *Ordre Particulier N° 27* du 30 Août 1944, SHD carton 10 P 188.

<sup>1160</sup> *La 1<sup>ère</sup> Armée Française de la Provence au Rhin, au Danube et à l'Autriche, Op. Cit.* p 3.



Un Groupement est constitué aux ordres du colonel BONJOUR pour éclairer le mouvement de la 3<sup>e</sup> D.I.A. en direction de GRENOBLE.

Ce Groupement comprend :

- Le 3<sup>e</sup> R.S.A.R.,
- Un Escadron de Destroyers (Capitaine PLANES),
- Le 4<sup>e</sup> R.T.T.,
- Le III/67<sup>e</sup> R.A.A.,
- Une Compagnie du Génie,
- Un élément du Bataillon Médical,
- Un détachement de Transmissions.

Au total, 65 véhicules de tous types, qui doivent avoir dégagé AIX-EN-PROVENCE pour 7 heures le 30 Août... c'est donc, dès le retour du défilé de MARSEILLE, le branle-bas de combat des grands jours...

Tout le Régiment démarre dans la soirée, allonge sa colonne sur les routes qui filent vers le Nord et se regroupe à la tombée de la nuit au Nord de la DURANCE où il bivouaque près de PONT MIRABEAU... »<sup>1161</sup>

La remontée de la vallée du Rhône se fit avec la 1<sup>ère</sup> DB en tête avec deux de ses CC, chacun sur un axe.

« Le 30 août, du Vigier donne le signal du départ. Il a réparti ses forces en trois colonnes, avec l'intention de progresser la gauche en avant. Au C. C. 2, suivi en principe du *Regimental Combat Team* n° 2 (R. C. T. 2 - colonel Garbay), il fixe pour axe de progression Alès - Langogne - Le Puy- Saint-Etienne- l'Arbresle. Parallèlement à lui, le détachement Lecoq suivi du *Regimental Combat Team* n° 1 (R. C. T. 1 - colonel Delange) empruntera l'itinéraire Uzès -Aubenas• Vals-les-Bains - Saint- Chamond. Quant à la route nationale 86, en bordure du Rhône, elle est attribuée au Combat Command n° 1 (C. C. 1 - général Sudre) qui aura à assurer la liaison avec le 6<sup>e</sup> Corps d'Armée du général Truscott. »<sup>1162</sup>

La DB pouvait opérer groupée avec tous ses CC ce qui est à noter alors que la première armée n'était pas encore au complet et que les unités étaient renforcées ou rejoignaient après leur débarquement.

Ainsi le 2<sup>ème</sup> RD débarqua le 30 août sans les TD qui seraient récupérés le 1<sup>er</sup> septembre<sup>1163</sup>.

Le 3<sup>ème</sup> RSAR se vit affecté le groupement d'escadron du Jura (FFI) comme infanterie d'accompagnement quelques jours après son entrée en action.

« Le 29 Septembre au matin arrive l'ordre d'alerte générale pour le Régiment et le Groupe d'Escadron du JURA qui nous est définitivement rattaché comme Infanterie d'accompagnement. »<sup>1164</sup>

La 1<sup>ère</sup> DB avait été renforcée d'un régiment de reconnaissance le 2<sup>ème</sup> RSAR.

« Tandis que le 4<sup>e</sup> escadron poursuit ses opérations vers Toulon et que le 2<sup>e</sup> escadron vient d'embarquer à Oran à destination de la France, le Régiment est mis aux ordres du Général du Vigier, Commandant la 1<sup>re</sup> D.B. Après avoir fait mouvement par Gonfaron, Brignoles et Tourves les 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> escadrons sont regroupés le 22 août à Saint-Zacharie pour assurer la défense du P.C. de la Division. »<sup>1165</sup>

---

<sup>1161</sup> Lassale Lieutenant-Colonel, *Panache rouge historique du 3e Régiment de Spahis Algériens de Reconnaissance, deuxième partie France ALLEMAGNE 1944-1945*, tapuscrit, S.l., 1969, bibliothèque de l'Ecole de cavalerie, 320 p, p 65.

<sup>1162</sup> de Lattre de Tassigny Jean, (maréchal), *Histoire de la première armée française, Op. Cit.* p 139.

<sup>1163</sup> Perol Jean-Pierre, *Op. Cit.*

<sup>1164</sup> Lassale Lieutenant-Colonel, *ibidem* p 159.

<sup>1165</sup> Anonyme, *Burnous rouges, tombeaux blancs, Op. Cit.* p 28.

Mais elle perdit son autonomie en passant sous le contrôle du 2<sup>ème</sup> CA par ordre de la directive d'orientation N° 2 qui précisait que les éléments motorisés de la DB passaient sous le contrôle du CA pour la remontée vers Lyon<sup>1166</sup>.

Même encore en cours de formation, l'armée B ne perdit pas de temps et se lança dans une course poursuite avec les forces allemandes qui se repliaient le long de la vallée du Rhône.

### **Des mouvements rapides freinés par les problèmes de carburant**

La progression dans la vallée du Rhône fut rapide mais perturbée par un ravitaillement en carburant déficient.

Parti le 30 août, les premiers éléments atteignirent Saint-Etienne le 2 et libérèrent Lyon le 3.

« Une manoeuvre débordante amène nos forces à SAINT ETIENNE qui est occupée le 2 septembre, puis à LYON qui est conquise le 3. »<sup>1167</sup>

La manœuvre envisagée pour la conquête de Lyon était une manœuvre classique de débordement avec la 1<sup>ère</sup> DB en couverture mais elle n'eut pas à être développée car l'ennemi avait quitté Lyon lorsque les unités françaises abordèrent la ville qui fut libérée sans combat. En revanche le contact fut pris plus au nord par les reconnaissances.

« Il n'y réussit pas, mais profite du temps d'arrêt qui résulte de sa contre-attaque pour accélérer la retraite de ses colonnes de Lyon vers Dijon. Cependant cette retraite même ne fournit pas la preuve qu'il veuille abandonner la grande ville sans combat. Et les F. F. I. de la région clandestine R. 1, conduits par le colonel Descours (1) ont hâte de participer à une action d'ensemble qui mettra un couronnement à leurs longs et héroïques efforts en les amenant à donner la main à leurs camarades de la Résistance lyonnaise.

Leur insistance, si conforme à mes propres desseins, n'est pas étrangère à la décision que prend, le 2 septembre au matin, le général de Monsabert qui, après de rapides adieux à sa chère 3<sup>e</sup> D. I. A., vient d'arriver au P. C. du 2<sup>e</sup> Corps, installé à Privas. En exécution de la Directive d'orientation n° 2 que je lui ai fortement commentée à Bagnols et qui fixe les conditions dans lesquelles Lyon doit être abordé, il prescrit à la 1<sup>re</sup> D. F. L. d'investir le soir même la ville par les hauteurs ouest et nord-ouest, en étroite coopération avec les F.F.I. Dans le même temps, la 1<sup>re</sup> D. B. couvrira l'action à distance en faisant écran face à l'ouest par où peuvent toujours déboucher des colonnes retraitant du sud-ouest, et surtout en occupant Villefranche et les ponts sur la Saône entre cette ville et Lyon. Ces instructions données, Monsabert porte son P.C. avancé à Saint-Etienne où les éléments du Groupement Lecoq (2) sont entrés la veille au soir, au milieu de l'allégresse générale. Le P.C. est ensuite poussé à Saint-Galmier.

En réalité, la 1<sup>re</sup> D. F. L., d'ailleurs considérablement retardée par la crise dramatique des transports, n'aura pas à s'engager. Lorsque, par l'itinéraire prévu, elle pénétrera dans Lyon, le 3 septembre à 8 heures du matin, le commandement allemand aura réussi à en retirer ses dernières troupes. Depuis la veille au soir, les F. F. I. de Bayard y bordent la rive gauche du Rhône dont tous les ponts sont détruits.

(1) Bayard dans la Résistance. Le colonel Descours commandait la zone alpine de R. I. dont le chef régional était le colonel Alban.

(2) Le Groupement Lecoq comprend le 2<sup>e</sup> Régiment de Spahis Algériens de Reconnaissance (2<sup>e</sup> R. S. A. R.), le Sous-Groupement de Laprade du C. C. 1, une compagnie du 1<sup>er</sup> Bataillon de Zouaves portés du C. C. 2, et une batterie du 68<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie (68<sup>e</sup> R. A.). [...]

Mais, plus au nord, les blindés connaissent une autre sorte de joie, celle de reprendre enfin le contact avec l'ennemi. L'honneur en revient d'abord, le 2 au soir, au 2<sup>e</sup> R. S. A. R. qui a mission de couper, au plus près de l'agglomération, les routes au nord de Lyon. Ses pelotons foncent sur les carrefours de la Nationale 6 et sur Tassin-la-Demi-Lune, y bousculent des bouchons antichars et incendient quelques véhicules de la Wehrmacht. Mais nos

---

<sup>1166</sup> Armée 'B' État-Major 3<sup>ème</sup> Bureau n° 359/3-S. du 1er septembre 1944, *Directive d'orientation N°2*, SHD carton 10 P 154.

<sup>1167</sup> *La 1ère Armée Française de la Provence au Rhin, au Danube et à l'Autriche*, Op. Cit. p 3.

automitrailleuses dispersées ne peuvent prétendre à interdire le passage dès que se présentent des éléments lourds. Une forte colonne réussit à monter vers Villefranche : au tour du C. C. 2 du colonel Kientz de lui barrer la route. »<sup>1168</sup>

L'avance continua et Chalons sur Saône tomba le 5 à la suite d'une manœuvre de débordement du CC 1 qui opérait seul les deux autres CC étant employés séparément.

« L'espoir sera déçu. Le 5, en effet, Sudre, d'abord bloqué au Sud de Chalon, manœuvre par l'ouest et finit, après une journée de durs engagements, par nettoyer complètement la ville. Lecoq, de son côté, stoppé devant Givry par une résistance acharnée, la brise à la nuit lorsque le C. C. 2 le rejoint enfin. La ligne de Wiese est rompue en ses deux points essentiels. Il nous en a coûté cher en matériel heureusement beaucoup moins en hommes. Mais le désordre chez l'ennemi est inextricable. »<sup>1169</sup>

La rapidité de la progression fut étonnante aussi bien pour les chars que pour la reconnaissance.

« L'entracte terminé, j'ai repris la route : Langogne, Le Puy, Saint-Étienne, Villefranche-sur-Saône, soit deux à trois cents kilomètres par jour. La stratégie consistait à couper la route de l'ennemi qui, depuis les côtes - notamment la région de Bordeaux et de La Rochelle-, cherchait à remonter vers l'Allemagne. Pazzis et moi suivions un tracé identique. C'est aux abords de Saint-Étienne que j'ai ressenti des sueurs froides. Des drapeaux rouges et d'autres noirs étaient hissés partout. La ville semblait aux mains des FTP, ou peut-être aussi des FFI. Nous n'en avons vu aucun. Nous n'avions pas de temps à perdre et nos chars circulant sans la moindre arme, le combat était inenvisageable. Heureusement, il ne s'agissait que d'un bref soubresaut et tout est rentré dans l'ordre. J'ai fini par rattraper le capitaine de Pazzis à Givry et nous avons pris Cluny le lendemain. Les Allemands avaient du mal à suivre la cadence. »<sup>1170</sup>

« L'escadron est alors regroupé et au grand complet il reprend sa course. Nous couvrons maintenant de 70 à 80 kms par jour. Le 2 septembre, après une étape à *Saint-Peray*, nous nous portons à *Givors* par *Saint-Etienne* (peloton MAURICE), *Annonay* (peloton BELLEFON), le *Rhône* (peloton BREMON).

Puis nous filons à l'Ouest de *Lyon* sur *Chazay-d'Azergues*. Bref coup d'œil en passant par *Lyon*, par le peloton BREMON qui fait des prisonniers à *Quincieux*, et par le peloton BELLE- FON qui pousse jusqu'à *Saint-Rambert* et *Vaise*.

La ruée continue abandonnant *Lyon*, dans lequel nous ne pouvons pénétrer faute de ponts, aux mains de la 1<sup>re</sup> D.M.I., nous filons le 4 par *Anse*, *Villefranche*, *Belle-ville*. Nous pénétrons dans *Mâcon* dans l'après-midi. L'ennemi se replie à toute allure devant nous, et malgré des étapes, de 80 à 100 kms, - nous n'arrivons pas à le rattraper.

Nous n'avons plus suffisamment d'essence pour continuer une course semblable. »<sup>1171</sup>

En effet la poursuite fut ralentie par le manque de carburant. L'avance trop rapide par rapport à la planification avait perturbé le ravitaillement même si la vitesse et la manœuvre avaient permis de moins tirer ce qui réduisit l'impact du faible approvisionnement.

« Le 7, à l'ouest, le CCI de la 1<sup>re</sup> DB attaque Chalon et s'en empare, aidé par le CC 2 qui entre dans le village de Givry, voisin de Chalon. Le 8, le sous-groupement de Beaufort du 5<sup>e</sup> RCA fonce sur Beaune, qui a été évacué, mais se heurte à une colonne de 500 hommes de la 716<sup>e</sup> DI du général Richter avec 120 véhicules et canons, qui se rendent. Le sous-groupement Demetz poursuit sur Autun qu'il investit par l'ouest et par l'est. Une flanc-garde de deux TD (tank destroyers) a été postée à la gare de Saint-Bérain, à l'ouest de la route Chalon-Autun. Mais la progression est retardée par un manque d'essence, les camions remontant de Marseille n'arrivant pas à faire face aux besoins. »<sup>1172</sup>

---

<sup>1168</sup> de Lattre de Tassigny Jean, (maréchal), *Histoire de la première armée française*, *Op. Cit.* p 142-143.

<sup>1169</sup> *Idem* p 157.

<sup>1170</sup> Servan-Schreiber Jean-Claude, *Op. Cit.* p 117.

<sup>1171</sup> Anonyme, *Servir d'amictié*, *Op. Cit.* p 45.

<sup>1172</sup> De Salins René, *Op. Cit.* p 22.

Face à cette situation les unités usèrent d'expédients pour continuer la mission. Il s'agissait, entre autres de prendre le carburant des véhicules non combattants pour le transférer sur les engins blindés. Des liaisons furent même montées pour récupérer le carburant en jerrycan.

« Afin de donner aux véhicules de combat la possibilité de reprendre leur progression, le Colonel ordonne de siphonner l'essence des voitures de la Base.

Grâce à cette mesure, dès le lever du jour, le Régiment poursuit sa mission vers le Nord devant le C.C. 2 qui vient de se regrouper. »<sup>1173</sup>

« Mais toujours cette question d'essence : nos moteurs sont à sec. Le ravitaillement fait pourtant des efforts surhumains pour nous en fournir ; il s'en va avec des jerricans en prendre jusqu'à Avignon<sup>1174</sup>. »<sup>1175</sup>

Tous ces efforts n'avaient qu'un seul but : combattre l'ennemi même au prix du sacrifice.

## Récits de combats

Même si l'ennemi refluit rapidement vers le nord, abandonnant les villes sans combattre comme à Lyon, il s'accrochait parfois au terrain pour permettre le repli de toutes les unités.

« Le 3ème escadron, escadron de BOISREDON, se réveille au petit jour à Bligny-sous-Beaune<sup>1176</sup>.

La nuit a été pénible (nous avons pris position dans le village à 11 h du soir) : les hommes ressentent dans tout leur corps l'épuisement de la poursuite, menée depuis Marseille et de la résistance ennemie qui s'est raidie depuis trois jours. Il a plu. Les hommes, harassés, se sont endormis, à côté de leurs chars. On fait les pleins d'essence, on plie les couvertures, on arrime les paquetages, on vérifie les appareils radio.

Prochain bond : Beaune, noyée dans les vignes, à trois kilomètres. Le « Marengo », char du capitaine de BOISREDON est, au milieu du village, le centre nerveux du Groupement du commandant VALLIN. De là viennent les nouvelles :

- la reconnaissance, devant nous, s'est heurtée à une pièce antichars et a perdu 2 AM,
- à droite, progresse l'escadron ARDISSON (4ème),
- à gauche, un escadron du 5ème RCA.

Ordre pour le peloton AVENATI : détruire l'antichars signalé par la reconnaissance. Le peloton s'ébranle au milieu des auto-moteurs d'artillerie qui se mettent en position. Les Sherman disparaissent dans les petites rues du village, puis on les entend tirer en direction de Montagny. Les officiers attendent, autour du « Marengo » les communications radio du peloton engagé, un peu inquiets comme toujours.

C'est le tour du peloton BARRAL... Mission : progresser jusqu'aux lisières de Beaune avec une section d'infanterie, puis ensuite, protéger celle-ci, en évitant de tirer sur la ville.

Coup d'œil sur l'unique carte de l'escadron. Réunion des chefs de chars du peloton ... Prise de contact avec le chef de section d'infanterie et « En avant, en colonne, volets fermés ! ».

On dépasse les dernières maisons, les dernières haies de Bligny. Au-delà, c'est l'inconnu qu'il faut découvrir.

Les Zouaves avancent tranquillement dans les fossés, à droite et à gauche... puis brusquement passent, tous, dans le fossé de gauche : le combat pour Beaune est engagé. Les mitrailleuses ennemies tirent d'un bois. Les chars ripostent. L'artillerie ennemie, en position derrière Bligny, s'en mêle.

L'infanterie progresse, parvient au pont sur la ligne de chemin de fer, s'en empare. Le pont est-il miné ? Rapide examen des spécialistes, l'infanterie passe... les chars passent. Devant nous maintenant une vaste étendue de champs, de haies, de petits fourrés et, à deux kilomètres, l'objectif : une masse confuse de maisons.

Un violent tir de mortiers nous encadre. Les chars tirent à droite sur les bois, à gauche sur les haies à flanc de coteau, sur un pont enjambant la voie ferrée.

Le 3ème peloton, celui du maréchal des logis-chef BOURGUIGNON, guidé par le Capitaine dans son char et le commandant VALLIN en jeep, rejoint le peloton BARRAL et se déploie. Le capitaine de BOISREDON, à pied, rejoint l'« Orléans II », le char du sous-lieutenant BARRAL.

---

<sup>1173</sup> Anonyme, *Burnous rouges, tombeaux blancs*, Op. Cit. p 47.

<sup>1174</sup> Le régiment était, à cette date, près de Dijon.

<sup>1175</sup> Deloupy Henry, Op. Cit. p 87.

<sup>1176</sup> Le 2<sup>ème</sup> RC le 7 septembre 1944.

L'« Orléans II » quitte la route vers la gauche, suivi de l'« Ouessant », char du maréchal des logis POILVET, prêt à la protéger. D'ailleurs, d'après les renseignements d'habitants, seuls, quelques mortiers à l'entrée de la ville sont susceptibles de s'opposer à notre avance.

De haie en vigne, de vigne en haie, on avance dans le fracas assourdissant de toutes les armes.

- « Suzanne ! Attention ! Vous avez devant vous un terrain de roseaux, contournez-le ! »

Le sous-lieutenant BARRAL contourne, toujours fidèlement suivi par ses Zouaves, dépasse l'« Oléron » arrêté sur la route. Le maréchal des logis-chef CHARON, chef de char, lui fait signe au passage que quelque chose ne va pas...

L'« Orléans II » reprend l'axe, maintenant en tête, tire sur l'entrée de Beaune où quelque chose paraît bouger.

Soudain, à 300 mètres de la ville, le « Poitiers » flambe... Il a reçu un coup de 88 dans les réservoirs... Les hommes dont les vêtements brûlent sautent à terre, s'éteignant les uns les autres... « Attention ! dit la voix du Capitaine, attention ! Je crois que nous sommes tombés dans un piège ! Attention ! Ecartez-vous de la route ! Ecartez-vous de la route ! » Tout à coup l'« Orléans II » est traversé, à son tour, par un obus... Il brûle... Le sous-lieutenant BARRAL apparaît sur la plage arrière se laisse tomber sur l'herbe, s'y roule pour s'éteindre, puis traîne par les épaules son aide-conducteur SEMPERE, affreusement brûlé, pour l'écarter du char dans lequel l'incendie fait rage, lui arrache ses vêtements à l'abri d'une haie... Le plus petit mouvement pour s'en écarter provoque une rafale de mitrailleuse...

De l'autre côté de la route, les Allemands poussent en avant leurs mitrailleuses...

Le renseignement d'habitants s'est avéré faux ou plutôt périmé. Il n'y avait plus d'allemands à Beaune hier soir, mais ils sont revenus. Ils ont mis en batterie huit canons antichars sur cette lisière de la ville. A notre droite, nos voisins ont été arrêtés avant nous, à notre gauche le Groupement ami n'est pas encore arrivé.

Deux chars sont détruits. Leurs équipages sont tués ou blessés. Le « Provence » a reçu un obus dans le train de roulement et ne bouge plus que très lentement. L'« Oléron » a été percé. Il est immobilisé sur le terrain, son conducteur FERBERT, grièvement blessé. Le « Turenne » couvre le repli à pied des quelques membres de l'équipage encore valides.

La rage au cœur, le Capitaine, au moment où les chars de tête brûlent, doit donner l'ordre de repli. Ce sera la première et la seule fois de toute la campagne... Son char, le « Turenne » est d'ailleurs particulièrement repéré, car, un motocycliste des Zouaves est venu lui apporter un ordre, bien en vue de l'ennemi. Les armes antichars s'acharnent sur la belle cible qui leur est offerte. Le tireur du « Turenne » les voit mais ne peut les combattre, son canon étant enrayé ...

Le conducteur feinte, zigzague, avance, recule, pendant que le repli s'effectue en marche arrière.

Le « Ste-Odile » est toujours exposé aux coups. Son équipage descend, l'amarre au char du capitaine, qui lentement l'entraîne vers nos lignes. Mais les perforants et les fusants tombent drus. Ils coupent le câble d'amarrage ; blessant le maréchal des logis PELLERIN, chef de char.

Le Sherman doit être momentanément laissé sur le terrain, dans un angle mort, et le Capitaine va organiser la position de repli prévue le long de la voie ferrée. Chars et Zouaves s'y embossent, appuyés par une compagnie de FFI, venue spontanément se mettre à notre disposition.

Les Half-Tracks sanitaires n'arrivent toujours pas à déboucher, et nombreux ceux qui manquent à l'appel. Notre artillerie vient heureusement avec un tir fumigène apporte une aide précieuse à ceux qui rampent vers nos lignes sous les obus et les balles. Nous voyons alors passer les blessés atrocement défigurés. Ils sont nus, pour la plupart, leurs vêtements ayant été brûlés sur eux.

Il faut maintenant songer au « Ste-Odile », resté entre les lignes, car les boches risquent de le détruire. Le lieutenant BUTRUILLE, le maréchal de logis-chef BOUYER et quelques hommes du peloton d'échelon repartent avec le « Turenne ». Violamment pris à partie, ils réussissent néanmoins à mener à bien leur entreprise.

Nos pertes ont été rudes certes mais les boches profitent de la nuit pour s'enfuir, non sans laisser des épaves sur le terrain, dont un canon de 88 détruit.

C'est dans une atmosphère d'allégresse et de triomphe que le groupement VALLIN pénètre, le 8 septembre au petit jour, dans Beaune en liesse qui fête ses libérateurs victorieux. »<sup>1177</sup>

Les combats furent donc parfois très violents car l'ennemi se ressaisissait et de plus une menace apparaissait à l'ouest avec les unités qui refluaient vers la frontière.

## **2 : la couverture face à l'ouest**

---

<sup>1177</sup> Collectif, *Les blindés de la victoire Le CC 1 du général Sudre de Chalon à Langres, Op. Cit.* p 45-46.

Tout en continuant sa progression vers le nord, l'armée B dut réorienter son dispositif vers l'ouest pour se couvrir face à un ennemi cherchant à gagner les frontières orientales du pays. Les unités blindées remplirent leurs missions en employant des procédés classiques mais efficaces.

Ainsi en fût-il pour la prise de Dijon et de Langres.

### **Des manœuvres classiques pour Dijon et Langres**

Avec trois pions à sa disposition (deux CC et un groupement temporaire) le général du Vigier put monter une manœuvre digne d'une division blindée pour la prise de Dijon. Tandis que le CC 1 fixait l'ennemi en progressant sur l'axe Dijon Langres, les deux autres groupements débordaient par l'ouest et l'est enveloppant ainsi la ville. Après les premières reconnaissances le 9 septembre, l'assaut fut véritablement lancé le 10 et le 11 la ville était libérée après avoir été investie de trois côtés à la fois. Cette manœuvre avait incité l'ennemi à décrocher et Dijon fut prise facilement.

Le général de Lattre salua la manœuvre de son subordonné. Lorsque qu'il avait les coudées franches, le général du Vigier savait parfaitement mener son unité et la conduire comme une vraie DB.

« D'ailleurs, si la poursuite a été quelque peu freinée sur le front de la 1<sup>re</sup> D. B., la cause en est moins la grosse affaire d'Autun que dans la perpétuelle disette d'essence.

Une fois le C. C. I. arrivé aux abords de Nuits-Saint-Georges et du carrefour de Côteaux, et le C. C. 2 sensiblement aligné à la même hauteur vers Ivry-la-Montagne - ce qui est, je l'ai dit, la situation le 8 septembre en fin d'après-midi - le général du Vigier tient, à Beaune, un conseil de guerre pour répartir entre ses subordonnés les rôles dans la manœuvre qui, par l'ouest et par l'est, doit entraîner la prise rapide de Dijon.

Avant d'engager ses gros, du Vigier veut sagement tâter l'adversaire pour découvrir une faille dans ses postes d'arrière-garde. *A priori*, la faille doit se trouver dans les monts de la Côte-d'Or, au sud-ouest de Dijon. C'est donc par cet itinéraire qu'il envisage d'engager le détachement de reconnaissance qu'il confie au colonel Desazars. Mais ce détachement, composé du 2<sup>e</sup> Spahis, du Bataillon de Choc, d'un peloton de T. D. et d'une section du génie, devra aussi éclairer la division vers l'est (canal de Bourgogne) et vers le nord (route nationale 74).

Pratiquement les reconnaissances confirment l'hypothèse. Le 9 septembre, vers 10 h 30, il est clair que les Allemands défendent solidement le canal de Bourgogne au nord-ouest de Saint-Jean de Losne et que leur dispositif tient bon à Nuits-Saint-Georges. Par contre, un escadron du 2<sup>e</sup> R. S. A. R. a suivi sans obstacle la petite route qui serpente à travers la Côte-d'Or et d'Urcy, qu'il a atteint facilement, il domine Pont-de-Pany où passe la grand-route de Paris, la nationale 5.

En conséquence, le général commandant la 1<sup>re</sup> D. B. décide d'accentuer son effort par l'ouest et de pousser les Chocs dans cette direction. Toutefois, du 2<sup>e</sup> Régiment de Spahis, il ne laisse à Desazars que le 4<sup>e</sup> Escadron, le reste du régiment étant employé à une mission d'éclairage vers la Saône. »<sup>1178</sup>

Si Dijon tomba facilement, la garnison de Langres résista et il fallut plusieurs assauts pour conquérir la citadelle.

« On examine la situation : la résistance ennemie s'est raidie cet après-midi ; le 2<sup>me</sup> Spahis est arrêté à Bourg. On se sépare après avoir mis au point les lignes générales de l'opération décidée pour le lendemain matin : le Groupement Durosoy attaquera en suivant la route Nationale 74, pendant que le Groupement Letang débordera l'objectif par l'Est.

Le 13 Septembre, dès le lever du jour, les Spahis débouchent de Bourg, montent sur le plateau déferlent vers Saint-Geosmes, stimulés par l'appel des tours de la cathédrale de Langres qui se profilent dans le lointain sur le fond grisâtre d'un ciel de Septembre. Le Colonel suit au plus près l'attaque, prêt à jeter dans la balance la fougue hardie des chars légers du Capitaine du Boispean, intervention qui se révèle bientôt indispensable, car le feu ennemi s'est intensifié et bloque les Spahis.

Le 1<sup>er</sup> Escadron est aussitôt lâché. Mission : déborder largement Saint-Geosmes en agissant de part et d'autre de la route Nationale.

---

<sup>1178</sup> de Lattre de Tassigny Jean, (maréchal), *Histoire de la première armée française, Op. Cit.* p 169.

Manœuvre rapide menée par les pelotons Martin et Zeisser... L'ennemi est pris à revers... Sa défense s'effondre. Tout est terminé à 9 heures. Trente prisonniers, une pièce de 105 et un mortier de 210 sont restés entre nos mains.

Saint-Geosmes conquis offre un magnifique observatoire sur tout le terrain de combat. Au centre, émergeant d'épaisses broussailles, parsemées de grands arbres, se dresse la masse abrupte de la vieille forteresse de Vauban. Excellentes vues à l'Est, s'étendant bien au-delà du canal de la Marne à la Saône, sur une plaine faiblement ondulée. A l'Ouest, par contre, le terrain raviné et coupé se prête parfaitement à la manœuvre, à l'infiltration. C'est là que le Colonel a décidé d'agir avant même la chute de Saint-Geosmes, y lançant la presque totalité de ses moyens : L'Escadron Fougère, la Compagnie Guinard, le peloton de Tanks-destroyers Feller. Le Capitaine Fougère devra déborder la place soit en la contournant au plus près, par le ravin qui borde la ville, soit en poussant plus à l'Ouest par Noidant, Vieux Moulins et Perrancey.

Cependant les Spahis ont dépassé Saint-Geosmes. Ils avancent vers Langres, se mettent en mesure d'affronter l'imposant obstacle qui leur barre la route.

Il est impossible de trouver un créneau pour le 1<sup>er</sup> Escadron sur cet axe étroit de la Nationale 74. Mais n'y a-t-il pas mieux à faire ailleurs ?...

A 9 heures 30, ordre au Capitaine du Boispean de déborder Langres par l'Est, par Corlée, de se saisir du pont de Peigney, sur le canal, et d'opérer la liaison avec le détachement Fougère, au Nord de la ville, réalisant ainsi son encerclement.

A 11 heures les Spahis attaquent. Leur assaut vient se briser contre les défenses redoutables de la citadelle, Le boche est solidement installé dans les casemates et les superstructures. Bien abrité, il tient sous un feu violent d'armes automatiques et de grenades à fusil le profond fossé qui entoure la forteresse. La porte donnant sur la Nationale 74 est barricadée et murée. Un canon de 105 prend la route d'enfilade.

Est-ce l'échec ? Non... Un deuxième assaut va être donné à 15 heures... Par ailleurs, combien sont déjà riches de promesses les premiers résultats de la manœuvre en cours. »<sup>1179</sup>

L'assaut suivant repoussé, il fallut attendre l'intervention des *Sherman* pour obtenir la reddition de la citadelle alors que la ville avait déjà été libérée.

« Fractionnant son détachement, le Capitaine Fougère a lancé sur Noidant le Lieutenant Bley du 3<sup>ème</sup> Zouaves avec sa section et le peloton Moine. Il conduira lui-même, le peloton Laporte, la section Lhopitaux et le peloton Feller, par un itinéraire plus proche de la ville. Le Capitaine Guinard le suivra avec le reste du détachement ; c'est lui qui sera chargé d'un nettoyage éventuel. A 10 heures, le Lieutenant Bley débouche de Noidant, traverse Vieux-Moulins, atteint Perrancey.

"Mon premier est papa, dit la radio, mon second n'est pas frais..." Charade un peu simpliste, témoignant de l'extraordinaire entrain et de la magnifique bonne humeur de cette opération menée par le Régiment...

Le Capitaine Fougère s'est cependant engagé sur la route stratégique qui contourne Langres, guidé par un civil, Monsieur Beaussant. Il longe la citadelle qui s'étend à ses pieds, tel un château de sable monstrueux.

"Cette caserne est pleine de boches..." dit le guide.

L'objectif est très tentant... Ordre bref à la radio... Les Sherman s'arrêtent... Leurs tourelles tournent... quelques salves... puis on repart...

A midi, le carrefour Nord de Langres, celui des routes de Neufchâteau et de Chaumont, est atteint. L'ennemi est au trois-quarts encerclé ; il ne lui reste plus qu'une issue, celle de l'Est.

Mais n'y a-t-il pas lieu de parfaire les résultats acquis ? La région est encore infestée de petits détachements boches ; une batterie est signalée au Fort de la Pointe ; il y en aurait une autre et de l'Infanterie à Humes, à 6 kilomètres de là.

Vite un radio au Colonel !...

...C'est d'accord !...

L'opération est confiée par le Capitaine Fougère au Capitaine Guinard. Il disposera des éléments commandés jusque-là par le Lieutenant Bley, plus le peloton Feller. Resté, lui-même, à la garde du carrefour, il cherche à améliorer sa position, car il est indispensable qu'il se dégage de cette cuvette qui le met complètement à l'écart de la bataille toute proche. Son regard se pose sur une sorte de piton qui meuble l'angle formé par les routes de Chaumont et de Neufchâteau...

"C'est Notre-Dame-de-la-Délivrance" lui dit-on...

Quel nom prédestiné. Mais qui saura y conduire les Sherman ?

---

<sup>1179</sup> Kaminski Alexandre, *Op. Cit.* p 41.

Monsieur Lieger s'offre spontanément. A 13 heures, alors que le Capitaine Guinard règle leur compte aux boches de Humes, les chars du Capitaine Fougère ont gravi la pente abrupte. Ils dominent de nouveau Langres et la plaine qui s'étend vers le Nord et l'Est. Ils sont bien payés de leur effort : les routes fourmillent de convois allemands en retraite... La voix des Sherman retentit furieuse, implacable... Des camions brûlent... Des fourgons sautent...

" Loiliot ! Vous brûlez, Loiliot. Ne voyez-vous pas que votre char brûle ! " Dans l'ivresse du combat, le Maréchal-des-Logis Chef Loiliot ne s'était rendu compte de rien... Il bondit, en entendant à la radio la voix de son chef, pour éteindre le " Jourdan " brûlant comme au jour de Notre-Dame-de-la-Garde, brûlant pour la deuxième fois...

Brave " Jourdan " qui portera en fin de journée soixante-huit impacts d'armes anti-chars !...

A droite, les chars légers du Capitaine du Boispean n'ont pas perdu non plus leur temps. A 11 heures, dépassant Corlée, ils sont exactement à l'Est de la ville, à l'intersection de la route de Vesoul et du canal de la Marne à la Saône.

A 13 heures, le pont de Peigney est atteint. Le pont est intact ! Quelle chance. " Mais, attention, disent les habitants aux Cuirassiers, tout a été préparé pour le faire sauter. Onze pionniers chargés de cette mission, sont à proximité".

Soudain, poussière sur la route... un motocycliste surgit, voit brusquement les chars, saute de sa machine, s'enfuit dans les jardins... C'est un boche ! C'est l'estafette chargée d'alerter les pionniers... Mais où sont donc ces pionniers introuvables ? Ils sont découverts par le Lieutenant Henriot. Parcourant le secteur, il entre dans une cour de ferme, pénètre dans la maison... Là ... Quelle surprise... Quatre boches sont attablés, jouant aux cartes, entourés par une dizaine de camarades armés, aussi absorbés par la partie en cours que les joueurs... " Haut les mains ! " Stupéfaits, les boches se dressent, voient le canon menaçant de la mitrailleuse, se rendent... La liaison est prise à la gare de Langres avec un char du 2<sup>ème</sup> Escadron. Les chars légers patrouillent à l'Est, au Nord-Est, s'approchent des portes de Peigney et de Vesoul... Aucune réaction de l'ennemi... Mais que faire sans Infanterie et sans Génie ? Les petits canons de 37 ne se sentent pas capables de faire sauter les murs épais qui barricadent les ouvertures des remparts de la ville...

Dérouté, à la suite d'une demande radio du Colonel, le Groupement Letang a abandonné sa direction primitive et s'est rabattu, lui aussi, sur Langres. A 13 heures, le 4<sup>ème</sup> Escadron, l'Escadron Ardisson, est à Corlée, mesurant avec surprise l'impressionnant à pic des murailles de la citadelle. Il a ordre de rester sur place pendant que les Zouaves progressent à travers champs vers la ville. C'est ainsi qu'il assiste, à 13 heures 30, au déluge de feu et d'acier qui s'abat sur la forteresse ; c'est la préparation précédant le deuxième assaut des Spahis. Préparation violente s'il en fut... Cinq cents coups de canon de 105... Plusieurs centaines de coups de mortiers... Pendant plus d'une heure, les automoteurs du 1<sup>er</sup> groupe du 68<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie et les mortiers de l'Adjudant Thuny déversent leurs projectiles, couvrant de poussière et de fumée le repaire du boche... Puis les chars légers du 2<sup>ème</sup> Spahis bondissent en avant, battant les superstructures de la forteresse. C'est l'assaut... assaut vain encore une fois, hélas. Spahis, parachutistes américains, maquisards qui ont tenu à prendre part, eux aussi, à la fête, tous sont cloués au sol par l'implacable tir de l'ennemi... Tentant un suprême effort, le Capitaine Beaudoin du 2<sup>ème</sup> Spahis surgit dans un magnifique élan, suivi de l'Adjudant-Chef Faizentieux de la 2<sup>ème</sup> Compagnie du 88<sup>ème</sup> Génie... Il va essayer de faire sauter la porte de la citadelle... Quelques pas... et il s'effondre, fauché par une rafale de mitrailleuse... L'Adjudant-Chef Faizentieux le relève et le ramène sous le feu. Il est 15 heures 30.

Le Lieutenant-Colonel Lecoq rend compte au Général du Vigier, arrivé sur le terrain de combat, de ce qu'il est contraint de renoncer à l'opération.

Le Colonel Durosoy reçoit alors l'ordre de prendre sous son commandement tous les éléments du C.C.1 présents...

Les Cuirassiers sont en place...

Les Cuirassiers vont donner...

A 13 heures 45, un message radio du Colonel a prescrit au Capitaine Fougère de regrouper son détachement, d'aborder une porte de la ville et de la faire sauter à coups de canon...

Le regroupement prévu demande du temps ; il faut attendre l'issue de l'opération de nettoyage entreprise à Humes.

Le Capitaine Fougère profite des délais qui lui sont imposés par sa situation pour prendre la liaison téléphonique avec le Capitaine F.F.I. Henri, prêt à agir à l'intérieur de la ville.

Le Capitaine Ardisson, de son côté, bout d'impatience. A 15 heures, n'y tenant plus, il décide de pousser en jeep jusqu'à la porte de Langres, donnant sur la route de Vesoul. Il est suivi par l'Aspirant Virpt, le Lieutenant de Tinguy, officier d'échelon de l'Escadron, et le Capitaine Petitclerc, Commandant la 1<sup>ère</sup> Batterie du 68<sup>ème</sup> R.A.

Les Jeeps débouchent de Corlée, filent à travers champs, rejoignent la Nationale 19, route de Vesoul, y trouvent, arrêtés, les chars du peloton Gérard. La route est, en effet, coupée par un fossé sur la moitié de sa largeur ; il est à craindre que l'autre moitié ne soit minée. Des coups de feu isolés partent des remparts... des balles sifflent... Le Lieutenant de Tinguy et l'Aspirant Virot rampent, examinent le sol. ... Pas de mines... " En avant !"



Les Jeeps arrivent à la première porte de la ville. Les Zouaves sont là... la section Godard vient de surgir à pied, des couverts, précédée par le Capitaine Le Morillon.

A 15 heures 30, le Capitaine Ardisson, toujours suivi par ses camarades, passe la deuxième porte. Ils sont rejoints par le Lieutenant Bonvillain, Officier de transmissions du C.C. 1. A leur suite, les Zouaves s'engouffrent dans Langres... puis ce sont les chars... Nettoyage à la grenade... Fracas des rafales de mitrailleuse...

Un homme se dresse soudain devant le Capitaine Ardisson. Le Capitaine de Pompiers, chef F.F.I., vient le renseigner...

L'Etat-Major de la garnison serait dans une tour fortifiée, près de la Place Bel-Air...

" En avant !" La lourde masse du "St-Raphaël" progresse vers la tour. Ses chenilles broient le macadam...

Quatre obus coups de semonce... puis le Capitaine Ardisson se porte en avant, somme les boches de se rendre...

"Attention" dit un civil, " il y a une autre porte de l'autre côté... Ils peuvent s'enfuir..."

Le Capitaine Ardisson bondit... Trouve la porte entr'ouverte...

" En arrière !" ... lui crie le Maréchal-des-Logis Navarro.

Il était temps. Une grenade lourde fend l'air, éclate dans un fracas assourdissant...

Mais le "St-Raphaël" a suivi. Il se remet en batterie. Inutile. Un drapeau blanc flotte sur la tour.

Deux Commandants, deux Capitaines, un Lieutenant apparaissent successivement, les bras levés.

Mais l'affaire n'est pas terminée ; le combat fait rage toujours, tout près, dans la direction de la citadelle, pendant que les cloches des églises sonnent à toute volée, annonçant la libération toute proche... Il s'agit de convaincre les officiers prisonniers de persuader leurs camarades qui résistent encore, de mettre bas les armes... C'est fait... Un Hauptmann négociera leur reddition... On le conduit bien vite au Capitaine Fougère qui s'emploie à régler la question à coups de canon.

Ce n'est qu'à 15 heures 30 que le Capitaine Fougère se trouve en mesure d'agir, ayant récupéré le détachement Guinard. L'expédition d'Humés a été fructueuse ; elle nous a valu une vingtaine de prisonniers ; de nombreux cadavres boches sont restés sur le terrain ; une batterie de D.C.A. a été mise hors de combat. Mais ce n'était qu'un intermède ; il importe maintenant de trouver un moyen de pénétrer dans Langres.

Le Capitaine Fougère se hâte d'envoyer une patrouille à pied pour reconnaître les portes Nord et Ouest. Un Adjudant-chef F.F.I. servira de guide... Le Chef d'Escadrons de Maison Rouge l'accompagne...

Vive fusillade... Fausse alerte. La patrouille revient : pas de boches... ils se seraient tous retirés dans la citadelle...

L'itinéraire à suivre a été reconnu... "Allô ! Isidore..." le Colonel s'impatiente à la radio... Sa voix est couverte par le son des cloches... Il est 16 heures.

Les Sherman s'ébranlent, gravissent une longue côte, longent les remparts, accèdent à une porte, la franchissent.

La ville est déjà pavoisée. Des acclamations... des fleurs... un char qu'on croise ; le 4ème Escadron est donc déjà là...

Le "Dupleix" est en tête, suivi du "Davout". Puis c'est le "Desaix" et le Capitaine Fougère à bord du "Dunois"...

Les Zouaves de la section Lhopitaux se dressent, la mitrailleuse à la main, sur les plages arrières des chars...

Un boulevard... une place... un autre boulevard... soudain virage... Le "Dupleix" s'y engage... un pont... des murs massifs... le char emporté par son élan foule le pont d'accès à la porte Nord de la citadelle... Un fantassin boche, un fusil à la main, est rentré précipitamment par la porte murée aux trois-quarts... lueur métallique dans la demi-obscurité du porche... à peine le temps de réaliser que c'est la bouche d'un canon de fort calibre... char et canon de 105 tirent ensemble... Puis deuxième coup de canon, trop court, couvrant le pont d'une épaisse fumée noire...

Les Zouaves ont bondi du char dans le fossé. Ils tirent sur la porte... Le tireur du "Dupleix", le Cuirassier Bert, tire lui aussi, à coups redoublés tandis que des superstructures, crépite un feu intense de mitrailleuses. " En arrière !" crie cependant à son conducteur le Maréchal-des-Logis Guermont, chef de char. Le "Dupleix" trop avancé, est surplombé par les remparts. Il faut lui donner du champ...

Le char recule et son équipage étonné voit sa chenille droite se dérouler sur le sol... Le premier coup de 105 boche a porté. N'écoutant que son courage, le Maréchal-des-Logis Guermont saute à terre et, sous le feu, à 20 mètres de l'ennemi, guide le "Dupleix" comme à la parade, le serre au plus près du talus, le fait virer vers la droite malgré sa chenille coupée. Désormais bien placé, le char reprend sa place dans le combat.

Derrière lui, à 50 mètres, le "Davout" qui s'est arrêté dès le premier coup de canon. Le "Desaix" a dégagé dans les arbres, à droite. Le "Dunois" est en bonne position derrière le "Davout".

C'est alors qu'apparaît le Hauptmann parlementaire.

" Explique-lui, crie le Capitaine Fougère au Maréchal-des-Logis Guermont qui sert d'interprète, que je leur donne un quart d'heure pour se rendre. Après, je rentre et je massacre tout..."

Le feu s'arrête à la vue de l'officier ennemi porteur du drapeau blanc. Il pénètre dans la forteresse... Dix minutes d'attente... Le parlementaire ressort accompagné par un capitaine d'artillerie. Même ultimatum...

"Nous serait-il permis de sortir en rangs et en armes ?"

" Oui, mais que ce soit rapide ! "

Une demi-heure à peine, et une longue colonne franchit le porche, défile devant les chars, se dirige vers l'endroit prévu pour son désarmement. Après l'Infanterie, ce sont les canons, puis les fourgons avec leurs chevaux. Dix officiers, trois cents gradés et hommes, trois pièces de 105, dont deux intactes, des mitrailleuses, des armes anti-chars, un matériel considérable, tel est le tableau de chasse du 2<sup>ème</sup> Cuirassiers. Il est 18 heures, le Général Sudre, Commandant le C.C.1 et le Colonel Durosoy assistent à la reddition de la garnison. Les rues de Langres fourmillent d'une foule enthousiaste... Mais se rend-elle bien compte de l'exploit unique auquel elle vient d'assister ? »<sup>1180</sup>

La progression vers le nord s'était accompagnée d'une couverture vers l'ouest et de la poursuite des combats sur le front des Alpes.

### **La couverture à Autun et la poursuite du combat dans les Alpes**

Face au danger venant de l'ouest, le 2<sup>ème</sup> RD reçut, le 7 septembre, une mission de flanc garde du 2<sup>ème</sup> CA qui lui permit de libérer Autun. Même si cette mission n'était pas le but premier des chasseurs de chars, elle entrainait dans le spectre général des missions de défense parfois dévolues aux TD.

L'objectif étant trop gros pour un seul régiment le lieutenant-colonel Demetz, commandant le 2<sup>ème</sup> RD, accepta le renfort des FFI et fut renforcé par le CA.

« Il prend contact avec les éléments locaux de la résistance, formés principalement par le 8<sup>e</sup> Dragons de l'Armée d'Armistice qui occupent la ville. Leur chef, le commandant Merlat, fournit tous les renseignements désirables sur la situation de l'ennemi et obtient du Commandement F.F.I. l'autorisation de faire coopérer son unité aux opérations du 2<sup>e</sup> Dragons.

Les autos-mitrailleuses effectuent la reconnaissance d'Autun. Elles s'infiltrèrent jusqu'au cœur de la ville. Sur la place des Marbres elles surprennent les Allemands au bivouac et les mitraillent à bout portant. Dans une course folle, éperdue, ils se précipitent vers leurs emplacements de combat. Trop tard, les auto-mitrailleuses ont déjà disparu. Il ne reste plus à l'ennemi qu'à relever ses morts.

Pendant ce temps le régiment est étoffé de troupes de soutien et de protection, une unité blindée ne pouvant, à elle seule, accomplir une aussi vaste mission. Aussi le général de Monsabert donne-t-il au lieutenant-colonel Demetz le commandement d'un groupement comprenant, outre son propre régiment, un bataillon de Légion, un escadron de reconnaissance de fusiliers-marins, une batterie de 105 de la Ire D.M.I. et des éléments F.F.I. ; le Corps franc Pommies, en effet, a débarqué le matin même à Digoïn, venant de Gascogne par le rail et par la route. »<sup>1181</sup>

Autun étant fortement occupée, un assaut frontal était hors de question. Le lieutenant-colonel Demetz avait donc monté une manœuvre d'encercllement pour investir la ville mais ne put engager tous ses moyens faute de carburant en quantité suffisante.

« Les renseignements sur l'ennemi et la situation générale la région d'Autun, conduisent le lieutenant-colonel commandant le régiment à envisager une action d'encercllement de la ville dans laquelle de nombreux contingents ennemis lui sont signalés. Il pense ainsi régler d'un seul coup leur sort avant d'entreprendre toute autre action de destruction de colonnes sur les itinéraires du Morvan. Le tracé des communications routières d'ailleurs, se présentait très favorable à une emprise rapide en partant du Sud, sur le nœud de routes d'Autun, les axes Digoïn-Toulon-Arroux-Étang et Paray-le-Monial-Montceau-les-Mines-Mannagnes, permettant à deux colonnes d'arriver simultanément à l'ouest et à l'est de la ville, déjà bloquée au Sud par des F.F. I. opérant au nord de Mesvres.

L'encercllement serait ensuite achevé, par le Nord, après l'arrivée des détachements de fin de mouvement sur ces deux axes.

---

<sup>1180</sup> JMO 2<sup>ème</sup> RC, *Op. Cit.*

<sup>1181</sup> Devilliers Daniel, *Op. Cit.* p 97.

Mais les difficultés de ravitaillement en carburant croissantes d'étape en étape du fait de l'éloignement des dépôts (Avignon, puis Saint-André-le-Gaz) et de la petite dotation en camions du régiment, ne permettaient pas d'envisager l'engagement de quatre escadrons de combat sans risque de défaillance dans le réapprovisionnement de leurs réservoirs. C'est pourquoi le 3<sup>e</sup> escadron et l'E.H.R. sont maintenus à Paray aux ordres du capitaine Beaulieu, commandant l'E.H.R.

Ainsi, les ordres pour la journée du 8 septembre (ordre d'opération N° 1) donnés dans la nuit du 1 au 8 septembre portaient-ils une partie seulement du régiment sur Autun avec le dispositif suivant :

- sur l'axe Paray-Toulon-Étang : un détachement aux ordres directs du lieutenant-colonel commandant le 2<sup>e</sup> Dragons et comprenant : l'escadron de reconnaissance (capitaine Bondoux) moins un peloton et la P.H.R. ; et le 2<sup>e</sup> escadron de T.D. (capitaine Hennion) moins son P.H.R. ;

- sur l'axe Paray-Montceau-Marmagnes, aux ordres du chef d'escadrons Lambert, commandant en second le 2<sup>e</sup> Dragons un détachement formé par : un peloton de reconnaissance (aspirant de Bellecize) ; le 4<sup>e</sup> escadron de T.D. (capitaine Bigot) moins son P.H.R.

Chacun de ces détachements était suivi d'un escadron porté du 8<sup>e</sup> Dragons destiné à agir en soutien des pelotons dès les premiers contacts rencontrés dans la région d'Autun.

Enfin, le chef d'escadrons Lambert devait, au passage à Montceau-les-Mines, prendre sous son commandement le bataillon de Légion étrangère et l'Escadron de reconnaissance de fusiliers-marins envoyé par le 2<sup>e</sup> C. A. Avec ces unités il avait à établir initialement un barrage solide à l'est d'Autun afin d'interdire aux éléments ennemis l'accès de la route Lyon-Dijon, ainsi que le prescrivait formellement la mission confiée au groupement Demetz. »<sup>1182</sup>

Le 8 après-midi, la ville était encerclée, mais les Allemands continuaient de s'y infiltrer et d'y converger. Vers d'Étang-sur-Arroux, au carrefour de Fontaine-la-Mère, les Allemands, cherchant à tout prix à franchir ce verrou, combattirent avec acharnement au prix de lourdes pertes en hommes et en matériel. En fin de journée, de durs combats permirent d'atteindre la ville haute, cependant l'ennemi résistait toujours au nord de la cité.

Le lendemain matin, la ville fut complètement libérée. À 9 heures, le lieutenant-colonel Demetz installait son PC à la Préfecture.

Mais l'ennemi continua à affluer jusqu'au 10 et les combats continuèrent pour barrer le passage aux colonnes ennemies progressant vers le nord-est.

Le 2<sup>e</sup> Dragon avait rempli sa mission en libérant Autun et en arrêtant l'ennemi assurant ainsi la couverture du flanc ouest du 2<sup>ème</sup> CA.

Le 12 Septembre, des patrouilles du 2<sup>e</sup> Dragons réalisaient la liaison avec les Américains venant du Nord.

De son côté, le 3<sup>ème</sup> RSAR continuait de combattre plus à l'est. Il participa à l'attaque de Mouthe (4 septembre), puis de Pontarlier en liaison avec les TD. Lorsque les patrouilles de reconnaissance étaient trop durement accrochées, les TD intervenaient pour faire reculer l'ennemi. Le 6 septembre il reçut la mission d'éclairer la progression de deux GT. Un escadron renforcé d'un peloton de char, de TD et d'une compagnie FFI nettoya le camp de Valdahon.

Après la prise d'Autun, les deux forces françaises combattantes firent leur jonction. Bien évidemment, le récit qu'en fit le général de Lattre fut sobre voire lapidaire, omettant de signaler que les unités ayant effectué la jonction étaient deux unités FFL.

« Le compte rendu de cette importante journée serait incomplet si j'omettais de signaler l'arrivée en piper-cub dans nos lignes, vers Somberton, d'un officier de la 2<sup>e</sup> Division Blindée. Il est porteur d'un état de renseignements rédigé par le colonel Dio, chef du C. C. sud de la division Leclerc. Celle-ci marche sur Contrexéville

---

<sup>1182</sup> Devilliers Daniel, *Op. Cit.* p 133-134.

et Epinal, à l'extrême droite de l'armée Patton et Dio qui la couvre a des éléments à Château-Vilain et Châtillon-sur-Seine.

Ainsi, une cinquantaine de kilomètres seulement séparent encore les forces « Dagoon » et celles d'« Overlord ». On peut escompter leur liaison pour le lendemain.

Effectivement, le 12 septembre, un peloton de l'escadron Savary, du 1<sup>er</sup> Régiment de Fusiliers Marins (1<sup>re</sup> D. F. L.), envoyé à Montbard signalé comme tenu par les F. F. I., y voit arriver vers 13 heures un peloton du 1<sup>er</sup> Régiment de Marche de Spahis Marocains, le régiment de reconnaissance de la division Leclerc. La vérité historique oblige de dire que ce premier contact avec des éléments de la 2<sup>e</sup> D. B. fut pris dans Montbard par une femme, et certes une vaillante : le lieutenant Eve Curie, qui servait depuis le débarquement en qualité d'officier de liaison à l'état-major de l'Armée, et qu'accompagnait le correspondant de guerre de Villiers (1), dans une jeep mêlée au peloton du 1<sup>er</sup> R.F.M.

Plus à l'ouest, sur la route de Troyes, à Dijon, un half-track du régiment de marche du Tchad, venant de Châtillon par Nod, stationne devant le presbytère d'Aisey-sur-Seine quand y passe une voiture de l'Armée B occupée par un officier envoyé en mission à Paris. Et la modeste cure sert de cadre à cette rencontre historique.

Poursuivant peu après sa route vers le sud, le même half-track croise vers 17 heures, à Chanceaux, une jeep qui s'arrête. C'est le Général Brosset en personne qui est au volant et qui court vers sa maison familiale qu'il n'a plus revue depuis tant d'années. Sur ses indications, le véhicule poursuit sa randonnée jusqu'à Saint-Seine, où stationne le gros de l'escadron Savary.

Enfin, toujours au cours de ce même après-midi, liaison est prise également avec les Américains du 106<sup>e</sup> Groupe de Reconnaissance tant par un peloton d'A.M. de l'escadron de Bondoux (2<sup>e</sup> Dragons) entre Saulieu et Oamecy que par les Américains eux-mêmes à Autun.

Ainsi, au soir du 12 septembre les deux grandes forces d'invasion débarquées en Normandie et en Provence n'en forment plus qu'une. Le fil qui les relie est encore ténu, mais les liens ne vont pas tarder à se faire plus solides, au-delà de Langres qu'aborde la 1<sup>re</sup> D. B. »<sup>1183</sup>

Dans toutes ses actions, les équipages des blindés montrèrent courage et abnégation.

## Récits de combats

Si Dijon tomba sans combats, son approche fut néanmoins le théâtre d'accrochage entre les reconnaissances et l'ennemi où la coopération interarmes montra tout son intérêt.

« L'auto-mitrailleuse de pointe commandée par le Maréchal des Logis Montes avance sur la route suivie d'un T.D. entouré de part et d'autre par les hommes du Bataillon de Choc progressant dans les fossés. La route est bordée de hauts arbres qui empêchent de voir loin devant soi. Soudain, en avant et sur la droite, apparaît le village de Talant. Il domine la route d'une cinquantaine de mètres et la commande absolument.

L'A.M. marque un temps d'arrêt avant un virage ; un rapide coup de jumelle sur le village et ses abords, rien ne bouge. Les maisons sont closes. Les bois tranquilles, le fond de la vallée qui nous sépare du village paraît vide également. L'A.M. repart et s'engage dans un tournant qui descend vers Dijon. Tout à coup, stop ! une barricade barre la route, l'A.M. recule à défilement de tourelle, surveille cette barricade. Rien n'apparaît. Si les Boches sont là, ils sont bien camouflés. La jeep du Brigadier Laborde qui suit le T.D. avance à la hauteur de l'A.M., les occupants mettent pied à terre et se disposent à aller reconnaître la barricade et si possible l'enlever. A ce moment, un feu nourri de mitrailleuses allemandes se déclenche à droite et à gauche de la route et les Minens, éclatent. Les occupants de la jeep essaient de regagner leur véhicule sous la protection de l'A.M. qui riposte violemment. Mais le Spahi Samuel le conducteur, est tué, et les deux autres, le Brigadier Laborde et le Spahi Navoizat, ne peuvent monter dans la voiture placée sous le feu de l'ennemi. Le T.D. s'avance pour attaquer la barricade à coups de canon. Le M. 8 règle un tir sur une mitrailleuse repérée, les hommes du Bataillon de Choc se dispersent à droite et à gauche pour reconnaître les taillis qui bordent et surplombent la route, mais tout le mouvement est sanctionné par l'ennemi qui est remarquablement installé aux lisières de Talant. L'auto-mitrailleuse de tête et les observateurs à pied signalent alors l'arrivée derrière la barricade d'un char ou d'un auto-moteur ennemi ; la situation s'aggrave. Le Capitaine donne l'ordre aux A.M. de tête de se replier derrière le virage, devant la menace anti-chars ennemie. Le T.D. s'emboîse pour attendre les engins signalés. A ce moment, les hommes du Bataillon de Choc resté dans les fossés de la route sont sérieusement pris à partie par des soldats allemands qui ont réussi à prendre ces fossés d'enfilade. Les balles claquent

---

<sup>1183</sup> de Lattre de Tassigny Jean, (maréchal), *Histoire de la première armée française, Op. Cit.* p 172-173.

dans les arbres, les blessés tombent et nos engins ripostent énergiquement sur un ennemi bien camouflé et que l'on repère difficilement. »<sup>1184</sup>

Les chars, quant à eux, utilisaient les techniques d'appui mutuel pour partir à l'assaut des résistances.

« Las d'être harcelé, d'Annam monte une opération. A son commandement, deux chars s'ébranlent. Il leur faut déloger les Allemands, installés à 400 mètres, de l'autre côté de la clairière, d'où ils tiraillent sans cesse. Debout derrière la tourelle de d'Annam, qui se trémousse au départ de chaque obus, je ne perds rien du spectacle. Nos explosifs tombent à la lisière du bois. Nos deux chars progressent, crachent tous leurs feux, tandis qu'en soutien, quatre autres blindés canardent tout ce qui bouge. L'ennemi réagit : mines, rafales de mitraillettes ... Je pousse jusqu'au peloton Giraud, non sans de nombreux "plat-ventre". Les hommes sont biens : ils ont creusé des retranchements sous leurs chars. »<sup>1185</sup>

Même dans ce mouvement rapide vers l'avant, il fallait parfois se mettre en défensive, notamment quand le carburant manquait et qu'il fallait attendre le ravitaillement sur une position convoitée par les Allemands.

« Le 7 septembre, en approchant de Petit-Auxey, il restait si peu d'essence que j'avais à peine de quoi manœuvrer jusqu'au village. Là, j'ai été rejoint par un second peloton commandé par un séminariste breton, l'aspirant Le Corre. A peine avions-nous pris nos quartiers qu'une jeep a déboulé. Le colonel de Beaufort en est descendu et m'a dit :

« Pazzis est déjà bien plus loin dans les collines à Saint-Romain. Vous devriez être ravitaillés en essence cette nuit. Sachez que les Allemands vont attaquer, parce que leur seule voie de passage, c'est ici à Auxey. Ils arriveront par la route de Nolay, précisément par La Rochepot. Organisez-vous le plus vite possible. Il ne faut absolument pas que l'ennemi réussisse sa percée. »

Je suis parti sur-le-champ étudier la seule voie d'accès possible pour l'adversaire. Juste à la sortie du village, il y avait un grand virage, j'ai fait dresser une barricade. Prenez tout ce qui peut servir, ai-je ordonné aux hommes, charrettes, outillage, tout ce que vous voudrez. Prenez appui de chaque côté sur ces deux bâtiments.

Une fois la barricade élevée, nous avons placé deux charges de dynamite et posté les chars dans la colline, à trois cents mètres environ en amont de l'obstacle. Pour que l'escadron ne constitue pas une cible idéale, j'ai fait couper le plus de branchages possible pour masquer complètement notre position. Le camouflage était parfait ; seul le canon restait visible, qui pointait en avant. Peu nombreux, nous ne nous sentions pas forcément tranquilles pour l'affrontement. Le colonel de Beaufort m'avait prévenu que des FFI viendraient en renfort, mais je n'en ai jamais vu le bout du nez.

A vingt heures, j'ai entrepris une ultime inspection.

Après un tour de village, je suis retourné le long de la route. Je tenais à vérifier que les fantassins algériens se tenaient bien embusqués de part et d'autre dans les fossés. Puis je me suis approché de la barricade. C'est alors que j'ai entendu remuer. Un peu comme si on essayait de démonter l'obstacle. Les Allemands sont déjà sur place, me suis-je dit aussitôt. Mon premier char est trop éloigné pour aller m'abriter, je vais me faire descendre. A présent que je suis exposé, le seul salut possible, c'est de gagner du temps en m'adressant à eux dans leur langue.

*Wer da ?* (Qui va là?) ai-je crié dans la nuit.

*Deutsche Soldaten*, a répondu une voix. Et toujours en allemand, j'ai enchaîné : Si c'est le cas, avancez et faites-vous connaître. Grâce au subterfuge, j'ai eu le temps d'atteindre le char le plus proche et de m'adresser à son chef, en français, cette fois-ci :

- Dis aux autres de faire feu. Attention, deux obus seulement par blindé. Inutile de gaspiller.

Les projectiles se sont mis à fuser de partout, atteignant sans difficulté leur objectif. La charrette chargée de munitions a explosé et déclenché un véritable carnage. Ne restait plus qu'une charpie d'hommes. Les ambulances allaient et venaient. L'évacuation des blessés a duré toute la nuit. A cinq heures du matin, les Allemands ont tenté la riposte. Mais les canons antichars qu'ils avaient fait venir manquaient de puissance. Les tirs ne faisaient que ricocher sur nos blindés : nous n'avons pas perdu un seul homme. Avec Le Corre et le lieutenant Rieffel qui commandait une section de zouaves, nous sommes revenus sur place le lendemain. Il restait encore des Allemands planqués immobiles, ventre contre terre, totalement terrorisés. Certains d'entre eux avaient les jambes sectionnées, d'autres le bras arraché. Soudain, j'ai entendu des coups de feu derrière moi. Je me suis retourné et j'ai vu Le Corre qui s'acharnait sur ces gars. Peut-être cherchait-il à abréger leurs souffrances, mais sans même réfléchir j'ai réagi :

---

<sup>1184</sup> Anonyme, *Burnous rouges, tombeaux blancs*, Op. Cit. p 56-57.

<sup>1185</sup> Deloupy Henry, Op. Cit. p 107.

Dis donc, l'abbé, tu trouves normal qu'un apprenti curé achève des blessés ? Ne vois-tu pas dans quel état ils sont ?

Ne t'inquiète pas, je les envoie au Patron. Il se débrouillera avec, ils sont irrécupérables ! »<sup>1186</sup>

Pour les TD, après avoir traversé des villes en libérateur, la prise d'Autun ne se fit pas sans difficultés à cause de l'ennemi, du climat et du terrain.

« Jeudi 7 septembre

Toute la journée se passe au même endroit sous la pluie fine ou sous un soleil timide. Vers 17h30 nous partons pour PARAY-LE-MONIAL. Nous passons à L'ARBRESLE, TARARE à l'accueil enthousiaste, ROANNE où la foule est en plein délire, on nous jette des fleurs, des fruits puis c'est POUILLY et PARAY-LE-MONIAL à 23h. La foule descend dans les rues en chemise, navrée de nous voir arriver si tard.

vendredi 8 septembre

Départ à 8h 30. L'ennemi n'est pas loin. Nous passons GEUGNON, TOULON sur ARROUX, ETANG sur ARROUX où nous prenons nos dispositions de combat. Premiers contacts avec quelques patrouilles boches sans importance. Arrivé près d'AUTUN, le peloton se divise. "CRILLON" est envoyé sur la route d'AUTUN à DRACY avec deux A. M. Toute l'après midi : escarmouches. Trois coups de canon sur SURMOULIN. Le soir venu, notre char reste tout seul sur cette sortie nord d'AUTUN. Nous prenons nos dispositions pour la nuit. A 23h30 nous sommes environnés d'allemands et pris à parti par un canon anti-char. Au cours d'une manoeuvre de dégagement, CRILLON s'enlise dans une fondrière. Nous évacuons le char qui est incendié vers 1 heure du matin.

Samedi 9 septembre

Nous passons toute la nuit tapis dans un bois à 30 m du boche. Au matin nous rentrons dans AUTUN avec les A.M. du premier escadron. LABADENS, GAGLIONE, le commandant de NEUCHEZE<sup>1187</sup> sont tués. MENDELI perd un bras. AUTUN offre un triste spectacle : des cadavres boches, des chevaux éventrés, les Autunois apeurés et joyeux à la fois. Nous restons là jusque vers 14h environ. A cette heure là nous partons pour LUCENAY L'EVEQUE. Charmant village où nous passons toute la nuit.

Dimanche 9 septembre

Aujourd'hui dimanche, on se prépare à partir pour 11h. Nous retournons à AUTUN. Arrivée vers 12h30 nous allons en reconnaissance : 3 500 prisonniers. Nous rentrons à la nuit à AUTUN ou nous cantonnons près de la gare. Des femmes sont passées à la tondeuse par des coiffeurs occasionnels ! »<sup>1188</sup>

Après la prise de Langres, la 1<sup>ère</sup> DB se dirigea vers la Franche-Comté mais la poursuite touchait à sa fin. L'arrêt entre le 13 et le 15 septembre, du fait des problèmes logistiques, permit à l'ennemi de constituer une première ligne de résistance au niveau de Belfort qui ne fut forcée que deux mois plus tard. L'objectif de la 1<sup>ère</sup> DB avait changé, le but était Colmar.

### **3 : l'arrivée sur les Vosges**

Dès le 14 septembre, l'armée B dut se regrouper et se réorganiser du fait d'un changement de mission et des difficultés récurrentes de ravitaillement.

Le regroupement devait s'effectuer dans la région ouest de Belfort avec le 1<sup>er</sup> C.A. au sud du Doubs et le 2<sup>ème</sup> C.A. L'objectif était la trouée de Belfort pour déboucher sur Mulhouse et la plaine d'Alsace afin d'atteindre le Rhin.

La 1<sup>ère</sup> DB devait relever la 3<sup>ème</sup> DI américaine au niveau de Lure pour déboucher dans la plaine d'Alsace par la trouée de Belfort.

Pour cela, flanc-gardée au nord, en recherchant la liaison avec les éléments de la III<sup>ème</sup> Armée américaine, elle avait pour mission d'envoyer dès que possible ses éléments sur Jussey en

---

<sup>1186</sup> Servan-Schreiber Jean-Claude, *Op. Cit.* p 120-121.

<sup>1187</sup> Le commandant de NEUCHEZE était un ancien historique du 2<sup>ème</sup> RD, c'est lui qui avait « évadé » l'étendard du régiment. Au cours de ces combats, fut également blessé le dragon Bernard de Lattre de Tassigny.

<sup>1188</sup> Perol Jean-Pierre, *Op. Cit.*

vue de faciliter la progression de l'aile gauche du 6<sup>ème</sup> CA américain au nord de Vesoul en menaçant de flanc les résistances ennemies s'opposant éventuellement à cette progression et en mesure de rejoindre, par Port-sur-Saône et Vesoul, s la région de Lure, en traversant la zone actuelle des 36<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> DI américaine.

Les opérations de relève et de ravitaillement durèrent jusqu'au 17 septembre. Mais l'ennemi avait eu le temps de ressaisir et d'organiser sa ligne de défenses sur les Vosges. La conquête de la trouée de Belfort s'avéra plus délicate que la remontée de la vallée du Rhône. Cette pause tactique fut également mise à profit pour la remise en conditions des unités qui n'avaient cessé de combattre depuis le débarquement. Ainsi du 2<sup>ème</sup> RSAR qui fut mis en réserve du 2<sup>ème</sup> CA du 17 au 29 septembre.

### **III : la bataille des Vosges**

« Officiers, Sous-Officiers et Soldats de la I\* Division Blindée

Héritiers des traditions de la Cavalerie et dignes Compagnons d'arme de votre chef, le General du Vigier, vous venez d'accomplir en un mois une série de hauts faits qui s'inscriront dans les plis de vos drapeaux et de vos étendards.

A l'avant-garde de la I\* Armée Française, vous avez eu l'honneur d'aborder les premiers le sol de la Patrie.

Sitôt à terre, vous avez couru à l'ennemi sur les routes de PROVENCE et, le 26 Août, par une manœuvre hardie à laquelle ont brillamment participé les blindés du General SUDRE et du Colonel KIENTZ, MARSEILLE était libérée, sept jours après votre débarquement.

Sans permettre à l'ennemi de revenir de sa surprise, sans arrêt, vous avez continué la marche libératrice : en trois semaines, vous abordiez les pentes des VOSGES, LYON, DIJON, AUTUN, LANGRES, sauvées de la destruction, jalonnent les étapes de cette progression où vous avez combattu côte à côte avec nos camarades des Forces Françaises de l'Intérieur.

Harcelant sans répit les colonnes de la 19\* Armée Allemande déjà dissociées sous vos coups répétés, vous les avez contraintes au combat et finalement anéanties.

Des milliers de prisonniers, un butin abondant sont tombés entre vos mains au cours des combats héroïques d'AUTUN, tandis que votre action liée à celle du Groupement SCHNEIDER imposait la capitulation de dix-huit mille Allemands dans la région de NEVERS.

Tel est le bilan de cette marche victorieuse mais la meilleure récompense est bien le reconnaissant bonheur des populations applaudissant non seulement votre bravoure traditionnelle et votre puissance moderne, mais encore votre tenue, votre ordre et votre discipline.

Aujourd'hui de nouvelles missions vous attendent. – je sais que je puis toujours et partout compter sur vous pour les mener à bien. »1189

Par cet ordre du jour, le général de Lattre résumait la première partie de la campagne marquée par la vitesse et la hardiesse. Il s'adressait à l'ensemble de la division même si les actions évoquées furent menées par des CC et rarement par la division groupée sachant que le CC 3 ne rejoignit que vers le 20 septembre.

Mais fin septembre la situation tactique avait changé et le temps des grandes chevauchées était révolu pour les unités blindées. Une phase plus statique commença face à un ennemi qui s'était repris et réorganisé. La 1<sup>ère</sup> armée<sup>1190</sup> dut tout d'abord réarticuler son dispositif en élargissant sa zone de responsabilité, puis ce fut la bataille pour Belfort avant de buter devant Colmar.

#### **1 : L'extension du front (25/09-13/11)**

Cette période fut marquée par une série de combats difficiles pour s'emparer d'objectifs successifs afin de consolider le dispositif de la première armée dans une zone d'action qui s'était élargie. Les unités blindées découvrirent les affres du combat en montagne et en zone boisée. Elle permit également aux états-majors de préparer la phase suivante dont l'objectif était Belfort.

#### **Des combats difficiles**

Alors que les dernières unités blindées débarquaient, comme le 1<sup>er</sup> RSM<sup>1191</sup> qui atterrit à Marseille en octobre 1944<sup>1192</sup>, la 1<sup>ère</sup> armée entrait dans une phase de réorganisation de son dispositif. Il lui fallait étendre son front.

---

<sup>1189</sup> I\* Armée Française, le général, *Ordre du jour N° 3* du 1<sup>er</sup> Octobre 1944, SHD carton 10 P 154.

<sup>1190</sup> L'armée B prit l'appellation 1<sup>ère</sup> armée le 25 septembre 1944.

<sup>1191</sup> À ne pas confondre avec le 1<sup>er</sup> RMSM.



« Maintenant, le 25 Septembre, tous les efforts sont tendus vers l'ultime but, en communion avec l'ardent appel des populations du territoire de BELFORT et de l'ALSACE : libérer complètement la terre de France, atteindre le RHIN.

Mais la rapidité même de l'avance a tari en partie le renouvellement des moyens. L'essence, les munitions n'arrivent pas ou qu'en quantité infime. Les transports font défaut ; les renforts, les unités récemment débarquées ne pouvant rejoindre.

Un temps d'arrêt est obligatoire. L'ennemi le met à profit pour étayer dans les VOSGES et dans la trouée de BELFORT un dispositif déjà fortifié puissamment. Une nouvelle action de force devient nécessaire.

Puis, la Ière Armée reçoit de nouvelles et épuisantes missions. Pour épauler la 7ème Armée Américaine qui s'élève vers le Nord, elle étend considérablement son front dans les VOSGES au prix de sévères combats, ininterrompus, qui ; tout octobre durant, la mènent sur la Haute MOSELLE, sur la MOSELOTTE et, finalement, aux abords de GERARMER. »<sup>1193</sup>

Ces combats menèrent les unités du Thillot à Rossinot en passant par Ramonchamp.

Le 24 septembre, la 1<sup>ère</sup> DB avait arrêté son plan pour la première phase de la conquête des Vosges et de l'extension du dispositif. Il s'agissait de s'emparer du Thillot.

« L'action principale va être menée par le C.C.<sub>3</sub> et le 3<sup>e</sup> R.C.A. :

- le C.C.<sub>3</sub> rompra le dispositif ennemi en profitant des couverts du bois du MONT-DE-VANNES et exploitera vers TERNUAY et FRESSE.

- le 3<sup>e</sup> R.C.A., après avoir nettoyé la région de MELAY, mettra la main sur TERNAY et exploitera en direction du THILLOT.

Au Nord le C.C.<sub>1</sub> complètera l'opération en agissant sur l'axe CORRAVILLERS, le THILLOT, dès que la progression des Américains le permettra.

Au Sud le C.C.<sub>2</sub> assurera la couverture du mouvement, en s'emparant de MAGNY-D'ANIGON et des lisières Nord du Bois de NANNUE, en liaison avec la Ire D.M.I., afin d'interdire le défilé de RONCHAMP. »<sup>1194</sup>

Fresse fut pris le 27 septembre après deux jours de combats intenses, le CC 3 avait atteint son objectif.

« Pendant ce temps le C.C.<sub>2</sub> a attaqué comme prévu le 25 septembre, de part et d'autre de la route LURE, CHAMPAGNEY. Aucun succès n'a été obtenu au Nord, où l'ennemi est solidement organisé. Au Sud, après avoir pénétré dans PALANTE (dont le nettoyage durera jusqu'au lendemain) les unités du C.C.<sub>2</sub> ont pu occuper MAGNY-D'ANIGON, malgré une défense opiniâtre d'un ennemi protégé par un terrain détrempe et de nombreux abatis minés.

Ce n'est d'ailleurs que le lendemain, 26 septembre, que la 1<sup>re</sup> D.M.I. parviendra à déboucher de LYONFFANS pour occuper ANDORNAY et rétablir la liaison avec les éléments du C.C.<sub>2</sub> qui tiennent MAGNY-D'ANIGON.

Le 28, le contact est resserré par des patrouilles. Au Nord de la route Nationale 19, le village de MOURIÈRE est occupé, cependant qu'au Sud la 1<sup>re</sup> D.M.I. a pu conquérir CLAIREGOUTTE et FRÉDÉRIC-FONTAINE.

Quant au C.C.<sub>1</sub>, il s'est lancé le 27 au matin de CORRAVILLERS vers CHATEAU-LAMBERT, mais a dû s'arrêter à 3 km 500 de cet objectif et a été vivement contre-attaqué par l'ennemi. [...]

Le 27, le Général du VIGIER a pu rendre compte au Général DE MONSABERT que les routes du THILLOT et de CHAMPAGNEY sont ouvertes. »<sup>1195</sup>

L'occasion était belle d'exploiter immédiatement vers les cols des Vosges mais la DB avait engagé tous ses moyens et faute de réserves, en particulier d'infanterie, les opportunités, un moment entrevues, ne purent être concrétisées.

---

<sup>1192</sup> Mone Thierry, *Les Spahis du 1<sup>er</sup> Marocains*, Paris, Charles Lavauzelle, 1998, 155 p, p 86.

<sup>1193</sup> *La Ière Armée Française de la Provence au Rhin, au Danube et à l'Autriche*, Op. Cit. p 4.

<sup>1194</sup> Brugière Théo, *Op.cit.* p 72.

<sup>1195</sup> Brugière Théo, *Op.cit.* p 72-73.

Commença alors une période relativement confuse avec des opérations manquant de lien entre elles. Le CC 1 cherchant à progresser vers le ballon d'Alsace et le col de Bussang réussit à s'emparer de Ramonchamp début octobre.

« Vers le 8 octobre, le peloton BRÉMON, resté jusqu'alors au repos vers Rupt-sur-Moselle, tente une action vers Ramonchamp. Il pénètre dans le village, mais contre-attaqué ne peut s'y maintenir, car il est seul. Le lendemain, nouvel essai ; appuyé cette fois-ci par un peloton de Sherman et de l'infanterie, le peloton se maintient à Ramonchamp et arrête même une contre-attaque appuyée par deux autos-moteurs.

Le 9 dans la soirée, tout l'escadron relevé à Beulotte se porte vers Ramonchamp par le col des Fourches. Nous y retrouvons le peloton BRÉMON, et relevons à minuit, par nuit noire, une compagnie d'infanterie.

Les pelotons sont en ligne à moins de 400 mètres de l'ennemi, nous embossons des AM, nous enterrons des mitrailleuses, nous montons de véritables batteries de 3 à 4 mortiers ou minens ; enfin nous nous installons comme de vrais fantassins. »<sup>1196</sup>

Les Allemands réagirent violemment et lancèrent de nombreuses contre-attaques, toutes repoussées au prix de combats acharnés.

« Il est 17 heures 30 environ...

Le paysage est triste. Depuis deux jours, il pleut sans arrêt dans cette vallée de la Moselle encore toute secouée par la canonnade dont l'ont abreuvée tous ces jours-ci, les artilleries tant alliées qu'ennemies. De nombreuses maisons sont détruites. Ramonchamp... triste mais précieuse étape sur la route du Thillot... Il faut conserver ce terrain chèrement acquis ; et puis, nous n'avons pas le droit de laisser revenir le boche dans ce coin des Vosges où nous ont accueillis le sourire et la joie reconnaissante de nos frères délivrés du joug allemand.

Le Lieutenant-Colonel Rougier, affecté au 2<sup>me</sup> Cuirassiers, le 1<sup>er</sup> Octobre, comme commandant en second, a pris à 17 heures, le commandement de tout le secteur de Ramonchamp.

La défense du village a été réorganisée : le peloton Moine est en place au Sud de la Moselle ; au Nord, l'Etraye forme un point d'appui défendu par une compagnie de tirailleurs, deux T.D. et le peloton Laporte.

Le Lieutenant Laporte vient d'arriver, ramenant les trois chars, précédemment sur la rive droite.

Le Lieutenant Monier qui a pris le commandement du 2<sup>me</sup> Escadron à la place du Capitaine Fougère, est là, lui aussi.

Avant que le Lieutenant Laporte ait eu le temps de placer ses chars, les boches déclenchent une première contre-attaque à base d'Infanterie.

Les minen se mêlent désagréablement à la pluie. L'orage dure une vingtaine de minutes.

Les chars continuent cependant à prendre les emplacements qui leur ont été fixés, quand, soudain, le « Jeanne d'Arc II » quitte la route à la suite d'une fausse manœuvre, et s'embourbe... Il est 18 heures 15 ... A ce moment précis, les boches contre-attaquent de nouveau et, cette fois, l'affaire est plus sérieuse...

Des éléments à pied de l'importance d'une compagnie se sont infiltrés, au Nord de la route, dans le parc du château et, au Sud, entre la route et la Moselle.

Un auto-moteur tire le « Jeanne d'Arc II » et le manque : c'est une maison qui se trouvait sur la trajectoire, qui a reçu l'obus... Elle flambe et, de son sinistre halo, éclaire la scène.

Les fantassins qui, engagés sans répit depuis plusieurs jours, n'ont cessé de combattre magnifiquement, sont près de l'épuisement ... Or, il ne peut être question pour le moment de relève ; il faut, au contraire, conserver à tout prix le terrain et assurer la protection des chars mis en danger par l'obscurité qui les paralyse.

Ça cogne de tous les côtés... Les Tirailleurs cèdent peu à peu sous la pression de l'ennemi. Voilà que les chars sont seuls... Ils se défendent en exécutant, de toutes leurs armes, des tirs systématiques dans le secteur qui a été imparti à chacun d'entre eux par le Lieutenant Laporte...

## PERSONNAGES

Le Lieutenant-Colonel Rougier.

Le Lieutenant Monier, à bord du « Duguesclin ».

Le Lieutenant Laporte, à bord du « Joffre ».

Le Maréchal-des-Logis Chef Schwatacz, à bord du « Duguesclin », prend le micro lorsque le Lieutenant Monier est absent du char.

---

<sup>1196</sup> Anonyme, *Servir d'amictié*, Op. Cit. p 56-57.

Le Maréchal-des-Logis Chef Bourassin, à bord du « Jean-Bart ».

Le Maréchal-des-Logis Hussenot, à bord du « Joubert ».

Le Lieutenant Moine, à bord du « Foch », qui suit anxieusement l'action de la rive Sud de la Moselle.

Le Maréchal-des-Logis Pouret est le chef de char du « Jeanne d'Arc II ».

18 heures 23 : *Lt Laporte au M.-d.-L. Chef Bourassin.* - Avancez pour soutenir le « Jeanne d'Arc ».

*Lt Laporte au Lt Monier.* - Pouvez-vous envoyer un T.D. Il y a un char boche Faites vite.

*Lt Laporte au M.-d.-L. Chef Bourassin.* - Avancez pour soutenir le « Joubert » qui soutient déjà le « Jeanne d'Arc ».

*Lt Laporte au Lt Monier.* - Envoyez tout de suite le T.D.

*Lt Monier au Lt Laporte.* - D'accord.

18 heures 25 : *Lt Laporte au M.-d.-L. Chef Bourassin.* - Il y un a T.D. qui va arriver. Il va tirer sur le bidule boche. Vous le lui montrerez.

Le T.D. arrive ! Arrêtez-le ! Poussez-le en avant jusqu'au « Jeanne d'Arc ».

18 heures 28 : *Lt Laporte au M.-d.-L. Chef Schwatacz.* - Votre patron est-il avec vous ?

*M.-d.-L. Chef Schwatacz au Lt Laporte.* - Non, je l'attends. Dès qu'il reviendra je vous le passerai.

*Lt Laporte au M.-d.-L. Chef Hussenot.* - Méfiez-vous ! Il y a des infiltrations sur votre droite.

*M.-d.-L. Hussenot au Lt Laporte.* - Je tiens la droite et tout ce qu'il y a à côté de l'église.

18 heures 33 : *Lt Laporte au M.-d.-L. Chef Bourassin.* - Les tirailleurs se replient ! Restez où vous êtes pour surveiller la droite en liaison avec le « Joubert ».

*Lt Laporte au Lt Monier.* - Les tirailleurs se replient ! Ils se replient !

*Lt Monier au Lt Laporte.* - Je vais voir immédiatement leur Capitaine.

*Lt Laporte au Lt Monier.* - Leur Capitaine vient de dire qu'il va s'installer sur crêtes derrière ! Alors nous sommes seuls !

A cet instant, le Lieutenant Laporte voit le M.-d.-L, Chef Bourassin qui vient vers lui.

*Lt Laporte au M.-d.-L. Chef Bourassin,* - Halte ! Halte ! Où allez-vous ?

*M.-d.-L. Chef Bourassin au Lt Laporte.* - Le « Jeanne d'Arc » ne peut pas se dégager par ses propres moyens. Il faut le pousser.

18 heures 38 : Cela ne va pas mieux. La nuit est là. Les balles traceuses deviennent de plus en plus nettes au fur et à mesure que l'obscurité s'épaissit. Le Lieutenant Monier a-t pu joindre le Capitaine d'infanterie ?

*Lt Laporte au M.-d.-L. Chef Schwatacz.* - Où est votre patron ?

*M.-d.-L. Schwatacz au Lt Laporte.* - Je ne sais pas. Je vais essayer de l'atteindre.

*Lt Laporte au M.-d.-L. Hussenot.* - Repliez-vous légèrement, mais restez en liaison avec le « Jeanne d'Arc ».

18 heures 40 : *Lt Laporte au M.-d.-L. Chef Schwatacz.* - Le Lieutenant Monier est-il oui ou non avec vous ?

*M.-d.-L. Chef Schwatacz.* - Le voilà.

Le T.D. est alors touché par un obus. Le système de pointage de son canon ne fonctionne plus. Se sentant inutile, il se replie derrière le « Jean-Bart », cela inquiète le Lieutenant Laporte.

*Lt Laporte au Lt Monier.* - Le T.D. se replie lui aussi... Il faut faire remonter les fantassins ! La situation devient tragique ! Plus personne n'est là !

*Lt Laporte au M.-d.-L. Chef Bourassin.* - Le « Joubert » est-il devant moi ?

*M.-d.-L. Chef Bourassin.* - Oui, le « Jeanne d'Arc » aussi.

18 heures 45 : L'ennemi ne tire plus pour l'instant. Mais cela n'est pas rassurant... Que prépare-t-il ?

*Lt Laporte au M.-d.-L. Chef Bourassin.* - Voyez-vous le « Joubert » ?

*M.-d.-L. Chef Bourassin.* - Avec la nuit je ne le vois plus. Il est au virage devant moi.

*Lt Laporte au M.-d.-L. Chef Bourassin.* - Remontez jusqu'au carrefour. Le T.D. est derrière vous. Prenez la liaison avec le « Joubert » ; demandez-lui s'il voit le « Jeanne-d'Arc ».

*Lt Laporte au Lt Monier.* - Il n'y a plus un seul fantassin ici. La situation devient tragique ! Qu'a décidé le Capitaine d'Infanterie ?

*Lt Monier au Lt Laporte.* - Une section d'infanterie va venir au devant de vos chars pour les soutenir, ce qui vous permettra de dégager celui qui est enlisé

18 heures 48 : *M.-d.-L. Chef Bourassin, qui a suivi la conversation.* - La section arrive ?

*Lt Laporte.* - Oui. Dites au « Joubert » de tirer le « Jeanne d'Arc » avec son câble ; l'infanterie vous protégera.

*M.-d.-L. Chef Bourassin.* - Compris. Je ferai la commission à l'infanterie quand elle passera.

18 heures 50. - Le secteur est de nouveau agité. Les balles sifflent de plus belle. *Lt Laporte au M.-d.-L. Chef Bourassin.* - Dites au « Joubert » de commencer à tirer le « Jeanne d'Arc » en arrière.

*M.-d.-L. Chef Bourassin.* - Compris... mais il n'y a personne devant lui et il risque gros !

En effet, les chars sont toujours sans protection. Le Lieutenant Laporte rappelle le Lieutenant Mortier.

18 heures 52 : *Lt Laporte au Lt Monier.* - Monier ! Faites monter les fantassins tout de suite !

Bon Dieu ! Il y a des gens qui sont seuls devant !

Mais le Lieutenant Monier est pris ailleurs... le S.O.S. reste sans réponse...

18 heures 53 : *Lt Laporte.* - Monier ! Monier ! Répondez !

Le poste du « Dugesclin » ne répond pas. Il est en panne. Tout est contre nous...

Il faut, en attendant l'aide promise, agir par ses propres moyens.

*Lt Laporte au M.-d.-L. Chef Bourassin.* - Etes-vous arrivés jusqu'au « Joubert » ?

Le Maréchal-des-Logis Chef Bourassin, occupé à donner des ordres n'a pas entendu... Peut-être le Lieutenant Monier est-il là, lui, maintenant ?...

*Lt Laporte.* - Monier ! La situation devient grave. Répondez !

Toujours aucune réponse !...

*M.-d.-L. Chef Bourassin au Lt Laporte.* - J'ai fait la commission. Je crois même le « Joubert » est déjà en train de sortir le « Jeanne d'Arc ».

*Lt Laporte.* - Bon ! Très bien ! Dites-leur de reculer ensuite un peu. Vous restez en liaison à vue avec eux.

De l'autre côté de la Moselle, le peloton Moine assiste au drame. Malheureusement le pont détruit l'empêche d'intervenir aussi efficacement qu'il le voudrait. Il garde cependant de son mieux le terrain qu'il peut balayer par son feu.

Auprès de lui, le Lieutenant-Colonel Rougier qui commande le secteur devine la situation critique du peloton Laporte, est inquiet.

18 heures 55 : *Lt Moine au Lt Laporte.* - Je vous passe le Colonel Rougier.

*Lt-Colonel Rougier au Lt Laporte.* - Avez-vous reçu l'ordre écrit que je vous ai envoyé ?

Le Lieutenant Monier intervient...

*Lt Monier.* - Le Lieutenant Laporte n'a reçu aucun ordre écrit.

Mais, le Lieutenant-Colonel Rougier veut s'adresser directement au Lieutenant La porte.

*Lt-Colonel Rougier.* - Je vous disais de regrouper votre peloton à l'endroit où avez fait vos pleins d'essence et d'y prendre des éléments F.F.I., cet ordre n'est plus exécutable en raison des circonstances. Continuez votre mission.

*Lt Laporte.* - Je suis dans une situation très grave. Je suis seul avec mes chars. L'un d'eux est embourbé et les Fritz me tirent dessus.

*Lt-Colonel Rougier.* - Pouvez-vous me donner votre situation exacte ?

*Lt Laporte.* - Je suis à 150 mètres de l'église.

*Lt-Colonel Rougier.* - Est-ce là où une maison fume ?

*Lt Laporte.* - Exactement.

*Lt-Colonel Rougier.* - Vous êtes donc au carrefour. Est-ce que les fantassins sont avec vous ?

*Lt Laporte.* - Ils se sont repliés. Je ne les vois plus.

*Lt-Colonel Rougier.* - Et les T.D. ?

*Lt Laporte.* - Ils sont à côté de moi.

*Lt-Colonel Rougier.* - Etes-vous actuellement embêté par l'ennemi ?

*Lt Laporte.* - Actuellement non.

Le Lieutenant Laporte entend très mal la voix du Lt-Colonel Rougier. Il demande au Lieutenant Moine de prendre le micro.

*Lt Moine.* - Ordre du Colonel : ramener les fantassins.

A ce moment, le « Duguesclin », char du Lieutenant Monier (mais dont le chef est temporairement le Maréchal-des-Logis Schwatacz, le Lieutenant Monier étant parti en jeep) passe à côté du Lieutenant Laporte.

*Lt Laporte au M.-d.-L. Chef Schwatacz.* - Où allez-vous ? J'ai l'ordre du Colo de rester sur place et de faire revenir immédiatement les fantassins.

*M.-d.-L. Schwatacz.* - Je vais voir le Capitaine pour vous les faire renvoyer.

*Lt Laporte.* - Il faut nous les renvoyer tout de suite. Il faut aussi donner l'ordre au T.D. de rester sur place. J'ai du mal à l'obtenir par radio.

Le T.D. qui normalement n'est pas aux ordres du Lieutenant Laporte, vient de rejoindre en effet au deuxième carrefour son camarade, en réserve, juste derrière le « Joffre ».

19 heures : *Lt Moine au Lt Laporte.* - Ordre du Colonel : méfiez-vous des infiltrations sur votre droite. Arrêtez les T.D. Le Colonel va voir leur Capitaine.

*Lt Laporte.* - Faites dire au Colonel de m'envoyer des éléments pour protéger mon char enlisé. Il y a juste le pont à traverser.

*Lt Moine.* - Toute la compagnie va revenir vous rejoindre.

*Lt Laporte.* - Pouvez-vous faire donner aux T.D. l'ordre d'avancer ?

*Lt Moine.* - Le Colonel s'en occupe.

*Lt Laporte.* - Oui, mais faites vite.

19 heures 10 : *Lt Moine.* - Le Colonel donne l'ordre d'avancer aux fantassins, mais il faudrait les retrouver.

*Lt Laporte.* - C'est facile à dire ! Ils sont au diable vauvert ! Comment les retrouver ?

Le Lieutenant Laporte est bloqué dans son char. Il n'a d'autre moyens de liaison que son équipage et la radio. La lutte fait toujours rage. Les chars crachent à en perdre le souffle. (5000 à 6000 cartouches de mitrailleuses ont été tirées par char. Quant aux obus, tous les explosifs, soit 60 par char, ont été consommés...). Les tubes des mitrailleuses sont rouges, et les pointillés qu'ils projettent semblent arrachés à la matière même du tube (à la fin de la deuxième contre-attaque les canons des mitrailleuses n'avaient plus de rayures : il a fallu les changer le lendemain) ... et ce renfort qui ne vient pas !...

19 heures 15 : *Lt Laporte au Lt Monier.* - Est-ce que l'Infanterie arrive ?

*Lt Monier.* - Elle va arriver. L'infanterie va arriver.

*Lt Laporte.* - Bon Dieu ! Ils ont été rudement longs !

Dans la situation du Lieutenant Laporte, les minutes sont interminables. Le tic-

tac de la montre qui en donne la mesure, est souverainement désagréable...

19 heures 17 : *Lt Monier au Lt Laporte.* - Je vous envoie les fantassins tout de suite.

*Lt Laporte.* - Qu'ils se dépêchent, tonnerre de bois ! Venez que je vous explique la situation !

*Lt Monier.* - Je vous rejoins par la route.

Le Lieutenant-Colonel Rougier et le Lieutenant Moine qui ont suivi la conversation et qui partagent l'angoisse du Lieutenant Laporte, ont eux aussi, hâte de voir arriver les fantassins.

19 heures 18 : *Lt Moine au Lt Laporte.* - Les fantassins sont-ils avec vous ?

*Lt Laporte.* - Ils ont mis le temps, mais ils arrivent.

*Lt Moine.* - Les T.D. sont-ils toujours avec vous ? J'ai vu leur Capitaine.

Le Lieutenant Laporte occupé à donner ses ordres aux fantassins, n'a pas entendu. Le T.D. qui était en réserve est remonté. La situation s'améliore... Le dépannage va pouvoir s'effectuer sous la protection des éléments à pied qui tiendront en respect les bazookas trop audacieux, tandis que la seule présence du T.D. assagira l'auto-moteur boche.

19 heures 28 : La nuit est maintenant complète... Le Lieutenant-Colonel Rougier cherche à parler au Lieutenant Monier pour lui donner ses instructions.

*Lt Moine au Lt Laporte.* - Le patron est-il avec vous ?

*Lt Laporte.* - Non, pas pour l'instant.

*Lt Moine au M.-d.-L. Chef Schwatacz.* - Le patron est-il avec vous ?

*M.-d.-L. Chef Schwatacz.* - Non, il vient de partir.

*Lt Moine.* - Dites-lui que l'ordre pour tout le monde est de rester en place dans le dispositif pris cet après-midi.

19 heures 31 : *Lt Moine au Lt Laporte.* - Les fantassins sont-ils arrivés ?

*Lt Laporte.* - Oui.

*Lt Moine.* - Tout est donc en place comme cet après-midi ?

*Lt Laporte.* - Oui.

*Lt Moine.* - O.K. Je reste en liaison radio avec vous.

*Lt Laporte.* - Je vais remonter au carrefour avec mon bidule.

C'est fini ! L'alerte a été chaude. Le peloton Laporte a vécu des minutes tragiques. A chaque instant un boche armé du bazooka pouvait se glisser, à la faveur de l'obscurité, à distance de tir et attaquer les chars. Mais maintenant la famille est au complet : fantassins et T.D. sont là pour épauler leurs frères d'armes... Le « Jeanne d'Arc » est sorti de l'ornière et va pouvoir reprendre, avec le « Joubert », un emplacement plus propice pour le stationnement de nuit.

20 heures 45 : *Lt Laporte au Lt Monier.* - Tout est en place chez moi. R.A.S.

20 heures 50 : *Lt Monier au Lt-Colonel Rougier.* - R.A.S

21 heures : *Lt-Colonel Rougier à l'Etat-Major du C.C.I.* - Situation rétablie. R.A.S.

*Etat-Major du C.C.I :* Toutes mes félicitations ! »<sup>1197</sup>

Cette retranscription d'un réseau radio montre toute l'âpreté des combats et le sentiment d'isolement qui frappait les tankistes lorsqu'ils étaient privés d'infanterie. La 1<sup>ère</sup> DB fut relevée dans la nuit du 24 au 25 octobre et placée en réserve d'Armée. Le CC 2 fut détaché au profit du 2<sup>ème</sup> CA jusqu'au 2 novembre.

La 5<sup>ème</sup> DB, quant à elle, était en réserve d'armée, prête à fournir ses CC au profit du 1<sup>er</sup>

---

<sup>1197</sup> Kaminski Alexandre, *Op. Cit.* p 65 à 70.

CA comme l'ordonnait l'IPS N° 3<sup>1198</sup>.

Cette phase de combat dans les contreforts Vosges mit en exergue la difficulté du combat en montagne et en zone boisée pour les troupes blindées.

### **Les difficultés du combat en zone boisée et montagneuse**

Les anciens du CE avaient déjà expérimenté les difficultés du combat en terrain accidenté mais à l'approche des Vosges, la 1<sup>ère</sup> armée fut confrontée à un relief marqué et boisé. Début octobre un compte-rendu de visite de la section étude de la 1<sup>ère</sup> armée faisait état des difficultés rencontrées par les troupes surprises par les conditions du combat en zone boisée.

« Nos troupes. Elles se battent avec courage et tenacite. Moral toujours excellent. Mais elles sont etonnees par le combat en sous bois et a effectifs egaux elles sont certainement dominees par un adversaire qui ataviquement est un homme de la foret. »<sup>1199</sup>

Ce compte-rendu préconisait l'emploi des blindés dans les couloirs de pénétration pour tenir compte de la spécificité du terrain.

« Par contre, les possibilites d'action par les couloirs a ciel ouvert ne paraissent pas epuisees [...] a deux conditions :

- que l'on ait les moyens de porter des coups de poings blindes vigoureux et profonds dans les etroits couloirs de penetration
- que l'on dispose d'une infanterie apte a suivre les chars dans la penetration en couloir. »<sup>1200</sup>

Les zones boisées représentaient un danger pour les unités blindées. Les possibilités de manœuvre y étaient limitées et la fabrication d'obstacles, parfois battus par les feux, aisée. Les arbres étaient abattus pour former des abatis souvent piégés. De tels obstacles ralentissaient la progression en particulier celle des unités de reconnaissance qui étaient, par construction, les premières à butter dessus.

« Et les abattis succèdent aux abattis, les mines aux mines... Lentement les détecteurs fouillent le terrain en avant des chars qui accrochent et poussent de côté les arbres coupés... Travail lent, fatigant et énervant. »<sup>1201</sup>

Manquant de profondeur pour l'observation et le tir, les chars et les TD étaient quasiment aveugles dans les bois. Leur sécurité était liée à la présence d'unités d'infanterie qui les accompagnaient et assuraient leur protection rapprochée. Sans cette protection ils étaient vulnérables.

« La piste est mauvaise et étroite... Chars et TD n'y passent que difficilement et faire demi-tour est impossible... Le Capitaine JOURNEAU craint continuellement une contre-attaque dans ces bois de sapin épais où les chars n'ont aucun champ de tir et où ils sont des proies faciles pour des gens entraînés et courageux.

Et ce qu'il craignait se produit effectivement... Les boches contre-attaquent les chars du Peloton PIRIOU qui passe un mauvais quart d'heure, isolé dans les bois sans Infanterie de protection... T.D. et chars tirent tous

---

<sup>1198</sup> 1<sup>ère</sup> Armée Française État-Major, 3<sup>ème</sup> Bureau, n° 860/3. TS du 29 Septembre 1944, *Instruction Personnelle et Secrète N°3*, SHD carton 10 P 154.

<sup>1199</sup> 1<sup>ère</sup> ARMEE FRANCAISE, Section d'étude, N° 1 du 9 octobre, COMPTE – RENDU sur une visite aux lignes le 8 octobre SHD carton 10 P 189.

<sup>1200</sup> 1<sup>ère</sup> ARMEE FRANCAISE, Section d'étude, N° 1 du 9 octobre, COMPTE – RENDU sur une visite aux lignes, *Op. Cit.*

<sup>1201</sup> Lieutenant-Colonel Lassale, *Panache rouge historique du 3<sup>e</sup> Régiment de Spahis Algériens de Reconnaissance, troisième partie des Vosges au Rhin 1944-1945*, tapuscrit, S.I.n.d, 1969, bibliothèque de l'Ecole de cavalerie, 226 p, p 14.

azimuts au perforant (de peur des éclatements dans les arbres proches) et à la mitrailleuse... Mais l'ennemi n'est pas très « accrocheur » et l'affaire se termine vite et sans casse pour nous heureusement. »<sup>1202</sup>

Les difficultés liées aux zones boisées étaient encore accentuées lorsqu'elles se trouvaient en zone montagneuse. Même si ce n'était pas les Alpes, manœuvrer dans les Vosges pour les unités blindées se révéla difficile. Les chars n'étaient pas faits pour combattre en montagne. Ce fut ce que le général du Vigier expliqua au général de Monsabert lors de l'arrêt de la progression de la 1<sup>ère</sup> DB dans les Vosges fin septembre.

« Mais le Thillot résiste. Après avoir lancé le 3<sup>e</sup> RCA en reconnaissance sur les axes Lure-Le Thillot et Lure-Giromagny, Monsabert engage sur le premier axe le CC1 de la 1<sup>re</sup> DB qui est bientôt boqué à Mélisey, et sur le deuxième axe le CC2 de cette même DB qui ne peut dépasser Champagny. Ces premiers contacts avec les forces allemandes des Vosges font apparaître que le général Wiese est en train de réorganiser, en un temps record, en bordure ouest des Vosges, un glacis de 12 kilomètres de profondeur, plus une ligne de front accrochée aux massifs forestiers de la pré-montagne. Le général du Vigier, commandant le 1<sup>re</sup> DB, expose alors au Général de Monsabert que les chars sont inadaptés à la montagne. »<sup>1203</sup>

Le général de Vernejoul, l'autre commandant de DB, était aussi du même avis et faisait sienne les déclarations de son homologue de la 1<sup>ère</sup> DB.

« La 5<sup>e</sup> D.B. est en passe de reprendre à son compte les décevants, déboires de la 1<sup>re</sup> D.B. engagée précédemment sur un même terrain montagneux, du 20 septembre au 19 octobre. Le général de Vernejoul, tenu informé heure par heure de l'évolution de ce lent grignotage par le colonel Tritschler, ne peut que méditer, en serrant les poings, sur l'amertume de son coéquipier du Vigier, lequel exposait déjà le 22 septembre au général de Monsabert, « les difficultés que présente un pareil terrain montagneux pour une division blindée, lui interdisant toute possibilité de manœuvre et risquant de lui causer des pertes en hommes et en matériel, hors de proportion avec les résultats obtenus ». »<sup>1204</sup>

Sur le terrain, les CC se trouvèrent rapidement face à l'impossibilité de manœuvrer en zone montagneuse surtout dans des secteurs fortement tenus par l'ennemi.

« Le CCI est alors engagé dans des montagnes couvertes de forêts, avec quelques vallées, mais tenues par des forts, tels Château-Lambert. L'ennemi, appuyé à ces fortifications, et possédant une infanterie assez nombreuse, réagit parfois et tente même des contre-attaques. Les chars engagés dans des terrains difficiles et boisés ont parfois de la peine à tenir. »<sup>1205</sup>

Même équipées de matériel plus léger et plus manœuvrable, les unités de reconnaissance subissaient, elles aussi, la loi du combat en montagne, avec une gêne supplémentaire qui était la nécessité de combattre à pied comme les fantassins. Chargé d'assurer la liaison entre la 3<sup>ème</sup> DIA et les Américains (3 octobre), le 3<sup>ème</sup> spahis dut agir dans une région qui ne se prêtait pas aux actions des blindés : « Routes encaissées, forêts épaisses, passages difficiles et destructions nombreuses. »<sup>1206</sup>.

Quelques jours après, il fut engagé à pied pour relever une unité FFI qui tenait une position en pleine montagne.

**« 23 OCTOBRE 1944**

---

<sup>1202</sup> *Idem* p 117.

<sup>1203</sup> De Salins René, *Op. Cit.* p 34.

<sup>1204</sup> de Vernejoul Henri (général), *Op. Cit.* p 36-37.

<sup>1205</sup> Anonyme, *Servir d'amictié, Op. Cit.* p 56.

<sup>1206</sup> Lieutenant-Colonel Lassale, *Panache rouge historique du 3<sup>e</sup> Régiment de Spahis Algériens de Reconnaissance, troisième partie, Op. Cit.* p 8.



Le Colonel BONJOUR passe son commandement de Secteur au Colonel GUILBAUD qui étend le sien jusqu'à la TETE DES CERFS ... Mais la mission du Régiment n'est pas terminée et dès le même jour l'ordre d'alerte circule dans les Escadrons ...

Le Bataillon F.F.I. du 8<sup>e</sup> Dragons qui tient depuis trois jours le Quartier de la CROIX DES MOINATS doit être relevé d'urgence à la demande de son Commandant ... Le Colonel GUILBAUD n'ayant aucune disponibilité, le Général GUILLAUME fait appel au 3<sup>e</sup> Spahis et au Bataillon de FRANCHE COMTE .... Le peu de repos espéré disparaît et, après la marche, en avant, le Régiment doit relever les F.F.I..... Les 4<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> Escadrons se préparent à remonter en ligne... et à pied cette fois, hélas ! ... [...]

Une fois de plus, comme pour nos premières armes en ITALIE, le Régiment se retrouve dans la montagne en fantassin ... »<sup>1207</sup>

Durant cette phase un peu particulière, les spahis eurent même à appuyer les unités d'infanterie ce qui était loin d'être leur mission originelle. Eux qui avaient l'habitude de foncer en tête à la recherche de l'ennemi se retrouvaient englués dans des missions d'appui voire même complètement statiques. Cette vie de poste nuisit à leur moral et ne fut pas sans conséquence sur leur capacité opérationnelle du moment.

« **14 Octobre.** - Les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> escadrons reçoivent la mission d'appuyer à l'Ouest, une attaque d'infanterie de la 3<sup>e</sup> D.I.A partant du Sud.

A l'escadron Baulny, le peloton Bonnafont est chargé d'appuyer la progression du peloton Magdelain de l'autre côté de la rivière vers Orimont.

Après de nombreuses difficultés, le peloton Magdelain parvient aux lisières d'Orimont où il se heurte à des résistances.

En voulant manœuvrer, le char du Chef Labiste s'engage dans un pré trompeur et s'enlise sous le feu des armes ennemies. Le Maréchal des Logis Boutillet est blessé.

Un char « Recovery » est aussitôt demandé au service auto. Malheureusement, il s'enlise aussi à 1 kilomètre avant d'atteindre celui du 1<sup>er</sup> escadron.

Pendant ce temps, le peloton Sauvebeuf a repris sa mission de la veille vers Rochesson. [...]

Nous ne sommes pas très accou-tumés, en effet, à cette vie de postes, et avons bien du mal à nous plier aux règles des relèves. Chaque peloton s'entoure d'un système de défense, grenades, mines anti-personnels, pièges et si les premiers jours les relèves se préoccupèrent d'expliquer aux relevants le dispositif de leurs pièges, au bout d'un certain temps, la négligence ou l'oubli firent que ce passage de consigne ne se fit pas toujours avec précision. Et l'on voit un jour l'Aspirant Guyon se prendre les pieds dans un fil d'une mine bondissante, qui bondit mais n'éclata pas. Une autre mine du même genre épargna - Dieu sait pourquoi ! - le Chef Basques, une autre le Maréchal des Logis Aguerre et le Lieutenant de Sauvebeuf. »<sup>1208</sup>

Ne pouvant se satisfaire de cette situation où son armée restait engluée face aux Vosges, le général de Lattre rapidement de reprendre l'offensive et demanda à son état-major de préparer la phase suivante.

## **La préparation de la manœuvre future**

Une série d'ordre, variant en fonction de l'évolution de la situation tactique prépara la suite de la manœuvre dont l'objectif était Belfort en exploitant une percée dans les Vosges.

La situation évoluant favorablement, l'exploitation par la 5<sup>ème</sup> DB fut envisagée. Elle n'avait plus à fournir ses CC au 1<sup>er</sup> corps mais devait se regrouper dans la région Luxeuil, Lure, Vesoul.

« La 5ème D.B., maintenue en Reserve d'Armee sera regroupee dans la region LUXEUIL – LURE – VESOUL et se tiendra en mesure de franchir rapidement les VOSGES par la SCHLUCHT et BUSSANG des que les

---

<sup>1207</sup> Idem p 48-49.

<sup>1208</sup> Anonyme, *Burnous rouges, tombeaux blancs*, Op. Cit. p 81-90,91.

cols seront conquis, pour déboucher en plaine d'ALSACE et exploiter en direction de MULHOUSE et de CHALAMPE. *d'une part de colmar et de brisach d'autre part*<sup>1209</sup>. »<sup>1210</sup>

L'offensive du 2<sup>ème</sup> CA ne débouchant pas, l'effort fut mis sur le 1<sup>er</sup> CA qui reçut la 5<sup>ème</sup> DB et un CC de la 1<sup>ère</sup> en renfort pour cette mission<sup>1211</sup>.

La poursuite de l'avance vers les Vosges, devait être confiée en partie à la 5<sup>ème</sup> DB qui devait être en mesure d'appuyer avec un deuxième CC l'action du CC 6. La 1<sup>ère</sup> DB restait en réserve d'armée<sup>1212</sup>.

Le 8 novembre l'ordre particulier n° 128 orienta le général commandant la 1<sup>ère</sup> D.B. sur sa mission future.

« En réserve d'Armée dans sa zone de stationnement, LUXEUIL, VESOUL, LURE, elle doit être en mesure de se porter sur préavis d'une heure dans la région de CLERVAL, d'où, sur l'instruction de l'Armée, elle devra se tenir prête à foncer soit sur HERICOURT, soit sur DELLE en vue d'une exploitation sur DANNEMARIE. »<sup>1213</sup>

Les ordres étaient donnés au niveau de l'armée. L'offensive vers Belfort pouvait commencer.

## **2 : la bataille de Belfort et de la Haute Alsace (14-28/11)**

Ce fut dans le cadre de l'offensive générale alliée vers le Rhin début novembre que se déroulèrent les combats pour Belfort et la haute-Alsace. La 1<sup>ère</sup> armée était à droite du dispositif dans les Vosges et face à la trouée de Belfort. Son aile droite longeait la frontière suisse.

Son objectif initial était Sochaux Montbéliard et Belfort en mesure d'exploiter vers la haute Alsace à partir de la trouée de Belfort.

Les missions principales furent confiées aux DI appuyées par des CC des deux DB. Cette opération se déroula en trois phases : du 14 novembre au 19 novembre : attaque générale dans la trouée de Belfort, 1<sup>ère</sup> percée au sud de Belfort, bataille de Sainte-Marie, prise de Montbéliard et d'Héricourt. 2<sup>ème</sup> percée à la frontière suisse vers le Rhin ; du 18 novembre au 24 novembre : consolidation de l'offensive, réaction allemande dans le Sundgau, contre-attaque de la 5<sup>ème</sup> DB, franchissement du canal Rhin-Rhône, débordement de Dannemarie ; du 25 novembre au 28 novembre : libération de la Haute-Alsace, réduction de la poche de Belfort, manœuvre de Burnhaupt.<sup>1214</sup>

Les deux DB agirent chacune dans son secteur : la 5<sup>ème</sup> vers Belfort, la 1<sup>ère</sup> vers Mulhouse et le Rhin. Cette offensive fut minutieusement préparée et fit l'objet d'une opération de déception inédite.

---

<sup>1209</sup> mots en italique rajoutés à la main sur le document

<sup>1210</sup> 1<sup>ère</sup> ARMÉE FRANÇAISE ETAT-MAJOR 3<sup>ème</sup> BUREAU n° 1216/3. TS du 20 octobre 1944, INSTRUCTION PERSONNELLE ET SECRETE N°3 bis, SHD carton 10 P 154.

<sup>1211</sup> 1<sup>ère</sup> ARMÉE FRANÇAISE ETAT-MAJOR 3<sup>ème</sup> BUREAU n° 4/OP.3. ultra secret du 24 octobre 1944, INSTRUCTION PERSONNELLE ET SECRETE N°4, SHD carton 10 P 154.

<sup>1212</sup> 1<sup>ère</sup> ARMÉE FRANÇAISE ETAT-MAJOR 3<sup>ème</sup> BUREAU n° 26/OP.3. ultra secret du 4 novembre 1944, DIRECTIVE D'ORIENTATION N°5, SHD carton 10 P 154.

<sup>1213</sup> d'Ornano (Lt-Colonel), *Le G.B dans l'exploitation la prise d'Altkirch par le C.C.1 Novembre 1944*, Enseignement Militaire Supérieur, Ecole d'Etat-Major, Année 1955-1956, Cours d'histoire militaire, Paris 1955, 31 p, p 8.

<sup>1214</sup> Voir de Salin René, *Op. Cit.* p 27.

## La préparation

Le général de Lattre avait anticipé d'éventuelles difficultés pour la manœuvre dans les Vosges. Si les objectifs n'étaient pas atteints, il avait prévu de revenir à une option de passage en force par la trouée de Belfort. À la mi-octobre, il avait relancé son état-major sur une planification allant dans ce sens, mais l'éventualité de la perte de la 1<sup>ère</sup> DB en partance pour les plages de l'Atlantique mit en frein à ce projet et le contraria fort. Cependant le plan proposé par la 1<sup>ère</sup> armée d'offensive sur Belfort cadrait parfaitement avec ceux du général Devers pour la reprise de l'offensive générale vers le Rhin. Le général de Lattre parvint à le convaincre que la réussite de cette manœuvre nécessitait qu'il gardât tous ses moyens. Ainsi la 1<sup>ère</sup> DB resta-t-elle sur place.

Le travail de planification continua normalement avec une anticipation concernant l'exploitation en cas de percée. Un projet envisageait, notamment, trois groupements de force agissant sur la direction générale Belfort, Cernay, Colmar : la 5<sup>ème</sup> DB renforcée ; le 1<sup>er</sup> CA avec la 1<sup>ère</sup> DB ; le 2<sup>ème</sup> CA.

L'objectif était Ribeauvillé, Colmar, Brisach et le Rhin de Brisach à Huningue.<sup>1215</sup>

En plus de la planification habituelle, le général de Lattre mit en place une opération de déception destinée à tromper l'ennemi sur le lieu et la date de l'attaque.

Le 2<sup>ème</sup> CA poursuivit sa poussée sur les cols Vosgiens pendant que des unités du 1<sup>er</sup> CA se dirigèrent de jour vers Remiremont pour laisser penser à l'ennemi à une attaque en force dans les Vosges. Elles rebroussèrent chemin la nuit suivante en toute discrétion. Dans un souci de discrétion absolue, les blindés attendirent le dernier moment pour rejoindre leur base de départ afin de surprendre l'ennemi au maximum. Des faux PC tactiques furent activés pour simuler la préparation d'une offensive dans les Vosges.

En sus de ces ruses tactiques, les Français développèrent une manœuvre dans les médias, appuyé sur un ODJ du général de Lattre, pour faire croire à un départ massif en permission.

« L'ordre du jour N° 4 du général de Lattre nous est communiqué : (je cite de mémoire)

« Soldats de la première armée, l'heure tant attendue est enfin arrivée : vous allez partir en permission ! "Les anciens de la 1<sup>ère</sup> D.F.L. partiront les premiers, ils l'ont bien mérité" ... etc. »

Il fait un temps à ne pas mettre un char dehors, aussi nous croyions- nous rassurés quant à notre avenir immédiat. »<sup>1216</sup>

Les soldats ne furent pas les seuls à être trompés. Même les dirigeants politiques furent bernés par le commandant de la 1<sup>ère</sup> armée, notamment lors d'une prise d'armes à Valdahon à l'occasion de la visite du général de Gaulle accompagné de Winston Churchill.

« Le 13 novembre, par un temps exécrable, le général de Gaulle et Winston Churchill arrivent discrètement au camp du Valdahon pour passer en revue des unités de la 9<sup>e</sup> DIC et approuver les mesures prises par le général de Lattre. Churchill dit à de Lattre :

« Vous n'allez tout de même pas faire attaquer par un temps pareil ? ». « Il n'en est pas question, Monsieur le Premier Ministre », lui répond de Lattre. »<sup>1217</sup>

Cette prise d'armes avait laissé un souvenir mémorable chez tous les participants.

« Évènement d'importance aujourd'hui : nous devons être passés en revue, puis défiler devant un aréopage de choix ! Sir Winston Churchill en personne et le général de Gaulle, les généraux de Lattre, commandant en chef,

---

<sup>1215</sup> 1<sup>ère</sup> ARMÉE FRANÇAISES, ETAT-MAJOR, 3<sup>ème</sup> Bureau, *PROJET de Manœuvre d'exploitation après la rupture du dispositif ennemi dans la Trouée de BELFORT* du 17 novembre 1944, SHD carton 10 P 190.

<sup>1216</sup> de Boisboissel Alain, *Op. Cit* p 66.

<sup>1217</sup> de Salin René, *Op. Cit.* p 42.

Béthouart, commandant le premier C.A. Notre chef direct, le général Du Vigier présente aux Autorités la 1<sup>ère</sup> division blindée, Il y a aussi le ministre des Armées, monsieur André Diethelm, disqualifié à jamais à nos yeux depuis son inopportune harangue que les anciens ont encore dans les oreilles et sur le cœur...

Les chars sont alignés impeccablement, au cordeau, devant les casernements du Valdahon. Nous les avons briqués à fond, lustrés au gas-oil, ce qui les fait paraître flambant neufs dans ce décor neigeux, Car il neige, ce 13 novembre, une neige fine et glacée qui nous cingle le visage et nous gèle tout entier.

Le vent, faible d'abord, forçait petit à petit et la neige nous frappe bientôt à l'horizontale. Les équipages sont figés au garde-à-vous devant leurs engins et inspectés successivement par les sous-officiers de pelotons, les chefs de pelotons, et enfin par le capitaine lui-même. »<sup>1218</sup>

Malgré le froid, des conditions météorologiques peu favorables à une offensive blindée et les dénégations du général de Lattre, l'attaque débuta le 14 novembre.

### **La 5<sup>ème</sup> DB pour la prise de Belfort et l'exploitation**

Avant d'examiner l'action de la 5<sup>ème</sup> DB pour la prise de Belfort, il convient de faire un rapide rappel sur ce qu'elle fit depuis le débarquement.

Contrairement à la 1<sup>ère</sup> DB, elle ne participa pas aux premiers combats dans le sud de la France. Débarquée entre le 15 et le 25 septembre 1944, elle se regroupa dans un premier temps dans la région de Marseille avant de rejoindre, par train, sa zone de déploiement initial près de Vesoul fin octobre.

Avant de participer pleinement à la bataille pour Belfort, à compter du 14 novembre, elle détacha quelques éléments, dont le CC 6 auprès du 2<sup>ème</sup> CA pour participer à la manœuvre de déception dans les Vosges. Le CC 6 articulé en trois sous-groupements fut utilisé en appui de l'infanterie.

Chaque sous-groupe ment agissant séparément au profit d'un bataillon. Cette mission, du 3 au 6 novembre, fut frustrante pour les tankistes qui rêvaient d'en découdre et furent cantonnés aux routes et destinés à appuyer les fantassins.

Devant la faiblesse des renforts qu'il avait reçus, le général de Monsabert décida de suspendre l'offensive le 5 novembre au soir et ordonna au CC 6 de se désengager. Cette manœuvre fut complexe, l'ennemi multipliant les contre-attaques, et le regroupement du CC 6 mit plusieurs jours. Le 10 novembre, il passait en réserve prêt pour participer à l'attaque de sa Grande Unité (G U).

Le 14 l'offensive fut lancée avec les deux CC de la 5<sup>ème</sup> DB en appui de DI et un en réserve.

« L'aube de ce nouveau jour se lève, pâle et hésitante sous un ciel gris. Il neige. Alors que vers 8 heures, une légère éclaircie semble préluder à une amélioration météorologique, une agitation fébrile se développe derrière le front français immobile et silencieux.

La 5<sup>e</sup> D.B. a décroché ses faux fléchages et récupéré son artillerie en promenade de diversion. Ses positions de tir, aux réglages calculés à l'avance, sont toutes réoccupées. Au P.C. du 1<sup>er</sup> Corps d'Armée à Guillon-les-Bains, au P.C. d'Armée à Besançon, aux P.C. divisionnaires des 5<sup>e</sup> D.B., 2<sup>e</sup> D.I.M. (Infanterie Marocaine) et 9<sup>e</sup> D.I.C. (Infanterie Coloniale), l'on interroge le ciel entre deux compte-rendus téléphonés. L'ensemble du C.A. reste en état d'alerte. L'offensive déjà prévue pour la veille, mais retardée de 24 heures par la tempête et les conditions atmosphériques, pourrait démarrer à toute heure. Déjà, deux Piper-Cubs du Groupe de Reconnaissance 2/33 « Savoie » en observation pour le compte des généraux Magnan et Carpentier, confirment cette possibilité : « l'action en force au Nord du Doubs, où le temps s'est amélioré, semble pouvoir être déclenchée sans plus attendre », ceci conformément aux directives de la Lettre d'Instruction N° 2 du 6<sup>e</sup> Groupe d'Armées U.S. (Devers), de l'I.P.S. N° 4 du 24 octobre (1<sup>re</sup> Armée), et de l'O.G.O. (Ordre Général d'Opérations) N° 8 du 31 octobre (1<sup>er</sup> C.A.).

---

<sup>1218</sup> de Boisboissel Alain, *Op. Cit* p 63.

Le 1<sup>er</sup> Corps s'articule en deux grandes unités sur le secteur d'attaque : en aile gauche, la 2<sup>e</sup> D.I.M. du général Carpentier avec en soutien des unités d'infanterie, les blindés des Combat- Commands 4 et 5 de la 5<sup>e</sup> D.B., et le R.C.C.C. (Régiment Colonial de Chasseurs de Chars) ; en aile droite, la 9<sup>e</sup> D.I.C. du général Magnan renforcée elle aussi d'infanterie, et qu'appuiera le C.C. 2 de la 1<sup>re</sup> D.B. A la charnière des, 2<sup>e</sup> et 1<sup>er</sup> Corps, la jonction est assurée au niveau de la forêt de Grange par le groupement spécial du général Molle et la 1<sup>re</sup> D.F.L.

Aux arrières, le 1<sup>er</sup> G.T.M. et le C.C. 6 de la 5<sup>e</sup> D.B. restent en réserve de Corps d'Armée ; le 2<sup>e</sup> G.T.M., le 4<sup>e</sup> R.T.T., le 7<sup>e</sup> R.C.A. et la 1<sup>re</sup> D.B. en réserve d'Armée. Stationnant dans la zone Luxeuil - Vesoul - Lure, la 1<sup>re</sup> D.B. devra pouvoir se porter « sur préavis d'une heure à Clerval, d'où elle pourra foncer soit sur Héricourt, soit sur Delle, en vue d'une exploitation » en direction de l'Alsace. En tout état de cause, les blindés resteront toujours à distance d'intervention, prêts à être engagés. »<sup>1219</sup>

Face aux troupes françaises, les Allemands alignaient deux divisions de *Volksgrenadier* faiblement pourvues en blindés mais ayant eu le temps d'organiser un dispositif défensif cohérent à base d'obstacles minés.

À la fin du premier jour, la ligne de défense ennemie est rompue au sud de Sainte-Marie qui sera investie, le lendemain, par une action conjuguée du CC 5 et du 8<sup>ème</sup> RTM.

« Après une marche d'approche que le mauvais temps rend particulièrement pénible, les 3 sous-groupements se mettent en place dans la région de Médière-Uzelle-Rignosot.

Le « Combat-Command 5 » a pour mission de soutenir la progression de la 2<sup>e</sup> DIM sur l'axe Montenois-Sainte-Marie- Montbéliard, et de s'emparer au plus vite des ponts de la Lizaine et de Montbéliard distants de 12 kilomètres.

Les 2 sous-groupements de tête (sous-groupements Robelin et Bourgin) progressent par infiltration dans un terrain très coupé et boisé où la liaison avec l'infanterie est difficile. Chacun agit séparément. Le combat le plus important se passe à Sainte-Marie où il faut engager le sous-groupement réservé (sous-groupement Daigny). « Dans la soirée du 15 novembre, un bataillon de tirailleurs s'était infiltré dans le bois Le Chesnois, sans pouvoir en déboucher, Sainte-Marie paraissait fortement tenu.

« Sur la route même Montenois-Sainte-Marie, une compagnie F.F.I., bien qu'appuyée par le peloton Farcot, n'avait pu aller que jusqu'à 1 500 mètres de Sainte-Marie, arrêtée par des tirs meurtriers de minen et des éléments ennemis nombreux dans les bois sud de la route.

« La décision suivante est donc prise :

« 1°) Un nouveau bataillon de tirailleurs nettoiera les bois sud de la route, puis se portera vers la partie ouest de Sainte-Marie et de la cote 392.

« 2°) Le bataillon du bois du Chesnois occupera Sainte-Marie.

« 3°) Ces deux actions qui doivent être déclenchées ensemble seront entraînées par nos chars qui attaqueront ;

- d'une part, par la route directe Montenois - Sainte-Marie (sous-groupement Robelin),
- d'autre part, par la route Arcey-Sainte-Marie (détachement Le Jariel – 3<sup>e</sup> escadron du sous-groupement Daigny, qui, traversant Montenois, contournera le bois Le Chesnois par le nord).

« Après une forte préparation d'artillerie, l'attaque sur Sainte-Marie est déclenchée à 13 heures 15, menée par le capitaine de Saint-Germain (peloton Farcot en tête) sur l, piste, encadré au sud et au nord par deux bataillons : du 5e R.T.M. Le peloton de T.D. appuie l'attaque, prenant à partie les armes anti-chars et les mitrailleuses qui se révèlent.

« La section Haza fournit deux équipes de choc sur les chars de tête. Le peloton Farcot pénètre dans Sainte-Marie, dont le nettoyage est fait par les légionnaires, suivis bientôt par les tirailleurs partis du bois du Chesnois. Une escouade du génie, précédant les chars, avait déminé sur 200 mètres, devant Sainte-Marie.

« En arrivant à l'église, liaison est prise avec les éléments du 3e escadron (sous-groupement Daigny) qui ont contourné le bois du Chesnois ».

Du côté du sous-groupement Daigny, le 3/1<sup>e</sup> R.C.A. se porte sur Montenois. « Le peloton de Salins se dirige le long de la lisière ouest du bois Le Chênois ; il perd à ce moment le char « Guynemer » (maréchal des logis de Laporte) qui saute sur une mine, train de roulement droit arraché en majeure partie, boîte de vitesses fendue.

« Contact rapide entre le capitaine et le lieutenant Calmels : les chars sont engagés sur la route Arcey-Sainte-Marie ; le peloton de Salins déployé en bataille à gauche de la route, pénétrera dans le village par le nord.

« Les chars, portant des groupe d'assaut et des éléments du peloton anti-bazooka, prennent à partie de toutes leurs armes les lisières ouest du village. Des casemates sautent, des Allemands sortent des taillis et se rendent. Une

---

<sup>1219</sup> de Vernejoul Henri (général), *Op. Cit.* p 40-41.

pièce anti-chars est démolie, les chars pénètrent dans le village, quelques maisons flambent, souvent avec le fourrage et le cheptel.

« Très rapidement, la légion, les anti-bazooka et les tirailleurs qui ont débouchés du bois du Chênois nettoient les maisons et les rues. Liaison est prise à l'église avec le peloton Farcot du 4<sup>e</sup> escadron, qui, lui, est entré dans le village par l'ouest.

« On dénombre 100 morts et 100 prisonniers environ. Sainte-Marie était, paraît-il, une des charnières de la défense de Montbéliard. »<sup>1220</sup>

La conquête de Sainte-Marie ne fut pas une manœuvre purement blindée, les chars étant en appui des fantassins. L'impact et l'importance des blindés furent mis en lumière par la prise d'Héricourt menée par le CC 4 du colonel Schlessler.

La mission du CC 4 était d'attaquer par vague successive Héricourt avec comme axe de progression la route nationale 83 menant à la localité qui était la direction de l'effort principal. Cette attaque devait se faire avec les 4<sup>ème</sup> puis 8<sup>ème</sup> RTM et était assurée de rencontrer les principaux points de défense ennemie.

Pour le général Schlessler le « coup de poing blindé » devait viser le point faible de l'ennemi pour être efficace.

« A l'issue des manœuvres de la 5<sup>e</sup> D.B. dans le Sud-Algérien, j'avais écrit : "Plus que toute autre Grande unité, la division blindée ne gagne que si elle manœuvre. Elle frappe le plus fort possible au point le plus faible que sa mobilité – fruit de sa vitesse – lui permet d'atteindre dans le secret et la ruse." »<sup>1221</sup>

Pour remplir sa mission, il lui fallait découvrir ce point faible. Après un minutieux travail d'état-major, il conçut sa manœuvre, évitant d'attaquer sur la nationale 83, certain d'y rencontrer le plus gros des forces allemandes. Il voulait éviter d'attaquer l'ennemi à son point fort mais l'y distraire. L'ennemi étant distrait, il rameuterait le gros du CC dans un endroit à l'abri des vues de l'ennemi et y préparerait le débordement d'Héricourt par le sud ou par le nord.

« Ainsi j'entrevois une succession d'efforts en trois temps. Je veux d'abord, par une action de force, m'emparer au plus tôt d'Arcey qui est la porte principale de mon champ de bataille ; puis, faisant jouer la ruse, "injecter" en secret le gros du C.C. dans la clairière de Laire cependant que je ferai croire à une attaque méthodique sur la route nationale 83 ; enfin m'emparer d'un pont intact par un large débordement au nord (tissage Chevret) ou mieux au sud (pont du Moulin).

Un sous-groupement – le plus petit, celui du commandant de Préval – aura mission "d'escadronner" sur la R.N. 83, d'y faire le maximum de volume pour y attirer toute la défense. Et pendant ces combats, qui seront sans doute sévères, le gros du C.C. 4 (sous-groupement A et sous-groupement C) s'efforcera de gagner secrètement la "place d'armes" de Laire.

Dans tous les cas, quel que soit le dessin futur de la manœuvre, je dois, dans un premier temps, m'emparer d'Arcey. »<sup>1222</sup>

Pour l'attaque d'Arcey, il était prévu une attaque d'infanterie couverte par les feux des chars.

« Nous avons soigneusement étudié la manœuvre qui nous permettrait de nous en emparer et nous l'avions, en quelques sorte, "minuté". L'ouverture des brèches serait prudemment couverte par les feux des chars agissant en liaison avec le 4<sup>e</sup> R.T.M. et le 8<sup>e</sup> R.T.M. qui installeraient des bases de feux respectivement aux lisières nord-est du bois du Fays et du bois de Chanet. Pour mener cette action en force, j'avais donc, a priori, l'intention d'être très prudent. »<sup>1223</sup>

---

<sup>1220</sup> Anonyme, *Historique du 1<sup>o</sup> Régiment de Chasseurs d'Afrique de 1832 à 1946*, Coëtquidan, Presses de l'EMI, 1964, 136 p, p 83 à 85.

<sup>1221</sup> Schlessler Guy, (général), *Un facteur positif du succès : la ruse Le C.C. 4 à Héricourt*, Revue Historique de l'Armée, 1956, 12<sup>e</sup> Année, Numéro I, p 75 à 92, p 79.

<sup>1222</sup> *Idem* p 80.

<sup>1223</sup> *Idem* p 82.

Le 16 novembre le CC engagea les gros par d'Arcey en direction de Laire atteint en fin de journée au prix de pertes légères car les blindés profitèrent d'un trou dans le dispositif ennemi.

En fait la nationale 83 était la limite entre les deux divisions allemandes tenant le secteur. Comme souvent dans ce cas, le dispositif était fragile, ce qui permit au CC 4 de progresser le long de cet axe sans rencontrer une trop grande résistance.

Les Allemands auraient pu boucher ce trou dans leur dispositif mais, attendant une attaque dans le Vosges, ils croyaient à une attaque de diversion (d'autant plus qu'ils ne relevèrent pas la présence de chars avant le 16 et restèrent passifs).

Les Allemands comprirent qu'ils faisaient face à une offensive générale, lorsque Sainte-Marie (point d'appui essentiel du flanc droit du dispositif) fut débordé, le 16, par les chars du CC 4.

L'attaque sur Héricourt débuta vers dix heures le 17 pour le sous-groupe Breuil. Ce départ tardif était dû à des difficultés de ravitaillement en essence et en munitions. Le sous-groupe était articulé en deux détachements.

« un très légers aux ordres du capitaine Bouchard qui, après une progression difficile de ses sept chars à travers bois, fera irruption dans la partie sud d'Héricourt pour la plus grande stupéfaction de la garnison et s'emparera du pont du Moulin intact ;

- un détachement important qui, après de durs combats aux portes de la ville sur la route encaissée, mettra la main sur le pont principal intact que le sapeur allemand n'aura pas le temps de faire sauter. »<sup>1224</sup>

Les Allemands ne s'attendaient pas à être contournés par le sud alors qu'ils étaient déjà attaqués de face et qu'ils pensaient que le terrain au sud d'Héricourt n'était pas praticable pour les blindés. Dans Héricourt, la surprise fut totale.

« L'ennemi avait été complètement surpris de notre irruption dans la ville. Attaqué de face, il ne s'attendait pas à nous voir arriver par le sud, estimant que les difficultés de terrain suffisaient à le mettre à l'abri des blindés. L'affolement avec lequel ceux qui n'avaient été ni tués, ni faits prisonniers avaient dû se replier, était tel que nous nous retrouvâmes les maisons qu'ils occupaient dans un état de désordre indescriptible. Les Allemands n'avaient rien pu emporter de leurs affaires et il n'était pas rare de trouver sur les tables des tasses pleines de café encore chaud. »<sup>1225</sup>

La victoire d'Héricourt fut le fruit d'une manœuvre préparée avec minutie et exécutée par une troupe entraînée qui « opère par large débordement avec la volonté d'aller vite. »<sup>1226</sup>

Alors que le CC 4 rusait pour s'emparer d'Héricourt, le CC 5 usait d'un procédé plus classique pour s'emparer de Montbéliard : le contournement.

« Les C.C. 4 et 5 vont cependant atteindre, puis dépasser le jour même la Lisaine ; le premier, en début d'après-midi au Sud d'Héricourt ; le second, à 16 heures dans les faubourgs Nord de Montbéliard. Par chance, les ponts du Doubs et de la Lisaine y sont encore intacts. Le colonel d'Oléon, nouveau commandant du C.C. 5, va le lancer en bloc sur Montbéliard. La manœuvre sera réalisée grâce à un vaste mouvement de débordement de la ville par son plateau Nord. L'ennemi réagit durement dans, ce secteur crucial, disputant chaque pouce de terrain au panzerfaust, ce qui n'empêche pas le sous-groupe Robelin d'en déboucher à 15 h 15.

Une heure plus tard, vers, 16 heures, l'escadron Davout (sous-groupe Bourgin) et le détachement Bertelin (légionnaires du R.M.L.E.), abordant les faubourgs Ouest de Montbéliard par la direction de Ste-Suzanne, s'introduisent par surprise dans la place. Le capitaine Davout peut signaler à 16 h 15 que les ponts du Doubs et de la Lisaine sont tombés intacts entre ses mains. Aussitôt, le colonel d'Oléon qui s'est avancé lui-même en observation sur les hauteurs, dominant au Nord la cité, ordonne au lieutenant-colonel Robelin de pousser également dans la ville. Peu après, le sous-groupe Robelin en entier, déboulant de sa tête de pont d'Allondans, fait irruption dans Montbéliard par le faubourg de la Citadelle, et y prend liaison avec une compagnie du 5<sup>e</sup> R.T.M.

---

<sup>1224</sup> Schlessier Guy, (général), *Op. Cit.* p 90.

<sup>1225</sup> *Idem* p 90.

<sup>1226</sup> *Idem* p 92.

A la nuit tombante, le lieutenant-colonel Robelin. - qui établit son P.C. à l'Hôtel de Ville - rend compte que les ponts sont toujours intacts et qu'il en reste maître. Il est alors 18 heures. Trente minutes plus tard, les T.D. pénètrent dans la vieille citadelle des Comtes de Montbéliard, détruisent deux Pak en batterie anti-chars et de l'artillerie, occupent les points importants de la ville, puis se joignent aux sous-groupements, Bourgin et Robelin rassemblés en carré pour la nuit. Les vagues de l'enthousiasme populaire battent inlassablement à travers Montbéliard où flambent encore des maisons, tandis que la population en délire, maire en tête, acclame fébrilement ses libérateurs.

En fait, le nettoyage de la ville est pratiquement terminé à 21 h. Le colonel Bourgin y fait transférer son P.C. dans le sillage des camions de tirailleurs du 5<sup>e</sup> R.T.M., eux-mêmes activement poussés à la suite des blindés. Dans l'intervalle, d'autres détachements du C.C. 5 accourant de Dung ont atteint vers 17 heures 30, Sainte-Suzanne et ses cités ouvrières. Ils poursuivent de nuit leur progression par le Nord-Ouest de cette localité, puis débouchent enfin à leur tour dans Montbéliard à 21 heures. »<sup>1227</sup>

Le bond suivant après Montbéliard était Belfort dont la libération mit en jeu trois CC. Le rôle des blindés dans cette manœuvre fut souligné par le général de Lattre et l'apport du CC 6 dans la manœuvre du groupement Chappuis se révéla primordial.

« Ainsi, la décision n'a pu être obtenue ni par l'ouest ni par le sud. C'est par le nord qu'elle est venue, avec le groupement Chappuis.

Celui-ci a d'abord eu toutes les peines du monde, le 18 novembre, à sortir des mille pièges accumulés dans les bois de Saulnot, puis à forcer à Chagey le passage de la Lisaine. Ce n'est qu'en fin de journée que le 4<sup>e</sup> R. T. M. parvient à y ouvrir la route au C. C. 6, aux Chocs et aux Commandos.

Le 19, ceux-ci bousculent les éléments retardateurs et s'emparent de Buc et de Chalonvillars sur la nationale 19 où le groupement Molle fait également surface après quatre jours d'opérations dans la forêt de Granges.

Chalonvillars, c'est la banlieue de Belfort. Chappuis s'y sent chez lui et rajeuni : n'est-ce pas à Belfort qu'a commencé sa vie militaire ? Tout dans le paysage lui est familier - sauf pourtant un redoutable fossé antichars, large de sept mètres, qui, à 100 mètres au-delà du canal de la haute Saône, barre le plateau depuis les pentes du Salbert jusqu'à Bavilliers.

Chappuis a son plan. Au groupe des Commandos d'Afrique de Bouvet, il demandera de franchir de nuit le canal de la haute Saône puis de s'emparer du fort du Salbert. En même temps, la Brigade de Choc Gambiez sautera sur Essert et permettra l'aménagement d'un passage sur le canal pour les blindés ainsi que le comblement du fossé antichars sur la nationale 19. De la sorte, le C. C. 6 pourra, au jour, pénétrer directement dans Belfort, l'un de ses sous-groupements (commandant Gombeaud) progressant vers la ville par Bavilliers.

Mais ce plan suppose remplir une condition : le maintien à la disposition de Chappuis du C. C. Tritschler. Or l'ordre de regrouper la 5<sup>e</sup> D. B. est applicable immédiatement.

Le commandant de l'I. D. 2 essaie de convaincre son divisionnaire. Mais Carpentier n'a pas qualité pour décider. Devant l'insistance de son lieutenant, il l'appelle au téléphone. La conviction de Chappuis est communicative : j'accepte de lui laisser le C. C. 6 jusqu'au lendemain, 20 novembre, à midi. Passé ce délai, son maintien à la 2<sup>e</sup> D. I. M. serait impossible car il compromettrait la mission confiée à la 5<sup>e</sup> D. B.

Chappuis n'en demande pas plus. Revenu à Chalonvillars, il met à exécution sa manœuvre audacieuse.

A partir de 21 heures, les Commandos d'Afrique harcèlent bruyamment les défenseurs du Salbert. Le charivari dure jusqu'à 3 heures du matin. Puis tout se tait et se rendort. C'est ce qu'attend Bouvet. A partir de 4 heures, porteurs de cordes et d'échelles, ses hommes gravissent dans le plus grand silence les pentes abruptes. Harassé et rassuré, le bataillon allemand qui en garde le sommet se repose... En quelques instants, avant d'avoir pu se réveiller, il est totalement kidnappé.

Maître du fort par ce coup de culot, Bouvet y maintient une garnison suffisante et lance sa compagnie Métivier vers le faubourg de Cravanche. Elle y entre sans beaucoup de mal et pousse l'une de ses sections dans la partie nord de Belfort. Pendant une heure, elle y sème la stupeur et le désordre. Mais, à 11 heures, les choses se gâtent. Un bataillon nazi et quelques automoteurs traquent cette poignée d'hommes et la forcent à regagner Cravanche où un point d'appui fermé est rapidement organisé.

Mais la disproportion des forces est trop sensible. Métivier est sur le point d'être débordé.

Tout à coup - il est 15 heures environ - le miracle se produit. Des chars français, couverts de gars du Bataillon de Choc font irruption dans Cravanche, le traversent en bousculant les Allemands et poursuivent leur rush vers Belfort.

---

<sup>1227</sup> de Vernejoul Henri (général), *Op. Cit.* p 51-52.



Importance des impondérables ! C'est par la nationale 19 et nullement par Cravanche que ces blindés du C. 6. devaient primitivement aborder la ville. Et il s'en est fallu de quelques centimètres seulement pour qu'il en soit ainsi : exactement des cinq centimètres qui manquaient à la largeur d'un passage existant sous le canal de la haute Saône et découvert par les « Chocs », près d'Essert, pour permettre à un bulldozer d'arriver jusqu'au fossé antichar et de le combler. Les Commandos de France du commandant de Foucaucourt ont bien enlevé le passage sous le canal, dépassé le fossé antichar et conquis Essert, malgré une très dure contre-attaque d'un bataillon de *Luftwaffe*, mais le bulldozer est resté en carafe devant le canal.

Si le bulldozer est ainsi bloqué, les chars, moins larges, peuvent emprunter le tunnel. Ce que voyant, Chappuis a varianté son plan. Renonçant provisoirement à la poussée par la route nationale, il a lancé une partie du 6<sup>e</sup> R.C.A. du colonel Renaudeau d'Arc par Cravanche qu'il sait entre les mains des Commandos d'Afrique. C'est ce qui vaut à Métivier son salut - et à l'ennemi la surprise de nous voir faire irruption, à 16 heures, par l'avenue Jean-Jaurès.

Notre premier char saute, mais les suivants guidés par de valeureux F.F.I., parmi lesquels il convient de citer Edmond Auguié, s'emparent des ponts sur la Savoureuse avant que le Génie allemand ait pu se ressaisir. Le Bataillon de Choc en assure la garde pendant que les Commandos d'Afrique nettoient le quartier de l'Alsthom et que le 2<sup>e</sup> Escadron du 6<sup>e</sup> R.C.A. patrouille près de la voie ferrée. Bientôt, le 3<sup>e</sup> Escadron arrivera à son tour, venant d'Essert où le fossé antichars a pu finalement être comblé après que le fameux bulldozer a réussi à franchir le canal sur un pont *Treadway* lancé par nos sapeurs. Il occupe le fort et les cités des Barres ainsi que l'usine à gaz. Nous sommes donc solidement implantés dans les parties nord-ouest de la ville. Au nord, le bataillon F.F.I. Courson de Villeneuve (1) descendu du Salbert, a pu occuper la partie de Valdoie située sur la rive droite de la Savoureuse, mais n'a pas réussi à empêcher la destruction du pont.

La nuit n'est pas faite pour dormir. Dans celle du 20 au 21 novembre, les accrochages ne cessent pas. Vers 5 heures du matin, la 4<sup>e</sup> Compagnie du Bataillon de Choc pénètre dans la manutention, y surprend des boulangers de la *Wehrmacht* en train de cuire leurs fournées avec une conscience professionnelle voisine de l'inconscience et y met la main sur des stocks formidables de vivres et de matériels divers, en particulier sur plusieurs milliers de réveille-matin provenant des usines Japy mais dont la présence n'empêche d'ailleurs pas les gardes-magasin de ronfler dans leurs lits.

Avec le jour, les combats de rues reprennent plus d'ampleur. A 9 h 20, la *Kommandantur* est enlevée, la préfecture libérée. Le maire de la ville, le capitaine Dreyfus-Schmitt, de l'état-major de la 4<sup>e</sup> D.M.M., arrivé avec nos premiers éléments, n'attend pas un instant de plus pour reprendre son écharpe et ses fonctions. Cependant les derniers défenseurs de la vieille cité s'enferment dans le château et refusent de se rendre.

Chappuis, et Renaudeau d'Arc estiment qu'il est inutile de perdre leur temps à les débusquer. L'essentiel est maintenant de mettre la main sur les sorties est de Belfort.

Mais le commandement allemand a pu, *in extremis*, faire occuper solidement sur cette face les ouvrages du système Serre de Rivière qui se flanquent admirablement. Ni le 21 novembre, ni le 22, pendant que le 4<sup>e</sup> R.T.M. et le 3<sup>e</sup> R.S.M. achèvent vigoureusement de nettoyer la ville, nous ne parviendrons à en déboucher. Les quelques heures perdues par le bulldozer d'Essert nous valent maintenant des jours de piétinement sanglant. C'est le 25 novembre seulement que Belfort libéré sera complètement dégagé, lorsque l'ennemi abandonnera ses positions sous la menace d'encercllement que lui feront courir d'une part l'aile sud du 2<sup>e</sup> Corps parvenu à Rougemont, d'autre part la masse du 1<sup>er</sup> Corps arrivé sur le Rhin.

(1) Le bataillon F.F.I. Courson de Villeneuve était jumelé avec le groupe de Commandos d'Afrique et formait avec ce dernier un groupement placé aux ordres du colonel Bouvet, futur groupement de Choc n°3 ... »<sup>1228</sup>

Les fantassins firent une analyse lucide de ces engagements blindés dans les Vosges. Engagées isolément, les CC ne purent développer complètement leur potentiel du fait du terrain et de l'ennemi.

« Les B.B. ont été employés isolément, aux ordres des D.I. ou Groupements tactiques d'Infanterie, sans infanterie de renforcement, ni appui direct d'aviation et d'artillerie lourde.

Elles ont mené une bataille frontale barreaudée par les coupures naturelles (Lisaine – Savoureuse – Rû St. Nicolas – Doller – Thur - Canal du Rhin) et limitée aux axes routiers du fait de l'impraticabilité d'un sol de boue.

Ainsi bouclées par la somme des agglomérations rencontrées, des verrous de la défense ennemie et des anciennes fortifications de la TROUÉE DE BELFORT (en particulier de la RN 83), elles n'ont pu développer contre chacun de leurs objectifs qu'une infime partie de leurs possibilités.

---

<sup>1228</sup> de Lattre de Tassigny Jean, (maréchal), *Histoire de la première armée française, Op. Cit.* p 278 à 281

Dans la partie NORD de la TROUEE, elles ont échoué en terrain montagneux sur le verrou des VOSGES MERIDIONALES- Au centre, elles été enfermées en masse (3 Brigades – C.C.1 - C.C.4 - C.C.6) vers SOPE LE BAS- PONT D'ASPACH - en-deçà de la DOLLER où 2 Brigades (C.C.4 - C.C.6) se rejoignirent dans le vide et butèrent sans succès - faute d'infanterie à leurs ordres - sur un bouchon ennemi très faible. [...]

Pour les blindés, cette opération de force s'est déroulée à lente et opiniâtre peine au travers d'un terrain équipé défensivement de fond en comble et de telle façon que la densité des obstacles à vaincre, si l'on prenait frontalement, était constante et en quelque sorte indépendante du relief et de la planimétrie. »<sup>1229</sup>

La première phase de la manœuvre s'étant achevée très favorablement le 17 novembre avec la percée du front effectuée au nord du Doubs par la 5<sup>ème</sup> DB et la 2<sup>ème</sup> DIM et au sud par la 9<sup>ème</sup> DIC, le général de Lattre décida d'exploiter sans plus attendre vers la haute Alsace avec les blindés pendant qu'il donnait la priorité artillerie pour prendre Belfort.

L'OGO 159 traduisait son intention. Il voulait poursuivre l'exploitation vers la plaine d'Alsace dès le 19 en prenant à revers les passages des Vosges. L'objectif finale était une ligne Ribeauvillé, Colmar, Rhin de Brisach inclus jusqu'à la frontière suisse.

Pour cette exploitation, l'armée prenait directement la 5<sup>ème</sup> DB sous son commandement et lui donnait la mission suivante :

« IV. – MISSION –

A/ - La 5ème D.B., renforcée par des moyens d'infanterie portée et d'artillerie (1) poursuivra l'exploitation au-delà du Seuil de VALDIEU, sur les directions :

- CERNAY – COLMAR

- CERNAY – NEUF BRISACH

Elle mettra la main au plus tôt sur les passages du Rhin, dans la région de BRISACH.

(1) – Voir paragraphe VI. »<sup>1230</sup>

Les renforcements prévus pour la DB étaient composés, d'infanterie, d'artillerie, de génie et d'unités de circulation routière.

« B – 5ème Division Blindée -

La 5ème D.B. disposera des moyens supplémentaires suivants lorsqu'elle repassera aux ordres directs de l'Armée :

- un R.I. de la 2ème D.I.M. (transporté par la Cie organique de transport de personnel de la 5ème D.B. renforcée par des moyens de l'Armée)
- les groupes II/R.A.C.L. (155 Gun) et III/66ème R.A.A. (155 C)
- deux pelotons de circulation routière fournis par l'Armée.
- la compagnie du Génie 180/1 (actuellement en réserve) générale dans la région de BAUME les DAMES). »<sup>1231</sup>

L'idée générale qui sous-tendait cette manœuvre était la vitesse dans l'exploitation fondée sur l'utilisation des blindés comme force de frappe. Les généraux étaient priés de tirer leurs troupes et l'infanterie devait talonner les blindés dans cette ruée.

« 1°) - Les résultats déjà obtenus sont très brillants par ailleurs, les renseignements de ce soir doivent nus permettre d'avoir tous les espoirs, aussi importe-t-il de ne pas laisser des résistances sporadiques, en particulier celles de BELFORT, arrêter notre élan.

2°) - La préoccupation de chacun doit être de courir au RHIN.

---

<sup>1229</sup> 1<sup>ère</sup> ARMÉE FRANÇAISE, 3<sup>e</sup> Bureau, *Enseignements tirés des opérations. Études et travaux 1943-1945, Observations sur l'infanterie blindée, Op. Cit.* p 41-42.

<sup>1230</sup> 1<sup>ère</sup> ARMÉE FRANÇAISE, ETAT-MAJOR, 3ème Bureau, N° 73/Op 3, ORDRE GENERAL D'OPERATION N° 159, *Op. Cit.* p 2.

<sup>1231</sup> 1<sup>ère</sup> ARMÉE FRANÇAISE, ETAT-MAJOR, 3ème Bureau, N° 73/Op 3, ORDRE GENERAL D'OPERATION N° 159, *Op. Cit.* p 4.

3°) - En conséquence, les Généraux doivent être en tête de leur dispositif de façon à le tirer derrière eux sur les directions essentielles suivantes :

- 1ère D.B. : DANNEMARIE - ALTKIRCH - KEMBS,
- 5ème D. B. : FONTAINE - puis COLMAR,
- En cherchant partout les vides pour s'y jeter.

4°) - L'Infanterie (Régiments à la disposition des D.B. aussi bien que Divisions d'Infanterie) devra talonner les blindés et concourir avec eux à cette ruée, prête à leur apporter immédiatement son aide. »<sup>1232</sup>

Le commandeur de la 1<sup>ère</sup> armée confirma ses intentions dans une lettre adressée au général Béthouart dans laquelle il lui demandait d'ouvrir la voie à la 5<sup>ème</sup> DB pour l'exploitation.

« Pour toi, double mission :

a) – M'ouvrir le plus tôt possible la voie à la 5ème D.B. entre FESCHES et MONTREUX LE JEUNE, direction FONTAINE, ceci par tous les moyens : artillerie, infanterie, Franchissement. (voir projet ci-joint du Groupement d'artillerie).

- La 5ème D.B. reste à tes ordres pour le franchissement et la montée vers la zone FONTAINE (sauf C.C. TRICHLER laissé provisoirement à CARPENTIER).

- La 5ème D.B. passera aux ordres de l'Armée dès qu'elle aura franchi la route FONTAINE – DANNEMARIE (conditions générales prévues par l'ordre N° 159/3 du 18 Nov.). [...]

Mais je t'en prie, comprends moi bien ; il te faut :

a) – me faire absolument passer cette 5<sup>°</sup> D.B. »<sup>1233</sup>

Le général Béthouart comprit la volonté et la manœuvre de son chef et à son niveau insuffla cette volonté générale d'aller de l'avant vers le RHIN.

« Le 18 novembre à 10 heures, un Ordre Particulier n° 42 de Béthouart prescrit donc à la 5<sup>e</sup> D.B. :

« Suivant renseignements, non encore confirmés, des éléments du C.C. 5 auraient atteint Bourogne. Si ce renseignement est exact, la position Belfort - Delle serait percée en un point, et la porte serait ouverte à l'exploitation sans délai en direction générale de Bourogne – Cernay » ... Hélas, le renseignement est faux !

Toujours le même jour, à 12 h 15, sous n° 725/3 O.P., le commandant du 1<sup>er</sup> Corps d'armée signe ses directives pour l'exploitation profonde :

« Le 1<sup>er</sup> Corps devra se mettre dès maintenant en mesure, par une exploitation d'autant plus audacieuse et profonde que l'ennemi sera plus désorganisé, d'agir sur la direction générale Belfort - Cernay - Neuf-Brisach, en vue d'ouvrir les débouchés des Vosges sur la plaine d'Alsace en coupant les lignes de communications ennemies, et en s'emparant des ponts du Rhin de Huningue à Chalampé.

L'action principale est confiée à la 5<sup>e</sup> D.B. et à la 2<sup>e</sup> D.I.M. La 5<sup>e</sup> D.B., suivie et soutenue au plus près par la 2<sup>e</sup> D.I.M., saute rapidement sur Aspach et Cernay, en se couvrant face à Mulhouse et en verrouillant les débouchés des Vosges » ...

Enfin, à 24 heures, l'Ordre d'Opérations n° 13 confirme à nouveau ces intentions du général Béthouart :

« Pousser à fond l'exploitation dans les brèches de la position ennemie, en masquant et en débordant les résistances rapprochées de Belfort. A cet effet : d'une part, exploiter hardiment au-delà de l'Allaine, en direction générale de Dannemarie - Mulhouse, tout en se couvrant sur le canal du Rhône au Rhin et en se saisissant des passages non détruits ; d'autre part, maintenir un contact agressif avec Belfort, déborder la place par le Sud, pour exploiter en direction de Cernay soit par Bourogne - Fontaine, soit éventuellement par le Sud du canal ... La 5<sup>e</sup> D.B., après avoir participé avec le C.C. 5 sous les ordres de la 2<sup>e</sup> D.I.M., à la réduction des résistances entre la Savoureuse et le canal, exploitera en direction de Cernay par Bourogne et Fontaine. Si cette manœuvre rencontre des résistances, elle s'aiguillera par Montbéliard et les itinéraires disponibles au Sud du canal sur son axe d'exploitation, en liaison étroite avec la 1<sup>re</sup> D.B. Les Combat-Commands libérés progressivement le 19 novembre - par entente avec la 2<sup>e</sup> D.I.M. - passeront aux ordres du général de Vernejoul dès que celui-ci aura réuni la majorité de ses moyens et sur ordre ultérieur du 1<sup>er</sup> C.A. »<sup>1234</sup>

---

<sup>1232</sup> Note sans date ni enregistrement, SHD carton 10 P 190.

<sup>1233</sup> 1ère ARMEE FRANCAISE MAISON MILITAIRE DU GENERAL, 19 novembre 1944, *Lettre du général de LATTRE au général BETHOUART*, SHD carton 10 P 190.

<sup>1234</sup> de Vernejoul Henri (général), *Op. Cit.* p 62-63.

Pour exécuter ces ordres le général de Vernejoul répartit les missions suivantes entre ses CC dans son OGO N° 2.

« Exploiter à fond la désorganisation de l'ennemi, agir vigoureusement entre les Vosges et le canal du Rhône au Rhin en s'efforçant d'empêcher tout rétablissement de l'ennemi. A cet effet, découpler des éléments d'exploitation en mesure d'atteindre le plus rapidement possible la transversale Guebwiller - Ensisheim - Neuf-Brisach.

Porter les gros dans un premier temps sur la transversale Rougemont-le-Château – Valdieu ; dans un deuxième temps, sur la transversale Cernay - Mulhouse (qui sera masquée) puis à Neuf-Brisach, sans marquer d'autres temps d'arrêt que ceux strictement indispensables. Verrouiller les itinéraires débouchant des Vosges. Maintenir au Sud la liaison avec la 1<sup>re</sup> D.B. sur l'axe Grandvillars - Dannemarie - Chalampé. »

- « 1<sup>er</sup> R.E.C. renforcé : se portera dans la région de Fontaine - Fousse-magne après avoir forcé, si nécessaire rétabli le passage du canal à Montreux-Vieux ; reconnaîtra sur l'axe Fontaine - La Chapelle - Cernay - Issenheim - Neuf-Brisach, entre le canal et les Vosges ; prendra liaison au Sud avec la 1<sup>re</sup> D.B. »

- « C.C.5 : poussera dans le sillage de la reconnaissance sur Masevaux et barrera la direction Giromagny - Ballon d'Alsace. Se placera ensuite en réserve de division derrière le C.C. 4. »

- « C.C. 4 : agira sur l'axe RN 83. Se portera sur La Chapelle - Cernay - Thann, où il s'opposera à tout débouché ennemi des Vosges. »

- « C.C. 6 : libéré de sa mission d'appui à la 2<sup>e</sup> D.I.M. à compter du 20, agira sur l'axe Fontaine - Traubach - Bernwiller - Wittelsheim - Reiningue, où il masquera les débouchés Ouest et Sud-Ouest de Mulhouse. »

- « 1<sup>er</sup> R.C.A. : assurera la défense anti-chars vers Mulhouse et Colmar. Effectuera l'appui d'artillerie. »

- « 4<sup>e</sup> R.T.M. : relèvera le C.C. 5 à Masevaux, puis le C.C. 4 à Thann, et restera en réserve de division sur l'axe RN 83. »

- « P.C. 5' D.B. : se déplacera sur l'axe Fontaine - La Chapelle - RN 83. »<sup>1235</sup>

Tandis que la 5<sup>ème</sup> DB se préparait à exploiter les résultats de l'offensive du 14 novembre et il faut le noter, tous moyens réunis pour la première fois, la 1<sup>ère</sup> DB continuait son action dans la région de Mulhouse.

## **La prise de Mulhouse et l'exploitation par la 1<sup>ère</sup> DB**

Entre le 24 octobre et le 13 novembre, la 1<sup>ère</sup> DB avait concentré ses activités sur la remise en conditions des hommes, la remise en état et le recompléments des matériels et la préparation du départ vers la poche de Royan.

Le report de la date de départ de la division vers l'Atlantique, obtenu par le général de Lattre, lui avait permis d'être en mesure de participer à l'offensive générale à compter du 16 novembre.

Le général du Vigier ordonna au CC 2 d'attaquer en direction de Morvillars pendant que le CC 3 cherchait à s'infiltrer vers le Rhin. La résistance allemande était forte devant Morvillars et elle stoppa la progression du CC2. Malgré cela, le commandant de la 1<sup>ère</sup> DB, pour respecter les ordres reçus, fixa au CC 2 la mission de poursuivre vers Altkirch via Dannemarie. Mais, ayant toujours à l'esprit l'objectif du Rhin demanda au CC 3 d'exploiter vers le Rhin.

« Si après des combats extrêmement violents les éléments de gauche du C.C.2 sont arrêtés à BRETAGNE et devant CHAVANNES et SUARCE (les 19-20), le R.I.C.M. prend et traverse DELLE le 18 suivi par le C.C.3.

Le C.C.3. chargé de l'exploitation, fait avec le R.I.C.M. un magnifique déboulé qui permet au Sous-Groupement GARDY, d'atteindre, de toutes les forces alliées, le RHIN le PREMIER le 19 à 18 h avec le peloton de LOISY du 2<sup>e</sup> R.C.A., suivi le lendemain par un peloton du R.I.C.M. un peu plus au Nord. »<sup>1236</sup>

---

<sup>1235</sup> *Idem* p 63-64.

<sup>1236</sup> *Plaque de la 1<sup>ère</sup> DIVISION BLINDÉE*, 20 p, p 11, SHD Fonds privé carton 1 KT 540 : fonds BERTHET (1<sup>ère</sup> DB).

Le général de Lattre félicita le général du Vigier pour cette entrée en premier en Alsace dans une lettre où il lui disait aussi d'accélérer tout en lui donnant des consignes allant jusqu'au niveau des CC. Encore une fois il s'immisçait dans le commandement de petites unités s'affranchissant de la chaîne de commandement.

« Mon cher du VIGIER,

J'apprends votre entrée à CARSPACH et que vous êtes aux portes de DANNEMARIE et d'ALTKIRCH - Bravo de tout coeur.

Les chars de la 1ère D.B. et du R.I.C.M. seront entrés les premiers en ALSACE ! Quel frémissement d'émotion - Quelle fierté, quelle joie.

Je vous envoie en communication copie de la lettre que j'adresse ce soir au Général BETHOUART pour que vous soyez orientés. Les ordres correspondants vous arriveront dans la matinée. Mais ceci est ma manoeuvre d'Armée. Adaptez vous y bien tous.

Je sais que le C.C.3 et aussi le R.I.C.M. sont parfaitement dans le mouvement en avant. Faites leurs en bien mes compliments ainsi d'ailleurs qu'au R.C.C.C.

Par contre, KIENZ, compte-tenu des difficultés de sa tâche semble s'être attardé devant des résistances qui auraient pu être plus rapidement surmontées par la manoeuvre, ce qui semble s'être particulièrement manifesté devant MORVILLARS.

Attention à ne pas laisser faire des attaques frontales avec une infanterie dont nous devons être avare, alors que le débordement donne des résultats plus rapides et plus certains.

Pour demain matin laissez un espace suffisant parallèlement au Sud du Canal au Général de VERNEJOL pour éviter aux C.C. de la 5ème D.B. de défiler sous les feux de flanc de l'Artillerie du Nord.

A très bientôt mon cher du VIGIER, continuez fièrement votre magnifique action. Très affectueusement confiant en vous. »<sup>1237</sup>

Le CC 3 continua sur sa lancée vers Mulhouse, tandis que le CC 1 s'emparait d'Altkirch deux manoeuvres blindées qui portaient la marque du général du Vigier.

En fin de journée du 19, le général du Vigier décida de faire porter son effort sur la droite de son dispositif. La mission du CC 1 était soit d'appuyer le CC 3 soit de s'emparer d'un point de passage sur le Rhin. L'indétermination fut levée par l'ordre N° 95 de la DB qui donnait au CC 1 la mission de prendre Altkirch.

Pour remplir sa mission le chef du CC 1 conçut la manoeuvre suivante :

« Tandis que le C.C.3. progresse en direction de Mulhouse, que le C.C.2. est ralenti dans sa marche sur DANNEMARIE, le C.C.1. attaquera ALTKIRCH par l'Est, couvert à l'Est par le Sous-groupement LETANG, à l'Ouest par le Sous-Groupement VALLIN. »<sup>1238</sup>.

Les sous-groupements utilisèrent avantageusement le terrain pour leur progression, préférant les chemins de terre et évitant les routes susceptibles d'être davantage minées.

Le 20 soir, le CC 1 était à Hirsingue et ayant reçu l'ordre de poursuivre vers Altkirch donna les missions suivantes à ses sous-groupements :

« 1/ Groupement DUROSOY.

Se maintiendra au contact de WITTERSDORF et barrant la direction d'ELINGEN, s'installera à TAGSDORF – Sud, et SCHWOBEN.

A moins d'ordre contraire, déclenchera demain matin son opération sur WITTERSDORF, ALTKIRCH à la pointe du jour.

2/ Groupement LETANG

Continuant à s'éclairer en direction du Nord se maintiendra dans TAGSDORF Nord.

---

<sup>1237</sup> Général d'Armée J. de Lattre de Tassigny, le 19 novembre 1944, *Lettre du général de LATTRE au général du VIGIER*, SHD carton 10 P 190.

<sup>1238</sup> d'ORNANO (Lt-Colonel), *Le G.B dans l'exploitation la prise d'Altkirch par le C.C.1 Novembre 1944*, Op. Cit. p 18.

Il poussera des éléments légers à WALBACH.

Il préparera son action ultérieure sur ILLFURTH en s'efforçant demain matin d'atteindre EMLINGEN et WITTERSDORF Nord avec pointe sur OBERMORSHWILLER.

3/ Groupement VALLIN

Se maintiendra ferme sur les positions occupées dans la journée.

Il se tiendra toutefois prêt à pousser sur ordre en direction d'Altkirch et CARSPACH.

Additif pour le Groupement VALLIN.

Au cas où le Groupement aux ordres du Colonel commandant le 9ème R.C.A. relèverait comme il est prévu le groupement VALLIN, ce dernier s'efforcera d'aider le mouvement du Groupement DUROSOY sur ALTKIRCH le 21 au lever du jour en progressant par le chemin direct HIRSINGUE- ALTKIRCH. »<sup>1239</sup>

La faiblesse des moyens de l'ennemi l'obligea à faire effort sur certains points clefs du terrain ce qui accrût les possibilités de manœuvre du CC 1.

L'action de force devait être menée par le sous-groupement Durosoy d'abord sur l'axe Wittersdorf Altkirch puis sur l'axe Hirsingue Altkirch lorsque cette localité aurait été prise par le sous-groupement Vallin. L'ensemble de la manœuvre était appuyé et couvert par le sous-groupement Letang.

Mêlant action de force et débordement par les crêtes, les blindés du CC 1 parvinrent à Altkirch en début d'après-midi. Les chars du sous-groupement Durosoy prirent contact avec ceux du sous-groupement Vallin. Altkirch fut libérée en fin d'après-midi tandis que des reconnaissances étaient poussées jusqu'à Aspach.

Au cours de cette manœuvre, l'objectif fut abordé par les arrières en utilisant le terrain (coupure) pour progresser à l'abri des vues et des tirs de l'ennemi. La structure ternaire du CC était classique et adaptée à la situation. Les deux sous-groupements qui convergèrent sur Altkirch étaient à base de chars. Ce furent donc les chars qui furent utilisés comme poing blindé afin d'emporter la décision.

« 2° - Prise d'ALTKIRCH

L'action de force visant commençait le 21, dès 7 H 00.

Elle était menée :

a) sur l'axe WITTERSDORF, ALTKIRCH par le Groupement DUROSOY.

b) sur l'axe HIRSINGUE, ALTKIRCH par le Groupement VALLIN.

Le groupement DUROSOY avait d'abord réussi à faire sauter le bouchon de WITTERSDORF - L'action était rapidement menée et aboutissait, vers 9 heures, à la prise d'une cinquantaine de prisonniers et 3 canons (dont un 122 intact).

Le groupement poussait alors sur ALTKIRCH en détruisant au canon et à la mitrailleuse un important convoi en repli sur la route ALTKIRCH-WALHEIM. La reconnaissance se heurtait très vite à l'entrée de la ville à une résistance sérieuse. Une arme anti-char perforait complètement la voiture du chef de peloton.

La reconnaissance abritait aussitôt ses voitures de tête derrière les maisons du Moulin de l'ILL.

Peu après, 2 chars moyens de tête qui suivaient à distance étaient touchés et incendiés. L'antichar ennemi était bientôt repéré. Il s'agissait d'un PKW 5 PANTHER qui, embossé dans la région 300 m. N.E. de la Gare d'ALTKIRCH, tenait sous son feu la portion de route comprise entre l'entrée EST de la ville et le coude de la route 300 m. Est du Moulin de l'ILL. L'action de cet antichar enrayait pratiquement notre avance sur l'axe de WITTERSDORF. Pris sous le feu de nos chars et d'un chasseur de chars, il menaçait encore l'axe, on a su depuis qu'il s'agissait non d'un char, mais de deux, dont l'un a réussi à s'enfuir.

C'est alors que se fait sentir l'action du groupement VALLIN, venant de HIRSINGUE. Attirée vers les lisières Est d'ALTKIRCH la défense de la ville avait plus ou moins négligé cette direction.

Vers 11 heures, le groupement VALLIN prenait pied dans les premières maisons d'ALTKIRCH (place S.A. de la ville) ou il faisait tête à quelques chars ennemis.

Cette avance facilitait alors la progression du groupement DUROSOY qui, après avoir rendu muet le PANTHER qui s'opposait à sa progression poussait hardiment jusqu'aux premières maisons EST d'ALTKIRCH d'où il incendiait au passage le même char ennemi.

---

<sup>1239</sup> *Idem* p 22-23.

Entre temps le peloton de chars moyens du S/Lieutenant GIRAUD et une section d'Infanterie, envoyés de WITTERSDORF pour déborder la résistance avaient fait liaison entre les 2 groupements et avaient atteint vers 12 heures la sortie EST d'ALTKIRCH (cote 289).

Nous prenions ainsi pied définitivement dans cette ville et l'ennemi se repliait vers ASPACH et la cote 381, abandonnant, en particulier, plus de 150 prisonniers. (1)

La reconnaissance BELLEFONDS était poussée sur ASPACH d'ou elle signalait le repli de l'infanterie ennemie. Elle était repliée à la nuit sur ALTKIRCH faute de moyens pour la soutenir.

### 3°. Combat de LUEMSCHWILLER et prise d'ILLFURTH. -

En même temps que les groupements DUROSOY et VALLIN se portaient sur ALTKIRCH, le groupement LETANG, avait entamé, dès le 21 Novembre matin, sa progression sur ILLFURTH par OBERMORSCHWILLER et LUEMSCHWILLER.

OBERMORSCHWILLER était libre d'ennemi.

LUEMSCHWILLER, tenu, fut rapidement manœuvré et conquis.

A midi le groupement LETANG s'installait dans ILLFURTH.

(1) Un général allemand avait pu s'enfuir à l'entrée de nos troupes dans ALTKIRCH. »<sup>1240</sup>

Pendant que le CC 1 s'emparait d'Altkirch, le CC 3 portait son effort en direction de Mulhouse dans la journée du 21 novembre. Les premiers éléments des sous-groupements avaient atteint les faubourgs de Mulhouse le 20 soir, l'investissement de la ville où l'ennemi s'était retranché dans les forts commença le 21.

« Le colonel CALDAIROU décide, dans la nuit du 19 au 20 de faire passer tous les éléments du C.C. par la porte ouverte par le groupement GARDY.

Le 20 novembre, à 10 heures, tous les groupements se trouvent dans la région MAGSTADT-SIERENTZ à une quinzaine de kilomètres au sud-est de MULHOUSE. À 13 heures ordre est donné aux groupements de LEPINAY et GARDY de continuer la progression sur MULHOUSE pendant que le groupement DEWATRE prendra comme objectif le carrefour de l'ILE NAPOLEON, 2 kilomètres nord-est de MULHOUSE.

BRUNSTATT est pris le 20 au soir par le groupement de LEPINAY. L'escadron VIE perd un char atteint par un panzerfaust, quarante allemands sont capturés. Le groupement GARDY, après une vigoureuse action sur les lisières des faubourgs sud de MULHOUSE pénètre dans l'agglomération, peloton COQUART en tête. La nuit tombe et il est difficile de conserver la bonne direction ; heureusement, un courageux F.F.I. alsacien, Arthur BROBST, s'offre comme guide. Le groupement atteint le canal du RHÔNE au RHIN aux abords de la gare sud et met la main sur le pont d'ALTKIRCH intact. Le Commandant installe son PC dans l'ancienne poste militaire allemande dont le personnel surpris vient de décamper.

Le char PRAGUE de l'escadron de LAMBILLY est allé dans la nuit reconnaître les ponts sur le canal à proximité de la gare. Au moment où il s'engage sur un pont intact, le pont saute et le char tombe de cinq mètres de hauteur dans le canal. Le conducteur est tué et les autres membres de l'équipage sont rescapés par miracle.

A la droite du groupement GARDY, le commandant DEWATRE pousse en direction de l'ILE NAPOLEON. Il se heurte à RIXHEIM à une forte résistance allemande le char de tête de l'escadron d'USSEL est atteint par trois panzerfaust et a la chance de ne pas être incendié. Le village est enlevé de haute lutte avec l'appui du 2<sup>e</sup> Zouaves et une cinquantaine d'ennemis sont capturés. À 16 heures, le groupement atteint l'ILE NAPOLEON et sollicite l'autorisation de pousser vers le nord en direction d'ENSISHEIM. Les villages de SAUSHEIM et de BALDERSHEIM sont libérés, plus de deux cents allemands sont capturés. De nombreux ennemis qui tentent de fuir de MULHOUSE sont tués ou faits prisonniers.

Le lendemain 21 novembre, le groupement GARDY fait irruption dans MULHOUSE au lever du jour. Il traverse la ville très rapidement du sud au nord et se porte vers les ponts sur la DOLLER qu'il prend intacts. Au cours de cette progression, il attaque à la mitrailleuse des détachements allemands complètement surpris et les décime. L'ennemi retranché dans les bâtiments militaires prend sous son feu ceux qui tentent d'approcher. Le chef d'escadrons GARDY passant devant la caserne COEHORN en half-track est pris sous une rafale de balles incendiaires. Le véhicule prend feu, le commandant est blessé d'une balle à la jambe et deux chasseurs sont atteints. La caserne est nettoyée dans l'après-midi avec l'appui des chars du lieutenant de LOISY.

---

<sup>1240</sup> Gouvernement Provisoire de la République Française Ministère de la Guerre Etat-Major Général Guerre 3<sup>ème</sup> Bureau N°1937 EMGG/3-I- Note Transmissive du 12 FEB 1945, 9 p, p 5-6, SHD carton 11 P 209.

Le groupement de LEPINAY a mission de se porter sur DORNACH, faubourg sud-ouest de MULHOUSE.

Les reconnaissances lancées sur le pont sur le canal à l'ouest de BRUNSTATT signalent le passage détruit et sont prises à partie par des feux nourris d'armes automatiques venant des villages voisins de DIDENHEIM.

Le brigadier-chef LACOMBE, du peloton de mortiers est tué et plusieurs chasseurs sont blessés. Le Colonel décide de se porter sur DORNACH par MULHOUSE dans le sillage du groupement GARDY. L'accueil des mulhousiens libérés laissera chez tous un souvenir inoubliable : fleurs, baisers, gâteaux, cigarettes nous sont prodigués. Il n'est malheureusement pas possible de prolonger ces effusions d'allégresse et, escadron de NAUROIS en tête, le détachement pénètre dans DORNACH où il capture plus de 150 allemands complètement éberlués par notre présence. Des reconnaissances sont poussées sur MORSCHWILLER et HEIMSBRUNN où une vingtaine de prisonniers sont faits.

Le groupement DEWATRE qui a prêté main forte dans l'après-midi du 21 à des éléments du R.I.C.M. pressés par l'ennemi dans BATTENHEIM reçoit l'ordre d'organiser un P.A. à l'ILE NAPOLEON et MODENHEIM.

Dès le 22 novembre, les allemands se remettent de la surprise causée par notre entrée dans MULHOUSE et d'importants renforts sont signalés passant au pont de CHALAMPÉ. En outre, ils contre-attaquent vigoureusement en direction de SEPOIS menaçant dangereusement notre ligne de communication. Nos ravitaillements nous rejoignent au prix de mille difficultés, conducteurs et convoyeurs doivent faire le coup de feu. Des avions allemands lancent des tracts qui rendent hommage à notre audace et à notre courage, mais nous dépeignent notre situation comme désespérée en raison de notre encerclement ; ils nous incitent à la reddition. Le tract obtient un gros succès d'hilarité. Le 23 novembre, les points d'appui de l'ILE NAPOLEON et MODENHEIM sont violemment attaqués par une nombreuse infanterie appuyée par des canons automoteurs.

Le groupement DEWATRE maintient ferme ses positions.

À MULHOUSE des noyaux de résistance subsistent encore dans les casernes. Le 23 novembre après-midi le lieutenant de LOISY est tué dans son char par un panzerfaust dans la cour de la caserne LEFEVRE au cours d'une opération de nettoyage. La mort de cet officier d'une valeur exceptionnelle est un deuil pour tout le régiment. »<sup>1241</sup>

La réaction ennemie se tendit et malgré cela la division reprit l'offensive pour effectuer la jonction avec les forces au nord et fermant la pince de Burnhaupt. Ceci fut réalisé le 29, lorsque que la DB prit contact avec la 5<sup>ème</sup> DB à Burnhaupt et à Aspach où le pont sur la Doller fut pris intact. Ce résultat fut obtenu après de très violents combats qui virent la division intervenir pratiquement tous moyens réunis (CC1, CC2 3<sup>ème</sup> RCA) pendant que le CC 2 appuyait la 4<sup>ème</sup> D M M.

La poche de Belfort était bouclée mais la progression stoppée.

« En fait les buts stratégiques :

- main-mise sur les ponts du Rhin ;
- débordement de la forêt de la HARDT ;
- ouverture de la direction de CERNAY

n'ont pas été atteints. Le commandement allemand remis de sa surprise a réussi à redresser une situation critique. Il est arrivé non seulement à donner un coup d'arrêt, mais à mettre le 1<sup>er</sup> C.A. en difficulté pendant une période qui va durer plusieurs jours, cependant qu'il arrivera à ralentir la progression du 2<sup>e</sup> C.A. ».<sup>1242</sup>

Les DB de la 1<sup>ère</sup> armée se trouvèrent bloquées devant Colmar.

### **3 : Devant Colmar (décembre)**

---

<sup>1241</sup> JMO 2<sup>ème</sup> RCA, site chars français.net

<sup>1242</sup> Lt-Colonel d'Ornano, *La bataille de Belfort (novembre 1944)*, in *Recueil de conférence d'Histoire Militaire*, Ecole Supérieure de Guerre, Paris, mai 1955, p 159 à 192, p 190.



À partir du 20 novembre, la situation n'avait pas évolué comme le prévoyait l'OGO 159. La 1<sup>ère</sup> DB avait progressé plus vite que la 5<sup>ème</sup> DB qui n'était plus en mesure d'exploiter comme prévu. Une réarticulation du dispositif fut donc envisagée.

« I - 1.- L'Ordre d'Opération n° 159 du 18 Novembre fixait que l'exploitation en plaine serait effectuée par la 5ème D.B. (renforcée en Infanterie porté et en Artillerie), agissant sur la direction CERNAY - COLMAR – BRISACH.

Or, l'évolution de la situation fait que la 1ère D.B. est en tête (région de MULHOUSE), alors que la 5ème D.B. est très en retard, encore accrochée au Sud de la coupure BOURBEUSE - Canal du RHONE au RHIN.

La 5ème D.B. n'est donc pas en mesure de remplir sa mission d'exploitation.

2.- De cette situation, il découle que, pour exploiter sans retard, la 1ère D.B. doit prendre à son compte la mission primitivement confiée à la 5ème D.B.

3.- Pour des raisons psychologiques, il semble difficile de retirer la 1ère D.B. au 1er C.A.

Mais, d'autre part, la mission de la grande unité blindée chargée de l'exploitation comporte le ratissage de tout le couloir alsacien.

La zone d'action du 1er C.A. doit donc s'étendre des VOSGES au RHIN.

## II. – SOLUTION PROPOSEE -

1°/- Jusqu'à ce que la transversale PONT D'ASPACH, MULHOUSE, CHALAMPE soit atteinte, il ne serait rien changé au dispositif actuel (O.G. n° 161)

1er C.A. : 1ère D.B. renforcée 9ème Zouaves, 6ème R.T.M. 9ème D.I.C. – Artillerie – 5ème D.B.

II° C.A. : 3ème D.I.A. – 1ère D.M.I. – Btn de Choc – Commandos BOUVET – Artillerie

Groupement CARPENTIER : 2ème D.I.M. – 1er G.T.M. – Artillerie (et provisoirement C.C.6)

2/- Au Nord de cette traversable, le couloir alsacien serait donné tout entier au 1er C.A., le 2ème C.A. conservant les VOSGES à son compte.

L'Armée aurait ainsi un secteur plaine et un secteur montagne, dont la limite passerait par le pied des VOSGES à l'Ouest de la route CERNAY – COLMAR.

Au 1er C.A. il serait rendu le Groupement CARPENTIER, tandis que la 5ème D.B. passerait en réserve d'Armée.

Au 2ème C.A. dont le secteur va en s'amenuisant, la 1ère D.M.I. après avoir effectué sa manoeuvre en arc de cercle par le Sud des VOSGES et atteint la ligne ROUGEMONT – THANN passerait en réserve du Corps d'Armée.

La 3ème D.I.A. recevrait alors mission de pousser sur la direction générale SCHLUCHT - MUNSTER – SELESTAT.

3°/- Au Nord de la transversale COLMAR - BRISACH, un créneau plaine pourrait être donné au IIème C.A. Le 1er C.A. disposant d'un nombre suffisant d'itinéraires, à l'Ouest de l'ILL, la limite entre les deux C.A. pourrait être la FECHT puis l'ILL de SELESTAT.

La 5ème D.B. pourrait prendre à son compte la mission d'exploitation vers le Nord au titre de l'Armée. »<sup>1243</sup>

Cette réorganisation impliquait, une manoeuvre assez complexe entre les divisions blindées qui, en fait, se retrouvèrent sur le même axe. Elle inaugurerait une période durant laquelle les DB manquèrent une occasion de fermer la poche de Colmar et s'engluèrent face à la ville dans des combats en zone montagneuse. Elles terminèrent l'année 1944 dans ce dispositif.

## La victoire morte ?<sup>1244</sup>

L'élan offensif avait déjà été coupé le 20 avec l'imbrication de trois divisions dans la même zone, empêchant la 5<sup>ème</sup> DB d'exploiter conformément aux ordres reçus.

---

<sup>1243</sup> 1ère ARMEE FRANCAISE, ETAT-MAJOR, 3ème Bureau, N° Op 3, PC le 21 Novembre 1944, *NOTE concernant l'organisation du Commandement et la répartition des forces pour l'exploitation en Haute-Alsace*, SHD carton 110 P 190.

<sup>1244</sup> En référence au livre du général de Vernejoul : *Autopsie d'une victoire morte*.

« En effet, dans le périmètre, canal, de MONTBELIARD à MORVILLARS, cours de l'ALLAINE, un invraisemblable embouteillage vient de se produire.

Dans cette zone restreinte où circulent déjà les véhicules de la 1<sup>re</sup> D.B. et de la 9<sup>e</sup> D.I.C. qui effectue le nettoyage, aucune mesure spéciale de circulation n'a été prise pour permettre l'écoulement des milliers de véhicules de la 5<sup>e</sup> D.B. Or l'arrêt de la tête sur MONTREUX, a une répercussion sur toute la colonne, tout le monde est bloqué et c'est bien en vain que le commandant du détachement d'exploitation demande du renfort, on est bien empêché de lui en envoyer car personne ne peut passer.

L'échec est donc total pour la 5<sup>e</sup> D.B. et l'occasion perdue. »<sup>1245</sup>

La 1<sup>ère</sup> armée dut intervenir pour remettre de l'ordre dans le dispositif et relancer l'action car l'intention du général de Lattre était toujours d'exploiter vers Colmar. Dès le 22 novembre, l'OGO n° 163 ordonnait au 1<sup>er</sup> CA (avec les deux DB moins le CC 6) d'exploiter vers Colmar.<sup>1246</sup> L'OGO 167 du 23 novembre prévoyait la jonction des forces pour fermer la poche de Belfort. Mais le plus important fut l'OGO n° 168 qui prévoyait de bousculer l'ennemi.

« I. - L'ennemi oppose une farouche résistance sur ses deux flancs, pour échapper à l'étau que nous tentons de resserrer sur lui dans la région de BURNHAUPT. Il s'emploie hâtivement à écouler vers le Nord les forces qui combattaient dans la trouée de BELFORT.

II. - Il importe, tout en complétant l'action d'encercllement entreprise dans la région de BURNHAUPT, d'empêcher à tout prix l'ennemi de se rétablir en plaine d'ALSACE, de bousculer et déborder, sans lui donner de répit, les lignes de résistance auxquelles il pourrait encore s'accrocher et de rechercher sans cesse vers le Nord l'occasion favorable d'une nouvelle manoeuvre d'encercllement.

III. - En conséquence, les 1<sup>er</sup> et 2<sup>me</sup> Corps d'Armée reçoivent les missions suivantes :

- le 1<sup>er</sup> Corps d'Armée :

- Tout en parachevant le bouclage dans la région de BURNHAUPT, dégagera la 1<sup>ère</sup> D.B. pour la porter au plus tôt :

- d'une part, dans la région de CERNAY,

- d'autre part, dans celle d'ENSISHEIM.

- Débordera par le Nord et nettoiera la forêt de la HARTH.

- Réduira les têtes de pont allemandes à l'Ouest du RHIN.

- Ce faisant, suivra au plus près la progression de la 1<sup>ère</sup> D.B. dans sa zone d'action en vue d'atteindre l'objectif : REGUISHEIM, HIRTZFELDEN, FESSENHEIM.

- le 2<sup>ème</sup> Corps d'Armée :

- Poursuivra sans désemparer ses actions sur BURNHAUPT, d'une part, par les hautes vallées des VOSGES, d'autre pour déborder et encercler partout où cela sera Possible les forces ennemies qui refluent du seuil de VALDIEU.

- Liant ses actions à celle des éléments de la 1<sup>ère</sup> D.B. qui se porteront sur CERNAY et suivant, ensuite, au plus près la progression de ces éléments vers le Nord, il nettoiera la région boisée de la basse vallée de la THUR et portera son gros sur la ligne GUEBWILLER – SOULTZ – REGUISHEIM

- la 1<sup>ère</sup> Division Blindée :

- Agissant aux ordres directs de l'Armée à partir de la ligne CERNAY – WITTELSHEIM – ENSISHEIM, FESSENHEIM, s'élèvera rapidement sur les deux directions :

- ENSISHEIM — STRASBOURG,

- CERNAY – COLMAR – SELESTAT – STRASBOURG,

en vue :

- d'occuper ENSISHEIM puis BRISACH et mettre la main au plus tôt sur les passages du RHIN au Nord de CHALAMPE et couper ainsi toute retraite aux troupes allemandes qui opérant en Alsace,

- d'occuper CERNAY, COLMAR et SELESTAT,

- de réaliser le blocage des vallées vosgiennes au Nord de la vallée de la THUR incluse pour détruire ou capturer les forces ennemies qui reflueraient. »<sup>1247</sup>

<sup>1245</sup> Lt-Colonel d'Ornano, *La bataille de Belfort (novembre 1944)*, Op. Cit. p 188.

<sup>1246</sup> 1<sup>ère</sup> ARMEE FRANCAISE, ETAT-MAJOR, 3<sup>ème</sup> Bureau, N° 80/Op 3 ORDRE GENERAL D'OPERATION N° 163 ULTRA SECRET du 22 novembre 1944, SHD carton 10 P 190.

<sup>1247</sup> 1<sup>ère</sup> ARMEE, FRANCAISE ETAT-MAJOR, 3<sup>ème</sup> Bureau, N° 96/Op 3 ORDRE GENERAL D'OPERATIONS N° 168 ULTRA SECRET du 27 novembre, SHD carton 10 P 190.

Cet ordre entendait bousculer l'ennemi afin de fermer la poche de Colmar et ainsi prendre au piège les troupes ennemies refluant de l'ouest.

Les généraux de la 1<sup>ère</sup> et 5<sup>ème</sup> DB se mirent d'accord pour prioriser le passage sur le pont d'Aspach qui constituait un goulot d'étranglement pour trois divisions et pour échanger les missions. La 1<sup>ère</sup> DB, légèrement en retard et éprouvée, laissant l'exploitation à la 5<sup>ème</sup> DB. Elle devait passer en tête en direction de Cernay. Le général Béthouart croyant en la manœuvre éclair à la Patton donna son accord, il était ravi car il avait, pour la première fois deux DB sous ses ordres. La 5<sup>ème</sup> DB était prête pour cette action digne d'une DB qui rappelait la ruée des *Panzers* de 1940, le général Schlessler à la tête du CC 4 piaffait d'impatience.

Cependant, le général de Lattre, informé par le général Béthouart de ses velléités offensives, interdit à la 5<sup>ème</sup> DB de franchir la Doller au pont d'Aspach.

Le 30 novembre, l'OGO 174 confirmait cette interdiction et, en fait annulait l'OGO 168.

« L'ORDRE GENERAL D'OPÉRATIONS N° 174

- a) L'encerclement et la destruction des forces ennemies résistant dans la poche du Sundgau sont réalisés.
- b) Les réactions actuelles de l'adversaire (contre-attaques visant à détruire les points de passage forcés ; troupes de choc transportées d'un point à l'autre du front) permettent de supposer que l'ennemi livre un combat retardateur - avec maximum de destructions - en vue d'écouler à l'Est du Rhin le gros de ses forces.
- c) La nécessité d'une exploitation active et brutale reste aussi impérieuse. Mais les conditions mêmes du combat retardateur, avec la série de ses efforts méthodiquement échelonnés, ne permettra peut-être pas d'entreprendre l'exploitation dans les conditions indiquées par l'O.G.O. n° 168 du 27 novembre 44 (groupement blindé opérant aux ordres directs de l'armée).

Il convient de plus, de se mettre constamment en garde contre les réactions possibles d'un ennemi qui cherchera peut-être des revanches locales.

En bref, notre progression aura sans doute besoin pour se réaliser, de sérieuses actions de force sur des points choisis alternant avec des exploitations limitées.

Intentions :

- a) Résorber les têtes de pont à l'Ouest du Rhin.
- b) Mettre les populations libérées à l'abri des incursions toujours possibles de l'ennemi, en conservant à tout moment dans sa très solide intégrité la ligne actuelle de notre avance (Doller - Mulhouse - Canal de Huningue - Rhin).
- c) Poursuivre sans délai la manœuvre des C.A. par des actions de rupture successives, tous moyens réunis.
- d) Être sans cesse prêts à reprendre l'exploitation.

Missions :

- a) Continuer hardiment (2<sup>e</sup> C.A.) les actions, entamées en montagne et leur exploitation vers la plaine d'Alsace.
- b) Réaliser (1<sup>er</sup> C.A.) un dispositif d'infanterie solide et cohérent appuyé par toute l'artillerie disponible face aux cônes d'infiltrations ennemis, sur toute la ligne générale définie au paragraphe 2, d'abord sur la Doller de Pont d'Aspach, puis sur la Thur de Cernay.
- c) Disposant de la 5<sup>e</sup> D.B. (C.C. 6) et liant son mouvement à celui du 1<sup>er</sup> C.A., le 2<sup>e</sup> Corps, agira en direction générale de Cernay - Soultz et s'efforcera de mettre au plus tôt la main sur les passages de la Thur, puis de la Lauch.
- d) Se tenir prêt à exploiter ultérieurement en direction de Colmar ».<sup>1248</sup>

Face aux infiltrations ennemies, il s'agissait d'adopter une attitude défensive en plaine et de se tenir prêt à exploiter en direction de Colmar. L'axe d'attaque de la 1<sup>ère</sup> armée pivotait de quatre-vingt-dix degrés.

Le lendemain, le général Leclerc arrêta son offensive lancée vers le sud en direction de Strasbourg. Il avait demandé des renforts, notamment en infanterie pour pouvoir faire la jonction avec la 1<sup>ère</sup> armée et encercler le reste de l'armée allemande.

---

<sup>1248</sup> de Vernejoul Henri (général), *Op. Cit.* p 134-135.

Cette jonction ne put avoir lieu et la 1<sup>ère</sup> armée ne put poursuivre sa progression en direction de Colmar. Alors que la ville était à portée de canon, les unités restèrent plus d'un mois à essayer de réduire cette poche.

Nous reviendrons dans la troisième partie sur l'analyse de cette phase de la campagne car elle fut emblématique de la façon dont les blindés furent utilisés par la 1<sup>ère</sup> armée.

## **Le piétinement devant Colmar**

Le manque d'infanterie dans cette guerre en terrain montagneux était patent et l'armée chercha à en récupérer à tout prix y compris en confiant à des unités blindées des missions d'infanterie.

« Dans ce but, il est indispensable de réaliser à chaque instant sur la ligne atteinte un dispositif d'Infanterie solide et cohérent, bien appuyé par toute l'artillerie disponible, particulièrement fort sur les axes de pénétration ou face aux zones d'infiltration possibles pour l'ennemi.

Cette obligation implique que l'Infanterie soit libérée au plus tôt des missions de nettoyage sur les arrières, qui doivent être prises en charge par les éléments blindés de réserves. »<sup>1249</sup>

Les unités concernées étaient essentiellement les régiments de TD et de reconnaissance qui furent engagés dans des combats pour lesquels ils n'étaient pas faits.

Car, malgré le coup d'arrêt porté par la décision du chef de la 1<sup>ère</sup> armée, les combats continuaient notamment sous la pression du 6<sup>ème</sup> GA américain qui lui enjoignait d'éliminer les troupes allemandes restant à l'ouest du Rhin.

« 1<sup>ère</sup> Armée Française-

(1) Poursuivre immédiatement avec une vigueur accrue ses actions en cours pour détruire l'ennemi à l'Ouest du RHIN, en poussant plus spécialement par le gauche de la 3<sup>ème</sup> D.I.A. et entre MULHOUSE et le RHIN.

(2) Prendre sous ses ordres, pour les opérations, la 2<sup>ème</sup> D.B. Française et la 36<sup>ème</sup> D.I. US (avec les éléments actuellement rattachés) au plus tôt et des achevements de la manœuvre indiquée au paragraphe 3 ci-dessus. Poursuivre ensuite l'action de force sur ce flanc et achever dans sa zone la destruction de l'ennemi à l'ouest du RHIN.

(1) Dès qu'elles auront été libérées, les 103<sup>ème</sup> D.I. US et les Unités de la 14<sup>ème</sup> D.B. US feront mouvement au plus tôt pour passer au Nord de la nouvelle limite entre les Armées.

(2) Les modalités de passage de la 2<sup>ème</sup> D.B. Française et de la 36<sup>ème</sup> D.I. US de la 7<sup>ème</sup> Armée à la 1<sup>ère</sup> Armée Française seront déterminées immédiatement par les commandants d'Armées. »<sup>1250</sup>

Pour le général Devers, la 1<sup>ère</sup> armée devait poursuivre et même accentuer son action. L'objectif était la réduction le plus rapidement possible de la poche de Colmar. Pour cela, elle était renforcée de deux GU dont la 2<sup>ème</sup> DB qui ainsi passait sous commandement français au grand dam du général Leclerc.

À la réception de cette instruction, le général de Lattre conçut une manœuvre générale pour la prise de Colmar.

« Quoi qu'il en soit, le jour même où le général Devers m'adresse sa Lettre d'Instruction n° 4, j'achève la mise au point de mon Instruction Personnelle et Secrète n° 5. Mon intention est « d'encercler et de détruire les forces allemandes encore engagées en Alsace et dans les Vosges ». Pour ce faire, la manœuvre consistera « à étrangler la tête de pont dans la région de Brisach en menant dans la plaine d'Alsace et au plus près du Rhin des actions puissantes convergent du nord et du sud, à faire sauter simultanément les points d'amarrage du système de

---

<sup>1249</sup> 1<sup>ère</sup> ARMÉE FRANÇAISE, ETAT-MAJOR, 3<sup>ème</sup> Bureau, N° 99/Op 3 *Note D'Orientation pour les Généraux Commandant les 1<sup>er</sup> et 2<sup>ème</sup> Corps d'Armée* ULTRA SECRET du 28 novembre, 2 p, p 2, SHD carton 10 P 190.

<sup>1250</sup> TRADUCTION VI<sup>ème</sup> GROUPE D'ARMEES *Instruction N°4* du 2 Décembre 1944, SHD carton 10 P 190.

résistance ennemi à la limite de la plaine et de la montagne, et à maintenir dans les Vosges un contact étroit de l'adversaire en le pressant sur tout son front sur les directions convergeant vers Colmar »<sup>1251</sup>.

Cette IPS attribuait une DB à chaque CA, (la 2<sup>ème</sup> DB pour le 2<sup>ème</sup> CA, la 1<sup>ère</sup> DB pour le 1<sup>er</sup> CA). En plus chaque corps était renforcé d'un CC de la 5<sup>ème</sup> DB qui était en réserve d'armée avec le CC qui lui restait<sup>1252</sup>.

Quelques jours plus tard, devant la résistance de l'ennemi et la fatigue générale frappant les unités françaises, l'IPS N° 6 revoyait les objectifs tout en maintenant la pression est. La 5<sup>ème</sup> DB (moins un CC) était mise à la disposition du 2<sup>ème</sup> CA<sup>1253</sup>. Cette révision à la baisse des objectifs marquait la fin des espoirs d'une rapide réduction de la poche. Une guerre d'usure commençait.

Cette période fut marquée par deux événements importants pour l'emploi des blindés : le départ/limogeage du général du Vigier et le passage sous opcom de la 2<sup>ème</sup> DB à la 1<sup>ère</sup> armée.

« Mais, le 3 décembre à l'aube, une forte contre-attaque allemande douze *Jagdpanther* lourds et de 400 fantassins fonce sur Pont de-Bouc tenu sur le canal par un bataillon du 4<sup>e</sup> DMM, submerge et détruit le pont lancé sur le canal par la 1<sup>e</sup> DB. Les chars et les fantassins passés au nord du canal sont ainsi isolés, en particulier dans les points d'appui de Grunhutte (à 6 km du pont de Chalampé) et de la côte 236, tenus par un peloton de chars du 5<sup>e</sup> RCA et un peloton de TD du 9<sup>e</sup> RCA. La bataille fait rage toute la journée. Des unités voisines sont appelées d'urgence. À 22 heures, une brève action de dégagement de la 4<sup>e</sup> DMM, combinée avec une couverture d'artillerie massive et le lancement par le génie d'un pont de secours sur péniches, parvient à faire sortir de la nasse une partie des deux pelotons blindés et l'infanterie survivante. Mais la Première Armée laisse sur le terrain 6 chars *Sherman*, 5 *tank destroyers*, 7 half-tracks, 8 jeeps, ainsi que 48 tués et 300 prisonniers du 1<sup>er</sup> RTM. C'est un désastre. Du Vigier sera relevé de son commandement. »<sup>1254</sup>

En fait, le général du Vigier fut nommé gouverneur militaire de Strasbourg, ce qui pouvait être considéré comme une promotion. Mais effectivement, il laissa le commandement de sa division au général Sudre. Les pertes de Port de Bouc ne furent pas la seule raison de ce départ. Le général de Lattre aurait fait payer au commandeur de la 1<sup>ère</sup> DB son initiative et sa manœuvre pour la prise de Mulhouse qui auraient « gauchi » la manœuvre générale de la 1<sup>ère</sup> armée.

Alors que le chef de la première armée se séparait d'un subordonné fidèle, il en récupérait un moins docile avec l'arrivée de la 2<sup>ème</sup> DB. La confrontation entre les deux généraux, en désaccord sur la façon d'employer les blindés fut rude. Nous l'évoquerons dans la troisième partie.

Pour les unités blindées, ce mois de décembre fut une période difficile durant laquelle elles s'usèrent en combats isolés, manquant de carburant et de munitions et remplissant des missions qui n'étaient pas toujours de leurs compétences.

« On voit maintenant combien l'action des blindés est déterminante dans ces combats. Le Général SUDRE<sup>1255</sup> est en liaison permanente avec le Général BÉTHOUART, afin de faciliter la coordination de l'emploi des différents CC, parfois même de certains groupements blindés, à l'échelon du Corps d'Armée. Il est certain que le fractionnement ainsi réalisé d'une Grande Unité Blindée au profit de Divisions d'Infanterie comporte de sérieux inconvénients (dissociation des formations blindées ; dispersion et enchevêtrement des groupements blindés dans le

---

<sup>1251</sup> de Lattre de Tassigny Jean, (maréchal), *Histoire de la première armée française*, Op. Cit. p 328.

<sup>1252</sup> 1<sup>ère</sup> ARMÉE FRANÇAISE, ETAT-MAJOR, 3<sup>ème</sup> Bureau, n° 113/OP.3. ultra secret du 2 Décembre 1944, *Instruction Personnelle et Secrète N°5*, SHD carton 10 P 190.

<sup>1253</sup> 1<sup>ère</sup> ARMÉE FRANÇAISE, ETAT-MAJOR, 3<sup>ème</sup> BUREAU n° 142/OP.3. ultra secret du 12 Décembre 1944, *Instruction Personnelle et Secrète N°6*, SHD carton 10 P 190.

<sup>1254</sup> De Salins René, Op. Cit. p 112-113.

<sup>1255</sup> Le général Sudre commande la 1<sup>ère</sup> DB depuis le 5 décembre 1944.

dispositif d'Infanterie, risquant de rendre difficile le regroupement des moyens au moment de passer à l'exploitation ; usure prématurée des équipages et du matériel). »<sup>1256</sup>

Pour les chars, les CC furent employés en ordre dispersé et parfois complètement éclaté. Le 5 décembre, le CC 4 arriva à Bruyères après un trajet de 160 kilomètres effectué en moins de deux jours. Des chars tombèrent en panne d'essence durant le périple. Le 12 décembre, les attaques des CC 6 devant Vieux Thann et CC 3 devant Saint-André et Cernay échouèrent car les munitions se faisaient rares et l'infanterie manquait pour nettoyer le terrain et forcer le succès. Quelques jours plus tard, pour le nettoyage du massif forestier d'Orbey, le général de Monsabert demanda à la 5<sup>ème</sup> DB de constituer des petits détachements de deux à trois chars pour appuyer l'infanterie. Fin décembre, la stratégie d'investissement de Colmar par les Vosges avait échoué (Colmar tenait toujours). La 5<sup>ème</sup> DB avait été utilisée divisée en petites unités chargées d'opérations de sécurité en terrain boisé et montagneux. Elle n'avait pas pu exploiter son potentiel offensif et s'était usée en vain.

Pour les unités de reconnaissance, il en fut de même, elles durent combattre sur un terrain qui ne leur était pas habituel accomplissant des missions qui ne l'étaient pas plus.

« Malgré l'usure du Régiment au cours des derniers combats, usure qui n'est pas sans analogie avec celle de Juin dernier à partir du Lac de BOLSENA en ITALIE, nous voilà donc lancés dans de nouvelles opérations... Mais elle est loin la poussière des routes italiennes... C'est dans la neige, dans la boue, sur les crêtes glacées des VOSGES que nous allons écrire une nouvelle page de Gloire et de Sacrifices ....

Dans le cadre d'une opération d'ensemble visant à libérer COLMAR et la Plaine d'ALSACE par encerclement, le C.C. 4 du Général SCHLESSER, accompagné par le 2<sup>e</sup> G.T.M. doit attaquer en direction Nord - Sud sur l'axe général : FRELAND, ORBEY, puis, après la prise de ce village, progresser vers COLMAR par les TROIS EPIS .... Entre cette attaque et la gauche de la 3<sup>e</sup> D.I.A. (qui passe par LE VALTIN et LE RUDLIN, il y a un trou occupé par la crête des VOSGES, du Col du BONHOMME au Col du LUSCHPACH et au GAZON DUFAING, crête au-dessus de 1.000 mètres et complètement enneigée .... Entre cette crête et l'axe du C.C. 4 une seule petite route : celle du Col des BAGENELLES ....

La mission du 3<sup>e</sup> R.S.A.R. est la suivante :

Progresser avec le C.C. 4 jusqu'à ORBEY puis, profitant de cette avance, le couvrir sur son flanc Ouest et agir à revers sur les défenseurs de la crête des VOSGES, du Col du BONHOMME, du Lac BLANC et du Lac NOIR, et atteindre si possible le Col du WETTSTEIN qui domine et commande la vallée du MUNSTER .... Ceci tout en maintenant la liaison avec la 3<sup>e</sup> D.I.A. .... C'est le champ de bataille tristement fameux du LINGE pendant la Guerre de 1914-1918 ....

Pour l'aider dans cette mission, le Colonel BONJOUR disposera de son fidèle compagnon d'armes, le Bataillon PATOOR puis, plus tard, des Goumiers du 1<sup>er</sup> G.T.M.... Mais n'anticipons pas... d'autant que, comme presque toujours à la guerre, ce qui est prévu ne va pas se produire, nécessitant de la part de tous les échelons du Commandement une adaptation constante à la situation et un mordant particulier dans l'accomplissement de la mission .... [...]

Dès le matin la progression reprend, lente et difficile à travers la neige épaisse sous laquelle on ne peut détecter les mines.... Un bon nombre de Goumiers ont les pieds arrachés en attaquant l'Hôtel du Lac BLANC que les boches tiennent toujours....

Vers 9 heures, après une bagarre sérieuse où l'aviation amie entre en jeu, les chars réussissent à déborder le carrefour et l'Hôtel.... L'ennemi se replie alors précipitamment vers le Sud du Lac, poursuivi par les avions d'assaut qui effectuent de splendides piqués.... Les « blindés » s'installent alors défensivement dans l'Hôtel encore plein de défroques allemandes abandonnées... Mais l'ordre de foncer encore arrive aussitôt... C'est le 2<sup>e</sup> Escadron qui est chargé de tenir l'Hôtel pendant que les chars pousseront avec les Goumiers....

Une colonne est formée : un char léger, un Sherman, un T.D.... Tout est paré et le moral est bon.... Le char DEKOKER prend la tête, fait vingt mètres... et saute sur une mine .... L'équipage s'en tire sans mal mais l'engin, hors d'usage, doit être abandonné ....

---

<sup>1256</sup> Brugière Théo, *Op.cit.* p 111.

Le Sherman passe à son tour le premier... et saute lui aussi .... Le T.D., poussé par l'espoir de belles cibles, veut prendre la tête à son tour... Pour cela il quitte la route en passant un fossé, espérant être plus heureux que ses compagnons de combat... et saute à son tour... Trois chars sont ainsi immobilisés dans un rayon de dix mètres »<sup>1257</sup>

Ce type de combat était épuisant pour les équipages ; combattre isolément nuisait à la cohésion des unités et tendait à faire oublier les actes réflexes de l'école de peloton et d'escadron appris lors de l'entraînement. Les troupes aspiraient au repos fin décembre. C'est ce que soulignait le colonel Bonjour, chef de corps du 3<sup>ème</sup> RSAR dans sa lettre au commandant la 3<sup>ème</sup> DIA accompagnant son rapport sur le moral.

« Les pertes sont sensiblement équivalentes si on remarque que la Campagne d'ITALIE a duré 6 mois et que celle de FRANCE dure depuis 4. Les pertes pour la troupe sont cependant proportionnellement plus élevées pour la Campagne en FRANCE.

Malgré tout, le moral est excellent et les quelques jours de tranquillité relative que les Escadrons de Reconnaissance goûtent maintenant au BONHOMME vont être amplement mis à profit pour réparer et revoir le matériel, instruire et amalgamer les derniers renforts....

Seul sur la brèche, l'Escadron JOURNEAU maintient un Peloton en ligne vers le Lac NOIR et PAIRIS en appui des Goumiers que l'ennemi ne laisse pas en repos.... Tirs d'artillerie, patrouilles, coups de main se succèdent sans interruption devant nos positions.... Les Allemands semblent avoir abandonné l'espoir de reprendre le terrain conquis par nos troupes avant NOEL mais ils n'en restent pas moins agressifs et mordants.... Des chars sont repérés dans la région de WEYERMATT, des skieurs patrouillent vers le GAZON DU FAING, des patrouilleurs vêtus de blanc viennent attaquer nos petits postes.... Nos chars légers sont de toutes ces fêtes avec les T.D., appelé d'un côté et de l'autre en renfort, patrouillant entre les points d'appui ou tenant eux-mêmes les Avant-Postes.... Le tout s'effectue heureusement sans casse .... »<sup>1258</sup>

Comme le soulignait le colonel Bonjour, les TD aussi connurent une période délicate, agissant souvent seul comme pompier du front dès qu'un bruit de chenilles ennemies se faisait entendre.

Lors de l'attaque de Loechle par exemple (10 décembre 1944), les TD furent répartis entre les compagnies d'infanterie à raison de deux chars par compagnie. Les pelotons étaient ainsi disloqués.

« L'attaque est reportée au 10 décembre. A 6 h. 45, la préparation d'artillerie se déclenche, très violente, les T.D. sont répartis par groupes de deux entre les compagnies de 1<sup>er</sup> échelon et se mettent en place à la faveur de la nuit et du tir d'artillerie. 7 h 15, l'infanterie serre au plus près du tir puis s'élance et l'ennemi ne doit rien voir. Tout d'abord l'attaque progresse normalement, l'est du village est atteint, tandis qu'au centre l'école, transformée en réduit, donne l'impression d'être un dur morceau. A gauche, ça ne va pas tout seul, les premiers éléments de la compagnie Vassal atteignent assez rapidement les lisières de Schäferhof mais sont bloqués, les T.D. du sous-lieutenant Poupaert ne peuvent rien voir, l'infanterie les appelle à l'aide. Pour arriver à sa hauteur, il faut franchir 400 mètres de terrain à découvert. On se dit que la visibilité étant mauvaise on a des chances de passer et, accélérateur à fond, le premier T.D., bientôt suivi de son compagnon, fonce en avant. Malheureusement, à quelques mètres des maisons, un 75 pack ouvre le feu, le char de Meritens est touché par un obus qui s'enfonce dans le moteur droit ; trois hommes du groupe de protection montés sur la plage arrière du T.D., tombent blessés sur la chemin. La mission sera remplie quand même, l'équipage continuant le combat avec le sous-lieutenant Poupaert qui, blessé au bras, refuse de se faire évacuer avant le succès complet. Le deuxième T.D. arrive à la rescousse, mais il est obligé, pour ne pas écraser les camarades blessés à terre, de marquer un temps d'arrêt. Aussitôt le canon allemand, bien camouflé par une maison le prend pour cible. »<sup>1259</sup>

---

<sup>1257</sup> Lieutenant-Colonel Lassale, *Panache rouge historique du 3<sup>e</sup> Régiment de Spahis Algériens de Reconnaissance, troisième partie, Op. Cit.* p 131-132, 163.

<sup>1258</sup> Lieutenant-Colonel Lassale, *Panache rouge historique du 3<sup>e</sup> Régiment de Spahis Algériens de Reconnaissance, troisième partie, Op. Cit.* p 197.

<sup>1259</sup> Collectif, *Régiment colonial de chasseurs de chars, la coloniale au combat*, Paris, Éditions Berger-Levrault, 1946, 103 p, p 45.

L'accompagnement de l'infanterie par petit groupe, n'était pas la vocation première des unités de chasseurs de chars, pas plus que le tir indirect. C'est pourtant ce que firent les TD lors de cet épisode vosgiens devant Colmar.

« Lundi 11 décembre

Nous partons en ligne : tir indirect. Il pleut. Nous nous installons dans la boue, l'eau, la neige fondue ! transport des obus : quelle affaire. La jeep du lieutenant s'embourbe, un char s'enlise... beau tableau ! La journée se passe sans rien à signaler. Le soir tombe, nous apprenons qu'il faut coucher là... brr ! brr ! On s'arrange comme on peut. Dans la nuit nous tirons.

Mardi 12 décembre

Réveil vers 7 h. nous faisons un grand feu ! A 10 h nous quittons la position et rentrons à Burnhaupt-le-Bas. On se lave, on se dégrasse, on se réchauffe. Le soir à 8 h nous repartons. Décidément ! autre position de tir sur le bord de la route. Il pleut pour ne pas changer. Dans la nuit nous tirons 101 obus. Le lendemain nous rentrons au cantonnement. Je fais une bonne sieste de 5 à 7 h. le soir à 9 h 30 nous repartons aux positions. Tir de 30 obus. Jusqu'à 11 h. Puis nous rentrons.

Jeudi 14 décembre

Nous descendons pour nettoyer le canon du char. Journée calme. Le temps est assez beau. On rentre les chars à 14 h. on parle de départ pour la chasse au tigre -hum ! -. le soir veillée. J'écris. »<sup>1260</sup>

En ce mois de décembre 1944, la vie des équipages du 2<sup>ème</sup> RD ressemblait plus à celle d'artilleurs qu'à celle de tankiste. Les combats d'Autun et les grands mouvements étaient loin.

Le général Van Hecke apprécia peu cette période et l'usage qu'il fut fait de son régiment.

« Cette nouvelle campagne qui nous mena au cœur de l'Alsace fut particulièrement pénible et ingrate. Nous y ferions, une fois de plus, tous les métiers usant notre personnel et notre matériel, mais nous y goûterions à nouveau l'ivresse de la bataille, la joie d'être de tous les durs combats des Vosges et l'immense fierté de pénétrer les premiers, avec la 3<sup>e</sup> D.I.A., en notre terre d'Alsace retrouvée.

Du 3 au 26 novembre, nous sommes tous engagés avec la 3<sup>e</sup> D.I.A., aux ordres du général Guillaume, dans les vallées de la Moselle. Durant cette période, mes escadrons sont morcelés à l'extrême, mes T.D. allant combattre par deux ou par trois ou même isolément, frayant le passage aux éléments plus légers et aux fantassins. [...]

Notre division rencontrait partout un ennemi de plus en plus ardent qui défendait âprement le terrain pied à pied, amenant à chaque instant des réserves fraîches retirées principalement de l'Allemagne. Les germaniques jouaient leur dernière carte pour interdire le passage du Rhin et ils contre-attaquaient sans cesse faisant preuve d'un mordant extraordinaire. Le général Guillaume savait, lui, que sa division n'avait pas de relève à attendre. Il fallait absolument tenir et arrêter les hordes ennemies dont l'esprit offensif se manifestait chaque jour davantage. Désespérément et avec précipitation, souvent sans appui d'artillerie, l'Allemand lançait dans la bagarre ses meilleures troupes, voire une école de sous-officiers, les soumettant ainsi à une usure terrible, et subissant des pertes effroyables, mais il atteignit ses buts. Non seulement il arrêta notre progression offensive, nous empêchant de marcher sur Colmar et le Rhin, mais il favorisa la contre-offensive de Von Rundstedt qui en était à ses débuts dans les Ardennes. L'ennemi voulait gagner du temps car la moindre heure, le moindre jour, comptait pour Hitler qui espérait encore arriver le premier dans la course atomique et renverser le sort de la guerre. »<sup>1261</sup>

Commencée dans l'allégresse et la joie d'enfin combattre sur le sol du pays pour le libérer, le second semestre de 1944 se terminait dans la lassitude pour les équipages des blindés. Après quatre mois de campagne ininterrompue, ils étaient fatigués, souffraient du froid dans des combats souvent statiques face à des positions allemandes bien défendues. Peu avaient conscience d'avoir manqué une occasion de fermer la poche de Colmar et peut-être d'accélérer la fin du conflit.

L'année 1945 débuta sous les mêmes auspices dans un froid glacial.

---

<sup>1260</sup> Perol Jean-Pierre, *Op. Cit.*

<sup>1261</sup> Van Hecke A. S (général), *Op. Cit.* p 361 – 363.





# **Chapitre 3 : Les opérations en 1945**

« RHIN ET DANUBE »

Alors que les alliés espéraient vaincre l'Allemagne avant la fin de 1944, les difficultés logistiques, des choix stratégiques peu pertinents et le raidissement de la défense allemande rendirent cet espoir vain.

Dans l'est de la France, les Américains et les Français piétinaient face au Rhin. L'attaque allemande dans les Ardennes fin décembre surprit totalement les Américains qui réagirent cependant rapidement. Le général Patton fit effectuer à son armée un virage à quatre-vingt-dix degrés et vint au secours des divisions américaines qui résistaient autour de Bastogne. Certes infructueuses cette offensive de la dernière chance ralentit cependant encore la progression des armées alliées. Si les unités françaises ne furent pas directement concernées par cette offensive, celle-ci eut des conséquences sur leur emploi puisque la France dut assurer la défense de Strasbourg après une crise diplomatique entre les généraux de Gaulle et Eisenhower.

L'année 1945 commença pour la première armée face à Colmar dont la réduction de la poche constitua le premier objectif. Puis ce fut le passage du Rhin et l'exploitation en Allemagne jusqu'au Danube tandis que des unités blindées, voire des blindés seuls, étaient employés à la réduction des poches de l'Atlantique.

## **I : la réduction de la poche de Colmar**

La bataille de Colmar dura vingt et un jours du 20 janvier au 9 février. Après une phase de rupture qui amena à la prise de la ville (20 janvier- 2 février), l'armée française exploita vers le Rhin et ferma la poche de Colmar. Mais avant il avait fallu défendre Strasbourg.

### **1 : la défense de Strasbourg**

Libéré par la 2<sup>ème</sup> DB le 23 novembre, Strasbourg fut l'objet d'un bras de fer entre les généraux de Gaulle et Eisenhower avant d'être défendue pied à pied par les troupes françaises dont certaines unités blindées.

### **Strasbourg enjeu politique plus que stratégique**

Le déclenchement de l'opération *Wacht am Rhein* surprit totalement les Américains. Pris au dépourvu et ne devant le maintien de ses lignes qu'à l'héroïsme des parachutistes et des fantassins à Bastogne, le général Eisenhower décida, pour des raisons stratégiques évidentes de resserrer son dispositif. Le 24 décembre, il ordonna au 6<sup>ème</sup> GA du général Devers de se replier sur un front plus court dans les Vosges. Cet ordre impliquait l'abandon de la garnison de Strasbourg ce qui était politiquement inacceptable pour les Français, et que ne manquèrent pas de souligner le général Patch et l'officier de liaison du 6<sup>ème</sup> GA auprès de la 1<sup>ère</sup> armée.

Le général Juin avertit le général de Gaulle de ce qui se tramait au sein de l'état-major du *SHAEF* à partir d'éléments fournis par le général du Vigier. Le président du GPRF entra dans une colère froide et intime au chef de la 1<sup>ère</sup> armée de ne pas exécuter les ordres du *SHAEF*. Même s'il refusait d'abandonner Strasbourg, le général de Lattre eut un cas de conscience car on lui demandait de désobéir en pleine bataille.

Le général Devers lui vint indirectement en aide en exécutant lentement les ordres qu'ils soupçonnaient être téléguidés par le général Montgomery qui, comme souvent depuis le début de la campagne voulait tirer la couverture à lui.

Ce répit permit au général de Gaulle de s'entretenir avec le général Eisenhower. La rencontre fut houleuse, l'un menaçant de couper l'approvisionnement de l'armée française,

l'autre répliquant par la menace de refuser aux troupes alliées d'utiliser les infrastructures de communication situées sur le sol français et d'ordonner à une division française d'aller se barricader dans Strasbourg pour obliger les alliés à se porter à son secours.

Les arguments du général de Gaulle portèrent et le chef de SHAEF vint à résipiscence annulant son ordre. Les limites entre la 5<sup>ème</sup> armée américaine et la 1<sup>ère</sup> armée française furent réajustées et Strasbourg passa dans la zone de responsabilité française. Le sort de la ville dépendait donc du courage et de la détermination des Français.

## Les combats pour Strasbourg

Pour la défense de Strasbourg, le général de Lattre disposait de la 3<sup>ème</sup> DIA, de la 1<sup>ère</sup> DFL et de la brigade FFI Alsace-Lorraine. Organiquement les blindés étaient peu nombreux et surclassés par les *Tiger* et les *Panther* dont disposaient les Allemands.

Deux DI coordonnées par le général du Vigier se battirent pendant vingt jours dans un dispositif étiré mais elles tinrent bon. Le 8<sup>ème</sup> RCA régiment de TD raccroché à la 1<sup>ère</sup> DFL entra dans la danse à compter du 7 janvier. Par des actions décentralisées faites de coups d'arrêt, de contre-attaques et de freinage, il apporta un soutien non négligeable aux fantassins.

À la 3<sup>ème</sup> DIA, ce fut le 7<sup>ème</sup> RCA qui intervint.

« Le général Guillaume reçut l'ordre de se porter avec sa division et le 7<sup>e</sup> R.C.A. au secours de la capitale de l'Alsace et, dès le 4 janvier, notre régiment est mis en état d'alerte. Le 5 janvier, heureusement, l'escadron Soudieux rejoint à son tour notre cantonnement de Fraise après 85 jours de combats glorieux dans la pluie, la boue, la neige, la glace et le froid.

Alors que nous avions espéré prendre un peu de repos, il fallait voler au secours de Strasbourg. Personne ne sentait plus la fatigue qui disparut comme par enchantement pour faire place à un enthousiasme débordant. Mais le matériel, lui n'était pas sensible à de telles considérations. Et Je ne fus malheureusement à même de ne mettre en ligne que 16 chars lourds T.D. sur 36. Je formai donc un unique escadron de marche fort de 16 tubes capables de cracher tout de même et, faisant appel au cœur de chacun, je lançai l'ordre du jour suivant :

« Le régiment est appelé à l'honneur de foncer au cœur de l'Alsace pour prendre part à la défense de sa capitale : Strasbourg. Quoique notre belle unité ne dispose pas de tous ses moyens, le colonel a la certitude que notre splendide unité sera comme toujours égale à elle-même. Souvenons-nous de toutes nos prouesses d'Italie et de France ; accomplissons-en d'autres ; oublions notre fatigue ; il n'y aura plus de place que pour notre enthousiasme et les manifestations de notre patriotisme. Le 7<sup>e</sup> R.C.A. va écrire les plus belles pages de son livre de gloire, pourtant déjà si riche en beaux faits d'armes. L'armée et le pays ont le regard fixé sur nous. Soyons dignes de leur confiance. »

Le 6 janvier, le 7<sup>e</sup> R.C.A. quitte ses cantonnements de Fraize et se lance en direction de Strasbourg sur deux colonnes : une colonne légère aux ordres de Champeaux et une lourde aux ordres de Soudieux. A l'arrivée à Truchtersheim les chars sont aussitôt installés en bouchons antichars.

Jusqu'au 20 janvier tous les éléments de combat du régiment sont employés aussi bien au nord qu'au sud de la ville de Strasbourg. Le 6 janvier, dans un combat aux abords de Kilstedt, le T.D. « Bousilleur » est détruit après avoir incendié deux chars ennemis et le lieutenant Coirre est mortellement blessé. Le 20 janvier, je pris le commandement d'un détachement blindé composé de 2 pelotons de reconnaissance et de 4 T.D. du 7<sup>e</sup> R.C.A. et de 3 escadrons de chars légers du 3<sup>e</sup> spahis algérien, avec mission de m'installer en point d'appui à la Wantzenau. L'offensive ennemie sur Kilstedt, défendu par le 3<sup>e</sup> bataillon du 3<sup>e</sup> R.T.A., se déclenche le lendemain, et le 2 janvier<sup>1262</sup> les armées allemandes, appuyées par des chars réussissent à pousser une pointe entre Kilstedt et la Wantzenau et ne sont plus qu'à 10 kilomètres de Strasbourg. La réaction de mes T.D. est fulgurante ; les chars de l'ennemi sont détruits et son infanterie ne progressera plus par cette voie en direction de Strasbourg

Tout l'effort allemand se porte dès lors dans ce secteur de Kilstedt qu'il a en partie investi et où un bataillon de tir ailleurs résiste héroïquement. Ce bataillon est dégagé le 24 par une contre-offensive menée par mon détachement blindé et le combat command du général de Langlade. »<sup>1263</sup>

---

<sup>1262</sup> Erreur de date de la part de l'auteur.

<sup>1263</sup> Van Hecke A. S (général), *Op. Cit.* p 364-365.

Comme écrit ci-dessus, la 2<sup>ème</sup> DB, après l'avoir libérée participa à la défense de la ville. Un CC fut détaché pour appuyer les unités chargées de la défense de la ville et contre-attaqua à la fin de la bataille pour dégager Kilstedt.

« La veille, en effet, inquiet des prodromes de l'affaire, le général du Vigier est allé s'en entretenir avec le général de Monsabert celui-ci l'a informé du retour à la 1<sup>re</sup> Armée française de la 2<sup>e</sup> D.B. (1) - mise comme on sait à la disposition de la 7<sup>e</sup> armée U. S. depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1945 - et de son stationnement autour d'Obernai - Marlenheim. Cherchant aussitôt la liaison avec le général Leclerc, le gouverneur de Strasbourg lui a demandé d'étudier les conditions de l'engagement d'un de ses *Combat Command* dans le sous-secteur nord de la 3<sup>e</sup> D. I. A. - ce que Leclerc a accepté immédiatement, en détachant un officier et un poste de radio au P. C. de Chevillon, à Schiltigheim.

C'est ce poste qui, dès 3 heures du matin, alerte le C. C. du colonel de Langlade. A 5 h 30, le sous-groupe du commandant Gribius quitte Marlenheim avec deux escadrons du 12<sup>e</sup> Chasseurs, deux compagnies du régiment du Tchad et un peloton de T.D.

Leclerc lui-même se rend sur place avec Langlade. D'accord avec Chevillon et le colonel Agostini, commandant le 3<sup>e</sup> R.T.A., l'opération est montée. Elle s'amorce vers 9 heures.

(1) La 2<sup>e</sup> D.B. était en effet rendue à la 1<sup>re</sup> Armée française pour la réduction de la poche de Colmar. Voir ci-après chap. XII, « La Victoire de Colmar ».

Tout de suite la progression de la contre-attaque d'infanterie s'avère très difficile. De même, dès la sortie de la Wantzenau, la tête du groupement Gribius est stoppée. La parole reste, pendant un temps, à l'artillerie qui répond à un rythme accéléré à toutes les demandes que, de Kilstedt, lui lance Reyniès. Mais l'artillerie ne peut suffire à tout. « Faites vite ! - le *hallouf* - est dans le douar » répète la radio des assiégés.

De fait, l'Allemand - le *hallouf* - a conquis la moitié nord et est du village par où ses chars sont parvenus sur la place de l'église. Au sud et à l'ouest, la pression ne se relâche pas et de plus en plus les compagnies font le héraisson. Et Reyniès, acharné ; demande qu'on tire sur toute la localité indistinctement.

Mais, vers 11 heures, une fois liquidés les premiers obstacles qui l'avaient freinée au départ, la contre-attaque blindée démarre de façon foudroyante. Deux détachements foncent, l'un par la route, l'autre à sa droite. Débusquant les hommes du régiment Marbach, tapis dans la neige et pris entre les feux des assiégés et ceux des chars, ils entrent dans le village à 11 h 30, le traverse au plus court et, sur sa lisière nord, anéantissent au cours d'un duel éclair, deux *Panther* et un char lance-flammes.

De deux bataillons allemands, il ne reste bientôt que des morts ou des prisonniers. Quelques-uns se cramponnent à la droite du village et dans une sablière où il faut encore faire de sérieux nettoyages. Les tirailleurs et leurs libérateurs se donnent la main pour les effectuer : à 17 h 30, tout est fini. La bataille de Kilstedt est gagnée (1).

Pas plus qu'ils n'ont atteint Strasbourg par le sud, les Allemands n'ont pu l'atteindre par le nord.

Une dernière alerte se produira encore dans la nuit du 24 au 25 janvier. La 553<sup>e</sup> *V.G.D.* essaiera de rééditer contre Gamsheim le coup du 21, tandis que la 6<sup>e</sup> Division S. S. de Montagne, les 36<sup>e</sup> et 47<sup>e</sup> *V.G.D.*, la 25<sup>e</sup> *Panzer Grenadier Division*, la 7<sup>e</sup> Division de Parachutistes et la 10<sup>e</sup> S. S. *Panzer* tenteront forcer les lignes du 6<sup>e</sup> Corps d'Armée américain, spécialement vers Ingwiller et Haguenau.

(1) Les éléments encerclés dans Kilstedt avaient perdu le tiers de leurs effectifs, soit environ 180 hommes. L'ennemi laissait plus de 100 cadavres sur le terrain et 350 prisonniers entre nos mains.

Mais c'est l'ultime coup de boutoir de la bête aux abois, l'ultime effort pour reprendre Saverne et offrir Strasbourg en cadeau au Führer à l'occasion du douzième - et dernier - anniversaire de la Révolution nationale socialiste. Devant Kilstedt, l'attaque fait long feu. Et si, devant le 6<sup>e</sup> Corps, l'affaire est plus chaude, le 27, le front primitif est partout intégralement rétabli (1).

(1) Le 30 janvier, les Allemands évacueront Gamsheim que nous occuperons aussitôt, puis, sous la pression américaine, céderont Offendorf et Herrlisheim. A partir du début de février, le front se stabilisera sensiblement sur la Moder jusqu'au sud de Drusenheim. »<sup>1264</sup>

Strasbourg était sauvée, les unités de la 1<sup>ère</sup> armée allait pouvoir reporter leurs efforts sur la réduction de la poche de Colmar.

---

<sup>1264</sup> de Lattre de Tassigny Jean, (maréchal), *Histoire de la première armée française, Op. Cit.* p 377 à 379.

## **2 : la rupture et la prise de la ville (20 janvier, 2 février)**

La situation de Strasbourg restait précaire tant que la poche, l'abcès ? de Colmar n'était pas réduite. Le commandeur de la 1<sup>ère</sup> armée décida, le 16 janvier de déclencher deux attaques convergentes à partir du 20 janvier. L'une partirait du flanc sud de la poche, l'autre du flanc nord et elles se rejoindraient à Neuf-Brisach. Les combats furent difficiles et se caractérisèrent, pour les unités blindées par des actions au niveau CC généralement en appui des DI.

### **Des combats durs dans des conditions difficiles**

Au cours du mois de décembre 1944, Himmler avait fortement renforcé les forces allemandes défendant la poche de Colmar. Cette région était considérée comme une terre allemande et il n'était pas question de l'abandonner.

La responsabilité de la défense de la poche de Colmar était répartie entre trois *Infanterie Division (ID)* et deux *Volksgrenadier Division (VGD)*. Elles étaient réparties selon le dispositif suivant : la 198 *ID* du Rhin à Sélestat, la 16 *VGD* à Munster, la 708 *VGD* de Sélestat à Riquewihr, la 338. *ID* de Munster à Guebwiller, la 189 *ID* à Kaysersberg, la 159 *ID* de Guebwiller à Mulhouse. Les deux dernières bénéficiaient du soutien de *Panzer Jager*.

À ces unités d'infanterie, s'ajoutaient trois unités de réserve en cours de formation dans la région de Mulhouse, en cours d'organisation.

Bien qu'à effectif réduit, ces divisions avaient une grande expérience notamment dans le combat défensif.

L'intention du général était d'atteindre Neuf-Brisach, où se trouvaient les moyens de franchissement du Rhin les plus importants pour l'adversaire, par une attaque convergente de ces deux CA.

Le général Béthouart devait attaquer au sud entre les Vosges et Mulhouse, pour s'emparer de Cernay, d'Ensisheim et des ponts sur l'Ill avant d'exploiter vers Neuf-Brisach en débordant la Hardt par le nord pour s'emparer sans tarder du pont de Chalampé.

Deux jours après le général de Monsabert attaquerait au nord, entre Colmar et la forêt de l'Illwald. Son premier objectif était les canaux de Colmar et du Rhône au Rhin. Il devait percer en contournant la forêt de Colmar, couvert face à la ville poursuivre en direction de Neuf-Brisach.

Préparée dans le plus grand secret pendant les quatre nuits précédentes, l'attaque déclenchée le 20 janvier surprit les Allemands. Le 1<sup>er</sup> CA franchit les premières positions allemandes.

« Mais le temps s'aggrave ; la tempête de neige fait rage ; les marécages, les bois, les mines isolent nos fantassins ; les chars sont presque immobilisés ; l'artillerie, le ravitaillement ne suivent pas. L'ennemi, débouchant de ses abris, contre attaque sans cesse, appuyé de chars modernes et d'une nombreuse artillerie.

Une période de crise semble naître le 21. Mais le 1<sup>er</sup> C.A., surmontant les pires difficultés, s'attache opiniâtement à poursuivre la lutte, concentrant ses efforts à réduire l'un après l'autre les centres de résistance ennemis dans la forêt de NONNENBRUCK et la banlieue Nord de MULHOUSE.

Cette lutte dure près de deux semaines, mais l'acharnement de nos troupes a finalement raison de l'ennemi ; le 3 février, son front est rompu sur une dizaine de kilomètres et le 1<sup>er</sup> C.A. s'empare de tout le terrain situé au Sud de la THUR.

Au Nord, le 2<sup>ème</sup> C.A. déclenche son attaque dans la nuit du 22 au 23 janvier, avec la 3<sup>ème</sup> Division américaine et le 23 matin avec la 1<sup>ère</sup> D.M.I. la 5<sup>ème</sup> D.B. française est en soutien de l'attaque principale, avec la 3<sup>ème</sup> D.I.U.S. un combat Command de la 2<sup>ème</sup> D.B. appuie la 1<sup>ère</sup> D.M.I.

Le même jour, l'ILL est franchie à la MAISON ROUGE et à ILLHAUSERN, puis, quatre jours durant, de sévères combats sont menés pour la conquête du premier objectif : le canal de COLMAR. Pendant cette période, de

puissantes contre attaques ennemies se produisent sur le flanc Nord de notre attaque, marquées par les sanglants combats de JEBSHEIM et d'OHNENHEIM.

Le 27 janvier, le canal de COLMAR est atteint.

Le 29, les renforcements demandés par le Général de LATTRE arrivent enfin. L'E.M. du 21ème C.A. américain et la 75ème D.I. américaine sont introduits dans le secteur principal d'attaque ; au Nord de COLMAR.

Le 30 janvier, la 3ème Division américaine et la 5ème D.B. française forcent le canal de COLMAR et créent une tête de pont au Sud.

Cet important succès a une répercussion immédiate : l'ennemi décroche plus au Nord devant le menace de débordement et le 2ème C.A., se lançant à sa poursuite, atteint le RHIN sur tout son front, le 1er février.

Le 2 février sonne enfin l'heure de la libération de COLMAR. L'infanterie américaine et les chars de la 5ème D.B. française y font une irruption foudroyante au milieu de l'enthousiasme des alsaciens.

Ce jour de victoire marque le début de l'effondrement en ALSACE. »<sup>1265</sup>

En une douzaine de jours de combat, Colmar fut enfin libérée. Cette victoire fut essentiellement celle des DI qui eurent le rôle principal, les blindés les appuyant.

## Les blindés en appui

Durant la période de réduction de la poche, les DB durent essaimer leurs moyens au profit des DI. La 1ère DB vit ainsi ses moyens dispersés dès le début de l'offensive.

« La 1ère D.B. dans l'action de force qui marque le début de l'offensive du 1er C.A. met la moitié de ses moyens à la disposition entière des Divisions d'Infanterie :

- des chars moyens du C.C.3 (initialement un peloton du 2e R.C.A), à la 4e D.M.M. chargée de l'effort principal sur l'axe THANN, UFFHOLTZ ;

- le C.C.2 du Colonel LEHR, à la 2e D.I.M. participant à l'effort de rupture sur l'axe ASPACH-LE-HAUT, Faubourg de BELFORT (Sud-Est CERNAY) ;

- un groupement blindé (du C.C.1) aux ordres du Colonel DUROSOY, à la 9e D.I.C. débouchant sur l'axe REININGUE, Cité GRAFFENWALD. »<sup>1266</sup>

Ce fut aussi le cas des régiments de reconnaissance. Le 2ème RSAR détacha une de ses unités au profit de la 10ème DI récemment arrivée sur le front et formée de régiments issus des FFI<sup>1267</sup>, trois régiments d'infanterie, un régiment d'artillerie et le 18ème RD.

« Tout le monde commençait à s'endormir dans les délices de Couthenans. La terrible équipe du P.C. - Beaumarchand, Amaro, Spiteri - elle-même, avait acheté une conduite. Aussi le réveil est-il brutal lorsque le 19 au soir, le Capitaine nous apprend que nous partons le lendemain matin. Bien des voitures sont à Montbéliard, bien des armes sont en réparation. Pour permettre de continuer les réparations en cours, le Colonel décide que l'escadron formera deux pelotons de combat et le 2e escadron lui fournira un peloton au complet aux ordres du Lieutenant Panel. Le Sous-Lieutenant Franck, très déçu, se voit confier la mission de rester à Couthenans avec les véhicules retardataires, et le lendemain, l'escadron de marche retourne vers des horizons bien connus. C'est en effet à Saint-Amé qu'est prévu notre cantonnement ; nous sommes détachés comme escadron de reconnaissance à la 10e D.I. Division d'infanterie nouvellement formée avec uniquement des unités F.F.I. Ce sont eux qui nous ont succédé dans les secteurs du Bonhomme et de la Schlucht et même plus au Sud. »<sup>1268</sup>

Le 18ème RD était un régiment issu des FFI et n'avait pas été prévu dans le plan d'Anfa, il n'était donc pas équipé de matériel américain. Ses quelques chars étaient d'anciens chars français.

---

<sup>1265</sup> 1ère Armée Française, État-Major, 3ème Bureau, DC/8, *La 1ère Armée Française de la Provence au Rhin, au Danube et à l'Autriche*, Op. Cit. p 8-9.

<sup>1266</sup> Brugière Théo, *Op.cit.* p 110.

<sup>1267</sup> Elle était commandée par le général Billote ancien commandant du GTV.

<sup>1268</sup> Anonyme, *Burnous rouges, tombeaux blancs*, Op. Cit. p 184.

« Le 15 janvier 1945, le 1<sup>er</sup> escadron du 13<sup>e</sup> Dragons est appelé sur le front de la poche de La Rochelle. Il comporte seize chars Somua de 1940, quatre camions disparates, un tracteur Somua et deux ou trois véhicules civils de réquisition. L'esprit du personnel est excellent et les hommes ne rêvent que de revanche. »<sup>1269</sup>

Les unités de TD étaient, quant à elles, utilisées à des missions d'appui et de nettoyage. Parfois elles devaient repousser les contre-attaques ennemies qui menaçaient les fantassins. Lorsque les compagnies d'infanterie étaient bloquées dans leur progression, elles demandaient l'appui des TD (prise de Wittenheim 30-31 janvier 1945).

« Combats de nettoyage, rejet de contre-attaques ennemies, l'heure n'est plus aux grands raids spectaculaires et les noms de nos engagements : Wittenheim, Cité Sainte-Barbe, Kingersheim, rappellent à nos mémoires les fatigues immenses et répétées qui n'ont pas pu lasser notre foi. »<sup>1270</sup>

Pour les chars, il en fut de même, ils appuyèrent les fantassins dans des combats ingrats où la menace pouvait venir de n'importe où. La grande majorité des chars avait été peinte en blanc pour mieux se fondre dans le paysage neigeux. Ceux qui ne l'avaient pas fait en payèrent le prix fort.

« Le succès de la défense anti-chars allemande (1 Jagd-Panther bien posté détruit 7 chars en 2 jours) s'explique par le fait que nos chars, qui ne sont pas peints en blanc, sont très visibles sur le sol couvert de neige. »<sup>1271</sup>

Dans ces combats en localité, l'ennemi était camouflé dans les maisons d'où il engageait les chars souvent au *Panzerfaust*. La solution de facilité consistait à détruire les maisons à priori ce que les équipages refusaient.

« A chaque pas, plane la menace du bazooka... Il serait facile, certes, de réduire cette résistance acharnée en détruisant successivement toutes les maisons à coups de canon, mais comment admettre une pareille solution dans un village de France ! ... »<sup>1272</sup>

La prise de Mulhouse fut un exemple type de ce genre de combat. Les équipages devaient parfois faire débarquer l'un des leurs (souvent l'aide conducteur) pour régler les tirs à partir de maisons voisines d'où la vue était plus dégagée. Les champs de vision étant très courts, les chefs de chars devaient même débarquer et faire des reconnaissances à pied pour préparer leur mission.

« De Muntzenheim, le peloton Salins est envoyé reconnaître Durrenentzen, qui est signalé libre, en vue d'en faire la base de départ, pour une attaque sur Urschenheim. Le village est effectivement libre. Les cinq chars sont amenés, avec cinq légionnaires sur chaque plaque-moteur, à proximité de la sortie sud, et Salins va reconnaître à pied les lisières nord d'Urschenheim. »<sup>1273</sup>

Les chars étaient en appui de l'infanterie. Ils intervenaient quand les fantassins buttaient sur une résistance.

« Puis, peu à peu, l'infanterie ralentit, s'arrête : les armes automatiques allemandes sont entrées en action... Les Sherman passent aussitôt en tête : à eux la destruction méthodique, à coups de canon, des nids de résistance, que leur signalent les Fantassins. »<sup>1274</sup>

À ce danger omniprésent des fantassins débarqués, s'ajoutait la supériorité technique des chars allemands qui obligeait à la manœuvre.

---

<sup>1269</sup> Dufour Pierre, *Op. Cit.* p 242.

<sup>1270</sup> Collectif, *Régiment colonial de chasseurs de chars, la coloniale au combat, Op. Cit.* p 50.

<sup>1271</sup> Anonyme, *Historique du 1<sup>er</sup> Régiment de Chasseurs d'Afrique de 1832 à 1946, Op. Cit.* p 93.

<sup>1272</sup> Kaminski Alexandre, *Op. Cit.* p 111.

<sup>1273</sup> De Salins René, *Op. Cit.* p 152.

<sup>1274</sup> Kaminski Alexandre, *Ibidem* p 126.



« Prenant à ses ordres le peloton Latour et le peloton de T.D. Feller, le Capitaine de Boisredon manœuvre : affronter de face les Jagdpanther serait un véritable suicide, telle et la disproportion d'épaisseur de blindage et de puissance de canon de nos Sherman et des engins ennemis : il faut s'embusquer, attendre patiemment, puis tirer à bout portant. »<sup>1275</sup>

Les combats étaient souvent statiques dans le froid. Ainsi en fut-il de la défense de Grussenheim par le GT V.

« Le 27, la 2/501 est engagée pour s'emparer de Grüssenheim. Une tête de pont est établie à l'est de la Blind pour permettre au génie d'établir des points de passage. Le lendemain, la section Michard est envoyée en reconnaissance par Jepsheim au sud en vue de faire diversion. Un violent tir d'artillerie tue un chef de section et le chef du sous-groupe. Le pont péniblement établi est neutralisé. Pendant ce temps Michard a pu entrer dans Grüssenheim avec ses chars. L'attaque change alors d'orientation mais au moment de débiter, l'élément de diversion bat en retraite, son chef de section ayant été tué. Malgré tout l'attaque se poursuit et après de rudes combats les premiers chars atteignent les lisières du village. En fin d'après-midi, il est pris et la 2/501 à bout de souffle est relevée et rentre à Sélestat. Ce combat restera le plus marquant de ceux livrés par la deuxième compagnie. « C'est dans cette dernière lutte, apparemment sans espoir, que réside le véritable titre de gloire de la 2<sup>e</sup> compagnie. »<sup>1276</sup>

Ces combats furent atypiques avec des chars éliminant les observateurs d'artillerie en tirant au canon sur des clochers. Le froid et les arrêts prolongés mirent à mal le matériel.

« Le 28, notre 2<sup>e</sup> compagnie fait piètre figure avec ses neuf chars. Cependant la 1<sup>re</sup> section part avec le lieutenant Michard vers Jepsheim pour lancer une attaque de diversion. Le moral des copains n'est pas atteint, ils en ont vu d'autres, mais ils se disent tout de même que si la compagnie était au complet, ce serait plus rassurant.

La 2<sup>e</sup> compagnie reçoit l'ordre de décrocher de la Blind et les chars de la 1<sup>re</sup> section arrivent à Jepsheim pour attirer l'ennemi de ce côté, de sorte à dégager l'autre flanc de Grussenheim ou doit avoir lieu l'attaque principale. Un des chars de notre section tire alors sur le clocher de l'église ou se cache un observateur d'artillerie ennemi. Une fois le clocher démoli, les tirs de mortier s'arrêtent.

Comme prévu, mais sous la neige (40 à 50 cm), à 13 heures les chars redémarrent en ligne à toute vitesse, suivis des half-tracks et de l'appui de la 1<sup>re</sup> armée. Pendant les 300 premiers mètres, il n'y a pas de réaction, puis tout change : ils font l'objet de tirs considérables. Devant les chars, des gerbes de neige sont soulevées de terre dans la grande explosion des obus perforants venant de la lisière du bois.

Au bout d'une heure de combat, l'attaque ne vient toujours pas de la gauche et l'ennemi se fait de plus en plus pressant. Le lieutenant Michard demande donc des renforts par radio. Pas de réponse. Leur situation devient intenable, il y a trop peu d'infanterie. Michard lance un nouvel appel. Pas de réponse.

Quelques minutes plus tard, ils aperçoivent deux chars allemands au loin qui disparaissent sans qu'ils aient pu les toucher. Cela les encourage. Cela fait bien trois heures qu'ils se trouvent là ; les batteries commencent à faiblir et la tourelle des chars tourne de plus en plus lentement. La situation devient critique. Ils entrent dans le village.

### **Michard tombe.**

À ce moment, surgit un Allemand, au milieu de la route à droite, qui vise le côté du char où se trouve le lieutenant. Un genou à terre et un bazooka sur l'épaule, il tire pendant que tourne la tourelle. Il a juste le temps de sauter derrière un mur avant qu'un explosif ne percute l'endroit où il vient de disparaître. Le projectile du bazooka cause une commotion dans la tourelle.

Le lieutenant a été secoué mais ne paraît pas blessé. Il dit que la tourelle a pris un coup au même endroit que dans la forêt d'Écouves, mais que cette fois, elle est bel et bien dérèglée : elle ne tourne plus qu'à la main...

Soudain, le lieutenant ne dit plus rien. Il est debout, la tête appuyée sur ses bras croisés sur la culasse du canon. Un filet de sang coule de sa tempe. Aussitôt, l'équipage fait le nécessaire pour le sortir du Montmirail ; il a l'incroyable chance d'échapper à une rafale. Le lieutenant, les yeux fermés, ne se plaint pas et ne paraît pas souffrir. Mais il crie : « Sauvez-moi ! » Il est alors chargé sur un brancard et placé sur un half-track avec d'autres blessés avant de partir pour le poste de secours de Jepsheim.

Il est maintenant 16h30 environ. La nuit approche. Le capitaine vient constater la situation. Il s'attendait à voir le lieutenant Michard et informe l'équipage que le lieutenant de la 2<sup>e</sup> section a été tué et que l'aspirant est blessé. Quelle tragédie pour la 2<sup>e</sup> compagnie. Le capitaine, baissant la tête, fait quelques pas. « Plus aucun officier », répète-t-il. Tout se complique. Puis il dit à l'équipage du Montmirail d'aller se reposer pour la nuit à Jepsheim ; lui repart à

---

<sup>1275</sup> *Idem* p 127.

<sup>1276</sup> Historique 501, *Op. Cit.* p 15.

Grussenheim. Mais le char ne veut pas redémarrer ; ses batteries sont à plat et c'est un triste moment. Il devra être remorqué. »<sup>1277</sup>

Heureusement certaines unités reçurent des missions plus conformes à leurs possibilités. Fin janvier, le CC 6 reçut l'ordre de s'emparer d'un point.

« 24 janvier,

Les escadrons de chars sont répartis entre trois sous-groupements composant le C.C.6 :

2ème escadron avec le sous-groupement B (Chef de Bataillon Boulanger, commandant le III R.M.L.E.).

3ème escadron avec le sous-groupement R. (Chef d'Escadrons du Chelas, du 6ème R.C.A.).

4ème escadron avec le sous-groupement A. (Colonel d'Arc, Commandant le 6ème R.C.A.).

L'Escadron de chars légers, 1er escadron, est maintenu en réserve de groupement.

Le 22 Janvier, le C.C. 6 a reçu la mission suivante : débouchant en tête de la 5ème D.B., dès que la 1ère D.M.I., appuyée par un C.C. de la 2ème D.B. et la 3ème D.I.U.S. auront rompu le dispositif ennemi, de part et d'autre de la forêt communale de Colmar :

1) s'emparer des passages des canaux de Colmar et du Rhône au Rhin.

2) progresser au plus vite sur la direction Durrenentzen et Biesheim pour s'emparer des passages du Rhin à Brisach. »<sup>1278</sup>

Sitôt la ville de Colmar libérée en grande partie par les DI, l'exploitation commença.

### **3 : l'exploitation vers le Rhin et le bouclage des Vosges (2-9 février)**

La libération de Colmar marqua le début de la dernière phase de la bataille d'Alsace. Même si elles agirent en décentralisée, les unités blindées y eurent un rôle prépondérant, bousculant l'ennemi et laissant l'infanterie nettoyer les résistances isolées.

« 2 Février : Depuis ce matin 8 heures Colmar est investi. Le 5ème Division Blindée et une Division d'Infanterie américaine ont fait irruption dans Colmar par le Nord. Traversant rapidement la ville et laissant à l'infanterie le soin de nettoyer les derniers îlots de résistance, nos blindés, fonçant de l'avant dégagent largement la cité. »<sup>1279</sup>

En une semaine l'affaire fut bouclée au prix de violents combats qui virent les unités blindées agirent souvent en ordre dispersé.

#### **Une semaine de combats**

Les deux CA ne s'arrêtèrent pas après la conquête de Colmar, ils continuèrent à maintenir la pression et l'étau se resserra sur les troupes allemandes.

« Le 4 février, le 1er C.A. exploitant ses succès, s'empare de CERNAY, de SOULTZ, de GUEBWILLER et pousse audacieusement sa gauche jusqu'à ROUFFACH.

Le 5, les 1er et 2ème C.A. effectuent leur jonction à ROUFFACH puis à SAINTE CROIX en PLAINE, encerclant ainsi les forces allemandes qui combattent dans les VOSGES.

Le 6 février, NEUF BRISACH est enlevé de haute lutte et dépasse.

C'est alors la ruée vers le RHIN, le 1er C.A. partant de l'ILL, le 2ème C.A. partant de NEUF BRISACH.

La 1ère D.B. et la 2ème D.B. françaises opérant au Nord de la HARTH se rejoignent le 7 février à FESSENHEIM, puis la 1ère D.B., incurvant son mouvement vers le Sud, remonte le RHIN à l'Ouest. L'infanterie du 1er C.A. franchit et nettoie la forêt de la HARTH.

---

<sup>1277</sup> Coatpehen Pierre, *Op. Cit.* p 111 à 113.

<sup>1278</sup> Anonyme, *Journal de Marche et d'Opérations 1944-1945 Sixième Régiment de Chasseurs d'Afrique, Op. Cit.* p 46.

<sup>1279</sup> Guille Georges, *Op. Cit.* p 114.

Le 9 février à l'aube, l'ennemi ne tient plus qu'une petite tête de pont autour de CHALAMPE, mais l'assaut de nos troupes se déclenche aussitôt.

A 9 heures, toute résistance a cessé en Alsace devant les forces de la 1<sup>ère</sup> Armée Française. »<sup>1280</sup>

Le général de Lattreput alors promulguer son ordre du jour signifiant la victoire en Alsace.

« Pendant toute la nuit, auprès des trois premiers de ces point d'appui le contact, vérifié par des patrouilles, reste serré. Mais un peu avant l'aube, le 9 février, le décrochage s'opère. Il est 8 heures quand une violente explosion annonce le dernier acte de la bataille : le pont-rail de Chalampé s'enfonce dans les flots du Rhin que, quelques instants plus tard, viennent border 2<sup>e</sup> D.I.M. et 9<sup>e</sup> D.I.C.

Je peux enfin lancer le communiqué de victoire :

Au vingt et unième jour d'une âpre bataille, au cours de laquelle les troupes américaines et françaises ont rivalisé d'ardeur, de ténacité et de sens manœuvrier, l'ennemi a été chassé de la plaine d'Alsace et a dû repasser le Rhin.

Les forces alliées de la 1<sup>ère</sup> Armée Française bordent le fleuve sur toute l'étendue de leur secteur. »<sup>1281</sup>

Il terminait en faisant référence à Turenne et au Rhin.

« Les forces alliées de la 1<sup>ère</sup> Armée Française ont tenu la parole de Turenne : Il ne doit pas y avoir d'homme de guerre au repos tant qu'il restera un Allemand en deçà du RHIN. »<sup>1282</sup>

Mais comme pour la phase précédente, à de rares exceptions près, les unités blindées furent utilisées de façon morcelées, saucissonnées au profit des DI.

## **Des combats décentralisés pour les unités blindées**

Du fait du terrain et du climat, sol gelé et routes difficilement praticables, les CC ou GT furent employés une fois de plus en soutien de l'infanterie, cette dernière ayant la mission principale. Ce fut notamment le cas à la 2<sup>ème</sup> DB au grand dam de son commandeur.

« Dans le cadre de la mission confiée au 2<sup>e</sup> CA : rompre dans un premier temps le dispositif ennemi au nord de Colmar, dans un second temps s'emparer à l'est des passages sur le Rhin en tendant la main au 1<sup>er</sup> CA venant du sud, la part que prendra la 2<sup>e</sup> DB dans la réduction des dernières forces allemandes à l'ouest du Rhin est une suite d'engagements successifs de ses groupements en soutien de l'infanterie. En effet, dans un terrain peu fait pour les blindés à cette époque de l'année, ce sont les fantassins qui mèneront partout l'attaque. »<sup>1283</sup>

Heureusement pour eux, quelques équipages des unités de reconnaissance purent charger et ainsi garder l'allant qui seyait aux unités blindés qu'elles fussent de chars ou de reconnaissance.

« Mon vieux ! pour aller bille en tête, je te jure qu'on y a été bille en tête. Au début, on a eu du mal à doubler la colonne, parce qu'on était un peu en arrière et qu'il y avait devant nous une bande de Sherman et de half-tracks qui, comme de juste, s'étaient tassés les uns sur les autres, comme un troupeau de moutons devant une porte fermée.

Enfin, après, quand on a pu prendre la petite route et qu'on était seul, on a foncé plein pot. On arrive au patelin pas d'histoire. La première bagnole continue, va à l'autre bout du patelin, toujours plein pot, et voilà qu'elle tombe sur une barricade.

---

<sup>1280</sup> 1<sup>ère</sup> Armée Française, État-Major, 3<sup>ème</sup> Bureau, DC/8, *La 1<sup>ère</sup> Armée Française de la Provence au Rhin, au Danube et à l'Autriche*, Op. Cit. p 9.

<sup>1281</sup> de Lattre de Tassigny Jean, (maréchal), *Histoire de la première armée française*, Op. Cit. p 456.

<sup>1282</sup> 1<sup>ère</sup> Armée Française, État-Major, 3<sup>ème</sup> Bureau, DC/8, *La 1<sup>ère</sup> Armée Française de la Provence au Rhin, au Danube et à l'Autriche*, Ibidem. p 9.

<sup>1283</sup> Muelle Raymond, *La 2<sup>e</sup> DB Normandie-paris-Lorraine-Alsace-Allemagne*, Op. Cit. 135.

Elle s'arrête. Au même moment, pan ! un pelot en plein dedans. Un pelot qui sort d'un tas de fumier. Eux, ils ne voient que le tas de fumier, mais nous on est derrière et on voit bien qui est-ce qui a tiré. C'est une espèce de grand machin de canon long comme un jour sans pain et monté sur des chenilles et avec sa tourelle tout à l'arrière. Un Ferdinand que ça s'appelle, il paraît.

Nous, on tire dedans à tout hasard. Eh bien ! mon vieux, du premier coup on met dedans et on voit les Fritz qui giclent et puis qui cavalent tandis que les copains les azimutent à la carabine.

Mon vieux ! on se marrait déjà quand on a pris nous-mêmes un pelot en plein dans la gueule, parti d'une vacherie de Panther sur la gauche, qu'on n'avait pas vu. On a été tous plus au moins amochés et la bagnole qui ne pouvait plus ni bouger ni tirer. Et puis, brusquement, cela se met à péter de partout, un autre char qu'il y avait encore et puis des biffins en pagaïe. Nous, on tirait comme on pouvait, protégés par notre troisième bagnole, qui tirait aussi en reculant. Pendant ce temps, les jeeps sont venues chercher les blessés. Il y en a eu une de mouchée, mais on a pu ramener les copains quand même.

Et puis, de tout ce temps-là, notre obusier cherchait la bonne place pour azimuter le char boche le plus près de nous sans trop se faire voir. Alors, quand il est placé, il se met à tirer. Le boche le voit et tire aussi.

Si tu avais vu cela, mon vieux, t'aurais rigolé. On aurait dit des gosses qui jouaient à la balle. L'obusier lâchait son coup et après le boche en renvoyait un, ainsi de suite, indéfiniment.

Seulement, tu parles que les pelots de notre obusier ils s'écrasaient sur la carapace du boche comme des œufs à la coque. Tandis que ceux du Fritz, ils auraient traversé l'obusier comme une vieille chaussette, s'ils l'avaient attrapé. Heureusement qu'il était camouflé, mais tout de même le Fritz a fini par le repérer comme il faut, et cela ne tombe pas loin. Moi, je voyais le moment que tout cela allait tourner au vinaigre pour les types de l'obusier.

Alors le lieutenant il a dit que cela allait bien comme cela, qu'on avait ramené les blessés, qu'on savait où étaient les boches et combien ils étaient, et que ce n'était plus notre boulot. Alors il a fait revenir l'obusier et on a attendu nos chars pour rentrer dans le patelin. Mais, quand ils sont arrivés, les boches s'étaient taillés. »<sup>1284</sup>

L'Alsace étant reconquise, la prochaine étape était l'invasion de l'Allemagne mais avant cela il fallait franchir le Rhin.

---

<sup>1284</sup> Un groupe d'officiers et d'hommes de la division, *Op. Cit.* p 215-216.

## **II : la poursuite de l'offensive et la fin de la campagne**

« La libération de l'Alsace ne termine pas la mission de la Ière Armée Française. Celle-ci se doit de franchir le RHIN aux côtés des alliés et d'envahir l'ALLEMAGNE question de prestige et d'amour-propre national, revanche à prendre de notre défaite de 1940.

Pour ce faire, il faut une base de départ convenable qui n'existe pas en Alsace ou derrière le RHIN, se dresse le double obstacle de la ligne Siegfried et de la Forêt Noire. A la suite de pressantes démarches, le général de LATTRE obtient, le 27 mars, l'autorisation de faire pénétrer ses forces dans LE PALATINAT aux côtés des Armées alliées. Etendant son champ d'action jusqu'à SPIRE, il dispose ainsi d'un créneau face à la région de KARLSRUHE là où n'existe plus qu'un Westwall moins dense et moins puissant et où s'ouvre la trouée de PFORZHEIM qui donne accès sur les plateaux de WURTEMBERG et permet de déborder la FORET NOIRE par le Nord.

Le temps presse car, sur le flanc Nord de la Ière Armée Française, la gauche de la 7ème Armée U.S. a déclenché son offensive et passe le RHIN le 26 mars. Ses avant-gardes progressent rapidement.

Tant pour des raisons d'intérêt national que pour couvrir la droite de l'Armée américaine, il faut que la Ière Armée Française franchisse le RHIN sans plus attendre.

D'accord avec le Général de GAULLE le Général de LATTRE décide de brusquer l'opération.

Ordre de franchissement est donné pour le 31 mars à l'aube. »<sup>1285</sup>

La libération de l'Alsace n'était qu'une étape dans la route qui amena les armées françaises au cœur de l'Allemagne et jusqu'au Danube.

À l'issue une phase de remise en condition et de réorganisation, les divisions blindées étaient prêtes à reprendre le combat. Après avoir franchi le Rhin, les 1<sup>ère</sup> et 5<sup>ème</sup> DB eurent comme objectif la forêt noire avant de se précipiter vers le Danube. Pendant ce temps la 2<sup>ème</sup> DB était renvoyée loin du front avant d'avoir l'opportunité de s'emparer du nid d'aigle.

### **1 : Du Rhin à la forêt noire**

La première étape lors de la reprise des combats fut le franchissement du Rhin. Une fois le fleuve franchi les deux DB de la 1<sup>ère</sup> armée eurent des destins parallèles et relativement identiques quant à leur emploi.

#### **Le franchissement du Rhin**

La fin du mois de février et le début du mois de mars furent une période de relatif repos. Les unités n'étaient pas engagées mais elles devaient se remettre en condition. Le personnel put se reposer et être renouveler, le matériel remis en état, tout cela dans la perspective de la reprise des combats et de porter le fer chez l'ennemi.

Cependant le plan initial ne prévoyait pas une entrée en premier pour les Français mais un franchissement derrière et sur le flanc droit de la VII<sup>ème</sup> armée américaine. Tant sur le plan pratique que politique, cette planification ne satisfaisait pas le général de Gaulle qui demanda au chef de la 1<sup>ère</sup> armée d'obtenir la participation pleine et entière de l'armée française à la conquête de l'Allemagne. Son but était politique : obtenir une zone d'occupation en contrepartie de la participation des armées françaises à l'assaut final.

Le général de Lattre emporta la décision auprès d'un général Devers déjà à demi convaincu.

Le franchissement du Rhin fut confié au 2<sup>ème</sup> CA auquel était rattachée la 5<sup>ème</sup> DB.

---

<sup>1285</sup> 1<sup>ère</sup> Armée Française, État-Major, 3<sup>ème</sup> Bureau, DC/8, *La 1<sup>ère</sup> Armée Française de la Provence au Rhin, au Danube et à l'Autriche, Op. Cit.* p 10.

Les ordres de la 1<sup>ère</sup> armée mettaient la 5<sup>ème</sup> DB aux ordres du 2<sup>ème</sup> CA tandis que la 1<sup>ère</sup> DB était placée en réserve et une fois de plus saucissonnée.

« La 1<sup>ère</sup> D.B. sera articulée par C.C. sur tout le front du Rhin, en réserve des Corps d'Armée, un C.C. étant mis initialement à la disposition du 2<sup>ème</sup> C.A, le reste demeurant au 1<sup>er</sup> C.A. »<sup>1286</sup>

Au 2<sup>ème</sup> CA, le franchissement fut confié à la 2<sup>ème</sup> DIM renforcée d'un CC tandis que le reste de la 5<sup>ème</sup> DB était placé en réserve, prêt à franchir dès la prise des berges orientales du Rhin et l'installation de moyens de franchissement sécurisés.

« La 1<sup>ère</sup> Armée Française, étendant sa zone d'action au Nord jusqu'à la ligne LANDAU, SPIRE, HEILBRONN, a pour mission de couvrir au sud l'action du 6<sup>ème</sup> Groupe d'Armées :

- En franchissant le Rhin dans la région de GERMERSHEIM
- En s'emparant de KARLSRUHE, de PFORZHEIM puis de STUTTGART.

### III. MISSION DU 2<sup>ème</sup> CORPS D'ARMÉE :

L'action offensive du 2<sup>ème</sup> Corps d'Armée aura pour but initial de mettre la main sur la région de BRETTE-ILLIGEN-PFORZHEIM en débordant KARLSRUHE par le Nord.

Le franchissement du Rhin s'effectuera sur la direction GERMERSHEIM - BRETTE en vue d'atteindre d'abord la région de BRETTE tout en se couvrant face à KARLSRUHE et en recherchant au Nord, la liaison avec la 7<sup>ème</sup> Armée U.S., puis, BRETTE atteint, de poursuivre l'action soit sur STUTTGART, soit sur PFORZHEIM.

### IV – IDEE DE MANOEUVRE :

1\*/ Rompre la défense du Rhin à RHIENSHEIM et mettre au plus tôt la main sur NEUDORF et GRABEN.

2\*/ Pousser ensuite sur BRUCHSAL afin de s'assurer l'entrée de la trouée de PFORZHEIM et porter le centre de gravité du corps d'Armée dans le triangle BRETTE – PFORZHEIM – ILLIGEN, en s'éclairant en direction de STUTTGART.

3\*/ Se couvrir en même temps face à KARLSRUHE et assurer la liaison avec la 7<sup>ème</sup> Armée U.S. en se couvrant sur l'axe PHILLIPSBURG – EPINGEN et en poussant les reconnaissances vers HEILBRONN.

1<sup>er</sup> objectif : OBERHAUSEN – WAGHAUSEL – WIESENTAL – NEUDORF GRABEN – LINKENHEIM

Direction ultérieure des gros : BRUCHSAL – BRETTE – ILLINGEN.

### V. – EXECUTION DE L'OPERATION :

Les mesures concernant la relève des Américains jusqu'à SPIRE inclus et la mise en place des moyens pour l'attaque ont fait l'objet de l'Ordre Préparatoire N° 149 du 28 mars 1945.

Le franchissement sera exécuté par la 2<sup>ème</sup> D.I.M. renforcée par le C.C.4.

La 2<sup>ème</sup> D. M. I. sera suivie, dès que les moyens de franchissement le permettront soit par la totalité de la 5<sup>ème</sup> D.B. soit par la 3<sup>ème</sup> D.I.A. selon le développement de l'action.

La couverture au sud le long du Rhin sera assurée par la 9<sup>ème</sup> D.I.C.

### VI. – MISSIONS DES DIVISIONS :

2<sup>ème</sup> D.I.M. : Renforcée du 20<sup>ème</sup> B.C.P. et du 2<sup>ème</sup> Dragons (TD) et disposant du C.C.4.

- Franchir le Rhin et s'emparer de l'objectif O1

- Pousser résolument sur l'axe BRETTE – ILLINGEN en se couvrant face à KARLSRUHE

3<sup>ème</sup> D.I.A. – De tenir prête à passer le Rhin dans le plus bref délai et à prendre à son compte, notamment par ses blindés, la couverture du dispositif face au Nord Est en recherchant la liaison avec l'Armée U.S. et en agissant sur l'axe PHILLIPSBURG – STETTFELD – EPINGEN – HEILBRONN.

5<sup>ème</sup> D.B. : Le C.C.4. renforcé d'un bataillon de choc sera mis à la disposition de la 2<sup>ème</sup> D.I.M. pour l'accomplissement de ses missions dès que la situation des passages le permettra.

Le gros de la D.B. se tiendra prêt à franchir le Rhin, sur nouvel avis, immédiatement après le franchissement de la 2<sup>ème</sup> D.I.M.

A cet effet le gros de la D.B. initialement stationné dans la région de BRUMATH suivra par Combat Command, sans désespérer le mouvement du C.C.4. »<sup>1287</sup>

---

<sup>1286</sup> 1<sup>ère</sup> Armée Française, Etat-Major 3<sup>ème</sup> Bureau n° 385/OP.3. ultra secret du 29 mars 1945, Instruction Personnelle et Secrète N°11, SHD carton 10 P 154.

<sup>1287</sup> 1<sup>ère</sup> Armée Française, 1<sup>er</sup> Corps d'Armée, 5<sup>ème</sup> Division Blindée, 3<sup>ème</sup> Bureau N°718/3-TS Très Secret du 5 juin 1945, *Rapport d'opérations Période du 15 Mars au 8 Mai 1945*, 139 p, p 109-110, SHD Fonds privé carton 1 K 777/7 : Fonds SIMON.

Le franchissement commença le 1<sup>er</sup> avril sur différents points de franchissement tandis que le 3<sup>ème</sup> RSAR assurait la couverture du dispositif.

- « Le Groupement BONJOUR, en s'introduisant entre les deux,  
- couvrira et appuiera, au Nord, l'attaque de la 2<sup>e</sup> D.I.M., fera diversion ;  
- assurera la liaison avec les Américains, en limitant leur action vers le Sud. »<sup>1288</sup>

Le franchissement s'échelonna durant les premiers jours d'avril parfois de nuit.

« Nous repartons dans la nuit, à 1 h 30. Le créneau qui nous est imparti par les Américains pour traverser le Rhin sur leur pont de bateaux est de 3 h 30 à 4 h 30. Effectivement la régulation routière U.S. presse le mouvement et, à grand renfort de gestes, nous fait passer à toute vitesse, tous phares allumés et sirènes hurlantes. Le spectacle est hallucinant ! »<sup>1289</sup>

Le 1<sup>er</sup> RCA franchit le Rhin les 3 et 4 avril à Mannheim, le 1<sup>er</sup> RC les 3 et 4 à Spire et Mannheim mais le 2<sup>ème</sup> RC ne franchit qu'à la mi-avril alors que les premiers éléments de la 1<sup>ère</sup> DB avaient commencé leur franchissement le 5.

Le Rhin franchi, les DB purent opérer en Allemagne selon un mode d'action identique, au début, à celui des combats de la poche de Colmar.

### **La dernière campagne du général de Vernejoul**

Après le franchissement, les divisions se ruèrent sur Karlsruhe avec comme objectif Pforzheim et Stuttgart. Pour cette attaque, par l'IPS N° 12, la 5<sup>ème</sup> DB était rattachée au 2<sup>ème</sup> CA, la 1<sup>ère</sup> DB était répartie entre le 1<sup>er</sup> CA et le groupement temporaire Valluy (CC 2)<sup>1290</sup>.

Le CC 4 ossature d'un groupement composé de trois escadrons de reconnaissance du 1<sup>er</sup> REC et d'infanterie fut chargé, après avoir traversé le Rhin le 3 avril, de s'emparer de Karlsruhe âprement défendue par la 16<sup>ème</sup> VGD. Préférant le contournement au choc frontal, le colonel Schlessler surprit l'ennemi par un mouvement tournant et la ville fut prise le 4 avril.

L'objectif suivant fut Pforzheim.

« Le 7 avril, la ligne atteinte est : BERGHAUSEN SOLINGEN, KLEISTINBACH, BILFINGEN, ERSINGEN, ISPRINGEN, Crete Nord de PFORZHEIM, l'ENZ d'EUTINGEN exclu a MUHLHACHER.

Le Groupement SCHLESSER compose :

- du C.C.4
- du 8\* R.C.A (moins deux escadrons de T.D.)
- du 3\* R.S.M.
- du Groupement de Bataillon de Choc
- renforcé d'un groupe d'Artillerie lourde (I groupe 155 court, I Bie G.P.F., I Bie 155 gun, du II/63 (105) et du III/66 (medium) a pour mission d'agir au profit du Groupement VALLUY (9\* D.I.C.) en poussant sur les axes :
- PFORZHEIM – ETLINGEN d'une part
- PFORZHEIM – NEUENBERG – PFAFFENROTH-MALCH d'autre part.

Le general SCHLESSER commandant le groupement decide dans un premier temps de cadenasser la PFINZ (operation en cours menee par le 3\* R.S.M.) dans un deuxieme temps de boucler les ponts de PFORZHEIM sur l'ENZ en s'emparant de la partie Nord de la ville (ordre particulier donne au Colonel GAMBIEZ), dans un troisieme temps, progressant sur les 2 axes ci-dessus et au Nord, sur l'axe PFORZHEIM – NOTTINGEN – WOLFARTSWETER de manoeuvrer en aretes de poisson sur l'axe central et les cretes secondaires.

L'operation sera declenchee des que l'ENZ de PFORZHEIM sera atteinte et elle aura lieu en trois bonds.

---

<sup>1288</sup> Lassale LCL, *Panache rouge historique du 3e Régiment de Spahis Algériens de Reconnaissance, quatrième partie EN ALLEMAGNE*, tapuscrit, S.l.n.d, 1969, bibliothèque de l'Ecole de cavalerie, 200 p, p 24..

<sup>1289</sup> de Boisboissel Alain, *Op. Cit* p 85.

<sup>1290</sup> 1ère Armée Française, Etat-Major, 3ème Bureau n° 425/OP 3. ultra secret du 4 avril 1945, *Instruction Personnelle et Secrete N°12* SHD carton 10 P 154.

Le Groupement BREUIL compose des sous-groupements "A" et "B" et du 3/1er R.E.C., du 3/II\* R.C.A., du Bataillon de Choc poussera résolument vers l'Ouest en vue de prendre liaison avec la 9\* D.I.C. dans la région d'ETTLINGEN.

Le Groupement SIMON comprenant le 8eme R.C.A. moins deux escadrons de T.D., le sous groupement "C", le groupe des commandos de France, assurera face au Sud la couverture de la gauche du Groupement BREIL.

Le Groupement NAVARE compose du 3\* R.S.M., du 20\* B.C.A et d'un escadron du 8\* R.C.A. couvrira le flanc droit du Groupement BREUIL en assurant la liaison avec les points actuellement occupés.

L'attaque de PFORZHEIM s'effectue pendant la nuit et a 6heures, le 8, la ville est nettoyee et occupee. »<sup>1291</sup>

La prise de la ville ne se fit pas aussi facilement que le rapport du 3<sup>ème</sup> bureau de la 5<sup>ème</sup> DB le relate. La 176<sup>ème</sup> VGD qui défendait Pforzheim résista avec énergie, lançant des contre-attaques sur des objectifs à proximité de Pforzheim ce qui obligea le général de Vernejoul à faire intervenir le CC 5.

Après avoir atteint le Neckar, le CC 5 rejoignit les deux autres CC dans la région de Pforzheim. De là, la division groupée s'élança vers le sud en direction de Freudenstadt nœud routier permettant ensuite de rayonner vers plusieurs objectifs. La ville est prise le 17 avril concomitamment par le CC 5 et la 2<sup>ème</sup> DIM.

À partir de cette plaque tournante, les unités de la 1<sup>ère</sup> armée essaierent vers l'est, le sud-est et le sud. Pour la première fois depuis longtemps, le général de Vernejoul disposait de sa division au complet avec comme objectif Stuttgart qu'il devait atteindre après un rush.

« Le 18 avril au soir, ayant en main ma Directive d'Orientation n° 10 et connaissant parfaitement ma pensée à la suite de la réunion de Freudenstadt, le commandant du 2<sup>e</sup> Corps est en état de compléter ses instructions. Celles-ci tiennent en trois idées :

- rush de la 5<sup>e</sup> D.B. sur Tubingen et Grotzingen pour investir Stuttgart vers le sud, avec pointe sur la rive droite du Neckar vers Reutlingen pour préparer la poussée ultérieure du corps d'armée vers le Jura souabe ;
- couverture de ce mouvement par la 2<sup>e</sup> D.I.M., installée fortement de part et d'autre du couloir utilisé par la 5<sup>e</sup> D.B. et surtout face au nord, entre la Nagold et le massif du Schonbuch;
- découplément de la 3<sup>e</sup> D.I.A., renforcée du 4<sup>e</sup> G.T.M. et du 152<sup>e</sup> R.I., de Pforzheim vers Weil der Stadt pour refouler l'adversaire vers le barrage tendu par la 2<sup>e</sup> D.I.M., avec complément de reconnaissances blindées sur Leonberg. »<sup>1292</sup>

Il laissa cependant le CC 4 à la 2<sup>ème</sup> DIM et manœuvra avec deux CC vers Tübingen. La ville et ses ponts sur le Neckar tombèrent le 18 avril.

Il ne restait plus qu'à s'emparer de Reutlingen avant de s'élançer vers Stuttgart. Cette mission fut confiée au CC 5 qui mit deux jours à s'emparer de la ville après des combats en localité où il fallut s'emparer des rues une par une.

« Le C.C. 5 (renforcé du 1er R.E.C.) :

Pénètre très tôt le 19 matin dans Tübingen dont il saisit les ponts intacts et pousse, sans désemperer, au sud du Neckar, en direction de Reutlingen. En fin de journée du 19, il occupe une tête de pont d'environ 7 km de profondeur sur 8 km de long incluant Kusterdingen (3 km S. de Pfrondorf), Jettenburg, la pointe ouest de Reutlingen, Gomaringen (7 km S.O. de Reutlingen) et Dusslingen (7 km S. de Tubingen).

Les Allemands défendent Reutlingen avec acharnement. Les combats s'y déroulent maison par maison. Il faudra 2 jours encore pour en venir à bout. [...]

Le 20

C.C. 5 (et 1<sup>er</sup> R.E.C. et Groupement de choc n° 1) s'efforce d'élargir la tête de pont au sud-est du Neckar, à Reutlingen et en direction de Metzingen (7 km N.E. de Reutlingen).

Il occupe la région de Altenriet-Neckartenzlingen (en liaison avec le C.C. 6), Mittelstadt (2,5 km S. de Neckartenzlingen), Oferdingen, Rommelsbach (5 km O. de Metzingen), Sickenhausen, Betzingen (lisières N. de

---

<sup>1291</sup> Iere Armee Francaise, 1er Corps d'armee, 5eme Division Blindée, 3eme Bureau N\*718/3-TS Tres Secret du 5 juin 1945, *Rapport d'operations Periode du 15 Mars au 8 Mai 1945, Op. Cit.* p 24-25.

<sup>1292</sup> de Lattre de Tassigny Jean, (maréchal), *Histoire de la première armée française, Op. Cit.* p 525.



Reutlingen), combat toujours dans la partie ouest de Reutlingen et reconnaît Ohmenhausen (3 km S.O. de Reutlingen). »<sup>1293</sup>

La prise de Reutlingen ouvrait la voie vers Stuttgart. Le général de Vernejoul reprit le CC 4 sous son commandement et avec l'appui de la 3<sup>ème</sup> DIA qui fixait l'ennemi au nord-ouest de la ville, il monta une manœuvre d'encerclement avec deux CC accompagnés de la 2<sup>ème</sup> DIM. L'un attaqua par le sud, le 21 avril, tandis que l'autre investissait la ville par l'est. Les combats furent violents.

« La marche « nach Stuttgart » et l'entrée dans la ville du sous groupement B (note du lieutenant EBLE). Les chars foncent pour surprendre l'ennemi. Les half track de l'infanterie intercalés entre chaque char s'occupent de la protection rapprochée des blindés. Les chars et les TD tirent de temps en temps a priori pour accroître l'effet de surprise. Les chars foncent, lorsqu'arrive le contre ordre, il est trop tard pour arrêter leur charge d'une part parce qu'il est très difficile d'arrêter une charge lancée, d'autre part à cause des problèmes radio (impossibilité de transmettre l'ordre à tous). À la fin de l'assaut, les chars s'installent en bouchon et le travail de nettoyage commence. »<sup>1294</sup>

Dans sa mission de couverture, la 3<sup>ème</sup> DIA avait reçu le soutien du 7<sup>ème</sup> RCA qui fut, une fois n'est pas coutume, employé groupé dans ces combats très violents parmi les plus durs qu'il mena de toute la campagne.

« Le 15 avril, la bataille de Stuttgart commença. Un détachement blindé comprenant le 7<sup>e</sup> R.C.A. et un escadron de reconnaissance du 3<sup>e</sup> Spahis placé sous mon commandement participeraient à l'offensive avec le groupement de Tabors du colonel Leblanc. Dans la journée du 15 nous nous emparâmes de haute lutte d'Engelsbrand, Langenbrand et Schoenberg. Pendant 3 jours notre offensive se poursuivit en direction de Stuttgart. Le 18, Planès pénétrait avec ses T.D. dans Pforzheim complètement en ruines, et Neuhausen fut occupée le même jour malgré une vive résistance et une réaction violente de l'artillerie adverse. Au cours de cette journée un de mes officiers, le lieutenant Salaud, fut tué. Le 20, malgré la nuit noire, mes blindés pénétrèrent dans la ville de Magstadt et l'occupèrent par surprise, désorganisant la défense, semant le désarroi le plus complet sur les arrières de l'ennemi qui s'enfuyait épouvanté, abandonnant tout. Ce fut une belle entreprise presque une gageure, qui ne réussit que grâce au cran extraordinaire de nos équipages et du 1<sup>er</sup> et du 4<sup>e</sup> escadrons et de leurs officiers. Les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> escadrons poussèrent ce même jour jusqu'au pied du Léourberg. Nous n'étions plus qu'à une vingtaine de kilomètres de Stuttgart.

Le 21, mon détachement blindé appuya les goumiers à travers la zone boisée qui constituait la dernière défense naturelle de la ville, et le lendemain, 22 avril 1945, Stuttgart, complètement en ruines, tombait entre les mains des forces françaises, libérant des milliers de prisonniers et de déportés français et alliés qui s'y trouvaient rassemblés. La bataille pour Stuttgart avait été une des plus dures et comptait parmi les plus sanglantes de la campagne d'Allemagne. »<sup>1295</sup>

Stuttgart tomba le 21 avril et ce fait d'armes fut le dernier du général de Vernejoul à la tête de sa division. Désigné pour coordonner les unités blindées de la 1<sup>ère</sup> armée, il laissa sa place au général Schlessler. L'occupation de Stuttgart par les français fut à l'origine d'un désaccord profond entre Américains et français qui sera évoqué dans la troisième partie.

Tandis que la 5<sup>ème</sup> DB avait mené son offensive vers l'est, la 1<sup>ère</sup> DB avait attaqué vers le sud.

## **Direction plein sud pour la 1<sup>ère</sup> DB**

---

<sup>1293</sup> *Guerre 1939-1945, Les Grandes Unités Françaises, historiques succincts, campagnes de France et d'Allemagne (1944-1945), Op. Cit. p 396-399.*

<sup>1294</sup> Anonyme, *Journal de Marche et d'Opérations 1944-1945 Sixième Régiment de Chasseurs d'Afrique, Op. Cit. p 109.*

<sup>1295</sup> Van Hecke A. S (général), *Op. Cit. p 368-369.*

Le PC de la 1<sup>ère</sup> DB avait franchi le Rhin le 17 avril. Avec le CC 1 et le CC 2 à ses ordres, il reçut la double mission :

« - de couper de ses arrières les troupes allemandes de la Forêt Noire et de FRIBOURG en fonçant sur CONSTANCE par FREUDENSTADT et TUTTLINGEN.

- de s'emparer de SIGMARINGEN en faisant effort sur l'axe FREUDENSTADT – HORB – SIGMARINGEN. »<sup>1296</sup>

Pour remplir cette mission, la 1<sup>ère</sup> DB devait franchir deux obstacles naturels : le Neckar et le Danube. Le premier fut franchi le 19 avril, le lendemain la course au Danube commençait.

« Pendant toute la journée du 20 Avril et dans la nuit du 20 au 21, la progression continue sans arrêt, et le 21, à 11 heures et demie du matin, le message radio tant attendu arrive au General SUDRE : "Le Groupement VALLIN a franchi le Danube à MÜLLHEIM."

Rivalisant de vitesse avec cette unité, les spahis du Colonel LEBEL atteignent également ce fleuve à midi.

Enfin, à 5 heures du soir, le Colonel LEHR a la tête de son C.C. prenait la ville et le pont de TUTTLINGEN et, poussant avec audace vers le Sud, réussissait, en fin de journée, à faire atteindre la frontière suisse sur le Lac de CONSTANCE, à l'escadron de reconnaissance du Capitaine ANDRE.

La 1<sup>ère</sup> D.B. avait gagné la course au Danube et de surplus, avait assuré le premier verrouillage de la frontière Suisse. »<sup>1297</sup>

La division n'eut pas le temps de se reposer sur ses lauriers car le 22 avril, elle reçut l'ordre du commandant la 1<sup>ère</sup> armée de prendre Ulm avant le 23 soir.

Elle le traduisit par l'OGO N° 56.

« I. – La Division doit pousser sans desespérer sur Ulm qui doit être atteint demain 23 Avril à midi.

II. – REPARTITION DES MISSIONS -

C.C.1 :

- Progresser en direction générale d'Ulm de part et d'autre du Danube, Effort principal au Sud du fleuve sur l'axe DURMENTINGEN – KIRCHBIERLINGEN – DELIMENSINGEN – ULM.

- Laisser à SIGMARINGEN un détachement d'occupation sous les ordres d'un Officier Supérieur.

C.C.2 :

- Couvrir le C.C.1 vers le Sud en progressant sur la direction générale BIBERACH – GUNZBURG et se porter au plus tôt dans le triangle RELLENBERG – WEISSEHORN – GERLENHOFEN, éclairer jusqu'à ILLERTISSEN.

- Cooperer par sa gauche à la prise d'ULM. »<sup>1298</sup>

Le colonel Lehr commandant le CC 2, à la réception de l'ordre, mit son état-major au travail pour rédiger son ordre d'opération qui sortit en fin de matinée le 22 avril.

« I. - La mission de la 1<sup>ère</sup> DB est de s'emparer d'ULM dans les moindres délais. L'ennemi semble désorganisé.

Le CC 1 progressera sur ULM par la Vallée du DANUBE.

Le CC 2 le couvrira au Sud en progressant sur la direction PFULENDORF SAULDGAU – KAPPEL – LAUPHEIM – ULM.

II. – INTENTIONS. - Pousser dès que possible sur PFULENDORF puis SAULDGAU, - 1<sup>er</sup> Objectif - avec le gros du CC, éclairé par les Piper-Cub. Se couvrir face au Sud et au Sud Est en tenant les noeuds de communication donnant accès à l'axe du gros et en s'éclairant plus au Sud.

Etre en mesure de passer à l'attaque d'ULM tous moyens réunis.

---

<sup>1296</sup> 1<sup>ère</sup> Division Blindée État-Major, 3<sup>ème</sup> Bureau, le 6 mai 1945, La 1<sup>ère</sup> DB en Allemagne, SHD carton 11 P 197.

<sup>1297</sup> 1<sup>ère</sup> Division Blindée État-Major Cabinet du General N° Bordereau d'envoi du 23 Mai 1945, *Recit sur la Campagne d'Allemagne*, 6 p, p 3, SHD carton 11 P 197.

<sup>1298</sup> 1<sup>ère</sup> Division Blindée, État-Major, 3<sup>ème</sup> Bureau N. 366/OPS. Ordre Général d'Opérations N. 56 du 22 Avril 1945, SHD carton 11 P 212.

### III DISPOSITIF ET MISSIONS -

1./ - Groupement BEAUFORT. - Chargé de l'effort principal et disposant de 5ème RCA moins le 3ème Escadron (Réserve de CC) - du 1er BZP renforcé des mitrailleuses FTA - du III/68ème RAA, moins une Batterie d'une section du Génie :

- Se porter, d'abord sur PFULENDORF, par le Nord de la route STOCKACH – puis sur SAULGAU (1er Objectif).

- Si la situation se présente favorablement, gagner KAPPEL, déborder le marécage par le Nord et atteindre LAUPHEIM à ne pas dépasser sans ordre.

- Le Groupement BEAUFORT sera éclairé sur son axe de marche par les Piper-Cub du III/68ème RAA. Il s'efforcera de prendre liaison avec la droite du CC 1 qui progresse selon l'axe MESSKIRCH et la rive droite du DANUBE.

2./ - Groupement LABARTHE. – Couvrir face au Sud, le Groupement BEAUFORT en tenant, au fur et à mesure de l'avance de ce dernier, les noeuds de communication de PFULENDORF, ALTSHAUSEN, SCHUSSENRIED, BIBERACH, SULMIGEN, MIETINGEN.

- Prolongera sa mission de couverture en poussant des coups de sonde en direction du Sud, Sud-Ouest, et sud-Est.

- Recherchera la liaison avec le Groupement BEAUFORT.

- Disposera :

- E.M. 9ème RCA
- 1er et 3ème Escadron 9ème RCA
- 1 Batterie du III/68ème RAA
- 1 Section du Génie.

2./ - Groupe réserve de CC. - Aux ordres du Capitaine CHERY comprenant :

- le 3/5ème RCA
- la compagnie du 1er RMT.

- Se portera sur PFULENDORF, sur ordre du commandant de CC. »<sup>1299</sup>

En exécution de ces ordres, la 1<sup>ère</sup> DB effectua un changement de direction à quatre-vingt-dix degrés pour se diriger vers l'est. Elle s'empara dès la fin de la matinée du 22 de Sigmaringen. Mais le groupement Vallin ne put capturer les hôtes du château<sup>1300</sup>.

Pour la prise de cette ville aux habitants particuliers, le général Sudre avait reçu des consignes strictes venant de la 1<sup>ère</sup> armée via le 1<sup>er</sup> CA.

« Mon cher SUDRE,

Je reçois à l'instant une lettre du General de LATTRE dont je vous envoie de suite l'essentiel :

1) – Pousser au plus vite sur SIGMARINGEN, par tous les itinéraires.

2) – A SIGMARINGEN "boucler tout", - Tenir la localité en forces – Y mettre un patron solide et dur – Quelqu'un auprès de lui qui boucle instantanément les "politiques" et garde le silence jusqu'à ma venue.

(NOTA. – Le General de LATTRE insiste particulièrement sur ce point : ne rien dire de ce que l'on aura trouvé à SIGMARINGEN jusqu'à ce qu'il soit venu lui-même régler la question).

3) – Ceci étant, par le Sud de DANUBE ; voler sur ULM par tous les moyens, par tous les itinéraires.

Ces prescriptions sont évidemment entièrement valables pour CONSTANCE, ou vous trouverez également beaucoup de Français. »<sup>1301</sup>

Le général Sudre retransmit ces ordres au commandant du CC 2.

« Je vous transmets une copie d'une lettre que m'adresse le General BETHOUART

J'insiste

1) – sur la nécessité de s'emparer au plus tôt de SIGMARINGEN.

2) – sur la consigne de : "boucler les politiques et garder le silence".

Vous laisserez à SIGMARINGEN le Commandant VALLIN avec un détachement dont vous fixerez l'importance après vous être rendu compte sur place de la situation.

<sup>1299</sup> C.C.2, État-Major, 3ème Bureau, N° 20 *Ordre d'Opérations du 22 avril 1945*, SHD carton 11 P 212.

<sup>1300</sup> C'est à Sigmaringen que résidait le gouvernement de Vichy en exil.

<sup>1301</sup> 1er Corps d'Armée, Le général, *lettre du 21 avril 1945*, SHD carton 11 P 212.

Je detacherais aupres du commandant VALLIN une antenne de mon 5eme Bureau.  
Enfin je desire pour faciliter les liaisons que vous vous deplaciez jusqu'à SIGMARINGEN sur l'axe du Groupement VALLIN. »<sup>1302</sup>

Le lendemain deux CC se dirigèrent vers Ulm. Le Groupement Dore atteignit les faubourgs de la ville dans la soirée mais elle semblait solidement tenue. Il fut décidé de remettre l'attaque de la cité au lendemain en coordination avec la 44<sup>ème</sup> DI américaine, venant du nord.

Dans la nuit du 23 au 24 avril, trois autres divisions américaines arrivèrent en renfort. Les unités françaises furent autorisées à entrer dans la ville après entente entre les états-majors. À 15 heures les éléments français pénétrèrent dans Ulm.

Les deux jours suivants furent consacrés au nettoyage de la zone conquise car l'avance rapide des unités avaient laissé derrière elle de nombreuses troupes allemandes prises au piège et qui assayaient d'en réchapper.

« Grace à cette avance foudroyante vers l'Est, la 1ere D.B. avait encerclé une partie importante des forces de la Wehrmacht qui combattaient encore dans la région de STUTTGART. Les Allemands étaient pris au piège ; il fallait s'attendre à ce qu'ils s'agitent pour essayer d'en sortir.

Effectivement, dès le 24 au matin, d'importantes forces ennemies pourvues de matériel et d'artillerie, cherchaient à filtrer à travers nos arrières, pour gagner les premiers contreforts des Alpes Autrichiennes et se réfugier dans le "réduit" bavarois. Une véritable guérilla s'ensuivit. Le village de SAUGGART, situé sur la ligne de ravitaillement essentiel de la Division est un moment isolé et deux de nos ambulancières, dans leur voiture de la Croix-Rouge, y sont sauvagement assassinés, alors qu'elles transportaient vers l'arrière 3 blessés.

Il fallut 2 jours pour nettoyer la zone comprise entre le Danube et la ligne occupée par les éléments avancés de la Division aux environs de BIBERACH. »<sup>1303</sup>

Lors de cette première partie de la campagne d'Allemagne les deux DB de la 1<sup>ère</sup> armée eurent encore à agir en étant amputées d'une partie de leurs moyens. Cette situation évolua pour le dernier assaut.

## **2 : la fin de la campagne**

La fin de la campagne vit enfin les deux DB agir au complet. Pendant quelques jours, les commandants de DB eurent la satisfaction de manœuvrer tous moyens réunis et ce pour le dernier assaut.

Les deux DB furent mises sous le commandement du 1<sup>er</sup> CA. La directive d'orientation N° 12 de la 1<sup>ère</sup> armée prévoyait que pour l'attaque du réduit alpin, le 1<sup>er</sup> CA, qui était chargé de l'action en direction des Alpes bavaroises, disposerait des deux DB. Sur ordres, le 2<sup>ème</sup> CA pourrait être engagé à gauche du 1<sup>er</sup> et récupérerait alors la 1<sup>ère</sup> DB<sup>1304</sup>.

Mais bien que sous les ordres d'un même CA, les deux DB agirent séparément.

### **La 1<sup>ère</sup> DB vers l'Autriche**

---

<sup>1302</sup> 1ere Division Blindée, Etat-Major, 3me Bureau N. 364/OPS, Tres Secret, *lettre du général SUDRE du 22 avril 1945*, SHD carton 11 P 212.

<sup>1303</sup> 1ere Division Blindée Etat-Major Cabinet du General N° Bordereau d'envoi du 23 Mai 1945, *Recit sur la Campagne d'Allemagne, Op. Cit.* p 4.

<sup>1304</sup> 1ere Armee Francaise Etat-Major 3ème Bureau n° 558/OP. 3. ultra secret du 28 avril 1945, Directive d'Orientation N° 12, SHD carton 11 P 195.

Le 27 avril, la 1<sup>ère</sup> DB reçut une nouvelle mission. Elle était chargée de couper les axes de repli de unités allemandes refluant du nord du lac de Constance et retraitant vers l'est. Faisant preuve, une nouvelle fois, de réactivité et de souplesse, elle fit mouvement vers le sud à partir du 28 avril. Ce dernier mouvement dura jusqu'au 2 mai.

« Avec ses 3 C.C., la Division reprend le 28 la marche vers le Sud, en liaison étroite avec la 7<sup>ème</sup> Armée Américaine à notre gauche et la 5<sup>ème</sup> D.B. française à notre droite.

Des le 30 Avril, après un très sérieux engagement la ville d'IMMENSTADT est occupée.

La course se poursuit en pleine montagne, parmi des gorges impressionnantes - "Drole de terrain pour les blindés que ces noires pentes boisées et ces chemins encaissés".

Continuant à s'enfoncer en pleine montagne, traversant de pittoresques villages ou les paysans, portant l'amusant petit chapeau vert orné de blaireau ou de plumes, acclament nos équipages, nos éléments de tête arrivent le 2 Mai à OBERTSDORF.

Le 1<sup>er</sup>, le Capitaine ARGOUD qui accumule les faits d'armes aura l'honneur d'entrer le premier en Autriche ou il arrivera jusqu'à la Ferm'Pass, défendue par un puissant barrage anti-char.

De nombreuses personnalités françaises emmenées en captivité, sont libérées par cette avance : M.M. François PONCET, Albert SARRAUT, etc, ....

Mais la route est devenue piste et la piste sentier de montagne. Le 1<sup>er</sup> D.B. a rempli sa mission ; elle laisse la parole à une Division d'Infanterie et se regroupe autour de BIBERACH dans ce merveilleux pays du Wurtemberg, immense et riche jardin. »<sup>1305</sup>

Relevée à compter du 2 mai par la 2<sup>ème</sup> DIM, la DB se regroupa dans la région de BIBERACH. Cinq jours plus tard, alors que tous se préparaient à célébrer la victoire, elle reçut l'ordre de rejoindre le Palatinat pour un nouveau bon de deux cent cinquante kilomètres.

Par ce mouvement s'achevait la campagne d'Allemagne de la 1<sup>ère</sup> DB dont le bilan fut éloquent.

« Le bilan de la campagne d'Allemagne et d'Autriche, à l'actif de la 1<sup>ère</sup> D.B. est éloquent :

- 30.000 prisonniers (dont 8 Généraux et 500 Officiers), c'est à dire à peu près le double de notre effectif

- 150 canons détruits ou capturés, des trains entiers de matériel, 40 avions intacts, dont un prototype en cours de fabrication, d'innombrables véhicules ennemis, des dépôts de vivres immenses, des dépôts de matériel de toute nature, des archives de documents, etc,...

- Plus de mille kilomètres parcourus, dont la moitié en combattant.

Il sera difficile de trouver plus bel exemple d'utilisation d'unité blindée.

La Division, à l'emblème de la croix de Saint Louis, a fait une belle chevauchée. »<sup>1306</sup>

De son côté, la 5<sup>ème</sup> DB ne fut pas en reste.

### **La 5<sup>ème</sup> DB, la marche vers l'est**

Pour la 5<sup>ème</sup> DB, la marche vers l'est reprit suite à la réception d'un ordre du 1<sup>er</sup> CA tombé dans la nuit du 27 au 28 avril. Elle devait poursuivre le dégagement du nord du lac de Constance en liaison avec la 1<sup>ère</sup> DB.

Le général Schlessler monta sa manœuvre et diffusa ses ordres.

« Couverts à l'ouest (C.C.6) encercler et détruire les forces ennemies du Nord du lac de CONSTANCE, en verrouillant dans un premier temps l'ARGEN de WANGEN à LINDAU (C.C.4) et en attaquant dans un deuxième temps de UBERLINGEN en direction de FRIEDRICHSHAFEN – LINDAU (C.C.5), flanqué en avant et au nord sur l'axe RAVENSBURG – WANGEN. »<sup>1307</sup>

---

<sup>1305</sup> 1<sup>ère</sup> Division Blindée Etat-Major Cabinet du Général N° Bordereau d'envoi du 23 Mai 1945, *Recit sur la Campagne d'Allemagne, Op. Cit.* p 5.

<sup>1306</sup> *Idem* p 6.

<sup>1307</sup> 1<sup>ère</sup> Armée Française, 1<sup>er</sup> Corps d'armée, 5<sup>ème</sup> Division Blindée, 3<sup>ème</sup> Bureau N°718/3-TS Très Secret du 5 juin 1945, *Rapport d'opérations Période du 15 Mars au 8 Mai 1945, Op. Cit.* p 81.

Pour cette mission, la DB était renforcée du groupement Van Eck (7<sup>ème</sup> RCA, 3<sup>ème</sup> RSAR).

Les 29 et 30 avril, la manœuvre se développa autour du lac de Constance et la division atteignit rapidement la frontière autrichienne.

La mission de la 5<sup>ème</sup> DB était de s'enfoncer sans répit en Autriche en direction de Feldkirch, du col de l'Arlberg et de Landeck.

La conquête de haute lutte de la ville de BREGENZ, le 1<sup>er</sup> mai, lui ouvrait les portes de l'Autriche. Elle s'engagea alors dans les vallées du Rhin et de l'Ill. Mais comme souvent en montagne, l'étroitesse des itinéraires ne lui permit pas de manœuvrer. Elle ne put engager qu'un seul CC. Ce fut le CC 5 qui, relevant le CC 4 par dépassement à Bregenz qui libéra les vallées autrichiennes. Dans une coopération interarmes parfaite, la DB était suivie de la 4<sup>ème</sup> DMM chargée de nettoyer les zones montagneuses laissées occupées par l'ennemi par la 5<sup>ème</sup> DB.

Éclairé par un escadron du 1<sup>er</sup> REC, le CC 5 reprit la progression vers le sud mais fut arrêté face à la première coupure, les ponts ayant été détruits. Après l'établissement d'une tête de pont sur la rive sud, le génie put établir un pont et permettre ainsi le passage du gros du CC qui reprit sa progression.

Après la prise de plusieurs villes abandonnées par les défenseurs, la 5<sup>ème</sup> DB tomba sur une forte résistance à Hohenems qui ne fut conquise qu'après d'intenses combats de rues.

Le 3 mai, un des sous-groupements du CC 5 atteint la frontière du Liechtenstein.

Le 4 mai, continuant sa mission d'exploitation le CC 5 commença à remonter la vallée de l'Ill pour atteindre le col de l'Arlberg dans les meilleurs délais.

La résistance ennemie commença à faiblir pour s'éteindre le 6.

« La neige interdit l'accès au col de l'ARLBERG aussi, le general Commandant la 5eme D.B. donne-t-il l'ordre d'embarquer en chemin de fer, un peloton de chars legers et un peloton du 2/\* R.E.C. qui devient se rendre a SAINT ANTON pour assurer la liaison avec les elements de la 2eme D.I.M. qui ont occupe cette localite, et qui, arrives sans aucun vehicule, manquent de ravitaillement.

Le debloaiement du tunnel de l'ARLBERG est activement pousse dans la nuit du 7 au 8 et le 8 mai au matin, jour de cessation des hostilites le train de BLUDENZ parvient a SAINT ANTON.

Pendant cette progression, le C.C.5 a capture plus de 600 prisonniers. [...]

Ainsi s'acheve la campagne d'Allemagne et d'Autriche au cours de laquelle la 5eme D.B. successivement commandee par le General de VERNEJOU et le General SCHLESSER, a largement contribue a l'aneantissement des forces armees allemandes, leur faisant pres de 30.000 prisonniers et leur capturant un tres important materiel.

Trois cet quarante sept tues et huit cent cinquante blesses sont le prix des succes obtenus par la division. »<sup>1308</sup>

## Des missions inhabituelles

Durant cette période, les unités de reconnaissance eurent à mener des missions qui ne leur étaient pas coutumières. Le 1<sup>er</sup> escadron du 3<sup>ème</sup> RCA escorta des convois d'essence et dut combattre dans un milieu hostile.

« VENDREDI 27 AVRIL

Une patrouille aux ordres de l'Aspirant CORNUDET, escorte un convoi d'essence. [...]

LUNDI 31 AVRIL

Départ 5 heures. Petites route de montagne couverte de neige. On redescend dans la vallée de l'ILLER à KEMPTEN où l'Aspirant CORNUDET reconnaît les ponts tandis que le Lieutenant de MOUTIS prend liaison avec

---

<sup>1308</sup> *Idem* p 90-92.

le P.C. du Régiment et le 5<sup>e</sup> R.C.A. [...] le peloton se heurte à de mauvais chemins de montagne d'où l'on prend à partie une colonne hippomobile de Fritz escortée par les Américains. »<sup>1309</sup>

Escorte de convois et patrouilles sur les arrières, qui ne sont pas encore sécurisées, furent les missions remplies par les reconnaissances.

« Deux AM de l'escadron, l'adjudant DORR et le M.-d.-L. THOMAS, auront le privilège d'escorter ce jour-là le général SUDRE et le capitaine ANDRÉ pour l'entrée symbolique du général SUDRE à Ulm.

La fin de la campagne ne nécessitera plus l'emploi de l'escadron et à part quelques petites sorties, nous glissons vers le Sud, derrière le gros du CC. Par *Kissleg, Isny*, nous arrivons à *Immendstadt* où la guerre se termine pour nous le 30, dans un paysage de neige en plein mois de mai.

Nos arrières ne sont pas encore très sûrs et nos AM convoient des ambulances, des officiers de liaison et des convois de prisonniers.

Le Chef MEUNIER et le M.-d.-L. TAISNE avec leurs AM poussent jusqu'à *Obersdorf* où ils vont chercher en pays autrichien quelques personnalités politiques réfugiées là.

Le 3 mai, nous remontons vers les rives du *Danube* à *Emerkingen* où nous nous reposons quelques jours. La 1<sup>re</sup> D. B. arrivée au cœur des *Alpes Bavaroises*, ne peut continuer et est relevée par la 2<sup>e</sup> D. I. M.

Le 8 mai 1945, en même temps que nous apprenons la grande nouvelle de la signature de l'armistice par l'Allemagne, nous recevons l'ordre de remonter à toute allure vers les bords du Rhin. Nous ne profitons guère de la joie universelle et de l'enthousiasme général puisque nous faisons ce jour-là une étape très pénible de 250 kilomètres.

Voici la campagne terminée, elle aura duré pour nous moins d'un an. La liste des absents est cependant très longue : 22 tués, 59 blessés sur un effectif de 170 environ. »<sup>1310</sup>

Les deux DB de la 1<sup>ère</sup> armée terminèrent la campagne groupées après avoir combattu sans discontinuer sur le front oriental. Ce ne fut pas le cas de la 2<sup>ème</sup> DB.

### **3 : Berchtesgaden**

La 2<sup>ème</sup> DB avait participé contrainte et forcée à la bataille de Colmar. Ce second détachement de la division à la 1<sup>ère</sup> armée exacerba le désaccord entre les deux généraux. Concomitamment la DB fut retirée du front pour être envoyée au repos en France. De là elle repartit à l'assaut de l'Allemagne après un intermède sur le littoral atlantique.

#### **Le désaccord entre les deux généraux arbitré par le chef de la France libre au détriment de la 2<sup>ème</sup> DB ?**

Ayant effectué la première partie de la campagne, des plages de Normandie à Strasbourg, à la tête de sa division qu'il commandait dans une relative indépendance, le général Leclerc supporta mal sa subordination à la 1<sup>ère</sup> armée. Ses conceptions en matière d'emploi des blindés n'étaient pas compatibles avec l'usage que le général de Lattre faisait des DB voire souvent des CC.

Il exprima son désaccord dans de nombreuses lettres adressées à ses supérieurs ;

« Le général Leclerc, le 3 décembre, s'adresse à André Diethelm, le ministre de la Guerre : « La bataille d'Alsace touche à sa fin et j'apprends que nous allons incessamment être rattachés à la 1<sup>re</sup> armée française.

« Je prends la liberté de vous exposer les inconvénients de cette mesure et vous demande à tout prix de ne pas croire qu'il y a là une question personnelle. Ce n'est pas le général Leclerc qui renâcle à servir sous les ordres du général de Lattre, croyez-le bien. J'ai été suffisamment favorisé par les circonstances, ayant atteint l'objectif auquel je songeais depuis quatre ans, Strasbourg. Personnellement, la terre peut s'écrouler maintenant, peu m'importe ; mais

---

<sup>1309</sup> Anonyme, *Souvenirs d'Allemagne Avril-Mai 1945*, IMP.P& U. LUSSAUD FRÈRES, FONTENAY, Sd, 20 p

<sup>1310</sup> Anonyme, *Servir d'amictié*, Op. Cit. p 88.

j'ai longuement réfléchi et interrogé mes officiers les plus sérieux, de provenances diverses : l'avis est unanime : il serait très malheureux au point de vue français que nous soyons rattachés à la 1<sup>re</sup> armée française... »

Leclerc revient sur des raisons déjà avancées. Au sein d'une armée américaine, la 2<sup>e</sup> DB a une puissance d'armement et d'efficacité doublée. La 2<sup>e</sup> DB, incluse dans une unité américaine, a sa place dans l'offensive au cœur de l'Allemagne. Une personnalité américaine - qu'il ne nomme pas - aurait dit la veille à un de ses officiers : « Votre place doit être d'aller à Mayence et à Berlin. » La 2<sup>e</sup> DB risque de ne pas plus être à l'aise psychologiquement, au sein de la 1<sup>ère</sup> armée, que ne l'a été la 1<sup>re</sup> DFL.

Le 4 décembre, c'est au général de Gaulle que Leclerc s'adresse directement. « Le fait, pour nos cadres, de rentrer purement et simplement dans l'anonymat de la 1<sup>re</sup> armée française me semble difficile à concevoir. L'élan, la vitalité de la grande unité en sera coupée. Beaucoup, en particulier chez les officiers de réserve, demanderont, dans ce cas, d'autres affectations. Ce fait est-il désirable ? Je ne le crois pas. »

Il évoque rapidement d'autres solutions possibles : la 2<sup>e</sup> DB reste elle-même, détachée dans une armée américaine, avec des objectifs précis, Mayence ou autre - c'est sa solution préférée ; ou bien elle éclate et fournit des structures aux nouvelles unités en formation. « Le problème existant, conclut-il, n'est pas un problème entre deux hommes, le général commandant la division et son nouveau supérieur ceci est toujours facile à résoudre, car la mutation d'un homme n'est que peu de chose ; la question est bien plus large, et c'est après avoir effectué de nombreux sondages parmi les officiers d'origines variées de ma division que je suis convaincu de la nécessité de vous l'exposer, directement.

« Si je puis matérialiser par une image la situation de cette division je dirais qu'elle ressemble davantage à une "croisade" qu'à une unité régulière ; croisade de gens de toutes espèces et de toutes origine, groupés derrière les chefs qui ont levé l'étendard de la Guerre Sainte, Elle possède la force mais aussi les faiblesses de toute croisade, en particulier elle est très sensible au problème de commandement. » [...]

Leclerc vient à Paris à la mi-décembre, il ne peut voir de Gaulle. Il charge Langlade de la mission.

Langlade n'est pas sûr que son passage dans le bureau du général de Gaulle ait atteint les trois minutes !

Une phrase pour remettre à sa place Leclerc, qui a des idées sur le maintien de l'ordre dans la France libérée, et de Gaulle éclate :

« Quant à sa subordination au général de Lattre, vous lui direz que je lui donne l'ordre d'obéir. Une fois de plus, il ne veut en faire qu'à sa tête. Eh bien non ! Qu'il me laisse en paix et qu'il fasse ce qu'on lui dit de faire ! Où irions-nous si tous mes subordonnés civils ou militaires agissaient comme lui ? En voilà assez. Vous pouvez vous retirer. »

Il y a pourtant, chez de Gaulle, une énième indulgence pour Leclerc.

Alors Langlade doit aussi annoncer que le général de Gaulle viendra passer Noël à la 2<sup>e</sup> DB. Un privilège évident puisqu'il ira après seulement chez de Lattre...

Ce 24 décembre 1944, avant la messe de minuit - qui a lieu à 16 heures, pour des raisons de sécurité -, Leclerc accueille, à Erstein, un de Gaulle grognon, auquel il remet une nouvelle lettre. Leclerc lui explique pourquoi il ne veut pas être sous les ordres de de Lattre : « Vous me répondez en plaçant la question sur le problème des relations personnelles entre le général Delattre et moi. Puisque ce point de vue a seul attiré votre attention, je me permets de le développer devant vous.

« Mon opinion sur le général de Lattre est exactement traduite par la première page du rapport du général de Larminat du mois d'août. Le général avait vu clair et juste. Les trois mois qui viennent de s'écouler près de de Lattre ont permis de constater son art consommé de bluff et de séduction, ses dispositions pour le mensonge - il ment à tout propos - ,le mépris qu'il inspire à ses subordonnés (l'opinion est unanime à point de vue, mais nul n'ose vous en informer)...

Lorsque l'on vient pendant quatre ans de se battre dans un milieu essentiellement propre, vous comprendrez, mon général, qu'on ne peut s'amuser à devenir le pantin d'un chef de cette trempe. Il n'y a pas là une question d'humeur et de tempérament mais bien une différence totale de conception de l'officier. L'attelage ne peut être envisagé. Il est préférable que je disparaisse avant.

« Placez-moi sous les ordres de n'importe qui, de qui vous le pouvez, de chefs estimés comme le général Juin ou le général de Larminat...

« Je consens volontiers à disparaître, mais certainement pas dans le giron de de Lattre car cet homme profitera de tous les moyens et mettra tout en œuvre dans les délais les plus rapides pour démolir mon honneur militaire qui grâce au ciel est demeuré intact. Cet objectif est indispensable à son ambition, et je ne saurais m'y prêter ».

La 2<sup>e</sup> DB reste pourtant - provisoirement - aux ordres du général de Lattre de Tassigny. Dépendant du corps d'armée de Monsabert, Leclerc veille à l'unité de sa division. Il n'est pas question de la débiter en rondelles, comme de Lattre le fait tout au long du mois de décembre pour la 5<sup>e</sup> DB dont les « Combat Command » partent en tous sens,



l'un aider la 3<sup>e</sup> DIA, l'autre la 2<sup>e</sup> DIM et le troisième au profit de la 3<sup>e</sup> DIUS. Exactement ce que redoutent Leclerc et ses officiers. Ils savent pourquoi - au-delà des rivalités personnelles - ils ne veulent pas être la « blindaille » d'un général d'armée qui ne conçoit les blindés que comme des appuis d'infanterie ou de l'artillerie sur chenilles.

Le 16 décembre, de Lattre perd la 2<sup>e</sup> DB ; il la récupère provisoirement le 16 janvier. Il y aura de nouveaux épisodes pour le feuilleton en cours. [...]

Le rideau s'est levé le 28 janvier, alors que Monsabert entend engager Leclerc dans une affaire que celui-ci trouve bien trop risquée. L'accrochage est inévitable. Leclerc refuse d'attaquer une position allemande sans l'aide de deux bataillons d'infanterie frais. Monsabert, apparemment, le comprend, puis refuse, parce qu'il a des ordres et qu'il n'en reçoit que de Jean de Lattre :

- Si je donne un ordre et que mes officiers me font remarquer que c'est une connerie, je réfléchis et je modifie, tonne Leclerc.

- L'ordre que je vous donne en est-il une? Écrivez donc que vous refusez l'attaque.

Ce que fait Leclerc. En précisant que c'est une division américaine qu'il lui faut en renfort. Qu'il ose donc la demander à Devers, lui retourne Monsabert... et Leclerc part voir Devers.

Le conflit connaît son apothéose le 1<sup>er</sup> février, dans le bureau du général de Lattre. Celui-ci demande l'avis de ses généraux sur les opérations à venir. Ils répondent l'un après l'autre; Leclerc se contente d'un vague « nous verrons plus tard ». Ce « plus tard », c'est un tête-à-tête, auquel Leclerc demande au commandant Lecomte de l'accompagner. [...]

Dans une seconde période, les coups que portent de Lattre sont plus personnels. Leclerc est un mauvais camarade, il est d'un orgueil fou.

- Au cours de cette guerre, vous avez eu beaucoup de chance : Paris, Strasbourg.

Le commandant Lecomte notera qu'il ne parle ni du Tchad, ni de la Tripolitaine, ni de la Tunisie, ni de la Normandie.

Dans une troisième époque, de Lattre reproche à Leclerc l'inégalité de traitement entre les blessés de la 2<sup>e</sup> DB et ceux de la 1<sup>re</sup> armée : aux premiers les cigarettes blondes, aux autres le tabac noir...

Pour le quatrième et dernier acte, Leclerc porte l'assaut :

- Je servirai sous les ordres de n'importe qui, mais je ne continuerai pas à servir sous vos ordres. Si le général de Gaulle me maintient là, je demanderai à être relevé de mon commandement.

Alors de Lattre tente la conciliation, la flatterie...

L'épilogue attend le 10 février ; le général de Gaulle vient à Colmar, accompagné du général Juin. Il remet à Leclerc la plaque de grand officier de la Légion d'honneur. Et le lendemain, la 2<sup>e</sup> DB quitte la 1<sup>re</sup> armée du général de Lattre de Tassigny pour se remettre aux ordres du 15<sup>e</sup> corps d'armée US. »<sup>1311</sup>

Ce rattachement au 15<sup>ème</sup> CA américain fut de courte durée car fin février, la 2<sup>ème</sup> DB fut envoyée « au repos » en France dans la région de Châteauroux. Le général Leclerc voyait s'éloigner ses espoirs de pénétrer avec sa division sur le sol allemand. Ce retour en France peut être interprété comme une punition venant du général de Gaulle. Lassé des incartades de son poulain, il avait fini par ne plus le protéger.

Pendant plus d'un mois, la division stationna en France et quelques-uns de ses éléments furent envoyés sur les plages de l'Atlantique.

## **L'intermède français**

Le 1<sup>er</sup> mars 1945, la 2<sup>ème</sup> DB se regroupa dans la région de Châteauroux. Après des mois de campagne quasi ininterrompue, elle était exsangue et cette pause lui permit de se remettre en condition. Les équipages en profitèrent pour partir en permission, accueillir et former les recrues venues combler les vides des combats d'Alsace, remettre en état les matériels et en percevoir de nouveaux.

« 29 Février 1945.

Embarquement des chars par chemin de fer à Sarrebourg.

1<sup>er</sup> Mars 1945.

---

<sup>1311</sup> Pellissier Jean, *Op. Cit.* p 363-365, 382383.

Installation du 12<sup>e</sup> Cuirassiers à Loches (Indre et Loire) pour l'EM., les 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> Escadrons. L'E.H.R. et le 4<sup>e</sup> Escadron sont à Ligueil. Une école d'élèves aspirants est ouverte par le Régiment à Cussey. Elle est aux ordres des Sous-Lieutenants ROBY et COQUELET.

5 Mars 1945.

Ce séjour à Loches, dans un coin idéal de la Touraine, aura été excellent pour tous les hommes et pour le matériel. Il est coupé de prises d'armes d'escadron avec remise de décorations.

Les civils sont très accueillants et sympathiques. Les distractions sont nombreuses. Le ravitaillement est excellent. Le Vin Surtout. Enfin, les hommes couchent dans des lits. Possibilité de s'adonner aux sports : football. Rencontre de l'équipe régimentaire avec celles de Loches et de Tours.

16 Mars 1945.

Le Capitaine NOËL fait une conférence aux officiers du Régiment sur les enseignements tirés de la campagne de France.

17-18-19-20 Mars 1945.

Tirs à toutes les armes au camp du Ruchard.

26 Mars 1945.

Théâtre aux Armées. Camp du Ruchard.

28 Mars 1945.

Prise d'armes du G.T.D. sur le stade de Loches. Le Général LECLERC nous passe en revue. »<sup>1312</sup>

Tandis que ses hommes se remettaient en condition, le général Leclerc bouillait d'impatience de repartir pour l'Allemagne. Il faisait tout pour se faire réaffecter à une grande unité américaine. Mais, une fois de plus, ses plans furent contrariés par un élément extérieur. Le général de Larminat qui peinait à réduire les poches de l'Atlantique demanda le renfort d'une division. Le général Leclerc envoya missive sur missive pour convaincre les chefs à tous les niveaux de ne pas envoyer sa division.<sup>1313</sup>

Ce fut en vain, l'ordre fut maintenu. Le général Leclerc l'exécuta à sa manière en ayant un patin à Royan et l'autre à Châteauroux orienté vers l'est.

Il n'envoya qu'une partie de la division à Royan, deux GT sans infanterie mais paya de sa personne en étant sur place et au contact pendant les cinq jours que durèrent les combats, du 14 au 18 avril<sup>1314</sup>.

Tout en menant une partie de sa division au combat, il continua à réclamer son retour sur le front allemand. Ses démarches tant auprès des autorités françaises que du haut commandement américain aboutirent et le 22 avril l'ordre de rattachement de la division à la VII<sup>ème</sup> armée du général Patch arriva enfin. Le 23 avril, la ruée vers le nid d'aigle commença.

## **Destination le Berghof**

Avec des éléments étalés du sud-ouest au centre de la France, la division réussit à parcourir plus de mille trois cent kilomètres en dix jours. Ce véritable exploit logistique fut l'œuvre du B 4 de la division et de ses éléments de soutien.

« Les unités de chars sont aussitôt embarquées sur voie ferrée jusqu'à Brumath en Alsace. Un regroupement est prévu dans la région de Château-Salins, mais finalement il sera reporté à Hall en Allemagne, tant la progression des unités américaines est rapide.

Le commandant du Train de la 2<sup>e</sup> D.B. signalera plus tard que la compagnie de circulation routière qui assurera le fléchage (la C.C.R. du lieutenant Peschaud) réalisera la plus formidable performance jamais exécutée :

---

<sup>1312</sup> JMO 12<sup>ème</sup> RC, site chars français.net.

<sup>1313</sup> Voir SHD carton 11 P 226, correspondance échangée par le général LECLERC avec les généraux de GAULLE, JUIN et LARMINAT au sujet de la participation de la 2<sup>ème</sup> DB à l'opération « Indépendance » réduction de la poche de Royan.

<sup>1314</sup> Ceux-ci seront développés dans la section 3.

« flécher sur 1 700 km de Royan à Hall par Châteauroux, Tonnerre, Château-Salins, Sarreguemines, Kaiserslautern, Mannheim, Heilbronn, puis poursuivre vers Donauwörth, Munich et s'arrêter à Berchtesgaden ». C'était une performance bien dans la tradition de nos compagnies de circulation routières, qui s'étaient déjà signalées lors de la marche sur Paris et lors de la traversée des Vosges.

Quant au commandant Dubois, commandant du Train, parti de Châteauroux le 27 avril, il recevra en cours de route l'ordre du général Leclerc d'entrer en Allemagne « avec toute l'essence possible ». Ce sera fait dans la journée du 1<sup>er</sup> mai, 180 tonnes de munitions seront reversées dans les dépôts américains et l'équivalent en carburant sera perçu. Performance incroyable de nos compagnies du Train qui permettra à la 2<sup>e</sup> D.B. de terminer la guerre au fin fond de l'Allemagne sans avoir eu une seule unité arrêtée par manque d'essence ou de gas-oil. Joli succès pour les unités du Train, pour leur chef, pour ses adjoints et pour le 4<sup>e</sup> Bureau de la division. »<sup>1315</sup>

Alors que les premiers éléments du GT V<sup>1316</sup> franchissaient le Rhin le 27, les derniers chars du 12<sup>ème</sup> RCA embarquaient sur les trains à Cognac. La division était disséminée à travers l'Europe. Pendant que sa division se regroupait, le général Leclerc élaborait son plan. Son objectif était Berchtesgaden. Cependant c'était un objectif que se réservaient les Américains.

Toujours à l'affût et prêt à saisir la moindre occasion, le chef de la 2<sup>ème</sup> DB apprit qu'il manquait une unité de chars à la 12<sup>ème</sup> DB américaine. Aussitôt, il proposa la mise à disposition du GT V. Rattaché à la 12<sup>ème</sup> DB américaine, le GT V se porta rapidement à l'avant-garde. Après avoir contourné l'Ammersee, le 30 avril, il fonça vers le sud. Arrivé à Garmisch-Partenkirchen, il rencontra des conditions climatiques hivernales (neiges et froid), mais cela ne l'arrêta pas. Le 2 mai, il atteignait Bad Tölz<sup>1317</sup>. Là, les unités américaines firent une pause après plus de deux cents kilomètres de charge ininterrompue. L'occasion était trop belle pour le colonel de Guillebon qui, le 3 mai se portait sur l'Inn et, l'ayant franchi, atteignit l'autoroute menant à Salzbourg. Ses blindés s'y ruèrent et le 4 matin les premiers lacets menant à Berchtesgaden étaient à portée de chenille.

« Foncez, allez, foncez !

Le capitaine Touyeras jubilait. Il était le premier. Tout à l'heure, en arrivant à Berchtesgaden, pavoisé de blanc, il avait aperçu les jeeps de tête de la 3<sup>e</sup> division américaine qui se frayaient un lent passage vers le village, venant de l'est. Ils étaient rendus prudents par d'incessants accrochages qu'il leur avait fallu réduire, un par un, tout au long du chemin. Une fois de plus, la chance avait servi la division, fidèle au leitmotiv du général Leclerc, devenu sa règle d'or :

- Ne vous attardez pas sur les résistances rencontrées. Contournez-les... et foncez.

Et, précisément, le capitaine Touyeras fonçait. Derrière lui, cramponnés aux parois blindées de leurs quinze half-tracks, les Marsouins de la 2/12<sup>e</sup> compagnie du Tchad s'efforçaient de maintenir le train d'enfer de la voiture légère. Par un étrange hasard, cette section n'était pas composée d'anciens d'Afrique ou même de Normandie. Les Marsouins n'étaient à la D.B. que depuis Paris, presque tous F.F.I. engagés à la suite des combats de la Libération. En Lorraine, en Alsace, ils avaient durement acquis l'estime de leurs anciens, et acquis auprès d'eux l'expérience et le style propres aux vieux coloniaux. D'ailleurs, aujourd'hui, rien en apparence ne les distinguait des autres. Mêmes visages tendus, même rapidité d'exécution, même bravoure, mêmes gestes de professionnels. Seule image de marque, une gouaille parisienne et cette décontraction qui trahissait leur jeune âge. Avec, en plus, héritage des années d'occupation, une haine farouche de l'Allemand jointe à une pratique délibérée du système « D ». Depuis Bad Tölz, alors que l'intendance américaine ne suivait plus, c'étaient les gars de la 12<sup>e</sup> qui assuraient le ravitaillement de la colonne.

C'était fait de main de maître et quand ils s'abattaient sur une ferme comme une volée de rapaces, leurs camarades pouvaient être rassurés, les gamelles seraient remplies. Bien sûr, il y avait des protestations, mais ils avaient une réplique toute prête :

- Que voulez-vous, pendant quatre ans, c'est la Wehrmacht qui a fait notre éducation. Si elle comporte des lacunes, à qui la faute ?

---

<sup>1315</sup> De Boissieu, général, *Op. Cit.* p 312.

<sup>1316</sup> Le GTV n'avait pas participé à la réduction de la poche de Royan et était resté dans la région de Châteauroux.

<sup>1317</sup> Bad Tölz abritait l'école d'officiers de la SS.

Ils avaient, eux aussi, une revanche à prendre et Messiah, leur lieutenant, plus encore que les autres. Il ne lui déplaisait pas qu'un officier juif figure parmi ceux qui, les premiers, commettraient le sacrilège suprême, violer le sacro-saint refuge du maître du III<sup>e</sup> Reich. Déjà le capitaine Touyeras atteignait l'Obersalzberg. Le spectacle était hallucinant. Le 24 avril, l'aviation alliée avait effectué un raid d'une violence inouïe sur l'éperon rocheux dominant la vallée, et semé la désolation dans ce qui avait été le domaine le mieux entretenu de toute la guerre. Il ne restait plus rien des pelouses soigneusement peignées, que des cratères où stagnait de l'eau sale. Plus rien des arbres amoureux plantés de-ci de-là, près des coquettes villas rustiques destinées à abriter les princes du régime. La caserne des gardes, à peu près intacte, insolite même au bord de la falaise, n'était plus peuplée que de chiens errants.

Touyeras avait mis pied à terre. Juste devant, accrochée comme une loge de théâtre, face au décor sublime de la vallée, regardant le nord, l'Empire, la villa du Führer se dressait, bunker aux lignes lourdes, griffée d'éclats et d'impacts, aux abords jonchés de débris lamentables.

Touyeras enjambait des poutres, des débris, escaladait des monceaux de gravats, atteignait enfin la porte d'entrée, dont les vantaux, arrachés par les explosions, avaient volé à plusieurs mètres. Devant lui, dans le hall d'entrée, encombré de meubles éventrés, dégorgeant leurs papiers que le vent soulevait, un grand portrait de Hitler foudroyait d'un regard halluciné cet intrus qui osait.

Le bureau, le célèbre bureau d'où la vue s'étendait à l'infini, évoquait une décharge publique. A droite et à gauche, les fameux fauteuils où tant d'illustres personnages s'étaient assis pour bavarder du sort du monde vomissaient leurs ressorts à travers leurs cuirs crevés. Les tapis, roussis par les bombes, la table de travail même, surchargée de plâtras, avaient du mal à conserver un peu de majesté aux lieux malmenés. C'était à la fois pathétique et dérisoire. Vaguement inquiétant, comme des catacombes.

Touyeras était ressorti. Par radio, il envoyait au colonel de Guillebon un bref message :

- Suis chez Hitler. N'ai trouvé personne. M'y suis ennuyé. Je redescends.

Dans les heures qui suivent, les unités de la division rallient Berchtesgaden par les voies les plus rapides. Pour être certains d'arriver les premiers parmi les troupes alliées, les chars du 501<sup>e</sup> ont bloqué la route d'accès en mettant en panne leurs Shermans en chicane. Ils filtrent les passages.

Le 5 au matin, Barboteux et son sous-groupe ont investi l'Obersalzberg, exploré réduits et souterrains. Nouveaux maîtres des lieux, ils en font faire la visite et fouillent sans vergogne dans les armoires et les coffres. C'est dans l'un d'eux qu'ils découvrent un immense drapeau tricolore. Ils le déploient aussitôt, accroché au balcon de la villa de Hitler, pour signaler au monde entier que le nid d'aigle a été conquis par les Français.

Quarante-huit heures encore, les hommes de la 2<sup>e</sup> division Blindée vont occuper les lieux. Un à un, les groupements tactiques rallient le cirque de montagne, accueillis par le général Leclerc qui dit :

- Eh bien, voilà qui est fait. La route a été longue et dure, mais on a bien terminé, qu'en dites-vous ? »<sup>1318</sup>

La 2<sup>ème</sup> DB avait atteint son objectif ultime avec, jusqu'au bout, les chars en tête qui, s'ils ne purent monter jusqu'en haut, eurent un rôle déterminant dans la protection du dispositif.

« Le 24 avril, nous allons jusqu'à Neuvy-Pailloux où nous embarquons à nouveau les chars dans un train. Le départ sonne à 11 heures.

Vierzon - Orléans - Montereau - Romilly - Troyes - Saint-Dizier - Bar-le-Duc - Toul - Nancy - Lunéville - Sarrebourg - Saverne - Brumath.

Nous cantonnons ensuite dans un pré où nous nous affairons aux préparatifs : on part le lendemain pour l'Allemagne. Quel bouleversement dans les structures de la 2<sup>e</sup> compagnie. Les transferts s'effectuent aisément entre les sections sans que se manifeste la moindre opposition. Tout devient facile pour le commandement. La 2<sup>e</sup> compagnie s'est bien métamorphosée, elle a le moral. Le déplacement de la 2<sup>e</sup> D.B. et le ravitaillement sont aussi superbement organisés. Depuis le débarquement en Normandie, René Alençon, de Saint-Renan, - comme moi FFL de 1940 -, et d'autres camarades sont chargés de vérifier que nous ne manquons de rien et de nous remettre nos rations, bien souvent avec les risques que cela comporte lors des combats.

#### **Entrée sur le sol ennemi.**

Nous partons vers l'est le 26 avril, à 8 heures précises. Nous embarquons sur des bateaux à Beinheim, au sud de Seltz, et traversons le Rhin sur le pont. Nous entrons en Allemagne et une fois de plus, je quitte la France.

Les Allemands font une drôle de mine en nous voyant. Comme nous connaissons les nazis, nous nous méfions. Il est possible que l'ennemi se batte désespérément sur son sol jusqu'à s'écrouler.

---

<sup>1318</sup> Bergot Erwann, *Op. Cit.* p 268 à 270.

Nous roulons très rapidement et presque sans faire d'arrêt. Il fait très froid. Parfois, il neige. Cependant, à notre grand étonnement, le long des routes, il n'y a pas de combats. Il n'est même pas rare de voir des Allemands se rendre par unités entières.

Nous passons Rastatt, Karlsruhe, une ville entièrement détruite par les bombardements, puis Durlach, avant de nous arrêter pour la nuit dans un petit village où nous mangeons des poulets pas chers.

Le lendemain, nous repartons à 8 heures et traversons Bretten, Heilbronn et Hall. Nous faisons un nouvel arrêt le soir dans un petit village où l'on se fait servir à manger toujours de la même façon. « Vous êtes de la race des vainqueurs et quand vous voulez, vous devez vous faire servir. », nous a dit le capitaine.

D'ailleurs, c'est ce qu'a fait mon ami anglais par son père et français par sa mère, qui s'est engagé lui aussi en 1940 en Angleterre. En effet, au cours d'un arrêt, il est rentré dans une maison avec un camarade pour demander des confitures à une dame d'une quarantaine d'années, bien habillée, très allemande. Elle a répondu d'une façon catégorique qu'elle n'en avait pas. Mais le camarade a trouvé dans le garde-manger deux pots et en sortant de la maison, il en a versé un sur la tête de la jolie dame. Quant à l'autre, tous les deux s'en sont régalés.

#### **Les Allemands à bout de souffle.**

La colonne, elle, continue sa route. Elle repart le lendemain à 7 heures. Nous passons Ellwangen, Aalen, Heidenheim et, comme les fois précédentes, nous nous arrêtons le soir dans un petit village et exigeons à manger. Cela fait trois jours que nous roulons, nous sommes épuisés et nous nous endormons profondément à la nuit tombée.

Le lendemain, 1<sup>er</sup> mai, nouveau départ à 6 heures. Il fait très froid et il neige. Nous sentons le capitaine très heureux d'avoir pu pénétrer en Allemagne dans d'autres circonstances que l'invasion, l'humiliation, ou encore la captivité qu'il avait endurée en 1940 et dont il avait pu s'échapper en prenant beaucoup de risques pour rejoindre les troupes de Leclerc en Afrique. Il a inscrit un mot à la craie sur sa jeep, en grandes lettres blanches ;

« DIE RACHE<sup>24</sup> »

Un groupe de civils allemands l'ayant regardé écrire cela est resté silencieux.

Nous continuons notre route vers Dilligen, Landsberg, Weilheim. Les paysages sont superbes dans les Alpes bavaroises, ils sont recouverts de neige. Nous longeons de magnifiques lacs.

La population, hébétée, nous regarde passer sans manifester d'hostilité. Dans toutes les villes que nous traversons, les draps accrochés aux fenêtres en guise de drapeaux blancs s'agitent. Les civils allemands sont résignés et soumis aux futurs vainqueurs. Ils n'ont qu'une crainte, c'est qu'on démolisse leurs maisons au canon.

Le soir, nous nous arrêtons pour la nuit près de Garmisch-Partenkirchen, célèbre pour les Jeux olympiques d'hiver qui s'y sont déroulés en 1936. Au loin, nous apercevons d'ailleurs l'impressionnant tremplin de saut.

Des formations en armes et en uniformes se rendent régulièrement sans même que nous ayons à intervenir. Qu'est devenue cette redoutable « race des Seigneurs » qui a fait trembler le monde et qui nous promettait « dix siècles d'esclavage » ? Quelle revanche sur 1940 ! Cette fois, ils sont à bout de souffle, complètement vidés après quatre années d'efforts démesurés.

Le 3 mai, nous repartons à 16h30. Nous roulons toute la nuit avant de nous arrêter le matin près de Bad Reichenhall. Nous rencontrons peu de résistance de l'armée allemande.

#### **La prise du Nid d'Aigle.**

Le 4 mai, à 13 heures, nous fonçons sur Berchtesgaden, en Bavière. À plusieurs reprises, la colonne sera tronçonnée et le capitaine ne parviendra à destination qu'avec quelques éléments, le reste des hommes le rejoignant généralement rapidement grâce à la débrouillardise bien connue du soldat en campagne.

Sur ce trajet, il n'est pas rare d'apercevoir des êtres étranges, tondu, habillés de pyjamas rayés, sortes de cadavres ambulants dont les yeux dévorent leurs visages décharnés. Ils font des gestes, implorant à manger dans des langues incompréhensibles. Nous avons entendu parler des camps de concentration. La vérité éclate devant nous. Tous doivent probablement s'être échappés comme ils le pouvaient des zones libérées par les Américains.

Et nous filons toujours à vive allure vers le Nid d'Aigle<sup>25</sup> d'Hitler, lorsque, soudain, le *Romilly* et l'infanterie s'arrêtent devant l'entrée d'une caserne. Nous poussons alors la grille, entrons et tombons face à face avec une centaine de soldats allemands. Nous fouillons partout dans la caserne, mais aussi dans les baraques, à l'arrière, sur un grand terrain où se trouvent une multitude d'armes. Les soldats ne sont pas mécontents de nous voir. Leurs regards ne manifestent aucune animosité. Ils sont heureux, sans doute, d'être seulement prisonniers et d'avoir la vie sauve.

Nous arrivons enfin à Berchtesgaden vers 17 heures, ce 4 mai. Les chars de la 2<sup>e</sup> compagnie, regroupés, pénètrent les premiers dans la ville. Pas un coup de feu ne retentit. Les rues sont vides jusqu'à la gare où nous faisons halte.

Un train est en partance, chargé de bagages et de marchandises abandonnés. Il paraît que c'est le train de Goering. Il est très beau et à l'intérieur, c'est le grand luxe: les wagons sont aménagés en appartements avec salon et salle de bain, on peut se mirer dans les nombreuses glaces et des tableaux de maîtres sont suspendus aux cloisons. Nous découvrons même de bonnes bouteilles de champagne et de bons vins français. Lorsqu'il trouve une superbe

paire de chaussures, un camarade pense au capitaine qui n'en a aux pieds que de minables depuis le départ d'Alsace, son paquetage ayant été volé la nuit dans sa jeep.

#### **Le drapeau tricolore au sommet du Berghof.**

Nous continuons jusqu'au bout de la ville et sommes plusieurs chars à nous arrêter devant l'hôtel *Platterhof*. Nous occupons les lieux. Pendant ce temps, deux chars de la 2<sup>e</sup> compagnie *Eylau* et l'*Essling* de la 3<sup>e</sup> section sont partis et gravissent les pentes raides pour atteindre la fameuse forteresse d'où les occupants ont bien failli dominer le monde, la maison d'Hitler. Notre mission, ensuite, est de hisser nos trois couleurs au sommet du *Berghof*.

Puis nous rentrons dans l'hôtel, vide. Nous descendons dans la très vaste cave qui est remplie d'une grande réserve de bons vins français : blanc et rouge, champagne, toutes sortes de liqueurs et d'alcools comme du cognac, du calvados, du kirsch, etc. ; ainsi que de diverses denrées : beurre, fromages, biscuits, conserves; pour la plupart, des produits français. Et nous nous servons. C'est l'abondance. Le reste de la 2<sup>e</sup> D.B. et les Américains nous rejoindront les jours suivants.

<sup>24</sup> « La vengeance »

<sup>25</sup> Le Nid d'Aigle, aussi appelé *Kehlsteinhaus*, est un bâtiment ressemblant à un chalet, situé dans les Alpes bavaroises à une hauteur de 1 834 m, et construit en 1937 afin de servir de centre de conférence pour le Parti national socialiste d'Hitler. Il est situé à quelques kilomètres du Berghof, la résidence secondaire d'Hitler qui est évoquée plus loin. »<sup>1319</sup>

Ce furent les derniers combats de la division. Jusqu'à la fin du mois de mai, la 2<sup>ème</sup> DB resta en Bavière puis elle regagna la France. Le 22 juin le général Leclerc laissa le commandement de sa division au colonel Dio.

---

<sup>1319</sup> Coatpehen Pierre, *Op. Cit.* p 116 à 122.

### **III : la réduction des poches de l'Atlantique**

Pendant que les projecteurs étaient braqués sur les combats en Alsace puis en Allemagne, d'autres luttes se déroulaient encore sur le sol français. Les garnisons allemandes des ports de l'Atlantique avaient refusé de se rendre. Après la prise de Brest à l'issue d'une bataille d'un mois et demi et de lourdes pertes pour les Américains, les forces britanniques et canadiennes avaient progressé vers le nord et libéré les ports du havre, de Dieppe et de Boulogne. Ayant suffisamment de ports pour assurer leurs flux logistiques, les Américains ne jugèrent utile pas de réitérer l'opération de Brest sur les ports plus au sud où les garnisons résistaient malgré leur isolement. Les poches de l'Atlantique étaient nées. De Lorient à Saint-Nazaire, leur réduction fut confiée à des unités Américaines aidées des FFI. Celles de Royan et de la Rochelle furent confiées aux Français. Le rôle des blindés dans ces combats est souvent ignoré, pourtant des unités blindées prirent part à ces engagements. Elles étaient issues de la 1<sup>ère</sup> armée (y compris la 2<sup>ème</sup> DB), des unités reconstituées à la libération ou constituées à partir de matériels récupérés sur l'ennemi ou bricolés.

#### **1 : les unités de la 1<sup>ère</sup> armée**

Le général De Gaulle avait émis le souhait de voir les îlots de résistances de la façade atlantique réduits par des actions offensives, cela nécessitait la création d'un commandement pour coordonner les actions des forces françaises dans le sud-ouest.

En mars 1945, le commandement des Forces françaises du Sud-Ouest (FFSO) créé à cet effet fut remplacé par le Détachement de l'armée de l'Atlantique (DAA) sous les ordres du général de Larminat<sup>1320</sup>.

Ce fut aux ordres du DAA qu'intervinrent les unités blindées détachées en renfort.

La 1<sup>ère</sup> DFL et le 1<sup>er</sup> RFM firent un bref passage dans le sud-ouest. Envoyés pour participer à la réduction de la poche de Gave, ils furent rappelés en Alsace pour relever la 2<sup>ème</sup> DB lors du déclenchement de l'offensive Von Rundstedt en décembre 1944.

Ce furent finalement des unités de la 2<sup>ème</sup> DB qui participèrent à la réduction de la poche de Royan souvent en appui des unités d'infanterie.

L'attaque lancée mi-avril ne dura que quelques jours.

« A l'issue de son mois de repos, le R.B.F.M. accompagne une partie de la 2<sup>ème</sup> D.B. qui est mise à la disposition du général de Larminat dans le secteur de Royan. L'attaque est lancée le 14 avril 1945. Les marins sont engagés dès le début de l'action dans le secteur de Saujon et progressent par bonds en direction de Médis. Le 15 avril, ils neutralisent des casemates à Helmont et des fortins construits sur la voie ferrée. Un groupe du régiment se lance sur Royan à travers une brèche pratiquée dans les champs de mines. Un peloton atteint le bord de mer le premier et entre à Bernon pendant qu'un autre groupe s'attaque aux ouvrages de la Tricoterie. »<sup>1321</sup>

Les équipages étaient confrontés à une nouvelle sorte de combat face à des positions renforcées qu'ils devaient parfois réduire au corps à corps, devant de ce fait débarquer.

« 15 avril. - Royan est assiégé par les F.F.I. de l'ouest, depuis longtemps. C'est un blocus plus qu'un siège. Les F.F.I. n'ont pas les moyens de forcer la ceinture fortifiée ni les champs de mines qui entourent la ville.

La 2<sup>e</sup> D.B. apporte ses chars, son artillerie... et son expérience. Bombardées par l'aviation américaine, par une puissante artillerie franco-américaine, et par des bâtiments cuirassés de la marine française, les défenses bien

---

<sup>1320</sup> Voir : Simonnet Stéphane, *Les Poches de l'Atlantique - Les batailles oubliées de la libération*, Tallandier, Paris, 2015, 320 p.

<sup>1321</sup> Fleury Georges, *Fusiliers marins et Commandos Baroudeurs de la Royale*, Copernic, Paris, 1980, 172 p, p 70.

enterrées paraissent encore solides. Elles couronnent de blockhaus et de coupoles blindées les hauteurs de Belmont. Un glacis s'étend devant elles, entourant entièrement Royan. Les Allemands en ont fait un vaste champ de mines.

Pour pénétrer dans Royan, il faut percer ces champs de mines et détruire les défenses par des tirs directs, effectués de très près. Ce sont les T.D. du 3<sup>e</sup> escadron du R.B.F.M. auxquels cette mission échoit. D'Hauteville, Bebin, Pascalidis dirigeront les tirs de leurs chars.

Protégeant les démineurs du génie de la D.B. qui avancent avec eux, les T.D. abordent le glacis.

Aussitôt, de tous les points de l'horizon, les mitrailleuses, l'artillerie et les mortiers allemands concentrent sur eux leur tir. Les balles traceuses tendent au-dessus d'eux de véritables filets. On dirait qu'ils sont au centre d'une toile d'araignée.

Ils répondent dans toutes les directions avec une extraordinaire précision. C'est un spectacle enthousiasmant de voir l'habileté, le sang-froid et le courage dont ils font preuve.

Le général ne cache pas son admiration.

Il suit l'action au milieu même des combattants, se transportant en jeep, d'un point à un autre, conduit par son chef du deuxième bureau, le lieutenant-colonel Répiton, comme s'il s'agissait d'une simple promenade !

Une heure auparavant, un obus a éclaté à quelques mètres de lui, tuant ou blessant tous les officiers qui l'entouraient. Seul, le général n'a pas été atteint. Sa « baraka » continue !

Après plusieurs heures d'efforts, les champs de mines sont traversés, au prix de lourdes pertes. C'est alors que se place un épisode qui est un magnifique trait de courage, dans l'histoire du régiment.

D'un blockhaus, un coup de Panzerfaust vient d'atteindre le *Flibustier*.

*Mameluk* et *Lansquenet* se précipitent à son secours.

A cent mètres, ils engagent le combat avec les blockhaus... mais ne parviennent pas à les faire taire.

Bientôt les deux T.D. ont épuisé leurs munitions.

Alors, sous le feu des mitrailleuses qui viennent de tuer Calvez, chef de char du *Flibustier*, les équipages descendent de leurs chars... et partent à l'assaut, comme autrefois à l'abordage, grenades et mitraillettes à la main.

Veze et Le Gentil mènent l'assaut. Ils rampent à travers les barbelés, parviennent à trente mètres des blockhaus, lancent des grenades explosives et incendiaires. Deux fois ils sont repoussés, et obligés de se replier. À la troisième tentative, ils réussissent à prendre pied à l'intérieur des blockhaus. Les blockhaus sont incendiés, tous les Allemands tués. Mais il reste à peine un homme valide par équipage pour ramener les chars !...

La chute de ces blockhaus marque la fin de la résistance allemande. Toutes les défenses sont neutralisées et les champs de mines traversés.

On peut entrer dans Royan.

Devant des milliers de gens qui des hauteurs dominant Royan les regardaient évoluer comme sur un champ de manœuvre, les T.D. du 3<sup>e</sup> escadron ont fourni un travail spectaculaire autant qu'efficace.

C'était le carrousel d'honneur qu'offrait le R.B.F.M. pour clôturer la campagne de France. »<sup>1322</sup>

Deux autres unités blindées de la DB combattirent aux côtés du RBFM, le 12<sup>ème</sup> RCA et le 12<sup>ème</sup> RC. Elles assurèrent également le soutien de l'infanterie dans une mission difficile et meurtrière.

« Le 16 février, le Régiment est envoyé dans la région de Metz, d'où partie par la route, partie par voie ferrée, il se transporte dans les environs de Châteauroux. Le 15 mars, à l'occasion de la fête du Régiment, le général Leclerc vient remettre sa première palme à l'Étendard du 12<sup>e</sup> R.C.A. Figés au garde-à-vous, Officiers, Sous-Officiers et Chasseurs entendent avec fierté la lecture de leur Citation à l'ordre de l'armée :

"Régiment de chars qui, sous les ordres du Chef d'Escadrons Minjonnet, n'a cessé de battre l'ennemi partout où il a été engagé. Après avoir, dans de nombreux combats, brisé sa résistance en Normandie et dans Paris, a conquis les 13 et 14 septembre la position de Damas, résistant à deux violentes contre-attaques ennemies et détruisant 21 chars Panther au cours de trente heures d'une lutte ininterrompue. A ainsi réalisé un des plus beaux faits d'armes depuis le débarquement allié du 6 juin. Depuis le 9 août, a détruit un total de 60 véhicules ou matériels de combat dont 40 chars, 4 obusiers de 150 et 14 canons antichars, mettant hors de combat ou capturant un nombre très élevé d'ennemis."

Le 8 avril, le Régiment est mis à la disposition du Détachement d'Armée de l'Atlantique. Il va apporter aux Forces Françaises de l'Ouest, luttant pour Royan, l'appui de ses chars et de leurs canons.

Il embarque par voie ferrée, débarque le 10 dans la région de La Villedieu, reprend la route et se met en place le 13, veille de l'attaque sur Royan.

---

<sup>1322</sup> Maggiar (amiral), *Op. Cit.* p 340-341.



Le 14, les Escadrons appuient de leurs feux la progression de l'infanterie. Le 15, devant Fontbedeau et Saint-Georges-de-Didonne, des champs de mines très denses ralentissent l'avance et occasionnent des pertes. Ces deux villages ne sont pris que le lendemain, après un dur combat, au cours duquel le Chef d'Escadrons Gribius est grièvement blessé et doit être remplacé à la tête du Sous-Groupement par le capitaine d'Alançon.

Le 22 avril, des éléments du 12<sup>e</sup> R.C.A. participent à la prise d'armes qui marque la fin des opérations sur le Front de l'Atlantique. Le 24, le Régiment quitte la région de Royan. Ses chars sont embarqués sur voie ferrée, ses véhicules à roues font mouvement par la route. Le 1<sup>er</sup> mai, il est regroupé à l'ouest d'Augsbourg, ayant franchi le Rhin et pénétré en Allemagne. Il y arrive trop tard pour prendre part aux derniers combats de la guerre, et y apprend l'Armistice. »<sup>1323</sup>

Il en fut de même pour le 12<sup>ème</sup> RC qui mit ses escadrons à la disposition de l'infanterie dans des mission d'appui pour conquérir des lignes de défense faites de blockhaus qu'il fallait détruire un par un.

« 5 Avril 1945.

Une note du Colonel prévoit un déplacement pour le Régiment, vers Saintes et Cognac.

ROYAN

06 avril 1945.

Le Capitaine NOËL quitte le Régiment et passe le commandement de son escadron au Lieutenant KREBS.

Le Régiment commence à faire mouvement en direction de Cognac et Saintes. Il est mis à la disposition du Général de LARMINAT, Commandant les FORCES de l'Atlantique.

Les éléments chenillés et non chenillés vont embarquer à Villedieu-les-Poêles.

Le Capitaine CAVAILLÉ qui vient d'être affecté au Régiment est chef de chantier.

07 Avril 1945.

Le Régiment, pour ce qui concerne les véhicules à roues, met la dernière main à ses préparatifs de départ.

08 Avril 1945.

À partir de 07 heures : départ par rame : 4 rames

- LENOIR et BRIOT

- BESNIER ET KREBS

- GAUDET et la moitié de l'E.H.R.

- l'Atelier et la 2<sup>e</sup> moitié de l'E.H.R.

Itinéraire : La Haye - Descartes - Dangé - Helle-Aulnay - G.C.21 - Charbonnières - Matha - Prignac - Migron.

La dislocation s'effectue vers 18h30 à Migron. Le P.C. du Régiment et l'Escadron d'E.M. vont s'installer à Burie. Le 3<sup>e</sup> Escadron s'installe à St-Césaire, le 2<sup>e</sup> est à La Chapelle-des-Pots, le 3<sup>e</sup> est à Sainte-Césaire, le 4<sup>e</sup> est à St-Bris-des-Bois, l'E.H.R. à ....., l'Atelier est à Burie avec le P.C. [...]

09 Avril 1945.

Installation du P.C. et des escadrons d'une façon confortable. On croirait à nous voir, que nous allons effectuer un nouveau séjour de longue durée.

10 Avril 1945.

Reconnaitances vers Saintes et Cognac. Le Colonel entre en rapport avec le Commandant de la D.A.T. à Cognac. On prend liaison avec les Commandants d'unités ou de services.

11 Avril 1945.

Nous recevons l'ordre d'opérations suivant :

ORDRE D'OPERATIONS :

Conquête des avant-postes du réduit de Royan.

I<sup>o</sup> - Renseignements sur l'ennemi.

II<sup>o</sup> - But de l'opération :

S'emparer par surprise de la ligne générale : La Tremblade - Brie - La Tourne-Piche - Pouyaud - Médis - Toussauge (ce dernier point exclus), en portant l'effort sur le bastion de Médis.

L'opération sera couverte, au Nord par la Brigade Oléron qui occupera Le Breuil, et au Sud, par l'action du Groupement Sud qui s'emparera ultérieurement de Toussauge.

III<sup>o</sup> - Idée de manœuvre :

S'emparer du bastion de Médis par des actions de rabattement conjuguées, venant du Sud.

---

<sup>1323</sup> JMO 12<sup>ème</sup> RCA, site chars français.net.

IV° - Zone d'action :

- Limite Sud : carrefour de La Planche - La Piauderie - carrefour 500 m. S.O. de la Cabane Rouge - La Grande Gorge - Baunant (tous ces points au Groupement Nord).
- Limite Nord : La Crèche - Le Pas - La Fuie - Saujon (tous ces points au Groupement Nord).

V° - Moyens :

a) Infanterie et Chars :

- 3<sup>e</sup> Bataillon du 4<sup>e</sup> Zouaves, appuyé par un escadron de chars du 12<sup>e</sup> Cuirassiers (Escadron GAUDET)
- 4<sup>e</sup> B.P.T.N.A. appuyé par un escadron de chars du 12<sup>e</sup> Cuirassiers (Escadron KREBS).
- 1<sup>er</sup> Bataillon du 50<sup>e</sup> R.I.

b) Artillerie :

- 2 groupes de 105 de la 2<sup>e</sup> D.B.(1/3<sup>e</sup> RAC et 1/40<sup>e</sup> RANA)
- 1 groupe de 75 (9/20<sup>e</sup> RA)
- C.C.I. du 4<sup>e</sup> Zouave
- 1 groupe de 155 C.

c) Génie :

- 2 sections de la compagnie 13/1 (2<sup>e</sup> DB)
- 1 compagnie du 1/151<sup>e</sup>

d) Éléments réservés :

- 2<sup>e</sup> Bataillon du 4<sup>e</sup> Zouaves
- 1 escadron de TD (Fusiliers Marins)

VI° - Missions des Unités ;

1 – Infanterie et chars :

a) – 3<sup>e</sup> Bataillon du 4<sup>e</sup> appuyé par l'Escadron GAUDET. Progressent sur l'axe : gare de Saujon - La Verdonnerie - Le Pourceau, s'emparer de Médis en le débordant par le Sud.  
Il se couvrira face à Toussauge, en s'établissant solidement dans la région de La Piauderie.  
Le 131<sup>e</sup> R.I. disposant du 1<sup>er</sup> R.S.M. est en mesure d'agir par ses feux, dans la région de Toussauge - Demande à adresser au Colonel commandant le Groupement.

b) – 6<sup>e</sup> P.T.N.A., appuyé par l'Escadron KREBS - progressant sur l'axe Riberoy (Saujon) - Les Bonshommes - La Rigaudière - Pouyaud, appuiera la prise de Médis en amorçant le débordement de cette localité par le Nord. Il s'emparera du groupe de fermes de La Rigaudière - Robert-les-Renesmes, en prenant ces résistances à revers.  
Il se couvrira face au Nord vers Les Renesmes pour appuyer l'action du 1/50<sup>e</sup> R.I. sur Brie.

c) – 1/50<sup>e</sup> R.I. couvrira au Nord les actions précédentes en s'emparant de Brie qui sera débordé par le Nord.  
Base de départ :

- Infanterie : Ligne générale Vertin - lisières Est des bois Nord et Sud des Elies.
- Chars ; Les chars avec leurs compagnies d'accompagnement, quitteront leur bivouac pour rejoindre la base de départ au début de la préparation d'artillerie.

Objectif à tenir en fin d'opération :

- Ligne de Crête Brie - Les Renesmes - Pouyaud - Puyraveau, et route Médis - Toussauge.
- Cette ligne devra être tenue sans esprit de recul, avec le souci d'un large échelonnement en profondeur, pour pallier les réactions de l'artillerie ennemie.
- Toutes les unités devront s'enterrer dans le minimum de temps.
- Toute circulation aux vues de l'ennemi sera strictement interdite.
- Le déminage, notamment des routes et de leurs abords, sera entrepris sans délai.
- Dès la position conquise, les chars se rallieront en un 1<sup>er</sup> bond, dans la région de Chaillonnais. [...]

4 - Éléments Réservés :

- 2<sup>e</sup> bataillon du 4<sup>e</sup> Zouaves, renforcé d'un peloton de T.D. stationnera à partir de H+1 dans la région de Vertin, prêt à intervenir sur l'axe La Tremblade - Petit Aubat.
- 2 pelotons de T.D. alertés dans leurs bivouacs, prêts à faire mouvement dès l'heure H. [...]

13 Avril 1945.

Mouvement du Régiment qui va se porter dans la région de Royan. Le P.C. s'installe à Balenzac. Les escadrons de chars prennent leurs quartiers aux environs.

Nouvel ordre d'opérations :

ORDRE D'OPERATIONS N° 3  
(2e phase de l'Opération "INDÉPENDANCE")

1 - La conquête du réduit de Royan sera suivie, dans les délais les plus rapides, du nettoyage de la presqu'île d'Arvert, en vue d'empêcher l'ennemi de se rétablir dans le réduit de La Coubre, ou de se replier sur Oléron par la côte d'Arvert.

Mission de la Division : Pointer par tous les itinéraires vers la Pointe de La Coubre, pour y forcer toute résistance ou en prendre le contact. Nettoyer l'ensemble de la zone.

Zone d'action de la Division : Zone située dans l'angle :

Voie ferrée Saujon - La Tremblade - Pte de La Coubre - Église de La Tremblade - Montravail - La Bouverie (tous ces points inclus).

Simultanément, la Brigade OLÉRON, franchissant La Seudre vers La Tremblade et si nécessaire en amont, se portera rapidement sur les plages d'embarquement du Banc de Ronce de la Pte d'Arvert et de la côte d'Arvert, et filera à travers la Forêt de La Coubre au Nord et à l'Ouest de la limite ci-dessus, pour atteindre au plus tôt le réduit de La Coubre.

I - Idée de manœuvre :

Agissant le plus rapidement possible sur les axes :

- Vaux-sur-Mer - Pte de La Coubre (en masquant et neutralisant éventuellement l'Auture).

- Fontbedeau - Etaules - La Tremblade.

S'emparer des batteries côtières de la Pte de La Coubre et du Pavillon.

Donner la main à la Brigade OLÉRON, et, éventuellement, l'aider à atteindre la Pointe d'Arvert.

II – Dispositif initial :

Il sera constitué pour l'opération, deux groupements aux ordres :

- Groupement Ouest : du Lt-Colonel ROUVILLOIS

- Groupement Est : du Lt-Colonel VERDIER

Composition des groupements :

Groupement Ouest : Moyens radio du 12<sup>e</sup> Régiment de Cuirassiers

Blindés : - 3 escadrons de chars (12<sup>e</sup> Cuirassiers moins un escadron de chars moyens)

- 1 escadron de TD (3<sup>e</sup> Escadron du R.B.F.M.)

- 2 pelotons de H.T. du 1<sup>er</sup> R.S.M.

Infanterie : - 3 bataillons prélevés sur le Groupement GRANGER, à désigner par le Colonel GRANGER.

Génie : - 13<sup>e</sup>/1 moins deux sections.

Artillerie : - 1 groupe de 105 de l'A.D./2<sup>e</sup> D.B. (1<sup>er</sup>).

- 1 compagnie médicale : compagnie du 13<sup>e</sup>/2

Groupement Est : (2) Moyens radio du G.T.L.

Blindés : - 12<sup>e</sup> Régiment de Cuirassiers moins 1 escadron laissé à la disposition du Colonel ADELIN.

- 4<sup>e</sup> Escadron du R.B.F.M. moins 1 peloton laissé à la disposition du Colonel ADELIN.

- 2 Pelotons de H.T. du 1<sup>er</sup> R.S.M.

Infanterie : - 3 bataillons dont 1/56<sup>e</sup> R.I. et en principe, les 2 et 3/151<sup>e</sup> R.I.

Génie : - 1 section de la 13/1<sup>e</sup> (section de reconnaissance) (3)

Artillerie : - 1 groupe de 105 de l'A.D./2<sup>e</sup> D.B. (40<sup>e</sup> R.A.N.A.).

Limite entre les 2 groupements :

St-Sulpice-de-Royan - Le Graillet - au groupement Est

St-Augustin - au groupement Ouest

Les Mathes - Groupe de Dire au groupement Est.

Réserve de Division :

- 1<sup>er</sup> R.S.M. (moins l'escadron de H.T.)

- 1 escadron de chars moyens du 12<sup>e</sup> Cuirassiers

- 1 bataillon d'infanterie à prélever sur le Groupement du Colonel ADELIN (moyens de transport à prévoir).

Artillerie d'A.E. :

- 1 groupe de 155 C. de l'A.D.10

- Artillerie de Corps et le reste de l'Artillerie GIRONDE, aux ordres de l'Artillerie de Corps, seront déployés au Nord de la Seudre, en mesure d'intervenir :

- au profit de la Brigade OLÉRON – 1<sup>ère</sup> urgence

- de la Division GIRONDE (groupements Est et Ouest). 2<sup>ème</sup> urgence.

Mission de Groupements :

- Groupement Ouest - S'emparer le plus rapidement possible des batteries de la Pte de La Coubre et du Pavillon.

- Nettoyer la zone boisée s'étendant à l'Ouest de la ligne générale : Champagnole - St-Augustin - Les Mathes.

Objectif à atteindre : Pte de La Coubre - La Bouverie - Les Étaiens.

- Groupement Est : - Donner le plus rapidement possible la main à la Brigade OLÉRON.

- éventuellement, l'aider à franchir la Seudre et à atteindre la Pte d'Arvert.

Objectif à atteindre : Dirée - lisières Sud de La Tremblade éventuellement : Pte d' Arvert.

DATE DE DÉCLENCHEMENT DE L'OPÉRATION :

\* En principe à D+2 au lever du jour.

\* Peut être avancée à D+1 au cas où O 1 serait enlevé rapidement.

\* De toutes manières, dès l'enlèvement de O 1, des reconnaissances appuyées par l'artillerie seront poussées (à l'initiative des Commandants des Groupements Est et Ouest), sur les axes fixés, en vue de prendre le contact des résistances ennemies et d'effectuer s'il y a lieu, des passages à travers les réseaux et champs de mines.

\* A partir du débouché de l'attaque, liberté complète d'horaire à chaque groupement.

Groupe d'A.E. : Devra être en mesure de renforcer de ses feux les tirs d'appui directs :

- du Groupement Est : 1<sup>ère</sup> urgence

- du Groupement Ouest : 2<sup>ème</sup> urgence.

Réserves de Division : Se tiendront prêtes à intervenir en cas de résistances sérieuses au profit de l'un ou l'autre des deux groupements.

- Axe de déplacement : route Royan - St-Augustin - Les Mathes

Liaisons : Axe de déplacement des Groupements.

Groupement Ouest : Vaux-sur-Mer - St-Palais - Pte de la Coubre.

Groupement Est : Saujon - Breullet - Étaules - La Tremblade.

P.C. initiaux : - Groupement Est : Petit Aubat (1 km N.O. de Brie)

- Groupement Ouest : Vaux-sur-Mer.

Le maintien de l'occupation du réduit de Royan et le regroupement éventuel des éléments disponibles de la Division, seront l'objet d'ordres ultérieurs.

14 Avril 1945.

Nuit calme. Le matin, attaque d'aviation de grand style, des vagues de centaines de bombardiers déversent des tonnes de bombes sur Royan et la presqu'île d'Arvert. La mission du détachement d'attaque est la suivante :

1° attaque des avant-postes

2° rupture de la ligne principale de résistance

3° exploitation et capture de Royan.

À 6 H 40, les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> Escadrons sont engagés.

- Le 3<sup>e</sup> Escadron occupe Les Bonshommes, Les Rehesmes, Moquesouris, Kemeuil, poursuit la progression, occupe Pouyaud et pousse jusqu'à Puyraveau.

- Le 4<sup>e</sup> Escadron se bat pour Médis.

À 12 H 30, Brie est pris par le Peloton De BRIEY (3<sup>e</sup> Esc.).

- Le 3<sup>e</sup> Escadron bivouaque au Sud-Ouest de Les Bonshommes, les fantassins l'ont relevé et occupent le terrain.

Le P.C. du Colonel s'installe pour la nuit, dans les champs, aux environs de Brie.

15 Avril 1945.

Jusqu'à midi, intense bombardement aérien.

Le sous-groupement en 1<sup>er</sup> échelon (2<sup>e</sup> Escadron de chars, 1 peloton de TD, Artillerie, Infanterie et Génie) se déploie dans la plaine au Nord de Pousseau.

Une bataille s'engage sans qu'une décision soit obtenue.

Le P.C. du Colonel a été successivement aux Élies où il a manqué flamber, un avion ayant, par méprise, laissé tomber sur nous des bombes incendiaires, puis à La Renaudière.

Le Commandant De PERSON est tué ; le Lieutenant LENOIR est blessé à l'observatoire de La Renaudière. Le Général LECLERC, qui était présent, et le Colonel ROUVILLOIS sont indemnes.

Le 3<sup>e</sup> Escadron est appelé à la rescousse, les TD ayant épuisé leurs munitions.

Il est 17 H 00. Les zouaves restent cloués au sol, malgré les efforts du Capitaine BIZOT pour les entraîner à l'assaut.

Des chars du 3<sup>e</sup> Escadron sautent sur des mines.

Bilan : - 1 char détruit (ARGENTON)

- 30 fantassins hors de combat

- 200 prisonniers capturés

À 20 H 19, le Sous-Lieutenant De BRIEY reçoit l'ordre de prendre Maine-Arnaud et de s'installer en défensive face au Sud.

Durant tout l'après-midi, les chars 105 de l'Escadron d'État-Major ont fait merveille sur les blockhaus allemands.

À 20 H 30, le P.C. s'installe au Pousseau.

- Royan a été atteint à 18 H 00 par le Capitaine GAUDET.

- Le Sous-Lieutenant De BREY fonce sur Maine-Arnaud. Le CLERY, char de tête du Maréchal-des-Logis GARCIA, détruit plusieurs canons antichars.

- Le P.C. quitte Le Pousseau, et marche dans l'axe du 3<sup>e</sup> Escadron. Il atteint Maine-Arnaud par une nuit noire, et s'y installe. Le 3<sup>e</sup> Escadron (Peloton De BRIEY) poursuit au-delà de Maine-Arnaud.

À 22 H 00, le char SAINT-CHAMOND II (3<sup>e</sup> Esc) du Brigadier-Chef De La BOULAYE atteint Royan et est arrêté au centre de la ville par les destructions. Il prend contact avec une patrouille de zouaves. La progression est stoppée. Liaison radio est prise avec l'Escadron GAUDET, entré dans la ville par le Sud-Est.

16 Avril 1945.

L'aviation bombarde à nouveau la Grande Côte au Nord-Ouest de Royan et la forêt domaniale de La Palmyre. Le P.C. stationne à Maine-Arnaud, cependant le Colonel et certains membres de son état-major sont partis dans le sillage du 2<sup>e</sup> Escadron, qui a pour mission de s'emparer des Mathes. Vers midi le reste du P.C. et l'Escadron d'État-Major se déplacent vers Beaulieu.

La V.T.T. LA ROCHELLE du Corps Franc de l'Adjudant-Chef GAILLIOT saute sur une mine.

- Le 2<sup>e</sup> Escadron s'empare de Vaux-sur-Mer puis de Beaulieu.

- Le 3<sup>e</sup> Escadron se porte sur La Palud et l'atteint à 15 H 30.

- Le 2<sup>e</sup> Escadron poursuit bon train sa progression - Laffont et Charosson sont pris.

- Le Colonel est dans l'axe du 2<sup>e</sup> Escadron qui marche en direction de Saint-Augustin.

Installation du P.C. à Saint-Augustin, tandis que l'Escadron BRIOT pousse jusqu'aux Mathes, qu'il occupe après avoir enlevé et nettoyé La Passe.

- Le 3<sup>e</sup> Escadron, pendant ce temps, est aux prises avec de sérieuses difficultés.

Le Sous-Lieutenant POOLE qui avait progressé à partir de La Palud, est stoppé par le tir très nourri des batteries côtières installées entre le Fort Mon Fre et le Feu de La Falaise. POOLE se déploie sur l'aérodrome au Sud-Ouest de La Palud, mais les mines arrêtent sa progression.

Les TD appuient l'Escadron KREBS en tirant sur de gros ouvrages.

Malheureusement, certains d'entre eux sautent sur des mines. Pour évacuer les blessés des TD, le Lieutenant KREBS est obligé de demander l'appui de l'Infanterie.

À 20 H 30. KREBS reçoit le Capitaine BELVALETTE qui lui remet un message à communiquer à l'Officier Allemand, commandant la résistance, en vue de sa reddition.

Le Sous-Lieutenant KERHUEL est envoyé en plénipotentiaire. L'Officier de Marine Allemand, commandant le bastion, refuse catégoriquement de se rendre. Un armistice est conclu jusqu'à 01 H 30.

Le Sous-Lieutenant KERHUEL rend compte au Lieutenant KREBS et signale que les dégâts causés aux allemands sont sérieux : blockhaus brûlés, pièces hors de combat, tués et blessés.

À 21 H 00, l'escadron se replie et va s'installer à Saint-Augustin.

17 Avril 1945.

Le 3<sup>e</sup> Escadron quitte la zone des combats et s'installe à Saint-Césaire. C'est aujourd'hui qu'est prévue l'offensive contre les Forts de La Coubre.

ORDRE GÉNÉRAL D'OPÉRATIONS pour la journée du 17 Avril 1945

I - Renseignements sur l'ennemi :

Le 16, en fin de journée, la Division occupe l'ensemble de la partie Nord-Est de la presqu'île d'Arvert. Elle est en voie d'occuper la rive Nord face à Oléron.

Il semble que l'ennemi ait pu regrouper une partie de ses éléments et constituer des îlots de résistances sérieux :

- sur la rive Sud de la Pte de La Goubre dans ouvrages S 13 - S 11 - S 9, où il peut y avoir 800 à 1000 hommes.

- à l'Auture et à la Grande Côte.

- dans la région de Pontailac, où serait l'Amiral MICHAELLES.

II - Ces îlots de résistance seront réduits progressivement les uns après les autres, en commençant par le Nord. [...]

III - Le Colonel ROUVILLOIS prendra, dès le reçu du présent ordre, le commandement de son groupement et du Groupement du Lieutenant-Colonel VERDIER.

Il laissera sur l'axe Breuillet - Arvert - La Tremblade, les éléments nécessaires à l'occupation et au nettoyage de la zone anciennement attribuée au groupement du Lieutenant-Colonel VERDIER.

Avec le reste des éléments placés sous ses ordres, il aura pour mission :

- dans la matinée : 1) de prendre Contact dans la partie Nord de la Forêt de La Coubre, avec des éléments de la Brigade OLÉRON, chargés d'occuper la rive Nord de la presqu'île.

2) de nettoyer les résistances isolées de la Forêt de La Coubre, au Nord du réduit de la Pointe de La Coubre (notamment ouvrages de la Maison Forestière de Pavillon.)

- à 14H00 : attaquer le réduit de La Coubre.

La préparation de cette attaque comportera :

1) des tirs de destruction des casemates à effectuer par le groupe de 203.

2) des tirs de harcèlement d'artillerie (calibre égal ou inférieur au 155).

3) des tirs de bombes "MENSUEL".

Tirs à exécuter dès 09H00 ou sinon, au fur et à mesure de la mise en place des pièces.

4) une intervention massive de la Tactical Air Force qui prendra fin à midi.

5) une intervention de bombardiers en piqué qui prendra fin à 15H00.

6) un tir de neutralisation aussi dense que possible, de 20 minutes, comportant 5 mn de tir à cadence rapide. 10 mn à cadence lente. 5 mn à cadence rapide et qui aura lieu de 13H40 à 14H00.

IV - Le but de l'attaque est d'obtenir la reddition de la garnison. En cas de réaction trop vive de l'ennemi, l'infanterie s'établira à distance de sécurité des tirs d'artillerie, soit à 600 mètres du réseau de champs de mines extérieur du réduit, de façon à bloquer complètement la garnison et à la harceler de ses tirs.

V - Un P.C. avancé de la Division fonctionnera à partir de 10 H 00 au Maine-Arnaud.

Une ligne téléphonique est tendue entre Saint-Augustin et La Résinerie, puis elle est poussée jusqu'à La Mélanie, aux environs de quoi le Colonel a l'intention de transporter son P.C. avancé. Il donne les ordres suivants :

ORDRE - Journée du 17 Avril

I- intention : Après la concentration artillerie et bombardement en piqué (en serrant au plus près de la préparation d'artillerie et bombardement en piqué), et avec appui de base de feux de chars, par un groupement de 3 détachements Nord-Sud et un groupement Est-Ouest : attaquer le réduit de La Coubre.

Heure de débouché : 15 Heures 00.

II - Répartition des moyens et missions :

a) Groupement Nord : aux ordres du Commandant MARION (attaque Nord-Sud par 3 détachements)

- Détachement Ouest : ligne forestière : Cdt GOVYS

- 1 Bataillon de Destroyers T.E.

- 1 compagnie du Bataillon GOVYS

- 1 escouade du Génie/2° D.B.

- Détachement Central : Départ 500 m. Est ligne forestière

- 1 peloton de T.D.

- 1 compagnie du Bataillon GOVYS

- 1 escouade du Génie/2° D.B. aux ordres du Lieutenant de Vaisseau MOREAU.

- Détachement Est : sur route 1.500 m. Est ligne forestière

- 1 peloton de chars 105

- la compagnie de Zouaves

- 1 escouade du Génie/2° D.B. aux ordres du Capitaine commandant la compagnie.

- Réserves à la Maison Forestière au Pavillon :

- Escadron DETURBET

- 2 escouades de déminage-sapeurs.

- P.C. : MARION ; axe central

- Artillerie : liaison : Capitaine GEVET.

- Base de feu : PARCEVAUX - Manchon 28.1 et manchons définis par Courbe 20.

- Base de départ : Tranchée de feu Sud de 27.2

- Neutralisation par explosifs et fumigènes de S. 9 à S. 11

- Mise en place - marche parallèle au détachement DETURBET

- sur les tranchées de feu parallèles à l'axe Est.

b) Groupement Est : aux ordres du Commandant CHATEAU-RENAUD. Capitaine JUIF adjoint.

Axe : voie ferrée

- Artilleur de liaison : Capitaine JUIF

- Moyens : Bataillon moins 1 compagnie, plus 2 escouades

- Démontage : Génie
- Base de départ : carrefour 400 m. Sud-Ouest 15.6
- Appui d'artillerie :
  - 1° - concentration jusqu'à H
  - 2° - fumigènes nourris sur les 3 axes à 100 m. du champ de mines de H à H+45 (mélange d'explosifs et de fumigènes de H à H+20).
  - 3° - de H+45 à H+1 tir fumigènes sur ouvrages côtes (H+45 à H+50 mélange d'explosifs).

P.C. ROUVILLOIS : à partir de 14 H 00 cote 12.7 à 1500 m. Ouest de La Résinerie.

Il s'agit de taire tomber les Forts de La Coubre sans pertes inutiles, ni supplémentaires. Les chars 105 du Lieutenant BESNIER sont mis à la disposition du Capitaine CAVAILLÉ. À partir de 15 H 00, le P.C. du Colonel est installé à 800 m. S.O. de La Mélanie.

Après-midi silencieux.

En réalité des pourparlers ont lieu avec les Allemands, par l'intermédiaire de l'aspirant NACU-BHEZILLON pour les amener à capituler.

19 H 00, tout le P.C. se déplace pour passer la nuit aux Mathes. Un armistice a été conclu avec les Allemands. Ils donneront une réponse demain à 07 H 00, faute de quoi, le combat reprendra.

Les détachements CAVAILLÉ et MARION restent toute la nuit sur leurs positions.

Allégresse aux Mathes.

18 Avril 1945.

Reddition de la garnison allemande des Forts de La Coubre. Une haie dite d'honneur est formée sur le passage de l'ennemi qui va se rendre. Participant à cette cérémonie des détachements de toutes les unités qui ont contribué à faire capituler l'ennemi.

Le Général De LARMINAT est présent. Les Allemands passent en colonnes, alignés devant nous et notre matériel. Les Officiers allemands saluent à l'Hitlérienne. Il règne un grand silence.

Vers 10 H 30, visite des fortifications, de la côte, pilotés par des Officiers allemands. Il y a des marins anglais dans le groupe des visiteurs. L'aviation a littéralement bouleversé le terrain.

À 13 H 00, retour sur Burie. Le Régiment est de nouveau regroupé dans les cantonnements.

La nouvelle circule, que nous partons pour l'Allemagne. Des G.T. voisins ont déjà amorcé leur mouvement.

Comme toujours, le matériel chenillé part en chemin de fer par Saintes ; le matériel à roues partirait par la route.

19 Avril 1945.

Obsèques solennelles du Commandant De PERSON, en présence de sa femme venue d'Angleterre, en l'Abbaye de St-André de Sablonceaux.

20 Avril 1945.

À Burie, dans l'église, absoute en mémoire du Commandant De PERSON. Grand concours d'autorités civiles et militaires.

21 Avril 1945.

Obsèques en l'église de La Chapelle-des-Pots, du Sous-Lieutenant MATHIEU et du Cuirassier MALHERBE du 2e Escadron, tués au cours des opérations de Royan.

Inhumation au cimetière militaire du F.C.M. 4.

22 Avril 1945.

Aux Mathes, le Général De GAULLE passe en revue les troupes ayant participé aux opérations de Royan.

Remise de décorations. Le Sous-Lieutenant MERCIER du 3e Escadron, grièvement blessé, reçoit la Légion d'Honneur à l'hôpital de Saintes, des mains du Général De LARMINAT. »<sup>1324</sup>

Le 1<sup>er</sup> RMSM était également présent mais en réserve, il intervint peu.

Les unités blindées de la 2<sup>ème</sup> DB combattirent donc au profit de l'infanterie qui était en grande partie composée d'unités créées à la libération et appuyées par des régiments de chars eux-mêmes créés sur le sol français en 1944.

---

<sup>1324</sup> JMO 12<sup>ème</sup> RC, site chars français.net.

## **2 : les unités créées à la libération**

Des régiments de chars recréés à la libération et souvent équipés d'anciens chars français participèrent aux combats des poches de l'atlantique.

Le 8<sup>ème</sup> RC (trois AMD, 1 Panzer), participa à la réduction de la poche de Saint-Nazaire.

Le 18<sup>ème</sup> RD (six M 5) participa brièvement aux combats de Royan avant de devenir le régiment de reconnaissance de la 10<sup>ème</sup> DB et de rejoindre l'Allemagne mi-mai 1945.

Le 19<sup>ème</sup> RD (quinze chars R 35) intervient sur le front de la poche de Lorient de novembre 1944 à la reddition le 08 mai 1945

Le 13<sup>ème</sup> RD (neuf chars « cavaliers » (anglais), quinze Somua, trente et un B1 bis), intervint dans la poche de Royan, pointe de Graves, La Rochelle, les escadrons agirent séparément et celui de Somua fut plus particulièrement employé.

Créé par note N° 423 EMGG/I du 7 octobre 1944, son escadron de Somua fut affecté à la réduction de la poche de Royan.

« REFERENCE : Note 423 EMGG/I du 7 Octobre 1944

Par modification à la note citée en référence :

1°) Le 13<sup>°</sup> Régiment de Dragons ne comptera provisoirement pas d'escadron de Chars légers.

Le matériel destiné à cet escadron sera versé directement à la 10<sup>°</sup> D.I.

2°) L'Etat-major du colonel comportera, en plus des effectifs prévus, 2 chars (moyens) de commandement

3°) -2 chars restants au peloton de Commandement de l'Etat-major du Colonel

- 4 chars de volant de l'E.H.R.

prévus sur le tableau d'effectifs des régiments de chars légers, ne seront pas perçus sur les disponibilités actuelles des chars français.

4°) L'escadron SOMUA du régiment précitée sera, dès sa constitution à la disposition du Général de LARMINAT.

Il conviendra d'activer, à cet effet, la préparation de cet Unité. Des ordres ultérieurs seront donnés, à ce sujet, par l'E.M.G.G. 3<sup>°</sup> Bureau. »<sup>1325</sup>

Sa date de mise sur pied fut fixée au 8 janvier 1945.

« La date de mise sur pied de l'escadron de chars S.O.M.U.A. du 13<sup>°</sup> Dragons a été fixée au 8 janvier 1945.

Il est demandé d'accélérer les livraisons des moyens nécessaires pour permettre la mise en route de cette unité à la date indiquée. »<sup>1326</sup>

Les Somua étant parmi les seuls chars présents sur zone, ils furent employés en fonction des besoins et en appui des unités d'infanterie.

« La ligne atteinte en fin de journée comprend Capsey, la lisière nord de Talais, Port-Saint-Vivien et la pointe aux Oiseaux.

Des renforts venant du front de Royan sont mis à la disposition de la brigade du Médoc : le 131<sup>°</sup> régiment d'infanterie, deux groupes d'artillerie (un de 75 et un de 155 court) du 32<sup>°</sup> régiment d'artillerie coloniale, un escadron de chars Destroyer M 10 du 1<sup>er</sup> Spahis et un escadron de chars Somua S 35 du 13<sup>°</sup> dragons. Le Somua S 35 est un char de fabrication française d'excellente qualité : poids 20 tonnes, vitesse 40 km/h, blindage frontal de 55 mm, armement composé d'un canon de 47 mm et d'une mitrailleuse de 7,5 mm, autonomie atteignant 255 km. Le capitaine Gribius, chef d'un escadron Somua S 35, témoigne de la valeur de ce char :

« L'itinéraire suivi par les chars est un magnifique témoignage de la qualité et de la rusticité du char Somua, à tel point que les utilisateurs de ce matériel eux-mêmes, qui pourtant connaissaient sa valeur pour l'avoir conduit sur les champs de bataille de France, au Sénégal, puis en Tunisie, ne pouvaient que s'étonner du faible déchet du matériel... Le char Somua peut donc encore se classer parmi les meilleurs chars modernes au point de vue mécanique. Il a la vitesse, l'autonomie, la résistance, la rusticité des meilleurs chars américains actuels. Mais son

---

<sup>1325</sup> Ministère de la Guerre, Etat-Major General Guerre, 1<sup>er</sup> Bureau N°1559 – EMGG/I Note de service du 23 Novembre 1944. Objet : *Additif à la note de création du 13<sup>ème</sup> Régiment de Dragons*. SHD carton 7 P 60.

<sup>1326</sup>Ministère de la Guerre ; État-Major Général Guerre, 3<sup>°</sup> Bureau, N°2523 EMGG/3-0, *Fiche pour le 4<sup>e</sup> Bureau* du 14 décembre 1944, SHD carton 7 P 60.



infériorité réside dans son armement insuffisant, dans ses moyens de transmission inexistant, dans son blindage excellent mais également insuffisant, dans l'aménagement intérieur de la chambre de combat qui ne correspond plus aux nécessités de la guerre moderne. » [...]

Cinq chars Somua S 35 du 13<sup>e</sup> dragons viennent soutenir les commandos. Le char de tête engage un duel au canon avec un blockhaus qu'il neutralise facilement, 50 soldats allemands en sortent les mains en l'air. Lors du passage d'une partie effondrée du fossé antichars, un Somua saute sur une mine ; il est immobilisé, mais l'équipage est indemne. Le commando Atlantique parvient finalement aux portes de Soulac, après avoir capturé 17 autres soldats ennemis. »<sup>1327</sup>

Les Somua furent aussi employés pour la reconquête de l'île d'Oléron où ils apportèrent une aide précieuse aux troupes d'assaut.

« En suite logique des opérations Médoc et Vénéral, le général de Larminat envisage de conquérir l'île d'Oléron. Ce sera l'opération Jupiter. Véritable bastion avancé, l'île d'Oléron permet aux Allemands de surveiller l'estuaire de la Gironde et la passe d'entrée du port de La Rochelle. La défense allemande, surtout côtière, comprend 60 ouvrages bétonnés et 40 pièces d'artillerie d'un calibre égal ou supérieur à 75 mm.

D'après les renseignements de la résistance locale, les Allemands alignent 1500 hommes répartis en troupes d'ouvrages, en trois compagnies mobiles. Il y a également une compagnie de fusiliers marins italiens du bataillon San Marco. La brigade Oléron du général Marchand, renforcée par des éléments de la division gironde, aligne près de 9000 hommes. De puissantes forces aériennes et navales participent à l'opération.

Le 30 avril 1945, dès 5 heures du matin, près de 200 canons tirent 12 345 obus sur l'île. Une heure plus tard, le bataillon de fusiliers marins de Rochefort et le 2<sup>e</sup> bataillon du 50<sup>e</sup> RI débarquent sur la plage sud de la pointe de Saint-Trojan. La réaction ennemie est faible. Les armes automatiques allemandes et italiennes sont rapidement maîtrisées. À 10 heures, 4 bataillons français, dont un du 158<sup>e</sup> RI, sont déjà dans l'île. Les chars Somua du 13<sup>e</sup> dragons, débarqués par des navires, arrivent en renfort. Les Français atteignent facilement avant la nuit le village des Alassins, où les Italo-Allemands se sont solidement retranchés, passant même à la contre-attaque. Mais celle-ci est stoppée par des tirs de mortiers.

Le 1<sup>er</sup> mai, le commando Fournier s'empare de Saint-Pierre- d'Oléron à 14 heures et y capture le commandement allemand de l'île. Les chars Somua et l'infanterie procèdent au nettoyage systématique des derniers îlots de résistance. À 18 heures, le colonel Durand obtient la reddition sans condition de presque toutes les troupes ennemies. Un ultime accrochage a lieu devant Boyard ville. La capitulation de toutes les forces allemandes est effective à 22 heures. »<sup>1328</sup>

Aux côtés du 13<sup>ème</sup> RD combattit le 1<sup>er</sup> RSM. Il ne fut pas créé à la libération mais arrivé en métropole sans équipements en octobre 1944, il ne fut engagé qu'en avril 1945 après avoir perçu des TD. Il ne connut pas la même destinée que son « jumeaux » de la 2<sup>ème</sup> DB mais prit cependant part à la fin de la campagne<sup>1329</sup>.

« Le 1<sup>er</sup> RSM devra attendre fin octobre 1944 pour débarquer à Marseille et à Toulon, mais toujours sans ses blindés. Il n'est rattaché à aucune division blindée et se trouve en réserve générale. De novembre à décembre, le régiment circule dans le Midi de la France et le sud-ouest, où sa présence contribue à calmer les passions. C'est un travail obscur et peu valorisant qui incombe au régiment durant l'hiver 1944 : garde de dépôts, convois de trains et de matériels, surveillance de manutentions dans les bases, etc. Le régiment, en garnison à Angoulême, est enfin mis provisoirement à la disposition des forces françaises de l'ouest qui, sous les ordres du général de Larminat, ont pour mission de réduire les poches allemandes de la façade atlantique. À partir de janvier 1945, le 1<sup>er</sup> RSM est relevé de la zone des arrières et durant trois mois, il participe à différents coups de main, patrouilles et reconnaissances sur le front de La Rochelle.

Courant avril 1945, le régiment commence enfin à percevoir son matériel, mais les opérations de la poche de Royan débutent alors qu'il n'est pas encore totalement équipé en chars. Il adopte alors une structure transitoire à deux escadrons portés (1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup>) et deux escadrons TD (2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup>). Le régiment est engagé juste au lendemain de la perception du matériel blindé !

---

<sup>1327</sup> Lormier Dominique, *Les victoires françaises de la seconde guerre mondiale*, Saint-Paul, Editions Lucien Souny, 2009, 311 p, p 277-279.

<sup>1328</sup> *Idem* p 302-303.

<sup>1329</sup> L'escadron Jourdié qui forma l'ossature du 1<sup>er</sup> RMSM était issu du 1<sup>er</sup> RSM.

Les opérations visant à la conquête du réduit de Royan, des organisations de la Pointe de Grave et de l'île d'Oléron, débutent le 14 avril. L'attaque est menée par la division Gironde, sous le commandement du général d'Anselme. Le 1<sup>er</sup> RSM, placé en réserve de division, met initialement ses escadrons TD à la disposition des groupements tactiques chargés de la conquête des avant-postes allemands du secteur sud. Ces escadrons ont pour mission d'appuyer de leurs feux les débouchés et la progression des unités d'infanterie. Pour l'attaque de la ligne de résistance, le 1<sup>er</sup> RSM reçoit l'ordre de mettre un escadron à la disposition de différents groupements tactiques. Le 4<sup>e</sup> escadron TD du capitaine Le Masson est dirigé sur le secteur de la Pointe de Grave ; le 2<sup>e</sup> escadron TD du capitaine de Chaligné est donné en renforcement du groupement Nord du colonel Granger (commandant le 4<sup>e</sup> Zouaves) ; le 3<sup>e</sup> escadron porté du capitaine Deturbet est mis à la disposition du groupement d'exploitation Est du lieutenant-colonel Rouvillois (commandant le 12<sup>e</sup> Cuirassiers) ; enfin, le 1<sup>er</sup> escadron porté du capitaine de Canecaude renforce le groupement Ouest du lieutenant-colonel Verdier (du 12<sup>e</sup> Chasseurs d'Afrique).

La journée du 16 avril 1945 voit l'engagement très sérieux des escadrons du 1<sup>er</sup> RSM. Au 1<sup>er</sup> escadron, le peloton Guillon-Verne participe à la capture d'une batterie de 75 mm ennemie, et fait 80 prisonniers. Le 2<sup>e</sup> escadron participe à la réduction du point d'appui de Jaffe puis aux opérations de nettoyage de Pontailac. Au 3<sup>e</sup> escadron, le peloton du sous-lieutenant de Geer reçoit l'ordre de réduire une batterie d'artillerie ennemie qui résiste toujours dans la région des Brandes, à 1 km au sud d'Etaules. La manœuvre est exécutée à pied. »<sup>1330</sup>

Ces unités blindées, même si elles n'étaient pas équipées de matériels de premier ordre ou furent engagées tardivement, n'en étaient pas moins officielles et institutionnelles. D'autres unités, issues des FFI, furent constituées de façon empiriques et avec les « moyens du bord ».

### **3 : les unités FFI**

En août 1944, après l'arrivée de troupes américaines, des résistants se regroupèrent dans la région de Châteaubriant. Parmi eux, un ancien des chars de combat et membre de l'Organisation de Résistance de l'Armée (ORA), le lieutenant de réserve Besnier prit la tête d'un groupe d'une vingtaine de partisans qui fut le noyau de l'escadron Besnier.

Ils commencèrent d'abord à suivre une instruction militaire de base et même temps qu'ils se mettaient en quête d'armement. Le groupe Besnier récupéra d'abord deux AMD 35 Panhard 178 qui avaient été modifiées puis utilisées par les Allemands sous la dénomination « *Panzerspähwagen* TP 204(f) ». Elles avaient été abandonnées par des troupes allemandes en déroute dans la région de Nantes.

Engagé dans le secteur de la poche de Saint-Nazaire, le lieutenant Besnier reçut ses premières missions de reconnaissance fin août, mais faute de matériels blindés opérationnels, elles furent menées en camion et à pied.

La première AMD arriva le 8 septembre, le lendemain elle fut engagée mais uniquement comme transport de troupes car elle n'était pas encore armée.

Le 14 septembre, l'unité du lieutenant Besnier, fut reconnue officiellement par les autorités et baptisée 1<sup>er</sup> Groupe Mobile de Reconnaissance (1<sup>er</sup> GMR), il reçut une deuxième AMD, non armée faute de munitions.

Deux jours plus tard, le 1<sup>er</sup> GMR effectua un coup de main dont il rapporta sept à huit prisonniers. Dans cette action aussi, l'AMD fut utilisée comme transport de troupe.

Un mois après, le 1<sup>er</sup> GMR connut son premier engagement sérieux. Il fut envoyé enrayer une contre-attaque allemande et les AMD purent intervenir en appui, ayant été pourvues en munitions.

« Le 15 octobre 1944, le lieutenant Besnier est promu au grade de capitaine. À Arthon, il invite ses hommes à un repas amélioré à l'hôtel de la mère Colin. Au milieu du repas, alerte ! C'est ce jour que les Allemands ont choisi

---

<sup>1330</sup> Mone Thierry, *Op. Cit.* p 86-87.

pour effectuer une offensive dans le secteur Sud de la Loire ! Ils dépassent leurs anciennes premières lignes pour en établir de nouvelles le long de la route Saint-Père-en-Retz - Frossay. Ils alignent ainsi leur ligne de défense du sud de la Loire avec celle du nord qui passe devant le bourg de Cordemais. Cette action leur permet aussi de gagner 35 kms de terrains agricoles. Des accrochages sérieux ont lieu à quelques kilomètres devant le bourg de Chauvé, sur la route de Saint-Michel-Chef-Chef, avec une dizaine d'hommes du 1<sup>er</sup> G.M.R. Durant ces actions, le soldat André Lemesle est tué et le maréchal des logis Jarno blessé. L'entrée en action des mortiers et surtout des automitrailleuses maintenant pourvues en munitions va permettre de dégager les hommes et surtout les blessés qui vont être soignés par l'abbé Sérot de Chauvé.

Yves Guédon rapporte : « *Nous partons à Chauvé dans l'automitrailleuse, avec nous l'auto-canon et 50 fantassins du 1<sup>er</sup> GMR. Nous y trouvons 50 hommes du bataillon « Dominique » qui s'incorporent avec nous. 60 Allemands seraient signalés. Après un tir des mortiers, l'attaque se fait en deux colonnes : d'une part l'automitrailleuse et ses fantassins du 1<sup>er</sup> GMR., d'autre part l'auto-canon et les fantassins du bataillon « Dominique » appuyés par les jeeps du groupe SAS Simon. Le canon de 50 mm de l'auto-canon s'enraye au 12<sup>e</sup> coup et les SAS décrochent pour chercher des renforts. Les Allemands bien embusqués dans les fourrés ripostent avec précision. Nous aurions 3 disparus... Besnier part à Arthon en quête de renforts. Nous poursuivons notre progression par « la Michelière » mais la pluie obstrue l'optique de l'automitrailleuse, ce qui gêne mon tir guidé par Boucard. La mitrailleuse s'étant enrayée au bout de 7 chargeurs, nous bombardons un moulin au canon de 25. Deux Français du bataillon « Dominique » sont tués et 2 Allemands se rendent, l'un d'eux est blessé grièvement. Les Allemands sont un peu partout et nombreux. Nous nous replions en bon ordre, avec sur la plage arrière de l'automitrailleuse les 2 morts français et le blessé allemand. Nous rejoignons Chauvé où nous retrouvons Besnier et ses renforts, heureux de nous revoir. Il s'inquiète des 3 disparus du 1<sup>er</sup> GMR mais finalement 2 d'entre eux arrivent après avoir déposé le 3<sup>e</sup> grièvement blessé à l'ambulance ; il s'agit de Lemesle qui décédera peu après. Nous retournons à Arthon où nous restons en 1<sup>ère</sup> ligne, le bataillon « Dominique » ayant évacué Chauvé. Tout est prêt pour un départ immédiat mais la situation se calme, les Allemands ayant apparemment abandonné le champ de bataille avec une certaine précipitation. » Le Maréchal-des-logis Jarno, blessé au bras lors de l'accrochage, précise :*

« Aussitôt arrivés à Chauvé, je prends la tête de mon groupe pour reconnaître la route de Saint-Michel-Chef-Chef. Lors de l'accrochage, ayant pris le FM de mon ami André Lemesle mortellement blessé, je tire sur le groupe allemand en embuscade près de la ferme mais il est impossible de savoir si mon tir fait mouche, la pluie étant très forte ( . . . ) Blessé, je suis récupéré par la Jeep du capitaine béret rouge Paul, puis ramené à Chauvé où l'abbé Sérot me prodigue les premiers soins. Je suis ensuite transporté dans la voiture d'un lieutenant médecin à l'antenne de campagne de Sainte-Pazanne puis à « l'hôpital militaire » de Machecoul. »<sup>1331</sup>

Parallèlement à la poursuite des combats, le 1<sup>er</sup> GMR continua son équipement en matériel de façon empirique. Il fut renforcé d'un canon d'assaut *Marder* I (canon de 75 monté sur un châssis de char français Lorraine). Il récupère aussi quatre canons de 75.

À la fin de l'année 1944, le 1<sup>er</sup> GMR participa aux combats aux côtés du 8<sup>ème</sup> RC (Trois AMD, Un *Panzer*).

Le 11 décembre, une AMD du 1<sup>er</sup> GMR participa à une embuscade montée par le 8<sup>ème</sup> RC. Elle servit en appui avec les autres AMD du 8<sup>ème</sup> RC. Le 21, lors d'une offensive allemande, une AMD fut envoyée en reconnaissance avec deux sections à pied pour reconnaître les positions allemandes. L'AMD canon fut aussi envoyée dans le même secteur avec un peloton motocyclistes. Elle servit en appui.

« Vers 8 h capitaine Besnier se rend en direction de la Sicaudais pour une reconnaissance. Pris sous le feu des mitrailleuses ennemies, il doit faire demi-tour. Constatant que la compagnie qui tient le Poirier est en pleine déroute, de retour à Arthon il y envoie l'automitrailleuse du sergent-chef Hardy, ainsi qu'un camion de troupe, avec ordre de reconnaître les effectifs allemands et leurs positions. Les sections à pied, 40 hommes, sont divisées en deux groupes, sous le commandement de l'aspirant Lionel et de l'adjudant Le Menn. À bord de l'automitrailleuse, Yves Bichon raconte : « *Vers 8 h 30, le froid cingle de plus en plus les visages et les membres, nous recevons l'ordre de faire une reconnaissance au Poirier. À la hauteur du Pas Moreau, nous croisons un militaire revenant vers Arthon. Nous nous arrêtons et lui demandons ce qui se passe ; affolé il nous répond qu'ils arrivent et qu'ils sont près de 4 000 à avancer sur Arthon, tous les postes étant pris. Hardy donne l'ordre de continuer, nous croisons quelques instants plus tard le « commandant Joël » blessé à la cuisse qui nous demande d'aller nous rendre compte si la gare*

<sup>1331</sup> Braeuer Luc, *Les chars de la résistance*, Le Pouliguen, Liv Éditions, 2014, 56 p, p 17-18.

de la Feuillardais était toujours occupée par nos troupes. Peu avant le croisement de la Feuillardais, nous sommes arrêtés par le lieutenant Pollono qui garde héroïquement ce passage avec son groupe. Il nous met au courant : « l'ennemi fait une offensive, tous les avant-postes entre la Sicaudais et la Vesquerie ont été enfoncés, nous nous trouvons en pointe au milieu... » Nous allons jusqu'à la gare de la Feuillardais toujours occupée par nos troupes, à ce moment deux fusées blanches partent des bois, ce qui signifie l'ordre de repli des Allemands. Nous prenons le lieutenant Pollono avec nous et effectuons une reconnaissance jusqu'au passage à niveau de la Roulais, juste devant la Sicaudais, où nous mettons Knock-out un mitrailleur allemand et ses servants. Nous revenons au Poirier où nous croisons les side-cars de l'escadron Mazarguil qui vont sécuriser le secteur de la Feuillardais ainsi que la chenillette qui sert au groupe Pollono. Le lieutenant Pollono descend de notre automitrailleuse et nous annonce qu'il va se servir de la chenillette pour reprendre la Sicaudais. Mazarguil le lui déconseille fortement, Hardy trouve cela très risqué. Nous allons tout de même suivre les hommes du groupe Pollono jusqu'au carrefour des Landes -Fleuries ; nous y détruisons un poste allemand au canon de 25 et notre tir tous azimuts permet au groupe Pollono accroché de se replier. Peu après notre retour au Poirier, le seul survivant de la chenillette Pollono arrive et nous raconte la triste odyssee. À l'entrée du bourg, après avoir gravi la côte venant du chemin de fer, la chenillette Bren Carrier a été prise sous le feu d'un canon anti-char allemand de 50 mm embusqué. Le moteur de la chenillette a calé alors qu'elle devait faire demi-tour, le véhicule a été atteint de plein fouet. Le sous-lieutenant Pollono, le sergent René Le Guiffant et les deux soldats Georges Maurice et Albert Levoeux ont été tués. »

Une demi-heure après le départ de la première AM, le capitaine Besnier envoie l'automitrailleuse équipée du canon de 50 mm avec un peloton moto dans le même secteur. Sous le commandement du lieutenant Huguet, elle va se rendre à la station de la Feuillardais où les positions françaises sont devenues intenables du fait d'une mitrailleuse lourde allemande. Embossé à la station, l'AM ouvre le feu sur l'emplacement présumé de la mitrailleuse qui se tait aussitôt. Toutes les armes et les engins du 1<sup>er</sup> G.M.R. sont mis à contribution : les mortiers sont mis en batterie près du Poirier et tirent sur les positions avancées allemandes de la côte 30 et de La Bunière. Le canon d'assaut envoie une trentaine d'obus sur les positions allemandes des Landes Fleuries. Le semi-chenillé Adler Demag D 7, dont les servants tirent au canon de 20 mm, vise le même objectif. Les quatre canons de 75 mm tirent également sur cet objectif dans la soirée. Le capitaine Besnier passe la nuit auprès des escadrons à pied en poste depuis 9 h du matin, jusqu'à la relève par le 8<sup>e</sup> Cuir le lendemain au petit jour.

*Le lendemain 22 décembre, les deux automitrailleuses du 1<sup>er</sup> G.M.R. sont mises à la disposition du capitaine de Champsavin du 8<sup>e</sup> Cuir. Elles vont patrouiller dans Chauvé évacué la veille par la population civile. La dernière patrouille allemande vient juste de partir, les escadrons du 8<sup>e</sup> Cuir vont pouvoir y revenir pour reprendre leurs positions. »<sup>1332</sup>*

Encore insuffisamment armée, le 1<sup>er</sup> GMR continua à s'équiper en matériel de récupération. Début janvier 1945, le capitaine Besnier se rendit en Normandie avec une équipe pour récupérer des chars allemands restés dans la poche de Falaise. Entre janvier et mars 1945, une quinzaine de blindés fut remise en état. Le premier char, un *Panzer IV* arrive le 23 janvier. Au total dix-sept chars furent allemands furent affectés au 1<sup>er</sup> GMR : un Tigre, deux *Panther*, onze *Panzer IV*, deux *Sturmgeschutz III*, un *Jagdpanther IV*.

Équipé de chars, le 1<sup>er</sup> GMR se transforma. Il renversa, début mars 1945, ses AM au profit du 8<sup>ème</sup> RC et ses canons au profit du 20<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie Divisionnaire (RAD). Il fut renommé « escadron autonome de chars Besnier ».

Replié dans la région de Machecoul, l'escadron se familiarisa avec ses nouveaux matériels tout en se réorganisant et en intervenant au profit des unités d'infanterie.

« Machecoul. Là, les équipages pourront, en toute tranquillité, se familiariser avec le maniement de ces nouveaux engins grâce notamment à l'aide de 6 prisonniers allemands pour les détails techniques. Les épreuves de l'examen du permis de conduire se déroulent sur le canon d'assaut fabriqué à partir du châssis de char français Lorraine Schlepper. Les blindés récupérés en Normandie sont baptisés et peints aux couleurs françaises avec des cocardes bleu-blanc-rouge et des croix de Lorraine. Les engins sont garés Place de l'église et sous les halles, une école est réquisitionnée pour servir de réfectoire et de dortoir pour les hommes.

La composition de l'escadron est la suivante :

- Un peloton de commandement avec le *Tiger I* et les deux *Panthers* (un

---

<sup>1332</sup> Braeuer Luc, *Op. Cit.* p 23-24.

- Ausf G* avec tourelle de modèle A et un *Ausf A* ;
- Trois pelotons de 3 *Panzer IV* chacun ;
- Un peloton de réserve de 2 *Panzer IV* ;
- Deux canons d'assaut *Sturmgeschütz III* et *Jagdpanzer IV* en réserve.

Le 15 mars 1945, des chars de l'escadron rentrent en action, sur la route de Chauvé à La Sicaudais. Le *Panther* « Dauphiné » et le *Panzer IV* « Flandres », équipés d'une lunette de visée très perfectionnée, détruisent un observatoire allemand situé à près de 3 500 mètres. Durant le mois d'avril 1945 plusieurs interventions sont réalisées à la demande des unités en ligne. »<sup>1333</sup>

La capitulation de l'Allemagne ne signifia pas la fin des actions dans la poche de Saint-Nazaire car les conditions de reddition de la garnison précisait que les troupes alliées ne pourraient y entrer qu'à partir du 11 mai.

« . Le 11 mai, les chars de l'escadron Besnier participent à la Libération du Sud de la Loire. Au matin, la plus grande partie des chars, avec à leur tête le *Panther* piloté par Pedron, traversent Pornic devant une population en liesse. Ils vont ensuite se rendre vers la pointe Saint-Gildas où les marins de la 1ère batterie de la M.A.A. 280 avaient fait savoir qu'ils ne se rendraient qu'aux troupes américaines ! Pour éviter le risque de mines sur la route, deux sous-officiers allemands sont placés sur le char de tête. Ils libèrent les villages de Préfailles, La Plaine-sur-Mer, Tharon et Saint-Michel-Chef-Chef dans la matinée. Alors que la majeure partie des engins fait route vers le Sud du Pays-de-Retz, un second groupe a reçu l'ordre de se rendre à Paimboeuf. Le *Panzer IV* « Normandie » suit l'itinéraire suivant : Machecoul - Arthon-en-Retz - Chauvé - arrêt au Bois Hamon où passent les lignes allemandes (un des membres de l'équipage du char y reçoit l'arme personnelle d'un officier allemand) - Saint-Père- en-Retz traversé dans l'après-midi- Paimboeuf. Manque de chance, les freins du *Panzer IV* « Normandie » se cassent en pleine campagne, à environ 5 km de Paimboeuf qui ne sera donc atteint que le lendemain 12 mai ! »<sup>1334</sup>

La guerre était terminée pour l'escadron Besnier. Le 8 juin, il fut affecté au 6<sup>ème</sup> RC qui servit comme troupes d'occupation en Allemagne.

Pour les DB aussi la campagne prit fin en mai 1945. Le bilan était éloquent.

D'août 1944 à mai 1945, la 2<sup>ème</sup> DB eut 1 687 tués dont 108 officiers et 3 300 blessés. Les pertes ennemies furent de 12 100 tués et 41 500 prisonniers, 328 chars, 426 canons et 2 200 véhicules détruits.

En quarante jours de campagne, (15 mars - 24 avril), la 5<sup>ème</sup> DB perça la ligne Siegfried, enleva deux capitales, anéantit sept divisions fit 50 000 prisonniers.

Dans le même temps la 1<sup>ère</sup> DB faisait plus de 30 000 prisonniers dont huit généraux, détruisait plus de cent pièces d'artillerie, des dizaines d'avions et de nombreux véhicules.

Ces succès acquis au prix de pertes et de sacrifices montrent que les unités blindés furent beaucoup employées au cours de la campagne de libération. Ils masquent cependant les différences d'emploi des DB qui ne furent pas engagées de la même façon par les différents hauts commandements. Elles étaient toutes organisées et équipées de façon identique, obéissaient aux mêmes règlements d'emploi mais leurs chefs n'eurent pas les mêmes marges d'initiatives. Quand un Leclerc avait tous ces GT en main pour manœuvrer comme il l'entendait, un Vernejoul ou un du Vigier devaient souvent abandonner un de leur CC, voire plus, à d'autres unités. Ces CC se voyaient, de plus, assez fréquemment confier des missions d'appui aux unités d'infanterie.

<sup>1333</sup> Braeuer Luc, *Op. Cit.* p 39.

<sup>1334</sup> Idem p 44.

Le terrain mais aussi les circonstances furent certes différents mais ce fut surtout les conceptions de l'emploi des unités blindées que se faisaient les grands chefs qui firent la différence.

C'est ce qu'il convient d'analyser dans une troisième partie.

## **Troisième partie : l'emploi des unités blindées**

« LÀ OÙ EST LE CHAR, LÀ EST LE FRONT »

Général Guderian

La seconde guerre mondiale a consacré les unités blindées comme élément essentiel du combat moderne. Si l'infanterie fut longtemps la reine des batailles, elle dut partager cette prééminence avec les unités équipées de blindés.

L'armée française renaissant n'échappa pas à cette transformation que la création de l'arme blindée cavalerie officialisa en décembre 1942.

Les unités blindées, au premier rang desquelles les DB, ne furent pas employées de la même façon par leur chef. Elles eurent un rôle politique significatif et enfin elles furent au service des équipages et servies par eux.



# **Chapitre 1 : l'emploi des unités blindés par les chefs**

« Bien que confrontés au tanks, les officiers de cavalerie ont cru possible de mener les combats depuis leurs QG, en se contentant d'étudier les cartes et en passant des coups de téléphone, se croyant encore dans une guerre statique comme celle de 1918. Ils ont perdu faute de pugnacité, et parce qu'ils ne commandaient pas vraiment leurs hommes : leurs ordres parvenaient aux troupes avec un retard si important qu'ils étaient déjà caducs avant même d'être exécutés. Un chef doit être sur la ligne de contact. Il doit observer, décider et agir. ».

Général Patton

La grande majorité des théoriciens des blindés de l'entre-deux guerre mirent en avant la nécessité de l'emploi en nombre et en masse des chars.

« Le combat est une question d'engager l'ennemi avec notre puissance de feu et de la concentrer sur le point décisif. »<sup>1335</sup>

Le nombre et la place des chars dans la tactique et la manœuvre sont un bon indicateur du bon emploi des unités blindées par les chefs.

En fait l'étude des opérations montre que les DB furent utilisées de façon différente en fonction des unités et des chefs auxquelles elles étaient rattachées.

Ce constat fait, il convient d'en expliquer les raisons dont l'une est la relation particulière du général de Lattre aux blindés.

### **I : des DB employées différemment**

Une des clefs du bon emploi d'une unité blindée, en particulier une DB, est l'autonomie à tous les échelons. Cette autonomie dépend en grande partie des chefs.

« En revanche, cette autonomie, elles l'ont pleinement gardée dans l'exploitation qui, pour être efficace, doit être conduite en vitesse et force, donc utiliser à fond la mobilité et la puissance du char. La vitesse certes dépend pour une large part de la volonté et de l'audace du chef qui, chargé de la diriger, saura lui imprimer une vive impulsion et un rythme rapide. »<sup>1336</sup>

Cette autonomie, les chefs ne l'eurent pas toujours et, en particuliers les subordonnés de la 1<sup>ère</sup> armée, durent se conforter aux ordres reçus même s'ils allaient à l'encontre de la doctrine. La dissémination des CC y était monnaie courante comme en témoigne le général Béthouart, qui précise que les CC étaient toujours disséminés au profit des DI<sup>1337</sup>.

Ce procédé appelé « saucissonnage » était peu pratiqué chez les alliés qui le réprouvaient à l'instar du général Patton.

« L'intégrité des divisions blindées doit être préservée par l'utilisation des bataillons de chars d'armée pour des missions spéciales d'appui rapprochée de l'infanterie. »<sup>1338</sup>

L'armée française ne possédait pas organiquement de bataillons de chars au niveau de l'armée<sup>1339</sup>, mais cela n'explique pas la différence d'emploi entre les DB. La 2<sup>ème</sup> DB, souvent sous commandement, américain fut employée majoritairement groupée contrairement à ses homologues de la 1<sup>ère</sup> armée.

### **1 : les 1<sup>ère</sup> et 5<sup>ème</sup> DB souvent employées en ordre dispersé**

La bataille d'Alsace fut emblématique de cet emploi des unités blindées. L'atomisation était fréquente en particulier pour les régiments de TD déjà structurellement employés par unités élémentaires.

---

<sup>1335</sup> Guderian Heinz, *Op. Cit.* p 172.

<sup>1336</sup> Boucher J. Général (R), *Op. Cit.* p 261

<sup>1337</sup> Béthouart Antoine, *Op.cit.* p 323.

<sup>1338</sup> Dutriez Robert, *Op. Cit.* p 54.

<sup>1339</sup> Il y avait cependant des régiments de TD.

« Cette nouvelle campagne qui nous mena au cœur de l'Alsace fut particulièrement pénible et ingrate. Nous y ferions, une fois de plus, tous les métiers usant notre personnel et notre matériel, mais nous y goûterions à nouveau l'ivresse de la bataille, la joie d'être de tous les durs combats des Vosges et l'immense fierté de pénétrer les premiers, avec la 3<sup>e</sup> D.I.A., en notre terre d'Alsace retrouvée.

Du 3 au 26 novembre, nous sommes tous engagés avec la 3<sup>e</sup> D.I.A., aux ordres du général Guillaume, dans les vallées de la Moselle. Durant cette période, mes escadrons sont morcelés à l'extrême, mes T.D. allant combattre par deux ou par trois ou même isolément, frayant le passage aux éléments plus légers et aux fantassins. »<sup>1340</sup>

Pour la 1<sup>ère</sup> et la 5<sup>ème</sup> DB, la bataille d'Alsace ne fut pas une exception dans la manière de les employer mais la continuité de leurs actions depuis leur débarquement.

## La 1<sup>ère</sup> DB

Dès le débarquement de Provence, les CC de la 1<sup>ère</sup> DB furent employés indépendamment les uns des autres. Bien sûr, le fait que le CC 1 faisait partie du premier échelon de débarquement et que le reste de la DB débarqua plus tard explique cela dans un premier temps mais par la suite ce fut souvent le cas et les généraux commandant la division eurent rarement tous leurs CC à leur disposition.

L'E M de la 1<sup>ère</sup> armée n'hésitait pas à enlever un CC de la DB pour lui confier une mission particulière.

« I<sup>o</sup> - Le Combat Command N° 2 est mis à la disposition du I<sup>o</sup> C.A.

Il fera mouvement dans la nuit du 13 au 14 novembre pour se rendre à SANCY, point de première destination, où le I<sup>o</sup> C.A. en prendra livraison. »<sup>1341</sup>

Dans des situations particulières, la DB fut morcelées et ses CC donnés en renfort à d'autres unités.

Dans les Vosges en octobre 1944, l'offensive du 2<sup>ème</sup> CA ne débouchant pas, l'effort fut mis sur le 1<sup>er</sup> CA qui reçut la 5<sup>ème</sup> DB et un CC de la 1<sup>ère</sup> en renfort pour cette mission<sup>1342</sup>.

Pour l'attaque en direction de Stuttgart et Pforzheim, la 5<sup>ème</sup> DB fut rattachée au 2<sup>ème</sup> CA, la 1<sup>ère</sup> DB fut répartie entre le 1<sup>er</sup> CA et le groupement temporaire Valluy (CC 2)<sup>1343</sup>.

Elle reçut lors de la préparation de l'offensive de novembre, l'ordre de fournir des unités au 1<sup>er</sup> CA et de se tenir prête à exploiter sur ordres.

« I – Mettant a profit l'affaiblissement ennemi dans le secteur du DOUBS, le General commandant la 1ere Armee a decide de preparer en secret et de declencher par surprise une action offensive du 1er Corps d'Armee sur la direction FAIRBE – HERICOURT, visant a rompre le dispositif ennemi entre le DOUBS et les forets de GRANGES et de SAULNOT, et :

- au minimum, a atteindre la LISAINNE et de s'emparer de l'agglomeration MONTBELIARD – SOCHAUX,
- en cas d'evolution favorable de la situation, a atteindre les debouchees Est de la trouee de BELFORT.

La 1ere Division Blindée participera a cette operation :

- en fournissant des unités de renforcement au 1er Corps d'Armee.
- en concourant, eventuellement, a l'exploitation au-dela

---

<sup>1340</sup> Van Hecke A. S (général), *Op. Cit.* p 361.

<sup>1341</sup> I<sup>o</sup> Armée Française État-Major, 3<sup>o</sup> Bureau, N° 60/Op 3 *Ordre Particulier N° 150 du 14 novembre 1944, Pour le Général Commandant la I<sup>o</sup> D.B.*, SHD carton 10 P 190.

<sup>1342</sup> *Instruction Personnelle et Secrète N°4 Op. Cit.*

<sup>1343</sup> 1<sup>ère</sup> ARMÉE FRANÇAISE, ETAT-MAJOR, 3<sup>ème</sup> BUREAU n° 425/OP.3, ultra secret du 4 avril 1945, *Instruction Personnelle et Secrète N°12*, SHD carton 10 P 190.

II – Les moyens de renforcement à fournir par la 1ère Division Blindée au 1er Corps d'Armée comprendront :

- le Combat Command No 2 plus un peloton de circulation routière qui sera rattaché au C.C.2. pour toute la durée des opérations du 1er C.A.
- les deux autres groupes du 68ème R.A. »<sup>1344</sup>

En plus du saucissonnage, la DB fut employée à des missions d'appui au profit des DI, ce qui n'était pas sa vocation première.

« B. Articulé dans la zone AUBAGNE, MARSEILLE, LA POMME, SAINT ZACHARIE, le groupement di VIGIER a pour mission :

1/ - d'appuyer l'action en cours de la 3ème D.I.A. sur MARSEILLE en n'engageant dans la ville elle-même que les moyens strictement nécessaires (ordres de détail ont été donnés directement par le Général Commandant l'Armée)

2/ - de couvrir au plus tôt, l'Armée sur le RHONE d'ARLES, de TARASCON et d'AVIGNON en agissant sur les deux directions... »<sup>1345</sup>

Quant au CC détaché au profit des divisions d'infanterie, ils étaient généralement cantonnés à des missions d'appui même si parfois les états-majors leur laissaient miroiter des possibilités d'exploitation.

« II. – La mission du C.C.2. est :

- d'être en mesure d'appuyer à la demande du Général Cdt l'I.D., la progression de l'Infanterie en direction d'HERINCOURT et éventuellement de GLAY – ABERVILIER.

- de déboucher des que possible en vue d'atteindre au plus tôt l'ALLAINE de MORVILLAR. »<sup>1346</sup>

Ils étaient mis à la disposition de l'Infanterie Divisionnaire (ID) dans la majorité des cas.

« La majorité des blindés du C.C.I sera regroupée dans la zone de BOURTZ ILLER à la disposition du Général Commandant l'I.D. »<sup>1347</sup>

Le découplage allait jusqu'au niveau peloton, ainsi fin janvier lors de la bataille de la poche de Colmar, un peloton du CC 1 fut mis à la disposition d'un groupement<sup>1348</sup>.

Cependant, la 1ère DB agit parfois groupée. Ce fut le cas en début de campagne lors de la remontée de la vallée du Rhône et en fin de campagne en Allemagne.

« I. EMPLOI DE LA 1° D.B.

A. - Le général du VIGIER prendra à partir du 23 août 0 heures, le commandement direct de tous les éléments de la 1ère D.B. et du R.S.A à l'exception de ceux qui sont engagés devant Toulon. »<sup>1349</sup>

Pendant la bataille des Vosges, le général du Vigier eut également de rares occasions de manœuvrer sa division au complet comme à Mulhouse, à un CC près, et fin novembre.

« la 1ère Division Blindée :

---

<sup>1344</sup> 1ère ARMÉE FRANÇAISE, ETAT-MAJOR, 3ème BUREAU n° 34/OP.3, ultra secret du 8 novembre 1944, *Ordre Particulier N°128*, SHD carton 10 P 188.

<sup>1345</sup> Armée Française du Sud, Etat-Major, 3ème Bureau n° 180/3-OPAN. ultra secret du 22 AOÛT 1944, *Directive d'orientation N°1 pour le Développement Ulérieur des Opérations*, SHD carton 10 P 154.

<sup>1346</sup> 9ème Division d'Infanterie Coloniale, Etat-Major - 3\* Bureau N°1458/3.S, *Ordre Particulier pour le C.C.2*, Secret du 16 novembre 1944, SHD carton 11 P 194.

<sup>1347</sup> 9ème Division d'Infanterie Coloniale, Etat-Major - 3\* Bureau N°186/3.S, *Ordre Particulier N° 24 pour la journée du 25 janvier 1945*, SHD carton 11 P 194.

<sup>1348</sup> 9ème Division d'Infanterie Coloniale, Etat-Major - 3\* Bureau N°220/3.S *Ordre d'Opérations N° 29 pour la Journée du 30 Janvier 1945*, Tres Secret, Urgent, SHD carton 11 P 194.

<sup>1349</sup> Armée Française du Sud, Etat-Major, 3ème Bureau N° 180/3-OPAN. Ultra secret du 22 août 1944, *Directive d'Orientation N°1 pour le développement ultérieur des opérations*, SHD carton 10 P 154.

- Agissant aux ordres directs de l'Armée à partir de la ligne CERNAY – VITTELSHEIM – ENNISHEIM, FESSENHEIM, s'élèvera rapidement sur les deux directions :

- ENNISHEIM — STRASBOURG,
- CERNAY – COLMAR – SELESTAT – STRASBOURG,

en vue :

- d'occuper ENNISHEIM puis BRISACH et mettre la main au plus tôt sur les passages du RHIN au Nord de CHALAMPE et couper ainsi toute retraite aux troupes allemandes qui opèrent en Alsace,  
- d'occuper CERNAY, COLMAR et SELESTAT,  
- de réaliser le blocage des vallées vosgiennes au Nord de la vallée de la THUR incluse pour détruire ou capturer les forces ennemies qui reflueraient. [...]

a/ - Le Ière D.B. devra disposer ; dès son arrivée à hauteur de la ligne CERNAY, VITTELSHEIM, ENNISHEIM, FESSENHEIM :

- du 9me Régiment de Zouaves porté
- du 1er R.S.A.R.
- du 2me Régiment de Dragons (T .D.)
- des Groupes I/R.A.C/L/ (155 Gun) et III/ R.A.C. A.O.F. (155 C 18). »<sup>1350</sup>

Ces cas ne furent pas majoritaires et de nombreux officiers se plainquirent de l'emploi qui était fait de la division. Dans une note, le chef d'escadron d'Anglejan officier de liaison air de la 1ère DB, soulignait l'utilisation de la DB en CC détachés.

« D'autre part, souvent, et cela a été le cas général au cours de l'offensive de janvier, la I\* D.B. n'a été engagée que morcelée en Combat-Commands mis à la disposition des Divisions d'Infanterie, parfois même en Unités plus petites. »<sup>1351</sup>

Le JMO de la 1ère DB insistait également sur l'atomisation des unités.

« - Au cas où le C.C.3 serait engagé dans le secteur de la 4ème D.M.M il ne resterait aucun élément d'exploitation dans la main du général SUDRE dont les chars auront été répartis entre les trois divisions d'infanterie et utilisés comme Bataillon de chars de réserve générale. »<sup>1352</sup>

Même s'il a parfois laissé ses DB agir seule et dans mouvements tournants (surtout à la fin de la campagne), le général de Lattre a surtout utilisé la 1ère DB en la répartissant au profit de ses DI.

« TÉLÉGRAMME AU GÉNÉRAL JUIN CHEF D'E-M. DÉFENSE NATIONALE  
(pour diffusion)

PC, le 1<sup>er</sup> mai 1945

Primo. Au cours de la journée, les forces du 1<sup>er</sup> CA ont continué leur progression en territoire autrichien, malgré la résistance opiniâtre de l'ennemi, qui accumule destructions et obstacles sur les itinéraires.

Bregenz a été conquise de haute lutte par la 5<sup>e</sup> DB après un combat qui a duré toute la matinée, au cours duquel ont été conjuguées une action de débordement par la montagne et une puissante intervention d'aviation et d'artillerie. Plus de 1 500 prisonniers sont restés entre nos mains. Un général a été capturé.

Les colonnes de la 1ère DB partant d'Immenstadt ont progressé de 18 km au sud et de 25 km à l'est de cette ville, atteignant Oberstdorf et Tannheim.

L'action de débordement s'est étendue vers l'est. Un détachement poussant en direction de Landeck par Imst a bousculé un fort détachement au Fern Pass et se trouve arrêté par une grosse destruction.

Secundo. Dans la zone du II<sup>e</sup> CA, l'action de nettoyage est terminée  
- Fin. »<sup>1353</sup>

---

<sup>1350</sup> OGO 168, *Op. Cit.*

<sup>1351</sup> I\*Division Blindée Etat-Major 3\* Bureau. Liaison-Air 753 *Observations consecutives a l'emploi de l'appui aerien a la I\* division blindée au cours de la bataille d'Alsace.1944-1945* du 17 février 1945, SHD carton 11 P 194.

<sup>1352</sup> JMO 1<sup>er</sup> trimestre 1945 : 25 janvier, p 6, SHD carton 11 P 182.

<sup>1353</sup> de Lattre Jean (maréchal), *Reconquérir 1944-1945, Op. Cit.* p 261.

« C'est pourquoi le général Guillaume a constitué trois groupements destinés à mener une action coordonnée :

Un groupement est, avec le colonel Schlessler, son C. C. 4 et le 1<sup>er</sup> R. T. A. du colonel Guénin qui arrive des Alpes ; couvert la forêt de Kaysersberg par les goudriers du colonel de Latour, il devra atteindre Les Trois-Epis par l'est d'Orbey, c'est-à-dire par La Chapelle et par Labaroche.

Un groupement ouest avec le colonel Bonjour, son 3<sup>e</sup> Spahis une grosse fraction du 2<sup>e</sup> Spahis du colonel Lecoq, le 1<sup>er</sup> G.T.M. du colonel Leblanc et les F.F.I. jurassiens du "groupe" Pator ; sa mission est de tourner le cirque montagneux jusqu'au Longe, en passant par le lac Blanc, le lac Noir et au col du Wettstein.

Enfin un groupement centre, constitué par le 4<sup>e</sup> R. T. T... »<sup>1354</sup>

**Il donnait même des ordres directement aux CC.**

« A la sortie de la messe de Te Deum, à Avignon, de Lattre donne ses ordres au CC2 de la 1<sup>ère</sup> DB :

« Vous passez le Rhône. Il faut remonter la rive droite.

– Du côté des Cévennes ?

Oui, à droite. » »<sup>1355</sup>

L'organisation des CA qui variait en fonction des circonstances prenait rarement en compte des DB entière. Pour la bataille des Vosges, ce fut une mosaïque d'unités blindées qui fut affectée au profit des DI.

« La mise au point de l'ordre de bataille du 1<sup>er</sup> CA a été rendue hasardeuse par la menace qui pèse sur la 1<sup>ère</sup> Armée de se voir reprendre une bonne partie de ses moyens au profit de l'opération INDÉPENDANCE contre les poches de l'Atlantique... Le général de LATTRE livre un double combat tant auprès du Gouvernement provisoire (général JUIN) que du général DEVERS, commandant le VI<sup>ème</sup> groupe d'armées, et réussira finalement à faire reculer la date de ces prélèvements : la 1<sup>ère</sup> Division Française Libre (1<sup>ère</sup> DFL, général BROSSET) sera retirée le 30 novembre, la 1<sup>ère</sup> DB un peu plus tard. En conséquence, le 1<sup>er</sup> CA disposera des forces suivantes :

2<sup>ème</sup> Division d'infanterie Marocaine (2<sup>ème</sup> DIM, général CARPENTIER) renforcée de deux combat command de la 5<sup>ème</sup> Division Blindée (5<sup>ème</sup> DB, général de VERNEJOUL) :

- CC4 (colonel SCHLESSER) ;
- CC5 (colonel DESHAZARS de MONTGAILLARD),

etc...

9<sup>ème</sup> Division d'infanterie Coloniale (9<sup>ème</sup> DIC, général MAGNAN), renforcée de :

- Combat Command N° 2 (CC2, colonel KIENTZ) de la 1<sup>ère</sup> DB ;
- 6<sup>ème</sup> Régiment de Tirailleurs Marocains (6<sup>ème</sup> RTM) ;
- 9<sup>ème</sup> Zouaves ;
- Régiment Colonial de Chasseurs de Chars (RCCC) (TD), etc...

Groupement spécial du colonel MOLLE, en liaison avec le II<sup>ème</sup> CA :

- 1<sup>er</sup> Régiment de Spahis Algériens (1<sup>er</sup> RSAR) ;

Groupement de choc du colonel GAMBIEZ, etc...

Reserve du 1<sup>er</sup> CA :

Combat Command N° 6 (CC6, colonel TRITSCHLER) de la 5<sup>ème</sup> DB ;

- 1<sup>er</sup> Groupement de Tabors Marocains (1<sup>er</sup> GTM) ;
- 2<sup>ème</sup> Régiment de Dragons, Chasseurs de Chars (TD).

Réserve de la 1<sup>ère</sup> Armée :

- 1<sup>ère</sup> Division Blindée (1<sup>ère</sup> DB, général du VIGIER), moins le CC2 ;
- 2<sup>ème</sup> Groupement de Tabors Marocains (2<sup>ème</sup> GTM) ;
- 4<sup>ème</sup> Régiment de Tirailleurs Tunisiens (4<sup>ème</sup> RTT) ;
- 7<sup>ème</sup> Régiment de Chasseurs d'Afrique, Chasseurs de Chars (TD). »<sup>1356</sup>

## La 5<sup>ème</sup> DB

---

<sup>1354</sup> de Lattre de Tassigny Jean, (maréchal), *Histoire de la première armée française, Op. Cit.* p 339.

<sup>1355</sup> Pellissier Jean, *Op. Cit.* p 318-319.

<sup>1356</sup> Michelet colonel, *La 1ère DB dans la course au Rhin*, in Collectif, *Les blindés de la victoire*, UNABCC, point d'impression de l'EABC, 1995, 152 p,p 89 ;,

Débarquée plus tardivement, la 5<sup>ème</sup> DB ne participa pas à la remontée de la vallée du Rhône et de ce fait fut encore plus souvent employée en ordre dispersé.

Dès son premier engagement, elle n'évolua qu'avec pratiquement toujours deux CC, le CC 6 étant très souvent détaché au profit d'autres unités.

« I/ - Le General de LATTRE de TASSIGNY, Commandant la Iere Armee Francaise decide d'attaquer en vue d'ouvrir par une action de force, la porte de l'Alsace en concordance avec l'attaque generale des Allies sur le Theatre d'Operations de l'Ouest.

Afin de se menager le maximum de surprise, il importe auparavant de tromper l'adversaire et de lui donner le change sur nos intentions.

Dans ce but et dans le cadre general d'un ensemble de mesures destinees a induire l'ennemi en erreur, une action de diversion est menee par le 2° C.A. dans la Region Est de REMIREMONT.

Le C.C.6 et l'A.D.B.5 y participent du 2 au II Novembre.

II/ - La date de l'attaque principale est fixee au 14 Novembre.

Les C.C.4 et C.C.5, places immediatement derriere la ligne d'Infanterie et la 2e D.I.M., entre en action des le 15 Novembre. »<sup>1357</sup>.

Et la fois où un ordre de l'armée prévoyait l'emploi groupée de la division pendant la bataille d'Alsace, il fut annulé.

« La 5e DIVISION BLINDEE, dont les 3 C.C. etaient regroupes, était prete a agir en direction generale de CERNAY mais avant d'avoir entrepris le franchissement de la DOLLER elle recoit l'ordre de laisser l'itineraire a la 2e D.I.M. et de regrouper immediatement le C.C.5 en reserve d'armee puis le C.C.4 apres la prise de BUNHAUPT dans la region de SPCHBACH. »<sup>1358</sup>

Tout comme pour la 1<sup>ère</sup> DB, l'armée donnait directement des ordres concernant les CC.

« I. – Le Combat-Command N° 6, la base et les services de la 5ème D.B. feront mouvement dans la nuit du 15 au 16 novembre pour gagner les régions suivantes :

- C.C.6. – Zone SIGNOSOT, MONTCEY, CHAUDEFONTAINE... »<sup>1359</sup>

Dans la majorité des cas, la DB devait fournir des unités au profit d'un CA ou d'une DI et l'ordre venait souvent directement du commandeur de la 1<sup>ère</sup> armée.

« Par mesure de sécurité, je compte d'ailleurs mettre le dernier C.C e la 5<sup>e</sup> D.B. à votre disposition dans la région de REMIREMONT. »<sup>1360</sup>

L'armée allait même jusqu'à disposer à sa guise des différents CC et leur donner directement des ordres.

« I. – La 5ème D.B. sera regroupée dans les conditions suivantes :

a) – La Division (moins le C.C.4) est mise à la disposition du 2° C.A qui la placera en réserve de Corps d'Armée et lui fixera son stationnement.

b) – Le C.C.4 reste en réserve d'Armée dans la région de SAINT-DIE. Il continuera à dépendre du Général Commandant la 5ème sauf en ce qui concerne l'emploi.

II. – Le C.C.6 fera mouvement dans les conditions suivantes : [...]

NOTA –

Les unités de réparations et le matériel dont la révision ou les réparations ne sont pas encore terminées pourront être maintenus, jusqu'à achèvement des travaux en cours, sur leurs emplacements actuels. Le

---

<sup>1357</sup> Ier Armee Francaise 5e Division Blindée Etat-Major – 3e Bureau N. 595/ 3 T.S. Compte Rendu d'Operations pour la Periode du 14 au 30 Novembre 1944 du 9 Decembre 1944, P 1-2, SHD Fonds privé carton 1 KT 1265 : Général de BENOIST.

<sup>1358</sup> *Idem* p 9.

<sup>1359</sup> Ière Armee Francaise, Etat-Major, 3ème Bureau N° 64/Op 3, *Ordre Particulier N° 154 du 14 novembre 1944* ultra secret, Pour le Général Commandant la 5ème D.B, SHD carton 10 P 190.

<sup>1360</sup> *Lettre du général de LATTRE au général de MONSABERT* du 16 décembre 1944, SHD carton 10 P 190.

Colonel commandant le C.C.6 voudra bien faire connaître à l'Etat-Major de l'Armée (3<sup>o</sup> Bureau) leurs lieux de stationnement.

III. – Le C.C.4 stationnera dans la zone définie ci-dessous : »<sup>1361</sup>

L'IPS N<sup>o</sup> 3 prévoyait ainsi que la 5<sup>ème</sup> DB, alors en réserve d'armée, devrait détacher sur demande un ou deux CC au profit du 1<sup>er</sup> corps d'armée pour la traversée des Vosges et la prise de Belfort.<sup>1362</sup>

Pour la poursuite de l'avance vers les Vosges, la *directive d'orientation N<sup>o</sup> 5* ordonnait à la 5<sup>ème</sup> DB d'être en mesure d'appuyer avec un deuxième CC l'action du CC 6.<sup>1363</sup>

Les unités étaient souvent réparties jusqu'aux plus petits échelons.

« Alerté le 1<sup>er</sup> Novembre, tout le régiment, moins le 1<sup>er</sup> Escadron qui reste provisoirement à Montigny, se porte le 2 Novembre dans la région de Remiremont.

2 NOVEMBRE

Ses différentes unités sont mises par la D. B. à la disposition du Général Guillaume, Commandant la 3<sup>ème</sup> D.I.A., et réparties en 2 groupements tactiques :

G.T. 4 au Nord (2<sup>ème</sup> et 4<sup>ème</sup> Escadrons) ;

G.T. 3 au Sud (3<sup>ème</sup> Escadron).

Le Lieutenant-Colonel Renaudeau d'Arc prend le Commandement du Sous-groupement Sud du G.T. 4 qui comprend, en particulier, le 2<sup>ème</sup> Escadron.<sup>1364</sup>

Le général commandant la 5<sup>ème</sup> DB eut rarement tous ses pions à sa disposition même si cela fut parfois envisagé pour le général de Lattre.

« Dans ces conditions, j'envisage de monter à bref délais, (entre le 28 Octobre et le 1<sup>o</sup> Novembre) une action de rupture menée par le I<sup>o</sup> C.A. renforcé de la 5<sup>o</sup> D.B. et de moyens supplémentaires dont l'objectif immédiat serait la LISAINE et le but lointain les débouchées Est de la Trouée de BELFORT si les circonstances le permettent. La Général VALLUY pourra vous donner sur une carte toutes précisions sur ce projet. »<sup>1365</sup>

« Mi-décembre, Monsabert constate que l'investissement de Colmar par l'ouest piétine. Les Allemands tiennent les hauteurs du massif forestier d'Orbey. Labaroche, les Trois-Épis, à l'ouest de Kaysersberg, constituent une menace sur les arrières de nos unités.

Pour lancer une vaste opération de nettoyage sur cette région, Monsabert demande alors aux unités de chars de la 5<sup>e</sup> DB de constituer de petits détachements de deux ou trois chars pour appuyer l'action de l'infanterie. »<sup>1366</sup>

Ce fut lors de la campagne d'Allemagne qu'il eut l'opportunité de manœuvrer tous ses CC en même temps.

« Le 28 avril, trois jours seulement après la prise de Constance, les 1<sup>re</sup> et 5<sup>e</sup> DB, aux ordres du général Béthouart, commandant le 1<sup>er</sup> corps d'armée, franchissent la frontière autrichienne et prennent pied dans le Vorarlberg et dans les Alpes bavaroises, dont certains sommets culminent à trois mille mètres d'altitude. En trois

---

<sup>1361</sup> 1ère Armée Française, Etat-Major, 3ème Bureau N<sup>o</sup> 41/OP-3 *Ordre Particulier N<sup>o</sup> 214* du 5 janvier 1945, SHD carton 10 P 190.

<sup>1362</sup> 1ère Armée Française, Etat-Major, 3ème Bureau N<sup>o</sup> 860/3. TS du 29 Septembre 1944, *Instruction Personnelle et Secrete N<sup>o</sup>3*, SHD carton 10 P 154.

<sup>1363</sup> 1ère Armée Française, Etat-Major, 3ème Bureau N<sup>o</sup>26/OP.3 ultra secret du 4 novembre 1944, *directive d'orientation N<sup>o</sup> 5*, SHD carton 10 P 154.

<sup>1364</sup> Anonyme, *Journal de Marche et d'Opérations 1944-1945 Sixième Régiment de Chasseurs d'Afrique*, *Op. Cit.* p 16.

<sup>1365</sup> Lettre du général de LATTRE au général de GAULLE expliquant sa conception de la manœuvre en Alsace, SHD carton 10 P 189.

<sup>1366</sup> De Salins René, *Op. Cit.* p 125-126.



jours, toute la région des plateaux comprise entre le lac de Constance et la vallée de l'Illier est conquise et nettoyée. »<sup>1367</sup>

Les unités blindées rattachées à la 1<sup>ère</sup> armée furent donc souvent employées en ordre dispersé et rares furent les occasions où les commandants de divisions purent disposer de leurs unités à leur convenance. Il en était de même pour les chefs de corps des régiments de TD. Tous les chefs ayant ce type d'unités sous leurs ordres avaient l'habitude de les répartir dans différents secteurs. Ainsi en décembre 1944, le commandant du secteur de Belfort attribua un secteur de la trouée aux escadrons du 8<sup>ème</sup> RCA.<sup>1368</sup>

Cette tendance était surtout la caractéristique des 1<sup>ère</sup> et 5<sup>ème</sup> DB. Pour la 2<sup>ème</sup> DB se fut plutôt l'inverse.

## La 2<sup>ème</sup> DB

Contrairement à ses homologues qui furent tout le temps sous les ordres de la 1<sup>ère</sup> Armée, la 2<sup>ème</sup> DB fut plus souvent employée groupée tous moyens réunis qu'en ordre dispersé.

Le général Leclerc eut la chance d'être placé sous les ordres de chefs qui le comprenaient<sup>1369</sup> et qui avaient les mêmes idées et certitudes quant à l'emploi des blindés. À son arrivée en Normandie, la 2<sup>ème</sup> DB appartenait à la 3<sup>ème</sup> armée américaine du général Patton qui était le spécialiste américain de l'emploi des unités blindées.

Il put donc, à quelques exceptions près, manœuvrer ses GT comme il l'entendait et eut l'opportunité de concrétiser ses intentions tous moyens réunis. Écouché, Paris, Baccarat, Strasbourg en sont des exemples patents.

Il se permit cependant à quelques occasions de dissocier un GT de façon à obtenir une multiplication des effets. Ce type de changement nécessitait d'avoir une division habituée à travailler ensemble et très bien entraîné.

« La dissociation d'un Groupement Tactique qui va se renouveler à plusieurs reprises permet au Général commandant la Division d'augmenter comme il le veut le poids de ses effectifs sur le point choisi. C'est cependant une manœuvre délicate, nécessitant en outre des Transmissions impeccables, une véritable maîtrise de la part des exécutants. Ces manœuvres furent répétées plusieurs fois. C'est ainsi que pour ne pas y revenir, les 22 et 23 novembre, le Colonel commandant le G.T. « L » perdra le Sous-Groupement Minjonnet qui passera aux ordres du Colonel commandant le G.T. « D » arrêté devant Phalsbourg à trente kilomètres au nord-ouest et par delà le col de Saverne pour prendre sous son Commandement le Sous-Groupement Rouvillois qui, découpé par le col de la Petite-Pierre, avait franchi les Vosges et se rabattait sur Saverne.

Il n'est pas connu d'exemples analogues dans d'autres Divisions Blindées de changements de commandement semblables en pleine bataille. Il y fallait l'entraînement remarquable d'une division particulièrement instruite et soudée et le génie du cavalier « risque-tout » mélangé du veneur fanatique habitué à rameuter ses chiens de queue sur ceux de tête pour mieux forcer le sanglier. Cet homme était le Général Leclerc. »<sup>1370</sup>

Les phases de combat pendant lesquelles des éléments de la 2<sup>ème</sup> DB furent employés séparément furent peu nombreuses. Lors de la fermeture de la poche de Falaise, le GT L assura la couverture du flanc droit de la 90<sup>ème</sup> DI américaine alors que le reste de la division se préparait à se ruer sur Paris, mais il exécuta cette mission en se tenant prêt à rejoindre la division sur ordre

---

<sup>1367</sup> Lormier Dominique, *C'est nous les Africains, l'Armée Française d'Afrique 1940-1945*, Paris, Calmann-Lévy, 2006, 300 p, p 240.

<sup>1368</sup> 1ère Armée Française, Secteur de Belfort, *Ordre Général N°1*, très secret du 19 décembre 1944., Signé général Molle, SHD carton 10 P 190.

<sup>1369</sup> À l'exception notable du général Gerow.

<sup>1370</sup> De Langlade Paul, *Op. Cit.* p 306-307.

car les esprits étaient déjà tournés vers Paris. Pour l'intervention sur les poches de l'Atlantique, le général Leclerc n'engagea pas tous ses moyens ayant à l'esprit de reprendre la lutte en Allemagne. Ces deux phases furent courtes et sans conséquences contrairement à celle de la bataille d'Alsace durant laquelle la DB fut sous les ordres de la 1<sup>ère</sup> armée.

Les témoignages sont nombreux de cet état de fait. Même les biographes du général de Lattre s'accordent sur ce point.

« Dès le 17 janvier, le général Leclerc est prévenu par le général Devers qu'il va être remis à la disposition de la 1<sup>ère</sup> armée, le temps de réduire la poche de Colmar. La 2<sup>e</sup> DB sera en réserve du corps d'armée de Monsabert. Il est évident que l'on n'entonne pas des hymnes à la joie, à la 2<sup>e</sup> DB... Ce qui était une crainte devient une certitude : la 2<sup>e</sup> DB est utilisée après « saucissonnage », comme l'ont toujours été les 1<sup>re</sup> et 5<sup>e</sup> DB. Après tout, ne sont-ils pas que de la blindaille ? »<sup>1371</sup>

Lors de la réduction de la poche de Colmar, la 2<sup>ème</sup> DB fut mal utilisée. Elle ne servit qu'à appuyer les attaques mal montées de l'infanterie. À ceci s'ajoutait un manque de coordination entre les unités qui amena à des tirs fratricides.

L'état-major et les équipages de la 2<sup>ème</sup> DB vécurent très mal cette période ayant le sentiment d'être mal employés.

« La Division n'a pris à ces combats qui vont du 23 janvier au 10 février qu'une part fragmentaire en engageant successivement ses groupements pour épauler l'infanterie qui menait l'attaque. »<sup>1372</sup>

Ce sentiment mettait même en doute les capacités de réflexion tactique des états-majors d'armée et de CA et exacerbait la rivalité sous-jacente entre la 1<sup>ère</sup> armée et la 2<sup>ème</sup> DB.

« Le groupement Vézinet, séparé des deux autres groupements tactiques de la Division qui sont passés au nord de Strasbourg, fait mouvement vers le sud pour renforcer le II<sup>e</sup> Corps d'armée du général de Monsabert et participer à la réduction de la « Poche de Colmar » dans la zone d'opérations des troupes du général de Lattre de Tassigny. Bien que ces affaires de commandement passent normalement au-dessus de la tête des combattants, elles ont en ce cas un effet considérable sur l'esprit des troupes et le déroulement même des combats autour de Grussenheim.

Seul bon point : les retrouvailles avec la 1<sup>re</sup> Division Française Libre (ses Légionnaires, ses Fusiliers Marins...) très liée aux autres unités de la France Libre. L'incompatibilité demeure entre la D.B. et les formes d'engagement tactique de la 1<sup>re</sup> Armée.

Les rivières alsaciennes coulent du sud vers le nord parallèlement au Rhin, aussi bien l'Ill, qui est une vraie rivière, que la Fecht, à sa gauche, et la Blind, à sa droite, qui sont de gros ruisseaux (la Blind passe entre Grussenheim et le Carrefour 177, entre Jepsheim et le Moulin de Jepsheim) ; quant au canal Rhin-Rhône, plus proche du Rhin, il est lui aussi orienté sud-nord, sauf le raccord qui va d'est en ouest d'Artzenheim à Colmar. Lorsque tout est gelé (il fait moins 25°) et noyé sous la neige, les fantassins peuvent franchir les cours d'eau, mais pour les blindés, c'est problématique. En somme, mener une attaque du nord vers le sud, c'est faisable, mais d'ouest en est, disons de Guémar et d'Illhaeusern vers Grussenheim, selon le plan d'opérations imposé au sous-groupement Sarrazac, c'était une mission lourde de risques. »<sup>1373</sup>

À Grussenheim, les chars de la 2<sup>ème</sup> compagnie du 501 intervinrent même séparément et isolément.

« Le lieutenant-colonel Robelin du CC 5 de la 5<sup>e</sup> DB qui, de Jepsheim, suit les opérations, fait exécuter, à la demande du capitaine de Witasse, par un de ses escadrons de chars, des tirs de fumigènes devant les lisières du bois de la Hardt pour couvrir vers l'est le mouvement du sous-groupement, des automoteurs ennemis circulant sur la voie romaine et menaçant sa droite. Les trois chars de la 3<sup>e</sup> section du 501<sup>e</sup> vont agir isolément. L'*Eylau* précède la CA 3 ; à droite, l'*Elchingen II* et l'*Eckmühl* progressent devant les *half tracks* de la section du lieutenant Franjoux. En jeep,

---

<sup>1371</sup> Pélissier Jean, *Op. Cit.* p 380.

<sup>1372</sup> Un groupe d'officiers et d'hommes de la division, *La 2<sup>e</sup> DB Général Leclerc, Combattants et combats en France, Op. Cit.*, Repiton Preneuf, *la campagne de France*, p 135.

<sup>1373</sup> Quillet Pierre, *Op.Cit.*, p 650-651.

accompagné du sergent Dolfuss, le capitaine de Witasse se tient sur la route à la hauteur des chars, suivi de son half track radio. L'aspirant Millara, l'observateur avancé d'artillerie, marche derrière les chars et fait déclencher des tirs de soutien précis et efficaces, qui permettent d'atteindre les abords du village aussi rapidement que possible, sans réaction de l'ennemi. Par contre, arrivés à quatre cents mètres environ des lisières de Grussenheim, brusquement, l'enfer se déchaîne. Le détachement Witasse est arrêté, pris à partie par des automoteurs tirant de l'est ; son infanterie, qui a mis à pied à terre, essuie un feu très meurtrier, Franjoux est tué. L'*Elchingen II* est touché, mais les hommes de tourelle continuent à tirer. L'*Eckmühl* parvient à se dissimuler dans les vergers et riposte avec efficacité mais, en peu de temps, les coffres sont vides. La situation est critique. »<sup>1374</sup>

Les trois DB furent donc employées différemment avec une constante d'emploi lors qu'elles étaient sous les ordres de la 1<sup>ère</sup> armée. La question est de savoir pourquoi.

## **II : les raisons de la différence d'emploi**

Cette différence dans l'emploi des DB peut avoir différentes causes. Elle peut être due au terrain et au climat, à l'organisation et la doctrine ou au style de commandement et à la lecture de la doctrine des commandeurs des DB.

### **1 : le terrain**

Une idée communément admise est que le terrain commande l'emploi des blindés.

La campagne d'Italie avait fortement marqué les esprits des commandeurs quant à l'emploi des chars en zone montagneuse. Le général du Vigier avait prévenu le général de Monsabert des difficultés du combats en zone montagneuse pour les blindés lorsqu'il aborda les Vosges. Il fut soutenu par son alter ego de la 5<sup>ème</sup> DB.

« La 5<sup>e</sup> D.B. est en passe de reprendre à son compte les décevants, déboires de la 1<sup>re</sup> D.B. engagée précédemment sur un même terrain montagneux, du 20 septembre au 19 octobre. Le général de Vernejoul, tenu informé heure par heure de l'évolution de ce lent grignotage par le colonel Tritschler, ne peut que méditer, en serrant les poings, sur l'amertume de son coéquipier du Vigier, lequel exposait déjà le 22 septembre au général de Monsabert, « les difficultés que présente un pareil terrain montagneux pour une division blindée, lui interdisant toute possibilité de manœuvre et risquant de lui causer des pertes en hommes et en matériel, hors de proportion avec les résultats obtenus ». »<sup>1375</sup>

Le terrain fut même un des arguments avancés pour expliquer que tous les objectifs de l'attaque sur Colmar ne furent pas atteints en novembre décembre 1944.

« Mais, dans le secteur de la Ire Armée Française, en dépit des succès obtenus et des efforts multipliés, les objectifs espérés n'avaient pu être atteints. Que s'était-il passé ? L'allongement des communications, l'état effroyable des routes, la pénurie de munitions dont le ravitaillement dépendait des bases U.S., la géographie elle-même, la neige et la boue, l'usure des troupes étaient autant d'alliés que savait utiliser un ennemi organisé et nombreux. »<sup>1376</sup>

Les *Fields Manuals* admettaient que les zones limitaient les zones d'action des chars mais n'en prévoyaient pas moins l'emploi même en offensive.

« Les opérations en terrain montagneux limitent généralement les chars aux défilés, qui sont facilement défendus par des canons et des mines antichars. L'infanterie et le génie, appuyés par l'artillerie, dégagent les défilés et les chars attaquent l'ennemi après avoir débouché des passes. »<sup>1377</sup>

---

<sup>1374</sup> Dufour Pierre, *Op. Cit.* p 283.

<sup>1375</sup> de Vernejoul Henri (général), *Op. Cit.* p 36-37.

<sup>1376</sup> Simiot Bernard, *Op. Cit.* p 209.

<sup>1377</sup> *FM 17-10*, p 144.

Pour le général Patton, il n'y avait pas de terrains interdits aux chars.

« Il n'existe pas de « terrain à char » au sens restrictif. Certains types de terrains sont meilleurs que d'autres, mais les chars ont et peuvent opérer n'importe où. »<sup>1378</sup>

Le général Leclerc pensait la même chose et mit ses théories en pratique lors de sa marche vers Strasbourg. Il franchit les Vosges là où l'ennemi ne l'attendait pas et ainsi le surprit à revers rendant aisée la prise de Phalsbourg et de Saverne.

« Arrivés à Rhetal, nous aviserons, mais vous devez tout faire pour utiliser la route de Dabo... L'ennemi nous attend par les routes de Saverne il ne nous attend pas par le Dabo, car nul ne pourra jamais supposer qu'une Division Blindée s'engage par tel itinéraire de montagne. [...]

Durant la nuit du 20 au 21, le GTV suit et rejoint tous phares allumés par une nuit noire et une pluie dense, le sous-groupe Massu. Le but de Leclerc est de faire passer au-delà des Vosges le maximum de moyens pour mener ensuite la bataille de Strasbourg ; auparavant, attaquer Saverne par derrière, ouvrir le col avec les divisions d'infanterie du XV<sup>e</sup> corps et s'assurer une ligne de communication et de renforcement indispensable pour aller sur Strasbourg.

La journée du 21 donnera, sur les itinéraires nord et sud, la possession de deux passages au travers des Vosges. Au sud, Massu reprend sa progression sur Dabo qu'il dépasse vers 10 heures après un bref combat. Il franchit le col du Valsberg (692 m) vers midi. Il débouche dans la plaine d'Alsace et remonte au nord en direction de Saverne jusqu'à Reinhardsmunster, atteint avant la nuit. Le GTV qui suit Massu s'étale sur les pentes des Vosges face à l'Alsace. Au nord, le sous-groupe Quilichini est arrêté, comme prévu par Leclerc, par une solide défense allemande devant Phalsbourg. »<sup>1379</sup>

Le terrain fut certes un élément important à prendre en compte mais sur un terrain identique, la 2<sup>ème</sup> DB fut employée groupée et fut un outil de manœuvre complet dans les mains de son chef alors que les autres divisions virent leur CC employés séparément. Le terrain n'est donc pas un élément prépondérant. D'autres facteurs, comme la doctrine et l'organisation peuvent être des éléments d'explication.

## **2 : l'organisation et la doctrine**

À l'appellation des groupements près et à la création d'un 4<sup>ème</sup> GT temporaire à la 2<sup>ème</sup> DB, l'organisation des trois DB fut identique, calquée sur le modèle américain. Personnaliser les groupements en les baptisant du nom de leur chef, renforçait le sentiment d'appartenance à l'unité mais ne modifiait pas la façon de les employer. De même, la création d'un quatrième GT à partir du régiment de reconnaissance de la division apporta plus de souplesse mais employé à des missions classiques de reconnaissance ou de flanc-garde, le GT R ne modifia pas considérablement la manière d'utiliser une DB. L'organisation n'est donc pas un facteur déterminant pour expliquer les différences dans l'emploi des DB.

Pour la doctrine, les DB appliquèrent les règles édictées dans les FM sauf pour les TD mais cet écart vis-à-vis de leur doctrine d'emploi était identique dans les trois DB

Outre les FM, les DB mirent, à des degrés divers, en œuvre les principes d'emploi des blindés définis par le général Patton dans sa lettre d'instruction N° 2.

### **« L'arme blindée**

- a. La première mission des unités blindées est d'attaquer l'infanterie et l'artillerie. Les arrières de l'ennemi sont un terrain de chasse idéal pour les blindés. Mettre tous les moyens pour les y envoyer.

---

<sup>1378</sup> Patton JR Georges S, *Op. Cit.* p 388.

<sup>1379</sup> Compagnon Jean (général CR), *LECLERC Maréchal de France, Op. Cit.* p 456,457-462.

- b. L'entraînement tactique et technique de nos unités blindées est correct. Insister sur le fait d'entraîner nos équipages de chars à tirer les premiers.
- c. Face aux contre-attaques, l'utilisation offensive des blindés sur les flancs est décisive. De là, l'infanterie dont les arrières sont assurés peut en sécurité s'infiltrer dans la profondeur.
- d. Le "terrain pour les chars" au sens propre, ça n'existe pas. Certains types de terrains sont meilleurs que d'autres, mais les chars peuvent opérer n'importe où.
- e. L'intégrité des divisions blindées doit être préservée en recourant aux Bataillons de réserve du GHQ (Grand État-major) pour des missions spéciales d'appui rapproché de l'infanterie. Au cours de telles missions, les chars doivent avancer par bonds, d'un couvert à l'autre en arrière de l'infanterie. Ils doivent s'exposer uniquement quand la situation demande leur intervention. Dans de tels cas ils attaqueront en étroite coopération avec l'infanterie.

**La reconnaissance**

- f. La reconnaissance, plus particulièrement celle de l'infanterie, doit être lancée la nuit de préférence. Il est nécessaire d'acquérir de l'information chaque nuit par la capture de prisonniers et par l'observation des actions de l'ennemi. Des hommes valables doivent conduire ces patrouilles. Les unités d'observation mécanisée ne doivent pas être employées comme cordon de sécurité sauf en cas d'extrême nécessité.
- g. Les officiers subalternes des unités de reconnaissance doivent être très rigoureux. Leurs rapports doivent être précis et factuels. Une information négative est aussi importante qu'une information positive. L'information doit être transmise en clair par radio sur le moment. La localisation de l'unité qui donne l'information doit, si possible, être codée. L'ennemi doit être localisé par son azimuth magnétique et sa distance d'avec le point d'observation. Tous les membres d'une unité de reconnaissance doivent savoir ce qu'ils vont faire. Le résultat de toute reconnaissance obtenue sur le front d'une Division doit être transmis aux unités adjacentes.
- h. La reconnaissance ne doit pas perdre le contact. La nuit, lorsqu'il n'y a pas de contact, des postes d'écoute doivent être à 8 kilomètres en avant de nos lignes. Les reconnaissances de jour doivent être poussées jusqu'au contact. L'utilisation de chars légers dans la reconnaissance de nuit force généralement l'ennemi à tirer et à révéler ses positions. »<sup>1380</sup>

Ces principes furent plus ou moins appliqués par les DB, à part bien sûr le recours aux bataillons de réserve dont ne disposait pas l'armée française. À la 2<sup>ème</sup> DB, le général Leclerc perçut très rapidement les avantages que procurait cette doctrine et la fit sienne.

« Techniquement, la Division prit acte du considérable avantage, du bond en avant dans la tactique opérationnelle, que constituait la conception américaine de son emploi. Les groupements tactiques, les sous-groupements, les détachements permettaient de doser le mélange des blindés, fantassins, artilleurs, sapeurs, etc., en fonction de l'opération à conduire. La souplesse du repas à la carte substituée à la rigidité du menu. De cette opportunité offerte, Leclerc joua immédiatement. Elle était faite pour lui. Dans l'exécution, elle exigeait des unités un grand professionnalisme, car tout se paie. Elles apprirent très vite, dans le même temps, au contact - feu, les roueries du combat. Doubler, quand on monte vers l'avant pour prendre l'affaire à son compte, un peloton de cinq chars qui viennent d'être cassés, à la queue leu leu, probablement par un même antichar allemand, enseigne définitivement les distances et les protections réciproques à respecter dans une progression vers l'ennemi. On y apprend aussi que l'on peut, au culot, couper la route à une Panzerdivision et s'emparer du seul pont encore utilisable pour sa retraite, en ne consentant que de modestes pertes. »<sup>1381</sup>

Le commandeur de la 2<sup>ème</sup> DB disposait d'une liberté d'action qui lui permit de manœuvrer comme il l'entendait en suivant les préconisations générales des règlements d'emploi d'une DB qui ordonnaient de l'employer groupée. Ses homologues furent souvent contraints d'appliquer l'exception citée dans les *FM* à savoir l'emploi par CC dispersés au profit d'autres

---

<sup>1380</sup> État-major de la 3<sup>e</sup> Armée, APO 403 US Army, 3 avril 1944, *Lettre d'instruction n° 2 destinée aux commandants de corps, de divisions et aux unités détachées*, Laurent Boris, (Édition présentée et annotée par), *Carnets Secrets du général PATTON*, nouveau monde éditions, Paris, 2013, 479 p, p 469-470.

<sup>1381</sup> Repiton-Preneuf Paul, *Op. Cit.* p XXXVI.

unités. Les règles d'emploi des unités blindées furent donc appliquées par les trois DB mais à des degrés divers, l'une appliquant la règle générale, les autres le plus souvent l'exception.

En revanche pour les TD, les trois DB s'écartèrent des règlements d'emploi à l'unisson. L'utilité des TD dans la lutte anti-chars fut rapidement mise en exergue par l'état-major du CEF et en juin 1944, le général Juin demanda un renfort en régiment de TD insistant sur leurs qualités.

« L'expérience des combats qui ont mené le C.E.F. du GARIGLIANO au TIBRE en trois semaines a fait la preuve de la remarquable efficacité du canon de 76 du Tank Destroyer Américain et de l'utilité considérable des Unités de Chasseurs de Chars en Guerre de mouvement.

Employés dès le 13 Mai, dans l'exploitation de la rupture, puis dans la poursuite, par escadron détachés ou par Régiment entier dans le cadre de Groupements Blindés Mixtes, les Unités de T.D. du C.E.F. (7° et 8° R.C.A.) ont admirablement rempli toutes les missions qui leur ont été confiées. Appuyant au plus près, non seulement les blindés mais également l'Infanterie amie dans leur lutte contre les détachements retardateurs ennemis, ils ont joué un rôle primordial dans la bataille aussi bien comme chasseurs de chars que comme Artillerie d'accompagnement immédiat, réduisant en quelques coups de canon les nids de résistance s'opposant à notre avance. [...]

En conséquence, j'ai l'honneur de vous demander de vouloir bien mettre à ma disposition un Régiment de chasseurs de Chars supplémentaire qui serait dirigé sur l'Italie en priorité : ROME est pris mais la poursuite continue et j'en ai dès maintenant le besoin le plus urgent. »<sup>1382</sup>

Si le général Juin évoque rapidement l'emploi des TD « par régiment entier », ces cas furent exceptionnels car l'emploi des TD par les unités françaises s'écarta de la doctrine américaine qui voulait qu'ils fussent employés par régiment et non par escadrons.

« Mais s'agissant plus particulièrement des batailles livrées en France d'août 1944 au printemps 1945, peut-on parler d'un emploi autonome, collectif et spécifique des régiments de TD ? Précisément pas.

La première remarque à faire est, en effet, que les TD n'y auront pas été employés selon la doctrine et les règles d'emploi qui étaient sous-tendues dans le concept de leur origine, dans la vision qui avait été celle des Américains, sous l'influence des grandes batailles blindées de Russie et de Libye, sur de vastes espaces de manœuvre relativement libres, et qu'ils expérimentèrent eux-mêmes, un bref moment, en Tunisie.

Ainsi avait été conduits l'instruction et l'entraînement de nos régiments TD en A.F.N pendant la période préparatoire au débarquement, en 1943-44. Une instruction spéciale portera également sur l'emploi des TD en artillerie à longue portée. Le canon de 76 pouvait tirer jusqu'à 15 kms. Les Américains y insistaient beaucoup. À cet effet, chacun des quatre premiers régiments cités en renvoi (1) avait reçu plusieurs officiers supérieurs et subalternes, en provenance de l'Artillerie. En fait, notamment en raison de l'usure rapide des tubes, cet emploi resta exceptionnel et la priorité revint à la mission antichars.

On ne peut s'affranchir de cette considération sur le rôle théorique initial qui était assigné aux TD, si l'on veut apprécier celui, beaucoup plus concret et restrictif, auquel ils furent assujettis durant les opérations de la période ici circonscrite à la campagne pour la libération.

Le fait même que les régiments de TD n'entraient pas dans la composition organique des divisions de type US, blindées ou d'infanterie, bien qu'ils leur fussent le plus souvent donnés en soutien, exprime clairement que leur emploi devait être en priorité vu comme celui d'une puissante et rapide réserve antichars, dans le cadre d'une manœuvre d'ensemble.

De même leur organisation et leur composition internes, qui faisaient que chaque échelon de combat, du régiment au peloton, était doté d'une capacité complète d'action – tir indirect, reconnaissance, protection rapprochée, défense anti-aérienne - montre bien que les TD selon leur conception d'origine étaient d'abord orientés vers es engagements autonomes, de couverture des flancs et de contre-attaques antichars.

Tel ne sera pourtant jamais, ou presque jamais, le cas durant la campagne 44-45, en France, pour s'en tenir du moins à ce cadre espace-temps. Notons cependant qu'en Italie d'abord, en Allemagne ensuite, il en aura été de façon sensiblement différente, et l'on pourrait également évoquer l'autre cas particulier que représenta le rôle du régiment blindé de fusiliers Marins, de la 2<sup>ème</sup> DB, rôle sur lequel l'auteur de ces quelques pages sur les TD n'a pas la qualité de s'exprimer. Son expérience personnelle directe se résume en effet à celle de Chef de peloton TD, le 1/4/11ème RCA, acquise dans les Vosges, puis dans les batailles de rupture de Belfort et de Haute-Alsace.

---

<sup>1382</sup> Corps Expéditionnaire Français, État-Major, 3° Bureau, lettre N° 1639/CEF/3/TS du 6 juin 1944, *Lettre du général Juin au général Béthouart*, SHD carton 10 P 48.

Mais, à quelques exceptions près, probablement rares, cette expérience concrète de l'emploi des TD sur le terrain reflète assez bien celle de ses camarades chefs de peloton TD de l'époque, en service dans les régiments de la 1<sup>ère</sup> Armée.

Certaines informations recueillies par la suite permettent, dans une certaine mesure, de penser que, devant des situations différentes, l'emploi des TD a varié selon les divisions où ils se trouvaient affectés en soutien. Par exemple, il semble que dans leur offensive au sud, sur Mulhouse et Chalampé, les 9<sup>ème</sup> DIC et 1<sup>ère</sup> DB ne furent engagés les TD (RCCC et 9<sup>ème</sup> RCA) qu'au coup par coup, pour des interventions antichars précises, ponctuelles, limitées dans le temps. C'est ainsi que « dans la défense du front de Benfeld, entre Strasbourg et Sélestat, au début de janvier 1945, il a été possible de prévoir avec les TD des réserves antichars mobiles » (2). Ce fut tout le contraire dans les batailles de rupture au nord, sur Belfort puis plus tard vers Colmar, conduites par la 5<sup>ème</sup> DB et la 2<sup>ème</sup> DIM.

Dans ce dernier cas, l'échelon tactique qui eut à charge d'engager ses TD, constamment sur la brèche dans les durs combats de blindés, dans l'accompagnement de proximité des Sherman, fut le peloton.

Pour mieux donner l'image de ce qui est alors advenu de l'emploi des TD, on peut dire qu'il a relevé d'un « saucissonnage » aussi poussé que possible, plus que d'un sens de l'efficacité et de l'économie des moyens. Le souci majeur des Chefs de peloton TD, placés dans cette situation fut de maintenir la cohésion opérationnelle de leur peloton, tant pour des motifs d'intérêt tactique que de leur survie logistique. La tendance naturelle des chefs de groupements temporaires, ou sous-groupements, au sein des Combat-Command (C C 4, 5,6) était d'émettre les pelotons TD par TD ; à la rigueur en admettant que le niveau irréductible pouvait être le groupe de 2 TD. Le réflexe était de les imbriquer étroitement dans le dispositif en colonne des Sherman des escadrons de chars auxquels chaque peloton de TD était adapté. L'auteur de ce présent article peut témoigner qu'il avait connu un état de fait identique avec les chars B1 bis, en mai-juin 1940. La situation faite à ses TD, comme à ceux des pelotons voisins en 1944, au sein même de la nouvelle arme blindée, lui apparaissait comme d'autant plus paradoxale ! Il s'agissait néanmoins d'une situation et de conditions radicalement différentes.

(1) Ce sont : les 7<sup>ème</sup>, 8<sup>ème</sup>, 9<sup>ème</sup>, et 11<sup>ème</sup> RCA ; le 2<sup>ème</sup> Dragons ; le Régiment Colonial de Chasseurs de Chars (RCCC) ; le Régiment Blindé de Fusiliers Marins (RBFM).

(2) Citation d'une lettre du colonel MICHELET. »<sup>1383</sup>

La doctrine fut appliquée ou non de façon quasi homogène dans les trois DB avec cependant une différence dans leur emploi groupé ou non, ce que permettait la doctrine. Le style de commandement avait-il une influence sur l'application de la doctrine ? La question doit être posée.

### **3 : le style de commandement**

Le style de commandement, les convictions quant à l'emploi des blindés sont des facteurs non négligeables à prendre en compte dans l'étude de l'emploi des blindés.

Chez les alliés le commandeur de blindés le plus contesté quant à son style fut le général Patton. Il avait pourtant des idées claires et précises quant à la façon de diriger les unités blindées.

« Je maintiens ma théorie que pour empêcher les Allemands d'attaquer, nous devons attaquer. »<sup>1384</sup>

Pour lui, comme pour le général Guderian, la place du chef était à l'avant, il ne devait pas commander de l'arrière.

« Bien que confrontés aux tanks, les officiers de cavalerie ont cru possible de mener les combats depuis leurs QG, en se contentant d'étudier les cartes et en passant des coups de téléphone, se croyant encore dans une guerre statique comme celle de 1918. Ils ont perdu faute de pugnacité, et parce qu'ils ne commandaient pas vraiment leurs hommes : leurs ordres parvenaient aux troupes avec un retard si important qu'ils étaient déjà caducs avant même d'être exécutés. Un chef doit être sur la ligne de contact. Il doit observer, décider et agir. »<sup>1385</sup>

---

<sup>1383</sup> Guillot J L, général, *Les tanks destroyers pendant la campagne de la libération 1944-1945*, Collectif, Les blindés de la victoire, Op. Cit. p 59.

<sup>1384</sup> Patton JR Georges S, *Op. Cit.* p 202.

<sup>1385</sup> Laurent Boris, *Op. Cit.* p 58.

Il avait des principes de commandement et une idée claire des qualités de soldats qu'il demandait à ses subordonnés.

« Le 5 juin, Patton fait parvenir à ses subordonnés une lettre indiquant les directives de l'opération *husky*. On retrouve dans cette véritable harangue les qualités que Patton a toujours voulu insuffler dans le cœur de ses hommes pour en faire des guerriers : une discipline de fer gage de cohésion, l'exemple donné par les officiers, la rapidité couplée à la puissance de feu, des offensives très bien préparées qui causent de lourdes pertes à l'ennemi en épargnant le sang des GI's, le choc psychologique, attaquer encore et toujours en cherchant la ligne la plus faible de l'adversaire :

"...Il n'y a qu'une seule sorte de discipline, la discipline rigoureuse... Elle est basée sur la fierté d'exercer notre métier, sur une attention méticuleuse aux détails, ainsi que sur un respect et une confiance mutuelle totale. Elle doit être suffisamment chevillée dans nos corps et dans nos âmes pour être plus forte que l'excitation du combat ou la peur de la mort.

"On ne peut obtenir une véritable discipline que si tous les officiers sont assez persuadés de leurs obligations à l'égard de leurs hommes et de leur pays pour ne pas tolérer la moindre négligence.

"Ceux qui hésitent à corriger ou à encourager la valeur sont inutiles en temps de paix et dangereux en temps de guerre.

"L'histoire de nos armées toujours victorieuses démontre à l'évidence que nous sommes les premiers soldats du monde. Récemment beaucoup d'entre vous ont battu les meilleures troupes que possède l'Allemagne. Vos hommes devraient en être fiers, vous devriez en être fiers.

"Il n'existe pas de solution école pour chaque situation tactique.

"Le seul principe tactique intouchable est celui-ci : "Utiliser tous les moyens disponibles pour infliger le maximum de pertes à l'ennemi dans le minimum de temps."

"Ne jamais se mesurer à la force de l'ennemi mais à sa faiblesse.

"Vous ne serez jamais trop puissants. Efforcez-vous de récupérer le maximum d'hommes et de canons, dans la mesure où cela ne retarde pas votre attaque..."

"Les pertes sont directement proportionnelles au temps passé au feu... La rapidité de l'attaque réduit ce temps d'exposition..."

"Si vous ne pouvez pas voir l'ennemi, et c'est le cas le plus fréquent, tirez là où il a le plus de chances de se trouver..."

"Nos mortiers et nos canons sont des armes superbes...quand ils tirent. Quand ils sont muets ils sont parfaitement inutiles, aussi, faisons les tirer§

"On gagne les batailles en faisant peur à l'ennemi. Il aura peur s'il a des morts et des blessés. C'est le feu qui fait les morts et les blessés. Le feu en provenance de l'arrière est plus dangereux et trois fois plus efficace que celui venant du front..."

"Peu d'hommes sont tués par les baïonnettes, mais très nombreux sont ceux qui en ont peur. Avoir la baïonnette au canon donne à nos hommes l'envie d'en finir, seul notre désir d'en finir permettra de battre un ennemi décidé..."

"Dans la guerre de montagne, emparez-vous d'abord des sommets avant de descendre dans les vallées..."

"Ne laissez jamais une unité s'enterrer tant que l'objectif final n'a pas été atteint ; dès qu'il l'est, en revanche, tranchées, barbelés et mines..."

"N'écoutez jamais votre peur ; l'ennemi se fait plus de souci que vous. La supériorité numérique est utile mais pas indispensable pour réussir une offensive. Le simple fait que vous attaquiez amène l'ennemi à penser que vous êtes plus fort que lui..."

"Une bonne solution mise en pratique maintenant est préférable à une solution parfaite dix minutes plus tard... EN CAS DE DOUTE, ATTAQUER !..."

"Les champs de mines sont dangereux mais pas infranchissables ; ils sont bien moins dangereux que les barrages d'artillerie..."

"Vitesse et brutalité sont vitales sur les plages ; il ne saurait y avoir d'hésitation au moment du débarquement.

"Les armes doivent être en permanence en parfait état de fonctionnement.

"Lors d'un débarquement, toute retraite est impossible..."

"L'entretien des véhicules doit se faire au combat comme ailleurs..."



"Seule l'attaque permet la conquête." »<sup>1386</sup>

Comme les autres meneurs de blindés de la seconde guerre mondiale, le général Patton privilégiait l'emploi des blindés en masse. Il était en phase avec le général Leclerc qu'il avait en haute estime.

« Ah ! si Leclerc était américain, je lui confierais le commandement d'un corps d'armée à base de blindés et il serait capable d'aller à Berlin avant les Russes. »<sup>1387</sup>

Ce dernier avait une conception de l'emploi des blindés et du rôle du chef très proches de celle de son supérieur. Il était persuadé de l'importance des blindés dans le combat moderne et faisait de l'insuffisance du nombre de chars l'une des raisons de la défaite de 1940.

« Dès 1937, nous savions la force de l'armée blindée allemande, dès ce moment nous devions non pas prévoir mais réaliser. Il ne s'agissait pas là de question d'effectifs, il s'agissait d'organisation et de matériel. On ne se préoccupe ni de pareille création ni de la lutte contre des unités connues ; on ne réalise les chars, ni l'arme anti-chars. Le groupe d'armée Nord l'a tristement constaté.

Mais cette insuffisance de nos moyens cuirassés, en nombre sinon en qualité, n'était rien encore à côté de la carence de notre aviation. »<sup>1388</sup>

Arrivé à la tête de sa division, il mit en pratique ses idées et ses théories sur l'emploi des blindés et la direction des hommes. Théories qu'il avait muries au cours de ses quatre années de lutte du nord de la France jusqu'à la Normandie en passant par l'Afrique noire et l'Afrique du nord.

Lors du discours prononcé à Dalton Hall pour la remise des emblèmes et de l'insigne de la BD, le général Leclerc insista sur sa vision de l'arme blindée : rapide qui nécessite de l'initiative :

« Une des servitudes de la cavalerie, c'est qu'elle ne souffre pas la médiocrité. L'arme blindée est devenue l'arme rapide, l'arme difficile. Vous n'aurez pas le temps de vous familiariser avec l'ennemi, vous aurez à prendre des initiatives rapides... Réfléchissez aux responsabilités que vous aurez demain comme officier et ne perdez pas une minute pour améliorer la valeur des hommes qui vous sont confiés. »<sup>1389</sup>

Pour lui, l'activité intellectuelle était nécessaire pour éviter la sclérose, la coopération des armes et l'initiative primordiales. Un ordre devait faire ressortir l'intention du chef.

« L'activité intellectuelle est plus que jamais nécessaire dans l'armée. Il est inadmissible de voir un bataillon ou un peloton manœuvrer comme en 1940. La tendance fâcheuse de s'en tenir au "déjà vu" est la première manifestation de la sclérose du commandement.

Comment exercer cette activité intellectuelle ? En étudiant sans cesse les effets de la coopération des armes poussée à l'extrême, en cultivant l'initiative, en entraînant les cadres au maniement des armes et services appartenant à des troupes différents des leurs. Curiosité et imagination ordonnées sont à développer chez tous en vue d'une formation intellectuelle sur laquelle on cherchera à asseoir le caractère...

Comment donner et comment recevoir des ordres ? De la part de celui qui le donne, l'ordre doit avant tout faire ressortir l'intention du chef, permettant à l'exécutant de poursuivre cette intention quelles que soient les difficultés. Inversement, celui qui reçoit un ordre doit demander chaque fois que cela est possible, avant d'exécuter, tous renseignements qu'il juge nécessaire et signaler les difficultés. Le réflexe de la "brute militaire" est périmé une fois pour toute...

---

<sup>1386</sup> Laurent Boris, *Op. Cit.* p 184-186.

<sup>1387</sup> De Boissieu, général, *Op. Cit.* p 315.

<sup>1388</sup> Tapuscrit de 34 pages du 26 juillet 1940, *les causes de la défaite*, p 20, SHD, Fonds privé carton 1 K 239 1 : fonds LECLERC.

<sup>1389</sup> Un groupe d'officiers, *Op. Cit.* p 168-169.

Le combat doit être conduit pour l'avant... il ne sera pas toujours possible d'attribuer à toutes les missions les moyens jugés indispensables. Il faudra donc savoir faire un choix, c'est-à-dire jouer... »<sup>1390</sup>

Un ordre devait être simple et le but nettement fixé. Il ne fallait pas dire comment parvenir au but, seulement donner l'objectif.

« Chaque fois que la mission, le but final n'est pas nettement fixé, la manœuvre échoue. J'ai coutume de rappeler avec mes anciens compagnons que l'un de mes ordres en 1944 donnait la mission : "Prendre Paris » Eh ! oui, c'est cela, j'aurai voulu entendre comme mission "Arzew" ou "Oran".

Dire à un chef de détachement ou de groupement : "Faire effort par tel axe en vue d'enlever tel mouvement de terrain, puis reprendre la progression sur", tout cela c'est une mission mal donnée ou en tout cas, insuffisante.

En cas de rencontre, de difficultés, le chef intéressé s'épuisera dans de vains efforts locaux pour conquérir tel ou tel point de terrain qui n'intéresse en rien la mission dans son essence. Il faut que les chefs à tous les échelons connaissent le but, afin d'y courir par tous les moyens, par tous les itinéraires, en passant où ils peuvent, et pour cela, il faut qu'ils connaissent l'intention de leurs supérieurs et le but final qu'ils se proposent d'atteindre.

Donc, simplicité dans l'énoncé de vos missions ; votre intention et le but, le but... »<sup>1391</sup>

Bien que d'une autre génération, les deux autres chefs des DB étaient aussi convaincus de l'importance des blindés dans la guerre moderne et avaient montré leurs qualités de chefs aussi bien à l'instruction qu'au combat.

Tous deux avaient été instructeurs à Saumur et avaient su transmettre leur foi à leurs élèves. Commandant le 12<sup>ème</sup> RC de l'armée d'armistice, le lieutenant-colonel de Vernejoul tira des enseignements de ses combats de mai juin 1940 et fit des propositions d'emploi des unités blindées.

« - La composition d'une unité doit avoir qu'un but : son emploi au combat  
- Une des qualités primordiales d'une Troupe au combat est la cohésion  
- Le meilleur emploi au combat d'une Unité a lieu dans le cadre de ses liens organiques. Soutenir le contraire serait nier l'influence du chef, le rôle de l'instruction etc... la dernière guerre l'a prouvé une fois de plus. [...]

Le char est le vainqueur de la dernière Guerre. Livré à lui-même, il est voué à l'insuccès. Les autres armes doivent régler leur action sur la sienne : Aviation – Armes de D.C.A, de D.C.R, Artillerie, Dragons portés.

Pour intervenir rapidement et efficacement, les groupements tactiques, qui réalisent les appuis réciproques indispensables de ces différents éléments, ne doivent pas être temporaires, mais autant que possible Organiques.

Une décentralisation de ces moyens est donc nécessaire. Il faut les grouper autant que possible dans la même petite Unité, dès le temps de Paix. Il en résultera au combat un emploi en combinaison intime. [...]

Les Allemands nous ont montré un emploi judicieux des Chars, tirant à cadence rapide. Fortement armés d'un canon de 75 ou 77, ils nous attaquaient à 1500 mètres. Ils agissaient en artillerie d'appui direct, éclairés et protégés par des Chars légers moins bien armés et travaillant uniquement au profit des Gros chars. Formule heureuse, contraire aux décisions de principe sorties de nos bureaux, qui, au lieu de considérer avant l'emploi, se sont trop souvent laissés hypnotiser par le côté technique et surtout technique automobile.

En résumé nos Chars de Cavalerie se sont montrés très bons pour 1940, mais insuffisamment armés. La question armement était hélas ! passée au 2<sup>o</sup> Plan. Or un Char, c'est d'abord du feu. Il faut que ce feu soit puissant et rapide. »<sup>1392</sup>

Il mûrit sa réflexion avec l'arrivée des matériels modernes et des DB américaines.

« Une bataille, ce sont deux volontés qui s'affrontent. Par la force on par la ruse, luttant jusqu'au dernier quart d'heure, il s'agit de dominer l'adversaire. C'est la phase d'usure. Puis, quand l'ennemi est rompu, brisé, épuisé, le plus fort va tout risquer, tout jeter dans la bataille, foncer hardiment, culbuter les arrières, encercler les résistances et percer vers l'avant sans souci des risques courus, pour forcer la victoire : c'est l'exploitation !

---

<sup>1390</sup> Un groupe d'officiers, *Op. Cit.* p 299.

<sup>1391</sup> *Idem* p 304.

<sup>1392</sup> 12<sup>o</sup> Régiment de Cuirassiers Secret le 12 février 1941 *Projet de composition d'un Régiment de Chars de Combat de Cavalerie d'une Division Légère Mécanique par le Lieutenant-Colonel de VERNEJOU, Op. Cit.*

Dans le passé, ce fut le rôle glorieux de la Cavalerie. Au cours de la Seconde Guerre Mondiale, ce fut celui des divisions blindées. »<sup>1393</sup>

Il était reconnu par ses pairs comme un excellent tacticien et utilisateur d'une DB.

« Il en fut un Troisième qui possédait aussi le don de percevoir le moment crucial de vaincre, en exploitant hardiment vite et loin, en même temps que la connaissance du plein emploi de la Division Blindée : le Général de Vernejoul, commandant la 5<sup>e</sup> D.B. »<sup>1394</sup>

Le général de Vernejoul avait des idées d'emploi des blindées proches de celles du général Leclerc, il en était de même pour le général du Vigier. Lors de son passage à Saumur, il avait impressionné ses élèves par ses idées sur l'emploi des blindés. Idées qu'il avait essayé de mettre en pratique lors de la campagne de 1940 et qu'il théorisa lors de son passage à Royat. Tirant les leçons de la défaite, il intégra les concepts américains et les fit siens. Il prépara sa division dans ce sens en incluant ses principes dans les exercices d'entraînement, insistant notamment sur l'exploitation.

« BUT : Etude de l'action rapide et profonde d'un détachement d'exploitation. [...] »

La 1<sup>ère</sup> D.B. en réserve derrière la 3<sup>e</sup> D.I.A. doit, dès que possible, dépasser l'infanterie et exploiter à fond en direction de :

RELIZANE – Ste BARBE du TLETAT (axe principal)

RELIZANE – MASCARA – BEL-ABBES (axe secondaire) [...]

INTENTION DU GENERAL Cdt LA 1<sup>re</sup> DIVISION BLINDEE :

Agissant avec le gros des forces sur Perrégaux, et en exerçant un large débordement sur MASCARA. :

a/ - dans une 1<sup>ère</sup> phase, se rendre maître de la rocade L'HILLIL – EL BORDJ

b/ - dans une 2<sup>ème</sup> phase, atteindre au plus tôt les noeuds de communication essentiels de Perrégaux et Mascara, en s'éclairant sur Ste Barbe et Bel-Abbès. [...]

La manoeuvre comportera l'étude de 3 points principaux :

1<sup>o</sup>/ Réduction rapide d'une résistance pour reprendre au plus vite l'exploitation.

2<sup>o</sup>/ Parade à une menace de chars sur un flanc.

3<sup>o</sup>/ (Le 30 au matin) – Occupation d'une localité importante. Action du servie S.M. appuyé par des éléments de reconnaissance, puis d'infanterie. »<sup>1395</sup>

Lui aussi était reconnu par ses pairs comme un spécialiste des blindés.

« Le général du Vigier, l'un des promoteurs de la cavalerie blindée et l'un des meilleurs spécialistes de cette arme moderne, sait en effet qu'il doit faire vite, et que les facteurs « surprise et rapidité » sont ses seuls atouts maîtres. Ses chars devront coller à l'ennemi, le poursuivre partout sans jamais lui laisser le temps de se réorganiser. »<sup>1396</sup>

Leurs successeurs respectifs étaient également dans le même état d'esprit. Le général Schlessler avait montré tout son art du commandement à la tête du 2<sup>ème</sup> RD et sa connaissance de l'emploi des blindés avec le CC 4. Le général Sudre était un ancien des chars de combat, il avait une très bonne connaissance de l'emploi des blindés ayant combattu à Montcornet puis débarqué en premier à la tête du CC 1 en Provence.

Les hommes qui furent au commandement des DB avaient tous les mêmes conceptions de l'emploi des blindés. Ils étaient convaincus que la vitesse et l'emploi en masse étaient les

---

<sup>1393</sup> de Vernejoul Henri (général), *Op. Cit.* p 6.

<sup>1394</sup> de Langlade (général), préface à *autopsie d'une victoire morte*, p XVIII.

<sup>1395</sup> 1<sup>re</sup> Division Blindée, État-Major, 3<sup>e</sup> Bureau N<sup>o</sup> 933/3, *Manoeuvre de la 1<sup>re</sup> Division Blinde 29 - 30 Décembre 1943*, SHD carton 11 P 194.

<sup>1396</sup> de Vernejoul Henri (général), *Ibidem*, p 66.

meilleurs atouts de leur unité. Ils étaient des chefs qui voulaient aller de l'avant et étaient le plus souvent en avant de leurs troupes. Pourtant leurs unités furent employées différemment pendant la plus grande partie de la campagne. Lorsqu'elles le furent de façon identique ce fut sous le commandement de la 1<sup>ère</sup> armée dont le chef avait un rapport aux blindés qui peut expliquer cette différence d'emploi.

### **III : le général de Lattre et les blindés**

Le général de Lattre ne fut pas un grand meneur de blindés contrairement aux généraux Patton, Rommel ou Guderian. Il n'a jamais semblé s'enthousiasmer pour cette arme restant attaché à l'infanterie. Arme dont il connaissait et maîtrisait parfaitement les concepts d'emploi comme le prouva la conduite de sa division en 1940. Cette circonspection dans l'utilisation des chars lui valut bien des critiques et la réputation de ne pas savoir utiliser les unités blindées comme lors de l'attaque avortée du pont d'Aspach. Mais ce fut dans ses relations avec le général Leclerc que ce sujet fut le plus brûlant.

#### **1 : la blindaille**

Adulé par les uns, détestés par les autres, le général de Lattre ne laissait personne indifférent. Son style de commandement empreint de faste et de panache mais aussi parfois de dureté en faisait un chef redouté mais qui obtenait l'adhésion de ses subordonnés. Il avait un sens inné de la manœuvre et aimait aller vite quitte à bouleverser la planification comme lors du débarquement de Provence.

« De Lattre agit vite, misant toujours sur l'audace. Il bouleverse la manœuvre initialement prévue par le planning mais obtient finalement l'assentiment de Patch.

La rapidité de la victoire de Provence est éclatante - neuf jours – nos soldats n'ont pas seulement affirmé leur supériorité et remporté des succès locaux considérables : ils ont littéralement hâté l'heure de la victoire finale. »<sup>1397</sup>

« Les blindés français attaquèrent dans une ruée et un élan extraordinaires, reflétant le tempérament du commandant de l'armée, le général de Lattre de Tassigny. »<sup>1398</sup>

Derrière cette vista et cette volonté affirmée d'atteindre son but se cachait un chef inflexible et parfois dur vis-à-vis de ses subordonnés.

« Mulhouse semble morte. Pas un avion dans son ciel, pas un coup de canon : le calme après la tempête. Il pleut. Une douce léthargie s'empare de chacun. Le capitaine de Boisredon rentre de la forêt de la Harth. Ces dix-neuf jours de baroud ininterrompu l'ont, marqué : il est fatigué, jaune. Vraiment, le général de Lattre use ses hommes. »<sup>1399</sup>

Si la troupe pouvait souffrir, ses subordonnés directs supportaient parfois mal son style de commandement et les accrochages avec les commandeurs n'étaient pas rares.

« Le 7 janvier au soir, sans être critique, la situation de la 1<sup>re</sup> DMI, qui ne dispose plus de réserve, inquiète le général de Monsabert. Il intervient auprès de la 3<sup>e</sup> DI US pour qu'elle accélère la relève dans le secteur sud pour libérer la brigade Delange, mais celle-ci dure toute la nuit, et le premier bataillon récupéré, le BM 11 du capitaine Brisbane, n'est ramené dans la région de Barr que le 8 janvier vers 9 heures du matin. Garbay peut ainsi renforcer son

---

<sup>1397</sup> Barre Jean-Luc, *Op. Cit.* p 34.

<sup>1398</sup> Von Mellenthin (Maj Gen), *Panzer battles a study of the employment of armor in the second world war*, (traduction de H. Betzler), New York, Ballantine books, douzième impression 1990, p 396.

<sup>1399</sup> Deloupy Henry, *Op. Cit.* p 181.

dispositif et pour lui permettre de manœuvrer, Monsabert met à sa disposition un détachement du CC 5 d'une vingtaine de TD et de Sherman aux ordres du lieutenant-colonel Bourgin. La journée est déjà très avancée lorsque le BM 11 et le détachement blindé Bourgin tentent de dégager le BM 24. Une première sortie des blindés exécutée à Osthouse, sans attendre l'infanterie, tourne court. Un élément du détachement Bourgin - trois chars, deux TD et trois AM aux ordres du capitaine Le Jarriel, accompagné d'une section du BM 21 franchit l'III à 9 heures et avance le long de la route de Gerstheim sans rencontrer d'opposition. Arrivés à la sortie est de la forêt d'Osthouse, les blindés font demi-tour précipitamment [...]

La poussée ennemie avait déjà été bloquée sur l'III, lorsqu'au quatrième jour de l'offensive, les Allemands s'étaient retournés contre Obenheim pour attaquer la garnison, qu'ils s'étaient contentés jusqu'alors de masquer. Une fois encore, après de Larminat et Brosset, la subordination de l'ancienne DFL est remise en question par le général Garbay, qui reproche à de Lattre et de Monsabert d'avoir isolé le BM 24 et de ne pas l'avoir laissé libre de sa manœuvre. Son état d'esprit à l'égard du commandement, et notamment du général de Lattre, devait s'en ressentir durablement. »<sup>1400</sup>

Si des relations tendues et la rudesse du général de Lattre avec les Français libres pouvaient se comprendre, cela était moins attendu avec des subordonnés directs issus de l'armée d'Afrique. Tous ses grands subordonnés eurent à subir les foudres de leur chef qui n'était jamais avare de reproche aussi bien pour ses commandants de CA que de DB.

« Pendant toute cette bataille de plus de vingt jours, j'ai eu quelques désaccords avec de Lattre. Il en a, à plusieurs reprises, manifesté de l'humeur, alternant félicitations et reproches.

Or, voici qu'après cette dure et importante victoire, il émet l'intention de me retirer mon chef d'état-major, le général Chevillon qui, par ses qualités d'intelligence, de méthode et d'efficacité, fut un des principaux artisans du succès. Il veut lui donner le commandement de l'infanterie divisionnaire de la 3<sup>e</sup> D. I. A., ce qui n'est pas de l'avancement. S'il doit me quitter, je réclame pour lui le commandement d'une division.

Finalement, le 6 décembre à Montbéliard où de Lattre s'installe, à l'hôtel de *La Balance*, nous avons une explication orageuse. Revenant sur le début de l'opération, il évoque nos divergences de conception et m'accuse d'indiscipline intellectuelle.

Je le reconnais facilement, puisque le 13 novembre, devant de Gaulle et Churchill, j'avais déclaré que j'exploiterais le succès à fond jusqu'à Mulhouse et, si possible, Colmar. C'est lui, de Lattre, qui m'avait alors coupé la parole pour dire, imprudemment devant eux, que ce serait déjà bien beau d'arriver à Dannemarie. Je lui fais remarquer que mon initiative, fut-elle taxée « d'indiscipline intellectuelle », avait permis à mon corps d'armée d'atteindre Mulhouse et le Rhin, dès le 19. Il me fait alors grief de ne pas avoir occupé les ponts du Rhin comme il m'en avait, effectivement, donné l'ordre quand j'ai découpé la 1<sup>re</sup> D. B. et le R. I. C. M. Je le regrette d'autant plus que les derniers combats en forêt de la Hardt ont été très durs. Malheureusement, les Allemands occupaient déjà en force le pont de Chalampé et ses avancées, quand mes premiers éléments y sont arrivés, à bout de munitions et d'essence.

Le lendemain 7, le général Chevillon est convoqué à l'armée pour se faire notifier sa nouvelle affectation. Je considère cette mesure comme une sanction, or je suis le seul responsable.

Je retourne chez de Lattre et lui déclare tout net que, puisqu'il n'est pas content que mon corps d'armée ait atteint le Rhin en cinq jours, je demande à être relevé de mon commandement.

Alors, c'est le grand jeu. Il fait du charme, promet de donner une division à Chevillon... dès que possible. »<sup>1401</sup>

« Le Général de Lattre reprochera aux Généraux de Monsabert et du Vigier, d'avoir ainsi engagé les 3 C.C. de la 1<sup>re</sup> D.B., alors que, dans un ordre verbal il n'en avait alloué qu'un seul. [...]

Certes c'était apparemment un grand honneur, mais des initiés, dont le Cdt de la 1<sup>re</sup> D.B. faisait partie, connaissaient l'existence d'un Télégramme en date du 7 septembre dans lequel le Ministre, M. Diethelm, transmettait la décision du Général de Gaulle désignant le Général de Monsabert pour ce poste à prendre dès la libération de Strasbourg. Mais Monsabert souhaitait conserver le Commandement du 2<sup>e</sup> Corps d'Armée et du Vigier commandait sa Division depuis plus de deux ans, et de plus il avait un Adjoint, le Général Sudre, prêt à prendre sa suite. Enfin il était bon qu'à une telle fonction le Gouverneur soit assisté d'une maîtresse de maison douée des qualités que chacun savait être celles de son épouse : charmante, pleine de tact, sachant recevoir, discrète. Cependant du Vigier, ulcéré de

<sup>1400</sup> Dufour Pierre, *Op. Cit.* p 219-232.

<sup>1401</sup> Béthouart Antoine, *Op.Cit.* p 301.

quitter sa 1<sup>re</sup> D.B. surtout en plein combat, demanda à être reçu par le Général de Lattre, ce que ce dernier lui accorda très amicalement :

« Vous allez occuper le plus beau poste de l'Armée Française, celui que j'ambitionnais comme fin de carrière !

Dites-moi plutôt, mon Général, pourquoi vous me videz de la 1<sup>re</sup> Armée...

Silence...

Eh bien oui, c'est vrai, parce que vous m'avez « gauchi » ma manœuvre d'Armée : je vous avais demandé Dannemarie et vous avez été à Mulhouse qui n'était qu'un objectif éventuel. »<sup>1402</sup>

Les relations entre les deux hommes furent tumultueuses mais le général du Vigier se montra toujours loyal envers son chef malgré ses emportements et son caractère parfois vindicatif comme il le montra après Mulhouse.

« Ces relations furent longues, tumultueuses et loyales. Longues : on a vu qu'elles ont commencé dès la conclusion de l'Armistice, à Clermont-Ferrand, en juillet 1940 et qu'elles furent d'une façon presque continue de plus en plus étroite jusqu'à la cérémonie des Invalides d'octobre 1947. Tumultueuses, parce que leurs tempéraments étaient très différents mais avaient en commun la ténacité et le courage intellectuel, le Général de Lattre commandant avec éclat, allant parfois jusqu'à la limite de l'injure vis-à-vis de ceux qui ne lui résistaient pas ; le Général du Vigier toujours calme, surtout quand la situation est grave, plus courtois mais coriace quand il pense qu'il a raison. Loyales, du côté du Général de Lattre, car il a su, sans le dire, revenir sur la sorte de « limogeage » qu'il avait infligé injustement au Commandant de la 1<sup>re</sup> D.B. pour avoir pris Mulhouse sans ordres précis ; loyales aussi du côté du Vigier car ce dernier le prouva, entre autres en défendant la mémoire du Maréchal de Lattre, en se séparant, sur un point délicat, de l'opinion – il disait les illusions – de son vieux camarade de Vernejoul, lorsque ce dernier, avec le Général de Langlade, exposait la thèse de « l'Autopsie d'une victoire morte ». Non, écrivait mon père, il n'était pas possible de faire la jonction immédiate, dès la fin novembre 1944 de la 2<sup>e</sup> D.B. arrivée par le nord à Sélestat avec les D.B. de la 1<sup>re</sup> Armée parvenues au nord de Mulhouse. Et cela pour des raisons d'usure de la 1<sup>re</sup> D.B., s'ajoutant aux causes logistiques résultant de la nécessité d'accumuler des Unités de feu et des réserves de carburant en vue des combats qui auraient été très durs contre un ennemi encore vivace. Attribuer au Commandant de la 1<sup>re</sup> Armée, dans cette affaire, un manque de savoir utiliser les Divisions Blindées n'est pas juste, même si cela a pu être vrai dans d'autres circonstances, comme par exemple l'emploi de la 1<sup>re</sup> D.B. pendant deux mois dans les Vosges. »<sup>1403</sup>

L'emploi des DB par le général de Lattre fit débat et nombreux furent ceux qui lui reprochèrent de ne pas savoir utiliser ses unités blindées. Pourtant, il reconnaissait que l'arme blindée était l'arme de l'exploitation par excellence, au moins dans son *histoire de la 1<sup>ère</sup> armée*.

« Enfin, je trouvais dans le fait que l'Armée B était seule à posséder une division blindée, c'est-à-dire l'arme par excellence de l'exploitation, une justification supplémentaire de mon souci de tenir le débouché nécessaire au déploiement d'une opération de cavalerie de grande envergure. »<sup>1404</sup>

Mais cet éclair de lucidité, fut rarement mis en œuvre. En fait, l'ancien chef de corps du 151<sup>ème</sup> RI était fortement marqué par son expérience de la Grande Guerre et en était resté à la prédominance de la reine des batailles dans les combats, ce qu'il prouva lors de manœuvre à la tête du 151<sup>ème</sup> RI.

« Quelques semaines après son retour de Paris, le colonel de Lattre et son régiment partent en manœuvres au camp de Suippes. Trois ou quatre jours - entre le 30 août et le 2 septembre - pour y étudier la lutte contre des unités blindées. Ce ne sont pas des grandes manœuvres. Elles paraissent même d'une importance bien limitée au colonel de Lattre qui se plaint de tout au retour, de la faiblesse des moyens mis en œuvre, de la déficience totale des transmissions, d'une coopération inexistante de l'aéronautique. L'essentiel reste donc, à ses yeux, que le 15-1 ait pu faire le point de son instruction dans le camouflage, les emplacements d'infanterie nouveau modèle, les tranchées et les obstacles antichars. Tactiquement parlant, le colonel de Lattre insiste pourtant sur deux points. Il évoque l'utilisation des chars dans la défensive, reconnaît que l'emploi qu'il en a fait - en s'écartant des prescriptions

---

<sup>1402</sup> du Vigier Alain, *Op.cit.* p 176-184.

<sup>1403</sup> *Idem* p 244-245.

<sup>1404</sup> de Lattre de Tassigny Jean, (maréchal), *Histoire de la première armée française, Op. Cit.* p 130.

réglementaires - revient à dissocier les unités de chars ; mais « tout porte à croire que les cas particuliers qui l'ont rendu nécessaire à diverses reprises pendant la manœuvre de Suippes seraient des cas constants au cours des opérations de demain (en tout cas dans la zone du combat rapproché) ». Il attire aussi l'attention de l'état-major sur un inconvénient majeur : l'insuffisance de la dotation en armes anti-chars des régiments d'infanterie. »<sup>1405</sup>

Cette difficulté à appréhender la manœuvre blindée se transforma en mépris pour les unités qu'il qualifiait de « blindaille » et dont il ne connaissait pas les caractéristiques des matériels qui les équipaient, pas plus d'ailleurs que celles des blindés ennemis. Ce qui est préjudiciable à la bonne conduite de la réflexion tactique.

« Tassigny ne connaît rien à l'arme blindée. Sait-il seulement que les Sherman n'ont aucune chance face aux Panzers IV ? Que dire des TD légers, les *tanks destroyers*, à bord desquels nos garçons à peine sortis des Chantiers de jeunesse vont risquer leur vie, qui ont été mis à la réforme par les Américains ? [...] »

Pour cela, le général de Lattre de Tassigny n'hésite pas à employer des arguments frappants quoique peu élégants Il rétorque à Patch qui constate le faible équipement de nos Africains que, avec sa dotation légère, les parachutistes américains ne valent guère mieux. Il sait trouver les formules caustiques qui emportent les imaginations. N'appelle-t-il pas les chars la « blindaille », une sorte de ferraille caquetante qui fait plus de bruit que l'infanterie, la « piétaille », mais rend moins de services et coûte beaucoup plus cher ? Beaucoup lui ont reproché ces formules à l'emporte-pièce, masquant derrière des ilots de tragédie ou des lazzis la nostalgie d'un monde défunt. »<sup>1406</sup>

Ce monde défunt n'était-il pas aussi celui des anciens concepts où les chars n'étaient pas employés en masse et où ils étaient directement aux ordres de l'armée. De nombreux ordres et messages montrent que le chef de la 1<sup>ère</sup> armée n'avait pas assimilé les nouveaux concepts d'emploi des unités blindés. Le saucissonnage fut pratiqué dès le débarquement.

« Mon cher du VIGIER,

J'ai voulu vous voir ce soir, mais je suis resté trop longtemps à AUBAGNE.

Faites très vite le rassemblement prescrit par ordre ci-joint. (SUDRE laissera 2 Escadrons de Sherman à MONSABERT qui vous rejoindront par la suite – Entendez-vous pour tout cela avec MONSABERT à qui j'ai donné ce soir en même temps qu'à SUDRE mes instructions). Je voudrais que vous soyez demain 23 Août vers midi dans votre zone d'articulation au Nord-Est de MARSEILLE, prêt à opérer si nécessaire région Nord de MARSEILLE vers LA JOLIETTE. »<sup>1407</sup>

Il donnait ses ordres directement aux CC parfois à la voix. Si la place d'un chef est à l'avant, est-il encore dans le rôle d'un général d'armée de passer au-dessus des grandes unités et de s'immiscer dans la manœuvre d'un groupement ?

« ORDRE du general Commandant l'Armee  
(Confirmation ordres verbaux)<sup>1408</sup>

I. – Le general SUDRE organisera sans delai un detachement d'elements legers prelevés sur le C.C.1, sous les ordres du Commandant de LAPRAIE, avec mission :

a) se porter avant la nuit dans la region de GARDANNE,

b) relever, le matin du 23, les elements de la 3eme D.I.U.S. dans le triangle : LES MILLES – L'AQUEDUC – LE RELAI DU RYALTON.

Priorite : L'AQUEDUC, avec le souci de le preserver a tout prix. »<sup>1409</sup>

Cette manière de faire heurtait non seulement certains de ses subordonnés mais aussi les Américains. Ainsi n'obtint-il pas le soutien du général Devers à sa demande de moyens

---

<sup>1405</sup> Pellissier Jean, *Op. Cit.* p 157.

<sup>1406</sup> Lamarque Philippe, *Op. Cit.*, p 172-175.

<sup>1407</sup> PC 1<sup>ère</sup> Armée, le 22 Août, *lettre du général de LATTRE au général du VIGIER*, SHD carton 10 P 187.

<sup>1408</sup> Ajout manuscrit.

<sup>1409</sup> Armee "B"\_Etat – Major 3eme Bureau No 179/3. OPAN Ordre du General Commandant l'Armee du 22 aout 1944, SHD carton 10 P 187.

supplémentaires pour la réduction de la poche de Colmar. Ce dernier lui répondant que ses homologues américains obtenaient les résultats escomptés sans moyens supplémentaires.

« J'ai reçu et étudié votre lettre N° 154/OP-3 T.S. du 16 Décembre.

C'était avec la plus grande confiance que je vous ai donné le commandement de toutes les forces françaises et de certaines unités américaines engagées sur le front d'Alsace et que je vous ai assigné la mission de réduire rapidement la tête de pont allemande à l'Ouest du RHIN. Les moyens mis à votre disposition à cette intention étaient, à mon avis, suffisants pour la réduction de cette force allemande, s'ils avaient été employés avec rigueur et détermination. Je dois avouer que je suis réellement déçu des résultats que vous avez obtenus jusqu'à présent et je me trouve ainsi avec à peu près la moitié de mes forces contenues par des forces allemandes bien inférieures en nombre. Cette situation aura sans doute des répercussions considérables sur les résultats à atteindre au Nord, puisque je suis maintenant dépourvu des moyens nécessaires pour exploiter à fond une percée de la ligne Siegfried qui paraît imminente.

L'opinion de mon 2° Bureau correspond de très près à celle du vôtre. Cela est la raison primordiale pour laquelle je ne puis comprendre comment une force d'à peu près 16.000 effectifs allemands puisse contenir à sa volonté toute autre force, comprenant huit divisions plus les troupes de combat de soutien.

Le degré d'épuisement de vos forces ne pouvait être, selon mon avis, notablement différent de celui des divisions actuellement engagées avec les allemands sur d'autres secteurs du front. Je constate cependant que des gains alliés se produisent autre part.

Il ne doit plus y avoir de retard. Une offensive simultanée doit être déclenchée sur toute la longueur de votre front pour que les Allemands ne puissent déplacer leurs réserves pour faire face au genre de petites attaques isolées que vous avez lancées pendant les deux dernières semaines. A cette fin, j'ai mis à votre disposition une allocation supplémentaires de munitions d'artillerie qui vous est envoyé sous pli séparé.

Vous prendrez les mesures que vous considérez nécessaires, avec les forces dont vous disposerez, pour assurer que les Allemands soient repoussés à l'Est du RHIN en date du 1° Janvier 1945.

Je suis sûr que vous fournirez bientôt un effort de grande envergure et que vous obtiendrez le même brillant succès que vous avez obtenu en perçant la Trouée de BELFORT. »<sup>1410</sup>

Le général Devers était ferme dans sa réponse, conforté par le fait que le général Eisenhower avait demandé que le général de Lattre fût relevé de son commandement. D'après le général Langlade, il y avait trois raisons à cette demande : le refus d'aider le général Leclerc à isoler Colmar, l'affaire de Pont d'Aspach et une utilisation irrationnelle des divisions blindées. Mais les généraux de Gaulle et Juin refusèrent cette demande<sup>1411</sup>.

L'emploi des blindés, la « blindaille », par le général de Lattre fut donc souvent à la marge de l'orthodoxie doctrinale et sujet à caution par ses détracteurs.

« Parce que de Lattre n'était pas un Cavalier, bien qu'il en fût issu dans un passé lointain. Il a négligé les leçons de l'exploitation par les cavaliers de Murat après Iéna, et n'a pas su réaliser la transposition Cavalerie Cheval à Cavalerie Blindée dans le temps. Il ne saisit jamais quels étaient les impératifs de l'emploi de l'arme qu'il appelait « la Blindaille » avec la lèvres du 'Roi Jean »... Parmi lesquels le plus fondamental :

Laisser au commandant d'une division blindée les RENNES LONGUES.

C'est ainsi que, découpées en tronçons vulnérables et peu efficaces, ses deux divisions blindées furent constamment utilisées en chars d'appui d'infanterie... O souvenirs de 1918 !... ou bien rassemblées par aventure, elles étaient alors tenues d'une main de fer, enlevant à ses chefs toute possibilités d'action de grande envergure, seules génératrices de Victoire. Ainsi les entraves aux pieds, et limité dans son action, le Général de Vernejoul et sa 5° D.B. ne furent pas découplés à l'instant crucial où la liaison pouvait être tentée avec la 2° D.B., et l'armée allemande des Vosges détruite. »<sup>1412</sup>

Mais aussi par ses anciens commandants de division

---

<sup>1410</sup> Lettre du Général DEVERS cdt le 6° G.A.U.S au général de Lattre du 16 décembre 1944, SHD carton 10 P 187.

<sup>1411</sup> Voir Péliissier Jean, *Op. Cit.* p 368.

<sup>1412</sup> de Langlade (général), préface à *autopsie d'une victoire morte*, *Op. Cit.* p XX.



« Comment a-t-on pu, à nouveau, dissocier nos divisions blindées, qui la plupart du temps furent réparties, entre les divisions d'infanterie, et même, trop souvent, par petites fractions entre les régiments, d'infanterie, et les, cantonner ainsi dans un rôle d'auxiliaire de l'infanterie, comme en 1940 ? ...

Au lieu d'une masse, on a eu une poussière de chars sans capacité offensive, qui ne pourra livrer, au prix d'une usure inouïe, que des combats partiels ! »<sup>1413</sup>

Ces remarques du général de Vernejoul furent suscitées, entre autres, par l'affaire du pont d'Aspach qu'il considérait comme une occasion ratée.

## **2 : le pont d'Aspach**

Après la victoire de Belfort (21 novembre) et la prise de Mulhouse par la 1<sup>ère</sup> DB à la même date, les Allemands lancèrent de violentes attaques en direction de la frontière suisse afin de couper les lignes de communications françaises. Des éléments ennemis ayant atteint la région est de Belfort, le général de Lattre décida de leur couper les itinéraires de retraite en lançant, à compter du 27 novembre, une offensive en direction de Cernay puis Neuf-Brisach, à partir de la région de Burnhaupt. La manœuvre d'enveloppement des 1<sup>ère</sup>, 5<sup>e</sup> DB et 2<sup>e</sup> DIM pourrait ainsi se développer. De Strasbourg, le général Leclerc envoyait des éléments de reconnaissance vers le sud en direction de Colmar. La 5<sup>ème</sup> DB était prête à exploiter vers le nord. Les deux DB de la 1<sup>ère</sup> armée, enfin réunies, bouillaient d'agir de concert pour prendre au piège les unités de la *Wehrmacht* encore en Alsace. Le 29 novembre, l'offensive en direction de Cernay fut annulée et les unités arrêtées sur la Doller. La 5<sup>ème</sup> DB passait en réserve d'armée. La jonction avec la 2<sup>ème</sup> DB n'était plus possible. Les conséquences de cet arrêt furent lourdes.

« Au nord : La 2<sup>e</sup> dB avait poussé vers le Sud jusqu'à Sélestat

Au Sud 2 DB : La 1<sup>re</sup> DB (Du Vigier) et la mienne (5<sup>e</sup> DB), quoiqu'ayant subi des pertes, étaient prêtes à foncer vers le Nord. 25 Kms seulement les séparaient de celle de Leclerc !

Devant pareille menace, les Allemands évacuaient en partie l'Alsace pendant 3-4 jours. [...]

Devant la stagnation des Divisions françaises face à un simple rideau, ils revinrent en force et ce furent les batailles, plusieurs morts, mais combien chèrement payées de Strasbourg et de Colmar. »<sup>1414</sup>

L'OGO N° 167 du 27 novembre de la 1<sup>ère</sup> armée prescrivait « d'empêcher à tout prix l'ennemi de se rétablir en plaine d'Alsace, de bousculer et de déborder, sans lui donner de répit, les lignes de résistance auxquelles il pourrait s'accrocher et de rechercher sans cesse vers le Nord l'occasion d'une nouvelle manœuvre d'encercllement. »<sup>1415</sup>. Il fut conforté par l'OGO N° 168 (voir supra) mais infirmé, trois jours plus tard par l'OGO 174 qui ordonnait l'annulation de l'offensive et le passage à une attitude défensive devant le renforcement du dispositif ennemi.

Le général de Vernejoul, un des principaux protagonistes de l'affaire, s'interrogea vingt ans après sur les raisons de ce revirement pour lui incompréhensible.

Alors que les bulletins de renseignements à tous les niveaux faisaient état de la faiblesse du dispositif ennemi, la troupe ne comprenait pas cet arrêt.

« Bulletin de renseignement N° 45 de la 5<sup>ème</sup> DB du 30 Novembre 1944 :

---

<sup>1413</sup> de Vernejoul Henri (général), *Op. Cit.* p 11.

<sup>1414</sup> Lettre du général de VERNEJOU au colonel GOUTARD du 7 janvier 1965 au sujet d'un *article* « *Comment Strasbourg fut sauvé ?* », SHD Fonds privé carton 1 KT 228 : Fonds de VERNEJOU.

<sup>1415</sup> de Lattre de Tassigny Jean, (maréchal), *Histoire de la première armée française*, *Op. Cit.* p 320.

"Depuis la jonction à SOPE LE BAS des 1er et 2e C.A. la 1ère Armée Française n'a plus devant elle que des reste de Division allemandes et des unités, - de la valeur de bataillon ou le plus souvent de la compagnie – hâtivement constituées" ... »<sup>1416</sup>

Le général de Vernejoul, à la réception de l'OGO N° 167, s'était entendu avec le général du Vigier pour se partager le terrain et obtenu de pouvoir utiliser la N° 83 menant à Cernay. Il confia la mission de s'emparer de Cernay au CC 4 en donnant des détails sur le terrain au général Schlessler.

« Ma belle mère, qui est pour moi comme une mère, habite CERNAY, j'ai obtenu du Général cdt le 1er C.A., l'autorisation d'utiliser la nationale 83 qui était à la 1ère DB.

1er objectif pour le C.C.4 : CERNAY.

DOUCHY va lancer, cette nuit, un pont sur la DOLLER pour vos chars. Les crêtes nord de la DOLLER sont tenues. Mais au-delà, vous n'aurez plus de résistances sérieuse jusqu'à la THUR de CERNAY. C'est un plateau, au sol ferme, où vos chars pourront manoeuvrer facilement.

"CERNAY sera, sans doute, fortement défendu. La THUR est un obstacle large, profond, aux bords abrupts. Il y a 2 ponts très rapprochés, d'abord celui sur la voie ferrée, puis celui de la rivière. Ne pas attaquer de front, simplement, fixer.

"Je connais à fond cette région, la ferme de LA BUISSONNIERE, à 4 Kms N.E. de CERNAY sur la route de COLMAR, appartient à ma famille. Il y a sur la THUR, à 3 Kms à l'Est de CERNAY, entre CERNAY et WITTELSHEIM, 2 gués, au sol pierreux où vos chars passeront facilement la rivière. Vous avez là une magnifique manoeuvre de débordement à faire.

"Après CERNAY jusqu'à COLMAR peu de lignes de résistances naturelles sérieuses : manoeuvre facile pour les chars.

"Allez-y hardiment, je vous couvrirai avec le C.C.5 sur vos flancs, principalement côté VOSGES. »<sup>1417</sup>

La manoeuvre de la 5<sup>ème</sup> DB était prête, le CC 4 en mesure de déboucher au nord de la Doller lorsque l'ordre de laisser la N 83 à la 2<sup>ème</sup> DIM et de regrouper le CC 5 en réserve d'armée arriva. La mort dans l'âme mais subodorant de graves événements et sachant le général de Lattre souffrant, le commandeur de la 5<sup>ème</sup> DB obtempéra.

« La 5e DB, dont les 3 C.C. étaient regroupés, était prête à agir en direction générale de CERNAY, mais avant même d'avoir pu entreprendre le franchissement de la DOLLER, elle reçoit l'ordre de laisser l'itinéraire à la 2<sup>e</sup> D.I.M. et de regrouper immédiatement le C.C. 5 en réserve d'armée, puis le C.C. 4 après la prise de BURNHAUPT dans la région de SPECHBACH. [...]

Le désespoir au cœur, je dus exécuter l'ordre reçu pour ma division, le C.C. 6 restant toujours à la disposition de la 2e D.I.M.

Au P.C. du C.C. 4, où je ne trouvais pas le général SCHLESSER, mais son chef d'E.M., le Lt. Colonel GUERIN, nous discutâmes de l'ordre reçu, que nous déplorions l'un et l'autre : "Il doit y avoir une menace grave ailleurs, lui dis-je pour que ma division soit ainsi mise brusquement en réserve d'armée... Il faut obéir !... Nous ne pouvons être plus royaliste que le roi ! ..."

J'ai songé, en cette fin de journée, à aller trouver le Général de LATTRE lui-même. Mais je le savais malade depuis quelques jours, alité, ... et son P.C. était à BESANCON, à 120 Kms de là ! ... »<sup>1418</sup>

Une occasion de foncer vers Colmar venait d'échapper à l'armée française d'autant plus qu'une inspection de la zone par le général Devinck commandant en second de la 5<sup>ème</sup> DB montra que les rives de la Doller étaient faiblement tenues.

« 1°. Le secteur était d'une tranquillité absolue. Quelques très rares projectiles tombaient vers le carrefour PONT D'ASPACH. L'accès à la DOLLER se faisait librement.

2°. Le Pont d'ASPACH

---

<sup>1416</sup> Étude du général de Vernejoul : « *La libération de l'Alsace aurait-elle pu avoir lieu dès fin novembre 1944 ?* » (novembre 1965), 19 p, p 3, SHD carton Fonds privé carton 1 KT 228 : Fonds de VERNEJOUL.

<sup>1417</sup> *Idem*, p 6-7.

<sup>1418</sup> *Idem*, p 7.

- était accessible sans difficulté par les 2 BURNHAUPT
- était inaccessible en partant de SOPE LE BAS (trois destructions) ou de DIEFMATTEN vers la nationale 83 (2 destructions).

3°. Le pont d'ASPACH était détruit. Toutefois un gué cimenté traverse la DOLLER immédiatement à l'Est du pont V.F. (renseignement fourni par le commandant DOUCHET du génie de la 5e D.B.). [...]

c) La liberté entière de mouvement aux abords de la DOLLER laissait présumer que la rivière n'était gardée que par un rideau d'observateurs ennemis.

Il en résulte que :

- tout un sous-groupement de la 5e D.B. était à pied d'oeuvre pour franchir la DOLLER.
- Une compagnie du 5e R.T.M., sans moyens de transport, arrivait au carrefour PONT d'ASPACH. »<sup>1419</sup>

L'ordre de céder le passage à la 2<sup>ème</sup> DIM fut donné par le général de Linares, sous-chef d'état-major de la 1<sup>ère</sup> armée, après une entrevue avec le général Carpentier commandant la 2<sup>ème</sup> DIM.

« C'est à l'issue de cette entrevue que l'ordre du 1er C.A., dont la 2e D.I.M., faisait partie, aurait été brusquement modifié, barrant littéralement la route de COLMAR à la 5e D.B. !...

Que s'est-il passé au cours de cette entrevue, qui a duré quelques temps, car le général de LINARES aurait déjeuné au P.C. du général CARPENTIER ? ...

C'était le 29 Novembre :

- le surlendemain de l'"Ordre général d'Opérations N° 167" très nettement offensif
- la veille aussi de l'"Ordre général d'Opérations N° 174", très nettement défensif.

Est-ce un compte-rendu pessimiste, fait par le Général de LINARES au général de LATTRE, à son retour au P.C. de l'Armée, qui aurait été la cause d'un changement de décision aussi brusque ? ...

Le Général de LINARES est mort. Mais on ne peut que regretter qu'il ne soit pas venu, le 29 Novembre au P.C. de la 5e D.B. où l'on avait qu'un seul but : poursuivre aussitôt l'Allemand en retrait et libérer l'ALSACE.

Une chose est certaine : c'est que, si le général d LATTRE, n'avait pas été malade et alité à ce moment-là, il serait venu lui-même sur le champ de bataille jusqu'à la DOLLER, l'ordre du 1er C.A. n'aurait pas été modifié. Lui présent sur place, l'exploitation de la victoire de BURNHAUPT (29 NOVEMBRE) par deux D.B., - dont c'est une mission essentielle, eut été immédiate et avait une chance de réussir.

En ce qui me concerne, j'ai l'intime conviction que, dès le 30 Novembre, CERNAY aurait été libéré par le C.C.4 et que 5e D.B. et 1er D.B., suivies par 2e D.I.M. et 9e D.I.C. seraient arrivées à COLMAR et aux ponts du RHIN, la liaison se faisant avec la 2e D.B., que 60 Kms au plus séparaient des 1ère et 5e D.B. »<sup>1420</sup>

Dans la conclusion de cette étude, le général de Vernejoul reprochait son attentisme u commandement de la 1<sup>ère</sup> armée, coupable de n'avoir pas utiliser le potentiel d'une DB.

« Conclusions :

Les conclusions de cette étude, peuvent être les suivantes :

- dès le 25 Novembre 1944, les Allemands ont commencé à évacuer l'ALSACE, l'obstacle des VOSGES étant débordé par les deux bouts.  
Cette évacuation était en cours de réalisation le 29 Novembre, lorsque le 1er C.A. est arrivé à la DOLLER après la victoire de BURNHAUPT.
- À partir du 3 Décembre, ils sont brusquement revenus sur leur décision première. HITLER a décidé de tenir sur place sans esprit de recul.

Une question vient alors à l'esprit : pendant ces 5 jours, du 29 Novembre au 3 Décembre, l'ALSACE n'aurait-elle pas pu être libérée ? mais, "pour réussir, l'exploitation doit être immédiate". »<sup>1421</sup>

Dans cette étude le général de Vernejoul ne s'étendait pas, à part la maladie du général de Lattre, sur les raisons du changement d'attitude de l'E M de la 1<sup>ère</sup> armée. Il fut plus prolix dans

<sup>1419</sup> Étude du général de Vernejoul : « *La libération de l'Alsace aurait-elle pu avoir lieu dès fin novembre 1944 ?* » (novembre 1965), *Op. Cit.* p 9.

<sup>1420</sup> *Idem* p 11.

<sup>1421</sup> *Idem* p 10.

*autopsie d'une victoire morte*, livre dans lequel il avançait des explications étayées par les interrogations d'acteurs de l'époque qui eux aussi se demandèrent pourquoi.

« La grande équipe d'une division blindée, consciente de sa tâche longuement mûrie et préparée, accoutumée à n'être ménagée ni de sa peine, ni de son sang, ne peut rester insensible aux fautes de commandement concernant son emploi. Frustrée de sa victoire et de son unité, la 5<sup>e</sup> D.B. a le sentiment d'en être revenue aux tactiques de 1918, ...et non aux méthodes d'un Patton, d'un Leclerc, d'un Touzet du Vigier ou d'un Guderian ! Son chef, de Vernejoul, homme d'action et cavalier né, en souffrira cruellement.

Certes, sur la Doller, le débat intérieur des officiers du 1<sup>er</sup> C.A. et de la 5<sup>e</sup> D.B. restera longtemps une intime et loyale affaire de conscience. Mais déjà l'onde de choc due à l'incroyable affaire du 29 novembre frappe plus loin et plus haut, déborde le cadre muet de la discipline militaire, filtre hors des États-Majors, se discute au niveau de la troupe comme à celui du Q.G. d'Eisenhower. Un peu partout, une seule question :

POURQUOI ?

Pourquoi ? se demande le colonel Corniot, lequel vient « d'assister à Pont d'Aspach, à quelques mètres de la Doller, au désespoir d'un chef de char qui avait reçu l'ordre de se replier au Sud, alors qu'il n'y avait plus, rien devant lui ». « Comme il est dur, écrira-t-il plus tard, de choisir entre la discipline et le sentiment d'une occasion, profitable à tous, et que l'on va laisser échapper » ... « Que ne pourrait-on écrire sur les problèmes que posent les occasions à saisir, les hiérarchies à respecter et les ambitions à satisfaire » ...

Pourquoi ? s'interroge le colonel Goutard, historien militaire, pour qui « reste obscure la raison pour laquelle de Lattre a brusquement fait passer l'itinéraire d'exploitation de la 5<sup>e</sup> D.B. à la 2<sup>e</sup> D.I.M., qui n'était pas en mesure de l'utiliser immédiatement » et qui se demande « pourquoi de Linares a donné cet ordre écrit interdisant tout débouché du Pot d'Aspach à la 5<sup>e</sup> D.B. pour réserver l'axe à la 2<sup>e</sup> D.I.M. qui n'avait alors qu'une compagnie du 5<sup>e</sup> R.T.M. pour pousser dans cette direction » ...

« Oui, l'Alsace tout entière pouvait être libérée et devait l'être au 3 décembre 1944. Votre démonstration, écrit-il, en fournit certainement une preuve nette qui n'impose pas de réponses, parce qu'il n'y en a pas à la vérité » ...

Pourquoi ? questionne le général du Breuil, ancien commandant du 1<sup>er</sup> régiment de Cuirassiers, qui « ne comprend pas qu'on l'ait stoppé alors que tout semblait facile » ... et qui estime certain « qu'une exploitation immédiate aurait été déterminante, et aurait évité au C.C. 4 les combats si durs et si meurtriers dans les Vosges » ...

Pourquoi ? C'est aussi la question que se pose le général Béthouart, ancien commandant du 1<sup>er</sup> C.A. Car, dans cette affaire de Corps d'armée, donc pleinement de son ressort, il destinait bel et bien l'axe de Cernay - Colmar à la 5<sup>e</sup> D.B.

- « Quand le succès s'est dessiné, écrira-t-il, de Lattre a voulu en faire une affaire d'Armée et m'a enlevé la gauche de mon Corps d'armée, dont une partie de la 5<sup>e</sup> D.B. .... Cette modification du Commandement a jeté un trouble en pleine opération. Incontestablement, une occasion a été manquée ... mais je sais que dans toutes les guerres il y a des occasions perdues, et que c'est celui qui en perd le moins, qui gagne. N'empêche que ces occasions, perdues et les, pertes qui en ont résulté troublent les veillées des vieux guerriers que nous sommes » ... « Il est bon, écrira-t-il au général de Vernejoul que l'histoire connaisse des documents comme le vôtre. »

Pourquoi ? s'interroge le général Carpentier qui précise : « Je crois me rappeler en effet qu'il (de Linares) avait donné des instructions pour qu'il soit interdit à la 5<sup>e</sup> D.B. d'utiliser la nationale Aspach-Cernay. Pourquoi ?? En tout cas certainement pas à ma demande, car mon attention était fixée à ce moment sur mon axe d'effort principal, c'est-à-dire la route Joffre » (1) « En difficulté comme je l'étais dans la montagne sur l'axe de la route Joffre, j'aurais accueilli avec faveur la nouvelle d'une poussée de votre D.B. sur l'axe Aspach-Cernay qui aurait débordé la résistance ennemie qui s'opposait de face à moi. Pourquoi le général de Lattre en a-t-il décidé autrement ? Mystère qui ne sera sans doute jamais élucidé ».

Pourquoi ? se demande le général de Monsabert qui en témoigne ainsi : « Que de philosophie l'on pourrait tirer de ces événements presque providentiels, qui ont fait de nos trois divisions blindées les bras dans lesquels la France a embrassé de nouveau sa chère province deux fois perdue, deux fois retrouvée. Oui, il aurait fallu (et des deux côtés de l'enveloppement) saisir l'occasion d'en hâter la libération. Il y a manqué bien des choses, et votre étude fait très bien ressortir ce qui a manqué devant votre succès », écrira-t-il au général de Vernejoul ...

Pourquoi ? C'est aussi la question du général Gribus qui a cherché à comprendre « le ralentissement incompréhensible des forces importantes dont disposait le général de Lattre pour foncer sur Cernay et Colmar. Nous en fûmes surpris, ajoute-t-il, car comme vous je pense que cette victoire manquée a coûté beaucoup de pertes dans les semaines qui suivirent » ...

(1) Reliant les vallées de la Doller et de la Thur entre Masevaux et Bischwiller.

Pourquoi ? s'interroge également le général Descour qui affirme « que l'on ne peut nier sans aveuglement qu'une magnifique occasion a été manquée » ...

Pourquoi ? écrit le colonel de Brothonne qui estime que « pour une fois, le Roi Jean a fait preuve de pusillanimité. Il a été débordé une première fois, lorsque le général du Vigier saisissant l'occasion a foncé jusqu'au Rhin, et il n'a pas, les jours suivants, su lui-même saisir une occasion qui ne devait plus se représenter après le 5 ou le 6 décembre. Peut-être son état de santé à ce moment-là, l'a-t-il influencé ? Comme il faut parfois peu de choses pour modifier les événements » ...

Pourquoi ? s'étonne le général Valluy, ancien chef d'État-Major de la 1<sup>re</sup> Armée française puis commandant de la 9<sup>e</sup> D.I.C., répondant par avance aux objections faciles visant à mettre en cause une éventuelle défaillance des approvisionnements d'une Intendance qui n'aurait pas suivi. Il s'estime incapable de « préciser les motifs déterminants qui ont fait changer en quelques jours l'attitude de la 1<sup>re</sup> Armée », et ne « découvre pas une raison suffisante dans le fait que nous étions en liaison incertaine avec le groupement Nord (7<sup>e</sup> U.S. Army), les Américains, s'élevant toujours plus vers la Basse-Alsace, et le général Leclerc opérant pratiquement dans une grande indépendance. Le ravitaillement de tout ordre ? Il me semble qu'à l'époque il était à peu près résolu ... Alors quoi ? Peut-être a-t-on pensé qu'une défensive méthodique userait l'adversaire plutôt qu'une poursuite ou exploitation, facile aux yeux des exécutants, aléatoire aux yeux du commandant de l'Armée ? » ...

Pourquoi ? demande le général de Langlade, « dont la conviction est faite depuis longtemps, comme celle d'ailleurs de Juin et d'Eisenhower qu'il connaît », et qui répond : « la libération totale de l'Alsace pouvait et devait être réalisée en trois jours. Elle ne le fut pas, parce que :

1) Le général de Lattre n'a pas voulu découpler ses divisions blindées pour tendre la main à celle de Leclerc.

2) Il n'a pas voulu que ce soit un autre Corps, que celui qu'il avait désigné, qui franchisse le Pont d'Aspach puis réalise l'exploitation.

3) Il ne l'a pas voulu, parce que, qu'on le veuille ou non, il n'a jamais su s'adapter à l'emploi des divisions blindées, « la Blindaille » (sic), qu'il a tronçonnées, erreur lamentable, renouvelée de celle, récente cependant, de 1940, au profit de groupements d'infanterie !

Ce sont les trois principales raisons pour lesquelles Eisenhower a demandé qu'il soit relevé de son commandement, ce qui a été refusé par de Gaulle et Juin pour des motifs d'évidente psychologie du moment ...

De Lattre, par maints côtés, fut un homme de génie, mais il n'a pas été à l'abri d'erreurs immenses telles que celle-ci. Pourquoi avoir manqué l'occasion d'une victoire que tout présageait ? L'occasion manquée ne se retrouvera plus. Il faudra deux mois d'indicibles souffrances, pour chasser l'Allemand de l'autre côté du Rhin. Des milliers d'hommes tués ou blessés paieront la faute d'un Commandement qui n'aura pas compris la manœuvre proposée par Leclerc, et lui aura refusé les moyens de l'exécuter » ...

Pourquoi ? interroge amèrement Leclerc qui, « désespéré de n'avoir pu obtenir gain de cause auprès de la 1<sup>re</sup> Armée (renfort de trois régiments d'infanterie prêté pour 3 jours !), a tenté la fortune en cherchant à réaliser la manœuvre seul et par ses propres moyens », mais n'a pu déboucher ni d'Obenheim, ni de Sélestat, et n'a eu d'autre alternative que de renoncer à passer ...

Elargissant le débat, Leclerc ne manqua d'ailleurs pas de démontrer à qui voulait l'entendre, la navrante utilisation tactique faite de ses deux D.B. par le Commandant en chef de la 1<sup>re</sup> Armée. En effet, contrairement à l'U.S. Army, la 1<sup>re</sup> Armée française n'avait pas de bataillons de chars moyens organiquement rattachés aux Corps d'armée en appui d'infanterie. De Lattre disséqua donc ses divisions blindées, notamment la 5<sup>e</sup>, prêtant leurs Combat-Commands, leurs escadrons, ou leurs pelotons aux divisions et régiments d'infanterie, « les détournant ainsi de leur rôle, les utilisant peu ou mal, et faussant dans tous les cas leurs conceptions intellectuelles d'emploi » ... « Le général de Lattre n'aime pas les divisions blindées, la Blindaille comme il les nomme. Cela s'explique par le fait qu'il n'a jamais su s'en servir » ... « Dans ces engagements constants et sanglants, fulminait Leclerc, il détruit leur potentiel en les débitant au détail ! ... »

Pourquoi ? s'interroge enfin le général de Vernejoul, commandant la 5<sup>e</sup> D.B., « pourquoi une division blindée regroupée, et qui était prête le 29 novembre 1944 à exploiter immédiatement la victoire dans la plaine d'Alsace aux côtés de la 1<sup>re</sup> D.B., en se portant avec elle à la rencontre de la 2<sup>e</sup> D.B. dont 60 Kms seulement les séparaient, fut-elle mise en réserve d'Armée pour devoir ensuite combattre en montagne, dans les Vosges, en plein hiver, dans la neige et le verglas ? Quelle menace grave pouvait justifier cette brusque décision ? Aucune ! La vérité est tout autre :

Le 30 novembre, de Lattre change brusquement tout l'axe d'attaque de son Armée qui, de Sud-Nord par la plaine, devient Ouest-Est par la montagne. L'arrêt de l'exploitation en plaine n'en sera donc que la conséquence, et non la cause. Modifier un axe d'attaque en cours d'opérations normales, par exemple lorsqu'on croit avoir décelé un point faible de l'ennemi, est un acte logique et nullement critiquable. Mais le modifier brutalement, dans des proportions, telles (90°) alors que tout est prêt pour l'exploitation dans des conditions tellement favorables qu'elle doit à coup sûr réussir, cela est contraire à tout bon sens, à toute logique, car - et ceci est de la plus haute importance

- pour réussir, l'exploitation doit être immédiate. Le 30 novembre au matin, elle aurait réussi sûrement. Trois, jour après, c'était trop tard. L'occasion était perdue !

Le Journal de Marche et Opérations du 2<sup>e</sup> Corps d'armée nous donne peut-être, en date du 2 décembre 1944, le clef de l'énigme. Dans son Ordre d'Opérations N° 75 à la 3<sup>e</sup> D.I.A., le général de Monsabert écrit en effet :

- Il y aurait intérêt du point de vue moral, à ce que la 1<sup>re</sup> Armée française entrât la première dans Colmar ...

Je crois aussi me rappeler avoir entendu de Lattre s'exprimer ainsi :

Leclerc a libéré Paris et Strasbourg ; c'est la 1<sup>re</sup> Armée française qui libérera Colmar ! Elle le fera en descendant les Vosges directement sur Colmar. [...]

Même son de cloche à Mulhouse, ville du front, où réside alors le Préfet de la Libération, M. Fonlupt-Espéraber, dont voici l'opinion :

- « Il m'a paru qu'en renonçant à la toute dernière heure, alors que déjà les moyens nécessaires étaient mis en place et qu'aucun fait nouveau établi avec une suffisante certitude ne l'imposait, à une opération prévue, le Commandement prenait un risque plus lourd que celui qu'en eût comporté l'exécution. Le délai laissé à ce moment à l'ennemi n'a certainement pas rendu moins pénible l'effort demandé à la troupe, et la déception éprouvée par la population qui vivait dans l'angoisse fut grande » ... [...]

Pourquoi ? C'est aussi l'irritante question que se posent nos alliés. A Phalsbourg, Q.G. du 6<sup>e</sup> G.A.U.S., le général Devers la répercute sur le S.H.A.E.F. de Reims et de Versailles, au général en chef Eisenhower ! Tous deux estiment que leurs directives ont été délibérément ignorées par la 1<sup>re</sup> Armée française après le 30 novembre. A preuve, la Lettre d'instruction N° 4 du 2 décembre, par laquelle Devers prescrit à de Lattre de liquider « l'irritante Poche de Colmar » avec l'appui des 2<sup>e</sup> D.B. et 36<sup>e</sup> D.I.U.S., et surtout la fameuse Lettre d'instruction du 18 décembre, qui révélera le degré de tension régnant entre de Lattre et son chef hiérarchique :

- « Le degré d'épuisement de vos forces ne pourrait être, selon mon avis, notablement différent de celui des divisions actuellement engagées avec les Allemands sur d'autres secteurs du front. Je constate cependant que des gains alliés se produisent autre part. Il ne doit plus y avoir de retard » ...

Devers, qui connaît par avance les objections de de Lattre au sujet d'un certain rallongement (60 km) du front français, et du départ vers les Poches de l'Atlantique des effectifs de la 1<sup>re</sup> D.F.L., n'en sait pas moins que ce handicap est compensé par l'amenuisement équivalent des forces ennemies de la XIX<sup>e</sup> Armée cantonnées, dans une défensive, voire dans une retraite en rase campagne, ainsi que par l'arrivée de renforts appréciables à la 1<sup>re</sup> Armée : la 4<sup>e</sup> D.M.M. (1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> bataillons du 1<sup>er</sup> R.T.M. ; 3<sup>e</sup> bataillon du 6<sup>e</sup> R.T.M. ; 2<sup>e</sup> B.C.P.F.F.I. ; 4<sup>e</sup> R.S.M.), en provenance des Alpes.

Beaucoup plus grave en revanche, lui apparaît la « crise du moral » sévissant à la 1<sup>re</sup> Armée, notamment dans les trois G.U. nord-africaines, et qu'illustre le comportement des Marocains devant Pont d'Aspach les 29/30 novembre. De Gaulle lui-même, informé de ce malaise dont « la cause profonde réside dans la non-participation apparente du pays à la guerre », malaise encore « aggravé par la fatigue de quatre mois de campagne ininterrompue, sans aucune relève, et par des conditions atmosphériques particulièrement inclementes », promettra l'envoi de renforts F.F.I. Il n'en reste pas moins, que le S.H.A.E.F. exigera - vainement d'ailleurs - le remplacement du général de Lattre à la tête de la 1<sup>re</sup> Armée ... (1)

(1) Selon témoignage du Général de Langlade. [...]

Quant à expliquer le contre-ordre du général de Lattre de Tassigny, peut-être pourrait-on penser à une certaine jalousie envers un autre général, ou à une rivalité pour raisons de prestige ? Peut-être y eut-il d'autres frictions, comme cela se produit souvent entre alliés, d'une guerre de coalition ? Ou alors une certaine crainte de poursuivre l'offensive sur sa seule lancée sans nouvelle préparation tactique approfondie ?

Cela eut été une faute capitale impossible à racheter ! Selon le point de vue tactique allemand, il ne faut jamais cesser de poursuivre un ennemi battu et en retraite, sous peine de le voir se ressaisir, se fortifier, tandis que l'on perd soi-même l'occasion favorable. Il faut au contraire poursuivre jusqu'à la dernière goutte d'essence !

Je confirme les, termes de mon rapport sur la situation aux 30 novembre et 1<sup>er</sup> décembre 1944 : je m'attendais à une attaque toutes forces réunies sur Thann - Cernay. Heureusement pour nous, elle n'eut pas lieu ... Le contre-ordre de de Lattre de Tassigny restera sans doute un mystère comparable à notre arrêt sur la Marne en 1914 »

...

Même avis de la part de l'Oberst Wilhelm Vonalt, ancien Major du Grenadier Régiment 1212 de la 189<sup>e</sup> I.D. engagé sur la Doller du 25 au 30 novembre :

« Je tenais au Nord de la route Belfort - Colmar, avec l'appui partiel de canons d'assaut. J'étais continuellement sur la défensive. Lorsque nous eûmes abandonné Belfort, mon régiment était déjà décimé aux deux tiers. Il fallait absolument tenir devant la Doller ... Selon les ordres, nous devions nous faire tuer sur place ; mais dans la nuit du 27 au 28 novembre, nous nous sommes repliés en-deçà de la Doller... Aurait-il été possible aux deux

D.B. françaises appuyées par la 2<sup>e</sup> D.I.M. de percer notre position le 30 novembre ? Si cette attaque avait eu lieu en une poussée massive concentrant toutes les forces blindées avec l'élan nécessaire, notre front se serait évidemment effondré ... Comme disait mon Maître Guderian, « ne pas s'éparpiller, mais foncer brutalement ! » Il fallait absolument percer sans se préoccuper de l'ennemi culbuté, désorienté, hors d'état de résister. C'est ce qui serait arriver lors d'une attaque massive des blindés français. Cette attaque aurait certainement remporté un plein succès si elle s'était concentrée sur une largeur d'une quinzaine de kilomètres de part et d'autre de la route Belfort Colmar, après avoir franchi la Doller... Je ne peux pas comprendre ce qui a pu inciter le général de Lattre de Tassigny à donner un contre-ordre » ... »<sup>1422</sup>

*Autopsie d'une victoire morte* était un plaidoyer *pro domo* et les propos du général de Vernejoul doivent être pris avec du recul. C'est ce que fait Gérard Saint-Martin dans sa thèse éditée sous le titre *l'arme blindée française*.

« Bernard Simiot, un des fidèles et talentueux collaborateurs de l'auteur de *l'histoire de la Première Armée française*, faisant le point de situation de cette grande unité à la suite de ces événements, a écrit :

« Nous disposions cependant de deux divisions blindées. S'en est-on toujours servi avec une audace et une technique suffisante ? Leur a-t-on fait rendre le maximum de leurs possibilités de manœuvre ? Il fallut stopper l'offensive et se contenter, pour l'instant, d'avoir délivré la Haute-Alsace alors que la bataille engagée le 24 novembre aurait dû amener la 1<sup>re</sup> Armée française à border le Rhin sur toute sa longueur dans son secteur ».

Il n'en demeure pas moins que, fin novembre, la situation était telle qu'un chef responsable avait de nombreux motifs pour hésiter à entreprendre une manœuvre de grande ampleur. Ainsi que le constate également Bernard Simiot :

« L'allongement des communications, l'état effroyable des routes, la pénurie de munitions (...), la neige et la boue, l'usure des troupes, étaient autant d'alliés que savait utiliser un ennemi organisé et nombreux ».

La « gestion » des nombreux prisonniers et du matériel saisi ne facilitait pas non plus les mouvements « dans la foulée ». D'ailleurs, au cours de la bataille de la poche de Colmar, le général Devers sera obligé de revenir sur sa décision et de renforcer provisoirement la 1<sup>re</sup> Armée dans des conditions qui témoignent de sa confiance au général de Lattre. Nous y reviendrons.

Pour quelles raisons le commandant de la 1<sup>re</sup> Armée a-t-il modifié ainsi son ordre d'opérations le 28 novembre ?

Seul le général de Lattre aurait pu l'indiquer. Il ne l'a jamais fait. Il a cependant, pertes à l'appui, précisé dans le cours de son récit, l'extrême état de fatigue de ses unités et jugé qu'il était « nécessaire de nous mettre à l'abri des réactions toujours possibles de l'adversaire en réalisant un dispositif solide et continu ». Les avis des historiens divergent sur cette question. Dans les biographies récentes du maréchal de Lattre, les hésitations demeurent.

On ne peut que renvoyer au livre du général de Vernejoul qui est le seul à s'être efforcé de comprendre et a « retourné cet épisode dans tous les sens ». Mais l'ancien commandant de la 5<sup>e</sup> DB était juge et parti. La préface du général de Langlade, même si elle pose clairement les questions, le fait en termes par trop polémiques. Nous pensons que toutes les opinions méritent d'être entendues, surtout lorsqu'il s'agit de témoins directs ; sur des questions de cette importance on ne peut ainsi que faciliter le travail des générations futures à condition, bien entendu, qu'en conclusion, il ne s'agisse pas d'une hagiographie ou, au contraire, d'une attaque systématique, mais d'une participation à la biographie d'un maréchal de France. Les dossiers de Guerres mondiales et conflit contemporains se sont efforcés de disséquer cet « arrêt sur la Doller » des deux divisions blindées de la 1<sup>re</sup> Armée.

Les problèmes logistiques sont rappelés mais nuancés. Grace à l'intervention du général Devers, commandant le groupe d'armée, une amélioration sensible était notée dans ce domaine. Nous considérons que le reconstituer complètement indispensable après la bataille du Sundgau pouvait prendre plus de temps qu'on ne le considère parfois. Depuis la Libération, les historiens français analysent souvent ce type de problème en se basant sur la souplesse logistique dont la 2<sup>e</sup> DB a fait preuve car elle évoluait dans un cadre où la bataille était menée par les blindés et où donc tout était fait pour en privilégier les mouvements ; ce n'était pas celui des deux autres DB françaises qui évoluaient dans un ensemble très différent ; leur cohabitation prochaine le mettra en évidence. Le terrain entre aussi en ligne de compte. Les photographies de l'époque nous montrent une campagne d'Alsace infondée dont le sol boueux est un frein majeur à la manœuvre blindée. La chevauchée des 5<sup>e</sup> et 1<sup>re</sup> DB aurait eu à s'adapter à cet état de fait, qui entre peu dans les calculs puisqu'il n'est intervenu que potentiellement dans l'affaire. Le général Schack avait fait miner les axes et leurs abords. Nous avons vu, dans les Vosges, l'efficacité de ce

---

<sup>1422</sup> de Vernejoul Henri (général), *Op. Cit.* p 137 à 153.

procédé. Le souhait du général de Lattre de libérer Colmar, puisque Leclerc avait accroché Paris et Strasbourg à son tableau de chasse, n'est pas à éliminer non plus : on connaît l'attachement viscéral du général à son Armée et son impression, justifiée, qu'on n'en parlait pas assez, comparativement à la 2<sup>e</sup> DB. Les libérations de Marseille, Toulon, Lyon, Mulhouse, Belfort, lui semblaient dignes d'être montées, elles aussi, en épingle. Il est certain que par Cernay il n'arriverait pas le premier à Colmar, même si Leclerc n'avait pas obtenu les divisions d'infanterie dont il avait besoin pour accompagner ses chars et conclure la libération de l'Alsace. L'état de santé du commandant de la 1<sup>re</sup> Armée doit également être pris en considération. Il était alité avec une très forte fièvre ; sa grippe tournait à la broncho-pneumonie. « Homme d'intuition et d'impulsion, réagissant rapidement et clairement, de Lattre n'est pas au mieux de sa forme ». Il est certain qu'il a une attitude étonnante sur la Doller pour un chef de ce calibre. Où est le général d'armée à la fougue, d'un lieutenant sautant dans sa jeep, pour aller secouer les éléments de tête, se précipitant à Delle lors de l'embouteillage, et admonestant le général Béthouart, commandant d'un de ses deux corps d'armée tout de même ? Il est « absent de cette affaire ». Il ne reste « quelques pauvres étincelles » de sa flamboyance habituelle. Et ces étincelles ce sont les ordres d'arrête sur la Doller, de changement de direction et de saucissonnage de la 5<sup>e</sup> DB, qu'il charge de Linarès de porter aux intéressés. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que le rapport de Linarès, au retour, l'ait conforté dans sa décision. Si cette théorie de la maladie n'est pas la plus impensable, il faut reconnaître qu'elle avait frappé au plus mauvais moment un chef qui ne s'économisait pas.

Une autre voie mérite d'être creusée. Elle est liée à la subordination de la 1<sup>re</sup> Armée française. le général de Lattre avait été fier lors de l'arrivée dans les Vosges de voir le terme d'armée B effacé et de commander ainsi la 1<sup>re</sup> Armée française placée à égalité avec la VII<sup>e</sup> armée américaine (Patch) sous les ordres du général Devers (6<sup>e</sup> groupe d'armées américain, 6<sup>e</sup> GA US). Cette promotion de la grande unité française avait permis à son chef de la mettre en valeur lors de la fameuse attaque du 14 novembre que les autres armées alliées avaient plus ou moins bien menée dans leur zone, car elles étaient concernées elles aussi. Mais le 25 novembre, dans la soirée (la date est importante), une véritable « pluie d'étoiles », tombée la veille sur la VII<sup>e</sup> armée, s'abat sur l'Hôtel de la Balance. Craignant la « vive réaction coutumière » du général de Lattre, les généraux Eisenhower, Bradley, Devers et Patch, viennent l'informer d'un changement de direction important des unités alliées. Les deux corps d'armée (15<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> CA) de la VII<sup>e</sup> armée US du général Patch, qui déboulaient des Vosges, vont abandonner leur axe de marche ouest-est pour marcher vers le nord afin d'aider Patton et sa III<sup>e</sup> armée en difficulté devant la ligne Siegfried (*West Wall*). Ce qui obligeait à renoncer, pour l'instant, au franchissement du Rhin préparé par Devers et imposait l'arrêt de l'offensive concertée en Alsace. Tout le fardeau retombait sur la 1<sup>re</sup> Armée française. Hitler qui préparait secrètement son offensive dans les Ardennes allait voir son rush initial facilité contre le pivot des grandes unités alliées. Il n'est pas exclu que le commandant de la Ire Armée française ait rapidement dû revoir ainsi ses objectifs à la baisse, compte tenu du « départ » des voisins américains vers le Nord. La maladie lui en a peut-être aggravé les difficultés et troublé le souvenir. Ombrageux et fier, il n'a peut-être pas voulu non plus montrer l'importance de la dépendance de notre armée aux décisions alliées. Il est regrettable qu'il n'y ait pas à la 1<sup>re</sup> Armée un chef susceptible de convaincre le patron de la nécessité de maintenir l'offensive de Pont-d'Aspach, qui correspondait, peut-être à une chance (extrêmement) fugace. Il est sans doute également dommage que Vernejoul n'ait pas été Leclerc, capable de désobéir, avec réalisme, énergie et panache, emporté par son mouvement en avant, appliquant des ordres qu'on ne lui a pas donnés. Il aurait pu alors sauter la Doller, échappant au piège d'Alsace comme son chef le général de Lattre avait su sauter le Rhône pour échapper à la « trappe » de Provence, pour le bien des armes de la France. De Lattre était pragmatique. L'essentiel avec lui était « de s'adapter et de réussir ». Monsabert l'a constaté à Marseille où son succès avait été obtenu « en dehors des clous » des ordres du commandant de l'armée B. Si le 2<sup>e</sup> Corps d'Armée avait percé dans les Vosges, il est vraisemblable que le roi Jean n'aurait pas « mégoté » sur le nombre de Combat Command utilisés pour forcer le destin. Du Vigier aurait pu fêter la prise de Mulhouse, tous les 21 novembre, jusqu'à la fin de sa vie si, en plus, il avait occupé le passage stratégique de Chalampé dans la foulée. « Il contre votre idée puis à la réflexion l'adopte ». Surtout si elle a réussi. »<sup>1423</sup>

Le général de Lattre fit une brève allusion à cette épisode dans son *histoire de la 1<sup>ère</sup> armée française*. Il évoqua l'envoi de quelques chars au-delà de la Doller mais surtout justifiait l'arrêt de l'offensive par la présence ennemie sur les crêtes nord fortement tenues selon lui en contradiction avec les rapports des autres protagonistes et des bulletins de renseignements.

« 29 novembre, l'alignement de la 1<sup>re</sup> D. B. sur la 5<sup>e</sup> D. B. s'opérera sans difficulté avec l'entrée du C. C. 3 à Burnhaupt. Un moment, il apparaît que la ligne de la Doller va pouvoir être dépassée. Le C. C. 4 atteint, en effet, Pont-d'Aspach et lance quelques chars sur la rive nord. Mais c'est le C. C. 6 qui doit l'y relayer avec la 2<sup>e</sup> D. I. M. et

---

<sup>1423</sup> Saint-Martin Gérard T 2, *Op. Cit.* p 289 à 295.



lorsqu'ils sont en état de le faire, le 30, au matin, ils trouvent les crêtes si solidement tenues qu'ils ne peuvent que conserver une petite tête de pont. De même, à Guewenheim, nous ne pouvons dépasser la rivière.

Aussi l'Ordre général d'Opérations n° 174 que je lance le 30 novembre souligne-t-il la nécessité de nous mettre à l'abri des réactions toujours possibles de l'adversaire en réalisant un dispositif solide et continu. Il y va de notre sécurité et du salut des populations alsaciennes libérées. Une fois cette garantie assurée, la manœuvre sera poursuivie sans délai par des actions de rupture successives, tous moyens réunis. »<sup>1424</sup>

Les avis sont partagés sur cette occasion manquée de s'emparer de Colmar dès décembre 1944. Même avec le recul, il est difficile de trancher la question. Dans les différents avis, le clivage 1<sup>ère</sup> armée/2<sup>ème</sup> DB<sup>1425</sup> apparaît clairement. S'il est difficile de donner raison aux uns ou aux autres, il est cependant possible de remarquer que le général de Lattre n'employa pas au maximum le potentiel des unités blindées qu'il avait sous ses ordres. Ce que lui reprocha vertement le général Leclerc lorsqu'il fut sous la coupe de la 1<sup>ère</sup> armée.

### **3 : De Lattre et Leclerc**

L'emploi des blindés fut l'une des raisons de la mésentente entre les généraux Leclerc et de Lattre. Celui-là accusant son supérieur de mal utiliser ses DB, celui-ci reprochant son indiscipline et son individualisme à son subordonné.

Le général de Lattre souhaitait récupérer la 2<sup>ème</sup> DB dans le giron de la 1<sup>ère</sup> armée. Il en fit la demande au général Devers en novembre 1944.

« Il a été convenu dans les arrangements originaux concernant l'utilisation de la 2<sup>e</sup> division blindée que le commandement américain mettrait cette unité majeure à ma disposition dès que possible.

Selon les informations fournies par votre quartier général, une division blindée américaine sera très prochainement rattachée à la septième armée.

En revanche, le départ de la première division blindée (française) privera mon armée d'une part très importante de ses ressources.

J'ai donc l'honneur de vous demander que la 2<sup>e</sup> Division blindée soit mise à ma disposition dès que possible et, de toute façon, au moment où la 1<sup>re</sup> Division blindée partira. »<sup>1426</sup>

Le général Leclerc présentant que cette demande risquait d'être acceptée et ne voulant pas être sous les ordres de la 1<sup>ère</sup> armée, mit tout en œuvre pour garder son indépendance. Il envisagea un temps de mettre la 2<sup>ème</sup> DB à la disposition des préfets pour le maintien de l'ordre sur le territoire nationale<sup>1427</sup>, et écrivit au ministre de la guerre pour lui demander de ne pas être mis à la disposition de la 1<sup>ère</sup> armée.

« Monsieur le Ministre

Je me permets de vous envoyer le Lt-Colonel Repiton pour les motifs suivants : la bataille d'Alsace touche à sa fin et j'apprends que nous allons incessamment être rattachés à la 1<sup>ère</sup> Armée française.

Je prends la liberté de vous exposer les inconvénients de cette mesure et vous demande à tout prix de ne pas croire qu'il y a la une question personnelle. Ce n'est pas le Général Leclerc qui renâcle à servir sous les ordres du Général de Lattre, croyez-le bien. J'ai été suffisamment favorisé par les circonstances, ayant atteint l'objectif auquel je songeais depuis quatre ans, Strasbourg. Personnellement, la terre peut s'écrouler maintenant, peu m'importe ; mais j'ai longuement réfléchi et interrogé mes officiers, les plus sérieux, de provenances diverses : l'avis est unanime - il

---

<sup>1424</sup> de Lattre de Tassigny Jean, (maréchal), *Histoire de la première armée française*, *Op. Cit.* p 322-323.

<sup>1425</sup> L'auteur peut témoigner que plus de soixante ans après, cette rivalité entre la 2<sup>ème</sup> DB et la 1<sup>ère</sup> armée était toujours vivante chez les anciens.

<sup>1426</sup> 1ere Armee Francaise Etat-Major 3eme Bureau N°24/OP 3 télégramme Top Secret du 2 novembre 1944. Télégramme en anglais du général de Lattre au général Devers (traduction de l'auteur), SHD carton 10 P 187.

<sup>1427</sup> De Langlade Paul, *Op. Cit.* p 322-323.

serait très malheureux au point de vue français que nous soyons rattachés à la 1<sup>ère</sup> Armée française pour les raisons suivantes :

La première raison, qui domine tout, est une raison brutalement matérielle qui ne permet donc pas l'hésitation. Si la Division prend part à la bataille d'Allemagne dans une Armée Américaine comme elle l'était jusqu'à présent, sa puissance d'armement et son efficacité seront doublées. En effet, notre matériel, perçu depuis maintenant plus d'un an, est arrivé à bout de souffle, malgré un entretien remarquable. Des chars tombent en panne en plein combat, etc. Si la Division rentre dans l'Armée française, elle ne recevra pas de matériel de remplacement, ou dans des conditions tout à fait insuffisantes. J'estime donc que l'intérêt français ne fait ici aucun doute.

La deuxième raison, moins matérielle et moins brutale, est peut-être plus importante encore. Il me semble qu'il est d'un intérêt capital au point de vue de la situation internationale de la France de voir nos armes combattre au maximum chez l'ennemi. Pour cela il est nécessaire que toutes les Grandes Unités françaises ne soient pas groupées, et groupées dans une zone d'attaque qui ne semble pas devoir être le secteur décisif de la bataille de demain.

En un mot, il serait navrant que pas une Grande Unité française pénètre en Allemagne au nord du parallèle de Haguenau. La Division, en excellents termes avec l'Armée américaine, connue et appréciée de ses chefs, me semble évidemment indiquée pour cette mission.

L'expérience de Paris et de Strasbourg a prouvé que, même seule, elle était capable de rappeler à la propagande internationale la présence Française.

Voilà les deux motifs essentiels.

A cela s'ajoutent des motifs d'ordre psychologique : je sais que l'immense majorité des cadres de ma Division craint le rattachement à la 1<sup>ère</sup> Armée française - les mêmes réactions morales se produiront qu'avec la 1<sup>ère</sup> DMI.

Motifs d'ordre matériel : depuis un an nous sommes rompus au travail avec les "Services" américains. La reprise des méthodes des Services français, très en retard sur les américains, soulèvera des difficultés.

Mais, encore une fois, le motif capital est celui que je vous exposais au début : il est inadmissible que pas une grande unité française ne prenne comme direction Mayence. Je sais avec certitude que les autorités américaines accepteraient la Division avec une pareille mission.

Une haute personnalité américaine le disait elle-même hier à un de mes officiers : "Votre place doit être d'aller à Mayence et à Berlin".

Sont-ce les autorités françaises qui ont craint de me donner la part belle ? Dans ce cas, qu'elles se rassurent, mes officiers et moi-même poursuivons qu'un but : la grandeur nationale, et sommes prêts à nous effacer dès qu'il le faudra.

Aussitôt que le Général sera rentré de Moscou, je lui soumettrai ces problèmes, mais je crois, Monsieur le Ministre, qu'une action de part, immédiate, serait déjà très utile. Il serait navrant à tous les points de vue de ne pas utiliser au maximum un outil comme cette Division. J'ajoute que mes unités ont un besoin indispensable et impérieux de quelques semaines de repos et réorganisation après l'effort colossal fourni. Ceci doit donc permettre de prendre une décision en toute connaissance de cause.

Veuillez agréer, je vous prie, Monsieur le ministre, l'expression de ma très haute considération. »<sup>1428</sup>

Dans cette lettre il évoquait des motifs logistiques, des raisons politiques mais aussi il insistait sur la spécificité de sa division et sur le fait que ses subordonnés ne voulaient pas servir à la 1<sup>ère</sup> armée. Ce refus était très ancré chez les hommes de la division. Bien des années plus tard, ils le soulignaient encore lorsqu'ils évoquaient cette période, reprochant au général de Lattre la mauvaise utilisation des blindés et les pertes qui en découlèrent.<sup>1429</sup>

Deux jours après la lettre au ministre de la guerre, il s'adressa au général de Gaulle dans une nouvelle lettre qui insistait sur la spécificité de sa division, sur le refus de ses hommes de servir à la 1<sup>ère</sup> armée. Il proposait de donner à la 2<sup>ème</sup> DB un objectif stratégique en Allemagne pour continuer de participer au combat aux côtés des alliés et asseoir la place de la France comme puissance ou d'éclater la division et d'envoyer les cadres instruire les unités en formation. Bien

---

<sup>1428</sup> 2<sup>ème</sup> Division Blindée, Le Général 271/C, *lettre du général LECLERC au ministre de la guerre du 2 décembre 1944*, SHD carton 10 P 187.

<sup>1429</sup> *La 2<sup>ème</sup> DB de Paris au refuge d'Hitler, documentaire, Op. Cit.*

sûr il se prononçait pour la première solution. Il terminait en en assurant le général de Gaulle qu'il n'y avait dans sa démarche aucune récrimination d'ordre personnel.

« Le problème existant n'est pas un problème entre deux hommes, le général commandant la Division et son nouveau supérieur, ceci est toujours facile à résoudre car la mutation d'un homme est peu de chose ; la question est plus large et, comme je l'exposais au début, c'est après avoir effectué de nombreux sondages parmi des officiers d'origines variées de ma division que je me suis convaincu de la nécessité de vous l'exposer directement.

Si je puis matérialiser par une image la situation de cette Division, je dirai qu'elle ressemble davantage à une « croisade », qu'à une unité régulière ; croisade de gens de toutes espèces et de toutes origines, groupés derrière les chefs qui ont levé l'étendard de la Guerre Sainte. Elle possède la force mais aussi les faiblesses de toute croisade, en particulier elle est très sensible, problème de commandement. »<sup>1430</sup>

Ces démarches furent vaines car le 2 décembre il fut décidé de rattacher provisoirement la 2<sup>ème</sup> DB à la 1<sup>ère</sup> armée en attendant le retour du général de Gaulle de son voyage en URSS. Cependant le soutien devait rester américain.

« La seconde division blindée française (général LECLERC), avec une division d'infanterie américaine, vient d'être mise à la disposition de la première armée française en vue de participer à une opération spécifique.

Jusqu'au retour du général de Gaulle. Ce rattachement doit être considéré comme provisoire et limité aux opérations en cours.

J'ai donc l'honneur de vous demander de bien vouloir prescrire - jusqu'à ce que le général de Gaulle ait pu donner les instructions appropriées aux autorités françaises en liaison avec le SHAEF - qu'aucune modification ne soit apportée aux conditions selon lesquelles la deuxième division blindée est actuellement soutenue par l'armée américaine, notamment en ce qui concerne son approvisionnement, son équipement, son entretien et le remplacement de son matériel. »<sup>1431</sup>

Le général Leclerc prit cette lettre en référence pour s'adresser au général Devers et lui demander de retourner sous commandement américain prétextant que sa division était mal employée et qu'il regrettait la camaraderie américaine. Il avançait là des arguments tactiques sur l'emploi de sa division ce qu'il n'avait pas fait auparavant.

« Mon Général,

Vous avez bien voulu me mettre à la disposition du Général commandant la 1<sup>ère</sup> Armée Française pour une opération limitée en Alsace. Un malentendu a pu se produire dans certains esprits qui y ont vu un rattachement définitif, et j'aurais regretté une solution qui aurait mis un terme à l'aide efficace et à la camaraderie de combat que moi-même, mes officiers et mes hommes avons trouvées dans l'armée américaine.

C'est afin de dissiper le malentendu que le ministre de la Guerre vous a adressé une lettre qui vous sera remise d'autre part. Je continue donc à m'adresser à vos services pour mes besoins administratifs, et je vous serais reconnaissant de bien vouloir me faire connaître votre accord.

Je profite de cette occasion pour attirer votre attention sur le fait que le secteur et la mission qui me sont actuellement assignés ne correspondent pas aux possibilités d'une Division blindée : dans un terrain inondé et coupé de villages qui n'offrent aucune possibilité de manoeuvre je ne peux engager que très peu d'infanterie et quelques chars, et la majorité de mes moyens ne peuvent apporter aucun appoint à la bataille.

Il serait préférable à mon point de vue, de remettre rapidement ma division à la disposition de l'une des armées Américaines où, après les quelques semaines nécessaires à la réorganisation et au recomplètement qui doivent suivre l'effort fourni dans les Vosges, elle pourrait reprendre sa place au combat. »<sup>1432</sup>

Cette demande et l'insistance du général Leclerc pour sortir de son autorité déplurent fortement au général de Lattre qui s'en ouvrit au général de Gaulle dans la lettre qu'il envoya avant la visite de celui-ci sur le front pour Noël.

---

<sup>1430</sup> Compagnon Jean (général CR), *LECLERC Maréchal de France, Op. Cit.* p 481.

<sup>1431</sup> Ministère de la Guerre, cabinet du ministre, *lettre du ministre au général Devers* du 13 décembre 1944, SHD carton 11 P 219.

<sup>1432</sup> 2<sup>ème</sup> Division Blindée, le Général, 299/C Q.G., le 14 Décembre 1944. *Lettre du général LECLERC au général DEVERS*, SHD carton 11 P 219.

« Mon Général,

Avant de vous accueillir lundi matin, je désire que cette lettre vous dise la joie très profonde, très grave, que la première ARMÉE FRANÇAISE éprouve à vous recevoir le jour de Noël.

Je sais que vous allez passer cette nuit de la Nativité auprès de votre fils, avec vos chers compagnons de la première heure et je veux que ce message vous apporte les sentiments d'affectueux respect et de fidèle attachement de nous tous.

Après demain, j'irai au-devant de vous à RIBEAUVILLE et je vous ferai parcourir, selon le programme que vous soumettra le Colonel BRISSAUD-DESMAILLET, le front de nos Divisions. Puisque je ne dois vous voir qu'après votre séjour à la 2<sup>ème</sup> D.B., je tiens à vous écrire l'émotion que j'ai ressentie hier, lorsque le Général DEVERS m'a lu la lettre que LECLERC lui avait adressée. Il vous la montrera. Il demande directement au Chef du Groupe d'Armées U.S. à ne pas combattre, sinon exceptionnellement, dans le cadre d'une Armée Française. Il exprime, tout au contraire, le désir très net de demeurer exclusivement aux ordres d'un Général Américain.

Le Général LECLERC vous montrera, sans doute aussi, la réponse que lui a faite le Général DEVERS et où celui-ci, précisant les conditions du commandement qui m'est confié, remet – non sans surprise – les choses au point.

En ce qui me concerne, il ne s'agit nullement d'une question de susceptibilité, bien étrangère à ma pensée. Nous avions accueilli avec joie et fierté l'arrivée au milieu de nous de la glorieuse Division LECLERC. Tout de suite j'avais renforcé son Infanterie avec ce que j'avais de mieux et de plus précieux : le Régiment de Parachutistes... dont les pertes témoignent de la confiance et de l'ardeur avec lesquelles il s'est engagé sous les ordres d'un chef dont nous apprécions toutes les exceptionnelles qualités. Demain, j'agirai de même.

Mais j'ai appris que la démarche du Général LECLERC auprès du Général DEVERS avait reçu une certaine publicité dans les rangs de la 2<sup>ème</sup> D.B. mais aussi dans les milieux militaires alliés.

L'influence affectueuse que vous avez sur LECLERC et le devoir que nous avons tous de former bloc, un seul bloc sans fissure, derrière vous, mon Général, m'engagent à vous demander, sans troubler je l'espère les joies pures de cette nuit de Noël, de dissiper le malaise ainsi créé.

Pour moi, vous pouvez être certain que je considère dès maintenant l'incident tout à fait oublié et que je garde tous mes sentiments d'affectueuses camaraderie à ces troupes et à leur Chef qui viennent d'être placés sous mon commandement et auxquels nous savons parfaitement tout ce que doit le pays.

Bon Noël, mon Général, et croyez je vous prie, à tout mon fidèle dévouement. »<sup>1433</sup>

Lors de la visite du général de Gaulle à la 2<sup>ème</sup> DB, un bref entretien entre le chef de la France libre et son poulain porta sur les termes d'une lettre que le commandeur de la 2<sup>ème</sup> DB avait fait parvenir à son mentor le 24 décembre. Il reprochait les erreurs tactiques du général de Lattre et sa méthode de commandement. La mauvaise utilisation de sa division était évoquée. Le général de Gaulle trouva les termes de cette lettre excessifs et *in fine* finit par prendre le parti du général de Lattre.

L'offensive allemande dans les Ardennes amena une modification du dispositif allié et la 2<sup>ème</sup> DB repassa sous commandement américain et fut envoyée en Lorraine dans la région de Drulingen.

« « LA DIRECTIVE NUMERO 7 EST EN COURS DE DISTRIBUTION. PARMI LES PRESCRIPTIONS DE CETTE DIRECTIVE FIFURE QU'UN COMBAT COMMAND DE LA 2EME DB SOIT RELEVE ET PASSE, AU PLUS TARD LE 31 DECEMBRE A 7 HEURES, SOUS LE CONTRÔLE DE LA 7EME ARMEE EN UN POINT DU SECTEUR DE SARREBOURG DEVANT ÊTRE FIXE EN ACCORD AVEC LE GENERAL CDT LA 7EME ARMEE. LES AUTRES UNITES DE LA 2EME DB PASSENT SOUS LE CONTRÔLE DE LA 7EME ARMEE, DANS LE SECTEUR DE SARREBOURG, LE 3 JANVIER A 7 HEURES. CE RENSEIGNEMENT VOUS EST TRANSMIS EN AVANCE AFIN DE FACILITER L'ORGANISATION E LA RELEVE. » signé DEVERS ».<sup>1434</sup>

Le répit fut de courte durée et la 2<sup>ème</sup> DB fut remise à la disposition de la 1<sup>ère</sup> armée début 1945 pour la réduction de la poche de Colmar. Durant cette période les relations entre les deux

---

<sup>1433</sup> Lettre du général de LATTRE au général de GAULLE du 23 décembre 1944, SHD carton 10 P 187.

<sup>1434</sup> Message du 6<sup>ème</sup> Groupe d'Armées (traduction) ultra secret du 28-12-1944 Reference : N4/29 Destinataire : Pour exécution, General cdt la 1ere Armee française, SHD carton 10 P 167.

généraux se tendirent et le général Leclerc reprocha officiellement dans un rapport à son supérieur de ne pas savoir utiliser sa division et d'avoir des méthodes de commandement ayant peu évolué depuis 1940.

« Les motifs d'ordre personnel pour lesquels je n'estime pas souhaitable de continuer à servir sous les ordres du Général de Lattre sont connus. Je me permets d'indiquer ici les motifs d'ordre professionnel. Ce ne sont, d'ailleurs, pas « les miens » mais ceux de mes officiers et même de la troupe. Un regard sur les comptes rendus ci-joints permettra de s'en convaincre, une enquête rapide sur place ne laisserait aucun doute à ce sujet.

La 2ème DB a été composée et mise sur pied dans des conditions spéciales. Par le fait des nécessités, tout en héritant des très belles qualités françaises, elle a pu faire du neuf. Ses chefs de corps, commandants de groupements tactiques, chefs de services, sont des hommes jeunes avaient appris peu de théorie, mais auxquels une pratique longue et variée a conféré une expérience certaine. En particulier le contact avec des armées étrangères a permis souvent d'y prendre ce qu'il y avait de bon.

Les quelques semaines passées sous les ordres de la 1ère Armée française nous ont donné l'impression de reculer et de retrouver beaucoup des faiblesses de 1940.

Ce rapport n'est pas un réquisitoire contre l'Armée française. Nos camarades des autres divisions ont toujours les mêmes qualités magnifiques de la race, mais ce qu'il importe de modifier, ce sont les méthodes de commandement, d'emploi et d'organisation [...]

Du point de vue opérations, je reproche à la 1<sup>re</sup> Armée française :

- Le coup manqué du début de décembre : après la prise de Strasbourg et le commencement d'exploitation qui suivit, dès mon premier contact avec le Général de Monsabert, je le suppliai d'engager dans la plaine, venant d'Erstein, avec ma Division blindée, la valeur d'une division d'infanterie, lui promettant avec certitude d'atteindre en quelques jours Marckolsheim et Neuf-Brisach. L'ennemi disposait de très peu de moyens, juste assez pour contraindre nos blindés, liés à la route, à prendre d'assaut chaque village l'un après l'autre. Quelques bataillons d'infanterie supplémentaires permettaient de résoudre la question. Les renseignements obtenus par la suite m'ont confirmé dans cette conviction.

Il me fut alors répondu que Colmar devait être pris en partant de la montagne, tout était réglé pour cela. Le cérémonial de l'entrée à COLMAR était même déjà arrêté. Ces faits me frappèrent à tel point que je voyais dès le lendemain, 8 décembre, mon officier de liaison pour insister sur ce point auprès du Général de Monsabert, ainsi que je vous l'expose dans un compte rendu d'opérations du 16 décembre. Il est utile d'insister sur les pertes de temps, les dégâts matériels et les pertes humaines qu'a causés cette décision.

- Le dispositif de la dernière offensive et le choix des objectifs : dispositif trop faible en infanterie dans la partie principale, objectif ne tenant pas compte des difficultés de terrain. Faute payée cher par nos unités françaises et qui aurait pu amener la démolition d'une fraction importante de la Division.

- L'usure de l'Armée française avant le déclenchement de la dernière offensive. Cette armée, fatiguée en détail par des combats de montagne peu fructueux, n'était plus apte à attaquer, et c'est, hélas, le XXI<sup>e</sup> Corps américain qui a gagné la partie.

[...] En résumé, je suis convaincu que l'Armée française seule aurait pu obtenir la libération de l'Alsace plus tôt et en tout cas à beaucoup moindres frais pour l'armée et pour la province.

Du point de vue général, je reproche à la 1ère Armée française :

- Les méthodes de commandement et les ordres. Ceux-ci demeurent, comme en 1940, des ordres théoriques. Pas d'objectivité. Un village égale un autre village, une olive sur la carte représente un bataillon. Malheureusement certains villages sont mal défendus, faciles à prendre, d'autres, au contraire, sont de véritables points forts. Quant aux bataillons, certains sont encore capables de combattre, d'autres, usés, sont inaptes et dans l'impossibilité d'exécuter les ordres reçus.

Les délais comptent peu. Un ordre pour une attaque au lever du jour est donné quelques heures auparavant et ne peut être exécuté [...]

[...] Les contre-ordres et l'instabilité sont la règle : en décembre, 2 bataillons de parachutistes me sont enlevés à la veille du jour où ils devaient attaquer un village après accord du Haut Commandement.

En février 2 bataillons de Corps francs me sont enlevés 24 heures après leur arrivée, la veille du jour où ils devaient exécuter une tête de pont au-delà de l'III.

Les déplacements inutiles provoquent une usure très rapide des hommes et du matériel. L'utilisation des troupes blindées coûte cher. Un groupement tactique de la 5ème DB reconstitué est réduit à 16 chars après une dizaine de jours de combat contre un ennemi peu nombreux et en retraite.

- Les Services ont conservé la lourdeur, le formalisme de nos Service de 1940. Les artilleurs de la 1ère Armée demandent à la Division de leur procurer des munitions car ils en manquent sans cesse. [...] »<sup>1435</sup>

La mésentente entre les deux hommes atteignit son paroxysme après Grussenheim et au cours d'une entrevue orageuse le général Leclerc aurait signifié à son supérieur qu'il ne voulait plus servir sous ses ordres.

« Je servirai sous les ordres de n'importe qui, mais je ne continuerai pas à servir sous vos ordres... je demanderai à être relevé de mon commandement. »<sup>1436</sup>

Son souhait fut exaucé puisque la 2<sup>ème</sup> DB fut remise à la disposition de la VII<sup>ème</sup> armée américaine à compter du 12 février 6 heures.<sup>1437</sup>

Mais, sanction ou pas ? la division fut envoyée au repos dans le centre de la France et dut participer à la réduction des poches de l'Atlantique. Le général de Gaulle avait lâché son poulain, peut-être las de ses insubordination et aussi parce que politiquement il avait plus besoin de la 1<sup>ère</sup> armée pour réaliser l'amalgame.

En fait la querelle entre les deux hommes avait de multiples raisons. Une certaine jalousie de la part du général de Lattre dont les succès en Provence furent occultés par ceux de la 2<sup>ème</sup> DB. Malgré tous ses efforts (création d'un 5<sup>ème</sup> bureau), il ne put faire parler de la 1<sup>ère</sup> armée autant qu'il le souhaitait et la 2<sup>ème</sup> DB conservait la faveur des médias.

Mais ce fut surtout une opposition tactique sur l'emploi des blindés qui mit le feu aux poudres.

« Au cours de la bataille de Colmar, après avoir repoussé l'attaque des Ardennes, Leclerc passa sous les ordres de De Lattre de Tassigny, dont la doctrine militaire archaïque (de Lattre appelait les chars d'assaut « la blindaille »), les ordres et contre-ordres déconcertants, l'indifférence à la souffrance de ses hommes, et la « publicité arrogante et ostentatoire » rappelaient les pires moments de 1940 (Le général George C. Marshall avait la même opinion de De Lattre, et l'exprima lors d'une violente altercation survenue sur le front, en octobre 1944, entre les deux hommes.). Pour mettre fin à ce désaccord et pour punir Leclerc qui avait refusé d'incorporer des recrues FFI sans entraînement à la DB, de Gaulle retira d'Alsace le Général et son unité lorsque Colmar tomba totalement le 2 février 1945. Ils furent envoyés dans la vallée de la Loire pour un repos fort mérité. »<sup>1438</sup>

Le général Leclerc avança donc différents arguments pour ne pas être rattaché à la 1<sup>ère</sup> armée. Il craignait de perdre le soutien américain, gage d'efficacité. La 1<sup>ère</sup> armée n'était pas appelée à combattre dans un secteur décisif. Les cadres et les hommes de la 2<sup>ème</sup> DB ne voulaient pas être rattachés à la 1<sup>ère</sup> armée. Enfin la 2<sup>ème</sup> DB avait perdu de son indépendance et de sa liberté de manœuvre sous les ordres tatillons de la 1<sup>ère</sup> armée. Or pour lui, cette liberté de manœuvre était un gage de bon emploi d'une DB. Il connaissait parfaitement, comme ses pairs des deux autres DB, les cadres d'emploi de sa division et voulait l'employer ainsi. Ce n'était pas le cas du général de Lattre qui n'avait pas les mêmes conception d'emploi des grandes unités blindées.

---

<sup>1435</sup> Compagnon Jean (général CR), *LECLERC Maréchal de France, Op. Cit.* p 492 à 494.

<sup>1436</sup> Corvisier André, sous la direction de André Martel, *Histoire militaire de la France 4/ de 1940 à nos jours*, Paris, Quadrige PUF, 1994, 693 p, p 126.

<sup>1437</sup> Message du 6<sup>ème</sup> Groupe d'Armées (traduction) Très Secret Prioritaire du 10 février Référence : BX 24209 Destinataires : Pour exécution, 1<sup>ère</sup> Armée française, VII<sup>ème</sup> Armée U.S. pour information : XXI<sup>ème</sup> Corps U.S., SHD carton 10 P 167.

<sup>1438</sup> Levisse-Touzé, Christine (sous la direction de), *Du capitaine de Hauteclouque au général Leclerc*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2000, 478 p, p 349.

Les unités blindées françaises furent utilisées différemment en fonction de la grande unité à laquelle elles étaient rattachées. Relative indépendance et respect de la doctrine pour la 2<sup>ème</sup> DB lorsqu'elle était sous commandement américain, commandement « rênes courtes » et emploi rarement groupé sous commandement français. Les chefs eurent un rôle primordial dans l'emploi des unités blindées mais ils n'eurent pas toujours les mains libres car des considérations politiques pouvaient interférer dans leur emploi.

## **Chapitre 2 : la DB outil politique**

« LA GUERRE N'EST RIEN D'AUTRE QUE LA  
CONTINUATION DE LA POLITIQUE PAR D'AUTRES  
MOYENS. »

Carl Von Clausewitz



Une unité blindée a avant tout un rôle tactique ; elle doit remplir des missions permettant d'atteindre les objectifs fixés par le commandement. Ces objectifs sont la traduction militaires de la volonté politique des gouvernants. Dans le cas des unités blindées françaises, il s'agissait bien sûr de participer à la libération du sol national et à travers leur action de montrer que la France était encore présente sur la scène internationale après quatre années d'occupation. Et dans ce cas, les aspects militaires passaient après les intérêts nationaux.

« Enfin, nul n'aurait compris qu'en un moment si rare de notre Histoire, les décisions proprement militaires du commandant français de l'Armée libératrice puissent faire abstraction des réflexes de notre fierté nationale qui nous incitaient à tout faire pour arriver premiers dans la course à l'objectif essentiel, constitué par l'Alsace et le Rhin, en passant par l'objectif intermédiaire de Lyon. »<sup>1439</sup>

Les DB eurent ainsi un rôle politique sur le plan intérieur et bien sûr extérieur.

### **I : la politique intérieure**

Les unités blindées, en particulier la 2<sup>ème</sup> DB jouèrent un rôle en matière de politique intérieure en participant à la pacification du pays par l'amalgame et un rôle dissuasif de maintien de l'ordre.

#### **1 : l'amalgame**

L'amalgame fut une tâche aussi bien militaire que politique que mena à bien la 1<sup>ère</sup> armée dont les deux DB qui dépendaient d'elle. Outre l'apport militaire que représentaient les cent vingt mille hommes incorporés qu'il fallut instruire et équiper, ce dispositif permit de juguler les velléités révolutionnaires de certains maquis.

La formation était une spécialité et une passion du général de Lattre, aussi réussit-il à former la masse de combattants qui arrivait pour en faire des soldats aptes à combattre selon les critères d'une armée moderne et rompue aux tactiques nouvelles. Il créa des écoles de cadres (à Rouffach notamment) et des centres d'instruction. Il aurait pu s'appuyer sur la structure des chantiers de jeunesse mais il les avait « en grippe » d'après le général Van Hecke.

« Le 19 août, alors que s'effectuait le débarquement de mon matériel, j'entrai en contact à Cogolin, après une messe d'action de grâces à laquelle je venais d'assister, avec une centaine d'hommes des Chantiers de la Jeunesse appartenant à la région de Provence. N'oubliant pas que j'étais toujours Commissaire en Chef des Chantiers je pris tout ce monde sous ma tutelle avec l'intention de les enrôler dans mon régiment, mais le général de Lattre que j'étais allé voir à ce sujet en jugea autrement et me reçut comme un chien dans un jeu de quilles. Il me dit avec brutalité :

- Dites donc, Van Hecke. Vous n'allez pas me faire ressusciter les Chantiers en France, cela suffit ainsi !
- Mon général, les Chantiers subsistent toujours et j'en suis le chef responsable jusqu'à nouvel ordre. Nous en rencontrerons beaucoup et ce seront d'excellents soldats pour notre armée.

Il rétorqua vertement :

- Ceci ne regarde que moi et le chef de mon 1<sup>er</sup> bureau. Occupez-vous de votre régiment.

Il ne me resta qu'à me retirer assez mortifié. J'avais déjà senti à Tunis que quelque chose n'allait pas entre de Lattre et moi. Ce fut probablement la question « Chantiers » qui l'indisposa car je savais qu'en 1940 avait souhaité en prendre la haute direction, alors qu'elle fut confiée au général de La Porte du Theil. Il lui en resta une forte déconvenue et tout ce qui fut « Chantiers » était pris en grippe par lui ».<sup>1440</sup>

---

<sup>1439</sup> de Lattre de Tassigny Jean, (maréchal), *Histoire de la première armée française, Op. Cit.* p 131.

<sup>1440</sup> Van Hecke A. S (général), *Op. Cit.* p 344-345.

Même s'il ne s'agissait pas d'une mobilisation générale, demandée par certains mais irréalisable en 1944, cette incorporation montrait à l'armée d'Afrique que des métropolitains participaient également au combats pour la libération du pays et qu'ils ne s'intéressaient pas uniquement à leur souci domestique une fois une partie de la France libérée mais souhaitaient participer à la libération totale de la Patrie et à la poursuite de l'ennemi sur son sol.

L'amalgame, considéré comme un problème franco-français par les alliés, permit de recruter des civils spécialistes pour servir dans les blindés comme pilote ou tireur. Il eut également l'avantage de blanchir certaines divisions et de relever des régiments de tirailleurs fortement éprouvés par la campagne d'Italie et le climat Vosgiens.

La 2<sup>ème</sup> DB pratiqua aussi l'amalgame mais la méthode différa. Lors de sa formation, elle avait déjà amalgamé des combattants venus d'horizons différents et ce ne fut pas facile. Pour absorber les renforts métropolitains, le général Leclerc choisit de les diluer dans les unités existantes plutôt que de les incorporer en unités constituées comme à la 1<sup>ère</sup> armée. Ceci présenta l'avantage d'un apprentissage au contact des vétérans et diminua les pertes. Ainsi, la division joua-t-elle aussi son rôle dans cette vaste opération d'incorporations des unités résistantes. Elle joua également un rôle en matière de maintien de l'ordre et de renforcement de la cohésion nationale.

## **2 : une DB pour le maintien de l'ordre.**

Lors de sa création, des désignations d'unité furent autant politiques que tactiques. Elles permettaient de montrer que c'était toute la France qui partait au combat. La désignation du RBFM comme régiment de TD de la division en fut un exemple.

« D'autres régiments proviennent de l'armée d'armistice en Afrique du Nord, ce qui à ses yeux est encore convenable. Mais se voir imposer par de Gaulle, des marins qui n'ont jamais désobéi à leur chef l'amiral Darlan, cela le met en colère. Il sait aussi bien que nous que la moitié au moins des hommes, ainsi que les principaux officiers qui forment le R.B.F.M. proviennent des bateaux coulés à Oran, Casablanca, et Madagascar, par les Anglais. Les pompons rouges font sur lui le même effet que la croix de Lorraine sur nous. Nous sommes dans la 2<sup>e</sup> D.B. parce que le général de Gaulle en a décidé ainsi, sur la demande de notre commandant, ce que nous ignorions à cette époque. L'homme politique, qu'il est devenu, a besoin d'un rassemblement de Français de bonne volonté, le plus large possible, pour le montrer au monde entier, aux amis comme aux ennemis. »<sup>1441</sup>

Son aura lui permit aussi de jouer un rôle stabilisateur. Lorsqu'elle fut envoyée au repos après la campagne d'Alsace, son lieu de repli ne fut pas choisi au hasard. La région de Châteauroux était alors peu sûre. Le stationnement d'une DB au prestige immense permit la pacification de la région sans autre intervention. Il marquait la présence de l'État dans cette région difficile. Le fait qu'elle fût là suffisait. L'envoi d'une partie de ses GT pour renforcer les FFI luttant sur la poche de Royan eut également un but politique. On montrait ainsi que les unités d'actives venaient renforcer les forces de la résistance.

Ce rôle stabilisateur, certains voulurent lui firent tenir aussi à Paris. Craignant des troubles dans la capitale, ils souhaitèrent le maintien de la division dans la capitale. Ce que le général Leclerc refusa. Il ne voulait pas s'éterniser dans la ville qu'il avait pourtant eu des difficultés à prendre non sur le plan tactique mais pour arracher la décision de marcher sur Paris. Cette décision fut plus politique que tactique tout comme la libération de Strasbourg.

---

<sup>1441</sup> Thomas Jean-Marie, *Op. Cit.* p 78.

## **II : la 2<sup>ème</sup> DB et la libération de Paris**

La 2<sup>ème</sup> DB joua un rôle essentiel dans la libération de Paris, rôle militaire bien sûr mais aussi politique. Politique pour le symbole mais aussi pour contre balancer le rôle des communistes. En effet, le rôle de la résistance, dans la libération de la capitale fut mis en avant pour montrer que Paris s'était libérée elle-même, ce qui est discutable. La volonté des peuples était supérieure à la force des blindés.

« Mais si les chars ont gagné la guerre, c'est aussi grâce au courage et à la volonté de vaincre de tous les peuples épris de liberté, de tous les peuples las de souffrir sous les griffes d'un régime de terreur qui a fait la honte de l'humanité entière ! »<sup>1442</sup>

En fait l'intervention des unités françaises et américaines fut décisive en août 1944 et en particulier celle de la 2<sup>ème</sup> DB dont la désignation pour cette mission était faite depuis longtemps mais qui dut attendre le feu vert américain avant de foncer sur la capitale.

### **1 : le choix de la 2<sup>ème</sup> DB pour libérer Paris**

Très tôt dans le conflit, le général de Gaulle avait exprimé le souhait que ce fût une unité française qui libérât Paris.

« Toutefois, il était, écrivions-nous, nécessaire que certaines forces fournies par nous prissent part aux opérations du Nord. Il faudrait qu'au moins une division blindée française fût transportée à temps en Angleterre pour assurer la libération de Paris. »<sup>1443</sup>

Il avait une idée précise de l'emploi d'une telle unité pour la libération de la capitale et elle était plus politique que militaire. Il fallait assurer une présence française pour éviter la mise sous tutelle du pays par les alliés.

« Votre division sera, je l'espère fermement, mise à la disposition du commandement allié en Europe, mais dites bien au général Leclerc qu'il se peut que j'aie besoin de lui pour une mission nationale essentielle, que dans ce cas il ne devra obéir qu'à mes seules instructions. Comme l'ambiance avec les alliés n'est pas bonne, tout peut arriver. Les politiciens américains manœuvrent contre moi, en particulier Roosevelt veut imposer l'Amgot en France, ainsi qu'une monnaie imprimée par le trésor américain. Tout ceci est intolérable et à la première occasion je rentrerai en France avec ou sans le consentement des Alliés. De ceci vous ne devez parler qu'au général Leclerc qui doit garder la chose secrète, même pour ses plus proches collaborateurs. Si les Alliés se doutaient de quoi que ce soit, ils trouveraient n'importe quel prétexte pour ne pas transporter la 2<sup>ème</sup> DB en Angleterre. »<sup>1444</sup>

Il s'agissait donc bien pour le général de Gaulle d'un rôle politique : restaurer l'autorité de l'État.

L'entrée d'une division française dans Paris n'avait donc pas qu'une importance militaire et une valeur symbolique (les Français libéraient eux-mêmes leur capitale), elle avait une grande importance politique. Elle couronnait et soulignait la reconnaissance de la reprise de la souveraineté de la France.

Le principe d'une DB française libérant Paris étant acquis chez les Français libres, il restait à la désigner. Pour le général de Gaulle le choix était évident : ce serait la 2<sup>ème</sup> DB. Tout

---

<sup>1442</sup> Guille Georges, *Op. Cit.* p 210.

<sup>1443</sup> de Gaulle Charles, *Mémoires, Op.cit.* p 398.

<sup>1444</sup> De Boissieu, général, *Op. Cit.* p 214.

d'abord parce qu'elle était la DB constituée à partir d'unité de la France libre et qu'il existait une grande affinité entre le chef de la France libre et celui de la 2<sup>ème</sup> DB. Ce dernier avait, lui aussi, une vision politique qui allait au-delà de la stratégie.

« L'optique de Leclerc est toute différente. Elle n'est pas seulement militaire. Elle est politique aussi : il saisit l'importance que peut avoir pour le général de Gaulle l'installation de son gouvernement à Paris. Elle est morale surtout : la libération de Paris, c'est un premier triomphe de la volonté qui l'anime depuis les journées de honte et de colère de juin 1940, une étape dans la réalisation du serment de Koufra : "Nous étions décidés, écrira-t-il plus tard, à surmonter n'importe quel obstacle, fut-ce au mépris des règles raisonnables de l'art de la guerre". »<sup>1445</sup>

Dès la fin de 1943, son choix était fait et il avait désigné, le général Leclerc comme gouverneur militaire de Paris par intérim<sup>1446</sup>. Pour une fois, les Américains acceptèrent facilement que ce fut la 2<sup>ème</sup> DB qui fût envoyée en Angleterre pour Overlord, car elle correspondait à leur critères, avaient été jugée opérationnelle lors des contrôles effectués en Afrique du nord et était à cent pour cent blanche ce qui pour le général Bedel Smith était un critère primordial.

« Il est hautement souhaitable que la division mentionnée ci-dessus soit composée d'hommes de couleur blanche. Ceci milite pour que ce soit la 2<sup>e</sup> Division Blindée dont le personnel autochtone est seulement d'un quart.

Elle est la seule division française opérationnelle susceptible d'être rapidement à cent pour cent blanche. »<sup>1447</sup>

Mais s'ils acceptèrent la participation de la 2<sup>ème</sup> DB au débarquement, il en fut autrement pour l'envoi d'une unité pour libérer Paris.

## **2 : convaincre les Américains**

Nous l'avons vu, la libération de Paris n'était pas prévue dans les plans initiaux d'Overlord. Il s'agissait d'une décision stratégique mais aussi d'un choix politique. Le président Roosevelt soutenait encore le régime de Vichy et ne voulait pas favoriser le retour dans la capitale d'un gouvernement qu'ils n'avaient toujours pas reconnu. Dans la même veine, pour le général de Gaulle, les atermoiements d'Eisenhower pour lancer la 2<sup>ème</sup> DB sur Paris étaient liés au fait qu'il ne voulait pas contrecarrer les projets politiques de Pierre Laval soutenus par le président américain.

Si le refus américains avait des raisons politiques, leur décision finale d'autoriser et de choisir la 2<sup>ème</sup> DB l'était aussi.

« N'importe quelle division américaine pouvait encore plus facilement se mettre en flèche de notre avance sur Paris. Mais pour aider les Français à reconquérir leur orgueil national après quatre ans d'occupation, je choisis une unité française avec le drapeau tricolore sur les Sherman. »<sup>1448</sup>

Le danger était grand d'une insurrection communiste et ce fut l'un des facteurs qui influencèrent le choix du général Eisenhower.

« Pourtant, les Alliés durent se résoudre à abandonner leur vision strictement militaire et considérer le formidable enjeu politique que représentait Paris. Le 22 août, brusquement, Eisenhower donne l'ordre à deux des divisions de la 1<sup>ère</sup> armée du général Hodges (2<sup>e</sup> DB française et 4<sup>e</sup> DI américaine) de marcher sur Paris. Observons toutefois que le revirement demeure incomplet : ce sont des forces limitées, moins de 10 % du total des effectifs dont il dispose alors, qu'Eisenhower dirige vers Paris. Plusieurs facteurs concourent à ce changement d'attitude. Le 20 août, le généralissime a rencontré de Gaulle à Maupertuis, près de Saint-Lô, qui lui a donné des nouvelles de

---

<sup>1445</sup> Dansette Adrien, Leclerc, *Op. Cit.* p 145.

<sup>1446</sup> De Boissieu, général, *Op. Cit.* p 216.

<sup>1447</sup> Compagnon Jean (général CR), *LECLERC Maréchal de France, Op. Cit.* p 347.

<sup>1448</sup> Bradley Omar. N, *Op. Cit.* p 372.

l'insurrection parisienne. De Gaulle a insisté sur les risques qui pourraient découler d'une situation de désordre ou d'anarchie dans Paris, laissant entrevoir à demi mot la perspective d'un coup de force communiste. »<sup>1449</sup>

En effet, la capitale reconquise, la 2<sup>ème</sup> DB fut la garante de la politique de stabilisation du général de Gaulle.

### **3 : la stabilisation**

Une fois l'ordre de marche reçu, la vitesse d'exécution de la division empêcha les renforts allemands d'arriver à temps. Ceci évita une trop longue vacance du pouvoir et permit au général de Gaulle de s'installer au pouvoir. Les enjeux politiques étaient forts car la résistance communiste avait des vues sur la capitale d'ailleurs le discours officiel communiste de l'époque était que la 2<sup>ème</sup> DB avait prêté du matériel à la résistance pour l'aider à libérer Paris.

En fait, le rôle politique de la 2<sup>ème</sup> DB fut double, d'un part vis-à-vis des alliés, d'autre part sur le plan intérieur.

Vis-à-vis des alliés, le texte de la reddition était avant tout politique : le général Leclerc signa seul (pas de signature de ses supérieurs hiérarchiques ni de ses alter ego américains (général Barton commandant la 4<sup>ème</sup> DI américaine)) et le texte ne faisait pas référence aux alliés. Selon les instructions du général de Gaulle, il signa au nom du gouvernement français et non comme général rattaché à un corps d'armée américain.

Sur le plan intérieur, la présence de la division à Paris était un gage de stabilité face aux vellétés communistes.

« En août 1944 le risque révolutionnaire est grand. Le samedi qui suit la libération de Paris, le général Eisenhower se rend dans la capitale, accompagné de Bradley. Il y rencontre de Gaulle qui lui fait part de ses « soucis ». Certains n'ont rien pour étonner le généralissime allié : de Gaulle lui demande du ravitaillement pour la capitale libérée, il demande des uniformes et du matériel pour équiper et armer les F.F.I. Mais, continue Eisenhower en ses souvenirs : « *La désorganisation de la cité posait un autre problème : le rétablissement de sa propre autorité et le maintien de l'ordre.* » Dans ses *Mémoires*, le chef du gouvernement provisoire confirme tout d'abord le récit d'Eisenhower : « *Je fais connaître au commandant en chef que, pour des raisons qui tiennent au moral de la population et éventuellement au bon ordre, je garderai quelques jours à ma disposition directe la 2<sup>e</sup> Division Blindée* » ; c'est-à-dire la division Leclerc qui vient d'entrer dans Paris.

A partir de là, les témoignages des deux chefs diffèrent. Ceux de l'Américain semblent plus précis et complets que ceux du Français. A l'en croire, ce ne serait pas seulement une division française que de Gaulle aurait réclamé afin de maintenir l'ordre mais encore « *le prêt, à titre temporaire, de deux divisions américaines, afin de faire un étalage de force, comme il disait, pour asseoir fermement ses positions* ».

Eisenhower n'a pas de troupes à « prêter ». Il peut tout au plus profiter « de ce que deux divisions montent en ligne pour leur faire traverser la capitale en passant par les principales artères ». Il propose à de Gaulle d'assister à ce « défilé » en ayant à côté de lui, sur la même estrade, le général Bradley « *pour symboliser l'unité alliée.* »<sup>1450</sup>

Le général Eisenhower comprenait le risque d'insurrection et fit ce qu'il put pour accéder aux souhaits du chef du gouvernement provisoire de la République française.

« Pendant que j'étais encore à Paris, le général de Gaulle me fit part de ses soucis et de ses problèmes. Il demandait de la nourriture et des approvisionnements. Il voulait surtout des milliers d'uniformes à distribuer aux Forces françaises libres pour pouvoir les distinguer des éléments de désordre qui à la faveur de la confusion temporaire, pouvaient se mettre à attaquer des habitants sans défense. Il voulait aussi du matériel militaire supplémentaire pour commencer à organiser de nouvelles divisions françaises.

---

<sup>1449</sup> Muracciole Jean-François, *Op. Cit.* p 49.

<sup>1450</sup> Aron Robert, *Op. Cit.* p 259-260.

La désorganisation de la cité posait un autre problème : le rapide établissement de sa propre autorité et le maintien de l'ordre. Il demandait le prêt, à titre temporaire, de deux divisions américaines afin de faire étalage de force, comme il disait, pour asseoir fermement sa position. En un éclair, je me revis deux ans auparavant, en Afrique, avec les problèmes politiques de ce temps-là. Nous avions accepté l'organisation gouvernementale existante et, à aucun moment de notre séjour, les autorités françaises n'avaient demandé aux armées alliées d'établir ou d'asseoir leur position administrative locale. Il semblait qu'il y eût quelque chose d'ironique dans le fait que le "symbole" de la libération dût demander aux forces alliées d'établir et de maintenir sa position au cœur de la capitale libérée.

Pourtant, je comprenais les problèmes de De Gaulle, et bien que je n'eusse pas d'unités disponibles à faire cantonner provisoirement dans Paris, je lui promis que deux de nos divisions montant en ligne passeraient par les principales artères de la ville. Je proposai même de profiter du passage de ces deux divisions pour organiser un défilé, et je l'invitai à passer ces unités en revue. Je pensais que cet étalage de force et la présence de De Gaulle à cette revue obtiendrait l'effet qu'il désirait. Je refusais d'assister personnellement à cette manifestation, mais je lui dis que le général Bradley reviendrait à Paris et se tiendrait sur la même estrade que lui pour symboliser l'unité alliée. »<sup>1451</sup>

La 2<sup>ème</sup> DB eut donc un rôle politique lors de la libération de Paris. La présence d'une unité française dans la capitale redonnait un peu de lustre au prestige de la France et assurait la sécurité gage d'une installation sereine des services publics et du gouvernement dans la capitale. Par leur présence en Allemagne dans certaines villes, les deux autres DB eurent également un rôle identique.

### **III : les DB en Allemagne**

Après la libération de Paris, une autre ville devait être libérée par une unité française : Strasbourg. Pour le général de Gaulle, ce choix relevait d'évidentes raisons nationales.

« Enfin, j'indiquais au Commandant en chef qu'il y avait lieu de placer une grande unité française sur la direction de Strasbourg.

Ce devait être la division Leclerc. Après l'avoir maintenue quelques jours à Paris, je l'avais, le 6 septembre, remise à la disposition du haut-commandement allié. À présent, je tenais à la voir opérer avec la VII<sup>e</sup> armée américaine. En effet, la capitale alsacienne était l'objectif de Patch. Pour d'évidentes raisons nationales, je voulais qu'elle fût, un jour libérée par des troupes françaises et je ne doutais pas que Leclerc, dès lors qu'il serait axé comme il fallait saurait en trouver l'occasion. La 2<sup>e</sup> division blindée continua donc d'agir dans le secteur américain. »<sup>1452</sup>

Libérée en novembre par la 2<sup>ème</sup> DB, la ville fut à nouveau un enjeu politique lors de l'offensive allemande dans les Ardennes suivie d'une attaque de diversion en Alsace. Bousculés par cette attaque soudaine et violente, les alliés voulaient réorganiser leur front et cela impliquait l'évacuation de Strasbourg ce qui était impensable pour les Français. Les points de vue divergeaient entre le général Eisenhower et le général de Gaulle. Tout à fait dans son rôle celui-là avançait des arguments militaires et stratégiques à l'évacuation de la ville, celui-ci répondait par des raisons politiques.

« Pendant que la bataille des Ardennes se poursuivait, les Allemands amorcèrent des attaques de diversion en Alsace.

Ils n'étaient pas en force, mais, comme nous avions affaibli notre front sur ce point, il nous fallait suivre la situation de très près. J'avertis Devers de ne permettre à aucun prix l'encerclement de formations importantes.

---

<sup>1451</sup> Dwight Eisenhower, *Croisade en Europe, Op. Cit.* p 393.

<sup>1452</sup> de Gaulle Charles, *Mémoires, Op.cit.* p 613.

Les Français étaient toujours inquiets au sujet de Strasbourg. Le 3 janvier, de Gaulle vint me voir. Je lui expliquai la situation. Il reconnut que nos plans d'épargner des troupes dans cette région étaient, du point de vue militaire, corrects.

Toutefois, il me fit remarquer que, depuis la guerre de 1870, Strasbourg avait pris la valeur d'un symbole pour le peuple français ; il pensait que la perte de cette ville, fût-elle momentanée, frapperait la nation de découragement, risquant même de provoquer la révolte ouverte. Il envisageait la situation avec gravité, déclarant qu'en cas de péril extrême, il préférerait masser toutes ses forces autour de Strasbourg, dût-il perdre toute l'armée, plutôt que d'abandonner la ville sans combat. Dans une lettre qu'il m'apportait, il annonçait qu'il agirait indépendamment de mes ordres si je refusais de préparer la défense de Strasbourg rue par rue. Je lui rappelai que l'armée française ne recevrait ni munitions ni vivres si elle n'obéissait à mes ordres, et je n'hésitai pas à lui dire que la situation présente ne se serait pas produite si l'armée française avait éliminé la poche de Colmar.

À première vue, l'argumentation de De Gaulle semblait être basée sur des considérations politiques, c'est-à-dire sur le sentiment et non sur la logique ou le bon sens. Cette affaire avait pourtant aussi une importance militaire à cause de ses répercussions possibles sur notre réseau de communication qui s'étendait sur toute la France, à partir de deux directions. L'agitation ou la révolte sur ce réseau nous vouerait à la défaite sur le front. En outre, au moment de cette entrevue, l'affaire des Ardennes était déjà réglée. »<sup>1453</sup>

Les Américains cédèrent finalement face aux exigences françaises car ils avaient compris que, pour la France, l'évacuation de Strasbourg serait un *casus belli* et un risque de déstabilisation politique du général de Gaulle et l'évolution favorable de la situation tactique le permettait,

« Que l'armée française abandonne une de nos provinces, et surtout cette province-là, sans même avoir livré bataille pour la défendre ; que les troupes allemandes, suivies de Himmler et de sa gestapo, rentrent en triomphe à Strasbourg, à Mulhouse, à Sélestat, voilà une affreuse blessure infligée à l'honneur de la nation et de ses soldats, un affreux motif de désespoir jeté aux Alsaciens à l'égard de la patrie, une profonde atteinte portée à la confiance que le pays place en de Gaulle. »<sup>1454</sup>

La 2<sup>ème</sup> DB eut, avec Paris et Strasbourg, des missions à connotation politique, il en fut de même, à une moindre échelle pour les 1<sup>ère</sup> et 5<sup>ème</sup> DB. Elles ont participé en tête de la 1<sup>ère</sup> armée au franchissement du Rhin puis aux combats livrés du Rhin au Danube et vers la Bavière et les Alpes Autrichiennes. Elles ont posé les jalons de la future zone d'occupation française en Allemagne, assurant ainsi une place à la France pour le partage de la zone d'occupation. Si les divisions françaises bénéficièrent d'une certaine bienveillance générale de la part des alliés, il y eut quelques accrocs notamment au sujet de Stuttgart conquise par la 5<sup>ème</sup> DB alors que les Américains avaient prévu de s'y installer.

Dès le 21 Avril, le commandement interallié avait déjà décidé que, dès que Stuttgart serait prise, la limite de la zone d'action de la 1<sup>ère</sup> armée serait réduite et ne comprendrait plus la ville. Le télégramme BX 13260 du 22 Avril du Général Devers en avait confirmé aussitôt les termes et fixé l'exécution au 25 Avril. Cet ordre d'évacuer les lieux fut encore réitéré le 24 Avril, même si un retour ultérieur de quelques éléments français était admis pour une prise d'armes commune. L'arrivée le 26 Avril d'une division américaine et l'instauration d'un Gouvernement Militaire américain qui faisait double emploi avec le commandement français marquait la volonté américaine.

Cela entraîna un début de brouille et mit le général de Lattre en porte à faux, pris entre les ordres tactiques américains et la volonté politique du général de Gaulle de maintenir une présence française. Il s'en ouvrit dans une lettre adressée au général Devers.

« Cher général :

---

<sup>1453</sup> Dwight Eisenhower, *Croisade en Europe*, Op. Cit. p 463.

<sup>1454</sup> de Gaulle Charles, *Mémoires*, Op.cit. p 729.

J'ai appris que vous avez donné l'ordre aux troupes de la VII<sup>ème</sup> armée d'entrer aujourd'hui dans STUTTGART et d'y établir un gouvernement militaire. Dans mon télégramme n° 531 / OP-3, je vous avais informé des instructions qui m'avaient été adressées le 23 avril par le chef de mon gouvernement et qui vous montraient d'ailleurs qu'en essayant de concilier vos possibilités d'opérations avec ces instructions impératives, je quittais STUTTGART "entièrement ouvert aux besoins du VI<sup>ème</sup> groupe d'armées pour le passage des troupes et des fournitures et la mise en place des éléments de service nécessaires aux deux armées".

Il me semblait alors qu'il ne devrait plus y avoir de source possible de conflit.

Mais au moment même où vos troupes arrivent, un gouvernement américain est proclamé qui, de toute évidence, ne peut pas coexister avec le gouvernement militaire français déjà en place.

De plus, j'ai reçu une nouvelle lettre du général de Gaulle datée du 25 avril, et qui, dans des termes plus précis, me donne un commandement impératif.

La présente lettre, ayant un caractère strictement personnel, je demande au colonel de Souzy de vous la lire de Gaulle et le télégramme que je viens de lui envoyer.

Soyez assuré, mon cher général, de mes sentiments toujours très dévoués. »<sup>1455</sup>

Le général de Gaulle avait prescrit au commandant de la 1<sup>ère</sup> Armée de maintenir ses troupes dans Stuttgart. Aussi, le 28 Avril, le général Eisenhower n'eut-il d'autre choix que de constater la présence française dans la ville.

Le différent ne prit fin que dans la liesse de la capitulation allemande et d'une commémoration à Stuttgart de la fête de Jeanne d'Arc dont le général Devers fut l'hôte d'honneur.

Les relations interalliées et l'image de la France en Allemagne pouvaient aussi dépendre du comportement général des troupes. Des ordres stricts furent donnés quant au comportement à adopter au combat et avec la population.

« Officiers, sous/officiers, Soldats de la 2eme Division Blindée

Vous foulez aujourd'hui le sol de l'ennemi, recompense tant attendue apres des annees et des mois de lutte.

Votre attitude au combat sera ce qu'elle a toujours ete.

En dehors du combat, vous ferez craindre et respecter l'autorite francaise a tous les echelons par l'intermediaire de vos Officiers et de vos grades.

Individuellement vous eviterez a tout prix de tomber dans les deux exces, d'une part la brutalite inutile et le pillage ; d'autre part les relations avec la population auxquelles se preterait toujours la platitude germanique.

Les prescriptions du Commandement Interallie seront observees.

Il s'agit une fois de plus de faire honneur a votre uniforme. »<sup>1456</sup>

En plus de leur évident rôle tactique, les DB eurent donc un rôle politique non négligeable tant sur le plan de la politique intérieure que sur la scène internationale. Ce rôle fut plus évident pour la 2<sup>ème</sup> DB dont le général de Gaulle usa comme un de ses moyens pour imposer ses objectifs dont le principal était le rétablissement de l'autorité de l'État et de la grandeur de la France. Les deux autres divisions furent moins dans l'action politique mais par leur action lors de la campagne d'Allemagne elles jouèrent leur rôle dans le rétablissement du rang de la France dans le concert des nations. Tout ceci se fit avec une apparente facilité alors que dans les faits, les unités blindées étaient d'un emploi délicat.

---

<sup>1455</sup> Lettre du 26 avril du général de LATTRE au général DEVERS concernant l'occupation de Stuttgart (traduction de l'auteur), SHD carton 10 P 154.

<sup>1456</sup> 2eme Division Blindée, Etat-Major/1er Bureau, Ordre du Jour N° 55 du 28 avril 1945, SHD carton 11 P 219.



## **Chapitre 3 : un emploi délicat**

**« Un soldat marche souvent, combat quelquefois,  
mais mange tous les jours »**

**Napoléon**

Les unités blindées en général et les DB en particulier étaient synonymes de puissance et de vitesse. Elles constituaient le fer de lance des dispositifs offensifs et le poing blindé en défensive pour annihiler les attaques ennemies. Pourtant derrière cette puissance se cachait un emploi délicat au niveau de l'équipage pendant les combats ce qui les obligeait à être soudés et à vivre une relation particulière avec leur engin. Au niveau des unités, l'emploi était délicat à cause des besoins logistiques importants.

## **I : un emploi délicat au combat**

Lors des combats, les équipages étaient soumis à de fortes contraintes qui rendaient la mise en œuvre des engins parfois délicate. Les conditions de vie à bord étaient dures, les conséquences d'un coup au but souvent terribles ce qui engendrait un stress et des angoisses compréhensibles.

Au début de la campagne en Provence, la chaleur rendait la vie difficilement supportable à bord des blindés lors des phases de combats alors que les équipages combattaient volets fermés, les blindés se transformaient en étuve.

« Le capitaine regroupe son monde. Tout cela a duré combien de temps ? Impossible de le dire. Il fait une chaleur épouvantable à l'intérieur des chars. Nous sommes en eau. Voilà maintenant plusieurs heures que nous sommes volets fermés : il doit faire aux environs de 60° sous l'acier, et l'émotion ressentie n'est certes pas de nature à assécher les transpirations ni rafraîchir les gosiers... Nos tenues sont trempées et alourdies. Mais les consignes sont formelles : pas question de se mettre torse ou jambes nues, gare aux brûlures ! »<sup>1457</sup>

Dans le Vosges ce fut le contraire et les contingences techniques liées à l'entretien des blindés contraignirent les équipages à travailler dehors dans la neige.

« Les goumiers se postent autour des chars pour la surveillance pendant que nous travaillons. La nuit tombe, je manque avoir les pieds gelés enfin la force de Weber a raison de la résistance de la chenille à coups de masse... »<sup>1458</sup>

Ces conditions difficiles n'étaient rien comparées aux conséquences d'un coup au but qui heureusement n'était pas toujours fatal.

« Tout est gelé. Les périscopes sont bloqués et il nous faut... faire appel aux besoins naturels pour les dégivrer, ce qui, au reste, ne produit qu'un effet très momentané. Même les trains de roulement sont gelés et je me surprends à caler en démarrant en marche arrière, malgré la puissance de nos Diesels et la démultiplication dudit rapport... Heureusement, au bout de quelque temps tout est en ordre et nous avançons sur une route transformée en patinoire, très inquiets de voir nos périscopes à nouveau gelés : combattre dans ces conditions ne va pas être de tout repos ! Enfin, les premières heures de la matinée se passent à peu près bien. [...]

À peine arrêté, j'aperçois les départs d'un anti-char qui prend le *Saint- Malo* à partie, les traceurs nous arrivent dessus à une vitesse foudroyante. Un choc, les lumières du tableau de bord s'éteignent. Un deuxième, instinctivement j'ai levé mes deux bras à hauteur de ma tête. »<sup>1459</sup>

Hélas parfois les obus allemands faisaient des dégâts beaucoup plus importants.

---

<sup>1457</sup> de Boisboissel Alain, *Op. Cit* p 43.

<sup>1458</sup> Say F chef de char 3<sup>ème</sup> peloton, 1<sup>er</sup> escadron 1<sup>er</sup> Cuir, *Carnet de route 14-11-1944/10-04-1945*, 30 p , p 18, SHD Fonds privé carton 1 KT 327.

<sup>1459</sup> de Boisboissel Alain, *Ibidem*, p 66-67.

« Soudain un bruit sourd sur la droite, puis un autre sur la gauche : un coup long, un coup court. Martinet, revenant du *Saumur* sans y avoir décelé âme qui vive a compris : du fossé où il rampe, la route étant balayée de tirs, il nous hurle :

- *Bougez de là !*

Nous ne l'entendons évidemment pas. Une lueur fulgurante, une explosion, un ronflement de forge de Vulcain, nous sommes touchés : le *Saint-Malo* brûle comme une torche. Heureusement libéré de mon casque et de son fil radio, j'ouvre mon écoutille en une fraction de seconde et me retrouve par terre sur l'avant du char. Guy me tombe dessus au même moment, me couvrant de sang. Nous sautons dans le fossé et retrouvons Fernand qui attrape Guy et lui met ses deux pouces en guise de garrot sur les avant-bras d'où le sang coule en abondance.

- *Mes lunettes !* crie Guy.

- *Tu m'emm... avec tes lunettes !*

- *Tiens, prends tes sulfamides !* lui répond Fernand, puis il le charge sur son dos, après avoir tout de même ramassé ses lunettes, tandis que des perforants labourent le parapet derrière et au-dessus d'eux.

Roger, qui avait pris la place de Fernand debout dans la tourelle, est pris dans la fournaise et tente un rétablissement pour se hisser à l'extérieur. Il se sent irrésistiblement attiré vers le fond et lui, le costaud, ancien stagiaire de l'École des moniteurs d'Antibes, a toutes les peines du monde à s'extraire du tourelleau et ne parvient *qu'in extremis* à faire basculer son corps à l'extérieur. Le voilà enfin à terre : il est gravement brûlé, mais sauvé !

Nul d'entre nous n'a perçu en évacuant aucun signe de vie derrière lui... Hélas, il faut se rendre à l'évidence, Jean Garnier, le radio-chargeur est resté dans le brasier. Je me retrouve dans la forêt, et j'aperçois les gars du *Saumur* vivants ! Tout cela s'est passé très vite ! Je retrouve la route et hèle un *half-track* sanitaire qui, fort opportunément, suivait l'attaque... Guy et Roger sont hissés à bord, je les accompagne. Le *half-track* roule en direction d'Herrenalb, en sens inverse de notre progression matinale. Guy et Roger souffrent beaucoup. Enfin, on arrive au poste de secours : des infirmiers se chargent d'eux et leur prodiguent les premiers soins.

- *À toi maintenant !* me lance un solide gaillard qui commence à me nettoyer la figure avec un coton imbibé d'alcool.

- *Mais je n'ai rien !*

- *Tu es couvert de sang !*

- *Mais ce n'est pas le mien !*

C'est celui de Guy : moi je n'ai pour tout dégât que quelques poils roussis à la jambe... Je quitte alors la pièce en disant au revoir à Roger, encore debout, et qui va être évacué. Il a le visage boursoufflé et un épais liquide gras s'en dégage : les brûlures... Je vais pour l'embrasser : il m'arrête d'un geste, j'avais une cigarette aux lèvres... un comble !

Une fois dans la rue, je tombe sur Pierrot Duyrat qui me regarde d'un air affolé : je suis en sueur, couvert de sang, sans coiffure et les cheveux hirsutes.

- Oh, Alain ! qu'est-ce qui t'arrive ?

Je lui raconte... Il me faut maintenant retrouver les autres. Je suis complètement paumé, hébété. Je retrouve bientôt Pierre Juan : il me confirme, tout l'équipage du *Saumur* est indemne ! L'obus a frappé derrière, à hauteur des moteurs, dans un réservoir... »<sup>1460</sup>

Face au danger, les équipages éprouvaient bien évidemment une angoisse certaine que ce soit avant le combat ou pendant lorsqu'ils étaient désignés comme char de tête synonyme de cible de choix pour l'ennemi.

« Ce furent aussi les rudes conditions climatiques qui prévalurent précocement dès octobre 1944 et favorisèrent les rencontres brutales, frontales, à courte portée de tir d'au plus 1000 m. S'opposant à l'avance de nos colonnes étirées, embouteillées, canalisées sur les chemins carrossables, un ennemi rompu au combat défensif, intensif, rapproché, avec ses PaK, ses panzerfaust, ses minen-werfers, un usage systématique des abattis fortement minés et battus par le tir de snipers, des armes automatiques et surtout de l'artillerie. Il s'ensuivait ce qu'on appelle le combat du « char de pointe », quasiment sacrifié d'avance, qui pousse autant qu'il le pourra droit devant lui jusqu'à ce qu'enfin il soit bloqué, touché, neutralisé, détruit. Qui de nos camarades des Sherman n'a pas connu l'angoisse du char de pointe !

Dans ce type de combat, c'est vrai que le soutien direct, quasi instantané, du TD imbriqué un peu en retrait dans la colonne, devenait plus qu'indispensable, inestimable. Par la souplesse et la rapidité de son tir, grâce à sa

---

<sup>1460</sup> de Boisboissel Alain, *Op. Cit* p 89.

tourelle rotative ouverte et à son canon de 76 à grande vitesse initiale (792 m/sec. avec l'obus perforant APC), extrêmement précis, le TD compensait l'infériorité relative du Sherman en général. »<sup>1461</sup>

Avant le combat, avant l'action, ils avaient parfois des difficultés à trouver le sommeil et se refaisaient en boucle les gestes qu'ils auraient à accomplir.

« Pourtant je suis fatigué, je devrais dormir, la lumière me gêne : « Demain on attaque » Qu'elle sonne bien cette phrase je m'assoupis, qui sait combien auront disparu demain. « Bon dieu, il faut que je pense à autre chose pour dormir » [...]

Quand est-ce que je devrais dire à Giomarchi d'armer la mitrailleuse ? Quand est-ce que les volets devront être fermés ? A midi nous avons mangé à peine. »<sup>1462</sup>

*« Vous attaquez demain à l'aube ! Secteur Mulhouse. En face, la 11<sup>e</sup> Panzer. Qu'est-ce que vous allez déguster !*

Une telle perspective n'est certes pas faite pour nous ouvrir l'appétit... Rassemblement immédiat, les chefs de chars au rapport. Le départ est fixé à minuit et demi. Aussitôt, c'est la procédure rituelle des pleins de carburant, de vivres et de munitions, vérification du matériel et remballage de nos modestes affaires. Un rapide repas, et nous nous allongeons pour quelques heures de sommeil qui, bien entendu, ne viendra pas... nous sommes soumis aux affres de la sourde et pernicieuse angoisse, compagne fidèle des veilles d'attaque, qui noue les tripes et fait battre les cœurs. Les cerveaux cogitent à vitesse grand V.... »<sup>1463</sup>

Le soulagement à la fin de l'engagement n'avait d'égal que l'angoisse ressentie quelques heures auparavant à la réception de l'ordre de départ

« Enfin le matin, Les goumiers arrivent, ils nous dépassent. La tension d'esprit et des nerfs est passée. Nous nous regardons pour la première fois. Nous sommes ailes, pas rasés, nous avons tous maigris. »<sup>1464</sup>

Malgré tout, les équipages surmontaient cette angoisse grâce à leur entraînement.

« Ainsi, en moins d'un quart d'heure, l'équipage de l'« Armagnac II » : chef de char aspirant Dufour, conducteur brigadier Lion, aide-conducteur Ruggieri, tireur Verbruggen et radio brigadier Vélut, ont détruit 2 Panther, pourtant nettement plus puissamment armés et mieux protégés, avec le calme et la maîtrise de soi si caractéristiques des équipages remarquablement bien entraînés et rôdés. Et si nous nous sommes attardés à décrire un tout petit épisode de ces combats, qui pourrait apparaître anodin, c'est bien parce qu'il nous révèle un des aspects que les historiens ont souvent ignoré, du succès qu'enregistre la 2<sup>e</sup> DB depuis son débarquement : celui du comportement de ses soldats, qui, dans des conditions difficiles, quelques fois tragiques, et dans des situations qui génèrent angoisses et peurs, mettant les nerfs à fleur de peau, nous montrent qu'ils sont parfaitement détendus et sans conteste équilibrés. »<sup>1465</sup>

L'entraînement n'était pas le seul facteur permettant aux hommes des blindés de surmonter leur angoisse. La cohésion de l'équipage et le rapport au blindé en étaient d'autres.

## **II : le blindé et l'équipage**

Dans les blindés, il n'y avait pas quatre ou cinq individus mais un équipage qui tels les sous-marinières était enfermé presque hermétiquement et dont la vie de chaque membres dépendait de l'action des autres.

---

<sup>1461</sup> Guillot J L, (général), *Op. Cit.* p 60.

<sup>1462</sup> Say F, *Op. Cit.* p 2.

<sup>1463</sup> de Boisboissel Alain, *Op. Cit* p 75.

<sup>1464</sup> Say F, *Ibidem*, p 9.

<sup>1465</sup> Salbaing Jacques, *Op. Cit.* p 89.

« L'équipage ! Il existe une sorte de magie dans ce terme, qu'autrefois et pour l'aviation, Kessel et Saint Exupéry ont magnifié et exalté. Dans les blindés, sa réalité est tout aussi essentielle. De l'homogénéité et de la cohésion d'un équipage dépendent réussite ou échec au combat, survie ou mort de ses membres.

« Au combat, l'initiative plus ou moins heureuse du chef de char, l'acuité, visuelle du tireur ou auditive du radio, l'habileté du pilote, la dextérité du chargeur, peuvent sauver l'équipage ou provoquer sa destruction. »

Cette dépendance de l'un envers l'autre est liée à la spécificité de chaque poste. Car même si tous ont les bases pour remplacer le camarade parti, ce remplacement se fait poste pour poste. Le char est déstabilisé par la perte d'un élément de son équipage. Le chef de char doit guider, commander et observer ; le plus souvent en étant exposé en étant tête hors du char pour avoir la meilleure vision possible. Le décès de la majorité des chefs de char est lié à cette exposition inévitable, particulièrement en ville. Le chargeur en plus de conduire son engin à bon port doit veiller à la mécanique. Il est aidé en cela par l'aide-pilote qui en ordre de combat sert une mitrailleuse. Le radio-chargeur vérifie les liaisons et veille à ce que tout soit à sa place ainsi qu'à l'approvisionnement du canon avec la bonne munition. Il suit la consommation pour faire provoquer un rechargement à temps. Sur les obus il doit aussi régler le tempage pour permettre une explosion différée. Quant au tireur, il a une vision si étroite qu'il est dépendant de l'observation de ses camarades pour rallier au plus vite l'ennemi et le détruire si possible du premier coup. »<sup>1466</sup>

Soudés dans l'adversité, les équipages ne faisaient qu'un avec leur engin au point qu'une relation presque humaine, voire charnelle s'établissait entre eux le char qu'ils servaient.

« Cet amour du char est si poussé que les équipages ne font qu'un avec leur engin. Celui-ci devient un membre de l'équipage ; le plus important. Gaston Eve le rappelle tout au long de son journal. « Chaque équipage était fier de son propre char. ». Et face à la possibilité de rattacher les chars à l'arme de la cavalerie, les tankistes s'insurgèrent : « Nous ne voulions pas être cavalerie. Nous étions des chars. ». L'arme blindée fut heureusement pour eux créée le 1 décembre 1942. Si bien qu'à la démobilisation son dernier acte de soldat va vers son premier char pour lui faire ses adieux. « Le *Montmirail* n'avait jamais été un simple engin de fer, et bien que j'aie fini la guerre avec de très bons camarades sur *Iéna II*, mon cœur était resté avec lui. » »<sup>1467</sup>

Ils y étaient très attachés au point d'aller leur faire leurs adieux après leur destruction au combat ou au moment du départ à la démobilisation.

« Je regarde mon *Saint-Malo*. Comme à un cheval mort sur le champ de bataille, je lui parle doucement : « *Mon fidèle destrier, depuis le premier jour où je suis monté à ton bord, à Sirat, je t'ai aimé.*

« *Affecté comme pilote par le lieutenant Sauvegrain, à qui je rends grâce, j'ai tout de suite senti que nous serions amis. Je venais de quitter un premier équipage et la convivialité du tien m'a fait chaud au cœur. J'ai eu, dès lors, la prémonition que je sortirai vivant des combats qui s'annonçaient.*

« *Tout au long de la Campagne, tu n'as jamais failli, tu ne m'as jamais trahi. À tes commandes je n'ai connu aucune panne, aucune défaillance mécanique. Tu as toujours répondu docilement aux sollicitations, parfois maladroitement, du tout jeune pilote que j'étais alors. Tes batteries ont tenu bon tout l'hiver, malgré ce froid terrible qui les a tant mises à l'épreuve*

« *Tu étais à la fois notre lance et notre armure, notre foyer aussi, où il faisait bon se retrouver tous les cinq à l'abri des obus d'artillerie, mines et balles réservées aux fantassins, confortés par ta solide carapace "made by Buick".*

« *Nous mangions chez toi, nous y dormions, parfois, nous blaguions et nous détendions chez toi, grâce entre autres à ce vieux phono que nous rangions dans tes flancs. Quatre de ceux qui ont servi à ton bord sont morts depuis les plages du Midi : Pylat, Chevreau, Lebedel et aujourd'hui Garnier.*

« *Que de chemin avons-nous parcouru ensemble depuis Assi-Ben-Okba jusqu'à cette Forêt-Noire où tu viens mourir aujourd'hui : la Provence, les Cévennes, le Lyonnais, la Côte d'Or, la Haute-Saône, les Vosges, l'Alsace, l'Allemagne enfin, objectif final et qui sera ton tombeau.*

« *Combien de tours de chenilles, combien d'obus tirés ! Ton canon est officiellement crédité de trois anti-chars détruits. Tu as bien mérité de la Patrie. Oui, je t'ai aimé comme un être vivant et je réalise en cet instant pourquoi je t'ai aimé ainsi : mais oui, bien sûr, c'est parce que tu avais une âme, bien enfouie dans tes entrailles d'acier. Tu avais un cœur ... Est-ce un hasard si nous sommes sortis vivants de La Valette ? Est-ce un hasard si nous n'avons jamais sauté sur une mine, contrairement à tant d'autres ? Est-ce un hasard si, après Brebotte où tes chairs ont été déchirées par quatre fois, tu as pu repartir pour rejoindre tes frères en Alsace ?*

---

<sup>1466</sup> *Historique 501 op. cit.* p 77-78.

<sup>1467</sup> *Idem* p 80.

« Ton âme s'est envolée dans les flammes avec celle de Jean Garnier que tu n'as pas voulu laisser partir seul. Et voilà que tu achèves aujourd'hui 11 avril ta mission de façon wagnérienne : tel un brûlot fou dévalant les pentes avec un mort pour équipage, tu es venu tomber devant ce village dont les défenseurs ont dû être horrifiés par cette vision dantesque.

« Ton canon pointé vers eux comme un dernier défi semble clamer bien haut "Mort debout ! Au galop !" ».<sup>1468</sup>

« Au fond, si vous vous souvenez, on avait aligné de front les auto-mitrailleuses du peloton. Je suis allé droit vers l'une d'elles. Sur son avant, brillant de pluie, malgré l'obscurité, je pouvais lire, écrit en lettres blanches « Pourchasseuse ». Oui, c'était bien elle avec sa silhouette puissante et majestueuse qui semblait me regarder mélancoliquement par l'œil noir de son canon. Lentement je passai ma main sur son blindage froid et humide et peut-être lui ai-je parlé comme on doit parler sans doute, à son chien fidèle ou à son vieux cheval. Puis, je me suis hissé jusque dans la tourelle ; devant moi, je devinais la mitrailleuse et mon épaule appuyait contre la culasse du canon. Je passai la main gauche derrière moi, là où étaient plaqués dans la tourelle les obus de premier feu. Machinalement, j'en tirai un à moi et du geste automatique et habituel, le poussai dans le canon. Un claquement familier m'apprit que la culasse s'était refermée. Alors j'ai pensé que si, pris par une hallucination subite, j'avais appuyé sur la pédale j'aurais bien pu envoyer un perforant atterrir en face, dans la « carrée » où vous dormiez du sommeil des justes. (C'eût été une mauvaise plaisanterie !) Je réintégrai l'obus à sa place primitive... et restais là, immobile et songeur. Oui ma vieille « Pourchasseuse », nous en avions fait des kilomètres ensemble sur de beaux et plus souvent encore sur de mauvais chemins. « Moteur en route ! En avant. » Combien de fois sommes-nous partis sur ces paroles rituelles ? Maintenant, je vais partir encore une fois mais ce ne sera plus avec toi. On n'a certes pas toujours rigolé dans ta vieille carcasse. On s'y est mouillé, on s'y est gelé, on y a même eu peur parfois et pourtant nous t'aimions bien. Que deviendras-tu lorsque le dernier de ton équipage sera parti ? Qui prendra soin de toi comme nous l'avons fait ? Nous, nous emporterons avec nous nos souvenirs communs, mais toi ? Tu les garderas sans doute cachés dans tous les recoins de ta ferraille. Jamais tu ne les rediras aux étrangers qui viendront ici après nous, qui viendront s'asseoir sur ces sièges sans savoir ce que nous avons été et ce que nous avons fait ensemble, sans savoir qu'ici étaient les places de trois de nous qui reposent maintenant sous une croix blanche, quelque part dans les Vosges et en Allemagne. A présent la guerre est finie, finies aussi nos grandes aventures. On t'a repeint de neuf, on a bouché les trous glorieux dont tu étais parée et c'est très bien ainsi puisque nous nous sommes battus ensemble pour que la guerre finisse. Notre tâche est terminée, nous nous quittons mais nous ne t'oublierons pas, toi chose que l'on dit sans âme, mais qui a peut-être à nos yeux plus qu'une âme, puisque tu représenteras toujours pour nous le symbole de ce qui ne fut jamais un vain mot : l'Équipage.

Adieu, « Pourchasseuse » !... Jean LAUGIER. »<sup>1469</sup>

Au niveau de l'équipage, l'emploi du blindé était parfois délicat et nécessitait une excellente cohésion des hommes ce qui les soudaient et ils faisaient corps avec leur char. Au niveau des états-majors, cet emploi était tout aussi délicat car il nécessitait une parfaite maîtrise de la logistique.

## **II : une logistique délicate**

L'emploi des unités blindées était soumis à leur approvisionnement en carburant, munitions et ingrédients ce qui impliquait une gestion des flux très précise. En plus de la gestion de la logistique, il fallait prendre en compte les opérations d'entretien indispensables au bon fonctionnement des engins.

---

<sup>1468</sup> de Boisboissel Alain, *Op. Cit* p 91-92.

<sup>1469</sup> Anonyme, *Burnous rouges, tombeaux blancs*, *Op. Cit.* p 274-275.

## 1 : les problèmes logistiques

La logistique était une préoccupation constante pour les Américains qui y consacraient un nombre de troupes conséquents<sup>1470</sup>. Ses contraintes étaient intégrées dans la planification qui les prenait en compte, autant que faire se pouvait. Ainsi lors de l'enveloppement de la Ruhr, la vitesse de progression tint compte des possibilités de ravitaillement.

« Nous devons pousser des pointes avancées avec le maximum de rapidité qu'autorisait notre système de ravitaillement. »<sup>1471</sup>

Les états-majors français étaient aussi conscients du poids de la logistique et de l'entretien dans l'emploi des DB et étaient avertis que cela pourrait avoir des conséquences sur la manœuvre des unités. Ils donnèrent des ordres en conséquence pour en limiter les effets.

### « II – ENTRETIEN DU MATERIEL

1°) – Faute de soins, l'usure du matériel est rapide.

a) Entretiens quotidien et périodique : discipline technique à développer chez les équipages.  
(Félicitations à la 5° D.B. pour l'inspection KINGMANN)

b) Réparations : importance des pelotons et escadrons de réparation.

(Forte proportion des techniciens non combattants dans les armées modernes.)

2°) – La continuité de l'effort d'une Blindée ne peut être assurée que si le matériel le permet.

Donc employer les blindés à bon escient. Ne pas les "casser" sans profit (Exemple du corps de cavalerie PRIOUX en Mai 1940 usé en dix jours de bataille).

### III. – RAVITAILLEMENT EN CARBURANT

1°) – Postulat : ravitaillement total de la D.B. doit être fait toutes les cinq heures de marches ou de combat. (I)

Les pleins d'un escadron de chars exigent ½ heure.

2°) – D'où découlent les conséquences suivantes.

a) au point de vue technique :

L'acheminement, en temps et lieux utiles, des approvisionnements divers (Commandant DILLIMAIN) nécessite :

- des prévisions très poussées pour constituer stocks et dépôts,
- une organisation précise et ordonnée de la circulation, des transports et du ravitaillement,
- le maintien en état ou le rétablissement rapide des communications (progressivité des différents éléments du Génie).

b) au point de vue tactique :

- les nécessités du ravitaillement (et de l'entretien) influent sur le rythme (temps) et la profondeur (espace) des opérations : elles limitent impérativement la liberté d'action.

Comme la cavalerie d'autrefois, la cavalerie blindée ne peut fournir un effort prolongé et soutenu.

- La ligne de communications napoléonienne reprend toute sa valeur. Partant du port de débarquement, elle est jalonnée par des bases et dépôts avancés pour aboutir au champ de bataille. C'est le "cordon ombilical" qui donne la vie à la Division Blindée en opérations. Si l'ennemi le coupe (exemple la 1° D.B. de MOSTAGANEM à ORLEANSVILLE), c'est l'asphyxie.

Conservé la libre disposition de sa ligne de communications doit être un souci constant du chef.

De cette obligation dépendent :

- en partie, la conception de la manœuvre,
- l'obligation de faire garder cette ligne,
- l'éventualité d'en changer.

### CONCLUSION :

Instrument rapide et puissant des situations mouvantes (marche à l'ennemi, exploitations...) et des situations de crise (contre-attaque...), la Division Blindée est capable de saisir et d'exploiter une chance favorable ou de parer à une menace imprévue et de renverser une situation compromise.

<sup>1470</sup> Rappelons-nous que lors de recréation de l'armée française, le nombre de division initialement prévu avait été réduit pour permettre la mise sur pied d'unités logistiques exigées par les Américains.

<sup>1471</sup> Eisenhower Dwight (général), *Opérations en Europe 6 juin 1944-8 mai 1945*, Op. Cit. p 240.

Mais ses servitudes techniques limitent ses conditions d'emploi et obligent chefs et états-majors à adapter leurs manœuvres aux possibilités techniques des moyens.  
(I) "La guerre moderne aura l'allure d'un cirque et l'odeur d'un garage". (R. KIPLING). »<sup>1472</sup>

Pourtant malgré tous ses avertissements et précautions, les unités connurent rapidement des difficultés de ravitaillement en carburant. Ainsi à la 1<sup>ère</sup> DB, dès le 31 août, le manque d'essence se fit sentir et ralentit la progression. Six jours plus tard, l'arrivée sur un terrain plus mouvementé accentua la consommation et la pénurie de carburant se fit sentir pour toute la division<sup>1473</sup>.

Cette pénurie de carburant avait bien entendu, des conséquences tactiques car ralentissant la progression des unités, elle permettait à l'ennemi, bousculé jusqu'alors, de se ressaisir. Au 13 septembre, la 1<sup>ère</sup> DB avait effectué plus de huit cents kilomètres depuis le débarquement (soit en moins d'un mois) dont six cents depuis le 1<sup>er</sup> septembre. Cependant l'ennemi avait pu se ressaisir du fait du ralentissement de la progression lié au manque de carburant.

Ces difficultés de ravitaillement avaient de multiples causes. Tout d'abord, les besoins logistiques d'une armée en campagne étaient énormes.

« Une telle motorisation entraîne parfois des conséquences inattendues, les unes plaisantes, les autres plus sérieuses.[...] Mais ce qui cause, en cours de campagne, des problèmes redoutables, c'est la consommation d'essence qu'entraîne le déplacement d'un tel corps de bataille : au moment de l'avance rapide sur Épinal et sur Belfort, dans les premiers jours de septembre, le Première Armée consommera 600 000 litres d'essence par vingt-quatre heures. »<sup>1474</sup>

Les plus grandes consommatrices de carburant étaient bien sûr les DB qui avaient besoin de plus de deux cent mille litres d'essence par jour.

« Quelques chiffres sont nécessaires pour comprendre l'importance du ravitaillement en carburant. L'unité d'essence divisionnaire, c'est-à-dire la quantité nécessaire aux 4 700 véhicules de la division pour parcourir cent kilomètres, est de l'ordre de 250 000 litres sur route et peut atteindre des quantités supérieures et très variables en tout terrain, montant jusqu'à 400 000 litres, soit entre 250 t et 400 t, l'équivalent d'un convoi de 100 à 175 camions GMC. »<sup>1475</sup>

Connaissant ces chiffres, les Américains avaient mis en place un système de ravitaillement allant des ports jusqu'au front. Pour le sud, le ravitaillement arrivait à Marseille.

« Les forces françaises, au contraire, sont tributaires d'un ravitaillement américain venant d'outre-Atlantique, débarqué à Marseille dans la base 901 constituée à cet effet, passant par deux bases intermédiaires établies à Lyon et à Grenoble, et remonté jusqu'aux Vosges par 750 kilomètres de routes ou de voies ferrées qui n'ont pu être que partiellement remises en état. »<sup>1476</sup>

La vétusté des infrastructures touchées par les combats ralentissait la progression des convois de ravitaillement mais ce fut surtout la rapidité de la progression qui entraîna des difficultés de ravitaillement.

La planification avait prévu une progression assez lente après le débarquement : Toulon à J+20, Marseille à J+40. La logistique était également dimensionnée et planifiée pour ce rythme.

---

<sup>1472</sup> Armée "B", Etat-Major, 3<sup>e</sup> Bureau, *Note sur les Servitudes Matérielles de la Division Blindée*, 3 Mars 1944, SHD carton 10 P 194.

<sup>1473</sup> Brugière Théo, *Op. Cit.* p 56, 59.

<sup>1474</sup> Aron Robert, *Op. Cit.* p 136.

<sup>1475</sup> De Boissieu, général, *Op. Cit.* p 423.

<sup>1476</sup> De Salins René, *Op. Cit.* p 28.



Or les divisions françaises avancèrent beaucoup plus rapidement que prévu ce qui étira les lignes de communication.

« Cette phase de la poursuite est terminée : 700 km en 15 jours, et pourtant si la 1<sup>re</sup> D.B. n'était pas tombée, par 4 fois, en panne complète de carburant, en raison même de sa rapidité et de l'éloignement croissant des bases de ravitaillement, elle aurait pu gagner quatre jours, empêcher plusieurs dizaines de milliers d'allemands supplémentaires de gagner l'Alsace, et ainsi alléger et faciliter les combats futurs. »<sup>1477</sup>

Le front sud ne fut pas le seul à connaître des problèmes logistiques. À l'ouest il en fut de même à tel point que les alliés durent faire des choix tactiques à l'automne 1944 car ils ne pouvaient approvisionner toutes les armées selon leurs besoins. Le général Eisenhower choisit ainsi le général Montgomery et *Market Garden* aux dépens du général Patton qui voulait continuer sur sa lancée et franchir le Rhin au plus vite.

Face à ces difficultés, les unités s'organisèrent et usèrent d'expédients pour être en mesure de poursuivre le combat. Les B4 firent preuve d'abnégation et montrèrent toute leur conscience professionnelle dans cette lutte pour l'approvisionnement.

« La rapidité de la progression a posé aux états-majors, et en particulier au mien, des problèmes difficiles dont le principal fut celui du ravitaillement en carburant.

Quand deux divisions blindées et toutes les formations motorisées d'un corps d'armée se déplacent à 40 kilomètres par jour, cela nécessite beaucoup d'essence, et presque chaque soir des unités, quelquefois des divisions entières, étaient en panne. Je recevais des appels angoissés et toujours le miracle du ravitaillement se produisait, issu de l'imagination et de la technique de nos admirables 4<sup>e</sup> bureaux, celui de la 1<sup>re</sup> armée colonel Allard et le mien propre, du commandant Télinge. »<sup>1478</sup>

« Quant au commandant Dubois, commandant du Train, parti de Châteauroux le 27 avril, il recevra en cours de route l'ordre du général Leclerc d'entrer en Allemagne « avec toute l'essence possible ». Ce sera fait dans la journée du 1<sup>er</sup> mai, 180 tonnes de munitions seront reversées dans les dépôts américains et l'équivalent en carburant sera perçu. Performance incroyable de nos compagnies du Train qui permettra à la 2<sup>e</sup> D.B. de terminer la guerre au fin fond de l'Allemagne sans avoir eu une seule unité arrêtée par manque d'essence ou de gas-oil. Joli succès pour les unités du Train, pour leur chef, pour ses adjoints et pour le 4<sup>e</sup> Bureau de la division. »<sup>1479</sup>

Différents moyens furent donc utilisés pour faire face à la pénurie. Pour les munitions, la vitesse et la manœuvre permettaient de faire plier l'ennemi sans avoir à trop tirer ce qui diminuait les besoins en obus. Au niveau des grandes unités, le parachutage de carburant fut parfois employé notamment sur l'Elbe à la fin de la campagne<sup>1480</sup>. Les jerrycans furent aussi utilisés permettant plus de souplesse dans les approvisionnements<sup>1481</sup>.

Les unités durent user d'expédients comme le siphonage des véhicules moins directement utiles pour le combat au profit des engins blindés.

« Afin de donner aux véhicules de combat la possibilité de reprendre leur progression, le Colonel ordonne de siphonner l'essence des voitures de la Base.

Grâce à cette mesure, dès le lever du jour, le Régiment poursuit sa mission vers le Nord devant le C.C.2 qui vient de se regrouper. »<sup>1482</sup>

---

<sup>1477</sup> du Vigier Alain, *Op.cit.* p 175.

<sup>1478</sup> Béthouart Antoine, *Op. Cit.* p 329.

<sup>1479</sup> De Boissieu, général, *Op. Cit.*, p 312.

<sup>1480</sup> Eisenhower Dwight (général), *Opérations en Europe 6 juin 1944-8 mai 1945*, *Op. Cit.* p 258.

<sup>1481</sup> Les Allemands furent des précurseurs en la matière, puisque dès 1940, ils utilisèrent les jerrycans et ensuite ravitaillèrent Stalingrad par parachutage après la perte de l'aéroport.

<sup>1482</sup> Anonyme, *Burnous rouges, tombeaux blancs*, *Op. Cit.* p 47.

D'autres expédients, moins avouables, furent employés à la 2<sup>ème</sup> DB. En août 1944, alors qu'il attendait l'ordre de foncer sur Paris et était en conflit direct avec le général Gerow, le général Leclerc donna l'ordre de constituer une réserve de carburant afin de palier à un éventuel arrêt de l'approvisionnement américain. Cette réserve fut constituée de façon peu licite...

Pour que les engins blindés fonctionnent, il fallait du carburant et des munitions, ils devaient également être l'objet d'un entretien constant.

## **2 : l'entretien un acte de combat**

« L'entretien est un acte de combat », cette phrase est l'une des premières que l'on entend au début de la formation en école d'officier. Si elle est vraie en général, elle est encore plus pertinente pour les engins blindés.

Le bon état des véhicules était primordial car gage de fiabilité au combat. C'était d'ailleurs un des critères définis pour juger de l'aptitude d'une unité au combat. Les DB furent donc contrôlées en Afrique du nord avant leur engagement. Elles affrontèrent ces contrôles avec succès. À la 5<sup>ème</sup> DB, l'inspection passée en mars 1944, constata l'indisponibilité de dix-sept engins chenillés (dont six automoteurs d'artillerie) sur trois cent quatre-vingt-trois et conclut en termes élogieux.

« Préparation impeccable de l'Inspection à tous les échelons ;  
Excellent état des matériels, dans la plupart des Unités et Services. »<sup>1483</sup>

La nécessité d'un bon entretien des matériels était un souci constant du commandement qui le prenait en compte dans la préparation opérationnelle et l'entraînement des unités. Dans une lettre adressée au général de Lattre, le général du Vigier s'appuyait sur la nécessité d'un entretien régulier pour demander l'espacement des entraînements et manœuvres avec moyens organiques.

« Il faut noter d'ailleurs que les crédits en essence et munitions, ainsi que le souci de l'entretien du matériel, rendent très difficile l'exécution d'une manœuvre avec Troupes par quinzaine. La solution d'un exercice de Cadres (avec transmissions), et d'un exercice avec Troupes alternant chaque quinzaine, paraît, pour des motifs d'ordre matériel, le rythme le plus accéléré qu'il soit possible de soutenir sans risque pour les Unités blindées ; encore faudrait-il être assuré de disposer immédiatement des rechange (chenilles, moteurs, etc.) indispensables pour une participation à des Opérations actives. A défaut de cette assurance, il est de mon devoir d'attirer dès maintenant l'attention du Commandement sur l'obligation d'arrêter tout déplacement de chars. »<sup>1484</sup>

Pour la troupe également l'entretien était une nécessité devenue un réflexe.

« Tout d'abord il est nécessaire de souligner qu'un char doit faire l'objet d'un entretien constant. Car sous son apparence massive et indestructible, sa mécanique demande un soin tout particulier. Les faiblesses montrées lors de la description des moyens à disposition de ceux du 501 RCC montrent bien la nécessité de s'en préoccuper en permanence. Le train de roulement est le plus gourmand en temps avec ses chenilles à changer pour éviter la rupture et la tension à contrôler régulièrement. Le moteur lui aussi nécessite des réglages pointilleux, surtout lorsque sur certains modèles il s'agit de moteurs d'avions ou de moteurs couplés. Enfin, tirer au canon impose d'en nettoyer les organes encrassés par la poudre, la poussière collée par la pluie et l'humidité. Les tankistes étaient réputés pour avoir aussi souvent la tenue d'entretien que celle de combat. Le surnom de Royal Cambouis attribué à la première

---

<sup>1483</sup> Comité Mixte de Réarmement, Section Française de Liaison auprès de la *French Training Section*, A.P.O. 600, le 28 Mars 1944, Secret, Inspection de la 5<sup>o</sup> Division Blindée, SHD carton 11 P 243.

<sup>1484</sup> 1<sup>o</sup> Division Blindée, État-Major, 3<sup>o</sup> Bureau N<sup>o</sup> 278/3, *Lettre du général du VIGIER adressée au général commandant l'armée B* en date du 26 mars 1944, SHD carton 11 P 194.

compagnie et, par extension, au 501 RCC en entier est bien révélateur. Il était auparavant uniquement l'apanage des équipages du train et des mécaniciens de l'armée de l'air et de la marine. Donc pour bénéficier d'un char en parfait état de fonctionnement, capable de sauver l'équipage et de le mener à la victoire, ses hommes devaient en avoir un soin tout particulier. Robert Galley dit bien que pour le succès de la mission et la survie de l'équipage, il faut avoir l'amour du matériel. On le « peaufine, graisse, regarde partout » ; il faut « faire corps avec cette machine ». »<sup>1485</sup>

Quand les unités n'étaient pas engagées, elles consacraient une grande partie de leur temps à l'entretien. C'est ce qu'a noté Jean-Pierre Perol dans ces carnets de guerre. Les TD n'étaient pas continuellement au feu, il y avait beaucoup de journées d'entretien et de repos.<sup>1486</sup>

Mais les opérations d'entretien n'étaient pas possibles au feu, il fallait donc tenir parfois plusieurs jours sans entretien ni reconditionnement ce qui restait un souci pour les chefs.

« À l'État-Major où je dîne, le téléphone ne cesse de sonner. On semble « nager » sérieusement en haut lieu. Le corps d'armée ordonne de retirer le 3<sup>e</sup> escadron de la cité Amélie. Le commandant Vallin n'accepte pas de voir les chars partir, à cause de la situation locale ; et l'E.M. de la division voisine dit ne plus en avoir besoin !... À plusieurs reprises, on demande un compte-rendu d'exécution au colonel. Et lui de répondre chaque fois : « *Je ne puis retirer mes chars par fraternité d'armes* » il ne peut retirer ses blindés avant l'arrivée des "remplaçants".

À leur place arrive le commandant de Menditte, du 5<sup>e</sup> Chasseurs. Mais celui-ci signale que deux de ses escadrons sont occupés et que le 3<sup>e</sup> n'a plus de chef de peloton ! Le colonel ne cache pas son mécontentement : après six jours de combat, son régiment a tout de même besoin de se refaire. »<sup>1487</sup>

La logistique et les opérations d'entretien étaient des éléments importants à prendre en compte dans l'emploi des unités blindées. C'est ce qui en faisait des unités à part, puissantes certes et fer de lance des offensives mais d'un emploi délicat que surent parfaitement maîtriser les équipages des blindés français comme leurs succès le prouvèrent.

---

<sup>1485</sup> Historique 501, *Op. Cit.* p 80.

<sup>1486</sup> Perol Jean-Pierre, *Op. Cit.*

<sup>1487</sup> Deloupy Henry, *Op. Cit.* p 171.

# **CONCLUSION :**

Après la défaite de 1940, l'armée française fut réduite à la portion congrue et privée d'unités blindées puisque les accords d'armistice interdisaient le matériel lourd.

Quatre ans après, elle participait à la libération du pays et pénétrait en Allemagne pour y figurer aux côtés des vainqueurs.

Les unités blindées, en particulier les DB, en formaient le fer de lance. Les états-majors français avaient intégré leur utilité si ce n'était par choix, au moins par nécessité car ils étaient tributaires des doctrines et des matériels américains.

Elles étaient composées d'hommes au passé et au parcours différents. Des Gaullistes historiques au jeune engagé d'aout 1944 en passant par les rappelés de l'armée d'Afrique. Tous se retrouvèrent dans les tourelles avec un même but libérer le pays.

Elles-mêmes avaient des origines diverses. Certaines n'avaient cessé de combattre, d'autres étaient restées en Afrique du nord ou en Afrique occidentale jusqu'au débarquement allié de novembre 1942. Mais toutes montrèrent un haut niveau de maîtrise tactique et de professionnalisme

Leur équipement et leur organisation étaient homogènes car d'origine américain.

Leur concept d'emploi était celui dicté par les FM qu'elles adaptèrent à leur main pour combattre à la Française et parfois marquer leur différence par rapport aux alliés.

Une fois engagées, elles restituèrent parfaitement l'instruction dispensée au cours des longs mois d'entraînement et de préparation en Afrique du nord. Elles tinrent toute leur place aux côtés des unités alliés, prouvant leur valeur et marquant ainsi la renaissance de l'armée française.

Cette unicité d'organisation, de doctrine et d'équipement masque cependant des différences dans leur emploi. Elles furent tributaires des grandes unités auxquelles elles étaient rattachées. En ce qui concerne les DB, leurs commandeurs n'eurent pas toujours les mains libres, en particulier ceux des 1<sup>ère</sup> et 5<sup>ème</sup> DB. Ils durent se plier aux conceptions d'emploi de leur chef et virent fréquemment leur division éclatée, morcelée au profit des DI.

A contrario, le chef de la 2<sup>ème</sup> DB eut plus souvent les coudées franches et put mener sa division comme il l'entendait obtenant les succès que l'on sait. Succès mis en valeur par leur impact politique, la DB se voyant jouer un rôle politique par le symbole qu'elle représentait.

L'emploi des unités blindées dépendait donc des hommes qui les commandaient mais il était parfois délicat.

La logistique et les opérations d'entretien étaient des impondérables à prendre en compte au risque de voir la manœuvre échouer faute de carburant ou de munitions.

Les unités blindées étaient donc singulières, puissantes certes et fer de lance des offensives mais d'un emploi délicat. Cependant les équipages surent palier à ces difficultés et maîtrisèrent parfaitement leur engin obtenant des succès remarquables et faisant de leur unité les outils indispensables de la victoire.

Indispensables à la manœuvre en 1945, les unités blindées allaient-elles garder ce statut ? La guerre froide et l'opposition des deux blocs en Europe occidentale, leur conférèrent un statut d'affichage mais de non-emploi. « Le pape combien de divisions ? », cette fameuse boutade de Staline illustre bien l'importance qu'avaient les grandes unités, en particulier les blindées, dans le jeu d'influence des grandes puissances. Mais heureusement elles ne furent pas employées sur le théâtre occidental.

Pour l'armée française, il en fut de même avec cette autre variable que furent les guerres de décolonisation. En effet, la guerre était à peine terminée en Europe qu'un nouveau front apparaissait en Indochine. Le coup de force japonais et la prise d'Hanoï par le viet minh marquèrent le début d'un conflit qui dura jusqu'en 1954. Au moment où il prenait fin, les massacres de la Toussaint inauguraient une guerre qui dura huit ans.

De la fin de la seconde guerre mondiale à 1962, l'armée française combattit à l'extérieur tout en se réorganisant et en se mettant en garde face à l'est.

La réorganisation de l'armée passa par la recréation de régiments blindés qu'il fallut équiper. Au début, les *Shermans* ne suffisaient pas et il fallut trouver des solutions pour armer les nouveaux régiments. Comme le firent les Allemands en 1940, des régiments furent équipés en partie de matériel pris à l'ennemi<sup>1488</sup>. De nouveaux chars firent une brève apparition comme l'ARL (Ateliers de construction de Rueil) 44 qui n'équipa qu'un régiment<sup>1489</sup> à titre expérimental. L'allié américain fut mis à contribution et livra à la France des M 47 *Patton*.

Soucieuse de son indépendance, la France développa des programmes d'armement afin de disposer de matériel en propre. Le premier char sorti des chaînes fut l'AMX (Ateliers d'Issy les MOULINEAUX) 13 remplacé par un char plus lourd l'AMX 30 B qui évolua en AMX 30 B<sub>2</sub>. Dépassé technologiquement, il fut remplacé par l'un des meilleurs chars au monde : l'AMX Leclerc.

Pour les engins de reconnaissance, il en fut de même. L'Engin Blindé de Reconnaissance (EBR) remplaça les M 5 et AMM 8 à partir de 1951. L'Auto Mitrailleuse Légère (AML) 60 ou 90<sup>1490</sup> remplaça la *ferret* dans les années soixante. Ces deux matériels furent remplacés respectivement par l'AMX 10 RC et l'Engin Roues Canon (ERC) 90 *sagaie*.

Mais l'utilisation de ces matériels fut différente, les engins de reconnaissance, plus légers, furent employés sur les théâtres extérieurs alors que les chars (à une exception près) furent cantonnés à la garde de la frontière orientale, les tubes tournés vers la trouée de Fulda.

---

<sup>1488</sup> À sa recréation en 1951, le 503<sup>ème</sup> RCC avait un escadron équipé de *Panther*.

<sup>1489</sup> Le 503<sup>ème</sup> RCC.

<sup>1490</sup> L'AML 60 était équipée d'un mortier de 60 mm, l'AML 90 d'un canon de 90 mm.

Les engins légers furent de tous les conflits coloniaux. En Indochine, ils ouvraient les itinéraires et escortaient les convois. Il est vrai que le terrain ne se prêtait pas aux grandes chevauchées. Le territoire indochinois n'était pas propice à l'emploi de chars. De ce fait, un seul régiment participa à la campagne avec notamment la participation d'un de ses escadrons à la bataille de Dien Bien Phu. Mais la guerre d'Indochine fut essentiellement une guerre de fantassins comme toutes les guerres de décolonisations dont la guerre d'Algérie. Lors de ce conflit également, les unités blindées engagées furent essentiellement des unités de reconnaissance du fait du terrain et de l'ennemi. Il ne possédait pas de blindés et l'emploi de chars était inefficace contre son mode d'action type guérilla. En revanche les engins de reconnaissance furent très utiles pour patrouiller le long du barrage érigé à la frontière marocaine.

La fin de la guerre d'Algérie ne marqua pas la fin des interventions françaises sur les théâtres extérieurs. Du fait des accords de défense passés avec de nombreux états africains, l'armée française eut à intervenir notamment au Tchad et en République de Côte d'Ivoire.

Là encore, les chars furent absents, les états-majors considéraient que l'AML puis l'ERC étaient suffisant pour faire face aux bandes armées disposant de camionnettes et faiblement pourvus d'armement anti-chars.

Pendant toute cette période, il y eut une armée à deux vitesses. Une armée d'emploi, composée d'engagés, intervenant hors des frontières et utilisant des matériels légers. Une armée de conscription tournée vers l'est dont la force de frappe était constituée par ses DB. Ce système perdura pendant toute la guerre froide.

L'effondrement du bloc communiste changea le paradigme. Il y eut d'abord les dividendes de la paix réclamés par certains responsables politiques à la vue courte. Ceci se solda par une coupe sombre dans les unités blindées, le nombre de DB fondant comme neige au soleil.

L'équilibre de la terreur rompu libéra les velléités de toutes sortes qui nécessitèrent des interventions armées. La première guerre du golfe fut la première. Elle montra que le modèle français n'était plus viable puisque la France ne put aligner qu'une division et encore très difficilement. Au sein de cette division, un seul régiment de 40 chars équipés d'AMX 30 B<sub>2</sub> surclassés par la grande majorité des chars irakiens illustre les conséquences des dividendes de la paix. Le rôle confié à la division Daguet (flanc garde) montra également que la France n'avait plus les moyens de jouer son rôle dans une coalition menant une action de coercition.

L'instabilité ambiante se répercuta dans les Balkans avec l'explosion de la Yougoslavie. La France intervint sous l'égide de l'ONU et là encore les chars furent exclus du dispositif français, Mitterrand ayant préféré envoyer des ERC pour ne pas effrayer les belligérants. *A contrario* d'autres pays envoyèrent des chars avec des résultats plus convaincants car le rapport de force leur était favorable.

En 1995, Jacques Chirac changea de mode d'action en envoyant sur le mont Igman de l'artillerie lourde pendant qu'un groupement blindé d'AMX 30 B<sub>2</sub> était mis sur pied et prêt à être déployé. La situation s'améliorant, ce groupement ne fut pas projeté.

Il fallut attendre l'intervention au Kosovo pour voir les Leclercs intervenir, au sein de la 2<sup>ème</sup> Brigade Blindée (BB) pour la première fois en dehors de nos frontières. La 2<sup>ème</sup> BB fit une entrée en premier avec les chars en tête. Même si l'opposition fut faible les chars montrèrent toute leur efficacité.

La seconde sortie des leclercs eut comme théâtre le Liban dans le cadre de la FORPRONU. Ils montrèrent la volonté politique de la France tout en assurant une protection maximale aux équipages.

Comme lors de la seconde guerre mondiale, l'emploi d'unités blindées, en particulier de chars, dans des opérations d'interposition ou de stabilisation avait une signification politique forte. Il montrait la volonté de la France de s'investir dans la mission et envoyait un signe politique fort aux belligérants.

À l'étranger, l'évolution de l'emploi des unités blindées fut différente. Les grandes puissances occidentales n'eurent pas à défendre leur empire contre des mouvements insurrectionnels. Elles restèrent longtemps l'arme au pied face au pacte de Varsovie. Quant aux deux grands, ils se firent la guerre par alliés interposés en livrant notamment de l'armement. Ce furent les conflits israélo arabes qui remirent à l'ordre du jour l'emploi massif des unités blindées. Tsahal réussit à repousser ses ennemis grâce à sa parfaite maîtrise de l'emploi des DB.

Dans les armées européennes, les unités blindées payèrent, à l'instar de la France, un lourd tribut aux dividendes de la paix. Devant faire des économies, les gouvernements coupèrent drastiquement les budgets de défense et bien souvent les premières victimes de ces coupes furent les unités de chars. Elles disparurent de l'armée belge et fondirent dans la *Bundeswehr*. La Grande-Bretagne maintint un format un peu plus conséquent mais elle rencontra de grandes difficultés après la seconde guerre du golfe dont elle sortit exsangue.

Cette guerre du golfe, conflit classique, montra toute la pertinence de l'emploi d'unités blindées lourdes puisque ce furent des chars qui entrèrent les premiers dans Bagdad, contredisant les soit disant experts qui déclaraient que les chars étaient inopérants et vulnérables en zone urbaine<sup>1491</sup>.

Actuellement la tendance s'inverse légèrement. Devant l'accroissement de la menace russe et le désengagement des États-Unis en Europe, les gouvernements se rendent compte de la nécessité de réarmer. L'Allemagne a relancé un plan d'équipement en Léopards.

Les unités blindées type DB ont-elles encore un avenir ? Les avis des experts sont partagés à ce sujet. Leur emploi dépend de nombreux facteurs. C'est une question de ressources financières disponibles. C'est surtout une question de volonté politique. Employer des chars pour une intervention en un signal politique fort et une démonstration de force montrant la détermination du pays.

Elles ne servent à rien diront certains car nous vivons en paix. Cependant la stabilité mondiale est une illusion et comme pour les assurances c'est quand on en a pas pris et qu'il arrive

---

<sup>1491</sup> Les Russes en firent autant à Grosny.

un accident que l'on regrette son choix. Le « plus jamais ça » post première guerre mondiale a conduit en partie au désastre de 1940. Il faut veiller à ce que cela ne se reproduise pas.



## Archives, sources et bibliographie

### Cartons consultés au SHD

#### Série N

- 1 N 38 CSG Rapports de présentation du CSG et PV de séances 1938 et 1939.
- 7 N 2524 EMA/2 SAE relations et crises internationales 1939.
- 7 N 3716 EMA : 3e Bureau, Plan D bis, documents relatifs à l'aviation.
- 7 N 2521 EMA/2 SAE relations et crises internationales 1939.
- 7 N 3435 EMA/3 chars de combat, organisation d'unités de chars, Div Cuirasée, emploi des chars, défense antichars.
- 9 N 307 Inspection des chars de combat.
- 32 N 479 2ème DLC 3ème bureau.
- 32 N 480 2ème DLC 4ème bureau.
- 32 N 481 2ème DLC artillerie, train, trans, intendance...
- 32 N 482 3ème DLC.
- 32 N 483 3ème DLC 1er, 2ème bureau.
- 32 N 484 3ème DLC 3ème bureau.
- 32 N 485 3ème DLC 3ème bureau.
- 32 N 486 3ème DLC 3ème bureau.
- 32 N 487 3ème DLC 4ème bureau.
- 32 N 488 4ème DLC 1er, 3ème bureau.
- 32 N 489 5ème DLC 3ème bureau.
- 32 N 490 5ème DLC 1er, 2ème bureau.
- 32 N 491 5ème DLC 3ème 4ème bureau.
- 34 N 403 Historique et journal de marche 501 et 502.
- 34 N 404 Historique et journal de marche 503.
- 34 N 405 Historique et journal de marche 504.
- 34 N 406 Historique et journal de marche 504.
- 34 N 407 Historique et journal de marche 505 à 512.
- 34 N 408 Historique et journal de marche 513 à 517.
- 34 N 411 Historique et journal de marche Groupe de Bataillons de Chars 509 et 510.
- 34 N 412 Ordres d'opérations et rapports Groupe de Bataillons de Chars 510.
- 34 N 413 Historique et journal de marche et rapports Groupe de Bataillons de Chars 511, 512, 513, 514, 515, 516.
- 34 N 414 Lettres, notes de service, CRQ divers Groupe de Bataillons de Chars 516.
- 34 N 415 Notes, historique, journal de marche Groupe de Bataillons de Chars 517, 518, 519, 520.
- 34 N 416 Notes, historique, journal de marche Groupe de Bataillons de Chars 521 (dossier vide), 522, 523 (dossier vide), 531, 532, 533, 534, 535.
- 34 N 417 Notes, historique, rapport, journal de marche ½ brigade de chars 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 : 6ème ½ brigade commandée par le lieutenant-colonel SUDRE avec rapport manuscrits des combats datés du 20 janvier 1941.
- 34 N 418 Notes, historique, rapport, journal de marche 1er et 2ème BCC : 1er BCC, rapport sur les engagements signé du CDT WARABIOT commandant le 1er BCC.
- 34 N 419 Notes, historique, rapport, ordres 3ème et 4ème BCL.

## Série P

1 P 143 Délégation générale du gouvernement en Afrique puis commandement en chef des forces en Afrique 3e Bureau Attaque anglaise de MERS EL KEBIR Bombardement de Gibraltar oct 1940 Exercice de Cadres du Sud Tunisien 1940-1942.

3 P 51 Secrétariat d'état à la guerre Etat-Major 1er Bureau puis O.L.A. puis SLDT Organisation de l'armée d'armistice Mise sur pied du 1er régiment de France ou force armée gouvernementale 1940-1944.

3 P 112 SECRÉTARIAT D'ÉTAT à la GUERRE EMA 3ème BUREAU O.L.A puis S.L.D.T. ENSEIGNEMENTS TIRÉS de la GUERRE 1939-1940 LES BLINDÉS Rapport de l'inspecteur de la Cavalerie sur l'emploi des unités au cours de la campagne de Mai Juin 1940 Les Blindés pendant la campagne 1939-1940 Evolution des matériels blindés Rapport et études sur les blindés campagne 1939-1940 1939-1941.

3 P 146 Secrétariat d'état à la Guerre Direction de la CAVALERIE Etudes Bulletins de liaison 1940-1942.

4 P 25 Etat-Major du Général de Gaulle puis Commissariat national à la guerre Organisation du camp d'Old Dean - instruction 1940-1945.

10 P 48 CORPS EXPÉDITIONNAIRE FRANÇAIS 3e Bureau, Directives et instructions du général JUIN Ordres généraux et particuliers d'opérations télégrammes adressés au Général GIRAUD août 1943 Juillet 1944.

5 P 1 COMMANDEMENT EN CHEF CIVIL ET MILITAIRE ETAT.MAJOR PARTICULIER J.M.O. & ANNEXES (campagne de Tunisie) FICHES SUR LES ÉVÈNEMENTS ET LES ACCORDS QUI ONT SUIVI LE DEBARQUEMENT ALLIE EN A.F.N. (8 NOV 1942) RÈGLEMENTATION GÉNÉRALE ORDRES ORDONNANCES ET CIRCULAIRES DECISIONS J.M.O. 14 NOVEMBRE 1942-28MAI 1943 14 NOVEMBRE 1942-15 AVRIL 1944.

Carton 5 P 18 COMMANDEMENT EN CHEF CIVIL et MILITAIRE ETAT-Major Particulier 1er Bureau CHANCELLERIE organisation du commandement Armée nouvelle réarmement et organisation 1942 – 1944.

5 P 38 COMMANDEMENT EN CHEF CIVIL ET MILITAIRE ETAT-MAJOR PARTICULIER 3ME BUREAU ORGANISATION DU COMMANDEMENT ALLIÉ ET DES UNITÉS ALLIÉES ORGANISATION DES UNITÉS FRANÇAISES 18 OCTOBRE 1942-7 AVRIL 1944.

5 P 51 Commandement en chef des forces terrestres en Afrique du Nord (Général JUIN) Organisation de la future armée perception du matériel américain ordres de batailles, états d'encadrement mise sur pied et mouvements d'unités situations d'effectifs et renforts unités destinées au corps expéditionnaire français en Italie unités de souveraineté.

6 P 5 Cabinet du ministre Bureau des études générales et des relations extérieures télégrammes et correspondances échangés avec les directions 1944-1947.

7 P 12 Etat-Major Général Guerre puis Etat-Major de l'Armée 1er Bureau Section Organisation Notes concernant l'organisation et le réarmement de l'Armée d'Afrique du Nord – Elaboration et explication des accords de prêt-bail passés avec les alliés – Plan du mois d'août 1943 1942-1945.

7 P 13 Etat-Major Général Guerre puis Etat-Major de l'Armée 1er Bureau Section Organisation Plan de janvier 1944 1943 – 1945.

7 P 14 Etat-Major Général Guerre puis Etat-Major de l'Armée 1er Bureau Section Organisation Plan de novembre 1944 6 Etude concernant le rearmement dans le cadre du plan du 4/6/1945 1944 – 1945.

7 P 20 Etat Major Général Guerre puis Etat Major de l'Armée 1er Bureau section organisation Tableaux d'effectifs et de dotations des armées et corps d'armées, des divisions et brigades d'infanterie, d'ABC, d'Artillerie et des divisions aéroportées. 1943-1946.

7 P 48 Carton 7 P 48 : Etat Major Général Guerre puis Etat Major de l'Armée 1er Bureau section organisation. Mise sur pied et organisation de la 2e armée puis armée « B » puis 1ère armée française et de ses deux corps d'armée 1943-1945.

7 P 51 Etat-Major Général Guerre puis Etat-Major de l'Armée 1er Bureau Section Organisation Mise sur pied, stationnements mouvements, dissolution de division blindées Comptes rendus d'inspection du matériel de la 2e D.B.

7 P 60 Etat-Major Général Guerre puis Etat-Major de l'Armée 1er Bureau Section Organisation. Organisation des petites unités d'A.B.C ; des centres d'organisation et d'instruction Réarmement 1942-1946.

7 P 167 Etat-Major Général Guerre puis Etat-Major de l'Armée 3° Bureau Enseignements tirés de l'emploi de différentes armes et modes de combats 1943-1945.

7 P 177 Etat-Major Général Guerre puis Etat-Major de l'Armée 3° Bureau Organisation générale de l'instruction éléments de chrono.

7 P 178 Etat-Major Général Guerre puis Etat-Major de l'Armée 3° Bureau Organisation générale de l'instruction 1943 - 1945.

7 P 179 Etat-Major Général Guerre puis Etat-Major de l'Armée 3° Bureau Instruction des troupes françaises auprès des alliés Instruction sur matériel alliés 1943 - 1945.

7 P 180 Etat-Major Général Guerre Section Instruction Matériel du GENIE et de L'ABC Emploi de matériels américains dans l'arme Blindée 1943 - 1945.

7 P 181 Etat-Major Général Guerre puis Etat-Major de l'Armée 3° Bureau Section Instruction Stages d'instruction aux U.S.A 1942 - 1945.

7 P 182 Etat-Major Général Guerre puis Etat-Major de l'Armée 3° Bureau Section Instruction Documentation pour les opérations AMPHIBIES Documents Américains servant à l'instruction 1943 - 1945.

7 P 202 Etat major général guerre 4° Bureau Application du plan de réarmement, org des bases en AFN et métropole org des service d'approvisionnements des matériels org d'occupation en Allemagne et Autriche Récupération des matériels 1943-1946.

7 P 235 "Etat major général guerre Section Réarmement EMGG section réarmement Alger le 24 avril 1944 historique sommaire du réarmement des forces françaises en AFN.

- 7 P 236 Etat major général guerre Section Réarmement, Correspondances et tableaux de matériels concernant les tranches du plan d'anfa 1943-1944
- 7 P 254 Etat-Major Général guerre Groupe français de la division réarmement du SHAEF Moyens d'instruction et assistance alliée pour instruction 1944-1945.
- 7 P 269 Etat-Major Général guerre Comité mixte de Réarmement Section française de la French Section Programme d'instruction 1943-1944.
- 10 P 58 CORPS EXPÉDITIONNAIRE FRANÇAIS 3ème Bureau Notes relatives à l'instruction et traduction de notices américaines d'instruction Visites, inspections et prises d'armes août 1943 Juillet 1944.
- 10 P 57 Corps expéditionnaire français 3 bureau.
- 10 P 70 1ère Armée française, JMO du 21 novembre 1943 au 31 juillet 1945.
- 10 P 71 1ère Armée française, annexes aux JMO du 18 novembre 1943 au 30 septembre 1944.
- 10 P 145 1ère ARMÉE FRANÇAISE 3e Bureau minutiers Courriers Départs d'Alger du 19.3 au 7.8.1944. 1944
- 10 P 154 1ère ARMÉE FRANÇAISE 3e Bureau, Correspondances échangées par le général de LATTRE avec le gal DEWER le gal de GAULLE et l'EMDN, le gal BETHOUARD et le gal MONTSABERT à propos du déroulement des opérations 1944-1945, Ordres généraux et particuliers d'opérations 6 août au 8 nov 1944.
- 10 P 159 1ère ARMÉE FRANÇAISE 3e Bureau, Rapports d'opérations 1er C.A (nov 44-fev 45)
- 10 P 160 1ère ARMÉE FRANÇAISE 3e Bureau, Ordres et comptes rendus d'opérations du 2e CA. Classés par bataille (sept 44 mai 45)
- 10 P 162 1ère ARMÉE FRANÇAISE 3e Bureau Ordres d'opérations et rapports de SHAEF (Supreme Headquarters Expeditionary Force) : 1944-1945.
- 10 P 167 ordres reçus 6 groupe d'armées.
- 10 P 186 1ère ARMÉE FRANÇAISE 3e Bureau préparation pour la force 63 ; ordres et CR d'opérations 1944.
- 10 P 187 1ère ARMÉE FRANÇAISE 3e Bureau Débarquement et bataille de Provence 1944.
- 10 P 188 1ère ARMÉE FRANÇAISE 3e Bureau De la Provence à la Trouée de Belfort août 1944 sept 1944.
- 10 P 189 1ère ARMÉE FRANÇAISE 3e Bureau La bataille des Vosges et la préparation de l'offensive d'Alsace 25 sept 1944 15 nov 1944.
- 10 P 190 1ère ARMÉE FRANÇAISE 3e Bureau, La bataille de Belfort et haute-Alsace, la menace sur Strasbourg 14 nov 1944 14 janv 1945.
- 10 P 194 1ère ARMÉE FRANÇAISE 3e Bureau - Enseignements tirés des opérations. Etudes et travaux 1943-1945.
- 10 P 203 1ère ARMÉE FRANÇAISE 3e Bureau Section instruction Courrier départ, notes relatives à l'instruction, aux écoles et aux stages 1944-1945.
- 10 P 239 DÉTACHEMENT d'ARMÉE FRANÇAISE 1er Bureau - Organisation – effectifs - Discipline Générale - 1942-1943 2ème Bureau - Collection de télégrammes, de bulletins de

Renseignements. Collection de C.R. d'interrogatoires notes de services - 1942-1943 3ème Bureau - Opérations - Instructions - 1942-1943 4ème Bureau - Matériels 1942-1943 -ARMES et SERVICES Direction du Service du Matériel Intendance Direction du Service Vétérinaire 1942-1943.

10 P 292 1er CORPS D'ARMÉE 3e Bureau Campagne de France Allemagne Autriche CR d'événements journaliers ; ordres de bataille et stationnement ; rapports d'activité de la section d'appui aérien

10 P 293 1er CORPS D'ARMÉE 3e Bureau Campagnes de France-Allemagne-Autriche. Rapports chronologiques des opérations et enseignements tirés trouée de Belfort et Hte-Alsace (nov.-déc. 1944) réduction de la poche de Colmar (Janv-Fév. 1945) Campagnes d'Allemagne-Autriche-avril-mai 1945.

11 P 71 3e DIVISION d'INFANTERIE ALGERIENNE 3e BUREAU NOTES DE SERVICE 1943-1946.

11 P 78 3e DIVISION d'INFANTERIE ALGERIENNE Centre Instruction Divisionnaire Notes et rapports Septembre 1943 - Décembre 1945 Infanterie Divisionnaire et groupement DUVAL ordres et C.R. d'opérations pendant les campagnes Italie et France – Allemagne Janvier 1944 - Juillet 1945 1943-1945.

11 P 182 1ère DB, JMO, ordres du jour, citations, biographie, rapport sur le moral.

11 P 192 1ère DB EM 3ème bureau, rapports d'ensemble sur les opérations juillet-novembre 1944.

11 P 193 1ère DB EM 3ème bureau, rapports d'ensemble sur les opérations novembre 1944- mai 1945.

11 P 194 1ère DIVISION BLINDÉE 3° BUREAU Ordres généraux et particuliers d'opérations C.R. d'opérations des unités voisines 3°D.I.A - 4° Div Marocaine de Montagne - 9° D.I.C1944-1945 Enseignements tirés des opérations Rapports et notes concernant l'instruction et manœuvres 1943-1946.

11 P 194 1ère ARMÉE FRANÇAISE 3e Bureau - Enseignements tirés des opérations. Etudes et travaux 1943-1945.

11 P 195 1ère DIVISION BLINDEE 3° BUREAU notes sur l'emploi tactique des différentes armes Avril 1943 - Septembre 1945 cartes renseignées concernant les opérations de la Division 1943 – 1945.

11 P 197 1ère DIVISION BLINDÉE 5° BUREAU Directives et notes concernant l'organisation du 5° bureau Octobre - Décembre 1944 Directives et C.R. concernant l'information et la propagande Eléments pour composer un carnet de route de la 1ère DB 1944-1945 ARMES ET SERVICES CENTRE d'INSTRUCTION - création - moral : 1943-1944 ARTILLERIE DIVISIONNAIRE J.M.O : 1-6-43-au-31-3-46 organisation-Encadrement-Mouvements-Stationnement-Moral-1943-1946 1943-1946.

11 P 207 1ère DIVISION BLINDÉE BRIGADE DE CHARS J.M.O : 7-5-43 au 7-6-44 moral 1943-1944 BRIGADE DE SOUTIEN J.M.O : 5-5-43 à Novembre 1944 COMBAT COMMAND N°1 J.M.MO : 10-6-44 au 11-10-45 Organisation - Encadrement Incidents - Moral - pertes ennemies 1944-1945. 1943-1945

11 P 209 1re DIVISION BLINDEE Combat Command N°1 ordres et C.R d'opérations expédiés Janvier-à-Décembre 1945 Rapports et synthèses d'opérations Sept-1944-à-Mai-1945 C.R. des groupements DUROSOY-et-DORÉ Avril-1945. 11 P 219 ordres généraux Gal LECLERC.

11 P 212 1ère DIVISION BLINDEE COMBAT COMMAND N°2 ordres et C.R d'opérations expédiés et reçus 14-4-45-à-décembre 1945 Enseignements tirés des opérations (2° partie) Mars-Août 1945 Organisation Ravitaillement Tableaux de matériels et munitions 1944-1945.

11 P 226 2ème DIVISION BLINDÉE Embarquement de la 2° D.B d'Afrique du Nord en Angleterre puis en France Avril à juillet 1944 Mouvements de la Division correspondance échangée par le gal LECLERC, le gal de LARMINAT et l'EM de la DiV Récits de combats et enseignements tirés de la campagne.

11 P 236 3eme DIVISION BLINDÉE 236-1 1ère FORMATION J.M.O des éléments de la 3° D.B puis J.M.O de la 3° D.B-12-4-43-au-5-9-44 création-composition sommaire et organisation-stationnement, dissolution de la Division Juin 43-à-Sept 44. J.M.O de la Brigade de CHARS de la 3° D.B. 15-9-43-au-27-3-44. 236-2 2eme FORMATION 1er Bureau création-composition sommaire et organisation de la division-O.D.B-effectifs 1945-46. 1943-1946.

11 P 243 5eme DIVISION BLINDÉE Materiel Rapports et comptes rendus d'inspection de la 5° D.B. par la Mission de Liaison auprès de la "French Training section" Mars 1944 1944.

11 P 247 5° DIVISION BLINDÉE 3° Bureau Enseignements tirés des opérations, manœuvres (mars à mai 1944) Notes concernant l'instruction (Août 43-à-Mai 45) 4° Bureau : Ordres d'opérations janvier-à-Avril 45-et-notes Artillerie Divisionnaire J.M.O : 12-7-43-au-8-5-45 Génie Divisionnaire Résumé opérations-C.R.1944-45 PREVOTE J.M.O : 19-4-43-au-15-5-46 INTENDANCE J.M.O 28-4-43-au-15-1-45 1943-1945.

11 P 256 BRIGADES BRIGADE LEGERE MECANIQUE J.M.O : 18-11-42-au-4-3-43 organisation-Composition et Effectifs Opérations en TUNISIE BRIGADES de F.T.A sept 1944-à-Juillet 1945 Gpt BLINDÉ FRANÇAIS Avril-Mai 1943 Gpt RESERVE GENERALE d'ARTILLERIE Août 1945-Mai 1946 1942-1946.

#### Série MTTH

MV TTH 3 1 RFM  
MV TTH 5 RBFM  
MV TTH 6 RBFM

#### Série 1 K

1 K 130/1 Fond Weygand.  
1 K 236 Fonds de Guillebon  
1 K 239 1 Fonds Leclerc  
1 K 314 Fonds Touzet du Vigier  
1 K 412-1 fonds Gribius  
1 K 412-2 fonds Gribius

1 K 412-3 fonds Gribius  
1 K 592/2 Brunet étude 2 DB  
1 K 759 fonds Branet  
1 K 617-1 fonds Bonichon  
1 K 617-2 fonds Bonichon  
1 K 617-3 fonds Bonichon  
1 K 777/7 Gal Simon ops 5 DB 15/03-08/05 45

#### Série 1 KT

1 KT 205 Journal de Basset  
1 KT 228 Vernejoul  
1 KT 254 Récit libé Paris  
1 KT 327 Carnet de route  
1 KT 540 Historique 1 DB  
1 KT 638 J P Pérol 2 RD 25/08/44-09/06/45  
1 K 649 5 DB  
1 KT 1265 5 DB  
1 KT 1395 JMO 2 esc 2 Spahis

#### Série YD

14 YD 378 Dossier de Vernejoul  
14 YD 399 Dossier Schlessler  
14 YD 989 Dossier Touzet du Vigier  
14 YD 1006 Dossier Sudre  
14 YD 1180 Dossier Gribius

#### Documents cités (dans l'ordre de citation)

Dossier personnel général de Vernejoul, SHD carton 14 YD 378.

Dossier personnel général Touzet du Vigier, SHD carton 14 YD 989.

Dossier personnel général Sudre, SHD carton 14 YD 1006.

Dossier personnel général Schlessler, SHD carton 14 YD 399.

Dossier personnel général Gribius, SHD carton 14 YD 1180.

*Notice provisoire à l'usage des unités de la division cuirassée N°257/ICC-S du 29 octobre 1938* signée général Martin inspecteur des chars de combat, p 25, SHD carton 9 N 307.

CSG Rapports de présentation du CSG et PV de séances 1938 et 1939.7/83 Séance tenue le 2 décembre 1938 par le conseil supérieur de la guerre sous la présidence de M. le général GAMELIN chef d'état-major général de l'armée, vice-président du conseil supérieur de la guerre, Secret, p 4 et 5, SHD carton 1 N 38.

Ministère de la guerre, *Instruction sur l'emploi tactique des grandes unités*, Paris, Imprimerie nationale, 1936.

*Note provisoire sur les conditions et les modalités d'emploi des grandes unités cuirassées* Conseil Supérieur de la Guerre, N° 2833 \_ S SECRET du 28 juin 1938, SHD carton 1 N 38.

Centre technique d'armée, cycle des colonels, 13 octobre 1936, *la division légère mécanique*, conférence du CES Touzet du Vigier, p 10 à 14, SHD Carton 1 K 314.

*Note au sujet de l'organisation de l'armée de « l'armistice »*, Ministère de la Guerre, Royat, le 10 juillet 1940, SHD Carton 1 K 314.

*Étude sur l'arme aéro-mécanique*, 12° Division Militaire, 6° Régiment de Cuirassiers, lettre du lieutenant colonel Francois Commandant le 6° Régiment de Cuirassiers à Monsieur le Secrétaire d'Etat à la guerre Direction de la Cavalerie, Août 1941, SHD carton 3 P 146.

*Organisation de l'arme blindée*, Commandement de la Cavalerie, N° 12/B note de service du 2 Décembre 1942, SHD carton 11 P 256.

*La brigade blindée*: étude du colonel Chauvie commandant l'artillerie divisionnaire de Constantine du 05-12-1942, 4 p, p 1, SHD carton 7 P 12.

*Note sur la Future Armée d'A.F.N du 21.11.42*, EMGG 1<sup>er</sup> Bureau P.C., SHD carton 7 P 12.

*Lettre du général commandant la mission française aux États-Unis (BETHOUART) sur le nouveau modèle de DB américaine*, Commandement en chef état-major 3° BUREAU N° 469/3.S du 19 juin 1943, SHD carton 7 P 180.

*Projet de composition d'une division blindée*, Note non datée, ni référencée, ni signée SHD carton 7 P 51.

Commandement en Chef des Forces Terrestres et Aériennes Major General Secret N° 206 E.M.G. /I-0, Alger le 9 décembre 1942, *Note relative à l'armée de demain*, signée PRIOUX major général, 2 p, p 1 et 2, SHD carton 7 P 12.

Commandement en Chef des Forces Terrestres et Aériennes Major General Secret N°622 E.M.G. /I-0 du 22 décembre 1942, Objet : *Réorganisation de l'armée*, 4 p, SHD carton 7 P 12.

Commandement en chef État-Major 3° BUREAU 2706 note du 13 Juin 1943 -Division Blindée Américaine, SHD carton 5 P 38.

E.M General de l'armée de terre Ier Bureau (O) N° EMG/I NOTE au sujet de l'allègement des divisions blindées du 09 août 1943 Secret, p 1, SHD carton 7 P 51.

E.M General de l'armée de terre Ier BUREAU (O) N° 1343 EMG/I Note de service du 13 Août 1943 Très secret, p 1, SHD carton 7 P 51.

1ère ARMÉE FRANÇAISE ETAT-MAJOR 3ème Bureau N° 73/Op 3 ORDRE GENERAL D'OPERATION N° 159 ULTRA SECRET du 18 novembre 1944, p 3 et 4, SHD Carton 10 P 190.

1ère ARMÉE FRANÇAISE ETAT-MAJOR 3ème Bureau N° 80/Op 3 ORDRE GENERAL D'OPERATION N° 163 ULTRA SECRET du 22 novembre 1944, p 1, SHD Carton 10 P 190.

ÉCOLE D'ÉTAT-MAJOR, *Notice sur la composition des unités blindées, Tableaux récapitulatifs des effectifs et des véhicules de la division blindée 1943-1945*, 15 p, p 4-5 SHD carton 1 K 617-1.

Commissariat à la Guerre, Etat-Major-General Guerre, 1° bureau (O) N° 4306 EMGG 1 Alger le 29 Avril 1944, Secret, note de service, *Objet tableau type de composition sommaire des divisions*, SHD carton 7 P 20.



Commandement en chef des forces terrestres, aériennes et maritimes major-général N° 27 E.M.G./I-0 Note relative à la mise sur pied des régiments de reconnaissance de division d'infanterie motorisée du 9 janvier 1943 Secret, SHD carton 7 P 60.

JMO 2<sup>ème</sup> escadron 2<sup>ème</sup> RSAR, SHD Fonds privé carton 1 KT 1395 : Fonds Coustillière.

1ère Division Blindée, *le Combat Command*, CC 2, 18 p, p 9, SHD carton 11 P 194.

1ère Division Blindée, le sous-groupement mixte, CC 2, 12 p, p 1, SHD carton 11 P 194.

A.C. Deuxieme Division Blindee G.T.D. Ordre d'Operations du 24 Aout 1944 2 h.00, SHD carton 11 P 226.

C.C.1 Etat Major 3\*Bureau N\* 189/3 CC 1 ORDRE D'OPERATIONS N\*17 du 2 Février 1945, SHD carton 11 P 209.

5<sup>ème</sup> Division Blindée État-Major 3<sup>ème</sup> Bureau N\* 354/3 Etude sur la division blindée, SHD carton 11 P 247.

Notes du 3<sup>ème</sup> Bureau de l'armée, SHD carton 11 P 247.

1ère Division Française Libre 1er Régiment de Fusiliers Marins N° 572 du 16 avril 1945, OBJET : Matériel blindé du Régiment de Reconnaissance, SHD carton MV TTH 3.

Etat-major Général Guerre, Section du Réarmement, E.M.G./RT, Alger le 24 avril 1944, *Historique sommaire du réarmement des forces françaises en AFN*, 22 p, p 2, SHD carton 7 P 235.

Commandement en chef en Afrique française, Résumé des accords de principe résultant des conversations d'Anfa, Anfa le 24 janvier 1943, 2 p, p 1, SHD carton 5 P 1.

Commissariat à La Guerre et à L'air, EMG GUERRE, 4° BUREAU, 3° SECTION, n° 3499-3-EMGG/4 Q.G., le 24 novembre 1943 *Instruction sur le Fonctionnement du Service Central des approvisionnements et matériels américains (annule et remplace l'instruction 3751-3-EMGG/4 du 15/10/43)*, SHD carton 7 P 202.

E.M.G GUERRE, 4° BUREAU, n° 340 EMGG/4 du 9 janvier 1944, *Instruction sur le Fonctionnement du Service Central des Approvisionnements et Matériels Américains (annule et remplace l'instruction 3499-3-EMGG/4 et N° 6014-EMGG/4 des 25 Novembre et 8 Décembre 1943)*, SHD carton 7 P 202.

EMGG, section réarmement, *plan établi en juillet*, SHD carton 7 P 235.

Commandant en Chef, Etat-Major Particulier, section études N° 613/S.E. 26 août, *fiche au sujet des grandes unités françaises réarmées*, SHD carton 7 P 235.

Etat-major Général de Armées de Terre, Section du réarmement et des Etudes Techniques, N) 427/E.M.G./RT, Secret, Alger le 12 aout 1943, *Lettre du général Leyer, chef d'état-major général de l'armée de terre à monsieur le président du comité mixte de réarmement*, SHD carton 7 P 235.

Commandement en Chef des Forces Françaises en Afrique, Major Général, D.G.C.R.A., 3° Section, N° 3/DGCCRA/3 du 2 janvier 1943, Note de service, Objet : *Bases de transit et centre de réception des matériels alliés Bases de transit et centres de perception des matériels alliés*, 5 p, p 1 et 2, SHD carton 7 P 202.

Commandement en Chef Français Civil et Militaire, Major Général, A.M.G. Organisation et DGCRA, Section matériels, N° 2025/E.M.G.I ?M 7 ? *Instruction sur la perception et la répartition des matériels américains du 21 mars 1943*, 10 p, p 4, SHD carton 7 P 202.

Particulier, 4° Bureau N°1964/EMP/4 Alger, le 29 Novembre 1943, le Général d'Armée Giraud Commandant en Chef à Monsieur le Général Eisenhower Commandant en Chef des Forces Alliées, SHD carton 7 P 235.

EMGG, section réarmement, *fiche au sujet du réarmement des forces françaises*, 5 p, p 4 et 5, SHD carton 7 P 235.

Commandement Supérieur des Forces Françaises en Grande-Bretagne, Etat-Major Particulier N° 2051/E.M.P./D.M. Secret, Londres le 11 août 1944. Instruction Générale sur l'Organisation des Forces Françaises Provenant des Éléments de Résistance (Forces Françaises de L'intérieur), signée général de corps d'armée Koenig, SHD carton 7 P 48.

1<sup>ère</sup> Armée J, tableau de répartition des unités FFI de la 1<sup>ère</sup> armée française, 16 janvier 1945, SHD carton 7 P 48.

Ordre général N° 8, Armée ''B'' État-Major I<sup>er</sup> Bureau No 23.768/I du 27 septembre 1944, SHD carton 10 P 154.

Ministère de la Guerre État-Major général Guerre, N° 420 Paris, le 7 octobre 1944, décision signée Leyer, chef d'état-major général guerre, SHD carton 7 P 48.

Ministère de la guerre, État-Major de l'Armée N° 2450, Paris, décision du 4 août 1945 signée Diethelm, SHD carton 7 P 48.

État-Major General des Armées de Terre, I° BUREAU (O), N° 1479/EMGGI, Très Secret, Alger, le 17 août 1943, Note de Service, Objet : Création des 1° et 2° Corps d'Armée, SHD carton 7 P 48.

Le Général Commandant en Chef, Etat-Major Général Guerre I° Bureau O, N° 2306/EMGGI, Secret, Alger le 8 septembre 1943, Note de Service Objet : Constitution du 2ème corps d'armée SHD carton 7 P 48.

SHD carton 10 P 455 dossier 1.

Le General Commandant en Chef, E M G guerre I° Bureau N°1.668 EMGG/I-O Très Secret Alger le 23 août 1943, note de service : Composition sommaire de la I ère DB. SHD carton 7 P 20.

I°Division Blindée Etat-Major 3° Bureau N° 125/3 S Note de Service du 17 mai 1944 Objet : Regroupement de la 1° DB en "COMBAT COMMAND", SHD carton 11 P 207.

Le General Commandant en Chef, E M G guerre I° Bureau N°1.702 EMGG/I-(O) Très Secret Alger le 24 août 1943, note de service : Composition sommaire de la 5<sup>ème</sup> DB. SHD carton 7 P 20.

Le General Commandant en Chef, E M G guerre I° Bureau N°1.794 EMGG/I-(O) Très Secret Alger le 27 août 1943, note de service : Composition sommaire de la 2ème DB. SHD carton 7 P 20.

2<sup>ème</sup> DB, 1er Bureau, Aout 44, Annexe 1, composition de la 2ème DB à son départ d'Angleterre, SHD carton 11 P 219.

2° DIVISION BLINDÉE E.M. 4° Bureau ORDRE GENERAL N° 15 du 19 mars 1944, SHD carton 11 P 219.

Présidence du comité de la libération nationale, comité de la défense nationale, secrétariat, 445 CDN/O, très secret, Alger, le 8 Avril 1944, Décision du comité, signé C. de GAULLE, SHD carton 11 P 219.

2<sup>ème</sup> Division Blindée Etat-Major Détachement de Liaison d'ORAN N°I/DLO NOTE DE SERVICE du 13 avril 1944 OBJET : Régiment de Chasseurs de Chars, SHD carton 11 P 219.

2eme Division Blindée E.M. 1er Bureau N ORDRE DU JOUR No 53 du 16 septembre 1944, SHD carton 11 P 219.

Marine Nationale État-Major Général N° 51 E.M.G./P.M.O Lettre du 3 septembre 1943, SHD carton TT H 5.

Forces Françaises Libres Etat-Major 3ème Bureau A/110 NOTE DE SERVICE du 9 décembre 1940, SHD carton 4 P 25.

Forces Françaises Libres Camp et C.I. d'Old Dean, N° 781/3 lettre du 18 octobre 1941 Objet : Centre d'Instruction de Camberley, p 1, SHD carton 4 P 25.

Délégation générale du Gouvernement en Afrique Française, Etat-Major, N° 6452/EM-I Note de service du 15 août 1941, Objet : création d'un centre d'instruction de chars D I, SHD carton 1 P 143.

Le Général Commandant en Chef Etat-Major General – Guerre, 1er Bureau, N° 1568 EMGG/I (0), Secret, Note de Service du 20 août 1943, SHD carton 11 P 78.

Commissariat à la Guerre et à l'Air, Etat-Major Général Guerre, 1° Bureau (0), N° 6492 E.M.G.G./1, Note de Service du 18 Décembre 1943, Objet : Création de C.I.D, SHD carton 7 P 177.

Régiment Blindé de Fusilliers Marins, Ordre N° 163 du 21 Aout 1944, Escadron de Renfort du R.B.F.M, SHD carton TT H 5.

Commandement du Corps Expéditionnaire Français, 3° Bureau N°1247/CEF/3/TS du 5 oct 1943, Très Secret, Note de Service, Objet : Entraînement 1ère D.B. aux opérations amphibies, SHD carton 7 P 182.

Commandement du Corps Expéditionnaire Français, 3ème Bureau N°1463/CEF/3-S du 30 oct 1943 Secret, Note de Service, Objet : Stage préparatoire de cadres de la 5e D.B. au F.A. I.T.C., SHD carton 7 P 182.

*Headquarters Fifth Army Invasion Training Center* A.P.O 772, U.S.ARMY Note No 21 du 24 octobre 1943, Instruction des Combat Command, SHD carton 7 P 182.

Commandement du Corps Expéditionnaire Français, 3° Bureau N°845/CEF/3/S Secret Note de Service du 25 Août 1943, Objet : Manœuvre effectuée par la 1<sup>re</sup> D.B. le 19 AOÛT au camp de BEDEAU, SHD carton 10 P 58.

1<sup>ère</sup> ARMÉE FRANÇAISE, 3<sup>e</sup> Bureau, *Enseignements tirés des opérations. Études et travaux 1943-1945, Observations sur l'infanterie blindée*, 75 p, p 41-42, SHD carton 10 P 194.

19° Région, Etat-Major, Section Franco-Américaine, Note du 28 Décembre 1942 signée du général de Boisboissel, SHD carton 7 P 181.

Commandement du corps expéditionnaire français, état-major 3eme bureau, Lettre N° 1489 CEF/3-S du 14 octobre 1943, lettre du général Juin au Général d'Armée Commandant en chef, SHD carton 10 P 57.

Commandement en Chef Des Forces Françaises, Etat-Major Particulier, 3e Bureau, Lettre du général GIRAUD au général JUIN du 25 janvier 1945, SHD carton 10 P 58.

Corps expéditionnaire français, état-major, 3° Bureau, N° 499/CEF/3/S, PC, le 2 Fev 1944, lettre du général Juin commandant le corps expéditionnaire français à monsieur le général cdt la V<sup>o</sup> Armée, SHD carton 10 P 58.

1<sup>o</sup> Division Blindée Etat-Major 3<sup>o</sup> Bureau N<sup>o</sup> /3 Manoeuvre des 22 – 24 MARS 1944  
PROGRAMME GENERAL, SHD carton 11 P 71.

J.M.O de la brigade de chars de la 1<sup>ère</sup> DB du 7 mai 1943 au 27 juin 1944, SHD carton 11 P 207.  
Armée "B", Etat-Major, 3<sup>o</sup> Bureau 650/3 Note de Service du 24 May 1944 *Objet Instruction par le cinéma*, SHD carton 10 P 145.

1<sup>ère</sup> Division Française Libre 1<sup>er</sup> Régiment de Fusiliers Marins N<sup>o</sup> 316 du 5 février 1945, lettre du capitaine de corvette DE MORSIER commandant le 1<sup>er</sup> Régiment de Fusiliers-Marins à Monsieur le Général de Brigade Commandant la 1<sup>ère</sup> Division Française libre, SHD carton MV TTH 3.

3<sup>ème</sup> Armée U.S.A. XII<sup>ème</sup> Corps d'Armée U.S.A. 2<sup>ème</sup> DB Française E.M. – 3<sup>ème</sup> Bureau N<sup>o</sup> : 36/3 Directives Générales (mois de Juin) du 25 mai 1944, SHD carton 11 P 219.

Etat-Major Général Guerre, 3<sup>o</sup> Bureau annexe blindée à la *note d'orientation sur l'emploi des armes* (avril 1943), 76 p, SHD carton 7 P 167.

1<sup>ère</sup> Armée française, 3<sup>ème</sup> Bureau, Notice sur l'instruction et l'emploi des unités de chars moyens, SHD carton 10 P 194.

Troupe du Maroc, 5<sup>o</sup> Division Blindée, E.M. 3<sup>o</sup> Bureau, N<sup>o</sup> 775/3.C Secret, Note de Service du 16 septembre 1943, SHD carton 11 P 247.

Commandement Supérieur des Troupes au Maroc, État-Major, 3<sup>e</sup> Bureau, N<sup>o</sup>118 i/3 lettre du 30 décembre 1942 *Objet : Cours Américains*, SHD carton 7 P 181.

Corps Blindé, 12<sup>o</sup> Régiment de Chasseurs d'Afrique, *Rapport du Capitaine LETELLIER sur le stage effectué au 755 tank batn du 17 mars au 1<sup>er</sup> avril 1943*, 8 P, p 8, SHD carton 7 P 181.

1<sup>o</sup> Division Blindée, État-Major, 3<sup>o</sup> Bureau N<sup>o</sup> 122/3 S Note de Service, Très Secret du 18 Mai 1944, SHD carton 11 P 71.

(Note N<sup>o</sup> 1236 CEF/3/TS du 30 octobre 1943 commandement du corps expéditionnaire français, 3<sup>e</sup> bureau, Entraînement de 5 Divisions Françaises Aux Operations Amphibies, SHD carton 10 P 57.

Général Commandant en Chef, État-Major Général Guerre 3<sup>ème</sup> Bureau N<sup>o</sup> 1040 E.M.G.G./3/S Note de Service du 22 Septembre 1943, *Objet : Instruction sur le matériel de Chasseurs de Chars*, SHD carton 7 P 179.

Commandement des Forces Terrestres en Afrique du Nord, Corps Blindé N<sup>o</sup>1, Etat-Major, 1<sup>o</sup>&3<sup>o</sup> Bureaux, Note N<sup>o</sup> 29/1-3.s du 29 mars 1943, Secret, *Objet : Organisation et préparation du C.B.I.*, SHD carton 11 P 182.

2<sup>ème</sup> Division Blindée, Etat-Major, 3<sup>ème</sup> Bureau, Compte-rendu sur le niveau de l'instruction de la 2<sup>ème</sup> DB au 4 novembre 1943, SHD carton 7 P 179.

2<sup>ème</sup> Division Blindée, Etat-Major, 3<sup>ème</sup> Bureau, Compte-rendu sur le niveau de l'instruction de la 2<sup>ème</sup> DB au 1<sup>er</sup> décembre 1943, SHD carton 7 P 179.

Troupes de Maroc, 5<sup>ème</sup> Division Blindée, Etat-Major, 3<sup>ème</sup> Bureau, Compte-rendu sur le niveau de l'instruction de la 5<sup>ème</sup> DB au 5 octobre 1943, SHD carton 7 P 179.

3<sup>o</sup> Corps d'Armée, Etat-Major, 3<sup>o</sup> Bureau, N<sup>o</sup> 15/3 Fiche pour le Général, Situation de l'instruction de la 5<sup>o</sup> D.B. à la date du 10 mars. 11 mars 1944, p 1, SHD carton 11 P 247.

1<sup>er</sup> Régiment de Fusiliers Marins, N<sup>o</sup> 944 du 18 juillet 1945, *Objet : Rapport d'activité et remarques diverses*, SHD carton MV TTH 3.

1° Division Blindée Etat-Major, 3° Bureau N° 278/3, Lettre du général du VIGIER en date du 26 mars adressée au général commandant l'armée B, SHD, carton 11 P 194.

Comité Mixte de Réarmement, Section Française de Liaison auprès de la French Training Section, A.P.O.600, le 28 Mars 1944, Secret, Inspection de La 5° Division Blindée, SHD carton 11 P 243.

Perol Jean-Pierre, Carnet de guerre 2ème RD 2ème Escadron 2ème Peloton 25608-1944/09-06-1945 Crillon II, (décembre 1988), SHD carton 1 KT 638.

Note sans date, Fonds Weygand, SHD carton 1 K 130/1.

Décret du 13 mai 1920 portant création d'une section des chars de combat à la direction de l'infanterie, SHD carton 9 N 147.

Ministère de la guerre, Etat-Major de l'armée, Bureau de l'organisation et de la mobilisation de l'Armée, N° 9633 1/11 du 12 juillet 1920, *Instruction portant application du décret du 13 mai 1920 portant création d'une section de chars de combat à la direction de l'infanterie*, SHD carton 9 N 147.

Conseil Supérieur de la Guerre, Le Général Vice Président N° 2833 \_ S *Note Provisoire sur les Conditions et les Modalités d'emploi des Grandes Unités Cuirassées*, Secret du 28 Juin 1938 Exemple N° 2, 18 p, p 2, SHD carton 1 N 38.

EMA, bureau des opérations militaires et instruction générale des Armées et direction de l'infanterie, bureau technique N° 03.484-3/EMA-M, *Notice provisoire sur l'emploi des chars modernes* du 15 décembre 1937, signée Gamelin, SHD carton 7 N 3455.

BE N° 1750/EMA/3 du 28 décembre 1938 : *Note provisoire sur les conditions et les modalités d'emploi des grandes unités cuirassées* N° 4617/EMA/3 du 16-12-1938. *Annule et remplace la Note provisoire sur les conditions et les modalités d'emploi des grandes unités cuirassées N°2833-5 du 28 juin 1938*, SHD carton 7 N 3455.

*Règlement des unités de chars de combat 2 partie combat* (1939), p 32, SHD carton 7 N 3455.

Résumé de la séance d'étude du C.S.G. du 10 juillet 1939 (Notes prises par le Rapporteur du Conseil) (ajout manuscrit), SHD carton 1 N 38.

Rapport de la réunion du CSG du 10 juillet en date du 18 juillet 1939, SHD carton 1 N 38.

EMA/2 SAE relations et crises internationales 1939, Le problème militaire français, note sans référence ni auteur, SHD carton 7 N 2524.

Bureau : Etat-Major Officier Cdt RENAUDEAU d'ARC 22 mars 1941, SHD carton 3 P 112.

12° Régiment de Cuirassiers, Secret, le 12 février 1941 *Projet de composition d'un Régiment de Chars de Combat de Cavalerie d'un Division Légère Mécanique* par le Lieutenant-Colonel de Vernejoul, 7 p, SHD carton 3 P 112.

12° Régiment de Chasseurs d'Afrique, 7° Escadron, Campagne de Tunisie, 7 p, SHD fonds privés carton 1 K 412-1.

Division Blindée, Etat Major, 3°-Bureau, Etat Major de la I° D.B. (U.S.A.) Objet : *Compte rendu sur les leçons de la campagne et leur application dans l'instruction* du 13 juin 1943, 6 p, SHD carton 11 P 194.

Etat-Major Général Guerre, 3° Bureau *Note d'orientation sur l'emploi des armes* (avril 1943), 102 p, p 7, SHD carton 7 P 167.

Etat-Major Général Guerre, 3° Bureau, appendice à la *note d'orientation sur l'emploi des armes* (avril 1943), 15 p, SHD carton 7 P 167.

C.O.U.B. ,4° Bureau, Maroc, *Manuel de Campagne du Chasseurs de Chars, Organisation et Tactique des Unités de Chasseurs de Chars* (Traduction de la notice américaine F.M.18-5), 130 p, p 1, SHD carton 10 P 58.

Commandement du corps expéditionnaire français, état-major 3 bureau, N°1178 CEF/3-S du 19 octobre 1943, *Instruction sur l'emploi des unités de tanks destroyers et de chars moyens en renforcement de l'artillerie*, SHD carton 10 P 58.

Commandement du corps expéditionnaire français, état-major, 3 bureau, Note de service N° 84 CEF/3-S du 22 décembre 1943, *Traduction du « training circular N° 125 » du war department sur l'emploi éventuel des unités de Tanks Destroyers et de Chars Moyens en renforcement de l'artillerie de campagne*, SHD carton 10 P 58.

1° Division Blindée, État-Major, 3° Bureau, N° 562/3 du 3 juillet 1944, *“Tirs centralises d'artillerie” exécuté par les unités armées du canon de 76,2 sur “Tank 6 Destroyer M. 10” dans le cadre de la division blindée*, SHD Carton 10 P 194.

Commandement du corps expéditionnaire français, état-major, 3eme bureau, Note de service N° 1314 CEF/3-S du 14 octobre 1943, Objet : Opérations Amphibies, SHD carton 10 P 57.

*Memento relatif aux opérations de débarquement par mer*, sans référence, SHD carton 10 P 57.

Corps expéditionnaire français, Etat-Major, 3° Bureau, 919/CEF/3/TS, Mission Française auprès de la V° Armée U.S., *Note sur l'emploi des chars par les troupes alliées dans la tête de pont d'ANZIO* du 20 mars 1944, SHD carton 10 P 48.

Première Armée Française État-Major 3<sup>ème</sup> Bureau N° 275/3-S du 21 janvier 1945, *Note sur l'emploi des Chars et le Combat Anti-Char*, 3 p, p 1, SHD carton 10 P 203.

C.C. 2, État-Major-3<sup>ème</sup> Bureau, Ordre d'Opérations N° 20 du 22 avril 1945, SHD carton 11 P 212.

I ère Armée Française, État-Major, 3me Bureau N° I.582/3-S Secret du 10 novembre 1944, *NOTE sur l'emploi des Tank-Destroyers en appui de l'infanterie*, SHD carton 10 P 203.

Armée ‘‘B’’, État-Major, 3\* Bureau, Alger, *Note sur l'Emploi des Unités de Chasseurs de Chars* du 30 avril 1944, 9 p, p 4, SHD carton 10 P 203.

Traduction d'un article américain : *Suggestion sur le combat de char en terrain coupé, note du commandant d'un Regt de char allemand "Panzer Division SS Das Reich"*, SHD carton 7 P 167.

Armée ‘‘B’’ État-Major 3ème Bureau, Note de Service N° 178/3/s du 8 mars 1944 Alger, 9 p, p 7, SHD carton 10 P 203.

État-Major du 1° *Falschirm JG A.K Fhurungsgruppe* IA (3° Bureau) 26.6.44, *Note sur l'emploi des chars dans la défensive* (traduction d'un document capturé par la 4° DMM le 7.7.1944), SHD Fonds privé carton 1 K 617-1, Fonds Général Bonichon.

Mission Militaire Française auprès du 6° Groupe d'armées US, N° 160/DMF du 4 janvier 1945, *Note pour le Chef du 3 ème Bureau de la Première Armée Française*, SHD Carton 10 P 190.

Commandement du Corps Expéditionnaire Français, État-Major, 3° Bureau, *Notice Provisoire sur l'emploi des Régiments de Reconnaissance de Division d'infanterie*, N°1175 CEF/3-S du 27 septembre 1943, 15 p, p 3, SHD carton 10 P 48.

*Compte-Rendu du chef d'escadron Rouvillois sur le stage effectué du 25 mars au 9 avril 1943*, 4 p, p 3, SHD carton 7 P 181.

2<sup>ème</sup> Division Blindée E.- 3<sup>ème</sup> Bureau, PC avant, le 13 janvier 1945, signé LECLERC, *Operations de la 2<sup>ème</sup> D.B. Depuis le Jour « J » jusqu'à la Prise de Strasbourg*, SHD carton TT H 5, 27 p, p 1.

2<sup>ème</sup> DB, note du 28 janvier 1945 du capitaine d'Alençon officier renseignements du 12.RCA, *Enseignements Tirés de la Campagne*, SHD carton 11 P 226.

2<sup>ème</sup> Division Blindée, *Opérations de Normandie, Compte-rendu du commandant de la HORIE sur les opérations de Normandie*, 7 p, p 4 et 5, SHD Carton 11 P 226.

S-E-C-R-E-T HEADQUARTERS V CORPS APO 305 *SUBJECT: Directive au général commandant la 2ème DB (française)*, 22 August 1944, SHD carton 11 P 226.

SECRET HEADQUARTERS, V CORPS APO 305, *Office of the chief of Staff SUBJECT: letter of instructions* 22 August 1944, SHD carton 11 P 219.

Agenda 1944, Vendredi 25 août, SHD Fonds privé carton 1 K 412-1 : Fonds Gribius.

A.C. Deuxième Division Blindée, G.T.D. *Ordre d'Opérations* du 24 Aout 1944, SHD carton 11 P 226.

Récit manuscrit de M. CLAES envoyé comme officier de liaison des FFI auprès de la 2ème DB, il a servi au 3<sup>ème</sup> escadron du 501<sup>ème</sup> RCC lors de la libération de Paris, 17 p, p 5, SHD, Fonds privé, carton 1 KT 254 : fonds CLAES.

2<sup>ème</sup> DB État-Major, *Combats pour la Libération de Paris, Prise de l'École Militaire*, 7 p, SHD carton 11 P 226.

Réponse du général GRIBIUS au questionnaire envoyé par Lapierre et Collins pour préparer leur livre (21 novembre 1963), SHD Fonds privé, carton 1 K 412-1 : Fonds Gribius.

Télégramme CMC – O – 261255 B du général GEROW commandant le V<sup>ème</sup> CA US, SHD Carton 11 P 219.

1<sup>er</sup> Corps d'Armée, État-major, 3<sup>o</sup> Bureau, N<sup>o</sup> 569/3-OP-US Note de Service Ultra Secret du 9 novembre 1944, Objet : *Engagement de la 2e D.B. le 31 octobre 1944 dans la Région de BACCARAT*, SHD, carton 10 P 292.

1<sup>er</sup> Corps d'Armée, État-major, 3<sup>o</sup> Bureau, *FICHE sur les enseignements à tirer de l'engagement de la 2ème D.B. le 31 octobre 1944 dans la région de BACCARAT*, du 7 novembre 1944, SHD carton 10 P 292.

Cours de Cavalerie Annexe IV *Manœuvre de la 2<sup>e</sup> DB du 15 au 23 novembre 1944*, p 2, SHD carton 11 P 226.

École Supérieure De Guerre 1<sup>ère</sup> Promotion 1947-1948, *Manœuvre de la 2<sup>e</sup> DB du 15 au 23 Novembre 1944*, SHD, carton 1 K 617-1 : Fonds Général Bonichon.

Gribius André, *Récit de la libération de Strasbourg*, 14 p, p 5, SHD carton 1 K 412-2 : Fonds Gribius.

Branet Jacques, *Description de la prise de Strasbourg*, SHD carton 1 K 759 : Fonds BRANET.

VIIème U.S. ARMY, Etat-Major traduction de l'ordre du jour n<sup>o</sup> 113 du 23 novembre 1944, SHD carton 11 P 219.

1<sup>ère</sup> Armée Française, État-Major, 3<sup>ème</sup> Bureau, DC/8, *La 1<sup>ère</sup> Armée Française de la Provence au Rhin, au Danube et à l'Autriche*, 14 p, p 1, SHD carton 10 P 194.

HEADQUARTERS FORCE 163 APO 512 ULTRA SECRET T du 5 juillet 1944 *Projet du Plan "ANVILL" (EXTRAITS)*, 4 p, p 1, SHD carton 10 P 186.

ARMÉE, "B" ETAT – MAJOR, 3ème BUREAU No /3. OPAN (pas enregistré ni daté car projet initial corrigé par le général), 6 p, p 2-4, SHD carton 10 P 187.

ARMÉE "B", ETAT – MAJOR, 3ème BUREAU No 76/3. OPAN, *Instruction Personnelle et Secrete sur l'Operation "Dragoon"*, ULTRA SECRET du 6 aout 1944, 8 p, p 2, SHD carton 10 P 187.

Armée "B", Cabinet du Général, *Rapport Succinct sur ses Opérations de L'armée "B"*, du 28 Août 1944, 6 p, p 1, SHD carton 10 P 187.

*Headquarters Force 163 Office of the A.C.of S*, G-3, Ultra Secret du 5 juillet 1944, *Plan pour la Réduction de l'île de Porquerolles*, SHD carton 10 P 186.

Armée "B", Etat – Major 3ème Bureau No 130/3. OPAN, *Ordre General d'operations No 1*, Ultra Secret du 18 Aout 1944, 5 p, p 2, SHD carton 10 P 187.

1<sup>o</sup> Division Blindée, État-Major 5<sup>o</sup> Bureau N°36/5 Bordereau d'Envoi à Monsieur le Général d'Armée Commandant la 1<sup>o</sup> Armée française (E.M. (° Bureau) en date du 25 Octobre 1944, *Récit de guerre par les exécutants : reconnaissance de LA VALETTE (Var) par le char "BRETAGNE"*, 3 p, SHD carton 11 P 197.

Armée Française du Sud, État-Major, 3<sup>ème</sup> Bureau, n° 180/3 - OPAN., ultra secret du 22 aout 1944, *Directive d'Orientation N° 1 pour le Développement Ulérieur des Opérations*, SHD carton 10 P 154.

Armée "B", État – Major, 3ème Bureau, N° 326/3 S, *Ordre Particulier N° 27* du 30 Aout 1944, SHD carton 10 P 188.

Armée "B" État-Major 3<sup>ème</sup> Bureau n° 359/3-S. du 1er septembre 1944, *Directive d'orientation N°2*, SHD carton 10 P 154.

I\* Armée Française, le general, *Ordre du jour N° 3* du 1er Octobre 1944, SHD carton 10 P 154.

1ère ARMÉE FRANÇAISE, Section d'étude, N° 1 du 9 octobre, COMPTE – RENDU sur une visite aux lignes le 8 octobre SHD carton 10 P 189.

1ère ARMÉE FRANÇAISE ETAT-MAJOR 3ème BUREAU n° 1216/3. TS du 20 octobre 1944, INSTRUCTION PERSONNELLE ET SECRETE N°3 bis, SHD carton 10 P 154.

1ère ARMÉE FRANÇAISE ETAT-MAJOR 3ème BUREAU n° 4/OP.3. ultra secret du 24 octobre 1944, INSTRUCTION PERSONNELLE ET SECRETE N°4,.

1ère ARMÉE FRANÇAISE ETAT-MAJOR 3ème BUREAU n° 26/OP.3. ultra secret du 4 novembre 1944, DIRECTIVE D'ORIENTATION N°5, SHD carton 10 P 154.

1ère ARMÉE FRANÇAISES, ETAT-MAJOR, 3ème Bureau, *PROJET de Manœuvre d'exploitation après la rupture du dispositif ennemi dans la Trouée de BELFORT* du 17 novembre 1944, SHD carton 10 P 190.

Note sans date ni enregistrement, SHD carton 10 P 190.

1ère ARMÉE FRANÇAISE MAISON MILITAIRE DU GENERAL, 19 novembre 1944, *Lettre du général de LATTRE au général BETHOUART*, SHD carton 10 P 190.

*Plaquette de la 1ère DIVISION BLINDÉE*, 20 p, p 11, SHD Fonds privé carton 1 KT 540 : fonds BERTHET (1ère DB).

Général d'Armée J. de Lattre de Tassigny, le 19 novembre 1944, *Lettre du général de LATTRE au général du VIGIER*, SHD carton 10 P 190.



1ère ARMÉE FRANÇAISE, ETAT-MAJOR, 3ème Bureau, N° Op 3, PC le 21 Novembre 1944, *NOTE concernant l'organisation du Commandement et la répartition des forces pour l'exploitation en Haute-Alsace*, SHD carton 110 P 190.

1ère ARMÉE, FRANÇAISE ETAT-MAJOR, 3ème Bureau, N° 96/Op 3 ORDRE GENERAL D'OPERATIONS N° 168 ULTRA SECRET du 27 novembre, SHD carton 10 P 190.

1ère ARMÉE FRANÇAISE, ETAT-MAJOR, 3ème Bureau, N° 99/Op 3 *Note D'Orientation pour les Generaux Commandant les 1er et 2eme Corps d'Armee* ULTRA SECRET du 28 novembre, 2 p, p 2, SHD carton 10 P 190.

TRADUCTION VIème GROUPE D'ARMEES *Instruction N°4* du 2 Decembre 1944, SHD carton 10 P 190.

1ère ARMÉE FRANÇAISE, ETAT-MAJOR, 3ème Bureau, n° 113/OP.3. ultra secret du 2 Decembre 1944, *Instruction Personnelle et Secrète N°5*, SHD carton 10 P 190.

1ère ARMÉE FRANÇAISE, ETAT-MAJOR, 3ème BUREAU n° 142/OP.3. ultra secret du 12 Decembre 1944, *Instruction Personnelle et Secrète N°6*, SHD carton 10 P 190.

Perol Jean-Pierre, *Carnet de guerre 2ème RD 2ème Escadron 2ème Peloton 25-08-1944/09-06-1945 Crillon II* (decembre 1988), SHD Fonds privé carton 1 KT 638.

Gouvernement Provisoire de la Republique Francaise Ministere de la Guerre Etat-Major General Guerre 3ème Bureau N°1937 EMGG/3-I- Note Transmissive du 12 FEB 1945, 9 p, p 5-6, SHD carton 11 P 209.

1ère Armee Francaise, Etat-Major 3ème Bureau n° 385/OP.3. ultra secret du 29 mars 1945, *Instruction Personnelle et Secrete N°11*, SHD carton 10 P 154.

1ere Armee Francaise, 1er Corps d'armee, 5eme Division Blindee, 3eme Bureau N°718/3-TS Tres Secret du 5 juin 1945, Rapport d'operations Periode du 15 Mars au 8 Mai 1945, 139 p, p 9-10, SHD Fonds privé carton 1 K 777/7 : Fonds SIMON.

1ère Armee Francaise, Etat-Major, 3ème Bureau n° 425/OP.3. ultra secret du 4 avril 1945, *Instruction Personnelle et Secrete N°12* SHD carton 10 P 154.

1ere Division Blindée État-Major, 3ème Bureau, le 6 mai 1945, La 1ere DB en Allemagne , SHD carton 11 P 197.

1ere Division Blindee Etat-Major Cabinet du General N° Bordereau d'envoi du 23 Mai 1945, *Recit sur la Campagne d'Allemagne*, 6 p, p 3, SHD carton 11 P 197.

1ere Division Blindee, Etat-Major, 3me Bureau N. 366/OPS. Ordre General d'Operations N. 56 du 22 Avril 1945, SHD carton 11 P 212.

C.C.2, État-Major, 3ème Bureau, N° 20 *Ordre d'Operations du 22 avril 1945*, SHD carton 11 P 212.

1er Corps d'Armee, Le general, *lettre du 21 avril 1945*, SHD carton 11 P 212.

1ere Division Blindee, Etat-Major, 3me Bureau N. 364/OPS, Tres Secret, *lettre du général SUDRE du 22 avril 1945*, SHD carton 11 P 212.

1ère Armee Francaise Etat-Major 3ème Bureau n° 558/OP. 3. ultra secret du 28 avril 1945, *Directive d'Orientation N° 12*, SHD carton 11 P 195.

Ministère de la Guerre, Etat-Major General Guerre, 1 er Bureau N°1559 – EMGG/I Note de service du 23 Novembre 1944. Objet : *Additif à la note de création du 13 ème Régiment de Dragons*. SHD carton 7 P 60.

Ministère de la Guerre ; État-Major Général Guerre, 3<sup>e</sup> Bureau, N°2523 EMGG/3-0, *Fiche pour le 4<sup>e</sup> Bureau* du 14 décembre 1944, SHD carton 7 P 60.

1<sup>o</sup> Armée Française État-Major, 3<sup>e</sup> Bureau, N° 60/Op 3 *Ordre Particulier N° 150 du 14 novembre 1944, Pour le Général Commandant la 1<sup>o</sup> D.B.*, SHD carton 10 P 190.

1<sup>ère</sup> ARMÉE FRANÇAISE, ETAT-MAJOR, 3<sup>ème</sup> BUREAU n° 425/OP.3, ultra secret du 4 avril 1945, *Instruction Personnelle et Secrète N°12*, SHD carton 10 P 190.

1<sup>ère</sup> ARMÉE FRANÇAISE, ETAT-MAJOR, 3<sup>ème</sup> BUREAU n° 34/OP.3, ultra secret du 8 novembre 1944, *Ordre Particulier N°128*, SHD carton 10 P 188.

Armée Française du Sud, Etat-Major, 3<sup>ème</sup> Bureau n° 180/3-OPAN. ultra secret du 22 AOÛT 1944, *Directive d'orientation N°1 pour le Développement Ulérieur des Operations*, SHD carton 10 P 154.

9<sup>ème</sup> Division d'Infanterie Coloniale, Etat-Major - 3\* Bureau N\*1458/3.S, *Ordre Particulier pour le C.C.2*, Secret du 16 novembre 1944, SHD carton 11 P 194.

9<sup>ème</sup> Division d'Infanterie Coloniale, Etat-Major - 3\* Bureau N\*186/3.S, *Ordre Particulier N\* 24 pour la journée du 25 janvier 1945*, SHD carton 11 P 194.

9<sup>ème</sup> Division d'Infanterie Coloniale, Etat-Major - 3\* Bureau N\*220/3.S *Ordre d'Operations N\* 29 pour la Journée du 30 Janvier 1945*, Tres Secret, Urgent, SHD carton 11 P 194.

Armée Française du Sud, Etat-Major, 3<sup>ème</sup> Bureau N° 180/3-OPAN. Ultra secret du 22 août 1944, *Directive d'Orientation N°1 pour le développement ultérieur des opérations*, SHD carton 10 P 154.

I\*Division Blindée Etat-Major 3\* Bureau. Liaison-Air 753 *Observations consecutives a l'emploi de l'appui aerien a la I\* division blindée au cours de la bataille d'Alsace.1944-1945* du 17 février 1945, SHD carton 11 P 194.

JMO 1<sup>er</sup> trimestre 1945 : 25 janvier, p 6, SHD carton 11 P 182.

1<sup>ère</sup> Armée Française 5<sup>e</sup> Division Blindée Etat-Major – 3<sup>e</sup> Bureau N. 595/ 3 T.S. Compte Rendu d'Operations pour la Periode du 14 au 30 Novembre 1944 du 9 Decembre 1944, P 1-2, SHD Fonds privé carton 1 KT 1265 : Général de BENOIST.

1<sup>ère</sup> Armée Française, Etat-Major, 3<sup>ème</sup> Bureau N° 64/Op 3, *Ordre Particulier N° 154 du 14 novembre 1944* ultra secret, Pour le Général Commandant la 5<sup>ème</sup> D.B, SHD carton 10 P 190.  
*Lettre du général de LATTRE au général de MONSABERT* du 16 décembre 1944, SHD carton 10 P 190.

1<sup>ère</sup> Armée Française, Etat-Major, 3<sup>ème</sup> Bureau N° 41/OP-3 *Ordre Particulier N° 214* du 5 janvier 1945, SHD carton 10 P 190.

1<sup>ère</sup> Armée Française, Etat-Major, 3<sup>ème</sup> Bureau N° 860/3. TS du 29 Septembre 1944, *Instruction Personnelle et Secrète N°3*, SHD carton 10 P 154.

1<sup>ère</sup> Armée Française, Etat-Major, 3<sup>ème</sup> Bureau N°26/OP.3 ultra secret du 4 novembre 1944, *directive d'orientation N° 5*, SHD carton 10 P 154.

1<sup>ère</sup> Armée Française, Secteur de Belfort, *Ordre Général N°I*, très secret du 19 décembre 1944, Signé général Molle, SHD carton 10 P 190.

Corps Expéditionnaire Français, État-Major, 3<sup>e</sup> Bureau, lettre N° 1639/CEF/3/TS du 6 juin 1944, *Lettre du général Juin au général Béthouart*, SHD carton 10 P 48.

Tapuscrit de 34 pages du 26 juillet 1940, *les causes de la défaite*, p 20, SHD, Fonds privé carton 1 K 239 1 : fonds LECLERC.

1<sup>o</sup> Division Blindée, État-Major, 3<sup>o</sup> Bureau N<sup>o</sup> 933/3, *Manoeuvre de la 1<sup>o</sup> Division Blinde 29 - 30 Décembre 1943*, SHD carton 11 P 194.

PC 1<sup>ère</sup> Armée, le 22 Août, *lettre du général de LATTRE au général du VIGIER*, SHD carton 10 P 187.

Armee "B"\_Etat – Major 3eme Bureau No 179/3. OPAN Ordre du General Commandant l'Armee du 22 aout 1944, SHD carton 10 P 187.

*Lettre du Général DEVERS cdt le 6<sup>o</sup> G.A.U.S au général de Lattre* du 16 décembre 1944, SHD carton 10 P 187.

Lettre du général de VERNEJOUL au colonel GOUTARD du 7 janvier 1965 au sujet d'un *article* « *Comment Strasbourg fut sauvé ?* », SHD Fonds privé carton 1 KT 228 : Fonds de VERNEJOUL.

Étude du général de Vernejoul : « *La libération de l'Alsace aurait-elle pu avoir lieu dès fin novembre 1944 ?* » (novembre 1965), 19 p, p 3, SHD carton Fonds privé carton 1 KT 228 : Fonds de VERNEJOUL.

Iere Armee Francaise Etat-Major 3eme Bureau N<sup>o</sup>24/OP 3 télégramme Top Secret du 2 novembre 1944. Télégramme en anglais du général de Lattre au général Devers (traduction de l'auteur), SHD carton 10 P 187.

2<sup>ème</sup> Division Blindée, Le Général 271/C, *lettre du général LECLERC au ministre de la guerre du 2 décembre 1944*, SHD carton 10 P 187.

Ministère de la Guerre, cabinet du ministre, *lettre du ministre au général Devers* du 13 décembre 1944, SHD carton 11 P 219.

2ème Division Blindée, le Général, 299/C Q.G., le 14 Décembre 1944. *Lettre du général LECLERC au général DEVERS*, SHD carton 11 P 219.

*Lettre du général de LATTRE au général de GAULLE* du 23 décembre 1944, SHD carton 10 P 187.

Message du 6<sup>ème</sup> Groupe d'Armées (traduction) ultra secret du 28-12-1944 Reference : N 4/29 Destinataire : Pour exécution, General cdt la 1ere Armee française, SHD carton 10 P 167.

Message du 6<sup>ème</sup> Groupe d'Armées (traduction) Très Secret Prioritaire du 10 février Référence : BX 24209 Destinataires : Pour exécution, 1<sup>ère</sup> Armée française, VII<sup>ème</sup> Armée U.S. pour information : XXI<sup>ème</sup> Corps U.S., SHD carton 10 P 167.

*Lettre du 26 avril du général de LATTRE au général DEVERS* concernant l'occupation de Stuttgart (traduction de l'auteur), SHD carton 10 P 154.

2eme Division Blindee, Etat-Major/1er Bureau, *Ordre du Jour N<sup>o</sup> 55* du 28 avril 1945, SHD carton 11 P 219.

Say F chef de char 3<sup>ème</sup> peloton, 1<sup>er</sup> escadron 1<sup>er</sup> Cuir, *Carnet de route 14-11-1944/10-04-1945*, 30 p, p 18, SHD Fonds privé carton 1 KT 327.

Armée "B", Etat-Major, 3\* Bureau, *Note sur les Servitudes Matérielles de la Division Blindée*, 3 Mars 1944, SHD carton 10 P 194.

Comité Mixte de Réarmement, Section Francaise de Liaison auprès de la *French Training Section*, A.P.O. 600, le 28 Mars 1944, Secret, Inspection de la 5<sup>o</sup> Division Blindée, SHD carton 11 P 243.

1<sup>o</sup> Division Blindée, État-Major, 3<sup>o</sup> Bureau N<sup>o</sup> 278/3, *Lettre du général du VIGIER adressée au général commandant l'armée B* en date du 26 mars 1944, SHD carton 11 P 194.

## Ouvrages généraux sur la seconde guerre mondiale

- Aron Robert, *Histoire de la libération de la France tome 1*, Paris, le livre de poche, 1967.  
*Histoire de la libération de la France tome 2*, Paris, le livre de poche, 1967.
- Beevor Antony (traduit par Raymond Clarinard), *La seconde guerre mondiale*, Paris, Calman Levy, 2012 pour la traduction française.
- Cointet Michèle, *De Gaulle et Giraud l'affrontement*, Paris, Perrin, 2005.
- Cochet François, *Comprendre la Seconde Guerre mondiale*, Levallois-Perret, Studyrama, 2005.
- Etre Soldat de la Révolution à nos jours*, Paris, Armand-Colin, 2012.
- Corvisier André, *Histoire militaire de la France 4/ de 1940 à nos jours*, Paris, Quadrige PUF, 1994.
- de Loisy Philibert, *1944, les FFI deviennent soldats - L'amalgame : de la Résistance à l'armée régulière*, Paris, Histoire et Collections, 2014.
- Foray Gilbert(général), *La stratégie de l'audace, quatorze cas concrets*, Paris, Economica, 2013.
- Gaujac Paul, *L'armée de la victoire (1), le réarmement 1942-43*, Paris, Charles Lavauzelle, 1984.  
*L'armée de la victoire (2), de Naples à l'île d'Elbe : 1943-44*, Paris, Charles Lavauzelle, 1985.  
*L'armée de la victoire (3), de la Provence à l'Alsace : 1944*, Paris, Charles Lavauzelle, 1985.  
*L'Armée de la victoire, (4), Du Rhin au Danube : 1944-1945*, Paris, Charles Lavauzelle, 1986.
- Lormier Dominique, *C'est nous les Africains, l'Armée Française d'Afrique 1940-1945*, Paris, Calmann-Lévy, 2006.  
*Les victoires françaises de la seconde guerre mondiale*, Saint-Paul, Editions Lucien Souny, 2009.
- Miquel Pierre, *La Seconde Guerre mondiale*, France Loisirs, 1987,
- Harymbat, Frédéric, *Les Européens d'Afrique du Nord dans les armées de la libération française (1942-1945)*, Paris, l'Harmattan, 2015.
- Masson Philippe, *La seconde guerre mondiale*, Paris, Tallandier, 2003.
- Rocolle Pierre, *La guerre de 1940 1, les illusions : novembre 1918 mai 1940*, Paris, Armand COLIN, 1990.  
*La guerre de 1940 2, la défaite 10 mai - 25 juin*, Paris, Armand COLIN, 1990.
- Vaïsse Maurice, *La naissance de la nouvelle armée française*, [www.institut-strategie.f](http://www.institut-strategie.f).

## Ouvrages sur la guerre blindée

- Bauer Eddy(major), *La guerre des blindés (Tome 2)*. Paris, Payot, 1962.
- Boucher J. (Général(R)), *L'arme blindée dans la guerre*, Paris, Payot, 1953.
- Camon Hubert, général, *La motorisation de l'armée et la manœuvre stratégique*, Paris, Berger Levrault, 1926.
- de Gaulle Charles (lieutenant-colonel), *Vers l'armée de métier*, Paris, Berger Levrault, 1934, réédition Paris, le livre de poche, 1973.

Frieser Karl-Heinz, *Le mythe de la guerre éclair : la campagne de l'Ouest de 1940*, Paris, Belin, 2003.

Guderian Heinz, *ACHTUNG PANZER The development of the Tank warfare*, Londres, Cassel, 1999.

Gérard Saint-Martin, *L'arme blindée française, tome 1, mai-juin 1940 ! les blindés français dans la tourmente*, Paris, Economica, 1998.

*L'arme blindée française, tome 2, 1940-1945 ! Dans le fracas des batailles*, Paris, Economica, 2000 réimpression 2007.

Von Mellenthin (Maj. Gen), *Panzer battles a study of the employment of armor in the second world war*, New York, Éd. Ballantine books douzième impression, 1990.

### Mémoires et souvenirs

Anonyme, *Burnous rouges, tombeaux blancs*, S.l.n.d: ministère de la défense (Atelier d'Impression des Armées), S.l.n.d.

Anonyme, *Servir d'amictié*, Saumur, Imprimerie Roland, 1946.

Anonyme, *Souvenirs d'Allemagne Avril-Mai 1945*, Fontenay, IMP.P& U. Lussaud Frères, Sd.

Béthouart Antoine (général), *Cinq années d'espérance Mémoires de guerre 1939-1945*, Paris, Plon, 1968.

Billotte Pierre, *Le temps des armes*. Paris, Plon, 1972.

Branet Jacques, *L'escadron, carnets d'un cavalier*, Paris, Flammarion, 1968.

Bradley Omar.N, *Histoire d'un soldat*, S.L., Gallimard, 1952

Buis. Georges, *Les fanfares perdues*, Paris, Seuil, 1975.

Churchill Winston, *Mémoires de guerre 1941-1945*, Paris, Tallandier, 2010.

Coatpéhen Pierre, *En mission avec la 2e D.B. De la libération au Nid d'aigle*, SL, Locus Solus, 2014.

de Boisboissel Alain, *Chars souvenirs*, Paris, Economica, 2010.

de Boissieu Alain(général), *Pour combattre avec de Gaulle*, Paris, Plon, 1981.

de Gaulle Charles, *Mémoires*, Paris, Gallimard la Pléiade, 2000.

de Gaulle Philippe, *Mémoires accessoires 1921-1946*, Paris, Plon, 1997.

de Gontant-Biron Ch.A, *Les Dragons au Combat*, Paris, imprimerie Henry Maillet, 1954.

de Langlade, Paul, *En Suivant LECLERC*, Paris, Au fil d'Ariane, 1964.

de Lattre Jean(maréchal), *Reconquerir 1944-1945*, Paris, Plon, 1985.

Dronne Raymond, *Carnets de route d'un croisé de la France Libre*, Paris, France Empire, 1984.

de Witasse Jacques (général(C.R.)), *Odyssée de la 2e compagnie de chars*. Lyon : Lyonnaises d'art et d'histoire, 1990.

Duplay (Général), *2 DB avec Leclerc de Douala à Berchtesgaden*, SL, Eric BASCHET Editions, 1980.

Giraud Henri (général). *Un seul but la victoire Alger 1942-1944*, Paris, René Julliard, 1949.

Gribius André, *Une vie d'officier*, Paris, Éditions France Empire, 1971.

Guillon Jacques (Amiral), *De Carthage à Berchtesgaden Souvenirs d'un Marin (1930-1945)*. Plon, 1974.

Maggiar Raymond (amiral), *Les fusiliers marins de LECLERC, une route difficile vers de GAULLE*. Paris, France Empire, 1984.

Laurent Boris, *Carnets Secrets du général PATTON*, Paris, nouveau monde édition, 2013.

Patton JR Georges S, *War as I knew it, the battle memories of « Blood'n guts »*, New York, Bautam Books, 1980.

Servan-Schreiber Jean-Claude, *Tête haute Souvenirs*, Paris, Pygmalion, 2010.

Thomas Jean-Marie, *Un marin dans la 2e DB « Mémoires d'un Plouërais », préface de François Vilarem*, Issy-les-Moulineaux, MULLER éditions, 2000.

Un groupe d'officiers et d'hommes de la division, *La 2e DB Général Leclerc, Combattants et combats en France*, Paris, Arts et Métiers Graphiques, 1945.

Van Hecke A. S. (général), *Les chantiers de jeunesse au secours de la France*, Paris, nouvelles éditions latines, 1970.

### JMO et historiques d'unités

Anonyme (préface du général de Boissieu), *Historique du 501<sup>e</sup> RCC*, SI, traits d'union, 2002.

Anonyme, *Historique du 4<sup>ème</sup> Régiment de Hussards*, Rambouillet, Imprimerie de l'indépendant, 1919.

Anonyme, *Historique du 1<sup>o</sup> Régiment de Chasseurs d'Afrique de 1832 à 1946*, Coëtquidan, Presses de l'EMI, 1964.

Anonyme, *Journal de Marche et d'Opérations 1944-1945 Sixième Régiment de Chasseurs d'Afrique*, Biberach an des Riss, Haubi-Imprimerie, sd.

Anonyme, *Éphéméride du Combat Command N° 6 – 5 D.B (18 novembre 1944 28 avril 1945)*, Neustadt, Imp. Nationale, sd.

Anonyme, *Le 12<sup>o</sup> Cuirassiers dans la Division Leclerc (1943-1945)*, Paris, Éditions Grillon de France, 1947.

Anonyme, *Le deuxième Régiment de Chasseurs d'Afrique au combat (1942-1945)*, Neuilly sur Seine, J. Bazaine, 1945.

Anonyme, *Journal de marche du 5<sup>o</sup> RCA dans le cadre de la 1<sup>o</sup> Division blindée 1944-1945*, Mulhouse, Braun, 1946.

Anonyme, *Historique du 2<sup>o</sup> Régiment de Spahis Marocains (1920-1956)*, Rabat, Imp. Française et Marocaine, s.d.

Bergot Erwann, *La 2<sup>ème</sup> D.B.*, Paris, Presses de la Cité, 1980.

Boverat Maurice, *Du Cotentin à Colmar avec les chars de LECLERC*, (préface du Commandant de BOISSIEU Alain), Paris, Berger-Levrault, 1947.

Braeuer Luc, *Les chars de la résistance*, Le Pouliguen, Liv Éditions, 2014.

Brugière Théo, *La première division blindée au combat 1944-1945*, Malakoff, 1947.

Buis (capitaine), « *Le Royal-Cambouis sans tâche, le 501<sup>e</sup> Régiment de Chars de Combat.* » in *La 2<sup>e</sup> DB Général Leclerc, Combattants et combats en France*, Paris, Arts et Métiers Graphiques, 1945. Ouvrage collectif.

Collectif, *Historique 501*, Mourmelon -le- Grand, SE, s.d.

Collectif, *Régiment colonial de chasseurs de chars, la coloniale au combat*, Paris, Éditions Berger-Levrault, 1946.

de Lattre de Tassigny Jean, (maréchal). *Histoire de la première armée française*, Paris, Presses de la cité, 1971.

Devilliers Daniel, *L'Etendard évadé*, Paris, Berger-Levrault, 1957.

Eymard Alain, *2<sup>e</sup> DB Album Memorial*, Bayeux, Editions Heimdal, 1990.

Fleury Georges, *Fusiliers marins et Commandos Baroudeurs de la Royale*, Paris, Copernic, 1980.

«JMO 2<sup>ème</sup> RC.» s.d. *chars français.net*.

*Journal de Marche et Opérations du Régiment Colonial de Chasseurs de Chars 15 août 1944 - 13 mai 1945. s.d. chars Français.net.*

Lassale (Lieutenant-Colonel), *Panache rouge historique du 3e Régiment de Spahis Algériens de Reconnaissance, première partie France ALLEMAGNE 1944-1945*, S.I., bibliothèque de l'École de cavalerie, 1969.

*Panache rouge historique du 3e Régiment de Spahis Algériens de Reconnaissance, deuxième partie des Vosges au Rhin 1944-1945*, S.I., bibliothèque de l'École de cavalerie, 1969.

*Panache rouge historique du 3e Régiment de Spahis Algériens de Reconnaissance, troisième partie EN Allemagne*, S.I: bibliothèque de l'École de cavalerie, 1969.

Ministère D'état Chargé de la Défense Nationale, État-Major de L'armée de Terre, Service Historique, *Guerre 1939-1945, Les Grandes Unités Françaises, historiques succincts, campagnes de Tunisie et d'Italie opérations de Corse et de l'île d'Elbe (1942-1944)*, Paris, Imprimerie Nationale, 1970.

Ministère D'état Chargé de la Défense Nationale, État-Major de L'armée de Terre, Service Historique, *Guerre 1939-1945, Les Grandes Unités Françaises, historiques succincts, campagnes de France et d'Allemagne (1944-1945)*, Paris, Imprimerie Nationale, 1976.

Mone Thierry, *Les Spahis du 1er Marocains*, Paris, Charles Lavauzelle, 1998

Muelle Raymond, *La 2e DB Normandie-paris-Lorraine-Alsace-Allemagne*, Paris, Presse de la Cité, 1990.

Quillet Pierre, *Le chemin le plus long Chronique de la Compagnie de chars de combat du général de Gaulle (1940-1945)*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1997.

Repton-Preneuf Paul, *2e DB. La campagne de France*, Paris, Imprimerie Nationale, 1994.

Un groupe d'officiers et d'hommes de la division, *La 2<sup>e</sup> DB Général Leclerc, Combattants et combats en France*, Paris, Arts et Métiers Graphiques, 1945.

## Biographies

Buffetaut Yves, *de Gaulle chef de guerre*, Bayeux, Éditions Heimdal, 1990.

Barre Jean-Luc, *De Lattre et la première armée*, Paris, Guides Historia Tallandier, 1989.

de Gaulle Philippe, *De Gaulle mon père*, Paris, Plon, 2003.

Chambe (général), *Le maréchal Juin, Duc du Garigliano*, Paris, Presses de la cité, 1968.

Compagnon Jean (général CR), *LECLERC Maréchal de France*, Paris, Flammarion, 1994.

Compagnon, Jean (général CR). «logisticien et tacticien, Leclerc, chef de guerre.» *Du capitaine de Hautecloque au général Leclerc*, (sous la direction de Levisse-Touzé, Christine). Éd. COMPLEXE. Bruxelles, 2000.

de Lannoy François, Schiavon Max, *Les généraux français de la victoire 1942-1945*, Antony, ETAI, 2016.

Dansette, Adrien. *LECLERC*, Paris, Flammarion, 1952.

du Vigier Alain, *Le général Touzet du Vigier*, Paris, Fernand Lanore François Sorlot, 1990.

Fondation Général Leclerc de Hautecloque Maréchal de France, *Soldats de Leclerc, récits et anecdotes 1940-1946*, Paris, Lavauzelle, 1997.

Levisse-Touzé Christine (sous la direction de), *Du capitaine de Hautecloque au général Leclerc*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2000.

Martel André, *Leclerc le soldat et le politique*, Paris, Albin Michel, 1998.

Muracciole Jean-François, *Les Français libres, l'autre Résistance*, Paris, Tallandier, 2009.

Pellissier Jean, *De Lattre*, Paris, Perrin, 1998.

Simiot Bernard, *De Lattre*, Paris, Flammarion Éditeur, 1953.

Un groupe d'officiers, *Le général Leclerc maréchal de France vu par ses compagnons de combat*, Paris, Émile-Paul, 1967.

### Récits de campagnes et de batailles

Autant Jean-Paul, avec le témoignage et la contribution de Jean-Pierre Levieux, *La bataille de STONNE mai 1940, un choc frontal pendant la campagne de France*, Nice, Bénévent, 2009.

Castalion Jean. *Soldats de Leclerc, Récits et anecdotes 1940-1946, 1944, Sur le chemin d'Alençon*, Éd. Fondation Général Leclerc de Hautecloque Maréchal de France, Paris, Lavauzelle, 1997.

Collectif, *Les blindés de la victoire*, UNABCC, point d'impression de l'EABC, 1995.

Collectif, «*Le CC 2 du colonel KLIENTZ de Toulon à Lure.*», in *Les blindés de la victoire*, 1995.

Cousine André Lieutenant-Colonel), *La manœuvre blindée Saverne – Strasbourg du général Leclerc (Novembre 1944)*, Cours d'Histoire, Paris, Direction de l'enseignement militaire supérieur de l'armée de terre et école supérieure de guerre, 1978.

Dansette Adrien (de l'Institut), *Histoire de la libération de Paris*, Paris, Perrin, 1994.

de Boissieu, GA. «*La 2<sup>ème</sup> DB de Paris à Baccarat par Dompierre.*» *Les blindés de la victoire*. Saumur, Éd. UNABCC. point d'impression de l'EABC, 1995.

Deloupy Henry, *Les blindés de la libération*. Paris, Service Historique de l'Armée de Terre, 1992.

De Salins René, *Les combats de l'Armée Française pour la libération Provence Alsace Allemagne*, SL, Bernard Giovanangeli, 2013.

de Vernejoul Henri (général), *Autopsie d'une victoire morte*, Colmar, Éd. Colmar-Ingersheim, 1970.

d'Ornano (Lieutenant-Colonel), «*La 2<sup>e</sup> D.B. à Saverne et Strasbourg.*», Éd. École d'État-Major, année 1953-1954, cours d'histoire militaire Enseignement Militaire Supérieur, Paris, 1953.

*Le G.B dans l'exploitation la prise d'Altkirch par le C.C.1 Novembre 1944*, cours d'histoire militaire, Paris, Enseignement militaire supérieur, École d'état-major, année 1955-1956, 1955.

«*La bataille de Belfort (novembre 1944).*», *Recueil de conférence d'Histoire Militaire*, Paris, Ecole Supérieure de Guerre, 1955.

Dufour Pierre, *La campagne d'Alsace automne 1944 hiver 1945*, Escalquens: Grancher, 2014.

Eisenhower Dwight (général), *Opérations en Europe 6 juin 1944-8 mai 1945*, Paris: Lavauzelle, 2004.

*Croisade en Europe*, Paris, nouveau monde éditions, 2013.

Duplay Ph, *combat au Nord de Paris, Soldats de Leclerc Récits et anecdotes 1940-1946*, Éd. Fondation Général Leclerc de Hautecloque Maréchal de France, Paris, Lavauzelle, 1997.

Dutriez Robert, *La guerre des blindés en Franche-Comté*, Besançon, Cêtre, 1993.

État-major des armées, 3<sup>e</sup> bureau, *Enseignements des opérations de la 1<sup>er</sup> armée à l'échelon des petites unités d'infanterie et de l'arme blindée*, Paris, avril 1945.

Fournier Laurent, Eymard Alain. *La 2e DB dans la libération de Paris et de sa région, Tome 1, De Trappes à l'Hôtel de Ville*, Paris, Histoire et collections, 2009.

*La 2e DB dans la libération de Paris et de sa région, Tome 2, De l'attaque de l'hôtel « Majestic » aux combats du Bourget*, Paris, Histoire et collections, 2010.

Guille Georges, *Victoire de blindés*, Rabat, Imprimerie de Maroc Matin, 1946.



Guillot J L ( général). «*Les tanks destroyers pendant la campagne de la libération 1944-1945.*» *Les blindés de la victoire*. Saumur, UNABC, s.d.

Kaminski Alexandre, *Les Batailles de La Libération avec le 2me Cuirassiers 1944-1945*, Mulhouse-Paris, Les Éditions BRAUN & CIE, 1948.

Lapierre Dominique, Collins Larry, *Paris brûle-t-il ?*, Paris, Robert Laffont, 1964.

Le Goyet Pierre, *La campagne d'Italie, une victoire quasi inutile*, Paris, nouvelles éditions latines, 1986.

Lamarque Philippe, *Le débarquement de Provence, 15 août 1944*, Paris, le cherche midi, 2003.

Michelet colonel, *La 1ère DB dans la course au Rhin*, Saumur, UNABCC, point d'impression de l'EABC, 1995.

Muelle Raymond (préface de), *Du débarquement à la libération*, Paris, Trésor du patrimoine, 2004.

Muracciole Jean-François, *La libération de Paris 19-26 août 1944, l'histoire en bataille*, Paris, Tallandier, 2013.

Salbaing Jacques, *La victoire de LECLERC à Dompierre*, Issy-les-Moulineaux, MULLER éditions, 1998.

Simonnet Stéphane, *Les Poches de l'Atlantique - Les batailles oubliées de la libération*, Paris, Tallandier, 2015.

Wievorka Olivier, *Histoire du Débarquement en Normandie Des origines à la libération de Paris 1941-1944*, Paris, Seuil, 2014.

### **Technique et organisation**

Bihan Benoist, «*M4 SHERMAN une approche industrielle des opérations mécanisées.* » Batailles et Blindés février-mars 2012.

Colin Bruno, *Le M4 SHERMAN*, Trucks & tanks, Marseille, Éditions Caractères, 2006.

ECPAD, dossier théma. « *Le réarmement de l'armée française (janvier 1943 – février 1944).* » 2013.

Ferrard Stéphane, *Engins blindés français cent ans d'histoire*, Paris, Éditions EPA, 1996.

Gillono Claude, *Le Tiger I*, Trucks & tanks, Marseille, Éditions Caractères, 2006.

Halle Armin, *Histoire illustrée des blindés*, Lausanne, EDITA, 1971.

House Jonathan M, *Toward Combined Arms Warfare, a Survey of 20th-Century Tactics, Doctrine and Organization*, Fort Leaven worth, Combat Studies Institute, 1984.

Judy Jean-Gabriel, *Chars de France*, Boulogne Billancourt, ETAI, 1997.

Touzet du Vigier (Colonel), « *la division légère mécanique.* » *cycle des colonels*, Éd. Centre technique d'armée, 1936

Vernet Jacques (chef de bataillon), *Le réarmement et la réorganisation de l'armée de terre française (1943-1946)*, Vincennes, Service historique de l'armée de Terre, 1980.

5ème Division blindée, état-major, 3° Bureau, *Le bulletin d'enseignements et d'informations n°1* septembre 1943.

### **Règlements d'emploi**

Anonyme, *Eléments pouvant servir à la préparation militaire des jeunes français*, S.I, Conseil National de la Résistance, 1945.

Bierre, R, *Cours d'emploi des chars de combat, tome II emploi des chars*, Versailles, Écoles des chars de combat, 1937.

« *Notice provisoire à l'usage des unités de la division cuirassée.* », Paris, 29 octobre 1938.

Ministère de la guerre, « *Instruction sur l'emploi tactique des grandes unités* », Paris, Imprimerie nationale, 1936.

United States Government, *FM 100-5 Field Service Regulations Operations*, Washington, United States Government Printing Office, 1941.

War Department, *FM 17, Armored Force Field Manual, (The Armored Division)*. Washington, United States Government Printing Office, 1942.

War Department, *FM 17-10, Armored Force field manual tactics and technique*, Washington, United States Government Printing Office, 1942.

War Department, *FM 17-22, Armored Force Field Manual, Reconnaissance Battalion*, Washington, United States Government printing office, 1942.

US War Department, *FM 17-33, Armored Force Field Manual, the Armored Battalion light and medium*, Washington, United States Government Printing Office, 1942.

War Department, *FM 18-5B, Tank Destroyer Field Manual, Organization and Tactics of Tank Destroyer Units*, Washington, United States Government Printing Office, 1942.

War Department, *Field Manual FM 18-5, Tactical Employment Tank Destroyer Unit*, Washington, United States Government Printing Office, 1944.

War Department, *Field Manual FM 17-33, Tank Battalion*, Washington, United States Government Printing Office, 1944.

### Articles de revue et de journaux

#### *Revue Historique des armées*

Schlesser Guy (général). « *Un facteur positif du succès : la ruse Le C.C. 4 à Héricourt.* » *Revue Historique de l'Armée* 1956.

Gaujac Paul (colonel), « *Constitution de la 1ère division blindée en Afrique du Nord.* » *revue historique des armées* n° 188, septembre 1992.

Martel André, « *Philippe Leclerc de Hauteclocque 1902-1947.* » *Revue historique des armées* n° 227.

« *Les quatre maréchaux de la Seconde Guerre mondiale.* » *Revue historique des armées* juin 2002.

#### *Revue de l'armée française*

Favereau André, « *De la Division cuirassée de 1939 à la Division blindée de 1945.* » *Revue de l'armée française* octobre 1946.

#### *Revue de cavalerie*

Weygand Maxime, (Général), « *La Cavalerie et la Revue de Cavalerie .* » *Revue de Cavalerie* n°1 janvier-février 1921.

#### *Caravane*

Arnould (Capitaine), *Le 501° Régiment de chars de combat (1939-1945)*, *Caravane* n° 29,20 octobre 1945.

Ingold François(général), «*Témara – creuset de la 2ème DB.*» Caravane 2ème trimestre 2013 juillet 2013.

*In memoriam*, hors-série de caravane, 13<sup>ème</sup> édition, 2015.

Galbrun Raymond, « *Mes souvenirs poignants.* » Caravane, janvier 2014.

« Il y a 70 ans. » Caravane janvier 2016.

#### *Batailles et blindées*

Delogu Stéphane, « *En guerre aux côtés de LECLERC* » batailles et blindés N° 6.

Kadari Yannis, « *La doctrine, le « BLITZKRIEG ».* » Batailles et Blindés n° 28, décembre-janvier 2008-2009.

Wenkin Hugues, « *Treat'n rough ! les débuts des Tanks américains.* » batailles et blindés N° 30 avril-mai 2009.

de Lannoy François, « *Henri de Vernejoul du cheval au char d'assaut.* » batailles et blindés N° 57.

Schiavon Max, « *Les chars français en 1939/40.* » Batailles et Blindés n° 59, février-mars 2014.

Wenkin Hugues, « *Guderain et la bataille de Normandie.* » Batailles et Blindés N° 76 juin-juillet, 2016.

#### *Carnets de la Sabretache*

Oddo Paul, Willing Paul, « *Calots rouges et croix de lorraine, les spahis de Leclerc de l'Érythrée au Tonkin 1940-1946.* », *Carnet de la Sabretache hors-série* 4e trimestre 1988.

### **Travaux universitaires**

Miot Claire, « *La Première armée française du débarquement de Provence au passage du Rhin, 1944-1945* », thèse sous la direction du Pr Olivier Wieviorka.

Souprayen Gérald, « *De l'école des cadres de Rouffach à l'école militaire de Strasbourg (1945-1986).* » Thèse de doctorat en Histoire. s.d.

Saint-Martin, « *Le concept blindé français des années 30, de la doctrine à l'emploi.* » thèse de doctorat d'histoire de l'Université Paul-Valéry de Montpellier sous la direction d'André Martel. s.d

### **Sites internet**

<http://www.cdec.terre.defense.gouv.fr/doctrine>.

<http://www.chars-francais.net>.

<http://www.gouvernement.fr/partage/9406>.

<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/doctrine>.

<http://www.ordredelaliberation.fr>.

<http://www.Achtungpanzer.did.panzer.pagesperso-orange.fr>.

<http://www.tanks-encyclopedia.com>.

<http://www.rhinetdanube.fr>.

<http://www.Soldats de France.fr>.

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Blindé>

<https://www.ibiblio.org/hyperwar//USA/ref/FM/index.html>

### **Études terrain (staff ride)**

CDEF, *Le débarquement de Provence*, Paris, 2008.

CDEF, *La campagne d'Alsace*, 2009.

### **Émissions télévisées**

« *La 2<sup>ème</sup> DB de Paris au refuge d'Hitler.* » 25 mai 2014, documentaire diffusé sur France 5.

## Index des noms cités

Anglejan, 497  
Aron, 29, 101, 330, 334, 537, 548, 552  
Bedel Smith, 109, 110, 536  
Berger, 29, 40, 444, 554  
Bernard de Lattre de Tassigny, 62, 129, 410  
Besnier, 486, 487, 488, 489  
Béthouart, 38, 55, 81, 83, 100, 102, 103, 115, 116, 121, 290, 291, 357, 424, 431, 439, 450, 494, 500, 506, 513, 520, 524, 549, 553, 577  
Bignalet, 29  
Billote, 30, 31, 40, 49, 50, 127,,310, 320, 322, 327, 330, 334, 335, 451,553  
Bodin, 26  
Bonjour, 388, 443, 498  
Bonnier de La Chapelle, 98  
Boulangier, 33  
Bouquet, 43  
Bourrée, 64  
Bradley, 112, 113, 187, 290, 291, 303, 316, 317, 318, 319, 322, 338, 350, 524, 536, 537, 538, 553  
Branel, 30, 31, 39, 40, 126, 331, 332, 334, 335, 354, 356, 360, 366, 553, 565, 574  
Brosset, 56, 104, 408, 513  
Brugière, 36, 118, 137, 160, 413, 442, 451, 548, 554  
Buis, 39  
Caillou, 43  
Caldairou, 117  
Cantarel, 49, 50, 91, 110, 122, 124, 126  
Carpentier, 57, 425, 428, 519, 520  
Catroux, 125  
Cdt Létang, 117  
Chanteloup, 43  
Chapuis, 428  
Chapuzzy, 62  
Chauvie, 77, 566  
Chevreau, 43  
Churchill, 98, 99, 317, 318, 423, 424, 513, 553  
Coatpéhen, 29, 31, 61, 62, 143, 329, 553  
Cohen, 29  
Crerar, 112  
Dandieu, 43  
Darlan, 36, 98, 534  
d'Astier de La Vigerie, 38  
de Boissieu, 30, 31, 39, 40, 159, 553, 556  
de Gaulle, 6, 7, 28, 29, 30, 37, 38, 39, 50, 55, 59, 62, 64, 65, 66, 71, 72, 89, 94, 97, 98, 99, 102, 108, 109, 113, 120, 121, 125, 127, 128, 131, 161, 163, 164, 271, 273, 290, 298, 303, 314, 316,

317, 320, 322, 324, 326, 336, 337, 338, 340, 423, 424, 447, 448, 457, 468, 469, 470, 513, 516, 521, 526, 527, 528, 530, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 552, 553, 555, 560  
de Guillebon, 316, 317, 320, 471, 472, 565  
de Hautecloque, 30, 41, 48, 53, 307, 339, 555, 556  
de Hesdin, 57  
de Labarthe, 117  
de Langlade, 32, 34, 53, 123, 138, 154, 243, 244, 306, 318, 322, 330, 348, 362, 448, 449, 511, 514, 516, 521, 522, 523, 553  
de Larminat, 101, 469, 470, 475, 485, 513  
de Lattre, 3, 11, 15, 40, 41, 43, 55, 62, 94, 97, 113, 115, 116, 129, 130, 131, 132, 289, 290, 350, 369, 370, 371, 372, 374, 378, 381, 382, 387, 388, 389, 390, 394, 396, 397, 399, 402, 407, 408, 410, 412, 421, 423, 424, 428, 429, 430, 432, 433, 438, 439, 441, 447, 448, 449, 455, 457, 460, 467, 468, 469, 494, 497, 498, 500, 502, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 533, 539, 550, 553, 554, 575, 577  
de Lépinay, 117  
de Monsabert, 55, 56, 58, 115, 398, 406, 420, 424, 442, 449, 450, 469, 502, 503, 512, 513, 520, 522, 529  
de Neuchèze, 129  
de Salin, 255, 422, 424  
de Vernejoul, 34, 45, 46, 47, 48, 50, 51, 86, 87, 118, 172, 277, 420, 425, 428, 432, 437, 439, 459, 460, 461, 503, 510, 511, 514, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 523, 556, 558, 566, 572, 577  
de Witasse, 31, 50, 52, 94, 122, 124, 126, 139, 326, 328, 502, 553  
Demetz, 130, 399, 406, 407  
Dempsey, 112, 303  
Deschamps, 43  
Devers, 80, 112, 350, 423, 425, 440, 441, 447, 457, 469, 502, 516, 522, 523, 524, 525, 527, 538, 539, 540, 577, 578  
Devinck, 518  
Didelot, 91  
Dio, 243, 320, 322, 330, 359, 362, 363, 407, 474  
Divry, 29, 52, 110, 122, 126  
Dody, 56, 57  
Drogo, 25  
Dronne, 61, 94, 95, 126, 290, 305, 327, 328, 329, 330, 354, 553  
du Vigier, 46, 48, 51, 117, 118, 122, 123, 382, 383, 390, 396, 397, 402, 404, 412, 420, 432, 433, 441, 447, 448, 449, 496, 503, 511, 513, 514, 518, 521, 549, 550, 555  
Duplay, 44, 302, 308, 339, 553, 556  
Durosoy, 117, 402, 404, 406, 434  
Durupt, 49, 50  
Eisenhower, 94, 102, 106, 109, 184, 187, 304, 315, 317, 319, 338, 341, 345, 350, 358, 447, 516, 520, 521, 522, 524, 536, 537, 538, 539, 540, 547, 549, 556, 568  
Esteva, 37  
Estienne, 9, 162, 163, 164  
Fey, 43  
Fouchet, 117  
Franjoux, 335, 502  
Galbrun, 63, 64, 160, 558

Galley, 29, 52, 313, 314, 551  
 Gamelin, 71, 167, 170, 572  
 Garbay, 56, 397, 512, 513  
 Gaudet, 306, 339  
 Gerow, 314, 316, 317, 319, 322, 337, 338, 341, 348, 501, 550  
 Giraud, 32, 36, 38, 40, 81, 98, 99, 100, 101, 102, 106, 108, 109, 112, 114, 125, 129, 257, 380, 409, 552, 553, 568  
 Gribius, 35, 53, 54, 88, 96, 124, 143, 268, 304, 308, 309, 320, 327, 335, 336, 347, 361, 364, 367, 449, 477, 484, 520, 553, 565, 566, 573, 574  
 Guderian, 69, 143, 158, 173, 185, 249, 251, 252, 278, 286, 302, 494, 507, 512, 520, 523, 552  
 Guellec, 60, 97  
 Guénégan, 356  
 Guillaume, 56, 444, 448, 495, 498, 500  
 Haislip, 113, 303, 304, 322, 350  
 Hébert, 29  
 Hébert., 29  
 Hergot, 43  
 Héring, 68, 167  
 Herry, 29  
 Himmler, 289, 450, 539  
 Jaeger, 59, 60  
 Joffre, 10, 393, 394, 414, 417, 520  
 Jourdier, 28, 29, 30, 60, 125, 485  
 Juin, 34, 37, 55, 57, 83, 92, 144, 147, 151, 167, 246, 319, 442, 447, 469, 506, 516, 521, 555, 560, 564, 567, 570, 571, 577  
 Karcher, 335  
 Kieffer, 27  
 Kientz, 117, 399  
 Klein, 39, 40  
 Koeltz, 114  
 La Fouchardière, 355  
 La Horie, 53, 91, 124, 142, 335, 355, 356, 360, 361  
 Langlade, 123, 154, 244, 292, 307, 314, 316, 318, 320, 325, 346, 349, 359, 361, 362, 363, 366, 367, 449, 468, 501, 516, 525  
 Larminat, 115, 376, 470, 477, 483, 484, 564  
 Laval, 37, 317, 536  
 Leclerc, 3, 11, 14, 15, 30, 32, 43, 44, 45, 48, 50, 59, 60, 64, 65, 84, 90, 91, 93, 94, 96, 97, 101, 108, 109, 110, 116, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 130, 141, 142, 143, 156, 159, 243, 244, 247, 264, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 314, 316, 317, 318, 319, 320, 322, 324, 326, 327, 331, 334, 335, 336, 337, 339, 340, 341, 342, 344, 345, 348, 350, 355, 356, 357, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 367, 407, 408, 440, 449, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 476, 489, 501, 502, 504, 505, 509, 511, 512, 516, 517, 520, 521, 522, 524, 525, 527, 529, 530, 534, 535, 536, 537, 538, 549, 550, 553, 554, 555, 556, 558, 565  
 Lehr, 462  
 Lemaigre-Dubreuil, 38  
 Letellier, 158, 260, 261, 262, 263  
 Leyer, 104, 113, 568

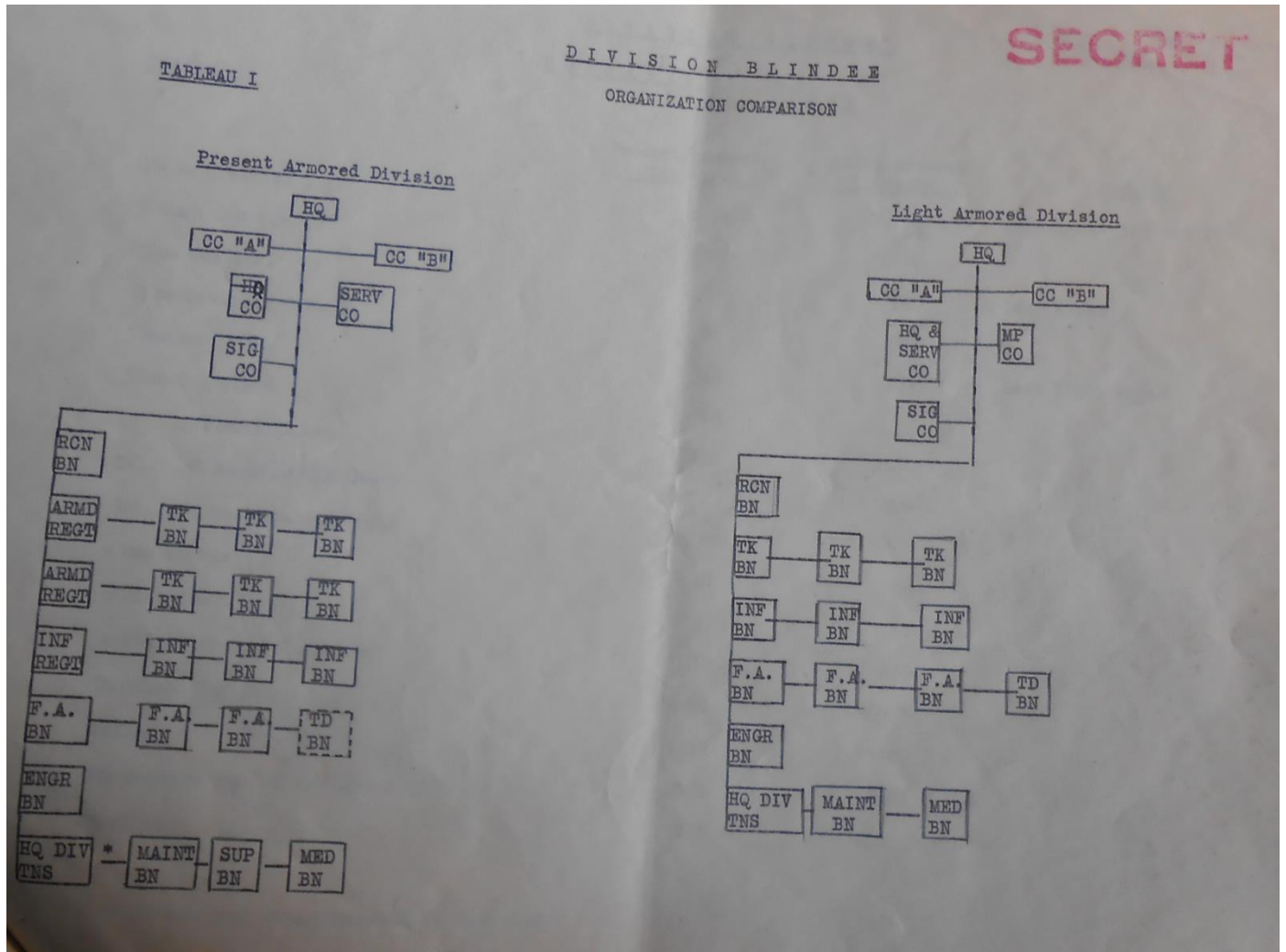
Lher, 117  
Linares, 57, 519, 520  
Loizillon, 49  
Mac Arthur, 185  
Maggiar, 92, 93, 127, 128, 142, 246, 247, 308, 331, 337, 356, 476, 553  
Magnan, 58, 425  
Malagutti, 49, 50  
Martinet, 43  
Massu, 91, 110, 292, 325, 343, 345, 346, 348, 351, 352, 353, 355, 362, 363, 364, 366, 504  
Mauclert, 43  
Michard, 94, 328, 329, 453  
Middleton, 113  
Minjonnet, 91, 325, 343, 345, 362, 363, 476, 501  
Montgomery, 108, 112, 299, 338, 344, 350, 372, 447, 549  
Morel-Deville, 321, 322, 361  
Morlière, 58  
Noguès, 37, 38  
Patch, 112, 350, 367, 372, 373, 382, 388, 447, 471, 512, 515, 524, 538  
Patton, 99, 109, 112, 113, 141, 159, 183, 184, 186, 187, 299, 303, 317, 322, 342, 408, 439, 447, 493, 494, 501, 504, 507, 508, 509, 512, 520, 524, 549, 553  
Perol, 160, 397, 410, 444, 551, 571, 575  
Pershing, 78, 183, 249, 259  
Pétain, 6, 36, 37, 123, 163, 164  
Putz, 91  
Quilichini, 91, 362, 504  
Quillet, 28, 31, 33, 41, 42, 52, 106, 110, 122, 265, 266, 269, 305, 314, 502, 555  
Ratard, 122, 126  
Repiton, 134, 138, 271, 317, 324, 334, 502, 505, 525, 555  
Rigault, 38  
Rommel, 512  
Roosevelt, 98, 99, 101, 535, 536  
Rouvillois, 91, 271, 330, 362, 366, 367, 486, 501, 573  
Rubaud, 60, 61  
Schlessler, 7, 40, 41, 45, 47, 51, 128, 129, 426, 427, 439, 459, 461, 465, 498, 511, 518, 558, 566  
Staline, 98, 249, 355  
Sudre, 45, 46, 50, 117, 377, 378, 379, 382, 388, 397, 399, 401, 406, 441, 463, 489, 511, 513, 566  
Thucydide, 23  
Touzet du Vigier, 7, 34, 45, 46, 47, 48, 50, 51, 72, 73, 76, 112, 116, 170, 377, 555, 557, 565, 566  
Tranchant, 43  
Truscot, 112  
Vallin, 434, 463, 551  
Valluy, 58, 459, 495, 521  
Van Hecke, 38, 108, 143, 444, 448, 461, 466, 495, 533, 553  
Vicensini, 43  
Volvey, 29, 52, 59, 126  
Von Choltitz, 334, 335, 360  
Von Seeckt, 249



Walker, 113  
Warabiot, 50, 243, 244, 334  
Weygand, 38, 67, 162, 164, 558, 565, 571  
Wittmann, 280

# Annexes

## Annexe 1 Comparaison modèle lourd/modèle léger



Comparaison modèle lourd/modèle léger : organigramme

TABLEAU II

DIVISION BLINDEE  
COMPARISON OF  
FIRE POWER

SECRET

	Present Armored Division	Light Armored Division	REMARKS
105mm Howitzer S.P.	54	<del>78</del>	Additional ART and TKS
3 inch Gun S.P.	38*	38	
75mm Gun S.P.	232	180	Less tanks
75mm Howitzer S.P.	42	21	
37mm Gun S.P.	368	272	Less light tanks
37mm Gun towed	68	—	
Cal. .50 Machine Gun	792	1080	
Cal. .30 Machine Gun Heavy	210	201	
Cal. .30 Machine Gun Light	2038	1497	
81mm Mortar	27	18	
60mm Mortar	57	51	
Antitank Rocket Launcher	879	805	
Carbine	6291	5978	
Rifle	1712	1800	
Submachine Gun or Machine pistol	2450	3522	
Pistols	3878	—	

\* Ne dotent pas organiquement la division

Comparaison modèle lourd/modèle léger : armement

TABLEAU III

DIVISION BLINDEE  
COMPARISON OF VEHICLES

SECRET

	Present Armored Division	Proposed Light Armored Division
Tank Medium	232	168
Assault Gun 105 S.P.	0	18
Light Tank	158	83
Armored Car	79	67
Half Tracks	682	632
Scout Car	40	0
105 S.P. Artillery	54	54
Tank Destroyer 3 inch Gun S.P.	38*	38
75mm Howitzer on half tracks	0	12
Assault Gun 75 S.P.	42	21
81mm Mortar half Track	27	18
37mm S.P.	131	122
Multiple Gun motor carriage	4	56
Recovery vehicle trailer	9	9
10 T. or 4 T. Wrecker	30	16
Tank Recovery	45	47
6 T. Tractor Recovery	41	4
2 1/2 T. Truck	964	467
3/4 Ton Weapon Carrier	2	40
3/4 T. Truck	40	18
Command & Recon.	45	15
1/4 ton Truck	523	485
Motorcycle	196	123
Staff Car	1	3
1 T. Trailer Armored	353	596
Towed 37mm A.T.	68	---
<b>TOTALS</b>	<b>3804</b>	<b>3112</b>

Comparaison modèle lourd/modèle léger : véhicules

## Annexe 2 Liste des unités blindées

### Divisions blindées

	RECO	CHARS	CHASSEURS DE CHARS
2 <sup>ème</sup> DB	1 <sup>er</sup> RMSM	501 <sup>e</sup> RCC 12 <sup>e</sup> RCA 12 <sup>e</sup> RC	RBFM
1 <sup>ère</sup> DB	3 <sup>e</sup> RCA	2 <sup>e</sup> RC 5 <sup>e</sup> RCA 2 <sup>e</sup> RCA	9 <sup>e</sup> RCA
5 <sup>e</sup> DB	1 <sup>er</sup> REC	1 <sup>er</sup> RC 1 <sup>er</sup> RCA 6 <sup>e</sup> RCA	11 <sup>e</sup> RCA

### Divisions d'infanterie

	RECO
1 <sup>ère</sup> DFL	1 <sup>er</sup> RFM
2 <sup>ème</sup> DIM	3 <sup>ème</sup> RSM
3 <sup>ème</sup> DIA	3 <sup>ème</sup> RSA
4 <sup>ème</sup> DMM	4 <sup>ème</sup> RSM
9 <sup>ème</sup> DIC	RICM

### Régiments en réserve d'armée

#### **Régiments de reconnaissance**

1<sup>er</sup> RSA  
2<sup>ème</sup> RSA

#### **Régiments de chasseurs de chars**

7<sup>ème</sup> RCA  
8<sup>ème</sup> RCA  
2<sup>ème</sup> RD  
RCCC

### Régiments réguliers créés à la Libération et équipés de chars.

12<sup>ème</sup> Régiment de chasseurs à cheval : 17 chars M 5 ou H 39, automitrailleuses M 8. Créé le 1<sup>er</sup> janvier 1945, occupation de l'Allemagne, pas d'action de combat.

6<sup>ème</sup> RC : 1 automitrailleuse Panhard, 2 panzer grenadier wagen, 17 chars allemands PZKW IV, V, VI, créé le 1<sup>er</sup> avril 1945, reste en région parisienne jusqu'en juin 1945.

8<sup>ème</sup> RC : 3 AMD, 1 Panzer, participe à la réduction de la poche de Saint-Nazaire.

9<sup>ème</sup> RC : 2 automitrailleuses, surveillance du Rhin après le 08 mai 1945.

12<sup>ème</sup> RD : 17 chars, 12 chars « cavaliers » anglais, a été utilisé comme régiment de reconnaissance ou en renforcement des régiments de reco de DI.

13<sup>ème</sup> RD : 9 chars « cavaliers » (anglais), 15 Somua, 31 B 1 bis, intervient dans le sud-ouest : poche de Royan, pointe de Graves, La Rochelle, escadrons employés séparément.

18<sup>ème</sup> RD : 6 M 5, régiment de reconnaissance de la 10<sup>ème</sup> DB, rejoint l'Allemane mi-mai 1945.

19<sup>ème</sup> RD : 15 chars R 35, de novembre 1944 à mai 1945 intervient sur le front de la poche de Lorient jusqu'à la reddition le 08 mai 1945.

### Annexe 3 Programme d'instruction amphibie CC

2 Novembre

C O N F I D E N T I E L  
(Équels U. S. Restricted)

JOUR 2

<u>SYTRAIR</u>	<u>UNITÉ</u>	<u>SUBJET TRAITÉ</u>	<u>EMPLACEMENT</u>	<u>MATÉRIEL</u>
8830-16830	1er Escadron	Parcours d'Obstacles	T - 4	Ind. et Coll.
8830-16830 16830F	2eme Escadron	Libre Chargement de IST	Arrow	Ind. et Coll.
	3eme Escadron	Libre		
8830-16830	Escadron Chars Légers	Tir aux armes d'Infanterie	C - 3	Ind.
8830-16830 16830F	Cpe Artillerie	Exercice de débarquement Libre	Plage 15	Ind. et Coll.
8830-16830	Cpe F.T.A.	Maquettes de IST & IOT	G - 4	Ind. et Coll.
8830-16830	Régiment T.D.	Tir	J - 3	Ind. et Coll.
8830-16830	Bn Infanterie			
	1ere Cie	Blockhaus	L - 4	Ind. et Coll.
	2eme Cie	Champ de mines	N - 4	Ind.
	3eme Cie	Combat de rues	B - 4	Ind. et Coll.
	C. B. 2	Destructions par l'Infanterie	Plage 14	Ind.
138-16830	1ere Cie	Combat de rues	B - 4	Ind. et Coll.
	2eme Cie	Blockhaus	L - 4	Ind. et Coll.
	3eme Cie	Destructions par l'Infanterie	Plage 14	Ind.
	C. B. 2	Champ de mines	N - 4	Ind.
8830-16830	Escadron Recon.	Tir aux armes d'Infanterie	C - 3	Ind.
	Cie Génie	Instructeurs au champ de mines et aux destructions par l'Infanterie		

C O N F I D E N T I E L  
(Équels U. S. Restricted)

C O N F I D E N T I E L  
(Equals U. S. Restricted)

<u>HORAIRE</u>	<u>UNITE</u>	<u>SUBJET TRAVAIL</u>	<u>EMPLACEMENT</u>	<u>MATERIEL</u>
<u>JOUR 11</u>				
0830-1630	C. C.	Exercice de débarquement	Plages 10 & 11	Ind. et Coll.
<u>JOUR 12</u>				
0830-1630 1630-21H 9H-20H 21H-24H	C. C. (Sauf Régiment T. D.) * Régiment T. D. C. C. (Sauf E.M. Brigade)	* Critique Libre Chargement de LST Exercice de débarquement de nuit	Bivouac Arzew Plages 10 & 11	Ind. et Coll. Ind. et Coll.
<u>JOUR 13</u>				
0801-12H 14H-____ 0830-1630 16H-21H	C. C. (Sauf E.M. Brigade) E.M. Brigade	Achèvement de l'exercice ** Critique Libre Chargement de LST	à désigner Bivouac Arzew	Ind. et Coll. Neant Ind. et Coll.
<u>JOUR 14</u>				
	C. C.	Départ		

79 *en Bra*

12 Novembre

13 Novembre

14 Novembre

\* Exercice suivi d'une critique faite par le Chef du Combat Command. Le Directeur de Zone y assistera et fera les commentaires de l'arbitre sur les opérations amphibies.

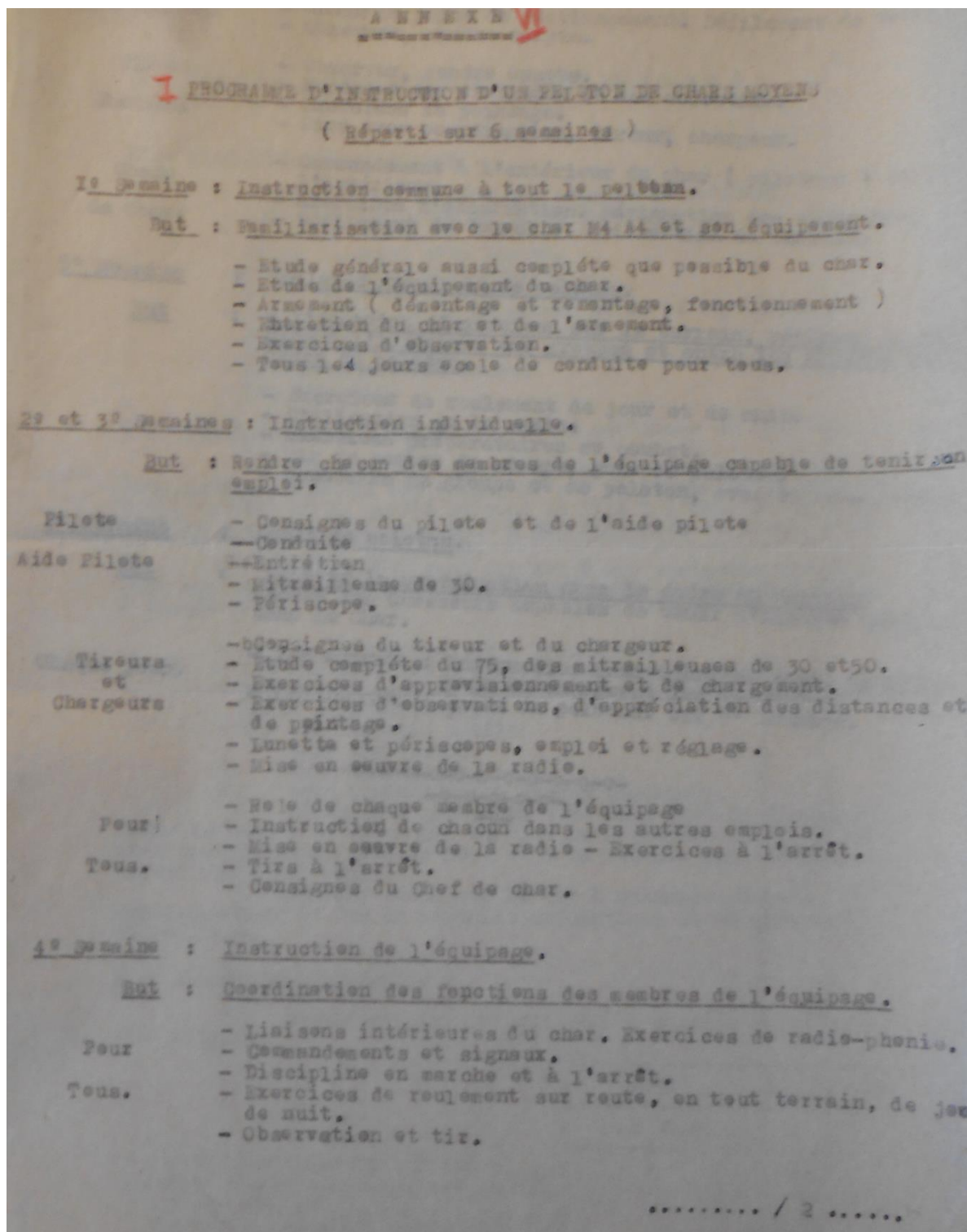
C O N F I D E N T I E L  
(Equals U. S. Restricted)



## Annexe 4 Programme d'instruction 5<sup>ème</sup> DB

Phases:	Terminée le :	But à atteindre :	Observations :
1 <sup>o</sup>	9 Octobre	Achèvement de l'instruction individuelle.	- Connaissance approfondie du matériel moderne. - Achèvement des tirs individuels d'instruction.
2 <sup>o</sup>	23 Octobre	Achèvement de l'instruction du Groupe, de la Pièce, de la Section, du Peloton avec mise en oeuvre du matériel moderne. Exécution de tirs de combat.	
3 <sup>o</sup>	30 Octobre	Instruction de l'escadron, de la Compagnie et de la Batterie. Continuation de tirs de combat.	
4 <sup>o</sup>	15 Novembre	Instruction du Groupe d'Escadr. de Bataillon, de Groupe d'Artillerie. Continuation de tirs de combat.	
5 <sup>o</sup>	1 <sup>o</sup> Décembre	Instruction interarmes. Groupement tactique. Fonctionnement de services.	

## Annexe 5 Programme d'instruction du peloton de chars moyens



- Pilote - Vitesse de marche en fonction du terrain, de l'obstacle.
- Utilisation du terrain.
- Aide Pilote. - Choix du point de stationnement. Défilement de tourelle.
- Observer, rendre compte.
- Tireur - Observer, rendre compte.
- Repérage des distances et des objectifs.
- Chargeur - Exercices de pointage.
- Tirs avec coordination, tireur, chargeur.
- Chefs - Commandement à l'extérieur du char ( pilotage ) et à l'intérieur.
- de Char. - Exercices d'observation. Désignation des objectifs.
- Défilement de tourelle. Utilisation du terrain.

5° Semaine : Ecole de groupe et de peloton.

But : A l'occasion d'exercices sur le terrain, réaliser la cohésion à l'intérieur des groupes et entre les groupes dans le cadre du peloton.

- Exercices de roulement de jour et de nuit.
- Utilisation de la radio.
- Exercices préparatoires au combat.
- Tir de combat de groupe, puis de peloton.
- Manœuvre de groupe et de peloton, avec et sans radio.

6° Semaine : Ecole de peloton.

But : Achever la coordination dans le cadre du peloton. Rendre les Chasseurs capables de venir n'importe quel empl dans le Char.

- Chaque jour. - 1/2 Journée : Instruction individuelle. Ecole de l'équipage en changeant les fonctions.
- 1/2 Journée : Ecole du peloton. Cf. 5° Semaine.

